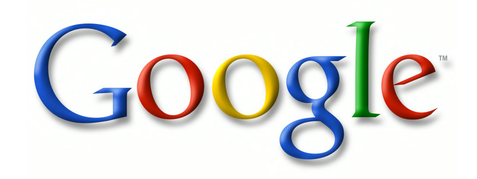
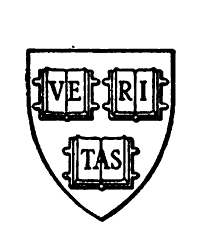



NEDL TRANSFER
HN 2VUH Y


VE RI
TAS

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME DIX-NEUVIÈME.

—

Fuad-Effendi. — Geoffrin.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Dix-Neuvième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LVII.

A MM. LES SOUSCRIPTEURS

A LA BIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

Le grand nombre de documents biographiques que nous avons rassemblés et qui forment une Bibliothèque spéciale, unique en son genre; les renseignements et les notices qu'on nous communique de toutes parts, nous placent dans des conditions autres que celle où nous nous trouvions en commençant la publication de notre Biographie. Chacun est témoin des améliorations considérables qui en sont résulté et du soin constant apporté par la rédaction, dirigée par M. le Dr Hoefer, à être bref et à supprimer toute discussion oiseuse.

Bien qu'il nous fût facile, au moyen des matériaux que nous avons rassemblés à grands frais, de composer une Biographie générale qui dépasserait quatre cents ou même cinq cents volumes, nous pourrions tout aussi aisément nous renfermer dans les 32 volumes annoncés en restreignant le nombre des articles et limitant leur étendue; mais nécessairement l'ouvrage en souffrirait, et comme il ne s'adresse qu'à des personnes d'élite et dévouées aux lettres, nous devons tenir compte des avis que nous recevons journellement, par correspondance et de vive voix, pour nous inviter à ne pas nous renfermer strictement dans des limites qui seraient préjudiciables au mérite de l'ouvrage et qui nous forçeraient à rejeter dans un supplément un grand nombre d'articles qu'il est plus avantageux de voir figurer à leur place.

Ce qui rend impossible de déterminer exactement dès le principe les bornes d'un tel ouvrage, c'est la difficulté et souvent l'impossibilité de refuser ou de tronquer des travaux consciencieux exécutés par des savants et des littérateurs d'un véritable mérite; mais ces articles hors ligne, et toujours consacrés à des personnages importants,

ajoutent une valeur réelle à la *Biographie générale*, qui doit être un monument durable. Dans les limites de 42 à 45 volumes nous sommes donc certains maintenant de pouvoir, tout en donnant aux articles principaux l'étendue convenable, offrir à nos lecteurs une nomenclature double de celle que renferment les Biographies les plus complètes.

Nous n'en continuerons pas moins à élaguer soigneusement tout ce qui n'a pas d'importance, ou qui n'offre qu'un minime intérêt de localité.

Afin de faire jouir nos souscripteurs d'avantages dont nous nous croyons redevables envers eux pour le concours qu'ils ont bien voulu nous donner les premiers, nous leur livrons *gratuitement* dès aujourd'hui le 19e volume, dont l'impression vient d'être achevée, et nous leur distribuerons *gratuitement* le dernier volume de l'ouvrage qui ne dépassera pas 45 volumes.

Ces deux volumes donnés gratuitement nous occasionnent une dépense de plus de vingt mille francs.

Aussitôt la publication achevée, le prix de chaque volume que nous avons fixé pour nos souscripteurs à 3 fr. 50 c., valeur de moitié inférieure à ce que vaut un ouvrage dont la rédaction toute nouvelle exige de grands frais, sera porté à 6 fr. 50 c. le volume, qui est sa véritable valeur.

Chaque volume contient en effet la matière de deux volumes.

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

Imprimeurs-libraires de l'Institut de France.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

F

* **FUAD-EFFENDI** (*Méhémed*), homme d'État ottoman, né à Constantinople, en 1815. Il fut pendant quelque temps chirurgien militaire à Tripoli, puis interprète officiel sous le titre de *chadscha*. Après avoir été nommé premier interprète, il se rendit en qualité de secrétaire d'ambassade à Londres, puis en Espagne et en Portugal. A son retour, en 1844, il fut nommé premier drogman du divan. En 1849 il fut envoyé en qualité de commissaire spécial en Valachie et en Moldavie, d'où il alla représenter la Sublime-Porte à Saint-Pétersbourg. Il était dans cette ville quand il fut élevé aux fonctions de grand-vizir. En août 1852 il devint ministre des affaires étrangères; mais en mars 1853, à la suite de l'attitude prise par le prince russe Gortschakoff vis-à-vis de son ministère, il se démit de ses fonctions. Il rentra dans la vie active en 1854, en s'avançant contre les bandes grecques, qu'il repoussa de Janina et de Trikkala. Revenu à Constantinople, il fit partie de la commission du tanzimat. Enfin, en août 1854 il redevint ministre des affaires étrangères, en remplacement d'Ali-Pacha. Fuad a rédigé avec le concours d'Ahmed Dschewdet-Effendi une *Grammaire Turque;* on a aussi de lui des *Poésies*.

Pierer, *Univers.-Lexic.*, suppl.

FUCA (*Juan* DE), navigateur. *Voy.* VALERIANOS (*Apostolos*).

* **FUCCI** (*Lorenzo*), dit MARRINA, sculpteur florentin, vivait dans les premières années du seizième siècle. En 1504, il sculpta la décoration extérieure de la chapelle Saint-Jean de la cathédrale de Sienne, et grava les figures du pavé de l'une des chapelles de l'église Saint-François. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

* **FUCCIO** ou **FUCIUS**, sculpteur et architecte florentin, vécut dans la première moitié du treizième siècle. Il suivit à Naples l'empereur Frédéric II, après son couronnement à Rome par le pape Honorius III, et fut employé par ce prince à l'achèvement du château de l'Œuf et du Castel-Capuano, aujourd'hui la *Vicaria*. De retour à Florence, Fuccio y construisit, ou plutôt restaura l'église de Santa-Maria-sopra-Arno, sur l'une des portes de laquelle est gravée cette inscription : *Fuccio me fecit* MCCXXIX. Enfin, vers 1240, il sculpta pour l'église de Saint-François d'Assise le grand mausolée d'Hénèbe de Lusignan, reine de Chypre. Dans la composition comme dans l'exécution de ce bizarre monument, Fuccio s'est montré bien inférieur à son célèbre contemporain Nicolas de Pise. La statue assise sur un lit, les jambes croisées, est tellement médiocre que le sexe même n'en est pas bien déterminé, et que malgré l'assertion formelle de Vasari, quelques auteurs ont cru pouvoir attribuer le mausolée à Jean de Brienne, roi de Jérusalem, mort en 1237. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Descrizione del Santuario di Assisi*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

FUCHS (*Léonard*), célèbre médecin et botaniste allemand, d'origine suisse, né à Wembdingen, le 17 janvier 1501, mort le 10 mai 1566. Privé dès l'âge de cinq ans des soins paternels, il dut à la sollicitude de sa mère de recevoir une éducation peu ordinaire. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il les continua à Heilbronn et à Erfurt : dès l'âge de treize ans, il put être reçu bachelier. A son retour à Wembdingen, il donna quelque temps des répétitions, puis il jugea utile d'aller compléter ses connaissances à Ingolstadt, où il fut reçu maître ès arts en 1521. Vers la même époque, il adopta les principes de la religion réformée. Devenu docteur en médecine en 1524, il s'établit à Munich pendant deux ans, au bout desquels il fut appelé à professer l'art médical à Ingolstadt. Il

quitta encore cette position, en 1528, pour occuper le poste de premier médecin du margrave d'Anspach. Après cinq années de séjour dans la ville de ce nom, il voulut reprendre à Ingolstadt les fonctions de professeur; mais les désagréments que lui suscitèrent les catholiques ne lui permirent pas d'atteindre ce but. Il revint à Anspach, d'où il alla ensuite à Tubingue, pour y prendre possession d'une chaire de médecine que lui offrit le duc de Wurtemberg, et qu'il conserva depuis 1535 jusqu'à sa mort. Comme professeur, Fuchs se fit remarquer par sa méthode, par sa concision, souvent aussi par une certaine éloquence; comme médecin, il fit justice de l'empirisme arabe; enfin, comme botaniste, il acquit et mérita un grand renom. Ses ouvrages sont : *Annotationes aliquot Herbarum et Simplicium a medicis hactenus non recte intellectorum, impr. cum Brunfelsii herbario;* vol. II, 1531 et 1536; — *Errata recentiorum Medicorum, LX numero, adjectis eorum confutationibus ;* Haguenau, 1530, in-4°; — *Cornarius furens;* Bâle, 1533, in-8°, et Vienne 1545 : ouvrage dirigé contre son ennemi Jean Cornarius, qui l'avait attaqué dans un pamphlet intitulé : *Vulpecula excoriata; — Adversus Christ. Egenolphi, typographi Francofurtensis, calumnias Responsio;* Bâle, 1535, in-8° ; — *Paradoxorum medicorum Libri tres, in quibus multa a nemine hactenus prodita Arabum ætatis nostræ medicorum errata non tantum indicantur, sed et probatissimorum authorum scriptis firmissimisque rationibus ac argumentis confutantur. Obiter denique Sebastiano Montio, medico Rivoriensi, respondetur, ejusque annotatiunculæ, velut omnium frigidissimæ, exploduntur;* Bâle, 1533, in-fol.; Paris, 1555, in-8°; — *Apologia adversus Gualterum Ruffium;* Bâle, 1536, in-8° ; — *Hippocratis Epidemion Liber sextus latinitate donatus et luculentissima enarratione illustratus;* Bâle, 1537, in-fol.; — *Tabulæ aliquot universæ Medicinæ, summam et divisionem compendio complectentes;* Bâle, 1538, in-4°; — *Apologiæ tres, cum aliquot paradoxorum explicationibus;* Bâle, 1538, in-4°; — *De Medendi Methodo libri quatuor : Hippocratis Coi De medicamentis purgantibus libellus, jam recens in lucem editus;* Paris, 1539, in-8° ; — *Apologiæ tres, quarum prima, adversus Gulielmum Puteanum, docet aloen aperire ora venarum; secunda, adversus Sebastian. Montium, nonnulla paradoxorum capita defendit; tertia, adversus Jeremiam Thriverium, in internis inflammationibus, pleuritide præsertim, e directo partis affectæ sanguinem mittendum esse. Item explicationes aliquot paradoxorum;* Bâle, 1540, in-4°; — *Libri tres, difficilium aliquot quæstionum et hodie passim controversarum explicationes continentes;* Bâle, 1540, in-4° ; — *Medendi Methodus, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam : ad Hippocratis et Galeni scripta recte intelligenda mire utilis; Item De usitata hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum Ratione Libri tres;* Bâle, 1541, in-fol.; — *De sanandis totius humani corporis ejusque partium, tam externis quam internis, malis Libri V;* Bâle, 1542, in-8° ; — *Ad quinque priores suos libros de curandi ratione, seu de sanandis totius humani corporis ejusdemque partium, tam internis quam externis, malis, Appendix jam recens edita, in qua chirurgica maxime tractantur;* Lyon, 1748, in-16; — *De Historia Stirpium Commentarii insignes, maximis impensis et vigiliis elaborati, adjectis earumdem plus quam quingentis imaginibus, nunquam antea ad naturæ imitationem artificiosius affectis et expressis ;* Bâle, 1542, in-fol.; Paris, 1543, in-8°, et 1547, in-12; Lyon, 1547, in-12; en français, Lyon, 1545, in-fol.; en allemand, Bâle, 1543, in-fol.; en espagnol, Anvers, 1557. Les descriptions et les figures de cet ouvrage sont assez exactes. Fuchs y énumère les vertus de chaque plante. Le premier, à ce qu'il paraît, il désigna par le mot *gluma* la fleur des graminées et par le mot *apices* les étamines ; — *Hippocratis Aphorismorum sectiones septem latinitate donatæ et luculentissimis commentariis illustratæ, adjectis annotationibus in quibus quotquot sunt in Galeni commentariis loci difficiles ad unguem explicantur;* Bâle, 1544, in-8° ; — *Claudii Galeni aliquot Opera, latinitate donata et commentariis illustrata ;* Paris, 1549-1554, 3 vol. in-fol.; — *Primi de Stirpium Historia Commentariorum tomi vivi Imagines;* Bâle, 1549, in-8° ; — *Epitome de Humani Corporis Fabrica, ex Galeni et Andreæ Vesalii libris concinnata, partes duæ;* Tubingue, 1551, in-8°; — *An mortifica aliqua sit, de Galeni sententia causa continens;* Bâle, 1557, in-8°; — *De Compositione Medicamentorum, libri IV;* Lyon, 1563, in-12; — *Nicolai Myrepsi Medicamentorum Opus, in sectiones 48 digestum, e græco in latinum conversum, luculentissimisque annotationibus illustratum;* Bâle, 1549, in-fol.; — *Apologia qua criminationibus ac calumniis Joannis Placotomi respondet;* Francfort, 1566, in-8° ; — *Institutionum Medicinæ, ad Hippocratis, Galeni, aliorumque veterum scripta recte intelligenda mire utiles Libri quinque;* Bâle, 1567, in-8° ; — *Opera didactica : videlicet institutiones medicinæ, corporis humani fabrica, medicamentorum omnium præparatio, omnium morborum medela, et paradoxorum medecinæ synopsis ;* Francfort, 1604, in-fol.; — *De Balneis Excerpta;* dans la collection de Venise.

Biog. médic. — Hizler, *Oratio de vita et morte Leonh. Fuchsii ;* Tubingue, 1566, in-4°. — Adam, *Vitæ Erudit.* — Nicéron, *Mém.*, XVIII. — Sprengel, *Hist. Rei Herb.*

FUCHS (*Gilbert*), plus connu sous les noms

de *Gilbert de Limbourg* et de *Gilbert Philarète*, médecin allemand, né à Limbourg, en 1504, mort à Liége, le 8 février 1567. Il vint en 1530 s'établir à Liége, et y pratiqua pendant trente-six ans la médecine; il fut l'archiâtre ou premier médecin de trois princes évêques, Georges d'Autriche, Robert de Berges et Gérard de Groesbeck. On de lui : *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno;* Lyon, 1541, in-4°; — *Gerocomica; hoc est senes rite educandi modus et ratio;* Cologne, 1545, in-8°; — *De acidis Fontibus sylvæ Ardennæ, et præsertim de eo qui in Spa visitur, libellus;* Anvers, 1559, in-4°. Fuchs a aussi traduit du grec en latin le traité *Sur le Régime*, attribué à Polybe de Cos, gendre d'Hippocrate; Anvers, 1543, in-12.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XVIII.

FUCHS ou **FUSCH** (*Remacle*), plus connu sous le nom de *Remacle de Limbourg*, médecin et botaniste allemand, frère du précédent, né à Limbourg, vers 1510, mort à Liége, le 21 décembre 1587. Après avoir fait ses études à Liége, il voyagea en Allemagne, où il s'adonna à la médecine. Il revint de ses voyages en 1533, et passa le reste de sa vie à Liége, où son frère Gilbert résigna en sa faveur le canonicat qu'il possédait dans la collégiale de Saint-Paul. On a de lui : *Illustrium Medicorum qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt Vitæ;* Paris, 1541, in-8°; — *Morbi Hispanici curandi per ligni Indici quod guaiacum vulgo dicitur decoctum exquisitissima Methodus;* Paris, 1541, in-4°; — *Plantarum omnium quarum hodie apud pharmacopolas usus est magis frequens nomenclaturæ;* Paris, 1541, in-8°; — *De Herbarum Notitia, natura atque viribus;* Anvers, 1544, in-12; — *Historia omnium Aquarum quæ in communi hodie practicantium sunt usu;* Paris, 1542, in-8°; — *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu Tabulæ decem;* Paris, 1546, in-4°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biog. médicale.*

FUCHS (*Théophile*), poëte allemand, né à Lippersdorf, en 1720, mort à Meissen, le 16 août 1799. De Freiberg, où il fit ses premières études, il passa à l'université de Leipzig. Chemin faisant, il eut l'idée de raconter en une sorte de poésie ce voyage entrepris sous de pénibles auspices. A son arrivée dans la ville universitaire, il soumit cette première production à Gottsched, qui, à l'insu de l'auteur, la fit imprimer sous ce titre : *Der Dichter auf der Reise nach Leipzig* (Le Poëte en route pour Leipzig); Leipzig, 1746. Gottsched recommanda si chaudement le jeune poëte, qu'il eut aussitôt des protecteurs. Hagedorn s'intéressa surtout à Fuchs, à qui il envoya 25 thalers en même temps qu'il lui fit avoir pour 700 autres thalers de souscriptions. Cette somme mit Fuchs à même d'étudier pendant cinq ans la théologie. Il connut ensuite d'autres hommes célèbres ou devant l'être un jour, tels que Gellert, Gærtner, Cramer, Rabener, enfin Zachariæ. A l'issue de ses études académiques, Fuchs se rendit à Dresde, où il trouva un nouveau protecteur dans le bourgmestre Huebner, dont il épousa plus tard la fille. Après avoir été diacre à Zehren en 1751, il devint pasteur à Taubenheim en 1769. Il passa ses dernières années à Meissen. Fuchs n'est pas un poëte supérieur; cependant, il a laissé des poésies qui ont de la facilité et ne sont pas dépourvues d'un certain esprit satirique.

Outre sa principale composition poétique, intitulée : *Der zufriedene Bauer* (Le Paysan content), on a de lui : *Neue Lieder nebst ihren Melodien* (Nouvelles Chansons, avec leurs mélodies), sous le pseudonyme de Doles; Leipzig, 1750, in-4°; — *Gedichte eines Bauernsohns* (Poésies d'un Fils de Paysan); Dresde, 1752; publiées plus tard avec des morceaux nouveaux, sous ce titre : *Gedichte eines ehemals zu Leipzig studirenden Bauernsohns* (Poésies d'un Fils de Paysan, autrefois étudiant à Leipzig); Leipzig et Dresde, 1771.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FUCHS (*Jean-Christophe*), naturaliste et physicien allemand, né à Gross-Germersleben, en 1726, mort le 28 septembre 1795. De 1754 à 1766, il fut employé à la cour de Frédéric II en qualité de maître des pages, et de 1766 à 1787 il remplit des fonctions analogues auprès du prince royal, depuis roi Frédéric-Guillaume II. Membre de la société des Curieux de la Nature, il contribua activement aux travaux de cette assemblée. Outre des articles publiés dans les *Mémoires* de cette société et dans d'autres recueils, sur la géologie, sur une dent d'éléphant trouvée dans les environs de Potsdam en 1774, on a de lui : *Beschreibung einiger bei Potsdam hinter dem neuen Schlosse 1768 entdeckter Urnen und altteutscher Instrumente, nebst Abbildungen* (Description de quelques urnes et instruments germaniques découverts derrière le nouveau château de Potsdam en 1768); Berlin, 1779; — *Nachricht und Beschreibung von einem bei Potsdam gefundenen Stoer* (Notice et description au sujet d'un Esturgeon trouvé près de Potsdam); — *Notice sur J.-J. Rousseau;* — *sur Voltaire.*

Schmidt et Mehring, *Neuestes gel. Berlin.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FUCHS, compositeur allemand. *Voy.* FUX.

FUCIUS. *Voy.* FUCCIO.

* **FUEHRICH** (*Joseph*), peintre et graveur bohémien, né à Kragau, en 1800. Il reçut de son père, artiste lui-même, les premiers principes de l'art. Plus tard il étudia à Prague, à Vienne, enfin à Rome avec l'appui du prince de Metternich. C'est aussi à Rome qu'il se lia avec les peintres allemands qui y constituaient ce qu'on appelle l'école romantique. Il travailla avec Schnorr, Veit, Koch et Overbeck aux décorations de la villa

Massimi; c'est lui qui exécuta les sujets tirés du Tasse. Depuis il peignit ou grava divers tableaux, où l'on remarque une grande pureté de style. Parmi ses œuvres les plus récentes, les principales sont: *Vater unser* (Oraison dominicale); — des *Scènes* tirées de l'histoire de Bohême; — l'*Histoire de sainte Geneviève*, d'après Tieck, 1834; — le *Triomphe du Christ*; — le *Triomphe du Christianisme*. Ce dernier ouvrage est conçu dans le genre du Titien. Fuehrich peignit aussi un *Tableau d'autel* pour l'église de Stockerau.

Nagler, *Neues Allg. Kuenstl. Lex.* — *Conversat.-Lex.*

FUEILLE (*Jean-Baptiste-Louis* DE LA), littérateur français. *Voy.* LA FUEILLE.

FUELLEBORN ou **FÜLLEBORN** (*Georges-Gustave*), érudit allemand, né à Glogau, le 2 mars 1769, mort le 16 février 1803. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et se rendit ensuite à l'université de Halle, où il s'appliqua surtout aux sciences philosophiques. D'abord diacre à l'église luthérienne de Glogau, il succéda à Gedicke dans les fonctions que ce dernier occupait au gymnase de Breslau. Malheureusement le mauvais état de sa santé vint arrêter ses travaux. On a de Fuelleborn : *Encyclopedia Philologica*; Breslau, 1803, 1 vol. in-8°; — *Georgii Gemisthi S. Plethonis et Mich. Apostolii Orationes funebres duæ*, etc.; Leipzig, 1792, in-8°; — *Fragments de Parménide*, traduits et annotés; Zullichau, 1795, in-8°; — *Satires de Perse*, traduites et annotées; ibid., 1794; — *Volksmærchen* (Contes populaires); 1791-1793; — *Bunte Blætter* (Feuilles bigarrées); 1795; — *Kleine Schriften fuer Unterhaltung* (Petits Écrits destinés à l'entretien); Breslau, 1796, in-8°; — *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, en allemand; Zullichau, 1791, ouvrage curieux et le plus important de l'auteur; — Des *Sermons* (*Predigten*); Breslau, 1807; — une *Rhétorique*, en allemand.

Krug, *Encyclop.-Lex.*

* **FUENMAYOR** (*Antonio*), poëte espagnol, né à Valladolid, en 1569, mort en 1599. Il célébra en vers l'histoire d'un pontife qui venait de jouer un rôle éclatant sur la scène du monde; sa *Vida de Pio V* (Madrid, 1595, in-4°) n'est pas un ouvrage sans mérite; le style ne manque ni de pureté ni de vigueur, et le sujet devait intéresser la piété castillane. Toutefois, l'ouvrage attira peu l'attention du public, et il est devenu fort rare, les exemplaires ayant sans doute été détruits par accident ou par toute autre cause inconnue.

G. B.

Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, p. 189.

FUENTE (*Jean-Léandre*), peintre espagnol, né à Grenade, le 28 août 1600, mort dans la même ville, le 10 novembre 1654. Il se distingua par une exacte imitation de la nature et par l'éclat de son coloris, qui rappelle l'école vénitienne. Ses tableaux se trouvent principalement à Grenade, à Séville, à Madrid. Les principaux sont un *Saint Jean*, dans l'église de ce nom à Grenade, huit tableaux sur *la Passion* dans l'église des Augustins de la même ville, et *La Charité* dans l'église de Saint-Philippe-el-Real à Madrid.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

FUENTE. *Voy.* LA FUENTE (De) et PONCE.

FUENTÈS (Don *Pedro-Henriquez* D'AZEVEDO, comte DE), général et homme d'État espagnol, né à Valladolid, en 1560, mort à Rocroy, le 19 mai 1643. Il était âgé de vingt ans lorsqu'il fit sa première campagne en Portugal, sous les ordres du duc d'Albe, dont il gagna la faveur par sa bravoure et sa prudence, et qui lui confia une compagnie de lansquenets. Il prit une part glorieuse aux campagnes des Pays-Bas, où il servit successivement sous Farnèse et sous Spinola. Il se distingua particulièrement au siége d'Ostende. Ennemi irréconciliable des Français, contre lesquels il combattit avec succès dans la guerre qui finit en 1598, il chercha à leur faire tout le mal qu'il pouvait, et on a lieu de croire qu'il trempa dans la conjuration du maréchal de Biron contre Henri IV. Gouverneur de Milan, il sut se faire craindre des princes et des républiques d'Italie, auxquels il fit sentir la puissance de l'Espagne; mais il s'attira la haine des Grisons en construisant, en 1603, au sommet d'un rocher, près de l'endroit où l'Adda se jette dans le lac de Côme, sur les frontières de la Valteline, une forteresse qui prit de lui le nom de *fort de Fuentès*. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne en 1635, Fuentès commanda en chef l'infanterie dans l'armée espagnole. Après la mort du cardinal de Richelieu, Fuentès, déjà plus que octogénaire, parut en Champagne à la tête d'une armée, et alla investir Rocroy; mais le jeune duc d'Enghien, si célèbre depuis sous le nom du grand Condé, l'attaqua, le 19 mai 1643, malgré l'infériorité numérique de ses forces. Il enfonça avec sa cavalerie l'infanterie espagnole, renommée dans toute l'Europe depuis Charles-Quint et réputée jusque là invincible, et la détruisit presque entièrement. On trouva parmi les morts le général Fuentès, qui, tourmenté par la goutte, s'était fait porter en litière sur le champ de bataille. Le comte de Fuentès ne s'était pas moins fait remarquer comme diplomate qu'à la tête des armées; il fut employé à diverses missions fort importantes. [*Encyc. des G. du M.*]

Ortiz, *Compendio de la Historia de España*, t. VI. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXI, 229, 291, 360, 361, 369, 379; t. XXII, 43, 44, 64, 69, 125, 173, 229; XXIV, 38, 42.

FUENTÈS (*Benardo* DE). *Voy.* LANCHERO (*Luiz.*)

FUENTÈS ou **FONTE** (*Bartholomé* DE), navigateur espagnol, vivait en 1640. Il était, dit-on, d'origine portugaise. Il commandait en chef la marine espagnole dans la Nouvelle-Espagne et le Pérou, et était président du Chili. Le 3 avril 1641 il mit à la voile du Callao, avec une es-

cadre composée de *El Espiritu-Santo*, qu'il montait lui-même; *Al Santa-Lucia*, à bord de laquelle se trouvait le vice-amiral don Diego de Penelossa; *El Rosario*, commandé par Pedro Bernardo; et *El Rey Felipe*, par Félipe de Ronquillo. Arrivé au 20° de latitude nord, un vent frais du sud-sud-est le porta, le 14 juin, sur la côte de la Californie, qu'il longea jusqu'au 53e parallèle. Il dit avoir fait 260 lieues à partir de ce point dans des canaux tortueux formés par de nombreuses îles, auxquelles il donna le nom d'*Archipelago de San-Lazaro* (1). Il découvrit ensuite les embouchures de deux fleuves navigables, qu'il appela *Rio de Los Reyes* et *Rio de Harò*. Il envoya le capitaine Pedro Bernardo explorer le Haro, tandis que lui-même remontait le Rio de Los Reyes. A vingt lieues de son embouchure, il trouva un port, qu'il appela *Puerto del Arena;* à quelque distance au-dessus, il découvrit, le 22 juin, un beau lac, qu'il nomma *Lago Bello*, et au midi duquel s'élevait la ville indienne de Conasset, où deux missionnaires, qui accompagnaient l'expédition, avaient résidé deux ans. Le 1er juillet Fuentès quitta ses vaisseaux, qu'il laissa dans un port formé par le lac, et pénétra avec ses chaloupes dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Parmentiers* (un de ses compagnons de voyage). Il eut à franchir huit cataractes, dont la dernière avait trente-deux pieds d'élévation au-dessus du niveau du lac. Le 6 il arriva à un second lac, de 160 lieues de longueur, de 60 de largeur et de 20, 30 et même 60 brasses de profondeur. Ce lac, qu'il appela *Lago de Fuentes*, embrassait plusieurs îles fertiles, dont l'une était grande et bien peuplée. Le 14 il quitta cette île, et navigua à l'est-nord-est; il traversa un autre lac, de 34 lieues de longueur, de 2 à 3 de largeur, et de 20 à 28 brasses de profondeur, auquel il donna le nom de *Estrecho de Ronquillo*. S'avançant ensuite à l'est, il découvrit une seconde ville indienne, où il apprit qu'un gros navire venait de mouiller à quelque distance de là. Il se rendit à l'endroit qu'on lui indiqua, et y trouva en effet un bâtiment venant de Boston; le capitaine se nommait Shapely, et le propriétaire en était Seymour-Gibbons, major général du Massachusets, qui l'avait expédié pour prendre un chargement de pelleteries. Comme ce navire était arrivé en cet endroit du côté de l'est, et que Fuentès venait du côté opposé, il jugea qu'il devait y avoir une communication entre les deux mers, soit par un détroit, soit par une suite de lacs et de grands cours d'eau. Le 6 août l'amiral quitta le capitaine Shapely, et, reprenant la même route, le 16 rejoignit ses vaisseaux sur le lac Bello. Il rallia peu après le capitaine Pedro Bernardo. Ce navigateur avait remonté le Haro jusqu'à un lac qu'il appela *Velasco*. Il y laissa la *Rosario*, et, continuant sa route sur trois pirogues avec deux jésuites et trente-six Indiens, il s'avança vers l'ouest durant 140 lieues; il revint ensuite dans la direction de l'est-nord-est l'espace de 436 lieues, jusqu'au 77° de latitude (1). Fuentès ramena son escadre au Pérou. Le reste de sa vie est demeuré inconnu; on a même contesté son existence et surtout la réalité de son voyage et de ses découvertes. Robert de Vaugondy, Dalrymple, Malte-Brun, Forster, ont été de cet avis; mais Philippe Buache, Joseph-Nicolas de Lisle, Fleurieu sont d'un sentiment contraire. Les relations de Juan de La Bodega y Quadra et de Ferre Maldonado sont loin de contredire le récit de Fuentès. Aujourd'hui d'ailleurs la question du passage n'est plus un doute; mais il est fâcheux que l'amiral espagnol n'ait pas consigné dans sa narration, d'ailleurs trop détaillée pour être fabuleuse, le chemin exact qu'avait suivi le capitaine bostonien. Cette narration, traduite d'après une lettre de Fuentès lui-même, a été publiée à Londres en 1708, dans un ouvrage intitulé: *The Mounthly Miscellany, or memoirs of the various*. On ignore comment cette lettre est tombée entre les mains des rédacteurs de cet ouvrage. Dalrymple pense que Petiver, un d'entre eux, en est l'auteur, et que le récit des aventures de l'équipage d'un navire de Boston rencontré par Groseiller, près de la rivière Nelson, lui fournit l'idée de cette fable. Cependant, le chevalier Arthur Dobbs, qui plus tard publia une relation des pays qui environnent la baie d'Hudson (Londres, 1744, in-4°), affirme que, d'après des informations dignes de foi, il existait à Boston en 1640 un capitaine Shapely. Vancouver admet la possibilité des découvertes de Fuentès, sans toutefois se prononcer pour l'affirmative. On doit constater l'inexactitude singulière qui règne dans la détermination des points relevés par Fuentès; mais cette inexactitude n'implique pas absolument la non-authenticité de son expédition. A son époque les moyens d'observation étaient fort incomplets, et généralement les marins espagnols n'étaient pas les plus savants de leur profession. Combien de découvertes, niées d'abord, faute d'une détermination exacte, ont été retrouvées ensuite à quelques degrés de différence et ont reçu un nouveau baptême. Joseph-Nicolas de Lisle a publié sur Fuentès : *Explication de la Carte des nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, cartes dessinées par Th. Buache; Paris, 1752, in-4°; — *Nouvelles Cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs*, cartes dessinées par le même; Paris, 1753, in-4°.

(1) C'est évidemment l'archipel *Prince of Wales*, dont on a attribué la découverte à Wallis, cent vingt-cinq ans plus tard (1765). Ces îles furent visitées en 1786 par La Pérouse, qui ne voulut pas y reconnaître les San-Lazaro de Fuentès; Colnet et Duncan les découvrirent de nouveau en 1787 et 1788, et les nommèrent *Princess-Royal Islands*. Elles sont situées en effet entre les 52° et 54° de latitude.

(1) Cette dernière partie de la relation de Bernardo est évidemment erronée.

Philippe Buache a publié aussi *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appelée vulgairement la mer du Sud;* Paris, 1753, in-4°. — Robert de Vaugondy y répondit par *Observations critiques sur les découvertes de l'amiral Fuentès;* Paris, 1753, in-8°. On cite encore *The great probability of a North-West passage, deduced from observations on the letter of admiral del Fonte;* Londres, 1761, in-4°. Alfred DE LACAZE.

Forster, *Northern Voyages and discoveries*, 468. — Fleurieu, Introduction au *Voyage autour du Monde par Étienne Marchand* (Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4°). — Seixas et Lobera, *Theatro naval*. — Georges Vancouver, *Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean, and rond the World, in the years* 1790-1795, t. III, p. 526. — *Introduccion à la Relacion del Viage hecho par las goletas* Sutil *y* Mexicana, *en año* 1792, *para reconocer il Estrecho de Fuca;* Madrid, 1802. — De Lesseps, *Voyage de La Pérouse*, t. II, p. 184, note C.

*FUERST (*Jules*), orientaliste allemand, né à Zerkowa (duché de Posen), le 12 mai 1805. Destiné au rabbinat, il fut à même dès l'âge de douze ans de lire l'Ancien Testament, la *Mischna* et le Talmud. A quinze ans il alla compléter ses études dans un gymnase de Berlin. De cette ville, il revint à Posen pour entrer dans l'école des rabbins. Mais convaincu de la contradiction qu'il y a entre le rabbinisme et la vraie science, il se rendit en 1829 à l'université de Breslau, où il approfondit les langues de l'Orient, les antiquités et la théologie. A Halle, où Fuerst étudiait en 1831, il eut pour maîtres Gesenius, Tholuck et Wegscheider. Attaché à l'enseignement de l'université de Leipzig, il ne s'y est plus occupé que de ses publications. On a de lui : *Lehrgebaeude des aramäischen Idioms* (Édifice scientifique de l'idiome araméique); Leipzig, 1835, in-8°. Fuerst fait entrer la langue sémitique dans l'étude comparée des autres langues; — *Concordantia librorum sacrorum Veteris Testamenti et versionis chaldaicæ;* Leipzig, 1837-1840, in-fol.; — *Die Sprueche der Væter* (Les Sentences des Pères); Leipzig, 1839, in-8°; — *Die Israelitische Bibel* (La Bible israélite), traduite sur l'original, en collaboration avec Zunz, Sachs et Arnheim; Berlin, 1838; — *Ari Nohem, oder Streitschrift ueber die Echtheit des Sohar und den Werth der Kabbala* (Ari Nohem, ou Écrit polémique sur l'authenticité du Sohar et la valeur de la kabale); Leipzig, 1840, in-8°; — *Der Orient; Berichte, Studien und Kritiken fuer juedische Geschichte und Literatur* (L'Orient, relations, études et critiques pour servir à l'histoire et à la littérature juive); Leipzig, 1840 à 1848, in-4°; — *Hebräisches und chaldäisches Schulwoerterbuch ueber das Alte Testament* (Lexique scolaire Hébraïque et Chaldaïque de l'Ancien Testament); Leipzig, 1842, in-16; — *Die juedischen Religionsphilosophen des Mittelalters*, etc. (Les Philosophes de la religion juive au moyen âge, etc.); Leipzig, 1845, 2 vol. in-8°; — *Urkunden zur juedischen Geschichte* (Documents pour servir à l'histoire de la religion juive); Leipzig, 1846; — *Das Buch Jozerot* (Le Livre de Jozerot); Leipzig, 1842; — *Geschichte der Juden in Asien* (Histoire des Juifs en Asie); Leipzig, 1849; — *Bibliotheca Judaica;* Leipzig, 1849-1853, 2 vol. in-8°. Le troisième et dernier volume n'a pas encore paru; — *Hebräisches und chaldäisches Woerterbuch* (Dictionnaire Hébreu-Chaldéen); Leipzig, 1851, non terminé; — *Der Orient* (L'Orient); Leipzig, 1840-1851.

Pierer, *Universal-Lexik.* (Suppl.).

FUERSTENBERG, nom d'une famille princière qui par sa souche remonte au treizième siècle, et dont les principaux membres furent :

FUERSTENBERG (*François* EGON DE), prélat allemand, né à Strasbourg, le 27 mai 1626, mort le 1er avril 1682. Il fut ministre de l'électeur de Cologne Maximilien-Henri. Son attachement à Louis XIV le porta à contribuer à la formation de la *Ligue du Rhin*, contractée en vue de la paix de l'Allemagne, entre le roi et plusieurs électeurs. En 1661 il amena l'électeur de Cologne à laisser à la disposition du roi de France les places de Nuiz et de Kaiserswerth. Nommé évêque de Metz en 1658, il renonça à ce siége pour celui de Strasbourg. Il s'appliqua à retirer des mains des luthériens certains domaines qui primitivement appartenaient à l'église de Strasbourg. Ce prélat mourut peu de temps après le rétablissement du culte catholique dans la cathédrale de Strasbourg et après le rappel des chanoines, par suite de la soumission de Strasbourg au roi de France.

Conversat.-Lex. — Gœstmann. *Traité du Droit commun des Fiefs*, etc., t. II, p. 112.

FUERSTENBERG (*Ferdinand* DE), prélat allemand, frère du précédent, né le 21 octobre 1626, mort le 26 juin 1683. Destiné à l'Église dès l'enfance, il devint chanoine d'Hildesheim, de Paderborn et Munster, prieur de Sainte-Marie de Campeo, enfin *camererie segreto* du pape Alexandre VII. Ce pontife était nonce à Cologne, sous le nom de Chigi, quand il apprécia le mérite de Fuerstenberg, qu'il emmena à Rome. Fuerstenberg profita de son séjour dans la capitale du monde chrétien pour explorer les richesses bibliographiques du Vatican. C'est à Rome qu'il apprit son élection à l'évêché de Paderborn (20 avril 1661), dont il prit possession au mois d'octobre suivant. Il gouverna son diocèse avec un remarquable esprit d'équité, *suaviter et fortiter*, suivant sa devise. Il encouragea l'instruction publique, fit construire de nouvelles maisons d'école, et veilla à une soigneuse distribution de l'enseignement. Il entretenait à ses frais les établissements consacrés à l'éducation des jeunes filles par les religieuses françaises, et pour s'assurer que tout sur ce point répondait à son attente, il lui ar-

rivait souvent de visiter à l'improviste les maisons ouvertes à l'instruction. Jugeant utile et bienfaisante l'action des missions dirigées vers différentes contrées par les jésuites, il leur prêta un concours très-utile; en 1682 il affecta à cet objet une somme de 101,740 thalers. Le digne prélat protégea également les savants et gens de lettres, comme on pourrait d'ailleurs le deviner à la quantité d'ouvrages qui lui ont été dédiés et au grand nombre d'écrivains qui se sont fait remarquer de son temps. En 1678 il devint évêque de Munster, après avoir été coadjuteur de son prédécesseur. Il fut aussi vicaire général du pape pour les contrées du Nord. On a de Ferdinand de Fuerstenberg : *Monumenta Paderbornensia, ex historia romana, francica, saxonica, eruta et notis illustrata;* Paderborn, 1669, in-4°; Amsterdam, Elzevier, 1672, in-4°. Cette édition est augmentée de plus d'un tiers et enrichie de plusieurs planches; — *Poemata*; Rome, 1656, dans le recueil intitulé : *Poemata septem illustrium Virorum*. Les poésies de l'évêque de Paderborn et de Munster ont été publiées aussi à Paris, Imprimerie royale, 1684, in-fol.; — *Philomathi Musæ juveniles*; Anvers, 1654, in-8°. C'est le recueil des poésies du pape Alexandre VII, publié d'abord par Guillaume de Fuerstenberg, frère de Ferdinand.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FUERSTENBERG (*Guillaume* EGON DE), surnommé le *prince Guillaume*, frère des précédents, né en 1629, mort à Paris, le 10 avril 1704. Comme son frère, il fut conseiller de l'électeur de Cologne Maximilien Henri, et se montra partisan de la France. Irrité de ce dévouement à des intérêts opposés aux siens, et sans tenir compte du titre de plénipotentiaire du prince électeur dont Fuerstenberg était revêtu, l'empereur le fit enlever (13 février 1674), puis incarcérer successivement à Vienne et à Neustadt. Fuerstenberg ne fut rendu à la liberté qu'après la paix de Nimègue. Appelé à l'évêché de Metz en 1663, il donna sa démission l'année suivante. Il fut nommé évêque de Strasbourg à la mort de son frère, en 1682. Il confia alors aux jésuites la direction d'un séminaire et d'un collége fondé par lui. En 1686, sur la présentation du gouvernement français, il reçut du pape Innocent XI le drapeau de cardinal. Le 7 janvier 1688 il fut élu coadjuteur de Maximilien-Henri, électeur de Cologne; mais la cour de Rome, alors en désaccord avec la cour de France, ne ratifia point cette élection, et un autre candidat, le prince Clément de Bavière, évêque de Ratisbonne, l'emporta sur le prince de Fuerstenberg, qui, en compensation, reçut de Louis XIV l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il vint habiter. « Fuerstenberg, dit Saint-Simon, était un homme de médiocre taille, grosset, mais bien pris, avec le plus beau visage du monde, et qui à son âge l'était encore, qui parlait fort mal français, qui à le voir et à l'entendre à l'ordinaire paraissait un butor, et qui approfondi et mis sur les affaires, à ce que j'ai ouï dire aux ministres et à bien d'autres de tous pays, passait la mesure ordinaire de la capacité, de la finesse et de l'industrie... En pensions du roi ou en bénéfices, il jouissait de plus de 700,000 livres de rente, et il mourait exactement de faim, sans faire aucune dépense ni avoir personne à entretenir. » Saint-Simon donne ensuite des détails sur l'amour du cardinal pour la comtesse de La Marck, qu'il « fit épouser à son neveu, et qui avait alors vingt-deux ou vingt-trois ans au plus, pour la voir plus commodément à ce titre. Pour un cardinal ce calcul n'était rien moins qu'édifiant. »

Saint-Simon, *Mémoires*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FUERSTENBERG (*François-Frédéric-Guillaume* DE), homme d'État allemand, né le 7 août 1729, mort le 16 septembre 1810. Il se fit remarquer dès la guerre de Sept Ans par ses connaissances et ses vues politiques. Au rétablissement de la paix, il fut appelé par Maximilien-Frédéric, électeur de Cologne, prince-évêque de Munster, à la direction des affaires de ce diocèse. Il s'acquitta avec habileté de cette tâche, rétablit le crédit, encouragea l'agriculture et l'industrie, en particulier l'industrie linière et réforma l'administration de la justice. Il recommanda aux ecclésiastiques des études plus fortes et une instruction plus solide. Il ne donna pas moins de soins à l'état militaire de l'évêché, arma une landwehr et fonda une académie destinée à former des officiers. Quelque bienfaisante que fût son administration, il dut la résigner lorsque l'archiduc Maximilien-François devint coadjuteur de l'évêque de Munster. Néanmoins Fuerstenberg conserva les fonctions de vicaire général, et en cette qualité il réalisa encore des améliorations : il fonda, par exemple, l'université de Munster et réforma le gymnase de cette ville.

Conversations-Lexikon.

* FUERSTENBERG (*Charles* EGON DE), un des princes allemands médiatisés en 1806 par l'acte de la Confédération du Rhin. Il naquit à Prague, en 1796, et mourut à Ischl, le 22 octobre 1854. De 1811 à 1813 il étudia à Fribourg et à Würtzbourg, puis il entra dans l'armée autrichienne. En 1814 il accompagna à Paris, en qualité d'officier d'ordonnance, le prince de Schwarzenberg, et après la conclusion de la paix il se retira du service militaire, et résida tantôt au château de Heiligenberg, tantôt à Donaueschingen. Il employa alors ses revenus de la manière la plus philanthropique. En temps de disette il cherchait les moyens de soulager la misère publique. Il protégeait aussi les beaux-arts. Il forma un cabinet de médailles, un cabinet d'histoire naturelle, une collection de gravures, une bibliothèque. A Donaueschingen, il créa un hôpital, à Neindingen une maison destinée aux aveugles, un asile pour les enfants abandonnés, une maison de prévoyance pour les veuves et

orphelins d'employés. Il contribua à la création de plusieurs chemins de fer en Allemagne, et ouvrit dans ses possessions plusieurs établissements métallurgiques. Nommé général au service de Bade, il siégea plus tard dans la seconde chambre du duché, où il fit tous ses efforts pour réconcilier le peuple et le gouvernement. Après les événements de 1848, il siégea encore quelque temps dans l'assemblée qui suivit la compression du mouvement révolutionnaire; puis il alla vivre tour à tour en Bohême, à Vienne et à Berlin. Il avait épousé, en 1818, la princesse Amélie de Bade.

Pierer, *Universal-Lexikon* (suppl.).

* **FUERSTENBERG** (*François* EGON, comte DE), né à Herdringen, le 24 mars 1797. Il passa sa jeunesse dans sa famille à Neheim, d'où il vint s'établir à Stannheim. Dès lors il se fit connaître comme un ami éclairé des arts et comme homme politique. Après avoir siégé dans plusieurs assemblées provinciales et dans les diètes réunies de 1847 et 1848, il fit partie l'année suivante de la première chambre des états de Bade, au sein de laquelle il siégea constamment depuis.

Conversat.-Lexikon.

FUESI (*Pie*), théologien hongrois, né à Comarom, en 1703, mort à Waitzen, en 1769. Il étudia dans sa ville natale, passa de la religion réformée à la communion romaine, et entra dans l'ordre des Dominicains. On a de lui : *Otia poetica;* Vienne, 1744, in-8°; — *Fasciculus biblicus, seu selecta Sacræ Scripturæ effata metrice pronuntiata;* Ofen, 1746, in-8°; — *Catonis moi alia Disticha, ad hungaricos versus magna elegantia redacta;* Ofen, 1772, in-8°.

Horanyi, *Memor. Hungar.*

FUESSLI. Nom d'une famille d'artistes et de littérateurs suisses, dont les principaux sont :

FUESSLI (*Jean*), chroniqueur suisse, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui une *Chronique Suisse,* qui s'arrête à l'année 1519.

Son frère *Pierre,* mort en 1548, combattit en Italie et voyagea en Palestine. On a de lui une *Histoire de la Guerre civile de Suisse en* 1531 et une *Histoire de la Prise de Rhodes.*

FUESSLI (*Jean-Gaspard*) l'*ancien*, peintre suisse, né à Zurich, en 1706, mort en 1781. Il eut son père pour maître; puis il voyagea, pour se perfectionner dans son art. Ses portraits eurent du succès, et furent gravés par Walch, Raed, Preissler, Sauter et autres. Fuessli était lié avec les artistes les plus remarquables de l'Allemagne. Il écrivit lui-même sur l'art qu'il cultivait avec succès. On a de lui : *Gedanken ueber die Schoenheit und den Geschmack in der Malerei* (Pensées sur le Beau et le Goût dans la peinture); Zurich, 1762. C'est une traduction de l'ouvrage de Mengs; — *Geschichte der besten Kuenstler in der Schweiz* (Histoire des meilleurs Artistes suisses); Zurich, 1769-1779, 4 vol.; — *Verzeichniss der vornehmsten Kupferstecher und ihrer Werke* (Catalogue des principaux Graveurs sur cuivre et de leurs œuvres); Zurich, 1771; — Un recueil des lettres de Winckelmann sous ce titre : *Briefe an seine Freunde in der Schweiz* (Lettres à ses Amis en Suisse); Zurich, 1778.

Conversat.-Lex. — Hirsching, *Hist. liter. Grandb.*

FUESSLI (*Jean-Rodolphe*), l'*ancien*, fils aîné de Jean-Gaspard l'*ancien*, né à Zurich, en 1737, mort à Vienne, en 1806. Instruit par son père, il excella dans le dessin, la peinture et la gravure. Venu à Vienne en 1765, il s'occupa de géométrie et de travaux de chancellerie. Il reprit ses études sur l'art quelques années plus tard, et commença, sans les mener à fin, les deux ouvrages suivants : *Œstreichische Kunstannalen* (Journal de l'Art pour les États autrichiens), 1801, et *Ræsonirendes Verzeichniss der vornehmsten Kupferstiche nach den græssten Meistern* (Catalogue raisonné des meilleures Estampes gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école); Zurich, 1798-1806.

Nekrolog denkwuerdiger Schweizer.

FUESSLI (*Jean-Gaspard*), troisième fils du précédent, libraire et naturaliste suisse, né à Zurich, en 1745, mort en avril 1786. Il se fit surtout remarquer par ses travaux entomologiques. Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : *Verzeichniss der ihm bekannten Schweizerischen Insekten*, etc. (Catalogue des Insectes suisses à lui (à l'auteur) connus); Zurich et Winterthur, 1775, gr. in-4°; — *Magazin fuer die Liebhaber der Entomologie* (Magasin des Amateurs d'Entomologie); Zurich et Winterthur, 1778; — *Neues Magazin fuer die Liebhaber der Entomologie* (Nouveau Magasin des Amateurs d'Entomologie); ibid., 1781. Cet ouvrage a été continué par J. Rœmer, 1787, in-8°; — *Archiv der Insektengeschichte* (Archives de l'Histoire des Insectes); Zurich et Winterthur, 1781-1786. Cet ouvrage a été traduit en français à Winterthur, 1793.

Hirsching, *Hist. literar. Handb.*

FUESSLI (*Jean-Henri*), peintre suisse, né à Zurich, en 1742, et mort à Londres, le 16 avril 1825. Il alla étudier à Berlin la théorie universelle des beaux-arts que professait dans cette ville son compatriote Sulzer, théorie qui, imprimée en 2 vol. in-4°, en 1772, et réimprimée vingt ans après, en 4 vol. in-8°, est restée, par sa tendance à rapporter tous les efforts de l'art au bien-être de la société, un monument glorieux du savoir et des nobles idées de son auteur. Klopstock, Kleist, Wieland, Lavater excitèrent son admiration. Il fit avec ce dernier le voyage de Londres, partit ensuite pour Rome, où Michel-Ange captiva son esprit, revint en Angleterre vers 1776, s'y fixa, et prit rang parmi les peintres les plus distingués de l'époque. Il succéda à West dans la chaire de professeur de l'académie; mais ses leçons sont loin d'avoir le mérite de celles de

ses devanciers, des leçons surtout de Josué Reynolds, qui sont des modèles accomplis de savoir, de précision et de clarté. Si Eschenburg, qui les a traduites et publiées en allemand à Brunswick, en 1803, sous le titre : *Vorlesungen über die Malerei*, eût été en état de les apprécier, il se serait gardé, par respect pour Fuessli et dans l'intérêt de l'art, de leur donner de la publicité. L'imagination de cet artiste était vive et fantasque. Sa traduction du *Paradis perdu* de Milton en 69 tableaux, qui furent exposés à Londres dans une galerie spéciale en 1799, en est un exemple remarquable. Malgré la bizarrerie de certaines compositions, où il a donné un corps à des idées purement métaphysiques, on ne peut lui refuser du génie, de l'intention; malheureusement il n'a pas assez songé au petit nombre de personnes qui pourraient le comprendre et le suivre dans les écarts de son esprit. Néanmoins, il a mérité que son style soit appelé *fusilesque*, parce qu'il est éminemment original. Ses autres ouvrages renommés sont : *Le Spectre de Dion*, d'après Plutarque; — la scène 3e de l'acte Ier de *Macbeth*, l'un des sept sujets qu'il a peints pour le *Shakspeare* édité par Boydell; — le *Persée*, dont la hardiesse de pose a été fortement critiquée; — le *Hercule domptant les chevaux de Diomède*, ouvrage aussi singulièrement composé que dessiné et peint. Ses tableaux d'après Shakspeare, Milton, le Dante, ont été gravés en taille-douce par des artistes anglais.

Jean-Henri Fuessli est auteur d'un ouvrage remarquable, intitulé *Bemerkungen über Malerei und Skulptur bei den Griechen* (Remarques sur la Peinture et la Sculpture chez les Grecs). Ses œuvres ont été publiées en 2 vol. in-fol.; Zurich, 1808 et années suivantes. L'édition de 1805, in-4°, du *Dictionary of Painters* (Lexique des Peintres), de Pilkington, a été rédigée, augmentée et améliorée par Fuessli, dont le nom chez les Anglais est écrit *Fuseli*. [Soyer, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

FUESSLI (*Jean-Rodolphe*) *le jeune*, peintre, né à Zurich, en 1709, et mort en 1793. Il étudia l'art sous Jean-Melchior Fuessli, dessinateur et graveur habile, et sous Lauterbourg l'aîné, à Paris. Il s'exerça à la miniature, dans laquelle il eut du succès; puis il s'adonna à la littérature de l'art, et rédigea le grand dictionnaire universel des artistes, *Allgemeines Künstler Lexicon*, etc., vaste répertoire, où l'on trouve la notice de plus de 10,000 maîtres et des extraits de ce qui a été dit de mieux sur l'art et les artistes dans tous les temps et dans tous les pays. Successivement agrandi et réimprimé à Zurich, de 1763 à 1824, 2 vol. in-fol., par Jean-Rodolphe et par son fils Jean-Henri, cet immense ouvrage, fruit de quatre-vingts ans de travaux continus, est encore le plus complet de tous ceux qui existent du même genre, et perpétuera le nom des Fuessli chez les amateurs de l'art. Il a été refondu et considérablement augmenté par Nagler, sous le titre de *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon* [L.-C. Soyer, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

FUESSLI (*Jean-Henri*), fils du précédent, écrivain artistique suisse, né le 8 décembre 1744, mort à Zurich, le 26 décembre 1832. Dans sa jeunesse il avait été lié avec Bonstetten et Jean de Muller, auquel il céda des écrits historiques d'une grande valeur. Il fut à la fin du dernier siècle professeur d'histoire nationale, et membre de la commission exécutive du canton de Zurich. Il contribua à doter Zurich d'une administration libérale. Destitué pendant quelque temps de ses fonctions, il fut rappelé plus tard dans le grand conseil. Tout en concourant à la direction de la librairie Crell, Fuessli et compagnie, il consacrait ses loisirs à la culture des lettres et de l'histoire des arts. Outre une continuation du *Künstler-Lexikon* (Dictionnaire des Artistes) de son père, publié de 1806 à 1821, on a de lui : *Neue Zusaetze zu dem Allgemeinen Künstler-Lexikon und dem Supplement desselben* (Nouvelle Continuation au Dictionnaire général des Artistes et au Supplément de cet ouvrage), Lettre A, Ier cahier; Zurich, 1824; — *Das Leben und die Werke Rafael Sanzio's* (La Vie et les œuvres de Raphael Sanzio); 1815.

Conversat.-Lexik.

FUESSLI (*Matthias*), l'*ancien*, peintre suisse, né à Zurich, en 1598, mort en 1665. Son père, qui était orfèvre, lui voyant un goût prononcé pour l'art, le plaça chez l'habile peintre Gotthold. L'élève fit de rapides progrès à cette école, d'où il se rendit en Italie. Il s'y lia avec nombre d'artistes, parmi lesquels Antonio Tempesta et Joseph Ribera. Il séjourna particulièrement à Venise. De retour dans son pays, il se fit remarquer par un talent particulier. Il réussissait dans la reproduction des scènes émouvantes, les batailles, les incendies, les tempêtes, etc. Il peignit aussi avec talent le portrait, la miniature. Il exécuta des dessins pour les peintres sur verre et les orfèvres. Enfin, il mania habilement le burin.

Fuessli, *Geschichte der besten Kuenstler in der Schweiz.*

FUESSLI (*Matthias*), petit-fils de Matthias l'*ancien*), peintre suisse, né en 1671, mort en 1739. Après avoir étudié à l'école de son père, il vint à Rome, où il eut pour maître Lotti. Cependant, il faillit abandonner la peinture pour l'art du graveur quand il fit connaissance avec Kupetzki, célèbre portraitiste. La manière dont se fit cette rencontre a quelque chose de touchant. Ce fut dans une auberge, où Kupetzki, pâle de besoin et de dénûment, suivait d'un œil d'envie le repas de Fuessli. Ce dernier, s'étant aperçu de cette misère, invita Kupetzki à dîner; puis il lui procura du travail chez un peintre. Les deux artistes se lièrent d'amitié, et Fuessli, détourné par son protégé du dessein qu'il avait de renoncer à la peinture, s'appliqua au portrait, et se fit dans ce genre une réputation méritée. Il

réussissait moins à peindre l'histoire. Après neuf ans de séjour en Italie, il revint dans sa patrie, où il mourut, estimé comme homme et comme artiste.

Fuessli, *Gesch. der Schweizer Maler.*

FUESSLI (*Jean-Melchior*), graveur et dessinateur suisse, né à Zurich, en 1777, mort en 1736. Il eut pour maître Jean Meyer, et travailla à Berlin chez Samuel Blasendorf. Il exécuta les dessins de la *Bible* et de l'*Histoire naturelle* de Scheuchzer, et parmi ses gravures on cite celles qui représentent les *Mœurs et usages des Tatares*.

Fuessli, *Gesch. der Schweizer Maler*, IV, p. 280.

FUESSLI (*Jean-Conrad*), historien suisse, né à Zurich, en 1707, mort à Winterthur, en 1775. Il fut camérier du chapitre de cette dernière ville et pasteur à Veltheim, dans le canton de Zurich. On a de lui : *Jos. Simbri Respublica Helvetiorum*; Zurich, 1734, in-8° ; — *Thesaurus Historiæ Helveticæ*, t. I; ibid., 1735, in-fol.; — *Beytrage zur Erlæuterung der Reformations geschichte des Schweizerlandes* (Documents pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de la réformation en Suisse); ibid., 1741-1753, in-8° ; — *Dissertatio de Alexiade Annæ Comnenæ*; 1765, in-4° ; — *Neue und unpartheycische Kirchen-und Ketzer-Historie der mittlern Zeit* (Histoire nouvelle et impartiale de l'Église et des Hérétiques au moyen âge), Ire partie; Francfort et Leipzig, 1770, in-8° ; — *Nuetzliche Nachrichten aus den Helvetischen Geschichten* (Nouvelles utiles, tirées de l'histoire de l'Helvétie); dans la nouvelle Collection des mélanges, t. II et III; — *De Genuina Albigensium et Waldensium Distinctione*; dans les *Misc. Lips.*, t. II.

Meusel, *Gel. Deutsch.* — Haller, *Schweiz. Biblioth.*

FUET (*Louis*), canoniste français, né à Orléans, en 1681, mort à Paris, le 4 septembre 1739. Il possédait des connaissances très-étendues dans le droit canon; mais ses opinions jansénistes lui fermèrent la carrière ecclésiastique, à laquelle il se destinait. Il y renonça, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Mémoire sur l'injustice de l'excommunication dont on menace les appelants*; Paris, 1712, 1719 ; — *Traité des Matières bénéficiales*; Paris, 1721, 1723, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions par Guy du Rousseau de la Combe; Paris, 1748, in-fol.

Lelong, *Bibl. hist.*

* **FUFIDIUS**, administrateur romain, vivait vers 90 avant J.-C. Propréteur de la Bétique, la première année de la guerre de Sertorius, il fut défait par ce général, en 83 ou 82. Dans le discours que Salluste attribue à M. Æmilius Lepidus contre Sylla, Fufidius est appelé une « vile servante, la honte des honneurs que Sylla lui avait conférés (*ancilla turpis, honorum omnium dehonestamentum*). » Dans Florus, le *Furfidius* qui avertit Sylla « d'épargner quelqu'un, afin d'avoir quelqu'un à gouverner », est probablement *Fufidius*, et dans Plutarque, au lieu d'*Aufidius*, flatteur de Sylla, qui lui donne un avis du même genre, il faut lire *Fufidius*, d'après Sintenis, dernier éditeur de Plutarque.

Salluste, *Fragm.*, I, 18, 22, édit. Gerlach, t. Ier. — Plutarque, *Sulla*, 31. — Florus, III, 21.

* **FUFITIUS**, architecte latin, d'une époque incertaine. Il fut le premier Romain qui écrivit sur l'architecture. Sa vie est inconnue, son nom même est douteux.

Vitruve, VII, *Præf.*, 14, et la note de Schneider.

* **FUFIUS**, modeleur romain, d'une époque incertaine. Son nom n'est connu que par une statue en terre cuite découverte près de Pérouse, en 1773. Cette statue représente un dieu domestique recouvert d'une peau de chien. On lit sur la base : C. FUFIUS FINXIT.

Winckelmann, *Briefe über d. neuest. Herculan. Entdeck.* 29, avec la note de Fea.

* **FUFIUS** (*Lucius*), orateur romain, vivait vers 100 avant J.-C. En 98, il accusa Aquilius d'avoir commis des concussions en Sicile pendant son consulat. Malgré le zèle et l'éloquence qu'il déploya à cette occasion, l'accusé, défendu par Marc-Antoine, fut acquitté. L'éloquence de Fufius semble avoir été particulièrement violente et passionnée. Lui-même était naturellement querelleur, et il garda ce caractère jusque dans un âge avancé et lorsqu'il avait presque perdu la voix.

Cicéron, *De Orat.*, I, 39; II, 22; III, 13 : *De Off.*, II, 14; *Brut.*, 62.

FUGA (*Ferdinando*), architecte italien, né à Florence, en 1699, mort en 1780. Il fut tenu sur les fonds de baptême par le prince héréditaire Ferdinand et sa femme, la princesse Violante de Bavière. A douze ans, il commença l'étude de l'architecture chez le fameux sculpteur et architecte G.-B. Foggini. A dix-huit ans, il partait pour Rome, où il se maria dix ans plus tard. L'année qui précéda son mariage, il avait été appelé à Naples par le cardinal del Giudice pour construire dans son palais une chapelle publique, à laquelle furent consacrés des sommes considérables et qui valut à son auteur les plus grands éloges. En 1728, nous trouvons Fuga à Palerme, donnant les dessins d'un pont sur le fleuve Milicia. Il n'en dirigea pas lui-même l'exécution, et revint à Rome, où Clément XII, élu en 1730, le nomma architecte des palais pontificaux, charge qu'il conserva sous Benoît XIV. Il débuta par l'achèvement des écuries monumentales qui font face au palais du Quirinal. A cet édifice, commencé par Alessandro Specchi, il adjoignit un grand corps de garde avec une habitation pour les officiers.

Après un grand bâtiment, assez insignifiant, ajouté au palais même du Quirinal pour les logements de la suite du pape, et un élégant pavillon élevé dans les jardins, il commença la grande entreprise du palais de la *Consulta* sur

la place de Monte-Cavallo. Ce bel édifice est distribué avec autant de goût que d'intelligence; la cour et l'escalier sont surtout remarquables par leur noblesse; seulement il ne faut pas être trop sévère sur la pureté des détails. Fuga bâtit ensuite dans la Via Giulia l'église *della Morte*, dont la forme elliptique est d'un assez heureux effet, malgré quelques fâcheuses réminiscences de l'école du Borromini. On ne trouve rien de bien remarquable dans la petite église du *Gesù Bambino*, qu'il éleva sur les fondations jetées par Carlo Buratti, et à laquelle il ajouta quelques habitations d'un côté et un monastère de l'autre. En 1743, il restaura habilement la magnifique basilique de Sainte-Marie-Majeure, et en éleva la nouvelle façade, moins bien réussie peut-être, parce qu'il fut gêné par la nécessité d'y ménager une grande loge qui permît de conserver et de voir les précieuses mosaïques du douzième siècle qui décoraient la façade primitive. Le riche baldaquin du maître autel, formé de quatre colonnes antiques de porphyre, entourées de palmes de bronze doré, fut aussi élevé sur ses dessins. Dans la même année, il donna encore les dessins de la grande niche qui, sur la place de Saint-Jean-de-Latran, reçut l'antique mosaïque du *triclinium* de Léon III. Citons encore, parmi les autres travaux exécutés à Rome par Fuga, les agrandissements de l'hôpital de *Santo-Spirito*, la construction de l'église *Saint-Apollinaire*, de l'hôpital *delle Zitelle bastarde*, du *tombeau d'Innocent XII* dans Saint-Pierre, exécuté en 1746 par le sculpteur Valle, du *palais Petroni* à la place del Gesù, enfin du *palais Corsini*, qui, malgré ses incorrections, est un des plus vantés de Rome pour sa belle distribution et la magnificence de l'escalier.

Suivons maintenant Fuga à Naples, où le roi Charles de Bourbon le créa chevalier, et lui donnant le titre de son premier architecte, lui confia une entreprise plus importante que toutes celles qu'il avait abordées jusque alors. En 1751, Fuga commença le *Gran Reclusorio* ou *Albergo reale dei Poveri*, le plus vaste hospice de l'Europe, renfermant dans son enceinte des logements pour 8,000 pauvres, une grande église, des cours, des portiques, des réfectoires, des ateliers, des habitations pour les nombreux employés, etc. Cet immense édifice, habilement divisé pour tenir séparés les hommes, les femmes, les filles et les garçons, n'a été terminé que de nos jours. On remarque encore parmi les ouvrages de Fuga à Naples les vastes greniers dits les *Granili*, restés inachevés, près du pont de la Madeleine, le *cimetière de l'hôpital des incurables*, les *palais Giordani Caramica*, et la belle *villa Jaci* à Resina. Il donna aussi des dessins pour la restauration et l'embellissement de la cathédrale de Palerme, et restaura en 1763 la façade du *Casino de' Nobili* de Sienne, édifice construit par Duccio en 1309.

Fuga conserva jusqu'à la fin de sa longue carrière une activité prodigieuse et une vivacité d'imagination qui ne lui firent jamais défaut. Si l'on fait la part du mauvais goût de son siècle, auquel il ne put s'empêcher de sacrifier dans une certaine mesure, on reconnaîtra que cet artiste fut réellement doué d'éminentes qualités, qui à une autre époque eussent fait de lui un grand architecte. C'est à lui qu'en 1776 Orlandi a dédié son *Abbecedario pittorico*. E. BRETON.

Orlandi, *Abbecedario*. — Milizia, *Vite degli Architetti*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — L. Galanti, *Napoli e suoi contorni*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

FUGER (*N.*), peintre allemand, né en 1751, à Heilbronn (Souabe), mort à Vienne (Autriche), en 1818. Dès l'âge de onze ans, il peignait des portraits. Il se perfectionna dans l'atelier d'Œser de Leipzig. Son talent précoce lui fit obtenir de l'impératrice Marie-Thérèse une pension pour aller achever ses études d'artiste en Italie. A son retour, il se fit une juste réputation par des ouvrages qui offraient surtout des qualités de dessin et de composition. Il exécuta avec un grand succès les dessins de la *Messiade* de Klopstock. En 1806 il fut nommé conservateur des tableaux du Belvéder à Vienne, et il mourut le pinceau à la main. GUYOT DE FÈRE.

Nagler, *Allgem. Kunstl.-Lex.* — Rabbe, *Biogr. portative*. — *Journal des Beaux-Arts*, ann. 1834.

FUGGER, nom d'une famille allemande enrichie par l'industrie, et dont les principaux membres furent :

FUGGER (*Jean*), tisserand, auteur de sa race, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il posséda d'assez grands biens, en terres et prairies, qui, vendus d'abord par ses fils, furent ensuite rachetés par les descendants et devinrent le patrimoine de la famille.

FUGGER (*Jean*), fils aîné du précédent, également tisserand, mort en 1409. En 1370 il épousa Clara Widolf d'Augsbourg, et acquit en même temps le droit de bourgeoisie dans cette ville. Établi près de la porte Sainte-Croix, il y exerça son métier de tisserand, et avec un tel succès qu'il devint membre du conseil de la corporation. En dernier lieu il s'adonna au commerce du fil. Il laissa une fortune de 30,000 florins.

FUGGER (*André*), fils aîné du précédent, vivait au commencement du quinzième siècle. Il imprima à l'industrie de sa famille un si vigoureux essor qu'il mérita bientôt le surnom de Fugger le Riche (*der reiche Fugger*). Sa fortune le rendit orgueilleux au point de lui inspirer du dédain pour son propre frère *Jacques*.

Un de ses fils, également appelé *Jacques*, obtint, en 1452, de l'empereur Frédéric III les premières armes de la famille : un chevreuil d'or sur un champ d'azur ; mais ces Fugger du *Reh* (chevreuil), comme on les appelait, ne furent pas toujours heureux. Souvent ils firent de mauvaises affaires : témoin *Matthieu* Fugger, qui essuya à Venise et ailleurs des pertes considérables,

parce que, dit-on, il donnait légèrement sa confiance à des emprunteurs.

FUGGER (*Lucas* ou *Luc*) vivait au quinzième siècle. Il fit dans sa jeunesse un commerce considérable d'épicerie et de soieries; ce commerce embrassait Venise, Nuremberg, Leipzig, et en général toute la mer Baltique. Dans sa vieillesse il éprouva un grand sinistre, par suite d'un prêt de 10,244 fr. fait à la ville de Louvain, et qui ne lui fut pas rendu. La procédure coûteuse qui s'ensuivit ajouta à cette perte. Lucas laissa à ses enfants plus de dettes que de fortune réelle, et quelques-uns d'entre eux durent pour subsister apprendre des métiers et parfois recourir aux enfants de ce même Jacques Fugger que son frère André avait traité dédaigneusement.

Branche de *Jacques* **FUGGER**. Les principaux membres de cette branche collatérale sont :

FUGGER (*Ulrich*), né le 9 décembre 1441, mort le 19 avril 1510. Ses relations commerciales embrassèrent l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, la Hongrie et la Pologne. C'est lui qui fut chargé par l'empereur Frédéric IV de fournir l'appareil nécessaire à l'entrevue qu'il devait avoir à Trèves en 1473 avec le duc de Bourgogne. En récompense de son zèle, il obtint de l'empereur, pour lui et ses frères, le droit de porter dans leurs armes deux lis et deux cornes de buffle. Les princes de l'Empire s'adressaient souvent à Ulrich Fugger pour lui emprunter des sommes considérables; et il devint ainsi leur banquier. En général il se trouvait mêlé à toutes les affaires d'une certaine importance. Il se chargea aussi de faire passer en Italie la plupart des tableaux d'Albert Dürer. On se fera une idée du luxe de ce négociant par le nom que l'on donnait à la pièce où se trouvait son bureau; telle en était la somptuosité qu'on l'appelait la *chambre d'or*. Fugger mourut huit jours après avoir subi l'opération de la taille.

FUGGER (*Jacques II*), né le 6 mars 1459, mort le 30 décembre 1525. Pendant plusieurs années il dirigea la maison Fugger à Venise; revenu ensuite à Augsbourg, il fut chargé d'administrer des travaux d'exploitation de la plus haute importance. A cette époque, les Fugger n'exploitaient pas seulement les mines d'or dans l'Innthal et les mines d'argent de Falkenstein et de Schwartz, ils se chargeaient en général de prêter sur gages à tous les grands propriétaire-métallurgiques. C'est aux Fugger et à Jean Thurzo que l'évêque Sigismond-Ernest ou Hampo de Fuenfkirchen engagea, en 1494, ses droits sur le cuivre dans le Neusohl. Le splendide château de Fuggerau, élevé par Jacques Fugger, servit de centre aux immenses exploitations entreprises par la maison dont il était le chef. En 1506 les navires des Fugger, réunis à la flotte portugaise et venant de Calcutta, réalisèrent par la vente des produits qu'ils amenaient en Europe environ 175,000 ducats. Dans la même année cette maison fit avec la cour impériale une grande opération de change. Elle avança dans l'espace de huit semaines, à l'empereur, une somme de 170,000 ducats. Jusqu'en 1504, Jacques siégea au conseil des tisserands comme membre de cette corporation; mais anoblis à cette époque, lui et ses frères, par l'empereur Maximilien, ils cessèrent dès lors d'en faire partie. Jacques en particulier chercha par l'acquisition d'une seigneurie à prendre rang dans la noblesse. En 1507 il obtint à titre de gage de l'empereur, au prix de 70,000 florins d'or, le comté de Kirchberg, ainsi que Weissenhorn, Marstetten, Wallenstetten, Pfaffenhofen, Kleinkussendorf, Tisenhausen, enfin Schmiehen. Plus tard lui et ses deux autres frères, *Ulrich* et *Georges*, attachèrent leur nom à une œuvre considérable de bienfaisance : ils acquirent un terrain sur lequel ils firent élever cent six maisons, qu'ils louèrent à très-bas prix aux familles pauvres de la ville; cet emplacement porta depuis le nom de *Fuggerei*. Les fondateurs ne s'en tinrent pas là; ils ouvrirent un asile dit la Maison de Bois (*Holzhaus*), destiné à trente-deux malades étrangers. Jacques Fugger aimait à bâtir : outre un certain nombre de châteaux, il fit élever à Augsbourg plusieurs édifices splendides. Il essaya aussi, dit-on, de faire descendre au plus bas prix (3 florins en tout temps) la grande mesure de blé. Mais ses ennemis et les accapareurs y mirent obstacle. Jacques Fugger fut chevalier de l'Éperon d'Or, comte palatin, et conseiller impérial. Il ne laissa point d'enfants : sa fortune passa à ses deux neveux, Raimond et Antoine, fils de son frère Georges Fugger.

FUGGER (*Raimond*), né le 14 octobre 1489, mort le 3 décembre 1535. L'un de ses premiers actes fut au château de Mickenhausen l'acquisition, à titre de propriété incommutable, du comté de Kirchberg, que la famille ne possédait encore qu'à titre de gage. L'empereur le lui vendit au prix de 525,000 florins. Raimond acheta aussi le domaine de Gloelt, pour 16,400 florins, celui d'Oberndorf pour 21,000 fl., enfin quelques autres, parmi lesquels celui de Mickhausen. En 1529, un arrêt du conseil de la cité d'Augsbourg prouva, en ce qui concernait Raimond, que la fortune n'était pas à ses yeux un titre suffisant pour couvrir une injustice : il fit emprisonner Raimond Fugger, puis, après l'avoir relâché, à la prière du duc de Bavière, il le condamna au payement de 10 fournées de tuiles destinées aux constructions de la ville, pour avoir envahi à main armée la maison de Matthieu Ehem à Langenneufnach et retiré de force de chez ce dernier un homme qu'il y retenait en prison. Raimond acquit de l'archiduc Ferdinand les seigneuries de Pfirt, d'Altkirch et de Sennheim. Il n'égala pas en bienfaisance son frère Antoine (*voy.* ci-après); mais il protégea les

sciences et les lettres. Il avait une nombreuse bibliothèque. Ce fut lui qui se fit construire par l'astronome Martin Furtenbach une sphère richement ornée et représentant le monde alors connu. On la voit encore dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Furtenbach la dédia à Fugger, en 1536.

Raimond encouragea encore d'autres savants, qui le saluèrent du titre de Mécène. Deux d'entre eux, Apian et Amantius, le félicitèrent même d'étendre sa protection à de mauvais poëtes, qui, disaient-ils, l'accablaient de leur plate poésie. Cependant, ils le remercient de sa conduite envers Érasme. « Votre frère et vous, ajoutent-ils, rivalisez à qui comblera le digne homme. » Raimond laissa treize enfants.

FUGGER (*Ulrich*), fils du précédent, né le 20 août 1526, mort à Heidelberg, le 25 juin 1584. Il fut camérier du pape Paul III, et séjourna longtemps en Italie. De retour dans sa patrie, il se lia avec plusieurs partisans de la réforme, et seul d'entre tous les Fugger, il abandonna le culte de ses pères pour se faire luthérien. En même temps il s'occupa sérieusement de littérature; helléniste distingué, il encouragea les bonnes éditions classiques; dans ce but, il s'adressa à Henri Estienne, qu'il avait hébergé et secouru d'argent. Ce typographe célèbre (1) répondit à l'appel de Fugger en éditant plusieurs auteurs grecs, notamment les Œuvres de Xénophon. Longtemps même il se qualifia en tête de ces éditions *illustris viri Huldrici Fugger typographus*. Fugger ne s'en tint pas là; il se composa une bibliothèque riche en manuscrits rares, hébreux, grecs et latins, acquit à cet effet la bibliothèque d'Achille Gassar, habile médecin; puis il confia le soin d'augmenter cette collection à son ami et commensal l'Écossais Henri Scrimger.

A raison de ces riches acquisitions, Ulrich Fugger fut accusé de prodigalité par ses frères Jacques et Georges, qui parvinrent même à le faire garder à vue dans sa maison et à le faire mettre sous leur tutelle. Saisi de cette grave affaire, l'empereur Maximilien II nomma pour l'examiner une commission composée d'Albert de Stauffenberg, de Sébastien Schertlin et de Jacques comte d'Ortenbourg; ce dernier était beau-frère d'Ulrich Fugger. Cette commission fit rapporter toutes ces mesures de rigueur; elle ordonna la mise en liberté de Fugger. Ses dettes payées, il lui resta de son ancienne opulence plus de 70,000 florins d'or, indépendamment de 1,300 florins de pension. Il se rendit à Heidelberg, où il vécut retiré. Son testament fournit une dernière preuve de ses dispositions libérales : il légua ses trésors bibliographiques à l'université de Heidelberg et fit des legs destinés à secourir les étudiants pauvres. Il n'oublia pas non plus les indigents, et affecta à de charitables fondations les sommes par lui recueillies dans la succession de son frère Christophe. Jœcher dit sérieusement que Fugger avait trouvé la pierre philosophale.

(1) Voir dans ce recueil l'article *Estienne* par M. A. Firmin Didot.

FUGGER (*Christophe*), fils de Raimond, né le 5 février 1520, mort à Augsbourg, le 2 août 1579. Il fut le plus opulent des Fugger, et laissa à ses frères et neveux son immense fortune.

FUGGER (*Jean-Jacques*), frère du précédent, né à Augsbourg, le 23 décembre 1516, mort le 14 juillet 1575. Il fut membre du conseil d'Augsbourg, et en 1565 il entra au service du duc Albert de Bavière. Ce Jean-Jacques, qui fut engagé dans de nombreux procès avec les autres membres de sa famille, avait, comme son frère, un goût passionné pour les livres. Sa bibliothèque ne comptait pas moins de 15,000 volumes, dont il confia la garde à Jérôme Wolf et qu'il enrichit ensuite d'une collection de gravures et d'armoiries. Jean-Jacques entretint un commerce de lettres avec le cardinal Granvelle.

Branche d'*Antoine* **FUGGER**. — *Antoine* le plus jeune fils de Georges, né le 10 janvier 1493, mort le 14 septembre 1560, venait de prendre, concurremment avec son frère Raimond, la direction des affaires de sa famille, quand la reine Marie de Hongrie exigea de la société Fugger et Thurzo la renonciation à la ferme de la monnaie et des mines que leur avait concédée le roi Wladislaw. Le prétexte de cette expropriation fut, à ce qu'il paraît, la mauvaise qualité de la monnaie hongroise fabriquée par les Fugger. Il est certain qu'en 1524 cette maison dut payer à la couronne de Hongrie, à titre de compensation, une somme de 60,000 ducats. La reine méditait aussi de retirer aux Fugger l'exploitation du cuivre de Neusohl. Pour y parvenir elle ne recula devant aucun moyen, même la violence. Si les Fugger se virent ainsi arracher une branche importante de commerce dans la partie orientale de l'Europe, en revanche leurs relations ne firent que s'étendre dans la partie opposée. C'est à eux que Charles-Quint recourut dans ses pressants besoins d'argent. Il eût été difficile qu'il s'adressât à de plus opulents banquiers. On raconte que l'empereur logea chez eux en passant à Augsbourg, et que ses hôtes allumèrent, avec une reconnaissance de 800,000 florins, qu'il leur avait souscrite, un fagot de cannelle placé dans la cheminée de la chambre de ce monarque. C'est sans doute à cet acte de magnificence qu'Antoine Fugger dut le droit d'exploiter les mines de mercure d'Almaden, celles d'argent de Guadalcanal et du Tyrol. L'Alsace fournit aussi son tribut à Antoine; le produit des mines du Leberthal ne s'élevait pas à moins de 6,000 ou 7,000 mille marcs. L'immense progression de la fortune de Fugger ressort assez par le chiffre considérable des acquisitions qu'il fit. En 1538 il acheta Babenhausen de Georges Gaudence de Rechberg; en 1539 il devint propriétaire de Dictenheim et de la seigneurie de Brande-

bourg. Waltenhausen fut acquise de Marguerite de Vernau pour 18,000 florins; cette acquisition fut suivie d'une foule d'autres, parmi lesquelles l'importante seigneurie de Kirchheim et d'Eppishausen, moyennant 22,000 florins. De son côté l'empereur Charles-Quint récompensa par de nombreuses distinctions les services rendus à sa personne ou à l'Empire par Antoine Fugger; en même temps il lui promit, à lui Antoine et à ses descendants, sa protection spéciale. Parmi les priviléges particuliers qu'il leur octroya, on remarque celui aux termes duquel les Fugger ne seraient en aucune façon justiciables de la ville d'Augsbourg, et en cas de contestations ne relèveraient que de l'empereur. Bien plus : un décret rendu à Tolède, le 1er mars 1534, accorde aux trois Fugger dénommés en cet acte le droit de battre monnaie dans leurs villes et seigneuries. On appela espèces *fuggériennes* les valeurs ainsi mises en circulation. Après avoir confirmé, en 1541, en faveur des Fugger leur affranchissement de toute dépendance juridique autre que celle de l'Empire, Charles-Quint déclara leurs biens perpétuellement transmissibles, mais seulement par voie de succession masculine. Les Fugger étaient loin d'être aussi bien vus des autorités d'Augsbourg, et plus d'un conflit éclata entre eux. Ces conflits étaient encore aigris par la différence de religion. Les choses en vinrent à ce point que le plus riche, le plus généreux bourgeois d'Augsbourg, Antoine Fugger, assailli un jour à coups de pierres et de bâton par la multitude, dut chercher un asile à Babenhausen. Cependant, c'est à lui qu'on s'adressa après le désarmement et la dispersion de la ligue de Schmalkalde et quand il fallut implorer la clémence de l'empereur. Le 18 janvier 1547, il rencontra Charles à Marbach; déjà la veille il s'était trouvé à Esslingen en présence du duc d'Albe. Il vit aussi Granvelle, lui fit connaître ses instructions qui tendaient à obtenir pour Augsbourg un pardon accompagné de quelques concessions favorables. Granvelle lui fit entendre que l'empereur ne se laisserait pas imposer de conditions. Fugger en référa au sénat d'Augsbourg, qui lui adjoignit d'abord Peutinger, ensuite une députation spéciale. Ces représentants de la ville d'Augsbourg parurent enfin en présence de l'empereur le 29 janvier 1547. Peutinger porta la parole, et fut appuyé par le vice-chancelier Naves. L'empereur, descendant alors de son trône, tendit sa main à baiser aux députés agenouillés, en commençant par Fugger, et la réconciliation fut opérée. L'acte en fut dressé le jour même. Il en coûta des sacrifices d'argent, des gratifications aux ministres de Charles. Antoine Fugger avança une bonne partie des 150,000 fl. que devait payer la ville d'Augsbourg. Il était difficile de se venger plus noblement des griefs dont on s'était rendu coupable à son égard. Un de ses contemporains les plus illustres, Érasme, fait d'Antoine Fugger le plus grand éloge. Dans une lettre, en date du 5 avril 1529, il écrit à Fugger pour s'excuser de ne pas se rendre à l'invitation qui lui est faite par ce dernier de venir à Augsbourg. « Je suis, dit-il, un vieil arbre qui se laisse difficilement transplanter. » Mais le philosophe de Rotterdam considère comme un grand honneur de se pouvoir dire l'ami d'un homme tel que Fugger. Puis il le remercie du don d'une coupe d'argent que lui a fait Fugger, à la santé duquel il boira sinon le vin pur, qui lui est défendu, au moins le vin mêlé d'eau de réglisse ou d'eau pure. En même temps, tout en se plaignant de recevoir inexactement la pension de 300 livres françaises à lui octroyée par l'empereur, il remercie Fugger de suppléer par sa munificence aux lenteurs de la cassette impériale. Antoine Fugger protégeait les arts aussi bien que les lettres. C'est ainsi qu'il paya au Titien 3,000 couronnes pour des travaux exécutés par ce grand artiste à Augsbourg. Comme son frère Raimond, il rassembla une des plus riches bibliothèques que l'on eût vues en Allemagne. Il fonda aussi des établissements de bienfaisance, tel que l'hôpital de Waltenhausen. Il laissa à sa mort six millions de couronnes d'or, indépendamment des joyaux et pierres précieuses; à ces trésors il faut encore ajouter le montant de ses possessions dans les deux Indes, les factoreries d'Anvers, de Venise, etc. On s'explique ainsi ce mot de Charles-Quint à la vue du trésor royal de Paris : « Tout cela pourrait être acquis et payé par un tisserand d'Augsbourg. »

Branche de Norndorf. — *Marcus*, chef de cette ligne, né le 14 février 1529, mort le 18 juin 1597. Il eut de la science, et encouragea ceux qui la cultivaient. Il s'occupa aussi de la recherche de la pierre philosophale, et conclut à cet effet, avec le médecin Daniel Keller, qui prétendait avoir trouvé le secret de faire de l'or, un traité aux termes duquel l'opération devait être faite aux frais de Marcus, qui s'en réservait le produit moins un quart, adjugé au possesseur du secret. Riche comme il l'était, Marcus fit de grandes avances; mais Keller ne découvrit rien. Le 2 août 1576, Marcus fut nommé banquier (*Stadtpfleger*) de la ville d'Augsbourg. Il acquit de Charles-Wolfgang Rhelinger la seigneurie de Norndorf, d'où le nom donné à sa ligne. Il prêta à Albert de Bavière, qui engagea à cet effet le château de Moehringen, une somme de 64,000 florins.

Marcus Fugger traduisit en allemand l'*Historia Ecclesiastica* de Nicéphore Calixte et le tome I des *Annales* de Baronius. On a en outre de lui, sous l'anonyme : *Wie und wo man ein Gestüt von gutten edlen Kriegsrossen auffrichten, und erhalten und erziehen soll* (Comment et où l'on peut former, élever et entretenir un haras avec des chevaux de guerre et de race); 1578, sans indication de lieu d'impression.

FUGGER (*Antoine*), deuxième fils de Marcus, né le 1er avril 1563, mort le 24 juillet 1616. La vie de ce Fugger prouve que les plus hautes fortunes ont besoin d'être gouvernées avec ordre. A la suite de procès de succession et de conflits avec le conseil de la cité d'Augsbourg, il renonça à son titre de bourgeois de cette ville. En 1590, il se maria avec la comtesse Barbara de Montfort, et déploya à cette occasion un luxe inouï. On vit figurer à la suite du cortége sept cents chevaux et nombre de voitures de luxe. Le jour suivant Antoine conduisit sa jeune épouse à l'église en suivant une route dallée à ses frais. Des courses à pied et en voiture eurent lieu ensuite. On célébra en outre d'autres fêtes. Enfin, Antoine vécut si largement que le jour vint où il dut rendre compte à ses créanciers. Il fut privé quelque temps de la liberté. Il ne devait pas moins de 223,774 florins.

FUGGER (*François*), troisième fils du précédent, mort le 1er août 1664. Il embrassa la carrière militaire, assista à plusieurs batailles, et devint successivement gouverneur d'Augsbourg et d'Ingolstadt. Le 1er août 1664, à la bataille de Saint-Gothard, il commanda l'infanterie impériale. Il se précipita dans la mêlée à la tête des bataillons, et entraîna le triomphe des siens, qu'il paya de sa vie : une balle qui le vint frapper au front l'étendit roide mort.

Branche de Kirchheim. — *Marc* et *Christophe*, fils de Jean, l'auteur de cette branche, vivaient au commencement du dix-septième siècle. On vit revivre en eux l'esprit d'entreprise propre à leur race. La cour d'Espagne leur emprunta de nombreuses et fortes sommes d'argent. Pour les désintéresser, Philippe II afferma à Marc et à Christophe Fugger l'exploitation des mines de mercure d'Almaden; ils furent aussi chargés de l'exploitation des mines d'argent. Les Fugger ont donné leur nom à une rue de Madrid, et les Espagnols disent encore : *Rico come un Fucar* (Riche comme un Fugger).

Branche de Gloette. — *Otto-Henri*, le plus jeune fils de Christophe, est le chef de la ligne de Gloette, né en 1592, mort en 1644. A vingt-cinq ans il entra avec le rang de colonel au service de don Pedro de Tolède, sous les ordres duquel il assista au siége de Verceil. En 1624, il prit part avec Spinola au siége de Breda, et avec Tilly il fit valeureusement la campagne contre les Suédois, et servit avec distinction sous les ordres de Wallenstein. En 1634 il remplaça Altringer dans le commandement des Bavarois, qu'il conduisit au siége de Ratisbonne et à la bataille de Nordlingue. Nommé gouverneur impérial de la ville d'Augsbourg, il se conduisit durement envers la population protestante de cette ville, qu'il frappa de contributions extraordinaires. Otto-Henri Fugger fut chevalier de la Toison d'Or à dater de 1628.

Dominique Curtos a gravé à Anvers (1593) les portraits des principaux membres de cette nombreuse et puissante famille, aujourd'hui éteinte. Une nouvelle édition de cette œuvre a paru par les soins de Lucas et Wolfgang Kilian d'Augsbourg, sous le titre de *Fuggerorum et Fuggerarum, quæ in familia natæ, quæve in familiam transiverunt, quot exstant, ære expressæ Imagines*; Augsbourg, 1618. V. R.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FUHRMANN (*P.-Matthias*), historien allemand, mort à Vienne, en 1773. On a peu de détails à son sujet; on sait seulement qu'il fut définiteur général de la province d'Autriche. On a de lui : *Alt-und neues Œsterreich* (L'Autriche ancienne et moderne); Vienne, 1784, in-8°; — *Alt-und neues Wien* (Vienne ancienne et moderne); ibid., 1738; — *Historia S. de Baptismo Constantini M.*, t. I; Rome, 1743, in-4°; t. II, Vienne, 1747, in-4°; — *Historische Beschreibung und kurzgefasste Nachricht von der Stadt Wien und ihren Vorstædten* (Description historique et abrégée de la ville et des faubourgs de Vienne); ibid., 1766-1770; — *Allgemeine Kirchen-und Welt-Geschichte von Œsterreich* (Histoire générale, ecclésiastique et séculière de l'Autriche); ibid., 1769, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FUIREN (*Georges*), médecin et botaniste danois, né à Copenhague, en 1581, mort le 25 novembre 1628. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il voyagea pendant plusieurs années dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France, en Italie, s'appliquant surtout à la philosophie, à la médecine, à la chimie et aux mathématiques. Il séjourna particulièrement à Wittemberg, à Rostock, à Leyde, à Padoue et à Bâle, où il prit le grade de docteur en médecine en 1606. Sa promotion ne mit pas fin à ses voyages; il les continua jusqu'en 1610. Peu d'années après son retour, Christian IV le chargea de parcourir le Danemark et la Norvège, d'y chercher les plantes qui y croissent spontanément et d'en publier la description. Fuiren s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'exactitude. Il ne publia pas les notes où il en avait consigné les résultats ; elles ont été depuis insérées par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*. On y trouve plusieurs plantes inconnues jusqu'à Fuiren ; mais les descriptions qu'il en donne ne sont pas toujours très-intelligibles, et on lui reproche d'avoir admis dans son catalogue des plantes étrangères aux climats qu'il visitait. Rottboel a appelé, de son nom, *fuirenia* un genre de plantes de la famille des graminées.

Nyerup, *Allg. Litt. Lex.*

FUIREN (*Henri*), médecin et naturaliste danois, fils du précédent, né à Copenhague, le 28 mai 1614, mort dans la même ville, le 8 janvier 1659. Aussi passionné que son père pour la médecine et l'histoire naturelle, il s'attachait à le prendre pour modèle en tout. Il voyagea comme lui dans les principales contrées de l'Europe, en ayant soin de séjourner dans les plus célèbres

universités de chaque pays. Comme lui aussi, il prit le bonnet de docteur à Bâle. Enfin, comme son père, il prolongea ses voyages plusieurs années après sa promotion, qui eut lieu en 1645. Son absence dura treize ans. Il les employa à rassembler un très-beau cabinet d'histoire naturelle et une riche bibliothèque. Il légua plus tard l'un et l'autre à l'université de Copenhague. De retour dans sa ville natale, il y pratiqua la médecine avec succès; mais la faiblesse de sa santé et sa mort prématurée l'empêchèrent de publier aucun ouvrage. On n'a de lui que sa thèse inaugurale, intitulée : *Prælectiones medicæ de ascite;* Bâle, 1645, in-8°.

Biographie médicale. — Nyerup, *Lex.*

FUIREN (*Thomas*), médecin danois, frère du précédent, né à Copenhague, en 1623, mort dans la même ville, en 1673. Il pratiqua la médecine comme son père et son frère, mais avec moins de succès. On a de lui les catalogues de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle que son frère avait légués à l'université de Copenhague. Ils sont intitulés : *Catalogus bibliothecæ Henrici Fuiren, Hafniensi Academiæ donatæ;* Copenhague, 1660, in-4°. Le nombre des livres cités dans ce catalogue s'élève à mille vingt-cinq; — *Rariora musei Henrici Fuiren quæ Academiæ Hafniensi legavit;* Copenhague, 1663, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

FULBERT *de Chartres* (*Cartonensis*), par corruption *Folbert*, *Ulpert*, et même *Wilbert*, célèbre prélat français, naquit vers 950, à Poitiers ou à Rome, au milieu de l'anarchie qui affligea la France, à la fin de la dynastie carlovingienne, et mourut à Chartres, le 10 avril 1028. Il n'appartenait à aucune des familles nobles que l'assemblée nationale de Kiersy, en 877, rendit héréditaires dans leurs fiefs. Fulbert l'a dit lui-même dans des vers qui nous sont restés (1).

Non opibus nec sanguine fretus
Conscendi cathedram, pauper, de sorde levatus.

Mabillon (2) a conclu d'une lettre à l'abbé Eynard (3), qui le consultait sur un point théologique, que Fulbert était Romain, ou au moins Italien de naissance, parce qu'il disait avoir un manuscrit de son pays *natal* (*a romano scrinio prolatum*). Mais suivant l'auteur de la Bibliothèque Chartraine (4), Fulbert est né sur les terres du duc d'Aquitaine (dans le comté de Poitou), sans doute parce qu'il entretint de grandes relations avec ce pays, où il eut l'administration de la fondation de Saint-Hilaire. Quelques-uns des contemporains le croient Chartrain. Quoi qu'il en soit, il fit ses études à Reims, sous le célèbre Gerbert (depuis pape sous le nom de Sylvestre II), et il y fut, dit-on, condisciple de Robert, fils de Hugues Capet. Il fut appelé à Chartres, par Odon, évêque de cette ville, dès 968. Il paraît avoir dû son éducation à l'église, alors si riche et si puissante; car Fulbert a dit dans ses vers, en parlant de lui-même :

Te de pauperibus natum, suscepit alendum
Christus, et immeritum sic enutrivit et auxit...
Nam puero faciles providit adesse magistros
Et juvenem perduxit ad hoc, ut episcopus esses.

On en a même conclu qu'il fut évêque de bonne heure; mais on est plus fondé à croire qu'il ne parvint à l'épiscopat qu'après avoir longtemps professé les lettres et s'être acquis une réputation immense par ses succès dans l'enseignement, c'est-à-dire vers l'âge de cinquante ans. Quelques-uns ont pensé qu'il avait été moine au monastère de Fleury, ou au moins à celui de Saint-Père de Chartres; mais cette opinion n'est fondée que sur ses liaisons avec les moines de cette abbaye, attestées par sa deuxième lettre, adressée à un abbé nommé Abbon, qu'il appelle grand philosophe, et avec d'autres chefs d'ordre. Il est certain que dans cette lettre il se place parmi ceux qui, avec les moines de Saint-Père, résistèrent à l'intrusion de Magenard, que le comte Thetbald (Thibaut) avait osé installer comme abbé de ce monastère, entreprise *horrible* et *nouvelle*, dit Fulbert; elle motiva la protestation des membres du monastère, à laquelle pourtant Fulbert n'apposa pas sa signature, et l'envoi de Rodolphe, doyen de l'évêché, auprès du comte, pour qu'il revînt sur cette usurpation. L'événement date de l'an 1003; alors Fulbert était chancelier de l'église de Chartres, et avait qualité pour soutenir la réclamation. Après la mort du comte, arrivée pendant un voyage qu'il fit à Rome, Magenard, dépossédé, fut obligé de se réfugier auprès de Rodolphe, devenu évêque, qui le réconcilia avec les moines, et confirma, sans doute après les satisfactions requises, sa promotion à la dignité d'abbé; Fulbert succéda lui-même à Rodolphe, en 1007, ainsi qu'on le sait par l'époque de sa mort, et signa plusieurs actes avec Magenard (1).

C'est dans l'intervalle de 968 à 1007 que se place l'enseignement qui a rendu Fulbert si célèbre, et qui lui a valu les plus grands suffrages de la part de ses contemporains et de la postérité. Adelmann, un de ses élèves, en a fait un grand éloge dans sa prose rimée :

Quanta rerum gravitate, verborum dulcedine
Explicabat altioris arcana scientiæ.
Floruere, te fovente, Gallarum studia,
Tu divina, tu humana excolebas dogmata.

Fulbert ne s'imposait pas à ses élèves; mais il cherchait à les convaincre par la persuasion. Les documents contemporains le représentent comme doué d'éloquence. Il enseignait la grammaire, la musique, la dialectique, aussi bien que la théo-

(1) *Carmina*, p. 51.
(2) *Ann.*, IV, 79.
(3) La 8e.
(4) P. 18.

(1) Voy. *Cartulaire de Saint-Père*, I, 99, 102.

logie. Les savants Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, ont décrit (1) l'état florissant auquel il porta l'école publique de Chartres. Le concours des élèves y fut si grand (on y venait de toutes les parties de la France, de l'Italie et de l'Allemagne), qu'elle mérita le titre d'*académie*, par l'universalité des connaissances humaines qu'on y enseignait (2). Malgré sa tolérance, Fulbert, dit-on, n'y souffrait pas la discussion des dogmes; mais il y enseignait le raisonnement, et il est sorti de son école des esprits qui, comme Bérenger et Jean de Chartres, auteur de la secte des nominaux et médecin de Henri Ier, ne craignirent pas de se montrer dissidents de l'Église sur des points assez importants: l'unité de foi n'a jamais été complète; mais on punissait d'une manière barbare et en même temps l'on calomniait fréquemment ceux que leur conscience entraînait vers la liberté de pensée. L'*Aganon vetus*, ou *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, nous fait connaître (3) que pendant un voyage de l'évêque Fulbert à Rome, sans doute vers 1017, Arefast, abbé d'un couvent en Normandie, se rendit à Orléans, pour dénoncer l'hérésie dans laquelle étaient tombés un grand nombre de fidèles, et même deux prêtres, dont l'un, Étienne, était le confesseur de la reine; on les accusa devant Robert et une grande assemblée de nier la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection et sa conception dans le sein de la vierge Marie; on ajoutait qu'il y avait parmi eux des assemblées nocturnes, où les sexes étaient mêlés et où l'on immolait un enfant, dont la cendre servait à une agape monstrueuse. Cette accusation a été si souvent répétée contre les juifs et les hérésiarques, qu'elle ne mérite aucune confiance; mais il n'en fallait pas tant au onzième siècle pour entraîner le supplice du feu, et ce fut celui par lequel périrent les deux prêtres et leurs principaux sectateurs. Ce voyage de Fulbert ne nous est au reste révélé que par ce seul témoignage. Parmi les quatre-vingts lettres aujourd'hui reconnues appartenir à Fulbert (4), il en est une (5) dans laquelle il adresse à l'évêque de Laon une prescription médicale; car malgré sa qualité d'ecclésiatique, et vu l'universalité de ses études, il pratiqua avec succès la médecine, et il était consulté au loin. Il s'en excusa plus tard, à cause de ses occupations épiscopales. C'est en 1007 qu'on paraît autorisé à placer cette récompense due à ses longs et glorieux travaux; car son épitaphe lui donne vingt-quatre ans et demi d'épiscopat, et il est mort à Chartres, à Pâques 1028 ou 1029; il précéda dans la tombe le roi Robert, qui paraît avoir fait sa nomination (6).

(1) Tom. VI.
(2) Ibid., t. VII, nº XVI.
(3) I, 109.
(4) Voy. dans le *Rec. des Histor. des Gaul.*, X, p. 443 et s.
(5) La première.
(6) Dans sa lettre 27e, Fulbert reconnaît qu'il a été *préposé* par ce prince à l'évêché de Chartres.

Les lois de l'Église voulaient que les évêques fussent élus par le clergé et le peuple, et que cette élection fût vérifiée par le métropolitain et ses suffragants, chargés de le consacrer; mais l'histoire nous apprend que souvent les papes et surtout les évêques furent ou nommés directement par les princes, ou appuyés par eux de telle manière que l'intervention du clergé n'était que de forme, et que le concours du peuple était plutôt supposé que demandé.

Fulbert se plaint (1) que Théodoric, installé évêque d'Orléans par la volonté de Robert, ait été élu par des moyens tellement violents que son élection est sans valeur, et lui signifie qu'il ne le sacrera pas, malgré la recommandation du roi. Il écrit à Robert (2), *son cher maître*, pour le remercier de ce qu'il l'a fait appeler à un concile, avec plusieurs seigneurs, pour y traiter de la paix; mais il récuse la ville d'Orléans, qui a été profanée par des sacriléges, et où on ne pourra célébrer le service divin, parce qu'elle a été frappée d'interdit. Dans une troisième lettre à son métropolitain, Fulbert s'exprime plus franchement: il qualifie la conduite de Robert dans cette circonstance d'acte de tyrannie, et il reproche en quelque sorte à ce prélat sa connivence; mais on voit plus tard qu'il ratifia la nomination de Théodoric, et se mit en correspondance avec lui. C'est probablement à cette époque qu'il se rendit à Rome.

Dans une lettre de l'an 1019 (3), adressée au roi Robert et à la reine Constance sa femme, en demandant secours contre des barons puissants, en armes contre lui, il menace de frapper le diocèse d'interdit s'il n'est pas secouru; il dit en parlant de la reine: *Utinam in Domino constantissima;* l'accusant ainsi d'irréligion, ce qui était alors le reproche le plus violent qu'on pût adresser à un prince même couronné. Aussi n'est-on pas étonné de le trouver plus tard en disgrâce auprès de cette princesse. Cependant (en 1020) (4), informé que Robert, son *très-bénigne maître,* se propose de nommer Francon à l'évêché de Paris, qui n'était vacant que par une démission contestée, Fulbert écrit au roi qu'il acquiescera à ce choix si le candidat est lettré, bon prédicateur, et s'il est agréé par le métropolitain de Sens et par ses collègues. Il fait part à Francon lui-même d'une réponse qu'il a donnée à son prédécesseur, obligé de se démettre et de se faire moine. Pour s'excuser de cet abandon, il mentionne les droits que Francon tenait de l'élection du clergé, du suffrage du peuple, de la concession du roi, de l'approbation du pape, et de sa consécration par les mains de l'archevêque de Sens. — Guidon, évêque de Soissons, s'opposait à l'élection d'un laïc, à l'archevêché de Reims, élection influencée par l'autorité

(1) Lettre 20e.
(2) Lettre 21e, de 1016 ou 1017.
(3) La 26e.
(4) Lettre 31e.

temporelle. Fulbert l'exhorte (1) à se désister de cette opposition, d'après les qualités attribuées à ce laïc, et lui cite de mémorables exemples du succès obtenu par des choix de ce genre. Dans sa lettre 53e, il se plaint de l'élection d'un évêque faite à prix d'argent; mais il se fonde surtout sur ce qu'elle a eu lieu sans l'ordre du roi, sans le concours des autres évêques. Du reste, il blâme l'évêque de Paris de conférer des bénéfices à des laïcs (2).

On voit par ces lettres, émanées d'un des évêques les plus respectés et les plus éclairés de France, combien la royauté capétienne s'élevait déjà au-dessus des plus hautes têtes. L'évêché de Chartres était alors considérable en étendue, la ville très-populeuse et très-riche. Dès le commencement de son épiscopat, Fulbert avait fait des sommations aux tenanciers de l'église et même à un vicomte de lui rendre foi et hommage pour ce qu'ils devaient à Sainte-Marie de Chartres, et ce sous peine d'anathème. Dans sa lettre 7e, il se plaint à l'évêque d'Orléans de la faiblesse du roi pour le maintien des lois (1007), et l'exhorte à concilier ses différends avec ce prince. En 1008 il recommande au même de ne plus pratiquer la médecine. En 1009 il s'excuse auprès de l'archevêque de Sens, son métropolitain, de ne pouvoir se rendre au synode, à cause de la guerre qui règne dans son pays; en 1019 il raconte (3) qu'un baron, qu'il a excommunié pour plusieurs méfaits, a envahi ses campagnes à main armée, incendié les propriétés de l'église, et dressé des embûches contre sa personne; ce qui le met dans la nécessité de requérir le secours d'Odon, comte de Chartres, et à son défaut, celui du roi Robert, et de Richard, duc de Normandie: il se trouvait ainsi dans l'impuissance de se rendre à l'abbaye de Cluny, où il était invité par l'abbé Odilon. On voit par la lettre suivante que ce baron audacieux était Gaufrid, vicomte de Châteaudun, qui avait relevé le château de Galardon, démoli par le roi Robert, et qui en avait élevé un second à Illiers. L'évêque s'en est plaint, mais en vain, au comte de Chartres et à Hugues fils du roi; il craint que le roi ne soit occupé ailleurs, et le prie de donner des ordres pour qu'il soit secouru; sinon, il sera obligé de suspendre le service divin dans tout le diocèse. Il réitère ses supplications dans une troisième lettre (4); par la 28e, il excuse le prince Hugues de son défaut d'assistance, à cause de son éloignement, et prie le roi de réintégrer ce fils (disgracié par la reine) dans ses honneurs et dans son palais, et de ne pas le traiter comme un étranger, en le réduisant à l'état de fugitif. En 1020 (5) il écrit pour empêcher les Chartrains de prendre les armes contre le roi; mais il ne peut rien sur Humbert et Gaufrid, barons

(1) Lettre 52e
(2) Lettre 75e.
(3) Lettre 25e.
(4) La 27e.
(5) Lettre 39e.

insurgés, qui font au pays tout le mal possible. En 1021 il se plaint aussi à Guillaume, duc d'Aquitaine du malheur des temps et des incursions des brigands (1), qui l'empêchent de se rendre à Poitiers. En 1024 il écrit au pape Jean XIX pour le féliciter de son avénement, et pour lui signaler les excès commis sur les biens et les personnes de la grande et illustre église de Chartres par le comte Rodulphe, un de ses voisins, qui se rend à Rome pour demander son pardon : il prie le souverain pontife de ne pas l'accorder. A la même époque il informe le roi Robert, auquel il donne les qualifications de *Sa Sainteté*, aussi bien que de *Sa Majesté*, des excès du seigneur de Bellesmes envers son propre fils, et demande que leur différend soit jugé à Blois.

Fulcon, comte d'Anjou, s'était rendu coupable presque de lèse-majesté, en donnant asile à des malfaiteurs qui avaient commis un grand crime en présence du roi. Fulbert l'invite à s'en justifier en jugement, et lui promet que sa tête et ses membres seront exempts du châtiment s'il est reconnu coupable; mais s'il refuse satisfaction, il sera excommunié (2). Dans une autre lettre, de 1027 (la 79e), il l'informe que s'il ne cesse de persécuter l'Église, il se joindra à l'archevêque de Tours et aux autres évêques pour le frapper d'anathème. Par une lettre de 1026 (3), il blâme, mais avec hésitation, les évêques qui trop souvent, à cette époque de violences, favorisaient les séditions et les guerres des barons et ne reculaient pas devant l'effusion du sang. Il se plaint que ses reproches à ce sujet soient mal accueillis. En 1027 il écrit au roi Robert qu'il voudrait se rendre auprès de *Sa Sérénité*, pour l'assister de ses conseils; mais il ne le peut, parce qu'il faudrait marcher armé pour se préserver des embuscades qu'il sait être dressées contre lui, sur le chemin. Il s'excuse, par le même motif, de ne pouvoir se rendre à une assemblée à Orléans (4). Dans une de ses lettres (5), écrite vers 1014, il remercie le *vénéré* prince Richard, duc de Normandie, des dons qu'il a faits à l'église de Sainte-Marie de Chartres. Il y en a d'autres (6) à Guillaume d'Aquitaine, comte de Poitiers, qu'il lui adresse tant pour les dons faits à son église que pour le bénéfice important de Saint-Hilaire, dont il l'avait gratifié, et dont Fulbert se démit, reconnaissant qu'il ne pouvait cumuler cette administration avec celle de son immense évêché. Dans une lettre de 1015 (7), écrite aux comtes Gualeran et Galtier, il dit qu'on doit approuver le roi Robert quand il favorise les chrétiens et condamne les hérétiques. Il les exhorte à se-

(1) Lettres 48e et 49e.
(2) Lettre 69e, vers 1025.
(3) La 74e.
(4) Lettre 77e.
(5) Lettre 17e.
(6) Nos 38, 48, 50, 51, et 54.
(7) Lettre 18e.

conder le prince, comme il l'a fait lui-même contre Reginald, poursuivi par l'archevêque de Sens. C'est le seul acte d'intolérance que nous trouvions dans la vie de Fulbert, puisqu'il ne participa pas à l'auto-da-fé d'Orléans. On cite avec éloge surtout ses lettres 11, 39, 45, 48 et 101, où l'on trouve la reconnaissance des grands principes du droit sur la liberté de la défense des accusés, principes qu'il puisa selon quelques-uns dans le droit romain (alors inconnu en France), mais plus probablement dans sa conscience de juge évêque.

On voit dans les lettres 38 et suivantes la sollicitude de ce prélat pour son église, incendiée avec la ville de Chartres, en 1020, et les démarches qu'il fit auprès du duc d'Aquitaine, du roi Robert, de Canut, roi des Danois (1) et d'autres personnages : il en obtint des secours efficaces pour la réédification de cette église, qui fut en effet commencée alors sur le plan et dans le style grandiose qu'elle présente encore aujourd'hui, mais qui coûta deux siècles de travaux ; car il n'est pas exact, comme on l'a écrit, qu'il ait pu inaugurer autre chose que les cryptes de l'église basse, auxquelles il consacra toutes ses ressources. En 1022, consulté par le roi Robert sur une pluie de sang qu'on disait avoir eu lieu dans une contrée du royaume, Fulbert répond (2) que c'est un signe qu'il y aura bientôt du sang répandu. Il n'est pas étonnant qu'au milieu des ténèbres du moyen-âge on ne fût pas plus instruit qu'au siècle d'Auguste. Vers 1023 (3) il se plaint pour la première fois de sa mauvaise santé, qui l'empêche d'accompagner le roi Robert à une conférence que ce prince devait avoir avec l'empereur Henry. Il allègue encore cette excuse vers 1027 (4), dans une lettre à l'évêque de Châlons, à l'occasion d'une convocation qui lui était faite pour assister à la *bénédiction* du prince Henry, associé au trône de Robert, le 14 mai 1027. Mais dans ce document Fulbert se plaint aussi de la malice notoire de la reine, mère du prince. Il paraît qu'il était en disgrâce depuis 1024, bien qu'il ait souscrit à la charte de Robert de 1028 en faveur de l'abbaye de Coulombs (5), comme il l'avait fait en 1008 à une charte relative à Saint-Denis, et au synode Calensis, que l'on a fait remonter à tort à 998.

Fulbert institua, dit-on, la fête de la Nativité de la Vierge Marie, et fit un livre à ce sujet (6), en reconnaissance, dit-on, d'une apparition qu'elle aurait daigné lui faire pendant une de ses maladies, et des gouttes de son lait qu'elle aurait répandues sur la figure du malade pour le guérir. Mais Fulbert à l'occasion de ses deux

(1) Ce prince est remercié pour sa générosité, d'autant plus qu'il passait pour païen, et qu'il ne parlait pas la langue des Français. (Lettre 44e.)

(2) Lettre 55e.

(3) Lettre 58e.

(4) Lettre 77e.

(5) *Gallia Christ.*, 1744, tome VIII.

(6) *Chron.* d'Albéric, ad. A. 1022.

maladies n'a pas parlé de ce miracle. Dans certaines biographies on met ce prélat au rang des saints. L'église de Chartres, qui a tant de motifs pour vénérer la mémoire de Fulbert, ne lui donne pas ce titre privilégié ; il est incontestable qu'il n'a pas été canonisé. On prétend qu'il introduisit dans son église la notation musicale de Guy d'Arezzo. Fulbert mourut à Chartres, le 4 des ides d'avril, sixième jour après la Pâque de 1028 ou 1029, et non en 1033, comme le dit Raoul Glaber. Il fut enseveli près du maître autel de l'église de l'abbaye de Saint-Père (ou Saint-Pierre) en Vallée, sise en la même ville. On a sur lui deux épitaphes, dont l'une, par Sigen, lui donne vingt-et-un ans et demi d'épiscopat.

On compte Fulbert comme le cinquante-quatrième évêque de Chartres ; mais les auteurs de la *Gallia Christiana* conviennent que les quatorze prédécesseurs de Solon, évêque contemporain de Clovis, sont à peu près fabuleux : le pays chartrain paraît avoir été évangélisé pour la première fois par saint Martin de Tours, vers 368 (1), et ensuite par saint Agnan et par saint Chéron, qui sont restés dans la tradition du pays. — Les écrits qui nous restent de Fulbert sont presque les seuls monuments historiques de la France à son époque. Outre les soixante-dix-neuf ou quatre-vingts lettres qui sont reconnues lui appartenir, il a laissé des vers, dix sermons, quelques homélies. Son style est plus châtié que celui de la plupart des écrivains du moyen âge. La première édition de ses *Œuvres*, par Papire-le-Masson, parut en 1585, in-8° ; la deuxième, plus ample, par Ch. de Villiers, docteur théologien de Paris, en 1608 ; on trouve aussi des écrits de Fulbert dans le *Recueil des Historiens* de Duchesne, et dans l'*Histoire littéraire de France*, par les Bénédict., t. X, 1760 ISAMBERT.

Voir, pour la vie de Fulbert, ses propres *Œuvres*. — *Aganon*, ou *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*. ed. Quérard, 1840, 2 vol. in-4° ; I, 12, 99, 101, 104, 105, 110, 119, 400. — *Hist. litt.* des Bénédict., t. VI et VII, 1746. — *Gallia Christiana*, t. VIII, 1744. — Aug. Santeul, *Trésor de Notre-Dame de Chartres* ; 1841, in-8°. — *Les Manuscrits de la Bibl. de Chartres*, Pintard et autres — *Lettres* d'Adelmann à Bérenger, dans la Bibl. des Pères, XVIII, 438.

FULBERT, hagiographe français, vivait vers le milieu du onzième siècle. Il était archidiacre de Rouen. Il accompagna Maurille, archevêque de cette ville, et Hugues, évêque de Lisieux, dans une visite qu'ils firent, en 1056, à l'abbaye de Saint-Évron pour y rétablir la paix et le bon ordre. C'est tout ce que l'on sait de lui. Ordéric Vital, qui raconte cette particularité, donne à Fulbert le titre de sophiste, c'est-à-dire philosophe lettré. On a de lui une *Vie de saint Romain*, évêque de Rouen, imprimée à Paris, 1609, in-8°, par les soins de Nicolas Rigault. Celui-ci, n'ayant pas trouvé dans son manuscrit l'épître dédicatoire, par laquelle Fulbert adresse son ouvrage aux chanoines de Rouen, a attribué

(1) Sulpice-Sévère. *Dial.*, III.

cette vie à un auteur beaucoup plus ancien. Dom Mabillon a pris aussi cet ouvrage pour la plus ancienne vie en prose de saint Romain. Mais depuis la publication de l'épître dédicatoire dans le *Thesaurus Anecdotorum* des DD. Martenne et Durand, t. Ier, la *Vie de saint Romain* a été restituée à son véritable auteur. On a encore de Fulbert la *Vie de saint Remy*, autre évêque de Rouen. Elle a été publiée dans le *Thesaurus Anecdotorum* des DD. Martenne et Durand, t. III. D'après D. Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France*, on peut attribuer à Fulbert un traité *Sur l'ordre et la manière de célébrer le concile provincial et d'ordonner un évêque dans la même église*, publié dans les *Analecta* de D. Martenne, t. II.

Ordéric Vital, l. III. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII.

FULBERT, hagiographe français, vivait vers la fin du onzième siècle. Il était moine dans l'abbaye de Saint-Ouen à Rouen. On a de lui une *Histoire des Miracles de saint Ouen*, publiée par les Bollandistes, 24 août, et une *Vie de saint Aicadre, second abbé de Jumiéges*, imprimée dans les *Vitæ Sanctorum* de Surius, 16 septembre.

Ordéric Vital, l. VIII. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII.

FULBERT. *Voy*. ABAILARD.

* **FULCINIUS** (*Caius*), ambassadeur romain, vivait vers 450 avant J.-C. Lorsqu'en 438 les Fidénates se révoltèrent contre Rome et se joignirent à Lars-Tolumnius de Veies, les Romains leur envoyèrent Fulcinius et trois autres sénateurs pour s'informer des causes de cette insurrection; mais les Fidénates, sur le conseil de Tolumnius, tuèrent les quatre ambassadeurs. Plus tard, les Romains élevèrent sur les Rostres des statues aux victimes de cette odieuse violation du droit des gens.

Tite-Live, IV, 17. — Cicéron, *Phil.*, IX, 2.

* **FULCO** (*Giovanni*), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, en 1615, mort vers 1680. Élève de Massimo Stanzioni, il eut un dessin vigoureux et une expression vive et gracieuse dans les têtes d'enfant, mais ses autres figures sont généralement lourdes et maniérées.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*. — Stackert, *Memorie de' Pittori Messinesi*.

FULCO. *Voy*. FOULQUES.

FULCOIUS. *Voy*. FOULCOIE.

FULCON, comtes d Anjou. *Voy*. Foulques.

FULCUIN. *Voy*. FOLCUIN.

FULDA (*Frédéric-Charles*), philologue et mécanicien allemand, né à Wimpfen, le 13 septembre 1724, mort à Enzingen, le 11 décembre 1788. Il fit ses premières études au gymnase de Stuttgard, et celles de théologie à Tubingue. En 1748 il devint prédicateur de campagne en Hollande. Lors du licenciement de son régiment, il visita plusieurs provinces allemandes, et alla finir ses études à Gœttingue en 1749. En 1751 il devint prédicateur de garnison, et en 1758 il alla à Mühlhausen en qualité de pasteur. Fulda s'occupa surtout de l'étude des langues et de leurs origines. En même temps il avait un goût qui se rencontre assez rarement chez les érudits, celui des arts mécaniques. Il confectionnait assez souvent ses propres meubles : tables, siéges, sophas, voire même des rideaux avec des ornements de son invention. Ses principaux ouvrages de linguistique sont : *Preisschrift ueber die zween Hauptdialecte der deutschen Sprache* (Écrit couronné et relatif aux deux principaux dialectes de la langue allemande); Leipzig, 1773, in-4°; — *Sammlung und Abstammung germanischer Wurzelwoerter*, etc. (Recueil et origine des radicaux de la langue allemande); Halle, 1776, in-4°; — *Grundregeln der deutschen Sprache* (Règles fondamentales de la langue allemande); Stuttgard, 1778, in-8°; — *Geschichtkarte* (Carte historique), en douze feuilles coloriées; Bâle, 1782; — *Ueberblick der Weltgeschichte*, etc. (Aperçu de l'Histoire du Monde), etc.; Augsbourg, 1783, in-8°; — *Versuch einer allgemeinen deutschen Idiotikensammlung*, etc. (Essai d'une collection générale des termes idiotiques allemands), etc.; Berlin, 1788, in-8°.

Hirsching, *Histor.-liter. Handb.*

FULGENCE (*Fulgentius Fabius Planciades*), grammairien latin, d'une époque incertaine, vivait probablement vers le sixième siècle de l'ère chrétienne. Bien que son style barbare et enflé indique une origine africaine, il ne faut pas le confondre avec Fulgentius évêque de Ruspe vers 508, ni avec Fulgentius Ferrandus, disciple de ce prélat. On attribue à Fabius Planciades Fulgentius ou Fulgence les trois ouvrages suivants, qui attestent évidemment la même main : *Mythologiarum Libri III, ad Catum, presbyterum*. C'est une collection des mythes les plus remarquables, rattachés à l'histoire et aux exploits des dieux et des héros. Dans cette compilation, généralement dénuée de toute valeur, on peut glaner çà et là quelques détails puisés à des sources aujourd'hui perdues. Les tentatives de Fulgence pour ramener à l'histoire les légendes du polythéisme, pour les *rationaliser*, sont d'une rare extravagance, et ses étymologies grecques sont des prodiges d'ignorance; — *Expositio sermonum antiquorum, cum testimoniis, ad Chalcidium, grammaticum*. C'est un glossaire de mots et de phrases tombés en désuétude. Cet ouvrage est fort court, et n'a aucune valeur. Beaucoup de passages que Fulgence donne comme des citations d'anciennes autorités sont attribués par lui à des auteurs et à des ouvrages qui paraissent n'avoir jamais existé; on les regarde généralement comme apocryphes; — *Liber de expositione Virgilianæ continentiæ, ad Chalcidium, grammaticum*, c'est-à-dire explication de ce que contient Virgile. L'auteur s'est proposé de révéler les vérités cachées sous le voile de l'allégorie

dans le poëme de Virgile. L'ouvrage de Fulgence trahit tant d'ignorance que si on ne savait qu'il a été composé dans un temps d'extrême décadence on le prendrait pour une froide et ennuyeuse plaisanterie. Voici un exemple des choses qui se débitaient sérieusement au sixième siècle de notre ère. « L'*Énéide* est censée représenter la carrière de l'homme qui traverse la faiblesse de l'enfance et l'étourderie de la jeunesse pour arriver à la sagesse et au bonheur. Maintenant on sait qu'Anchise mourut à Drepanum et y fut enterré. Or, δρέπανον ou δρέπανος revient à δριμύπαιδος, mot composé de δριμύς (vif) et de παῖς (enfant); de sorte que l'enterrement d'Anchise par son fils signifie allégoriquement que la vivacité juvénile se débarrasse de la réserve paternelle. » Ce passage suffit pour donner une idée du bon sens et du savoir de Fulgence.

L'édition princeps des *Mythologiæ* parut à Milan, avec les commentaires de Bapt. Pins, en 1487 ou, selon d'autres bibliographes, en 1498. La meilleure édition du recueil des œuvres de Fulgence se trouve dans les *Mythographi Latini* de Muncker, Amsterdam. 1681, in-8°; réimprimés avec de nombreuses additions par Van Staveren, Leyde, 1742, in-4°; — L'*Expositio sermonum* est généralement insérée à la suite de Nonius Marcellus. L. J.

Bähr, *Geschichte der römischen Literatur*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

FULGENCE (*Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*, Saint), célèbre théologien latin, né à Leptis, dans la Byzacène (Afrique), vers 468, mort dans l'île de Cercine, le 1er janvier 533. Il eut pour père Claude, pour mère Mariane, et pour aïeul Gordien, sénateur carthaginois, qui s'était enfui en Italie afin d'échapper aux persécutions du roi arien Genseric. Il fut privé très-jeune de son père. Sa mère le fit instruire avec soin dans les lettres grecques et latines. A la fin de ses études, il devint procurateur de sa ville natale. Mais, bientôt dégoûté du monde, il se retira dans un monastère, auprès d'un évêque nommé Fauste, que Hunnéric, roi des Vandales, avait banni. Les persécutions exercées par les ariens l'obligèrent bientôt à quitter cet asile. Il se réfugia alors dans un autre monastère, gouverné par Félix, un de ses anciens amis, qui le prit pour coadjuteur. Peu après, les fréquentes incursions des Maures les décidèrent tous deux à partir pour Sicca. Mais en route ils tombèrent entre les mains d'un prêtre arien nommé Félix, qui leur fit déchirer le corps à coups de fouet et de bâton, pour leur faire abjurer la foi. Revenu dans son couvent, Fulgence fut pris du désir de visiter les moines d'Égypte. Il s'embarqua à Carthage; mais, s'étant arrêté à Syracuse, il fut détourné de son projet par l'évêque de cette ville. Il passa l'hiver à Syracuse, et l'année suivante, en 500, il alla à Rome visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. Peu après, il retourna en Afrique en passant par la Sardaigne. Il fonda un monastère dans la province de Byzacène, puis, par un excès d'humilité, il ne voulut pas conserver la charge d'abbé, et s'enfuit dans un autre couvent, situé sur un promontoire où manquaient presque toutes les choses nécessaires à la vie. Pour le rappeler à la tête de son monastère, il fallut les prières et même les menaces de ses amis, Félix et Fauste. Quelque temps après, en 508, il fut élevé malgré lui à la dignité d'évêque de Ruspe. Il ne tarda pas à être relégué en Sardaigne par Trasimond, roi des Vandales. Là, il passa quatorze ans dans des exercices de piété, au milieu de soixante évêques exilés comme lui. Hildéric, successeur de Trasimond, ayant rappelé tous les exilés, saint Fulgence revint à Ruspe. Quelque temps avant sa mort, il se retira sur un rocher de l'île Cercine, et il y passa ses derniers jours dans la pénitence.

Saint Fulgence fut un des plus illustres défenseurs de la foi orthodoxe contre l'arianisme. Ses écrits, aussi bien que sa piété et sa charité, l'ont placé au nombre des Pères de l'Église. Voici la liste des ouvrages qui nous restent de lui : *Ad Monimum Libri tres*, 1° *De duplici prædestinatione, altera bonorum ad gloriam, altera malorum ad pœnam*; 2° *De sacrificii oblatione, Spiritus S. missione, et supererogatione S. Pauli;* 3° *De expositione illius dicti :* Et verbum erat apud Deum; — *Adversus arianos Liber;* — *Ad Trasimundum regem, Libri III*, écrits en 507; — *Sermones varii argumenti X;* — *Ad Donatum, Liber de fide orthodoxa et diversis erroribus hæreticorum;* — *Ad Petrum Diaconum, De fide Liber;* — *Epistolæ ad diversos*. La dernière de ces lettres fut rédigée par Fulgence au nom de tous les évêques exilés en Sardaigne; — *De Trinitate, ad Felicem, notarium, liber;* — *Sermo de illo Michææ dicto :* Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum; — *Contra fastidiosi ariani sermonem, ad Victorem liber;* — *De Veritate Prædestinationis et gratiæ Dei Libri III;* — *De Remissione Peccatorum, ad Euthymium, Libri II;* — *De Incarnatione et Gratia D. N. J.-C., ad Petrum Diaconum liber;* — *Homiliæ novæ LXXX*. Quelques critiques pensent que ces homélies n'appartiennent pas à Fulgence; — *De Incarnatione Christi, et de vilium ac noxiorum animalium procreatione, liber ad Scarilam*. Ce traité, publié pour la première fois par Chifflet, atteste une telle ignorance de la langue grecque qu'il est difficile de l'attribuer à Fulgence; — *Sermo de Circumcisione Domini;* — *Sermo de Purificatione Virginis Mariæ*. Outre ces ouvrages, saint Fulgence en avait composé plusieurs autres, dont nous n'avons que les titres ou de courts fragments. Les œuvres de saint Fulgence ont été publiées à Mayence, 1515; à Nuremberg, 1519; à Cologne, 1526; à Bâle, 1566 et 1587; à Anvers, 1574. Les meilleures éditions sont celles de Paris, 1612, par Jac. Sirmond; de Lyon, 1633,

par Théophile Raynaud; et surtout celle de Paris, 1684, in-4°. Voici le jugement que la *Bibliothèque sacrée* porte sur l'ensemble des ouvrages de ce saint; « Saint Fulgenee a été regardé avec justice comme la gloire et l'ornement de l'Église d'Afrique, tant pour sa science que pour sa vertu. Il avait l'esprit vif, subtil, fécond; il comprenait facilement les choses, et les tournait en mille manières différentes, ce qui lui occasionnait des redites, et le rendait trop diffus et trop abondant. Il savait bien l'Écriture et les Pères, surtout saint Augustin, dont il a suivi constamment la doctrine; ce qui l'a fait appeler l'*Augustin de son siècle*. Son style est moins pur et moins châtié que celui de ce Père; mais il est net et facile. On voit par plusieurs de ses écrits, surtout par ce qui nous reste des livres contre les hérétiques, qu'il se plaisait dans les questions épineuses, et qu'il les traitait avec beaucoup de subtilité. »

Ferrand, *Vita Fulgentii*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I[er], 1[er] janvier. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclés.*, t. VI. — Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacrés et ecclés.*, t. XVI. — Cave, *Hist. littér.*, t. I, p. 319. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FULGENCE DE SAINTE-BARBE. *Voy.* HENRY.

FULGENTIUS. *Voy.* FULGENCE.

FULGINATE (*Gentile*). *Voy.* GENTILI.

FULGOSE. *Voy.* FRÉGOSE.

FULIGATTI (*Jules*), ingénieur italien, né à Césène (Romagne), vers 1549, mort le 2 octobre 1633. Il faisait partie de la Société de Jésus; on a de lui: *Degli Horiuli a sole;* Ferrare, 1616, in-4°. Muzio Oddi d'Urbin avait publié un traité sur le même sujet; Milan, 1614, in-fol. Il se plaignit plus tard que Fuligatti lui eût dérobé une partie de son ouvrage.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

FULIGATTI (*Jacques*), historien et hagiographe italien, né à Rome, vers 1680, mort dans la même ville, le 13 novembre 1653. Il entra dans la Société de Jésus. Après avoir rempli avec succès les fonctions de prédicateur dans beaucoup de villes d'Italie, il retourna à Rome, et devint président de la congrégation de l'Assomption de la sainte Vierge. On a de lui: *Vita di Roberto Bellarmini, cardinale;* Rome, 1624, in-4°; — *Vita di santa Elisabetta, regina di Portogallo;* Rome, 1625, in-8°; — *Compendio della Vita de S. Francesco Saverio, apostolo dell' Indie;* Rome, 1637, in-8°; — *Martirio de' santi Abondio, Abondanzio, Marciano, e Giovanni*, tiré d'anciens manuscrits; Rome, 1637, in-8°; — *Vita del padre Bernardino Realini, della Compagnia di Giesù;* Viterbe, 1644, in-4°; — *Vita del padre Pietro Canisio, della Compagnia di Giesù;* Rome, 1649, in-8°. On doit aussi à Fuligatti la publication des lettres du cardinal Bellarmin.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Mandosa, *Bibliotheca Romana*.

FULKE (*Guillaume*), théologien anglais, né à Londres, vers 1540, mort en 1589. Il fut élevé au collége Saint-John à Cambridge, et y devint professeur en 1564. Il entra dans les ordres; mais, devenu suspect de puritanisme, il fut chassé de l'université. Le comte de Leicester lui fit obtenir en 1571 la cure de Warley, dans le comté d'Essex, et deux ans plus tard celle de Kedington dans le comté de Suffolk. Fulke prit le grade de docteur à Cambridge, et accompagna en France le comte de Lincoln en qualité de chapelain. A son retour il fut nommé principal du collége de Pembroke. On a de lui beaucoup d'ouvrages en latin et en français, dirigés principalement contre le papisme et dédiés à la reine Élisabeth et à son favori Leicester; le plus connu est un *Commentaire sur le Testament de Rheims;* 1580, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé en 1601, sous ce titre: *The Text of the New Testament of Jesus-Christ, translated out of the vulgar latin by the papists of the traitorous seminarie at Rhemes*.

Fuller, *Worthies*. — Wood, *Fasti*. — Brook, *Puritans*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FULLEBORN. *Voy.* FUELLEBORN.

FULLER (*Nicolas*), théologien et philologue anglais, né à Southampton, en 1557, mort en 1622. Il fit d'excellentes études, et acquit une connaissance particulière du grec, du latin et des langues orientales. Il devint successivement secrétaire de l'évêque de Winchester Robert Horn, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury et recteur de Walthan. On a de lui: *Miscellanea theologica*, en quatre livres; Heidelberg, 1612, in-8°; Oxford, 1616; Londres, 1617. Le savant hollandais Drusius ayant accusé Fuller de plagiat, celui-ci se défendit dans un *Appendix* qui contient deux nouveaux livres de *Mélanges*, et qui parut à Leyde, 1622, in-8°. Tous ces *Miscellanea* ont été insérés dans le neuvième volume des *Critici sacri;* on les trouve aussi, mais dispersés, dans la *Synopsis Criticorum* de Pool.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Fuller, *Worthies*.

FULLER (*Thomas*), historien et théologien anglais, né à Aldwincle, dans le comté de Northampton, en 1608, mort le 13 août 1661. Élève du Collége de la Reine à Cambridge, il resta pendant tous les troubles de son pays très-attaché au parti royaliste. Charles I[er] le distingua, et sir Ralph Hopton le prit pour chapelain. A la fin de la guerre civile, il obtint la cure de Waltham, dans le comté d'Essex, et après la restauration il fut nommé chapelain de Charles II. Il allait être élevé à l'épiscopat lorsqu'il mourut, laissant beaucoup d'ouvrages qui jouissent en Angleterre d'une grande popularité. On a de lui: *David's Hainous Sin, heartie repentances and heavie punishments;* Londres, 1631, in-8°; — *History of the holy War;* Cambridge, 1640, in-fol.; — *Holy State;* Cambridge, 1642, in-fol.; — *Andronicus, or the unfortunate politician;* Londres, 1646, in-12; — *Pisgah Sight of Palestine and the confines thereof, with*

the history of the Old and New Testament; Londres, 1650, in-fol.; — *Abel redivivus, or the dead yet speaking; the lives and deaths of the modern divines*; Londres, 1651, in-4°; — *Good Thoughts in bad times*; Londres, 1652, in-16; — *Infant's Advocate*; Londres, 1653, in-8°; — *Perfection and Peace, a sermon*; Londres, 1653, in-4°; — *Comment on Ruth, with two sermons*; Londres, 1654, in-8°; — *Church-History of Britain, from the Birth of Jesus-Christ until the year MDCXLVIII, with the history of the university of Cambridge since the conquest, and the history of Waltham Abbey, in Essex, founded by king Harold*; Londres, 1655, in-fol. Le docteur P. Heylyn critiqua cette histoire de l'Église dans son *Examen historicum*; Fuller répliqua par un *Appeal of injuried Innocence*; Londres, 1659, in-fol.; — *Mixt Contemplations of better times*; Londres, 1660, in-12; — *The Speech of birds, also of flowers, partly moral, partly mystical*; 1660, in-8°. L'ouvrage le plus considérable de Fuller ne fut publié qu'après sa mort; il est intitulé: *The Worthies of England*; Londres, 1662, in-fol.: c'est une histoire des grands hommes de l'Angleterre, réimprimée avec des notes par Jean Nichols; Londres, 1811, 2 vol. in-4°.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FULLER (*Isaac*), peintre anglais, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort le 17 juillet 1672. Bien qu'il ait joui de quelque célébrité sous le règne de Charles II, sa vie est restée inconnue. On sait seulement qu'il étudia en France sous Périer. Médiocre coloriste et dessinateur habile, il réussit mieux dans les portraits que dans les tableaux d'histoire. On cite pourtant de lui en ce genre des œuvres assez remarquables, savoir un tableau pour le Collége de Toutes les Ames à Oxford, un tableau pour le collége de La Madeleine dans la même ville, un devant d'autel pour la chapelle du collége de Wadham à Cambridge, et cinq tableaux représentant la *Fuite de Charles II*, et longtemps placés dans une des salles du parlement de Dublin.

Oxford, *Painters*. — Chalmers, *History of Oxford*. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXIX, p. 201.

FULLER (*Thomas*), médecin et moraliste anglais, né en 1654, mort le 17 septembre 1734. Après avoir fait ses études à Oxford et pris le grade de docteur en médecine, il alla exercer son art à Sevenoak, dans le comté de Kent. Il était très-charitable. Il est surtout connu aujourd'hui par deux ouvrages de morale intitulés: *Introductio ad Prudentiam, or Directions, counsels and cautions, tending to prudent management of affairs of common life*; 1727, in-12; — *Introductio ad Prudentiam, or The Art of right thinking, assisted and improved by such notions as men of sense and experience have left us in their writings, in order to eradicate error and plant knowledge*; 1731-1732, in-12. Les autres ouvrages de Fuller sont consacrés à la médecine; en voici les titres: *Pharmacopœia extemporanea, seu præscriptorum sylloge, in qua remediorum elegantium et efficacium paradigmata ad omnes fere medendi intentiones accommodata candide proponuntur*, Londres, 1701, in-8°: cet utile ouvrage a eu un grand nombre d'éditions, et a été traduit en français par Théodore Baron; Paris, 1768, in-12; — *Pharmacopœia Bateana*; Londres, 1719, in-8°; — *Pharmacopœia domestica*; Londres, 1723, in-8°; — *Of eruptive Fevers, Measles, and Small-Pox*; Londres, 1730, in-4°; — *Family dispensatory*; Londres, 1739, in-8°. On a attribué quelquefois à François Fuller un ouvrage intitulé: *Medicina gymnastica, or Treatise of the power of exercice with respect to the animal œconomy*; Londres, 1704, in-4°; ce livre appartient à François Fuller, médecin qui vivait à la même époque et qui fit aussi ses études à l'université de Cambridge.

Chalmers, *General biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

FULLER (*Thomas*), nègre calculateur, né vers 1735, mort en 1805. Il était esclave dans la Virginie, et ne savait ni lire ni écrire. Il se fit remarquer par sa prodigieuse facilité pour les calculs les plus difficiles. En voici un exemple. Un jour on lui demanda combien de secondes avait vécu un homme âgé de soixante-dix ans, tant de mois et de jours. Il répondit dans une minute et demie. L'un des interrogateurs prit la plume, et après un long calcul, prétendit que Fuller s'était trompé en plus. Non, répondit celui-ci, l'erreur est de votre côté, car vous avez oublié les années bissextiles. Le chiffre donné par le nègre se trouva exact.

H. Grégoire, *De la Littérature des Nègres*.

FULLER (*Marguerite*), femme de lettres américaine, née à Cambridge-Port, le 23 mai 1810, morte le 18 juillet 1850. Elle était fille de l'avocat Timothée Fuller, qui la fit élever avec soin et lui donna une instruction peu ordinaire. A dix ans elle lisait dans l'original le Tasse et l'Arioste. Plus tard elle se familiarisa avec les chefs-d'œuvre des écrivains allemands: Tieck, Schelling, Novalis. Elle entra ensuite à l'école de Gorton, dans le Massachusetts, où elle émerveilla ses compagnes par son savoir. De 1839 à 1844 elle fit des cours publics et rédigea un journal intitulé: *The Dial*. En 1844 elle vint à New-York, où elle écrivit dans *La Tribune* de l'éditeur Grebey des articles divers, qui furent publiés sous le titre de *Papers on Literature and Arts*; Londres, 1846. Mais déjà elle avait acquis des titres plus éclatants à la célébrité. En 1840 elle avait publié un ouvrage intitulé *A Summer on the Lakes*, et cinq ans plus tard *Woman on the 19th Century*, où elle revendique pour son sexe des droits trop longtemps méconnus. En 1846 elle fit avec la famille Spring un voyage en Eu-

rope; elle visita Londres, où elle se lia d'amitié avec Thomas Carlisle. A Rome, elle épousa un Italien, le marquis d'Ossoli, qui professait des opinions républicaines. C'était en 1849 : pendant le siége de Rome, elle prit la direction d'un hôpital; elle vit avec peine la chute de la nouvelle et éphémère république romaine. En juin 1850, Marguerite Fuller reprit le chemin de l'Amérique avec son mari, banni de Rome, et avec son enfant nouveau-né. Tous trois périrent en mer lors de l'effroyable tempête qui éclata le 18 juillet, au moment où ils étaient en vue de New-York. Cette mort tragique d'une femme qui avait des facultés peu ordinaires fut une perte réelle pour les lettres. Ses mémoires ont été publiés par Channing Clarke et Emerson, sous le titre de : *Memoirs of Margaret Fuller, marchesa Ossoli;* Londres, 1852, 3 vol. V. R.

Conversat.-Lexik. — *Cyc. of American Literature.* — Pierer, *Universal-Lexikon* (Suppl., 1856).

FULLON (*L. Apustius*), homme d'État romain, vivait en 230 avant J.-C. Sous son consulat, en 226, les Romains craignaient une invasion des Gaulois. Les livres sibyllins déclaraient que les Gaulois et les Grecs posséderaient la ville. Pour accomplir à la fois et détourner la prophétie, les pontifes ordonnèrent qu'un homme et une femme de race gauloise, un homme et une femme de race grecque, fussent ensevelis dans le Marché aux Bœufs à Rome. Tout le consulat de Fullon fut employé à des préparatifs contre les Gaulois et à une levée générale des Italiens.

Polybe, II, 22; — Tite-Live, *Epist.*, XX, XXII, 17. — Plutarque, *Marcell.*, 3. — Orose, IV, 13. — Zonaras, VIII. — Pline, *Hist. Nat.*, III, 20.

FULLONIUS. *Voy.* FOULON et LE FOULON.

FULQUIN. *Voy.* FOLCUIN.

FULRADE, quatorzième abbé de Saint-Denis, né vers le commencement du huitième siècle, mort le 16 juillet 784. Issu d'une riche et puissante famille d'Alsace, il contribua puissamment à la révolution qui fit descendre du trône le dernier des Mérovingiens pour y placer Pepin. Au rapport d'Eginhard, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et le prêtre Fulrade, chapelain, furent envoyés à Rome, au pape Zacharie, pour consulter le pontife sur les rois qui existaient alors en France, et qui n'avaient que le titre de rois, sans aucune puissance royale. Par eux le pontife répondit qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui exerçait la puissance royale; et l'ayant sanctionné de son autorité, il fit que Pepin fut constitué roi. Fulrade fut encore chargé de plusieurs missions relatives aux différends des papes et des princes lombards. Il les termina toutes heureusement, et obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands priviléges pour son abbaye. Vers la fin de sa vie, n'étant plus, à cause de sa vieillesse, propre aux négociations lointaines, il s'appliqua à l'embellissement de son monastère, et fit achever l'église de Saint-Denis. Alcuin, qui parle de lui en plusieurs endroits de ses ouvrages, lui composa une épitaphe.

Eginhard, *Annales.* — Félibien, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis.* — Longueval, *Histoire de l'Église gallicane.*

FULTON (*Robert*), célèbre mécanicien américain, né en 1765, dans le bourg de Little-Britain (Pensylvanie), mort le 24 février 1815. Il appartenait à une famille d'émigrés irlandais, qui vivaient dans un état voisin de la misère. Ayant perdu son père à l'âge de trois ans, il ne reçut qu'une très-légère éducation; il apprit pour toute instruction à lire et écrire dans une école de village, parce que sa mère était fort gênée, n'ayant qu'un modique patrimoine pour élever ses cinq enfants. Néanmoins, le génie de Fulton se développa de bonne heure; il passait le temps de ses récréations à étudier. Arrivé à un âge où sa mère crut devoir lui donner un état, elle le fit entrer chez un bijoutier de Philadelphie pour y apprendre son métier. Malgré les travaux de sa nouvelle profession, il se livrait à l'étude de la peinture, et la vente de ses portraits et de ses paysages lui procura, dans l'espace de quatre ans, un bénéfice assez considérable pour acheter une petite ferme qu'il abandonna à sa mère. A l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Londres, et fut admis, sur la recommandation de Samuel Scorbitt, dans l'atelier de West, qui avait déjà acquis une grande réputation. Après avoir passé plusieurs années sous la direction de ce maître, il se convainquit que la peinture n'était pas sa véritable vocation. Il quitta donc la palette pour s'adonner entièrement à la mécanique, et il sut, par ses travaux à Exeter, dans le Devonshire, s'attirer le patronage du duc de Bridgewater et du comte de Stanhope, bien connu en Angleterre par son goût passionné pour les arts mécaniques. A son retour à Londres, il y rencontra son compatriote James Ramsey, mécanicien fort distingué; la conformité du goût de ces deux hommes établit entre eux une grande intimité, et c'est à cette circonstance que l'on attribue l'essor que prirent dès ce moment les facultés inventives de Fulton. On a un manuscrit, daté de 1793, où Fulton expose déjà avec confiance ses idées sur l'application de la vapeur à la navigation. Ce fut en 1794 qu'il obtint du gouvernement britannique un brevet pour un plan incliné double, destiné à remplacer les écluses dans les canaux; dans la même année, il présenta à la Société de l'Industrie et du Commerce un moulin pour scier et polir le marbre. Il inventa ensuite une machine à filer le chanvre et le lin, et une autre pour faire des cordes; il inventa également une machine à creuser la terre à une certaine profondeur. Il fut reçu ingénieur civil en 1795, et s'occupa beaucoup de canalisation; son système consistait à construire les canaux sur une échelle moins grande, et à substituer aux écluses des plans inclinés sur lesquels des bateaux de petite dimension, jaugeant de huit à dix tonneaux,

sont élevés ou descendus, ainsi que leur chargement, d'un niveau à un autre, au moyen de machines mues par la vapeur ou par l'eau. Vers la fin de l'année 1796, sur l'invitation du ministre des États-Unis à Paris, il passa en France, pour y proposer aussi l'application de son système de canaux. L'année suivante parurent ses lettres au comte de Stanhope sur la liberté du commerce, sur l'instruction du peuple. Pendant les sept années que Fulton résida à Paris, il habita constamment chez le diplomate et poëte américain Joël Barlow (*voy.* ce nom), qui avait conçu pour lui la plus vive amitié. C'est à cette époque qu'il devint un des intéressés dans l'entreprise des Panoramas, pour lesquels il exécuta le premier tableau qui fut livré à la curiosité publique.

Fulton se livra pendant fort longtemps à chercher un moyen de détruire le système de guerre maritime européenne; en 1797 il fit sur la Seine l'expérience d'une explosion sous l'eau, produite par une espèce de bombe qu'il appelait torpille ou *torpedo.* Ce fut aussi à cette époque qu'il imagina son *nautilus* ou bateau sous-marin : il l'offrit au Directoire exécutif, mais sans succès, ce qui ne le rebuta pas; il renouvela une seconde fois son offre, mais il éprouva un nouveau refus. Il essuya également un refus de la part de la république batave.

Bonaparte, devenu premier consul, nomma une commission pour faire un rapport sur l'invention de Fulton : cette commission était composée de Volney, La Place et Monge. Fulton leur communiqua le résultat de deux excursions sous-marines qu'il venait de faire au Havre avec son bateau. Dans une de ces excursions, il était resté sous l'eau trois heures sans renouvellement d'air; dans la seconde, cinq hommes y étaient demeurés six heures, et étaient sortis à cinq lieues du point de départ. Sur le rapport favorable rendu par la commission, Fulton reçut ordre du gouvernement de se rendre à Brest pour y continuer ses expériences sur une plus grande échelle. Ce fut dans ce port qu'en présence de l'amiral Villaret il alla, avec son bateau sous-marin, attacher un *torpedo* contre le flanc d'un vieux navire que l'on avait disposé à cet effet dans le milieu de la rade, et qui sauta bientôt après, par l'effet de cette machine infernale. Fulton employa plusieurs mois à saisir une occasion favorable de tenter son expérience contre un des nombreux vaisseaux anglais en croisière sur les côtes; mais aucun d'eux ne s'approcha suffisamment de terre. Bonaparte, fatigué de ces lenteurs, retira bientôt sa protection à Fulton, regardant son invention comme étant d'un emploi impossible. Alors celui-ci s'attacha à son ancien projet d'appliquer à la navigation la vapeur, dont on connaissait parfaitement, depuis Papin (*voy.* ce nom), les propriétés. En 1803 (août) il fit construire un bateau à vapeur, et son expérience eut lieu avec succès sur la Seine (1). L'Angleterre s'émut au bruit de cette découverte; lord Stanhope en entretint la chambre des lords, et lord Sidmouth, alors ministre, invita Fulton à venir à Londres. N'étant plus encouragé par la France, il la quitta en 1804; mais son système de guerre sous-marine ne trouva pas plus de sympathie en Angleterre, et la commission nommée par le ministère anglais fut si longtemps à faire son rapport qu'elle lui prouva par cette lenteur que le gouvernement attachait peu de prix à ses découvertes.

Alors le dégoût s'empara de Fulton; il se décida à abandonner l'Europe, et retourna dans sa patrie. Lorsqu'il arriva à New-York, en 1806, tout faisait présager une rupture prochaine entre les États-Unis et l'Angleterre; l'attaque de la frégate américaine *Chesapeake*, en 1807, par le vaisseau anglais *Leopard* en était un indice certain. Fulton perfectionna aussitôt son système de *torpedo*, dont les expériences, faites aux frais du gouvernement central dans le port de New-York, réussirent parfaitement; il ajouta à son système de guerre un appareil au moyen duquel il était parvenu à couper le câble d'un bâtiment à l'ancre. En 1810 le congrès vota une somme de 25,000 fr. pour continuer ses recherches. Fulton donna en même temps suite à ses travaux sur l'emploi de la vapeur comme moteur dans la marine. En 1807 il fit lancer un navire de son invention pour naviguer sur l'Hudson; sa vitesse était de deux lieues à l'heure. Ce jour-là fut le plus beau de sa vie. Les huées de la foule compacte qui garnissait les quais pour voir le départ de ce bateau à vapeur accompagnaient Fulton lorsqu'il monta sur le pont; mais bientôt, à son ordre, la machine fut mise en mouvement; le bateau sortit du port de New-York au milieu des cris d'étonnement et d'admiration de ce peuple tout à l'heure si insolent. Le 11 février 1809 un brevet d'invention lui fut décerné pour cet objet. Consulté sur le projet de canal à construire entre le Mississipi et le lac Pontchartrain, il conseilla de joindre les lacs de l'ouest avec l'Hudson par un canal. En 1810 il fut désigné par la législature pour en tracer

(1) On peut lire dans l'ouvrage de M. Figuier la curieuse relation de cette expérience, faite par un témoin oculaire. On y voit qu'un premier bateau construit par Fulton ayant été coulé bas par des malveillants, le courageux inventeur s'était mis à l'œuvre et avait réparé le dommage. « A six heures du soir, aidé seulement de trois personnes, dit le narrateur, il mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau mû par des roues comme un chariot, ces roues armées de volants ou rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu. En le suivant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire de 2,400 toises par heure : en descendant, elle fut bien plus considérable. Il monta et descendit quatre fois depuis les Bons-Hommes jusque vers la pompe de Chaillot : il manœuvra à droite et à gauche avec facilité, s'établit à l'ancre, repartit et passa devant l'École de Natation... » L'expérience eut lieu en présence des citoyens Bossut, Carnot, Prony. (Figuier, *Hist. des Découv.*, 230.)

la direction, et cette gigantesque entreprise, qui réunit les eaux des lacs Érié et Ontario à celles de l'Océan, a depuis reçu son exécution. En 1813 Fulton acquit le privilége exclusif de sa découverte des batteries sous-marines tirant avec succès le canon sous l'eau. En 1814 il proposa à la législature de construire des frégates à vapeur pour la défense de la rade de New-York, et l'assemblée affecta à cette construction 1,600,000 fr. Le 20 juin Fulton posa la quille de la première frégate; au mois d'octobre suivant elle était à flot. La machine fut mise à bord dans le mois de mai 1815, et le 4 juillet la frégate manœuvra sur l'Océan. Ce bâtiment fut nommé *Fulton;* il avait 145 pieds de long sur 55 de large; il était formé de deux bateaux réunis, séparés par un espace de 66 pieds de long sur 15 de large; c'était dans cet espace que se trouvait placée la roue; la machine était garantie par un bordage de 6 pieds d'épaisseur. Sur le pont, un rempart mettait à couvert plusieurs centaines d'hommes, qui pouvaient sans nul danger manœuvrer librement. Le navire avait deux beauprés et quatre gouvernails, ce qui lui permettait d'avancer ou de reculer à volonté. Trente embrasures laissaient la facilité à autant de pièces de 32 de lancer des boulets rouges. L'avant et l'arrière étaient garnis de deux énormes pièces de 100 livres, pour battre les flancs du navire ennemi à dix ou douze pieds au-dessous de la flottaison. Des faulx mises en mouvement par la machine armaient les côtes de ce vaisseau et le rendaient inabordable, et de grosses colonnes d'eau bouillante et d'eau froide, vomies par une innombrable quantité de bouches de fer, inondaient et brûlaient tout ce qui se trouvait sur le pont, dans les hunes et dans les sabords du navire attaquant.

Fulton ne fut pas à l'abri des chagrins et des contrariétés de tous genres. Malgré le privilége exclusif de navigation qu'il avait acquis, il vit un grand nombre de bateaux s'établir sur les eaux qui lui avaient été concédées; ce qui le força à soutenir beaucoup de procès. En revenant de Trenton, où se plaidait une de ses causes, il fut obligé de traverser l'Hudson alors gelé : pendant ce trajet, il faillit perdre son ami et son défenseur Emmet. Fulton fit des efforts inouïs pour arracher cet ami à la mort; étant resté pendant plusieurs heures exposé aux rigueurs de la saison, il fut pris d'une fièvre inflammatoire très-grave, qu'il parvint cependant à dompter. Mais en janvier 1815, à peine convalescent, il voulut inspecter les travaux de sa frégate; la fièvre le reprit avec redoublement, et Fulton succomba le mois suivant avant d'avoir vu manœuvrer sa frégate. Le jour de sa mort fut celui d'un deuil public, que la législature de l'État se hâta de proclamer. Fulton avait épousé en 1806 la nièce du chancelier Robert Livingston, ministre des États-Unis en France, et il eut d'elle un fils et trois filles. [A. vicomte de PONTÉCOULANT, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Cadwallader D. Colden, *Life of Robert Fulton.* — Montgéry; *Notice sur la Vie et les Travaux de R. Fulton;* Paris, 1825, in-8°. — *Encyclop. Améric.* — *Penny Cycl.* — Louis Figuier, *Expos. et hist. des principales Découv.*, I, 220 et suiv.; in-8°.

FULVIA (*Plautilla*). *Voy.* PLAUTILLA.

* **FULVIE**, dame romaine de famille noble et de mœurs relâchées, vivait en 63 avant J.-C. Vivant dans l'intimité de Q. Curius, un des complices de Catilina, elle pénétra le secret de la conspiration, et le révéla à Cicéron. Elle devint ainsi un des instruments du salut de Rome.

Salluste, *Cat.*, 23, 26, 28.

FULVIE, dame romaine, femme de Marc-Antoine le triumvir, née vers 80 avant J.-C., morte en 40. Fille de M. Fulvius Bambalio de Tusculum, elle épousa d'abord P. Clodius, dont elle eut une fille, Clodia, qui fut mariée à César Octave. Après le meurtre de Clodius, son corps, transporté à Rome, fut exposé dans l'atrium de sa demeure. Fulvie, montrant à la multitude, avec de grandes lamentations, ce corps percé de coups, enflamma chez les assistants l'ardeur de la vengeance. Elle épousa ensuite C. Scribonius Curion. Après la mort de son second mari, tué en Afrique, en 49, elle resta quelques années dans le veuvage. Vers 44, elle se maria avec M.-Antoine, dont elle eut deux garçons. Avant son troisième mariage, elle avait eu des mœurs fort dissolues; mais l'attachement passionné qu'elle conçut pour Antoine changea son genre de vie. Elle ne songea plus qu'à le voir, à tout prix, occuper la première place. Lorsque Antoine fut déclaré ennemi public, elle adressa au sénat les plus humbles suppliques pour qu'on revînt sur cette résolution. La cruauté de Fulvie pendant les proscriptions de 43 est restée célèbre. Elle regarda avec délices les têtes de Cicéron et de Rufus, tranchées par l'ordre d'Antoine, et s'amusa même à percer à coups d'aiguille la langue du grand orateur; elle accueillit aussi avec une hauteur révoltante les dames romaines qui venaient implorer son intervention auprès du triumvir. En 40, tandis qu'Antoine se plongeait avec Cléopâtre dans toutes les voluptés de l'Orient, et qu'Octave distribuait à ses soldats des terres en Italie, Fulvie, stimulée à la fois par son désir d'arracher Antoine à l'Égypte et par sa haine contre Octave, résolut de susciter des troubles en Italie. Elle engagea son beau-frère L. Antoine à se faire le protecteur de ceux qu'Octave avait dépouillés et réduits à la pauvreté. Elle le suivit à Préneste, puis à Pérouse, sous prétexte que la vie de ses enfants était menacée par Lépide, et tâcha de soulever la haute Italie. Mais ce pays, fatigué des guerres civiles, ne remua pas, et L. Antoine livra Pérouse à Octave. Fulvie, laissée libre de s'échapper, se rendit à Brindes, d'où elle s'embarqua pour la Grèce. Antoine, qui à la nouvelle de la guerre de Pérouse s'était mis en route pour l'Italie, rencontra sa femme à Athènes, et la blâma sévèrement d'avoir causé cette insurrection. Fulvie ressentit un tel chagrin

de cette réprimande qu'elle en tomba malade. Antoine la laissa à Sicyone, et continua sa route vers Brindes. Désolée de l'indifférence de son mari, Fulvie repoussa les soins des médecins, et mourut bientôt après, à Sicyone. Sa mort vint fort à propos pour les triumvirs, qui cimentèrent leur réconciliation par le mariage d'Antoine avec Octavie.

Plutarque, *Anton.* — Appien, *Bel. civ.*, III, 51; IV, 29, 32; V, 14, 19, 21, 33, 43, 50, 52, 55, 59, 62. — Dion Cassius, XLVI, 56; XLVII, 18, etc...; XLVIII, 3, 28. — Velleius Paterculus, II, 74. — Cicéron, *Phil.*, II, 5, 31; III, 6; *Ad Att.*, XIV, 12. — Valère-Maxime, IX, 1.

FULVIUS (Maison des), FULVIA GENS (1), ou, selon l'ancienne orthographe, FOULVIA, maison plébéienne, mais une des plus illustres de Rome. Suivant Cicéron et Pline, les Fulvius étaient originaires de Tusculum. Ils ne vinrent pas tous à Rome, puisque du temps de Cicéron on en trouve encore quelques-uns à Tusculum. Les Fulvius passaient pour avoir reçu leurs rites (*sacra*) d'Hercule, après que ce héros eut achevé ses douze travaux. On trouve dans cette maison les surnoms suivants : BAMBALIO, CENTUMALUS, CURVUS, FLACCUS, GILLO, NOBILIOR, PÆTINUS, VERATIUS ou NERATIUS. Pour les principaux membres de la *gens Fulvia*, *voy.* CENTUMALUS, FLACCUS, NOBILIOR.

Cicéron, *Pro Planco*, 8; comp. *Philipp.*, III, 6. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 44.

FULVIUS (*Asprianus*), historien latin, vivait au troisième siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé un récit détaillé et très-long des actions de Carin.

Vopiscus, *Carinus*, 16.

FULVIUS (*André*), antiquaire italien, né aux environs de Palestrine, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut élevé à Rome, et obtint la protection du pape Léon X. C'est tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui : *Antiquaria urbis Romæ*, dédiés à Léon X; Rome, 1513, in-4°. C'est un poëme en vers hexamètres sur les antiquités de Rome. L'auteur s'y est montré plus antiquaire que poëte. Ce livre a été confondu à tort avec un autre ouvrage publié par le même André Fulvius, sous le titre de *Antiquitas Urbis*, en cinq livres, imprimé à Rome, in-fol., petit format, sans date, mais probablement vers 1527. Il en a paru une nouvelle édition; Rome, 1545, in-8°. Paul del Rosso l'a traduit en italien; Venise, 1543, in-8°; — *Imperatorum et illustrium virorum et mulierum Cultus*; Rome, 1517, in-8°; cette description a été faite d'après la collection de médailles de Jacques Mazocchi.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.* — Vossius, *De Historicis Latinis.* — Gerdes, *Florilegium Librorum rariorum*, p. 130-131. — Freytag, *Analecta literaria*, p. 355-36.

FULVIUS URSINUS. *Voy.* ORSINI.

(1) Parmi les surnoms de la *gens Fulvia*, on mentionne aussi celui de *Nacca* ou *Nalta*; mais c'est probablement une méprise. *Voy.* Drumann, *Geschichte Roms*, vol. II, p. 370.

FULVIUS (*Petrus*). *Voy.* FAUVEAU.

FUMANI (*Adam*), poëte latin moderne, né à Vérone, au commencement du seizième siècle, mort en 1587. Il entra dans les ordres, et fut nommé chanoine de la cathédrale de Vérone. Il accompagna le cardinal Pola en Flandre et au concile de Trente, et devint un des secrétaires du concile. On a de lui un poëme latin intitulé *Logices Libri quinque*. L'auteur explique et développe toutes les règles de la logique telle qu'on l'enseignait alors, logique subtile, pointilleuse et hérissée de mille difficultés. Tiraboschi s'étonne avec raison que Fumani ait pu composer sur un sujet aussi aride un poëme plein d'élégance et d'agrément. Cet ouvrage parut pour la première fois dans la seconde édition des ouvrages de Fracastor, publiée par Comini; Padoue, 1739, in-8°. On a encore de Fumani : *D. Basilii Magni Moralia et ascetica, e græco in latin. conversa*; Lyon, 1540, in-fol.; — *In Creationem Sixti-Quinti Carmen*; Vérone, 1585, in-4°; et quelques autres pièces de vers recueillies dans les *Deliciæ Poetarum Italorum*, t. I[er].

Maffei, *Verona illustrata.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. 111, 292.

FUMAGALLI (*Ange*), historien italien, né à Milan, le 28 avril 1728, mort dans la même ville, le 12 mars 1804. Élevé dans un ordre religieux, après avoir reçu une instruction solide dans les langues et la littérature des anciens, il porta ses méditations sur l'histoire théologique. Il consulta surtout les riches archives de son couvent, qui était l'antique abbaye de Saint-Ambroise, et les premiers fruits de ses recherches furent deux mémoires qu'il publia dans le *Raccolta Milanese*, l'un *Sur l'origine de l'idolâtrie*, l'autre *Sur un manuscrit grec de la liturgie ambroisienne*. Son érudition le fit appeler à Rome pour remplir une chaire de philosophie. Revenu à Milan en 1753, il fut élu abbé de son monastère, dignité qui lui donnait quelques droits de souveraineté dans le ressort de son abbaye. Une fabrique de papiers et une imprimerie s'y trouvèrent sous sa dépendance, et il résolut de tirer parti de ces établissements pour entreprendre les importantes publications qu'il méditait. Il donna d'abord une édition de la traduction de l'*Histoire de l'Art*, par Winckelmann, traduction faite par Amoretti et que Fumagalli enrichit de notes savantes. Il fit ensuite réimprimer divers auteurs, tant anciens que modernes, et, successivement, des ouvrages fruits de ses propres recherches. La mort le surprit au milieu de ces travaux importants. Voici la liste de ces productions, outre les deux mémoires cités : *Vita del P. Rancati*; Brescia, 1762, in-8°; — *Vicende di Milano durante la guerra con Frederico I, imperadore, illustrate con pergamene di que tempi*; ibid., 1778, in-4°. Il y réfute par des preuves authentiques les fables qui se trouvent dans la plupart des chroniques allemandes; — *Vita di Fran-*

cesco Cicercio; Milan, 1782, in-8°; — *Delle Antichità Longobardico-Milanesi, illustrate con dissertazioni;* ibid., 1792, 4 vol. in-8°; — *Delle Istituzioni diplomatiche;* ibid., 1802, 2 vol. in-4°; — *Memoria storica ed economica sull' Irrigazione de' Prati;* — *Memoria storica sull' Esistenza degli Uliveti in alcuni luoghi della Lombardia dal secolo quarto al decimo;* ces deux mémoires ont été insérés dans le Recueil de la Société d'Agriculture de Milan, qui avait admis l'auteur au nombre de ses membres; — *Abozzo della Polizia del Regno Longobardico ne' due secoli VIII et IX*, inséré dans les Mémoires de l'Institut italien, corps savant dont Fumagalli fit partie dès sa création; — *Codice Diplomatico Sant' - Ambrosiano;* Milan, 1805, in-4°. Cet ouvrage fut publié par l'abbé Amoretti, après la mort de Fumagalli; c'est une précieuse collection de chartes, de diplômes et de diverses pièces que Fumagalli avait tirés de son couvent, et qui peuvent servir aux historiens du moyen âge. GUYOT DE FÈRE.

Éloge de Fumagalli, par l'abbé Amoretti, en tête du *Code Diplomatique Ambroisien*. — Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. II.

FUMARS (*Étienne*), poëte français, né près de Marseille, le 22 octobre 1743, mort à Copenhague, le 30 novembre 1806. Il fit ses études chez les oratoriens de Paris. Au sortir de leur maison, il se lia d'amitié avec Imbert, Dorat, Lemierre et Roucher. Il fut successivement chargé de l'éducation des enfants du comte de Grave et de celle des enfants du marquis de Vérac. Lorsque ce dernier fut nommé ministre plénipotentiaire en Danemark, Fumars l'y suivit. Il fit à Copenhague la connaissance du pasteur Eyrant, qui lui donna sa fille en mariage, et le détermina à se fixer pour toujours en Danemark. Fumars professa d'abord la littérature française à l'université de Kiel, puis à celle de Copenhague. Il occupait encore cette dernière position, lorsqu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Il avait composé des fables qui furent publiées après sa mort avec un choix de poésies légères; Paris, 1807, in-8°.

Arnault, Jouy, etc., *Nouv. Biogr. des Contemporains.*

FUMÉE (*Adam*), médecin français, né en Touraine, en 1430, mort à Lyon, en 1494. Le roi Charles VII le choisit pour son premier médecin; mais ce prince sombre et défiant crut que Fumée l'avait empoisonné, à l'instigation du dauphin, et il le fit mettre en prison. Le dauphin devenu Louis XI l'en tira, lui conserva le titre de premier médecin, et lui donna l'office de maître des requêtes. Cette faveur éclatante sous un prince comme Louis XI porta quelque atteinte à la réputation de Fumée. Voici ce qu'on lit à son sujet dans un mémoire historique sur Charles VIII, inséré aux *Archives curieuses de l'histoire de France* (tome I, p. 174) : « Adam Fumée, maistre des requestes du mesme « Louis XI, fut par luy fait garde des sceaux, « et exerça cette charge depuis l'an 1479 jusqu'en « 1483. Il le fut aussy sous Charles VIII, la « chancellerie estant vacante l'an 1493. Il falloit « bien que ce fust un habile homme, et qui *en-« tendist mieux le Tacite que le Galien*, pour « avoir subsisté sous Louis XI. L'on a soupçonné « qu'il (le roi) s'en servoit à faire des coups « secrets. » Il mourut en laissant beaucoup d'enfants, qui occupèrent de hautes positions dans la magistrature et dans l'Église. Il n'a rien écrit sur la médecine.

Du Chêne, *Hist. des Chanceliers*. — Blanchard, *Hist. des Présid. et des Maîtres des requêtes*. — Le P. Anselme, *Hist. des Grands-Officiers de la Couronne*. — Astruc, *Mémoires sur la Faculté de Montpellier*.

FUMÉE (*Antoine*), sieur de BLANDÉ, magistrat français, petit-fils du précédent, né en 1511, mort vers 1575. Il fut reçu conseiller au parlement de Paris, le 15 décembre 1536. « Il acquit, disent les *Mémoires* de Condé, la réputation de bon juge, haïssant les vices, résistant souvent aux grands, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. » Il se déclara d'abord partisan d'une réforme dans l'Église; mais lorsqu'il se vit en face des juges qui venaient de condamner Anne du Bourg, il se rétracta humblement. Il fut acquitté et rétabli dans ses honneurs et dignités, mais il n'en resta pas moins suspect de protestantisme. Forcé de quitter Paris en 1562, il se retira à Orléans. Après la paix de 1563, il fut nommé conseiller au parlement de Bretagne; il en devint premier président en 1572. Le reste de sa vie est inconnu. On lui attribue trois traités publiés sous le titre de *Antonii Fumei, Parisiensis, jure consulti, Tractatus tres : De eo quod interest; De Substitutionibus; De Conjunctionibus;* Lyon, 1536, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Eug. et Em. Haag, *La France protestante*.

FUMÉE (*Martin*), sieur de GENILLÉ, romancier et historien français, neveu du précédent, né vers 1540, mort vers 1590. On a de lui : *Traité pour l'union et concorde de ceux qui se disent chrétiens;* Paris, 1591, in-8°; — *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie, contenant la pitoyable perte et ruine de ces royaumes;* Paris, 1594, in-8°; — *Du vrai et parfait Amour, contenant les Amours honnêtes de Théagène et de Charicle, de Phérécide et de Mélangénie, traduit du grec d'Athénagoras;* Paris, 1599, in-12. Ce prétendu roman, traduit du grec, est une assez médiocre invention de Fumée; cependant, le docte Huet s'y est laissé tromper.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, t. II, édit. de Rigoley de Juvigny.

FUMÉE (*Martin*), sieur de MARLY-LE-CHATEL, traducteur français, neveu du précédent, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a traduit de l'espagnol de F. Lopez de Gomara l'*Histoire générale des Indes occidentales et Terres-Neuves;* Paris, 1578, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, t. II.

FUMÉE (*Gilles*), poëte français, vivait vers la fin du seizième siècle. Il fut gouverneur des

enfants du seigneur de Longaulnay, tué à la bataille d'Ivry. On a de lui : *Le Miroir de loyauté, ou l'histoire déplorable de Zerbin, prince d'Écosse, et d'Isabelle, infante de Gallice, tirée de l'Arioste et mise en vers;* 1575, in-8°.

Eug. et Em. Haag, *La France protestante.*

FUMÉE. *Voy.* REUCHLIN.

FUMEL (*Jean-Félix-Henri* DE), prélat français, né à Toulouse, en 1717, mort le 2 janvier 1790. Il fit ses études à Saint-Sulpice, et fut sacré évêque de Lodève en 1750. Il se distingua par ses vertus épiscopales, son ardente charité et son attachement à l'autorité de l'Église. On a de lui : *Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité du siècle;* Paris, 1765, in-12; — *Oraison funèbre de Marie, princesse de Pologne, reine de France;* 1769, in-4°; — *Oraison funèbre de Louis XV;* 1775, in-4°;

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss). — Quérard, *La France littéraire.*

* **FUMIANI** (*Giovanni-Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Venise, en 1633, mort en 1710. Il étudia à Bologne, sous Domenico degli Ambrogi, dit le *Menechino del Brigino*, et rapporta de cette école un coloris vigoureux, un bon goût de dessin et de composition, auxquels il ajouta une bonne entente d'architecture empruntée aux ouvrages de Paul Veronèse; avec un peu plus de chaleur et d'expression, il eût pu figurer avec honneur immédiatement après les chefs de son école. Ses principaux ouvrages à Venise sont à Saint-Roch : *Le Christ chassant les vendeurs du temple;* — et à Saint-Pantaléon, *le Martyre* et *la Gloire* du saint, belle et vaste composition à l'huile, qui occupe la voûte entière de l'église, et qui est aussi remarquable par le coloris que par l'entente du *sotto in sù.* — A Sainte-Catherine de Vicence, deux tableaux du Fumiani représentent *la sainte discutant avec les docteurs* et le *Martyre des roues.*

Zanetti, *Della Pittura Veneziana.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Quadri, *Otto Giorni in Venezia.* — G.-B. Berti, *Nuovo Guida per Vicenza.*

* **FUMICELLI** ou **FIUMICELLI** (*Ludovico*), ingénieur et peintre de l'école vénitienne, né à Trévise, florissait en 1536. Il fut élève ou au moins habile imitateur du Titien. Aux Eremitani de Padoue, on voit de lui, sur le maître autel, un tableau aussi remarquable par le dessin que par le coloris, et véritablement digne d'un grand maître; c'est une *Madone sur un trône avec saint Jacques, saint Augustin, sainte Marine, saint Philippe, et le doge Gritti tenant dans la main la ville de Padoue.* Fumicelli a aussi laissé dans sa patrie d'autres bons ouvrages, qui font vivement regretter qu'il ait quitté la peinture pour l'étude des fortifications. Devenu ingénieur militaire, il fut chargé après la guerre de Lombardie de réparer les forteresses de la République Vénitienne. E. B—N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti.* — Federici, *Memorie Trevigiane sulle opere del Disegno.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — P. Faccio, *Nuovo Guida di Padova.*

FUNCK (*Gérard*), théologien allemand, du seizième siècle. Il était de l'ordre des Franciscains, et professa la théologie à Francfort. On a de lui : *Formalitates moderniores de mente Scoti, per Ant. Sirecti;* Francfort-sur-l'Oder, 1514, in-4°; — Des poésies, telles que *Triumphus christianus;* — *Vita Hedwigis, heroico carmine;* — *Primitiæ Carminum in genethlium salutiferæ virginis Mariæ;* 1513, in-4°.

Madère, *Centuria Scriptor. insign.*, LXXVII. — Conrad, *Silesia togata.*

FUNCK (*Jean*), théologien allemand, né à Werden, faubourg de Nuremberg, le 1er février 1518, décapité le 28 octobre 1566. Gendre d'Osiander, il adopta et défendit les opinions de son beau-père. En Prusse, où il se rendit ensuite, il fut appelé aux fonctions d'aumônier du duc Albert. Devenu suspect à la suite de quelques propos inconsidérés, il fut accusé avec deux de ses amis, Snellius et Horstius, de fomenter des troubles dans l'État. Tous trois furent condamnés à la peine de mort. Funck en particulier eut la tête tranchée. On a de lui : *Chronologia, cum commentariis chronologicis, ab initio mundi ad resurrectionem Christi;* 1560, Nuremberg, 1544-1570. Cette chronologie a été continuée par un anonyme jusqu'en 1578, in-fol.; — Les *Biographies* latines de *Veit Dietrich*, ministre nurembergeois et d'*André Osiander*, son beau-père; — des *Commentaires* (en allemand) sur *Daniel*, sur l'*Apocalypse de saint Jean*, publiés par Sachsen; Francfort, 1596, in-4°, avec des gravures sur bois par Spies.

Sedler, *Univ. Lexic.* — J. Fabricius, *Hist. bibl. suæ.* — Bayle, *Dict. hist.*

FUNCK (*Melchior*), mathématicien allemand, né à Cologne, dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Arithmetica practica Melch. Funck, sive tabula, auf welcher alle und jede Aufgaben, so in astronomia, geometria und arithmetica fuerfallen mægten, item radices quadratæ et cubicæ mit behandigem Begriff und leichter Muehe calculirt und extrahirt zu finden*, etc. (Arithmétique pratique de Melch. Funck, ou table au moyen de laquelle tous les problèmes astronomiques, géométriques et arithmétiques, les racines carrées et cubiques peuvent être en quelque sorte instantanément et sans effort calculés et résolus, etc.); Cologne, 1635.

Harzheim, *Biblioth. Colon.*

FUNCK (*Christian*), théologien allemand, né à Lubeck, le 8 août 1659, mort en 1729. Il étudia à Rostock, devint prédicateur dans la maison de la veuve du comte Gunther à Oldenbourg, diacre à Aurich en 1692, pasteur en 1697. Il eut de longues controverses avec les piétistes. On a de lui : *Erneuertes Gedæchtniss der Prediger in Aurich von Zeit der Reformation her bis* 1717 (Souvenir nouveau des Prédicateurs d'Aurich depuis le temps de la Réformation jusqu'en 1717);

— *Poetische Leidens-cypressen ueber die allerheiligste Trauer-und Mord-Geschichte des Erloesers des Mensch-Gottes* (Cyprès poétiques sur la sainte affliction et l'histoire du meurtre du Sauveur).

Möller, *Cimbria liter.* — Seelen, *Ath. Lubec.*

* **FUNCK** (*Jean-Gaspard*), physicien et cosmographe allemand, né à Ulm, le 2 février 1680, mort en 1729. Il fit ses premières études au gymnase d'Ulm et les continua, à dater de 1699, à l'université d'Iéna. Il s'y appliqua à la mythologie, et devint maître en philosophie. En 1710 il fut nommé pasteur à Ueberlingen, et en 1714 prédicateur à la cathédrale d'Ulm. En 1715 il fut appelé à professer les mathématiques dans la même ville. On a de lui : *Tractatus de Coloribus Cœli*; — *Reformations-und Augspurgische Confessions Historie* (Histoire de la Réformation et de la Confession d'Augsbourg); — *Dissertatio circularis LIV de Incolis Planetarum*; — *Dissertatio de Horologiis*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

FUNCK ou **FUNK** (*Funccius*) (*Jean-Nicolas*), l'ancien philologue allemand, né à Marbourg, le 29 mars 1693, mort le 26 décembre 1777. Au sortir de ses études, qu'il fit dans sa ville natale, il devint professeur à l'institut pédagogique de Rinteln; puis il fut nommé successivement professeur d'éloquence, d'histoire et de politique, bibliothécaire de l'université; enfin, éphore du collége Wilhelm de la même ville. Il écrivit de nombreux ouvrages sur la langue latine. Les principaux sont : *Tractatus de Origine Latinæ Linguæ*; Giessen, 1720, in-4°; — *De Pueritia Latinæ Linguæ*; Marbourg, 1720, in-4°; — *Poetischer Pharos*; ibid., 1722, in-8°; — *Programma de variis Latinæ Linguæ Ætatibus et fatis*; ibid., 1722, in-8°; — *De Adolescentia Latinæ Linguæ*; ibid., 1723, in-4°; — *De virili Latinæ Linguæ Ætate*; ibid., 1727, in-4°; — *De Annulis signisque veterum*; Rinteln, 1729, in-4°; — *De Politicæ Eloquentiæ et historiarum in republica Usu et nexu*; ibid., 1729; — *De Lectione Auctorum classicorum necessaria*; Lemgo, 1730, in-4°; — *De Morali Sinensium Philosophia*; ibid., 1732; — *De Præstantia Philosophiæ practicæ*; ibid., 1732; — *In jucundissimas stili Romani exercitationes et artem oratoriam Introductio*; Cologne, 1733, in-8°, sous le pseudonyme de *Nicéphore Philomuse*; — *De Causis corruptæ Eloquentiæ Romanæ*; Rinteln, 1735; — *Phædri Fabulæ, cum paraphrasi*; ibid., 1738, in-8°; — *Ciceronis Epistolæ ad diversos*; Marbourg, 1739, in-4°; — *De vegeta Latinæ linguæ Senectute*; Marbourg, 1744, in-4°; — *De Lege Æbutia*; Rinteln, 1744, in-4°; — *Leges XII Tabularum, fragmentis restitutæ et illustratæ*; ibid., 1744, in-4°; — *De Hercule Musagete*; ibid., 1747, in-4°; — *Apologia pro Phædro ejusque Fabulis*; ibid., 1747, in-8°; — *Poetische zur Tugend und Vorsichtigkeit hinleitende Fabeln* (Fables poétiques destinées à enseigner la vertu et la prévoyance); ibid., 1748, in-8°; — *De Jure Depontanorum*; ibid., 1750, in-4°; — *De inerti et decrepita Latinæ Linguæ Senectute*; Lemgo, 1750, in-4°; — *De Oleo Minervæ*; ibid., 1752, in-4°; — *De avi Phœnice*; ibid., 1756, in-4°; — *De Fabis Pythagoræ*; ibid., 1760, in-4°; — *De Domino Zebaoth*; ibid., 1761, in-4°; — *De Confusione Linguarum*; ibid., 1763, in-4°; — *De Romanorum Frugalitate antiqua et legibus sumptuariis*; ibid., 1767, in-4°; — *De prisca Legum a Romanis ferendarum Ratione*; ibid., 1771, in-4°; — *De Ciceronis Rusticatione*; ibid., 1772, in-4°; — *De Legibus veterum Romanorum annonariis*; ibid., 1775, in-4°; — *De Pilumni Populo*, dans les *Symbol. liter* de Junker.

Strodtmann, *Jetzieb. Gel.* — Strieder, *Hess. gel. Gesch.* — Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

FUNCK (*Charles-Guillaume-Ferdinand*), historien militaire allemand, né à Brunswick, le 13 décembre 1761, mort le 7 août 1828. Au sortir de ses études classiques, qu'il fit à Wolfenbuettel et au collége Carolin de sa ville natale, il entra comme lieutenant au service de Saxe, en 1780. Cinq ans plus tard, il abandonna la carrière militaire pour se livrer à la culture des lettres. Il connut alors Schiller, et travailla à l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* (Gazette universelle de la Littérature). Funck se lia aussi avec Gœthe, lors de la publication des *Horen*. Il reprit le service militaire en 1791, et fit la campagne de France. Major en 1801, il devint adjudant du général de Zeschwitz en 1806. Il fut blessé et fait prisonnier à Iéna. Colonel en 1807, il accompagna en cette qualité le roi de Saxe à Varsovie, et en 1808 au congrès d'Erfurt. Quelque temps avant la guerre avec l'Autriche, Funck devint général-major. Lieutenant général en 1810, il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie légère. Durant la campagne de Russie, Funck eut le commandement d'une division sous Reynier, qui le distingua particulièrement. Desservi depuis longtemps dans l'opinion de la cour par des envieux, il dut résigner en 1813 son commandement et retourner en Saxe. Au retour du roi en 1815, il fut rétabli dans le cadre des lieutenants généraux de cavalerie. Il ne s'occupa plus dès lors que de travaux littéraires. On a de lui : *Geschichte Kaiser Friedrich's II* (Histoire de l'empereur Frédéric II); Züllichau, 1792; — *Gemælde aus dem Zeitalter der Kreuzzüge* (Tableaux du temps des Croisades); Leipzig, 1820-1824, 4 vol.; — *Erinnerungen aus dem Feldzuge des saechsischen Corps unter dem General Grafen Reynier*, 1812 (Souvenirs de la campagne du corps saxon sous le général comte Reynier, 1812); Dresde, 1829: ouvrage estimé.

Conversations-Lexikon.

FUNDANIUS (Maison des), FUNDANIA GENS,

maison plébéienne, commençait à être connue vers le milieu du troisième siècle avant J.-C. Bien que l'on trouve un Fundanius parmi les consuls, cette maison ne paraît pas avoir jamais eu une grande importance. On ne lui connaît d'autre surnom que celui de *Fundulus*. Les principaux Fundanius sont :

FUNDANIUS (*Marcus*), tribun du peuple en 195 avant J.-C. Lui et un de ses collègues, L. Valerius, proposèrent l'abrogation de la loi *Oppia*, qui mettait quelques restrictions au luxe des dames romaines. En vain deux autres tribuns, M. Brutus et T. Brutus, et un des consuls, Marcus Porcius Caton, demandèrent le maintien de la loi. Les dames, à force d'insistance, obtinrent qu'elle serait supprimée.

Tite-Live, XXXIV, 1.

FUNDANIUS (*Caius*), agronome latin, vivait vers 50 avant J.-C. Fundanius est un des interlocuteurs du premier dialogue de Varron *De Re Rustica*. D'après le discours que l'auteur lui prête, Fundanius semble avoir été un homme instruit et très-bien renseigné sur l'état de l'agriculture. On peut comparer sa description du luxe toujours croissant des Romains dans leurs maisons de campagne avec un passage analogue de Sénèque. Fundanius est aussi cité dans un des traités philologiques de Varron. Fundania, fille de Fundanius, épousa Varron, qui composa pour elle son *De Re Rustica*.

Un *Marcus* FUNDANIUS fut défendu par Cicéron en 65. Il ne reste de cette défense que de courts fragments, insuffisants pour nous faire connaître l'accusé.

Pendant la guerre d'Espagne en 45 un C. FUNDANIUS abandonna le jeune Pompée, et passa du côté de César, un peu avant la prise d'Ategua.

Varron, *De Re Rustica*, I, 2 ; *Fragm.*, p. 349, éd. de Deux-Ponts. — Cicéron, *Fragm.*, éd. Orelli, p. 445 ; *De Petit. Cons.*, 5 ; *Ad Quintum Fratrem*, I, 3. — Quintilien, *Instit.*, I, 4.

FUNDANIUS (*Caius*), auteur comique, vivait vers 30 avant J.-C. Horace loue son habileté à mettre en scène les esclaves et à les mêler à des intrigues comiques. Le même poëte place dans la bouche de Fundanius une description du riche mais vulgaire souper de Nasidienus.

Horace, *Sat.*, I, 10, 41, 42 ; II, 8, 19 ; Vetus schol., *Ad Hor. Sat.*, I, 10, 41.

FUNDULUS (*Caius Fundanius*), homme d'État romain, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Tribun du peuple en 246, il s'unit à son collègue T. Sempronius Gracchus pour faire mettre en jugement Claudia, une des filles d'Appius Claudius Cæcus. Malgré la vigoureuse opposition des membres, fort nombreux, de cette maison, les édiles imposèrent une forte amende à Claudia, et ils en employèrent l'argent à bâtir sur le mont Aventin un temple à la Liberté. Fundulus, élu consul en 243, fut envoyé en Sicile pour combattre Hamilcar Barcas, qui occupait alors la ville d'Eryx. Après un combat, le général carthaginois fit demander aux Romains une trêve pour l'enterrement des morts. Fundulus répondit qu'Hamilcar aurait dû plutôt demander une trêve pour les vivants, et refusa. Quelque temps après, Fundulus ayant à son tour fait une proposition du même genre, Hamilcar accepta aussitôt, en disant qu'il ne faisait pas la guerre aux morts. Un scoliaste sur le discours de Cicéron contre Clodius et Curion raconte différemment la conduite de Fundulus à l'égard de Claudia. Fundulus n'attaqua pas d'abord Claudia, mais son frère P. Claudius Pulcher, pour avoir, contrairement aux auspices, livré la bataille de Drepana. Les centuries au moment de voter sur cette affaire furent interrompues par un coup de tonnerre, et l'assemblée se sépara. Les tribuns s'interposèrent alors, et défendirent que la même cause fût portée une seconde fois devant le peuple par les mêmes accusateurs. Fundulus et son collègue Junius Pullus attaquèrent alors Claudia, et ils réussirent. En admettant ce récit, il faut placer un temps assez long entre les deux accusations, puisque Claudia ne fut condamnée qu'après la mort de son frère.

Tite-Live, XXIV, 16. — Aulu-Gelle, X, 6. — Diodore de Sicile, *Fragmenta Vaticana*. — Schol. Bob., *in Cic.*, p. 337, ed. Orelli.

FUNES (*Martin* DE), théologien espagnol, né à Valladolid, en 1560, mort à Colle près de Florence, en 1617. Il entra dans la Société de Jésus, et professa successivement à Salamanque, à Gratz et à Milan. Il mourut pendant qu'il était en route pour retourner en Espagne. On a de lui : *Disputatio de Deo uno; Disputatio de Vitiis et peccatis in genere;* Gratz, 1589; — *Speculum morale et practicum, in quo continetur medulla casuum conscientiæ;* Constance, 1598; Cologne, 1610; — *Methodus practica utendi libro Thomæ de Kempis, de Imitatione Christi*. Cet opuscule, composé à Milan et publié sans nom d'auteur, a été traduit en italien par Barthélemy Zucchi; Milan, 1603.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Sotwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

FUNES (*D. Gregorio*), historien argentin, natif de Cordova, mort vers 1820. Son père, D. Antonio Funes, était un des propriétaires les plus riches et les plus éclairés de Cordova, belle cité de l'Amérique du Sud, où les jésuites avaient fondé une université dès l'année 1613. Le jeune Gregorio fit ses études dans cet établissement, où l'on s'occupait presque exclusivement de sciences religieuses; il embrassa la vie ecclésiastique, mais ses principes politiques étaient fort opposés à ceux des Pères chez lesquels il avait étudié. Devenu doyen de l'église cathédrale de Cordova, Funes fit des tentatives pour introduire dans l'université de Cordova l'étude des mathématiques, du droit public, des langues vivantes, en comprenant dans ce programme celle de la musique et du dessin. Dans cette réforme utile, il eut une très-grande influence. On lui doit presque tous les progrès que firent alors quelques jeunes

habitants de cette portion centrale de l'Amérique du Sud, même lorsque Bustos eut créé, en 1820, dans Cordova même, le centre d'un gouvernement espagnol. Durant ces révolutions intérieures, le père de D. Gregorio Funes perdit la plus grande portion de sa fortune, qui fut confisquée par le parti royaliste. Funes, qui avait acquis des connaissances historiques infiniment supérieures à celles de son époque, se mit en devoir de les utiliser. Il a publié sous ce titre modeste un livre excellent : *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman;* Buenos-Ayres, 1816 et ann. suiv., 3 vol. pet. in-4°. Cet ouvrage, nécessaire pour se tenir au courant des annales d'un vaste territoire encore ignoré, se rencontre rarement en France, même dans nos grandes bibliothèques. F. D.

Sarmiento, *Civilisacion i Barbarie*. — *Documents particuliers.*

* **FUNGAI** (*Bernardino*), peintre de l'école de Sienne, né en 1460, mort en 1530. Il fut dessinateur correct; mais sa manière sèche et sans grâce tient plutôt du style des maîtres de 1480 que de celui des grands artistes du seizième siècle. Les ouvrages de Fungai sont nombreux dans sa patrie; on n'en compte pas moins de six au musée, dont le plus important est une *Assomption de la Vierge*. A l'église del Carmine, une grande madone avec plusiéurs saints porte la date de 1512. A la Madonna di Fontgiusta, au-dessus du maître autel, il a peint à fresque une grande lunette représentant le *Couronnement de la Vierge*. E. B—N.

Della Valle, *Lettere Sanesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

* **FUNK** (*Georges*), théologien et astronome allemand, né à Kœnigsberg, le 25 décembre 1663, mort dans la même ville, le 8 mars 1704. Il étudia dans sa ville natale et à Iéna, devint archi-prêtre à Insterbourg en 1694, et diacre à Kœnigsberg en 1695. Ses principaux ouvrages sont : *De Æstu marino ejusque causa*; — *De Galaxia, seu circulo lacteo*; — *De Controversia inter Paulum V et Rempublicam Venetam*; — *De Polis orbis christiani Europæi politicis*; — *De Imperio Principum secularium circa religionem et sacra.*

Arnold, *Kirchen-und-Ketzer Historie.*

* **FUNKE** (*Charles-Philippe*), naturaliste allemand, né à Gœrtzsalke, en 1752, mort à Altona, en 1807. Après avoir été professeur à Dessau, il devint inspecteur du séminaire des Instituteurs, dans la même ville. En 1804 il fut nommé conseiller de gouvernement à Schwarzbourg-Rudolstadt. Quoique écrits avec précipitation, ses ouvrages ne sont pas dépourvus de mérite. On a de lui : *Naturgeschichte und Technologie* (Histoire naturelle et Technologie); Brunswick, 1790-1791, 3 vol.; — *Neues Real-Schullexikon* (Nouveau Lexicon des Écoles); Brunswick, 1800-1805, 5 vol.; — *Handwoerterbuch der Naturlehre* (Dictionnaire manuel d'Histoire naturelle); Leipzig, 1805, 2 vol.; — *Naturgeschichte fuer Kinder* (Histoire naturelle à l'usage des Enfants); Leipzig, 1841, dixième édition; — *Mythologie*; Hanovre, 1824, éd. nouv.

Conversat.-Lexik.

FURETIÈRE (*Antoine*), écrivain français, né à Paris, en 1620, mort le 14 mai 1688. Il se fit d'abord recevoir avocat, puis, changeant de carrière, il se livra à l'étude du droit canon, obtint une charge judiciaire importante à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et peu après fut nommé abbé de Chalivoy. En 1662, il fut reçu membre de l'Académie Française. Son esprit satirique lui fit un ennemi de chacun de ses collègues : ils s'en vengèrent bientôt. Furetière préparait un dictionnaire de la langue : l'Académie l'accusa d'avoir profité de son travail, fit ordonner la suppression du privilége qu'il avait obtenu, le bannit en 1685. Charpentier, l'un des académiciens les plus animés contre Furetière, l'accusa d'avoir prostitué sa sœur pour se faire nommer procureur fiscal, de s'être déshonoré dans ce poste en devenant protecteur des filoux et filles publiques, en escroquant le bénéfice d'un jeune abbé, et il lui prodiguait les noms de bélître, maraud, fripon, fourbe, buscon, infâme, fils de laquais, sacrilége, faux monnayeur, etc. Furetière répondit par des écrits qui sont des modèles en leur genre. Benserade et La Fontaine, son ancien ami, furent flagellés de la manière la plus injuste : il alla jusqu'à donner à ce dernier le nom de *Cretin mitigé*; madame de Sévigné en fut indignée. « Il n'y a, dit-elle, qu'à prier Dieu pour un tel homme et qu'à souhaiter de n'avoir pas de commerce avec lui. » Mais le public rit de bon cœur, et prit fait et cause pour l'opprimé. « Excepté quelques intéressés, dit Ménage, tout le monde lui donnait les mains. » Les grands personnages étaient de son parti, Bossuet et Louis XIV lui-même, sans doute influencé par Boileau, protégeait Furetière. Voici la liste de ses écrits : *Le Roman bourgeois*; Paris, 1666, in-8°; c'est une critique de la société bourgeoise, fort spirituellement écrite; on y reconnaît au premier coup d'œil les petites gens de toutes les époques : c'est l'exacte peinture des mesquineries ridicules de leur caractère : ce livre, longtemps oublié, vient d'avoir les honneurs d'une réimpression soignée (*Bibl. Elzevirienne* de P. Jannet, 1855); — *Poésies*; 1666, in-8°. — *Fables morales et nouvelles*; — *Voyage de Mercure*; 1673, in-12; — *Factums*; 1694, 2 vol. in-12; ils ont eu quatre éditions; — *Furetiriana*; 1696, in-12 : recueil de bons mots indignes de l'écrivain auquel on les attribue; ils ont été réimprimés dans le recueil des *Ana* (1789, 10 vol. in-8°); — *Nouvelle allégorique, ou histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*; Amsterdam, 1702, in-12; — *Dictionnaire*; 1725, 4 vol. in-fol.; dernière édition de ce fameux livre, publié pour la première fois par Basnage,

en 1694. — Furetière a aussi collaboré indirectement à plusieurs ouvrages : il était de la Société des Gais Buveurs, qui se réunissaient au *Mouton* du cimetière Saint-Jean, et s'y lia d'amitié avec Racine et Boileau; le premier lui emprunta quelques traits pour ses *Plaideurs*, le second pour ses *Satires*. Louis LACOUR.

Sévigné, *Lettres*, éd. Lefèvre, Ve vol., p. 28, 27. — Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Beuchot, tables. — Louis Racine, *Mémoires*, p. 74. — Francis Wey, dans la *Revue contemporaine* des mois de juillet et d'août 1852. — *Menagiana*, passim. — Furetière, *Roman bourgeois*, éd. Fournier (*Bibl. Elzevirienne* de P. Janet), préface et notes.

FURGAULT (*Nicolas*), humaniste français, né en 1706, à Saint-Urbain, près de Châlons-sur-Marne, mort le 21 décembre 1795. Après avoir fait ses études à Troyes et à Paris, il remplit d'abord les fonctions de régent de sixième au collége Mazarin, et passa successivement à des classes plus élevées. Lors de la suppression de l'université, il se retira chez une nièce, où il mourut bientôt, en entendant la lecture qu'elle lui faisait d'un passage de Sénèque sur la brièveté de la vie. On a de lui : *Manuel abrégé de la Grammaire Grecque*; Paris, 1746, in-8° (plusieurs fois réimprimé jusqu'en 1815); — *Abrégé de la quantité et mesure des syllabes latines*; Paris, 1748, in-8°; — *Dictionnaire d'Antiquités grecques et romaines*; Paris, 1768 et 1778, petit in-8°. Janet en a donné une 3e édit., en 1809, in-8°; — *Dictionnaire Géographique, historique et mythologique portatif*; Paris, 1778, in-8°; — *Les Ellipses de la Langue Latine*, précédées d'une *Courte analyse des différents mots appelés parties d'oraison*; Paris, 1780, in-18; — *Les principaux Idiotismes Grecs, avec les ellipses qu'ils renferment*; Paris, 1784, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biographie portative*, suppl.

FURGOLE (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte français, né à Castelferrus (bas Armagnac), le 24 octobre 1690, mort à Toulouse, en mai 1761. Fils d'un notaire, il étudia le droit à Toulouse, et fut reçu en 1714 avocat au parlement de cette ville. Sa santé se trouvant altérée par un travail excessif, il renonça bientôt à la plaidoirie, pour se borner à la rédaction de consultations et de mémoires, qui lui acquirent une certaine réputation. Mais une circonstance imprévue, en le signalant comme un profond jurisconsulte, vint lui révéler sa véritable vocation. Le chancelier d'Aguesseau ayant, en 1729, soumis au parlement de Toulouse des questions à résoudre sur la matière des donations, les membres de cette cour chargèrent Furgole de rédiger les réponses aux questions du chancelier. Ce travail obtint un grand succès; et lorsque l'ordonnance préparée par d'Aguesseau eut paru, Furgole publia : *Ordonnance de Louis XV, pour fixer la jurisprudence sur les donations, donnée à Versailles au mois de février* 1731; *avec des observations et des questions sur la matière des donations*; Toulouse, 1733, in-fol., nouv. édit., ibid., 1761, 2 vol. in-4°. Il donna ensuite : *Traité des Curés primitifs, où l'on examine leur origine, les différentes causes qui y ont donné lieu, leurs droits, leurs prérogatives*, etc.; Toulouse, 1736, in-4°; — *Traité des Testaments, codicilles, donations à cause de mort et autres dispositions de dernière volonté*; Paris, 1745, 4 vol. in-4°; nouv. édit., ibid., 1779, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, l'un des traités les plus complets du droit ancien, est encore aujourd'hui fréquemment consulté. En 1745, le roi nomma Furgole capitoul, sans qu'il eût sollicité cette honorable fonction, qui conférait la noblesse héréditaire. Il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans, en laissant manuscrits deux ouvrages, qui furent imprimés quelques années plus tard : *Commentaire de l'ordonnance de Louis XV sur les Substitutions, du mois d'août* 1747; Paris, 1767, in-4°; — *Traité de la Seigneurie féodale universelle et du franc aleu naturel*; Paris, 1767, in-12. On a réuni les *Œuvres complètes* de Furgole; Paris, 1775 et 1776, 8 vol. in-8°; mais il faut préférer à cette édition, peu correcte, celles de chacun de ses ouvrages. Le style de Furgole est grave, simple et sans ornement; il offre quelques locutions vieillies, dont le langage de la province ne s'était pas encore débarrassé. E. REGNARD.

Avertissement de l'éditeur, en tête du *Commentaire de l'Ordonnance de Louis XV sur les Substitutions*. — *Biographie toulousaine*. — Th. Vignau, *Études sur les jurisc. anciens et modernes*. — Furgole, dans la *Revue de Législation et de Jurisp.*, tom. IX.

FURIETTI (*Joseph-Alexandre*), archéologue italien, né à Bergame, en 1685, mort en 1761. Issu d'une noble famille, et pouvant espérer les plus hautes dignités ecclésiastiques, il s'y prépara par l'étude des lois. Il alla ensuite à Rome, et montra dans les divers emplois dont il fut chargé autant d'intégrité que de savoir. Benoît XIV, qui en connaissait le mérite, ne voulut pas cependant lui donner la pourpre, à cause de quelques démêlés qu'ils avaient eus ensemble en 1750 : Furietti avait découvert, en faisant faire des fouilles, deux superbes centaures, ouvrages des sculpteurs grecs Aristeas et Papias. Le pape désirait ces deux statues pour le musée du Capitole; Furietti aurait peut-être obtenu le cardinalat à ce prix; mais il ne voulait pas, disait-il, être appelé « le cardinal *centaure* ». Il n'obtint la barrette que sous le pape Clément XIII. On a de Furietti : *Gasparini Barzizi, Bergomatis, et Guiniforti, ejus filii, Opera, quorum plura quæ ex mss. codicibus nunc in lucem eruta recensuit ac edidit Joseph-Alexander Furiettus, Bergomas*; Rome, 1723, in-4°; — *M. Publii Fontana, Bergomatis, Poemata, omnia nunc demum aucta et illustrata in lucem prodeunt*; Bergame, 1752; — *De Musivis, vel pictoriæ mosaicæ artis origine, progressu, ad sanctissimum patrem Benedictum XIV*;

Rome, 1752, in-4°. Dans ce traité, plein de curieuses recherches sur l'histoire de la mosaïque, l'auteur parle d'une belle peinture de ce genre qui représente quatre colombes folâtrant sur les bords d'un vase plein d'eau. Ce précieux monument, découvert par les soins de Furietti, en 1737, avec plusieurs morceaux d'un aussi beau travail, dans les ruines de la villa Adriani, est, selon lui, l'ouvrage que le célèbre artiste Sosius avait exécuté à Pergame, et dont Pline fait mention (*Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. 25). La mosaïque des quatre colombes et les deux centaures furent achetés par Clément XIII, après la mort de Furietti, au prix de 14,000 écus romains et placés dans le Musée Capitolin.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

FURINI (*Francesco*), peintre italien, né à Florence, en 1600, mort en 1649. Il fut élève de son père Filippo et de Matteo Rosselli. On l'a surnommé *l'Albane* et *le Guide de l'école florentine*, et à si juste titre que ce fut à lui que les Vénitiens s'adressèrent pour peindre une *Thétis* destinée à faire pendant à une *Europe* du Guide. Il est en effet impossible de réunir plus de grâce et de douceur à une touche plus délicate, plus enchanteresse; le coloris seul est un peu gris, et laisse quelque chose à désirer. Furini faisait admirablement les nus, et parfois il en a un peu abusé; plusieurs de ses tableaux, tels que l'*Adam et Ève* du palais Pitti manquent un peu de décence, et on croirait difficilement que leur auteur devait à quarante ans entrer dans les ordres et devenir curé de la petite ville de S.-Ansano-di-Mugello. Dans cette dernière période de sa vie, il renonça sans doute aux sujets profanes, car on ne cite plus de lui que quelques précieux tableaux d'autel exécutés pour un bourg voisin nommé S.-Lorenzo. Avant cette époque, il avait peint un assez grand nombre de tableaux de chevalet, qui sont presque tous restés dans les galeries particulières de Florence; il suffira d'indiquer l'*Hylas enlevé par les nymphes* du palais Galli, *Les Trois Grâces* du palais Strozzi, et la *Tête d'Andromède* de la collection Capponi. Furini a peint à fresque au palais Pitti quelques sujets de la vie de saint Laurent. E. B—n.

Baldinucci, *Notizie*. — Oretti, *Memorie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze*.

* **FURIOSO** (*Nicolas*), légiste italien, né à Crémone, vivait au commencement du treizième siècle. Il était élève de Jean Bassianus, et jouit dans son temps d'une haute réputation. Il composa sur le droit romain des *gloses* que l'on croit perdues ou du moins qui sont demeurées inédites. G. B.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, t. II, p. 369. — Savigny, *Geschichte des römischen Rechts*, t. V, p. 68.

FURIUS (Maison des), Furia gens. Maison patricienne, très-ancienne, qui s'écrivait d'abord *Fusia*. L'histoire nous laisse dans l'obscurité sur l'origine de la *Furia gens;* mais comme le nom de Furius figure sur beaucoup d'inscriptions sépulcrales trouvées à Tusculum, on en a conclu que la maison Furia était originaire de cette ville. Le premier Furius qui paraît dans l'histoire, c'est Sex. Furius Medullinus, consul en 488 avant J.-C. Les surnoms de cette maison sont : Aculeo, Bibaculus, Brocchius, Camillus, Crassipes, Fusus, Luscus, Medullinus, Pacilus, Philus et Purpureo. On trouve aussi des Furius plébéiens; ils descendaient probablement d'anciens affranchis de la *Furia gens*. Pour les principaux membres de cette maison, *voy*. Bibaculus, Camillus, Philus, Purpureo. Quant aux Furius qui ne sont pas mentionnés à leurs surnoms de famille, les principaux sont:

FURIUS (*Quintus*), souverain pontife en 449. Quand le peuple revint de sa sécession sur l'Aventin, Q. Furius tint les comices où furent nommés les premiers tribuns.

Tite-Live, III, 54.

FURIUS (*Lucius*), général romain, vivait vers 200 avant J.-C. Il fut chargé de diriger en qualité de préteur la guerre contre les Gaulois, aussitôt après la fin de la guerre d'Annibal en 200. Il s'établit d'abord à Ariminium, puis il marcha contre les Gaulois, qui assiégeaient Crémone, et les mit en déroute dans une grande bataille. Cette victoire causa une grande joie à Rome, et Furius obtint les honneurs du triomphe, malgré l'opposition de quelques vieux sénateurs.

Tite-Live, XXXI, 21, 47-49.

FURIUS (*Publius*), fils d'un affranchi, tribun du peuple en 100 avant J.-C. Il se déclara pour Saturninus et Glaucia. Après le meurtre de Saturninus, il s'opposa au rappel de Metellus, malgré la volonté du sénat et les instances du fils de Metellus. A l'expiration de sa charge, il fut accusé devant le peuple pour les actes de son tribunat, et mis en pièces par la multitude exaspérée.

Appien, *Bel. civ*. I, 33. — Dion Cassius, *Fragm. Peiresc.*

FURIUS (*Frédéric*), surnommé *Seriolanus*, moraliste et homme d'État espagnol, né dans le royaume de Valence, vers 1510, mort à Valladolid, en 1592. Après avoir fait ses études à Paris, il se rendit à Louvain. Il y soutint contre Bononia, un des professeurs de l'université, l'utilité de la traduction de la Bible en langue vulgaire. Il publia à ce sujet un livre que l'Église romaine mit à l'index, et qui l'exposa même à des poursuites plus graves. Mais Charles-Quint, qui estimait son savoir et ses mœurs, le prit sous sa protection, et l'attacha à son fils Philippe II. Furius ne quitta plus ce prince, et pendant la guerre des Pays-Bas, il mit tout en œuvre pour amener une conciliation entre les insurgés et le roi d'Espagne. Le prince d'Orange ne voulut se prêter à aucune proposition de paix. Ces détails sont empruntés à De Thou. Cet historien fait de Furius une mention détaillée et très-honorable : il le compare à Montaigne. Cet éloge paraît exagéré. Furius est resté aussi obscur que le

moraliste français est devenu célèbre. On a de lui : une *Rhétorique*, publiée à Louvain, en 1544 ; — *Bononia, sive de Libris Sacris in vernaculam linguam convertendis, libri duo;* Bâle, 1556, in-8° ; — *Del Consejo y Consejero;* Anvers, 1559, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en latin par Simon Schardius et par Christophe Warsevicius.

De Thou, *Historia mei temporis*, l. LX et CIV. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

FURLANETTO (*Bonaventura*), surnommé *Musin*, compositeur italien, né à Venise, le 27 mai 1738, mort dans la même ville, le 6 avril 1817. Après avoir fait ses études au collége des jésuites, il entra dans les ordres, puis il se livra exclusivement à la culture de la musique, et devint un des premiers compositeurs de Venise. Il fut bientôt après nommé maître de musique des jeunes filles de l'hôpital de La Pietà. Le jeune maître écrivit pour ses élèves une quantité considérable de messes, d'oratorios, de cantates. Cette musique, exécutée avec beaucoup d'ensemble, sous sa direction, eut un grand succès, et lui valut la place de maître de la chapelle de Saint-Marc. Furlanetto se distingua particulièrement dans la fugue et le contre-point. Parmi ses compositions, on cite sa cantate théâtrale *Galatea*, ses deux oratorios *Il Tobie* et *Il Voto di Jefte*, et sa cantate religieuse *Il S. Giovanni Nepomuceno*.

Caffi, *Della Vita e del comporre di Bonaventura Furlanetto, detto Musin*; Venise, 1820, in-8°. — Fétis, *Biographie musicale*.

FURLONG (*Thomas*), poëte irlandais, né à Searawalsh, vers 1797, mort le 25 juillet 1827. Destiné au commerce par son père, qui était fermier, il entra à quatorze ans chez un marchand de Dublin, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, pour lesquelles il avait un goût prononcé. Il apprenait encore le commerce que déjà ses *Essais* étaient accueillis par les recueils de Dublin et de Londres. Il mourut au moment où le jugement public lui assignait une place à côté du célèbre Moore. Il excellait surtout dans le genre satirique. On a de lui : *The Misanthrop*, poëme didactique, 1820, outre un grand nombre de pièces insérées dans des recueils tels que le *New Monthly Magazine*, 1821, le *Morning Register*, 1825, etc.

New Monthly Magaz. — *Robin's London and Dublin Magaz.*

FURMER (*Bernard-Gheerbrant*), historien hollandais, né à Leeuvarde (Frise), vers 1540, mort le 6 août 1616. Il fit ses premières études dans sa ville natale, sous la direction de Suffridus Petri. On croit qu'il alla les achever en Allemagne, et qu'il s'y fit recevoir docteur en droit civil et en droit canon. Nommé en 1597 successeur de Suffridus Petri dans la place d'historiographe des états de Frise, il se mit aussitôt en devoir de continuer les ouvrages de cet écrivain et de le défendre contre ses adversaires. Il s'en acquitta plutôt avec l'enthousiasme d'un disciple qu'avec le jugement d'un historien. On a de lui : *Annalium Phrisicorum Libri tres, quorum primus de principibus, alter de ducibus, tertius de regibus tractat;* Franeker, 1609, in-4° ; — *Annalium Phrisicorum Trias altera;* Franeker, 1612, in-4° ; — *Pro antiquitate Frisiæ Apologia, adversus Ubbonem Emmium;* Franeker, 1613, in-4°. On doit encore à Furmer la première édition des Chroniques de Jean de Beka et de Guillaume Heda.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XVI.

FURNIUS (*Caius*), homme politique romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il fut tribun en 50. Cicéron, dont il était l'ami et le correspondant, s'adressa à lui pour obtenir d'être rappelé à la fin de la première année de son proconsulat en Cilicie, et pour qu'on célébrât son retour par une supplication ou des prières publiques. Furnius y consentit; mais dans son plébiscite il déclara que Cicéron serait rappelé si les Parthes restaient tranquilles jusqu'au mois d'août 50. Cette clause mécontenta Cicéron, parce que les Parthes avaient coutume de faire leurs invasions au mois de juillet. Furnius s'opposa aux exigences déraisonnables du parti oligarchique, qui voulait que César résignât immédiatement et sans conditions son proconsulat de Gaule. Au commencement de la guerre civile, il porta à Cicéron les propositions amicales de César. Plus tard il fut le lieutenant de Plancus pendant les guerres du second triumvirat jusqu'après la bataille de Philippes en 42. Durant la lutte d'Octave et d'Antoine, il tint Cicéron au courant des sentiments des légions romaines et de leurs chefs. Dans la guerre de Pérouse, 41-40, il prit parti pour L. Antoine, et défendit Sentinum en Ombrie contre Octave. Il fut un des trois officiers chargés par L. Antoine, de négocier la paix. Octave le reçut avec assez de bienveillance pour que le parti d'Antoine, révoquât en doute sa fidélité. Préfet de l'Asie Mineure en 35, il fit prisonnier Sextus Pompée. Après la bataille d'Actium, en 31, il se réconcilia avec Auguste, et reçut de lui le rang de sénateur consulaire. Il fut nommé un des consuls suppléants en 29, et devint en 21 préfet de la Gaule Citérieure.

Cicéron, *Ad Att.*, V, 2, 18; VI, 1; IX, 6, 11; VII, 19; *Ad Fam.*, VIII, 10; IX, 24; X, 1, 2, 4, 6, 8, 11, 12; XV, 14. — Appien, *Bel. civ.*, V, 30, 40, 41; 137-142. — Dion Cassius, XLVIII, 13, 14; LII, 42. — Seneca, *De Benef.* II, 25. — Florus, IV, 12.

FURNIUS. *Voy.* FARNÈSE.

* **FURRER** (*Jonas*), homme d'État suisse, né à Winterthur, en 1805. Après avoir reçu sa première instruction dans sa ville natale, il étudia le droit et la science politique à Zurich, puis à Heidelberg et à Gœttingue. Revenu à Zurich, il se fit tellement remarquer par l'intégrité de son caractère et l'étendue de ses connaissances, qu'il mérita d'être élu membre du grand conseil. Il y travailla activement aux lois annoncées

par la constitution de 1831. Membre du conseil d'instruction de 1837 à 1839, il rendit d'importants services à l'enseignement public. Lorsqu'il fut question d'introduire un droit civil nouveau, Furrer s'occupa surtout du droit de succession en ce qui concernait la ville de Winterthur. En 1838, il obtint à Zurich le titre de docteur, et en 1839 il fut président du grand conseil. Au milieu des agitations de cette dernière année, Furrer ne garda pas longtemps ces fonctions. Mais dès 1842 il rentra au grand conseil, et en 1844 il fut élevé de nouveau à la présidence. Lors de l'insurrection qui suivit la suppression des couvents d'Argovie, il contribua à faire adopter les résolutions du 26 janvier 1845, qui contribuèrent à mettre fin à une réaction qui durait depuis 1839. Au mois d'avril 1845 Furrer fut nommé bourgmestre; puis il dirigea en qualité de président la diète ouverte par lui le 5 du même mois. Il mérita alors toute la confiance de ses concitoyens par son attitude ferme et digne vis-à-vis des puissances étrangères. Représentant de la diète de Zurich en 1847 et 1848, il fit tous ses efforts pour amener la dissolution du Sonderbund, et lorsque ce but eut été atteint pour la formation d'une nouvelle constitution fédérale, on l'élut député dans le canton d'où il était originaire; enfin, il fut nommé président de la diète. En 1852 il remplit de nouveau ces hautes fonctions.

Conversations-Lexik.

FÜRSTEMBERG. *Voy.* FUERSTENBERG.

FURSTENAU (*Jean-Herman*), médecin allemand, né en mai 1688, à Herford (Westphalie), mort le 7 avril 1756. Il étudia la médecine à Wittemberg, à Iéna, enfin à Halle, où il se fit recevoir docteur en 1709. Il voyagea ensuite en Hollande et en Angleterre, et se lia avec Leibnitz, Ruysch, Almeloveen, Boerhaave. Il revint à Herford en 1717, et alla occuper en 1730 la chaire de médecine à Rinteln (Hesse-Cassel). Il devint membre de l'université de Gœttingue et de l'Académie des Curieux de la Nature. On a de lui beaucoup de mémoires, publiés dans les *Actes* de cette Académie, et un assez grand nombre de dissertations imprimées séparément. Les principales sont : *Epistola de Morbis Jurisconsultorum;* Francfort, 1720, in-4°; — *Desiderata Medica, variis in locis et varia forma, tandem junctim edita;* Leipzig, 1727, in-8°; — *Novum circa Aeroscopiam Tentamen, quo ex gravitate et elasticitate aeris omnes ejus motus derivantur;* Rinteln, 1732, in-4°; — *Spicilegium observationum de Indorum Morbis et Medicina;* Rinteln, 1735, in-4°; — *De Meritis Lutheri in œconomiam publicam et privatam;* Rinteln, 1749, in-4°.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FURSTENAU (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, fils du précédent, né à Rinteln, le 31 octobre 1724, mort le 22 mars 1751. Dès l'âge de seize ans il possédait des connaissances en médecine et dans les langues orientales. Reçu docteur en 1745, il devint deux ans plus tard membre de l'Académie des Curieux de la Nature et professeur d'anatomie et de chirurgie à Rinteln. Une mort prématurée l'enleva à la science. On n'a de lui que quelques dissertations et des mémoires dans les *Actes* de l'Académie des Curieux de la Nature.

Éloy, *Dict. de la Médecine.* — *Biogr. médicale.*

* **FURTADO** (Le P. *Francisco*), poëte portugais, né à Gouveia (évêché de Coïmbre), le 12 mars 1740, mort après 1816. Ses parents étaient des laboureurs aisés. Élevé chez les Jésuites, il fit profession dans cet ordre le 1er septembre 1755. Lors de l'expulsion des religieux dont il faisait partie (1759), il passa à Rome, et jusqu'à sa mort il ne quitta plus l'Italie. On lui attribue plusieurs poëmes d'une grande étendue, entre autres l'*Olyssipo libertado*, en vingt chants, dont le roi Affonso Henriquez serait le héros, et qui restent encore inédits dans une bibliothèque de Rome. Le vicomte da Carreira a rapporté de cette ville une traduction en vers des *Géorgiques* composée par le P. F. Furtado, et qui dénote un grand talent. Des fragments en ont été publiés. F. D.

Jozé-Maria da Costa e Sylva, *Ensaio biographico-critico sobre os melhores poetas portuguezes;* Lisbonne, 1853, t. VI.

FURTADO (*Abraham*), philanthrope français, né à Londres, en 1756, mort le 29 janvier 1817. Sa mère, qui habitait Lisbonne, avait eu le temps d'échapper au tremblement de terre qui détruisit presque entièrement cette ville. Ne pouvant vivre librement en Portugal, en raison de l'intolérance qui en excluait la communion israélite, à laquelle il appartenait, Furtado, encore enfant, vint demeurer en France, d'abord à Bayonne, ensuite à Bordeaux. Après avoir acquis quelque aisance dans les affaires maritimes, il se retira à la campagne, où il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il avait fait partie, en 1787, de la commission chargée par Malesherbes de rechercher les moyens d'améliorer le sort des Israélites; en 1790 il avait été membre de la municipalité de Bordeaux. Proscrit en 1793, il avait réussi à se soustraire à une mort imminente. En 1807 il vint siéger au grand sanhédrin, convoqué par l'empereur, et présida cette assemblée, où il se fit remarquer par son éloquence. En 1812 il sortit de nouveau de sa retraite pour aller solliciter en Russie la grâce de quelques Israélites que Napoléon voulait priver de leurs droits civils. Revenu à Bordeaux après avoir heureusement accompli sa mission, il fut nommé secrétaire de l'un des consistoires dont il avait provoqué la formation. Après les Cent Jours il rentra dans l'administration municipale, où il s'acquitta loyalement de ses fonctions.

Michel Berr, *Éloge de Furtado.*

FURTENBACH (*Joseph*), mathématicien allemand, natif de Leutkirch, mort le 17 janvier 1667. Il fut architecte à Ulm. On a de lui : *Architectura universalis, civilis, navalis, mar-*

tialis; — *Itinéraire de l'Italie*, en allemand; — et d'autres ouvrages sur l'architecture.

Witte, *Diar. biog.*

* **FÜRTERER** (*Ulrich*), peintre et poëte allemand, vivait à Munich vers la fin du quinzième siècle. Il est l'auteur d'une vaste compilation qui renferme à peu près tout le cycle breton, plus la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes. Elle se divise en treize parties, dont voici les titres : 1° La guerre de Troie et l'expédition des Argonautes; 2° Merlin; 3° Gaudin et Gamurek; 4° Tschionatulander et Sigune; 5° Parzival; 6° Lohengrin; 7° Flores et Wigalois; 8° Siegfrid d'Ardemont; 9° Meleranz de France; 10° Iwein; 11° Persybein; 12° Paytislier; 13° Lanzelot. Au commencement de cette dernière partie, qui est de beaucoup la plus considérable, et dont les douze autres pourraient bien n'être que l'immense préface, Fürterer fait l'éloge du duc de Bavière, Albert IV. L'ouvrage entier (nous n'osons dire le poëme) a plus de 80,000 vers, divisés en strophes semblables à celles du *Titurel* (de W. d'Eschenbach). Le peintre de Munich a fidèlement copié la forme métrique employée par son illustre devancier; mais c'est tout ce qu'il lui a dérobé, et sa pâle et diffuse imitation fait voir combien était complète à la fin du quinzième siècle la décadence de la poésie chevaleresque. Ulrich Fürterer a fait, outre la compilation dont nous venons de parler, une chronique de Bavière. Ses œuvres n'ont point été imprimées et ne méritent guère de l'être : quelques fragments seulement ont été publiés par Aretin et Michaeler; les manuscrits se trouvent à Munich et à Vienne. PEY.

Hagen, *Museum*, I, p. 160 et 568. — Koberstein, *Grundriss*, p. 264. — Karl Gœdeke, *Das Mittelalter*, VI.

* **FUSCARARIUS** (*Gilles*), légiste italien, né à Bologne. Il professa avec éclat, de 1262 à 1289, le droit canon dans sa patrie; il laissa divers écrits : *De Ordine judiciario*; — *De Decretalibus*; — *De Officio Tabellionis*, etc. Tout cela est maintenant la proie de l'oubli. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. I, p. 49. — Sarti, *De claris Archigymnasii Bononiensis Professoribus*, 1769, t. I, p. 768. — Savigny, *Geschichte des römischen Rechts*, t. V, p. 461.

FUSCH. *Voyez* FUCHS.

* **FUSCUS** (*Arellius*), rhéteur latin, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Il enseigna la rhétorique avec éclat dans les dernières années d'Auguste. Né dans l'ordre équestre, il fut dégradé de ce rang pour quelque fait scandaleux aujourd'hui inconnu. Il fut le professeur du poëte Ovide et du philosophe Fabianus. Il déclamait plus souvent en grec qu'en latin, si l'on en croit Sénèque. D'après le même auteur, le style des déclamations de Fuscus était plus brillant que solide, plus antithétique qu'éloquent. Son *Éloge de Cicéron* est le plus intéressant specimen qui nous reste de sa manière. Les *Suasoriæ* et les *Controversiæ* de Sénèque abondent en citations de Fuscus. Son rival dans l'enseignement de la rhétorique, Porcius Latro, semble avoir eu un style tout différent. Il paraît qu'il y eut deux Arellius Fuscus, le père et le fils, puisque Sénèque attache souvent à ce nom la qualification de *pater*.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 12. — Sénèque, *Controversiæ*, *proem.*, 11, X; *Suasoriæ*, IV, VII.

* **FUSCUS** (*Aristius*), poëte latin, vivait vers 30 avant J.-C. Il n'est connu que par l'amitié d'Horace. Acron appelle Fuscus un poëte tragique; Porphyrion, un poëte comique, tandis que d'autres scoliastes le donnent pour un grammairien. Comme les noms de Viscus et Tuscus peuvent facilement se changer en Fuscus, Heinsius a cru retrouver Aristius Fuscus dans le Viscus d'Horace (*Sat.*, I, 9, 22) et dans le Tuscus mentionné par Ovide (*Pont.*, IV, 16, 20) comme l'auteur d'un poëme intitulé *Phyllis*. Horace adressa une ode et une épître à Aristius Fuscus; il l'introduit aussi dans plusieurs endroits de ses Satires.

Horace, *Carm.*, I, 22; *Sat.*, I, 9, 61; *Epist.*, I, 10. — Heinsius, *Ad Ov. ex Pont.*, IV, 16, 20. — Jahn, *Jahrbuch der Phil.*, II, 4, p. 420, pour l'année 1829.

* **FUSCUS** (*Cornelius*), général romain, vivait dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut un des plus actifs adhérents de Vespasien dans la lutte de celui-ci contre Vitellius. Par son zèle et sa popularité parmi les soldats, il tint le premier rang après Antonius Primus. Pendant le règne de Néron, Fuscus vécut retiré dans une campagne que lui avaient laissée ses ancêtres. Il prit du service sous Galba, et fut nommé procurateur de la Pannonie. Dans la guerre de Vespasien et de Vitellius, la flotte de Ravenne choisit Fuscus pour chef, et sous ses ordres elle suivit, le long des côtes orientales de l'Italie, les mouvements des troupes de Vespasien. Celui-ci récompensa Fuscus de ses services par les insignes et le rang de préteur. Il eut aussi le commandement des gardes du palais, et s'abandonna à tout le luxe de son temps. Juvénal nous le montre rêvant les combats dans sa villa de marbre :

Fuscus marmorea meditatus prælia villa.

Domitien changea en réalités les rêves de son général, et l'envoya contre Décébale, qui avait défait l'armée romaine et qui ravageait la province de Mésie. Fuscus passa le Danube, mais il se laissa surprendre par les Daces, qui lui détruisirent son armée et lui enlevèrent ses bagages et ses étendards.

Juvénal, IV, 112. — Martial, *Epig.*, VI, 76. — Tacite, *Hist.*, II, 86; III, 4, 12, 42, 66; IV, 44. — Suétone, *Domit.*, 6. — Dion Cassius, LXVIII, 9. — Orose, VII, 10. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, vol. III, p. 172.

FUSCUS. *Voy.* FOSCO et NEGRI.

FUSÉE. *Voy.* AUBLET.

FUSELI. *Voy.* FUESSLI.

FUSELIER. *Voy.* FUZELIER.

FUSI (*Antoine*), controversiste français, né en Lorraine, vers 1565, mort dans le pays de Vaud, en 1635. Il étudia à Louvain, y prit ses

degrés en théologie, et vint à Paris, où il se fit recevoir docteur de Sorbonne. Il se donne en tête d'un de ses ouvrages les titres de protonotaire apostolique, de prédicateur et confesseur de la maison du roi. On sait de plus qu'il était curé de l'église de Saint-Barthélemy et de Saint-Leu-Saint-Gilles. En 1609, les marguilliers de Saint-Leu lui intentèrent un procès criminel, l'accusant de mener une vie peu conforme à son état, et de tenir même enfermée dans sa chambre une fille dont il avait eu un enfant. On ne sait ce qui arriva alors de cette poursuite, que L'Estoile attribue aux jésuites, « lesquels, dit-il, lui en voulaient pour ne leur avoir jamais voulu accorder sa chaire, disant qu'il perdrait plutôt sa cure que d'endurer un jésuite prêcher dans son église. Les trois accusations proposées contre lui étaient seulement d'hérésie, sorcellerie et paillardise. Je l'ai toujours reconnu pour honnête homme. » Fusi, voulant se venger de Nicolas Vivian, premier marguillier de Saint-Leu, publia contre lui un libelle diffamatoire intitulé *Mastigophore*. Vivian le poursuivit à ce sujet; Fusi, arrêté le 12 juillet 1612, fut privé de ses bénéfices, interdit de toute fonction ecclésiastique et condamné à une réparation envers Vivian. Cette réparation consista en un emprisonnement de quatre ou cinq ans. Au sortir de prison, n'ayant pas de quoi vivre, Fusi se rendit à Genève, où il renonça à la religion catholique pour embrasser le calvinisme. Il se maria, et exerça le ministère évangélique dans le pays de Vaud. On a de lui : *Factum pour M. Antoine Fusi, docteur en théologie, contre maître Nicolas Vivian et autres, marguilliers;* sans date, in-8°; — *Le Mastigophore ou Précurseur du zodiaque. Auquel, par manière apologétique, sont brisées les brides à veaux de maître Juvain Solanicque* (anagramme de Nicolas Vivian), *pénitent repenti, seigneur de Mordrect, et d'Amplademus en partie du côté de la Mouë, traduit de latin en françois par maître Victor Grevé, géographe microcosmique;* 1609, in-8° : c'est un libelle burlesquement injurieux contre le marguillier Vivian. Il est impossible de voir un galimatias plus extravagant et plus inintelligible; — *Le Franc Archer de la vraye Église, contre les abus et énormités de la fausse;* Paris, 1619, in-8°. C'est une violente attaque contre l'Église romaine. Le style n'en est pas moins bizarre que dans l'ouvrage précédent. On trouve dans Nicéron l'indication de plusieurs écrits auxquels donna lieu la condamnation et l'apostasie de Fusi.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIV.

FUSINA (*Andrea*), sculpteur milanais, vivait à la fin du quinzième siècle. Il travailla à la chartreuse de Pavie et à la cathédrale de Milan, où il fit, avec Brambilla, le Gabbo et autres habiles sculpteurs, les bas-reliefs de la chapelle *dell' Albero;* mais on ignore la part qui revient à chacun d'eux. On croit pouvoir attribuer à Fusina une *Madeleine* tenant un vase à la façade de la même basilique, et un bel autel exécuté en 1485 dans la cathédrale de Sienne. Quoi qu'il en soit, on ne connaît de bien authentique de lui que le *tombeau de Daniel Birago, archevêque de Mitylène*, dans l'église de la Passion de Milan; ce monument, chef-d'œuvre d'élégance, de grâce, de goût et de pureté, suffit seul pour placer son auteur au premier rang de l'école milanaise. On lit en gros caractères sur le socle :

ANDREAE FVSINAE OPVS. MCCCCLXXXXV.

Orlandi dit que sous le règne de Clément XI, de 1700 à 1720, vécut à Rome un autre sculpteur du même nom et de la même famille, qui exécuta quelques bonnes statues et plusieurs bustes du pontife. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*, — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

FUSSIEN (Saint). *Voy*. FUCIEN.

* **FUX** ou **FUCHS** (*Jean-Joseph*), compositeur allemand, né en 1660, dans la haute Styrie. On ignore l'époque de sa mort, mais il vivait encore en 1732. Il fit son éducation musicale en Bohême, et après avoir visité l'Allemagne, la France et l'Italie, il vint se fixer à Vienne, où, en 1695, il était attaché au service de la cour. Pendant quarante ans, il fut successivement maître de chapelle des empereurs Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI. Ses premières productions furent des compositions religieuses, qui sont restées manuscrites, et des pièces de musique instrumentales qu'il publia en 1701 et qu'il dédia à Joseph Ier. En 1714, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'archiduchesse, tante de Charles VI, il composa la musique d'un opéra intitulé *Élisa*. L'empereur était excellent musicien; l'opéra d'*Élisa* lui plut tellement que pour témoigner sa satisfaction à son maître de chapelle, il voulut tenir lui-même le clavecin à la troisième représentation. On rapporte que Fux, qui s'était placé à ses côtés pour lui tourner les pages de la partition, voyant l'habileté avec laquelle le monarque accompagnait, s'écria : « Quel dommage que Votre Majesté ne soit pas un maître de chapelle! — Ne vous inquiétez pas, mon cher maître, lui répondit l'empereur en riant, je me trouve bien comme cela. » En 1723, Fux fut chargé d'écrire la musique d'un opéra ayant pour titre *Costenza e Fortezza*, qui fut représenté à Prague pour le couronnement de Charles VI comme roi de Bohême, et dont les airs de ballet étaient de Nicolo Matthei. Toute la chapelle impériale se rendit dans la capitale de la Bohême pour se joindre aux principaux artistes de cette ville et à beaucoup d'autres qu'on avait appelés d'Italie et d'Allemagne. Fux souffrait de la goutte; l'empereur le fit transporter en litière à Prague pour le faire assister à l'exécution de son ouvrage, que dirigea le maître italien Caldara, et fit placer son fauteuil à côté du sien dans sa loge.

Rien ne manqua au triomphe du compositeur. Charles VI lui donna en 1725 une nouvelle preuve d'estime en se chargeant de la dépense nécessaire à la publication d'un grand traité de composition auquel Fux travaillait depuis plusieurs années. Après avoir fait représenter sur le théâtre de la cour *La Corona d'Arianna*, Fux lui donna, en 1731, *Eneca negli Elisi;* ce fut le dernier ouvrage de ce maître, qui, âgé alors de soixante-et-onze ans, était accablé d'infirmités. Voici la liste de ses principales productions : MUSIQUE D'ÉGLISE : onze *messes*, écrites pour quatre voix, avec accompagnement d'orgue ou d'orchestre ; — *Ad te, Domine, levavi animam meam*, motet à quatre voix et orgue;—*Confitebor tibi, Domine*, à quatre voix, deux violons, deux hautbois, deux violes, violoncelle et basse ; — *Libera me, Domine* ; — *Salve, Regina* ; — *Ave, Maria*, à quatre voix ; — OPÉRAS : *Elisa;* Vienne (1715) ; — *Psyché*, trois actes (1719) ; — *Costanza e Fortezza;* Prague (1723) ; — *La Corona d'Arianna ;* Vienne (1726) ; — *Eneca negli Elisi;* Vienne (1731)|; — MUSIQUE INSTRUMENTALE : *Concentus musico-instrumentalis, in 7 partitas divisus;* Nuremberg, 1701 ; les pièces que contient ce recueil furent écrites pour le service de la cour impériale ; — Six *ouvertures* pour deux violons, viole, basse, deux hautbois et basson ; — *Trios* pour deux violons et basse. — Le traité du contrepoint et de la fugue de Fux parut à Vienne, en 1725, sous le titre de *Gradus ad Parnassum, sive manuductio ad compositionem musicæ regularem, methodo nova, ac certa, nondum ante exacto ordine in lucem edita*. Ce traité, devenu classique, a été traduit en allemand, en italien, en français et en anglais. D. DENNE-BARON.

Gerber, *Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FUZELIER (*Louis*), auteur dramatique français, né à Paris, en 1672, mort en cette ville, le 19 septembre 1752. Il fut un des plus féconds fournisseurs des théâtres de la Foire, et le zélé collaborateur de Lesage dans ces joyeuses pièces qui furent représentées sur les tréteaux de Godard, soit à la Foire Saint-Germain, soit à la Foire Saint-Laurent. Plusieurs de ces pièces sont en écriteaux, car les Comédiens Français, effrayés de la rude concurrence qui leur était faite par les comédiens forains jouant les arlequinades de Lesage, de Piron, de Dorneval et de Fuzelier, obtinrent des arrêts qui défendaient à ces derniers de donner aucune comédie par dialogue ni par monologue ; et ce fut alors qu'on inventa les *écriteaux ;* ces écriteaux étaient une espèce de cartouche de toile roulée sur un bâton, et dans lequel était écrit en gros caractère le couplet avec le nom du personnage qui aurait dû le chanter. L'écriteau descendait du cintre et était porté par deux enfants habillés en amour, qui le tenaient en support. Les enfants déroulaient l'écriteau, l'orchestre jouait l'air du couplet et donnait le ton aux spectateurs, qui chantaient eux-mêmes ce qu'ils voyaient écrit, pendant que les acteurs y accommodaient leurs gestes. Le plus grand nombre des pièces de Fuzelier est écrit de cette manière. Cependant, il travailla aussi pour le Théâtre-Français, et il a fait jouer sur cette scène : *Momus fabuliste, ou les noces de Vulcain*, sa meilleure pièce, un acte, en vers libres ;—*Les Amusements de l'Automne ; Les Animaux raisonnables ;* — *Les Amazones modernes ;* — *Le Procès des Sens ;* — *Cornélie vestale*, tragédie en cinq actes : cette pièce est du président Henault, qui a même attaqué Fuzelier assez vivement pour quelques changements faits, dit-il, sans lui, et qui ont compromis le succès de son œuvre.

Fuzelier était petit, trapu et fort gros, ce qui le gênait au dernier point pour marcher; aussi se servait-il pour ses courses d'une brouette dans laquelle il se faisait porter par un homme qu'il appelait *son cheval baptisé*.

Toutes les pièces de Fuzelier sont fort gaies, facilement écrites, et quelquefois on y trouve des vers assez heureux, tels que ceux-ci par exemple :

Pourquoi voulons-nous apprendre
La loi du sombre avenir ?
Nous devons toujours l'attendre,
Sans jamais la prévenir.
D'une aimable inquiétude
Ne perdons point la douceur :
C'est souvent l'incertitude
Qui fait le prix du bonheur.

Ces pièces ont été imprimées dans divers recueils : *Le Théâtre de la Foire, Les Parodies du nouveau Théâtre Italien, le Théâtre des petits Appartements*, etc. ; comme la liste en est fort longue, nous nous contenterons de citer seulement les plus remarquables : *Arion*, tragédie lyrique en cinq actes ; 1714 ; — *Arlequin baron allemand, ou le triomphe de la folie*, comédie en trois actes ; 1712 ; — *Arlequin Énée, ou la prise de Troie*, comédie en trois actes et un prologue ; — *Arlequin et Scaramouche vendangeurs ;* 1710 ; — *L'École des Amants*, trois actes, en vers libres ; 1745 ;— *Les Indes galantes*, trois actes et un prologue, en vers libres ; 1735, etc. Fuzelier a inséré aussi beaucoup d'articles dans le *Mercure*, qu'il dirigea depuis 1744 jusqu'à sa mort. Hector MALOT.

Desboulmiers, *Hist. du Théâtre de l'Opéra-Comique*. — Les frères Parfait, *Mémoires pour servir à l'histoire du Théâtre de la Foire*. — Lesage et Dorneval, *Théâtre de la Foire*. — *Almanach des Spectacles de Paris*.

FYENS (*Jean*), en latin FIENUS, médecin belge, né à Turnout (Brabant), dans la première partie du seizième siècle, mort à Dordrecht, en 1584. Élevé parmi les enfants de chœur de la cathédrale de Bois-le-Duc, il acquit de grandes connaissances en musique, mais il se dégoûta de cette carrière, et étudia la médecine. Après avoir obtenu le grade de docteur, il alla pratiquer à Anvers. En 1584, cette ville ayant été assiégée par

le duc de Parme, Fyens se retira à Dordrecht, où il mourut. On a de lui un livre très-prolixe et fort peu instructif intitulé : *De Flatibus humanum corpus molestantibus Commentarius novus ac singularis, in quo flatuum natura, causæ et symptomata describuntur, eorumque remedia facili et expedita methodo indicantur*; Anvers, 1582, in-8°.

FYENS (*Thomas*), médecin belge, fils du précédent, né à Anvers, le 28 mars 1567, mort le 15 mars 1631. Après avoir fait d'excellentes études d'abord à Leyde, puis en Italie, où il eut pour maîtres Mercuriali, Costeo, Aranzi, Aldrovandi, Tagliacozzi, il revint dans les Pays-Bas, et fut nommé, en 1593, professeur de médecine à l'université de Louvain. Appelé en 1600 à la cour de Maximilien, duc de Bavière, il n'y resta qu'une année : l'archiduc Albert l'attira à Bruxelles, et lui conféra le titre de son premier médecin. Fyens ne tarda pas à quitter cette position pour reprendre son ancienne chaire de Louvain, où l'archiduc le retint en lui assignant un traitement de 10,000 ducats, égal à celui qu'on lui offrait à l'université de Bologne. Ses ouvrages sont surtout remarquables par la multitude des hypothèses et l'audace des assertions; en voici les titres : *De Cauteriis Libri quinque, in quibus vires, materia, modus, locus, numerus, tempus ponendorum cauteriorum ex veterum Græcorum, Arabum, Latinorum, nec non neotericorum sententia, quam dilucide explicantur*; Louvain, 1598, in-8°; — *De Viribus Imaginationis*; Louvain, 1608, in-8°; — *De Vi Formatrice Fœtus Liber, in quo ostenditur animam rationalem infundi tertia die*; Anvers, 1620, in-8°; une affirmation aussi formelle sur un sujet destiné à rester éternellement douteux devait soulever bien des contradictions; Fyens essaya d'y répondre dans les deux ouvrages suivants : *De Vi formatrice Fœtus Liber secundus, adversus Ludovicum Du Gardin, in quo prioris doctrina plenius examinatur et defenditur*; Louvain, 1624, in-8°; -- *Pro sua de animatione fœtus tertia die, opinione, Apologia, adversus Antonium Ponce Santa-Cruz*; Louvain, 1629, in-8°; — *De præcipuis Artis Chirurgicæ Controversiis, libri duodecim*; Francfort, 1649, in-4° : cet ouvrage, publié par Conring, annonce un grand savoir; c'est le chef-d'œuvre de Fyens; — *Semeiotice, sive de signis medicis tractatus : opus accuratissimum, omnibus medicinæ studia amplexantibus summe necessarium, in duas partes divisum*; Lyon, 1664, in-4°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, 211-213. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

FYOT DE LA MARCHE (*Claude*), historien français, né à Dijon, le 9 octobre 1630, mort dans la même ville, le 17 avril 1721. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé par le roi au prieuré de Pontailler. Il soutint en 1650 des thèses de théologie en présence de Louis XIV, du duc d'Orléans et du cardinal Mazarin, qui se trouvaient alors à Dijon. Il devint aumônier du roi en 1651, abbé de Saint-Étienne de Dijon en 1662, député du clergé en 1665, et conseiller d'État honoraire en 1669. Il avait acheté la riche bibliothèque de Godeau, évêque de Vence, et il la transmit à titre héréditaire à son petit-neveu, Fyot de La Marche, comte de Bosjan, président à mortier au parlement de Dijon. On a de lui : *Histoire de l'église abbatiale et collégiale de Saint-Étienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendant de cette abbaye*; Dijon, 1696, in-fol. Ce travail est estimé.

Moréri a confondu Fyot de La Marche avec Fyot de Vaugimois, son petit neveu.

E. REGNARD.

Le P. Anselme, *Le Palais de l'Honneur*; Paris, 1668 in-4°. — *Mercure de France*, décembre, 1721. — Moréri, *Le grand Diction. historique*. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

FYOT DE LA MARCHE (*François*, baron DE MONTPONT), neveu de Claude, magistrat français, né à Dijon, le 1er décembre 1669, mort à Paris, le 4 juillet 1716. Fils d'un président à mortier au parlement de Bourgogne, il étudia le droit, et devint conseiller au parlement de Paris. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Les Qualités nécessaires à un Juge, avec la résolution des questions les plus importantes sur les devoirs de sa profession*; Paris, 1699, 1700, et 1706, in-12; — *Le Sénat romain*; Paris, 1701, in-12; 2e édit., ibid., 1713, in-12, sous ce titre : *Tableau de l'ancien Sénat romain, où l'on décrit principalement les fonctions, les obligations et les prérogatives des sénateurs*, etc.; — *L'Éloge et les Devoirs de la profession d'Avocat*, Paris, 1713, in-12. E. REGNARD.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*. — Quérard, *La France littéraire*.

FYOT DE VAUGIMOIS, écrivain ascétique français, petit-neveu de Claude, né à Dijon, en 1689, mort à Lyon, vers 1750. Il était docteur en théologie, abbé de Notre-Dame du Tronchet et supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon. On a de lui : *Entretiens abrégés avec N.-S. J.-C., avant et après la messe*; Lyon, 1721, 4 vol. in-12. E. R.

Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*.

FYROUZ Ier, roi de Perse, de la dynastie des Arsacides, régna, suivant les écrivains orientaux, de l'an 83 à l'an 103 de notre ère. Fils de Valas, Volas, Pollas ou Vologèse Ier, il était frère de Hormouz et de Narsi, qui occupèrent le trône avant lui. Khosrou le renversa, et régna après lui. Il paraît être le même que le prince appelé *Pacorus* par les Grecs et les Romains (*voy.* PACORUS). Le mot Fyrouz, qu'on écrit aussi Firouz, signifie *victorieux, invincible*. Al. B.

FYROUZ II (le *Perosis* des Grecs), roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, régna de l'an 458 à l'an 484 de l'ère chrétienne. Son père,

Yezdedjerd II, sentant sa fin approcher, l'envoya dans le Mekran, comme gouverneur de cette province, afin d'assurer pendant son absence la couronne à Hormouz, son fils puîné, qui lui succéda en effet, en 456, et fut reconnu par les principaux personnages de l'empire. Fyrouz à cette nouvelle se réfugia au delà de l'Oxus (Djehoun). Le Turkestan obéissait alors à Ferganisch, appelé aussi Khakan et Khouch-Newaz, roi des Huns blancs ou Ephthalites, qui accueillit avec distinction le prince fugitif et lui fournit une armée de 30,000 hommes pour l'aider à reconquérir le trône auquel il avait droit. Fyrouz se mit bientôt en marche, et ne tarda pas à voir accourir sous ses drapeaux une foule de Persans. Hormouz, affaibli par cette défection, fut vaincu et mis à mort, en 458; ceux de ses partisans qui pouvaient inspirer quelque inquiétude subirent le même sort. Le règne du nouveau monarque commença sous de tristes auspices. La Perse fut affligée d'une sécheresse terrible, qui, dit-on, fit tarir le Djehoun et le Sir-Déria, et se prolongea pendant sept années consécutives, amenant à sa suite une famine horrible. Fyrouz ne négligea rien pour soulager la misère des populations, et sa conduite en cette occasion fit oublier à ses sujets les cruautés qu'il avait commises en montant sur le trône. Les bienfaits qu'il avait reçus du roi des Ephthalites auraient dû l'attacher à ce prince; mais Fyrouz ne se montra pas reconnaissant, et prétextant la tyrannie exercée par Khouch-Newaz sur son peuple, il marcha contre lui avec des forces considérables, et le força de battre en retraite. Il le poursuivait avec vigueur lorsqu'il rencontra sur sa route un officier de Khouch-Newaz, qui, mutilé et couvert de sang, se représenta comme une des victimes de la cruauté de son maître, et, feignant une haine profonde, lui offrit de le conduire par un chemin très-court et de le mettre ainsi en état de couper la retraite à Khouch-Newaz. Fyrouz, ne soupçonnant pas le piége qui lui était tendu, s'engagea dans des déserts arides, où son armée, manquant de vivres et d'eau, se vit tout à coup harcelée par des milliers d'ennemis et périt en grande partie. Ne pouvant ni avancer ni reculer, et menacé d'une perte certaine, Fyrouz se vit réduit à implorer la clémence de son bienfaiteur, qui, toujours généreux, le laissa rentrer dans ses États et lui fournit même des vivres, après lui avoir fait promettre de ne plus tourner ses armes contre lui. Fyrouz, loin de respecter ses serments, n'aspirait qu'à tirer vengeance de la honte qu'il avait subie. Rassemblant une nouvelle armée, il franchit encore l'Oxus, malgré les conseils de ses amis les plus dévoués. Khouch-Newaz l'attendit dans la plaine, et lui fit présenter à la pointe d'une lance le traité qu'il avait signé, en l'invitant à renoncer à son entreprise. Fyrouz, pour toute réponse, donna le signal de la bataille. Les troupes turkomanes tournant bientôt le dos furent poursuivies par les Persans, qui, dans l'entraînement de leur premier élan, vinrent se précipiter dans d'énormes fossés, dissimulés par des branchages recouverts de sable, où ils furent massacrés. Fyrouz périt lui-même dans cette journée (484), avec vingt-neuf de ses fils. Le vainqueur fit un butin immense. Parmi les prisonniers se trouvait une fille de Fyrouz, qu'il rendit à son fils et successeur Balas ou Palasch, appelé aussi Valens ou Vologèse par les Romains. — Plusieurs des événements que nous avons rapportés, d'après les écrivains orientaux, sont sans doute assez invraisemblables; mais il valait mieux les raconter tels qu'ils nous ont été transmis que de les dénaturer par une critique douteuse. L'histoire de Fyrouz offre d'ailleurs des variantes notables dans les différents auteurs. Nous lui avons donné un règne de vingt-six ans, que d'autres limitent à vingt-et-un. Quelques-uns le représentent comme un meurtrier et d'autres comme un prince juste, pieux et clément; mais tous s'accordent à vanter son courage, qui lui fit décerner le surnom de *Merdâneh*, c'est-à-dire *le Mâle* ou *le Brave*.

AL. BONNEAU.

Ferdousi, *Schah-Nameh*. — Mirkhond, *Rouzat-al-Safa*. — Khondemir, *Khélassé-al-Akbar*. — *Zeynet-oul-Tsouarikh*. — Malcolm, *Histoire de Perse*. — L. Dubeux, *Perse*; dans *l'Univers pittoresque*. — *Journal Asiatique*, tom. I, page 114 (1842).

FYROUZ, prince persan, fils d'Yezdedjerd III. En 652, après l'assassinat de son père, il se réfugia dans le Tokharistan, province de la grande Boukharie, et demanda des secours à l'empereur de la Chine, Kao-Tsoung, pour chasser les musulmans de la Perse. Ce prince lui fit répondre que la distance était trop grande pour qu'il pût lui envoyer une armée; mais pour lui montrer l'intérêt qu'il portait à son infortune, il écrivit au khalife en faveur de Fyrouz. Cette démarche ne produisit aucun résultat. Le fils d'Yezdedjerd se retira à la cour de Kao-Tsoung, qui, en 662, lui conféra le vain titre de roi de Perse, et profita de cette circonstance pour faire classer la Perse au nombre des provinces tributaires de son vaste empire. Fyrouz mourut en 679. Il est appelé *Pilou-sse* par les historiens chinois. Il laissa son titre à son fils, qui, malgré ses efforts, ne put déterminer le gouvernement chinois à lui prêter un secours efficace. Ce dernier descendant des Arsacides est nommé *Nianiché* (Ninus) par les lettrés du Céleste Empire.

Al. B.

Gaubil, *Histoire de la grande Dynastie des Thang*.

FYROUZ SCHAH Ier (*Roukn-Eddin*), souverain musulman de Delhi, monta sur le trône en 1236, à la mort de son père, Altamsch ou Altmich. Il avait été auparavant gouverneur du Padaoun et ensuite vice-roi du Lahore. Il n'avait aucune des qualités nécessaires à un monarque. S'abandonnant sans retenue à son goût pour le plaisir, il laissa gouverner, sous son nom, sa mère, esclave turkomane, dont les vices et la

cruauté mécontentèrent le peuple. Une révolte ne tarda pas à éclater. Fyrouz marcha contre les rebelles; mais, abandonné des siens, il tomba entre les mains de sa sœur, qui le fit jeter dans une prison, où il mourut bientôt. Il n'avait régné que sept mois. Sa sœur, appelée Mallekeh-Doran, et plus connue sous le nom de sultane Rézia, occupa le trône après lui. Il avait laissé un fils, nommé Massaoud, qui recouvra le pouvoir quelques années plus tard. Al. B.

FYROUZ SCHAH II (*Djelal-Eddyn*), roi de Delhi, régna de 1289 à 1296. Il était Afghan, de la tribu des Khildjis ou Chilligis, et il usurpa le trône, occupé depuis fort peu de temps par Kaï-Kobad, dernier prince de l'illustre famille des Gourides. Fyrouz était alors âgé de soixante-et-dix ans. Ne sachant pas si son usurpation serait supportée par le peuple, il feignit d'abord de gouverner au nom du fils de Kaï-Kobad, dont il ne tarda pas à se débarrasser. Malgré son grand âge, il montra de l'énergie contre les ennemis du dehors, comprima une révolte qui s'était manifestée dans le Malwa, et vainquit les Mongols, qui avaient envahi quelques provinces du Pandjab. A l'intérieur, il se rendit recommandable par sa justice et sa clémence. Les principaux omrahs de sa tribu, insistant auprès de lui pour obtenir la mort de quelques chefs rebelles : « Je suis vieux, répondit-il, et je veux descendre au tombeau sans répandre de sang. » Une conduite si généreuse fit aimer Fyrouz; mais sa bonté touchait souvent à la faiblesse, et bientôt les séditions se multiplièrent, des bandes armées infestèrent le pays et les gouverneurs des provinces se livrèrent à des exactions de toutes sortes. L'empire se trouvait donc en proie à de graves désordres, lorsque Fyrouz fut assassiné près de Manik, sur le Gange, par Allah-Eddyn, son neveu et son gendre, qu'il avait comblé de bienfaits et qui s'empara du trône. Fyrouz, redoutant l'esprit d'opposition des habitants de Delhi, avait, dès le commencement de son règne, fixé sa résidence à Kilogurry, qu'il orna de nombreux édifices. Le nom de Djelal-Eddyn, qu'il avait pris en montant sur le trône, signifie *gloire de la religion*. Al. B.

FYROUZ SCHAH III (*Mouzem-Mohasseb*), roi de Delhi, né en 1298, mort en 1388. Il était neveu de l'empereur Ghias-Eddyn-Toglik-Schah, et les omrahs l'élevèrent au pouvoir en 1351, après la mort de Mohammed III, qui l'avait désigné pour lui succéder. Fyrouz s'était fait remarquer dès 1347 par sa sagesse et ses excellentes qualités dans l'administration de la province de Delhi; il ne se démentit pas sur le trône. Le règne de son prédécesseur avait été désastreux sous tous les rapports; Fyrouz fit d'heureux efforts pour rétablir le calme et la prospérité, réprima quelques rébellions, et se livra tout entier aux devoirs de l'administration. Il allégea les impôts, et fit accomplir de grands travaux d'utilité publique. Au moyen de vastes canaux, il rendit fertiles des territoires jusque alors improductifs, et créa de nouvelles voies commerciales. Il réunit par un canal, de 165 kilomètres environ, le Setledje et le Djedjer; il divisa la Djemma en sept bras, dont l'un fut amené à Fyrouzabad ou Hissar-Fyrouzabad, ville qu'il avait bâtie en 1354; en 1357 il fit percer une haute colline pour l'arrosement des districts stériles de Sirhind et de Mounsourpour, et établit une communication entre les rivières de Kaggar et de Kerah. Il fonda, en outre, un grand nombre de mosquées, d'écoles, de caravansérails, d'hôpitaux, de bains, fit construire beaucoup de palais, de ponts et de routes. Il protégea aussi les lettres, et par ses ordres on traduisit plusieurs ouvrages du sanscrit en persan. Fyrouz sut ainsi augmenter les ressources de son empire et le bien-être des populations; mais il n'était pas doué des talents militaires qui avaient environné de tant d'éclat le règne de quelques-uns de ses prédécesseurs. Il ne sut pas faire rentrer le Dekhan sous son autorité et y retenir le Béhar et le Bengale, se contentant d'exiger de ces riches provinces un simple tribut, pour constater sa suzeraineté. Il ternit la gloire pacifique qu'il avait acquise par des cruautés inutiles envers les habitants de la contrée montagneuse de Kumaon. Les chefs de ce pays, ayant donné asile à un criminel qu'il voulait punir, il envoya contre eux un corps d'armée, réduisit en esclavage trente mille individus; et comme si cette vengeance n'eût pas été plus que suffisante, il dirigeait chaque année une nouvelle expédition sur le Kumaon, dont il finit par détruire ou chasser tous les habitants. Fyrouz abdiqua en 1386, en faveur de son fils Mohammed, qu'il voulait ainsi récompenser d'une grande injustice qu'il avait commise à son égard, car il avait été sur le point de le faire périr à la suite d'une accusation mensongère. Mohamed ne put se maintenir au pouvoir, et Fyrouz fut obligé de lui donner pour successeur Toghlik II, son petit-fils. Al. B.

Férichtah, *Ketabi Ferichtah Teinan*. — Dow, *Histoire de l'Indostan*. — Lacroix de Marlès, *Histoire générale de l'Inde*. — Montgommery-Martin, *The History of Eastern India*. — *Inde*; dans l'*Univers Pittoresque*.

FYROUZABADI. *Voy*. ALFIROUZABADI.

FYROUZAN, général persan, tué en 21 de l'hégire (641 de J.-C.). Nommé général en chef de l'armée persane, après la défection d'Hormouzan, il tenta vainement de mettre un terme aux succès des Arabes, qui s'étaient déjà rendus maîtres d'une grande partie de la Perse. A la tête de cent soixante mille hommes, il livra bataille aux musulmans, près de Nehavend, en 21 (641). Quoique Noman, général de l'armée musulmane, eût succombé au début de l'action, ses troupes restèrent maîtresses du champ de bataille. L'armée persane fut presque entièrement détruite, et Fyrouzan fut réduit à s'enfuir avec quatre mille hommes. Vaincu de nouveau par un corps de mille musulmans, il trouva lui-

même la mort dans ce dernier engagement. La défaite de Nehavend est la plus funeste qu'ait subie la dynastie des Sassanides; elle entraîna la chute de la monarchie persane. Aussi les Arabes appellent-ils cette journée *Feth al-Fotouh* (Victoire des Victoires).

E. BEAUVOIS.

Malcolm, *History of Persia*, t. I.

FYT ou **FEYDT** (*Jean*), peintre flamand, né à Anvers, en 1625, mort en 1671. Il excella dans la représentation des animaux morts ou vivants, des fleurs, des fruits, des vases de toutes sortes et des bas-reliefs en pierre ou en marbre. Son dessin est correct et fin, sa couleur vraie et vigoureuse, sa touche hardie et légère. La fraîcheur et le velouté des fruits et des fleurs, les plumes, les poils des animaux, sont rendus avec une vérité qui fait illusion. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, trois tableaux de *gibier et de volaille*, et le *Repos de Diane*, pendant lequel des nymphes apportent du gibier à la déesse; — dans celle de Dresde, *deux perdrix et un chien;* — et dans le musée du Louvre, deux tableaux de *gibier mort*. La plupart des toiles de Fyt sont en Belgique.

Descamps, *Vie des Peintres flamands et hollandais*.

G

GAAB (*Jean-Frédéric*), historien et théologien allemand, né à Gœppingen, le 10 octobre 1761, mort le 2 mars 1832. Il fit ses premières études aux séminaires de Blaubeuern et Bebenhausen. En 1779 il alla les continuer à celui de Tubingue, où il s'appliqua à la théologie, et en 1781 il fut reçu maître ès arts. Pendant quelques années il fut précepteur particulier à Speicher (canton d'Appenzell). En 1787 il devint inspecteur de la bibliothèque du séminaire de Tubingue, et c'est à cette époque que remontent ses premiers travaux littéraires, publiés d'abord sans indication de lieu d'impression. L'un de ces ouvrages est intitulé : *Erste Linie zu einer Geschichte der Dogmatik* (Premier linéament d'une histoire de la Dogmatique); l'autre a pour titre : *Observationes ad historiam Judaicam*. En 1788 Gaab fut nommé répétiteur au séminaire de Tubingue et professeur agrégé de philosophie en 1792. En 1798 il obtint le titre de professeur titulaire. Enfin, il devint successivement assesseur à l'inspection du séminaire théologique, éphore du même établissement en 1806, bibliothécaire de l'université en 1814, prélat et surintendant général (archevêque protestant). Gaab se distingua par ses vertus autant que par ses lumières. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Apologie Gregor's VII*; Tubingue, 1792; — *Observationes ad loca quædam Veteris Testamenti*; Tubingue, 1792, et dans les *Commentationes Theolog.* de Velthusen; — *Beitraege zur Erklaerung des Hohenliedes* (Documents pour servir à l'éclaircissement du Cantique des cantiques); Tubingue, 1796; — *Beitraege zur Erklaerung des ersten, zweiten und vierten Buchs Mosis* (Documents pour servir à l'explication des premier, second et quatrième livres de Moïse); Tubingue, 1796; — *Dissertatio de locis quibusdam Sententiarum Jesu Siracidæ*; ibid., 1809; — *Dijudicatio antiquarum Hoseæ versionum*; ibid, 1809; — *Animadversiones ad antiquiorem Judæorum historiam*; ibid., 1811; — *Erlaeuterungen zur juedischen Geschichte bis zur Zerstœrung Jerusalems durch die Reomer* (Éclaircissements pour servir à l'histoire juive jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains); ibid., 1824; — *Handbuch zum philologischen Verstaendniss der Apokryphen des Alten Testaments* (Manuel pour servir à l'intelligence philologique des apocryphes de l'Ancien Testament); ibid., 1818-1819, 2 vol. Enfin, Gaab a fourni de nombreux articles à diverses publications périodiques.

Meusel, *Gel. Teutschl.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAAL (*Bernært*), peintre hollandais, natif d'Harlem, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Élève de Wouwermans, il peignit, comme son maître, des *Batailles* et des *Manéges*. Ses tableaux étaient estimés pour la correction du dessin et le coloris. « Ce peintre, dit Descamps, avait le défaut de ne pouvoir vivre avec personne; cette singularité lui a fait tort. » Il eut cependant un associé, Isaac Koene, avec lequel il exécuta plusieurs tableaux qui furent vendus à l'étranger.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc.

*GAAL (*Georges* DE), auteur dramatique et conteur allemand, né à Presbourg, en 1783. D'Eisenstad, où il vint habiter en 1811, il passa à Vienne en qualité de bibliothécaire. On a de lui, traduits du hongrois : *Theater der Magyaren* (Théâtre des Magyares); Brunn, 1820; — *Maerchen der Magyaren* (Contes des Magyares); Vienne, 1822; — *Sagen und Novellen nach dem Magyarischen* (Légendes et Nouvelles tirées du magyare); Vienne, 1834.

Conversat.-Lex.

*GAAL (*Joseph*), écrivain hongrois, né à Grosskaroly, en 1811. Après avoir étudié le droit à Pesth, il fut attaché à l'administration d'Ofen. Il garda cette position jusqu'en 1848, époque où il entra au ministère des finances. En 1837 il fut élu membre de l'Académie hongroise. Gaal se fit connaître comme romancier et surtout comme poëte comique. Il reproduit avec naturel les mœurs et le langage des paysans. On a de lui : *Szirmay Ilona*; Ofen, 1837, 2 vol.; — *A Király Ludason*; Pesth, 1837, comédie; — *Peleskei notarius*, comédie en quatre actes; Pesth, 1838; — *Szerelem és Champagnei*, comédie; Pesth, 1840; — *Svotopluk*, tragédie. Cette dernière pièce n'eut pas autant de succès que les précédentes.

Conversat.-Lex.

GABALEONE (*Charles-Antoine-Jean-Pierre-Louis*), comte de SALMOGER et d'ANDEZENO, homme d'État piémontais, né à Turin, le 12 janvier 1755, mort à Rome, le 5 août 1831. Son père, grand-maître de l'artillerie sous Victor-Amédée III, le fit étudier à l'école militaire de Turin, au sortir de laquelle il servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne, puis dans celles de la Saxe, où il acquit des propriétés

considérables. Sous le Directoire exécutif, il représenta à Paris le gouvernement saxon. Sous Napoléon, au service duquel il s'attacha, il siégea comme député du département du Pô au corps législatif. Ayant adhéré en cette qualité, le 3 avril 1814, à la déchéance de l'empereur, il retourna dans sa patrie, où il fut appelé par Victor-Emmanuel Ier aux fonctions de gouverneur général du duché de Savoie, dans lesquelles le nouveau roi Charles-Félix le confirma, par décret du 23 mars 1821. Il fit alors ses efforts pour garantir la Savoie de l'insurrection qui venait d'éclater dans le reste du royaume. Sa santé le porta à se démettre, le 18 juillet 1830, du poste élevé qu'il occupait.

Biog. étrangère. — Lesur, *Ann. hist. univ.*

GABALIS (Comte DE). *Voyez* MONT-FAUCON-VILLARS.

* **GABARET** (***), chef d'escadre français et gouverneur de la Martinique, mort en 1693. Il se distingua dans toutes les guerres maritimes qui eurent lieu sous le règne de Louis XIV, et parvint, après avoir passé par les divers grades de la marine, à celui de chef d'escadre. Ce fut en cette qualité qu'en 1676 il commanda l'arrière-garde de la flotte du duc de Vivonne et prit part à la victoire remportée par cet amiral sur les flottes espagnole et hollandaise devant Palerme. En 1677 il faisait partie de l'escadre du maréchal d'Estrées qui alla attaquer le vice-amiral hollandais dans l'île de Tabago. Gabaret entra le premier dans le port (27 février), et, malgré les feux croisés des forts et de la flotte hollandaise, ne riposta qu'après avoir mouillé à quelques encâblures seulement des navires ennemis. Les Hollandais furent très-maltraités; mais la faiblesse numérique des équipages français empêcha d'Estrées de profiter de ses avantages. Il se retira à La Grenade, et Gabaret revint en France en juin suivant. En 1689 il reçut le commandement de huit vaisseaux, formant l'avant-garde de la flotte qui, sous les ordres du comte de Château-Regnault, allait porter des secours aux Irlandais qui tenaient encore pour le roi Jacques II contre le prince Guillaume d'Orange. Partis de Brest le 6 mai, les Français eurent la vue de l'Irlande trois jours après, entre le cap Clare et Kinsale. Les ennemis parurent en même temps; Gabaret se porta sur eux, et après un vif engagement, soutenu utilement par Château-Regnault, il les força à la retraite. La flotte, après avoir accompli sa mission, regagna Brest sans être inquiétée. A la bataille de La Hogue (29 mai 1692), perdue par Tourville contre les Anglais et les Hollandais réunis, Gabaret commandait l'arrière-garde et montait *Le Merveilleux*, de 94 canons; il fit des prodiges de valeur, mais ne put empêcher le désastre qui mit fin à la suprématie de la marine française. En 1693, Gabaret fut nommé gouverneur de la Martinique. Une expédition anglaise, partie de la baie de Carlisle le 30 mars, et commandée par le commodore sir Francis Wheeler, jeta l'ancre le 1er avril dans le cul-de-sac Royal de la Martinique; cette flotte se composait de vingt-huit bâtiments de guerre et de huit transports, montés par 4,200 hommes de débarquement. Le 11 1,600 Anglais débarquèrent au cap Marin sous la direction du colonel Foulk, et brûlèrent quelques sucreries; mais attaqués par d'Augier, lieutenant de roi de l'île, ils durent se rembarquer. En même temps deux autres colonnes anglaises, sous les ordres de sir Wheeler lui-même et du colonel Lillington, pénétrèrent par la baie de Diamond, et ravagèrent l'intérieur de l'île. Le commodore, après avoir reçu un renfort important que lui amena d'Antigua le général Codrington, descendit 4,000 hommes au fond Canauville, et marcha sur Saint-Pierre. Gabaret n'avait que 400 hommes de troupes régulières; mais il fut très-bien secondé par les noirs esclaves auxquels il confia des armes. Il sortit de la ville, déploya ses forces en tirailleurs, harcela l'ennemi et lui tua beaucoup de monde. Arrivés devant Saint-Pierre, les Anglais essayèrent d'y entrer de vive force; mais ils y retrouvèrent leur infatigable adversaire, qui les repoussa sur tous les points, força leur camp du quartier du Prêcheur, et les contraignit à se rembarquer, dans la nuit du 1er au 2 mai, abandonnant 500 à 600 morts, plus de 300 prisonniers, leurs équipages d'artillerie, etc. Gabaret mourut peu après. Il laissa la réputation d'un marin aussi brave qu'habile; mais, comme Jean Bart, il eut le tort de ne pas naître gentilhomme, ce qui empêcha Louis XIV de ne pas toujours le récompenser selon son mérite. Alfred DE LACAZE.

Poyer, *History of Barbados*, ch. 8. — Le Père Labat, *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*, t. II, chap. 10, p. 184. — Le captain Southey, *West-Indies*, year 1693. — Gérard, *Vies et Campag. des plus célèbres Marins*, p. 47.

GABASSI (*Margherita*). *Voy.* CABASSI.

GABATO. *Voy.* CABOT.

GABBEMA (*Simon-Abbas*), philologue frison, né à Leeuwarde, vers 1620, mort vers 1700. Après avoir été reçu docteur en droit à l'université de Leyde, il devint conservateur des archives et historiographe de la Frise. On a de lui : *T. Petronii Arbitri Satyricon et diversorum poetarum lusus in Priapum;* Utrecht, 1654, in-8° : cette édition a servi de base à celle des *Variorum;* — *Pervigilium Veneris;* — *Ausonii Cento Nuptialis;* — *Cupido cruci affixus;* Utrecht, in-8°; — *Viglii Zuichemi Epistolæ*, etc.; Leeuwarde, 1661, in-12; — *Epistolarum ab illustribus et claris viris scriptarum Centuriæ tres;* 1663, in-12; Harling, 1664, in-8° : les exemplaires de cette collection sont rares; — *Histoire de la Frise depuis* 1190 *jusqu'à* 1573; 1703, in-4° (en hollandais). On attribue à Gabbema une édition de *Catulle, Tibulle et Properce;* Utrecht, 1680, in-8°, attribuée aussi, mais sans doute à tort, à Grævius.

Foppens, *Bibl. Belg.*, 1097. — Sax, *Onomast. liter.*, V, . .

* **GABBIANI** (*Antonio-Domenico*), peintre

de l'école florentine, né à Florence, en 1652, mort en 1726. Après avoir étudié les principes de son art sous le Flamand Just Sustermans et sous Vincenzo Dandini, il se perfectionna à l'école de Ciro Ferri, et emprunta aux maîtres vénitiens quelques-unes de leurs qualités pendant un long séjour qu'il fit dans leur patrie. De retour à Florence, il ouvrit une académie, qui fut très-suivie jusqu'à sa mort, que causa une chute qu'il fit du haut d'un échafaud en peignant le plafond de la grande salle du palais Incontri; ses restes furent déposés dans l'église de San-Felice.

Gabbiani fut un des plus habiles dessinateurs de son temps; il avait un faire facile et souvent élégant; mais on lui reproche un coloris parfois faible et sans vigueur, quoique vrai, et des draperies lourdes et mal agencées. Il réussissait mieux dans les tableaux de genre, tels que des danses et des jeux d'enfants, que dans les grandes compositions historiques. Ses principaux ouvrages sont : à Florence, dans la galerie publique, *Ganymède enlevé par Jupiter*; — une *Danse de Génies*, au palais Pitti; — *Saint Philippe Néri*, à l'église de San-Firenze; — la *Descente du Saint-Esprit*, à San-Gregorio; — à Pise, une *Sainte Cécile*, à l'église Sainte-Catherine; — à Pistoja, une *Présentation au temple*, à Notre-Dame des Anges; — *Le Christ à table chez Simon le Pharisien*, au Musée de Dresde; — *Saint François recevant les stigmates* et *Le Sauveur secourant saint Pierre d'Alcantara*, à la Pinacothèque de Munich.

Gabbiani a peint d'assez nombreuses fresques, telles que les *plafonds des palais Corsini et Orlandi* et la *coupole de San-Frediano* à Florence, son meilleur et son plus important ouvrage en ce genre, que malheureusement il ne termina pas entièrement. Gabbiani forma de nombreux élèves; les plus connus sont son neveu, Gaetano Gabbiani, Benedetto Luti, Tommaso Redi, Francesco Salvetti, G.-Ant. Pucci, Giuseppe Baldini, Ranieri del Pace et l'Anglais Ignace Hugsford. E. B—n.

Hugsford, *Vita di Ant.-Domenico Gabbiani*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — M. Gualandi, *Memorie di Belli Arti*. — *Guides de Florence, Pistoja, Sienne*, etc. — *Catalogues de Florence, Dresde* et *Munich*.

* **GABBIANI** (*Gaetano*), peintre de l'école florentine, neveu et élève du précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Son condisciple Ignace Hugsford parle de lui avec éloges, dans la vie de leur maître commun; cependant, ses ouvrages sont peu connus. Il a peint pour Santo-Spirito de Florence *Saint Nicolas ressuscitant les trois enfants assassinés par un aubergiste*. E. B—n.

Ign. Hugsford, *Vita di Antonio-Domenico Gabbiani*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GABELCHOVER (*Oswald*), médecin allemand, né à Tubingue, en 1538, mort le 31 décembre 1616. Pendant trente-sept ans il fut médecin de quatre ducs de Wurtemberg. Sur l'invitation d'un de ces princes et secondé par son fils Jean-Jacques, il entreprit une histoire générale de Wurtemberg, dont il n'eut le temps d'écrire qu'une partie, conservée manuscrite dans la bibliothèque de Stuttgard. Elle a été mise à profit par Martin Crusius, dans sa *Chronique de Souabe*. Outre cet ouvrage, on a de Gabelchover : *Nuetzlich Arzneybuch fuer alle des menschlichen Leibes Anliegen und Gebrechen* (Livre médical, utile pour toutes les maladies et infirmités du corps humain); Tubingue, 1589, in-4° : ouvrage médiocre, dont, selon Haller, les matériaux auraient été fournis par le duc Louis.

Biographie médicale.

* **GABELSBERGER** (*François-Xavier*), sténographe allemand, né à Munich, le 9 février 1789, mort le 4 janvier 1849. Il fit ses premières études dans les couvents d'Appel et d'Ottoborn, après la suppression desquels, en 1803, il entra au séminaire de Munich. Plus tard il s'appliqua à la calligraphie et à la lithographie, ce qui lui valut, en 1809, d'être employé comme secrétaire rédacteur (*Diaetist*) à l'administration des chapitres religieux et communes. En 1823 il passa au ministère de l'intérieur. Déjà estimé pour sa capacité, il s'appliqua à étendre sa réputation en publiant ses *Mechanische Rechentafeln* (Tables mécaniques de calcul). En même temps il s'occupa de mnémonique, de cryptographie et de tous les moyens ayant pour objet l'abréviation de l'écriture. La promulgation d'une constitution en Bavière le porta à s'appliquer uniquement au moyen de reproduire par la sténographie les débats parlementaires, comme il en fit preuve durant la diète de 1819. En 1839 l'Académie royale des Sciences témoigna son estime pour les travaux de Gabelsberger en déclarant aussi simple que neuve sa méthode sténographique. La diète lui accorda même une subvention et des encouragements. Ses ouvrages sont : *Anleitung der deutschen Redezeichenkunst* (Introduction à l'art sténographique allemand); Munich, 1834; — *Neue Vervollkommung*, etc. (Nouveaux perfectionnements, etc.); Munich, 1843; — *Stenographisches Lesebuch* (Livre de Lecture sténographique); Munich, 1838; — *Lehrgebaeude der Stenographie* (Édifice de l'instruction sténographique); Munich, 1850 : œuvre posthume, publiée par la Société sténographique dite de *Gabelsberger*.

Conversations-Lexicon.

GABETS (Des). *Voy*. Desgabets.

GABILLON (*Auguste Frédéric*), théologien français, né à Paris, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. D'abord théatin, il se convertit ensuite au protestantisme, et se retira en Hollande, où il sollicita un emploi de ministre, que sa mauvaise conduite lui fit refuser par le synode wallon. Il se rendit alors en Angleterre,

sous le nom d'un théologien hollandais appelé Jean Le Clerc, et trompa ainsi plusieurs personnes. Obligé de repasser en Hollande, il y publia un pamphlet sous le titre de *Lettre à messieurs les députés conseillers de la province de Hollande*; 1699. « Cette pièce est assez bien écrite, dit Bayle, et l'auteur garde beaucoup de rancune contre ses parties; mais il s'y donne de l'encens. » Défense fut faite aux libraires, par les députés-conseillers de Hollande, de vendre ou distribuer l'ouvrage. « Ce M. Gabillon, ajoute Bayle, est fort imprudent et grand gascon, quoiqu'il soit de Paris. » On a en outre de lui : *La Vérité de la religion réformée prouvée par l'Écriture Sainte et par l'antiquité, pour servir de réponse à la lettre pastorale de M. l'archevêque de Paris*; La Haye, 1701, in-12.

Moréri, *Dict. historique*. — Bayle, *Dict.*

GABINIANUS (*Sextus Julius*), rhéteur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il enseignait la rhétorique en Gaule du temps de Vespasien. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il avait acquis une grande célébrité. Suétone parlait de lui dans son ouvrage, aujourd'hui perdu, *De Claris Rhetoribus*.

Tacite, *De Orat.*, 26. — Eusèbe, *Chr. ad Vespas.*, ann. 8.

GABINIUS (Maison des), GENS GABINIA. Maison plébéienne romaine, qui commence à figurer dans l'histoire au deuxième siècle avant J.-C. Les membres connus de cette famille sont :

GABINIUS (*A.?*). Il fut chargé en 167 avant J.-C. de commander la garnison de Scodra en Illyrie après la défaite du roi Gentius.

Tite-Live, XLV, 26.

GABINIUS (*A.*), tribun du peuple en 139 avant J.-C. Il fit passer la première *lex tabellaria*, qui substitua le scrutin au vote public. Porcius Latro mentionne une *lex Gabinia* qui punissait de mort les assemblées secrètes tenues dans la ville. On a quelquefois attribué cette loi à A. Gabinius, mais sans motif, car on ignore à quelle époque elle appartient, et son existence même a été révoquée en doute.

Heineccius, *Antiq. Rom.*, IV, tit. 17. — Dieck, *Versuche über das Criminal-Recht der Römer*; Halle, 1822, p. 73-74.

GABINIUS (*A.*), légat dans la guerre sociale en 89 avant J.-C. Après une heureuse campagne contre les Marses et les Lucaniens, il perdit la vie en assiégeant le camp ennemi. Orose lui donne le surnom de *Caius*.

Tite-Live, *Epit.*, 76. — Florus, III, 18. — Orose, V, 18.

GABINIUS (*A.*), un des officiers de Sylla. Il combattit à la bataille de Chéronée, en 86 avant J.-C., avec le grade de tribun militaire. Sylla l'envoya au commencement de 81 porter en Asie des instructions à Murena, pour terminer la guerre civile. Plutarque, Appien et Cicéron parlent de Gabinius avec éloge.

Plutarque, *Sulla*, 16, 17. — Appien, *B. Mithrid.*, 66. — Cicéron, *Pro lege Manilia*, 3.

GABINIUS (*A.*), homme d'État romain, né vers 100 avant J.-C., mort en 48. Si l'on en croit Cicéron, Gabinius montra dans sa jeunesse un goût décidé pour les plaisirs. Il se livra avec passion au jeu, au vin, aux femmes. Ses cheveux étaient toujours soigneusement parfumés et ses joues teintes de rouge. Habile danseur, il réunissait dans sa maison des musiciens, des chanteurs, et ce que Rome offrait de plus débauché. Il dépensa ainsi rapidement sa fortune, et rechercha les charges publiques comme un moyen de la rétablir. Élu tribun en 67, il débuta dans la carrière politique en demandant l'adoption de mesures décisives contre les pirates. Il proposa de confier à l'un des généraux de la république des forces assez considérables pour écraser la piraterie sur tous les points; de lui donner un pouvoir absolu sur la Méditerranée et sur les côtes jusqu'à vingt-cinq lieues dans l'intérieur des terres; une flotte de deux cents voiles, autant de soldats qu'il en voudrait lever et le droit de puiser à discrétion dans le trésor public sans être tenu de rendre ses comptes en aucun temps. Gabinius ne disait pas à qui il destinait cet immense pouvoir, mais tout le monde devina que c'était à Pompée. Cette proposition fut très-agréable au peuple, exaspéré contre les pirates, dont les brigandages, en interceptant les arrivages, rendaient les denrées rares et en faisaient hausser le prix; mais elle déplut au sénat, qui redoutait l'ambition de Pompée. Ces sentiments contraires occasionnèrent de violents débats, et furent sur le point d'amener des conflits sanglants. Gabinius faillit être massacré par les sénateurs, et ceux-ci à leur tour furent assaillis par la populace, qui aurait égorgé le consul Calpurnius Pison, si Gabinius ne s'y fût opposé, de peur que ce meurtre ne provoquât une réaction contraire à ses projets. Le jour du vote, il eut à vaincre les refus de Pompée, qui, avec une modestie hypocrite, repoussait, comme accablant pour ses forces, le pouvoir qu'on lui offrait. « Vous n'êtes pas né pour vous-même, lui dit-il, mais pour votre patrie. » On pense bien que Pompée ne résista pas à une aussi bonne raison. Le tribun Trebellius, poussé par le sénat, essaya d'opposer son veto à la loi de son collègue. Gabinius détruisit l'effet de cette manœuvre en proposant sur-le-champ la déchéance de Trébellius. Déjà dix-sept tribus sur trente-cinq avaient voté contre celui-ci, lorsqu'il retira son *veto* pour conserver sa place. « Si Gabinius n'avait pas fait passer sa loi, dit Cicéron, il n'avait plus, dans l'état de sa fortune, qu'à se faire pirate lui-même. » Pompée dut le récompenser richement de ses bons services; mais il ne put, à cause de l'opposition du sénat, l'emmener avec lui en Asie. Gabinius, resté à Rome, s'efforça, dans l'intérêt de Pompée, de dépopulariser Lucullus. Il le représentait comme un orgueilleux et insatiable déprédateur, et il alla jusqu'à exposer en public un plan de sa magnifique villa de Tusculum. Mais bientôt lui-même, avec les profits de sa charge, il bâtit aussi à Tusculum une

si splendide demeure que la villa de Lucullus parut fort simple en comparaison.

Outre le fameux décret qui conféra à Pompée la conduite de la guerre des pirates, Gabinius donna encore son nom à deux autres lois. La première était relative au prêt à intérêt. On croit qu'elle déclarait que toute convention fixant cet intérêt à plus de douze pour cent par an ne serait pas exécutoire en justice. L'autre loi prescrivait au sénat de donner audience aux ambassadeurs du 1er février au 1er juillet. En 61, Gabinius fut élu préteur. On place dans l'intervalle de son tribunat à sa préture la campagne militaire qu'il fit en Orient, pendant laquelle il suivit M. Scaurus en Judée et reçut d'Aristobule un présent de 300 talents.

En 59 il fut élu consul avec Pison pour l'année suivante. Les deux consuls avaient été d'avance gagnés au parti de Clodius, qui leur avait promis d'user de son influence pour leur procurer des gouvernements lucratifs. En vertu d'une loi proposée par lui, Pison devait recevoir, en sortant de charge, le gouvernement de la Macédoine, et Gabinius celui de la Cilicie. Ce dernier ne trouvant pas cette province assez riche obtint en échange le gouvernement de Syrie, qui fut érigée en province consulaire sous prétexte d'incursions des Arabes. La grande affaire du consulat de Gabinius fut l'exil de Cicéron. Le consul se prêta aux desseins de Clodius avec une coupable complaisance, qui laissa dans l'âme du grand orateur un long ressentiment. Gabinius et Pison prescrivirent aux sénateurs, par une ordonnance, de quitter les habits de deuil qu'ils avaient pris à l'occasion de l'exil de Cicéron; et Gabinius s'empara d'une partie des meubles de la villa du proscrit pour les transporter dans la sienne. Quand Clodius rompit avec Pompée, Gabinius resta fidèle à son premier patron, et s'attira ainsi la colère du fougueux tribun, qui brisa ses faisceaux et consacra aux dieux sa maison par une loi sacrée.

En arrivant dans son proconsulat de Syrie, Gabinius trouva la Judée agitée. La dispute entre les deux frères Hyrcan et Aristobule avait été décidée en faveur du premier. Pompée avait donné à Hyrcan la place de grand-prêtre, et emmené prisonnier Aristobule avec ses deux filles et ses deux fils Alexandre et Antigone. Mais Alexandre parvint à s'échapper, revint en Judée, et déposséda Hyrcan. Celui-ci réclama les secours du gouverneur romain. Gabinius vainquit Alexandre, et le força de se réfugier dans la forteresse d'Alexandrion. Il visita Samarie et les autres villes qui avaient été détruites par les Juifs, et ordonna de les rétablir. Revenu devant Alexandrion, il trouva Alexandre prêt à capituler. L'ancienne reine, femme d'Aristobule, se chargea des négociations, et obtint la liberté de son fils, qui abandonna toutes les forteresses dont il s'était emparé. Gabinius alla ensuite à Jérusalem, et confirma Hyrcan dans le grand-pontificat. En même temps, il introduisit de grands changements dans le gouvernement, auquel il donna une forme aristocratique. Il divisa le pays en cinq districts, dont chacun fut administré par un grand conseil. Les siéges des cinq gouvernements, indépendants les uns des autres, furent établis dans les villes de Jérusalem, Jéricho, Gadara, Amathous et Sephoris. Par cette mesure, Gabinius voulut sans doute mettre un terme aux ambitions des princes Machabées et faire cesser les intrigues des deux partis. On ignore si ce fut pour ses succès en Judée ou pour quelques avantages sur les Arabes que Gabinius demanda une *supplication*. Au commencement de 56, le sénat, qui voulait venger d'anciennes insultes, rejeta cette demande avec le plus grand dédain. Sans se laisser décourager par cet affront, Gabinius chercha d'autres ennemis contre lesquels il pût se signaler. Orodes et Mithridate, fils de Phraate, roi des Parthes, se disputaient la couronne après avoir assassiné leur père. Mithridate gagna le proconsul à force de promesses et de présents. Déjà Gabinius s'était porté sur l'Euphrate avec son armée, lorsque l'espoir d'une proie plus riche et plus facile l'attira d'un autre côté. Ptolémée Aulètes avait révolté par ses exactions les Alexandrins, qui le chassèrent du trône. Il alla solliciter à Rome l'appui du sénat. La couronne d'Égypte était échue à la fille de Ptolémée, Bérénice, qui, après s'être défait de son premier mari, Seleucus Cibiosactes, venait d'épouser Archélaüs. Cet aventurier, qui se prétendait fils de Mithridate le Grand, avait suivi l'armée romaine contre les Parthes, et il venait de s'enfuir, de l'aveu peut-être de Gabinius. D'après Dion Cassius, celui-ci, pour faire valoir plus haut ses services, avait voulu se donner un adversaire habile et renommé.

Tel était l'état des affaires d'Égypte, lorsque Ptolémée arriva auprès de Gabinius, avec des lettres de recommandation de Pompée. Le prince détrôné, pour stimuler le zèle du proconsul, lui promit l'énorme somme de 10,000 talents (55,610,000 fr.), dans le cas où il serait rétabli sur le trône par ses soins. Cette entreprise, défendue par un décret du sénat et par un oracle de la sibylle, déplaisait à la plus grande partie des officiers romains. Gabinius y fut encouragé par M. Antoine, le futur triumvir, commandant la cavalerie romaine. Il fut abondamment pourvu d'argent, d'armes, de provisions, par Antipater d'Idumée, qui recherchait l'amitié des Romains. M. Antoine, envoyé en avant avec la cavalerie, se saisit de Péluse, qui était la clef de l'Égypte. Archelaüs périt dans une bataille, et Gabinius s'empara d'Alexandrie. Maître de toute l'Égypte, il la remit à Ptolémée, qui s'empressa de faire égorger les plus riches Alexandrins, pour payer avec leurs dépouilles les sommes promises à Gabinius.

Le proconsul, de retour en Judée, trouva le pays soulevé par une nouvelle révolte d'Alexan-

dre. Un combat eut lieu près du mont Thabor, et les Romains remportèrent une victoire complète. Ces succès ne préservèrent pas Gabinius d'une disgrâce. Les aristocrates ou *optimates* n'étaient plus ses seuls ennemis. Il avait donné de l'ombrage aux Romains de Syrie, particulièrement aux publicains de l'ordre équestre. Ceux-ci avaient eu beaucoup à souffrir des déprédations des pirates sur les côtes de Syrie que Gabinius avait laissées sans défense pendant son expédition d'Égypte. Le rappel du proconsul fut décrété en 55; mais il ne partit qu'après l'arrivée de son successeur, M. Crassus, en 54. Il fit très-lentement le voyage, envoyant de l'or devant lui, pour acheter l'indulgence, et retarda son entrée à Rome, sous prétexte de solliciter le triomphe. Mais le 28 septembre, voyant que tous ces délais étaient inutiles, il se glissa dans la ville, au milieu de la nuit, pour éviter les insultes de la populace. Il resta dix jours sans oser paraître au sénat. Il y vint enfin, fit son rapport sur l'état de la Syrie, et se disposait à partir lorsque les consuls L. Domitius Ahenobarbus et Appius Claudius le retinrent en le sommant de répondre aux accusations des publicains, qui attendaient à la porte et qu'on introduisit. Il s'en suivit une scène tumultueuse, où Gabinius, exposé aux insultes de tous, eut encore le chagrin de voir les sénateurs combler des plus bruyantes louanges son ancien ennemi Cicéron.

L'ex-proconsul fut accusé sur trois chefs. D'abord de lèse-majesté ou de haute trahison, pour avoir abandonné sa province et fait la guerre en faveur de Ptolémée, malgré l'oracle de la sibylle et la défense du sénat. Cicéron semblait désigné pour le rôle d'accusateur; Pompée obtint de lui qu'il y renoncerait, et l'engagea même, mais inutilement, à se charger de la défense. Le soin de soutenir l'accusation fut dévolu à Lentulus. Les juges, à la majorité de 36 contre 32, acquittèrent Gabinius, sous prétexte que l'oracle de la sibylle s'appliquait à d'autres temps et à un autre roi. On soupçonna de corruption les juges favorables et Lentulus de prévarication. Une inondation du Tibre, qui eut lieu à ce moment, parut au peuple un témoignage de la colère des dieux, irrités de cet acquittement. Le second chef d'accusation intitulé : *De Repetundis ex lege Julia*, avait pour objet l'acceptation illégale de 10,000 talents de Ptolémée Aulètes. Parmi les divers candidats qui sollicitaient l'honneur de soutenir cette accusation, le préteur M. Caton choisit C. Memmius. Cicéron céda cette fois aux sollicitations de Pompée, et entreprit généreusement la défense d'un homme qui avait été son violent ennemi, et qui était un prévaricateur manifeste. Mais son éloquence, le témoignage favorable des députés envoyés par Ptolémée, les pressantes recommandations de Pompée, une lettre de César, tout fut inutile ; Gabinius, condamné à l'exil, vit vendre tous ses biens pour payer les énormes restitutions auxquelles il avait été condamné; encore le produit de la vente fut-il insuffisant. Quant au troisième chef d'accusation, celui de corruption électorale (*ambitus*), il fut soutenu par P. Sylla, assisté de Cœcilius et de Memmius.

En 49, Gabinius revint de l'exil à l'appel de César; mais il ne prit pas une part directe aux hostilités contre Pompée. Après la bataille de Pharsale, il alla en Illyrie renforcer le corps de Q. Cornificius. Comme les Pompéiens étaient maîtres de la mer, il prit la route de terre et eut beaucoup à souffrir des attaques des Dalmates. Il perdit deux mille hommes dans un engagement près de Salone, et fut contraint de s'enfermer dans cette place avec le reste de ses troupes. Après s'y être bravement défendu pendant plusieurs mois contre les attaques de M. Octavius, il tomba malade, et mourut, à la fin de l'année 48, ou au commencement de l'année suivante.

Cicéron, *Pro Sext.*, 8-9; *Post Red. in senat.*, 4-8, 51; *In Pison.*, 11; *Pro Dom.*, 24, 48; *Ad Att.*, VI, 2; *Ad Quint. Frat.*, II, 13; III, 2, 7; Fragment du discours *Pro Gabinio*, dans saint Jérôme, *Adversus Rufin.* — Josèphe, *Antiquit.*, IV, 10; XIV, 2-4, 6; *De Bel. Jud.*, I, 6. — Dion Cassius, XXXIX, 55, 57; XLIII, 11-12. — Appien, *Illyr.*, 12, 27; *Bel. civ.*, II, 59. — Drumann, *Gesch. Roms*, vol. III, p. 47, n. 38. — Rauchenstein, *Ueber A. Gabinius, ein Programm* ; Aarau, 1826, in-8°.

GABINIUS (*A. Siserna*), fils du précédent, vivait vers 50 avant J.-C. Il accompagna son père en Syrie, et resta dans cette province avec quelques troupes, tandis que le proconsul allait rétablir Ptolémée. Pendant le procès de son père, il se jeta aux pieds de Memmius, mais il ne put toucher l'inflexible accusateur.

Valère Maxime, VIII, 1. — Dion Cassius, XXXIX, 56.

GABINIUS (*P. Capito*), préteur en Achaïe en 89 avant J.-C., et ensuite propréteur; il se rendit coupable d'extorsions qui à son retour le firent accuser par L. Pison, patron des Achéens. Il fut condamné. Lactance le cite comme un des trois députés chargés d'aller en 76 recueillir à Érythrée les oracles de la sibylle.

Cicéron, *Pro Arch.*, 5 ; *Div. in Cæcil.*, 20.

GABINIUS (*P. Capito*), peut-être fils du précédent. Il fut un des plus hardis complices de Catilina en 65 avant J.-C. Interrogé par Cicéron, après l'arrestation des députés Allobroges, il prétendit n'avoir eu avec eux aucune communication. Il fut ensuite remis à la garde de M. Crassus et exécuté.

Salluste, *Bell. Catil.*, 17, 40, 44, 47, 55. — Cicéron, *In Catil.*, III, 3, 5-6; IV, 6.

GABIOT (*Jean-Louis*), auteur dramatique français, né à Salins (Franche-Comté), en 1759, mort à Paris, le 12 septembre 1811. Quoique né de parents pauvres, il fit de bonnes études chez les oratoriens de sa ville natale. Il vint à dix-huit ans chercher fortune à Paris, et présenta aussitôt une comédie en cinq actes et en vers intitulée : *Le Point d'Honneur*. Non-seulement il n'obtint pas de lecture, mais son manuscrit fut perdu dans les cartons du comité de direction.

Gabiot ne se découragea pas : il s'adressa aux théâtres de troisième ordre ; enfin, Audinot père, directeur de l'Ambigu-Comique, accepta les ouvrages de Gabiot, et, pour mieux se l'attacher, il créa pour lui un emploi de souffleur-répétiteur, nommé depuis *régisseur*. Il renonça à ces pénibles fonctions vers 1795, mais n'en continua pas moins à travailler pour les scènes subalternes. Presque toutes ses productions obtinrent des succès ; cependant, il se vit forcé, vers la fin de sa carrière, de reprendre son premier métier d'instituteur. Sa conduite se ressentait beaucoup du monde au milieu duquel il vivait : elle ne lui permit pas de faire des économies. D'un autre côté, son caractère jaloux et tracassier lui avait mérité le nom de *Gabiot le cabaleur ;* cependant, il fut un des auteurs qui se sont le plus efforcé d'apporter la moralité sur la scène et de faire servir les petits théâtres à la correction des mœurs. Il a fait représenter plus de cent pièces, qui toutes ne sont pas exemptes du reproche de plagiat. Ses principales productions en divers genres sont : *Le Duel*, poëme, suivi de *L'Origine de la Gaze et des bouffantes ;* Paris, 1777, in-8° ; — *Métromane, ou essais d'un jeune philosophe ;* Amsterdam et Paris, 1779, in-8°. On trouve dans ce volume une pièce intitulée : *Le Stratagème amoureux, ou l'époux ridicule,* comédie en trois actes et en vers. — *Les Jardins*, poëme en quatre chants, avec Voiron, trad. du latin du P. Rapin ; Paris, 1782 et 1805, in-8°. Cette version, quoique supérieure à celle de Gazon-Dourxigné, n'est pas exempte d'inexactitudes ; l'enflure du style l'a justement fait critiquer ; — *Ésope aux boulevards*, pièce épisodique en vers ; Paris, 1784, in-8° : très-bien accueillie ; — *Le Goûter, ou un bienfait n'est jamais perdu*, proverbe ; Paris, 1785, in-8° ; — *La Fin couronne l'œuvre, ou les adieux*, proverbe à scènes épisodiques mêlées de vers ; ibid. ; — *La Vestale aux boulevards, ou la lecture au foyer*, pièce critique de *La Vestale ;* Paris, 1786, in-8° ; — *L'Orgueilleuse*, comédie ; Paris, 1787, in-12, et dans la *Petite Bibliothèque des Théâtres ;* — *L'Aveu délicat*, fait historique ; Paris, 1787, in-8° ; — *Les Deux Neveux*, comédie en deux actes ; Paris, 1788, in-8° : cette pièce est une imitation de *L'École de la Médisance*, de Sheridan ; — *Le Baron de Trenck, ou le prisonnier prussien*, fait historique, en vers libres ; Paris, 1788, in-8° ; — *Estelle et Némorin*, mélodrame pastoral en deux actes ; ibid. ; — *Cora, ou les prêtresses du Soleil*, drame lyrique en trois actes, représenté sur le théâtre Beaujolais, avec une immense vogue, pendant les années 1788 et 1789 ; — *Les Deux Babillardes*, comédie ; même théâtre, 1790 : imitée des *Caquets* de Riccoboni ; — *Le Mari Fille*, comédie ; ibid. : très-spirituellement écrite ; — *Les Deux Cousins rivaux*, comédie en deux actes et en vers ; ibid. ; — *Le Divorce inutile*, comédie ; ibid. ; — *Paris sauvé, ou la conspiration manquée*, drame national, en trois actes ; Paris, Ambigu-Comique, 1790, in-8° : c'est le même sujet que la tragédie en prose de *Maillard*, par Sedaine ; — *La Confédération nationale*, vaudeville ; ibid. ; — *L'Auto-da-fé, ou le tribunal de l'inquisition*, comédie en trois actes et à spectacle ; ibid. ; — *Les Amants par vengeance*, comédie ; même théâtre, 1791 ; — *La Bascule*, opéra comique ; ibid. ; — *Le Forgeron ;* même théâtre, 1792 ; — *Le Portefeuille*, comédie ; ibid. ; — *La Mort d'Hercule*, pantomime en trois actes ; Paris, même théâtre, an IV (1796) ; in-8° ; — *La Lanterne magique, ou le pourquoi*, comédie ; — *La Laitière prussienne*, comédie ; — *L'Isle des Amazones ;* id. ; — *Claudine, ou la jolie Savoyarde*, comédie en trois actes : cette pièce eut un très-grand succès, et fut longtemps jouée sur divers théâtres ; — *Le Soufflet ;* id. ; — *La Journée d'un Rentier, ou la restitution*, comédie ; Théâtre Bondy, 1797 ; — *Les Trois Nouvelles*, opéra-comique ; ibid. ; — *L'Épée, ou le général et ses soldats ;* ibid. ; — *L'Ane à Créon chez Pancrace*, vaudeville en trois actes, parodie d'*Anacréon ;* Théâtre d'Émulation (la Gaîté), 1797 ; — *L'Enfant du Bonheur*, mélodrame-féerie, en quatre actes (avec Ribée) ; Paris, même théâtre, an XIII (1805), in-8° : c'était la contre-partie de *L'Enfant du Malheur*, joué alors à l'Ambigu ; ces deux pièces eurent une vogue prodigieuse ; — *Le Savetier du Jura, ou l'école des enfants*, comédie en deux actes ; même théâtre ; — *Le Bon Juif ;* ibid ; — *Bonheur fruit du travail* (ibid.), et un grand nombre d'autres pièces, qui n'ont pas été imprimées ou sont aujourd'hui tombées dans l'oubli. A. Jadin.

L'Année littéraire de 1782, etc. — *Biographie des Contemporains.*

GABIUS (*Bassus*), grammairien latin, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Aulu-Gelle cite de lui des *Commentarii* et un traité *De Origine Verborum et Vocabulorum.* C'est sans doute le même Gabius que l'auteur du livre *De Diis* dont il est question dans Macrobe. On lui attribue aussi les *Satiræ* dont Fulgence Planciades rapporte un vers. Pline, dans sa correspondance, parle d'un Gavius Bassius. Il est difficile de l'identifier avec le précédent ; car celui-ci prétend avoir vu à Argos ce fameux cheval Sejanus qui appartint, dit-on, successivement à Dolabella, à Cassius, et à M. Antoine. Or l'écrivain qui a vu le cheval du triumvir vers 30 avant J.-C. ne peut avoir vécu cent vingt ans plus tard, sous le règne de Trajan.

Aulu-Gelle, II, 4 ; III, 9, 19 ; V, 7 ; XI, 17. — Macrobe, *Sat.*, I, 19 ; III, 6. — Fulgence Planciades, *Serm. Antiq. Explic.* — Pline, *Epist.*, X, 18, 32-33.

GABIUS APICIUS. *Voy.* Apicius.

GABLER (*Jean-Philippe*), théologien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 4 juin 1753, mort le 17 février 1826. Après avoir étudié les langues anciennes, la littérature classique, la

philosophie de Wolf et la théologie de Baumgarten, il se rendit en 1772 à l'université d'Iéna. Avide de s'instruire, il ne pouvait prendre goût à la théologie telle qu'on l'enseignait alors : aussi était-il décidé à l'abandonner, lorsque Griesbach (*voy.* ce nom), qui venait de publier son Nouveau Testament et qui fut appelé à Iéna en 1775, le réconcilia avec cette science. Il obtint en 1780 une place de répétiteur de théologie à Gœttingue, avec permission d'ouvrir un cours. En 1783 il fut nommé professeur de philosophie à Dortmund, et deux ans après à Altdorf, où il devint aussi diacre de l'église de la ville. Il fut reçu docteur en théologie en 1787, et en 1804 il prit rang parmi les professeurs de la faculté d'Iéna. Griesbach étant mort quelques années après, Gabler le remplaça (1812) comme premier professeur de théologie. Enfin, il devint conseiller privé ecclésiastique et consistorial.

Le docteur Gabler a laissé plusieurs ouvrages, où il se montre penseur aussi profond qu'érudit consommé. Au-dessus de tout préjugés, il y expose ses idées avec une franchise et une liberté entière. Nous citerons entre autres : *Essai d'Herméneutique du Nouveau Testament;* Altdorf, 1788; — *Introduction historico-critique au Nouveau Testament;* ib., 1789; — *Neuer Versuch ueber die Mosaische Schoepfungsgeschichte* (Nouvel Essai sur l'Histoire de la Création de Moïse); ib., 1795 : complément de l'ouvrage d'Eichhorn, dont il a publié une édition, sous ce titre : *Urgeschichte.* Il prit part aussi à la rédaction du *Theologisches Journal* (Journal théologique); 16 vol., Nuremberg, 1796-1811.

Enc. des Gens du Monde. — *Conversat.-Lex.* — Schroeter, *Erinnerungen an Gabler ;* Iéna, 1827.

* **GABLER** (*Georges-André*), fils du précédent, philosophe allemand, d'origine suisse, né à Altdorf, le 30 juillet 1786. Il commença à Altdorf ses études de droit, qu'il continua à Iéna, de 1804 à 1807. En même temps il y suivit le cours de Hegel. Après avoir été précepteur particulier à Nuremberg en 1808, il entra en 1811 au gymnase d'Anspach, d'où il passa en qualité de professeur à celui de Baireuth; enfin, en 1821 il devint recteur et premier professeur du gymnase de Francfort. En 1824 il eut la direction générale de cet établissement. Après la mort d'Hegel, Gabler fut désigné pour lui succéder comme professeur de philosophie à Berlin. On a de lui : *System der theoretischen Philosophie* (Système de la Philosophie théorique); Erlangen, 1827; — *De veræ Philosophiæ erga religionem christianam Pietate;* Berlin, 1836; — *Die Hegel'sche Philosophie, Beitraege zu ihrer richtigern Beurtheilung und Wuerdigung* (La Philosophie d'Hegel, ou documents pour servir à la juger et à l'apprécier sûrement); Berlin, 1843.

Conversations-Lexikon.

GABOR. *Voy.* BETHLEN-GABOR.

* **GABRIAC** (*Paul-Joseph-Alphonse-Marie-Ernest de Cadoine*, marquis DE), homme d'État français, naquit pendant l'émigration, à Heidelberg (grand-duché de Bade), le 1er mars 1792. Issu d'une ancienne famille, qui remonte à l'époque des croisades, il devint en 1808 premier page de l'empereur Napoléon Ier, et fut attaché en 1810 en qualité d'auditeur au conseil d'État, à la section des relations extérieures, et envoyé en 1811 à Naples comme secrétaire de légation. La Restauration le nomma en 1814 premier secrétaire d'ambassade à Turin, et en 1819 il fut envoyé avec le même titre à Saint-Pétersbourg, où le comte de La Ferronays (*voy.* ce nom) était ambassadeur ordinaire. C'était un moment critique pour la politique extérieure de la Restauration (*voyez* LOUIS XVIII). En novembre 1823 M. Gabriac fut nommé ministre plénipotentiaire en Suède.

Les loisirs de la politique en Suède, qui à cette époque n'était qu'une mission d'observation, avaient permis à M. de Gabriac de s'occuper particulièrement des questions relatives au commerce entre la France et la Suède. Ses travaux sur cette matière furent appréciés par M. de Villèle, qui le fit nommer ministre au Brésil. Le Brésil, pays de riche production agricole et de nulle industrie, rompant ses liens de dépendance envers le Portugal, venait d'ouvrir ses ports à des échanges d'autant plus lucratifs pour le pays manufacturier qu'ils n'y rencontraient ni concurrence nationale ni droits prohibitifs. Déjà un traité de commerce avait été conclu entre la France et le Brésil. Mais comme il était à courte échéance, M. de Gabriac était chargé d'en préparer le renouvellement. La solution d'une importante question politique lui était également confiée. L'empereur D. Pedro gouvernait alors de Rio-Janeiro le Brésil directement, et le Portugal par l'intermédiaire de sa sœur Dona Isabella, régente au nom de Dona Maria, fille de don Pedro. Cette combinaison plaisait à l'empereur, qui retenait ainsi sur le Portugal une domination à laquelle cependant il avait renoncé en optant, à la mort de son père, pour la couronne du Brésil.

Les puissances intéressées au maintien de l'ordre en Portugal, la France, l'Angleterre, et l'empereur d'Autriche, grand-père de Dona Maria, réclamaient contre cet état de choses, et demandaient un gouvernement indépendant pour le Portugal. Depuis trois ans ces puissances sollicitaient une séparation entre les deux États, et ne l'obtenaient pas. M. de Gabriac fut chargé de joindre les réclamations de la France à celles de l'Angleterre et de l'Autriche, et elles finirent par obtenir satisfaction. Peu de temps après son arrivée, la séparation fut effectuée, et des pouvoirs comme régent furent envoyés à D. Miguel. Enfin, une autre question intéressait vivement le commerce français et les droits des neutres, dont la France est le principal gardien. Le blocus de

la Plata par les forces brésiliennes avait donné lieu à la capture d'un certain nombre de bâtiments français. Ces captures avaient été opérées après que le blocus eut été signifié à Paris, mais non sur le livre de bord du bâtiment capturé. D'après le droit anglais, la première signification était suffisante; d'après le droit français, elle ne suffisait pas, et la capture qui s'en était suivie était illégale. Il s'agissait de faire reconnaître notre droit maritime et indemniser ceux de nos armateurs dont les bâtiments étaient confisqués. La résistance était d'autant plus vive de la part des Brésiliens que le produit des confiscations était dévolu aux capteurs, dont les influences dominaient dans le conseil de l'empereur ainsi qu'au sein de la chambre des députés. Néanmoins, M. de Gabriac finit par l'emporter et par signer avec les ministres brésiliens, le 28 août 1828, deux conventions, par l'une desquelles le droit maritime français était reconnu et adopté par le Brésil, tandis que l'autre assurait aux armateurs français de justes indemnités. Le succès de cette mission décida le gouvernement français à nommer M. de Gabriac ambassadeur en Suisse, en le chargeant de faire modifier le code pénal qui régissait les troupes suisses au service de France. Il avait entamé cette difficile négociation, et surmonté l'opposition des magistrats suisses, lorsqu'en juillet 1830 le canon gronda dans Paris: les soldats suisses quittèrent la France, et l'ambassade et M. de Gabriac fut terminée.

M. de Gabriac, rentré dans la vie privée, y avait passé onze ans lorsqu'au mois de juillet 1841 il fut nommé pair de France. Il prit part au sein de la chambre des pairs à d'importantes discussions, notamment à celle qui avait pour objet l'enseignement secondaire. Il fit partie de cette imperceptible minorité qui demandait pour tous la liberté de l'enseignement. Ses réclamations n'avaient alors aucune chance de succès, et le sentiment d'avoir rempli un important devoir consolait seul cette minorité de ses constantes défaites. Cependant, six ans après, ses réclamations, accueillies par l'assemblée législative, furent transformées en loi, en 1850. M. de Gabriac fut nommé sénateur par décret du 3 mars 1853.

SICARD.

Documents particuliers. — Archives des Affaires étrangères.

GABRIAS. *Voy.* BABRIUS.

* **GABRIEL** (Γαβριήλ), administrateur et poëte byzantin, vivait au sixième siècle de l'ère chrétienne. Il était préfet de Byzance sous l'empereur Justinien. L'*Anthologie grecque* contient une épigramme de Leontius sur sa statue, et une épigramme de Gabriel lui-même. L'écrivain astrologique Jean Laurentius Lydus dédia trois de ses livres à Gabriel.

Il y a eu plusieurs écrivains ecclésiastiques de ce nom, mais aucun n'a d'importance.

Brunck, *Analecta*, vol. III, p. 7, 103. — Jacobs, *Anthologia Græca*, vol. IV, p. 74; vol. XIII, p. 895-96. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 136, 475.

GABRIEL (*Djabril ben-Bakhtischou*), petit-fils de Georges (*voy.* ce nom), médecin syro-nestorien, mort en 213 de l'hégire (829 de J.-C.). Son père, Bakhtischou, le présenta en 175 (790) à Djafar le Barmécide, qui en fit son médecin et l'admit dans sa société. C'est par ce moyen que Gabriel eut occasion de se faire connaître du khalife. Ses prescriptions rendirent la santé à une des favorites de Haroun-ar-Raschid, qui le récompensa par le titre de chef de ses médecins. Dans cette haute position, il acquit une grande influence sur l'esprit du souverain et dans la direction des affaires. La faveur dont il jouissait lui fut enlevée lors de la dernière maladie de Haroun. Celui-ci, mécontent de ce que son médecin lui prescrivait un régime trop sévère, le fit jeter en prison et donna ordre de le faire mourir. Mais le vizir Fadlh, fils de Rebi, qui avait beaucoup d'affection pour Gabriel, eut le courage de surseoir à l'exécution de cette sentence et de sauver ainsi la vie à son protégé; car le khalife mourut quelques jours après. Gabriel eut bientôt occasion de témoigner sa reconnaissance à Fadhl, qu'il guérit d'une dangereuse maladie. Amin lui accorda plus de confiance que le précédent khalife; il n'osait toucher à aucun aliment sans avoir pris l'avis de son médecin. Lorsque Mamoun eut renversé son frère, Gabriel fut jeté en prison par ordre du nouveau khalife. La liberté ne lui fut rendue qu'en 202 (817), par l'intercession du vizir Hasan, fils de Sahl, qu'il avait guéri. Sa faveur n'en fut pas plus grande à la cour. Mamoun préférait à Gabriel son gendre, le Syrien Mikhaïl; mais la souffrance et le danger le forcèrent à réclamer les services de celui qu'il traitait avec tant d'injustice. Guéri par Gabriel en 210 (825), il lui donna un million de drachmes, lui fit restituer tous ses biens, et lui rendit la faveur dont il avait joui précédemment. Bakhtischou, fils de Gabriel, remplit auprès du khalife les mêmes fonctions qu'avait exercées son père. Gabriel posséda également beaucoup d'influence sur ses coreligionnaires; il eut le crédit de faire élire, en 205 (820), pour patriarche des nestoriens Josué Bar-Nun, après la mort duquel il fit nommer, en 210 (825), Georges de Meragha. Il a été l'un des membres les plus illustres de l'illustre famille des Bakhtischou, qui se distinguèrent par leurs talents, leur générosité, leur bienfaisance, leur piété et leurs richesses. Ses appointements s'élevaient à 280,000 drachmes, sans compter les gratifications; ses fermes lui rapportaient trois fois cette somme. Il fut maître de Honaïn ben-Ishac, dont il resta constamment l'ami. Il savait le grec, l'arabe et le persan. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire Syro-Arabe*; — *Introduction à la Logique*; — *Épître à Mamoun sur les Aliments et sur les Boissons*; — *Livre sur l'Union des Sexes*; — *Traité abrégé*

de *Médecine*; — *Pandectes de l'Art de guérir*; — *Livre sur l'Usage des Parfums*.

E. Beauvois.

Extr. de l'*Hist. des Médecins* de Ibn-Abi-Osaïbiah, trad. en français par M. Sanguinotti; dans le *Journal Asiatique*, 1855, t. II, p. 149-190. — *Tarikh al-Hokama*, attribué à Djemal-ed-din-ibn-al-Cofti. — Aboul-Faradj, *Hist. Dynastiarum*, édit. Pococke, p. 158. — Assemani, *Biblioth. Orientalis*, t. II, p. 315, 435; t. III, part. I, p. 258. — Wüstenfeld, *Gesch. der arabischen Aerzte und Naturforscher*, n° 28. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, t. III, p. 286.

Gabriel (*Djabril ben-Obeïdallah*), arrière-petit-fils de Bakhtischou, fils du précédent, médecin nestorien, né en 312 de l'hégire (924 de J.-C.), mort en 397 (1006). Il était médecin du sultan Bouïde Adhad ed-Daulet, par qui il fut nommé professeur de médecine et de physique à l'hôpital fondé à Bagdad par ce prince. Il vécut plus tard à Meyyafarekin. Il laissa : *Pandectes de l'Art de guérir*, dont il fit un abrégé; — *Traité sur le Sang*; — *Des Maladies des Yeux*; — *De la Céphalalgie*; — *Réfutation des Juifs*; — *De la Prohibition de l'usage du vin dans le sacrifice de la messe*.

E. B.

Ibn-Abi-Osaïbiah, *Hist. des Médecins*, VIII, 5. — Wüstenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, n° 34. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, t. III, p. 278.

Gabriel, surnommé *Sévère*, prélat grec, natif de Monembasie, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. En 1577 il fut ordonné évêque de Philadelphie à Constantinople, par le patriarche Jérémie. Voyant que son église contenait peu de Grecs, il se retira à Venise, où il fut évêque des Grecs de ce pays. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer ses ouvrages. C'est d'après lui que, dans son livre *De l'Eucharistie*, le cardinal Duperron établit l'identité de la croyance des Grecs sur la transsubstantiation avec celle des Latins. Les écrits de Gabriel Sévère ont été réunis par Simon sous ce titre : *Fides Ecclesiæ orientalis, seu Gabrielis, metropolitæ Philadelphiensis, opuscula*, en grec et en latin, 1671. Ils se composent de deux traités, composés en grec, l'un relatif aux sacrements, l'autre intitulé : *Apologie*, imprimé pour la première fois à Venise, 1600, 1604.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

Gabriel Sionite, orientaliste syro-maronite, né en 1677, à Edden, village du mont Liban, mort à Paris, en 1648. Amené à Rome dès l'âge de sept ans, il étudia au collége des Maronites, le latin, le syriaque et quelque peu d'hébreu; l'arabe était sa langue maternelle. Il occupait une place de professeur de théologie, lorsqu'il quitta Rome en 1614 pour suivre à Paris l'ambassadeur de France auprès de la cour pontificale, Savary de Brèves, rappelé pour diriger l'éducation de Gaston d'Orléans. Son protecteur le fit pourvoir d'une pension de 600 livres, et le fit nommer professeur d'arabe au Collége de France, en remplacement d'Étienne Hubert. Il le chargea avec Jean Hesronite de recueillir des textes pour une bible polyglotte. Mais les deux maronites mirent tant de lenteur à s'acquitter de cette commission, que l'entreprise fut abandonnée. Ils s'adressèrent alors à l'assemblée du clergé, réunie à Blois, pour lui proposer l'édition d'une polyglotte. Ils en obtinrent la promesse d'une subvention de 8,000 livres. Mais cette somme ne fut jamais payée, et Gabriel, atteint d'une maladie, qui le fit languir deux ans, se vit forcé de renoncer à son projet. Reçu docteur en théologie en 1620, il fut ordonné prêtre deux ans plus tard. Comme il n'avait pas un seul élève à son cours, on lui retrancha sa pension en 1626. Sur ces entrefaites le gouvernement pontifical, qui désirait le charger de l'édition d'une bible polyglotte, l'invita à se rendre à Rome. Gabriel ne put se mettre en route, faute d'argent; il resta en France, sa pension lui fut rendue et même élevée à 2,000 livres en 1629. Sa destinée était d'être employé à des éditions de bibles polyglottes; il commença à travailler à celle de Lejay en 1630; mais il ne tarda pas à se brouiller avec l'éditeur Lejay et avec l'imprimeur Vitré, qui portèrent plainte contre lui et le firent enfermer au château de Vincennes, en 1640. Gabriel fut mis en liberté au bout de trois mois, mais à des conditions onéreuses pour lui, puisqu'il fut obligé de remettre à Lejay la version des textes arabe et syriaque de la Bible. « Sionite, dit le P. Lelong, était un esprit lent et paresseux; il aimait plus le repos de la vie que l'honneur, la bonne chère que le travail. » On a de lui : *Liber Psalmorum Davidis, ex arabico idiomate in latinum translatus*, Rome, 1614, in-4°; avec un nouveau titre et nouvelle préface, 1619. Quelques exemplaires à l'usage des chrétiens du Levant ne contiennent que le texte arabe; — *Dottrina christiana ad uso de' fideli orientali*, traduite de l'italien en latin et en arabe, réimprimée à Rome en 1668, in-8°. Les deux ouvrages qui précèdent ont été traduits en collaboration avec Victor Scialа; — *Grammatica Arabica Maronitarum, in libros V divisa*; Paris, 1616, in-4°. On ne trouve dans cet ouvrage que des préceptes de lecture; — *Geographia Nubiensis*, traduction latine de l'abrégé d'Edrisi imprimé à Rome en 1592; Paris, 1619, in-4°. A la suite se trouve un traité intitulé : *De nonnullis Orientalium Urbibus, nec non indigenarum religione ac moribus*, réimprimé dans l'atlas de Blaen et ailleurs. Jean Hesronite travailla à cet ouvrage ainsi qu'au précédent; — *Liber Psalmorum Davidis, ex idiomate syro in latinum translatus*; Paris, 1625, in-4°; — *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christianæ fidei cultores*, texte arabe et traduction latine; Paris, 1630, in-4°. La traduction latine a été réimprimée par Jean Fabricius de Dantzig; Rostock, 1638, in-4°; — Plusieurs pamphlets contre Lejay et Vitré, qui se trouvent dans les *Discours historiques sur les principales éditions des bibles polyglottes*; Paris, 1713, in-12; — enfin, il revit les

textes syriaque, arabe et samaritain de plusieurs parties de l'Ancien et du Nouveau Testament, et traduisit en latin plusieurs parties des textes arabe et syriaque de la Bible de Lejay. On a imprimé sous le nom de Sionite l'ouvrage suivant, qui est attribué à Jean Bonneret : *Ad Abrahamum Echellensem, commonitorium apologeticum pro biblis polyglottis*; Paris, 1648, in-4°.

E. Beauvois.

Lelong, *Discours histor.* — L'abbé Goujet, *Mémoires histor. et littér. sur le Collège de France*, part. III, p. 97-98, 101-104. — Schnurrer, *Bibliotheca Arabica*, nos 80, 324, 390. — Zenker, *Biblioth. Orientalis*.

GABRIEL (*Claude-Louis*), jurisconsulte français, né à Metz, en 1697, mort dans la même ville, en 1775. Il débuta avec succès au barreau, à un âge où le plus grand nombre des jeunes gens commencent à peine leurs études de droit (seize ans et demi). En peu d'années il prit sa place parmi les avocats les plus distingués du parlement de Metz, et devint bâtonnier de son ordre. Ayant été obligé de renoncer à la plaidoirie, à raison de la faiblesse de sa constitution, il continua, comme avocat consultant, l'exercice d'une profession dont les devoirs, moins brillants dans le cabinet qu'à l'audience, sont quelquefois plus utiles à la société. Il se livrait dans ses moments de loisir à la composition de plusieurs ouvrages sur les matières qui avaient fait l'objet de ses études et de ses méditations. C'est ainsi qu'il ne cessa de travailler à des *Observations sur les Coutumes et les Usages anciens et modernes du ressort du parlement de Metz*, qu'il porta jusqu'à sept volumes in-4°, mais dont les deux premiers seulement ont été publiés après sa mort, par les soins des avocats ses confrères (Bouillon, *Aux dépens de la Société Typographique*; 1787, 2 vol. in-4°). Gabriel avait légué ses livres et ses manuscrits à la bibliothèque des avocats, qu'il avait contribué à former, et dont le catalogue a été publié en 1776, pet. in-4°, par Louis Chenu, avocat et numismate. Après la dissolution de l'ordre, elle fut vendue et dispersée; les manuscrits de Gabriel qui en faisaient partie eurent le même sort. L'un d'eux parvint entre les mains de M. Solon, avocat à Toulouse, qui publia en 1824 un *Essai sur la nature, les différentes espèces et les divers degrés de force des preuves, mis en harmonie avec les nouveaux codes*; in-8°. Un autre ouvrage de Gabriel sur les dîmes, matière alors fort importante, fut publié à Bouillon, 1786, in-12; il a pour titre : *Recueil d'autorités et de réflexions sommaires sur les faux et vrais principes de la jurisprudence des dixmes et sur leur conséquence*. M. Bégin, auteur de la *Biographie de la Moselle*, cite plusieurs autres ouvrages de jurisprudence et de littérature qui se trouvaient au nombre des manuscrits légués par Gabriel à la bibliothèque des avocats de Metz.

J. Lamoureux.

Dom Pierron, *Templum Metensibus sacrum*. — Michel, *Biographie du parlement de Metz*. — Bégin, *Biogr. de la Moselle*.

GABRIEL (*Jacques*), architecte français, né à Paris, dans les premières années du dix-septième siècle, mort en 1686. Il fut chargé de la construction du château de Choisy-le-Roi, et de celle du pont Royal de Paris. Ce dernier monument ne fut terminé que par son fils.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

GABRIEL (*Jacques*), fils du précédent, architecte français, né à Paris, en 1667, mort en 1742. Il était parent et devint élève de Jules Hardouin-Mansard. Il termina le pont Royal, commencé par son père, construisit les hôtels de ville de Rennes et de Dijon, et donna le projet du grand égout de Paris. Ces importants travaux lui valurent les titres d'architecte du roi, d'inspecteur général des bâtiments, jardins, arts et manufactures, et enfin le cordon de l'ordre de Saint-Michel.

E. B—n.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*. — Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*.

GABRIEL (*Jacques-Ange*), fils du précédent, architecte français, né à Paris, vers 1710, mort vers 1782. Il fut le digne élève de son père, et devint un des architectes les plus justement estimés du dix-huitième siècle. Il eut part à tous les grands travaux exécutés pendant le long règne de Louis XV. Il fut chargé de la continuation et de la restauration du Louvre, qui était resté dans le plus triste abandon depuis près d'un demi-siècle, et dont quelques parties, restées incomplètes, menaçaient déjà ruine. Ce fut en 1755 que commencèrent ces travaux. Gabriel restaura d'abord la colonnade de Perrault, dont presque toutes les pierres des saffites étaient fendues et éclatées; il acheva l'ordre en attique adossé à la colonnade du côté de la cour, ordre qui avait été commencé par Perrault, et dont il ne fut pas l'auteur, comme l'ont écrit à tort plusieurs biographes. Malheureusement les fonds vinrent à manquer, et l'œuvre resta inachevée.

Les plus beaux titres de Gabriel à l'estime et à l'admiration de la postérité sont l'École militaire, et surtout les deux bâtiments à colonade de la place Louis XV, édifices dans lesquels il déploya une pureté de goût et une grandeur de conception bien rares à cette époque. E. B—n.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*. — Fontenay, *Diction. des Artistes*. — Vitet, *Le Louvre*.

* **GABRIEL** (*Jean*), philologue italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il professa la littérature ancienne à Sienne, et qu'il fit imprimer dans cette ville en 1489 un petit volume in-4°, intitulé : *Epistolarum Ciceronis clausularum Liber*.

G. B.

Ham, *Repertorium bibliographicum*, t. I, P. 2, p. 426.

GABRIEL (*Pierre*), horticulteur allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Der allgemeine Gaertner*, etc. (Le Jardinier universel, etc.); Tu-

bingue et Stuttgard, 1671, in-8°; Esslingen, 1673, 4e édition, sous ce nouveau titre : *Reichsgaertner* (Jardinier impérial).

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GABRIEL DE CHINON, missionnaire français, mort à Télischéri (Malabar), le 27 juin 1670. Il prit l'habit de capucin, et fut envoyé en Perse pour prêcher la foi catholique. Vers 1640, il se fixa à Ispahan, et y apprit la plupart des langues orientales. Cette connaissance lui facilita des rapports avec les indigènes, et lui permit de faire un grand nombre de prosélytes. Il était de plus très-considéré à la cour de Schah-Abbas II. Il causa ainsi la jalousie des prélats arméniens, qui lui suscitèrent de nombreux ennuis. Pour s'y soustraire, vers 1660, le P. Gabriel se rendit à Tauris (Tébriz ou Tabris), capitale de l'Aderbidjan et la seconde ville de l'empire de Perse. Ayant su gagner la bienveillance du vice-roi, il y fonda un couvent de capucins, et établit des missions dans le Kurdistân et à Tiflis; mais son éloquence ne décida que peu de conversions. Reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il accepta dix ans plus tard (1670) la mission du Malabar; bientôt après il fut attaqué d'une dyssenterie, qui l'enleva. Gabriel avait écrit beaucoup de notes et d'observations sur les pays qu'il avait parcourus; avant de mourir, il remit ses manuscrits à Picquet, protonotaire apostolique et ancien consul de France en Syrie. Celui-ci les transmit à Moréri, qui les publia sous ce titre : *Relations nouvelles du Levant, ou traités de la religion, du gouvernement, et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures*, composées par le P. G. D. C. (Gabriel de Chinon, capucin), et données au public par le sieur L. M. P. D. E. T. (Louis Moréri, prêtre, docteur en théologie); Lyon, 1671, in-12. Moréri a mis à la tête une longue préface, où il fait l'éloge de Gabriel (1). Ces *Relations* contiennent quelques détails curieux sur les mœurs persanes; mais ils sont noyés dans d'interminables discussions théologiques. L'auteur s'est plus occupé de questions religieuses, de son ordre, et de lui-même, que de l'intérêt général. A. DE L.

Dellon, *Traité des Maladies relatives aux pays orientaux*. — Poullet, *Nouvelles relations du Levant*, etc. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXVII, p. 311.

GABRIEL. *Voy.* SCHERLING.

GABRIELLE DE BOURBON. *Voy.* LA TRÉMOUILLE.

GABRIELLE DE VERGY. *Voy.* FAÏEL.

GABRIELLE (La belle). *Voy.* ESTRÉES.

GABRIELLI, nom d'une célèbre famille italienne, dont les principaux membres furent :

GABRIELLI (*Charles*) vivait dans la première moitié du douzième siècle. Vers 1120, il s'empara de la souveraineté de sa ville natale, Gubbio; mais la jalousie de son frère Théobald ne lui permit pas de jouir longtemps du pouvoir; il fut tué par ce parent dénaturé.

GABRIELLI (*Théobald*), frère et meurtrier du précédent, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Poursuivi par la vengeance de son neveu, il se réfugia en Calabre, où, protégé par les Normands, il devint la souche des Gabrielli de Tropea et de Cosenza.

GABRIELLI (*Facius*) vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il s'occupa de philosophie, et publia diverses *dissertations* sur les matières occultes.

GABRIELLI (*Hermann*) vivait dans la première moitié du treizième siècle. En 1211, il fut juge dans la ville de Gubbio, et s'appliqua à la jurisprudence.

GABRIELLI (*Cante*) vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut au nombre des *condottiere* qui se rendirent à Florence pour offrir leurs services à Charles de Valois. Ce prince employa Cante, et le fit nommer podestat par la république. Cante usa tyranniquement de son pouvoir. Pendant les cinq mois que Charles de Valois séjourna à Florence, le podestat envoya plus de 600 personnes en exil; et s'il les sauva de la confiscation de leurs biens, ce fut moyennant des sommes considérables. Parmi ces bannis se trouvaient Dante et Alighieri Petrarco, parent de Pétrarque; seulement il faut ajouter que Cante Gabrielli dut partager avec le prince les richesses ainsi extorquées. Il fut podestat à Lucques, sous l'empereur Henri VII. Venu à Rome en 1310, il devint chef de la ligue guelfe, et en 1321 capitaine général de la côte de Pérouse. En 1322 il se mit à la tête des Pérugins, et prit la ville d'Assise.

GABRIELLI (*Bino*), frère du précédent, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut podestat à Orvieto en 1302, à Florence en 1305, et commanda l'armée florentine à Pistoie, qu'il obligea à se rendre après dix mois de siége, le 10 avril 1306. Bino obtint pour ce fait les honneurs du triomphe. *Ed a M. Bino da Gobbio, allora Podestà di Firenze e capitano della hoste, entrando in Firenze gli fu recato sopra capo pallio di drappo d'oro per i cavalieri di Firenze.* Ainsi s'expriment à ce sujet les historiens contemporains.

GABRIELLI (*Philippe*), cousin du précédent, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il fut podestat d'Orvieto en 1311. En 1320 il gouverna Gubbio avec une rigueur extrême. Deux ans plus tard, il commanda l'armée que les Florentins, fidèles à leur engagement vis-à-vis des guelfes, envoyaient contre les Visconti. Le 25 février 1323 il força le passage de l'Adda.

GABRIELLI (*Lælius-Lello*), fils de Cante Gabrielli, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut podestat de Gubbio en 1350.

(1) Il est étonnant que Moréri n'ait pas compris dans son *Dictionnaire historique* publié en 1674 (Lyon, in-fol.), la notice du P. Gabriel. Ce missionnaire a été également omis dans le supplément et les éditions suivantes de ce dictionnaire.

et mourut dans les fers, par suite de la prise de cette ville, par Jean Gabrielli.

GABRIELLI (*Jacques*), frère du précédent, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il fut podestat d'Orvieto en 1315, et en 1333 on l'appela à Florence pour mettre à la raison les ennemis extérieurs de la république. Il s'acquitta avec zèle et talent de sa mission. Aussi lorsque, en 1336, Florence courut de nouveaux dangers, c'est encore à Jacques Gabrielli que l'on confia la dictature. Capitaine de la garde et conservateur de la paix et de l'État de Florence (*capitano di guardia et conservatore di pace et dello Stato di Fiorenza*), il eut une garde de cinquante cavaliers et de cent fantassins, avec dix mille florins d'or d'appointements. Bientôt il empiéta, et se rendit même redoutable au gouvernement et à la population. Tel fut le souvenir de violence qu'il laissa à Florence qu'on y décréta qu'à l'avenir nul citoyen de Gubbio ne pourrait exercer les fonctions de juge dans la capitale de la Toscane. Déjà la ville de Sienne avait porté un décret analogue; ce fut Gabrielli qui négocia les termes du traité conclu en 1337 entre Gubbio, Pérouse et quelques villes de l'Ombrie. En 1338 il fut nommé sénateur de Rome par le pape Benoît XII. Bientôt les douze oligarques aux mains desquels était remis le gouvernement de Florence se virent obligés d'invoquer son appui. Malgré la loi récemment adoptée, il remplaça Malatesta de Rimini dans les fonctions de *capitano di guerra*, dont il fut investi le 1er février 1339. On lui donna une garde de cent cavaliers et deux cents serviteurs. Mais bientôt il s'attira, par la violence de ses actes, la haine de plusieurs familles, entre autres celles des Baldi et des Frescobaldi. Il les obligea à détruire leurs châteaux forts, et leur imposa des amendes considérables. Ses ennemis ourdirent une conjuration, dans laquelle entrèrent les Ubaldini et d'autres seigneurs florentins. Mais Gabrielli et les Douze furent avertis à temps. A la suite d'un combat entre les deux partis, les conjurés furent obligés de quitter la ville. Après deux années d'exercice de son pouvoir, Gabrielli quitta Florence (1er fév. 1341). Il commanda ensuite les troupes auxiliaires envoyées par Gubbio aux Florentins en guerre avec Lucques. Le 2 octobre de la même année, il fut pris en assiégeant cette ville. Sur les instances de Gubbio, la république de Florence lui fit rendre la liberté, moyennant une rançon de 3,000 florins d'or. En 1352, il reprit, *con somma balia*, selon l'expression de l'historien, les fonctions de capitaine (*capitano*) à Florence. Après avoir été ensuite *capitano* et *conservatore di pace* à Todi, à cette époque où les villes italiennes prenaient à loyer les magistrats et les guerriers, Jacques Gabrielli devint, en 1357, gouverneur de Florence; mais il ne paraît point qu'il ait trouvé quelque occasion de se signaler durant cette dernière magistrature.

GABRIELLI (*Cante*), fils de Jacques, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Le 13 septembre 1357, lors de la guerre entre Spolète et Assise, il fut nommé capitaine des Pérugins. Lorsque, quelques années plus tard, Gubbio voulut recouvrer son indépendance première, Cante reçut la mission d'étudier les anciens statuts de la république pour déterminer les perfectionnements qu'ils pouvaient comporter encore; puis il exerça pendant un an les fonctions de podestat à Bologne. Appelé ensuite comme capitaine à Florence, il se fit remarquer par une rare fermeté. C'est ainsi qu'il sut résister à l'entraînement de la multitude, qui en 1379, à propos d'une prétendue conjuration, lui demandait de prononcer la peine capitale contre ceux qu'elle lui désignait comme les coupables. C'étaient Pierre Albizzi, Philippe Strozzi, Donato Barbadoro, etc. Retiré ensuite de la vie publique, Cante alla vivre en paix dans un de ses châteaux.

GABRIELLI (*Jean*), fils de Cantuccio, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. En 1349 il s'empara du pouvoir dans Gubbio, sa ville natale; puis il ravagea les terres de ceux des Gabrielli qui refusaient de sanctionner son usurpation. C'est alors que Jacques Gabrielli, recteur et capitaine *del patrimonio*, leva à Pérouse une armée pour mettre Jean à la raison. Mais Jean sut si bien fasciner les Pérugins, en leur faisant espérer l'incorporation de Gubbio à leur territoire, qu'il parvint à les faire renoncer à l'assiéger. Puis il se jeta dans les bras du parti gibelin, plutôt que de renoncer à la domination dont il s'était emparé. Sur sa demande, Barnabo Visconti lui envoya des auxiliaires, avec lesquels il put tenir tête aux Pérugins et assiéger Jacques Gabrielli dans son château fort. Peu rassuré cependant sur la durée et la solidité de l'appui de Visconti, il entra de nouveau en pourparlers avec les Pérugins, en leur promettant de renoncer à sa souveraineté. Il ne remplit point de son gré cette condition: il fut expulsé en 1354 par le cardinal Albornos.

GABRIELLI (*Gabriel* DE), fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il fut évêque et gouverneur de Gubbio. Attaqué par de nombreux ennemis, parmi lesquels des membres de sa famille, il livra le pouvoir au roi de Naples, à Charles de Durazzo, surnommé *della Pace*, tout en continuant à en exercer les prérogatives; et pour en jouir plus sûrement, il se fit nommer, *con assoluta potestà*, vicaire du pape à Gubbio. Il rendit à cette ville son indépendance, moyennant la possession de Cantiano, de Perra-di-S.-Abondo et une somme de cinq mille ducats.

GABRIELLI (*François*), frère du précédent, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Après avoir été successivement podestat à Pergola, ensuite à Sienne, il réclama de la ville de Gubbio le payement de la dette qu'elle avait contractée. La ville s'y étant refusée, il s'ensuivit

une guerre entre François, ses alliés les Malatesti et les Florentins. La ville de Gubbio déclara François rebelle, et le condamna ainsi que les Malatesti à une forte amende. Mais bientôt elle se trouva tellement pressée qu'elle dut implorer le secours d'Antoine de Montefeltro, duc d'Urbin. Les Florentins cherchèrent à accommoder le différend; mais le duc d'Urbin, ayant lui-même à adresser des réclamations à Florence, commença par ôter la liberté à Gabrielli jusqu'à ce qu'on eût abandonné un château en litige entre eux. Florence regarda le procédé comme injurieux pour la république. Une puissante armée vint porter le ravage sur les territoires de Gubbio et de Calvi, et n'épargna point les possessions du comte de Montefeltro. Celui-ci se vit forcé alors de rendre le château et de remettre les choses dans l'état où elles se trouvaient d'abord. Néanmoins, François continua de lutter jusqu'à ce qu'il fût nommé podestat de Bologne. Il obtint ensuite du pape le titre de sénateur romain, et pour son fils Jean une compagnie de cent lances.

GABRIELLI (*Frédéric*), fils d'Antoine Gabrielli, qui avait été *podestà* deCamerino, mort en 1541. Il fut page, puis *condottiere di huomini d'arme* au service du duc Frédéric d'Urbin. Il se trouva enveloppé dans les querelles de ce prince avec le saint-siége. Il se vit confisquer tous ses biens par Laurent de Médicis, à qui le pape Léon X venait de donner le duché d'Urbin, dont Frédéric avait été déclaré déchu. Voyant sa fidélité à ce prince si mal récompensée, il se retira dans sa villa de Baccaresca, où il mourut.

GABRIELLI (*Jules*), mort le 12 mars 1579. Il s'occupa de philosophie et de travaux d'érudition. Il fut attaché pendant plusieurs années au service du cardinal de Mantoue, qu'il accompagna au concile de Trente en qualité de secrétaire des lettres latines (*segretario delle lettere latine*). Il prononça au sein du concile l'oraison funèbre de Ferdinand de Gonzague et prêcha devant cette assemblée le jour de l'Épiphanie. Il traduisit aussi en latin les traités de Plutarque, la *Cyropédie* et trois *Homélies* de Grégoire de Nazianze.

Les GABRIELLI *de Venise* remontent aux Gabrielli de Gubbio; les principaux membres furent:

GABRIELLI (*Tryphon*), surnommé *Socrate*, né à Venise, vers 1470, mort le 19 ou 20 octobre 1549. Retiré sur son bien, aux environs de Padoue, il s'occupa de la culture des sciences. On a de lui: *Dialogo della Sfera*; Venise, 1545; — un commentaire sur la *Divina Commedia*, conservé manuscrit. Il avait été l'objet de la part de son ami Bembo d'une institution ou gratification annuelle, dont il n'eut pas le temps de jouir.

GABRIELLI (*Jean-Marie*), né à Citta-di-Castello, le 12 janvier 1654, mort à Caprarola, le 17 septembre 1711. Il n'est pas certain qu'il appartienne à l'une ou l'autre famille des *Gabrielli*. Entré dans la congrégation des Feuillants, il poursuivit avec ardeur ses études, et se conduisit en tout d'une manière exemplaire. D'abord lecteur pour les novices, il s'éleva, de grade en grade, jusqu'à celui de général de l'ordre. Devenu *præses studiorum* à la propagande, il entra en relations avec le célèbre Fabroni, qui le fit charger par le pape Innocent XII d'examiner les doctrines quiétistes de Fénelon. Le 14 novembre 1699 il obtint du même pontife le chapeau de cardinal.

GABRIELLI (***), prélat hérétique, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à la branche romaine des Gabrielli. On lui imputa les actions les plus noires, les plus étranges, par exemple d'avoir fait au démon des sacrifices de sang humain dans les réunions où il appelait ses amis, d'avoir immolé des enfants et violé des femmes au pied des autels, enfin, d'avoir fait des maléfices à l'endroit du pape Innocent X, dont il aurait convoité la chaire. François Picchitelli, appelé aussi Cecco Falignamme, avait été envoyé pour assassiner le marquis de Buffalo: l'émissaire fut saisi avant l'accomplissement de son crime; appliqué à la question, il dénonça ses complices, parmi lesquels se trouvait Gabrielli, qui fut enfermé dans un couvent du mont Cassin et privé de ses revenus. Plus tard, il fut conduit au château de Pérouse, par ordre d'Innocent XI.

Jean Villani, *Storia*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyc.* — Sismondi, *Hist. des Rép. ital.*

GABRIELLI (*Jules*), prélat romain, né à Rome, le 20 août 1748, mort en 1822. Évêque de Sinigaglia et cardinal-prêtre de la création du 23 février 1801, il remplaça, le 27 mars 1808, auprès de Pie VII le pro-secrétaire d'État Joseph Doria. Le jour de son entrée en fonctions, et à l'occasion de l'exil infligé à quatorze cardinaux par ordre de Napoléon Ier, il protesta en termes énergiques contre cette mesure. Il ne réclama pas moins auprès du général Miollis contre le désarmement de la garde noble, de celle du Capitole et des Suisses. Le 11 avril le cardinal prévint le chargé d'affaires de France, Lefebvre, de l'adoption d'une cocarde nouvelle pour les troupes pontificales. Il protesta ensuite (20 avril) contre l'emprisonnement du gouverneur de Rome, Cavalchini. A propos d'un acte attentatoire aux droits du pape, commis à Verni, Gabrielli éleva de nouvelles plaintes. A la suite de ces incessantes récriminations, Gabrielli fut arrêté, par ordre de Napoléon, conduit à Sinigaglia, et ses papiers furent mis sous le scellé. Le 17 juin on le remplaça dans ses fonctions par le cardinal Pacca. Après l'enlèvement du pape, Gabrielli vint en France, et fut exilé à Saumur. En 1813 il lui fut permis, ainsi qu'à quelques autres cardinaux, de se rendre auprès du pape à Fontainebleau. Il retourna ensuite à Rome, où il allait être élu pape quand il mourut.

Thiers, *Hist. de l'Empire*.

GABRIELLI (*Ange*), littérateur italien, natif

de Venise, vivait au dix-septième siècle. Il se voua à la carrière ecclésiastique, et il obtint le titre d'abbé. On a de lui : *Lettere di complimenti;* Venise, 1625, in-12; — *Duelli di complimenti;* Paris, 1664, in-8°; — *Maria Vergine, poema eroico;* — *La Gelosia, favola;* — *L'Éloge du Rien*, trad. de l'italien, dans les *Mélanges* de Vigneul-Marville, t. III.

Zeno, *Memor. di Scritt. Venez.*

* GABRIELLI (*Camillo*), peintre de l'école florentine, né à Pise, vers 1670, mort en 1730. Élève de Ciro Ferri, il introduisit le premier dans sa patrie le style de Pietro de Cortone. Quoiqu'il ait mieux réussi en général dans la peinture à l'huile que dans la fresque, on estime avec raison le plafond qu'il a peint au palais Alliati de Pise. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Morrona, *Pisa illustrata.*

* GABRIELLI (*Leonardo*), poëte italien, né à Venise, vivait au milieu du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie. A l'époque où les récits chevaleresques étaient en possession de la vogue, il publia, en 1550, in-4°, une épopée intitulée : *Nova Spugna d'amor e morte dei Paladini.* Par une division assez singulière, le premier livre de ce poëme renferme trente-cinq chants, tandis que le second n'en contient que cinq; l'auteur promettait un troisième livre, qui n'a point paru, circonstance que la médiocrité des deux premiers ne permet pas de regretter. La *Nova Spugna* est devenue très-rare. G. B.

Quadrio, *Storia d'ogni Poesia,* IV, 586. — Melzi, *Bibliographia dei Romanzi e dei poemi romanzeschi d' Italia,* p. 298.

GABRIELLI (*Catarina*), célèbre cantatrice italienne, née à Rome, le 12 novembre 1730, morte dans la même ville, en avril 1796. Elle était fille d'un cuisinier du prince Gabrielli. Douée par la nature d'une voix admirable, un jour elle fut entendue du prince, qui demanda quelle était la jeune virtuose qui enchantait ses jardins. On lui répondit que c'était la fille de son cuisinier : *S'è così,* dit-il, *il mio cuoco deverrà presto un asino d'oro.* Catarina avait alors quatorze ans; elle était fort jolie, quoiqu'elle louchât un peu de l'œil droit; le prince se chargea de son éducation, et la confia aux soins de Garcia dit *Lo Spagnoletto,* puis de Porpora. Elle fit de rapides progrès, et bientôt on ne parla plus que de la *cochetta di Gabrielli* (la petite cuisinière de Gabrielli). Le nom de son protecteur lui resta. Trois ans plus tard (en 1747), elle débuta au théâtre de Lucques comme *prima donna* dans la *Sofonisba* de Galuppi; l'enthousiasme qu'elle fit naître alla jusqu'à la frénésie. « Sa vocalisation, dit Fétis, était d'une facilité extraordinaire et l'étendue de sa voix tenait du prodige. » Guadagni, qui tenait alors les *soprani,* fut ébranlé dans sa réputation. « Au lieu, ajoute Fétis, d'en concevoir de la jalousie, il donna des conseils à sa jeune rivale, et s'attacha à former son goût. Elle ne fut point ingrate, et devint, dit-on, éperdûment amoureuse de son nouveau maître. » Après avoir paru avec un succès égal sur les principaux théâtres d'Italie, elle s'arrêta à Naples, et débuta dans la *Didone* de Jomelli. Le talent avec lequel elle chanta l'air *Son regina e sono amante* établit pour toujours sa renommée. Métastase, qui dirigeait le théâtre de Vienne, la fit venir en cette ville, et bientôt l'empereur François Ier la nomma première cantatrice de la cour. Métastase perfectionna sa déclamation théâtrale, « et, dit encore Fétis, ne fut pas insensible à ses charmes ». Mais elle ne répondit pas à l'amour du poëte. Partagée entre sa prédilection pour les comédiens et le désir d'acquérir des richesses, qu'elle ne pouvait obtenir que de la libéralité des grands seigneurs, elle trompait les uns et les autres. Son inconstance lui causa plus d'une scène fâcheuse. Elle quitta Vienne en 1765, et se rendit en Sicile, où elle excita le même enthousiasme et donna de nouvelles preuves de son caractère capricieux. A Palerme elle affecta, au théâtre et dans les concerts particuliers, de chanter d'une façon fort négligente. Le vice-roi, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, crut devoir la faire conduire en prison. « Il me fera crier, s'écria-t-elle, mais chanter jamais. » Aussitôt incarcérée, elle retrouva sa voix, et charma ses compagnons de captivité par des chants délicieux et presque continuels. Elle distribua de nombreux secours, et fit élargir les prisonniers pour dettes. Au bout de douze jours, elle fut rendue à la liberté. Le peuple l'accompagna en triomphe jusqu'à sa demeure. Peu après (1767), la Gabrielli se rendit à Parme, où l'infant don Ferdinand devint éperdûment épris d'elle. Elle se laissa attendrir par les largesses du prince, mais ne voulut pas plier devant sa jalousie. Dans des scènes violentes, elle alla jusqu'à l'appeler *gobbo maledetto* (maudit bossu) ! Il l'enferma sous clef. Elle s'évada par une fenêtre, franchit des murs, et d'un seul bond se sauva en Russie, où Catherine II l'accueillit favorablement; mais quand il s'agit de la question des honoraires, la cantatrice demanda cinq mille ducats. « Cinq mille ducats, s'écria l'impératrice, mais je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux! — Eh bien, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux! » Cette audacieuse réponse plut à la czarine, qui accorda les cinq mille ducats. En 1777 la Gabrielli quitta la Russie, passa à Londres, et se rendit à Venise, où elle ajouta encore à sa réputation, malgré son âge (quarante-sept ans). En 1780 elle était à Milan, et vit pour la première fois sa réputation balancée par celle de Marchesi. L'année suivante elle se retira à Rome, avec sa sœur aînée, Anna, qui l'avait suivie partout comme *seconda donna.* Quoique capricieuse et légère, la Gabrielli était bonne et faisait beaucoup d'aumônes. Sa conversation était spirituelle et originale. Elle mourut d'un rhume négligé.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GABRIELLI (*Francesca*), dit *la Ferrarese* ou *la Gabriellina*, cantatrice italienne, née à Ferrare, en 1755, morte à Venise, en 1795. Elle entra en 1770 au conservatoire de l'Ospedaletto à Venise. Cette école était alors dirigée par Sacchini, qui consacra tous ses soins à l'éducation musicale de la Gabriellina. En 1774 elle débuta au théâtre San-Samuele, en qualité de *seconda donna;* elle eut un brillant succès, et prit bientôt les rôles de *prima donna buffa*. Elle parut à Florence en 1778, et à Naples en 1782. En 1786 elle était à Londres, y resta plusieurs années et revint à Turin. Peu après elle se retira à Venise, où elle termina sa carrière, dans une brillante aisance. Cette cantatrice était excellente musicienne; elle possédait une très-jolie voix de soprano; son chant était pur, mais manquait d'expression. Elle était fort jolie, et eut beaucoup d'aventures galantes, qui ne nuisirent pas à sa fortune.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **GABRIELLO DEGLI OCCHIALI**. *Voy.* FERRANTINI.

***GABRIELLO** (*Onofrio*), dit *Onofrio de Messine*, peintre de l'école napolitaine, né à Messine, en 1616, mort en 1706. Après avoir, dans sa patrie, passé six années dans l'atelier d'Antonio Ricci, dit *Barba Lunga*, il vint à Rome, où il étudia sous le Poussin et sous Pietro de Cortone. Il habita ensuite Venise pendant neuf ans, avec le Maroli, comme lui Messinois et élève de Barba Lunga. Cette amitié lui fut fatale, car il emprunta au Maroli un coloris faux, dont il ne put jamais se défaire entièrement. Heureusement, là se borna l'imitation. Il sut se créer un style original, plein de suavité et de grâce; il excella surtout à rendre les accessoires, les rubans, les dentelles, les pierres précieuses, etc. De retour à Messine, il avait acquis une réputation méritée; mais il se trouva mêlé aux troubles politiques qui agitèrent la Sicile en 1674 et 1676, et fut obligé de s'expatrier. Il paraît avoir passé le reste de sa vie dans la Lombardie, où il a laissé de nombreux portraits et de jolis tableaux de chevalet. E. B—N.

Stackert, *Memorie de' Pittori Messinesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GABRINI, dit **RIENZI** et **LAURENTIO** (*Nicolas*). *Voyez* RIENZI.

GABRINO (*Augustin*), fanatique italien, né à Brescia, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut chef d'une secte de fanatiques appelés les *Chevaliers de l'Apocalypse;* lui-même se faisait qualifier de *prince du Nombre septénaire et monarque de la Sainte-Trinité*. Il annonça qu'il se proposait de défendre l'Église catholique contre l'Ante-Christ, dont, selon lui, le règne approchait. Il donna pour insignes aux sectaires sous ses ordres un sabre et un bâton de commandement en sautoir, une étoile rayonnante et les noms des trois anges Gabriel, Michel et Raphael. Ils portaient ces insignes sur leurs habits et leurs manteaux. Leur nombre s'accrut jusqu'à quatre-vingts; la plupart étaient des artisans, qui travaillaient l'épée au côté. Le jour des Rameaux de l'an 1694, pendant qu'on chantait l'antienne : *Qui est ce roi de gloire?* Gabrino se précipita l'épée à la main sur les ecclésiastiques en répondant que c'était lui. Il fut alors enfermé, comme fou. Un certain nombre de ses prosélytes furent arrêtés sur les révélations de l'un d'eux; le reste se dispersa.

Chaudon et Delandine, *Nouv. Dict. hist.* (éd. 1810).

* **GABRON** (*Guillaume*), peintre néerlandais, né à Anvers, en 1625. On a sur lui peu de détails biographiques; seulement on sait qu'il visita l'Italie, et qu'après un assez long séjour à Rome il revint à Anvers, où il mourut. Ses œuvres sont estimées. Il peignit avec un rare naturel les fruits, les fleurs, les vases d'or et d'argent.

Descamps, *Vies des Peintres flamands et hollandais*, etc. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyc.*

* **GABUZIO** (*Jean-Antoine*), érudit italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Vita et Rebus gestis Pii V;* Rome, 1605, in-fol.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrt.-Lexikon*.

GABY (*Jean-Baptiste*), missionnaire français à l'époque de Louis XIV. Il entra dans l'ordre de l'Observance de Loches, dont il devint supérieur, et après avoir été prêcher la foi aux nègres de la côte d'Afrique (1), il publia une *Relation de la Nigritie, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal;* Paris, 1689, in-12. Ce volume, accompagné d'une carte, est curieux et mérite d'être recherché; il est d'ailleurs resté peu connu. G. B.

Documents inédits.

GACÉ. *Voy.* MATIGNON.

GACES. *Voy.* BIGNE (DE LA).

* **GACHART** (*Louis - Prosper*), archiviste français, naturalisé belge, né à Paris, en 1801. M. Gachart était déjà connu par la publication d'un grand nombre de textes inédits et avait rendu de véritables services aux sciences historiques en Belgique, lorsqu'il se fit naturaliser dans ce pays, en 1831. Le roi Léopold l'appela la même année à la direction générale des archives de la Belgique. Il est en outre membre de la commission royale d'histoire et de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique, chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre royal de Léopold. Chargé à diverses époques d'explorer les archives de plusieurs pays de l'Europe, afin d'y recueillir tout ce qui lui paraîtrait de nature à intéresser la Belgique, M. Gachart s'est acquitté de ces missions avec succès. On a pu, grâce à ses investigations laborieuses, éclaircir plusieurs points des plus

(1) Il partit de Paris le 11 mars 1686, s'embarqua au Havre, et descendit en Sénégambie le 5 juin suivant.

importants de l'histoire de la domination des Espagnols dans les Pays-Bas. Les archives de Simancas (Espagne), que M. Gachart a explorées en dernier lieu, lui ont fourni beaucoup de renseignements utiles : c'est ainsi qu'on a pu acquérir la preuve que ni la cour de Rome ni celle de Madrid n'avaient connu à l'avance ni le plan ni même le projet de la Saint-Barthélemy, mais qu'en revanche le farouche Philippe II avait plus tard proposé au duc d'Albe une mesure semblable contre ses *fidèles* sujets des pays *de par-deçà*. On doit à M. Gachart *Analectes belgiques;* Paris, 1830, in-8°; — *Notice sur le dépôt des archives de la Belgique;* 1831, in-8°; — *Collection de documents inédits concernant l'histoire de la Belgique;* Bruxelles, 1834-1835, 3 vol. in-8°; — *Documents inédits concernant les troubles de la Belgique sous l'empereur Charles VI;* 1837-1839, 2 vol. in-12; — *Documents sur la révolution de* 1790; 1838, 2 vol. in-8°; — *Correspondance de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange;* Bruxelles, 1847-1851, 3 vol. in-8°.

Jean-Paul FABER.

Moniteur belge de 1840 à 1850. — *Catalogue de la bibliothèque de l'Académie royale de Belgique;* Bruxelles, 1850, in-8°. — *Bulletins de la Commission d'histoire de la Belgique*, tome XIV et suivants, in-8°, 1846 à 1851. — *Biographie générale des Belges*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine*.

GACHES, famille qui a marqué dans l'histoire du protestantisme français. Les membres les plus connus sont :

GACHES (*Pierre*), né à Castres, vers 1523 et mort dans cette ville, le 29 décembre 1595. Un des premiers à Castres, il embrassa le protestantisme. Son exemple trouva de nombreux imitateurs. En 1560 on fit venir de Genève un ministre, Geoffroy Brun; Gaches l'accueillit dans sa maison, où pendant un mois le culte réformé fut célébré clandestinement. Depuis, il fut presque toujours à la tête du parti protestant dans sa ville natale et dans les environs. Ses coreligionnaires s'étant emparés de l'administration de la ville, en 1563, le nommèrent consul. Pendant la peste qui éclata bientôt à Castres, il fit preuve du plus grand dévouement. Resté à son poste, tandis qu'un de ses collègues et la plupart des habitants considérables avaient pris la fuite, il prodigua ses soins aux pauvres et aux malades, et soutint le courage de la population. Nommé consul à plusieurs reprises, il travailla d'une manière très-active à la prospérité de son pays natal. On lui doit la construction d'un temple, et en 1576 l'établissement d'un collége qui resta pendant longtemps entre les mains des protestants.

GACHES (*Jacques*), fils du précédent, né à Castres, le 14 janvier 1558, mort dans cette ville, le 14 novembre 1612. Il exerça la profession d'avocat auprès de la Chambre de l'Édit. En 1596 et en 1604 il fut consul de sa ville natale. Il est surtout connu par des *Mémoires*, restés jusqu'à présent manuscrits, dans lesquels il consigna avec des détails presque minutieux les événements qui se passèrent de 1555 à 1610 dans le pays castrin. Les auteurs de l'*Histoire générale du Languedoc* les ont cités fort souvent et en ont rapporté quelques extraits. Le manuscrit dont ils se servirent appartenait au marquis d'Aubois. Il paraît qu'il en existe d'autres copies. Quoique Jacques Gaches eût pris une part active aux agitations de son époque, il a su conserver dans ses mémoires une rare impartialité.

GACHES (*Raymond*), petit-fils du précédent, écrivain et prédicateur français, né à Castres, vers 1615, et mort à Paris, en décembre 1668. Nommé en 1649 pasteur dans sa ville natale, il se fit la réputation d'un orateur distingué, et en 1654 il fut appelé à Paris pour desservir l'église protestante de Charenton. Pendant son séjour à Castres, il concourut à la fondation d'une académie dont l'existence fut courte, mais non sans honneur, et qui compta parmi ses premiers membres Pelisson, Ranchin, Pierre Borel, Louis de Jaussaud. On a de Raymond Gaches : *Le Consolateur promis aux apôtres, sermon sur Jean XVI*, 7; Charenton, 1654 et 1655, in-8°; — *Le Triomphe de l'Évangile, sermon sur 2 Corinth. II;* ibid., 1654 et 1655, in-8°; — *Jésus dans l'agonie, ou sermon sur les paroles du ch.* XXVI *de l'Évang. selon saint Matthieu, vers.* 37 *et* 38, *prononcé à Charenton le dimanche de Paques* 5 *avril* 1654; Castres, 1654, in-8°; — *Actions de grâces pour la publication de la paix entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, sermon sur le Ps. CXXII*, 6; Charenton, 1654, in-8°; — *L'Athéisme confondu, sermon sur les paroles du Ps. LIII*, 2 : « L'insensé dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu; » ibid., 1655, in-8°; — *Le Fondement de l'espérance du chrétien, sermon sur Rom., v.* 5; ibid., 1655, in-8°; — *Sermon sur* 2 *Pier., I*, 12-15; ibid., 1655, in-8°; — *Sermon sur Jérémie, III*, 22; ibid., 1658, in-8°; — *Discours sur les songes divins;* ibid., 1659, in-8°; — *La Paix promise à la piété, sermon sur le Ps. LXXXV*, 9, *prononcé à Charenton, le* 1er *jour de may* 1659, *avec une prière au sujet de la paix générale entre les couronnes de France et d'Espagne;* Castres, 1659, in-8°. Ces sermons ont été imprimés à la fois à Charenton et à Castres. La plupart d'entre eux ont été réunis avec quelques autres du même auteur sous ce titre : *Seize Sermons sur différents sujets;* Genève, 1660, in-8°. Le 16e sermon a une pagination particulière, et est suivi d'un sermon de Charl. Drelincourt.

Michel NICOLAS.

Magl. Nayral, *Biographie Castraise*. — MM. Haag, *La France protestante*.

***GACHIG** (*Jean*), philosophe arménien, vivait au treizième siècle. De même que plusieurs de ses compatriotes de la même époque, il se livra à l'étude des doctrines d'Aristote, et il écrivit

des commentaires sur les *Categories* et sur les livres *De Interpretatione*. On manque d'ailleurs de détails sur son compte. G. B.

Neumann, *Geschichte der Armen. Litter.*, p. 214.

* **GACIANDI** (*Paul-Marie*), antiquaire italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertazione sopra una statuetta di Mercurio, nel gabinetto del sig. marchese di Lhospital, ambasciatore di Sua Maestà Christianiss. nella corte di Napoli;* Naples, 1746, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

* **GACKENHOLZ** (*Alexandre-Christian*), chirurgien et physicien allemand, mort en 1717. Il professa l'anatomie et la chirurgie à Helmstædt. Il légua à l'académie de cette ville 1,000 rixthalers pour la fondation d'un jardin botanique. On a de lui : *Deliciæ Physicæ; — Disputatio de Machina Corporis humani, per nullam artem humanam imitanda; — De Rebus Medicis in S. Scriptura occurrentibus.*

Dunkel, *Nachr.*

GACON (*François*), poëte satirique français, naquit à Lyon, d'un marchand de cette ville, en 1667, et mourut à Baillon, près Beaumont-sur-Oise, le 15 novembre 1725. Sa vie n'est que trop connue par ses œuvres. Malgré son talent, qu'on ne peut nier, mais dont il fit le plus détestable usage, son nom, profondément oublié de la majorité des littérateurs, est resté encore aujourd'hui décrié près de ceux qui le connaissent. Gacon était entré d'abord dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit bientôt, afin de pouvoir s'abandonner sans contrainte à son penchant pour les vers et surtout à ce goût inné pour la satire, qui le mêla à la plupart des querelles littéraires de son temps. Le métier de satirique est quelquefois dangereux : Gacon l'éprouva à ses dépens, car son *Poëte sans fard* lui valut un emprisonnement de plusieurs mois, et sans doute aussi quelques coups de bâton, sort que les offensés réservaient fort souvent alors aux gens de lettres dont la plume était trop hardie, et que, du reste, il se prédit fréquemment à lui-même, dans ses propres vers. Par une tactique audacieuse, voulant arriver le plus vite possible à ce bruit que les débutants prennent volontiers pour la gloire, il n'imagina rien de mieux que de s'attaquer aux noms les plus illustres de la littérature, à Boileau, à Bossuet, à Fontenelle, à La Motte, à Dufresny, à J.-B. Rousseau, qui sont mêlés, dans ses continuelles agressions, aux noms les plus obscurs et les plus insignifiants. Beaucoup d'entre eux dédaignèrent de lui répondre, parce que, suivant le mot de La Motte, « on n'a rien à gagner avec ceux qui n'ont rien à perdre ». Mais J.-B. Rousseau, moins patient ou plus habitué à ces sortes de luttes, le piqua mortellement avec quelques-unes de ces cruelles épigrammes qu'il savait si bien aiguiser; il est vrai que Gacon avait mérité pis encore par son ignoble et violent libelle intitulé : *L'Anti-Rousseau.* Pradon, lui aussi, accepta le combat, et il y eut entre ces deux poëtes une guerre d'épigrammes où ils se traitèrent fort rudement et ne s'épargnèrent point les injures.

Gacon avait atteint en partie son but : il avait fait du bruit. Il eut même une certaine renommée, qu'il mérita par la verve et l'esprit mordant de quelques épigrammes, par la couleur piquante de quelques satires, bien qu'en général son style soit lâche, lourd et diffus. Il avait écrit contre un grand nombre de membres de l'Académie Française, ce qui ne l'empêcha pas d'y remporter, en 1717, le prix de poésie, dont le sujet était : *Louis le Grand perdant ses enfants* (1). Il est vrai que les académiciens furent si honteux d'avoir décerné le prix à des strophes aussi plates et à un homme aussi méprisé, qu'ils s'empressèrent de le lui faire remettre, pour s'éviter la honte d'une cérémonie solennelle et d'un discours de remerciement de sa part. Cette petite mésaventure donna lieu sur le moment à une volée de chansons et d'épigrammes contre l'illustre corps. — On a prétendu que Gacon s'était vendu à Regnard, qui l'aurait employé maintes fois à mettre en vers des passages de ses pièces, surtout quand il était pressé, travail auquel l'extrême facilité de celui-ci le rendait fort propre ; on ajoute même qu'il se servait de lui comme d'un prête-nom, pour lancer contre ses ennemis des attaques dont il ne voulait pas prendre la responsabilité, — comme d'un *bravo* littéraire, qui pouvait tout oser sans se compromettre, et qui était protégé par le mépris même qu'on avait pour lui. — Vers la fin de sa vie, Gacon, las peut-être du métier qu'il faisait, reprit l'habit ecclésiastique, et obtint d'être nommé au prieuré de Baillon, près l'abbaye de Royaumont, où il vécut retiré jusqu'à sa mort.

Ses principales œuvres sont : *Le Poëte sans fard, ou discours satiriques sur toutes sortes de sujets;* 2 vol. in-12, 1696 ; — *Traduction d'Anacréon*, en vers, 2 vol. in-12, 1712 : œuvre qui obtint alors quelques éloges; cette traduction est accompagnée d'un étrange commentaire, tissu de prétendues anecdotes sur le lyrique grec, où l'auteur n'a d'autre but que de lancer de nouveaux traits sur ses ennemis ; — *L'Anti-Rousseau;* 1712, in-12 : gros recueil d'injures, rondeaux, réflexions satiriques, où la violence atteint ses dernières limites; — *L'Homère vengé;* in-12, 1715 : ouvrage dirigé contre La Motte, à propos de la seconde querelle des anciens et des modernes, mélange bizarre et ridicule de prose et de vers, de sérieux et de

(1) A partir de cette année 1717, jusqu'en 1749, tous les sujets de poésie proposés par l'Académie d'après la fondation de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, roulèrent exclusivement sur Louis le Grand, ses vertus, son génie, la gloire de son regne, et souvent avec un accent de flatterie d'un mauvais goût incroyable. Ainsi les trois sujets qui suivirent immédiatement celui-ci furent : *Louis le Grand accordant des grâces. — Louis le Grand gardant un secret. — Decence de Louis le Grand.*

comique, amas confus de rondeaux, sonnets, épigrammes, contes, fables, satires, allégories, etc., plein de nombreuses et violentes insultes. L'abbé de Pons eut la faiblesse, pour ne pas dire plus, d'adresser au chancelier Voisin une dénonciation en forme de cet ouvrage (*Merc.* de mai 1715). Le magistrat n'y fit pas attention; mais Gacon dut écrire, dans un avertissement ajouté à son livre, une espèce d'amende honorable fort humble de ses injures. Il avait promis une seconde partie, qu'il ne publia pas, et même, pour trouver l'écoulement de son libelle, il fut réduit, quelques années après, à offrir d'en donner un exemplaire aux souscripteurs de ses autres ouvrages, maigre appât et peu propre à séduire; — *Les Fables de La Motte traduites en vers français au café du Parnasse;* in-8°; titre assez piquant, petit livre qui est un de ses meilleurs, quoique toujours grossier. Il revint, on le voit plusieurs fois, à l'assaut contre La Motte, qu'il alla même jusqu'à menacer un jour de publier une réponse contre son silence; — *Journal satirique intercepté, ou Apologie de Voltaire et de La Motte;* 1719, in-12; — *Emblèmes ou Devises chrétiennes;* 1714 et 1718, in-12; — *Le Secrétaire du Parnasse;* 1723, in-8°; — *Deux cents inscriptions* pour les gravures de Du Rocher; — plusieurs *Brevets de la Calotte;* dans les *Mém. pour servir à l'histoire de la Calotte;* 1752, 4 vol. in-12.

Victor FOURNEL.

Goujet, *Bibl. Fr.*, t. IV. — Nicéron, *Mém.*, t. XXXVIII.

GACON (*Marie-Armande-Jeanne*, veuve d'HUMIÈRES, dame DUFOUR DE SAINT-PATHUS, née), romancière et économiste française, née à Paris, en 1753, morte dans la même ville, vers 1835. Appartenant à une famille riche, elle fut élevée au couvent. Elle épousa un propriétaire de province, M. d'Humières, et partagea son temps entre la littérature, l'économie domestique et l'agronomie. Elle devint très-savante dans cette dernière science, et s'étant liée avec le célèbre Sonnini, elle fonda avec lui la *Bibliothèque Agronomique*, dont plus tard elle continua seule la publication. Devenue veuve, Mme d'Humières remplit quelque temps les fonctions de lectrice à la cour de Louis XVI. A la suite d'une polémique ardente, une vive et sincère affection l'unit à Pierre-Sylvain Maréchal, et, suivant les conseils de l'auteur du *Voyage de Pythagore* et du *Lucrèce français*, elle composa un certain nombre de romans philosophiques, qui sont oubliés aujourd'hui, mais qui eurent plusieurs éditions. L'attachement qu'elle témoigna à Sylvain Maréchal, dont elle composa l'*Éloge historique* et consola les derniers jours (janvier 1803), lui attira les critiques de l'abbé Feletz et de plusieurs autres aristarques de l'époque. Mme d'Humières épousa en secondes noces un jurisconsulte distingué, M. Julien-Michel Dufour de Saint-Pathus, qui lui survécut. Elle consacra depuis lors ses loisirs à la publication de nombreux ouvrages d'économie domestique d'une utilité incontestable. Elle était membre de l'Athénée des Arts et de plusieurs sociétés savantes et d'agriculture, auxquelles elle a fourni de nombreux et intéressants mémoires. Outre ces mémoires, on a d'elle : *Le Préjugé vaincu, ou lettres de Madame la comtesse de *** et de Madame de ***, réfugiée en Angleterre;* Paris, 1787, 2 vol. in-12; 1803, 2 vol. in-18; — *Les Dangers de la Coquetterie;* Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12; — *L'Homme errant, fixé par la raison;* Paris, 1787, in-8°. Mme Briquet prétend que cet ouvrage fut composé en société d'un officier français, qu'elle ne nomme point; — *Georgeana, ou la vertu persécutée et triomphante;* ibid., an VI (1798), 2 vol. in-12; — *La Femme grenadier*, anecdote française et historique; an IX (1801), in-12 : c'est une contrepartie de *la Femme abbé* (Paris, an VIII (1800), in-12 et in-18) de Sylvain Maréchal; — *Contre le projet de loi de S*** M****, portant défense d'apprendre à lire aux femmes, *par une femme qui ne se pique point d'être femme de lettres;* Paris, an IX (1801), in-8° : c'est une réponse pleine d'esprit et de force à la piquante brochure que Sylvain Maréchal publia à Paris, an IX (1801), in-8°; — *Mélicerte et Zirphile*, roman historique et moral, suivi des *Sœurs rivales;* Paris, an X (1802), 2 vol. in-12; — *Le Voyage de plusieurs émigrés, et leur retour en France;* Paris, an X (1802), 2 vol. in-12; — *Recueil pratique d'Économie rurale et domestique;* ibid., 1802, 1804 et 1806, in-12; — *Manuel de la Ménagère à la ville et à la campagne, et de la femme de basse-cour;* ibid., 1805, 2 vol. in-12; — *De la Nécessité de l'Instruction pour les Femmes;* ibid., 1805, in-12; — *Les Dangers de la Prévention*, roman anecdotique; ibid., 1805, 2 vol. in-12; — *Moyens de conserver la santé des habitants des campagnes et de les préserver des maladies dans leurs maisons et leurs champs;* ibid., 1806, in-12; — *Correspondance inédite de Mons. de Châteauroux avec le duc de Richelieu, le marquis de Belle-Isle*, etc., précédée d'une *Notice historique* sur cette dame; ibid., 1806, 2 vol. in-12. L'authenticité de cette *Correspondance* a été mise en doute, vu l'emploi de certains mots inusités à l'époque où ces lettres auraient été écrites; — *La Cour de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV;* ibid., 1807, 2 vol. in-8°; — *Mémoires et Anecdotes secrètes, galantes, historiques et inédites sur mesdames de La Vallière, Montespan, de Fontanges, de Maintenon*, etc.; ibid., 1807, 2 vol. in-8°, avec portraits; — *Correspondance de plusieurs personnages illustres de la cour de Louis XV, depuis les années* 1745, *jusques et y compris* 1774; ibid., 1808, 3 vol. in-12. De l'aveu de l'auteur, ces correspondances ne sont que le résumé des anecdotes qu'elle avait recueillies durant son séjour à la cour. —

Dictionnaire rural raisonné, dédié à Cambacérès; ibid., 1808, 2 vol. in-8°; — *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*; ibid., 1809, 2 vol. in-8°; — *Les Voyageurs en Perse*; Paris, 1809, 3 vol. in-12; — *L'Héroïne moldave*; ibid., 1818, 3 vol. in-12; — *Manuel des Habitants de la Campagne et de la bonne fermière*; ibid., 1825, in-8°; — *Manuel du Pâtissier et de la Pâtissière, à l'usage de la ville et de la campagne*; ibid., 1825, in-8°; réimprimé dans la collection des *Manuels* Roret; — *Manuels du Parfumeur; du Savonnier; de la parfaite Ménagère*; dans la même collection. — Mme Gacon-Dufour a fourni à la *Bibliothèque Physico-économique* plusieurs mémoires sur l'économie rurale et domestique. Avec Stéph. Robinet, elle a donné deux nouvelles éditions, revues et augmentées du *Dictionnaire des Ménages, ou recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique* (par le docteur Arm.-Et.-Maur. Havet et Lancin); Paris, 1822 et 1826, in-8°. Elle a édité aussi l'ouvrage de Sylvain Maréchal: *De la Vertu*, précédé d'une *Notice sur l'auteur* et de son *Éloge historique*, suivi du *Livre de tous les âges*; ibid., 1807, in-8° fig. A. J.

Peuchet, dans le *Moniteur universel*, 27 vendémiaire, an XIII, n° 27, et 22 fructidor même année, n° 352. — *Galerie historique des Contemporains*. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

*GAD, prophète israélite, vivait en l'an du monde 3018. Ce fut lui que Dieu chargea d'annoncer à David qu'il avait encouru la colère céleste pour avoir fait le dénombrement du peuple, et qu'il eût à opter entre ces trois châtiments, la guerre, la peste, la famine. Gad écrivit l'histoire du règne de David.

Le liv. des *Rois*.

*GADAGNE ou GADAIGNE (*Thomas* DE), seigneur DE BEAUREGARD, en Lyonnais, financier français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Ce personnage, issu d'une famille florentine, vint s'établir à Lyon vers la fin du quinzième siècle, et y acquit, par ses heureuses spéculations de banque et de commerce, une immense fortune. On dit encore proverbialement à Lyon : *Riche comme Gadagne*, et Rabelais (1) ne dédaigna pas de faire mention des *escus de Gadaigne*. Enfin, on lit dans une lettre écrite par Marguerite d'Angoulême au connétable de Montmorency, le 27 juin 1537 : « Gadaigne « veult avoir la ferme du sel, et prester une « grosse somme d'argent au roy. »

Ce financier acheta la baronnie de Lunel, les terres de Saint-Galmier et de Saint-Hoyan en Forez; celles de Gaillardes, de Saint-Victor, etc. On prétend qu'il fit un noble usage de ses richesses et signala par de nombreux actes de bienfaisance et de piété ainsi que par des fondations charitables, parmi lesquelles un hôpital pour les pestiférés.

(1) Nouv. prol. du liv. IV.

GADAGNE (*Guillaume* DE), fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut seigneur de Bothéon, baron de Verdun, etc. Sénéchal de Lyon depuis le milieu du seizième siècle, il joignait à cette qualité celle de lieutenant général du Lyonnais, Forez et Beaujolais, quand, en 1589, les Lyonnais embrassèrent le parti de la Ligue. Il se battit pour la cause royale, et contribua beaucoup, par les intelligences qu'il avait ménagées dans la ville, à la soumettre à Henri IV. Son fils unique fut tué en 1594, dans les armées du Béarnais, et lui-même mourut en 1600, victime du zèle qu'il avait déployé à préparer une gracieuse réception à son souverain, lors de la célébration des noces de Marie de Médicis.

GADAGNE (*Gabrielle* DE), fille du précédent, morte en 1636. Elle épousa Jacques Mitte de Chevrières-Miolans, et fonda trois maisons religieuses.

On trouve au chapitre 7 du livre II de la *Confession de Sancy*, un *abbé* DE GADAIGNE, « qui ne montrait que le blanc des yeux pendant que M. de Pibrac haranguait les députés huguenots ». — Puis, dans les *Mémoires de Montglat*, année 1664, un GADAGNE, lieutenant général, chargé par le duc de Beaufort de défendre Gigeri. — Une dame de GADAGNE, comtesse DE VERDUN et DE BOTHÉON, qui épousa, en 1704, M. d'Hostun, frère aîné du comte de Tallard, et se remaria en 1710, au marquis de Pons. — Enfin, un M. DE GALIEN, prenant le titre de comte de GADAGNE, du nom de sa mère, et faisant ériger en 1669, par le pape Clément IX, sa terre de Châteauneuf (comtat Venaissin) en duché, sous le nom de Gadagne.

Le P. Anselme, *Hist. généalogique*. — Rubeys, *Hist. véritable de Lyon*. — Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*.

GADALDINI (*Auguste*), médecin italien, mort à Venise, en 1575. Il corrigea les traductions latines de la plupart des *Œuvres* de Galien publiées par d'autres médecins, et qui se trouvent dans l'édition des ouvrages du médecin de Pergame; Venise, 1551 et 1609, in-fol. On a en outre de lui : *Stephani Atheniensis Explanationes in Galeni librum Therapeuticum primum ad Glauconem, latine cum scholiis*; Venise, 1553, in-8°; Lyon, 1555, in-8°.

Biographie médicale.

* GADATAS (Γαδάτας), satrape assyrien, vivait vers 550 avant J.-C. Suivant Xénophon, c'était un des officiers du palais du roi des Assyriens; il excita la jalousie de ce prince, qui le fit mutiler. Pour se venger, il livra à Cyrus une importante forteresse dont il avait le commandement, se joignit à son armée, et lui rendit de grands services. Lors de la prise de Babylone, le roi des Assyriens fut tué par Gadatas et Gobryas.

Xénophon, *Cyrop.*, V, 2; VII, 5.

GADBLED. *Voy.* GATBLED.

GADBURY (*John*), astrologue anglais, né à Wheatly, le 31 décembre 1627. On ignore l'épo-

que de sa mort. Son père était fermier. De l'atelier d'un tailleur d'Oxford, où il fit son apprentissage, il vint à Londres en 1644, et entra chez le célèbre Lelly, qui lui fit écrire des almanachs, des prédictions, etc., dont on trouve la liste dans le catalogue du *British Museum*. Au rapport de Dodd, les almanachs de Gadbury lui valurent d'être inquiété lors du complot d'Oates. Bientôt ses prédictions ne s'arrêtèrent pas à l'Angleterre ; elles franchirent l'Océan, et traitèrent des affaires des contrées les plus éloignées. En 1674, il publia *West India, or Jamaïca almanack* pour cette même année. Il mourut durant la traversée pour se rendre à la Barbade. Outre ses *almanachs*, on a de lui : *Anti-Merlinus anglicus*, dirigé contre son maître Lelly, qui l'appelle un monstre d'ingratitude; — Une édition des œuvres de son ami Georges Wharton; 1683, in-8°. Partridge a publié la biographie de Gadbury, sous ce titre : *The black Life of John Gadbury*; 1693.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

GADD (*Henning*), mathématicien et publiciste suédois, décapité en 1520. Il fut d'abord mathématicien du pape Alexandre VI, puis nommé agent de Stenon Stur, gouverneur royal en Suède, près la cour pontificale, enfin évêque de Linkœping en 1500. Cette nomination, combattue par le roi de Danemark, ne fut pas confirmée. Henning Gadd lutta en maintes occasions contre les Danois; étant enfin tombé aux mains de ces derniers, il fut décapité par ordre du roi. On a de lui : *Orationes contra Danos*; — *Commentationes de Antiquitatibus Suecicis et Danicis.*

Schefer, *Suecia litterata.* — Nierup et Kraft, *Litterat. Lex.*

GADD (*Pierre-Antoine*), chimiste suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Professeur de chimie à l'université d'Abo, puis directeur des plantations en Finlande, il introduisit dans ce pays la culture de plantes et arbres d'espèces nouvelles. Il publia aussi un grand nombre de programmes et dissertations littéraires, la plupart rédigés en suédois, et dont on trouve la liste dans la *Biographie médicale*. Les principaux de ses ouvrages, écrits en latin, sont : *Aphorismi de Morbis Plantarum*; Abo, 1748, in-4°; — *De Reductione Metallorum*; Abo, 1759, in-4°; — *De Fatis scientiæ chemicæ sub epocha Patrum*; Abo, 1763, in-4°; — *Disquisitio chemica hypotheseos de transmutatione aquæ in terram*; Abo, 1763, in-4°; — *Inventa quædam chemica recentiora*; Abo, 1763, in-4°; — *Meditationes praxin juris naturæ civilem concernentes*; Abo, 1765, in-4°; — *De Exhalationibus Mineralium*; Abo, 1766, in-4°; — *Indicia Mineralogiæ in Fennia sub gentilismo*; Abo, 1767, in-4°; — *Specimen Geurgiæ Fennicæ*; Abo, 1768, in-4°; — *De Sacerdote chimico*; Abo, 1769, in-4°; — *Observationes chemico-physicæ de originaria corporum mineralium electricitate*; Abo, 1769, in-4°; — *Observationes mineral. metallurgicæ de monte cuprifero Tilas-Wuori*; Abo, 1769, in-4°; — *Insecta piscatoribus in maritimis Finlandiæ oris noxia*; Abo, 1769, in-4°; — *De Sale Calcis murario*; Abo, 1771, in-4°; — *Tentamen speciminis chemicæ opticæ*; Abo, 1772, in-4°; — *Disquisitio chemica Palingenesiæ zoologicæ*; Abo, 1772, in-4°; — *Dissertatio chemico-halurgica de Sale sodomitico*; Abo, 1778, in-4°.

Biographie médicale. — Ersch et Grüber, *Allg. Enc.*

GADDI (*Gaddo*), peintre et mosaïste de l'école florentine, né à Florence, en 1239, mort en 1312. Il fut contemporain et intime ami du Cimabuë et du Tafi, et c'est sans doute à leurs conseils qu'il dut ses progrès dans la peinture et la mosaïque, qu'il avait étudiées sous les maîtres byzantins qui travaillaient alors en Italie. Il réussit surtout dans la mosaïque, et fut employé à Rome à la décoration de la curieuse façade de Sainte-Marie-Majeure. A Pise, il a laissé dans la cathédrale plusieurs mosaïques au chœur, et une *Madone sur un trône entouré d'anges*, que, selon Vasari, il exécuta en 1308.

Gaddo Gaddi eut la gloire d'être le chef d'une famille qui, après avoir brillé dans les arts, devint illustre et puissante et occupa les postes les plus éminents dans l'Église et dans la république florentine. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Morrona, *Pisa illustrata.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma*

GADDI (*Taddeo*), peintre et architecte de l'école florentine, fils du précédent, né en 1300, mort en 1352. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par le Giotto, dont il devint l'élève favori, et, ainsi que l'a dit Lanzi, il fut le Jules Romain de ce premier Raphael, dont il reçut les leçons pendant vingt-quatre ans, comme nous l'apprend Cennino Cennini. Taddeo avait reçu de la nature une grande facilité; pourtant il ne fit pas faire à l'art de bien notables progrès, si ce n'est peut-être dans le coloris; il avait de la fermeté dans le dessin; mais pour arriver à l'expression il fit trop souvent grimacer ses figures. Ses premiers ouvrages furent ceux qu'il exécuta à Santa-Croce de Florence, fresques qui sont en grande partie détruites ou décolorées; plusieurs cependant sont arrivées jusqu'à nous, telles que la voûte de la chapelle Castellani ou du Saint-Sacrement, qu'il avait peinte avec Gherardo Starnina, la *Vie de la Vierge* de la chapelle Giugni, et surtout les peintures de la chapelle Rinuccini. Ces fresques précieuses, qui avaient souffert de l'action de l'air et qui étaient recouvertes d'une couche épaisse de poussière, ont été nettoyées et restaurées avec soin en 1736, par Agostino Veracini et Giovanni-Filippo Giarre. Les sujets sont empruntés au Nouveau Testament. A la voûte de la chapelle on voit, au centre, une demi-figure du *Rédempteur au milieu des quatre grands prophètes.*

Taddeo Gaddi avait encore peint à Florence la *Trahison de Judas* et *La Cène* dans deux lunettes du cloître du Santo-Spirito et plusieurs sujets de l'histoire de la Vierge dans le chœur de l'Annunziata. Les premières de ces compositions ont été effacées par le temps; les dernières furent détruites en 1447, lors de la reconstruction de l'abside de l'église. En 1342, Taddeo Gaddi fut appelé à Pise par la noble famille Gambacorti pour décorer le chœur de l'église Saint-François. Il y peignit divers sujets de la vie de saint André et de celle de saint Nicolas qui n'existent plus aujourd'hui; mais les fresques de la voûte sont bien conservées, et la noblesse des figures est telle qu'on a peine à les croire d'une époque aussi reculée. De retour à Florence, Taddeo paraît avoir été absorbé presque entièrement par des travaux d'architecture, dont les principaux sont la construction du *ponte Vecchio* et l'achèvement du *campanile* de la cathédrale, commencé par le Giotto. Ce fut pourtant pendant cette période qui précéda son voyage à Arezzo qu'il décora le vieux marché de peintures aujourd'hui disparues qu'accompagnait cette inscription :

Taddeo dipinse questo bel rigestro.
Discepol fù di Giotto il buon maestro.

A Arezzo, Taddeo fut aidé dans ses travaux par son élève Giovanni da Milano; de toutes les fresques qu'il peignit dans cette ville, il ne reste que quelques traits de la vie de saint Jean-Baptiste en très-mauvais état, derrière le maître autel de la cathédrale. Dans le Casentino, à l'église du Sasso-della-Vernia, il peignit la chapelle où saint François avait reçu les stigmates, avec l'aide de Jacopo del Casentino, qui à cette occasion devint son élève. Lorsque Taddeo revint à Florence, il fut chargé de peindre avec Simon Memmi la fameuse chapelle des Espagnols à Sainte-Marie-Nouvelle, où il a représenté sur la paroi occidentale *Saint Thomas entouré d'anges, d'évangélistes, de prophètes et terrassant l'hérésie*. Au-dessous sont quatorze figures d'hommes illustres par leur science ou leur vertu. Parmi les tableaux de Taddeo, les principaux sont *La Vierge entourée de plusieurs saints*, à Santa-Croce de Florence; — *Le Couronnement de la Vierge*, à Berlin, et à Paris un gradin d'autel divisé en trois compartiments, représentant *Le Martyre de saint Jean-Baptiste*, *Le Crucifiement*, et *Le Christ livrant Judas aux démons*.

Taddeo Gaddi, selon Vasari, mourut de la fièvre, en 1350; quelques historiens croient pourtant que sa carrière fut plus longue : Frédéric Villot le fait vivre jusqu'en 1366, et suivant Aiazzi il aurait peint le tableau de Santa-Croce en 1379. Nous n'avons pu trouver de renseignements postérieurs à l'année 1352, et nous croyons d'autant plus que c'est vers cette époque qu'on doit fixer la date de sa mort, que Vasari dit qu'il laissa deux fils, Agnolo et Giovanni, qu'il recommanda à Jacopo del Casentino et à Giovanni de Milan ses élèves; s'il eût vécu jusqu'à un âge avancé, ses fils n'eussent plus eu besoin de Mentors. Taddeo fut enseveli auprès de son père, sous le premier cloître de cette église de Santa-Croce qu'il avait enrichie de ses chefs-d'œuvre.

E. Breton.

Cennino Cennini, *Trattato della Pittura*. — Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Aiazzi, *La Capella de' Rinuccini in Santa-Croce*; Firenze, 1840. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Villot, *Catalogue du Musée du Louvre*. — O. Brizzi, *Guida di Arezzo*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Santuario d'Assisi*.

* **GADDI** (*Agnolo* ou *Angelo*), peintre de l'école florentine, fils du précédent, né à Florence, en 1324, mort dans la même ville, en 1387. Élève de son père, il avait donné des espérances, qu'il ne justifia pas complétement, entraîné qu'il fut vers le commerce, par le désir d'augmenter encore les richesses, déjà considérables, que son père lui avait laissées. Après la mort de celui-ci, il reçut aussi quelques leçons de Jacopo del Casentino. Son talent le portait plutôt vers les sujets de médiocre proportion; aussi ses tableaux sont-ils généralement supérieurs à ses fresques; on vante surtout son *Annonciation* de la galerie de Florence; sa *Vierge glorieuse* et *Saint Laurent avec sainte Catherine* du musée de Berlin. Il ne nous reste qu'un petit nombre de ses ouvrages à fresque, ses peintures à San-Jacopo-trà-Fossi à l'église del Carmine, à Santo-Spirito, etc., ayant été détruites par les hommes, le temps ou les accidents. C'est à Santa-Croce de Florence et dans la cathédrale de Prato que l'on doit chercher ses principaux ouvrages en ce genre. Au chœur de Santa-Croce sont de chaque côté quatre grandes fresques, d'une très-belle conservation, représentant l'*Histoire de la vraie Croix*. Dans la composition qui représente *L'Empereur Héraclius portant la croix*, Agnolo s'est représenté lui-même de profil avec peu de barbe et un capuchon rose sur la tête. A la voûte du même chœur, il a peint six figures, *Le Christ*, *saint François*, et *les Évangélistes*. On attribue également à Agnolo de grandes fresques qui occupent une paroi entière de la sacristie de la même église; le principal et même le seul argument qu'on puisse alléguer contre cette supposition, c'est que Vasari n'a pas parlé de ces fresques de la sacristie de Santa-Croce; mais comme ce n'est pas la seule omission commise par cet historien, nous croyons qu'on peut presque avec certitude regarder Agnolo comme l'auteur de ces fresques, dont les sujets sont empruntés au Nouveau-Testament et dont plusieurs sont d'une parfaite conservation. On voit encore à Florence, dans l'église Saint-Ambroise, une *Madone* d'Agnolo Gaddi. C'est, à notre avis, son meilleur sinon son plus important ouvrage. Dans la cathédrale de Prato, Agnolo a représenté dans la chapelle du Santo-Cingolo, d'un côté l'*Histoire de la Vierge*, de l'autre la légende de *La Cein-*

ture miraculeuse vénérée dans cette chapelle.

Agnolo Gaddi habita longtemps Venise, se livrant tout entier aux spéculations du commerce; il y forma cependant plusieurs élèves, tels que Stefano de Verone, Antonio de Ferrare, et Michele de Milan. De retour à Florence, il y fut enterré, à Sainte-Marie-Nouvelle. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — *Della Chiesa cattedrale di Prato descrizione*; Prato, 1846, in-8°.

* **GADDISDEN** (*Jean* DE), chirurgien anglais, mort vers 1350. On lui doit le premier usage qui ait été fait des tenettes pour extraire les pierres de la vessie. Non moins instruit que Gordon et Henri de Mondeville, dont il suivit les cours à Montpellier et à Paris, dans les premières années du quatorzième siècle, il eut le tort d'emprunter beaucoup à leurs ouvrages, sans les citer. Le titre même de son principal écrit, *Rosa Medicinæ*, semble la reproduction du *Lilium Medicinæ* de Gordon. « On m'a envoyé cette fade « rose, écrivait Guy de Chauliac; je pensais y « trouver quelque saveur, et je n'y ai vu que « des fables. » Tout le monde n'a point partagé cette manière de voir, puisqu'en 1502 les presses de Venise honorèrent ce livre d'une réimpression in-fol., qui fut promptement épuisée. Ce succès n'eût point étonné l'auteur, qui osait écrire : « Mon « livre l'emporte sur toutes les pratiques de mé- « decine autant que la rose l'emporte sur les autres « fleurs. » Gaddisden mourut comblé d'honneurs et de richesse. É. BÉGIN.

Malgaigne, *Introduction aux OEuvres d'Ambroise Paré*, p. liv-lv. — É. Bégin, article *Chirurgie*, dans *Le Moyen Age et la Renaissance*.

GADEBUSCH (*Fréderic-Conrad*), historien allemand, né à Altenfaehren (île de Rügen), le 29 janvier 1719, mort le 9 juillet 1788. Il fit ses études classiques au gymnase de Hambourg, et celles de droit à Greifswald et à l'université de Kœnigsberg. Il devint ensuite notaire à Dorpat, et en 1764 secrétaire de la commission chargée d'accommoder les conflits entre le sénat de la ville et la bourgeoisie. En 1766 il fut nommé notaire de la présidence ecclésiastique de Dorpat, puis syndic de la cité. Appelé à faire partie d'une commission législative formée à Moscou, il s'y rendit en 1767. Mais bientôt il renonça à ses fonctions, et revint à Dorpat. En 1768 il fut nommé assesseur du consistoire urbain; en 1771 il devint bourgmestre de justice, enfin doyen en 1773. Ses principaux ouvrages sont : *Abhandlung von den livlaendischen Geschichtsschreibern* (Dissertation au sujet des historiens livoniens); Riga, 1772; — *Livlaendische Bibliothek nach alphabetischer Ordnung* (Bibliothèque livonienne, d'après l'ordre alphabétique); ibid., 1777, trois parties; — *Livlaendische Jahrbücher* (Annales livoniennes); ibid., 1780-1783, quatre parties; — *Versuche in der livlaendischen Geschichtskunde und Rechtsgelehrsamkeit* (Essais pour servir à la connaissance de l'histoire et du droit livonien); ibid., 1779-1785, 2 vol.; — *Provinzialblætter an das liv. und esthlaendische Publicum* (Feuilles provinciales adressées au public livonien et esthonien); ibid., 1786.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GADELIUS (*Éric*), médecin suédois, mort le 2 février 1827. Il étudia la médecine à Upsal en 1795, puis, à dater de 1798, à Abo. En 1801 il devint médecin à l'académie militaire de Karlsberg. En 1802 il obtint le prix d'hygiène proposé par le conseil de salubrité de la Suède. En 1805 il devint prosecteur à Stockholm, où il fonda en 1808 la Société des Médecins suédois. En 1811, époque de la fondation de l'Institut médico-chirurgical, Gadelius fut nommé professeur de médecine, et en 1823 il présida l'Académie des Sciences de Stockholm, et en 1823 il fut nommé président de cette société. Outre des dissertations qui se trouvent dans le recueil de l'Académie de Stockholm, on a de lui : *Vetenskaps-Journal för Läkare och Faltskärer* (Journal des Sciences pour les médecins et chirurgiens); Stockholm, 1806-1810, entrepris avec Berzelius.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GADEN-DAM (*Jean-Guillaume*, comte), jurisconsulte danois, mort à Kiel, en 1771. Il étudia le droit dans cette ville, et après avoir été reçu docteur en philosophie, il changea son nom de Gaden en celui de Gaden-Dam. Venu ensuite à Hambourg, il se livra à l'enseignement privé, et composa plusieurs ouvrages. En 1742 il obtint le titre de professeur de droit à l'académie de Baireuth. Lors de la translation de l'université de cette ville à Erlangen, il y fut appelé en qualité de premier professeur de droit, de vice-chancelier et de comte palatin. Tous ces titres, plus honorables que lucratifs, ne le satisfirent point : il les résigna en 1745. Après avoir vainement espéré que sa conversion au catholicisme lui vaudrait quelque haute position à la cour de Marie-Thérèse, il passa à Kiel, où il fut nommé avocat du fisc, conseiller de justice, premier professeur de droit, enfin pro-chancelier. En 1756 il fut, on ne sait trop pour quelle cause, emprisonné avec le conseiller intime Esendsheim. On les condamna l'un et l'autre au supplice de la hart. Mais la sentence demeura sans effet, et en 1763 ils recouvrèrent leur liberté. En 1764 Gaden-Dam obtint de nouveau les titres de conseiller de justice du Holstein et de professeur de droit à Kiel. On a de lui : *Commentationes de Natura humana, ad sententias scriptorum quorumdam latinorum*; 1741; — *De Legibus, præsertim specialibus seu privilegiis quatenus mutari aut revocari jure possint*; 1742; — *De Rationibus Legum Imperii, quibus in excutiendis religionis controversiis docendi dicendique formula præscripta est*; Erlangen, 1744, in-4°; — *Historia Academiæ Fridericianæ Erlangensis*, etc.; 1744; — *De*

Reo non absolvendo, etiamsi actor probatione defecerit; 1767, in-4°; — *Singularia quædam juris Lubecensis et Hamburgensia argumenta circa possessionem, compensationem et retentionem*; 1768, in-4°.

Weidlich, *Gesch. der jetztleb. Rechtsgel.* — Meusel *Lexik. der vom Jahre*, 1750-1800 *verstorbenen teutschen Schriftsteller*.

* **GADIFER DE LA SALLE**, aventurier français, l'un des conquérants des îles Canaries, vivait en 1404. Il cherchait l'occasion de faire fortune, lorsqu'en 1402 il rencontra à La Rochelle le sire Jehan de Béthencourt (*voy.* ce nom), ex-chambellan de Charles VI, qui, ruiné dans les guerres contre les Anglais, avait résolu de faire la conquête de quelque pays riche et peu connu. Béthencourt avait une connaissance confuse de l'Atlantide et des îles Fortunées; il fixa de ce côté ses investigations. Il apprit d'une façon certaine l'existence des îles Canaries et leur fertilité (1). Dès lors sa détermination fut arrêtée, et il n'eut pas de peine à la faire partager à Gadifer. Tous deux réunirent leurs moyens d'action, et ayant recruté un certain nombre de chevaliers *errants*, ils s'embarquèrent à La Rochelle, le 1er mai 1402. Ils relâchèrent à La Corogne et à Cadix. Continuant leur navigation vers l'ouest, ils suivirent « toute la costière des Mores et du détroit de Maroch », touchèrent aux îles Allegranza et Graciosa, et débarquèrent sur l'île *Lancelot* (Lancerote), « qui, disent les narrateurs de l'expédition, souloit estre moult peuplée de gens; mais les Espaignols et autres corsaires de mer les ont par maintes fois prins et menés en servaige, tant qu'ils sont demourés peu de gens; car quand M. de Béthencourt y arriva, ils n'estoient environ que trois cents ». Les aventuriers y commencèrent un établissement, et, continue la chronique, « aucuns jours après transmit Gadifer de ses gens pour querir de l'orge, car nous n'avions plus de pain si peu non; si assemblèrent une grande quantité d'orge, et le mirent dans un vieil chastel que Lancelot Maloisel (*voy.* ce mot) avait jadis fait faire, selon que l'on dit (2). » Béthencourt descendit ensuite à Fortaventure; mais, reconnaissant l'impossibilité de soumettre tout l'archipel avec ses seules forces, il confia le commandement à Gadifer et à Bertin de Barneval, et passa en Espagne pour obtenir des renforts. Durant ce temps, Barneval voulut se rendre indépendant; mais Gadifer marcha contre lui, et l'expulsa des îles (1). Bethencourt, étant revenu avec des secours suffisants, s'empara encore des îles de Fer et de Palma. Il tenta même un débarquement sur la côte d'Afrique au cap Boyador. Gadifer l'aida fidèlement dans ces diverses entreprises; cependant la discorde se mit entre les deux chefs, qui décidèrent de s'en rapporter au jugement du roi d'Espagne Henri III. Ce monarque se prononça en faveur de Béthencourt. Gadifer, mécontent de la part qui lui était faite, ne retourna plus aux Canaries. On ignore sa fin.

Alfred de LACAZE.

Jean de Verrier, *Histoire de la première Descouverte et conqueste des Canaries*; Paris, 1630, in-8°. — Azurata, *Chronica do Descobrimento e conquista de Guiné*, etc.; édité par M. Ferdinand Denis, Paris, 1841, in-8°. — Affonso de Cerveira, *Historia da Conquista dos Portuguezes della costa d'Africa*. — Geronimo Benzoni, *Nova novi orbis Historia* (trad. latine de Urbain Calveton); 1578. — Jozé da Costa de Macedo, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisbonne*, t. V, p. 1re. — D'Avezac, *Iles de l'Afrique*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 32-41. — Ferdinand Denis, *Portugal*; dans le même recueil, p. 68.

* **GADOU** (*Adrian* DE), seigneur DU SAUSSAY, poëte français, vivait au seizième siècle, dans le Thimerais. On a de lui : *Le premier Livre des Paysages du seigneur du Saussay, Adrian de Gadou, de Thimerais, païs chartrain; à très-illustre prince monseigneur le duc d'Alençon, frère du roy*; Paris, 1573, in-4°. Les compositions de ce poëte, resté peu connu, sont naïves, sans être dépourvues de quelque grâce et d'un certain sentiment d'harmonie.

DOUBLET DE BOIS-THIBAULT.

D. Liron, *Biblioth. Chartraine*, p. 172.

GADROIS (*Claude*), philosophe et physicien

(1) Quoi qu'en aient dit certains géographes fort respectés, Béthencourt découvrit si peu les Canaries que d'après la chronique rédigée par ses aumôniers, lorsqu'il partit de France, en 1402, il emmenait avec lui des interprètes *canariens*. Cette chronique cite à plusieurs reprises la carte nautique de ces parages, soit à propos de la distance du cap de *Bugeder* (Boyador) au fleuve de l'Or, soit à propos de l'île de Palme (*Palma*), « plus grande qu'elle ne se montre en la carte ». Cette carte, datée de 1351, nous offre un tracé exact des Canaries précisément avec les noms qu'elles portent aujourd'hui, sauf Ténérifa, qui a repris son nom indigène, au lieu de celui d'*Ile de l'Enfer*, que son volcan lui avait fait donner par les *découvreurs* européens.

(2) Cette citation est une nouvelle preuve de l'erreur commune des géographes relativement à la découverte des Canaries. Ce Lancelot Maloisel, ou mieux Lansaroto Marexello, qui évidemment a donné nom à l'île appelée aujourd'hui *Lancerote*, en espagnol (*Lanzarote*), était un gentilhomme génois, dont le vaisseau, poussé par la tempête, aborda aux Canaries. Selon le P. Abreu Galindo, cet événement eut lieu entre 1326 et 1334.

En 1344 don Luiz de La Cerda, arrière petit-fils d'Alonzo X, dit le Sage, roi de Castille et de Léon, et de saint Louis (IXe de France), reçut à Avignon, du pape Clément VI, l'*investiture des îles Canaries à titre de principauté héréditaire*. Le saint-père écrivit aux rois de France, de Sicile, d'Aragon, de Castille, de Portugal, au dauphin de Viennois, au doge de Gênes, pour leur recommander d'aider au nouveau souverain par tous les moyens en leur puissance. La réponse d'Alfonse IV, dit *le Brave* et *le Fier*, roi de Portugal, datée du 12 février 1345, contient ce passage remarquable : « Considérant *que ces îles nous sont plus voisines qu'à aucun autre prince*, et qu'elles pourraient être plus convenablement subjuguées par nous, nous y avons appliqué notre pensée, et voulant mettre à exécution notre dessein, nous y avons envoyé, pour examiner l'état du pays, des gens à nous et quelques navires (*), qui, abordant dans ces îles, y ont enlevé de force des hommes, des animaux et autres objets, qu'ils ont, à notre grande satisfaction, ramenés dans nos États. » Ceci était écrit cinquante-sept ans avant l'expédition de Béthencourt! Combien d'autres grandes découvertes s'expliqueraient de la sorte!

(1) Il chercha à gagner l'Afrique, mais sa barque chavira en atteignant la côte, et il se noya.

(*) On sait d'une manière certaine que les chefs de cette première expédition étaient le Génois Nicolosso di Recco et le Florentin Angelino del Tegghia de' Corbizzi.

français, né à Paris, en 1642, mort en 1678. Il était lié avec le docteur Arnauld. Il devint secrétaire de Bazin, maître des requêtes et intendant de l'armée d'Allemagne, et reçut plus tard la direction de l'hôpital de Metz. En visitant les soldats et les officiers alités dans cet établissement, il contracta une maladie dont il mourut. Gadrois était un cartésien passionné. On a de lui : *Traité sur l'Influence des Astres;* in-12; — *Système du Monde*, 1675, in-12.

Feller, *Biog. univ.* (éd. Weiss).

GAEDE (*Henri-Maurice*), naturaliste danois, né à Kiel, le 26 mars 1796, mort le 2 janvier 1834. Il étudia dans sa ville natale et à Berlin la médecine et les sciences naturelles. En 1818 il fut nommé professeur à Rotterdam, et l'année suivante il fut chargé de l'enseignement de la botanique et de la zoologie à Liége. Outre des dissertations publiées dans l'*Isis* d'Okenet des articles sur les vaisseaux biliaires et l'anatomie des insectes, insérés dans les *Nova Acta Naturæ, Curiosorum*, volumes X et XI, on a de Gaede : *Beitraege zur Anatomie der Insekten* (Documents relatifs à l'anatomie des insectes); Altona, 1815, in-4°; — *Beitraege zur Anatomie und Physiologie der Medusen* (Documents sur l'anatomie et la physiologie des méduses); Berlin, 1816; — *Diss. inauguralis de Insectorum Vermiumque Structura;* Kiel, 1817, in-4°; — *Oratio inaug. de Viro naturæ indagatore;* Rotterdam, 1818; — *Discours sur le véritable but des différentes branches appartenant à l'histoire naturelle;* Liége, 1821; — *Dieu dans la nature;* Bonn, 1825; — *Stillleben aus dem innern Leben* (Vie de retraite émanée de la vie intérieure); Kiel, 1734.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAELEN (*Alexandre* DE), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 28 avril 1670, mort à Londres, en 1728. Il fut l'un des meilleurs élèves de Hugtenburg, qui l'employa à finir ses propres œuvres ou à en faire des copies, qui étaient vendues ensuite comme dues au pinceau du maître. Plus tard Gaelen se rendit en Allemagne, où il peignit pour plusieurs souverains des *batailles*, des *chasses*, etc. Il séjourna particulièrement à Cologne. Venu ensuite à Londres, il y peignit de nombreux tableaux, parmi lesquels on cite ceux qui représentent les *Combats de Charles Ier contre Cromwell; — La Victoire remportée à Boyne par Guillaume III; — La Reine Anne dans un carrosse à huit chevaux et suivie de ses gardes et de plusieurs seigneurs.* Ce dernier tableau eut le plus grand succès, et fut payé à l'artiste cent livres sterling.

Descamps, *Vie des Peintres hollandais.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAERTNER (*Bernard-Auguste*), jurisconsulte allemand, né à Cassel, le 28 octobre 1719, mort le 28 juin 1793. Il commença ses études classiques dans sa ville natale, et les continua dans la maison des orphelins à Halle. De 1736 à 1740, il visita plusieurs universités. De 1741 à 1754, il fut avocat à Cassel; dans l'intervalle, en 1751, il remplit au tribunal de la ville les fonctions d'échevin. Au mois de février 1754, Gaertner devint secrétaire du gouvernement et du consistoire de Cassel. Avocat du fisc de la principauté de Marbourg, en novembre 1755, il vit ajouter à ce titre, en juillet 1759, celui de conseiller d'État. Chargé pendant la guerre de Sept Ans des dispositions militaires de la principauté, il fut pris et emmené comme otage à Strasbourg, et ne recouvra la liberté que lors de la conclusion de la paix de 1763. Il remplit ensuite diverses missions administratives. En 1771 Gaertner se démit de ses fonctions d'avocat du fisc. Deux ans plus tard il fut nommé subdélégué impérial dans une question de créance relative à la principauté de Solms-Braunfels. Gaertner n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAERTNER (*Joseph*), botaniste allemand, né à Calw, le 22 mars 1739, mort le 13 juillet 1791. Élevé sous la tutelle d'un oncle, il étudia la médecine d'abord à Tubingue, ensuite à Gœttingue. Reçu docteur, il fit un voyage en Italie, puis en France, où il séjourna un an, enfin en Angleterre. Il revint à Paris, et s'y occupa de la construction des instruments d'optique et de physique. En 1759, il se rendit par la Hollande en Angleterre, où il demeura une année. De retour dans sa patrie, il devint professeur d'anatomie à Tubingue. En 1768 il se rendit à Saint-Pétersbourg, en qualité de professeur de botanique, et fut nommé directeur du jardin des plantes et du cabinet d'histoire naturelle. Mais le climat de la Russie ne convenant pas à sa santé, il retourna en Allemagne, et s'y appliqua avec ardeur à l'étude de la botanique, et particulièrement des fruits. Il fit ensuite de nouveau le voyage de Hollande et d'Angleterre. Là il vit Banks, qui venait de faire son voyage autour du monde, et Thunberg, qui avait visité le Japon. L'un et l'autre donnèrent à Gaertner des graines exotiques. Ce botaniste, allant plus loin que ceux de ses confrères qui avaient proposé de baser la classification des végétaux sur les diverses parties du fruit, disséqua plus de mille plantes, observa soigneusement les différences qu'elles présentent dans leur structure, et établit le premier en principe que les végétaux sont construits sur le même plan dans les familles parfaitement naturelles. Il a le premier indiqué aussi la différence qu'il y a entre la graine des plantes à sexe apparent (phanérogames) et le corps reproducteur des plantes sans sexe apparent (cryptogames), telles que les mousses, les champignons, les algues et les lichens. Quant aux graines véritables, Gaertner les divisa en deux classes, suivant qu'elles contiennent ou non des embryons. Celles de la dernière classe ont un albumen et un corps qui tient lieu du cotylédon ou le vitellus, dont Gaertner constata le premier les par-

ticularités dans les graminées et les scitaminées. Il appela aussi l'attention sur la direction de la radicule, propre, selon lui, à fournir de bons caractères de familles et de genres. Malgré quelques erreurs signalées par Jussieu et Richard, Gaertner rendit de grands services à la science de la botanique. On a de lui : *Dissertatio de Viis Urinæ ordinariis et extraordinariis*; Tubingue, 1754, in-4°; — *De Fructibus et Seminibus Plantarum*; Stuttgard, t. I, 1789; II, 1791, in-4°. Cet ouvrage est accompagné de cent quatre-vingts planches, gravées sur cuivre. L'auteur y a analysé, décrit et figuré toutes les parties du fruit. Tous les botanistes en ont fait depuis le plus grand cas. Cet ouvrage eut le second prix à l'Académie des Sciences de Paris, lorsque ce corps savant fut appelé à désigner le travail le plus utile au progrès scientifique.

Son fils, *Charles-Frédéric*, a publié un supplément à son œuvre, sous le titre de *Supplementum Carpologiæ*; Leipzig, 1805, in-4°. On trouve dans le *Neues Magazin fuer Botanik* de Rœmer un fragment de classification systématique des plantes par Gaertner.

Biog. méd. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAERTNER (*Charles-Christian*), littérateur allemand, né à Freiberg, le 24 novembre 1712, mort le 14 février 1791. Il étudia à Meissen, où il contracta avec Rabener et Gellert une liaison qui s'accrut encore à l'université de Leipzig. Les premières œuvres poétiques de Gaertner parurent dans les *Belustigungen des Verstandes* (Récréations de l'intelligence), publiées par Gottsched et Schwabe, de 1741 à 1745. Il prit part aussi à la traduction publiée par le premier du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle. Plus tard il travailla aux Nouveaux Mémoires pour servir aux récréations de l'intelligence, éditées par Ebert, Gisecke, Zachariæ, Gellert, Cramer etc. (*Neue Beitraege zum Vergnuegen des Verstandes und Witzes*, appelés aussi *Bremische Beitraege* (Mémoires de Brême). Il se fit dès lors une réputation de critique judicieux. Il acquit une telle autorité que Gellert, qui déjà avait un nom, détruisit une œuvre poétique qu'il se disposait à publier, mais que Gaertner n'avait pas jugée digne de l'être. Vers 1745, il accompagna à Brunswick, en qualité de gouverneur, les deux jeunes comtes de Schœnbourg-Wechselbourg. Deux ans plus tard, il fut nommé professeur d'éloquence et de morale au collége Carolin. C'est alors qu'il se livra à de sérieuses études sur les auteurs classiques, en même temps qu'il se familiarisa avec les écrivains modernes. En 1775 il fut nommé chanoine du chapitre de Saint-Blaise, et en 1780 il devint conseiller du duc de Brunswick. Gaertner se fit connaître comme poëte et comme auteur dramatique. On a de lui : *Die geprüfte Treue* (La Confiance éprouvée), pastorale; Brunswick, 1768. Cette pièce, qui eut du succès, a été traduite en français dans le théâtre allemand de Junker; — *Die schoene Rosette* (Rosette la jolie), comédie imitée du *Triomphe du temps passé*, de Le Grand; — *Beitræge zum spanischen Theater* (Documents sur le théâtre espagnol), d'après Linguat, en société avec Zachariæ. Il édita les œuvres de quelques-uns de ses amis, tels que Giseke et Jean-Adolphe Schlegel.

Meusel, *Lexikon der vom Jahr, 1750-1800 verstorbenen Teutschen Schriftsteller.* — Baur, *Galerie der beruehmtesten Dichter des 18 Jahrhunderts.*

GAETANI, au singulier **GAETANO**, nom d'une illustre famille napolitano-romaine, issue des princes lombards de Gaète, et dont les principaux furent les suivants :

GAETANO (*Loffredus*, *Luisfried* ou *Godefroid*) vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il épousa une nièce du pape Alexandre IV, de la maison des comtes de Segno.

GAETANO (*Benoît*), fils du précédent, pape sous le nom de *Boniface VIII* (*voyez* ce nom).

GAETANO (*François*), neveu du précédent, mort le 9 ou 16 mai 1317. Nommé cardinal par son oncle Boniface VIII, en 1295, il soutint avec ardeur la cause de ce pontife, attaqué par Nogaret.

GAETANO (*Pierre*) vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il obtint de Boniface VIII le margraviat d'Ancône et du roi Charles de Naples les châteaux de Valcorsa et Ducenda; il vendit Caserte au comte Siginulf de Telese.

GAETANO (*Honorat*), comte de FONDI, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Sous le pape Grégoire XI, il fut recteur de la campagne et du littoral de Rome. A la mort de ce pontife, il prononça ces paroles devant les cardinaux qui allaient se réunir en conclave : « Prenez garde de rester à Rome, vous seriez sous la pression des Romains; si, au contraire, vous venez vous établir dans la Campagne de Rome, je saurai bien vous y protéger. » Venues aux oreilles du peuple, ces paroles l'exaspérèrent, et Honorat Gaetano reçut, sous peine de mort, l'ordre de quitter la ville. Il avait prêté au prédécesseur d'Urbain VI, nouvellement élu, une somme de 20,000 florins d'or. Non-seulement le pape refusa de reconnaître cette dette, mais il retira à Honorat le gouvernement de la Campagne de Rome, pour le donner à Thomas de San-Severino, ennemi personnel de celui qu'il allait remplacer. Ce dernier songea aussitôt à la vengeance. Il s'entendit avec Jeanne de Naples, qui voyait dans la nomination de San-Severino une manifestation du pape en faveur de son compétiteur Charles de Durazzo; puis, ainsi appuyé, il amena les cardinaux français, brouillés avec Urbain, à se réunir en conclave à Fondi, le 20 septembre 1378, et à nommer un antipape dans la personne du cardinal Robert de Genève, sous le nom de Clément VII. Il amena ainsi au sein de l'Église un schisme, qui se prolongea jusqu'en 1417.

Lorsque enfin Charles de Durazzo fut parvenu à se mettre en possession de la couronne de Naples, et que les barons n'eurent rien de plus pressé que de lui faire hommage, Honorat Gaetano demeura seul fidèle au souvenir de la reine Jeanne et à la cause du duc d'Anjou, qu'elle avait adopté et désigné comme son successeur. Les choses en vinrent à ce point que le successeur de Charles, le roi Ladislas, dut songer à réduire par la force ce vassal insoumis. La mort d'Honorat, survenue dans l'intervalle, mit fin à cette lutte inégale.

GAETANO (*Antoine*), mort le 11 janvier 1412. Il fut patriarche d'Aquilée, le 12 février 1395, cardinal-prêtre au titre de Sainte-Cécile en 1402, enfin évêque de Palestrina sous Innocent VII. En 1409 il résigna ce dernier poste entre les mains d'Alexandre V, qui venait d'être élu pape, en remplacement de Grégoire XII, déposé par le concile de Pise, et reçut en échange le titre d'évêque de Porto et de premier pénitencier. Grégoire XII prononça sa déchéance dans le collége des cardinaux qui lui étaient restées fidèles. Mais cette décision fut annulée par le concile de Pise. Antoine Gaetano devint en même temps administrateur de l'évêché de Fiesole, et archi-prêtre de Latran. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Pro Ecclesiæ romanæ Unione*.

GAETANO (*Christophe*, comte de FONDI), frère du précédent, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Estimé pour sa capacité guerrière par le roi Ladislas, il fut nommé grand-maréchal, puis logothète et protonotaire. En 1419 il fut appelé par Jeanne II, sœur de ce roi à la vice-royauté de l'Abruzze et au gouvernement de la ville d'Aquila. Lors de l'entrée du roi d'Aragon Alfonse V, appelé au secours de la reine Jeanne, que menaçait Louis d'Anjou, Christophe Gaetano se trouva à la tête des grands venus pour le recevoir ; ce qui lui fournit l'occasion de se lier avec ce prince. Après la mort de Jeanne, il s'empressa, avec son frère Roger, d'arborer le drapeau d'Aragon et d'appeler aux armes la belliqueuse population des Abruzzes, pendant qu'Alfonse était occupé au siége de Gaëte. Christophe Gaetano concourut à cette opération : il se trouva sur la flotte réunie à Ponza, et paya de sa personne à la bataille maritime du 5 août 1435. Il tomba aux mains des Génois, ainsi qu'Alfonse et les autres généraux de ce prince.

GAETANO (*Honorat II*), fils aîné du précédent, mort en 1489. Il fut député vers Alfonse V par les barons, pour le supplier de conférer à Ferdinand, son fils naturel, avec le titre de duc de Calabre, le droit de lui succéder. Il fut l'organe de ce vœu, auquel Alfonse accéda immédiatement. A peine en possession de cette couronne, Ferdinand eut à lutter contre les entreprises du duc d'Anjou et la défection de ses sujets. Après la perte de la bataille de Sarno (7 juillet 1460), il fut abandonné par tous les barons de la Campanie. Le seul Gaetano resta fidèle à Ferdinand, qui se montra reconnaissant en l'autorisant à joindre à ses armes celles d'Aragon. L'autorisation est ainsi motivée, dans une charte du 29 octobre 1468 : *Qui pro tua virili regnum nostrum, jam dilabens, armis, animis atque omni ope stabiliveris domum et familiam nostram erexeris et custodieris*. Gaetano reçut chez lui, en mars 1452, Frédéric III, lorsque ce monarque, après avoir ceint la couronne impériale, vint visiter le roi Alfonse à Naples.

GAETANO (*Honorat III*), fils du précédent, mort au mois de mars 1487. Dans sa jeunesse il donna de graves sujets de mécontentement à son père; puis, en 1485, il prit part au soulèvement des barons. Ayant accédé ensuite au traité du 11 août 1486, il ne tarda pas à se repentir de son imprévoyance en cette occasion. Emprisonné par ordre du roi, le 19 janvier 1487, il succomba, quelques mois plus tard, à une mort violente, selon les uns, à la souffrance et au besoin, selon d'autres.

GAETANO (*Honorat IV*), vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il perdit tous ses domaines par suite d'une décision du roi de France Charles VIII, qui disposa de Fondi et de Trajetto en faveur des Colonna. Même après le départ des Français, Gaetano ne réussit à sauver du naufrage que Piedimonti. En 1507 il obtint de Ferdinand le Catholique, à titre de dédommagement, la principauté d'Altamure, avec Mattola, Minervino et Grottola. Il portait déjà depuis 1497 le titre de duc de Trajetto.

GAETANO (*Frédéric*), fils aîné du précédent, exécuté en 1528. Il dut sa fin tragique à sa collusion avec les Français commandés par Lautrec.

GAETANO (*Alfonse*), troisième duc de Laurenzano, mort le 21 juillet 1645. Ce fut un vaillant guerrier : il se distingua tellement au siége de Lerida et à la bataille du 15 mai 1644, qu'il reçut la mission d'aller à Saragosse pour annoncer au roi le succès de cette journée. Moins heureux à la bataille de la Segia (21 juillet 1645), il fut fait prisonnier, et mourut des suites d'une blessure reçue au bras.

Ligne de SERMONETA.

GAETANO (*Nicolas*), deuxième duc de ce nom, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Lui et sa famille furent l'objet des persécutions d'Alexandre VI et de ses parents. Il fut dépossédé par le pape des domaines situés dans les États de l'Église, et son plus jeune fils, Bernardin, fut étranglé en prison par ordre de César Borgia. Jacques, le plus jeune frère de Nicolas, eût un sort analogue : transféré au château Saint-Ange, il y fut empoisonné. Son frère puîné, Guillaume, eut plus de bonheur : ayant survécu à la chute des Borgia, il fut rétabli par le pape Jules II dans les biens de sa famille.

GAETANO (*Henri*), né le 6 octobre 1550, mort le 29 juin 1617. *Voy.* CAJETAN.

GAETANO (*Honorat*), frère du précédent, sixième duc de Sermoneta, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. A la bataille de Lépante il commanda une galère pontificale, et se distingua dans un combat singulier contre le pirate Caracossà. Plus tard, en 1590, il prit du service en Espagne, et devint chevalier de la Toison d'Or. En 1591 il fut obligé de se défendre, à main armée, sur son domaine, contre des bandits qui l'avaient envahi.

GAETANO (*Boniface*), fils du précédent, mort le 29 juin 1617. Il fut évêque de Cassano en 1599, vice-légat d'Urbin, cardinal en 1606, archevêque de Tarente en 1613, enfin légat de la Romagne. Il laissa des *Sermons* et des *Comédies*, intitulées *L'Ortensio* et *La Schiava*.

GAETANO (*Antoine*), né en 1566, mort en 1624. Il fut archevêque de Capoue et pendant plusieurs années nonce à Vienne et à Madrid. C'était un prélat instruit, et qui maniait assez habilement la satire.

GAETANO (*Pierre*), neveu du précédent, duc de Sermoneta, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Ce fut lui que le cardinal Henri envoya de Paris au duc de Parme, pour hâter la levée du siége de cette ville. Mestre de camp dans l'armée napolitaine engagée dans cette audacieuse entreprise, il se fit remarquer par sa valeur (1590). Gaetano ne s'arrêta pas longtemps en France. Il eut le commandement de la compagnie des gardes dans le corps d'armée destiné par le pape Grégoire XIV à secourir la Ligue. Venu en France, il eut, lors du passage de l'armée à Lons-le-Saulnier, avec le général qui la commandait une violente querelle, que l'intervention de l'archevêque Manteucci empêcha d'avoir des suites. Il passa en Suisse, où il lui survint un nouveau désagrément, celui d'être gardé en otage des sommes dues aux troupes et dont son oncle, le cardinal Henri, s'était porté caution. Gaetano ne fut mis en liberté qu'après bien des prières qui approchaient de la bassesse, et après avoir réclamé le droit des gens, qu'on violait, disait-il, en le retenant ainsi de force. Comme son père, Pierre Gaetano fut chevalier de la Toison d'Or.

GAETANO (*François*), fils de Philippe Gaetano, né en 1652, mort en 1716. Il porta du vivant de son père le titre de duc de Saint-Marc. A l'avénement de Philippe V, il partagea le mécontentement des autres seigneurs, et entra dans la *congiura di Macchia*. Accusé de haute trahison, lorsque les desseins des conjurés furent découverts à Naples, Gaetano réussit à s'échapper dans la suite de l'ambassadeur impérial, quoique menacé par le pape d'une amende de 50,000 scudi s'il quittait Rome. Ayant enfreint cet ordre, il fut condamné à mort, et tous les biens qu'il possédait dans les États de l'Église et le royaume de Naples furent confisqués. Les choses prirent une autre face lors de l'occupation de Naples par les Impériaux. Rétabli dans ses propriétés, Gaetano vécut dès lors dans une paix profonde, troublée cependant en 1714 à l'occasion de l'usage qu'il entendait faire des forêts par lui possédées aux environs de Cisterna et de Sermoneta. En 1714, il résolut de les abattre en une seule fois. Ce projet fut mal vu à Rome, parce qu'on y était convaincu que ces forêts détournaient l'effet des exhalaisons des marais Pontins, que le vent du sud envoie à la ville pontificale. Après de longs débats et des écrits publiés sur ce sujet, il fut décidé que le propriétaire ne pourrait faire procéder qu'à des coupes partielles de ses forêts.

Sismondi; *Hist. des Républ. Ital.* — Ersch. et Gruber, *Allg. Enc.*

GAETANO (*Giovanni*), pilote italien, vivait en 1542. Le commencement de sa vie est inconnu. Il entra au service de Charles-Quint, et fut envoyé dans le Nouveau Monde. Don Antonio Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, ayant résolu d'ouvrir un commerce direct entre le Mexique et les Moluques, arma une escadre à cet effet; elle était composée de deux vaisseaux, une galère et deux alléges. Il plaça ces navires sous les ordres de don Ruy-Lopez de Villalobos, auquel Gaetano fut donné comme pilote. Les navigateurs espagnols appareillèrent du port de Juan Gallego (La Natividad), le 1er novembre 1542. A 180 milles environ de la côte, ils découvrirent, par 20° 40' de lat. nord et 263° de long. ouest, deux îles désertes, éloignées l'une de l'autre de douze lieues. Ils nommèrent la première *Santo-Tomè* et la seconde la *Añublada* (1). A 200 milles plus loin, ils virent une nouvelle île inhabitée, qui reçut le nom de *Roca Partida*. A 520 milles au delà, on rencontra, par 9° de lat. nord et 187° de long., l'archipel *del Rey*, dont les misérables habitants ne portaient pour tout vêtement qu'une sorte de caleçon, fabriqué d'un grossier tissu végétal. A 20 milles se montra un nouveau groupe : ses côtes hérissées de coraux lui valurent la désignation d'*Archipielago del Coral*. Les Espagnols y firent aiguade; et le 6 janvier 1543, se trouvant entre le 9e et 10e dégré de lat. nord, relâchèrent encore dans un archipel inconnu. Il se composait de dix îles, que leur aspect verdoyant et fleuri fit nommer *Los Jardines*. Gaetano fit ensuite gouverner à l'ouest. Après s'être avancée de trois cents milles dans cette direction, l'escadre espagnole fut assaillie par un typhon (2). « Les vents furieux rapporte Gaetano, secouaient et tourmentaient notre navire; les vagues déferlaient sur lui en mugissant, et menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Notre grand mât fut brisé par la foudre et une partie de nos voiles emportées. Le tonnerre, les flots, les vents, tout grondait autour de nous; le ciel s'abîmait dans la mer; la plus sourde terreur régnait au fond de nos

(1) Aujourd'hui *San-Bendito*.
(2) Ou *Taifoun*, mot chinois qui signifie ouragan. Il est remarquable que le mot grec τυφών a la même signification.

âmes. Cent coups de canon auraient été tirés à l'avant du navire, pendant ce bruit épouvantable et universel, qu'on ne les aurait pas entendus du gaillard d'arrière. » Enfin le vaisseau amiral, fatigué par les lames, fit eau en plusieurs endroits et coula. Ce fut à grand peine que Villalobos, Gaetano et leur équipage purent être recueillis par leurs conserves. On continua à s'avancer vers l'occident, et 150 milles plus loin on jeta l'ancre sur une île agréable et bien peuplée. Les habitants saluèrent les navigateurs par le signe de la croix et les mots « *Buenos dias*, *matalotes!* » Il était évident que ces insulaires avaient eu des communications avec des chrétiens, probablement avec des Portugais. Cette île reçut le nom de *Los Matalotes* (1). A quelque distance gisait une autre terre, plus grande que la première; elle fut nommée *Isla de los Arracifes* (à cause des récifs qui l'entouraient). Le 2 février, par 17° de lat., Gaetano fit mouiller l'escadre sur une île de 1,050 milles de circonférence; l'amiral en prit possession au nom de l'Espagne et lui donna le nom de *Cæsarea Caroli* (aujourd'hui Luçon) (2). Le 2 avril il aborda sur une autre île, plus au sud, dont il changea le nom de *Saragan* en celui d'*Antonia*. Les naturels s'opposèrent à la descente des Espagnols. Un combat s'engagea : Gaetano vit tomber morts six de ses camarades; un grand nombre furent blessés; mais les indigènes furent dispersés. Le butin des vainqueurs consista en porcelaine, musc, ambre, benjoin, storax, huiles de senteur, or et pierreries. L'amiral fit ensemencer l'île, et détacha Bernardo de La Torre à Magindanao pour obtenir des vivres; mais il éprouva un refus du souverain Sarripea, intimidé par les Portugais. De La Torre ne fut pas plus heureux dans les îles voisines. Villalobos se décida alors, le 26 août 1543, à envoyer un de ses bâtiments, le *San-Juan*, informer don Antonio Mendoza de sa fâcheuse position. Le reste de l'escadre atteignit péniblement Gilolo ou Halamahera (3), la plus grande des Moluques. Malgré l'influence hostile des Portugais, le sultan de cette île accueillit les Espagnols avec humanité. Gaetano observa que Gilolo était traversée par une chaîne volcanique abondante en mines d'or. On y trouvait le riz, le sajou, le giroflier, le muscadier et les autres arbres à épices en abondance. Après avoir fait un traité d'alliance avec le sultan, les navigateurs se rendirent à Tidor, où ils eurent à supporter de nombreuses avanies de la part des Portugais, qui s'étaient emparés de cette île depuis 1527. Une tempête brisa les trois derniers vaisseaux des Espagnols, qui restèrent ainsi à la merci de leurs rivaux. Pour comble d'infortune, le *San-Juan* revint sans avoir pu atteindre la Nouvelle-Espagne. Les débris de l'expédition, décimés par la faim et la misère, s'entassèrent à son bord et gagnèrent *Timor* (1), dans la partie méridionale de l'archipel de la Sonde. Cette île se divisait alors en soixante-trois royaumes, dont la plus grande partie reconnaissait la suzeraineté du Portugal; mais le sultan de Koupang, alors très-puissant, offrit sa protection aux Espagnols et un bâtiment neuf s'ils voulaient l'aider à combattre les Portugais. Gaetano et la majeure partie de l'équipage voulaient accepter ces offres; mais Villalobos préféra se livrer aux Portugais et s'en remettre à leur générosité (2). Ceux-ci transportèrent leurs captifs à Malacca (3), presqu'île de la péninsule transgangétique. Ils engagèrent par tous les moyens Gaetano à entrer à leur service; mais celui-ci resta fidèle à l'Espagne. A son retour, il publia ses aventures, qui furent réimprimées dans Ramusio, *Raccolta delle Navigazioni e de' Viaggi*, tome Ier. Cette relation contient des détails fort curieux sur les pays visités par son auteur. Alfred de LACAZE.

Faria, *Epist. de las Historias Portug.*, l. IV et V. — Eden, *Book of Travayle*. — Argenola, *Conquête des Moluques*, t. I, p. 43-97. — Herrera, *Hist. de las Indias occidentales*, dec. II et III. — Hernan de los Rios Coronel, *Relac. de las Islas Philippinas y Molucas*. — Purchas, *Collection of Voyages*, vol. II, p. 284.

GAETANO ou **GAETANI** (*César*, comte DELLA TORRE), archéologue sicilien, né à Syracuse, en 1718, mort dans la même ville, en avril 1808. Après de fortes études dans les langues anciennes, accomplies sous la direction des jésuites, il se livra à des recherches ayant pour but de mettre en lumière les antiquités de sa ville natale, et commença, à ses frais, des fouilles importantes. Bientôt il découvrit dans les ruines de l'ancienne Syracuse des restes du théâtre, de l'arsenal, des bains, ainsi qu'une infinité de médailles, de vases en terre cuite, de diptyques, etc., dont il fit l'objet de plusieurs notices savantes et détaillées. Ses études se tournèrent ensuite vers l'histoire diplomatique. Après de longues recherches dans les archives de son pays, il publia un recueil considérable de pièces, de chartes, de diplômes, appartenant aux domina-

(1) Les îles *del Coral* et *Los Jardines* font partie des groupes orientaux de l'archipel des Carolines. Les *Matalotes* appartiennent au groupe le plus occidental; ce sont aujourd'hui les îles *Pallou*, *Palaos*, *Pelew* ou *Panlog*, selon la nationalité des différents navigateurs qui les ont visitées. Les naturels les nomment *Peli*.

(2) Le nom de *Luçon*, ou mieux *Louçon*, lui a été donné du mot tagale *lousong* (pilon), à cause de la quantité de pilons placés à la porte de chaque case, et qui servaient à écosser le riz.

(3) Cette île est comprise entre 2° 20' de lat. nord et 0° 50' de lat. sud et entre 124° 50' et 126° 25' de longitude. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ 240 milles, et sa moyenne largeur de 45 milles.

(1) Ce mot signifie *Orient* en malais.

(2) Par un traité passé le 22 avril 1529 entre Charles-Quint et le roi de Portugal Joao III, le roi d'Espagne avait engagé les Moluques aux Portugais moyennant la somme de cent cinquante mille ducats; cette somme n'ayant pas été remboursée, les Portugais pouvaient se considérer justement comme propriétaires des Moluques.

(3) Ou *Malakka*. C'est le nom malai du *myrobolan*, espèce de prune, fruit d'un arbre toujours vert, fort abondant dans les environs de cette ville; le fruit est très-recherché dans la Chine, l'Inde et les îles Malaises. Les Asiatiques lui attribuent des vertus particulières.

tions successives des Arabes, des Normands, des Aragonais et de Frédéric de Souabe. Ces divers documents établissaient les priviléges conférés à la ville de Syracuse, et le comte Gaetano s'en fit un prétexte pour revendiquer les mêmes avantages du gouvernement des princes de la maison de Savoie. Il étudia encore les antiquités de la cathédrale de Syracuse, auxquelles il consacra plusieurs mémoires, et il mit au jour un volume entier d'inscriptions, qui avaient jusque alors échappé aux archéologues, et qui manquent même dans l'ouvrage de Gualtieri. Le célèbre Gregorio Rosario (*voy.* ce nom) reçut de lui de précieux renseignements, et il fut chargé par le prince de Biscari de la direction de son musée d'antiques, devenu par ses soins l'un des plus riches de la Sicile.

Gaetani s'est occupé également de musique, de philosophie et de littérature; il a même trouvé le temps de publier des traductions du grec et des ouvrages originaux remarquables. Les sciences mathématiques même ne lui étaient pas étrangères; par une ingénieuse application des théories de la réflexion et de la réfraction de la lumière, il parvint à expliquer certains phénomènes d'optique qui se produisent quelquefois sur les rivages du lac Naftia.

On a de lui : *Vestigi di Siracusa antica illustrati*; 2 vol. in-fol.; — *Raccolta d'Iscrizioni antiche*; in-8°; — *Privilegi di Siracusa, tratti da antiche pergamene*; in-8°. Ces ouvrages se trouvent en manuscrit à la bibliothèque publique de Syracuse; — *Dissertazione istorico-apologetico-critica intorno all' origine e fondazione della chiesa di Siracusa*; Rome, 1748, in-8°; — *Opticarum quæstionum Dissertationes*; Palerme, 1754, in-4°; — *Le Odi di Anacreonte e gl' Idili ed epigrammi di Teocrito, Mosco e Bione, tradotti in versi italiani*; Syracuse, 1776, in-4°; — *Egloghe pescatorie*; Syracuse, 1787, in-8°; — *I Doveri dell' Uomo, poema*; Syracuse, 1790, in-8°; — *Epitalamio nelle Nozze di Carlo Borbone e Maria-Amelia Walburga*; Palerme, 1738, in-8°. Enfin, Gaetani a inséré un assez grand nombre de *Mémoires* dans un recueil qui se publiait annuellement à Palerme, sous le titre de *Collezione di opuscoli di autori Siciliani*. Les plus remarquables sont : un *Mémoire relatif à l'ancien théâtre et aux anciens aqueducs de Syracuse*, un autre *Sur des Plombs antiques*, des *Observations sur un antique camée*, des *Observations sur un ancien diptyque*, etc. G. VITALI.

C. Cantù, *Enciclopedia storica*. — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains*, etc.

GAETANO. Voy. CAJETAN.

GAÈTE (*Étienne* DE), canoniste italien, ainsi nommé du lieu où il naquit, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, étudia le droit et la théologie, et professa la première de ces sciences dans plusieurs maisons de son ordre. Il fut pendant trente-deux ans vicaire de l'archevêque de Naples. On a de lui : *Sacramentale Neapolitanum perutile*; Naples, 1475. Cet ouvrage, peu lu aujourd'hui, plaça Étienne de Gaète au rang des premiers canonistes de son temps; — *Repetitio quoniam in qua tractatur materia juris patronatus*, sans date; Naples, in-fol.

Toppi et Nicodemo, *Biblioth. Napol.* — Échard et Quétif, *Scriptor. Ord. Prædicat.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. Ætat.*

GAÈTE (Duc DE). *Voy.* GAUDIN.

GAFFAREL (*Jacques*), écrivain mystique français, né à Mannes (Provence), en 1601, mort en 1681. Il étudia à l'université de Valence, et se destina à la carrière ecclésiastique. Dès lors il manifesta un goût particulier pour les langues de l'Orient, qu'il devait employer à la recherche des sciences occultes. De Valence il vint à Paris, y fut reçu docteur en droit canon, et commença ses publications sur les matières qu'il préférait, comme en témoigne son premier ouvrage, intitulé : *Abdita divinæ Cabalæ Mysteria, contra sophistarum logomachiam defensa*; Paris, 1625, in-4°. Devenu bibliothécaire du cardinal de Richelieu, il fut envoyé par ce prélat en Italie, en 1626, pour y rechercher les livres et manuscrits les plus rares. Gaffarel s'acquitta avec succès de sa mission. Il n'en continua pas moins ses études cabalistiques, et publia trois ans plus tard les *Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches et lecture des estoilles*; Paris, 1629-1650, dédié à l'évêque de Nantes. Cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, 1631, 1637, et dans lequel il mit beaucoup d'érudition au service des conclusions les plus frivoles, lui causa des désagréments et le fit même persécuter. Bien que dans la préface il eût déclaré renfermer ses *Curiositez* dans les limites des croyances du catholicisme, la Sorbonne s'en émut, et l'obligea par deux fois à se rétracter. Son livre fut aussi réfuté par Ch. Sorel, qui, sous le pseudonyme du *sieur de l'Isle*, publia contre lui l'ouvrage intitulé : *Des Talismans ou figures faites sous certaines constellations pour faire aimer et respecter les hommes, les enrichir, guérir leurs maladies, avec des observations contre le livre des Curiosités inouies de Gaffarel*; Paris, 1636. Pour laisser à l'orage soulevé contre lui le temps de se calmer, Gaffarel se rendit de nouveau à Rome (1632), où il se lia avec Leo Allacci (ou Allatius), le savant bibliothécaire du Vatican. Venu ensuite à Venise l'année suivante, il demeura dans l'hôtel de l'ambassadeur français, La Thuilerie, qui aimait et protégeait les lettres. Sur le désir exprimé par ce diplomate d'avoir une complète indication des ouvrages relatifs à la politique, Gaffarel, qui ne se sentait pas en mesure de remplir une si lourde tâche, s'adressa à l'un de ses anciens protecteurs, Gabriel Naudé, qui en effet publia alors sa *Bibliotheca Politica*; Venise, 1633,

in-12. De Venise Gaffarel se rendit en Grèce, visita les côtes de l'Asie, et profita de ce voyage pour recueillir de nombreux et curieux renseignements. A son retour en France, il trouva, ainsi qu'il l'avait prévu, les esprits beaucoup moins prévenus contre lui. Il devint successivement aumônier du roi, protonotaire apostolique, prieur de Saint-Gilles et de Revest de Brousse, abbé du couvent de Sigonce en Provence, enfin, commandeur de Saint-Omeil. Il se voua depuis lors tout entier à l'accomplissement des devoirs de ses charges, et s'appliqua particulièrement à ramener au giron de l'Église les partisans des doctrines de Calvin, ce qui n'empêcha point ses ennemis, surtout après le succès qu'eurent à Grenoble ses prédications, dans l'année 1641, de prétendre qu'il émettait dans ses sermons des propositions favorables au protestantisme. Gaffarel se contenta de répondre, du haut de la chaire, qu'il pardonnait à ses détracteurs. « On prétend, dit Bayle, que le cardinal de Richelieu voulut l'employer à sa grande affaire de la réunion des religions, et qu'afin de sonder le gué il l'autorisa de prêcher contre le Purgatoire. » Mais rien ne vient à l'appui de cette assertion. Il alla finir ses jours dans le couvent de Sigonce. Outre l'ouvrage cité, on a de Gaffarel: *Les Tristes Pensées de la Fille de Sion sur les rives de l'Euphrate, paraphrase du psaume CXXXVI*; Paris, 1624, in-12; — *Dies Domini, sive de fine mundi a rabbi Elcha ben David conscriptum et ex hebræo in latinum a Gaffarello conversum*; Paris, 1629, in-12; — *Nihil, fere nihil, minus nihilo, sive de ente et medio inter ens et non ens positiones XXVI*; Venise, 1635; — *Mariales Gemitus*; Paris, 1638, in-4°; — *Index Codicum cabbalisticorum quibus Joannes Mirandulanus comes usus est, cum commentario D. Amelii*; Paris, 1651; — *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes et spélonques de la terre*; Paris, 1666, in-fol. Il n'a paru de cet ouvrage que le Prospectus. Entre autres opinions curieuses, Gaffarel y émettait celle que le jugement dernier n'aurait pas lieu dans la vallée de Josaphat, en raison de l'exiguïté du terrain. V. R.

Bayle, *Dict. crit.* — Desessarts, *Les Siècles litt. de la France.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAFORI ou **GAFORIO** (*Franchino*), en latin **GAFORIUS**, musicien italien, auteur d'importants écrits sur la musique, naquit à Lodi, le 14 janvier 1451, et mourut à Milan, le 24 juin 1522. Fils d'un simple soldat et destiné à l'état ecclésiastique, Gafori fit ses études de théologie, s'occupant en même temps de plain-chant et de composition musicale, sous la direction d'un moine nommé Godenbach, qu'il appelle *Bonadiès* dans ses ouvrages. Après avoir été ordonné prêtre, il se rendit à Mantoue, et y passa deux années, qu'il consacra entièrement à l'étude de la théorie de la musique. Il alla ensuite à Venise, où il continua les mêmes travaux, et quitta cette ville pour suivre à Gênes le doge Prospero Adorno. Lorsqu'en 1478, Adorno, chassé de Gênes, vint se réfugier à Naples, Gafori l'y accompagna. A son arrivée à Naples, il y trouva les savants musiciens belges Bernard Hycart, Guillaume Garnier ou Garnerius, et Tinctoris, qui venait de terminer les traités que nous possédons de lui. Il se mit bientôt en relation avec les artistes les plus éminents, et se fit remarquer par son savoir dans les discussions publiques qu'il soutint sur la théorie musicale. Deux ans après, en 1480, il publia son premier ouvrage, sous le titre de *Theoricum Opus Musicæ disciplinæ*. Deux fléaux, la peste et la guerre, apportés par les Turcs, l'obligèrent de chercher un asile à Lodi, sa ville natale. De là il se rendit à Monticello, dans le Crémonais, où l'évêque Pallavicini lui confia les fonctions de maître de chœur. Gafori vint ensuite à Bergame, et y exerça son art comme chantre et comme professeur. Enfin, en 1484, il fut nommé chantre du chœur de la cathédrale de Milan, maître des enfants et premier chantre de la chapelle du duc Ludovico Sforce; il remplit avec distinction ses fonctions, particulièrement celles de professeur de l'école qu'il avait fondée dans cette ville, où il mourut.

Gafori avait fait une étude approfondie des auteurs grecs qui ont écrit sur la musique; il avait médité les traités de Boëce, de Guy d'Arezzo. Les cours publics qu'il ouvrit, les ouvrages qu'il publia exercèrent une puissante influence sur les études musicales de son temps. La plupart des écrivains qui lui succédèrent immédiatement citent ses opinions comme des autorités. Voici l'indication des principaux ouvrages de ce musicien: *Clarissimi et præstantissimi musici Franchini Gaforii, Laudensis, Theoricum Opus Musicæ disciplinæ*; Naples, 1480, in-4°. Ce traité, divisé en cinq livres, est une sorte d'abrégé du traité de Boëce dans les quatre premiers livres; le cinquième est un exposé de la tonalité de la musique grecque, suivi de celui du système de solmisation attribué à Guy d'Arezzo. Il existe une seconde édition de cet ouvrage, sous le titre de *Theorica Musica Franchini Gaforii, Laudensis*; Milan, 1492, in-4°. Dans cette édition l'auteur a apporté beaucoup de changements à son premier travail; il en existe un exemplaire à la Bibliothèque impériale de Paris; — *Practica Musicæ, sive musicæ actiones, in IV libris*; Milan, 1496, in-fol. Le premier livre traite des principes et de la constitution du plain-chant; le second, de la notation; le troisième, du contrepoint; le quatrième, des proportions des notes, des temps, des prolations et des modes. Trois autres éditions parurent ensuite, dans les années 1497, 1502 et 1512, avec des titres diversement modifiés; — *Angelicum ac divinum Opus Musice Franchini Gaforii, Laudensis, regii musici, ecle-*

sixque Mediolanensis phonasci; Milan, 1508, in-fol. Cet ouvrage, écrit en langue italienne, est un abrégé de musique divisé en cinq parties; — *Franchini Gafurii, Laudensis, regii musici publice profitentis, delubrique Mediolanensis phonasci : De Harmonia musicorum Instrumentorum Opus*; Milan, 1518, in-fol. On trouve à la fin de ce volume une notice biographique sur Gafori par Pantaleone Meleguli, de Lodi. Vainqueur dans les discussions musicales qu'il engagea avec plusieurs savants théoriciens, Gafori eut sur eux l'avantage par son érudition; ces discussions donnèrent lieu à la publication ayant pour titre : *Apologia Franchini Gafurii, adversus Joannem Spatarium et complices, musicos Bononienses*; 1520. DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Gerber, *Historich-biographisches-Lexicon der Tonkünstler*. — Burney, *A general History of Music*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

GAGE (*Thomas*), missionnaire anglais, né en Irlande, vers 1597, mort à la Jamaïque, en 1655. Il appartenait à une famille distinguée qui l'envoya en 1612 faire ses études en Espagne, chez les jésuites. Il se montra peu reconnaissant de l'instruction qu'il acquit chez ces Pères, car il devint dès lors un de leurs détracteurs les plus acharnés. Malgré les ordres de son père, et par haine pour ses premiers maîtres, il prit l'habit de dominicain (1) à Valladolid, et passa au couvent de Xerez. Entraîné par son esprit aventureux, il demanda à faire partie de la mission des Philippines. Les ordres les plus sévères défendaient alors de transporter aucun Anglais dans les colonies espagnoles. Gage se rendit à Cadix, et s'étant abouché avec un capitaine qui partait pour Mexico, il s'enferma dans une barrique, et se fit porter à bord comme colis. Vingt-sept de ses collègues l'y attendaient, et tous ensemble mirent à la voile le 2 juillet 1625. Le 12 septembre ils relâchèrent à la Guadeloupe. Ils y furent attaqués par les Caraïbes, qui tuèrent plusieurs matelots, quelques jésuites et un dominicain. Le 8 octobre Gage débarqua à San-Juan d'Ulloa, et de là il se rendit à Mexico. La vie douce que les moines menaient dans le Mexique le détermina à renoncer au voyage des Philippines. Lorsque le jour de s'embarquer à Acapulco fut arrivé, en février 1626, il s'enfuit avec trois autres dominicains. Ils gagnèrent Chiapa, où le provincial de leur ordre, fort à court de religieux instruits, les accueillit avec bienveillance. Gage surtout fut bien reçu du gouverneur et de l'évêque, qui le chargèrent de faire des cours publics de langue latine. Six mois plus tard, il se rendit à Guatimala, où il professa la théologie, la philosophie, et se livra à la prédication. Toujours désireux de changement, il sollicita alors la permission de retourner en Angleterre; mais un ordre royal défendait aux missionnaires de rentrer en Europe sans avoir séjourné au moins dix années dans les colonies espagnoles. Gage prit patience; il obtint deux cures fort riches dans des villages indiens; et ne s'occupa plus que de s'enrichir. Il y réussit à force de concussions, et six ans plus tard il avait amassé 9,000 piastres. Le général des dominicains l'autorisa à revenir en Europe, mais le provincial s'y opposa. Gage alors échangea son argent contre des perles et des pierres précieuses, et partant clandestinement d'Amatitlan, le 7 janvier 1637, il traversa la province de Nicaragua, et vint s'embarquer sur la mer des Antilles aux environs de Costa-Rica. Des corsaires hollandais prirent son navire, et le dépouillèrent de sa fortune. « Cet événement, écrit-il, me fit appliquer à moi-même le proverbe que bien mal acquis ne porte pas profit; en voyant que je perdais d'un seul coup ce que l'aveugle dévotion des Indiens m'avait fait acquérir pendant douze années. » Ruiné, Gage se fit descendre à Carthagène (Nouvelle-Grenade), d'où il gagna Nicoja, puis Panama; enfin Porto-Bello, où il prit passage sur la flotte espagnole. Il aborda à San-Lucar-de-Barrameda, le 28 novembre 1637. Quelque temps après il reprit la mer à Cadix, et revit l'Angleterre après vingt-quatre ans d'absence. Quoique bien accueilli par sa famille, son naturel vagabond l'entraîna en Italie vers 1639. A son retour, il abjura publiquement le catholicisme dans l'église Saint-Paul de Londres. Il se déclara pour le parlement, et obtint le rectorat de Deal. Il publia alors la relation de ses voyages, et par le récit merveilleux qu'il fit des richesses de l'Amérique centrale il inspira à un grand nombre de ses compatriotes le désir d'aller chercher fortune dans le Nouveau Monde. Cromwell lui-même se laissa gagner par les promesses de l'ex-dominicain; il fit armer une flotte de vingt-trois navires de guerre, portant 6,550 soldats ou marins. Cette expédition (1), destinée à ravager les possessions espagnoles dans l'Amérique, était sous les ordres du vice-amiral Penn et du général Venables. Gage fit partie de l'état-major. Les Anglais, après une tentative infructueuse sur Saint-Domingue, arrivèrent devant la Jamaïque le 9 mai 1655. Ils s'emparèrent rapidement de cette île, malgré la résistance des Espagnols. Mais bientôt ils furent assaillis par la famine et la dyssenterie; un grand nombre d'entre eux succombèrent; Thomas Gage fut du nombre. On a de lui : *Survey of the West Indies, containing a journal of 3.300 miles within the main land of America*; dédiée à Cromwell; Londres, 1648, in-fol.; 1655 et 1677, in-8°; la seconde édition est dédiée au général Fairfax. Quoiqu'on puisse blâmer l'ingratitude que l'auteur y montre contre les Espagnols, ses bienfaiteurs; ses sarcasmes contre les cérémonies et les prêtres de la religion

(1) La querelle entre les dominicains et les jésuites existait alors dans toute sa force.

(1) On en trouvera les détails à l'article PENN.

catholique, on doit lui savoir gré d'avoir le premier fait connaître de vastes provinces que les Espagnols exploraient seuls et dont ils défendaient avec soin l'entrée aux autres nations. Son style est d'ailleurs clair, précis : on sent qu'il a vu tout ce qu'il décrit. Son livre eut un succès immense; il fut traduit en presque toutes les langues européennes. De Beaulieu-Hues O' Neil, sur l'ordre de Colbert, le mit en français, sous ce titre : *Nouvelle Description des Indes occidentales, ou les voyages de l'Anglais-Américain, par terre et par mer, contenant le journal d'une route de* 3,300 *milles dans l'intérieur du continent de l'Amérique, dans lequel est raconté son voyage d'Espagne à Saint-Jean de Ulloa et à Mexico, la description de cette grande ville; aussi son voyage de Mexico par les provinces de la Puebla, Guaxaca* (Oaxaca), *de Tlascala et de Yutacan et son séjour de douze ans dans les environs de Guatemala, et notamment dans les villes indiennes de Mixco, de Pinola, de Petapa et d'Amatitlan, avec son retour par la province de Nicaragua, jusqu'à la Havane*, etc.; *suivie d'une grammaire de la langue indienne appelée* poconchi *ou* pocoman; Paris, 1676, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1680, 1699, 1720, 1722; trad. en hollandais, Utrecht, 1681, in-4°; trad. en allemand, Leipzig, 1693, in-12. Thevenot a donné un extrait de l'ouvrage de Gage dans le tome II de sa *Relation de divers Voyages curieux*, etc. (Paris, 1663-1672, 2 vol. in-fol.), sous le titre de *Relation du Mexique et de la Nouvelle-Espagne*, etc.; — On a aussi de Gage : *A Duel between a Jesuite and a Dominican begun at Paris, fought at Madrid, and ended at London;* Londres, 1651, in-4°, C'est le sermon que Gage prononça dans Saint-Paul de Londres le jour de son abjuration. Alfred DE LACAZE.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II. — Hackluyt, *Pilgrims*, part. III, p. 598-601. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages*. — Martin, *Annals of Jamaica : West Indies*, t. II, p. 213-215. — *Censura literaria*, V.

* **GAGE** (*Thomas*), général anglais et gouverneur de Massachusetts, mort en 1787. Il était gouverneur de Montréal depuis 1760 lorsqu'il succéda, en 1763, à lord Amherst dans la place de général-commandant en chef des troupes anglaises en Amérique. Le caractère inflexible qu'il déploya en diverses occasions le fit considérer par le parlement britannique comme l'homme le plus propre à comprimer la fermentation qui régnait dans les provinces américaines. Il fut en 1774 nommé gouverneur de l'État de Massachusetts. La situation était des plus difficiles. Les colonies anglaises, agrandies au milieu d'une longue suite d'épreuves de tous genres, venaient de résister victorieusement aux ennemis intérieurs et extérieurs, souvent sans l'assistance de leur métropole; elles avaient acquis dans cette lutte ce sentiment de confiance et de fierté que donne la force. Le système représentatif formait la base de leur constitution politique. Les élus des colons votaient les impôts, les lois et les règlements locaux. La sanction royale n'était qu'une formalité. Cependant l'Angleterre, qui avait soutenu une guerre acharnée et fait beaucoup de sacrifices d'argent et de troupes pour la défense de ses colonies, crut pouvoir, la paix conclue, les imposer extraordinairement, afin de couvrir le déficit causé par un intérêt commun. Les Américains, invoquant leurs actes constitutifs, s'y refusèrent. Lord Granville dirigeait alors le gouvernement britannique : il fit adopter le fameux bill du timbre (7 février 1765), qui frappait d'impôt tous les actes civils, judiciaires, commerciaux et même ecclésiastiques, passés dans les colonies. La presse même ne fut pas épargnée, et chaque feuille imprimée fut soumise au fisc. Les productions des colons devaient de plus être exclusivement dirigées sur la métropole, qui seule également devait approvisionner ses colonies. Des croisières anglaises bloquèrent les ports américains pour faire respecter ces prescriptions. Chaque navire fut visité, de nombreuses saisies furent faites, et, comme toujours, l'insolence des agents rendit la loi plus vexatoire. Les Américains protestèrent contre des mesures qui, prises en dehors de leurs assemblées provinciales, ne tendaient à rien de moins qu'à ruiner leurs relations; ils résolurent alors de ne plus recourir aux manufactures de la métropole. Boston donna le premier cet exemple, et bientôt New-York, Philadelphie, Charles-Town l'imitèrent. Les importations furent prohibées, les habitants renoncèrent à tout luxe, à toute consommation venant de l'étranger. Des associations se formèrent sous le nom d'*Enfants de la Liberté*, afin de protéger les droits des colons partout où ils seraient menacés. Des représentations furent adressées au parlement; elles furent imprudemment rejetées. En mars 1770 des troubles éclatèrent à Boston, et pour la première fois le sang coula. Les Bostoniens exigèrent l'évacuation de leur ville, et la garnison dut se retirer dans le fort William. Dans les années suivantes, plusieurs navires, chargés de thé et de marchandises anglaises, furent sommés de quitter la rade, et sur leur refus, ils virent leurs cargaisons jetées à la mer. Le gouvernement britannique résolut de mettre fin à tant de résistance, et lord North, alors premier ministre, fit passer, malgré l'opposition du célèbre Edmond Burke et celle du colonel Baré, un bill qui fermait le port de Boston (*port-bill*), un autre qui retirait aux colons le droit de nommer leurs magistrats, enfin un troisième qui enlevait les Américains *insurgents* au jugement de leurs concitoyens. Ceux-ci répondirent à ces mesures en prenant un deuil général (1er juin 1774). Ils décidèrent, en outre, qu'un congrès général s'assemblerait (5 septembre) à Philadelphie, et aviserait au salut public. Ce fut dans ces tristes circonstances

que le général Gage fut chargé de faire exécuter les rigoureux décrets du parlement.

Dès son arrivée (13 mai), il eut recours aux voies d'intimidation. Il fit entrer quatre régiments dans Boston, répara les fortifications, désarma les habitants, défendit les réunions publiques et ferma le port, dont il transféra les priviléges à Salem. Les citoyens de cette ville refusèrent de profiter du malheur de leurs concitoyens; ceux de Marblehead témoignèrent des mêmes sentiments; ils offrirent aux Bostoniens l'usage libre et franc de leurs ports et de leurs magasins. Les autres provinces ouvrirent des souscriptions en faveur de la ville, frappée d'interdit. Le congrès américain, sous la présidence de Payton-Randolf, déclara la résistance aux lois du parlement légitime et nationale : il proclama les droits des colons et des Anglais eux-mêmes. De tous côtés des munitions furent rassemblées, des armes et de la poudre fabriquées et les milices exercées. Gage, ayant appris qu'un dépôt d'armes existait à Salem, envoya, le 26 février 1775, un détachement pour s'en emparer. Cette expédition n'eut d'autre résultat que d'exaspérer les habitants. Le 18 avril suivant, il dirigea une colonne, sous les ordres du colonel Smith et du major Pitcairn, pour enlever un magasin d'armes qu'il savait établi à Concorde, petite ville à dix-huit milles de Boston. Chemin faisant, les Anglais rencontrèrent à Lexington une centaine de miliciens américains qui faisaient l'exercice. Sur leur refus de mettre bas les armes, le major Pitcairn laissa faire ou ordonna une décharge sur ces malheureux, dont les cadavres jonchèrent bientôt les prairies. Ce fut le signal de l'insurrection qui enleva à l'Angleterre la plus belle et la plus puissante de ses colonies. L'émancipation des États-Unis date réellement de la fusillade de Lexington.

Les miliciens échappés au massacre rassemblèrent leurs compatriotes, et tandis que les Anglais allaient jusqu'à Concorde enclouer quelques canons, briser des fusils et noyer des poudres, les Américains se rassemblèrent. La retraite des Anglais ne fut qu'un long combat ou plutôt une déroute, et ils eussent été infailliblement écrasés jusqu'au dernier, si Gage n'eût envoyé à leur secours deux mille hommes, sous les ordres de lord Percy, qui les rallia à Lexington. Le premier sang avait été répandu par les Anglais et la victoire était restée aux Américains; ces deux motifs propagèrent l'insurrection. Le gouverneur fit proclamer la loi martiale; le congrès provincial de Massachusetts y répondit en déclarant Gage « ennemi du pays et traître à sa patrie ». Bientôt il se vit assiégé dans Boston par trente mille colons, conduits par Israel Putnam. Les Américains occupèrent la péninsule de Charles-Town, et dans la nuit du 16 juin ils s'établirent sur la colline de Breed's Hill, qui domine Boston. Dès le 25 mai Gage reçut des renforts, s'élevant à huit mille hommes, conduits par les généraux Rowe, Burgoyne et Clinton; cependant, il resta dans l'inaction. Pressé par l'impétueux Burgoyne, le 17 juin, il se décida à chasser les *Yankees* (1) de Bunker's Hill. Il y réussit, mais après une perte considérable. De toutes parts s'élevaient des plaintes contre son incurie, et ses allures provocatrices. Le gouvernement britannique s'en émut, et le rappela au commencement d'octobre. Le commandement général fut confié à l'amiral comte Richard Howe et au major général baron William Howe, son frère. Gage vint terminer ses jours dans sa patrie, flétri par l'opinion publique. Les violences de Gage et leurs résultats ont été reproduits par le célèbre romancier américain Fenimore Cooper (*voy.* ce nom), d'une façon aussi instructive que dramatique, dans *Lionel Lincoln* et *L'Espion*. Alfred de Lacaze.

Roux de Rochelle, *États-Unis; dans l'Univers pittoresque*, p. 181-197. — Sparks, *The Library of American Biog.*, *II*, tom. VIII, article LXX. — Graham, *United States*, t. III. — Lingard, *Hist. of. Engl.*, chap. 98-99.

GAGELIN (*François-Isidore*), missionnaire français, né le 5 mai 1799, à Mont-Pereux (Doubs), pendu à Hué (Cochinchine), le 16 octobre 1833. Il appartenait à une famille de cultivateurs, commença gratuitement ses études au séminaire de Besançon, en 1816, et passa une année après au séminaire des Missions étrangères de Paris. Devenu sous-diacre, il obtint de faire partie des missions asiatiques. Il s'embarqua à Bordeaux en décembre 1820, et débarqua sur les côtes de l'An-nam méridional, ou Cochinchine (2). Il apprit rapidement les principaux dialectes du pays, et commença bientôt à professer. En septembre 1822, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque Labarthe. Depuis le 22 avril 1774, la religion chrétienne avait été tolérée en Cochinchine, et malgré quelques persécutions partielles, malgré les querelles des missionnaires de tous ordres et de toutes nations qui s'y rencontraient, toujours plus occupés de se nuire que de convertir les bouddistes, le christianisme augmentait chaque jour; le nombre de ses prosélytes s'était élevé à soixante-dix mille dirigés par un évêque; trente prêtres indigènes et un plus grand nombre d'Européens l'aidaient dans son apostolat; un séminaire recevait les néophytes. Cependant, le voisinage du Tonquin, où le christianisme était prohibé sous des lois sévères, ne pouvait manquer d'amener tôt ou tard une réaction en Cochinchine. En 1820, Mihn-Mehn étant monté sur le trône, ce souverain fit pressentir dès son avénement la répulsion qu'il éprouvait pour les propagateurs de la nouvelle religion; néanmoins, il ne prit aucune mesure hostile jusqu'en 1826. Vers cette époque, les mandarins et les bonzes députèrent auprès de l'empe-

(1) C'est le nom que par mépris les Anglais donnaient aux Américains.

(2) Appelée aussi par les indigènes *Dangtrong* (royaume du dedans).

reur pour obtenir l'expulsion des missionnaires: ils accusaient ceux-ci de se faire rendre des hommages qui n'appartenaient qu'aux princes, et de souffrir que les gens du peuple les abordassent en se prosternant trois fois et en touchant la terre de leur front. Ils reprochaient également aux nouveaux chrétiens de mépriser les anciennes lois du royaume, et de ne plus reconnaître d'autre règle que celles de l'Évangile et de ses ministres. Des rivalités commerciales envenimaient surtout les griefs réciproques. Les jésuites comprirent la faiblesse de leur position, et sans attendre davantage ils se dispersèrent. Gagelin, moins heureux que ses collègues, fut poursuivi et ramené à Hué (1), sous la surveillance des mandarins. Il put continuer assez librement l'exercice de ses fonctions apostoliques. En 1828, il sollicita et reçut l'autorisation d'habiter la province de Dong-Naï: il y continua la propagande catholique; mais des troubles ne tardèrent pas à s'élever entre les partisans des différentes croyances. Les prêtres et les mandarins cochinchinois en prirent occasion pour obtenir de Mihn-Mehn, le 6 janvier 1833, un édit de persécution générale contre les chrétiens. Les églises, les colléges et les stations des missionnaires furent fermés et leurs habitants durent attendre dans l'exil ou la fuite un temps meilleur. Gagelin s'enfuit du Dong-Naï, et chercha un asile chez les catholiques des provinces environnantes. Mais, lassé d'errer de bourgade en bourgade, et craignant chaque jour d'être dénoncé par les nombreux espions des bonzes, il se présenta devant le mandarin de justice du district où il se trouvait, et lui déclara sa position; il espérait d'ailleurs que la persécution contre les chrétiens s'était ralentie. Le juge le fit transférer à Hué: Gagelin, après une incarcération de quelques mois, fut averti le 11 octobre qu'il aurait à subir le supplice de la corde pour avoir manqué à son serment, celui de ne pas sortir de la province de Dong-Naï sans une autorisation royale. Gagelin mourut avec une grande résignation. Alfred de LACAZE.

François Pérennès, *Vie de l'abbé Gagelin*; Besançon, 1836, in-12.

GAGERN (*Jean-Christophe-Ernest*, baron DE), écrivain politique et homme d'État allemand, né à Kleinniederheim, le 25 janvier 1766, mort le 22 octobre 1852. Il fut chargé en 1791 de représenter les princes de Nassau à la diète de l'Empire. Plus tard, ces princes l'envoyèrent à Paris, où il resta jusqu'à ce qu'un décret de Napoléon, ayant interdit aux individus nés sur la rive gauche du Rhin de servir une autre puissance que la France, l'eut obligé à donner sa démission. Il se retira à Vienne, où il se lia avec Hormayr et l'archiduc Jean. En 1812 il prit une part active aux projets d'insurrection en Tyrol. Cette tentative ayant échoué, il se rendit au quartier général de l'armée prussienne. En 1814 il fut nommé à l'administration des possessions de la maison de Nassau, avec le titre de ministre d'État. Il assista au congrès de Vienne en qualité de représentant du roi des Pays-Bas, et réussit à obtenir des agrandissements de territoire en faveur de la Hollande; il eût voulu aussi enlever l'Alsace à la France, mais les efforts qu'il fit dans ce but n'eurent aucun succès. Le roi des Pays-Bas le nomma ensuite son ministre près la diète de Francfort, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1818. Dans la correspondance qu'il eut avec M. de Metternich ayant l'ouverture de la diète, on voit qu'il insistait pour l'adoption de mesures qui eussent assuré l'unité de l'Allemagne et aussi pour celle de constitutions représentatives dans les divers États de la Confédération. En 1820 il se retira, avec une pension du roi des Pays-Bas, sur sa terre de Hornau (grand-duché de Hesse-Darmstadt), et depuis cette époque il siégea dans la première chambre des états de ce grand-duché. Il y défendit avec ardeur les institutions qui pouvaient le mieux assurer le bien-être du pays. Le baron de Gagern eut dix enfants, dont trois se firent connaître comme hommes politiques. On a de lui: *Die Resultate der Sittengeschichte* (Les Conséquences de l'histoire des mœurs), 6 vol.; — *Die Fuersten* (Les Princes); Francfort, 1808; — *Aristokratie*; Vienne, 1812; — *Demokratie*; Francfort, 1816; — *Politik*; Stuttgard, 1818; — *Freundschaft und Liebe* (Amour et Amitié); Stuttgard, 1822; — *Die Nationalgeschichte der Deutschen* (L'Histoire nationale des Allemands); Francfort, 1825, 1826; — *Mein Antheil an der Politik* (Ma Participation à la politique); Stuttgard, 1823-1833; — *Kritik des Voelkerrechts* (Critique du Droit des Nations); Leipzig, 1840; — *Civilisation*; Leipzig, 1847; — *Allocution an die Nation und ihre Lenker* (Allocution à la Nation et à ses chefs); Vienne, 1848. GUYOT DE FÈRE.

Conversat. Lex. — Pierer, *Univ. Lex.*, Supp.

GAGERN (*Frédéric-Baudouin* DE), fils du précédent, général néerlandais, d'origine allemande, né à Weilbourg, le 24 octobre 1794, mort le 20 avril 1848. Après avoir reçu une bonne éducation au sein de sa famille, il se rendit, à l'âge de seize ans, à Gœttingue pour y suivre les cours universitaires, qu'il abandonna presque aussitôt pour entrer dans la carrière militaire. Il servit dans l'armée autrichienne, et prit part aux batailles de Dresde, Kulm et Leipzig. Engagé plus tard au service des Pays-Bas, il se distingua dans la campagne de 1815. Employé en 1831, en qualité de major, sous les ordres du duc Bernard de Weimar, il participa aux événements militaires de cette époque. Devenu gé-

(1) Hué-Fo, *Phuœuan* ou *Fou-Tchhouan*, capitale de la Cochinchine, et résidence du souverain pendant une partie de l'année. Les missionnaires y avaient plusieurs écoles, fréquentées par un grand nombre d'élèves, et dans lesquelles ils enseignaient les langues française et latine; ils comptaient dans cette ville près de 8,000 convertis.

néral, et envoyé en mission aux Indes orientales (1843), il y étudia la situation des colonies hollandaises et anglaises. A son retour, en 1847, Gagern devint commandant de province en Hollande en 1848, à la sollicitation du grand-duc de Bade; et sans attendre l'assentiment du gouvernement néerlandais, il prit le commandement en chef des troupes dirigées contre les insurgés, qui avaient Hecker à leur tête. Il fit tous ses efforts pour amener un dénoûment pacifique. Une entrevue avec Hecker, sur le pont de Kandern, étant demeurée sans résultat, les deux armées en vinrent aux mains. De Gagern fut frappé à mort dès le début de cet engagement.

Conversations-Lexicon.

*GAGERN (*Henri-Guillaume-Auguste* DE), frère du précédent, homme d'État allemand, né à Baireuth, le 20 août 1799. Destiné à la carrière militaire, il étudia, de 1812 à 1814, à l'école spéciale de Munich, et au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il entra au service de Nassau et fit la campagne de Waterloo. Lors de la paix, il s'appliqua aux études académiques, à Heidelberg, Gœttingue et Iéna, et prit ensuite part à la formation de la première *Burschenschaft*. En 1819 il se rendit à Genève pour y compléter ses connaissances. Revenu dans sa patrie, il entra dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt; en 1821 il fut assesseur près du tribunal provincial de Lorsch; plus tard il devint secrétaire intime, sous le ministère Grolman, et en 1829 il fut nommé conseiller de gouvernement. En 1832 il fut élu membre de la seconde chambre, après s'être élevé, dans une brochure, contre le projet de prolonger de trois ans la période triennale du budget. Comme député il se fit remarquer par son activité politique et la hauteur de ses vues. C'est ainsi qu'il s'attaqua aux étroites limites dans lesquelles on renfermait l'action des représentants du pays et à la politique générale du gouvernement. Il soutint la cause des états contre les empiétements du pouvoir; enfin, il réclama un contrôle sévère de l'administration des finances du pays.

Après la dissolution des états, il renonça à la pension à laquelle il avait droit, et refusa la souscription offerte par ses amis politiques. Il se rendit alors sur les terres de son ami Wernher à Nierstein, pour s'y familiariser avec l'économie agricole. Réélu membre des états, il s'attaqua avec énergie à la marche inconstitutionnelle du pouvoir. L'assemblée ayant été dissoute (octobre 1834), par suite des sympathies de la majorité pour les opinions de M. de Gagern, il fut appelé à faire partie de la chambre nouvelle, au sein de laquelle il continua son opposition; mais cette fois l'assemblée était à l'entière dévotion du gouvernement. Voyant l'inutilité de ses efforts, il renonça en 1836 à la députation, et reprit ses occupations agricoles. Il ne rentra dans la vie politique qu'en 1846, quand le gouvernement voulut remplacer les institutions de cette province par une nouvelle législation civile. Dans une brochure qu'il publia aussitôt, il signala ce qu'il y avait d'inconstitutionnel dans cette mesure. C'est alors que la ville de Worms l'envoya à la chambre. L'entrée de ce courageux citoyen fut un événement (fév. 1847). Son élection fortifiait le parti constitutionnel, tandis qu'elle irritait le parti opposé. M. de Gagern avait été élu en même temps dans trois assemblées électorales. Mais les états avaient à peine commencé leurs opérations quand éclatèrent les événements de 1848. A la nouvelle de la révolution de février, M. de Gagern proposa la formation d'un cabinet unique et spécial, chargé de veiller à la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne et de placer auprès du vicaire général de l'Empire une assemblée tirée du conseil des princes et du conseil du pays. Bientôt la révolution gagna la Hesse-Darmstadt. Après avoir associé au gouvernement, en qualité de régent, le prince héritier, le grand-duc chargea M. de Gagern de l'administration du pays (mars 1848). Dans une proclamation en date du 6 du même mois, cet homme d'État posa les principes de réforme suivant lesquels il entendait régir le pays. Mais sa grande préoccupation était la solution de la question allemande. Il fit partie de l'assemblée de Heidelberg où fut élaboré le projet de convocation d'un parlement provisoire, et devint membre de la commission formée alors. A ses yeux la question capitale était l'unité de l'Allemagne, qu'il voulait voir réalisée le plus tôt possible. Il chargea son frère Max (*voy.* l'article suivant) de déterminer les gouvernements de l'Allemagne méridionale à s'unir aux autres dans le même but. Malheureusement les événements de Berlin ne permirent guère d'espérer la réalisation des desseins de M. de Gagern. Le 31 mars le parlement provisoire se réunit à Berlin. M. de Gagern domina en quelque sorte cette assemblée, et l'on peut dire que la plupart des décisions adoptées alors furent son œuvre. Il était à l'apogée de la popularité. Lors de la réunion du parlement à Francfort, il fut appelé à le présider. Le discours d'ouverture qu'il prononça, le 7 janvier, fut remarqué. « Après avoir été longtemps morcelées, dit-il, les populations des différents États de l'Allemagne sont décidées à former un seul et même corps politique. Elles sont convaincues qu'une entière union, au moyen de laquelle les grands intérêts extérieurs ou intérieurs du pays auraient un organe, peut seule sauvegarder la liberté. Mais pour parvenir à une union de ce genre, ce qu'il faut, c'est l'égalité d'intérêt, de langage et de civilisation; cette égalité existe dans toutes les parties de l'Allemagne, et quelques-unes des provinces autrichiennes voudraient sans nul doute faire cause commune avec nous, mais elles sont indissolublement attachées à cet empire. Ces provinces allemandes de l'Autriche ne peuvent donc faire partie d'un empire germanique destiné à relier en

un seul vaste centre politique toutes les forces vives du pays. Cela est d'autant moins possible que renoncer à ces provinces, ce serait de la part de l'Autriche abdiquer sa situation comme pouvoir politique. Que l'Autriche soit donc notre alliée ; et nous, unissons-nous en un grand et puissant pouvoir central, qui à l'intérieur nous permette de gouverner par nous-mêmes, et au dehors nous place comme un seul homme vis-à-vis nos voisins. Peut-être conviendrait-il de déférer à la Prusse ce grand pouvoir, à supposer que cela ne mît pas en danger les autres gouvernements. » Après de longs débats, le parlement adopta ce programme. Le 28 mars 1849 l'assemblée nationale allemande adopta la constitution rédigée d'après ces principes, et déféra la couronne impériale au roi de Prusse. Une députation, ayant à sa tête M. Simson, se rendit à Berlin pour faire connaître au roi la résolution de l'assemblée de Francfort. Frédéric-Guillaume IV reconnut d'abord que cette résolution exprimait les vœux du pays ; puis il déclina l'honneur qu'on voulait lui faire, par la raison, disait-il, que la couronne ne pouvait être déférée que par les princes allemands réunis ; c'est-à-dire qu'il ne voulait pas tenir cette couronne du vœu des populations. Ce refus fit complétement avorter tout le système politique de Gagern. Quand il se vit déçu dans son idéal de confédération allemande, par l'union de la Prusse, de la Saxe, du Hanovre, M. de Gagern se retira de nouveau de la vie publique. Membre de l'assemblée d'Erfurt (mars 1850), il fit une dernière fois de stériles efforts pour le triomphe d'une fédération ayant la Prusse pour base. De Gagern reparut sur la scène politique lors de la guerre du Schleswig-Holstein. Après la bataille d'Idstedt, il offrit aux duchés ses services, et assista comme major à la fin de cette campagne malheureuse. Il se retira ensuite sur son domaine de Monsheim, et échangea de nouveau la politique contre l'agriculture. V. ROSENWALD.

Conversations-Lexicon. — Men of the Time. — Ann. des Deux Mondes.

*GAGERN (*Maximilien* DE), frère du précédent, homme politique allemand, né à Weilbourg, en 1810. Il étudia à Heidelberg, Gœttingue et Utrecht. De 1829 à 1833, il servit dans les Pays-Bas, d'où il revint en Allemagne. Il y prit ses grades, devint répétiteur universitaire (*Privatdocent*), et fit des cours d'histoire et de politique ; puis il entra dans l'administration du pays de Nassau, où, il reçut le titre de conseiller ministériel. En 1848 il fut élu membre de l'assemblée nationale, où il s'attacha au parti qui avait son frère Henri Guillaume pour chef. Lors de la formation du premier ministère d'État, il entra comme sous-secrétaire au département des affaires étrangères, et en cette qualité il fut envoyé dans le Schleswig-Holstein pour y sauvegarder les intérêts allemands, lors de la conclusion de l'armistice. Ce fut alors en effet que la Prusse, sans se préoccuper du pouvoir central, conclut le traité de Malmoe. Après la dissolution du parlement, Gagern fit partie de l'assemblée de Gotha, et en 1850 il fut élu membre de la diète d'Union d'Erfurt. Il est converti depuis plusieurs années au catholicisme.

Conversations-Lexicon.

GAGES (*Jean-Bonaventure-Thierry* DU MONT, comte DE), général espagnol, d'origine belge, né à Mons, le 27 décembre 1682, mort à Pampelune, le 31 janvier 1753. Il venait d'achever ses études lorsqu'il apprit la mort de Charles II, roi d'Espagne. Comme la plupart des gentilshommes belges, du Mont ou plutôt de Gages, car il prit dès lors ce nom, se rallia au parti français. Présenté, en 1702, au marquis de Puységur, ministre plénipotentiaire du roi de France à Bruxelles, il manifesta le désir de consacrer son épée à la cause de Philippe V. Il reçut l'année suivante le brevet d'officier aux gardes wallonnes, et partit pour l'Espagne. Il signala sa bravoure sur presque tous les champs de bataille de la Péninsule, et se couvrit de gloire à la journée de Villa-Viciosa (1710). Trois étendards qu'il venait d'enlever à l'ennemi furent déposés aux pieds du duc de Vendôme, lorsque ce général, ne voyant pas arriver les fourgons de la cour, eut la pensée de former des drapeaux trophée de la victoire un lit pour le jeune monarque, en lui disant que jamais roi n'en avait eu de plus magnifique.

Revenu pour quelques mois dans son pays natal, à la mort de son père, en 1718, de Gages prit des arrangements de fortune avec sa famille, et quitta ses foyers domestiques, qu'il ne revit plus qu'une seule fois, en 1725. Invité par son frère à quitter la carrière des armes et à se fixer dans le Hainaut, il se refusa constamment à prendre ce parti. « Mon arrêt d'exil est irrévocable, disait-il ; il date de Ramillies et de Malplaquet (1) ». Parvenu de grade en grade à celui de lieutenant général, il servit en cette qualité sous le comte de Glymes, dans l'armée de Catalogne, destinée à l'expédition de l'île de Minorque, en 1740. Il prit le commandement de l'armée espagnole en Italie, à la fin de septembre 1742, et s'avança du royaume de Naples, à la tête de dix-huit mille hommes, vers la Lombardie, en traversant les terres du saint-siége. Il établit ses quartiers dans le Bolonais, sur les bords du Reno, franchit le Panaro le 5 février 1743, marcha à la rencontre des Autrichiens, et le 8, au combat de Campo-Santo, leur fit éprouver une perte de quelques centaines d'hommes, tués ou blessés. En outre, de nombreux prisonniers, quatre pièces d'artillerie, cinq drapeaux, des étendards et quatre-vingts chariots de blé furent le prix de cette glo-

(1) Ces deux victoires, remportées par les alliés sur les Français (1706 et 1709), décidèrent du sort des Pays-Bas, qui furent contraints de subir la domination autrichienne, si peu favorable à leurs intérêts bien compris.

rieuse affaire; mais le vainqueur crut devoir, afin d'assurer ses subsistances, repasser le Panaro. Cette campagne de 1743 et celle de 1744 lui firent infiniment d'honneur; elles lui méritèrent les suffrages d'un grand maître, Frédéric II, roi de Prusse (*Histoire de mon temps*). Quoique sans cesse harcelé par des forces supérieures, Gages ne se laissa jamais entamer, et parvint à se maintenir dans la Romagne jusqu'à ce que les Napolitains fussent en mesure de le secourir. Il prit alors l'offensive, de concert avec le duc de Modène. Les Autrichiens, commandés par le prince de Lobkowitz, essuyèrent plusieurs échecs, qui les contraignirent à se retirer sur tous les points. Nocera et Lodi tombèrent au pouvoir des Espagnols, ainsi que Serravalle, Tortone, Alexandrie, Asti, etc. Gages, par une suite d'habiles manœuvres, réussit à opérer sa jonction avec les troupes que commandaient l'infant don Philippe et le maréchal de Maillebois. Ces importants services lui valurent le collier de la Toison d'Or ainsi qu'un diplôme de comte, expédié de Madrid, le 7 septembre 1745. La victoire de Bassignana, le 25 novembre, justifia complétement ces distinctions. La campagne se termina d'une manière brillante, par la prise de Milan, le 19 décembre. Le comte de Gages effectua, le 8 février 1746, le passage du Tésin, avec un corps de vingt-deux mille hommes, puis il força le prince de Lichtenstein à quitter sa position d'Olleggio pour se replier derrière la Secchia; mais bientôt les Autrichiens prirent leur revanche : l'infant don Philippe repassa le Pô, et perdit le fruit des dernières campagnes. Cependant, le comte de Gages ne montra jamais mieux sa supériorité que dans cette retraite et dans celle que nécessita la perte de la bataille de Campo-Freddo. Jean-Jacques Rousseau (*Confessions*, partie II, livre VII) les regarde comme les plus belles actions de guerre du siècle (1). Sa présence d'esprit parut surtout admirable à la journée du 10 août, lorsque le marquis de Botta croyant, après le passage du Tidon, surprendre en désordre l'armée combinée, fut repoussé vigoureusement, avec une perte de six mille hommes. Il ne ressentait pas moins un vif déplaisir de ce qui venait de se passer en opposition à ses plans, à ses conseils. Philippe V étant mort le 12 juillet 1746, de Gages demanda son rappel, et remit, le 15 août, son commandement au marquis de Las Minas. De retour à Madrid, il fut comblé de témoignages d'estime, de marques de considération par Ferdinand VI, qui lui conféra les commanderies de Vittoria et de Pozzuello. On voulut, en 1748, mettre de nouveau le comte de Gages à la tête des troupes espagnoles en Italie; mais son grand âge, sa santé, très-altérée par les fatigues de la guerre, et peut-être aussi la crainte de se voir encore contrarié dans ses opérations, ne lui permirent point d'accepter cette proposition. Néanmoins, il fut nommé vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Navarre, au mois de janvier 1749. C'est à son administration éclairée que sont dues les belles routes de cette province d'Espagne. Son impartiale justice, sa droiture, sa politesse pleine de bienveillance et son affabilité pour tous le faisaient aimer de ses administrés. Il avait monté sa maison sur le meilleur pied, mais sans faste ni ostentation. Il prétendait que sans l'ordre et l'économie on ne peut jamais se considérer comme riche, quelque fortune que l'on ait. Ses comptes étaient soldés à la fin de chaque mois : son secret pour être à même de se montrer toujours généreux et bienfaisant consistait à n'employer en dépenses ordinaires que les quatre cinquièmes de ses revenus; l'excédant formait un fonds de réserve, où plus d'une fois il puisa de quoi réparer les torts de la fortune envers des officiers pauvres qui devaient se procurer des chevaux ou renouveler leurs équipages de campagne. Ses libéralités accélérèrent dans son gouvernement la confection d'utiles travaux.

Le baron de Stassart, *Notices biographiques*. — Théophile Lavallée, *Hist. d'Espagne*. — *Biog. étrang.*

(1) « C'est alors, dit J.-J. Rousseau en parlant de cette « campagne, que le comte de Gages, après avoir battu « les Autrichiens dans la Lombardie, fit cette mémorable « retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le « siècle, et dont l'Europe a trop peu parlé. »

*GAGLIARDI (*Bartolomeo*), dit le *Spagnola*, peintre et graveur de l'école génoise, né à Gênes, en 1555, mort en 1620. Il se distingua surtout par un dessin vigoureusement accusé, à la manière de Michel-Ange. D'un caractère bizarre et fantasque, avide de gagner de l'argent, que le jeu avait bientôt englouti, il se pliait difficilement aux lenteurs de la peinture à l'huile, et préférait le procédé, plus expéditif, de la fresque. C'est en se livrant à des travaux de ce genre qu'il fit du haut d'un échafaud une chute qui lui coûta la vie. Il grava un assez grand nombre d'eaux-fortes de sa composition, et se plut à traiter principalement des sujets philosophiques. Gagliardi fut surnommé le *Spagnuola* parce qu'il séjourna assez longtemps avec les Espagnols aux Indes occidentales. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

*GAGLIARDI (Le chev. *Bernardino*), peintre de l'école romaine, né à Città-di-Castello, en 1609, mort en 1660. Il fut élève d'Avanzino Nucci; mais il s'éloigna du faire de son maître, et imita principalement le Guide et les Carrache, dont il avait fait une étude spéciale en parcourant l'Italie pour se perfectionner dans son art. Il passa une grande partie de sa vie à Pérouse, où il a laissé plusieurs ouvrages d'un mérite fort inégal, tels que trois sujets du Nouveau Testament à l'oratoire de la confrérie de Saint-Augustin, quelques tableaux au palais Oddi, et une chapelle peinte à fresque dans l'église des Philippins. Dans la cathédrale de sa ville natale, on voit de lui le *Martyre de saint Crescence*, tableau dont le mérite ne consiste guère que dans

l'effet, plusieurs sujets tirés de l'histoire de Tobie, qui sont placés au nombre des meilleures productions du maître. Lanzi donne de grands éloges à un *S. Pellegrino*, tableau qui décore l'église Saint-Marcel de Rome; malheureusement pour Gagliardi, on n'est pas d'accord pour le lui attribuer, tandis qu'on ne doute pas qu'il ne soit l'auteur de deux fresques fort endommagées, mais peu regrettables, qui existent dans la même église et représentent des traits de la vie de saint Philippe Benizzi. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — R. Gambini, *Guida di Perugia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

GAGLIARDI ou GAGLIARDO (*Dominique*), médecin italien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a peu de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il fut proto-médecin des États pontificaux, qu'il professa la médecine au collége de la Sapience, et qu'il se rendit célèbre par ses écrits. On a de lui : *Anatome Ossium, novis inventis illustrata*; Rome, 1689, in-8°. Dans cet ouvrage, Gagliardi considère les os à l'état sec. Il y donne une longue et subtile description de la texture intime de la substance des os. Peu d'écrivains ont plus exactement parlé des vaisseaux qui se distribuent dans les os, particulièrement dans ceux du crâne et dans les vertèbres; des figures assez grossières accompagnent son traité; — *Educazione di Figluoli, morale e medicale*; Rome, 1720, 2 vol. in-8°; — *L'Idea del vero Medico, fisico e morale, formata seconda gli documenti ed operazioni d'Ippocrate, divisa in VI giornata, per commodo maggiore della giuventù*, etc.; Rome, 1718, in-8°; — *L'Infermo istruito nella senola del disinganno; opera composta a beneficio di chi desidera vivere longamente*; Rome, 1719-1720, in-8°.

Biographie médicale.

* GAGLIARDI ou GAGLIARDO (*Jean-Baptiste*), agronome italien, né à Tarente, en 1757, mort le 7 novembre 1823. Il étudia les sciences naturelles à Naples, où il passa une partie de sa vie. Il y remplissait les fonctions d'inspecteur général des domaines. Gagliardo écrivit beaucoup sur l'agriculture. On a de lui : *Istituzioni agrarie*; — *Il Catechismo agrario*; — *La Biblioteca di Campagna*; — *Gli Annali di Agricoltura*; — *Il Vocabulario Agronomico*; — *Il Trattato del Vino*. On trouve aussi dans le recueil des *Mémoires* de l'Institut royal de Naples deux dissertations de Gagliardo, intitulées : *Memoria dell' Agricoltura di Sepa* et *Dell' Agricoltura ercolanese*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GAGLIARDI ou GAGLIARDO (*Paul*), littérateur italien, né en 1675, mort en 1742. Il fut chanoine à Brescia, et composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Cento Osservazioni di Lingua*; 1740; — *Parere intorno all' antico Stato de Cenomani*; — *Vita di Giovanni Cinelli, tratta dalle scanzie*; — *De Melone et Mella, agri brixiani fluviis*; — *De Peregrinatione B. Virginis quæ in monte Baldo colitur*; — *Lezione intorno alla Lingua Bresciana*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GAGLIUFFI (*Marco-Faustino*), improvisateur italien, né à Raguse, en 1764, mort à Novi, le 16 février 1834. Il fut élévé sous la direction de Joseph Solari et d'Ange Monti, qui le prirent en grande amitié. Ses études terminées, il fut nommé, à l'âge de vingt-deux ans, professeur de rhétorique à Urbino, puis au collége Nazareno de Rome. Gagliuffi acquit une grande facilité pour la versification latine, et improvisa des vers en cette langue à l'Académie des Arcades. En 1798, lors de la proclamation de la République Romaine, Gagliuffi, laissant là sa soutane, fut nommé tribun du peuple, avec Solari et Monti. La république ayant cessé d'exister l'année suivante, il alla à Gênes, et après la bataille de Marengo il se rendit à Paris, où il exerça son talent d'improvisateur en même temps que Gianni au sujet du siége de Gênes et de la récente victoire de Bonaparte. Trois ans plus tard il obtint la chaire d'éloquence latine et italienne à l'université de Gênes, et profita de cette position nouvelle pour étudier la science du droit, et il y fut bientôt assez instruit pour être nommé en 1805 professeur de droit civil. Les événements de 1815 amenèrent l'incorporation du duché de Gênes au royaume de Sardaigne, et par suite la suppression de l'université de cette ville. Gagliuffi, se trouvant sans emploi, parcourut l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la France, en donnant partout des preuves de son talent d'improvisation. De retour à Gênes, il reçut la place de bibliothécaire de l'université royale de cette ville. Les pièces qu'il composa ont été publiées à Turin, sous le titre de *Poemata varia, meditata et extemporalia*; — Raguse, 1830, in-8°; — *Navis Ragusina*; Lucques, 1819, in-8°, en vers italiens par Lazzaro Papi; — *Pietas domestica*; Turin, 1820, improvisée à l'occasion de la convalescence de Marie-Thérèse, reine de Sardaigne; — *Ode latine*, adressée à François Ier d'Autriche, et traduite en vers italiens par M. Félix Romani; Milan, 1845, in-8°. G. VITALI.

Bellingi, *Gazette piémontaise et Gazette de Gênes*, février et juillet 1834. — *Encyclopedia popolare di Torino.*

GAGNANT (*Jean-Nicolas-Victor*), peintre et homme politique français, né à Paris, en 1767, tué le 10 octobre 1796. Il exerçait la peinture avec distinction lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec chaleur, et se fit nommer, le 31 août 1793, adjoint à l'administration de la police de la commune. Le 20 septembre suivant il fut condamné à vingt-quatre heures d'emprisonnement à l'Abbaye, pour avoir tenu des propos injurieux contre la section de l'Indivisibilité, et le 25 octobre il fut destitué de ses fonctions pour cause de modérantisme. Le 9 germinal

an II (29 mars 1794), un arrêté du comité de salut public décréta son arrestation et la saisie de ses papiers. Mis en liberté peu après, il devint secrétaire de Drouet, et contribua beaucoup en 1796 à le faire évader de l'Abbaye. Dans la nuit du 23 au 24 fructidor an IV (9 au 10 septembre 1796), il se rendit armé, avec Saulnier, Vigneux, Joly, Lejone et plusieurs autres, au camp de Grenelle pour soulever les soldats contre le Directoire et rétablir la constitution de 1793. Il fut arrêté, incarcéré au Temple, et traduit, le 27 fructidor, devant une commission militaire, créée *ad hoc*. Le 1er jour complémentaire de l'an IV, il protesta contre cette juridiction exceptionnelle; mais le Conseil des Cinq Cents passa à l'ordre du jour. Le 18 vendémiaire an V, il fut condamné à mort, avec huit autres conjurés. Leur exécution eut lieu le lendemain. Durant le trajet, Gagnant trouva moyen de se laisser glisser de la voiture fatale; il aurait probablement échappé à la mort, s'il n'avait perdu ses besicles en fuyant. Il fut alors aperçu par un gendarme à cheval, qui le poursuivit à coups de sabre. Il ne survécut que peu d'instants à ses blessures. H. LESUEUR.

Moniteur universel, an II, nos 246, 266, 27, 195; an V, nos 1 et 20. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Biographie moderne*. — *Galerie historique des Contemporains*.

GAGNI ou **GAGNÉE**, ou **GUIGNI** (*Jean* DE), en latin **GAGNÆUS**, théologien et littérateur français, natif de Paris, mort en 1549. Reçu boursier au collége de Navarre, il y commença vers 1524 l'étude de la théologie, qu'il fut appelé à professer en 1529. Il expliqua à cette époque, au collége de Navarre, le *Livre des Sentences*. En 1531 Gagni devint recteur de l'université, et fut reçu ensuite docteur en théologie. Dans la même année il commenta les *Épîtres de saint Paul*. Ayant publié, en 1533, sur l'invitation du cardinal Jean de Lorraine, et avec le concours de Nicolas Boary, évêque de Saint-Malo, un savant commentaire de l'*Épître de saint Paul aux Romains*, il fut appelé à la cour de François Ier, sur la recommandation du premier de ces deux prélats. D'abord lecteur du roi, il profita de ses fonctions et de l'accès qu'il avait auprès de ce prince pour obtenir l'autorisation de se faire ouvrir les bibliothèques du royaume pour y prendre des copies des manuscrits curieux. Grâce à ce zèle éclairé pour la science, plus de cent ouvrages sortirent de la poussière. Devenu premier aumônier et prédicateur ordinaire du roi, Gagni usa de son crédit pour le maintien des priviléges de l'université toutes les fois qu'ils avaient paru menacés. Il était lié et correspondait avec les personnages les plus éminents de l'époque, tels que Marcel Cervin de Monte-Pulciano, depuis pape, sous le nom de Marcel II, Sixte de Sienne, Peironius Faius, Possevin. On a de lui : *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor, poetæ christiani in lucem emissi*; Lyon, 1536, in-8°; — *Commentarius Primasii Uticensis, in Africa episcopi, in Epistolas S. Pauli*, latin et français; Paris et Lyon, 1537; — *Petri Apollonii Collatii, presbyteri Novariensis, Excidii Hierosolymitani Libri IV;* Paris, 1540; — une traduction du latin en français des *Sermons* de Guerric, abbé d'Igny; — *Davidici Psalmi, in lyricos diversorum generum versus*, etc.; Paris, 1547; — *Paraphrasis in Epistolam ad Romanos;* Paris, 1533 et 1633, in-8°; — *Scholia in Evangelia quatuor et in Actus Apostolorum;* Paris, 1552, 1631, in-8°, et dans la *Biblia maxima* de Jean de La Haye; Paris, 1643; — *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in Eucharistia*.

Le Mire, *De Script. sæc.* XVI. — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris*. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.*

GAGNIER (*Jean*), orientaliste français, né à Paris, vers 1670, mort en Angleterre, le 2 mars 1740. Il fit ses études au collége de Navarre, et s'adonna surtout aux langues anciennes, à l'hébreu, à l'arabe. Ayant pris les ordres, il devint chanoine régulier de l'abbaye de Sainte-Geneviève; mais bientôt, ayant voulu se marier, il passa en Angleterre, où il se décida à embrasser la religion protestante. Il se fit recevoir membre de l'Église anglicane et maître ès arts à l'université de Cambridge, puis à celle d'Oxford, où son savoir lui fit obtenir une chaire pour l'enseignement de l'hébreu. Déjà Schnap, archevêque d'Oxford, l'avait chargé de seconder Garbe pour examiner les manuscrits de la bibliothèque Bodleyenne relatifs à la constitution Clémentine, travail nécessaire au traité que ce savant devait écrire contre Wiston. Enfin, en 1715, Gagnier fut nommé professeur de langues orientales à l'université d'Oxford. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettre sur les médailles samaritaines*, insérée dans les *Nouvelles de la République des Lettres* et dans le *Journal de Trévoux*, ann. 1705; — *L'Eglise romaine convaincue de dépravation, d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, en forme de lettres adressées à Germain Gagnier; La Haye, 1706, in-12; — *Josippon sive Josephi ben Gorionis Historiæ Judaicæ, Lib. V, ex hebræo latine vertit, præfatione et notis illustravit J. Gagnier;* Oxford, 1706, in-4°; — *Tabula nova et accurata exhibens paradigmata omnium conjugationum hebraicarum;* Oxford, 1710, quatre grandes feuilles (composées pour les élèves de l'auteur); — *Vindiciæ Kircherianæ, sive animadversiones in novas Abrah. Trommii Concordantias græcas versionis* LXX; Oxford, 1718 : critique trop vive d'un ouvrage estimé, qui fut d'autant plus blâmée que le grand âge de Trommius eût mérité quelques égards; — *De Vita et Rebus gestis Mahomedis, cognomento Aboul-Kasem ben Abdalla, Islamitiæ Religionis auctoris, nec non Imperii Saracenci fundatoris historici suo, videlicet Albufeda et Januabius, historico-*

rum Arâbum principes, latine vertit et notas adjecit J. Gagnier; Oxford, 1723, in-8°. Kohler a donné quelques corrections pour ce livre dans ses *Notæ et emendat. ad Theocritum;* Lubeck, 1767, in-8°; — *Ismaelis Albufedæ, principis Hamah, Geographia universalis, in tabulas secundum climata et regiones digesta, cum longitud. et latit. urbium locorumque celebrorum:.... arabice denuo descripsit, latine vertit, mappis geographicis adornavit notasque adjecit;* Oxford, 1726, in-folio de 72 pages; l'ouvrage devait former 176 feuilles, mais il ne fut pas continué : un article lui est consacré dans le *Journal des Savants de* 1727, page 375; — *Vie de Mahomet, trad. et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna et des meilleurs auteurs*, publiée par Samuel Le Clerc; Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12; une réimpression, en 3 vol. in-12, a eu lieu à Amsterdam, en 1748, mais elle est peu estimée; — *Animadversiones in novam Jos. Garionidis editionem a J. F. Breithaupto publicatam;* insérées dans la *Biblioth. choisie* de Le Clerc, t. XXV; — *Fragmenta ex Caten. in Pentateuchum arabice syriacis descripta litteris et latine versa*, dans le t. II de l'édition de Saint-Hippolyte, par Alb. Fabricius. La *Biographie universelle* attribue à Gagnier des *Instructions sur les Nicodémites* (ceux qui feignent d'être d'une religion dont ils ne sont pas réellement); mais cet ouvrage, signé J. G. P., suivant Barbier, *Examen des Dictionn. historiques*, est de J. Graverol.

Guyot de Fère.

La Croze, *Thesaurus epistolicus.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **Gagon du Chesnay** (*Marie-Toussaint*), jurisconsulte français, né à Dinan, le 30 avril 1736, mort le 16 septembre 1806. Il était avocat, et fut successivement prévôt du pape Gault, prévôt de Saint-Roch, commissaire de police, greffier, lieutenant du maire, économe des hospices, maire de Dinan, sénéchal et procureur fiscal, député aux états généraux, agrégé à l'Académie de Législation, enfin sous-préfet de Dinan (10 juin 1800), place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Projet de déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen;* 1789; — *Observations relatives au droit féodal de la province de Bretagne, sur les droits féodaux supprimés sans indemnité par les décrets de l'Assemblée nationale du 4 août et jours suivants, et Projet d'évaluation des rentes et droits qui ont été déclarés rachetables ;* Paris, 1790, in-8°.

P. Levot.

Documents inédits.

Gaguin (*Robert*), chroniqueur français, né à Calonne-sur-le-Lys, près Béthune, vers 1425, mort au monastère des Préavins, près Nieppe, le 22 juillet 1502. Il commença ses études au monastère des Préavins, près Saint-Omer, et entra très-jeune dans l'ordre des Trinitaires, qui l'envoyèrent dans la maison des Mathurins pour y étudier la théologie à l'université de Paris. Il s'appliqua en outre à l'étude du droit canon, et se perfectionna dans les belles-lettres; il fut élève de l'Italien Grégoire Tifernas, et eut pour condisciple Guillaume Budée; il suivit avec ardeur les leçons de rhétorique professées aux Mathurins par Fichet, auquel il eut l'honneur de succéder, en 1463. Il fut alors reçu docteur et nommé professeur de droit canon. Les talents de Gaguin l'élevèrent bientôt aux premiers emplois de son ordre; il en fut élu ministre général en 1473. Gaguin fut aussi employé par les rois de France à des négociations importantes. Louis XI, en 1477, l'envoya en Allemagne, pour empêcher le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, fils de Frédéric III. N'ayant pu y réussir, il fut reçu avec froideur par le roi, et il s'en plaint même dans l'une de ses lettres. Charles VIII le chargea de soutenir, en 1486, près des Florentins les intérêts de René de Lorraine, contre Ferdinand, roi de Naples. En 1491, le même roi l'envoya en Angleterre, et le discours qu'il prononça dans le conseil des ministres prouve combien étaient grandes son adresse et son éloquence. Gaguin fut choisi par Charles VIII et Louis XII pour recevoir la garde de la Bibliothèque royale, et fut chargé d'acheter des manuscrits précieux, qui enrichissent encore aujourd'hui ce premier dépôt du monde. Gaguin était souvent consulté, dans des circonstances importantes, et son mérite inspirait une grande confiance. Il était réputé *le mieux diseur* de son époque. Le premier, Gaguin harangua sans texte et sans développements scolastiques; mais le titre principal de Gaguin au souvenir et à la reconnaissance des siècles suivants, ce sont ses travaux historiques et diverses compositions littéraires. Il mourut au monastère des Préavins, dans la forêt de Nieppe; voici son épitaphe, par Faustus Andrelinus :

Illustris gallo nituit qui splendor in orbe,
Hic sua Robertus membra Gaguinus habet.
Si tanto non sæva viro libitina pepercit,
Quid speret docti cætera turba chori?

On a de lui : *Compendium supra Francorum Gestis, a Pharamundo usque ad annum* 1491; Paris, 1497, in-4°. Ce livre a eu plusieurs éditions, avec compléments, sous le titre de : *Annales Rerum Gallicarum, seu compendium usque ad annum* 1499, *cum supplemento Huberti Velleii, senatorii advocati, usque ad annum* 1520; Paris, 1521, in-4°; — *Annales Rerum Gallicarum, cum supplemento ad Henricum II;* 1577, in-fol.; Douai, 1586, in-8°. Les annales de Gaguin ont été utilisées par la chronique martiniane, les grandes chroniques de Saint-Denis, etc.; — *Les Chroniques et histoires faites par R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France*, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Roland; traduites du latin en français, par R. Gaguin, par ordre

de Charles VIII; Paris, 1527, in-4°, en caractères gothiques; réimprimées à Lyon, 1583, in-8°. La chronique du faux Turpin, on le sait, est moins une histoire qu'un roman, fabriqué d'après plusieurs des chansons de gestes, où il est question de Charlemagne, de Roland et des douze pairs; — *Epistolæ et Orationes*; petit in-16 gothique. Une édition in-4° contient les pièces suivantes : *R. Gaguini, juris canonici interpretis, Epistolæ*; neuf lettres, neuf harangues; une pièce en vers élégiaques, intitulée : *Circumseptam esse diversis periculis vitam humanam, Gaguinus Fausto, poëtæ regio*; un traité *De Puritate conceptionis Virginis, adversus Vincentium a Castronovo, Gaguini, ordinis Sanctæ-Trinitatis de Redemptione Captivorum generalis ministri*, *Concertatio*; *De Conceptione Virginis Defensio*, et diverses pièces de vers et prières qu'il composa pour obtenir de la Vierge que ses douleurs fussent allégées, comme il nous l'apprend lui-même; — *De variis humanæ Vitæ Incommodis Elegia*; sans date; — Les *Commentaires de César*, translatés par Gaguin et Étienne de Laigues, dit Beauvais; Paris, 1539, 2 vol. in-8°; — *Conseils prouffitables contre les Ennuis et tribulations du monde*; in-8°, gothique, sans date; — *La Royne de bon Repos, ou le passe-temps d'oisiveté*, poëme français; — *Glossarium Latinum R. Gaguini*; ce dictionnaire est dédié au roi Louis XI; — Une édition de Lucain. — Robert Gaguin a laissé une *Chronique de l'ordre des Mathurins*. J. P.

Nicéron, t. XLIII, p. 1-30. — *Archives du nord de la France*, t. IV, p. 241. — *Extrait de pièces inédites*.

GAHAGANS (*Usher*), littérateur irlandais, exécuté à Tyburn, en février 1749. Il appartenait à une honnête famille de son pays; malheureusement il allia à de bonnes qualités un penchant irrésistible pour le désordre. Il était versé dans les lettres anciennes, et on lui doit l'excellente édition des classiques dite de *Brindley*. Emprisonné à Newgate pour avoir rogné des pièces d'or, il fut exécuté quelque temps après. Outre l'édition mentionnée, on a de lui : une traduction en vers latins de *l'Essay on Criticism*; — une traduction également en vers du *Temple of Fame* et de l'ouvrage intitulé *Messiah*.

Gentleman's Magaz., for 1749. — Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

* **GAHN** (*Joseph-Gottlier*), minéralogiste suédois, né le 19 août 1745, mort le 8 décembre 1818. Il étudia la minéralogie sous Bergmann. Un jour ayant laissé tomber un morceau de cristal de spath calcaire de l'espèce appelée *dent de cochon*, il remarqua que tous les fragments offraient essentiellement la forme rhomboïde, et reconnut que cette forme était la forme primitive de ce cristal. Il découvrit plus tard qu'il entrait du phosphore dans la composition des os, et que la magnésie contenait un métal qui pouvait être carbonisé à un feu très-vif. Bergmann, à qui son élève avait communiqué ces découvertes, les fit connaître dans le monde savant, et en eut seul tout l'honneur. Gahn, doué d'un esprit d'observation et d'analyse, obtenait souvent ainsi d'heureux résultats, qu'il s'empressait de faire connaître à des tiers, qui se les appropriaient. Son mérite le fit nommer en 1784 assesseur au collége des mines, et en 1793 membre du comité général du royaume. Il fut député à la diète de 1819, et s'y fit remarquer par ses principes ultra-libéraux. Propriétaire de mines, de forges, il les administra avec avantage, non-seulement pour sa fortune, mais aussi pour la science et l'industrie, en y introduisant d'utiles perfectionnements. Gahn était membre de l'Académie des Sciences et de la Société d'Agriculture de Stockholm. Il n'a malheureusement presque rien publié sur ses travaux scientifiques; ses seuls ouvrages sont des *Observations sur les règlements destinés à produire une bonne économie dans les forges*; quelques *Avis sur un appareil amélioré pour suroxygéner l'eau*; un article *Sur l'usage du chalumeau*, instrument dont il a considérablement perfectionné l'emploi; cet article est inséré dans le *Rapport annuel de Chimie* de Berzélius, tome II; enfin, dans le t. III du même recueil, un article *sur une Balance* d'un grand mérite pour sa sensibilité.

Guyot de Fère.

Rabbe, *Biogr. port.*, Supplément.

GAI. *Voy.* Gay.

GAIDERISE, duc de Bénévent, vivait en 881. Il était petit-fils d'Adelgise (le *Théodore* des Grecs), par sa mère, Agiltrude, épouse de Gui, duc de Spolette. Il succéda à son grand-père en 878 ou 879, lors de l'assassinat de celui-ci. Gaiderise fut accusé d'être complice du meurtre de ce prince. Radelgise et Aïon, princes de Capoue et parents d'Adelgise, prirent du moins ce prétexte pour s'emparer des États de Gaiderise et le jeter en prison. Il s'échappa, s'embarqua à Bari, et se rendit à Constantinople, où il chercha à intéresser à sa cause l'empereur Basile Ier, dit *le Macédonien*. Ce monarque ne put lui rendre ses États, mais lui confia le gouvernement de Città d'Orta. Gaiderise y mourut.

Muratori, *Annali d'Italia*, t. VI, p. 188.

* **GAIGNAT** (*Louis-Jean*), bibliophile français et amateur de tableaux, né dans le Nivernais, en 1697, et mort à Paris, au mois d'avril 1768, mérite, beaucoup plus que d'autres personnages, une mention que les biographes nos prédécesseurs ne lui ont point accordée. Doué d'une grande fortune, à laquelle venaient s'ajouter les émoluments considérables de la recette générale des consignations des requêtes du Palais, dont il était pourvu, Gaignat fit un noble emploi de ses richesses, en formant deux collections, l'une de livres, et l'autre de tableaux, qui sont encore considérées comme les plus précieuses de celles qui furent créées dans le courant du dix-huitième siècle. Ayant perdu jeune encore et sa femme et une fille unique, âgée de douze ans, il trouva

sinon des consolations, du moins des adoucissements à sa douleur dans les soins qu'il prît pour enrichir sa bibliothèque des éditions les plus rares et les plus recherchées, et son cabinet de tableaux des œuvres des plus grands maîtres. Par une clause expresse de son testament, il avait ordonné « que la vente de ses tableaux et « de ses livres se fît en détail, afin de procurer « aux amateurs le plaisir qu'il avait eu lui-« même de former leurs collections en détail, « et non en masse. » En vain l'impératrice de Russie fit-elle offrir 240,000 francs et plus pour le cabinet des tableaux, et pour la bibliothèque le quart en sus du montant de la prisée, enfin 20,000 fr. de pots de vin. Des offres aussi avantageuses durent être refusées pour remplir les dernières volontés du défunt (1). Aussi les enchères pour le cabinet de tableaux ne produisirent que 208,000 livres, sur lesquelles il fallut prélever les frais de la vente. L'impératrice obtint moyennant 18,000 livres une vierge de *Murillo*, pour laquelle Gaignat avait refusé 30,000 livres. Le produit de la vente des livres ne s'éleva qu'à 227,597 francs, parce que la *furia* bibliographique n'était pas aussi éveillée qu'elle l'a été depuis.

Le catalogue de cette bibliothèque, publié par Guillaume-François Debure, sous le titre de *Supplément à la Bibliographie instructive*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°, forme le complément nécessaire de l'ouvrage principal. Debure y rectifia et corrigea lui-même, dans un certain nombre d'articles, plusieurs erreurs que de nouvelles recherches lui avaient fait découvrir dans son premier travail. J. LAMOUREUX.

Grimm, *Correspondance littéraire*, tom. V et VI. — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres*, — Peignot, *Répertoire bibliographique*. — Brunet, *Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres*, t. I.

GAIL (*Jean-Baptiste*), célèbre helléniste français, né à Paris, le 4 juillet 1755, d'une famille originaire de Picardie, et mort dans la même ville, le 5 février 1829. Gail fut d'abord répétiteur au collége d'Harcourt, où il portait le petit collet, suivant l'usage, et prenait le titre d'abbé, quoiqu'il ne fût point engagé dans les ordres. Passionné pour la langue grecque, à une époque où elle était presque entièrement abandonnée, il triompha de toutes les difficultés que présentait alors le manque de bons livres classiques, et commença une heureuse réforme dans l'enseignement par la publication successive d'une nouvelle grammaire grecque et d'une foule de livres élémentaires. Tous ces livres, dans lesquels l'auteur prenait pour base les principes lumineux de l'école de Port-Royal, que la routine avait depuis longtemps fait tomber dans l'oubli, furent adoptés pour les écoles centrales, où ils contribuèrent à ranimer et à propager l'étude des lettres grecques jusqu'à la restauration de l'université.

Gail était déjà connu en outre par des traductions très-estimées de Théocrite et d'Anacréon, lorsqu'il fut choisi, le 5 avril 1791, pour suppléant à la chaire de littérature grecque au Collége de France. Vauvilliers, titulaire de cette chaire, et qui venait d'être nommé administrateur de Paris, avait été forcé de s'expatrier et de donner sa démission. Gail fut nommé titulaire en 1792. Sous le régime de la terreur, qui suspectait même la science, Gail fut aussi en butte à des persécutions. Il avait eu le courage imprudent d'entretenir une correspondance avec La Harpe, alors détenu; c'en fut assez pour que Chaumette voulût le faire mettre en arrestation. Le zèle de quelques amis parvint à le soustraire à ce danger. Gail avait acheté une maison qui a fait place aux nouvelles constructions ajoutées au Collége de France. C'est là qu'il donnait un asile à de pauvres écoliers, qu'il aidait de ses leçons et souvent même de sa bourse. Il continua pendant plus de vingt-deux ans ce cours élémentaire dont des envieux ont vainement cherché à rabaisser le mérite. En 1802, la mort de Vauvilliers, retiré en Russie, laissa Gail titulaire de sa chaire au Collége de France; et le 21 juillet 1809 il fut nommé membre de la troisième classe de l'Institut, devenue depuis l'Académie des Inscriptions, à la place de l'abbé Leblond. A la même époque il reçut la croix de l'ordre de Saint-Wladimir de l'empereur de Russie, à qui il avait dédié sa belle édition de Thucydide. Malgré tous les services qu'il avait rendus à l'enseignement, Gail fut oublié lors de la création de l'université, en 1810. On n'admit aucun de ses ouvrages élémentaires depuis longtemps en vigueur dans les écoles centrales, où ils avaient eu une si heureuse influence et des résultats si réels. Lors de la distribution des prix décennaux, en 1810, il fut traité avec la même injustice. Blessé avec raison de n'avoir pas même obtenu une mention honorable pour ses traductions de l'*Histoire de Thucydide* et du *Traité de la Chasse* de Xénophon, il publia son *Mémoire sur la Décision du Jury*, dans le but de dévoiler les intrigues de ses adversaires.

C'est en 1814 que Gail acheva la publication des œuvres complètes de Xénophon. L'impression, commencée à l'Imprimerie royale, en 1797, fut faite aux frais de l'État, avec les caractères grecs de Garamond, qu'on remit en usage pour cette occasion. L'éditeur n'avait rien négligé pour la perfection de ce beau monument élevé à l'historien le plus intéressant de l'antiquité. Il avait fait faire à grands frais, et avec un soin scrupuleux, la collation des nombreux manuscrits de la Bibliothèque du Roi. On lui a reproché assez légèrement de n'avoir point fait entrer ces variantes dans le texte. Si l'helléniste, trop timide, obéit alors au principe qu'il se fit toujours d'éviter les

(1) Grimm commet donc une erreur en attribuant le refus des héritiers à la nécessité où ils étaient de rendre compte judiciairement de la gestion de Gaignat, comme receveur des consignations et de solder le reliquat qui serait constaté à sa charge.

corrections arbitraires, il laissa du moins une mine abondante, que l'érudition pourra exploiter un jour et dont les avantages seront dus en partie au savant laborieux qui s'était imposé cette tâche fastidieuse, comme il l'avait déjà fait pour son Thucydide et comme il le fit ensuite pour Théocrite. Cette belle édition de Xénophon fut dédiée au roi Louis XVIII, qui, le 18 novembre 1815, le nomma à la place de conservateur des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, vacante par la mort de La Porte du Theil. Ce choix déchaîna encore contre lui tous ses détracteurs. Le plus violent et le plus franc de tous fut, comme on sait, P.-L. Courier. Helléniste par boutade, comme il l'avoue lui-même, frondeur par caractère et par système, critique fantasque, Courier fut un adversaire d'autant plus terrible pour Gail, qu'il possédait un genre de mérite qui manquait presque entièrement à celui-ci, le talent du style. Cette qualité, qui n'est pas absolument indispensable pour écrire des commentaires et des dissertations philologiques, commença le succès de Courier. L'esprit de parti fit le reste; la popularité de Courier écrasa celle de Gail, et tandis que l'Allemagne, par la bouche de ses savants les plus illustres, les Hermann, les Heyne et autres, payait un juste tribut d'éloges aux travaux de Gail, celui-ci passait dans les salons de Paris pour avoir usurpé sa réputation et pour ne pas savoir le grec. La calomnie laisse toujours des traces; celle-ci accrédita un préjugé fâcheux contre l'érudition de Gail, et l'impression n'en est point encore effacée de nos jours.

Gail n'avait pas cru déroger aux habitudes de ses prédécesseurs dans la chaire de haut enseignement du Collége de France en continuant son cours de grec élémentaire. Craignant le danger des corrections arbitraires, il s'appliqua à fixer le vrai sens des mots par l'examen attentif de leur valeur et de leur emploi dans les auteurs. Les prépositions grecques, considérées philologiquement, attirèrent surtout son attention. Leur étude approfondie lui offrit de nouveaux aperçus, qui l'aidèrent à éclaircir beaucoup de passages et à tirer des ténèbres des faits historiques jusqu'alors inconnus ou mal observés. Ces investigations donnèrent naissance à une foule de mémoires, de notices et de dissertations que Gail présenta à l'Académie, de 1809 à 1828. Mais en général ces communications étaient accueillies avec peu de faveur, et un très-petit nombre fut inséré dans le recueil des Mémoires de cette société savante. C'est alors que Gail conçut l'idée d'un recueil périodique, espèce de magasin où il pourrait consigner journellement jusqu'aux simples notes fruits de ses lectures et de ses recherches. Telle fut l'origine du *Philologue*. Ce recueil mensuel, auquel Gail travailla jusqu'à la fin de sa vie, ne présente au premier aspect qu'un amas confus et indigeste de notices et de dissertations, parmi lesquelles l'auteur fait même entrer quelques-uns de ses ouvrages entiers; mais l'œil exercé du philologue reconnaît bien vite une espèce d'unité dans tous ces morceaux, qui tous ont pour objet unique d'éclaircir les textes grecs et surtout ceux des trois grands historiens et de Théocrite, qui furent l'étude de toute sa vie.

Parmi les mémoires insérés dans le recueil de l'Académie, on doit citer ceux où l'auteur avance qu'Olympie, Delphes et autres localités avaient été prises à tort pour des villes. L'on ne devait y voir, selon lui, que des habitations successivement établies autour des temples, et qui n'avaient formé longtemps qu'une agrégation de maisons, n'ayant ni territoire, ni magistrats, ni rien qui constitue une cité. Cette opinion, qui souleva un grand scandale et fut alors traitée de paradoxe ridicule, lui attira le surnom de *Poliorcète*, plaisanterie qui ne lui déplut pas. Cependant, ces assertions accueillies alors si légèrement signalaient des faits constatés depuis par la science. De tous les mémoires de Gail celui auquel il attachait le plus d'importance et auquel il a donné le plus de soin, ses *Recherches sur le monument d'Osymandyas*, fut celui qui rencontra le plus d'opposition et qui donna lieu à des discussions très-animées dans le sein de l'Académie.

Les batailles les plus célèbres de l'antiquité furent aussi pour Gail l'objet de profondes études, dans lesquelles il avait soin de prendre pour guides les plus habiles tacticiens de son époque. Avec leur secours il tenta, non sans succès, d'éclaircir dans des cartes et des examens critiques le récit des batailles de Marathon, de Platée et de Mantinée. Dans la chaleur qu'il mettait toujours à soutenir une opinion nouvelle, il les appelait « mes batailles »; ce qui fit dire à un académicien, aussi bon critique que spirituel journaliste : « On prendrait M. Gail moins pour un « helléniste que pour un vieux capitaine grec. »

Parmi les nombreuses publications de Gail, nous ne citerons que les plus importantes : *Dialogues de Lucien, trad. en français, avec des remarques*; Paris, 1780, in-12; 2e édit., 1784; 3e édit., 1811; — *Extraits de Lucien et de Xénophon*; 1786, in-12; — *Divers Traités de Lucien, Xénophon et Plutarque, accompagnés de sommaires français*; Paris, Didot, 1788, in-12; — *Idylles et autres poésies de Théocrite, trad. en français, avec le texte grec, la version latine, des notes critiques et un discours préliminaire*; Paris, Didot, 1792, in-8°, et 1796, 2 vol. in-12; — *Théocrite grec-latin-français*, figures, pap. vélin; Paris, Didot, 1796, 2 vol. in-4°; de même, *Traduction française*, figures, in-4°; — *Idylles de Théocrite*, et *Amours de Héro et Léandre*, grec-franç.-lat.; Paris, Eberhard, 1796, 3 vol. in-8°; — *Observations littéraires et critiques sur les Idylles de Théocrite et les Églogues de Virgile*; Paris, 1805; — *Anacréon*, trad. en franç.; Paris, an II, 1 vol.



in-18, figures; — *Odes d'Anacréon*, trad. en franç., avec le texte grec et la version latine, ornées d'estampes, de notes critiques, d'un discours sur la musique grecque, et d'odes mises en musique par Gossec, Méhul, Lesueur et Cherubini; Paris, Didot l'aîné, an VII, in-4°, pap. vél.; — les mêmes; Paris, an VIII, 4 vol. in-18; — *Odes, inscriptions, épithalames et fragments*, trad. en franç.; Paris, 1794, in-8°; — *Républiques de Sparte et d'Athènes*, de Xénophon, trad. en franç.; 1795, in-18, fig.; — *Idylles de Bion et de Moschus*, traduites en français; Paris, an III, in-18, fig.; — *Traités divers de Xénophon*, savoir : l'*Économique*, l'*Apologie de Socrate*, le *Traité d'Équitation* et *Le Maître de la Cavalerie*, grec-français; 1795, in-8°; — *Mythologie dramatique*, trad. du grec de Lucien; Paris, 1795, 3 vol. in-18; — la même, 1798, in-4°; — la même, 3e édit., 1818, 1 vol. in-8°; — *Les trois Fabulistes : Ésope*, texte grec et version latine, avec la trad. française; *Phèdre*, texte latin et traduction franç.; et *La Fontaine* avec des notes et le commentaire de Champfort; Paris, 1796, 4 vol. in-8°, avec fac-simile des écritures de Delille, La Harpe, Champfort, Selis, Gail, etc.; — *Cours de Langue Grecque, ou extraits de différents auteurs*, avec traduction interlinéaire en latin et en français, 1 vol. in-8°, en quatre parties, 1re part., Paris, an V; 2e et 3e part., an VI; 4e part., an VII (1799); — *Introduction au Cours de Grec, ou choix de fables d'Ésope*, avec notes grammaticales et version interlinéaire, franç. et lat.; 1799, in-8°; — la même, 2e édit., 1802; — la même, 3e édit., divisée en quatre parties, augmentée et suivie d'un recueil des mots français dérivés du grec et des fables d'Ésope imitées par Phèdre et La Fontaine, et d'un index des notes les plus utiles; 1812, in-12; 4e édit., 1832, in-12; — *Grammaire Grecque-Française-Latine*; Paris, an VI (1798), in-8°; — *Nouvelle Grammaire Grecque*, à l'usage des écoles centrales; Paris, an VII, in-8°; — la même à l'usage des lycées, 2e édit., an XIII, in-8°; la grande édit., qui est la dernière, est de 1818; — *Anthologie poétique grecque, ou extraits de différents auteurs*, avec la traduction interlinéaire latine et française et des notes grammaticales; an IX (1801), in-8°; — *Promenade savante des Tuileries*; Paris, 1798, in-8°; réimprimée, sous le titre de *Promenade aux Tuileries, ou notice historique et critique des monuments du jardin des Tuileries, suivie d'une notice sur le Louvre et autres monuments, avec estampes et spécimen des écritures de Henri IV, de S. A. R. le duc de Berry*; Paris, 1821, in-8°; elle fait aussi partie du *Philologue*, t. IX; — *Les Cynégitiques, ou Traité de la Chasse de Xénophon*, en grec avec des notes et des observations; Paris, 1801, in-12; 2e édit., Paris, 1819; — *Traité de la Chasse de Xénophon*, trad. en français; Paris, an IX (1801), in-18; — *Réponse* à la *Critique* de sa traduction du *Traité de la Chasse* de Xénophon par Clavier; Paris, 1801, in-18; — *Homère*, grec-lat.-franç., traduction interlinéaire, avec la *Clef d'Homère*, 7 vol. in-8° et in-12; Paris, 1801, et reimprimé en 1805; — *Œuvres complètes de Xénophon*, grec-latin-français, avec observations littéraires et critiques, collation et *specimen* de manuscrits, cartes géographiques, plans de batailles, estampes d'après les dessins de Barbier, Boischot et Moreau; 10 vol. in-4°, et Atlas de 107 planches; Paris, Imprimerie de la républ., 1797-1814; — *Histoire Grecque de Thucydide*, accompagnée de la version latine, de spécimen, de cartes géographiques et d'estampes, des variantes des trois manuscrits de la Bibliothèque royale, d'observations historiques et critiques; Paris, 1807, 10 tom. en 5 vol. in-4°; — *Essais sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises*, et sur divers points de grammaire; Paris, 1808, in-8°; — *Observations sur le Traité de la Chasse de Xénophon*; Paris, 1809, in-8°; — *Réclamation de J.-B. Gail sur la décision du Jury*, et *Observations* sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'empereur propose de décerner un prix à M. Coray à l'exclusion de *La Chasse* de Xénophon, du *Thucydide* grec-lat.-français, etc.; Paris, 1810; etc. in-4°; — *J.-B. Gail, membre de l'Institut, en réponse à dix chefs d'accusation* : abrégé du mémoire précédent; Paris, 1810, in-4°; — *Examen du* Philoctète *de La Harpe, rapproché de* Philoctète *de Sophocle*; Paris, 1812, in-12; — *Notes sur Isocrate à Démonique*, dans lesquelles on a de fréquentes occasions de remarquer le danger des corrections arbitraires; Paris, 1813, in-12; — *Abrégé de la Grammaire Grecque*, à l'usage des commençants; Paris, 1813, in-12; — le même, réimprimé en 1820 et 1822, in-12; — *Recherches sur Apollon et sur divers points de grammaire*; Paris, 1814, in-8°; — *Dissertation*, contenant des observations : 1° sur le duel des Grecs, 2° sur les deux aoristes et les deux futurs; Paris, 1814, in-12; — *Le Philologue, ou recherches historiques, militaires, géographiques, grammaticales, lexicologiques*, spécialement d'après Hérodote, Thucydide et Xénophon; Paris, 1814 à 1828, 24 vol. in-8°, et atlas in-4°. Ce recueil mensuel, devenu très-rare et difficile à trouver complet, contient une foule de morceaux, dont on trouve la liste exacte dans *La France littéraire* de Quérard; — *Philoctète*, tragédie de Sophocle, traduite du grec; Paris, 1816; — *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire ancienne, avant l'ère vulgaire*; Paris, 1819 et 1822, deux parties, in-4°; — les mêmes, in-8°, forment les 16 et 12 du *Philologue*; — *Bataille de Platée*, d'après Hérodote et Plutarque; Paris, 1819, in-8°; — *Bataille de Cannes*, d'après Polybe; Paris, 1819, in-8° —

Essais sur les Prépositions, considérées surtout géographiquement, ou nouveau supplément à la grammaire grecque, avec cartes; Paris, Eberhard, 1821, in-8°; — *Hérodote*, texte grec, avec notes historiques et critiques, variantes et index; Paris, 1820, 2 vol. in-8°; — *Géographie d'Hérodote*, prise dans les textes grecs de l'auteur et appuyée sur un examen grammatical et critique, avec Atlas, contenant la géographie des grands historiens de l'antiquité; Paris, Imp. roy., 1823, 2 vol. in-8° et in-4°; — *Recherches sur les Hiéron d'Égypte, les temples grecs et le monument d'Osymandyas décrit par Diodore, et pour servir de suite à la description de l'Égypte*, avec planches; Paris, 1823; — *Recueil des spécimen de manuscrits sur les trois grands historiens Hérodote, Thucydide et Xénophon*; Paris, 1825, in-4°; — *Phædri Fabularum Libri V*; Paris, 1826, 2 vol. in-8° : ils font partie de la collection Lemaire; — *Repos et Délassements de J.-B. Gail après cinquante années de travaux*, opuscule accompagné de fac-similé; Paris, 1827, in-8°; — *Theocriti quæ exstant omnia; textum recognovit, ad fidem codd. mss. 24 Bibliothecæ Regiæ recensuit, item ad proprias copias adjunxit apparatum criticum Stephani, Walkenarii, Brunckii, Gaisfordii, Kiesslingii, etc., latinam interpretationem non semel correxit* J.-B. Gail; Paris, 1828, 2 vol. in-8° avec Atlas in-4° : ces deux volumes forment les t. XXIII et XXIV du *Philologue*. La mort empêcha l'auteur de publier les deux volumes qui devaient compléter ses longs travaux sur Théocrite.

Outre ces nombreux ouvrages, Gail a encore publié comme éditeur : *Le Jardin des Racines grecques*, par Lancelot, avec un *Traité des Particules et de la prononciation du grec moderne*; Paris, an XI (1801), in-12; souvent réimprimé; — *Discours grecs choisis de divers orateurs*, par Auger; 1788, 2 vol. in-12; — des extraits ou opuscules des principaux auteurs grecs, savoir : *Homère*, *Sophocle*, *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Platon*, *Isocrate*, *Démosthène*, *Plutarque*, *Lucien*, *Ésope*, le *Nouveau Testament*, etc., avec des sommaires, des notes et des index à l'usage des classes. On trouve quelques-uns des principaux mémoires de Gail dans les tomes V, VI et VIII du recueil de l'Académie des Inscriptions. Il a en outre inséré un grand nombre d'articles dans beaucoup de recueils du temps, et principalement dans le *Mercure de France*, dans le *Magasin encyclopédique*, dans les *Annales des Faits et des Sciences militaires*, et dans le *Classical Journal*. A. Pillon.

Revue encyclopédique. — Quérard, *La France littéraire*. — F. Weissgerber, *Curæ Theocritiæ ad Adoniazusas*, Friburg, 1852. — *Documents particuliers*.

GAIL (*Edme-Sophie* Garre, dame), musicienne française, née à Melun, en 1776, et morte à Paris, le 24 juillet 1819. Fille d'un habile chirurgien, qui était lié avec beaucoup d'artistes et de gens de lettres, Mlle Garre montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique. A l'âge de douze ans elle possédait déjà un talent remarquable sur le piano; elle chantait avec goût et composait de charmantes romances. En 1794, elle épousa l'helléniste Gail; mais une incompatibilité de goût et d'humeur amena bientôt entre les deux époux une séparation volontaire, qui rendit l'un à ses travaux scientifiques, l'autre aux distractions de la société et des arts. A partir de ce moment, Mme Gail se livra entièrement à son penchant pour la musique. Après avoir pris des leçons de chant de Mengozzi, elle parcourut le midi de la France, visita l'Espagne, donnant des concerts et recueillant les suffrages du public partout où elle se faisait entendre. De retour à Paris, elle publia de délicieuses romances, dont le succès lui fit désirer de travailler pour le théâtre. Déjà elle s'était essayée dans le genre dramatique en écrivant deux airs pour la pièce de *Montoni*, que Duval avait fait représenter en 1797, sur le théâtre de la Cité; elle avait donné ensuite sur un théâtre de société un opéra en un acte, qui lui avait mérité les éloges de Méhul. Depuis lors Mme Gail avait complété son éducation musicale par de sérieuses études de composition, faites successivement sous la direction de Fétis, de Perne et de Neukomm. Enfin, en 1813, elle débuta au théâtre Feydeau par la partition des *Deux Jaloux*, opéra-comique en un acte, dont la musique, pleine de grâce et d'élégance, obtint un succès complet; le joli trio en canon *Ma Fanchette est charmante* fut bientôt adopté dans tous les concerts. Cette pièce fut suivie de *Mademoiselle de Launay à la Bastille*, opéra représenté dans le courant de la même année, mais qui ne réussit pas. Deux autres ouvrages donnés en 1814, sur le même théâtre, *Angéla, ou l'atelier de Jean Cousin*, composé en collaboration de Boïeldieu, et *La Méprise*, ne furent pas plus heureux. Les connaisseurs toutefois rendirent justice à un talent qui n'avait pu triompher de la froideur des poëmes sur lesquels il s'était exercé.

Après avoir fait un voyage à Londres, en 1816, Mme Gail revint à Paris, où elle publia trois recueils de nocturnes français et italiens ainsi qu'un grand nombre de romances, parmi lesquelles on remarqua surtout : *La jeune et charmante Isabelle; N'est-ce pas elle? Heures du Soir; Le Souvenir du Diable; Viens écouter ce doux serment*, et la tyrolienne *Celui qui sut toucher mon cœur*. La vogue prodigieuse qu'obtinrent ces œuvres légères fut pour Mme Gail une compensation des échecs qu'elle avait éprouvés au théâtre. Cependant, elle n'avait pas renoncé à la scène lyrique; en 1818, elle donna au théâtre Feydeau l'opéra de *La Sérénade*, arrangé, d'après la comédie de Regnard, par Duval et Mme Gay. Cet ouvrage réussit com-

plétement. Encouragée par ce succès, Mme Gail s'occupait de terminer plusieurs partitions qu'elle destinait au théâtre, lorsqu'en 1819, au retour d'un voyage qu'elle avait fait en Allemagne, elle succomba aux atteintes d'une maladie de poitrine; elle était à peine âgée de quarante-trois ans.

Mme Gail occupe une place d'autant plus remarquable parmi les compositeurs français qu'elle est la première femme qui ait obtenu des succès au théâtre; mais c'est principalement par ses romances qu'elle a brillé : les mélodies en sont larges, expressives. Cantatrice de bon goût, Mme Gail joignait à son talent musical un esprit distingué. Éprise de tous les arts et de la poésie, elle avait été liée avec La Harpe et Delille; son salon était le rendez-vous de toutes les sommités littéraires et artistiques de Paris.

Dieudonné Denne-Baron.

Revue musicale. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Scudo, *Esquisse d'une histoire de la romance.*

* **GAIL** (*Jean-François*), fils des précédents, littérateur et helléniste français, né à Paris, le 28 octobre 1795, mort dans la même ville, le 22 avril 1845. Sorti de l'École Normale en 1818, il remplit une des chaires d'histoire à l'École Militaire de Saint-Cyr. Il la quitta en 1820, pour suppléer son père au Collége de France et professer l'histoire au collége Saint-Louis. En 1819, le jeune professeur ayant concouru pour le prix de l'Académie des Inscriptions, partagea le prix avec M. Rolle, et bientôt après son mémoire parut sous le titre de : *Recherches sur la Nature du Culte de Bacchus en Grèce*, etc.; Paris, 1821, in-8°. La géographie ancienne fut dès lors le but de toutes ses études, et sa *Dissertation sur le Périple de Scylax*, etc., Paris, 1825, in-8°, fut le prélude de la vaste entreprise à laquelle le décidèrent les conseils de quelques amis éclairés. On sait combien est devenue rare la collection d'Oxford connue sous le nom de *Petits Géographes Grecs*. Gail voulut reproduire ce vaste et riche répertoire d'Hudson, et le rendre encore plus utile à la science en le mettant au courant des connaissances et de la critique modernes. Il en commença en 1826 la publication, sous ce titre : *Geographi Græci minores; Hudsonianæ editionis integras cum Dodwelli dissertationibus edidit suasque et variorum adjecit, textum denuo recensuit, versionem latinam recognovit* J.-F. Gail; Paris, 1826-31, 3 vol. in-8°; trois volumes seulement ont paru; ils contiennent les *Périples d'Hannon* et de *Scylax*, des fragments de *Dicéarque* et de *Scymnus de Chio*, le *Stadiasme de la Méditerranée*, et les deux *Périples anonymes du Pont-Euxin*. Le monde savant, qui avait fait un accueil mérité à cette importante publication, fruit de longues recherches, toujours érudites et souvent heureuses, regrette encore que la mort prématurée de l'éditeur l'ait laissée incomplète. En même temps qu'il poursuivait cette laborieuse tâche, l'éditeur des *Petits Géographes* rendait encore un éminent service à la littérature grecque en donnant à nos écoles un ouvrage qui lui manquait pour l'enseignement supérieur et approfondi de la langue d'Homère. Il entreprit avec son ami Longueville et publia à ses frais la traduction de la *Grammaire raisonnée de la Langue Grecque par Auguste Matthiæ, traduite sur la seconde édition;* Paris, 1831-1842, 3 vol. in-8°. Ce petit nombre d'ouvrages, auxquels il faut ajouter sa *Lettre à M. Osann, contenant l'examen de plusieurs passages d'auteurs grecs*, Paris, 1830, in-8°, est tout ce que Gail a laissé comme érudit; mais leur importance lui assigne un rang distingué parmi les savants, et leur utilité lui donne des titres à la reconnaissance des amis des lettres anciennes.

Musicien et poëte, Gail se fit remarquer dans le monde par quelques compositions musicales sur des motifs d'airs italiens et allemands et par des productions poétiques gracieuses et faciles. Après avoir publié des *Réflexions sur le goût musical en France*, Paris, Paulin, 1832, in-8°, il contribua, par sa critique fine et son goût exercé, à la publication et au succès de plusieurs recueils périodiques, tels que *Le Voleur*, *Le Journal des Enfants*, etc. Une mort prématurée lui laissa à peine le temps de terminer une traduction en vers du fabuliste Babrius. Elle fut publiée après sa mort, par son ami Longueville, sous ce titre : *Fables de Babrius traduites en vers français*; Paris, 1846, in-12. A. Pillon.

Biographies des Contemporains et des Musiciens. — Quérard, *France littéraire.* — *Journal des Savants*, février 1829. — D'Avezac, *Grands et petits Géographes*, 1856, pag. 66. — *Documents particuliers.*

GAILLARD (*Augier*), poëte languedocien, né à Rabastens (Albigeois), vers l'an 1530, mort vers 1593. Il exerçait la profession de *roudier* ou charron, et se distingua par la facilité avec laquelle il composait dans l'idiome de son pays natal des vers qui, remplis d'une verve joyeuse et franche, faisaient les délices de ses concitoyens. Lorsque vinrent les guerres de religion, Gaillard, doué d'une imagination ardente, embrassa la cause des novateurs; il prit part, en 1561 et en 1567, à des expéditions d'où il ne retira nul profit; et lorsque les catholiques reprirent l'ascendant, ils occupèrent Rabastens, et la boutique du charron poëte fut complétement pillée; il se réfugia à Montauban, où il trouva des patrons qui l'admirent dans leur intimité. Les troubles de la Ligue l'obligèrent à se retirer en Béarn, à l'abri de la protection de Catherine de Navarre. Gaillard appartenait à l'école rabelaisienne; il riait volontiers de tout, et il usait sans réserve des priviléges qu'a le patois aussi bien que le latin. On ne se scandalisait point alors d'une liberté de langage qui soulèverait aujourd'hui une très juste réprobation. Le rimeur languedocien sut d'ailleurs aborder gra-

vement des sujets sérieux, et plusieurs de ses pièces de vers, adressées au roi de France et au roi de Navarre, retracent avec énergie les malheurs que causaient les dissensions religieuses. Des sonnets, des poésies fugitives sur divers sujets, des compositions envoyées à des personnes qui avaient rendu des services à l'auteur, forment la majeure partie du bagage littéraire d'Augier Gaillard. Il avait fait la connaissance personnelle de Salluste du Bartas; et ce poëte, alors si célèbre, l'engagea à écrire en français; mais la verve du *roudier* se trouva paralysée dans cet idiome nouveau pour lui. La première édition des *Obros* de Gaillard fut imprimée à Bordeaux, en 1579; l'auteur y ajouta ensuite un supplément, qu'il appela Le Livre gras (*Lou Libre gras*), et qu'il ne voulait vendre qu'aux personnes qui achèteraient les *Obros;* il se vantait ainsi d'imiter les bouchers, qui tuent un bœuf gras pour se défaire par la même occasion de la viande d'un bœuf maigre. On ne connaît aucun exemplaire de ces deux volumes, où régnait une licence qui valut à Gaillard quelques tracasseries. En 1583, on imprima à Paris, sous le titre de *Lou Banquet*, un nouveau recueil de poésies qui reparut dans la même ville en 1584, 1592 et 1610, et à Lyon en 1614 et 1619. Les éditions parisiennes sont très-rares; celles de Lyon le sont un peu moins, et elles fourmillent de fautes grossières. En 1843, M. G. de Clausade remit au jour les vers de Gaillard (Alby, in-12), en y joignant une courte introduction, et en supprimant ce que la délicatesse de notre époque ne saurait admettre. Quelques opuscules en vers publiés à part (entre autres, *Les Amours prodigieuses;* 1592, in-4°, 13 feuillets) ont été reproduits dans le volume que nous indiquons; mais l'auteur n'a pas pu se procurer la *Description du Château de Pau et des Jardins d'icelui*, opuscule que la *Bibliothèque historique de la France* cite comme sorti de la plume de Gaillard; un exemplaire est indiqué par M. d'Asfeld (*Description du Château d'Henri IV*, 1841, p. XIII) comme étant imprimé à Lescar, en 1582, et comme portant l'indication de seconde édition. G. BRUNET.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 232-236. — G. de Clausade, *Notice sur Augier Gaillard* (*Annuaire du Tarn pour* 1844, p. 259 256).

GAILLARD (*Antoine*), sieur de LA PORTE-NEILLE, poëte français, tel est le nom que se donne un auteur contemporain de Louis XIII, qu'on est en droit de regarder comme un pseudonyme, et qui offre une gaieté railleuse, un entrain, dignes de lui assurer des lecteurs. Dans ses *Œuvres mêlées*, Paris, 1634, in-8°. Guillard s'intitule le *philosophe naturel*, le *docteur de ce temps*, le fidèle et le *plaisant;* il se donne pour laquais, joueur de flûte, valet de pied de l'archevêque d'Auch; il adresse ses ouvrages à ses *camarades laquais*, et il prétend que dans sa *pauvre naissance païsanne*, un dieu n'a pas *dédaigné de lui luire à un poinct* qu'il peut se vanter d'être *un miracle en la nature et au nombre des escrivains de la France*. Tout cela n'est sans doute qu'un jeu; un laquais n'aurait pas écrit les lettres que Gaillard a adressées aux plus grandes dames de la cour (la princesse de Guemené, la duchesse de Chevreuse); il est permis de reconnaître sous ce masque un seigneur attaché au parti de Gaston d'Orléans. Quoi qu'il en soit, Gaillard, qui avait lu Rabelais, s'amuse à inventer les mots les plus *pantagruéliques;* il met en scène avec esprit le poëte Neuf-Germain, un des plus ridicules rimeurs de l'époque, et la pédante fille adoptive de Montaigne, mademoiselle de Gournay, qu'il raille impitoyablement. Le volume des *Œuvres*, rare et recherché des bibliophiles, fut payé plus de soixante francs, en vente publique. Huit ans plus tôt, en 1626, il avait paru sous les mêmes noms et prénoms une petite comédie pastorale, *La Carline,* dont la versification montre de la facilité et de l'esprit. Il y a d'ailleurs, ainsi que dans une autre comédie qui fait partie des *Œuvres mêlées* (*Le Cartel, ou le défi entre Braquemart et Gaillard*), cette licence d'images, cette grossièreté d'expressions qui à cette époque ne choquaient guère le public. Au reste, Gaillard cherche enfin à excuser tous les défauts dans lesquels il a pu tomber, en faisant observer qu'il *est bien difficile d'être tout ensemble bon laquais et bon auteur*. M. Nodier, dans une note du catalogue de sa bibliothèque (1844, n° 470), a cru que Gaillard était effectivement un laquais, « qui faisait des vers pour se distinguer des autres laquais, et qu'aujourd'hui son maître ferait jeter à la porte ». G. B.

Bibliothèque du Théâtre-Français, 1756, t. I, p. 554. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 441. — Paul Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 217.

* **GAILLARD** (*Jacques*), théologien protestant, né à Montauban, vers 1620, et mort à Leyde, vers 1690. Il fut professeur de philosophie à l'académie protestante de sa ville natale. En 1659, le consistoire de Montauban ayant été invité à arranger un différend survenu dans la chambre mi-partie de Castres, à l'occasion de la nomination d'un conseiller, faite contre les règles établies et malgré l'opposition unanime de ce corps, Gaillard prit parti contre l'élu du roi, et cette affaire ayant excité de vives discussions et même quelques émeutes dans la ville, le professeur de philosophie fut poursuivi comme fauteur de troubles. Il se trouva presque en même temps impliqué dans une autre affaire. Les jésuites ayant fait dresser un théâtre pour une représentation que devaient donner leurs élèves, dans la cour du collége, qui avait été partagé entre les deux cultes, les écoliers protestants le renversèrent et occasionnèrent une espèce d'émeute, dont on rendit Gaillard responsable, en l'accusant d'avoir excité les jeunes perturbateurs. Malgré les sollicitations du synode national de Loudun en sa faveur auprès du roi, il dut quitter Montauban, et se décida à sortir du royaume. Il trouva un

asile en Hollande, où il fut nommé, en 1662, pasteur de l'église wallone de Bois-le-Duc. En 1666 il fut principal du collége gallo-belge de Leyde, et plus tard professeur de théologie à l'université de cette ville. On a de lui : *Genealogia Christi, cum enodatione difficultatum quæ occurrunt in evangelio Matthæi et Lucæ;* Leyde, 1683, in-8°. Dans *La France protestante*, cet ouvrage est indiqué comme écrit en français, sous ce titre : *La Généalogie de Jésus-Christ, avec le démêlement des difficultés qui se rencontrent dans cette généalogie;* Leyde, 1683, in-8° ; — *Specimen quæstionum in Novum Testamentum de Filio hominis;* Leyde, 1684, in-4° ; — *Melchisedecus Christus, unus rex justitiæ et rex pacis, seu exercitationes XII de Melchisedeco;* Leyde, 1686, in-8°.

Michel NICOLAS.

E. Benoît, *Hist. de l'Édit de Nantes*, t. III, p. 320-322. — Bayle, *Nouvelles de la Républ. des Lettres*, mars 1684. — MM. Haag, *La France protest.*

GAILLARD (*Honoré* REYNAUD DE), orateur et prédicateur français, né à Aix, le 9 octobre 1641, mort à Paris, le 11 juin 1727. Il fut destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé son noviciat chez les jésuites d'Avignon, il fut admis dans la maison professe de Paris. On le choisit pour diriger l'éducation de Louis de La Tour d'Auvergne, prince de Turenne, auquel il devait survivre; mais ses supérieurs, ayant reconnu en lui un talent décidé pour la prédication, le firent entendre dans plusieurs chaires de la capitale. Les succès qu'il obtint fixèrent sur lui l'attention de la cour, et lui méritèrent l'honneur de prêcher devant le roi, qui, juste appréciateur de tous les genres de mérite, voulut l'entendre souvent. Il prêcha trois fois l'Avent et onze fois le Carême à la cour. « Il joignit aux travaux de la « chaire ceux de la direction, dit l'abbé Feller; il « convertit la fameuse Fanchon Moreau, actrice « de l'Opéra, qui épousa depuis un capitaine aux « gardes. » La reine d'Angleterre, femme de Jacques II, le choisit pour son confesseur, ministère qu'il remplit jusqu'à la mort de cette princesse. Renonçant dès lors à la direction des consciences, il fut choisi pour être recteur du collége de Paris, et ensuite supérieur de la maison professe de Saint-Louis. Ces postes importants ne pouvaient être confiés qu'à des membres de la Compagnie de Jésus entièrement dévoués à ses intérêts : ainsi, nous ne pouvons admettre qu'avec beaucoup de restriction l'assertion du duc de Saint-Simon, qui prétend que le père Gaillard « n'avait du jésuite que l'habit ». Il est possible seulement qu'il différât d'opinion avec la Société sur quelques points peu essentiels, et notamment dans l'affaire du quiétisme, sur laquelle tous les membres de la Compagnie ne s'accordaient pas. L'abbé de Longuerue ne va pas si loin que Saint-Simon; il dit simplement que le P. Gaillard était moins jésuite qu'un autre. Peut-être était-ce une finesse de plus de la part du révérend père. Accueilli par les personnes de la plus haute distinction, il ne négligea pas la fréquentation des gens de lettres et des écrivains qui par leurs talents avaient conquis une illustration personnelle, que l'éclat de la naissance n'effaçait pas toujours. Il fut lié avec Despréaux, qui, dans une de ses lettres à Brossette, le compte, avec le P. de La Chaise et le P. Bourdaloue, *au nombre de ses illustres amis*. Le P. Gaillard s'était occupé de mettre en ordre ses sermons, dans l'intention de les publier; mais ils n'ont pas vu le jour, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus. Il n'a fait imprimer de son vivant que quatre oraisons funèbres de personnages illustres, dans lesquelles on remarque plusieurs passages d'une véritable éloquence. L'*Oraison funèbre de Louis de La Tour d'Auvergne, prince de Turenne*, Paris, 1693, in-4°, est celle qui lui fit le plus d'honneur. Ce jeune prince, blessé grièvement à la bataille de Steinkerque, avait été transporté à Mons, où il mourut. S'il faut en croire l'annotateur anonyme du *Journal de Dangeau* «, il mourut en écri« vant à sa maîtresse, ce qui n'empêcha pas le « cardinal de Bouillon d'exiger une oraison fu« nèbre du P. Gaillard, qui eut la complaisance « de la faire ». Mais il est bon d'observer que le P. Gaillard avait été le précepteur du prince, et qu'il devait trouver dans ce souvenir la source des traits touchants dont cette composition oratoire est semée; elle fut prononcée, il est vrai, en présence du cardinal de Bouillon, dans l'église de l'abbaye de Cluny; mais on doit croire que le cœur y eut plus de part que les injonctions du cardinal. Les autres oraisons funèbres prononcées et publiées par le P. Gaillard sont celles de *Harlay de Chanvallon, archevêque de Paris;* 1693; — *De Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé;* 1709; — *De Louis dauphin et de Marie-Adélaïde de Savoie;* 1712. Le P. Gaillard n'a point d'article dans le supplément de Ribadeneira et d'Alegambe du P. Caballero; il figure seulement dans la liste générale des écrivains de la Société, placée en tête de l'ouvrage.

J. LAMOUREUX.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Feller, *Dictionnaire historique*. — Albert, *Dictionnaire des Prédicateurs*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal de la Cour de Louis XIV*, août 1692.

GAILLARD (*Emmanuel*), archéologue français, né en 1772, mort à Rouen, en novembre 1837. Il s'occupa d'études historiques et archéologiques concernant principalement la Normandie, province dans laquelle il a fait des découvertes archéologiques importantes. Il fut secrétaire perpétuel de la section de belles-lettres de l'Académie de Rouen. On a de lui : *Notice sur la statue pédestre en marbre trouvée à Lillebonne le* 31 *mai* 1838; Rouen, 1829, in-8° ; — *Mémoire sur le Balnéaire de Lillebonne*, mémoire qui fut couronné par l'Académie des Inscript. et Belles-lettres ; — des notices *sur* l'écrivain *Jacques d'Harcourt, sur Henry Clément*,

maréchal de France, sur Balliol, roi d'Écosse, insérées dans la *Revue Anglo-Normande*. Cette dernière notice fut vivement critiquée par le marquis de Ver, membre de la commission de la Seine-Inférieure; — une autre *Notice* de Gaillard, *sur Jean sans Peur*, insérée dans la même revue, devint aussi l'objet d'une polémique entre l'auteur et M. Baudot, membre de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. — Il a en outre écrit quelques brochures de circonstance, entre autres : *La Seine-Inférieure avant et depuis la Restauration, ou réflexions sur le nouvel Annuaire statistique, soumises aux électeurs*; Rouen, 1824, in-8°. Il s'occupait dans ses dernières années d'une *Biographie des Hommes remarquables de la Normandie*.

GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

*GAILLARD (*Maurice-André*), magistrat français, né à Château-Thierry (Champagne), le 16 octobre 1757, mort à Paris, le 11 décembre 1844. Il entra chez les Oratoriens en 1778, et y professa jusqu'en 1791 sans avoir reçu les ordres sacrés. Pendant la révolution, il occupa diverses fonctions administratives dans le département de Seine-et-Marne, et en l'an V il passa dans la magistrature. Il était juge de paix du canton de Tournan, lorsqu'en l'an VIII il fut nommé juge au tribunal criminel de Seine-et-Marne, puis président de la cour de justice criminelle de ce département. Il conserva ce titre en même temps qu'il fit partie du corps législatif, de 1805 à 1810, comme député de Seine-et-Marne. A la suppression des cours de justice criminelle, l'empereur l'appela comme conseiller à la cour impériale de Paris, le 10 décembre 1810. Cinq ans après, le 1er septembre 1815, il devenait conseiller à la cour de cassation, où il siégea jusqu'au 31 juillet 1831. Dans sa retraite, il fit paraître un ouvrage intitulé : *Des Qualités et des Droits d'un Président de Cour d'assises*; Paris, 1832, in-8°.

L. LOUVET.

Dupin aîné, *Discours prononcé à la rentrée de la Cour de Cassation, le 3 nov. 1845*; dans le *Moniteur* du 4 novembre 1845.

GAILLARD (*Gabriel-Henri*), publiciste français, né à Ostel, en 1726, mort à Saint-Firmin, près Chantilly (Oise), le 13 février 1806. Il avait étudié le droit, qu'il quitta pour cultiver les lettres. Pendant quarante ans, il fut l'ami intime de Malesherbes. Sur la fin de sa vie, il s'était retiré à Saint-Firmin, près Chantilly; il passait des journées entières à travailler au pied d'un arbre, vivant de pain et de fruits. Gaillard fut reçu en 1760 à l'Académie des Inscriptions, et en 1766 il publia l'*Histoire de François Ier, dit le Grand Roi et le Père des Lettres*; Paris, 1766-1769, 7 vol. in-12; et 1769, 8 vol. in-12. On lui reproche d'avoir adopté une méthode nouvelle en traitant séparément la politique, l'administration civile, les affaires ecclésiastiques et les progrès des lettres, méthode qui a l'inconvénient de faire revenir trop souvent le lecteur sur ses pas. Les trois premiers volumes de son *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre* parurent en 1771 (Paris, 1771-1777, 11 vol. in-12; réimprimée en 1818 et 1819, 6 vol. in-8°), et déterminèrent sa réception à l'Académie Française dans la même année. L'*Histoire de Charlemagne*, précédée de *Considérations sur la première race*, suivie de *Considérations sur la seconde*, et contenant l'*Éloge du premier président de Lamoignon*, Paris, 4 vol. in-12, qui parut en 1782, obtint aussi du succès. Elle fut réimprimée avec la *Vie de Witikind le Grand*, par Dreux du Radier, Paris, 1818, in-8°, et l'*Histoire de Marie de Bourgogne*; Paris, 1819, in-12. Gaillard, cependant, ne fut pas heureux dans toutes les parties de cet ouvrage, qu'entachent les défauts de son système. Il fut compris parmi les membres associés ou non résidents de l'Institut lors de sa formation, et rentra en 1803 dans la troisième classe, lors de la réorganisation de ce corps savant. Cinq ans après, il publia l'*Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne, contenant l'histoire de la rivalité des maisons de France et d'Aragon, des maisons de France et d'Autriche*; Paris, 1801, 8 vol. in-12; et précédée d'une *Notice biographique et littéraire* sur l'auteur. Ses ouvrages historiques annoncent une grande passion pour la vérité et beaucoup de patience et de sagacité pour la démêler.

Outre les écrits dont nous venons de parler, il nous reste de lui : *Essai de Rhétorique française, à l'usage des jeunes demoiselles*, etc.; Paris, 1745; réimprimé très-souvent, et depuis 1822, avec un *Précis de la Vie de l'auteur*; — *Poétique française, à l'usage des dames*; Paris, 1749, 2 vol. in-12; — *Parallèle des quatre* Électre *de Sophocle, d'Euripide, de M. de Crébillon et de M. de Voltaire*; La Haye, 1750, in-8° et in-12; — *Mélanges littéraires*, en vers et en prose; Paris, 1756-1757, in-12, et 1806, 4 vol. in-8°. On remarque dans cet ouvrage la *Lettre sur l'Épopée française* et la *Vie de Gaston de Foix*; — *Histoire de Marie de Bourgogne*, etc.; 1757, in-8°, augmentée d'une *Préface historique et critique* par Joseph Ermens, Bruxelles, 1784, in-12; — *La Nécessité d'aimer*, poëme; Paris, 1764, in-8°; — *Mémoire sur Frédégonde et sur Brunehaut, contenant la réfutation de l'Apologie de Brunehaut*, etc.; — *Éloge de René Descartes*, avec cette épigraphe : « Felix qui potuit rerum cognoscere causas! »; Paris, 1765, in-8°. Ce discours fut couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, avec celui de Thomas sur le même sujet; — *Épître aux Malheureux*; Paris, 1766, in-8° : pièce couronnée par l'Académie Française en 1766, et réimprimée dans les *Mélanges académiques* de l'auteur; — *Les Avantages de la Paix*; Paris, 1767, in-8°, couronnés par l'Académie et réimprimés dans les *Mélanges* déjà cités; — *Éloge de Charles V, roi de France*, avec cette épi-

graphe : « Unus qui nobis cunctando restituit rem » ; Paris, 1767, in-8°; réimprimé dans les *Mélanges*; — *Éloge de Pierre Corneille*, couronné par l'Académie des Sciences et Arts de Rouen; Rouen et Paris, 1768, in-8°; — *Éloge de Henri IV*, couronné par l'Académie royale de La Rochelle; La Rochelle et Paris, 1769, in-8°; — *Discours* prononcé à la réception de l'auteur à l'Académie Française, le 21 mars 1771; Paris, in-4°; — *Éloge de La Fontaine*, couronné par l'Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Marseille; Paris, 1775, in-8°; réimprimé dans le *Recueil de l'Académie de Marseille* et dans les *études sur La Fontaine*; — *Histoire des grandes Querelles entre l'empereur Charles V et François Ier, roi de France*; Paris, 1777, 2 vol. in-8°; — *Des Causes de la haine personnelle qu'on a cru remarquer entre Louis le Gros, roi de France, et Henri Ier, roi d'Angleterre*; et *Examen de la Conduite des Templiers au sujet des places du Vexin normand, en* 1160; dans le t. XLIII, ann. 1786; — *Observations sur une bulle de Boniface VIII, en date du 27 juin* 1298; dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXIX, ann. 1777; — *Dictionnaire d'un Registre du Trésor des Chartes*; dans le n° 218, t. XLIII, ann. 1786; — *Dictionnaire historique*; Paris, 1789-1804, 6 vol. in-4°, avec 33 pl. Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*; c'est un dictionnaire des personnes et des choses les plus remarquables; il contient un *Dictionnaire complet du Blason* et une *Chronologie* séparée des différents États, des ordres de chevalerie, des monarques. Gaillard fut aidé dans ce grand travail par de Sacy, de Montigny, Turpin, Grunwald, etc.; — *Vie ou Éloge historique de M. de Malesherbes*, suivi de la *Vie du premier président de Lamoignon*, etc.; Paris, 1805, in-8°; — *Observations sur l'histoire de France*, etc.; Paris, 1806, 4 vol. in-12; — *Horace considéré comme fabuliste*; et *Observations sur les Métamorphoses d'Ovide*; dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, de 1808. Gaillard a eu part au *Journal des Savants*, depuis 1752 jusqu'en 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercure*, depuis 1780 jusqu'en 1789. De plus, il en a fourni beaucoup d'autres aux *Notices* des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Il a en outre édité les *Œuvres de De Belloy*, précédées d'une *Vie de l'auteur* et accompagnées de *Dissertations* et de *Remarques*; Paris, 1779, 6 vol. in-8°.

Recueil de l'Académie des Inscriptions, t. XXX, ann. 1764; XXXII, XXXIII et XLIII, ann. 1768 à 1786. — Quérard, *La France littéraire*. — Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France*.

*GAILLARD DE LONJUMEAU, prélat français, mort en 1695. Ce fut lui qui conçut l'idée d'un grand Dictionnaire historique universel, dont il confia l'exécution à Moréri, son aumônier. Pour la rédaction de cet ouvrage considérable, il fit procéder à de nombreuses recherches dans divers pays et surtout à Rome, dans la bibliothèque du Vatican. C'est à Gaillard de Lonjumeau que Moréri dédia la première édition de son ouvrage, entrepris en province et publié à Lyon, en 1674. Gaillard de Lonjumeau fut évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1693.

Desessarts, *Les Siècles litt.*

*GAILLARD DE SAINT-GERMAIN (*Marie-Louis-Stanislas* DE), archéologue français, né à Saint-Germain-la-Poterie, le 23 février 1816, mort le 15 décembre 1852. Il commença ses études chez les jésuites de Saint-Acheul, à dater du 7 juin 1825, et les continua à Saint-Nicolas-du-Chardonnet de Paris, puis à Saint-Germer, près de Beauvais. A l'issue de ses études, il s'occupa en même temps de musique et d'archéologie. Il voyagea ensuite en Italie. A son retour, il composa plusieurs morceaux de musique et quelques ouvrages d'archéologie. On a de lui : *Notice historique et descriptive sur l'église de Saint-Étienne de Beauvais*; 1843; — *Pèlerinage archéologique en Beauvoisis*; dans le tome VII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1846; — *Lettres sur l'archéologie musicale et le chant catholique*, où il défend le plain-chant contre les fantaisies modernes; 1846; — *Un mot sur la direction que les sociétés savantes pourraient imprimer aux études musicales contemporaines*; 1852; — des articles dans le *Bulletin monumental*, parmi lesquels un *Partage mobilier* en 1412.

Raymond Bordeaux, *Notice historique sur la Vie et les Travaux de Stanislas de Saint-Germain*. — V. Magnien, *Notice sur M. Stanislas de Saint-Germain*.

*GAILLARDOT (*Claude-Antoine*), médecin et naturaliste français, né à Lunéville, en 1774, mort dans la même ville, le 10 septembre 1833. D'abord chirurgien militaire, il parcourut en observateur intelligent les diverses contrées où l'appelait son service, recherchant dans ses loisirs les moindres plantes et les étudiant avec soin, ne passant jamais dans une ville sans visiter les collections d'histoire naturelle et les hommes de mérite qu'elle renfermait. Dans la campagne d'Autriche, en 1809, il fut nommé membre de la Légion d'Honneur. A la suite d'une expédition qu'il fit à Saint-Domingue, un *Mémoire sur la fièvre jaune*, présenté à l'Académie de Gœttingue lui fit décerner le titre d'associé. Il vint prendre ses grades à la Faculté de Médecine de Paris, et suivit ensuite l'armée dans le Hanovre. Après vingt ans de service, il prit sa retraite en 1810, et vint exercer la médecine à Lunéville, en continuant ses études sur l'organisation des végétaux. Les observations microscopiques qu'il fit pendant plus de vingt ans ne l'empêchèrent pas de s'occuper de géognosie. Il a exploré surtout les Vosges. Une lecture attentive de Cuvier lui persuada qu'on pouvait trouver des ossements fossiles dans le terrain de Lunéville. Il fit dès lors d'actives recherches, et parvint à re-

cueillir une collection nombreuse de précieux débris, tels que des dents et écailles de poissons extraordinaires, des os de lézards gigantesques, d'immenses crocodiles, des tortues monstrueuses, etc. Cette collection, qui formait plusieurs genres et espèces nouvelles d'animaux, attira un grand nombre de savants à Lunéville, et fixa l'attention de Cuvier. On en trouve le détail dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Nancy* pour l'année 1835, et dans les *Annales des Sciences naturelles*, janvier 1833, pages 46 et suiv. Gaillardot n'a publié séparément qu'une *Notice géologique sur la côte d'Essey* (près de Lunéville); Lunéville, 1818, in-8°. Il a donné aux *Annales des Sciences naturelles*, t. VII, juillet 1806, un *Mémoire sur les fossiles du grès bigarré*, avec des planches. Il a présenté un assez grand nombre de Mémoires à la Société des Sciences de Nancy, qui les a analysés dans les diverses pièces de ses travaux, 1816-18, pages 53 et 57; 1819-23, p. 27 et 40; 1824-28, p. 43, 48 et 50; 1833, p. 33.

GUYOT DE FÈRE.

Mém. de la Société royale des Sciences de Nancy, 1835, publiés en 1837; — *Éloge*, par M. Lamoureux aîné.

*GAILLON (*François-Benjamin*), botaniste français, né à Rouen, le 2 janvier 1782, mort à Boulogne-sur-Mer, le 4 janvier 1839. Entré dans l'administration, il était en dernier lieu receveur principal des douanes à Boulogne. Les travaux d'histoire naturelle auxquels il consacrait ses loisirs le firent admettre dans les sociétés linnéennes de Paris, de Lyon, de Bordeaux, etc. Il a publié : *Aperçu microscopique et physiologique sur la fructification des thalassiophytes symphysistées;* Rouen, 1821, in-8°; — *Essai sur les causes de la couleur verte que prennent les huîtres à certaines époques de l'année;* Rouen, 1821, in-8° (*Extrait du Diction. des Sciences naturelles* de Levrault, auquel il a donné l'article *Thalassophytes*); — *Mémoire sur les expériences microscopiques et physiologiques sur une espèce de conferve marine, production animalisée, et réflexions sur plusieurs autres espèces de productions filamenteuses analogues, considérées jusque alors comme végétales ;* inséré dans le *Bulletin des Sciences* de Rouen, dans le *Bulletin de la Société d'Émulation* de la même ville. C'est dans ce mémoire que Gaillon commença à développer ses idées sur l'animalité des végétaux du dernier ordre, auxquels il donna le nom de *nemazonira*. Il a donné à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Boulogne des *Tableaux synoptiques des genres* Nemazonira ; — un *Aperçu d'histoire naturelle;*— des *Observations sur les limites qui séparent le genre végétal du genre animal*, etc.

GUYOT DE FÈRE.

Mém. de la Soc. d'Agric., Sciences et Arts de Boulogne; 1822 et suiv. — *Documents particuliers.*

GAIN DE MONTAIGNAC (et souvent MONTAGNAC, selon la prononciation méridionale), famille originaire du Limousin. Son premier nom était *de Gain ;* elle y ajouta celui de *Montaignac* à la suite d'une alliance avec cette famille d'Auvergne. Les Gain de Montaignac ont fourni quelques hommes remarquables dont voici les noms :

GAIN DE MONTAIGNAC (*L.-Laurent-Joseph*), littérateur français, né à Lisbonne, le 16 mai 1731, mort vers 1780. Il était capitaine dans le régiment de Riom, et prit part aux principales campagnes de son temps. Sorti de bonne heure de la carrière militaire, il consacra ses loisirs à la littérature. On a de lui : *Amusements philosophiques*, suivis de *La Fille de seize ans, ou la capricieuse;* La Haye, 1764, 2 vol. in-12; — *Mémoires du chevalier de Kilpar* (trad. supposée de Fielding); Paris, 1768, 2 part. in-12 ;— *Esprit du Comte de Bussy-Rabutin;* — *Éloge historique de Gaspard-François Belon de Fontenay*, etc.; Nevers et Paris, 1770, in-8°; — *Esprit de madame de Maintenon*, avec des *Notes ;* Paris, 1771, in-12; — *Mémoires de milady de Varmonti, comtesse de Barneshau;* Londres, 1778, 2 vol. in-12.

Dict. biograph. universel et pittoresque. — Quérard, *La France littéraire.*

GAIN DE MONTAIGNAC (*François* DE), prélat et théologien français, né le 6 janvier 1744, au château de Montaignac, mort près de Lisbonne, en 1806. Il fut d'abord aumônier du roi et grand-vicaire de Reims, puis, en 1782, évêque de Tarbes. Il s'opposa avec véhémence aux innovations de l'Assemblée constituante et se retira en Espagne dès 1790. Cependant, le 12 mars 1791 il crut devoir venir à Tarbes protester, dans un sermon public, contre le nouvel ordre de choses et expliquer son refus de serment. Il regagna ensuite la Catalogne, où, du monastère du mont Serrat, il ne cessa d'exciter ses administrés à la résistance. Les conquêtes françaises le forcèrent à fuir en Portugal, et lors du concordat il donna sa démission, le 6 novembre 1801. Il mourut dans un couvent des environs de Lisbonne. On a de lui cinquante-sept écrits sur les matières ecclésiastiques : la liste détaillée s'en trouve dans les *Extraits de quelques écrits de l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française;* Pise, 1814.

Ce prélat était le second de quatre frères : l'aîné, *Jean-Marie*, marquis DE GAIN DE MONTAIGNAC, mort en 1823, fut successivement page de la grande écurie, écuyer du roi Louis XVI, gentilhomme de la manche, attaché à l'éducation des fils du comte d'Artois. Il émigra, conduisit ces jeunes princes à Turin en 1789, et mourut réintégré dans ses biens après la Restauration.

Le troisième, *Jean-Léonard*, chevalier DE GAIN DE MONTAIGNAC, fut page de Louis XV, écuyer de Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), et mourut auprès de ce prince, à Mitau.

Le quatrième, *Marie-Joseph*, comte DE GAIN DE MONTAIGNAC, mort au château de La Rivoire,

près Annonay, vers mars 1830. Il fut successivement page de Louis XV, gentilhomme d'honneur du comte d'Artois en 1773, capitaine aux dragons de Noailles, colonel de Berry (infanterie). Il émigra avec les princes, qui le firent lieutenant général et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Marie-Joseph de Gain rentra en France après 1815, et reprit un rang à la cour; sa femme fut nommée sous-gouvernante des enfants du duc de Berry.

GAIN DE MONTAIGNAC (*J.-R.*, comte DE), littérateur français (fils du chevalier Jean-Léonard), né en janvier 1778, mort en janvier 1819. Ses premières années se passèrent dans l'émigration, pendant laquelle il suivit son père à Mitau. Louis XVIII, après la seconde restauration, le nomma gouverneur du château de Pau. On a de lui : *Mémoires de Louis XIV, écrits par lui-même, composés pour le grand dauphin, son fils, et adressés à ce prince;* suivis de plusieurs *Fragments de mémoires militaires, concernant les années* 1661 et 1665, de l'*Instruction donnée à Philippe V*, et diverses pièces inédites; Paris, 1803, 2 vol., et 1806, 1 vol. in-8°; — *Journal d'un Français, depuis le 9 mars jusqu'au 13 avril 1814*; Paris, 1816, in-8°; — *Théâtre;* Paris, 1820, in-8°. Ce volume contient trois drames en cinq actes : *Charles-Quint à Saint-Just*, *La Conjuration des Adolescents*, et *Charles Ier*.

L'auteur avait composé, eu outre, une comédie intitulée *Fouquet*, qu'il tenta de faire jouer au Théâtre-Français, le 5 janvier 1814; mais le style de cet ouvrage empêcha la représentation d'aller au delà du deuxième acte. La pièce n'a pas été imprimée.

Courcelles, *Histoire des Généraux français*. — Quérard, *La France littéraire*.

GAÏNAS, chef goth au service de l'empire d'Orient, fut tué en 400. Nous ne connaissons la première partie de sa vie que par quelques mots de saint Jean Chrysostome. Celui-ci, s'adressant à Gaïnas lui-même, s'écrie : « Né barbare, fugitif de ton pays, réduit à la plus extrême misère, tu trouvas un asile entre les bras de Théodose; tu y trouvas des richesses et des honneurs. Tu lui juras alors de le servir lui et ses enfants, et d'observer fidèlement les lois de l'empire. Tu es maintenant général; tu portes les ornements de la dignité consulaire. Compare ces habits dont tu es revêtu avec ceux que tu portais lorsque tu passas le Danube. » On voit par ces paroles que Gaïnas, né chez les Goths au delà du Danube, passa ce fleuve probablement avec les peuplades gothiques en 375, qu'il entra dans l'armée romaine, et qu'il obtint un grade élevé sous Théodose. Il ne commence à figurer dans l'histoire qu'après la mort de ce prince. Il accompagna Stilicon dans son expédition de Grèce. Lorsque les intrigues de Rufin eurent fait échouer cette entreprise, Gaïnas fut chargé de ramener à Constantinople les troupes de l'empire d'Orient, avec la mission secrète de tuer le perfide ministre. Il exécuta cet ordre, et fit égorger Rufin à Constantinople, le 27 novembre 395, au moment où celui-ci allait être associé à l'empire par Arcadius. Gaïnas s'arrangea avec le nouveau ministre Eutrope de manière à partager le pouvoir avec lui. Il abandonna en même temps les intérêts de Stilicon, souffrit qu'il fût déclaré ennemi de l'empire et que ses biens fussent confisqués dans les États d'Arcadius, en même temps qu'Eutrope traitait avec Alaric et lui donnait le commandement des troupes de l'Illyrie orientale, en 397. L'union ne fut pas de longue durée entre Eutrope et Gaïnas. Celui-ci ne se croyait pas assez récompensé par la charge de commandant général de la cavalerie et de l'infanterie. Il était jaloux des richesses et de la puissance du ministre, et aspirait à le remplacer. Il fomenta, dit-on, la révolte de Tribigilde, officier goth qui commandait en Phrygie une cohorte de sa nation. S'il ne fut pas l'instigateur de ce soulèvement, il le combattit du moins très-mollement, et finit par déclarer à l'empereur qu'il était impossible de réduire le rebelle par force et qu'il fallait traiter avec lui. Arcadius y consentit. Tribigilde, avant toute négociation, exigea la disgrâce d'Eutrope, qui fut d'abord exilé à Chypre, puis décapité au bout de quelques mois, en 399. Après cette exécution, Gaïnas, qui jouait le rôle de médiateur entre l'empire et Tribigilde, se réunit à celui-ci, et tous deux marchèrent sur Chalcédoine. Arcadius, épouvanté, vint trouver le général goth, et accepta toutes ses conditions. Il fut convenu que Gaïnas entrerait dans Constantinople avec les soldats de sa nation, qu'il conserverait le titre de général et qu'il serait décoré des ornements consulaires. Les clauses de ce traité furent fidèlement exécutées par l'empereur; mais Gaïnas ne tarda pas à élever plus haut ses prétentions. Comme il était arien, il réclama une église où lui et ses soldats pussent pratiquer leur culte. Arcadius, plus jaloux des droits de l'orthodoxie que de ceux de l'État, refusa cette concession. Gaïnas menaça alors d'avoir recours à la force, et voulut même faire incendier le palais; mais, à la voix de saint Jean Chrysostome, une insurrection formidable éclata dans Constantinople, et Gaïnas fut forcé d'évacuer précipitamment cette place, le 12 juillet 400, après avoir perdu plus de dix mille hommes. Encore redoutable dans sa défaite, il se jeta sur la Thrace, qu'il dévasta. Quand il n'y trouva plus de quoi subsister, il se dirigea sur l'Hellespont, qu'il se proposait de traverser. La cour de Byzance lui opposa un autre général goth, Fravita. Gaïnas ne tenta pas moins le passage, perdit une grande partie de ses troupes, et n'eut d'autre ressource que de s'enfuir vers le Danube. Il passa le fleuve avec l'intention de s'établir sur l'ancien territoire des Goths. Mais un chef des Huns, nommé Uldès, l'attaqua et le vainquit. Gaïnas périt dans la bataille, et sa tête fut envoyée à Constantinople.

Zosime, l. V, c. 7, 14-18; 20-22. — Socrate, l. VI, 1, 5, 6. — Philostorge, l. XI, 3, 8. — Théodoret, l. V. — *Chronique alexandrine*. — Saint Chrysostome, *Homiliæ*, 1, 2. — Sozomène, l. VIII, 1, 4. — Claudien, *In Rufinum*, *in Eutropium*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. XXVI et XXVII.

GAINSBOROUGH (*Thomas*), peintre anglais, né à Sudbury, en 1727, mort le 2 août 1788. Il était fils d'un drapier, connu pour ses habitudes singulières : c'est ainsi qu'on le voyait toujours se promener armé d'un glaive et de pistolets. De bonne heure, le jeune Thomas se sentit attiré par les beautés de la nature; il aimait à courir dans les plaines et à se perdre dans la solitude des forêts. Sans autre guide que son goût naissant, il reproduisait les scènes qu'il avait sous les yeux. Son père prit enfin le parti de l'envoyer à Londres, pour s'y perfectionner. Le jeune Gainsborough, âgé alors de quatorze ans, fut placé sous la direction et à l'école de Gravelot, au sortir de laquelle il alla se fixer à Hatton-Garden. Il s'y occupa à peindre le portrait de petite dimension, et s'appliqua surtout au paysage. Son mariage avec une femme qui lui apportait quelque fortune (un revenu de 200 liv.) lui permit de se retirer à Ipswich, puis à Bath, où il s'établit, en 1758. Il continua de peindre le portrait, et acquit dans ce genre un renom et une vogue qui lui procurèrent bientôt de l'aisance. Il quitta Bath en 1774, et revint s'établir à Londres. Surpassé dans la peinture du portrait par Josuah Reynolds, il était sans rival pour le paysage. Il était doué d'une grande activité, se levait matin, et travaillait ensuite tout le jour. Parfois il s'interrompait pour faire de la musique, qu'il aimait beaucoup, et dans laquelle il excellait également. Sa peinture avait de l'aisance, moins de coloris que de verve. Son émule Reynolds a fait lui-même l'éloge de Gainsborough.

Thickness, *Sketch of the Life of Gainsborough*, 1788. — Edwards, *Supplem. to Walpole's Anecdotes*.

GAÏUS, GAJUS ou **CAJUS**, célèbre jurisconsulte romain, vivait probablement dans la première moitié du deuxième siècle. On a peu de détails sur sa vie. Il est même difficile de dire quelle était sa patrie. Était-il Grec, par cela seul qu'il possédait la langue d'Homère? Il ne suffit pas non plus que Justinien l'appelât *Gaïus noster* pour en inférer que ce jurisconsulte était Illyrien. Peut-être cette expression ne signifiait-elle, dans la bouche de l'empereur, que l'autorité dont jouissait Gaïus, ou même cette familiarité qui résulte de la fréquente citation d'un auteur. On a voulu induire aussi de cette expression *Gaius noster* une liaison entre lui et Sextus Pomponius, cité au *Digeste*, parce que, à un certain endroit, Gaïus s'en réfère à un légiste du nom de Sextus. Enfin, on a voulu voir Gaïus dans d'autres jurisconsultes, par exemple Lælius Felix.

Les conjectures n'ont pas tari non plus sur l'époque où il vivait. Selon quelques commentateurs, le commencement des Institutes de Gaïus fut écrit sous Antonin le Pieux et le reste sous Marc-Aurèle. L'empereur dont il est question dans les livres I et II du *Digeste* est évidemment Antonin ; *Sacratissimus imperator Antoninus;* et ailleurs : *Nuper imperator Antoninus significavit rescripto* (II, 126). Justinien ayant, par erreur, attribué à Caracalla ce dernier texte de loi, on a voulu en conclure que Gaïus vivait sous ce prince. Ce qui peut encore servir à déterminer l'époque à laquelle appartenait ce jurisconsulte, c'est que le dernier auteur cité par lui est *Salvius Julianus*, rédacteur, sous l'empereur Adrien, de l'Édit perpétuel (*Edictum perpetuum*). A en juger par quelques rubriques du liv. XXXVIII, tit. 17, du *Digeste*, Gaïus aurait écrit un *Liber singularis ad Senatusconsultum Tertullianum* et un autre *Ad S. C. Orphitianum*; il en résulterait que cet éminent jurisconsulte vivait encore sous Marc-Aurèle. Seulement, comme il n'est pas fait mention de ces deux ouvrages dans l'*Index florentin*, et qu'un traité sur la même matière fut composé par Paul, il n'est pas impossible qu'on ait écrit au lieu de son nom celui de Gaïus. Quant aux passages du *Digeste* où ce dernier parle de l'empereur, sans autre désignation, il paraît hors de doute qu'ils se rapportent à Antonin. Il n'en est aucun qui puisse s'appliquer à Caracalla.

Le hasard a fait sortir les œuvres de Gaïus de la poussière où elles étaient ensevelies, et où elles menaçaient d'être perdues pour la science des lois. C'était une coutume au moyen âge de laver les écrits de l'antiquité, pour se servir ensuite des parchemins sur lesquels ils étaient transcrits. Quand on ne parvenait pas à faire disparaître entièrement les caractères, on avait recours au canif. Parfois un Père de l'Église couvrait de son œuvre les pages qui avaient servi au poëme ou au drame de quelque profane. Souvent même le parchemin subissait une nouvelle opération, et le Père de l'Église était à son tour soumis au lavage et faisait place à quelque écrivain scolastique. Il existe dans la Bibliothèque du chapitre de Vérone un *palimpseste*, primitivement numéroté XV, et maintenant XIII; on y trouve un manuscrit des *Lettres de saint Jérôme* superposé ainsi sur un ouvrage antérieur. Le manuscrit primitif avait 251 pages et chaque page 24 lignes. De la page 235 à 236 inclusivement, il y avait un fragment tiré d'un traité *De Interdictis præscriptionibus*, lequel se trouvait avoir été surchargé par les *Lettres de saint Jérôme*. Ces deux pages et quatre autres, détachées du même codex, et contenant un fragment de l'œuvre de l'auteur inconnu d'un traité *De Jure Fisci*, avaient été découvertes en 1732, dans la bibliothèque de Vérone, par Maffei, qui en donne la description dans sa *Verona illustrata, parte terza*, c. 7; Vérone, 1732. Il publia une grande partie de ce fragment dans son *Istoria teologica;* Trente, 1742, in-fol.; il ajouta même un *fac-simile* de l'écriture du *De Interdictis*. Maffei avait remarqué une analogie

entre le fragment du *De Interdictis* et le titre 15 du IVe livre des Institutes de Justinien. Seulement, au lieu d'y reconnaître Gaïus, il supposa que c'était quelque commentaire ou abrégé postérieur de l'œuvre de cet empereur. Mais enfin c'est à Maffei qu'on doit deux pages originales du véritable Gaïus.

Maffei avait bien vu que le manuscrit des lettres de saint Jérôme était un palimpseste ou *codex rescriptus;* mais il n'avait pas deviné ce que l'écriture surchargée pouvait contenir. La publication du fragment du traité *De Interdictis* fit soupçonner la vérité à Haubold. Un essai à ce sujet, ayant pour titre *Notitia fragmenti Veronensis* De Interdictis, était en voie de publication (1816), quand Niebuhr se rendit en Italie pour représenter à Rome le gouvernement prussien. Chemin faisant, il s'arrêta à Vérone, où il ne séjourna que deux jours, mais de la manière la plus profitable pour la science. Il ne se contenta point de copier le fragment du *De Jure Fisci*, il transcrivit aussi celui tiré du traité *De Interdictis et Præscriptionibus*, qu'il n'hésita pas à attribuer à Gaïus. Il poussa plus loin ses investigations : au moyen de la noix de galle, il parvint à déchiffrer une nouvelle feuille, numérotée 97 et contenant le manuscrit effacé de l'ouvrage de quelque jurisconsulte ancien, qu'il supposa être Ulpien. Il communiqua immédiatement sa découverte à Savigny, qui la reproduisit dans le tome III des *Zeitschrift* (Annales). Il y ajouta la conjecture, parfaitement vérifiée depuis, que le palimpseste XIII contenait les *Institutes originales* de Gaïus, et que le fragment tiré du *De Interdictis*, etc., avait fait partie du même codex. Cette découverte se répandit bientôt parmi les jurisconsultes du continent. Au mois de mai 1817, l'Académie royale de Berlin envoya à Vérone deux savants, Gœschen et Bekker, avec la mission de transcrire le manuscrit découvert. Bekker fut bientôt après remplacé par Bethmann Hollwig. Les deux envoyés de l'Académie s'acquittèrent consciencieusement de leur mandat. Au rapport du paléographe Kopp, le manuscrit original était antérieur à la réforme législative de Justinien. Selon la coutume d'alors, les copistes de ce palimpseste avaient employé de nombreuses abréviations, souvent de simples lettres initiales. L'ordre primitif des feuilles avait été dérangé. La plupart des pages de ce parchemin avaient été surchargées jusqu'à deux fois. Pour le disposer on l'avait lavé, puis séché au soleil et en maints endroits on s'était servi du canif. Malgré ces difficultés, au dixième près de l'œuvre, les Institutes de Gaïus nous ont été conservées. Quelques pages ont résisté à tous les efforts tentés pour les déchiffrer. En 1819 parurent les premières feuilles de l'œuvre restituée; mais ce ne fut qu'en 1821 que fut publiée par Gœschen une édition complète. Aux yeux des jurisconsultes les plus éminents, la découverte des Institutes de Gaïus était l'un des événements les plus considérables qui eussent marqué dans l'histoire du droit. En effet elle portait la lumière dans la formation même de la législation justinienne. Les Institutes de Justinien sont évidemment calquées sur celles de Gaïus; l'*Epitome* gothique en est également dérivé; enfin, on y retrouve tous les passages des *Institutes* de Gaïus cités au Digeste.

Les Institutes de Gaïus furent le manuel des jurisconsultes de Rome, et longtemps on les étudia en même temps que Justinien et la *paraphrase* de Théophile. Elles sont écrites d'un style clair, suivies d'un traité technique; mais souvent la latinité de l'œuvre laisse à désirer. L'auteur y exprime toujours son opinion. Gaïus n'est pas précisément un historien érudit. Son esprit net a établi cette simple et triple division, adoptée depuis par tous les jurisconsultes : les personnes, les choses, les actions : *Omne jus quo utimur vel ad personas pertinet, vel ad res, vel ad actiones*. Partant de cette division, Gaïus distingue entre les hommes libres et les esclaves (*liberi et servi*). Il subdivise les premiers en *ingenui* et en *libertini*. Ceux-ci sont citoyens romains (*cives Romani*), latins (*Latini*), et déditices (*dediticiorum numero*). Il fait aussi mention des *manumissi*. Une nouvelle division des personnes se subordonne à cette première et grande division. Les *personæ* sont *sui juris* ou *alieno juri subjectæ*. C'est dans cette dernière catégorie que viennent se placer l'enfant *in potestate parentis*, la femme *in manu mariti* et l'esclave *in mancipio domini*. Les *sui juris* sont sous tutelle (*sub tutela*) ou sous curatelle (*sub cura*). Le deuxième livre comprend les lois qui portent sur les choses (*Quod ad res pertinet*). Il est des choses *divini juris*, d'autres *humani juris*; d'autres enfin sont *incorporales*. Gaïus distingue dès lors entre les choses *divini juris* et *humani juris;* enfin, entre les corporelles et les incorporelles. Viennent les *res mancipi* et les *res non mancipi*. De là Gaïus passe aux divers modes de transmission de la propriété. D'abord, la propriété s'acquiert d'une manière générale (*Quibus modis per universitatem res nobis adquiruntur*). Il ouvre ce titre par l'hérédité (*Hereditas*) et range sous cette rubrique la succession *testamentaire*, les *legs* et les *fidéicommis*. Le livre III débute par la succession *ab intestat* pour aboutir aux *obligationes*. Les *actions* font-elles partie de ce livre? C'est ce que l'on s'est demandé, notamment Hugo, qui a traité au long ce sujet dans le *Civilist. Mag.* (vol. IV, p. 1, et vol. V), et dans l'un de ses *Essais* il se prononce positivement pour l'affirmative. Le contraire est soutenu par Vinnius, Thibaut et autres. Ils ne séparent point le chapitre des *obligations* de celui des *choses*, et cette doctrine paraît mieux s'accorder avec la forme des *Institutes* de Gaïus. Après avoir traité des choses corporelles dont la possession donne le *dominium*, Gaïus passe aux *obligationes*

qui sont chose *incorporelles* et constituent une variété dans la propriété, distincte du *dominium*. Il divise les *obligationes* en *obligationes ex contractu* et en *obligationes ex delicto*. En quoi il s'écarte de la division introduite par Justinien, qui adopte la subdivision des *obligationes quasi ex contractu* et des *obligationes quasi ex delicto*. Quant aux *obligationes ex contractu*, elles sont au nombre de quatre: celles qui *re contrahuntur, aut verbis, aut literis, aut consensu.*

D'après Gaïus, les obligations qui résultent *ex delicto* sont au nombre de quatre : *veluti si quis furtum fecerit, bona rapuerit, damnum dederit, injuriam commiserit.*

C'est dans le quatrième livre que Gaïus commence son traité des actions. Après la division générale des *actiones* en *actiones in rem* et en *actiones in personam*, il traite des anciennes *legis actiones*, des *formulæ*, *exceptiones*, *præscriptiones*, et rend compte des diverses sortes d'*interdicta*. Telles sont en résumé les matières traitées dans ses Institutes par Gaïus. Le nom de ce jurisconsulte n'a été prononcé dans le Digeste qu'une seule fois par Pomponius. On s'explique cette singularité par cette raison que Gaïus était plutôt un commentateur qu'un légiste praticien. Il n'était pas du nombre des *Prudentes* à qui le règlement d'Auguste permettait d'établir le droit (*quibus permissum erat jura condere*). Ainsi s'explique le silence des autres jurisconsultes à son sujet; et ce qui le prouve surabondamment, c'est une constitution de Théodose II et de Valentinien III expédiée de Ravenne à Rome en 436. On y confère aux écrits de Gaïus l'autorité dont jouissaient ceux de Papinien, Paul, Ulpien et Modestin. On ne rencontre point dans les écrits de Gaïus des *quæstiones* et *responsa*, comme les juges appelaient les décisions relatives aux cas particuliers soumis à leur juridiction. Son livre *De Casibus* ne porte pas sur des cas soumis à sa propre juridiction; souvent même ils sont purement hypothétiques.

Gaïus fut auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont la liste se trouve dans l'*Index florentin*; tels sont : *Ad edictum provinciale*, dont il y a des extraits dans le Digeste; — *Ad leges Juliam et Papiam Poppæam*, dont il y a également des extraits dans le même recueil : Gaïus fait mention de cette œuvre dans les Institutes; — *Ad Edictum urbicum* (*prætoris urbani*) : ce commentaire fut écrit sous le règne d'Antonin le Pieux; — *Aureon* (*Aureorum seu rerum quotidianarum*) : cet ouvrage a été nommé *Aureon* par allusion à la valeur du contenu; l'*Aureon* paraît avoir été un ouvrage distinct des *Res quotidianæ*; —*Institutον* (*Institutionum*); — *De Verborum obligationibus*; — *De Manumissionibus*; — *Fideicommisson* (*Fideicommissorum*) : cet ouvrage fut publié deux ans après la mort d'Antonin le Pieux; il est fait mention aussi (Digeste XXXIV, tit. 9) d'un *Liber singularis de tacitis fidei commissis*, non cité dans l'Index; — *De Casibus*; — *Regularion* (*Regularum*): on trouve un extrait de ce traité dans le Digeste; un passage du même recueil ferait supposer que Gaïus écrivit un autre traité, en trois livres, sur les *Regulæ* ou rôles de la loi; — *Dotalicion* (*Dotaliciorum*) : quoiqu'il soit mentionné dans l'*Index*, on ne trouve point de trace de ce livre dans le Digeste; peut-être est-il identique avec le *Liber singularis de Re Uxoria*, l'un des quatre *Libri singulares* de Gaïus. On rencontre encore le nom de Gaïus, en dehors de l'*Index* florentin, *Ad edictum ædilium curulium libri duo*, dans les rubriques des onze fragments et *Ad legem Gliciam*, dans l'intitulé du *Digeste*, V, tit. 2.

Une deuxième édition des *Institutes de Gaïus*, d'après une révision du palimpseste par Blume, a été publiée par Gœschen, en 1824. Une troisième édition, considérée comme la meilleure, et accompagnée d'un travail critique par Gœschen, resté inachevée à la mort de ce savant, a été donnée par Lachmann; en 1842 Klenze et Bœcking ont fait paraître une édition intitulée *Gaii et Justiniani Institutiones*, Berlin, 1829, in-4°, où l'un et l'autre textes sont placés en regard. Enfin, on a les *Institutes de Gaïus* par Bœcking seul; Bonn, 1841, in-12. L'œuvre du jurisconsulte romain a été fondue, en style barbare, dans la *Lex romana Wisigothorum*, promulguée sous Alaric II, en 506. On se fera une idée de la manière dont une langue peut dégénérer en lisant dans la *Lex romana Utinensis*, à la fin du t. IV des *Leges barbarorum* de *Canciani*, le préambule du 1er liv. de Gaïus : « Incipit liber Gagii I... Ingenuorum statum (pour *status*) unum est. Nam libertorum vero trea genera sunt. Injenui vero sunt qui de injenuos parentes nascuntur. Liberti sunt, sicut jam diximus, trea genera : hoc est, cive Romanum et Latine, et Divicicii (pour *Dedititii*). » Il serait difficile de trouver une plus complète et plus triste corruption de la langue dans laquelle écrivirent les Horace, les Virgile, les Juvénal.

V. Rosenwald.

De Savigny, *Zeitschrift*. — Haubold, *Inst. liter.*, I, 278. — Bœcking, *Corpus Juris antejustin. pars altera*; Bonn, 1831. — Schrader, *Heidelb. Jahrb.*, 1818, n° 11. — Gœschen, *Denkschr. der Kœnigl. Acad. der Wissensch. zu Berlin*, 1816-17. — Haubold, *Opusc. acad.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — Pauly, *Real-Encyc.* — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biog.*

GAIOT. *Voy.* Gayot.

GAISFORD (*Thomas*), helléniste anglais, né en 1780, mort en juin 1855. Il étudia à Oxford, où en 1811 il professa la langue grecque. De 1815 à 1847 il fut recteur à Westwell, et en dernier lieu curateur de la Bibliothèque bodleyenne. Gaisford était membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Institut de France. On a de lui des éditions estimées, entre autres : Εγχειρίδιον περὶ μέτρων (Manuel d'Hé

phestion sur les mètres des poëtes grecs); Oxford, 1810, in-8°; — *Poetæ minores Græci*; ibid., 1814-1821, 3 vol. in-16; — une réimpression des *Suppliantes* et des deux *Iphigénie* d'Euripide; Oxford, 1811, d'après l'édition et avec les notes de Markland; — *Alceste*; Oxford, 1806; — *Lectiones Platonicæ*; Oxford, 1820; — *Hérodote*; 1824, 1840; — *Suidas*; 1834; — *Etymologicum magnum*; — *Théodoret*, *histoire de l'Église*; 1853.

Pierer, *Univ. Lex.* (Suppl. de 1856).

*GAJ (*Ljudevit*), publiciste croate, né à Krapina, en 1810. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il fréquenta les écoles supérieures autrichiennes et allemandes et se fit recevoir docteur en droit à Leipzig. Il revint ensuite dans son pays; c'était à l'époque de la révolution de Juillet en France et de la lutte de la Pologne pour son indépendance. Gaj résolut de contribuer par ses écrits au réveil des nationalités. Au mois de janvier 1835, il fonda, dans l'idiome de la province, la *Kroatische Zeitung* (Gazette croate). Destinée à des provinces autres que la Croatie, Gaj sentit le besoin de changer le titre de sa publication contre le suivant: *Illyrische Nationalzeitung* (Gazette nationale illyrienne), avec un appendice littéraire, intitulé *Illyrischer Morgenstern* (l'Aube illyrienne). En même temps le rédacteur employa le dialecte dalmatico-serbe, c'est-à-dire qu'il renonça à l'idiome de la province pour se rapprocher de la langue polonaise. Ce fut une sorte de régénération littéraire. Néanmoins, le titre du journal de Gaj changea encore; on l'appela *Kroatisch-slawonisch-dalmatinische Zeitung* (Gazette croato-et dalmato-slave). En 1848, Gaj fut dépassé par de plus ardents que lui. En dehors de ses articles de journaux, il a peu écrit. Il vit aujourd'hui à Agram, où il s'est acquis une riche bibliothèque illyrienne.

Conversat.-lex.

GAL ou **GALL**, en latin **GALLUS** (Saint), évêque de Clermont-Ferrand (1), né dans cette ville d'Auvergne, vers 489, mort vers 553. Il était fils d'un sénateur, nommé Georgius, et Leocadia, sa mère, descendait de Vettius Epagatus, patricien romain, martyrisé à Lyon. Gal s'enfuit de la maison paternelle pour éviter un mariage que ses parents voulaient lui faire contracter. Il se réfugia dans le monastère de Cornon, Cronom ou Cournom, et y embrassa la vie monastique. Saint Quintien, alors évêque d'Auvergne, l'ordonna diacre, l'attacha à sa personne, et le forma aux lettres. Plus tard, Thierri, roi d'Austrasie, attira Gal à sa cour. Il l'y conserva jusqu'en 527, époque à laquelle saint Quintien étant mort, Gal fut élu pour le remplacer. Il se fit remarquer par sa douceur et sa charité. Oncle paternel de saint Grégoire de Tours, il prit soin de la jeunesse, et développa l'éducation de ce dernier. Saint Gal assista aux deux premiers conciles de Clermont-Ferrand (8 novembre 535 et 549), ainsi qu'aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième d'Orléans (23 juin 533, 7 mai 538, 31 août 541, et 28 octobre 549). Les hagiographes affirment qu'il possédait le don des miracles: il arrêta par ses prières les flammes d'un incendie qui aurait pu détruire la ville; une autre fois, il délivra ses concitoyens d'une maladie épidémique qui causait de grands ravages. Le corps de saint Gal est conservé dans l'église de Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand. Il est honoré par l'Église le 1er juillet; néanmoins, les martyrologes d'Adon et d'Usuard ne font aucune mention de ce saint.

(1) Cette ville portait alors le nom d'*Augustonemetum*; quelques auteurs l'appellent aussi *Urbs Arverna* ou *Arvernorum*.

Fortunat, lib. III, cap. 21. — Arator, *Ad Parthenium Epistola*. — Mansi, *Concilia*, t. IV, p. 1779, 1803; t. V, p. 388. — Le Cointe, *Annal. eccles. Franc.* — Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti-Benedicti*, etc., sæc. I. — Bulleau, *Abrégé de l'Histoire de l'Ordre des Bénédictins*, liv. II, chap. 24. — Grégoire de Tours, *Vit. Pat.*, cap. VI. — Le même, *Hist.*, lib. IV, cap. III et liv. V, chap. V. — Godescard, *Vies des Pères*, etc. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 1er juillet. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — *Hist. litt. de la France*, t. III, p. 26, 185, 372, 164.

GAL ou **GALL** (Saint), deuxième de ce nom, évêque de Clermont-Ferrand, vivait dans le septième siècle. Il fut élu évêque de Clermont en 650, et est honoré comme saint dans son diocèse, à la date du 1er novembre. On a de lui une *Lettre adressée à saint Didier, évêque de Cahors*, qu'Usserius attribue faussement à saint Gall d'Hibernie.

Usserius, *Epistolæ Hibernicæ*, p. 16. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 563. — Godescard, *Vies des Pères*, t. VII, p. 3.

GALAND. *Voy.* GALLAND.

GALANTI (*Joseph-Marie*), publiciste italien, né à Campobasso, le 25 novembre 1743, mort à Naples, le 6 octobre 1806. Il débuta de bonne heure dans la carrière littéraire. Ses premiers travaux furent les *Éloges* de Voltaire et de D'Alembert. Dégoûté des obstacles que les libraires napolitains apportaient à la publication de ses écrits, Galanti se fit imprimeur, et prépara une édition complète des œuvres de Machiavel, précédée d'une notice en faveur de cet éminent publiciste. Le gouvernement l'empêcha de donner suite à ce projet, en fermant l'imprimerie de Galanti. Il se livra alors tout entier aux études historiques et économiques, et publia, en 1786, le premier volume de sa *Description géographique et politique du royaume des Deux-Siciles*, qui ne tarda pas à être traduite en français, en allemand et en anglais. Galanti était désigné pour devenir ministre des finances du roi Ferdinand II, lorsque éclata la révolution de 1799. Fidèle à ses convictions politiques, il se montra favorable à la République Parthénopéenne, ce qui lui valut la disgrâce de Ferdinand II, pendant le temps, assez court, où ce prince fut réintégré en possession de ses États. Lors de la se-

conde conquête de Naples par les Français, Napoléon Ier appela Galanti au conseil d'État; mais ces nouvelles fonctions exigeaient une docilité qui répugnait à l'indépendance de son caractère. On ne tarda pas à les lui retirer, pour lui donner en échange la sinécure de bibliothécaire du conseil d'État. Il mourut dans cet emploi. On a de Galanti : *Elogio storico d'Antonio Genovesi* (Naples, 1771, Venise, 1774, Florence, 1781); — *Elogio di Macchiavelli* (Naples, 1779); — *Descrizione della provincia di Molise*, etc. (Naples, 1780); — *Nuova Descrizione istorica e geografica d'Italia* (Naples, 1782); — *Saggio sull' Istoria dei primi Abitanti d'Italia* (Naples, 1783 et 1789); — *Descrizione geografica e politica delle Due-Sicilie* (Naples, 1786 à 1793, 4 vol.); — *Testamento del Foro* (Naples, sous la fausse date de Venise, 1806); etc. G. VITALI.

Enciclopedia popolare di Torino. — Colletta, *Storia del Regno di Napoli*, etc.

GALATON (Γαλάτων), peintre grec, de l'époque alexandrine. D'après Élien et le scoliaste de Lucien, il composa un tableau qui représentait *Homère vomissant et d'autres poëtes recueillant ce qui tombait de sa bouche.* On peut placer avec certitude Galaton sous les Ptolémées, et son tableau avait sans doute pour objet de tourner en ridicule les poëtes épiques alexandrins.

Meyer, *Kuntsgeschichte*, vol. II, p. 193. — O. Müller, *Archäol. d. Kunst*, 163, n. 3.

GALAUP DE CHASTEUIL, famille provençale, originaire du Languedoc (1). Voici les principaux de ses membres :

GALAUP (*Antoine Ier* DE), le premier connu de cette famille, mort le 9 juillet 1530. Il revenait avec sa compagnie franche de la conquête du royaume de Naples, lorsqu'en 1495 il s'arrêta à Aix (Provence), et y épousa (15 février 1498) Marie des Andreas (de Sandras), d'une des plus nobles familles du pays. Il fit alors venir d'Agen un de ses frères, *Jacques* de Galaup, et le maria aussi à une riche héritière provençale (2). Antoine de Galaup s'était signalé en diverses occasions : il eut la réputation de *preux chevalier*, du goût pour les lettres, ce qui était assez rare parmi ses contemporains. Il composa une histoire de son temps et un abrégé de celle de France jusqu'à Louis XII. Ces deux ouvrages malheureusement sont restés manuscrits. Le testament d'Antoine Galaup est daté du 15 juin 1527.

GALAUP (*Antoine II* DE), fils du précédent, mort en 1576. Il eut les mêmes inclinations que son père pour les lettres et pour les armes. Il épousa Françoise de Just, et fonda avec elle la maison de Miséricorde à Aix. Il acquit la terre de Chasteuil, et Charles IX lui en donna l'investiture par lettres patentes du 4 mars 1574. Il avait pour ami Melin de Saint-Gelais, et composa des vers assez bons, selon ses contemporains, mais perdus aujourd'hui. Il laissa trois fils, *Antoine III*, qui mourut sans postérité, *Louis* (*voy.* l'article suivant), et *Sauveur*, capitaine de cavalerie, qui se noya dans le Rhône.

(1) Quelques héraldistes lui donnent, mais sans motifs, une origine napolitaine.

(2) Cette branche est éteinte.

GALAUP DE CHASTEUIL (*Louis*), second fils d'Antoine II, littérateur français, né à Aix (Provence), en 1555, mort en 1598. Il s'attacha à Henri IV, auquel il rendit de grands services dans sa lutte contre la Ligue et les Espagnols. En 1590, Galaup insista auprès du duc de Savoie pour en faire un allié de la France. Henri IV le nomma, en 1594, conseiller d'État. Galaup fut enterré dans l'église des Dominicains d'Aix. Il avait eu huit enfants de Françoise de Cadenet de Lamanon, qu'il avait épousée le 22 avril 1584. « Il fut, dit Fauchet, un des plus savants hommes de son temps et avait un merveilleux génie pour les inscriptions, les devises et la poésie. » On a de lui : *Imitation des Psaumes de la Pénitence royale;* Paris, 1595, in-4°, dédiée à Henri IV, réimprimée sous le titre de *La Pénitence royale;* — *Histoire de la ville d'Aix :* non achevée; ce qu'il en avait composé fut imprimé en 1622, sous le titre de *Recherches et Antiquités de la Ville capitale de Provence*, par Jean de Galaup, fils de l'auteur; — *Les Amours d'Apollon et de Cassandre :* c'est une histoire généalogique en vers et dédiée à Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie; et une grande quantité de *Sonnets*, *Odes*, *Stances*, *Mascarades* et *Dialogues*. Le président Fauchet lui dédia son *Discours des Armes et des bâtons des anciens chevaliers.*

GALAUP DE CHASTEUIL (*Jean*), fils du précédent, jurisconsulte français, mort en août 1646. Il devint procureur général en la cour des comptes, aides et finances de Provence, et fut l'ami intime de Peiresc, de Malherbe et de Du Vair. Il avait épousé Isabeau de Puget de Saint-Marc, dont il eut trois fils, *Hubert*, *François* et *Pierre*, remarquables à divers titres. « Il s'acquit, dit Moréri, beaucoup de réputation par sa sagesse, par son érudition, par sa probité. Il savait la jurisprudence civile et canonique et les langues, et s'était acquis une grande connaissance de l'antiquité et des médailles. Il composa de beaux vers, prononça des discours très-éloquents, et fit briller dans ses inscriptions toute la majesté de celles des anciens. » On a de lui : *Discours sur les Arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée de Louis XIII en* 1622; Aix, 1624, in-fol.

Fauchet, *Antiquités de France.* — Nostradamus, *Histoire de Provence.* — Pitton, *Histoire d'Aix.* — Bouche, *Histoire de Provence.* — *Histoire des Hommes illustres de la Provence*, p. 866. — Moréri, *Le grand Dictionnaire universel.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, n° 26353.

GALAUP DE CHASTEUIL (*François Ier*), second fils de Louis, orientaliste français, né à

Aix, le 19 août 1588, mort à Marlicha, au mont Liban, le 15 mai 1644. Il apprit la philosophie et les lettres, et se fit recevoir docteur en droit. Il se perfectionna dans la langue hébraïque, étudia les mathématiques et l'astrologie. Il s'appliqua ensuite à comprendre l'Écriture Sainte selon le sens littéral. Il se retira à la campagne avec Peiresc, son ami; ils firent ensemble de savantes observations sur le Pentateuque samaritain, que le père Minuti, minime, venait d'apporter du Levant. Son goût pour la solitude et les lettres orientales le décida, en 1631, à partir avec le comte de Marcheville, qui se rendait en ambassade à Constantinople. Dans cette ville, François de Galaup eut de nombreuses conférences avec de savants rabbins et les Arméniens les plus érudits. Il se rendit à Seïde (1), ville maritime du pachalick d'Acre, et de là au mont Liban. Il se mit sous la direction du P. Élie, religieux de Saint-Antoine et curé d'Héden, et mena la vie d'un anachorète. Sa vertu lui mérita l'estime des Maronites, qui après la mort de leur patriarche, Georges Amira, voulurent lui confier la direction suprême de leur Église. Galaup déclina cet honneur, et se retira dans un monastère de Carmes déchaussés, où il mourut. Son tombeau est resté un lieu de pèlerinage. Il laissa plusieurs commentaires sur la Bible en différentes langues : ils sont demeurés manuscrits entre les mains des Carmes. La biographie de François Galaup de Chasteuil a été écrite par Gaspard Augeri, sous ce titre : *La Vie du solitaire provençal François Galaup de Chasteuil;* Aix, 1657 et 1673, et par le P. François Marchetti, oratorien, sous celui de *Vie de François Galaup de Chasteuil, solitaire du mont Liban;* Aix, 1658, in-8°, et Paris, 1666, in-12. Cet ouvrage, revu par Antoine Arnauld, est rare et très-estimé.

Dictionnaire de la Provence. — Le P. Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Carmelitarum excalceatorum.*

GALAUP DE CHASTEUIL (Le chevalier *François II*), second fils de Jean, officier et traducteur français, né en 1626, mort à Verceil, en 1678. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit la carrière des armes. Il entra en 1644 dans l'ordre de Malte, et se distingua contre les mahométans. Le grand-maître Paul Lascaris de Castellar lui décerna la croix d'or de Saint-Jean de Jérusalem. Galaup de Chasteuil revint en France, et s'attacha au service du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Condé étant passé aux Espagnols (octobre 1652), Galaup arma un bâtiment à Toulon, et, sous le pavillon de Saint-Jean, fit la course contre les musulmans. Il y gagna renommée et profit durant six années : il fut enfin pris par les Algériens, qui le gardèrent deux ans en esclavage, puis le relâchèrent contre rançon. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, l'accueillit, le créa capitaine-major du régiment de la Croix-Blanche, et après la journée de Saint-Bernard, dans laquelle Galaup se distingua, il lui accorda une pension de 2,000 livres. Le duc le choisit ensuite pour précepteur de son fils Victor-Amédée, prince de Piémont. Galaup mourut jeune encore; il était très-versé dans les langues orientales, « possédait parfaitement, dit Moréri, la philosophie platonicienne, avait du goût pour la littérature et s'égayait souvent avec les Muses ». Il a laissé une traduction des Petits prophètes; une de Pétrone; la *Thébaïde* de Stace, en vers français; et plusieurs pièces de poésie.

Histoire des Hommes illustres de la Provence.

GALAUP DE CHASTEUIL (*Pierre*), troisième fils de Jean, poëte français, né en 1643, mort à la fin de juillet 1727. Il fit ses premières armes en Candie, contre les Turcs et sous les ordres du duc de La Feuillade, commandant les Français accourus au secours des Vénitiens en 1668. Il fut l'ami de Boileau, de La Fontaine, de Furetière, de Mlle de Scudéri, etc. Vers 1674, il se retira en Provence, où il termina paisiblement une longue carrière. On a de lui : *Ode sur la Prise de Maëstricht;* Paris, 1673. Cette ode, en patois provençal, est vraiment remarquable par l'élégance et la facilité. Elle commence ainsi :

> Musos, qu'eis bors de Durenço,
> Au tems de voestreis beoux jours
> Cantavias de la Prouvenço
> Leis guerros et leis amours;
> Doctos filhos de memori,
> Fés que vouestro ancieno glori
> Ressuoite din meis vers,
> Et que din vouestre lengagi
> Aqués enca l'avantagi
> De charmar tout l'univers.

— *Discours sur les Arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix, à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry;* Aix, 1701, in-fol. L'auteur déclare être l'architecte de ces arcs; il donne une histoire complète de la *Cour d'Amour;* traite de l'origine de la rime française, et éclaircit quelques points de l'histoire de Provence. Cet ouvrage fut l'objet d'une vive critique de la part de Pierre-Joseph de Haitze ou d'Hache, sous le titre de *Lettre critique de Sextius le Salyen à Euxenus le Marseillois* (1); — *Réflexions sur le libelle intitulé* : Lettre critique de Sextius à M. D. S. C. D. R. A. P. D. P. (M. de Suffren, conseiller du roi au parlement de Provence); Cologne, 1702, in-12; — *Histoire des Troubadours ou Poëtes provençaux*, composée sur les anciens manuscrits, avec quelques pièces de chaque auteur; cette histoire ne paraît pas avoir été publiée; — *Apologie des anciens Historiens et des Troubadours ou Poëtes provençaux, servant de réponse aux* Dissertations de Pierre-Joseph de Haitze; Avignon et Aix, 1764, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France,* t. II, n°s 26495, 26497; t. IV, n°s 47258, 47259. — *Histoire des*

(1) L'ancienne *Sidon*, célèbre cité phénicienne.

(1) *Euxenus* était le sieur de Roissy.

Hommes illustres de Provence. — Bougerel, *Mémoires de Littérature*, t. VIII.

GALBA, nom d'une famille patricienne de la maison sulpicienne (GENS SULPICIA). Les membres connus de cette famille sont :

GALBA (*Publius Sulpicius Maximus*), homme d'État romain, né vers 250 avant J.-C., mort vers 190. Il fut élu consul en 211, quoiqu'il n'eût encore occupé aucune magistrature curule. Il entra en charge aux ides de mars. Les deux consuls devaient d'abord avoir l'Apulie pour province; mais le sénat, qui ne craignait plus Annibal, décida qu'il suffisait d'un seul consul en Apulie, et que l'autre irait en Macédoine. Cette dernière province échut à Galba. A la fin de son consulat, quoique son commandement eût été prorogé pour l'année suivante, il reçut l'ordre de licencier son armée et de ne garder qu'une seule légion et les soldats de la flotte. Pour compenser le manque de forces, on mit à sa disposition une somme d'argent. Avec des moyens aussi faibles, il fut réduit à l'inaction pendant l'année 210. Ses succès se bornèrent à la prise de l'île d'Égine, qu'il donna aux Étoliens, amis des Romains. Il tenta vainement de secourir Echinus, assiégé par Philippe de Macédoine. Son commandement fut encore prorogé en 209, et fut étendu à la Grèce comme à la Macédoine. Galba envoya mille Romains combattre avec les Étoliens, à la bataille de Lamie, tandis que lui-même stationnait à Naupacte. Il quitta cette position pour ravager le nord du Péloponnèse, et se hâta d'y revenir à l'approche de Philippe. Ce prince ayant été forcé, par une irruption des barbares, de rentrer en Macédoine, Galba fit voile pour Égine, où il rejoignit la flotte d'Attale et tous deux prirent leurs quartiers d'hiver.

Au printemps de 208, Galba et Attale, avec leurs flottes réunies, au nombre de soixante vaisseaux, se dirigèrent sur Lemnos, et ensuite sur Orée, dont Galba s'empara par trahison. Encouragé par ce facile succès, il fit aussi une tentative sur Chalcis, mais il se trouva bientôt en présence de difficultés insurmontables, et se retira dans le port de Cynus en Locride. Vers le même temps, Attale fut rappelé en Asie par une invasion de Prusias dans le royaume de Pergame. Galba revint alors à Égine, et resta encore plusieurs années en Grèce sans y rien faire de remarquable. Les Romains abandonnaient les Étoliens à eux-mêmes.

En 204 Galba quitta la Grèce, où il eut pour successeur le proconsul P. Sempronius. L'année suivante, on lui conféra la dictature avec mission de tenir les comices et de rappeler de Sicile Cneius Servilius. En 200 il fut élu consul pour la seconde fois, et obtint la Macédoine pour province. Le peuple, mal remis des fatigues et des périls de la lutte contre les Carthaginois, voyait avec peine une nouvelle guerre; cependant elle fut décrétée par le sénat. Galba eut le droit de prendre tous les vétérans de Scipion qui consentiraient à le suivre. Dès son arrivée sur les côtes de la Grèce, il rencontra des ambassadeurs athéniens qui venaient lui demander secours contre Philippe. Il leur envoya C. Claudius Centho, avec vingt vaisseaux et mille hommes. Puis, comme l'automne approchait, il prit ses quartiers d'hiver à Apollonie. Au commencement du printemps de 199, il pénétra dans la Dassaretie, et y rencontra l'armée macédonienne. Les Romains éprouvèrent d'abord un échec; mais ils parvinrent à forcer les défilés de Eordea, et Philippe, qui avait failli perdre la vie en les défendant, se hâta de demander une trêve; puis, sans attendre la réponse de Galba, il décampa pendant la nuit. Galba n'osa pas s'enfoncer au cœur de la Macédoine, et, après avoir perdu beaucoup de temps à prendre des places sans importance, il vint reprendre ses quartiers d'hiver à Apollonie. Galba quitta la Macédoine en 198; il y revint en 197 comme légat de Flamininus, et fut aussi un des dix commissaires chargés de régler les différends de Rome et de la Macédoine. En 193, Galba et Tappulus, envoyés en ambassade auprès d'Antiochus, eurent à Éphèse des conférences avec Minion, plénipotentiaire du roi de Syrie. Le résultat de ces conférences fut la guerre. C'est le dernier fait connu de la vie de Galba.

Tite-Live, XXV, 41; XXVI, 1, 28; XXVII, 7, 10, 22, 31-33; XXVIII, 5-7; XXIX, 12; XXX, 24; XXXI, 4-8, 14, 22, 27, 37-40; XXXII, 28; XXXIII, 24; XXXIV, 59; XXXV, 13, 14, 16. — Polybe, VIII, 3; IX, 6, etc., 42; X, 41; XVI, 24; XVIII, 6; XXIII, 8. — Appien, *Maced.*, 2, etc. — Eutrope, III, 14. — Orose, IV, 17.

GALBA (*Ser. Sulpicius*) fut élu édile curule en 208 av. J.-C. Trois ans plus tard il fit partie de l'ambassade envoyée à Attale pour solliciter son alliance dans la guerre contre Philippe. Il fut élu souverain pontife en 203, et mourut en 198.

Tite-Live, XXVII, 21; XXIX, 11; XXX, 26; XXXI. 7.

* **GALBA** (*Ser. Sulpicius*), édile curule en 188 avant J.-C. Lui et son collègue P. Claudius Pulcher consacrèrent dans le temple d'Hercule douze boucliers dorés, sur le produit des amendes infligées aux fournisseurs pour avoir accaparé le grain. L'année suivante, il fut nommé préteur urbain, et en 185 il sollicita sans succès le consulat.

Tite-Live, XXXVIII, 35, 42; XXXIX, 5, 32.

GALBA (*Ser. Sulpicius*), général romain, né en 190 avant J.-C., mort vers 135. Il fut tribun militaire sous Paul Émile, auquel il était personnellement hostile. Après la défaite de Persée, il s'opposa, mais inutilement, au triomphe du vainqueur. Préteur en 151, il reçut l'Espagne pour province, avec mission de faire la guerre aux Celtibériens. Aussitôt arrivé, il courut au secours des sujets romains, qui étaient harcelés par les Lusitaniens. Il repoussa ceux-ci, mais il eut l'imprudence de les poursuivre avec une armée épuisée et indisciplinée, et perdit sept mille hommes dans une rencontre. Il rassembla les restes de son armée, et prit ses quartiers d'hi-

ver à Conistorgis. Au printemps de 150, il pénétra de nouveau en Lusitanie, et ravagea le pays. Cette campagne fut signalée de la part du préteur romain par un des plus atroces actes de trahison dont l'histoire fasse mention. Les Lusitaniens lui envoyèrent une ambassade, déclarant qu'ils se repentaient d'avoir violé le traité conclu avec Attilius, et promettant de l'observer religieusement. Galba les reçut avec bienveillance, s'apitoya sur leur misère, qui les forçait de se livrer au brigandage, de faire la guerre, de violer les traités. « Je ne doute pas, leur dit-il, que la stérilité de votre territoire ne vous ait poussés à cela; aussi je vous donnerai de bonnes terres comme à des amis dans le besoin et je vous distribuerai dans trois cantons très-fertiles. » Les Lusitaniens, séduits, se divisèrent en trois bandes, et se rendirent dans les localités que leur avait assignées le préteur. Là ils furent enveloppés par des soldats romains et égorgés. Très-peu échappèrent; mais parmi les survivants se trouvait Viriathe, qui devait venger le meurtre de ses compatriotes. « Galba, dit Appien, donna quelque peu de son butin aux soldats, un peu à ses amis, et garda le reste pour lui, quoiqu'il fût presque le plus riche des Romains; mais même dans la paix, dit-on, il était toujours prêt à mentir et à se parjurer pour de l'argent. Odieux à tous et mis en jugement, il échappa grâce à ses richesses. » En effet, à son retour à Rome, Galba fut, pour sa conduite à l'égard des Lusitaniens, cité en justice par le tribun A. Scribonius. Caton, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, prononça contre lui un vigoureux discours. L'accusé prodigua l'argent aux juges, fit paraître devant le peuple ses enfants, qui demandèrent sa grâce, et fut acquitté. Élu consul en 144 avec L. Aurelius Cotta, il disputa à son collègue la direction de la guerre contre Viriathe. Le sénat trancha la question en laissant la conduite de cette guerre à Quintus Fabius Maximus Æmilianus, consul de l'année précédente. Galba parla en 138 en faveur des publicains; c'est le dernier acte que l'on connaisse de sa vie, et on ignore l'époque de sa mort. Cicéron parle de son éloquence avec les plus grands éloges, et le cite comme le premier véritable orateur qu'aient possédé les Romains.

Appien, *Hispan.*, 58-60. — Tite-Live, XLV, 35-36; *Epit.*, 49. — Suétone, *Galba*, 3. — Orose, IV, 20. — Valère-Maxime, VIII, 1. — Plutarque, *Cato major*, 15. — Corn. Nepos, *Cat.*, 3. — Aulu-Gelle, I, 12, 23; XIII, 24. — Cicéron, *De Orat.*, I, 10, 13, 53, 60; II, 2, 65; III, 7; *Brutus*, 22-24, 33, 86, 97; *Orat.*, 30; *Ad Att.*, XII, 5; *Pro Murena.*, 28; *Tuscul.*, I, 3; *Acad.*, II, 16; *De Republica*, III, 30; *ad Herennium*, IV, 5. — Fronton, *Epist.* — Meyer, *Fragm. Orat. Rom.*, p. 120, 164.

* **GALBA** (*Ser. Sulpicius*), fils du précédent, succéda à Calpurnius comme préteur en Espagne, et fut consul en 108 avant J.-C. En l'an 100, pendant les troubles excités par Appuleius Saturninus, il prit les armes, et défendit la république contre les insurgés.

Appien, *Hispan.*, 99. — Jul. Obsequens, 100. — Cicéron, *pro Rab.*, 17.

* **GALBA** (*C. Sulpicius*), gendre de P. Crassus Mucianus, fut questeur en 120 avant J.-C. Pendant les négociations avec Jugurtha, il fut accusé de s'être laissé corrompre par le prince numide, et fut condamné en 110 par une loi Mamilia. La défense de Galba dans ce procès, lue par Cicéron dans son enfance, lui plut tellement qu'il l'apprit par cœur. A l'époque de sa condamnation, il appartenait au collége des pontifes. Il fut le premier prêtre condamné à Rome par un jugement public.

Cicéron, *Brutus*, 26, 33, 34; *De Orat.*, I, 56.

* **GALBA** (*P. Sulpicius*) fut désigné en 70 avant J.-C. pour être un des juges de Verrès; celui-ci le récusa. Cicéron l'appelle un juge honnête, mais sévère, et dit qu'il occupa une magistrature dans cette même année.

On cite vers la même époque un GALBA compétiteur de Cicéron pour le consulat, puis pontife en 57 et augure en 49; et un GALBA légat de Sylla dans la guerre contre Mithridate. On ne sait si ces trois personnages ne sont réellement qu'un seul.

Cicéron, *in Verr.*, I, 7, 10; *De Petit. Cons.*, 2; *Ad Att.* I, 1; IX, 9; *De Harusp. Resp.*, 6. — Asconius, *in Cic. In Tog. cond.*, p. 82. — Appien, *Mithrid.*, 43.

* **GALBA** (*Ser. Sulpicius*), général romain, vivait vers 50 avant J.-C. Il était petit-fils du Ser. Sulpicius Galba qui se rendit célèbre par le meurtre des Lusitaniens. Lieutenant de César au commencement de la guerre des Gaules en 58, il marcha contre les Nantuates, les Véragres et les Séduniens; il les défit, et n'en fut pas moins forcé de ramener son armée dans le pays des Allobroges. En 54 il fut préteur urbain. En 49 il se présenta pour le consulat; mais les rapports d'amitié qu'il avait eus avec Jules César firent échouer sa candidature. Il était l'ami de Decimus Brutus et de Cicéron. Au rapport de Suétone, il entra dans la conspiration contre César. Il commandait la légion Martia pendant la guerre de Modène, et il a raconté cette campagne dans une lettre adressée à Cicéron.

César, *Bel. Gal.*, III, 1, 6; VIII, 50. — Dion Cassius, XXXVII, 48; XXXIX, 5, 65. — Cicéron, *Ad Fam.*, VI, 18; X, 30; XI, 18; *Philip.*, XIII, 16. — Valère-Maxime, VI, 2. — Suétone, *Galba*, 3. — Appien, *Bel. civ.*, II, 113.

* **GALBA** (*Sulpicius*), historien romain, fils du précédent, vivait vers l'an 20 avant J.-C. Il consacra sa vie à des études littéraires, et ne s'éleva pas au-dessus de la dignité de préteur. Il composa un ouvrage historique que Suétone appelle *multiplex nec incuriosa historia*. On ignore quel en était le sujet.

Suétone, *Galba*, 3.

* **GALBA** (*C. Sulpicius*), fils du précédent, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Il fut consul en l'an 22 de J.-C. avec D. Haterius Agrippa. « Il fut, dit Suétone, un avocat laborieux, d'ailleurs médiocrement éloquent, petit de taille et bossu. Il eut d'abord pour femme Mummia Achaïca, petite-fille de Catulus, et arrière-petite fille de L. Mummius, qui détruisit Corinthe. Il épousa ensuite Livia Ocellina, aussi riche que belle. Celle-ci, dit-on, le rechercha

elle-même, à cause de sa noblesse, et avec plus d'ardeur encore depuis le jour où, pressé par ses instances, il retira ses vêtements à l'écart et lui fit voir sa difformité, pour éviter le reproche de l'avoir trompée. Il eut d'Achaïca deux fils, Caïus et Servius. Caïus, l'aîné des deux, fut obligé de quitter Rome, où il s'était ruiné. Tibère s'étant opposé à ce qu'il tirât au sort à son tour un gouvernement proconsulaire, il se donna la mort. » Comme il n'est nulle part ailleurs fait mention de ce consulat de Caïus, on suppose que Suétone a fait une méprise et confondu le fils avec le père, qui, au rapport de Tacite, mit fin à ses jours, en 36.

Suétone, *Galba*, 3. — Tacite, *Annal.*, VI, 40.

GALBA (*Servius Sulpicius*), empereur romain, fils du précédent, né le 24 décembre de l'an 3 avant J.-C., dans une villa près de Terracine, mort le 15 janvier 69 après J.-C. Il fut adopté par sa belle-mère, Livia Ocellina, parente de l'impératrice Livie, et prit le nom de Lucius Livius Ocella, qu'il garda jusqu'à son avénement. Cette adoption, qui le rapprochait de la maison impériale, lui facilita l'accès des honneurs et lui permit d'espérer le pouvoir suprême. Il était encore enfant lorsqu'un jour Auguste lui dit, en grec : « Toi aussi, mon fils, tu goûteras de l'empire. » On prétend aussi que Tibère, apprenant de ses devins que Galba régnerait, mais dans un âge avancé, s'écria : « Qu'il vive ! cela ne nous regarde pas. » Galba fut investi des offices curules avant l'âge légal. Préteur (1) à vingt ans, il obtint en sortant de charge le gouvernement de l'Aquitaine. De retour à Rome, il continua de jouir de la protection de Livie. Cette princesse lui légua en mourant, si l'on croit Suétone, 50 millions de sesterces (10 millions de francs); mais Tibère, exécuteur testamentaire, trouva moyen de réduire le legs à 500,000 sesterces (100,000 fr.), qu'il ne paya même jamais. Malgré cette spoliation, Galba, héritier de l'immense fortune de Livia Ocellina, fut un des plus riches patriciens de Rome. Il épousa Lepida, et en eut deux enfants. Il les perdit ainsi que sa femme, et ne voulut jamais se remarier, bien qu'Agrippine, alors veuve de Domitius, le recherchât avec une insistance qui, au dire de Suétone, révolta les dames romaines. Il obtint en 33 le consulat, et reçut de Caligula en 39 le commandement des armées de Germanie. Il rétablit la discipline parmi les soldats, affecta dans sa manière de vivre la simplicité d'un vieux Romain, et dans l'exercice de la justice se montra sévère jusqu'à la cruauté. Quelques succès obtenus contre les barbares, des qualités qui, selon le mot de Tacite, étaient moins des vertus que l'absence de certains vices, les avantages réunis de la naissance et de la richesse, le signalaient dès lors comme le plus digne d'occuper la première place de l'État. L'empire lui fut offert à la mort de Caligula; il eut la sagesse de le refuser. Claude lui sut si bon gré de sa modération, qu'il le reçut au nombre de ses plus intimes amis. Il lui donna le proconsulat d'Afrique, place que Galba garda deux ans, et dans laquelle il montra ses qualités ordinaires : de l'activité, du zèle pour le rétablissement de la discipline, de la fermeté dans l'administration. Au retour, il obtint les ornements du triomphe et des dignités sacerdotales; il entra dans les colléges des *Quindecemviri*, des *Sodales Titii* et des *Augustales*. Sous Néron, il se tint à l'écart, s'attendant à une proscription et toujours prêt à la fuite; mais l'empereur, qui, suivant Plutarque, ne craignait pas encore les personnes puissantes, lui donna en 61 le gouvernement de l'Espagne Tarraconnaise. Galba resta huit ans dans ce pays. Il administra d'abord avec une sévérité excessive; puis il se relâcha, et, soit faiblesse de l'âge, soit crainte d'éveiller par trop d'activité les soupçons de Néron, il laissa piller sa province par les intendants impériaux, tout en donnant à entendre qu'il blâmait ces exactions, et que s'il ne s'y opposait pas, c'était pour ne pas attirer sur lui les rigueurs du prince. « Personne, disait-il, n'est appelé à rendre compte de son oisiveté. » Il évita ainsi de se compromettre, et continua de jouir d'une grande considération, surtout auprès du sénat. Lorsque Vindex, au mois de mars 68, donna le signal d'un soulèvement contre Néron, Galba reçut en même temps deux messages : l'un du gouverneur d'Aquitaine, qui lui demandait des secours contre l'insurrection gauloise; l'autre du chef des rebelles, qui lui faisait offrir la couronne impériale. Il hésita d'abord ; puis, informé que Néron avait secrètement chargé ses intendants de le faire assassiner, il se laissa proclamer empereur, et prit le titre de lieutenant du sénat et du peuple. Il donnait de la sorte à son usurpation une certaine teinte de légalité. Il s'entoura de personnes âgées et expérimentées, et en forma un corps consultatif, qui lui servit de sénat; il voulut avoir pour gardes de jeunes chevaliers. Ces mesures, qui semblaient annoncer que Galba, au lieu de continuer le despotisme militaire des Césars, se rapprocherait autant que possible du régime républicain, lui firent beaucoup de partisans. Le sénat, qui, sur l'ordre de Néron, le déclara ennemi public, n'en mit pas moins son espoir en lui.

D'abord tout réussit à Galba. Sa province lui fournit des troupes. Othon, gouverneur de la Lusitanie, se déclara en sa faveur. Mais bientôt un grave événement le mit à deux doigts de sa perte. Vindex, vaincu par Verginius Rufus, se tua. Le vainqueur laissa ses soldats briser les images de Néron, et refusa l'empire pour lui-même, sans se prononcer pour Galba. Celui-ci lui écrivit, et lui demanda d'agir de concert, afin de conserver aux Romains l'empire et la liberté.

(1) Dans les jeux célébrés sous sa préture, il donna au peuple un amusement nouveau : ce fut le spectacle d'éléphants dansant sur la corde (*Novum spectaculi genus, elephantos funambulos edidit.* Suetone, *Galba*, 6).

On ne sait quelle fut la réponse de Verginius; mais après l'avoir reçue Galba se retira avec ses amis dans la ville de Clunia, découragé et pensant au suicide. Une nouvelle imprévue le dispensa de recourir à ce moyen désespéré. Un de ses affranchis, parcourant en sept jours la distance de Rome à Clunia, lui apprit qu'une révolution avait éclaté à Rome dans la nuit du 9 au 10 juin. La garde prétorienne, trompée par ses chefs, Nymphidius et Tigellinus, avait abandonné l'empereur; le sénat l'avait condamné à mort; et le dernier membre de la famille de César s'était fait tuer par son secrétaire. Bientôt des courriers des consuls lui apportèrent la décision par laquelle le sénat lui avait conféré la dignité impériale.

Galba était empereur; mais sa position restait très-difficile. Il avait pour lui le sénat, les chevaliers, la partie la plus honnête du peuple et celle que la clientèle rattachait aux grandes maisons. La populace lui était hostile, regrettait Néron et désirait des troubles. Les armées savaient maintenant qu'on pouvait faire des princes ailleurs qu'à Rome, et la guerre civile était imminente sur toutes les grandes frontières de l'empire. La garde prétorienne ressentait quelques remords d'avoir abandonné Néron, et entendait que sa trahison lui fût payée au prix convenu, c'est-à-dire 30,000 sesterces (6,000 fr.) pour chaque soldat de la garde, et 5,000 sesterces (1,000 fr.) par tête pour le reste de la garnison de Rome. Telles étaient les sommes énormes que Nymphidius avait promises au nom de Galba et à son insu. Aux exigences des soldats il faut ajouter l'ambition de Nymphidius lui-même, qui avait la prétention de gouverner sous Galba, ou de le renverser s'il ne le trouvait pas assez complaisant. Enfin, il régnait dans toutes les classes de la société cette agitation qui accompagne les grands changements politiques.

On s'attendait que Galba, pour faire face à ces difficultés, montrerait les grandes qualités que jusque là il avait cachées par prudence. Il resta ce qu'il était depuis quelques années; seulement, ses défauts, se déployant sur un plus grand théâtre, frappèrent tous les yeux. La confiance absolue qu'il avait en ses affranchis et en ses amis parut faiblesse de vieillard, son économie sembla de l'avarice, et l'on s'effraya de sa facilité à verser le sang.

Il se mit en route pour Rome, et voyagea lentement. Trois hommes se partageaient sa confiance et le pouvoir. Son affranchi, l'avide Icelus, Titus Vinius, qu'il fit préfet de prétoire, et qui, selon Tacite, était le plus détestable des hommes, et Lacon, qui en était le plus lâche, d'après le même historien. Ces trois personnages, égaux en crédit comme en vices, ne quittaient jamais l'empereur, de sorte que le peuple les appelait ses prédagogues. Tout se faisait par leur volonté; et comme ils ne s'entendaient pas toujours entre eux, la politique de Galba flottait, au gré de leurs passions et de leurs intérêts, d'une sévérité excessive à une douceur intempestive (1). Non-seulement ces trois ministres, mais tous ses affranchis et jusqu'à ses esclaves eurent sur le vieux Galba une déplorable influence, dont ils abusèrent pour s'enrichir. Tout fut mis à prix, les charges et les exemptions, les supplices des innocents et l'impunité des coupables. Ainsi on souffrit les mêmes maux que sous Néron, et on les excusa moins chez un prince de l'âge de Galba et dont on avait attendu une administration ferme et intègre.

Nymphidius, furieux de voir Vinius, Lacon et Icelus occuper une place à laquelle il prétendait, n'hésita plus à tenter une nouvelle révolution. Mais quand il osa demander l'empire pour lui-même, il trouva tout le monde contre lui; les prétoriens le massacrèrent. Galba prit prétexte de cette tentative pour se défaire de Cingonius Varron, consul désigné, de Mithridate, roi du Pont, qui, dépouillé de ses États, tâchait de les recouvrer par ses intrigues, et de Petronius Turpilianus, personnage consulaire. Les deux premiers étaient les amis et probablement les complices de Nymphidius; le dernier n'était coupable que d'une trop longue fidélité à Néron; mais tous trois parurent innocents, parce qu'ils avaient été mis à mort sans jugement. Une exécution plus atroce que ces meurtres isolés marqua la dernière étape de la longue route de Galba. Les soldats de la marine, dont Néron avait formé une légion, s'avancèrent au-devant de l'empereur jusqu'à une lieue de Rome, et demandèrent à être maintenus dans leur nouvelle organisation. Galba s'y refusa; et comme ils insistaient avec des menaces, il les fit entourer et charger par sa cavalerie. Les soldats posèrent les armes, et furent décimés. Suivant Dion Cassius, il en périt sept mille. Aux réclamations des prétoriens Galba avait répondu : « Je choisis mes soldats, je ne les achète pas. » Après le massacre des troupes de la marine, on pensa qu'il faisait égorger ses soldats pour se dispenser de les payer. Sans doute l'avarice seule n'avait pas inspiré cette cruelle résolution; il y avait été déterminé par sa dureté naturelle et par le désir d'effrayer l'armée, dont il redoutait et détestait la puissance excessive. Porté au trône par le sénat, il favorisait les idées dont ce grand corps était le représentant. Cette tendance politique se manifesta bientôt par un acte décisif. Les provinces étaient agitées. Des tentatives d'usurpation eurent lieu en Afrique et en Germanie, et quoique réprimées aussitôt par la mort de Macer et par celle de Capiton, elles ne devaient pas tarder à renaître.

(1) Corneille a peint énergiquement, d'après Tacite, la puissance et l'avidité de ces trois favoris :

> Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,
> Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
> Et tous trois, à l'envi, s'empresser ardemment
> A qui dévorerait ce règne d'un moment.
>
> *Othon* (act. I, sc. I.)

Les légions de la haute Germanie refusèrent le serment. Cette nouvelle, apportée à Rome dans les premiers jours de janvier 69, hâta l'exécution d'un projet que Galba méditait depuis longtemps, celui d'adopter un successeur. Son choix se fixa sur Pison, jeune homme de mœurs sévères, qui descendait de Pompée et de Crassus, et dont le père, la mère et les deux frères avaient été mis à mort sous les empereurs précédents. Lui-même avait été exilé sous Néron.

Le 10 janvier il adopta solennellement Pison. L'admirable discours qu'il lui adressa à cette occasion a été conservé et sans doute arrangé par Tacite. Mais le fond doit être vrai. On y remarque les passages suivants : « Si l'immense corps de l'empire pouvait se tenir en équilibre sans un chef, j'étais digne de restaurer la république. Mais au point où la force des choses nous a conduits, tout ce que nous pouvons faire pour le peuple romain, c'est de me choisir, moi vieillard, un bon successeur, et toi, jeune homme, de donner à l'État un bon prince. Sous Tibère, Caïus, Claude, les Romains ont été comme la propriété héréditaire d'une seule famille. L'élection qui commence avec nous tiendra lieu de liberté.... Il n'en est point ici comme dans les autres monarchies, où une seule maison est souveraine, tandis que tout le reste est esclave. Tu commanderas à des hommes qui ne peuvent supporter ni une complète servitude ni une complète liberté. » Les sénateurs accueillirent cette adoption avec des transports de joie, les soldats par un sombre silence : ils savaient que cet avénement ne leur rapporterait aucune gratification. La moindre libéralité pouvait les gagner ; mais Galba ne voulut point se départir de la sévérité républicaine, qui convenait parfaitement à son avarice.

Le mécontentement des soldats ne pouvait tarder à éclater d'une manière terrible. La révolte était imminente et n'attendait qu'un chef. Ce chef fut Othon, irrité de n'avoir pas été adopté par Galba. Il n'eut pas même à conspirer ; il n'eut qu'à donner son assentiment au complot. Des officiers de la garde prétorienne prirent l'initiative, et s'entendirent facilement avec les légions et les cohortes auxiliaires. Le mouvement qui devait d'abord avoir lieu le 14 janvier au soir fut remis au lendemain. Le commandant en chef de la garde prétorienne, Lacon, aussi lâche qu'incapable, ne s'aperçut de rien, et repoussa les nombreux avis qui lui furent donnés. Il ne voulait pas que personne eût plus de perspicacité que lui. Quant à l'empereur il ne voyait que par les yeux de son préfet du prétoire.

Le 15 Galba faisait un sacrifice devant le temple d'Apollon lorsqu'on lui annonça qu'Othon se rendait au camp des prétoriens et que ceux-ci se soulevaient. Pison courut aussitôt haranguer la cohorte de la garde qui était de service au palais. Les soldats l'écoutèrent et prirent les armes, encore incertains peut-être de l'usage qu'ils en feraient. Des ordres furent rapidement expédiés aux légions et aux auxiliaires, et bientôt toute la garnison de Rome fut sur pied. La populace croyant le mouvement comprimé se pressa tumultueusement sur la place du palais en poussant des cris de mort contre Othon et ses complices. A l'intérieur du palais, tout était confusion. Vinius voulait qu'on s'y renfermât, qu'on y concentrât les troupes fidèles et qu'on attendît les insurgés ; Lacon et Icelus furent d'avis de marcher aux rebelles. Galba adopta ce parti, et l'événement prouva qu'il ne pouvait pas en choisir un plus mauvais. Pison prit les devants. A peine était-il parti qu'on annonça la mort d'Othon. La nouvelle était fausse ; et comme elle eut pour effet de hâter la sortie de Galba, on crut qu'Othon l'avait fait répandre à dessein.

Galba se fit porter en litière du côté du Forum. Sur sa route les fâcheux événements se succédèrent rapidement. Il apprit d'abord que les soldats de la marine s'étaient joints aux prétoriens. Les légions d'Illyrie refusaient l'obéissance. Les troupes de Germanie hésitaient. Pison, qui n'avait pas osé pénétrer dans le camp des prétoriens, rejoignit son père adoptif à l'entrée du Forum. Ces nouvelles alarmantes achevèrent de porter le trouble dans le cortége impérial. On mit en avant beaucoup de projets, et on n'en exécuta aucun. Pendant qu'on discutait au lieu d'agir, des cavaliers envoyés par Othon débouchèrent au galop sur le Forum. A cette vue la cohorte prétorienne qui escortait l'empereur se déclara pour Othon. La foule, chargée par les cavaliers, se dispersa. Galba renversé de sa litière roula par terre. On a rapporté diversement ses dernières paroles, dit Tacite, selon la haine ou l'admiration qu'on avait pour lui. Les uns prétendent qu'il demanda hautement quel était son crime, et quelques jours pour payer le *donativum ;* la plupart disent qu'il fut le premier à présenter sa tête aux meurtriers, en les excitant à frapper, si c'était pour le bien de l'État. Mais les meurtriers ne s'inquiétèrent pas de ses paroles. » Le malheureux empereur fut égorgé. Les soldats s'acharnèrent sur son corps lorsque la tête était déjà séparée du tronc. Un centurion de prétoriens (seul exemple de fidélité dans cette triste journée) se fit tuer pour donner à Pison le temps de s'enfuir dans le temple de Vesta : dévouement inutile. Pison, bientôt rejoint par des émissaires d'Othon, fut égorgé à son tour. Tandis que le sénat et le peuple se précipitaient vers le camp des prétoriens pour saluer le nouvel empereur, le corps mutilé de Galba restait abandonné aux outrages de la populace et des soldats. Un de ses intendants, Argius, le recueillit pendant la nuit, et lui donna une humble sépulture. Sa tête, retrouvée le lendemain, fut réunie au corps déjà brûlé (1).

(1) Après la mort d'Othon, on érigea une statue à Galba, et de grands honneurs furent rendus à sa mémoire. « Le peuple, dit Tacite, promena autour des temples ses

Ainsi finit Galba, à l'âge de soixante-douze ans et après sept mois d'un règne qui fut une réaction légitime au fond, mais fort mal conduite, contre le despotisme militaire des Césars. Ce prince montra quelques bonnes intentions et nulle grande qualité. Il eut le malheur d'exciter d'immenses espérances et de n'en réaliser aucune. Tacite l'a dit avec sa concision habituelle : « Tant qu'il fut simple citoyen, il parut au-dessus de la condition privée, et on l'aurait unanimement jugé digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur. » Léo JOUBERT.

Tacite, *Hist.*, I, 1-49. — Dion Cassius, LXIV, 1-6. — Suétone, *Galba*. — Plutarque, *Galba*. — Aurélius Victor, *De Cæs.*, 6. — Eutrope, VII, 10. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. I. — Niebuhr, *Leçons sur l'Histoire romaine*, t. II.

* **GALBOIS** (*Nicolas-Marie-Mathurin*, baron), général français, né à Rennes, le 17 mai 1778, entra en 1798 dans un régiment de chasseurs avec le grade de maréchal des logis, et franchit rapidement les premiers degrés de la hiérarchie militaire. Il fit avec distinction les campagnes de 1798 à 1804, attaché d'abord à l'expédition d'Irlande, puis à l'armée d'Angleterre et des Côtes, et se signala en Allemagne en 1805, en Prusse et en Pologne les deux années suivantes. En 1808 il passa à l'armée d'Espagne, et suivit son régiment à la grande armée en 1809. Chef d'escadron après les guerres de 1810 et 1811 dans la Péninsule, il fit en cette qualité la campagne de Russie. Créé baron de l'empire et nommé colonel du 6e régiment de lanciers, il fit avec ce corps les campagnes de Saxe et de Silésie, en 1813 et celle de 1814 en France. Blessé à Waterloo, il fut mis en disponibilité après la seconde restauration. Il resta dans cette position, s'occupant d'agriculture, jusqu'à la révolution de juillet 1830. Le 2 avril 1831 il fut promu au grade de maréchal de camp, et reçut le commandement du département de l'Aisne. Envoyé en Afrique en 1837, il fut chargé de l'occupation de Blidah, et appelé l'année suivante au commandement supérieur de la province de Constantine. Il répara et embellit cette ville, fonda des établissements à Milah, Djémilah, Sétif et à Philippeville près de Stora, prépara l'expédition des Portes de Fer, et soumit une grande partie des populations. Nommé lieutenant général en 1838, il rentra en France en 1840; le gouvernement lui confia différentes inspections, puis il fut appelé au commandement de la 9e division militaire en 1844. Le 12 mai 1846, il passa dans la section de réserve. Membre de la Société d'Agriculture, il a publié un travail *Sur le commerce et la culture du lin et du chanvre dans le département de l'Aisne*, remis à la Société académique de Saint-Quentin dans la séance du 14 décembre 1828. L. LOUVET.

images ornées de fleurs et de lauriers, et lui fit, d'un amas de couronnes, une espèce de tombeau près du *lac Curtius*, lieu que Galba en mourant avait trempé de son sang. Au sénat, tout ce qu'on avait imaginé de distinctions successivement dans tout le cours des plus longs règnes, lui fut décerné sur-le-champ. » (Tacite, *Hist.*, II, 55; III, 7.)

G. de Molinari, dans *Le Biographe universel*, 4e volume, t. II, nov. 1842, p. 219. — Sicard, dans *Le Diction. de la Conversation*, suppl. à la 1re édition. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. française contemporaine*.

GALDI (*Matthieu*), économiste italien, né à Coperchia, dans le royaume de Naples, mort en 1821. Persécuté pour ses opinions politiques, il se réfugia en France, et vint ensuite à Milan, où il fut nommé professeur. Envoyé en qualité de ministre de la république cisalpine en Hollande, il revint dans sa patrie en 1809. Il y fut successivement préfet et directeur de l'instruction publique. En 1820, il présida le parlement napolitain, et reçut le serment du roi Ferdinand. Galdi s'occupa beaucoup de droit public et d'économie politique. On a de lui : *Necessità di stabilire una repubblica in Italia*; Milan, 1796, in-8°; — *Vicende del teatro italiano*; ibid., 1797, in-8°; — *Rapporti politico-economici fra le nazioni libere*; ibid., 1798, in-8°; — *Quadro politico dell' Olanda*; ibid., 1809, 2 vol. in-8°; — *Pensieri sull' Istruzione pubblica*; Naples, 1815, in-8°.

Dict. biog. univ. et pitt. (Aimé André); 1834.

GALE (*Thomas*), chirurgien anglais, né en 1507, vivait encore en 1586. Il servit dans l'armée de Henri VIII devant Montreuil en 1544, et dans celle de Philippe II devant Saint-Quentin en 1557. A son retour dans sa patrie, il exerça avec distinction la chirurgie à Londres. Ses écrits donnent une idée assez curieuse de l'état de la chirurgie à cette époque. « Lorsque j'arrivai à l'armée d'Henri VIII devant Montreuil, dit-il, il s'y trouvait quantité d'aventuriers qui se donnaient pour chirurgiens. C'étaient pour la plupart des châtreurs de cochons, des raccommodeurs de chaudrons, des savetiers. Ces chirurgiens de nouvelle espèce n'y allaient pas à plusieurs fois; et dès le troisième pansement le patient partait pour l'autre monde. Le général en chef, informé que des blessures insignifiantes avaient ce résultat, fit procéder à une enquête, dont l'issue mit à nu le charlatanisme de ces misérables, qui pour éviter la potence finirent par avouer qu'ils n'étaient rien moins que des chirurgiens. » On a de Thomas Gale : *An excellent Treatise of wounds with gun-shot, in which is confuted the grosse error of Jerome of Brunswicke, John Vigo, Alphonse Ferri and others in what the wound makes venomous, which cometh through the common powder and shotte*, etc.; Londres, 1563; — *An Enchiridion of Chirurgerie*, etc.; Londres, 1563; — *The Institution of Chirurgerie; the principal Medicines*, etc.; 1563 et 1566.

Tanner, *Bibl.* — Aikin, *Biog. Memoirs.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GALE (*John*), théologien anglais, né à Londres, le 26 mai 1680, mort en décembre 1721. Son père, bourgeois honorable, voyant que dès les premières années le jeune John annonçait un

esprit sérieux, songea à le destiner au ministère sacré. Il lui fit faire de bonnes études, et l'envoya à Leyde pour les compléter. A dix-neuf ans John Gale était reçu maître ès arts et docteur en philosophie. De Leyde il se rendit à Amsterdam, où il eut Limborch pour professeur; en même temps il se lia avec Jean Le Clerc. De retour dans sa patrie, il se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, et put de cette manière approfondir les textes sacrés. Quatre ans plus tard, il fut invité par l'université de Leyde, qui lui offrait en récompense le titre de docteur en théologie, à souscrire aux articles du synode de Dordrecht; mais John Gale refusa formellement. En 1711 il publia un ouvrage qui fit sensation, surtout parmi les anabaptistes, et qui avait pour titre: *Reflections on Mr. Wall's History of Infant Baptism*. A trente-cinq ans, il s'adonna à la prédication. Quoique animé du plus vif désir de vivre en paix avec ceux dont il ne partageait pas les opinions, il eut parfois à se défendre contre eux. Wall, entre autres, l'ayant appelé à conférer avec lui au sujet des points de dissidence, et Gale s'étant rendu à cette invitation, les deux théologiens ne parvinrent point à s'entendre. C'est alors que Wall publia *A Defence of the History of Infant Baptism*, à laquelle Gale allait répliquer; mais la mort ne lui laissa pas le temps de réaliser ce projet. Outre l'ouvrage cité, on a de lui une collection de ses *Sermons*; 1726, 4 vol. in-8° (posthume).

Life prefixed to Gale's Works. — *Biog. Brit.* — Crosby, *Hist. of the Baptists*. — Nichols, *Atterbury's Correspondence*.

GALE (*Théophile*), théologien anglais, né en 1628, mort en 1678. Il dut à son père, ministre à Kings-Teignton, sa première instruction; il fut ensuite envoyé à une école latine du voisinage; puis à dix-neuf ans il alla compléter ses études à l'université d'Oxford. En 1647 il devint membre du collége Madeleine; enfin, le 16 juin 1652 il obtint le titre de maître ès arts. Il s'occupa alors d'éducation, et compta parmi ses élèves Ezechiel Hopkins, qui plus tard fut évêque de Raphœ en Irlande. En 1657 il devint ministre à Winchester, et se fit remarquer par son talent comme prédicateur et sa modération. Mais il perdit cet emploi lorsque, au retour de Charles II, il refusa de se soumettre à l'acte d'uniformité promulgué en 1661. Il trouva une position lucrative chez lord Philippe Wharton, dont il accompagna les fils dans leur voyage en Normandie, où ils allaient étudier au collége protestant établi à cette époque dans la ville de Caen, et dont les professeurs, parmi lesquels Bochart, jouissaient d'une grande réputation. De retour en Angleterre en 1665, il eut le bonheur de retrouver un an plus tard à Londres, après l'incendie de cette ville, les papiers qu'il avait laissés chez un ami. Ainsi fut sauvé son principal ouvrage, qu'il publia par parties séparées, après les avoir soumises au chancelier de l'université d'Oxford, le gouvernement ayant établi la censure préalable de toutes les publications. Cet ouvrage a pour titre: *The Court of the Gentiles, or a discourse touching the original of human literature, both philology and philosophy, from the Scriptures and Jewish Church, in order to a demonstration of I the perfection of God's word and Church light; II the imperfection of nature's light and mischiefs of vain philosophy; III the Right of human learning and especially sound philosophy*; 1re partie; Oxford, 1669; 2e, ibid., 1671, et Londres, 1676; 3e, même année. Il quitta ensuite Londres pour aller assister dans ses fonctions John Rowe, qui dirigeait à Holborn une congrégation; le 12 octobre 1677, il succéda à ce ministre dans ses fonctions. Dans les dernières années de sa vie, Gale se retira à Newington, où, tout en composant ses ouvrages, il se consacra à l'éducation de quelques jeunes gens. Ses œuvres philosophiques témoignent qu'il était l'adversaire du cartésianisme. Outre l'ouvrage cité, on a de Théophile Gale: *The true Idea of Jansenism*; 1669, in-4°; — *Theophilus, or a discourse of the saint's amity with God in Christ*; 1671, in-8°; — *The Anatomy of Infidelity*; 1672, in-8°; — *Idea Theologiæ, tam contemplativæ quam activæ*, etc.; 1673, in-12; — *Philosophia generalis, in duas partes disterminata*; 1676, in-8°; — *The Life and Death of Thomas Tregosse*, etc.; 1671; — *Lexicon Græci Testamenti etymologicon, synonymum, sive glossarium homonymum*; 1678.

Wood, *Ath. Oxon.* — *Biog. Brit.* — Brucker, *Historia Philosophiæ*.

GALE (*Thomas*), helléniste anglais, né à Scruton, en 1636, mort le 8 avril 1702. De l'école de Westminster, où il fit ses premières études, il passa au collége de La Trinité à Cambridge, où il fut reçu maître ès arts, puis docteur en théologie. Devenu membre du collége, il fut ensuite chargé d'y professer la langue grecque. En 1672 il fut nommé premier régent de l'école Saint-Paul à Londres; cette ville lui confia la rédaction des inscriptions de la colonne érigée en mémoire de l'incendie de 1666; ce qui lui valut le don d'un service d'argent. Le 7 juin 1676, Gale obtint une prébende dans l'église de Saint-Paul. Il devint ensuite membre de la Société royale, à laquelle il offrit une urne romaine avec les cendres qu'elle renfermait. En 1697 il enrichit la bibliothèque du collége de La Trinité, à Cambridge, d'un grand nombre de manuscrits arabes. Le 16 septembre de la même année il devint doyen d'York, et s'acquitta avec sagesse de son administration. Il porta tous ses soins à embellir la cathédrale de cette ville. Gale ne fut pas seulement un théologien et un historien distingué, il fut surtout un grand helléniste. Il s'était lié ou correspondait avec les personnages les plus considérables de son époque, tels que Baluze, Mabillon, Grævius, Huet, évêque d'Avranches, qui parle de lui avec éloge. On a de lui: *Opuscula mythologica*,

ethica et physica; Cambridge, 1671, in-8°. On trouve dans cette collection Paléphate, Héraclite; Phurnuthe, *De Natura deorum;* Salluste, *De Diis;* Ocellus Lucanus; Timée de Locres, *De Anima Mundi*, etc.; *Historiæ poeticæ Scriptores antiqui, græce et latine;* Paris, 1675, in-8°; — *Rhetores selecti Græci et Latini*, etc.; Oxford, 1676, in-8°; — Jamblicus Chalcidiensis, *De mysteriis*, etc.; Oxford, 1678, in-8°; — *Psalterium juxta exemplar alexandrinum;* Oxford, 1678, in-8°; — *Herodoti Halicarnassensis Historiarum Libri IX; ejusdem narratio de vita Homeri*, etc.; Londres, 1679, in-fol.; — *Cicero's Works*, édition revue par Gale; Londres, 1681, 2 vol. in-fol.; — *Historiæ Anglicanæ Scriptores quinque;* Oxford, 1687, in-fol.; — *A Discourse concerning the original of human Literature with Philology and Philosophy;* dans les *Philosophical Transactions*, vol. VI; — *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, Anglo-Danicæ Scriptores quindecim;* Oxford, 1691, in-fol.; — *A Collection of Latin Prayers*, resté manuscrit.

Fabricius, *Bibl. Gr.*, XIII, 640. — *Biog. Brit.* — Nichols, *Bowyer.*

GALE (*Roger*), fils du précédent, antiquaire anglais, né en 1672, mort à Scruton, le 25 juin 1744. De l'école Saint-Paul, où il étudia d'abord, sous la direction de son père, il passa au collége de La Trinité à Cambridge. Il remplit ensuite diverses fonctions, parmi lesquelles celle de commissaire de l'excise, qu'il garda jusqu'en 1735, époque où il fut destitué par Robert Walpole, qui convoitait cette position pour en gratifier un de ses amis. Gale fut le premier vice-président de la Société des Antiquaires. Lorsque, en 1721, ce corps savant proposa de dresser le catalogue des anciennes monnaies de la Grande-Bretagne et des provinces qui en dépendent, Gale se chargea de la période romaine et son frère Samuel de la période danoise. Roger Gale passait pour un des hommes les plus érudits de son temps. Ses principaux ouvrages sont: *Antonini Iter Britanniarum commentariis illustratum*, etc.; *accessit anonymi Ravennatis Britanniæ Chorographia*, etc.; Londres, 1709, in-4°; — *The Knowledge of Medals, or instructions for those who apply themselves to the study of medals, both ancient and modern, by Jobert; translated from the french*, etc.; 1697; — *Registrum honoris de Richmond;* Londres, 1722, in-fol.; — *Discourse on the four roman ways in Britain;* dans le *Zelands Itinerary;* — de nombreux mémoires et observations sur des sujets d'antiquités dans divers recueils et ouvrages.

Nichols, *Bowyer.* — *Bibl. topog. Brit.*

GALE (*Samuel*), frère du précédent, antiquaire anglais, né à Londres, le 17 décembre 1682, mort le 10 janvier 1754. Il étudia à l'école Saint-Paul. Il fut l'un de ceux qui, en 1717, firent revivre la Société des Antiquaires, et fut leur premier trésorier. Il était versé dans l'étude des antiques. On a de lui : *A History of Winchester Cathedral;* Londres, 1715. Quelques-unes de ses observations ont été publiées dans le recueil intitulé *Archæologia*, et dans la *Bibliotheca topographica Britanniæ.*

Tanner, *Bibl.* — Aikins, *Biog. Memoirs.*

GALÉAS. *Voy.* SFORZA et VISCONTI.

GALEN (*Christophe-Bernard-Matthieu* DE), prélat et général allemand, né en Westphalie, en 1604, mort à Huys, le 19 septembre 1678. Il était d'une des principales familles Westphaliennes. Dès qu'il eut fini ses études, il voyagea dans diverses parties de l'Europe, et entra comme colonel au service de l'électeur de Cologne, Ferdinand de Bavière, et fit, de 1637 à 1647, plusieurs campagnes contre les Français et les Suédois. A la paix signée à Munster, il déposa les armes, et accepta un canonicat dans cette ville. Depuis il en obtint la prévôté, et en 1650 il fut élu évêque-prince. Cependant, les habitants de Munster se soumirent difficilement à ses exigences. En 1657 Galen fut obligé d'assiéger sa métropole, et s'en étant rendu maître, le 6 août 1661, il y fit bâtir une citadelle redoutable, afin de tenir en soumission ses administrés. En 1664, il fut choisi pour être un des généraux directeurs de l'armée de l'Empire dirigée contre les Turcs. Il s'avança jusqu'en Hongrie, assista le 1er août à la victoire de Saint-Gothard (1), remportée par Montecuculi sur le grand-vizir Ahmet Kœprili. L'empereur Léopold profita de cet avantage pour signer dès le 20 août, à Temeswar, une trêve de vingt ans avec Mahomet IV. Galen fut très-mécontent de ce traité, qui l'empêchait de signaler utilement ses instincts guerriers. De retour dans son évêché, moyennant subvention, il s'allia en 1665 à Charles II, roi d'Angleterre, contre les Hollandais, et eut quelques avantages sur eux. Mais Louis XIV s'étant interposé entre les parties belligérantes, les força à un accommodement. En 1672 l'évêque Galen reprit les armes contre les états généraux; il accusa quatre magistrats hollandais de partis différents d'avoir conjuré contre sa vie, et revendiqua la seigneurie de Borklo, comme faisant partie de sa principauté. Cette fois, il s'unit aux Français, et avec l'aide de Maximilien-Henri de Bavière, archevêque de Cologne, et celle du duc de Luxembourg, enleva plusieurs villes à la Hollande et à l'électeur de Brandebourg, Frédéric III. Léopold prit part à la querelle, et à son tour obligea l'évêque de Munster à traiter avec les états (1674). Il l'entraîna même l'année suivante dans son alliance avec Christiern V, roi de Danemark, contre Charles XI de Suède. L'évêque entra dans le duché de Brême, dont il s'empara ainsi que de la principauté de Ferden. Il ne vit pas la fin de cette guerre, qui

(1) Bourg du comitat d'Eisenbourg (marche de Nemet-Ujvar).

ne se termina que le 2 septembre 1679, par le traité de Saint-Germain-en-Laye. Galen avait choisi pour coadjuteur Ferdinand de Furstemberg, qui se montra aussi pacifique que son prédécesseur avait été belliqueux. Sismondi appelle l'évêque Galen « une espèce de brigand mitré, qui levait des troupes redoutables pour les mettre au service de quiconque voulait les payer, et les faisait vivre aux dépens des pays qu'elles ravageaient »; ailleurs, il l'appelle « condottiere féroce ». C'est, il faut le dire, la seule impression que l'évêque de Munster a laissée dans l'histoire.

Le Lorrain, *Vie de Christophe-Bernard de Galen, évêque de Munster*; Rouen, 1679. — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*. — Grimoard, *Mémoires militaires*, t. III. — Basnage, *Annales des Provinces-Unies*, ch. XXIII, XXIV et CLX. — La Hode, *Hist. de Louis XIV*, liv. XXXIII, p. 407-418-427. — Sismondi, *Histoire de France*, t. XXV, p. 211-388.

GALEN (*Jean* DE), célèbre amiral au service de la Hollande, né parent du précédent, à Essen (Westphalie), en 1604, mort à Livourne, le 23 mars 1653. Il prit fort jeune du service sur les flottes bataves, et dès l'âge de vingt-six ans il était capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures, les Turcs, et surtout contre les Espagnols. En 1653 il bloquait dans le port de Livourne six bâtiments anglais, sous les ordres d'Apleton, lorsque, le 15 mars, une escadre ennemie, commandée par l'amiral Boldey, vint le mettre entre deux feux. Les forces étaient à peu près égales; Galen n'hésita donc pas à accepter la bataille; elle fut terrible. Les Anglais furent complétement défaits, et perdirent cinq vaisseaux; Galen eut la jambe droite emportée par un boulet dès la seconde bordée. Pour ne pas abattre le courage des siens, il tint quelque temps sa blessure cachée; mais la perte de son sang lui fit perdre connaissance. On le descendit alors au poste médical, et on lui scia la jambe au-dessus du genou. Lorsqu'on l'eut pansé, il prit un verre de vin, et voulut être reporté sur le pont, disant : « C'est mourir doucement que de mourir dans les bras de la victoire. » Il succomba en effet neuf jours plus tard. Son corps fut rapporté à Amsterdam, où les états géneraux lui firent ériger, dans l'église neuve un monument superbe. A. DE LACAZE.

Brandt, *Vie de Ruyter*, p. 52. — *Histoire moderne universelle*, liv. XXVI. — Richer, *Vie de Tromps*, p. 21-32.

GALEOTTI (*Albert*), jurisconsulte italien, né à Parme, au commencement du treizième siècle, mort en 1272. Il professa le droit dans sa patrie, où il remplit des places importantes, à Padoue et à Modène; c'est à tort que Du Boulay le mentionna, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, comme ayant vu le jour dans la capitale de la France. Il composa de nombreux ouvrages; deux seulement ont été imprimés : *Aurea Margarita;* Cologne, 1595, in-8°, et *Summa Quæstionum*, à la suite du *Speculum* de Durand; Venise, 1567, in-4°; Turin, 1578, in-folio. G. B.

Pancirolli, *De claris Legum Interpretibus*, II, 30. — Tiraboschi, *Storia della Litter. Ital.*, t. VIII, p. 48.—Affo, *Lettere Parmigiane*, t. I, p. 108. — Savigny, *Geschichte des röm. Rechts im Mittelalter*. V, 462-468.

* **GALEOTTI** (*Sebastiano*), peintre toscan, né à Florence, vers 1676, mort en Piémont, en 1746. Malgré le lieu de sa naissance, on le classe ordinairement parmi les peintres de l'école de Gênes, parce que c'est dans cette ville qu'il passa la plus grande partie de sa vie. Il avait été élève à Florence du Ghilardini, et à Bologne de Giangioseffo del Sole. Il voyagea longtemps, semant partout sur son passage des œuvres qu'il s'inquiétait peu de diversifier. Enfin, il se fixa en Piémont, et obtint le titre de directeur de l'Académie de Turin, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Cet artiste était doué d'un génie facile et original; si son dessin est parfois incorrect, il faut en accuser chez lui non pas le défaut de science, mais la rapidité d'exécution qui eut au moins l'avantage de le rendre apte aux grandes compositions à fresque. Les plus importants et les plus soignés de ses ouvrages se voient dans l'église de La Madeleine à Gênes; il a décoré l'église presque entière de fresques, dont malheureusement le coloris manque d'énergie. A la voûte de la grande nef est une composition qui ressemble plus à l'Olympe qu'au Paradis; le même sujet est reproduit sur la coupole. A la voûte du chœur est *Le Christ dans une gloire*, la meilleure de ces peintures; enfin, au cul-de-four Galeotti a représenté *Jésus-Christ chez Simon le pharisien*. Les architectures sont vraies et bien en perspective, mais elles se ressentent du goût dominant au dix-huitième siècle. On trouve des peintures de Galeotti dans beaucoup de villes d'Italie; nous signalerons seulement plusieurs lunettes du cloître de Saint-Marc et un tableau représentant *Saint François* à l'église Saint-Jacques de Florence; — à Parme, *La Vierge* et *Saint Bonaventure* à l'Annunziata, quelques médaillons à fresque dans le réfectoire du couvent attenant, plusieurs fresques à l'oratoire delle Grazie, enfin un *Miracle de saint Ubald*, tableau placé dans l'église de San-Sepolcro. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*. — Bertoluzzi, *Pitture di Parma*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Ratti, *Vite de' Pittori Genovesi*.

* **GALERIA FUNDANA**, seconde femme de Vitellius, vivait vers 60 de l'ère chrétienne. Elle eut deux enfants, une fille et un fils, nommé Germanicus, qui était bègue et fut tué par l'ordre de Mucianus. Le père de Galeria Fundana avait été préteur. Galeria semble avoir été une femme d'un caractère doux et gracieux; elle protégea Trachalus, et se montra toujours indignée des cruautés et des grossières débauches de Vitellius.

Tacite, *Hist.*, II, 59, 60, 64; III, 66; IV, 80. — Suétone, *Vit.*, 6. — Dion Cassius, LXV, 4.

GALERIA VALERIA. *Voy.* VALERIA.

* **GALÉRIANUS** (*Calpurnius*), fils de C. Pison, qui périt presque aussitôt après avoir été élevé à

l'empire par Galba, en 69 de l'ère chrétienne. Galerianus était trop jeune pour prendre part à la lutte entre Othon, Vitellius et Vespasien. Mais sa naissance noble et les grâces de sa jeunesse étaient l'entretien journalier du peuple, et déjà beaucoup l'investissaient de l'empire en espérance. Ces rumeurs inquiétèrent Mucianus, qui gouvernait Rome en attendant l'arrivée de Vespasien. Par l'ordre de ce général, qui craignait qu'un pareil meurtre ne fît trop de bruit dans la ville, Galerianus fut transporté à quarante milles de Rome, sur la voie Appienne, et là on le fit mourir en lui ouvrant les veines.

Tacite, *Hist.*, IV, 11.

GALERIUS ou **GALÈRE** (*Valerius Maximianus*), empereur romain, régna de 305 de l'ère chrétienne à 311. Il naquit près de Sardica, ville de la Dacie. Fils d'un berger, il exerça dans sa jeunesse la profession de son père; aussi fut-il surnommé plus tard *Armentarius* (le gardeur de troupeaux). Galerius fut un de ces vaillants capitaines, presque tous nés dans la vallée du Danube, qui au troisième siècle sauvèrent l'Empire Romain d'une ruine imminente. Les historiens manquent sur cette période, et tout ce que l'on sait de Galerius avant son élévation au rang de césar se réduit à quelques lignes. Il servit sous Aurélien, Probus et Carus, passa par tous les grades, et, malgré son humble naissance, atteignit le plus haut. Dioclétien, dans sa réorganisation du pouvoir impérial, en 292, le choisit pour remplir les difficiles fonctions de césar, l'adopta, lui fit partager son surnom de *Jovius*, et lui donna en mariage sa fille, Valeria (1). Galerius reçut, avec le gouvernement des provinces adjacentes au Danube (Illyrie et Thrace), la mission de défendre cette frontière contre les incursions des barbares. Son administration fut ferme et heureuse, et il préserva de toute atteinte le territoire qui lui était confié. En 297 Dioclétien le tira des bords du Danube pour l'envoyer sur l'Euphrate combattre Narsès, roi des Perses. Deux batailles indécises eurent lieu dans les plaines de la Mésopotamie; Galerius, malgré l'extrême infériorité de ses forces, hasarda un troisième engagement, et fut battu. Quand il vint à Antioche rendre compte de cet échec à Dioclétien, celui-ci l'accueillit avec le plus insultant dédain (*voy.* DIOCLÉTIEN), et le renvoya réparer sa défaite. Le césar tira des troupes de l'Illyrie, prit à sa solde un corps de Goths, et à la tête de vingt-six mille hommes d'élite passa l'Euphrate une seconde fois. Cette nouvelle campagne aboutit à une grande victoire des Romains et à une paix des plus avantageuses pour l'empire. L'issue glorieuse de l'expédition de Perse fortifia l'autorité de Galerius et lui assura une influence considérable sur Dioclétien, dont les forces physiques déclinaient et dont l'énergie morale commençait à faiblir; il en usa d'une manière déplorable, en lui arrachant l'édit de persécution contre les chrétiens, en 303. Deux ans après, il obtint bien plus encore, en décidant Dioclétien et Maximien à abdiquer, événement qui le fit monter avec Constance Chlore au rang d'auguste, et en faisant appeler aux fonctions de césar deux de ses créatures, Maximin Daza et Sévère. Il attendit avec confiance que la mort de Constance, alors malade, le laissât seul maître du monde. Son plan de conduite, si l'on en croit Lactance, était arrêté d'avance. Il voulait se donner pour collègue dans la dignité d'auguste un de ses vieux compagnons d'armes, son compatriote et ami Licinius. Lorsqu'il aurait régné vingt ans, il avait l'intention d'abdiquer comme Dioclétien, de nommer Sévère auguste avec Licinius, de choisir pour césars, avec Daza, Candidien, son fils naturel, adopté par Valeria, et de passer dans le repos le reste de ses jours. Les événements dérangèrent complétement ses projets. Aussitôt que Constance fut mort, en 306, ses soldats décernèrent la pourpre impériale à son fils Constantin, avec le titre d'auguste. Galerius ne se crut pas assez fort pour annuler ce vote militaire; il se contenta de transférer la dignité d'auguste à Sévère, et de réduire Constantin à la quatrième place, avec le titre de césar. Son plan subsistait ainsi presque intact, mais il allait subir une modification plus grave. Depuis longtemps Rome était mécontente de n'être plus le siége de l'empire; un recensement des propriétés, exécuté avec une rigueur vexatoire, et faisant craindre de nouveaux impôts, mit le comble à l'irritation des Romains. Maxence, fils de Maximien, profitant de l'exaspération générale, se fit proclamer auguste par la population romaine et la garde prétorienne (octobre 306), puis, tirant son père de la retraite, il le décida à reprendre la pourpre impériale. Maximien, pensant bien que Galerius ne tolérerait pas une pareille usurpation, s'efforça de se rendre Constantin favorable en lui donnant, avec le titre d'Auguste, sa fille Fausta en mariage. L'Empire Romain se trouva partagé entre six souverains, dont cinq portaient le titre d'auguste. Galerius ne pouvait pas souffrir un état de choses qui était la ruine de ses projets et de l'organisation politique de Dioclétien. Il ordonna à Sévère de marcher sur Rome; mais celui-ci fut vaincu et tué, au mois d'avril 307. Galerius accourut alors à son tour à la tête de ses vieilles bandes illyriennes, menaçant de ruiner Rome et d'égorger le sénat. Mais sa vigueur militaire fut déconcertée par la prudence de Maximien, qui ne hasarda aucune bataille, et ordonna à la population italienne de s'enfermer dans les places fortes. Il s'avança à travers les campagnes abandonnées jusqu'à Narni, à soixante milles de Rome. Là, voyant ses soldats effrayés de l'idée d'attaquer la capitale de l'empire, et peut-être séduits par l'or de Maxence, il essaya de négocier, fit des offres

(1) Galerius répudia à cette occasion sa première femme, dont le nom est inconnu, et dont il avait une fille, qui épousa Maxence.

qui furent rejetées avec mépris, et se mit en retraite en dévastant tout sur son passage. Arrivé à Carnunte sur le Danube, il tenta de regagner par la politique ce que la guerre n'avait pu lui rendre. Comme Maximien, brouillé avec Maxence, s'était réfugié à Carnunte et que Dioclétien venait aussi d'y arriver, il songea, dit-on, à leur rendre l'apparence du pouvoir suprême et à rétablir les choses dans l'état où elles se trouvaient avant l'abdication de 305. Dioclétien ne se prêta point à cette combinaison, dont il devinait le but secret, et Galerius reprit le seul de ses anciens projets qu'il pût encore exécuter, celui d'élever Licinius au rang d'auguste. Ce général était son plus ancien ami. Leur intimité, qui remontait au temps où ils n'étaient que des paysans daces pauvres et inconnus, avait été cimentée par une longue communauté de service militaire. Ensemble ils étaient montés en grade, et Galerius, en atteignant le pouvoir suprême, avait songé aussitôt à le partager avec Licinius; s'il ne le nomma pas immédiatement césar, c'est que, jugeant cette dignité au-dessous de son âge et de son mérite, il attendait le moment de pouvoir lui conférer celle d'auguste. Mais aussitôt après la mort de Sévère et la désastreuse issue de la campagne d'Italie, il proclama Licinius auguste, le 11 novembre 307. A cette nouvelle, Maximin Daza réclama le même titre, avec la préséance sur Licinius, par droit d'ancienneté; et en effet il prit ce titre en 308, malgré les remontrances et les prières de Galerius, qui se vit avec désespoir forcé d'abandonner ce dernier vestige de l'établissement de Dioclétien. L'empire fut donc gouverné par cinq augustes, indépendants les uns des autres; mais Constantin et surtout Licinius et Daza reconnurent à Galerius une certaine supériorité incontestée, quoique mal définie. Maxence seul resta vis-à-vis de ses collègues sur un pied d'indépendance absolue et presque d'hostilité ouverte.

Galerius eut la sagesse de ne pas rallumer la guerre pour ressaisir l'empire universel, qui lui échappait. Il consacra ses dernières années à de grands travaux d'utilité publique. Il fit creuser un canal qui déversa dans le Danube le trop plein du lac Pelso et défricher d'immenses forêts. Il conquit ainsi sur les marais et les bois une vaste contrée, qu'il appela *Valeria*, du nom de sa femme. On dit pourtant qu'il n'avait pas renoncé à l'espoir d'arracher l'Italie à Maxence. Ce fut pour lui une raison de se rapprocher de Constantin et de persécuter moins cruellement les chrétiens, dont ce prince était le protecteur. Un motif étranger à la politique le décida même à faire cesser tout à fait cette persécution. Galerius fut atteint, en 310, d'une affreuse maladie, que le chrétien Lactance a décrite avec des détails tellement horribles qu'on peut les soupçonner d'exagération. Attaqué au bas ventre d'un ulcère, contre lequel échoua tout l'art des médecins, il vit bientôt la gangrène envahir toutes les parties inférieures de son corps et les dévorer lentement. Au milieu des tortures que lui causait son mal, il se sentit frappé par le Dieu des chrétiens, et dans son tardif repentir il rendit l'édit fameux qui, pour la première fois, autorisa officiellement l'exercice de la nouvelle religion. Rien n'est plus curieux que ce document, où l'on voit le persécuteur vaincu essayant de justifier ses rigueurs par des raisons politiques, et donnant pour un acte de clémence la réparation que lui arrache la violence de la douleur. Voici cet édit rendu aux noms de Galerius, de Licinius et de Constantin. « Parmi les soins importants dont nous nous sommes constamment occupés pour le bien et la conservation de l'empire était l'intention d'amender et de rétablir toutes choses suivant les anciennes lois et les institutions politiques des Romains. Nous étions particulièrement désireux de ramener dans la voie de la raison et de la nature les chrétiens abusés, qui, renonçant à la religion et aux cérémonies instituées par leurs pères, et rejetant avec un mépris présomptueux l'ancien culte, avaient inventé des pratiques insensées et des dogmes imaginaires et formé des sociétés dans les diverses provinces de l'empire. Les édits que nous avons publiés pour raffermir le culte des dieux ayant exposé les chrétiens à des poursuites criminelles, plusieurs ont été punis de mort; mais comme la plupart n'en ont pas moins persisté dans leur folle impiété et en sont réduits à ne plus pratiquer publiquement aucune religion, nous sommes disposés à étendre sur ces malheureux les effets de notre clémence accoutumée. Nous leur permettons donc de professer librement leurs croyances et de tenir en toute sûreté leurs assemblées, à la condition pour eux de respecter les lois et le gouvernement établis. Par un autre rescript nous signifierons nos intentions aux juges et aux magistrats. Nous espérons que notre indulgence les engagera à prier leur Dieu pour notre conservation et prospérité et pour celle de l'État, afin qu'ils puissent vivre eux-mêmes sans péril et sans crainte. » Cet édit fut publié à Nicomédie, le 30 avril 311, et moins d'un mois plus tard Galerius expirait à Sardica. Il recommanda en mourant sa femme et son fils à Licinius, qui, odieusement ingrat envers l'ami et le prince auquel il devait tout, les fit tuer au bout de quelques années.

Né dans une famille de laboureurs, élevé parmi les pâtres, façonné à l'empire par la discipline des camps, étranger à la culture intellectuelle qui adoucit les mœurs, Galerius fut un prince dur et hautain; mais on ne peut lui refuser les qualités d'un grand général et d'un administrateur vigilant. Sa conduite envers Licinius prouve qu'il ne fut pas insensible à l'amitié. Les égards dont il entoura sa femme Valeria attestent des qualités privées. Son grand crime et en même temps sa grande faute fut la persécution des chrétiens. Un fonds de super-

stition païenne, qu'il tenait, dit-on, de sa mère, le désir présomptueux et l'espoir insensé de ramener par la force à la religion officielle des millions de dissidents le portèrent à faire couler des flots de sang innocent; il en fut puni par les malheurs de son règne, par la ruine successive de tous ses projets, et par l'humiliation du désaveu que lui arrachèrent la politique et la maladie. Enfin, comme dernière punition, il ne nous est guère connu aujourd'hui que par les invectives vengeresses et trop justifiées du livre *Sur la Mort des Persécuteurs*. Léo JOUBERT.

Zosime, II 8, 10, 11. — Zonaras, XXI, 32, 33, 34. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VIII, 5, 17; *Vita Constant.*, 18. — Lactance, *De Morte Persecutorum*, 18-33. — Ammien Marcellin, XIV, 11, et *Fragments* recueillis dans l'édit. de Valois. — Victor, *De Cæs.*, 39, 40. — *Epit.*, 39, 40. — Eutrope, IV, 15; X, 1-3. — Orose, VII, 26, 28. — Jornandès. *De Rebus Get.*, 21. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. I. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. XV et XVI.

GALERIUS TRACHALUS. *Voy.* TRACHALUS.

GALERON (*Jean Frédéric*), archéologue français, né à L'Aigle, le 6 juillet 1794, mort le 8 juillet 1838, à Falaise, où il avait été successivement substitut avant 1830 et depuis lors procureur du roi. Étudiant en droit, Galeron, comme beaucoup d'autres, fit d'abord de la poésie et même une tragédie, *Camille, ou le patriotisme*. Mais nommé à des fonctions de magistrat, il s'adonna à des travaux plus graves, et devint l'élève et le collaborateur de De Caumont dans l'étude de l'histoire et de l'archéologie de la Normandie. Son ouvrage capital est la *Description de l'Arrondissement de Falaise*, 4 vol. in-8°, qu'il fit en collaboration avec MM. Jules Desnoyers et Alph. de Brébisson. On lui doit encore : *Histoire et description de Falaise*, in-8°, 1830, et de nombreux mémoires, assez importants pour avoir été tirés à part, après avoir paru dans la *Revue normande*, la *Revue anglo-française* de Poitiers, et dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*. La bibliographie, assez longue, de ces travaux se trouve dans la notice que lui a consacrée l'*Annuaire normand* de 1838. N. M—Y.

Mémorial du Calvados, 1838.

GALES. *Voy.* GALLES.

GALESI (*Dominique*), prélat italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut évêque de Kuvo. On a de lui : *Ecclesiastica in Matrimonium Potestas, adversus Jo. Launoi doctrinam; adsunt etiam contra eundem Launoium vindiciæ pro annatarum justitia et Summa D. Thomæ*; Paris, 1677, in-4°. Cet ouvrage fut suivi d'une réplique de Launoy.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GALESWINTHE, reine de Neustrie, née vers 541, morte en 568. Fille d'Athanaghild, roi des Goths d'Espagne, elle fut mariée, en 567, à Chilpéric, roi de Neustrie quelque temps après que Sigebert, frère de ce monarque, eut épousé Brunehaut, sœur cadette de Galeswinthe. Malgré ses pressentiments de malheur, que partageait sa mère, la jeune princesse quitta l'Espagne et se dirigea vers Rouen, où devait avoir lieu la célébration du mariage. Fortunat, qui a consacré un de ses poëmes à la touchante destinée de Galeswinthe, la vit passer à Poitiers dans cette marche triomphale qui la conduisait à de tristes funérailles. « Arrivée auprès de Chilpéric, elle fut reçue avec honneur, embrassa la religion catholique, et fut jointe à lui par le mariage. Elle en recevait même de grandes marques d'amour, car elle avait apporté avec elle de grands trésors. Mais bientôt l'amour de Frédégonde, une des premières femmes de Chilpéric, occasionna entre Galeswinthe et son époux de violents débats. Comme elle se plaignait au roi d'être continuellement outragée et de ne pas partager avec lui la dignité de son rang, elle lui demanda, pour prix des trésors qu'elle avait apportés et qu'elle lui abandonnait, de la renvoyer libre dans son pays. Chilpéric, dissimulant par artifice, l'apaisa avec des paroles caressantes. Enfin, il la fit étrangler par un esclave pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, le roi fit semblant de verser des larmes, et quelques jours après il épousa Frédégonde (568). Mais après la mort de Galeswinthe Dieu, dit la légende, fit connaître la vertu de cette femme d'une manière éclatante. En effet, une lampe suspendue par une corde brûlait devant son tombeau; la corde s'étant rompue sans que personne y touchât, la lampe tomba sur le pavé; et le pavé perdant sa dureté, elle descendit comme dans une matière molle, et elle s'enterra à demi sans se briser; ce qui parut un grand miracle à tous les assistants. » L'Église a canonisé Galeswinthe.

Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* — Augustin Thierry, *Récits mérov.* — Mezeray, *Histoire de France.* — Le Bas, *Enc. de la Fr.*

GALET. *Voy.* GALLET.

***GALFREDUCCI** (*Bandinus*), poëte et théologien italien, de l'ordre des Jésuites, natif de Pistoie, mort le 5 mars 1627. Il professa la rhétorique pendant six ans dans sa ville natale, et fut pendant quatre autres années secrétaire de l'ordre. Il mourut dans un âge très-avancé. On a de lui : *Oratio de Passione Domini, ad Paulum*; Rome, 1606; — *Hieromeniæ, seu sacrorum mensium, PP. duæ, quibus vario carminum genere sanctos celebravit*, etc.; ibid., 1622; — *Variorum Carminum Libri VI, quibus addidit Sophoclis Tyrannum, a se in latinum carmen translatum*; ibid., 1622; — *Sigerius, tragœdia latina*; ibid., 1627.

Zaccaria, *Bibl. Pistoi.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GALFRID. *Voy.* GEOFROI.

GALHEGOS (*Manoel*), poëte et critique portugais, né à Lisbonne, en 1597, mort dans la même ville, en 1665. Bien qu'il jouisse d'une certaine réputation, on a recueilli fort peu de détails sur sa vie; il est certain, cependant, que durant son vivant on exagéra fort son mérite, puisqu'on alla,

dans quelques éloges hyperboliques du dix-septième siècle, jusqu'à le comparer à Camoens. L'Académie royale de Lisbonne l'a rangé parmi ses classiques. Il a donné : *Templo da Memoria, poema epithalamico nas felicissimas bodas do excellentissimo duque de Bragança*, etc.; Lisbonne, 1635, in-4°. Ce poëme en quatre chants, devenu rare, fut édité aux frais du prince qui occupa le trône cinq ans plus tard, sous le nom de Joao IV. La duchesse Maria de Gusman joue un grand rôle dans ce long épithalame; mais quelque aimable que soit cette peinture, les recherches du gongorisme le plus raffiné lui enlèvent tout le charme qu'on lui pourrait trouver. Galhegos paraît avoir fixé sa résidence habituelle à Madrid. On dit qu'il s'y lia d'une étroite amitié avec Lope de Vega. Selon la tradition, ce serait même à l'instigation de ce fécond génie qu'il se serait livré à la composition dramatique. Il donna plusieurs pièces de théâtre, dont Barbosa a conservé le souvenir; mais elles ne sont pas restées dans le répertoire, car Vicente Garcia de la Huerta n'en reproduit pas les titres. En dépit de son goût décidé pour le théâtre, Galhegos était prêtre; mais, avant d'embrasser la vie ecclésiastique, il s'était marié et avait eu plusieurs enfants de sa femme, Luiza Freyre Pacheco. Devenu veuf, il chercha un réfuge à ses peines dans les pratiques les plus ardentes de la religion. Malgré la position dont il jouissait à Madrid, il alla mourir à Lisbonne. Il est enterré dans la paroisse de Saõ-Lourenço F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Jozé-Maria da Costa e Sylva, *Ensaio biografico critico sobre os melhores Poetas Portuguezes*.

GALI (1) (*Francisco*), navigateur espagnol, vivait en 1584. Il s'était déjà justement acquis la réputation de bon marin par plusieurs voyages d'Europe en Amérique et au Japon, lorsqu'en 1582 don Pedro Moya de Contreras, archevêque vice-roi du Mexique, désirant trouver un port où les navires qui arrivaient de la mer des Indes pussent s'abriter et se réparer, le consulta à cet effet. Gali offrit d'explorer les côtes de l'Amérique septentrionale sur une certaine étendue, en prenant pour point de rayon les îles Philippines (2). L'archevêque accepta cette proposition, et plaça deux frégates sous les ordres de Gali. Celui-ci mit à la voile d'Acapulco le 10 mars 1582. Il se rendit d'abord à Manille, puis à Macao, étudiant avec soin les aires de vent et les courants qui portaient vers la plage américaine. Faisant ensuite route à l'est, le 14 juillet 1584, il découvrit le nouveau continent par 37° $\frac{1}{2}$ de latitude nord, et y aborda à l'endroit où San-Francisco a été édifié depuis. La côte était élevée et boisée et sans apparence de neige. Il côtoya alors vers le sud jusqu'au *cabo de Lucas*, où il relâcha. Il fit une seconde descente sur le *cabo de los Corrientes*, d'où il rentra à Acapulco. Gali projetait de compléter la découverte de la Nouvelle Californie, mais le rappel de don Pedro de Contreras mit à néant cette nouvelle expédition. Gali rédigea la relation de son voyage, et l'expédia au vice-roi des Indes; un hasard inconnu la fit tomber aux mains du Hollandais Jean-Hugues van Linschoten, qui se trouvait alors à Goa. Il la rapporta dans sa patrie, et la publia dans son *Routier des Indes* (en hollandais); Amsterdam, 1596, 1614, 1623 in-fol., cartes et fig.; trad. en anglais par Wolfe, Londres, 1598, in-fol.; en latin par Linschoten; La Haye, 1599, in-fol.; en français, Amsterdam, 1610, 1619-1638, in-fol. L'ouvrage de Gali contient une excellente description du Japon.

A. DE LACAZE.

Hakluyt, t. III, 446. — Le P. Barcos, *Storia di California*. — Nicolaes Witsen, *Noord en Oost Tartery*. — H. Burney, *Voyages*, t. II, p. 60, et V, ch. IX. — Navarette, *Relacion de los Viages de mar y tierra hechos al norte de la California*, Introduction, p. XLVI. — Aug. Duponchel, dans l'*Introduction à l'Histoire choisie des Voyages* de William Smith, p. LXVI. — De Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. II.

GALIANI (*Ferdinand*), littérateur et économiste napolitain, né le 2 décembre 1728, à Chieti (Abbruzze citérieure), mort à Naples, le 30 octobre 1787. Galiani, dont le père était auditeur royal dans une des provinces du gouvernement napolitain, fut dès l'âge de huit ans envoyé à Naples chez son oncle, alors premier chapelain du roi, pour y faire ses études. Son oncle, après avoir dirigé son éducation première, le plaça dans un couvent de Célestins, renommés pour leur savoir, et où Galiani se fortifia particulièrement dans la philosophie et les mathématiques. Quand il sortit de la maison de ces Pères, il avait déjà, quoique à peine âgé de quatorze ans, appris tout ce qu'embrassaient alors les cours de l'enseignement classique. Le jeune Galiani acheva de se former dans le commerce des savants et des littérateurs qui fréquentaient la maison de son oncle, et parmi lesquels on distinguait Vico. Antiquités, belles-lettres, histoire, économie politique et commerce, il étudiait tout et comprenait tout. A seize ans, il était déjà économiste, et dans une *Académie des Émules*, dont il était membre, il prit pour sujet d'un de ses mémoires l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie. Le succès de cette étude l'encouragea à persévérer dans cette voie; et comme l'Angleterre était alors, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui, considérée comme la patrie de l'économie politique, Galiani étudia l'anglais, et traduisit, pour s'exercer, le traité de Locke sur les monnaies. En même temps, il faisait des recherches sur l'ancienne navigation de la Méditerranée, sur les noms, les mœurs, le commerce des peuples qui en habitaient les rivages. Mais il n'y avait pas seulement dans Galiani un savant, un publiciste; il y avait aussi un homme d'esprit, et de cet esprit napolitain, qui tourne aisément à la bouffonnerie. Cette contre-

(1) Les auteurs septentrionaux le nomment *Gualle*.

(2) La croyance générale à cette époque était que la côte septentrionale d'Amérique se reliait aux frontières de la Chine.

face de Galiani ne tarda pas à se révéler. Raillé dans une séance publique par le président de la première académie de Naples, qui avait jugé de lui sur son âge, et aussi sur l'extrême petitesse de sa taille, Galiani chercha une occasion de se venger, et il la trouva assez singulièrement dans la mort du bourreau de Naples. En ce temps-là, c'était l'usage à Naples, quand il y mourait quelque grand personnage, que les académiciens publiassent à sa louange un recueil de prose et de vers. Faisant le même honneur au bourreau, Galiani, avec l'aide d'un de ses amis, composa en quelques jours un recueil de ce genre, en attribuant chacune des pièces qu'elle renfermait à chacun des académiciens, dont il avait très-habilement imité la manière et le style. Ce petit opuscule satirique et anonyme fit tant de bruit et de scandale, que Galiani et son complice en eurent peur, et allèrent eux-mêmes se dénoncer au ministre de la police Tanucci; et comme le roi et la reine avaient eux-mêmes ri de la plaisanterie, le ministre se contenta d'infliger à nos jeunes gens dix jours d'*exercices spirituels*.

Galiani revint aux travaux sérieux; en 1750, il publia son grand ouvrage sur les monnaies, dont le succès s'accrut encore par les circonstances au milieu desquelles il fut publié. Récemment érigé en État indépendant, le royaume de Naples avait vu affluer chez lui, avec les étrangers, une quantité surabondante de numéraire, qui avait fait hausser le prix des denrées. Cette hausse inévitable, mais dont le public ne se rendait pas compte, avait excité des mécontentements et des murmures. Le livre de Galiani l'éclaira et le rassura. Dès lors notre jeune auteur, car il n'avait pas plus de vingt-et-un ans, jouit à Naples de beaucoup de considération; et il obtint le revenu de quelques bénéfices, ce qui le détermina à prendre les premiers ordres ou ordres mineurs. Il fit alors une excursion dans les autres parties de l'Italie, et fut le bienvenu dans toutes les académies et toutes les cours. A Florence, la Société Colombine et l'Académie de la Crusca l'admirent dans leur sein. A Rome, le pape, le savant Lambertini, voulut le voir, et le complimenta sur ses travaux. A Turin, il eut l'honneur d'être reçu par Charles-Emmanuel III, qui l'entretint longuement sur des matières d'économie politique. Enfin, à Padoue, à Venise, à Bologne, partout où il y avait des universités et des académies, Galiani se lia avec leurs membres les plus distingués; c'est ainsi qu'il connut Zanotti, Maffei et Winkelmann, qui devinrent ses amis et ses correspondants. Galiani avait un commerce épistolaire des plus étendus, et il a laissé à sa mort huit gros volumes de lettres de savants italiens, et quatorze de savants, de ministres et de souverains étrangers. Sa correspondance serait l'histoire des idées de son siècle.

Le premier ouvrage de Galiani, à son retour, fut une description d'une ingénieuse machine à blé, inventée par l'abbé Jatieri, savant économiste, habile métaphysicien, à qui les Napolitains durent la première chaire d'économie politique. C'était plus qu'il n'en fallait pour intéresser l'abbé Galiani au succès de l'invention de son collègue, plus que nonagénaire, l'abbé Jatieri.

De la mécanique passant à l'histoire naturelle, Galiani se mit à recueillir et à classer les pierres volcaniques du Vésuve, pour reconnaître, s'il se pouvait, dans les produits de l'éruption, la nature de l'éruption même. Ce fut là pour lui l'objet d'une dissertation, qu'il ne publia que quinze ans après. En attendant, il fit hommage de ses manuscrits et de sa collection de pierres volcaniques au pape, qui l'avait si bien accueilli. Sur l'une des caisses de son envoi, il avait écrit ce verset évangélique : « Beatissime pater, fac ut lapides isti panes fiant. » Le pape lui prouva qu'il avait compris, en lui renvoyant, avec sa bénédiction, un bénéfice de la *canonica* d'Amalfi, qui valait quatre cents ducats de rente. Galiani en possédait déjà deux autres dans le royaume de Naples, l'un de cinq cents, et l'autre de six cents ducats. Il avait de plus le titre de *monsignor* et la mitre. A la mort de son bienfaiteur Benoît XIV (1758), il le célébra et le pleura dans une oraison funèbre, qui lui valut alors un certain renom d'orateur. « Je connais cette oraison funèbre, écrivait Diderot, et c'est à mon avis un morceau plein d'éloquence et de nerf. » Elle fut réimprimée en 1781. Galiani se livra ensuite à de nombreuses recherches archéologiques. On venait de découvrir Herculanum, Pompeia, Stabia; et le roi Charles III, pour recueillir et expliquer ces précieux débris, avait institué l'Académie d'Herculanum, dont Galiani fut nommé membre. Il rédigea en cette qualité plusieurs des mémoires du premier volume des *Antiquités* d'Herculanum, publié avec le plus grand soin, en 1757. Une rétribution annuelle de deux cent cinquante ducats était attachée aux travaux de chaque académicien.

Mais Galiani allait entrer dans une plus vaste carrière. Ses travaux d'économiste avaient appelé sur lui l'attention du gouvernement. En 1759 il avait obtenu une place à la chancellerie et à la maison du roi, et peu après il fut nommé secrétaire d'ambassade en France, où il arriva au mois de juin 1760. Il ne débuta point à Versailles et à Paris comme le pourraient faire supposer les succès que depuis il y a obtenus parmi les grands et les gens de lettres. Quand il parut à Versailles, sa petite taille, sa mince apparence excitèrent le rire des courtisans. Galiani toutefois ne se déconcerta point, et dit au roi : « Sire, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire; le secrétaire vient après. » Bien que le mot ait eu du succès, et que le roi eût fait un très-aimable accueil à cet abbé qui avait tant d'esprit sous sa mince enveloppe, Galiani prit d'abord Paris en haine, et sollicita son rappel. Mais bientôt, changeant du tout au tout,

ce fut Naples qu'il abhorra, et puis il se trouvait bien dans ce Paris, où il eut pour amis Diderot, Grimm, d'Holbach, Mme Geoffrin, Mme d'Épinay, Suard, Morellet, Chastellux, Saint-Lambert, Thomas, M. et Mme Necker, et tout ce qui brillait dans les salons philosophiques et littéraires de cette époque.

La maison de Mme Geoffrin et celle du baron d'Holbach furent surtout fréquentées par l'abbé Galiani. Avec beaucoup de politesse et de savoir, il y parlait avec gaieté, avec une verve comique et même bouffonne, qui sentait son origine napolitaine. L'abbé aimait lui-même à rappeler qu'il était de la patrie de Polichinelle, et il a consacré à ce personnage une petite dissertation que M. Duplessis a récemment insérée dans sa *Bibliographie parémiologique* (1847, in-18). Aussi les amis de Galiani ne le prenaient pas toujours au sérieux : « L'abbé, écrivait Diderot à Mlle Voland, est inépuisable de mots et de traits plaisants. C'est un trésor dans les jours pluvieux. Je disais à Mme d'Épinay que si l'on en faisait chez les tabletiers, tout le monde en voudrait avoir. » Sa capacité philosophique n'en était pas moins très-hautement estimée, et très-vantée par ses amis. « Le petit être, né au pied du Vésuve, écrivait Grimm, est un vrai phénomène. Il joint à un coup d'œil lumineux et profond une vaste et solide érudition, aux vues d'un homme de génie l'enjouement et les agréments d'un homme qui ne cherche qu'à amuser et à plaire. C'est Platon avec la verve et les gestes d'Arlequin. » Marmontel nous dit aussi dans ses *Mémoires* : « L'abbé Galiani était de sa personne le plus joli petit arlequin qu'ait produit l'Italie. Mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. »

Ce titre de Machiavel, de petit Machiavel, *Machiavellino*, était de ceux que Galiani prenait le plus volontiers devant ses amis les philosophes, dont il se plaisait à contredire les doctrines libérales, se vantant de n'aimer que le despotisme, « bien cru, bien vert, bien âpre ». Mais il sentait sans doute que, pour se développer librement, son génie avait besoin de l'atmosphère des salons, et des salons de Paris. Dans une lettre qu'après son retour à Naples il écrivait à Mme Geoffrin, il lui dit, en se supposant transporté chez elle comme autrefois : « Me voici donc tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait. Ah, madame, quelle erreur ! ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses. Vos fauteuils sont les trépieds d'Apollon, et j'étais la sibylle. Soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines je ne dis que des bêtises. »

On peut lire dans les *Mémoires* de Morellet le tableau d'une de ces improvisations à la fois dramatiques et philosophiques de Galiani dans la maison du baron d'Holbach, un jour qu'on y avait nié l'existence de Dieu devant l'abbé, qui combattit toujours ces conséquences extrêmes de la philosophie du dernier siècle. Ce fut pendant son séjour à Paris que Galiani commença sur Horace un commentaire qu'il a laissé manuscrit, et qui n'a été imprimé qu'en partie. En même temps, il s'exerçait à écrire en français, et ces exercices ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Il ne négligeait point toutefois les affaires de son ambassade ; et comme l'ambassadeur n'était guère que le titulaire de son office, c'était avec Galiani que le ministre correspondait le plus souvent. En 1765, il obtint un congé pour aller prendre les eaux d'Ischia ; il y resta plus d'un an, et le gouvernement, qui l'avait consulté et s'était bien trouvé de ses conseils, le nomma membre du conseil ou de la magistrature des prises de commerce. Revenu à Paris, il obtint, un an après, la permission de le quitter de nouveau pour voyager en Angleterre, où l'appelait son ami le marquis de Caraccioli, ambassadeur de la cour de Naples à Londres. Après y avoir séjourné quelque temps, Galiani revint à Paris, en passant par la Hollande, qui lui donna matière à d'utiles observations. A son retour en France, il publia en français le plus important, le plus connu de ses ouvrages d'économie politique, ses *Dialogues sur les Blés*. En 1764 le roi avait rendu un édit qui permettait la libre exportation des grains, et peu après survint un renchérissement du pain et une disette que le peuple imputa à l'édit, tandis que les économistes ne l'attribuaient qu'à la force des choses. Ce fut là l'occasion et le sujet de l'ouvrage de Galliani, où, prenant parti pour le peuple contre les économistes, l'abbé présente sa thèse sous la forme d'un dialogue entre un chevalier et un marquis. Galiani, du reste, prête le tour de son esprit, sa façon de disserter et de plaisanter à ses deux personnages, qui ne diffèrent que de sentiment sur la chose discutée. L'un, le marquis, pose des objections, et le chevalier, qui est l'abbé lui-même, les réfute avec un plein succès. Mais les objections et les raisons sont toujours présentées d'une manière fine et piquante ; ce qui explique, avec les circonstances où ils parurent, le succès extraordinaire de ces *Dialogues* publiés en 1770 par les soins de Diderot, à qui Galiani avait confié son manuscrit, lorsqu'en 1769 il fut rappelé à Naples, qu'il ne devait plus quitter. Voltaire écrivait à ce sujet à Diderot, qui lui avait adressé un exemplaire de ces *Dialogues* : « Il semble que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage. Je n'en ai encore lu que les deux tiers. J'attends le dénoûment de la pièce avec une grande impatience. On n'a jamais raisonné ni mieux ni plus plaisamment... Oh ! le plaisant livre, le charmant livre que ces *Dialogues sur le commerce des blés*. » Dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire dit encore, à l'article *Blé* : « M. l'abbé Galiani, Napo-

litain, réjouit la nation sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans, et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. » Quant aux économistes, nous trouvons dans une lettre du plus célèbre d'entre eux, de Turgot, ce qu'ils pensaient de l'ouvrage de Galiani : « On ne peut, écrivait sur ce livre Turgot à Morellet, soutenir une bien mauvaise cause avec plus d'esprit, plus de grâces, plus d'adresse, de bonne plaisanterie, de finesse même et de raison dans les détails. Un tel livre, écrit avec cette élégance, cette légèreté de ton, cette propriété et cette originalité d'expression, et par un étranger, est un phénomène peut-être unique. L'ouvrage est très-amusant, et malheureusement il sera très-difficile d'y répondre de façon à dissiper la séduction de ce qu'il a de spécieux dans le raisonnement et de piquant dans la forme. » Ce fut Morellet qui répondit, mais son ouvrage, écrit en économiste, eut plus de succès auprès des gens spéciaux qu'auprès des gens du monde.

Galiani, de retour à Naples, ne tarda pas à voir s'accroître encore ses places et ses revenus. Déjà conseiller de la magistrature suprême du commerce, il en fut bientôt le secrétaire; et en 1777 il fut nommé l'un des ministres de la junte chargée de toute l'administration des domaines royaux. Mais tant de fonctions ne lui faisaient point oublier les lettres, et il composa alors un assez singulier traité de morale, dont voici le titre : *Des instincts ou des goûts naturels et des habitudes de l'homme, ou principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace*. Une vie d'Horace, composée avec des extraits de ses poésies, complète ce travail, qu'il n'a pas imprimé, mais qu'il laissa à peu près terminé. Il fit aussi à cette époque un opéra-comique philosophique, le *Socrate imaginaire*, que le poëte Lorenzi mit en vers et Paësiello en musique. Cet opéra, dont le gouvernement napolitain défendit bientôt la représentation, passa la frontière, et fut joué avec succès sur la plupart des scènes de l'Europe. Galiani aimait passionnément la musique, et la cultivait avec goût : il jouait fort bien du clavecin. Dans sa bibliothèque, à côté des meilleures éditions des classiques de l'antiquité, figurait une collection de toutes les bonnes partitions.

En 1779, une éruption du Vésuve, qui avait jeté l'effroi dans Naples, inspira à Galiani l'idée d'une brochure où il voulut, en plaisantant, rassurer ses compatriotes, brochure qu'il attribua à un écrivain ridicule, connu par le luxe de ses figures et l'exagération de ses hyperboles. Peu après cette petite sortie humoristique, Galiani écrivit une dissertation sur le dialecte napolitain, dont l'impression, commencée en 1780, n'a pas été achevée. Bientôt après, les circonstances de la guerre de 1778, entre la France et l'Angleterre, lui firent composer un savant traité du droit des gens, où il chercha à déterminer avec précision les devoirs des puissances neutres envers les puissances belligérantes, et *vice versa*. Imprimé à Naples, en 1782, et sans doute commandé par le gouvernement, cet ouvrage fit nommer son auteur premier assesseur au conseil des finances. Enfin, deux ans plus tard, Galiani fut nommé assesseur d'économie dans la surintendance des fonds de la couronne.

Mais tant de fortune et d'honneurs ne pouvaient consoler l'abbé de son absence de Paris et de ses salons, où il avait passé de si douces soirées. Jusqu'à sa mort, il ne cessa d'entretenir avec ses amis de Paris, et particulièrement avec Mme d'Épinay, une correspondance des plus suivies, et dont on a recueilli et publié la partie la plus intéressante. C'est surtout dans ces lettres qu'on peut se faire une idée de l'esprit de société de l'abbé Galiani, de sa verve piquante, et aussi de l'universalité de ses connaissances. Car il est peu de sujets qu'il n'y embrasse et qu'il n'y traite avec une heureuse vivacité, qui rappelle parfois la verve de Voltaire lui-même. C'est Mme d'Épinay qu'il chargea de surveiller l'impression d'un petit *Dialogue sur les Femmes*, qu'on a réimprimé en tête de sa *Correspondance* avec cette dame; dialogue spirituel, mais où l'esprit tourne un peu au paradoxe. La mort de Mme d'Épinay, arrivée en 1783, porta un grand coup au cœur de Galiani, qui perdit avec elle le lien qui le rattachait à la société de Paris. Une autre dame, fort mêlée aussi à la littérature française de ce temps, Mme du Bocage se proposa en vain pour remplacer auprès de Galiani celle qu'il avait perdue. Il n'accepta point, et il écrivait à ce propos : « Il n'y a plus de soulagement pour moi : j'ai vécu, j'ai donné de sages conseils; j'ai servi l'État et mon maître; j'ai tenu lieu de père à une famille nombreuse; j'ai écrit pour le bonheur de mes semblables; et dans cet âge où l'amitié devient le plus nécessaire, j'ai perdu tous mes amis; j'ai tout perdu! On ne survit point à ses amis. » Galiani en effet ne prolongea pas beaucoup sa carrière. Frappé, en 1785, à l'âge de cinquante-sept ans, d'une première attaque d'apoplexie, il chercha à en prévenir une seconde par des courses et des voyages à travers l'Italie. Il alla jusqu'à Venise, dont les savants l'accueillirent, comme il avait été accueilli à Modène par Tiraboschi, et par Césarotti à Padoue. Mais il en revint plus malade qu'il n'était parti, et quatre mois après son retour il mourut paisiblement, à l'âge de cinquante-neuf ans, après avoir reçu tous les secours de la religion.

Voici les titres et la date des principaux ouvrages italiens et français de Galiani, imprimés de son vivant : *Componimenti varj sulla Morte di Domenico Gannacone, carnefice della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da*

Antonio Sergio, revoccato napoleto; 1746; — *Traité sur les Monnaies*; 1750. — *Della perfetta Conservazione del Grano, discorso di Bartolomeo Jatieri*; 1753; — *Delle Lodi di papa Benedetto XIV*; 1758; — *Dialogues sur les Blés*; 1770; — *Spaventissima descrizione dello spaventoso Spavento, che ci spaventa tutti, coll' eruzione delli 8 di agosto del corrente anno, ma (per grazia di Dio) durò poco, di D. Onofrio Galeofre, poeta e filosofo all' impromto*; 1779; — *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres*; 1778.

Parmi ses nombreux manuscrits, Galiani a laissé: un *Commentaire sur Horace, avec une vie d'Horace, tirée de ses poésies*. Une partie de ce commentaire, écrit en français, a été imprimée par Campenon, dans sa traduction d'Horace; — un traité en italien *Del Dialecto Napolitano*; — une traduction en vers italiens de l'*Anti-Lucrèce*; — un recueil de poésies diverses; — Plusieurs volumes de facéties, de contes plaisants, de nouvelles et d'historiettes, qu'il écrivit avec la liberté de la conversation; — Sa correspondance, dont on n'a publié que ses lettres avec Mme d'Épinay, recueillies et éditées en deux volumes et précédées d'une notice par Ginguené (1818). Alex. Dufaï.

Galiani, *Correspondance avec Mme d'Épinay*. — *Notice* par Ginguené et *Notes* de M. Salvi. — *Mémoires de Morellet*. — *Mémoires de Marmontel*. — *Correspondance* de Grimm. — M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — *Collection des Économistes*, t. XVI.

*GALIANO (*N****), peintre de l'école romaine, florissait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il excella dans la représentation des intérieurs d'église. Les figures de ses tableaux sont ordinairement peintes par André Sacchi.

Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

*GALICZON (*Gatien* DE), théologien français, né à Angers, le 27 octobre 1658, mort à Ispahan (Perse), le 27 septembre 1712. Son père, maître des requêtes de l'hôtel de la reine mère, avait reçu du roi, comme récompense de ses longs services, l'abbaye de Kermoléon, au diocèse de Cornouailles. Reçu docteur en droit canon et civil à vingt ans (22 juin 1678), Gatien de Galiczon entra dans les ordres. En 1688 il fut pourvu d'un canonicat et de sa chantrerie à Saint-Martin de Tours. Bientôt official et grand-vicaire, son assiduité au chœur, son application aux visites des cures de sa dépendance, son ardeur à l'étude l'épuisèrent tellement qu'il tomba dangereusement malade. Il revint alors à Angers, et y retrouva la santé. Persuadé qu'il devait la vie à un miracle, il se consacra plus étroitement au service de Dieu. En 1707 il fut nommé à l'évêché d'Agathocle et coadjuteur de l'évêque de Babylone. Il partit pour la Perse, et y mourut peu de temps après son arrivée. On a de lui: *De ligia residentia Epistolæ Innocentii pape III, aliaque monumenta quibus capitulum ex parte 13 Extr. de clericis non residentibus exponitur. Prodeunt ex mss. insignis ecclesiæ Sancti-Martini Turonensis*; Condom, 1694, in-8°; — *Quædam Epistolæ summorum pontificum Leonis VII, Alexandri III et Innocentii III aliaque monumenta; prodeunt ex mss. insignis ecclesiæ Sancti-Martini Turonensis*; Tours, 1694, in-12: contient cinq lettres et divers fragments (903-1205). Toussaint Grille mentionne à la suite d'un voyage en Perse de M. Vacher, missionnaire, un traité pour servir à l'histoire des évêques de Babylone, in-4° de 38 pages, que Galiczon aurait composé à Angers avant de partir. Ce manuscrit ne s'est pas retrouvé. Celestin Port.

Pocquet de Livonnière, *Illustres*. — Mss. de la Bibliothèque d'Angers. — *Journal des Savants*, 1695, p. 263. — Moréri, *Dict. hist.*

GALIEN, empereur romain. *Voy.* Gallien.

GALIEN (*Claude*), célèbre médecin, né à Pergame, en Mysie (Asie Mineure), en l'an 131, mort vers l'an 200 ou 210. Il nous apprend lui-même que son père, appelé Nicon, était architecte et versé dans les sciences et les belles-lettres; que, de plus, il jouissait d'une fortune considérable. Galien vante les vertus et le savoir de Nicon; mais il ne parle pas aussi favorablement de sa mère, dont il ne dissimule ni le peu d'ordre ni le caractère acariâtre. C'est à son père qu'il dut sa première éducation. A l'âge de quinze ans, il commença l'étude de la logique et de la philosophie à l'école du platonicien Caïus; puis il suivit les leçons d'autres maîtres, dont il ne donne pas les noms, mais dont il fait connaître les doctrines, un péripatéticien d'abord, un épicurien ensuite. Deux ans plus tard, il passa de la philosophie à la médecine. Ce fut un songe qui détermina son père à le faire entrer dans cette carrière. Nicon n'épargna rien pour faire acquérir à son fils les connaissances médicales les plus complètes. Un médecin disciple d'Athénée et fondateur de la secte pneumatique fut le premier maître de Galien, qui le quitta bientôt pour suivre l'enseignement de Satyrus, qu'il préférait, à cause du peu d'estime du pneumatiste pour la logique. Après Satyrus, qui était un habile anatomiste, Galien eut pour maîtres Stratonicus, partisan des doctrines hippocratiques, et l'empirique Æschrion. Galien avait vingt-et-un ans lorsqu'il perdit son père; il se rendit alors à Smyrne pour entendre Pélops; puis à Corinthe, pour s'instruire à l'école de Numesianus; enfin, à Alexandrie, où il étudia sous Héraclien, Ælianus Meccius et Iphicianus. Il fit ensuite de plus longs et plus importants voyages, et visita la Cilicie, la Phénicie, la Palestine, Scyros, les îles de Crète et de Chypre. Revenu à vingt-neuf ans à Pergame, il fut nommé médecin de l'école des gladiateurs, sur lesquels il expérimenta un nouveau traitement des blessures des nerfs. A trente-trois ans, Galien, par prudence sans doute, quitta Pergame, en proie alors à des divisions intestines, pour se rendre à Rome, où ses connaissances en anatomie et en médecine lui va-

lurent bientôt une réputation méritée. On admira, à ce qu'il raconte lui-même, la sagacité avec laquelle il reconnaissait les maladies et en prédisait tout d'abord les suites. L'emploi intelligent et bien calculé d'un remède, la thériaque dont ses confrères n'avaient pas su faire usage, lui donna des amis, parmi lesquels le péripatéticien Eudème. D'autres cures, non moins heureuses, accrurent la réputation du jeune médecin. Dans le nombre, on cite la guérison de la femme de Boethus; ce qui lui valut un présent de quatre cents pièces d'or et l'amitié de ce personnage consulaire. Appelé auprès d'une dame romaine, présumée en danger, il reconnut qu'elle n'avait pour toute maladie qu'une extravagante passion pour un baladin. Galien fut recherché dès lors par les plus grands personnages de Rome; mais en même temps il excita l'envie des autres médecins, qui ne lui épargnèrent ni les épigrammes ni les sobriquets. On l'appelait diseur de paradoxes (παραδοξολόγος), faiseur de merveilles (παραδοξοποιός) enfin λογίατρος (médecin phraseur). On dit que Galien quitta Rome en 167, à l'époque où cette ville était ravagée par la peste. En quoi, si le fait est vrai, il n'imita pas Hippocrate, qui, s'il faut en croire la légende, revint, dans des circonstances analogues, sur le théâtre de la contagion. Après avoir voyagé quelque temps, Galien se rendit à Aquilée, auprès de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, occupés aux préparatifs de la guerre contre les Germains. Marc-Aurèle, en particulier, tenait à ne prendre que des mains de Galien la thériaque, dont il faisait un fréquent usage. La peste ayant ensuite éclaté à Aquilée, Galien revint à Rome, en même temps que Marc-Aurèle et Lucius Verus, qui mourut en route. L'empereur l'ayant voulu emmener avec lui dans l'expédition qu'il projetait, Galien s'en défendit, sous prétexte qu'Esculape, qui venait de le guérir d'un abcès, l'avait dissuadé en songe de faire ce voyage. Il fut chargé par l'empereur, qui venait de perdre son fils Annius Verus Cæsar, de veiller sur la santé de son autre fils, L. Aurèle Commode, alors âgé de neuf ans, et depuis empereur. Il donna des soins à ce prince, ainsi qu'à Sextus, troisième fils de Marc Aurèle. Il fut chargé de même sous Septime Sévère de préparer la thériaque que prenait cet empereur. On n'a plus de détails sur ce dernier séjour de Galien à Rome. En retournant à Pergame, il visita pour la seconde fois Lemnos, dans le dessein d'étudier soigneusement ce que l'on appelle en médecine la *terra Lemnia* ou *terra sigillata*. On ignore l'époque précise de sa mort. On suppose qu'il vécut de soixante-dix à quatre-vingts ans. Selon Abu-l-Faraj, il serait mort en Sicile. Habitué à une grande sobriété, il n'éprouva depuis l'âge de vingt-huit ans que des indispositions sans gravité. Il eut peu de rapports avec les chrétiens; cependant, dans le fragment conservé d'un de ses ouvrages perdus, et cité par le même Abu-l-Faraj, il parle de cette secte, dont il vante la tempérance et la chasteté; il cite aussi et combat Moïse au sujet de l'omnipotence de Dieu.

Comme en témoignent le nombre et l'importance de ses ouvrages, Galien était l'un des hommes les plus instruits de son époque; mais on lui reproche la trop haute opinion qu'il avait de sa science, qu'il croyait universelle, et le peu d'estime où il tenait ses contradicteurs. Il est vrai aussi, d'après l'histoire même de sa vie, qu'il poussait beaucoup plus loin qu'il ne convient à la profession médicale le soin de sa propre conservation. Cependant, il était humain, et soignait avec une même sollicitude le pauvre et le puissant. Cet homme doué de si hautes facultés était parfois singulièrement crédule. Les songes jouent un certain rôle dans ses écrits et sa vie. On a déjà vu qu'il s'en remettait sur eux du soin de le dispenser des missions qui lui déplaisaient. C'est aussi à un songe qu'il dut, s'il l'en faut croire, la guérison d'une douleur fixe, qu'il éprouvait vers la région hépatique. Esculape lui serait apparu alors, et lui aurait conseillé de se faire ouvrir l'artère qui se trouve entre le pouce et le second doigt de la main droite, et cette opération lui aurait réussi. Enfin, après avoir tourné en dérision les remèdes magiques de Pamphile et de Xénocrate, il finit, selon Alexandre de Tralles, par croire à l'influence des charmes sur les maladies. (1)

Galien n'avait pas la noble simplicité d'Hippocrate; la passion de tout expliquer, celle de briller à tout prix, diminuent le respect dû à son savoir, à ses talents. Il altère la pureté des principes par des explications hypothétiques et par des subtilités. Cependant, il est parmi les anciens le seul qui ait donné un corps complet de médecine. Il y a de l'unité dans son système, quoiqu'il l'ait édifié avec les débris des doctrines antérieures. Prévenu pour la théorie, il fut néanmoins bon observateur; l'anatomie lui doit beaucoup; quoiqu'il n'ait disséqué que des animaux, ses écrits sur cette matière sont la meilleure source d'étude, depuis le deuxième jusqu'au quinzième siècle. Il aida aussi aux progrès de la séméiotique et de l'hygiène. Les Arabes surtout se montrèrent enthousiastes des écrits de Galien, et les répandirent au moyen âge. C'est par eux que le monde médical les a connus.

On se fera une idée de la fécondité du médecin de Pergame par le nombre de ses ouvrages, qui s'élevèrent, dit-on, à plus de cinq cents ayant la forme de traité et à plus de deux cent cinquante sur des sujets étrangers à la médecine. Peu de ces écrits sont parvenus jusqu'à nous. Il dit lui-même qu'une partie de ses ouvrages furent la proie des flammes lors de l'incendie du temple de la Paix, où ils étaient déposés pour servir aux médecins qui venaient y conférer. Des

(1) *Voyez* Oribase, II, p. 787, note sur les songes, Daremberg et Bussemaker.

écrits qui nous restent de Galien, il en est quelques-uns dont on n'a que la traduction latine, l'original se trouvant perdu.

Après avoir retracé la vie de Galien, il convient de résumer rapidement ses doctrines médicales et philosophiques et la nature de ses ouvrages. A l'époque où il parut, les médecins étaient aussi divisés que les philosophes. Il y avait les dogmatiques, les empiriques, les méthodistes, les épisynthétiques, enfin les pneumatiques et les éclectiques. Galien inclinait vers ces derniers. Il traitait d'esclaves ceux qui se déclaraient pour une seule école, même pour celle d'Hippocrate, et voulut former un tout au moyen des débris des autres systèmes. Cette méthode de Galien explique certaines contradictions qui se rencontrent dans ses ouvrages et les variations assez fréquentes que présentent ses opinions. Toutefois, il pensait que le médecin doit être philosophe, et il écrivit même un traité spécial sur ce sujet (1). Il n'était pas sceptique; cependant, il admettait le doute raisonné des choses qui échappent à l'observation, par exemple l'essence de l'âme humaine. Attaché aux théories, il croyait que la science ne peut pas se fonder sur le simple empirisme. Galien n'a pas toujours échappé à la dialectique pointilleuse qu'il reprochait à ses contemporains; mais aucun philosophe de l'antiquité n'a parlé plus dignement que lui de la Divinité. « En écrivant ces livres, dit-il (*De Usu Part.*, lib. III), je compose un hymne à l'auteur de la nature. La véritable piété ne consiste pas à immoler des hécatombes ou à brûler mille parfums délicieux en son honneur, mais à reconnaître et à proclamer hautement sa sagesse, sa toute-puissance et sa bonté. »

Anatomie. Après la philosophie, ce qui occupa le plus Galien, ce fut l'anatomie. Il la regardait avec raison comme la base de la médecine. L'anatomie n'était cultivée à cette époque avec un certain succès qu'à Alexandrie, où Galien s'était formé. On n'y craignait plus dès lors d'opérer la dissection des cadavres, assez rarement il est vrai, puisque Galien se félicite d'y avoir observé deux squelettes humains, et conseille à ceux qui veulent approfondir l'étude de l'ostéologie et profiter du même avantage, de se rendre à Alexandrie. Cependant, ses descriptions, celles même des os, sont faites d'après des dissections d'animaux. Il recommande surtout, à cause de l'analogie d'organisation, l'étude de la dissection du singe et particulièrement du magot, comme Cuvier l'avait soupçonné et comme M. Daremberg l'a démontré. Mais l'analogie le mène parfois trop loin, et il applique souvent à tort à l'homme ce qu'il a observé sur des animaux.

En myologie, Galien a fait d'importantes découvertes. Le premier il décrivit divers muscles servant à la mastication, aux mouvements du bras et de la poitrine, ainsi que le poplité et le peaussier. Il donne l'exacte indication des muscles du larynx et la description de la structure du cœur. Il s'est trompé sur celle des muscles, qu'il croit composée de fibres nerveuses et tendineuses.

Galien n'a guère ajouté aux connaissances angéiologiques. Il fait naître les veines du foie, tandis que les artères naissent du cœur, et n'accorde ni aux unes ni aux autres aucune sensibilité. Il a connu les anastomoses des veines et des artères, de même que le trou de Botal, son usage dans le fœtus et les changements que l'âge lui fait subir. C'est par l'anastomose des vaisseaux des mamelles avec ceux du bas-ventre qu'il explique les sympathies entre ces organes et l'utérus. Le *septum lucidum*, le corps calleux et les éminences *nates* et *testes* se trouvent indiqués dans la description que Galien donne du cerveau. C'est du cerveau qu'il fait dériver les nerfs des sensations, et de la moelle épinière ceux des mouvements. Il a entrevu cependant le caractère mixte des uns et des autres nerfs. Les nerfs optiques ne se croisent pas; ils s'accolent. Enfin, Galien a décrit le nerf vague et ses connexions avec le grand sympathique, qu'il fait venir de la huitième paire.

Physiologie. Les travaux physiologiques de Galien se résument de la manière suivante : dans le corps animé, il distingue les parties, les humeurs, les esprits. Adoptant la doctrine des éléments, et prenant pour base les qualités primitives, le chaud, le froid, le sec et l'humide, il combine avec le feu, l'eau, l'air et la terre les parties simples ou composées du corps. Il y a, selon lui, quatre humeurs, comme quatre éléments et quatre qualités primitives. Le *sang*, rouge, chaud et humide; la *pituite*, blanche, froide et humide; la *bile*, jaune, chaude et sèche; la *mélancolie*, noire, froide et sèche. Les tempéraments résultent de la combinaison des éléments et de leurs qualités, en un mot de la *tempérie* (κρᾶσις) de chaque partie unie à la prédominance d'une des humeurs. Selon Galien, qui ne fait qu'étendre en ce point la doctrine des péripatéticiens, tous les phénomènes physiologiques doivent être attribués à certaines forces occultes, inhérentes aux parties. Il en compte trois : les *forces vitales*, qui ont leur siége dans le cœur; les *forces animales*, qui résident dans le cerveau; les *forces naturelles*, qui sont placées dans le foie. Elles exécutent leurs fonctions par des agents appelés *esprits naturels*, *vitaux*, *animaux*, et désignés sous le nom commun de *pneuma*. Les *esprits naturels*, passant du sang dans le foie, deviennent *vitaux* dans le poumon en s'y combinant avec l'air, puis *animaux* dans le cerveau, où ils se subtilisent encore. Les fonctions sont aussi de trois ordres : *vitales*, telles que les pulsations du cœur et des artères, les passions; *animales*, telles que l'intelligence et les sensations; enfin, *naturelles*, telles que la nutrition et la génération. En même temps les

(1) Voyez Daremberg, *Galien considéré comme philosophe*

fonctions de chaque ordre sont internes et externes. C'est au moyen du *pneuma* que la force vitale produit les battements du cœur et des artères. Ajoutons que Galien parle assez clairement des mouvements de systole et de diastole du cœur. Il connaissait la petite circulation du sang, mais non la grande. Déjà Aristote, dans la persuasion que le sang est transporté du cœur aux extrémités, en jugeait probable le retour. Galien constata le transport du sang par l'artère pulmonaire dans les poumons pour servir à leur nutrition et le retour d'une certaine quantité de ce fluide au cœur. Il avait remarqué les qualités différentes du sang dans les artères et dans les veines (1). Entre les poumons et la plèvre il supposait un intervalle, où se répand en grande partie l'air inspiré. C'était une erreur, qu'il tâchait d'établir sur des expériences dans le genre de celles employées dans le même but par Hamberger. Dans son système, le sang est rafraîchi par la respiration; les parties impures du *pneuma* sont ensuite rejetées, et une nouvelle quantité de force vitale est introduite. Ces opérations s'exécutent par les muscles intercostaux et le diaphragme. Le cerveau est le siége de la pensée, comme le cœur est celui du courage et des passions irascibles, et le foie celui du désir. C'est par les battements incessants du cerveau, causés par le *pneuma*, engendré dans ses ventricules, que s'opèrent les fonctions de l'âme. Comment l'état de l'âme dépend-il des dispositions du corps? C'est ce qui s'explique par le transport des esprits vitaux de toutes les parties du cerveau, où ils acquièrent de nouvelles qualités. Quant à l'essence même de l'âme, aux yeux de Galien elle est tantôt une substance matérielle, tantôt, au contraire, elle n'a rien de commun avec le corps. Au moyen des nerfs, le cerveau distribue à toutes les parties le sentiment et le mouvement. Des forces particulières, dépendantes de l'âme, dirigent les fonctions des sens. Une humeur pituiteuse, qui s'engage dans le cerveau, passe dans le nez et dans la gorge par les trous qui criblent l'ethmoïde. Le *pneuma* ayant pour véhicule le sang, amène l'accomplissement des fonctions naturelles. Certaines de ces fonctions sont gouvernées par des forces particulières et subordonnées. L'estomac attire les aliments, les retient, les digère et les transmet aux intestins, qui y puisent la substance nutritive. En résumé, chaque viscère attire ce qui se rapporte à sa fonction respective; puis, après l'avoir élaboré, il se l'assimile ou le rejette. Galien range parmi les fonctions naturelles le mouvement musculaire. A ses yeux, les organes génitaux sont les mêmes dans les deux sexes, quoiqu'ils diffèrent en apparence; seulement, ceux de la femme sont cachés à l'intérieur. Par suite d'une erreur, due sans doute à l'inspection des animaux disséqués, Galien prétend que l'utérus a autant de cavités que la femme a de mamelles. Du mélange de la semence dans les ovaires, comme dans les testicules, il fait résulter l'embryon mâle si la matière en a été fournie par le testicule droit, femelle si elle l'a été par le testicule gauche. C'est du placenta que Galien tire le sang et le pneuma nécessaires à la formation de l'embryon; mais c'est avec la semence qu'il forme le cerveau, qui par conséquent existe avant le cœur.

Galien savait que pour arriver à des notions physiologiques exactes, il importe d'étudier les rapports des organes et des expériences qui les font connaître. C'est ainsi qu'il prouvait l'influence des nerfs sur le mouvement musculaire par la section d'une branche de la cinquième paire cervicale qui aboutit à l'omoplate; il arrêtait de cette manière les mouvements des muscles sus et sous-épineux. Il fit voir aussi que les animaux perdent la voix par le déchirement des muscles intercostaux, par la ligature du nerf récurrent, enfin par la destruction de la moelle épinière.

Diététique, Hygiène. Le point de départ de Galien est l'entretien des parties dans leur état naturel par des choses en rapport avec cet état. Ceci établi en principe, il divise judicieusement les hommes en trois catégories : 1° ceux qui, vivant dans l'aisance, peuvent soigner facilement leur santé; 2° ceux dont la constitution est délicate; 3° ceux qui, en raison de leurs devoirs ou affaires, ne peuvent suivre un plan de vie régulier. Il établit ensuite, d'après la nature, une autre division, celle des âges. Enfin, il examine soigneusement les diverses influences de l'air, des aliments, du mouvement, du repos, etc. Ces prémisses posées, il en déduit parfois de sages prescriptions. Il conseille à la mère de nourrir elle-même ses enfants, et blâme l'usage des bains froids que leur font prendre aussitôt après leur naissance les peuples du Nord. Il recommande beaucoup l'exercice; cette prescription s'accordait d'ailleurs parfaitement avec les habitudes gymnastiques des Romains. Parmi ces exercices, il range en première ligne la chasse. Il recommande aux jeunes gens, et dans la saison d'été, les bains froids, aux vieillards, dont le sang se refroidit et se sèche, les bains chauds et d'eau douce; il veut qu'ils boivent de bon vin, et leur permet de faire trois repas par jour, tandis qu'il n'en accorde que deux aux personnes plus jeunes. Enfin, il pense qu'il convient de se baigner avant le dîner, qu'il conseille de faire avec du poisson de mer. Il approuve l'usage de la viande de porc.

Pathologie, Chirurgie, Thérapeutique. Galien rapportait avant tout les affections aux organes. Dans ce système, la maladie résulte de la lésion d'une ou plusieurs fonctions. Il faut distinguer dans la maladie la disposition (διάθεσις) de l'affection (πάθος). La cause de l'absence de santé se trouve ou dans les parties simples,

(1) Voyez sur la *sphygmologie antique* l'introduction au traité *Du Pouls* de Rufus et les notes sur les fragments du commentaire de Galien touchant le *Timée* de Platon par le docteur Daremberg.

ou dans les organes eux-mêmes. Le défaut de proportion des éléments fait naître en général les maladies des parties simples. L'intempérie, qui en est la conséquence, est avec ou sans matière. C'est aux maladies chirurgicales spécialement que se rapportent les affections tenant à leur nombre, à leur grandeur, à leur figure, à leur situation. Il en est cependant, telles que les solutions de continuité, qui affectent également les parties similaires et organiques. Les symptômes, dépendant de la maladie consistent soit dans le dérangement d'une fonction, soit dans le changement des facultés apparentes, soit, enfin, dans le vice des sécrétions. Les causes des maladies sont externes ou internes. Les premières donnent lieu aux secondes, qui sont antécédentes et conjointes. La surabondance ou la dégénérescence des humeurs est la plus fréquente des causes internes. La pléthore résulte de la surabondance absolue ou relative du sang; et la cacochimie est le produit de la surabondance des autres humeurs. Galien appelle putridité toute altération des humeurs. Cette putridité engendre une chaleur qui, en se communiquant au cœur et aux artères, amène la fièvre. Excepté la fièvre éphémère, qui vient de l'altération particulière du *pneuma*, toutes les autres fièvres sont causées par la dégénérescence des humeurs. L'altération de la pituite produit la quotidienne, celle de la bile amène la tierce, celle de l'atrabile est cause de la fièvre quarte. L'inflammation vient de l'introduction du sang dans une partie qui n'en contenait point. Cette inflammation est pure ou phlegmoneuse si le sang fait seul irruption; elle est pneumatique si elle est accompagnée du *pneuma*, œdémateuse si la pituite s'y joint, érysipélateuse si la bile y prend part, squirrheuse, enfin, si l'atrabile entre dans son développement.

Galien renchérit sur la doctrine des crises et des jours critiques établie par Hippocrate. Il étendit aussi les principes du père de la médecine relativement au pronostic, dont il faisait grand cas. Il exposa supérieurement la doctrine des indications et des contre-indications. A cet égard il développa les idées des méthodistes. Pour lui la véritable source de l'indication, c'est l'essence de la maladie. Combattre les contraires par leurs contraires, c'est le moyen de faire cesser les maladies. Galien faisait un fréquent usage de la saignée, quelquefois jusqu'à la défaillance. Il ne paraît pas avoir employé les sangsues; mais à l'occasion il recourait aux ventouses (1). Quant à la chirurgie, il la pratiqua, sinon à Rome, du moins dans sa patrie. Il professa même publiquement sur les opérations, puisqu'il mentionne les instruments qu'il employait à ses démonstrations.

Matière médicale; Pharmacie. Galien rattacha la pharmacologie aux qualités primitives des corps. Parmi les médicaments, il distingue entre ceux qui sont doués *actuellement* de telle ou telle qualité, et ceux qui n'ont cette qualité qu'en *puissance;* par exemple, le feu contient *actuellement* la chaleur, tandis que le poivre ne l'a qu'*en puissance*. Selon Galien, certains médicaments, tels que les spécifiques, les purgatifs, quelques poisons et contrepoisons, agissent *par toute leur substance*. Ainsi que la plupart des médecins ses contemporains, le médecin de Pergame avait une officine où il préparait et conservait ses médicaments.

Nous diviserons la liste des nombreux ouvrages de Galien suivant les matières qu'ils embrassent et dont nous venons de donner un aperçu général.

Anatomie et Physiologie: Περὶ κράσεων (*De Temperamentis*), en trois livres; — Περὶ μελαίνης χολῆς (*De atra Bile*); — Περὶ δυνάμεων φυσικῶν (*De Facultatibus naturalibus*), en trois liv.; — Περὶ ἀνατομικῶν ἐγχειρήσεων (*De anatomicis Administrationibus*): c'est l'œuvre anatomique la plus remarquable de Galien; — Περὶ φλεβῶν καὶ ἀρτηριῶν ἀνατομῆς (*De Venarum et Arteriarum Dissectione*); — Περὶ ὀστῶν, τοῖς εἰσαγομένοις (*De Ossibus, ad tirones;* — Περὶ νευρῶν ἀνατομῆς (*De Nervorum Dissectione*); — Περὶ μήτρας ἀνατομῆς (*De Uteri Dissectione*); — Εἰ κατὰ φύσιν ἐν ἀρτηρίαις αἷμα περιέχεται (*An in arteriis secundum naturam sanguis contineatur;* — Περὶ μυῶν ἀνατομῆς (*De Musculorum Dissectione*); — Περὶ μυῶν κινήσεως (*Dè Musculorum Motu*); — Περὶ σπέρματος (*De Semine*); — Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων (*De Usu partium corporis humani*, 17 liv.: c'est l'œuvre capitale de Galien en matière physiologique; — Περὶ ὀσφρήσεως ὀργάνου (*De Odoratus Instrumento*); — Περὶ χρείας ἀναπνοῆς (*De Usu Respirationis*); — Περὶ χρείας σφυγμῶν (*De Usu Pulsuum*); — Ὅτι τὰ τῆς ψυχῆς ἤθη ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν ἕπεται (*Quod animi mores corporis temperamenta sequantur*); — Περὶ κυουμένων διαπλάσεως (*De Fœtuum Formatione*); — Εἰ ζῶον τὸ κατὰ γαστρός (*An animal sit quod est in utero*): ouvrage considéré comme apocryphe; — *De Anatomia Vivorum;* — *De Compagine Membrorum, sive de natura humana;* — *De Natura et Ordine cujuslibet Corporis;* — *De Motibus manifestis et obscuris;* — Περὶ χυμῶν (*De Humoribus*).

Ouvrages relatifs à la *diététique*, à la *thérapeutique* et à la *pathologie :* Περὶ ἀρίστης κατασκευῆς τοῦ σώματος ἡμῶν (*De optima corporis nostri Constitutione*); — Περὶ εὐεξίας (*De bono Habitu*); — Πότερον Ἰατρικῆς, ἢ γυμναστικῆς ἐστι τὸ ὑγιεινόν (*Utrum Medicinæ sit, vel Gymnastices Hygieine, attenuante de victus ratione*); — Ὑγιεινά (*De Sanitate tuenda*): c'est l'un des meilleurs ouvra-

(1) V. *Exposition des Principes thérapeutiques de Galien*, par le docteur Ravel.

ges de Galien; — Περὶ τροφῶν δυνάμεως (*De Alimentorum Facultatibus*); — Περὶ εὐχυμίας καὶ κακοχυμίας τροφῶν (*De probis et pravis Alimentorum Succis*); — Περὶ πτισάνης (*De Ptisana*); — Περὶ τοῦ διὰ μικρᾶς σφαίρας γυμνασίου (*De Parvæ Pilæ Exercitio*); — *De Dissolutione continua, sive de alimentorum facultatibus*); — Θεραπευτικὴ μέθοδος (*Medendi Methodus*); — Τὰ πρὸς Γλαύκωνα, θεραπευτικά (*Ad Glauconem, De Medendi Methodo*); — Περὶ φλεβοτομίας πρὸς Ἐρασίστρατον (*De Venæ Sectione, adversus Erasistratum*); — Περὶ φλεβοτομίας, πρὸς Ἐρασιστρατείους τοὺς ἐν Ῥώμῃ (*De Venæ Sectione, adversus Erasistrateos Romæ degentes*); — Περὶ φλεβοτομίας θεραπευτικὸν βίβλιον (*De Curandi Ratione per venæ sectionem*); — Περὶ μαρασμοῦ (*De Marasmo*); — Τῷ ἐπιληπτικῷ παιδὶ ὑποθήκη (*Pro Puero epileptico Consilium*); — Περὶ βδελλῶν, ἀντισπάσεως, σικύας, ἐγχαράξεως καὶ κατασχασμοῦ (*De Hirudinibus, revulsione, cucurbitula, incisione et scarificatione*); — Περὶ τῆς τῶν καθαιρόντων φαρμάκων δυνάμεως (*De Purgantium Medicamentorum Facultate*); — Περὶ τῶν ἐπιδέσμων (*De Fasciis*); — Περὶ φλεβοτομίας (*De Venæ Sectione*): présumé apocryphe; — Περὶ τῆς τῶν ἐν νεφροῖς παθῶν διαγνώσεως καὶ θεραπείας (*De Renum Affectuum Dignotione et Curatione*): également supposé apocryphe; — *De Colico Dolore*: apocryphe; — *Introductorius Liber, varias Morborum Curas complectens*: apocryphe; — *De Cura Icteri*: apocryphe; — Περὶ ἀνωμάλου δυσκρασίας (*De Inæquali Intemperie*); — Περὶ δυσπνοίας (*De difficili Respiratione*); — Περὶ πλήθους (*De Plenitudine*); — Περὶ τρόμου καὶ παλμοῦ καὶ σπασμοῦ καὶ ῥίγους (*De Tremore, palpitatione, convulsione et rigore*); — Περὶ τῶν ὅλου τοῦ νοσήματος καιρῶν (*De totius Morbi Temporibus*); — Περὶ τῶν παρὰ φύσιν ὄγκων (*De Tumoribus præter naturam*); — Περὶ μελαγχολίας ἐκ τῶν Γαληνοῦ καὶ Ῥούφου, καὶ ἄλλων τινῶν (*De Melancholia ex Galeno, Rufo et aliis quibusdam*); — *De Oculis*: apocryphe; — *De Gynæceis; de Passionibus Mulierum* (apocryphe); — *De Cura Lapidis*; — *De Dynamidiis*: apocryphe; — Τίνας δεῖ ἐκκαθαίρειν καὶ ποίοις καθαρτηρίοις καὶ πότε (*Quos quibus catharticis medicamentis et quando purgare oporteat*).

Matière médicale et pharmacie: Περὶ κράσεως καὶ δυνάμεως τῶν ἁπλῶν φαρμάκων (*De temperamentis et facultatibus simplicium Medicamentorum*), onze livres; — Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ τόπους (*De Compositione Medicamentorum secundum locos*); — Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ γένη (*De Compositione Medicamentorum secundum genera*): on peut considérer ces deux ouvrages comme n'en ayant fait d'abord qu'un seul; — Περὶ ἀντιδότων (*Des Antidotes*): ce traité, l'un les derniers de Galien, fut composé sous l'empereur Sévère, vers l'an 200; — Περὶ εὐπορίστων (*De Remediis facile parabilibus*): la troisième partie de cet ouvrage est évidemment apocryphe; — Περὶ τῆς θηριακῆς, πρὸς Πίσωνα (*De Theriaca, ad Pisonem*): il n'est pas certain non plus que cet ouvrage soit authentique; — Περὶ τῆς θηριακῆς, πρὸς Παμφιλιανόν (*De Theriaca, ad Pamphilianum*): d'une authenticité douteuse; — *Liber Secretorum, ad Monteum*; — *De Medicinis expertis*; — Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν διδασκαλία (*De Ponderibus et Mensuris Doctrina*); — Περὶ ἀντεμβαλλομένων (*De Succedaneis*); — *De simplicibus Medicamentis, ad Paternianum*; — *De Plantis*; — *De Virtute Centaureæ*; — *De Clysteribus*; — *De Catharticis*: ces derniers ouvrages sont considérés comme apocryphes.

Œuvres diverses: *Diagnostique; Séméiologie; Philosophie*, etc. Περὶ τῶν πεπονθότων τόπων (*De Locis affectis*), six livres; appelé aussi Διαγνωστική (*Diagnostica*): ce traité est considéré, par Haller en particulier, comme l'un des meilleurs de Galien; — Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν (*De Differentiis Febrium*); — Περὶ τῶν ἐν ταῖς νόσοις καιρῶν (*De Morborum Temporibus*); Περὶ διαφορᾶς σφυγμῶν (*De Differentia Pulsuum*); — Περὶ διαγνώσεως σφυγμῶν (*De dignoscendis Pulsibus*); — Περὶ τῶν ἐν τοῖς σφυγμοῖς αἰτίων (*De Causis Pulsuum*); — Περὶ προγνώσεως σφυγμῶν (*De Præsagitione ex Pulsibus*); — Σύνοψις περὶ σφυγμῶν ἰδίας πραγματείας (*Synopsis librorum suorum de Pulsibus*); — Περὶ κρισίμων ἡμερῶν (*De criticis Diebus*); — Περὶ κρίσεων (*De Crisibus*); — *De Causis procatarcticis*; — Περὶ διαφορᾶς νοσημάτων (*De Differentia Morborum*); — Περὶ τῶν ἐν τοῖς νοσήμασι αἰτίων (*De Morborum Causis*); — Περὶ συμπτωμάτων διαφορᾶς (*De Symptomatum Differentia*); — Περὶ αἰτίων συμπτωμάτων (*De Causis Symptomatum*): ces quatre derniers traités sont considérés comme faisant un seul et même ouvrage; — Πῶς δεῖ ἐξελέγχειν τοὺς προσποιουμένους νοσεῖν (*Quomodo sint deprehendendi morbum simulantes*); — Περὶ τῆς ἐξ ἐνυπνίων διαγνώσεως (*De Dignotione ex Insomniis*); — Περὶ τοῦ προγινώσκειν πρὸς Ἐπιγένην (*De Prænotione, ad Epigenem*); — Περὶ τύπων (*De Typis*); — Πρὸς τοὺς περὶ τύπων γράψαντας (*Adversus eos qui de typis scripserunt*): d'une authenticité assez douteuse; — Περὶ Προγνώσεως (*De Prænotione*): apocryphe; — Πρόγνωσις πεπειραμένη καὶ παναλήθης (*Præsagitio experta et omnino vera*): apocryphe; — Περὶ κατακλίσεως προγνωστικὰ ἐκ τῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης (*Prognostica de Decubitu, ex mathematica scientia*): apocryphe); — Περὶ οὔρων (*De Urinis*): d'une authenticité peu certaine; — Περὶ οὔρων ἐκ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Γαληνοῦ, καὶ ἄλλων τινῶν (*De Urinis, ex Hippocrate, Galeno et aliis quibusdam*); — Περὶ σφυγμῶν πρὸς Ἀντώνιον (*De Pulsibus, ad Antonium*),

apocryphe; — *Compendium Pulsuum;* — Περὶ αἱρέσεων, τοῖς εἰσαγομένοις (*De Sectis, ad tirones et ad eos qui introducuntur*); — Πρὸς Θρασύβουλον, Περὶ ἀρίστης αἱρέσεως (*De optima Secta, ad Thrasybulum*); — Περὶ ἀρίστης διδασκαλίας (*De optima Doctrina*); — Περὶ τῶν παρὰ τὴν λέξιν σοφισμάτων (*De Sophismatibus, vel captionibus pene dictionem*); — Προτρεπτικὸς λόγος ἐπὶ τὰς τέχνας (*Oratio suasoria ad artes*); — Πρὸς Πατρόφιλον, Περὶ συστάσεως ἰατρικῆς (*De Constitutione Artis Medicæ, ad Patrophilum*); — Περὶ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Πλάτωνος δογμάτων (*De Hippocratis et Platonis Decretis*); — Τέχνη ἰατρική (*Ars Medica*), appelé aussi dans d'anciennes éditions et dans quelques manuscrits *Ars parva*; — Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων (*De Libris propriis*); — Περὶ τῆς τάξεως τῶν ἰδίων βιβλίων (*De Ordine Librorum propriorum*); — Περὶ διαγνώσεως καὶ θεραπείας τῶν ἐν τῇ ἑκάστου ψυχῇ ἁμαρτημάτων (*De Dignotione et Curatione cujusque Animi Peccatorum*); — Εἰσαγωγή, ἢ ἰατρός (*Introductio, seu medicus*): d'authenticité douteuse; — *De Subfiguratione empirica;* — Περὶ Ἐθῶν (*De Consuetudinibus*): présumé apocryphe; — Περὶ φιλοσόφου ἱστορίας (*De Historia Philosophica*: c'est l'ouvrage de Plutarque sur le même sujet, avec quelques changements; — Ὅροι ἰατρικοί (*Definitiones Medicæ*); — *De Partibus Artis Medicæ*: d'une authenticité contestable; — Ὅτι αἱ ποιότητες ἀσώματοι (*Quod qualitates incorporeæ sint*); — Ὅτι ἄριστος ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος (*Quod optimus medicus sit quoque philosophus*): Galien dit lui-même qu'il a écrit ce livre pour défendre et commenter Hippocrate; — Περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην στοιχείων (*De Elementis secundum Hippocratem*), — Τῶν Ἱπποκράτους γλωσσῶν ἐξήγησις (*Hippocratis Dictionum exoletarum Explicatio*); — Περὶ ἑπταμήνων βρεφῶν (*De septimestri Partu*); — un commentaire du *De Natura Hominis;* — *De salubri Victus Ratione;* — sur le *De Aere, Aquis et Locis* d'Hippocrate; — sur le *De Alimento* du même; — sur le *De Hominibus;* — sur le *Prognosticon;* — sur le premier livre intitulé *Prædictiones* ou *Prorrhetica;* — sur le premier livre *De Morbis popularibus;* — sur le sixième, enfin sur le troisième livre du même ouvrage; — sur les *Aphorismes;* — Πρὸς Λύκον (*Adversus Lycum*): il défend dans ce livre les *Aphorismes* d'Hippocrate; — Πρὸς τὰ ἀντειρημένα τοῖς Ἱπποκράτους Ἀφορισμοῖς ὑπὸ Ἰουλιανοῦ (*Adversus ea quæ a Juliano in Hippocratis Aphorismos dicta sunt*); — des commentaires sur d'autres ouvrages d'Hippocrate : *De Ratione Victus in morbis acutis;* — *De Officina Medici;* — *De Fracturis;* — *De Articulis;* — Περὶ τοῦ παρ' Ἱπποκράτει κώματος (*De Comate secundum Hippocratem*): ce dernier ouvrage est d'une authenticité contestée; — Περὶ τῆς κατὰ τὸν Ἱπποκράτην διαίτης ἐπὶ τῶν ὀξέων νοσημάτων (*De Victus Ratione in morbis acutis secundum Hippocratem*) : également d'une authenticité douteuse. On attribue même à Galien, comme œuvre de sa jeunesse, une *Introduction dialectique*, publiée pour la première fois par M. Mynas, et l'invention de la quatrième figure du syllogisme.

En tête d'une édition des œuvres de Galien, Bâle, 1561, in-fol., Conrad Gesner a donné une liste des écrivains qui ont traduit ou commenté les œuvres du médecin de Pergame. En y ajoutant ceux qui ont vécu jusqu'à ce jour, on remarque les noms suivants : Opizo, Lacuna, Ant. Musa Brassavolus, Gadaldinus, Gemusæus, Jacques Sylvius, Janus Cornarius, Nic. Rheginus, J. Bapt. Montanus, John Caïus, Jean Guinterius (Andernacus), Thomas Linacre, Goulston, Caspard Hofman, Alb. Haller, Ackermann, René Chartier, et tout récemment Daremberg.

Les œuvres de Galien ont été publiées pour la première fois en latin à Venise, 1490, 2 vol. in-fol. Une nouvelle édition latine en a paru dans la même ville en 1541, in-fol. Depuis elle a été réimprimée huit ou neuf fois dans l'espace d'un siècle. Les meilleures de ces réimpressions sont celles de 1586 ou 1597, 1600, 1609 et 1625 en cinq vol., divisés par J.-B. Montanus par ordre de matières et suivis d'un excellent *Index rerum* par Ant. Musa Brassavolus. On cite encore comme une bonne édition latine celle de Froben, Bâle, 1542, in-fol.; réimprimée en 1549 et en 1561. La dernière est la meilleure, à cause des *Prolegomena* de Conrad Gesner. Vient ensuite l'édition latine de 1562; Venise, 5 vol. in-fol. Le texte grec a été publié à quatre époques différentes : deux fois seul, et deux fois avec la version latine. La première édition grecque a été publiée par Opizo; Venise 1525, in-fol. Elle était soignée, mais contenait de nombreuses erreurs et des omissions; d'ailleurs, il n'y avait ni notes ni index. La dernière, due aux soins de Fuchs, Camerarius et Gemusæus, sans traduction latine, est celle de Bâle, 1538, 5 vol. in-fol.

Une édition vraiment nouvelle des œuvres complètes de Galien et d'Hippocrate réunies, c'est sans contredit celle de René Chartier; Paris, 1639-1679, 30 vol. in-fol. René Chartier (*Renatus Charterius*) avait soixante ans lorsqu'il entreprit cette œuvre considérable. Le tome Ier parut en 1639. L'ouvrage complet ne fut publié qu'en 1679. Chartier était mort en 1654; les quatre derniers volumes parurent par les soins et aux frais de son gendre. Chartier s'était ruiné à cette publication. Son édition est de tous points supérieure aux antérieures et même à celles qui l'ont suivie. On y trouve divers traités grecs et latins non encore publiés, entre autres ceux intitulés : *De Humoribus; De Ossibus; De Septimestri Partu; De Fasciis; De Clysteribus;* d'autres déjà connus, mais où l'on a intercalé des passages omis : *Definitiones Medicæ; De Comate secundum Hippocratem; De Prænotione;* enfin des extraits des écrits de Galien,

empruntés à de nombreux ouvrages grecs et latins, déjà publiés en grande partie par les Juntes. La dernière édition des œuvres de Galien est celle de C.-G. Kühn, qui y ajouta bientôt les œuvres d'Hippocrate, d'Arétée, de Dioscoride. L'ensemble comprend 28 vol. in-8°. Galien forme à lui seul 20 vol. in-8°, 1821-1833. Le texte n'a pas subi de grandes améliorations. Les ouvrages qui ne nous sont parvenus qu'en latin ne figurent pas dans cette édition ; d'un autre côté, on y trouve le texte de quelques écrits que l'on connaissait seulement dans cette langue. V. R.

Suidas, s. v. Γαληνός. — Abu-l-Faraj, *Hist. Dynast.* — Fabricius, *Bibl. Græc.* — A. L. Marquis, dans la *Biographie médic.* — Dan. Le Clerc, *Hist. de la Med.* — Sprengel *Geschichte der Arzneykunde.* — Haller, *Bibliotheca.* — Ackermann, *Hist. liter.* — Choulant, *Handb. der Buecherkunde fuer die æltere Medic.*; — le même, *Bibl. medic. hist.* — Daremberg, *Exposé des Connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*; Paris, 1841 ; le même, *Œuv. medico philos. de Galien, traduites pour la première fois en français*; Paris, 1854-56, 2 vol. — Littré, dans le *Journal des Débats*, 1855. — Smith, *Dict. of Roman and Greek Biog.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Pauly, *Real-Encyc.*

GALIEN (*Joseph*), physicien français, né à Saint-Paulien, près Le Puy, en 1699, mort à Avignon, en 1782 (1). Il entra dans l'ordre des Dominicains, et se consacra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie. Son érudition le fit désigner pour professer ces deux sciences à l'université d'Avignon. Mais bientôt son goût pour la physique détermina sa vocation, et il se livra exclusivement à l'étude de la météorologie et de la physique. C'est Galien qui a conçu l'un des premiers la possibilité de s'élever dans les airs au moyen d'un vaisseau rempli d'un gaz plus léger que le fluide atmosphérique. Il publia à ce sujet un ouvrage ayant pour titre : *L'Art de naviguer dans les airs*, précédé d'un *Mémoire sur l'origine et la formation de la grêle*; Avignon, 1755, in-16. Deux ans plus tard, il publia dans le même format une seconde édition de cet ouvrage, qui peut encore être consulté avec fruit par ceux qui s'occupent d'aérostatique. Voici le passage le plus saillant de ce curieux livre : « Nous construisons, dit Galien, un vaisseau de bonne et forte toile doublée, bien cirée ou godronnée, couverte de peau, et fortifiée de distance en distance de bonnes cordes ou même de câbles dans les endroits qui en auront besoin, soit en dedans, soit en dehors; en telle sorte qu'à évaluer la pesanteur de tout le corps de ce vaisseau, indépendamment de sa charge, ce soit environ deux quintaux par toise carrée. » Ce vaisseau devait être plus long et plus large que la ville d'Avignon et sa hauteur égale à une montagne très-élevée. Il se faisait fort de transporter avec cet énorme machine une armée tout entière avec tout son attirail et toutes les provisions jusqu'au pays le plus éloigné.

(1) Et non au Puy, en 1762, ainsi qu'on le lit dans la *Biographie universelle* de Michaud.

« La pesanteur de l'air de la région sur laquelle nous établissons notre navigation, continue-t-il, étant supposée à celle de l'eau comme 1 à 1000, et la toise cube d'eau, pesant 15,120 livres, il s'en suit qu'une toise cube de cet air pèsera environ 15 livres et 2 onces ; et celui de la région supérieure étant la moitié plus léger, la toise cube ne pèsera qu'environ 7 livres 9 onces. Ce sera cet air qui remplira la capacité du vaisseau ; c'est pourquoi nous l'appellerons l'air intérieur, qui réellement pèsera sur le fond du vaisseau, à raison de 7 livres 9 onces par toise cube ; mais l'air de la région inférieure lui résistera avec une force double, de sorte que celui-ci ne consumera que la moitié de sa force pour le contrebalancer, et il lui en restera encore la moitié pour contrebalancer et soutenir le vaisseau avec toute sa cargaison. ».

Louis Pascal.

Mandet, *Histoire littéraire et poétique de l'ancien Velay.* — Dupuis Delcourt, *Manuel de l'Aérostat.*

GALILÉE ou **GALILEI** (*Vincent*), musicographe italien, né à Florence, vers 1533, mort vers la fin du seizième siècle. Il épousa, en 1562, Julie, fille de Cosme Venturi, d'une illustre famille de Pistoie, et il eut de cette union Galileo Galilei (*voy.* l'article suivant). Il se distingua par ses connaissances musicales. Il mit en musique l'épisode du comte Ugolino et les *Lamentations* de Jérémie, et ces compositions passent pour les premiers essais de la musique dramatique moderne. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à la théorie musicale ; en voici les titres : *Discorso della Musica antica e moderna*; Florence, 1581, in-fol. L'auteur de ce traité montre plus de savoir que de goût; il s'épuise en discussions inutiles sur l'échelle diatonique et les modes de la musique grecque, se prononce en faveur de la musique des anciens contre celle des modernes, et condamne comme ridicules les grandes compositions du seizième siècle; — *Il Fronimo, dialogo sopra l'arte del bene intavolare e rettamente suonare la musica*; Venise, 1583, in-fol.; — *Discorso intorno alle opere di messer Gioseffa Zarlino di Chioggia*; Florence, 1589, in-8°. C'est une réplique, plus violente qu'habile, à Zarlino, qui, dans ses *Sopplimenti Musicali*, avait repoussé quelques critiques de Galilée. L'avantage de cette polémique resta à Zarlino.

Fétis, *Biographie musicale.*

GALILÉE (*Galilei-Galileo*), célèbre astronome et mathématicien italien, fils du précédent, né à Pise, en Toscane, le 15 février 1564, mort à Arcetri, le 8 janvier 1642. Tout enfant, il montra une remarquable disposition pour exécuter et même inventer des machines, et cette aptitude inspira à ses parents de grandes espérances. Il reçut à Florence une éducation complète ; mais il la dut moins à ses maîtres, qui étaient médiocres, qu'à son propre génie. Il suppléa aux lacunes de leur enseignement par de nombreuses

lectures, qui comprenaient, avec les auteurs anciens, les meilleurs écrivains italiens. La musique et le dessin furent la plus douce distraction de ses premières années; il s'exerça aussi avec bonheur dans la poésie italienne, et l'on a publié (1) un sonnet en style burlesque qui date de sa jeunesse. Son père, qui avait une nombreuse famille et fort peu de fortune, voulait qu'il embrassât une profession lucrative : il l'envoya donc à l'âge de dix-huit ans étudier à Pise la philosophie et la médecine. La scolastique et le péripatétisme régnaient encore exclusivement dans cette université; mais le jeune étudiant n'était pas disposé à jurer par les paroles d'un maître : il prit l'habitude de disputer contre les doctrines qu'on lui enseignait, et se fit accuser par ses professeurs d'entêtement et d'esprit de contradiction.

En 1583, à l'âge de dix-neuf ans, il donna une preuve de ce génie expérimental qui, plus encore que le talent de discussion, devait faire sa gloire. Un jour, dans la cathédrale de Pise, son attention se porta sur une lampe suspendue que le hasard avait mise en mouvement; il remarqua que quelque inégale que fût la longueur des arcs qu'elle décrivait, elle les décrivait dans le même espace de temps. Il comprit aussitôt qu'il avait découvert une loi physique très-importante, et proposa de l'appliquer en médecine à la détermination de la fréquence plus ou moins grande du pouls. Il se servit des mêmes oscillations pour mesurer la hauteur des édifices; enfin, il transporta cette loi dans certaines observations sur la musique, l'astronomie et la géographie. Le fait de l'*isochronisme* des oscillations du pendule n'est pas sans doute rigoureusement exact quand les arcs décrits sont très-inégaux; mais Galilée n'en a pas moins l'honneur d'avoir indiqué aux savants une loi physique, qui entre les mains de Huygens donna de si beaux résultats (*voy.* Huygens).

Le père de Galilée, qui aurait voulu que son fils s'adonnât spécialement à la médecine, le vit avec peine s'occuper si activement de physique et de mathématiques; il lui interdit même de suivre plus longtemps les leçons d'Ostilio Ricci, auquel le jeune étudiant avait dû les premiers principes de la géométrie. Galilée ne se laissa point abattre par cette défense, et il n'en mit que plus d'ardeur à apprendre seul ce qu'on lui interdisait d'étudier sous un maître. Il parvint ainsi jusqu'au sixième livre d'Euclide. Son père, touché de cette persévérance, le laissa libre de s'abandonner à ses goûts scientifiques; il lut dès lors avidement les récits des anciens géomètres, et en se mettant au courant de leurs découvertes il s'efforça d'y ajouter. La lecture du traité d'Archimède *Sur les corps qui nagent dans les fluides* lui inspira dès lors l'idée d'une balance hydrostatique; mais il ne donna suite à cette idée que plusieurs années après. Ces fortes études, suivies de résultats si remarquables, commencèrent à le faire connaître et attirèrent l'attention d'un célèbre géomètre, Guido Ubaldi, qui l'engagea à s'occuper du *centre de gravité des solides*, fut satisfait de ses recherches, et le recommanda vivement à Jean de Médicis et au grand-duc Ferdinand. Celui-ci le nomma, en 1589, professeur de mathématiques à Pise. Les appointements étaient faibles; mais le jeune Galilée saisit avec empressement cette occasion de répandre des idées qui n'étaient pas d'accord avec les doctrines admises dans l'université.

Il commença aussitôt sur le mouvement des corps toute une série d'expériences. Déjà Lucrèce avait dit, en fort beaux vers, que les corps pesants, s'ils ne rencontraient pas d'obstacle, tomberaient avec la même rapidité. Galilée vérifia le fait; du haut de la tour penchée de Pise, il laissa tomber des corps différents de volume, de poids et de densité, et il montra aux spectateurs, élèves et professeurs, que ces corps parcouraient des espaces égaux dans des temps égaux, et que l'accélération progressive de leur mouvement de descente était égale, et il en conclut que la *gravité ou tendance à descendre est la même dans tous les corps*. Si par exemple un flocon de laine descend moins rapidement qu'un lingot d'or, ce n'est pas que sa gravité spécifique soit moindre, c'est qu'il rencontre dans l'air un obstacle dont il triomphe beaucoup plus difficilement que le métal; que l'on supprime l'obstacle, et les deux corps descendront dans le vide avec une égale rapidité : c'est un fait sur lequel la machine pneumatique ne laisse aucun doute. Galilée ne put pas s'appuyer sur une expérience aussi concluante; il ne trouva pas non plus le véritable rapport entre la vitesse de la chute et l'espace parcouru; mais ses expériences lui en apprirent assez pour lui montrer que les prétendues lois du mouvement alors admises étaient insoutenables, et cette conviction l'engagea à persévérer dans son projet de révolte contre l'enseignement scolastique. Il commença un examen sérieux des deux systèmes rivaux d'astronomie : l'un, celui de Ptolémée, avec son immense complication de cycles et d'épicycles, de cercles excentriques et de premier moteur, l'autre, celui de Copernic, qui par sa simplicité et sa concordance graduellement établie avec les phénomènes gagnait silencieusement des prosélytes parmi les meilleurs observateurs et les mathématiciens. Galilée découvrit bientôt et démontra la futilité des objections qu'on opposait à ce système, et qui étaient fondées soit sur une ignorance complète des lois de la mécanique, soit sur des passages mal compris d'Aristote, de la Bible et des Pères (1). Ayant

(1) P. Antonio Cravenga, *Catalogo della sua biblioteca*, t. II, p. 100.

(1) C'est ce qu'il a particulièrement développé dans son traité *De Scripturæ Sacræ Testimoniis*, etc. (dialogue), adressé à Christine, grande-duchesse de Toscane; imprimé à Strasbourg, 1636, in-4°.

remarqué que beaucoup de personnes d'abord attachées au premier de ces systèmes l'avaient quitté pour le second, mais qu'aucun copernicien ne s'était converti au système de Ptolémée; voyant que ce dernier système avait besoin chaque jour, pour s'accorder avec les phénomènes célestes, de nouvelles corrections et d'additions de nouvelles sphères; trouvant, enfin, dans la disposition d'anciennes étoiles et dans l'apparition de nouvelles, un argument contre la prétendue *incorruptibilité* attribuée aux corps célestes; pour ces raisons et pour d'autres, qu'il a indiquées dans ses dialogues, il se convertit au système dont il devait être plus tard le martyr. Mais les préjugés religieux et scolastiques au sujet de l'immobilité de la Terre étaient si puissants qu'il continua, par prudence, d'enseigner l'hypothèse de Ptolémée. Il attendit une occasion plus favorable pour la renverser et lui substituer des faits incontestables. Cette réserve ne l'empêcha pas de passer dans l'université de Pise pour un esprit turbulent, coupable, ou du moins très-suspect, de révolte contre Aristote et la Bible. Certains de ses confrères, jaloux de son mérite et de ses découvertes, trouvaient dans la hardiesse du jeune professeur un prétexte commode de le persécuter. Galilée, qui se voyait à Pise plusieurs adversaires déclarés et beaucoup d'ennemis secrets, accepta avec reconnaissance l'offre du sénat de Venise, qui lui offrit pour six ans, en 1592, une chaire de mathématiques à l'université de Padoue.

Le séjour de Galilée dans une ville où régnait une assez grande liberté intellectuelle fut l'époque de sa plus grande activité scientifique. Il construisit diverses machines pour le service des Vénitiens; il composa pour ses élèves une foule de traités sur l'architecture civile et militaire, sur la gnomonique, l'astronomie, la mécanique. Ces traités, transcrits par les étudiants et dispersés sur presque tous les points de l'Europe, y portèrent le nom et les idées de Galilée. Celui-ci ajouta encore à sa réputation en inventant une espèce de *thermomètre*. Cet instrument, où l'on employait à la fois l'eau et l'air, était naturellement très-imparfait, mais il pouvait conduire à un thermomètre plus précis. La correspondance de Galilée avec Kepler commença vers le même temps, et continua sur le ton de l'amitié et de la confiance réciproques jusqu'à la mort du premier. Vers cette époque aussi parut un traité sur la sphère d'après le système de Ptolémée, traité qui a été attribué à Galilée, et qui fut publié à Rome en 1655.

En 1599, son engagement étant expiré, le sénat vénitien le renouvela pour six autres années, en doublant les appointements du professeur. La réputation de Galilée s'était beaucoup accrue, et la foule se pressait à ses cours. En 1604, une étoile aussi brillante que celle qui attira l'esprit de Tycho-Brahé vers l'étude de l'astronomie apparut dans la constellation d'Ophiuchus; Galilée en fit le sujet de ses leçons, qui eurent moins pour résultat d'expliquer ce phénomène que d'attaquer le système de Ptolémée. L'astronomie n'absorbait pas toute l'attention de Galilée. Il lut et admira l'ouvrage de Gilbert sur la nature des corps. Il adopta les vues de ce savant au sujet de la gravité terrestre, et construisit des aimants à son exemple. Vers le même temps, il attaqua avec une extrême vivacité un certain Capra, qui s'attribuait l'invention d'un compas de proportion dont lui-même était l'auteur. Il écrivit aussi des traités pratiques sur la manière de mesurer les hauteurs et les distances. Peu après il annonça dans une lettre qu'il se proposait d'écrire : *Trois livres sur le système du monde, trois sur le mouvement, trois sur la mécanique;* des traités *sur le son, la parole, la lumière, les marées, le mouvement des animaux, la castramétation*. On suppose que la plupart de ces traités furent brûlés par ses parents, après sa mort, sur les instances du confesseur de la famille. Ces travaux si divers ne restèrent pas sans récompense; le sénat renouvela de nouveau sa commission de professeur en 1606, et en augmenta les appointements.

L'année 1609 fut signalée par la construction du premier télescope. On a contesté cette invention à Galilée pour en rapporter l'honneur à Metzu, à Jansen, à Lippersheim. Il est vrai que l'opticien hollandais Jansen et quelques personnes avant lui avaient construit des microscopes et peut-être même des espèces de télescopes fort imparfaits. Mais ces derniers instruments, simples objets de curiosité et d'amusement, n'avaient aucune utilité pratique; et l'on n'avait point songé à les appliquer à l'observation des corps célestes. A Galilée appartient la gloire d'avoir le premier eu cette idée et de l'avoir réalisée. Lui-même raconte, dans son *Nuncius sidereus*, que le bruit s'étant répandu qu'un Hollandais avait construit un instrument par le moyen duquel les objets éloignés paraissent très-proches, il chercha à en composer un semblable. Il plaça aux deux extrémités d'un tube de plomb deux verres plans d'un côté et sphériques de l'autre; le verre objectif était un plan convexe et le verre oculaire était un plan concave. Ce premier instrument lui permit de voir les objets neuf fois plus grands qu'à l'œil nu; il le perfectionna, et obtint un grossissement de soixante fois; enfin, il offrit au doge Léonard Donato et au sénat de Venise un télescope qui grossissait, dit-on, mille fois (1). Le sénat, émer-

(1) Voici la traduction du passage où Galilée rend lui-même compte de cette invention :

« Il y a environ dix mois, écrivait-il en mars 1610, que l'on m'apprit qu'un certain Hollandais avait imaginé (*elaboratum*) une lunette (*perspicillum*) à l'aide de laquelle se voyaient les objets éloignés aussi clairement que s'ils étaient rapprochés. Cet instrument servait déjà à faire quelques expériences (*nonnullæ experientiæ circumferebantur*), auxquelles les uns ajoutaient foi, tandis que les autres les niaient : c'est ce qui me fut confirmé peu de jours après, dans une lettre que m'adressait de Paris

veillé de cette découverte, le confirma pour toute sa vie dans la place de professeur à Padoue, et lui donna un traitement annuel de mille florins, le plus élevé qu'eût jamais obtenu un professeur de mathématiques.

Galilée se hâta de diriger son précieux instrument vers les espaces célestes, et il y vit ce que nul homme n'avait pu y voir avant lui. Ses regards se portèrent d'abord sur la Lune, et du premier coup d'œil il reconnut combien était faux l'axiome scolastique qui attribuait aux corps célestes une sphéricité parfaite et la propriété d'être lumineux par eux-mêmes. Les parties les plus obscures de la surface lunaire, où l'on voyait des taches, causées, disait-on, par des vapeurs élevées de la terre, devenant maintenant plus visibles, apprirent à Galilée que la surface de la Lune était irrégulière et inégale, qu'elle offrait des montagnes et des vallées plus grandes que celles de notre globe. Il se servit pour mesurer la hauteur de ces montagnes de la lumière qui illumine leur sommet, tandis que leurs côtés et leur base sont plongés dans l'ombre (1). Il étudia aussi la lumière cendrée de la Lune, et il admit la véritable explication donnée environ un siècle auparavant par Léonard de Vinci : cette lumière est celle que la Terre envoie à la Lune, et que la Lune nous renvoie par une seconde réflexion. En poursuivant ses observations, il trouva que la Lune tourne constamment la même face vers la Terre, et que presque la moitié de sa surface n'est jamais visible pour nous. Galilée observa plus tard les librations de la Lune, par lesquelles de petites portions de l'hémisphère invisible deviennent visibles; mais l'imperfection des connaissances astronomiques ne lui permit pas de donner une explication satisfaisante de ce phénomène. La vue des océans, des continents, des montagnes et des vallées, qui lui apparurent dans la Lune, et dont il compara une partie à l'aspect de la Bohême (*regio consimilis Boemiæ*), lui suggéra l'idée que ce globe était habité : supposition qui excita l'horreur des savants scolastiques et alarma les religieux (1). En examinant au télescope les nébuleuses, et particulièrement la voie lactée, il découvrit qu'elles étaient composées de myriades d'étoiles, ou d'une *poussière d'étoiles*, suivant l'expression de Milton (2). Re-

le Français Jacques Badouère. Tout cela, enfin, me fit appliquer tout entier aux moyens d'arriver à l'invention d'un instrument semblable (*causa fuit ut ad media excogitanda per quæ ad consimilis organi inventionem devenirem, me totum converterem*); et j'y parvins peu de temps après (*paulopost*), à l'aide de la théorie des réfractions. Je me construisis donc d'abord un tube de plomb, aux extrémités duquel j'adaptai deux verres de lunette (*duo vitrea perspicilla*), qui avaient tous deux d'un côté une face plane, tandis que de l'autre l'un des verres était convexe, et l'autre concave (*ambo ex altera parte plana, ex altera vero unum sphæricum convexum, alterum vero cavum aptavi*); puis, approchant l'œil de la face concave (oculaire), je regardai des objets assez grands et rapprochés (*objecta satis magna et propinqua intuitus sum*) : ces objets paraissaient trois fois plus près et neuf fois plus grands que par la vue naturelle. Je me suis ensuite fabriqué un instrument plus exact (*exactiorem mihi elaboravi*), qui grossissait les objets plus que soixante fois. Enfin, n'epargnant aucune peine ni aucune dépense, je suis parvenu à me construire un instrument (*organum*) si excellent, qu'il me mit à même de voir les objets mille fois plus grands qu'à la simple vue. Il serait superflu d'énumérer les avantages que fournit l'emploi de cet instrument, tant sur terre que sur mer. Mais, laissant là les choses terrestres, j'ai dirigé mes recherches vers le ciel, en commençant par la Lune. » (*Nuncius sidereus, magna longeque admirabilia spectacula pandens*, etc., p. 6.)

(1) Voici la description qu'il a donnée de cette méthode, généralement adoptée depuis : « J'avais souvent observé (dans les premiers ou derniers quartiers de la Lune) que les sommets des montagnes de la portion obscure ou cendrée de la Lune se montraient comme des points lumineux, bien qu'ils fussent encore assez distants de la limite de la lumière. Comparant cette distance avec le diamètre de l'astre, je m'assurai qu'elle en formait quelquefois le vingtième. Cela établi, que l'on trace, par exemple, un globe lunaire, ayant pour grand cercle CAF, pour centre E, et pour diamètre CF, qui est au diamètre de la Terre comme 2 est à 7. Or, le diamètre terrestre étant, d'après des observations assez exactes, 7,000 milles italiens (*milliaria italica*), CF sera = 2,000; et CE = 1,000, et la vingtième partie de CF = 100 milles. Maintenant, que CF soit le diamètre du grand cercle qui sépare la partie éclairée de la lune de la partie obscure, et que le point A soit éloigné du point C d'un vingtième de ce diamètre; ensuite que l'on prolonge le demi-diamètre EA jusqu'à ce qu'il rencontre au point D la tangente GCD (représentant le rayon lumineux) : l'arc CA ou la droite CD sera à CE comme 100 est à 1,000, et la somme des carrés DC et CE, 1,010,000, sera égale à la somme du carré DE (carré de l'hypoténuse). Les lignes DE DC et CE étant ainsi proportionnelles, on trouve que AD, sommet d'une montagne éclairée par le rayon solaire, a quatre milles d'élévation. Or, il n'y a sur la Terre aucune montagne qui ait au delà d'un mille de hauteur verticale. Les montagnes lunaires sont donc plus élevées que les montagnes terrestres. (*Nuncius sidereus*, p. 13, recto.)

(1) Il est curieux de faire remarquer que cette opinion, qui paraissait si abominable aux moines et aux théologiens, avait été professée près de deux siècles auparavant par un prince de l'Église. Voici ce qu'écrivit alors le célèbre cardinal de Cusa (je traduis textuellement) : ... La machine du monde sera donc comme si elle avait son centre partout et sa circonférence nulle part, parce que la circonférence et le centre c'est Dieu, qui est partout et nulle part (*unde erit machina mundi quasi habens ubique centrum et nullibi circumferentiam, quoniam circumferentia et centrum Deus est, qui est ubique et nullibi*)... Or, si Dieu est le centre, toute région stellaire doit être habitée, afin que tant de localités des cieux et des étoiles ne restent pas vides (*si Deus est centrum, in qualibet regione habitant* (sc. *homines*), *ne tot loca cælorum et stellarum sint vacua*)... Ce sont des espèces humaines de nature et de capacités différentes... En un mot, les habitants d'un astre à l'autre sont, quels qu'ils soient, *disproportionnels*, si on les considère comparativement aux habitants de ce monde-ci (*improportionabiles igitur sunt illi aliarum stellarum habitatores, qualescunque illi sint ad istius mundi incolas*). » *D. Nicolai de Cusa, cardinalis, Opera*; Bâle, 1565, in-fol., lib. II, cap. 12 : *De docta Ignorantia.*)

(2) Ce qui le frappa d'abord en observant les étoiles, c'est que la lunette ne les grossissait point, ce qu'il attribuait, moins à leur énorme éloignement qu'à un effet d'irradiation, à leur lumière scintillante. La belle constellation d'Orion et celle des Pléiades fixèrent d'abord ses regards. Il examina ensuite la voie lactée; il formula le premier ce grand résultat, depuis lors acquis à la science, savoir que la voie lactée et les nébuleuses ne sont que des amas d'innombrables étoiles : *Est galaxyas nihil aliud quam innumerarum stellarum coacervatim consitarum congeries... stellæ nebulosæ stellularum mirum in modum consitarum greges sunt.* C'est ainsi qu'il compta vingt-et-une étoiles dans la nébuleuse d'Orion, et plus de quarante dans celle du *Præsepe*. (*Nuncius sidereus*, p. 16.)

marquons en passant que ce grand poëte visita le grand philosophe italien, qu'il conçut la plus haute idée de son génie, et qu'il a fait dans le *Paradis perdu* de magnifiques allusions aux découvertes de Galilée.

La planète Jupiter lui fournit bientôt le sujet d'observations plus étonnantes encore. Le 7 janvier 1610 il vit auprès de cette planète trois étoiles, petites mais très-brillantes, qui étaient avec la planète sur une même ligne droite et parallèle à l'écliptique. Des trois étoiles, deux étaient à l'orient, et l'autre à l'occident. Le lendemain il vit encore trois étoiles, mais elles étaient toutes à l'orient. Le 13 il en vit quatre, une à l'orient et trois à l'occident, le 15 les quatre étoiles étaient à l'occident. De ces observations, continuées jusqu'au 12 mars, il conclut que ces étoiles étaient des planètes (*planetæ Mediceæ*), et qu'elles étaient pour Jupiter ce que la Lune est pour la Terre, par conséquent des satellites. Galilée vit dans l'analogie de ces corps avec la Lune un argument de plus en faveur du système de Copernic; il comprit aussi quel parti on pouvait en tirer pour déterminer les longitudes en mer. Mais sur ce point il ne put qu'indiquer le but à poursuivre; il était réservé à d'autres siècles de trouver les moyens d'y arriver: les théories astronomiques et la construction des chronomètres laissaient trop à désirer pour se prêter à des déterminations rigoureusement exactes. — Vers la même époque, Galilée offrit ses services à l'Espagne, la plus grande puissance maritime d'alors, et l'on doit peu regretter pour sa gloire qu'ils n'aient pas été acceptés.

Ces brillantes découvertes excitèrent l'envie, Galilée devait s'y attendre; elles soulevèrent aussi des objections, dont la plupart n'étaient que ridicules. Un contradicteur prétendait qu'après avoir regardé au télescope il n'avait rien vu de ce qu'annonçait l'astronome; un autre trouvait étrange que la nature eût donné des satellites à Jupiter dans le seul but d'immortaliser la famille des Médicis (Galilée avait donné à ces astres le nom de *planetæ Mediceæ,* pour faire honneur à son souverain). Ses adversaires, qui d'abord avaient nié sa découverte, voulurent découvrir à leur tour, et bientôt ils prétendirent avoir trouvé et même neuf satellites de Jupiter.

Ces chicanes n'arrêtèrent pas Galilée : il examina Saturne, qu'il appelait planète *tricorps*, parce qu'il ne voyait avec sa lunette que confusément l'anneau qui entoure cette planète. Il annonça cette découverte dans une espèce de logogriphe ainsi conçu :

Smaismrmilmepoetaleumibunenugttaviras.

Kepler chercha vainement le mot de cette énigme, qui consistait en une simple transposition de lettres. Galilée les rétablit dans leur ordre, de manière à former la phrase suivante :

Altissimum planetam tergeminum observavi. J'ai découvert que la planète la plus éloignée est triple.

Le 11 décembre 1610 il publia ce nouveau logogriphe, plus travaillé que le premier :

Hæc immatura a me jam frustrà leguntur. O. Y. Il annonça en même temps que cette découverte décidait une grande question, et contenait une nouvelle preuve en faveur du véritable système du monde. Le 1er janvier 1611 il donna l'explication de : *Cinthiæ figuras æmulatur mater amorum.*

« La mère des amours rivalise avec les figures de Cynthie. »

Ces périphrases mythologiques signifient que Vénus a des phases comme la Lune; elle tourne donc autour du soleil, ce qui est un argument irréfragable contre Ptolémée, et une nouvelle probabilité pour Copernic. Galilée ne porta pas un coup moins sensible à l'ancien système en observant le premier des taches dans le Soleil, redoutable argument contre la prétendue *incorruptibilité*, ἀφθαρσία, des corps célestes. Ainsi chacune de ses découvertes le rapprochait du système de Copernic, mais chacune aussi donnait à ses ennemis de nouveaux motifs d'envie et de nouveaux prétextes de persécution. Tant qu'il resta sur le territoire de Venise, la haine de ses adversaires fut impuissante; mais au mois d'août 1610 il quitta Padoue pour revenir en Toscane. Il fut nommé premier mathématicien de l'université de Pise, philosophe du grand-duc, sans être obligé de professer ni de résider dans la ville de Pise. En 1611 il se rendit pour la première fois à Rome; ce voyage eut sans doute pour but d'écarter les soupçons qui commençaient à s'élever sur son orthodoxie. Il y fut traité avec honneur, et admis dans l'Académie de Lincei; mais comme il persévéra dans ses opinions astronomiques, ses ennemis continuèrent de lui en faire un crime. Les jésuites lui en voulaient de s'être joint au parti qui les avait expulsés de Padoue. L'inquisition de Rome recevait des plaintes contre lui. Un frère dominicain, Dominique Baccini, dans un sermon prêché à l'église de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence, prit pour texte ces mots de l'Évangile : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum,* et attaqua tous les coperniciens et Galilée en particulier. Celui-ci écrivit pour sa propre justification une lettre à son élève Castelli et une autre à Christine, grande-duchesse de Toscane. Il repousse avec énergie l'accusation d'avoir voulu attaquer la religion; il établit que l'objet des Saintes Écritures est d'apprendre aux hommes le chemin du salut, et non de leur enseigner l'astronomie. Cette apologie ne parut pas suffisante; l'inquisition reçut la dénonciation de Baccini, et commença des poursuites. Galilée repartit pour Rome en 1615, et parvint, par son habileté, à imposer un moment silence à ses accusateurs. Cependant, ils obtinrent sinon la condamnation directe de Galilée, du moins celle du système de Copernic. Le 5 mars 1616, la sacrée congrégation de l'Index prohiba les livres de Copernic, de Didacus Astunica et de

Foscarini, où était soutenue « cette fausse doctrine pythagoricienne, tout à fait contraire à la divine Écriture, de la mobilité de la Terre et de l'immobilité du Soleil (1). » Galilée n'avait pas même été nommé dans le décret public, mais en secret il avait reçu une admonestation sévère. Voici comment l'acte solennel de condamnation rappelle ce premier avertissement comminatoire.

« Comme il nous plaisait de procéder envers toi avec bénignité, il a été arrêté dans la sainte congrégation, tenue en présence de N. S., le 25 février 1616, que le très-éminent seigneur cardinal Bellarmin t'enjoindrait de quitter entièrement la dite fausse doctrine, de ne l'enseigner ni à d'autres, ni de la défendre, ni d'en jamais traiter, et faute d'acquiescer à ce précepte, tu serais jeté en prison, et pour l'exécution de ce décret, le jour suivant, dans le palais, en présence du susdit très-éminent seigneur cardinal Bellarmin, après avoir été bénignement admonesté par lui, tu as reçu du commissaire du saint-office, en présence d'un notaire et de témoins, l'injonction de te désister entièrement de la dite opinion fausse, et pour l'avenir il était interdit de la défendre ou enseigner d'une manière quelconque, ni de bouche, ni par écrit; et ayant promis obéissance, tu as été renvoyé. »

Cette *bénigne* admonestation aurait dû dégoûter Galilée de l'astronomie, mais il y fut ramené par l'apparition de trois comètes en 1618. Il avertit ses amis de ne pas se hâter de croire que les comètes, comme les planètes, se meuvent à travers l'immensité de l'espace, et qu'elles pourraient bien être des corps atmosphériques. Les raisons qu'il en donne, quoique ingénieuses, sont inexactes. Il ne fut pas plus heureux dans son explication des marées, qu'il attribue à l'inégalité de vitesse des différentes parties de la mer, inégalité qui résulte de la combinaison des deux mouvements de rotation et de translation de la terre. Galilée avoue lui-même qu'il était plutôt philosophe que mathématicien. Admirable pour faire des découvertes, il excellait à les exposer d'une manière claire, spécieuse, mais non pas toujours rigoureusement scientifique. Il y avait chez lui une impatience peut-être excessive de les faire connaître, de les revendiquer contre les prétentions de ses adversaires, de convaincre ceux-ci de fraude et d'erreur. Vieux, il avait conservé ce même esprit qui dans sa jeunesse le portait à disputer contre ses professeurs. Ainsi, vers 1630, il revint sans beaucoup de nécessité sur ce système de Copernic, qui lui avait déjà causé tant d'embarras. Le traité des *Révolutions des orbes célestes* de Copernic, un moment défendu, était permis depuis 1620, et le savant florentin aurait pu laisser au livre de Copernic le soin de convertir au véritable système du monde les partisans obstinés de Ptolémée. Galilée n'eut pas cette prudence, et il revint au sujet interdit en employant un artifice trop transparent. Il supposa des dialogues entre trois personnages Salviati, copernicien, Sagredo, partisan du même système, Simplicio, défenseur de Ptolémée. Il ne se prononça pour aucun des trois, mais il ne mit pas les meilleures raisons dans la bouche du dernier. Le motif qu'il allègue pour rompre le silence serait un subterfuge singulier s'il n'était une mordante ironie contre la congrégation de l'Index. Dans sa préface il expose que, « quelques années auparavant, on avait promulgué à Rome un édit salutaire qui, pour obvier aux scandales, imposait silence à l'opinion pythagoricienne du mouvement de la terre; que quelques téméraires cependant avaient osé dire que ce décret n'avait pas été rendu en connaissance de cause, qu'il était l'ouvrage de la passion, et non d'un examen judicieux; enfin, que des consulteurs tout à fait ignorants en astronomie n'auraient pas dû couper ainsi les ailes au génie des philosophes qui s'occupent de ces méditations. »

« Mon zèle, continue Galilée, ne put supporter ces plaintes téméraires. Bien instruit de ce décret si prudent, j'ai voulu rendre justice à la vérité. J'étais alors à Rome; les prélats les plus distingués m'avaient entendu et même applaudi, et le décret n'avait pas été rendu sans qu'on m'en eût donné quelque connaissance. J'ai donc voulu montrer aux nations étrangères qu'en Italie, et même à Rome, on savait aussi bien que partout ailleurs tout ce qu'on peut avancer en faveur du système de Copernic; et en procédant suivant une hypothèse mathématique, je me suis efforcé de prouver que cette hypothèse était préférable à celle qui met la Terre en repos, non pas d'une manière absolue, mais dans le sens où elle est attaquée par de prétendus péripatéticiens, qui, dans leur philosophie, négligent de consulter les observations. Je tâcherai donc de prouver que toutes les expériences qu'on peut faire sur la Terre sont également insuffisantes pour prouver son repos ou son mouvement, car elles s'expliquent également bien dans les deux hypothèses. J'examinerai ensuite les phénomènes célestes qui fortifiant l'hypothèse copernicienne conduisent à faciliter la science astronomique, si elles ne démontrent pas tout à fait la nécessité de ce système; je montrerai en troisième lieu que le mouvement de la Terre étant supposé, les phénomènes des marées deviennent beaucoup plus aisés à expliquer. J'ai la confiance que si les Italiens ont moins voyagé que d'autres nations, ils ont au moins médité tout autant, et que s'ils se sont abstenus de donner leur assentiment à l'opinion mathématique du mouvement de la Terre, ce n'est pas qu'ils aient ignoré tous les raisons que d'autres ont imaginées pour l'appuyer, mais parce qu'ils ont eu d'autres raisons, tirées de la piété, de la religion et de la connaissance qu'ils ont de la toute-puissance divine et de la faiblesse de l'esprit humain. »

Après avoir terminé ses *Dialogues*, Galilée partit pour Rome en 1630, dans l'intention de les faire approuver par la cour pontificale. Le pape Urbain l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié; un prélat auquel il soumit son livre

(1) Les juges ignoraient sans doute qu'un prince de l'Église, déjà cité, le cardinal de Cusa, mort en 1464, avait enseigné le mouvement de la Terre plus de cent ans avant Copernic et Galilée : il a dit, en termes explicites : *Jam nobis manifestum est Terram istam in veritate moveri, licet hoc non appareat, cum non apprehendimus motum nisi per quandam comparationem ad fixum*, etc. (*Opera card. Cusa*; Bâle, 1565, in-fol., p. 44 : cap. *De docta ignorantia*.)

lui donna une ample approbation, et Galilée, qui avait atteint son but, repartit pour Florence. De là il écrivit au prélat examinateur, et lui demanda la permission d'imprimer son livre à Florence; le prélat fit des difficultés, n'accorda pas la permission, et retira même sa première autorisation. Galilée se passa de l'une et de l'autre, et les *Quatuor Dialogi de duobus maximis Mundi Systematibus* parurent en 1632. A cette nouvelle les passions religieuses et scolastiques se ranimèrent. Le pape, qui avait souvent causé d'astronomie avec Galilée, crut se reconnaître dans Simplicio, défenseur quelquefois ridicule et toujours malheureux du système de Ptolémée. Irrité contre le savant, il l'abandonna à l'inquisition. Galilée fut sommé de comparaître devant ce tribunal, et, malgré son grand âge et ses infirmités, il dut se rendre à Rome. Alors s'engagea un procès mémorable. Il nous reste sur ce point des documents du plus grand intérêt : savoir une longue lettre de Galilée lui-même adressée à Renieri, et publiée pour la première fois par Tiraboschi, et diverses pièces officielles du procès, insérées dans l'*Almageste* de Riccioli. Nous donnerons d'abord une partie de la lettre de Galilée.

« Après la publication de mes Dialogues, dit-il, je fus appelé à Rome par la congrégation du saint-office, et j'arrivai dans cette ville le 10 février 1632. Je fus soumis à la très-grande clémence de ce tribunal et du souverain pontife Urbain VIII, qui avait pour moi quelque estime, bien que je ne m'entendisse pas à tourner l'épigramme et le sonnet amoureux. Je fus mis en arrestation dans le délicieux palais de La Trinité-du-Mont, chez l'ambassadeur de Toscane. Le père commissaire Lancio vint me trouver le lendemain, et me prit avec lui dans son carrosse. En route il me fit différentes questions, et me montra un grand désir que je réparasse le scandale que j'avais donné à toute l'Italie, en soutenant l'opinion du mouvement de la Terre; à toutes les raisons solides et aux preuves mathématiques que je lui alléguais, il ne me répondit rien, sinon : *Terra autem in æternum stabit, quia Terra autem in æternum stat*, comme dit l'Écriture. En parlant ainsi, nous arrivâmes au palais du saint-office, situé au couchant de la magnifique église de Saint-Pierre. Je fus aussitôt présenté par le commissaire à monseigneur Vitrici, assesseur, et je trouvai avec lui deux religieux dominicains. Ils m'intimèrent civilement l'ordre de produire mes raisons en pleine congrégation, m'avertissant que dans le cas où je serais jugé coupable, je serais admis à faire valoir mes excuses. Le jeudi d'après, je fus présenté à la congrégation, et je me mis à exposer mes preuves; mais pour mon malheur elles ne furent pas entendues, et quelque peine que je me donnasse, je n'eus jamais l'habileté de me faire comprendre. On m'interrompait avec de grands élans de zèle pour me convaincre de scandale, et le passage de l'Écriture m'était toujours allégué comme la preuve invincible de mon délit. Je me souvins à propos d'une raison tirée de l'Écriture même, et je l'alléguai, mais avec peu de succès. Je disais que dans la Bible il me semblait trouver des expressions qui se conformaient aux opinions anciennement admises touchant l'astronomie, et que de ce nombre pouvait être le passage allégué contre moi. Ainsi je citai le livre de Job, ch. 37, v. 18, où il est dit que « les cieux sont solides et polis comme un miroir de cuivre ou de bronze ». On voit que l'auteur parle conformément au système de Ptolémée, démontré absurde par la philosophie moderne et par ce que la droite raison a de plus solide. Si donc on se sert du passage de Josué pour démontrer le mouvement du Soleil, il faudra conclure du passage de Job que le ciel est composé de beaucoup de cieux pareils à des miroirs. La conséquence me semblait juste; elle n'en fut pas moins dédaignée, et je n'eus d'autre réponse qu'un haussement d'épaules, ressource ordinaire de ceux qui ont des préjugés et une opinion faite à l'avance. »

Après cet examen, Galilée fut détenu pendant une vingtaine de jours dans les appartements du fiscal de la sainte inquisition. Le 1er mai on le ramena au palais de l'ambassadeur, et on lui permit de sortir. Le 22 juin il fut conduit de nouveau devant le saint-office, et on lui signifia sa sentence. Cette pièce est beaucoup trop longue pour être reproduite ici; nous n'en citerons que les passages les plus importants :

« Par l'ordre de sa sainteté et de très-éminents seigneurs de cette suprême et universelle Inquisition, les deux propositions suivantes sur la stabilité du Soleil et le mouvement de la Terre ont été, par les théologiens qualificateurs, qualifiées ainsi qu'il suit :

« Dire que le Soleil est au centre du monde et immobile de mouvement local est une proposition absurde et fausse en philosophie, et formellement hérétique, parce qu'elle est expressément contraire à la Sainte Écriture.

« Dire que la Terre n'est pas le centre du monde, ni immobile, mais qu'elle se meut même d'un mouvement diurne, est de même une proposition absurde et fausse en philosophie, et, considérée théologiquement, elle est au moins erronée en foi. »

Après un exposé long et déclamatoire, auquel nous avons déjà emprunté plusieurs détails, et dont un passage (1) a fait croire que Galilée avait été mis à la torture, le saint-office conclut en ces termes :

« Nous disons, prononçons, jugeons et déclarons que toi, Galilée susdit, pour les causes déduites au procès écrit, et que tu as confessées ci-dessus, tu t'es rendu véhémentement suspect, au saint-office, d'hérésie, en ce que tu as cru et soutenu la doctrine fausse, et contraire aux divines Écritures, que le Soleil est le centre de l'orbite de la Terre; qu'il ne se meut pas d'orient en occident; que la Terre se meut, et qu'elle n'est pas le centre du monde; et qu'une opinion ne peut être soutenue et défendue comme probable après qu'elle a été déclarée et définie contraire à la Sainte Écriture; en conséquence, que tu as encouru toutes les censures et peines statuées et promulguées par les sacrés canons et autres constitutions générales et particulières contre les délinquants de cette sorte; desquelles il nous plaît que tu sois absous, pourvu que préalablement, d'un cœur sincère et d'une foi non feinte, tu ab-

(1) Voici ce passage : « Et comme il nous a paru que tu ne disais pas toute la vérité touchant tes intentions, nous avons jugé nécessaire d'en venir à un *examen rigoureux* de ta personne, dans lequel, sans préjudice de ce que tu as confessé et de ce qui a été produit contre toi relativement à ton intention, tu as répondu catholiquement. »

jurés devant nous, tu maudisses et détestes les susdites erreurs et hérésies, et toute autre erreur et hérésie contraire à l'Église catholique et apostolique romaine, suivant la formule qui te sera présentée par nous.

« Cependant, pour que cette grave et pernicieuse erreur et transgression de ta part ne reste pas tout à fait impunie, et pour que tu deviennes plus circonspect par la suite, et pour que tu sois un exemple aux autres, afin qu'ils s'abstiennent de pareils délits, nous décrétons que le livre de Galileo Galilei sera prohibé par un édit public, et nous te condamnons à la prison formelle de ce saint-office, pour un temps que nous limiterons à notre volonté; et, à titre de pénitence salutaire, nous ordonnons que pendant trois années à venir tu récites une fois par semaine les sept psaumes pénitentiaux, nous réservant le pouvoir de modérer, de changer ou de remettre en tout ou en partie les susdites peines et pénitences.

« Ainsi nous prononçons, nous, cardinaux soussignés, F. cardinal d'Ascoli, G. cardinal Bentivoglio, F. cardinal de Crémone, Fr.-Ant. cardinal Saint-Onufre, B. cardinal Gypsius, F. cardinal de Varospi, M. cardinal Ginetti. »

En conséquence Galilée prononça son abjuration solennelle dans le couvent de Minerve, le 22 juin 1633. Cette pièce est aussi trop longue pour être citée ici : nous n'en donnerons que les passages essentiels :

« Moi, Galileo Galilei, fils de feu Vincent Galileo, Florentin, âgé de soixante-dix ans, constitué personnellement en jugement, et agenouillé devant vous, éminentissimes et révérendissimes cardinaux de la république universelle chrétienne, inquisiteurs généraux contre la malice hérétique, ayant devant les yeux les saints et sacrés Évangiles, que je touche de mes propres mains, je jure que j'ai toujours cru, que je crois maintenant et que, Dieu aidant, je croirai à l'avenir tout ce que tient, prêche et enseigne la sainte Église catholique et apostolique romaine... J'ai été jugé véhémentement suspect d'hérésie pour avoir soutenu et cru que le Soleil était le centre du monde et immobile, et que la Terre n'était pas le centre et qu'elle se mouvait. C'est pourquoi voulant effacer des esprits de vos éminences et de tout chrétien catholique cette suspicion véhémente, conçue contre moi avec raison, d'un cœur sincère et d'une foi non feinte, j'abjure, maudis et déteste les susdites erreurs et hérésies, et généralement toute autre erreur quelconque et secte contraire à la susdite sainte Église... Moi, Galileo Galilei, j'ai abjuré comme dessus. »

On dit qu'en se relevant, Galilée frappa du pied la terre, et dit à demi-voix : *E pur si muove*, Et cependant elle se meut.

Aussitôt après son abjuration, Galilée obtint la permission de retourner au palais de l'ambassade de Toscane; il se rendit ensuite à Sienne, où il trouva un honorable asile auprès de celui qu'il appelle le plus cher de ses amis, Piccolomini, archevêque de cette ville. Au mois de décembre 1633, le pape lui permit d'habiter les environs de Florence. Galilée s'établit d'abord à la villa de Bellosguarda, puis à Arcetri. Il obtint plus tard de venir à Florence à plusieurs reprises pour s'y faire soigner de ses infirmités; et l'on remarque que dans un séjour qu'il y fit, en 1638, il reçut la visite du grand-duc.

Outre son procès, Galilée eut à supporter dans sa vieillesse de cruelles épreuves. En avril 1634, il perdit une de ses filles. Deux ans plus tard, il devint complétement aveugle. Il venait de terminer son traité sur le mouvement. N'osant plus rien publier dans sa patrie, il remit le manuscrit de cet ouvrage au comte de Noailles, ambassadeur de France, qui le fit imprimer en Hollande. Viviani prétend même que Galilée fut très-affligé de cette publication, qui cependant ne contenait rien de compromettant. Ce savant, malgré sa cécité et ses autres infirmités, ne pouvait se détacher des sciences, qui avaient fait sa gloire. Entouré de ses disciples, dont les plus chers étaient Viviani et Toricelli, il s'occupait avec ce dernier d'une continuation des *Dialogues sur le Mouvement*, lorsqu'il fut pris de battements de cœur, et après deux mois de maladie il mourut, à l'âge de soixante-dix-huit ans moins un mois, ne laissant qu'un fils naturel, nommé Vincent. Galilée avait un caractère vif, passionné, prompt à s'irriter et prompt à s'apaiser. A toutes les époques de sa vie il montra beaucoup de tendresse et de dévouement pour ses parents. Dans la société il était gai, affable et plaisantait volontiers. Il aimait aussi les exercices corporels, et particulièrement la chasse. Il avait adopté la langue italienne, comme plus propre que la langue latine à populariser les découvertes scientifiques, et il dut peut-être à cette idée les persécutions qui avaient été épargnées à Copernic. Son style italien, un peu diffus, est d'ailleurs très-correct et plein d'agrément. Complétons, en terminant, l'exposé des découvertes scientifiques de Galilée plus haut énumérées par cette citation, empruntée à M. Libri :

« Bien que Galilée considérât surtout les mathématiques comme un instrument propre à mesurer les phénomènes naturels et à rechercher les causes qui les produisent, cependant, même comme géomètre, il s'est placé à la tête de ses contemporains. Il n'aurait fait que déterminer la trajectoire décrite par un corps qui ne suit pas la verticale en tombant, que cette découverte eût suffi pour lui assurer l'immortalité. Mais Galilée avait aussi imaginé le *calcul des indivisibles;* et bien qu'il n'ait jamais publié ses recherches à ce sujet, il est certain qu'elles avaient précédé celles de Cavalieri, qui s'est rendu si célèbre par ses travaux sur la même matière. Les persécutions dont Galilée fut la victime l'empêchèrent seules d'achever l'ouvrage que depuis longtemps il préparait sur les indivisibles; il avait commencé aussi à s'occuper du calcul des probabilités : en cherchant à résoudre un problème qui se rattache à la partition des nombres, il avait distingué fort à propos les *arrangements des combinaisons*, et l'on voit par ses lettres qu'il s'était longtemps occupé d'une question délicate, et non encore résolue, relative à la manière de

compter les erreurs en raison géométrique ou en proportion arithmétique, question qui touche également au calcul des probabilités et à l'arithmétique politique.

« Dans les mathématiques appliquées, dans la physique, Galilée a fait une foule de remarques ingénieuses, dont on essayerait en vain de faire l'énumération. Ici c'est un procédé pour déterminer le poids de l'air, là des recherches sur la chaleur rayonnante, qui, dit-il, traverse l'air sans s'échapper, et qui est différente de la lumière; plus loin, des considérations sur la vitesse de la lumière, dont il ne croit pas la propagation instantanée. Sa méthode pour apprécier la cohésion des corps, l'observation à l'aide de laquelle il détermine les rapports des vibrations, mais en les rendant sensibles à l'aide des intersections des ondes qui se forment à la surface d'un liquide, aussi bien que ses idées sur le magnétisme terrestre et sur la force par laquelle tous les corps agissent les uns sur les autres, sont dignes de remarque. Après avoir découvert ce fait si important pour l'explication de la formation de notre système planétaire, que les astres qui le composent tournent dans le même sens dans lequel s'effectue la rotation du Soleil sur son axe, rotation dont on lui devait aussi la découverte, il avait considéré le mouvement que fait la Terre accompagnée de la Lune autour du Soleil comme analogue à celui que ferait autour d'un centre fixe un pendule dont la longueur serait variable. Qui sait jusqu'où il serait parvenu en fait de connaissances sur le système du monde, et combien il aurait enrichi encore toutes les branches de la physique et de la philosophie naturelle, si l'on n'eût pas comprimé l'essor de son génie! Que d'idées ingénieuses, de germes féconds anéantis avec les écrits de ce grand philosophe! » (*Histoire des Sciences mathématiques*, t. IV, p. 284 291.)

Galilée composa un grand nombre de traités, dont beaucoup furent publiés de son vivant; nous en citerons les principaux : *Le Operazioni del Compasso geometrico e militare di Galileo Galilei;* Venise, 1606; — *Difesa di Gal. Galilei contra alle calumnie ed imposture di Balt. Capra nella considerazione astronomica sopra la nuova stella del* 1604; Venise, 1607; — *Discorso intorno alle cose che stanno in su l'acqua e che in quella si muovono;* Florence, 1612; — *Della Scienza Mecanica e delle utilità che si traggono dagli instrumenti di quella;* 1612; — *Sidereus Nuncius, magna longeque admirabilia spectacula pandens, suspiciendaque proponens unicuique, præsertim vero philosophis atque astronomis, quæ a Galileo Galilei, patricio Florentino, Patavini gymnasii publico mathematico, perspicilli nuper a se reperti beneficio sunt observata in Lunæ facie, fixis innumeris, lacteo circulo, stellis nebulosis, apprime vero in quatuor planetis circa Jovis stellam disparibus intervallis atque periodis celeritate mirabili circumvolutis, quos nemini in hanc usque diem cognitos novissime auctor deprehendit primus, atque Medicea sidera nuncupandos decrevit;* Florence, Venise, 1610, in-4°; Francfort, 1610, in-8°; — *Gal. Galilei Epistola, ad Marcum Velserum, De Maculis solaribus;* Florence, 1612, in-4°; — *De Maculis solaribus et stellis circa Jovem errantibus accuratior Disquisitio, ad M. Velserum, auctore G. Galileo;* Augsbourg, 1612, in-4°; — *Istoria e dimostrazioni intorno alle Machie solari e loro accidenti, comprese in tre lettere scritte all' illustrissimo signor Marco Velseri;* Rome, 1613, in-4°; — *Gal. Galilei Dissertatio de Cometa anni* 1619; Florence, in-4°; — *Il Saggiatore nel quale con Bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute nella libra astronomica e filosofica di Lotaris Sarsi Sigensano, scritta in forma di lettera a monsignor Cesarini dal signor Galileo Galilei;* Rome, 1623, in-4°; — *Dialogo di Gal. Galilei sopra i due massimi Sistemi del Mondo, tolemaico e copernicano;* Florence, 1632, in-4°. Ce grand ouvrage fut traduit en latin par Bernegger, sous le titre de *Systema Cosmicum;* Strasbourg, 1635, in-4°; — *Discorsi e dimostrazioni matematiche attenenti alla Mecanica ed i Movimenti locali;* Leyde, 1638, in-4°; — *Petri Gassendi Apologia in J.-B. Morini librum... una cum tribus Galilei epistolis de conciliatione Sacræ Scripturæ cum systemate Telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primum cura M. Nevræi prodeunt;* Leyde, 1649, in-4°; — *Considerazioni al Tasso;* Venise, 1793, in-12.

Les *Œuvres* de Galilée ont été recueillies par Charles Manolessi; Bologne, 1656, in-4°; cette collection a été augmentée dans l'édition de Florence, 1718, 3 vol. in-4° par Bottari, dans celle de Padoue, 1744, 4 vol. in-4°, et surtout dans celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8°. L'édition la plus complète a été commencée en 1842 à Florence.

H. et J.

Campanella, *Apologia pro Galileo;* Francfort, 1622, in-4°. — Viviani, *Vita del Galilei;* dans les *Fasti consolari dell' Academia Florentina*, p. 377. — Frisi, *Elogio del Galileo;* Livourne, 1778, in-8°. — Louis Brenna, *Vita Galilei;* dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, t. I. — Riccioli, *Almagesta*, liv. IX, 40. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. 144. — Brucker, *Historia crit. Philos.*, t. V, p. 634. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II, p. 220. — Delambre, *Histoire de l'Astronomie moderne*, t. I. — Jagemenn, *Geschichte des Lebens und der Schriften des Gal. Galilæi;* Weimar, 1788, in-8°. — Nelli, *Vita e commercio letterario di Gal. Galilei;* Lausanne, 1793, 2 vol. in-4°; — Brewster, *Lives of Galileo, Tycho-Brahe and J. Kepler, the martyrs of science;* Londres, 1841, in-12. — Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie; Vie et travaux de Galilée*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1841. — Drinkwater, *Life of Galileo.*

GALILÉE ou **GALILEI** (*Vincent*), mathématicien italien, fils du précédent, né vers 1600, mort en 1649. Il reçut les leçons de son père, et le seconda dans ses expériences. Il s'occupa par-

ticulièrement de l'application du pendule aux horloges, et il aurait peut-être réalisé ce grand perfectionnement, qui est un des titres de gloire de Huygens, si la mort ne l'eût enlevé aux sciences. Comme son père, il cultiva les lettres et la poésie. On ne cite de lui qu'un seul ouvrage ; c'est une traduction en vers italiens des *Prophéties* de Merlin ; elle n'a pas été imprimée.

Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II, p. 198. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. VIII, 156, 365.

*GALILEI (*Alessandro*), architecte et mathématicien toscan, né à Florence, en 1691, mort en 1737. Après avoir appris dans sa patrie les principes de son art, il fut emmené par des Anglais à Londres, où il passa sept années. De retour à Florence, il fut nommé par Côme III surintendant des bâtiments royaux, et conserva cette charge sous le grand-duc Jean-Gaston. Il ne paraît pas cependant avoir élevé aucun édifice important en Angleterre ni en Toscane. C'est à Rome, où il fut appelé par le pape Clément XII, qu'il faut chercher les trois monuments qui le recommandent aux suffrages de la postérité. La composition du *portail de Saint-Jean des Florentins* ne manque pas de richesse ni d'une certaine grandeur. La *façade de la même église*, quoiqu'un peu théâtrale et présentant des détails que le bon goût ne pourrait pas toujours approuver, n'en est pas moins imposante et l'une des plus grandes masses architecturales qui existent ; le vestibule auquel les portes donnent accès se fait admirer par l'élégance de ses ornements. Enfin, le chef-d'œuvre de Galilei est la magnifique *chapelle Corsini*, qu'il éleva dans la même basilique. La beauté de son ordonnance, le charme de son ensemble, la richesse des détails ne permettent pas de remarquer quelques défauts de style dont on doit accuser plutôt le goût du temps que celui de l'artiste. E. B—N.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*. — Quatremère de Quincy, *Vie des Artistes célèbres*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

GALIN (*Pierre*), musicien français, né en 1786, à Samatan (Gers), mort à Paris, en 1822. Il étudia d'abord les mathématiques, qu'il enseigna ensuite à l'Institut des Sourds-muets à Bordeaux. Ce fut dans ses moments de loisir qu'il s'occupa de musique. Il s'arrêta surtout à l'étude de la propriété des sons dans la mélodie : il distingua dans le chant le rhythme et l'intonation, imagina la division de la durée en mesures, la subdivision de celles-ci en unités, des unités en moitiés, en tiers, en quarts, etc. Il publia les résultats de ses observations sous le titre de : *Exposition d'une nouvelle Méthode pour l'Enseignement de la Musique* ; Bordeaux, 1818, in-8°. Galin vint en 1819 à Paris, et chercha, par des cours publics, à régénérer en entier le mode d'enseignement par ce qu'il appelait *le méloplaste*. Il y sépara l'étude de l'intonation de celle de la mesure : « On fait les exercices d'intonation à l'aide d'une ou deux baguettes surmontées d'une petite boule noire figurant des notes mobiles que le professeur transporte successivement sur divers degrés d'une portée tracée sur un tableau. Les élèves répètent en chœur l'air ainsi noté par le maître, à mesure qu'il indique la note. Au moyen de deux ou trois baguettes, celui-ci figure également et fait chanter des duos ou trios qui leur donnent la marche et la propriété des accords. Quant à la mesure, les leçons qui alternent avec celles d'intonation ont lieu au moyen d'un tableau appelé *chronomériste*. » Galin eut de nombreux élèves, et beaucoup de professeurs adoptèrent sa méthode. Il voulait y apporter de nouvelles améliorations, lorsque sa santé s'altéra de plus en plus ; âgé seulement de trente-cinq ans, il succomba à une maladie de poitrine. Après la mort de Galin, M. Édouard Jue, un de ses élèves, a publié : *Le Méloplaste, ou précis des leçons analytiques de musique d'après la méthode de P. Galin* ; in-4°. En 1831, M. Aimé Lemoine, aussi élève de Galin, a donné une nouvelle édition de la *Méthode du Méloplaste*, avec de nouveaux développements. Enfin, M. Aimé Pâris, un autre de ses disciples, a fait paraître une *Exposition de la nouvelle Méthode pour l'Enseignement de la Musique* ; 1835, in-8°, avec 6 pl.

E. VIGNON et G. DE F.

Notice jointe à l'ouvrage précité d'Aimé Pâris. — *Revue encyclopédique*, t. XII. — *Renseignements particuliers*.

GALINDO, évêque de Troyes. *Voy*. PRUDENCE *le jeune* (Saint).

GALISSONNIÈRE. *Voy*. GALLISSONNIÈRE.

GALL ou GAL (Saint), abbé irlandais, l'un des apôtres de la Suisse, né en Hibernie, en 551, mort le 16 octobre 646. Il était de famille noble, et fut élevé au monastère de Bancor (Ultonie). Il y apprit la grammaire, la poétique, l'Écriture Sainte. En 585, il suivit saint Colomban en France, et l'accompagna tant à Luxeuil que dans les diverses migrations entreprises pendant son exil. Il l'aurait également suivi en Italie lorsque Colomban s'y retira ; mais une violente maladie le retint à Bregentz, sur le lac de Constance, dans cette partie du royaume d'Austrasie à laquelle on a donné depuis le nom de Suisse. Saint Gall, qui était déjà prêtre et qui savait la langue du pays, y ayant converti plusieurs des habitants, qui étaient idolâtres, résolut d'y fixer sa demeure. Dans ce dessein, il construisit dans un désert près d'*Arbon* (1) un monastère, qui devint dans la suite si célèbre, que le canton dans lequel il est situé porte aujourd'hui le nom du saint fondateur. Le mérite de Gall détermina les citoyens de Constance à lui offrir le siége épiscopal de leur ville ; mais il refusa cette distinction, et fit élire en sa place un de ses disciples, Jean. Il

(1) Autrefois *Arbor felix*. On y remarque encore des ruines romaines. Arbon fait partie du canton de Turgovie, et est à trois lieues nord-nord-est de Saint-Gall.

refusa également en 625 l'abbaye de Luxeuil, devenue vacante par la mort de saint Eustase. Saint Gall forma de nombreux élèves, qui se distinguèrent dans les sciences ecclésiastiques; les principaux furent, outre saint Jean, évêque de Constance, saint Magne, fondateur de l'abbaye de Kempten, et Théodore, fondateur de l'abbaye de Fuessen. On a conservé de saint Gall un long discours prononcé dans l'église de Saint-Étienne, le jour de l'ordination de saint Jean, évêque de Constance. « C'est, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, une pièce vraiment digne de passer à la postérité. L'on y trouve un abrégé fort méthodique de l'histoire de la religion depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier. Son style est simple, mais plein de force, de lumière, de piété, et soutenu par une érudition peu commune en ces temps-là. » Henri Canisius est le premier qui a tiré ce discours de la poussière. On le trouve dans le cinquième volume de ses *Lectiones antiquæ*, Ingolstadt, 1601-1608, 7 vol. in-4°; dans le tome premier de la nouvelle édition réimprimée par Jacques Basnage, sous le titre de *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum*, Amsterdam (Anvers), 1725, 7 vol. in-fol., avec notes et préface de l'éditeur; dans le *Manuale Biblicum*, Francfort, 1610; et dans la *Bibliotheca Patrum*, édition de Paris et de Lyon. Le titre qu'on donne le plus communément à ce discours est celui de *Sermo;* mais on l'intitule aussi quelquefois, on ne sait pourquoi, *Abrégé de l'Écriture Sainte*, d'autres fois *Abrégé de la Doctrine chrétienne*, ce qui serait plus exact, et enfin *Discours sur la Manière de gouverner l'Église*. C'est à tort qu'Usserius attribue à saint Gall d'Hibernie une lettre adressée à saint Didier, évêque de Cahors : elle appartient à saint Gall II, évêque de Clermont-Ferrand. L'Église honore saint Gal le 16 octobre, et sa vie, écrite par Strabon Walafrid, se lit dans Surius. Dom Mabillon dit avoir trouvé en Allemagne une autre vie manuscrite de saint Gall, composée par Wetin, moine de Richenow; elle était divisée en deux livres, avec une préface en vers, dont voici le premier:

Cum mundus per inania vertatur volitando.

Cet ouvrage aurait été composé avant 823, et par conséquent antérieurement à celui de Walafrid Strabon, qui se proclame le disciple de Wetin.

Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, t. II, p. 230-245. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 125. — Guil. Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia literaria*, p. 379. — Usserius, *Epistolæ Hibernicæ*, p. 161. — Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique des Auteurs du septième siècle*. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 437, 562; t. IV, p. 479.

GALL (*François-Joseph*), célèbre médecin philosophe, naquit le 9 mars 1758, à Tiefenbrunn, petit village situé à deux lieues de Pforzheim, en Souabe, dans le grand-duché de Baden, et mourut à Montrouge, près Paris, le 22 août 1828. La vie de Gall est pour nous une nouvelle preuve que presque tous les hommes de génie, pour s'élever au-dessus de leurs contemporains, n'ont besoin d'apporter en naissant ni une grande fortune ni le nom d'une famille illustre : il leur suffit de venir au monde avec une heureuse organisation cérébrale. Le père de Gall, d'origine italienne (il s'appelait *Gallo*), était un honnête marchand de son village; il professait, lui et sa famille, le culte catholique. La famille de Gall était très-nombreuse; François-Joseph était le sixième enfant issu du mariage de ses parents. Gall, dans les premières années de sa vie, ne reçut aucune éducation soignée : son père voulait en faire un marchand, et sa mère aurait préféré qu'il prît l'habit clérical. La première instruction que Gall reçut était due à un oncle curé, frère de sa mère. Peu de temps après, il fut envoyé à Baden, puis à Bruchsal et à Strasbourg, où à l'âge de dix-neuf ans il entreprit l'étude de la médecine. Le professeur Hermann, qui avait remarqué dans le jeune élève une ardeur prononcée pour le travail, un excellent esprit d'observation et une haute intelligence, se l'attacha. Auprès d'Hermann, Gall s'occupa d'histoire naturelle et d'anatomie, et il contribua par des préparations nombreuses à former la collection d'anatomie comparée de ce professeur. Dans une lettre imprimée, Gall dit que ses premières découvertes datent de l'époque de ses études à Strasbourg, et qu'alors il avait déjà trouvé plusieurs espèces de mammifères qui n'étaient point encore connues. Pendant que Gall fréquentait les hôpitaux, il gagna le typhus, comme il arrive encore à beaucoup d'élèves. La maladie était très-grave, et il s'en fallut de peu qu'il n'en devînt la victime. Il reçut les plus grands soins par une jeune femme attachée à la maison qu'il habitait, et il s'en suivit un attachement réciproque, qui finit, peu de temps après, par un mariage. Cette femme était d'une naissance obscure, sans éducation et sans instruction, d'un caractère emporté et violent : elle manquait des qualités d'esprit pour rendre heureuse l'existence d'un homme comme Gall. Cependant, ce ne fut que depuis l'année 1797 que la mésintelligence éclata dans le ménage. Des scènes de jalousie très-fréquentes se succédèrent, et cette femme ne gardait plus ni mesure ni ménagement, au point qu'ils durent se séparer tout à fait (1).

Gall, en 1781, se rendit de Strasbourg à Vienne. Il y continua ses études médicales, et en 1785 il fut reçu avec distinction docteur en médecine. A Vienne, il sut, par ses talents et, ses qualités personnelles, captiver l'affection et l'estime des célèbres médecins Van Swieten et Stoll. Les commencements de sa carrière médicale à Vienne furent pénibles et lents; mais peu à peu sa réputation s'étendit, et il eut bientôt une nombreuse clientèle, qui lui permit d''acheter

(1) Cette femme a vécu à Vienne jusqu'en 1825, jouissant d'une pension que Gall n'a jamais cessé de lui faire passer.

une petite maison avec un assez beau jardin. Là il commença à utiliser ses connaissances en jardinage, et put se livrer à ses études favorites, qui le rendirent célèbre en Europe. Gall vécut ainsi jusqu'au moment où il dut quitter Vienne. Toutefois, afin de réunir les matériaux nécessaires à l'établissement de sa nouvelle doctrine, il fut obligé de garnir sa collection nombreuse de crânes d'hommes et d'animaux. Il avait moulé en plâtre des personnages connus par quelque faculté prédominante ou par quelque talent très-énergique; il s'était procuré des préparations en cire, des dessins ou des portraits.

Nous ne suivrons pas Gall dans toutes les phases de sa vie : nous nous bornerons à donner ici un résumé de ses découvertes sur l'anatomie et la physiologie du cerveau ainsi que touchant la doctrine à laquelle il a attaché son nom. « Dans ma plus tendre jeunesse, dit-il lui-même, j'ai vécu au sein d'une famille composée de plusieurs frères et sœurs, et avec un grand nombre de camarades et de condisciples. Chacun de ces individus avait quelque chose de particulier : un talent, un penchant, une faculté, qui le distinguait des autres. Les condisciples que j'avais le plus à redouter étaient ceux qui apprenaient par cœur avec une très-grande facilité, et je remarquais que tous avaient de grands yeux saillants. La justesse de cette observation m'ayant été confirmée ensuite, je dus naturellement m'attendre à trouver une grande mémoire chez tous ceux en qui je remarquais de grands yeux saillants. Je soupçonnai donc qu'il devait exister une connexion entre la mémoire et cette configuration des yeux. Après avoir longtemps réfléchi, j'imaginai que si la mémoire se reconnaissait aux signes extérieurs, il en pouvait bien être de même des autres facultés intellectuelles, chez des mécaniciens, des artistes, des poëtes, etc. Il fallait donc passer de l'abstrait au concret, et c'est précisément ce que je fis. »

Le premier mérite de Gall est d'avoir établi la différence qui existe entre les attributs généraux et les facultés fondamentales, et d'avoir indiqué quelles sont ces facultés. La sensation, la perception, l'imagination, etc., sont pour l'homme des attributs généraux, comme la pesanteur, la porosité, l'impénétrabilité le sont pour les corps de la nature. Tel est le point de départ du système philosophique de Gall, qui peut se résumer ainsi :

1° L'homme et les animaux portent en naissant les dispositions à manifester les facultés et les instincts qui leur sont propres. Ces facultés ne sont le résultat ni de l'éducation, ni des besoins, ni du climat, etc., mais ces causes diverses peuvent modifier ou empêcher la manifestation des facultés naturelles.

2° Aucune faculté ou instinct ne peut se manifester que par l'intermédiaire d'un corps vivant et d'une organisation déterminée.

3° Le système nerveux seul et le cerveau en particulier sont destinés par la nature à la manifestation des facultés. Le cerveau chez l'homme et chez les animaux est destiné exclusivement à la conception des idées, à la pensée, au travail de l'esprit et à la manifestation de ces mêmes facultés et instincts. Les diverses parties du système nerveux communiquent entre elles; mais chacune a ses fonctions spéciales.

4° Il faut admettre comme principe incontestable que le cerveau n'est pas un organe simple, homogène, qui fonctionne par sa masse absolue, mais qu'il résulte d'une aggrégation d'organes différents, ayant des fonctions différentes, indépendamment de leurs attributs communs. Ce principe est prouvé par la physiologie, par l'anatomie comparée et la pathologie. Le Créateur a fait pour les organes du cerveau ce qu'il fit pour les sens extérieurs : comme il a donné pour la vision un nerf optique, pour l'ouïe un nerf auditif, pour l'odorat un nerf olfactif, etc., de même il a attaché à chaque organe interne la propriété de sentir et d'élaborer certains ordres d'idées.

5° La nature a employé des *masses organiques* plus ou moins fortes en raison de l'effet qu'elle voulait obtenir. Ainsi, à circonstances égales, plus il y aura de masse nerveuse pour une fonction déterminée, et plus il y aura d'aptitude ou de prédisposition à manifester énergiquement cette faculté.

Pour découvrir dans le cerveau quelles sont ces parties plus ou moins développées auxquelles on puisse rattacher une fonction spéciale, Gall examina la tête de plusieurs personnes qui avaient manifesté avec énergie certaines facultés; et les comparant avec d'autres qui avaient la même faculté très-faible, il parvint ainsi établir en principe que le cerveau des premiers était constamment plus large, plus volumineux dans certaines parties de la tête que chez les autres, et qu'il était très-rétréci chez les personnes dont la faculté était excessivement faible. L'inspection de la tête ou du crâne pour connaître et déterminer les prédispositions, les tendances, ou les diverses aptitudes des hommes, telle fut l'origine de la *crânioscopie*. On en abusa bientôt pour dire la bonne aventure aux curieux. Gall cependant avait toujours été très-réservé à cet égard : il déclarait lui-même que cette science ne pouvait indiquer que les prédispositions, et jamais les actes : ceux-ci sont le résultat de l'organisation et de l'influence qu'exercent les circonstances en dehors de l'individu.

Gall passa des observations empiriques aux recherches sur la structure et la construction intime du cerveau, et dès ce moment il fit marcher ensemble les travaux physiologiques et les travaux anatomiques. Avant lui, le cerveau était encore regardé comme une masse pulpeuse, dont on n'avait jamais cherché à étudier les lois de formation ni les rapports existant entre ses

diverses parties. Gall reconnut le premier la véritable structure du cerveau, la disposition et la direction de ses fibres et le déplissement de ses circonvolutions en forme de membrane. Il établit aussi avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait avant lui les limites de chacune des diverses parties du système nerveux et leurs fonctions respectives ; il réfuta par l'expérience l'opinion de ceux qui faisaient naître du cerveau la moelle allongée et les nerfs ; il émit l'opinion que la substance grise du cerveau est en quelque sorte la matrice de la substance blanche, qui seule est fibreuse et seule exerce la fonction que la nature lui a assignée.

Voici l'exposé des organes du cerveau et de leurs facultés correspondantes, auquel Gall lui-même nous servira de type. Le premier organe qui se présente à notre examen, c'est l'instinct le plus puissant dans toutes les espèces d'êtres vivants, l'*alimentation*. Gall avait cet organe à un degré moyen. Il mangeait copieusement, et se contentait en général de légumes et de viande simplement préparés. Il buvait ordinairement de l'eau ; et il ne prenait ni café, ni thé, ni liqueurs, surtout depuis qu'il eut quelques attaques de goutte. L'organe qui correspond à la *conservation* de l'espèce était bien développé chez Gall, tandis qu'il n'avait pas celui de l'amour de la progéniture. Les phrénologistes ont admis un organe particulier dont l'activité assigne aux animaux les lieux qu'ils ont à choisir pour leur demeure. Ils l'ont appelé *habitativité*. Gall n'avait guère cet organe. Le sentiment de l'*amitié* cimente l'union des individus de la même espèce et des différentes espèces entre elles ; puissant dans la jeunesse, il s'émousse dans l'âge avancé. Gall l'a vivement senti : j'en ai eu personnellement des preuves. Mais Gall voulait dans l'amitié le désintéressement et la franchise. Un autre instinct très-puissant dans toutes les espèces est celui de la *propre défense*. Cet instinct, quand il est actif, rend l'homme courageux. Gall l'était ; son organisation le prouva. Dans l'*instinct carnassier* il blâmait cette passion des physiologistes expérimentateurs, qui tuent les animaux par centaines dans l'espoir d'arracher à la nature quelques-uns de ses secrets. La faculté d'atteindre par les moyens les plus sûrs et les plus faciles le but qu'on se propose, en un mot la *secrétivité*, Gall la possédait à un assez haut degré ; il avait du tact, il était fin et clairvoyant ; il avait aussi le sentiment de la propriété ; mais sa raison l'élevait au-dessus de son penchant. Il n'était pas heureusement doué pour le sens de la mécanique ; aussi était-il indifférent aux arts et à l'architecture : l'exécution des planches de son ouvrage était mauvaise depuis que Spurzheim cessa d'y collaborer.

Une faculté que Gall possédait à un degré remarquable, c'était l'élévation de caractère, la fierté, l'indépendance. « Il est un certain nombre d'hommes, dit-il en parlant de cette faculté, qui ont l'esprit assez ferme et le cœur assez grand, qui sont assez profondément pénétrés de leur prix, et ont à tel point la passion de l'indépendance, qu'ils savent repousser toutes les influences extérieures tendant à les assujettir. Autant que possible, ils cherchent les États les plus libres pour y fixer leur séjour. Ils se vouent à une profession qui les rend indépendants, qui les exempte de la faveur et des caprices des grands. La domination sur leurs inférieurs, qui entraînerait l'esclavage sous un maître absolu, leur deviendrait insupportable. Les honneurs, les distinctions déférés au mérite, lorsqu'ils sont prodigués à des hommes de rien, ne sont à leurs yeux que des humiliations. S'ils prospèrent, ce n'est que par eux-mêmes ; comme le chêne, ils se soutiennent seuls, et tout ce qu'ils ont, ce n'est qu'à eux qu'ils veulent le devoir. C'est là une fierté qui n'est pas encore dégénérée en orgueil, un mérite plutôt qu'un défaut ; compagnon souvent de grandes vertus, ennemi de toutes bassesses, source du courage dans les adversités. » Gall n'avait pas l'*amour de l'approbation*, qui produit l'amour de la gloire, l'ambition ou la vanité. Il était indifférent à la louange ou au blâme ; il n'éprouvait aucun chagrin du ridicule dont on voulait le couvrir. Étant un jour à Berlin, il alla au théâtre voir jouer la *Crâniomanie*, comédie de Kotzebue : il y rit avec tout le public de la pièce qui le travestissait cruellement. La *circonspection* était une faculté très-forte chez Gall. Il procédait en tout avec une extrême prudence. Le sentiment de *bienveillance* est dû aussi à un organe cérébral ; il est la source du bien que les hommes se font réciproquement ; il s'étend même sur les animaux, que nous ne pouvons voir souffrir sans éprouver nous-mêmes une impression désagréable. Gall était extrêmement bienveillant : il secourait les malheureux, et leur procurait l'appui de ses riches clients. Quant au sentiment de *vénération*, il est certain qu'il reconnaissait un Être suprême, mais en philosophe. Il s'indignait contre l'abus que les hommes font de la crédulité des peuples, et contre ceux qui persécutaient leurs semblables sous le prétexte de la religion. La qualité que Gall possédait à un haut degré et à laquelle il dut ses succès, c'est la fermeté, la *persévérance*. Sans cette opiniâtreté qu'il mettait à poursuivre les mêmes idées, les mêmes observations, les mêmes recherches, il lui eût été impossible de porter la phrénologie au point où il l'a laissée. Gall éprouvait vivement le sentiment de la justice. Il ne fut jamais homme politique, bien qu'il appartînt au parti libéral de son temps. Il demandait avant tout qu'un gouvernement fût juste dans la plus large acception du mot. Les phrénologistes, d'après Spurzheim, admettaient un organe pour le sentiment de l'*espérance ;* mais nous n'avons pas pu encore nous convaincre de la réalité de cet organe, du moins comme faculté fondamentale. Gall était

très-éloigné de croire au merveilleux, et il n'avait jamais pu ajouter foi ni aux phénomènes extraordinaires qu'on attribuait au magnétisme ni aux miracles de l'homœopathie. Il ne possédait pas non plus l'art de faire des vers, qu'il ne faut pas confondre avec le talent poétique; mais il possédait à un haut degré le talent de l'invention, la richesse des idées, et se servait souvent d'expressions poétiques, pleines d'à-propos. Un mode d'esprit assez remarquable, et qui donne une sorte de relief à celui qui le possède, est l'*esprit de saillie,* l'esprit caustique. Gall, sans être méchant, avait cette faculté. Il sut répondre à ses adversaires, dans ses ouvrages, avec un sel et une causticité qui étonnent. La *mimique,* qui est plus que le simple talent d'imitation, Gall la possédait à un haut degré. Nous savons qu'en Allemagne, dans ses cours, il produisit des effets surprenants par sa déclamation animée, sa prononciation et le timbre harmonieux de sa voix.

Quant aux facultés *perceptives,* elles étaient généralement faibles chez Gall. Les phrénologistes ont scindé en deux la faculté que Gall appelait *mémoire des choses, sens de l'éducabilité* : ils nomment *éventualité* la faculté d'après laquelle on juge, et *individualité* la faculté qui porte à l'observation, facilite l'étude de l'histoire naturelle, de l'anatomie, etc. Gall l'avait à un degré moyen. Aussi oubliait-il facilement les choses qui n'avait pas un rapport direct avec ses études spéciales. La *mémoire des personnes,* que Spurzheim et les phrénologistes nommèrent *faculté de la configuration* ou *des formes,* était très-faible chez Gall, et il le disait lui-même. La faculté de *tactilité,* qui juge toutes les sensations du toucher, qui donne l'adresse des mains, était bien développée chez Gall, qui reprochait à Spurzheim d'avoir la main malheureuse et d'écorner toutes ses têtes en plâtre. Le sens des rapports des couleurs manquait complétement à Gall : il était obligé de s'en rapporter à l'avis des autres, quand il traitait de la peinture et des peintres, ce qui fut cause d'erreurs et de faux jugements, que les critiques s'empressèrent de recueillir. Quant au sens des localités, voici comment Gall s'exprimait en parlant de lui-même à cet égard : « Le goût que j'avais pour l'histoire naturelle me portait à aller souvent dans les bois prendre des oiseaux avec des filets, ou à chercher leurs nids; j'étais très-heureux dans cette dernière recherche, parce que j'avais observé dans quelle direction des points cardinaux chaque espèce d'oiseau a coutume de faire son nid; je réussissais également bien à disposer convenablement les filets, parce que j'avais l'habitude de deviner le canton de l'oiseau par son chant et par ses mouvements. Mais lorsque je voulais aller chercher les oiseaux qui s'étaient pris, ou m'emparer de leur nid, après huit ou quinze jours il m'était impossible le plus souvent de retrouver l'arbre que j'avais marqué ou les filets que j'avais tendus. » Gall oubliait continuellement l'étage où demeuraient ses malades; il ne s'est jamais occupé de géographie, et s'il a fait des voyages, il ne les a pas faits par goût, mais seulement dans le but de propager sa doctrine. Gall n'était pas non plus très-versé dans la science des nombres : toute espèce de calcul le fatiguait; il entendait peu de chose à l'arithmétique, et rien à tous les problèmes de mathématiques. Il était entièrement dépourvu de l'organe de l'*ordre.* Aussi dans ses tiroirs de bureau voyait-on pêle-mêle de vieux journaux, des quittances, des annonces de charlatan, des lettres de personnes de distinction, des brochures, des paquets de semences, des noisettes, des pièces d'or, d'argent ou de cuivre. Je l'ai vu prendre d'une main un paquet de ces papiers, le secouer et en faire sortir l'argent dont il avait besoin; c'est ainsi qu'il tenait ses registres, sa caisse. La connaissance des propriétés des corps mis en mouvement, si utile au philosophe, au légiste, à l'historien, Gall l'avait assez développée. La faculté pour l'appréciation du temps était très-faible chez Gall; il n'était jamais exact à l'heure. Il lui est arrivé souvent de rentrer chez lui pour dîner une ou deux heures plus tard que l'heure fixée, et cela par simple oubli du temps. Comme Gall était mauvais juge en peinture, il l'était aussi en musique. Il s'ennuyait d'ordinaire à l'Opéra et aux concerts. La voix d'une femme qui chantait lui était agréable; mais alors c'était l'association de l'idée de la femme qui contribuait à son agrément. La mémoire verbale manquait à Gall. Il ne pouvait jamais dans les écoles apprendre sa leçon, et lorsqu'il était question d'apprendre par cœur, il était toujours surpassé par ses camarades, sur lesquels il l'emportait par la composition. Il oubliait souvent le nom des personnes qu'il fréquentait habituellement. Cependant il possédait le sens du langage à un degré assez élevé. Il connaissait parfaitement sa langue; il parlait et il écrivait le français avec facilité, il savait le latin, etc.; mais il avait de la répugnance pour les questions de mots et les discussions grammaticales. En résumé, tandis que toutes les facultés qui ont leur siége dans les parties inférieures du front étaient peu développées chez Gall, les facultés d'un ordre plus élevé, représentées par le développement des parties frontales supérieures, étaient très-larges chez lui : ces parties expriment la haute intelligence, la tête philosophique, l'esprit d'induction. Les facultés réflectives sont manifestées par deux organes distincts : la *sagacité comparative* et la *causalité.* Par la première, on saisit promptement les rapports de convenance et de disconvenance entre les objets qu'on examine : cette faculté était chez Gall d'une grande force. Aussi, les recherches de toute sa vie ne furent-elles que des confrontations constantes d'organisations et de facultés d'animaux comparées aux facultés de l'homme. Par

la *causalité*, l'esprit est conduit à la recherche des principes généraux, des vérités générales, à la connaissance des rapports existant entre les causes et les effets. Gall possédait cette faculté au plus haut degré; il était naturellement observateur, en vertu de sa belle organisation cérébrale.

Après cet exposé de doctrine, il importe de faire connaître les ouvrages de Gall, en y joignant encore quesques détails sur sa vie. Dès 1791, quand sa réputation à Vienne comme médecin commençait à s'étendre, il publia la première partie d'un ouvrage ayant pour titre: *Recherches médico-philosophiques sur la nature et l'art dans l'état de santé et de maladie*, un gros vol. in-8°. De cet ouvrage il n'a été publié que la première partie. Le manuscrit de la deuxième partie resta en Allemagne pendant plus de vingt ans, et ne lui fut envoyé à Paris que deux ans avant sa mort. Après sa mort, ce manuscrit devint la propriété de la veuve de Gall, et passa depuis en d'autres mains. En 1796 il commença à ouvrir à Vienne des cours particuliers sur sa doctrine, qui se propagea rapidement. En 1798, dans une lettre au baron de Retzer, chef de la censure impériale de Vienne, il donna un aperçu de sa doctrine. « A peine avais-je obtenu quelques résultats de mes recherches, dit-il (1), que je prévoyais les objections touchant le matérialisme, le fatalisme et l'irrésistibilité des actions. C'est pourquoi j'ai fait insérer dans le *Mercure allemand* de Wieland une lettre au baron Retzer. Dans cette lettre, j'ai répondu à ces objections, par les mêmes arguments avec lesquels je les combats encore à présent. » La traduction de cette lettre a paru dans le *Journal de la Société Phrénologique de Paris*, 1835.

Spurzheim était au nombre de ses élèves les plus assidus. Il avait assisté pour la première fois au cours particulier de Gall en 1800. Plus tard il devint son collaborateur et l'un des plus actifs propagateurs de sa doctrine. Pendant cinq ans, Gall avait continué à faire des cours; mais le 9 janvier 1802 il reçut du gouvernement autrichien l'ordre de cesser ses leçons, comme dangereuses pour la religion. Cette défense ne fit que stimuler la curiosité du public. Gall quitta Vienne le 6 mars 1805, en compagnie du docteur Spurzheim. Ils parcoururent ensemble, l'un comme maître, l'autre comme démonstrateur de la nouvelle doctrine, le nord de l'Europe, la Prusse, la Saxe, la Suède, la Hollande, la Bavière et la Suisse, et ils arrivèrent à Paris au commencement de novembre 1807. Pendant ce voyage, Gall avait reçu partout des témoignages d'estime et d'admiration; les savants les plus distingués de l'Allemagne, des princes et des rois assistèrent à ses leçons et à ses démonstrations physiologiques et anatomiques. A Berlin on frappa des médailles en son honneur; sur l'une était gravé: *A Gall, souvenir de sa présence à la Monnaie générale;* sur une autre: *Entreprenant dans ses investigations, modeste à les soutenir;* au revers: *Il trouva l'instrument de l'âme.* Dès son arrivée à Paris, Gall ouvrit un cours public à l'Athénée. Les savants français l'écoutèrent avec le même intérêt que les savants de l'Allemagne. Le médecin de l'empereur, Corvisart, était un de ses plus enthousiastes admirateurs. Mais Napoléon I[er] n'aimait pas ce qu'il appelait les *idéologues*. Dès lors beaucoup d'écrivains, pour plaire au maître, publièrent dans le *Journal de l'Empire* et dans la plupart des petits journaux de Paris une foule de plaisanteries tendant à discréditer la *crânioscopie*. Enfin, Gall présenta à l'Institut de France, le 14 mars 1808, conjointement avec Spurzheim, son mémoire ayant pour titre: *Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier*. Il le publia presque aussitôt avec des *Observations* sur le rapport qui en avait été fait à l'Institut par ses commissaires. C'est dans cet écrit que Gall consentit pour la première fois à laisser associer le nom de Spurzheim au sien. Bientôt parut le grand ouvrage de Gall, avec un magnifique atlas de 100 planches. Le premier volume fut publié en 1810, et les trois autres parurent successivement jusqu'à 1819. Le texte a été imprimé en même temps in-4° et in-folio. Pour le premier volume et une partie du deuxième, Gall avait encore permis au docteur Spurzheim d'y joindre son nom, comme collaborateur; mais il s'éleva entre eux quelques dissensions: depuis lors Gall continua tout seul la publication. La disposition économique de l'ouvrage et sa rédaction étaient le travail de Gall. Spurzheim avait fourni des notes, et avait dirigé les dessins et la gravure des planches. Gall et Spurzheim restèrent unis depuis 1805 jusqu'à 1813: à cette époque eut lieu leur séparation définitive (1).

Gall ne quitta plus Paris depuis son arrivée en 1807. Il s'y était procuré une clientèle brillante, particulièrement dans le corps diplomatique, et il avait acquis une honnête aisance. M. le duc Decazes, alors ministre, et dont

(1) *Œuvres* de Gall, 1[er] vol., édit. in-8°, pag. 314.

(1) Pendant sa dernière maladie, quinze jours avant sa mort, Gall parla de Spurzheim en m'informant qu'il était à Paris et qu'il lui avait fait dire qu'il désirait le voir. « Qu'en pensez-vous? me dit-il. — Faites-le, je vous en prie; tous vos amis et les amis de la science en auront la plus grande satisfaction, lui répondis-je. — Vous avez raison, me répliqua-t-il: il ne faut pas garder rancune au bord de la tombe. Faites-lui dire que je serais bien aise de le recevoir. » Gall était à sa campagne de Montrouge. Spurzheim y vint le 8 août, et ne put être reçu. J'ai dû moi-même lui en faire des excuses, car c'est moi qui l'avais fait prévenir de sa réception chez Gall, par l'entremise du docteur Antommarchi. Trois autres médecins qui voyaient Gall avec moi, sur les instances de sa femme, avaient déclaré, contre mon avis, que cette entrevue aurait pu causer au malade une trop vive émotion. J'aime à consigner ici les circonstances de cet épisode, parce qu'il en résulte clairement que la réconciliation entre ces deux grands hommes a eu lieu moralement, si non réellement. Que si elle ne s'est pas réalisée effectivement, cela a été indépendant de la volonté de chacun d'eux.

Gall était le médecin, lui fit avoir des lettres de naturalisation par ordonnance du roi, en date du 29 septembre 1819. Son fervent ami Geoffroy-Saint-Hilaire, en 1821, l'engagea à se porter candidat pour une place vacante à l'Académie des Sciences : Gall y consentit, mais au scrutin il n'obtint que la seule voix de son ami. Gall ne fut donc d'aucune académie, bien qu'il vît surgir autour de lui et sur son autorité les sociétés phrénologiques d'Édimbourg, de Londres, de Washington, etc. Sollicité par les libraires et par le public, qui demandaient un abrégé de son grand ouvrage, il entreprit, en 1822, l'édition in-8°, qu'il fit paraître en six volumes, sous le titre : *Sur les Fonctions du Cerveau et sur celles de chacune de ses parties*. Cette édition manque de planches et de toute la partie anatomique qui forme le premier volume du grand ouvrage; mais bien loin, pour le restant, d'être un abrégé, le sixième volume est presque entièrement consacré à la polémique, et contient une vigoureuse réfutation des diverses attaques portées contre sa doctrine. — Gall comme écrivain est au-dessous de son génie. Son style est inégal et négligé; la distribution des matières manque d'ordre et de méthode. Cependant, il savait expliquer très-clairement sa pensée, et son style prenait souvent de l'élévation. Ses chapitres sur le fatalisme, le matérialisme et la liberté morale peuvent être comparés aux pages des meilleurs écrivains, et prouvent la haute moralité de ses doctrines et la lucidité de son jugement dans des questions aussi délicates. Dans sa correspondance, Gall écrivait correctement et avec esprit, et ses réflexions, ses pensées, ainsi que l'expression de ses sentiments, coulaient d'abondance de sa plume, comme sa parole dans ses cours publics. Gall, quoiqu'en rapport avec la plupart des savants de son époque, n'a écrit que peu de lettres : elles sont toutes très-rares.

Gall avait entrepris en 1823, pour la première fois, un voyage à Londres (1). On lui avait persuadé qu'en faisant quelques cours sur sa doctrine, il réunirait un très-grand nombre d'auditeurs, et qu'il pourrait gagner des sommes considérables. Mais il fut déçu dans son espérance : les dépenses absorbèrent des sommes supérieures à celles qu'il avait retirées de ses cours. Il en ressentit un profond chagrin, et ne resta à Londres que peu de temps.

Gall était resté veuf depuis le commencement de 1825. Il épousa en secondes noces M[lle] Marie-Anne Barbe, née à Nancy, en 1795 ou 1796. Le mariage eut lieu à Paris, le 25 août 1825. La santé de Gall à partir de 1826 commençait à décliner visiblement. Il souffrait d'étouffements, il avait de la peine à monter les escaliers, et tous les symptômes d'une affection organique du cœur se manifestèrent. L'année suivante ses souffrances augmentèrent au point qu'il fut obligé de se faire saigner plusieurs fois, et il prenait souvent des médicaments qu'il se prescrivait lui-même. Malgré son état maladif, en décembre 1827 il ouvrit encore, à l'Athénée, un cours sur la *physiologie du cerveau*, qu'il faisait deux fois par semaine. On voyait ses forces et ses facultés s'affaiblir graduellement. Il avait de la peine à s'exprimer, son discours n'était pas soutenu, sa mémoire ne le servait plus comme autrefois, surtout lorsqu'il fallait citer des faits et les circonstancier (1). Gall s'était engagé depuis plusieurs mois à fournir des articles pour l'*Encyclopédie moderne;* mais sa santé ne lui permit plus d'y donner suite : il me chargea de rédiger les articles demandés (*Encéphale*, *Folie*, etc.) et d'achever son cours à l'Athénée. Il mourut peu de temps après, dans sa soixante-dixième année

(1) Pendant son absence il m'avait chargé de surveiller l'impression de son ouvrage in-8° et du soin de ses malades.

(2) La veuve de Gall a épousé, en 1831. en secondes noces, le docteur Imbert, qui est décédé à Lyon, le 1[er] mars 1852. Elle a cédé après la mort de son second mari l'appartement qu'elle occupait à Lyon à M. le docteur Barbier, et lui a vendu la plus grande partie des meubles, les livres et manuscrits qui avaient appartenu à ses deux précédents maris.

(1) Un jour, le 3 avril 1828, rentré chez lui après ses visites, et au moment où je venais de finir la leçon d'un cours de phrénologie que je professais chez lui-même, il s'adressa à moi en me disant qu'il venait d'éprouver un étourdissement assez fort, et qu'il lui avait semblé pendant un quart d'heure que les objets tournaient autour de lui; qu'il ne pouvait les distinguer avec précision, et que pourtant il connaissait bien que c'était lui qui pensait à cela; « J'ai été comme fou pendant ce temps, » disait-il. En me parlant, sa langue était embarrassée et sa bouche un peu de travers. J'en fus effrayé. Il ne voulut pas que je le saignasse immédiatement; il sortit même le soir pour visiter des malades; mais le lendemain les étouffements et les vertiges se succédèrent; plus tard la paralysie de la langue s'étendit à la face et légèrement aux membres du côté droit. Les saignées faites plusieurs jours après et les purgations qu'il s'ordonna lui-même n'amenèrent aucun soulagement. Après avoir essayé les vésicatoires, les sangsues et l'électricité, avec le docteur Sarlandière, le tout inutilement, il se fit transporter, en juillet, à sa maison de campagne à Montrouge, pour respirer l'air pur et s'éloigner de toute espèce d'affaire. Beaucoup de médecins l'ont vu pendant sa maladie : Fouquier, Biett, Broussais, Koreff, et MM. Londe, Roboam, Dannecy et moi, nous étions presque toujours avec lui. Toutefois, il n'a jamais écouté les conseils d'aucun de nous; il n'a jamais fait que sa volonté. Ce fut un jour, avant de quitter Paris, en présence du baron de Schröder, premier conseiller d'ambassade de Russie, de sa femme et de son neveu, qu'il me donna ses instructions et me fit promettre de préparer sa tête après sa mort, pour la déposer dans sa collection. Il m'a fait renouveler cet engagement à Montrouge, en présence de plusieurs personnes et du docteur Broussais, et, en s'adressant à celui-ci, il lui a dit : « J'espère que vous serez persuadé maintenant que j'ai réellement foi dans mes doctrines. » C'est encore dans le mois de juillet, en présence de sa femme, de ses neveux et de plusieurs de ses amis, qu'il nous recommanda d'empêcher le scandale qui aurait pu résulter, dans ses derniers moments ou après sa mort, de la présence du clergé catholique; et c'est à moi, en particulier, qu'il a adressé cette recommandation. « J'exige, a-t-il dit, d'être porté directement au Père-La-Chaise. Les prêtres s'approcheront peut-être quand j'aurai perdu connaissance, et ils pourraient bien se vanter de m'avoir converti. En étudiant les œuvres du Créateur et en cherchant à connaître les ressorts admirables qu'il a mis en œuvre pour nous faire agir et penser, je ne crois

Gall n'eut pas d'enfant de ses deux mariages, et ne laissa pas de testament ; ainsi tout ce qu'il possédait passa en propriété à sa veuve. Peu de temps après, elle céda au gouvernement français le cabinet ou l'intéressante collection de têtes et préparations diverses que Gall avait formée, en y joignant quelques exemplaires du grand ouvrage, moyennant une pension viagère de 1,200 fr., dont elle jouit encore. Immédiatement après la mort de Gall, on a ouvert une souscription pour ériger un monument à sa mémoire. Ce ne fut qu'au bout de quatre ans qu'on a pu réunir la somme à peine suffisante (1) pour exécuter le modeste monument qu'on voit au cimetière du Père-La-Chaise (2).

pas avoir mal fait. Je n'ai donc pas à me convertir ni rien à retrancher de mes découvertes. » Ceci était dit dans l'intimité. MM. Dannecy, Londe et Roboam ne peuvent pas l'avoir oublié. Eh bien, trois jours avant sa mort, deux des révérends Pères qui avaient alors une maison à Montrouge se présentèrent à la petite porte du jardin, et demandèrent seulement à voir la chambre et le lit où reposait le docteur Gall. Madame Gall était déjà disposée à leur accorder cette innocente curiosité, quand je fus averti de leur présence ; je me portai immédiatement au-devant d'eux, en m'excusant sur la mission que j'avais acceptée de Gall, laquelle était pour moi chose sacrée, et j'ajoutai que Gall était dans l'assoupissement le plus complet. La maladie en effet avait fait des progrès terribles depuis les derniers jours : vertiges fréquents, paralysie complète, l'estomac ne fonctionnant plus, assoupissement léthargique. Finalement, après cinq mois de maladie, il cessa de vivre, le 22 août 1828, à dix heures et demie du soir. La tête de Gall a été moulée par les soins de M. Foyatier, et le corps fut transporté le 23 à Paris, dans son appartement rue Saint-Honoré, n. 327.

Le 24 août on fit l'autopsie, à laquelle assistèrent un grand nombre de médecins. On a trouvé le crâne épais et très-lourd, et un épanchement de cinq à six onces de sérosité entre les méninges et le cerveau. Celui-ci était dans l'état ordinaire ; au poids, il eut deux livres onze onces et un demi-gros. On ne l'a pas disséqué : M. Dumotier l'a moulé pour en conserver la forme. Le cœur a été enlevé. Il était plus volumineux d'un quart que dans l'état normal ; les parois du ventricule droit très-minces et mollasses ; on a reconnu quelques points d'ossification et quelque autre altération organique de peu d'importance. On a séparé la tête du tronc pour la blanchir et la mettre ensuite dans la collection, selon sa volonté. M. le docteur Vimont s'est chargé de cette pénible opération. Le lendemain, 25, M. Dumotier a embaumé le corps, par l'ancienne méthode, et il a ouvert, je ne sais pourquoi, toute la colonne vertébrale. On a recousu les téguments et on a remplacé la tête enlevée, en y mettant une petite tête en plâtre insignifiante qui se trouvait là dans la collection, et cela pour que les hommes chargés de déposer le corps dans le cercueil ne s'aperçussent pas de l'enlèvement de la tête véritable. Ainsi dans le cercueil, si jamais on venait un jour à l'ouvrir, on serait très-embarrassé de s'expliquer la présence de ce plâtre.

(1) La somme totale de la souscription au 30 janvier 1833 a été de 2,899 francs.

(2) Ce monument consiste en un sarcophage en pierre ; à l'une des extrémités s'élève un cippe ou piédestal, supportant le buste en marbre du docteur. Le dessin du monument est de M. Visconti, architecte, et le buste a été exécuté par M. Foyatier, en copiant celui qu'il avait déjà fait pour Gall, en marbre de Carrare. Il en a fait une autre copie, qu'il a donnée à la veuve, et il a gardé l'original. Le buste de Gall superposé au monument est fidèle pour la ressemblance ; mais on a sculpté en bas-relief, sur le côté et derrière le buste, des crânes avec des dessins inexacts des organes du cerveau et des dénominations mal choisies des facultés indiquées. On a suivi en général la dénomination de Gall ; mais on a ajouté le nom qui indique l'excès d'activité ou l'abus de la faculté. On y a sculpté aussi le mot *crânologie*, que Gall n'a jamais adopté pour exprimer sa doctrine.

On a publié beaucoup de portraits de Gall, dont il serait inutile ici de faire l'énumération. Nous citerons seulement les plus ressemblants parmi ceux qu'on a faits de lui. Comme dessin lithographié, celui de C. Carloni, fait en 1826, est d'une ressemblance admirable, quoique mauvais comme œuvre d'art. Le buste en marbre de M. Foyatier a un grand mérite comme ressemblance et comme œuvre d'art. Enfin, la médaille, gravée par M. Barre père, présente les traits de Gall noblement exprimés ; c'est un des plus beaux ouvrages de ce grand artiste.

Les écrits que Gall a fait paraître ont pour titres exacts : *Philosophisch - medicinische Untersuchungen über Natur und Kunst im kranken und gesunden Zustande des Menschen ;* Vienne, 1791, un gros volume in-8° ; — *Lettre du docteur Gall à M. Joseph Fr. de Retzer*, relativement à son *Prodrome* sur les fonctions du cerveau chez les hommes et les animaux ; Vienne, 1er octobre 1798 ; — *Discours d'ouverture*, lu par M. le docteur Gall. à la première séance de son cours public sur la physiologie du cerveau, le 15 janvier 1808 ; Paris, 1808, in-8° ; — *Recherches sur le système nerveux en général et celui du cerveau en particulier*, mémoire présenté à l'Institut de France, le 14 mars 1808, suivi d'observations sur le rapport qui en a été fait à cette compagnie par ses commissaires, avec planches ; Paris, 1809 ; — *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leur tête ; Paris, 1810-1818, 4 vol. in-4°, avec atlas de cent planches. De cet ouvrage on a extrait et imprimé à part un vol. in-8°, sous le titre de : *Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit*, etc. ; Paris, 1811, in-8°. Gall et Spurzheim ont imprimé la traduction allemande de la première partie de cet ouvrage sous le titre : *Anatomie und Physiologie des Nerven-systems*, etc. ; Paris, 1810, in-8° ; — *Sur les Fonctions du Cerveau et sur celles de chacune de ses parties ;* Paris, 1822-1825, 6 vol. in-8°. — Gall a donné les articles *Cerveau* et *Crâne* dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, et il a fourni quelques notices scientifiques à la *Revue européenne*, publiée en 1824. Le docteur FOSSATI.

Documents particuliers.

* **GALLA** (*Sosia*), femme de C. Silius, fut enveloppée avec lui dans une accusation de trahison, en l'an 24 de l'ère chrétienne. Le prétexte du jugement de Galla fut que pendant le commandement de son mari dans la haute Germanie, en 14 après J.-C., elle avait trafiqué de l'influence qu'elle possédait sur lui, et partagé ses exac-

tions sur les provinciaux. Mais le vrai motif était l'intimité de Galla avec Agrippine, veuve de Germanicus. Galla fut envoyée en exil.

Tacite, *Ann.*, IV, 19, 20.

* **GALLA**, première femme de Julius Constantius, fils de l'empereur Constance Chlore par sa seconde femme, Théodora, vivait vers 300 de l'ère chrétienne. Elle eut deux fils : l'un, dont le nom n'est pas bien connu, paraît être le même que Flavius Valerius Constantinus, consul en 327. Le plus jeune se nommait Gallus Cæsar.

Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 22.

* **GALLA**, fille de l'empereur Valentinien Ier, et seconde femme de Théodose le Grand, morte en l'an 394 de l'ère chrétienne. Suivant Zosime, elle accompagna sa mère Justine et son frère Valentinien II lorsqu'ils se réfugièrent auprès de Théodose, après l'invasion de l'Italie par l'usurpateur Maxime, en 387. Théodose reçut les fugitifs à Thessalonique; frappé de la beauté extraordinaire de Galla, il en devint amoureux, et la demanda en mariage. Justine n'y consentit qu'à la condition qu'il attaquerait Maxime et rétablirait Valentinien. Théodose accepta, et le mariage eut lieu vers la fin de 387. Tillemont rejette le récit de Zosime, comme peu conforme à la piété de Théodose, et place le mariage en 386, avant la fuite de Valentinien. Cette opinion n'a pas été adoptée par Gibbon. Pendant la campagne de Théodose en Italie, Galla fut chassée du palais impérial de Constantinople par son beau-fils, Arcadius, ou par ceux qui gouvernaient en son nom. Elle mourut en mal d'enfant, au moment même où Théodose s'apprêtait à attaquer Arbogaste et Eugène. Elle avait donné à son mari une fille nommée Galla Placidia, et probablement aussi un fils nommé Gratien. D'après Philostorge et la *Chronique paschale*, elle était arienne.

Zozime, IV, 44-45, 55, 57. — Marcellin, *Chron.* — *Chron. pasch.*, p. 553, édit. de Bonn. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. V. — Gibbon, c. XXVII.

GALLA PLACIDIA. *Voy.* PLACIDIE.

GALLACINI (*Théophile*), géomètre italien, né à Sienne, en 1564, mort dans la même ville, le 27 avril 1641. Il fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu docteur en médecine et en philosophie. Il se rendit à Rome en 1590, et s'occupa d'abord d'anatomie, puis il négligea cette science pour se livrer entièrement aux mathématiques. Il étudia particulièrement la géométrie appliquée aux constructions, et devint très-habile dans la théorie de l'architecture. De retour dans sa patrie en 1602, il fut reçu membre des académies des *Intronati* et des *Filomati*, et nommé en 1621 professeur de mathématiques à l'université de Sienne. Il composa plusieurs ouvrages restés manuscrits; un seul a été imprimé sous le titre de *Degli Errori de' Architetti*; Venise, 1767, in-fol.

Pecci, *Vita del Gallicini*, en tête du traité *Deg. Err. de Arch.* — Guglielmi, *Lettere Sanese*, t. II, p. 27; t. III, p. 188.

GALLAIS (Dom *Jean-Pierre*), littérateur et publiciste français, né à Doué (1) (Anjou), le 18 janvier 1756, mort à Paris, le 26 octobre 1820. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Bénédictins, et y professa la philosophie. Il se montra l'un des plus ardents défenseurs de la monarchie, et attaqua avec chaleur les idées nouvelles dans plusieurs écrits, qui eurent de nombreux lecteurs, et il prit une part active à la rédaction du *Journal général*, que dirigeait l'abbé de Fontenay. Trois jours avant la mort de Louis XVI, dom Gallais fit paraître un opuscule intitulé : *Appel à la postérité sur le jugement du roi*, 18 janvier 1793 (2). Le libraire qui le vendait, Weber, fut arrêté quelques jours après : dans la suite il fut guillotiné. Gallais avait pris la fuite; mais, arrêté le 17 septembre 1793, il demeura à La Force jusqu'en avril 1794. Après le 9 thermidor, il fut rédacteur de *La Quotidienne*, puis du *Censeur des Journaux*. Ses doctrines royalistes soulevèrent l'indignation populaire, et le 19 fructidor an V sa maison fut pillée, ses presses brisées, et lui-même n'échappa que par la fuite au décret de déportation prononcé contre lui. Il se tint caché durant deux années. Il reparut dans la rédaction du *Nécessaire* ou *Courrier du corps législatif*, du 12 messidor au 17 fructidor an VII. Il travailla ensuite, du 18 fructidor an VII au 2 brumaire an VIII, au *Bulletin politique*; au *Publiciste*, du 1er fructidor an VIII au cinquième jour complémentaire de l'an IX. Le 1er fructidor de la même année il fut appelé à la rédaction du *Journal de Paris*, qu'il dirigea jusqu'en 1811. Il s'était marié, et accepta en 1800 la chaire d'éloquence et de philosophie à l'Académie de Législation. Après la seconde restauration, il sollicita et obtint des empereurs d'Autriche et de Russie d'être leur correspondant littéraire. Les ouvrages de Gallais sont médiocres et empreints d'une partialité qui ne convient point à ceux qui veulent écrire l'histoire; aussi s'attira-t-il souvent les épigrammes de ses contemporains d'un parti opposé. M.-J. Chénier dit de lui :

> Et Gallais, qui n'a pas, mais qui donne la gloire,
> Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Mercier écrivit aussi :

> Qui se nomme Gallais? — Un gros bénédictin,
> Le seul qui de son corps ne sut pas le latin.

Les principaux ouvrages de Gallais sont : *Histoire persane*; Paris, 1789, in-8°; — *Extrait d'un dictionnaire inutile, composé par une société en commandite et rédigé par un homme seul, à cinq cents lieues de l'Assemblée nationale*; 1790, in-8°; — *Démocrite voyageur*; Paris, 1791, in-8°; — *Dialogues des Morts* (signés *Pilpay*); 1793, in-8°; — *Catastrophe du Club infernal*; 1793, in-8°; — *Le Dix-Huit Fructi-*

(1) Et non à Angers, comme l'ont écrit les auteurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains.*

(2) Cet écrit eut trois éditions consécutives, la quatrième parut en 1814, in-8°.

dor, ses causes et ses effets, anonyme; (Hambourg) 1799, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été publié pendant que l'auteur se cachait pour éviter la déportation. « Gallais, disent les éditeurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, n'a pas craint de dénaturer les faits et d'énoncer des assertions évidemment fausses, pour en tirer des conclusions favorables à la cause anti-populaire »; — *Histoire du* 18 *Brumaire et de Buonaparte*; Paris, 1814-1815, 4 part., in-8°; — *Histoire de la Révolution du* 20 *mars, ou cinquième et dernière partie de l'Histoire du* 18 *Brumaire et de Buonaparte*; Paris, 1815 : la première partie de cet ouvrage a eu trois éditions en 1814; la quatrième n'est pas de Gallais. Une traduction allemande en a été commencée à Strasbourg, en 1814; elle ne paraît pas avoir été continuée. — *Mœurs et Caractères du dix-neuvième Siècle*; Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — *Tableau historique et chronologique des principaux événements de l'histoire du monde*, depuis sa création jusqu'au 1er octobre 1820; Paris, 1820, bande de dix mètres; — *Histoire de France, depuis la mort de Louis XVI jusqu'au traité de paix du* 20 *novembre* 1815; pour servir de suite à l'*Histoire de France* d'Anquetil; Paris, 1820, 2 vol. in-8°, et 1821, 3 vol. in-12. Gallais a en outre rédigé la *Table méthodique et analytique* de la traduction de Tite-Live, par Dureau de La Malle et Fr. Noël (1812): il a donné trois éditions du *Cours de Littérature* de Levisac et Moysant, et revu les *Essais de Littérature française* de Crawford; 1815, 3 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Considérations sur les choses et sur les hommes de la Révolution*.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Mahul, *Annuaire nécrologique*. — Quérard, *La France littéraire*.

GALLAND (*Pierre*), érudit français, né à Aire, en 1510, mort le 30 août 1559. Il fit ses études à Paris, et acquit une grande connaissance des langues classiques et de la philosophie. Maître ès arts en 1537, il devint en 1538 principal du collége de Boncourt. Il fut élu recteur de l'université en 1543 et appelé à professer l'éloquence au Collége royal en 1545. Plus tard il enseigna la langue grecque, et devint chanoine de Notre-Dame à Paris. Il fut lié avec Budé, Vatable, du Bellay, et compta Turnèbe parmi ses élèves. Ses ouvrages sont : *Oratio in Funere Francisco Francorum regi facto*; Paris, 1547, in-4°; — *Pro schola Parisiensi, contra novam academiam Petri Rami, Oratio*; ibid., 1551, in-4° et in-8°: il prend dans cet ouvrage la défense d'Aristote contre Ramus; — *De Caleto recepta et rebus a Fr. Lotharingio, duce Guisio, auspiciis Henrici II gestis, Carmen elegiacum*; ibid., 1558, in-4°; — *Petri Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, Vita*; Paris, 1674, in-8°, publiée et annotée par Baluze; — *Scriptores de Agrorum Limitibus et Constitutionibus*, d'après un manuscrit trouvé par lui en Flandre; Paris, 1548, in-4°; — *Observations sur les institutions de Quintilien*, dans les éditions de cet écrivain; Paris, 1549 et 1554, in-fol.

Le Mire, *De Script. sæc.* XVI. — La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — Du Boulai, *Hist. univ. Paris.* — Valère André, *Bibl. Belg.*

GALLAND (*Auguste*), généalogiste et archiviste français, mort vers 1645. Il fut procureur général de la Navarre et conseiller d'État, et se fit remarquer par ses connaissances généalogiques. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des Vaudois*; — *Traité des Albigeois*; 1629 et 1633; — *Histoire des Guerres entre la France et la Flandre*; — *Mémoires touchant le domaine*; — *Mémoires concernant l'Artois*; — *Mémoires concernant la principauté de Château-Regnault*; — *Droits du roi sur Dunkerque*; — *Droits du roi comme châtelain de Lille*; — *Droits de la couronne de France sur la Flandre*; — *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre*; — *Inventaire du trésor des chartes de la Sainte-Chapelle*; — *De l'Office du Grand-Sénéchal*; 1637; — *Des Enseignes et Étendards de France*; 1637; — *Discours sur l'état de la ville de La Rochelle*, 1629.

Lelong, *Bibl. hist. de la Fr.* — Lenglet, *Méth. pour étud. l'hist.*

GALLAND (*Antoine*), orientaliste et numismate français, né en 1646, à Rollot, près Montdidier (Picardie), mort à Paris, le 17 février 1715. Ses parents vivaient du travail de leurs mains; ils étaient si pauvres qu'ils pouvaient à peine pourvoir à l'entretien de leur nombreuse famille. Antoine, qui était le septième enfant, n'était âgé que de quatre ans lors de la mort de son père. Quelques personnes charitables le placèrent à leurs frais au collége de Noyon. Il y fit un séjour de dix ans, étudiant le latin, le grec et l'hébreu. Resté sans ressources par la mort de ses protecteurs, il fut forcé de quitter le collége et de retourner chez sa mère, qui le mit en apprentissage. Mais le goût qu'il se sentait pour les études libérales l'empêcha de se plaire dans son nouvel état : au bout d'un an, il partit secrètement de chez son maître, et se rendit à Paris. Par l'intermédiaire d'une de ses parentes qui était en condition, et d'un ecclésiastique qu'il avait vu à Noyon, il fut présenté au sous-principal du collége Du Plessis, qui lui fit continuer ses études. Il suivit plus tard les cours du Collége de France, se perfectionna dans la connaissance de l'hébreu et étudia les langues musulmanes; il entreprit même de faire un catalogue des manuscrits orientaux de la Sorbonne. De Nointel, qui avait été nommé ambassadeur de France à Constantinople, l'emmena avec lui en 1670. Galland avait pour mission de faire relater dans des actes authentiques les dogme et la doctrine de l'Église grecque, qui étaient alors l'objet de vives discussions entre Antoine Arnauld et le ministre Claude. Pour mieux s'acquitter de sa tâche, il apprit le grec vulgaire. Dans le voyage qu'il fit avec

de Nointel, aux échelles du Levant et à Jérusalem, il copia des inscriptions, dessina des monuments et enleva ceux qu'il pouvait transporter. C'est lui qui rapporta les marbres de la galerie Baudelot, dont Montfaucon a publié quelques fragments dans sa paléographie. Galland revint en 1675 à Paris, d'où il s'éloigna pour visiter de nouveau le Levant. En 1679 il y fit un troisième voyage, aux frais de la Compagnie des Indes orientales, qui l'avait chargé d'acquérir des livres et des objets d'art pour le musée et la bibliothèque de Colbert. Lorsque sa commission eut pris terme, au bout de dix-huit mois, Colbert ensuite Louvois le chargèrent de continuer ses recherches, avec le titre d'antiquaire du roi. Au moment où il allait prendre passage à Smyrne pour revenir en France, il faillit périr dans un tremblement de terre qui causa l'éboulement de sa maison. Pendant son long séjour dans le Levant, il avait appris à fond l'arabe, le turc et le persan, et s'était familiarisé avec les mœurs et la littérature des peuples qui parlent ces langues. Ces connaissances le firent rechercher de d'Herbelot et de Thevenot, garde de la Bibliothèque du Roi. La mort de ces deux savants le priva de deux protecteurs. Il en trouva un nouveau dans Bignon, premier président du grand conseil, qui lui légua une pension. Après la mort de Bignon, il s'attacha à l'intendant de Caen, Foucault, dont la collection de médailles et la bibliothèque lui furent d'un grand secours. En 1701 il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, en 1709 professeur d'arabe au Collége de France, en remplacement de Pierre Dippy. Galland ne vivait que pour l'étude; sans cesse occupé de ses travaux littéraires, il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages. On a de lui : trois *Lettres touchant la critique de M. Guillet sur le Voyage de Grèce de Spon*, dans la *Réponse* de Spon; Lyon, 1679, in-12; — *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux, tirés de leurs ouvrages arabes, persans et turcs;* Paris, 1694, 1708 et 1730, in-12; Lyon, 1695, in-12; et à la suite de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, 1776, in-fol., et 1777, in-4°. Quelques exemplaires de l'édition de 1708 portent le titre d'*Orientaux;* — *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles;* Caen, 1696, in-12; — *Lettres touchant quatre médailles antiques publiées par le P. Chamillard;* Caen, 1697, in-12; — *Lettre touchant la nouvelle explication d'une médaille d'or du Cabinet du Roi;* Caen, 1697, in-12, trad. en latin dans la *Bibliotheca Nummaria* de Banduri, édit. de J.-A. Fabricius; Hambourg, 1719, in-4°; — *Observations sur quelques médailles de Tetricus et d'autres;* Caen, 1701, in-8°; — *Relation de la mort du sultan Osman et du couronnement du sultan Mustapha Ier*, traduite du turc; Paris, 1676, in-12; — *De l'Origine et du Progrès du Caffé*, traduction d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque royale; Caen, 1699, in-12; — *Les Mille et une Nuits, contes arabes traduits en français;* Paris, 1704-1717, 12 vol. in-12. Cette traduction a été rééditée avec des additions par Caussin de Perceval, 1806, in-8°; par Édouard Gauttier, 1822-24, 7 vol. in-12; par Destain, 1823-25, 6 vol. in-8°. C'est le principal titre littéraire de Galland; son style manque souvent de correction, mais il est plein de naturel et de simplicité; — *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, traduites en français d'après la traduction turque de Ali Eschelebi ben-Saleh; Paris, 1724, 2 vol. in-12. Galland a publié un grand nombre de lettres et de mémoires relatifs à la numismatique et aux antiquités grecques et romaines, dans le *Journal de Trévoux*, juillet, septembre et novembre 1701, février et juillet 1702, qui ont été traduites dans la *Bibliotheca Nummaria* de Banduri; — dans le *Journal des Savants*, 1680-1685; 1694-97-98-99, 1701; — dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. I et III. Le t. II contient un *Discours sur les plus anciens Poëtes français et sur quelques romans peu connus;* — *Observations sur l'ambre jaune qui se trouve à Marseille et sur une carrière d'albâtre;* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1703. On a publié après sa mort un *Mémoire* de numismatique; dans le *Mercure de France*, mai 1739; — *Relation de l'Esclavage d'un Marchand français de la ville de Cassis, à Tunis;* édité par Langlès dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, 1809, t. I, p. 268; t. II, p. 18; et séparément par Jourdain, 1810, in-8°. Galland a pris part à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, dont il fut l'éditeur, et au *Ménagiana*, 2 vol., 1693-94. Il a laissé en manuscrit : *Histoire des Princes de la lignée de Tamerlan*, traduite du *Mathla as-Saadéin*, ouvrage persan d'Abd Al-Rizzac, en 2 vol. in-4°; — une traduction française de l'histoire turque de Naïma-Efendi; — *Vocabularium Turcico-Latinum;* — une traduction de la partie de l'*Histoire* de Mirkhond qui se rapporte à Gengiskhan; — une traduction des *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa; — *Catalogue des Historiens arabes, persans et turcs*, extrait de Hadji-Khalfa; — *Journal de son voyage à Constantinople en* 1672-73. Tous ces ouvrages se trouvent à la Bibliothèque impériale; — *Relation de son voyage à Constantinople en* 1670-80; — *État présent des îles de Samos, de Nicarie et de Patmos et du mont Athos*, traduit du grec de Joseph Grégoire; ces deux manuscrits appartenaient à Langlès; — *Dictionnaire de Numismatique;* — *Traduction du Coran;* — *Relation de ses Voyages;* — *Nécrologe de la mort des Savants depuis* 1500 *jusqu'à* 1701; — *Description de Constantinople;* — *Relation des événements qui se sont passés à Constantinople en* 1671-72. On ignore ce que sont devenus ces manuscrits. E. B.

Not. sur Galland, par Du Bos, dans le t. III de l'*Hist. de l'Acad. des Inscr.* — L'abbé Goujet, *Mém. hist. et littér. sur le Collège de France*, partie III, p. 114. — *Journal des Savants* (v. la table génér. publiée en 1752). — Zenker, *Biblioth. orientalis*.

GALLAND (*Julien*), neveu du précédent, remplit les fonctions de drogman dans le Levant; il vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Recueil des Rits et Cérémonies du Pèlerinage de La Mecque, auquel on a joint divers écrits relatifs à la religion, aux sciences et aux mœurs des Turcs*; Paris et Amsterdam, 1754, in-12; traduit en allemand par J. Angerer, Nuremberg, 1757, in-8°; — *Tableau de l'Empire Othoman, de la religion, de la milice, du gouvernement civil des Turcs et des grandes charges et dignités de l'empire*; Paris, 1757, in-12; — *Relation de la Prise de Constantinople par les Turcs*, traduite du grec, restée manuscrite.

E. Beauvois.

Meusel, *Bibliotheca historica*, t. II, partie I, p. 325, et t. II, part. II, p. 187.

GALLAND (*André*), érudit et écrivain ecclésiastique italien, né à Venise, le 6 décembre 1709, mort dans la même ville, le 12 janvier 1779. Il appartenait à une famille d'origine française. Il entra dans la congrégation des *Filippini* (Oratoriens). Son savoir était immense, et sa vie entière fut consacrée à de grands travaux sur l'histoire ecclésiastique. Il rassembla et publia la *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum antiquorumque Scriptorum ecclesiasticorum*; Venise, 1765-1781, 14 vol. in-fol. Cette vaste collection, plus complète que la *Bibliotheca maxima Patrum*, n'était arrivée qu'au treizième volume à l'époque de la mort de Galland; elle fut achevée par J.-B. Galliacioli. On a encore de Galland : *De vetustis Canonum Collectionibus*; Venise, 1779, in-4°. Il a laissé en manuscrit : *Thesaurus Antiquitatis ecclesiasticæ, historico-theologico-criticus*; 13 vol. in-fol.; — *Bibliotheca Martyrologica, seu veterum kalendariorum ac martyrologiorum amplissima collectio*.

Moschini, *Letteratura Veneziana*, t. III, p. 138.

GALLAND. *Voy.* Galand.

GALLARD. *Voy.* Gabard.

GALLAS, nom d'une famille tyrolienne dont le membre le plus distingué fut :

GALLAS (*Matthias*), général autrichien, né à Trente, mort à Vienne, en 1647. Il dut à son père la connaissance des principes de l'art de la guerre; il devint ensuite page du prince de Bauffremont, qui l'emmena en Italie lors de la guerre entre l'Espagne et la Savoie, en 1614. A l'issue de cette campagne, Gallas prit son congé, et revint à Trente, où le cardinal Madrasso le fit nommer commandant du fort Riva sur le lac de Guarda. Il abandonna ces fonctions par suite de dissentiments graves avec les autorités grand-ducales, et retourna en Allemagne. Placé alors sous les ordres du comte d'Anhalt, il combattit pendant trois ans en Bohême, dans le haut Palatinat, le haut Rhin et la basse Saxe, et se fit remarquer par sa valeur. Sa conduite fut la même durant la guerre germano-danoise de 1625, sous Tilly. Il remporta sur les troupes du Danemark des avantages qui accrurent sa réputation et attirèrent sur lui l'attention de Wallenstein ou Waldstein. En mai 1629 Gallas entra en Italie en qualité de major général de l'armée de 20,000 hommes expédiée dans le Mantouan sous les ordres de Rambold de Colalto. Ce général se trouvant retenu par la maladie à Milan, il partagea le commandement avec Altringer. Ils prirent ensemble la ville de Mantoue, qu'ils livrèrent pendant trois jours au pillage. Gallas en particulier eut une part considérable au butin. La paix de Chierasco (6 avril 1631) ayant mis fin à cette campagne, il fut chargé par l'empereur de veiller à l'exécution des conditions du traité. Nommé ensuite feld-maréchal dans la même année, il retourna à Vienne. Lors de l'entrée des Saxons en Bohême, sous le général d'Arnim, Gallas fut chargé de dégager Pilsen et d'aviser au moyen de les expulser du pays. Il les fit reculer jusqu'à Prague, et chargea Marzin de les faire sortir de Saatz. Quand Wallenstein fut devenu généralissime de l'armée, Gallas obtint toute sa confiance. Il l'aida à faire sortir les Saxons de la Bohême et à combattre les Suédois devant Nuremberg, dans l'été de 1632. Vers la fin de septembre, il fut chargé d'envahir la Saxe avec un corps d'armée. Au mois d'octobre il opéra de nouveau sa jonction avec le duc de Friedland (Wallenstein) à Altenbourg, concourut à la prise de Leipzig et de Mersebourg, et fut chargé de couvrir la frontière de Bohême. Après la bataille de Lützen (16 novembre), il facilita la retraite de l'armée impériale en Bohême.

Wallenstein le fit passer ensuite avec une armée en Silésie, pour y observer la Saxe et protéger la frontière de Bohême, vers laquelle il fut ensuite rappelé pour se joindre aux 25,000 hommes du généralissime; seulement, ce dernier, qui depuis longtemps songeait à rompre avec l'empereur, ne permit aucune opération importante, sauf la prise d'assaut de la ville de Nimtsch. Gallas fut le principal révélateur des projets de Walenstein (*voy.* ce nom); aussi lui succéda-t-il non-seulement dans la possession du duché de Friedland, mais encore dans le commandement général de l'armée. A Nordlingue il triompha du duc Bernard de Weimar; ce qui fit rentrer l'Allemagne du sud-ouest sous la domination de l'Empire. En 1637 il combattit contre Wrangel et Baner en Poméranie; mais en 1638 il dut se retirer en Bohême avec son armée, affaiblie, puis déposer son commandement. Gallas ne fut pas un grand général; mais le service qu'il avait rendu à l'empereur en déjouant les projets de Wallenstein lui valut d'être replacé à la tête de l'armée en 1643. Il fut chargé alors de marcher contre Torstenson. Il chercha à tenir ce général enfermé dans le Holstein; mais une heureuse diversion de Torstenson obligea Gallas à se retirer vers l'Elbe

après avoir perdu un assez grand nombre d'hommes. Il résigna alors ses fonctions entre les mains du général Hatzfeld. En 1645 il commanda les troupes impériales battues près de Yankowitz. Il ajouta à son domaine nouvellement acquis de Friedland d'autres terres, particulièrement situées en Bohême. Gallas doit être compté au nombre des hommes dont l'habileté, plus encore que le talent, fait la fortune.

Schiller, *Gesch. des dreiss. Kriegs.* — Westenrieder, *Geschichte des grossen, teutschen Kriegs.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GALLATI (*Gaspard*), militaire suisse, né en 1535, mort à Paris, en 1629. Il était d'une famille notable du canton de Glaris; son père commanda le contingent envoyé par ce canton au service de François Ier. En 1562 il vint à son tour servir la France, y devint capitaine en 1570, et en 1573 il ramena en Suisse la compagnie qu'il commandait et qui venait d'être licenciée. En 1579 il commanda quatre compagnies, qui furent renvoyées de nouveau, en 1585. De 1580 à 1587 il eut le commandement d'un autre corps suisse, expédié en Provence et dans le Dauphiné. Il fut créé chevalier, et obtint des lettres de noblesse. Il leva quatre mille hommes en 1587, et se rendit utile lors de la journée des Barricades et du voyage de Henri III à Chartres. A l'avénement d'Henri IV, Gallati prit parti pour ce prince, et contribua à la victoire d'Arques (21 septembre 1589). Il devint lieutenant des cent-suisses en 1603, et en 1614 il fut chargé par la reine Marie de Médicis d'aller demander aux cantons helvétiques pour la France un régiment de trois mille hommes, qu'il obtint en effet. En 1616 Gallati fut nommé colonel propriétaire de ce corps, devenu celui des gardes suisses.

Hist. des Troupes suisses au service de la France.

GALLATIN (*Jean-Louis*), médecin suisse, né à Genève, en 1751, mort à Paris, en 1783. Il étudia à Montpellier, où il fut reçu docteur, et devint médecin du duc d'Orléans. Il fut l'ami et le disciple de Tronchin. Nommé ensuite médecin de l'hôpital nouvellement fondé par madame Necker, et qui porte encore le nom de la fondatrice, il s'appliqua aux devoirs de son état avec une sollicitude qui lui coûta la santé et abrégea ses jours. On a de lui : *Dissertatio de Aqua*; in-4°; — *Suites d'expériences faites pour assurer le succès de l'inoculation; traduit de l'anglais*; — *Observations sur les Fièvres aiguës*; 1781, in-8°.

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, III, 289. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GALLATIN (*Abraham-Albert-Alphonse*), homme d'État et économiste suisse, né à Genève, le 29 janvier 1761, mort le 12 août 1849. Privé de bonne heure de ses parents, il reçut cependant une éducation soignée. A dix-neuf ans (1780), il se rendit aux États-Unis, qui combattaient alors pour leur indépendance, et dont il embrassa la cause avec ardeur. Arrivé à Boston, il se distingua tout d'abord de telle manière, qu'on lui confia le commandement du fort Passamaquoddy. Au rétablissement de la paix, en 1782, Gallatin devint professeur de littérature française à l'université Harvard; bientôt après il acquit des terres en Virginie, puis dans la Pensylvanie, et s'établit à Monongahela, où il se livra à l'économie agricole. Il rentra dans la vie politique en 1789, époque où il fit partie de la convention appelée à donner une constitution à la Pensylvanie. Il siéga alors avec les démocrates les plus avancés; en 1793 il fut élu membre du sénat des États-Unis. En 1794 deux districts lui conférèrent en même temps le mandat de député au congrès. Nommé secrétaire de la trésorerie par Jefferson, en 1801, il rendit, par son expérience et surtout son désintéressement, de signalés services à son pays. En 1809 il fut chargé par Madison de l'administration des finances, qu'il préféra au ministère des affaires étrangères, qui lui était offert. En 1813 il se rendit à Pétersbourg en qualité de ministre des États-Unis, et pour y traiter de la paix que la Russie voulait faire conclure par son intervention; mais l'Angleterre ayant mieux aimé traiter directement avec les États-Unis, il se rendit à Gand, où la paix fut enfin conclue, et dont il signa les clauses. En 1815 Albert Gallatin fut chargé, de concert avec Clay et Adam, de négocier une convention commerciale avec l'Angleterre, et de 1816 à 1823 il représenta son gouvernement à Paris. En 1826 il fut envoyé à Londres en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Depuis il ne remplit plus aucune fonction publique, et vécut à New-York, entièrement livré à l'étude des sciences et des lettres. Gallatin comptait aussi au nombre des orateurs brillants et éclairés. Il fonda la Société Ethnologique. Il était en correspondance avec A. de Humboldt, qui le regardait comme l'un des hommes les plus spirituels de notre époque, et qui lui emprunta des matériaux pour son mémoire *Sur la production de l'or* (1838). On a de Gallatin : *Memoir on the north-eastern Boundary*; New-York, 1843; — *Synopsis of the Indian Tribes within the United States and in the British and Russian possessions in north America*, qui forme le tome II des *Transactions and Collections of the American Society*; Cambridge, 1836.

Conversat.-Lexik. — *Enc. des G. du M.* — *Biog etr.*

GALLE (*Philippe*), graveur flamand, né à Harlem, en 1537, mort à Anvers, en 1612. Il descendait d'une famille d'artistes estimés en Flandre, et se livra de bonne heure à la double étude du dessin et de la gravure. En 1556, il fonda une maison, continuée plus tard par ses fils, pour le choix et la vente des gravures. Il se maria dans cette ville en 1558, et tout porte à croire qu'il fit vers la même époque un voyage en Angleterre, dans le double intérêt de son commerce et de ses goûts d'artiste. Philippe Galle grava lui même un assez grand nombre de planches, toutes empreintes d'un certain mérite,

et fort recherchées des amateurs : on lui reproche pourtant fréquemment le manque d'effet et quelques inégalités dans le dessin. Les œuvres le plus souvent citées de cet artiste sont des *portraits*, et parmi ces portraits ceux de *Calvin*, *Luther*, *William Philander* l'architecte, *Martin Hermskerke*, la *statue pédestre de Henri VIII*, et une collection d'*Hommes célèbres aux quinzième et seizième siècles;* parmi ses gravures d'histoire ou de genre, on cite également *Mutius Scævola devant Porsenna* (1568); l'*Ancien* et le *Nouveau Testament; Les Sibylles; Les Sept Merveilles du monde; Le Triomphe de la Mort;* les 28 planches de la *Vie et* des *Miracles de sainte Catherine de Sienne* (1603), et le grand sujet de *La Trinité*, regardé comme son chef-d'œuvre. ED. R.

Descamps, *Hist. des Peintres flamands*.

GALLE (*Théodore*), fils du précédent, né à Anvers, en 1560, étudia la gravure sous la direction de son père, et fit en Italie un voyage de plusieurs années, pendant lesquelles il s'exerça au dessin et suivit la manière des maîtres italiens. De retour à Anvers, où il s'occupa avec son père de nombreux travaux de gravure, il s'adonna à la reproduction des chefs-d'œuvre flamands, notamment des tableaux de Martin de Vos, de Stradem, de Rubens. « Son burin, dit Bryan, est généralement sec, et ne reproduit qu'imparfaitement les clairs et les ombres. » Il mourut à Anvers, dans un âge avancé. Les œuvres principales de Théodore Galle sont la *Vie de saint Norbert;* — la *Vie de saint Joseph* (28 planches); — les *Variations de la Fortune* (30 figures); — *Jésus regardant les instruments de sa passion* (date de 1600); — *Saint Jean l'évangéliste;* — *Saint Jérôme au désert;* — *Le comte Ugolin et ses enfants,* d'après Strada; — *Coriolan arrêté par les matrones romaines;* — *Cornélie*, etc. On trouve souvent son nom latinisé; *Theodorus Gallus*, au bas des frontispices de divers ouvrages de cette époque, entre autres les *Œuvres espagnoles* de Boria, et les *Silves* de Mascardi. ED. R.

Bryan, *Dict. of Engravers*.

GALLE (*Corneille*), dit *le vieux*, frère du précédent, né à Anvers, en 1570. Ainsi que Théodore Galle, il étudia la gravure sous son père, et fit un voyage en Italie; il y resta toutefois plus longtemps, et travailla pendant plusieurs années d'après les maîtres italiens. De retour à Anvers, où il revint se fixer et se marier, en 1599, il s'occupa à son tour du commerce des gravures, et continua en même temps ses travaux d'artiste : les planches qu'il a gravées d'après les peintres de l'école flamande, parfois aussi d'après ses compositions originales, sont des plus nombreuses, et lui ont assuré un renom supérieur à celui de tous les graveurs de sa famille; quelques-uns de ces sujets sont devenus excessivement rares, et méritent fréquemment, soit dans Bryan, soit dans d'autres recueils, la qualification de « beaux, admirablement beaux ». Les principales œuvres de Galle *le vieux* sont la *Vie du Christ;* — celles de la *Vierge* et de *Saint Jean-Baptiste;* — *Adam et Ève*, d'après Paggi; — *Le Christ à la table du Pharisien;* — *La Vierge à l'enfant;* — *La Vierge caressant Jésus*, d'après Raphael; — *La Vierge couronnée de fleurs*, d'après Rubens; — le *Crucifiement;* — *Le Christ au tombeau.* En dehors des sujets religieux, on cite avec éloges les portraits de *Charles Ier*, d'*Henriette d'Angleterre*, d'après Van Dyck; de *Philippe Rubens*, frère du peintre : *Vénus caressant Cupidon; Vénus liée à un arbre; Minerve fustigeant l'Amour; Procné montrant la tête de son fils; Sénèque au bain; une Femme allégorique* broyant des couleurs, entourée des attributs de la peinture, et le *Banquet des Musiciens*, gravure estimée encore la meilleure de cet artiste, et accompagnée d'une légende en vers français. ED. R.

G. G. Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*.

GALLE (*Corneille*), dit *le jeune*, fils du précédent, né à Anvers, en 1600. Ainsi que Théodore Galle, son oncle, et Corneille, son père, il fit un voyage en Italie, et y adoucit la sécheresse primitive de sa gravure et l'incorrection de son dessin; il fut loin toutefois d'égaler aucun des artistes de sa famille, et son nom n'est resté attaché qu'à un petit nombre d'œuvres estimées. Il excella dans les portraits, et grava principalement ceux de l'empereur *Ferdinand III*, de *Marie d'Autriche*, d'*Henriette de Lorraine*, de *Joseph Meyssens*, peintre et graveur, de *Christophe de Krassenstiern*, sénateur hollandais, et divers autres; on cite encore de lui : *Job et sa femme; L'Apparition de l'ange aux Bergers;* un *Crucifiement*, d'après Hoeck; *La Résurrection; Jupiter et Mercure chez Philémon et Baucis*, et *Vénus allaitant les Amours*, d'après le tableau de Rubens. ED. RENAUDIN.

Michel Bryan, *Dictionary of Engravers*; in-4°, 1816.

GALLE *aîné* (*André*), médailliste français, né à Saint-Étienne, le 15 mai 1761, mort le 22 décembre 1844. Il était fils d'un graveur ornementiste, sous les leçons duquel il apprit à buriner des chiffres et des armoiries. Il fut ensuite placé à Lyon, chez un fabricant de boutons, nommé Lecourt. A peine avait-il quinze ans qu'il s'enfuit de chez son maître, et se dirigea sur Paris. A bout de ressources, il s'engagea dans une compagnie de pionniers, et fut employé aux terrassements que le gouvernement faisait exécuter à Saint-Denis. Son père intervint, et après quelques mois obtint la nullité de l'engagement d'André Galle, qui fut rendu à sa famille et rentra dans son atelier. Il ne tarda pas à se marier (1779). Bientôt son zèle et son habileté lui acquirent la confiance de son patron, qui le prit pour associé; il devint à la mort de celui-ci chef unique de leur établissement. Il put se livrer à son goût pour l'art, et en 1792 grava sa première médaille; elle représentait *La Liberté.* Il vint alors à Paris, et obtint du comité de salut public la commande d'une

Pièce commémorative figurant *Le Peuple français terrassant les Abus*. Galle burina *Hercule combattant l'Hydre*. Cette allégorie, bien exécutée, eut un grand succès. Son auteur vendit alors sa fabrique à Lyon, qui venait d'être ruinée par le siége soutenu contre les armées conventionnelles. André Galle se fixa à Paris. Quoique âgé de trente-trois ans, il prit des leçons du célèbre Chaudet, et se perfectionna à la fois dans le tracé et dans la taille. Denon lui fit obtenir la gravure de la médaille de la *Conquête de la haute Égypte*. Peu de temps après, il grava *Le Débarquement à Fréjus*, avec l'exergue « *Bonus eventus* ». Cette œuvre fut frappée lors du retour de Bonaparte d'Égypte, an VIII. Il exécuta successivement les sujets suivants : *Le Couronnement de Napoléon*, an XIII; — *Prise de Vienne*, 1805; —*Prise de Presbourg;* — *Les Maires de Paris à Schœnbrunn*, 1805; — *Bataille d'Iéna*, 1806; — *Bataille de Friedland*, 1807; — *Bataille de Wagram*, 1809 : ces médailles lui valurent le prix décennal en 1809. Plus tard il grava *Mariage de l'empereur*, 1810; — *Retraite de Russie*, 1812; et avec un égal talent l'*Entrée de Louis XVIII*, 1814; — *Le Mariage du duc de Berry*, 1816; — *La Mort de Louis XVI;* — *La Duchesse d'Angoulême quittant la France et reçue par l'Autriche;* — *Le Baptême du duc de Bordeaux*, 1821; — *L'Industrie fécondée par la Science*, 1822; — *La Conquête d'Alger*, 1830. On lui doit aussi les portraits d'un grand nombre de personnages célèbres, entre autres ceux de *Napoléon*, *Lamoignon de Malesherbes*, *Louis XVIII*, *Charles X*, *Louis David*, *Bichat*, *Alexandre Ier*, *czar de Russie*, le baron *Gros*, *Georges Canning*, *James Watt*, *Bolton*, *M. Dupin aîné*, etc.; en 1829 l'Institut lui ouvrit ses portes. En 1827 la Banque de France le chargea de graver ses *billets de cinq cents francs*, et l'administration du timbre royal lui confia ses matrices. Mort plus qu'octogénaire, André Galle a travaillé jusqu'à sa dernière heure. Il a laissé de bons élèves, parmi lesquels on remarque Dubourg, Michaud, Eugène Oudiné, Adrien Vauthier, etc.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

GALLÉ ou **GALLÆUS** (*Servais*), philologue néerlandais, né à Ziriczée, vers 1630, mort à Campen, dans la province d'Over-Yssel, en 1709. Il exerça le ministère évangélique dans l'église wallone de sa ville natale et dans celle de Harlem. On a de lui : *Lucii Cœcilii Lactantii Firmiani Opera, cum selectis variorum commentariis;* Leyde, 1660, in-8°. Cette édition, qui fait partie de la collection des édit. *variorum*, contient un choix judicieux des notes des précédents commentateurs de Lactance, tels que Xistus Betuleius, Michel Thomasius, Jean Isæus, Antoine Thysius, Saumaise, etc., etc.; Gallé y a joint les siennes; on lui reproche d'avoir cherché dans Lactance des arguments contre le catholicisme et en faveur du protestantisme; — *Dissertationes de Sibyllis earumque oraculis, cum figuris æneis;* Amsterdam, 1688, in-4°. Ce recueil contient vingt-cinq dissertations sur les sibylles. L'auteur fait preuve d'un savoir étendu, mais confus et dénué de critique. Il s'efforce de prouver contre Socin l'existence des sibylles, et soutient qu'elles ont été inspirées par le démon. A ces recherches sur les prophétesses païennes, il a ajouté des digressions sur la Pucelle d'Orléans, et sur quelques saintes à qui l'on a attribué le don de prophétie, et une dissertation sur l'*Hercules magusanus*, dans laquelle il est aussi question de la déesse *Nehelenia;* — Σιβυλλικοὶ χρησμοί, *hoc est sibyllina oracula ex veteribus codicibus emendata, ac restituta, et commentariis diversorum illustrata, opera et studio Ser. Gallæi. Accedunt etiam oracula magica Zoroastris, Jovis, Apollinis*, etc.; *Astrampsychi Oneirocriticum, etc., græce et latine, cum notis variorum;* Amsterdam, 1689, in-4°. Ce recueil des oracles sibyllins était le plus complet d'alors; mais il laisse beaucoup à désirer, soit pour le texte, soit pour les commentaires. M. Alexandre vient de publier une édition complète et très-correcte des *Oracula Sibyllina;* Paris (Firmin-Didot), 1856.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. VI.

GALLEGOS (*Fernando*), peintre espagnol, né vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1550. On a supposé qu'ayant été en Allemagne, il y serait devenu élève d'Albert Durer; mais, selon toutes probabilités, ce fut de Pedro Berruguete qu'il apprit les principes de son art. Quoi qu'il en soit, il acquit une grande renommée; et la correction de son dessin, sa couleur même, donnèrent le change à plusieurs amateurs et firent que ses œuvres furent confondues avec celles de Durer, dont le style d'ailleurs avait été introduit dans la Péninsule par beaucoup d'artistes allemands et flamands. Guarienti affirme que Gallegos avait rempli le Portugal de ses tableaux. Cean Bermudez vante beaucoup une *Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras*, qu'on voit dans la cathédrale de Salamanque, et qui a été peinte pour la chapelle de Saint-Clément. Saint André et saint Christophe sont représentés aux côtés de la sainte Vierge. On attribue encore à ce peintre d'autres tableaux, qui existent dans le cloître de l'église nommée plus haut. Palomino parle d'un *Saint Ignace martyr*, qui y existait, mais qui de son temps se trouvait pour ainsi dire perdu. F. D.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores*, etc. — Raczynski, *Dict. historico-artistique du Portugal.*

GALLEGOS. *Voy.* GALHEGOS (*Manoël* DE).

GALLES (*Jean* DE). *Voy.* LE GALLOIS.

* **GALLESTRUZZI** (*Giovanni-Battista*), peintre et graveur de l'école florentine, né à Florence, vers 1618, mort à Rome, vers 1670. Élève de Francesco Furini, il alla, jeune encore, s'éta-

blir à Rome, et en 1652 il fut reçu à l'Académie de Saint-Luc. On ne connaît guère de lui que deux grands tableaux, qu'il avait peints pour le palais Salviati, mais qui, il faut le dire, font peu regretter qu'il ait abandonné de bonne heure le pinceau pour la pointe. Pour la gravure, il paraît avoir reçu les leçons de son compatriote Stefano della Bella, dont il termina plusieurs estampes restées imparfaites à sa mort. Le style de Gallestruzzi est spirituel et plein de charme, et, sans s'éloigner beaucoup de celui de Stefano della Bella, se rapproche de celui du Podestà. Ses principales planches sont : un *Recueil de pierres gravées d'après l'antique*, qui parut de 1657 à 1659 avec un texte explicatif de Leonardo Agostini ; — plusieurs *Suites de bas-reliefs et frises* d'après Polydore de Caravage, publiées en 1658, sous le titre d'œuvre de ce maître ; — *Saint Jean-Baptiste en prison*, d'après Battista Ricci ; — *Pâris recevant la pomme des mains de Mercure*, d'après une fresque d'Annibal Carrache ; — enfin, les *Funérailles du cardinal Mazarin*, en six pièces, qui portent la date de 1661. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GALLET, chansonnier français, né à Paris, vers 1700, mort dans la même ville, en 1757. Il était lié d'amitié avec Piron, Collé, Panard, et avec les autres membres du Caveau, dont la fréquentation nuisit plus d'une fois à ses affaires commerciales ; car ce poëte chansonnier était épicier en gros. Cependant, la gaieté de son caractère et l'abandon avec lequel il se livrait au plaisir de la table ne l'empêchaient pas de songer à ses intérêts ; et quand il avait quelque marché à conclure, il invitait à dîner les gens avec lesquels il traitait, et ne manquait pas de leur associer ses joyeux amis, dont l'esprit, les saillies et l'humeur enjouée faisaient tourner les affaires à son avantage. C'est ce qui fit dire un jour à Piron : « Je crois que cet homme nous prête sur « gages. » A force de chanter et de boire, Gallet ruina sa bourse et sa santé ; il fit banqueroute, en 1751, et se réfugia dans l'enclos du Temple, qui était alors un lieu de franchise pour les débiteurs insolvables. Atteint par la misère, frappé d'hydropisie, il conserva, dit-on, sa gaieté, c'est-à-dire qu'il continua de boire, de rimer et de dire des bons mots. Collé, dont il avait été le maître en chansons, le traite assez mal dans ses mémoires. Rigoley de Juvigny, dans la *Vie de Piron*, dit que Gallet était le meilleur chansonnier que la France eût produit depuis l'origine du vaudeville. Cependant, ses chansons et ses couplets n'ont jamais été réunis, et ceux qu'on trouve épars dans divers recueils sont loin d'égaler ce qu'ont fait en ce genre Vadé, Collé, et surtout Panard ; la plupart sont sur un ton leste et graveleux, qui ne saurait plaire à tout le monde. Le plus connu des couplets de Gallet est celui qu'il composa sur MM. d'Argouges et Nègre. Le premier, lieutenant civil au Châtelet, avait fait un règlement sur les révérences et les saluts, suivant l'état et la condition des personnes ; le second s'était rendu complice de faux témoignages et avait été obligé de se défaire de sa charge. Gallet chansonna les deux magistrats dans les vers suivants :

Au Châtelet sont bien tenants
Deux lieutenants ;
Et ces magistrats renommés
Sont bien nommés :
Monsieur le lieutenant civil
Est très-civil,
Et le lieutenant criminel
Bien criminel.

Gallet a aussi donné quelques petits opéras-comiques : c'est ainsi qu'on nommait alors les vaudevilles de la Foire ; ils n'ont même pas été imprimés, non plus que la parodie de *Didon* et celle de *Mérope*, qu'il fit en société avec Pontau, Panard et Piron.

Le seul ouvrage qu'ait fait imprimer Gallet est *Voltaire âne, jadis poëte, en Sibérie ; de l'imprimerie volontaire*, 1750, in-12. On trouve dans cette brochure de 40 pages *La Pétarade, ou Polichinel auteur*, pièce qui n'a jamais été jouée et qui fut réimprimée sous le titre de *La Pétarade, ou Polichinel auteur, en un acte, en prose et en vers, pièce quasi nouvelle, qui peut être représentée en personnes de bois naturelles ; seconde édition, moins mauvaise et non plus méchante que la première, avec peu de corrections et beaucoup d'augmentations*, 1750, in-8°. Gallet a été mis en scène au Vaudeville, dans *Piron avec ses Amis*, et aux Variétés, dans une pièce intitulée *Le Chansonnier droguiste*.

Chaudon et Delandine, *Diction. historique*. — Collé, *Journal*. — Marmontel, *Mémoires*.

GALLETTI (*Pierre-Louis*), archéologue et historien ecclésiastique italien, né à Rome, en 1724, mort dans la même ville, le 13 décembre 1790. Il entra dans l'ordre des Bénédictins, et s'y distingua par ses vastes connaissances dans l'histoire littéraire et ecclésiastique. Il fut nommé bibliothécaire et archiviste de son ordre à Florence. Le pape Pie VI lui donna plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. On a de Galetti : *Lettera intorno la vera e sicura origine del venerabile ordine de' PP. Girolamini* ; Rome, 1755, in-4° ; — *Capena municipio de' Romani* ; Rome, 1756 ; — *Gabbio, antica città di Sabina, scoperta ove era Torri, ovvero le grotte di Toro, discorso in cui si ragiona de' SS. MM. Getulio e Giacintho, con varie notizie di alcuni luoghi circonvicini* ; Rome, 1757, in-4° ; — *Inscriptiones Venetæ infimi ævi Romæ exstantes* ; Rome, 1757, in-4°. C'est le premier grand recueil d'inscriptions du moyen âge. Galletti commença par celles de Venise ; il y ajouta les inscriptions de Bologne ; Rome, 1759, in-4° ; celles de Rome, ibid., 1760, 3 vol. in-4° ; celles de la Marche d'Ancône, ibid., 1761, in-4° ; celles du Piémont, ibid., 1766, in-4° ; les *Inscriptiones medii ævi* forment en tout 7 vol. in-4° ; — *Del Vestario della santa romana Chiesa*,

discorso; Rome, 1758; — *Lettera a Giannantonio Beretta sopra alcuni Vescovi di Viterbo;* Rome, 1759, in-4°; — *Memorie per servire alla storia della vita del cardinale Domenico Passioneï, segretario de' brevi e bibliotecario della santa-sede apostolica;* Rome, 1762; — *Memorie de' tre antiche Chiese di Rieti, S.-Michele-Arcangelo al-Ponte, sant' Agata-alla-Rocca, e San-Giacomo;* Rome, 1765; — *Ragionnamento dell' origine e de' primi tempi dell' Abadia Fiorentina;* Rome, 1773, in-4°; — *Del primicero della S. Sede apostolica e di altri uffiziali maggiori del sagro palagio Lateranese;* Rome, 1776, in-4°.

Biografia universale (édit. de Venise).

GALLETTI (*Jean-Georges-Auguste*), historien allemand, né à Altenbourg, le 19 août 1750, mort le 16 (1) mars 1828. A dater de 1765, il étudia à Gœttingue, où il eut Putter pour professeur de droit et Schloezer pour professeur d'histoire. A l'issue de ses études universitaires, il fut pendant six ans précepteur particulier dans la famille Schlotheim, d'abord à Almenhausen, ensuite à Tonna. Tout en se préparant ainsi au professorat, il commençait dès lors ses travaux littéraires, dont un essai sur l'histoire de la seigneurie de Tonna (*Versuch einer Geschichte der Herrschaft Tonna*), 1778, fut le prélude. Attaché ensuite au gymnase de Gotha, il fit paraître, anonyme, une *Deutsche Kaiserkarte* (Carte impériale allemande). D'abord professeur des langues latine et grecque, il fut chargé ensuite de l'enseignement de l'histoire et de la géographie. C'est particulièrement comme historien qu'il se fit bientôt connaître. Professeur d'histoire depuis 1783, il fut nommé en 1816 conseiller de cour et historiographe du duché de Gotha, et en 1819 il fut admis à la retraite, avec maintien de la totalité de ses appointements.

Galetti a laissé de nombreux et sérieux ouvrages, particulièrement sur l'histoire de l'Allemagne. On a de lui : *Geschichte und Beschreibung des Herzogthums Gotha* (Histoire et Description du Duché de Gotha); Gotha, 1779-1781; — *Geschichte Thueringens* (Histoire de la Thuringe); ibid., 1782-1785; — *Lehrbuch der alten Staatengeschichte* (Manuel de l'Histoire des anciens États); ibid., 1783; — *Geschichte Deutschlands* (Histoire d'Allemagne); Halle, 1787-1819, 10 vol.; — *Kleine Weltgeschichte* (Petite Histoire du Monde); Gotha, 1787-1819, 27 vol.; — *Geographisches Taschenbuch* (Dictionnaire géographique de poche); Leipzig, 1807; — *Allgemeine Weltkunde* (Connaissance générale du monde); Leipzig, 1807; — *Geschichte der franzœsischen Revolution* (Histoire de la Révolution française); Gotha, 1814; — *Geschichte der Staaten und Voelker der alten Welt* (Histoire des Peuples et États de l'Ancien Monde); Berlin, 1825-1826; — *Allgemeine Culturgeschichte der drei letzten Jahrhunderte* (Histoire générale de la Civilisation dans les trois derniers siècles; Gotha, 1814, 2 vol. — *Geschichte von Griechenland* (Histoire de la Grèce; dans la *Bibliothèque historique* de Hahn; Gotha, 1826, 2 vol.

(1) Le 24 d'après Ersch et Gruber. Nous adoptons la date de la dernière édit. de *Conversations-Lexik.*, 1852.

Dœring, dans Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Convers. Lex.*

* **GALLETTI** (*Filippo-Maria*), religieux théatin et peintre toscan, né à Florence, en 1636, mort en 1714. Il avait de l'imagination, une certaine entente de la composition et un dessin assez correct; mais son coloris est jaunâtre et manque de relief. Il a peint de vastes fresques, principalement dans les églises de son ordre. A La Conception, église de Florence, on voit à la voûte *La Vierge, saint Onuphre et trois religieux franciscains.* — Dans la même ville, à S. Gaetano, il a peint la coupole représentant *Le Paradis;* à la voûte de la croisée de droite, l'*Adoration des Mages*, et à la croisée de gauche, l'*Exaltation de la Croix*. Cette dernière fresque est en partie détruite; — à Parme, dans l'église Sainte-Christine, il a retracé la *Vie de saint Gaëtan;* — à Modène, en 1663, il a peint à la détrempe dans le chœur de l'église des Théatins trois sujets de la *Vie de saint Vincent*. Parmi ses tableaux, on remarque deux *Miracles de saint Antoine de Padoue* et de *saint François de Paule*, à Guastalla, dans la Chiesa Nuova. Le P. Galletti a peint aussi de nombreux portraits, parmi lesquels le sien, qui fait partie de la collection iconographique de la galerie publique de Florence. E. B—n.

G. Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Bertoluzzi, *Pitture di Parma.* — Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze.*

* **GALLI** (*Antonio*), historien italien, natif de Gênes, vivait à la fin du quinzième siècle. Il fut secrétaire du conseil de Saint-Georges, et écrivit l'histoire de la guerre que les Génois soutinrent en 1466 contre le roi d'Aragon : il y raconta les événements qui se passèrent dans sa patrie de 1476 à 1478; il y joignit une narration succincte de la vie de Christophe Colomb. Muratori a placé ces écrits dans le vaste recueil qu'il a consacré aux sources de l'histoire de l'Italie. G. B.

Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XXIII, p. 241.

GALLI (*Giovanni-Antonio*), dit le *Spadarino*, peintre de l'école romaine, vivait en 1690. On n'a aucun détail sur la vie de cet artiste, qui ne méritait pourtant pas cet injuste oubli des biographes. Lanzi cite avec éloge un tableau de *Sainte Valérie*, qu'il avait peint pour Saint-Pierre de Rome. Il ne réussissait pas moins bien à représenter la nature morte. E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Siret, *Dictionnaire historique.* — Bennassuti, *Guida di Verona.*

* **GALLI** (*Angelo*), peintre de l'école milanaise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a peint pour l'église Saint-

Georges de Milan un tableau représentant *Saint Charles secourant les pestiférés*. Il était élève de Paolo-Camillo Landriani, dit *le Duchino*.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

* **GALLIADI** (*Giambattista*), peintre italien, né à Sant-Arcangelo, discrict de Rimini, en 1751, et mort dans la même ville, en 1811. Né de parents pauvres, il dut son éducation à des hommes généreux, et fit de tels progrès sous les auspices du peintre Lazzarini, à Pesaro, qu'il put dès l'âge de treize ans peindre à l'huile le portrait de son maître. Deux ans après, il reçut le titre de *prince* de l'académie de peinture de cette ville. On a de lui plusieurs tableaux de genre et un grand nombre de portraits, qui lui assurèrent une certaine célébrité. VITALI.

Enciclopedia popolare Torinese.

* **GALLICANUS**, consulaire romain, tué dans une émeute en 238 de l'ère chrétienne. Pendant le règne si court de Balbinus et de Papienus, deux prétoriens entrèrent par curiosité dans la curie. Gallicanus et un autre sénateur, nommé Mécène, se jetèrent sur eux et les frappèrent de leurs poignards. Ce meurtre provoqua une lutte terrible entre les prétoriens et le peuple. Une partie de la ville fut incendiée et Gallicanus périt dans le tumulte.

Hérodien, VII, 27. — Capitolin, *Maximi duo*; 20; *Gordiani tres*, 22

* **GALLICANUS**, rhéteur latin, mentionné par Fronton, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. A. Maï remarque que Gallicanus peut désigner simplement un rhéteur gaulois, Favorinus par exemple. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il faut distinguer ce rhéteur Gallicanus d'avec un des correspondants de Fronton, nommé Squilla Gallicanus, qui fut consul en 127, sous le règne d'Adrien. Les *Fastes* citent encore un Gallicanus (peut-être le même), consul en 150.

Fronton, *Epist.*, p. 128 et 207, édit. Niebuhr.

GALLICANUS VULCATIUS, historien latin du troisième siècle de l'ère chrétienne. Dans la collection intitulée : *Scriptores Historiæ Augustæ* (*voy.* CAPITOLIN), le nom de Gallicanus est en tête de la vie d'Avidius Cassius. On ne sait rien de cet historien. Saumaise, d'après un manuscrit de la Bibliothèque palatine, attribue à Spartien la biographie d'Avidius Cassius. C'est une très-médiocre compilation, qui serait inintelligible si nous ne connaissions par d'autres historiens les détails de la révolte de Cassius.

Schœll, *Hist. abrégée de la Littér. romaine*, t. III, p. 145.

GALLIEN (*P. Licinius Valerius Egnatius Gallienus*), empereur romain, né en 235 de l'ère chrétienne, mort en 268. Fils de Valérien et d'une première femme de ce prince, il fut déclaré césar par le sénat en même temps que son père fut proclamé empereur, en 253. Valérien le nomma bientôt après auguste, et l'envoya défendre la Gaule, qu'envahissaient les peuplades germaniques. Le jeune prince offrait dès lors un mélange étonnant de qualités et de vices. Spirituel, aimant passionnément les lettres et les arts, il s'intéressait aux plus hautes spéculations de la philosophie, et composait des poésies licencieuses. Il savait à l'occasion montrer le plus brillant courage; mais, corrompu de bonne heure par les voluptés de Rome, il se dérobait aux affaires pour se livrer aux plaisirs. Son père, en l'envoyant dans la Gaule, lui donna pour conseiller et pour lieutenant Posthumus, gouverneur de cette province. Ce général expérimenté rejeta au delà du Rhin les Francs et les Alemanni. Gallien, qui n'était pour rien dans ces succès, n'en prit pas moins le titre de *Germanicus*. On lit sur ses médailles *Victoria germanica*, *Victoria Augustorum*, *Restitutor Galliarum*: pompeuses légendes, qui n'attestent pas des victoires bien sérieuses, car plus d'une fois sous les empereurs les inscriptions triomphales furent des fraudes destinées à satisfaire la vanité d'un prince ou à cacher la honte d'une défaite. Gallien était encore dans les Gaules lorsque son père fut fait prisonnier par les Perses. Depuis longtemps il se sentait gêné par les mœurs sévères de Valérien; aussi à la nouvelle de la captivité de ce dernier, il se contenta de dire : « Je savais que mon père était sujet aux accidents de la fortune; et puisqu'il s'est conduit en honnête homme, je suis satisfait. » Cette indifférence stoïcienne trouva des admirateurs. A l'époque où Gallien resta seul maître du trône, que depuis sept ans il partageait avec son père, l'Empire Romain, en butte dans les vingt-cinq dernières années à des désastres continuels, était si faiblement défendu et si violemment attaqué, que sa perte semblait inévitable et prochaine. Ses frontières étaient assaillies de tous côtés par les barbares, et les armées songeaient beaucoup plus à faire et à défaire des empereurs qu'à repousser les invasions. Gallien, trop intelligent pour ne pas comprendre les dangers d'une pareille situation, trop faible pour les conjurer, attendit au milieu des plaisirs ce que la fortune déciderait de lui-même et de l'empire. La perte de ses plus belles provinces était pour lui un sujet de plaisanterie. Lorsqu'on lui annonça que l'Égypte s'était révoltée. « Eh bien, dit-il, ne pouvons-nous pas subsister sans le lin d'Égypte? » En apprenant que l'Asie était ravagée par les Goths, il s'écria : « Il faudra donc nous passer de fleur de nitre. » Lorsque la Gaule se déclara indépendante, il dit en riant : « La république est-elle ruinée parce que nous n'aurons pas de draps d'Arras (*Atrebatica saga*)? »

Pour épuiser la population et les ressources de l'empire, les fléaux naturels se joignirent aux malheurs de la guerre civile et étrangère. Des tremblements de terre bouleversèrent des provinces entières. Les ravages des barbares causèrent une longue famine. La peste, que les soldats de Vérus avaient rapportée pour la première fois d'Orient, et qui s'était assoupie pendant quelque temps, éclata de nouveau, avec une terrible violence. Au moment où l'épidémie

atteignit son plus haut point d'intensité, il mourut à Rome jusqu'à cinq mille personnes par jour; Alexandrie perdit le tiers de sa population.

Ce déchaînement de fléaux ne troublait pas la quiétude voluptueuse de Gallien. Au milieu des ruines de l'empire, dans une cour peuplée de beaux esprits, de philosophes et de courtisanes, il se préparait à se faire initier aux mystères de la Grèce, il sollicitait une place dans l'Aréopage d'Athènes, il promettait au philosophe Plotin un canton désert de la Campanie pour y établir une république selon les lois de Platon, il composait pour le mariage de ses neveux un épithalame (1) qui l'emportait sans peine sur tous les vers écrits à cette occasion par les poëtes de la cour. Il épousait, avec les rites usités chez les barbares, Pipa, fille d'un roi des Marcomans. Son faste, ses prodigalités étaient une insulte à la misère publique. Parfois cependant l'excès du danger l'arrachait à sa torpeur et transformait l'épicurien oisif en soldat intrépide, en tyran cruel. Il fit plusieurs fois massacrer des milliers de soldats qui avaient osé murmurer; il permit à son armée d'exterminer la population de Byzance. Après la défaite et la mort d'Ingenuus, il écrivit à Verianus, un de ses généraux, la lettre suivante : « Je ne serai point satisfait si tu te bornes à tuer les soldats : j'aurais pu devoir leur mort au hasard de la guerre. Il faudrait détruire toute la population mâle, enfants et vieillards, si nous pouvions le faire sans nous exposer au blâme. Il faut tuer quiconque m'a voulu du mal, quiconque a mal parlé de moi, le fils de Valérien, le père et le frère de tant de princes. Ingenuus a été fait empereur. Déchire, tue, massacre. Tu peux comprendre mes intentions, partage les sentiments de colère de moi, qui t'écris de ma main. » Cependant, ces accès de férocité frénétique duraient peu, et Gallien retombait bientôt dans son indolence naturelle.

L'anarchie et la dévastation étaient partout. Les Francs ravageaient la Gaule, l'Espagne, et passaient en Afrique; les Alemani désolaient les provinces du haut Danube, tandis que les Sarmates inondaient la vallée du Danube inférieur, et les Goths, établis le long de la mer Noire et à l'embouchure du Danube, continuaient leurs courses dans l'Asie Mineure, la Thrace et la Grèce. Athènes (*voy.* DEXIPPE), Corinthe, Argos et Sparte tombaient en leur pouvoir. Enfin, l'excès même du mal produisit une réaction salutaire. Les provinces, abandonnées à elles-mêmes, mirent à leur tête des chefs presque tous braves et habiles. Les écrivains de l'*Histoire auguste* ont donné à ces chefs le nom de trente tyrans. Cette qualification, très-inexacte même pour le nombre, est un emprunt malheureux fait à l'histoire d'Athènes. Il est impossible de trouver la moindre analogie entre les trente magistrats qui opprimèrent pendant quelques mois une ville de la Grèce et les dix-neuf ou vingt courageux usurpateurs qui protégèrent contre les barbares une population de cent millions d'hommes. « Je crois, dit un contemporain, que ces hommes ont été suscités par la providence des dieux pour empêcher que le sol de notre empire ne devînt une propriété de la Germanie, tandis que Gallien, cette peste de la luxure, s'endormait dans les vices... Sans eux c'en était fait de la sainte et antique suprématie du nom romain. » Nous ne citerons que les noms de ces usurpateurs, renvoyant pour leurs actions à la biographie de chacun d'eux. On en compte dix-neuf ou vingt savoir : en Orient Cyriades, Macrianus, Balista, Odenath et Zénobie; en Occident : Posthumus, Lollianus, Victorinus et sa mère Victoria, Marius et Tetricus; en Illyrie et sur les bords du Danube : Ingenuus, Regillianus et Aureolus; dans le Pont, Saturninus; en Isaurie, Trebellianus; en Thessalie, Pison; en Grèce, Valens; en Égypte, Émilien; Celsus en Afrique. Tels furent les hommes dont les révoltes et les exploits remplirent le règne de Gallien. Quant aux actes de l'empereur lui-même, ils sont peu nombreux, et l'insuffisance des documents nous permet à peine de les présenter dans l'ordre chronologique. On place en 262 une grande victoire que Gallien remporta avec dix mille hommes sur trois cent mille Germains, aux environs de Ravenne. On dit qu'à cette occasion le sénat organisa des levées en masse, et qu'il les conduisit au prince, auquel elles assurèrent la victoire. Gallien, craignant de voir ces soldats se transformer en généraux et peut-être en usurpateurs, leur interdit le service militaire. Cette mesure, inspirée par une mesquine jalousie, marqua plus fortement la séparation de l'armée et des pouvoirs civils, et prépara les grandes réformes de Dioclétien. En 264, par un acte de justice et de bonne politique, il donna le titre d'auguste à Odenath. Les victoires de ce général et la dixième année de son règne lui fournirent l'occasion de fêtes magnifiques. Il monta au Capitole sur un char de triomphe. Les prêtres, le sénat et les chevaliers formaient son cortége; puis venaient les prétoriens, les légionnaires et le peuple. A la suite du char marchaient des prisonniers germains, sarmates et perses, dans leur costume national. Des jeunes gens s'avisèrent de s'approcher des Perses et de les regarder tous l'un après l'autre avec un air de curiosité. On leur demanda ce qu'ils voulaient : « Nous cherchons, répondirent-ils, le père de l'empereur. » Gallien trouva la plaisanterie fort mauvaise, et fit brûler vifs les imprudents railleurs. En 267 il se rendit en Grèce, battit les Hérules, qui la dévastaient, et prit à sa solde un corps de ces barbares. Il était encore en Illyrie

(1) On trouve dans l'*Histoire auguste* trois vers de cet épithalame :

> .. Ite, o pueri, pariter sudate medullis
> Omnibus inter vos; non murmura vestra columbæ,
> Bracchia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Montesquieu a emprunté à ce court fragment l'épigraphe de son *Temple de Gnide*.

lorsqu'il apprit la défection d'un de ses meilleurs lieutenants, Aureolus, qu'il avait chargé de veiller sur les débouchés des Alpes. A cette nouvelle, laissant en Illyrie deux braves généraux, Marcien et Claude, il marcha rapidement contre l'usurpateur. Une bataille eut lieu sur l'Adda. Aureolus, vaincu et dangereusement blessé, se renferma dans Milan. Gallien commença immédiatement le siége de cette place, et fut bientôt rejoint par Claude et Marcien. Il renvoya à Pavie Claude, dont il se défiait, et pressa le siége. Aureolus, qui se voyait perdu, employa tous les moyens pour ébranler la fidélité des assiégeants, et il n'eut pas de peine à trouver des traîtres. Il fit, dit-on, circuler parmi les soldats de Gallien des listes de proscriptions qu'il attribua à cet empereur, et qui atteignaient les plus illustres généraux. Cet artifice produisit de l'effet sur les esprits, déjà mécontents. Une conspiration se forma, à la tête de laquelle étaient Héraclien, préfet du prétoire, Marcien, un des principaux généraux, et Cécrops, commandant de la garde dalmate. Les conjurés auraient désiré attendre pour frapper l'empereur la fin du siége de Milan; mais, craignant de voir leur complot découvert, ils résolurent de l'exécuter sans retard. A une heure avancée de la nuit, lorsque l'empereur était encore à table, on annonça tout à coup que Aureolus venait de faire une sortie et de pénétrer dans le camp. L'alarme était fausse et répandue à dessein par les conjurés. Gallien, sans même prendre le temps de revêtir ses armes, sauta à cheval, et se dirigea, dans l'obscurité, du côté où l'on indiquait l'ennemi. Les conjurés l'entouraient de toutes parts, et une main inconnue le perça d'un javelot. On le rapporta expirant dans sa tente. Ses dernières paroles furent, dit-on, l'ordre d'envoyer la pourpre impériale à Claude. Les conspirateurs firent du moins courir ce bruit. Les soldats se montrèrent d'abord exaspérés de l'assassinat de l'empereur; Marcien les apaisa en leur promettant vingt pièces d'or par tête. Claude fut proclamé auguste, et quelques jours après le sénat mit Gallien au rang des dieux. Son frère Valérien, qui, d'après Trebellius, portait le titre d'auguste, un de ses fils (1) qui avait celui de césar, furent tués dans le tumulte qui suivit sa mort; mais Claude, aussitôt reconnu, ordonna d'épargner le reste de sa famille, dont quelques membres subsistaient encore du temps de l'historien Trebellius. Quant à un autre fils de Gallien, tué du vivant de son père, *voy.* Saloninus.

Léo Joubert.

Trebellius Pollion, *Valerianus pater et filii Gallieni duo*. — Victor, *De Cæs.*, XXXIII; *Epist.*, XXXII, XXXIII. — Eutrope, IX, 7, 8. — Zonaras (1), XII, 23, 24. — Zosime, I, 30, 37, 40. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. III. — Gibbon, *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, c. X, XI. — Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. II. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, t. VII, p. 417, 420.

***GALLIENA**, princesse romaine, vivait vers 260. Trebellius Pollion dit que Celsus, un des nombreux prétendants à la couronne sous le règne de Gallien, fut investi de la pourpre impériale par Galliena, cousine du prince régnant. Outre une médaille généralement regardée comme supposée, on connaît deux autres médailles d'or authentiques portant pour légende Gallienæ Augustæ. Ces deux médailles, qui d'ailleurs ne semblent pas concerner la princesse Galliena, ont fait naître parmi les numismates beaucoup de discussions et d'hypothèses.

Trebellius Pollion, *Triginta Tyranni*, XXVIII.

GALLIFET (*Joseph*), théologien français, né en 1663, près d'Aix (Provence), mort vers 1740. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et devint recteur, puis provincial du collége de La Trinité à Lyon, où il avait fait ses études. Il est regardé comme le principal promoteur de la dévotion au sacré cœur de Jésus. En 1723 il devint assistant du général des Jésuites à Rome. On a de lui : *De Cultu Sacro Sancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu-Christi, in variis christiani orbis provinciis jam propagato;* Rome, 1726, in-8°. Gallifet traduisit lui-même son traité en français, avec de nombreuses additions, et le publia sous ce titre : *De l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ;* Lyon, 1733, in-4°; — *Le Psautier de la sainte Vierge, composé par saint Bonaventure, traduit en français*; Paris, 1725; — *Exercices des principales Vertus de la religion chrétienne;* Lyon, 1741, in-12; — *L'Excellence et la Pratique de la Dévotion à la sainte Vierge, avec les textes choisis des saints Pères qui montrent la tradition de tous les siècles sur la dévotion à la mère de Dieu;* Lyon, 1750, in-12.

Feller, *Biographie universelle* (édit. de Weiss). — Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*.

GALLIGAI. *Voy.* Ancre.

GALLIMARD (*Jean-Edme*), mathématicien français, né vers 1687, mort le 22 juin 1771. On a de lui : *L'Arithmétique démonstrative;* 1740, in-8°; — *L'Algèbre, ou la science du calcul littéral;* 1740, in-8°; — *Géométrie élémentaire d'Euclide*, avec deux suppléments; 1746, in-12; 2e édit., 1749, in-12; — *La Science*

(1) Aur. Victor nous apprend que Gallien, outre son fils Saloninus, mis à mort par l'usurpateur Maxime, eut un autre fils, nommé aussi Saloninus ou Salonianus. C'est probablement à ce dernier que se rapporte l'inscription donnée par Gruter (CCLXXV, 5): Imp. Q. Julio. Filio. Gallieni. Aug. Et. Saloninæ. Aug.; c'est lui aussi qui, d'après Zonaras, fut mis à mort en même temps que son oncle Valérien. Ce fils de Gallien semble donc avoir porté les noms de Gallienus Quintus Julius Saloninus.

(1) Zonaras parle de Gallien en termes si favorables que plusieurs historiens ont supposé que ce prince avait été indignement calomnié par les écrivains du temps de Constantin. Mais il n'est pas impossible que Gallien ait mérité à la fois les invectives de ceux-ci et les éloges de Zonaras; car ses qualités sont aussi incontestables que ses défauts. Malgré son goût très-vif pour la philosophie et la littérature helléniques, il fit cesser les persécutions contre les chrétiens, et montra à leur égard une tolérance dont les meilleurs empereurs ne lui avaient pas donné l'exemple, et que Dioclétien aurait dû imiter.

du *Calcul numérique, ou arithmétique raisonnée;* 1750, in-12; — *Les Sections coniques et autres courbes;* 1752, in-8°; — *Méthode théorique et pratique d'Arithmétique, d'Algèbre et de Géométrie, mise à la portée de tout le monde;* 1753, in-18; — *Théorie des Sons appliquée à la musique;* 1754, in-8°; — *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfants;* 1757, in-12; — *Le Pont aux Anes méthodique, ou nouveau barême pour les calculs;* 1757, in-8°. G. DE F.

La France littéraire de 1769. — Desessarts, *Les Siècles littéraires.*

*GALLINARI (*Pietro*), peintre de l'école bolonaise, né à Brescia, vers 1629, mort à Modène, en 1664. Il fut l'élève favori du Guide, et avait été surnommé *Pierino del Guido*. Malheureusement pour l'art, il mourut jeune, et sa fin prématurée fut attribuée au poison. Ses premiers tableaux, qui pour la plupart auraient été retouchés par le Guide, lui avaient acquis une grande réputation, qu'il sut soutenir lorsqu'il travailla seul à Guastalla. Il peignit pour le palais de cette ville *Philomèle et Procné;* deux demi-figures, *Cléopâtre* et *Lucrèce;* et *La Mort de Phaéton*. Avant 1841, on voyait dans la cathédrale un tableau de Gallinari, aujourd'hui en partie détruit, *La Vierge entre saint Dominique et la Madeleine, et entourée des mystères du rosaire*. On est plus heureux pour les quatre demi-figures qu'il fit pour la chapelle du palais, *La Vierge, Sainte Véronique, Saint Joseph* et *Saint Jérôme*. Enfin on conserve à l'église des Capucines *Saint Grégoire* et une *Madeleine dans une gloire*. Ce dernier tableau a été apporté en 1805 de l'église des Théatins. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — G. Camponi, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

*GALLIO (*M.*), rhéteur latin d'une époque incertaine. Quelques manuscrits lui attribuent la *Rhetorica, ad Herennium*, insérée parmi les ouvrages de Cicéron. Sa vie est d'ailleurs absolument inconnue.

C. Scaliger, *De Re Poet.*, III, 31, 34. — Burman, préface de son édition de la *Rhetor., ad Heren.*, p. XXX.

*GALLIO (*Junius*), rhéteur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il était l'ami du rhéteur M. Annæus Sénèque, dont il adopta le fils. Il proposa au sénat de décerner aux prétoriens, après l'expiration de leur temps de service, certaines distinctions honorifiques réservées aux chevaliers, le droit par exemple de s'asseoir sur les quatorze bancs réservés du théâtre. Tibère, qui vit dans cette proposition un moyen de gagner les soldats, en conçut des inquiétudes. Il commença par éloigner Gallio du sénat, puis il l'envoya en exil. Gallio se rendit à Lesbos; Tibère, jaloux de la vie paisible et heureuse qu'il y menait, le fit revenir à Rome et emprisonner dans la demeure d'un magistrat. Plus tard, il fut, suivant Dion Cassius, mis à mort par l'ordre de Néron. Dans sa jeunesse il avait été l'ami d'Ovide, et dans une certaine circonstance il avait défendu Bathylle, un des favoris de Mécène. Comme orateur, il ne semble pas s'être élevé au-dessus des déclamateurs ordinaires, et l'auteur du dialogue *De Oratoribus* le traite avec un grand mépris. Outre ses déclamations, Gallio avait publié un ouvrage sur la rhétorique. Aucun de ces écrits n'est venu jusqu'à nous. On ignore si ce Gallio est le même que le proconsul d'Achaïe dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (XIII, 12).

Tacite, *Ann.*, VI, 3. — Dion Cassius, LVIII, 18; LXII, 25. — Ovide, *Ex Pont.*, IV, 11. — Sénèque, *Controv.*, 1, 2, 5. — Quintilien, III, 1; IX, 2. — Saint Jérôme, *Præfa. lib. VIII in Esaiam.*

*GALLIO (*L. Junius*), rhéteur romain, fils adoptif du précédent, mort en 65 de l'ère chrétienne. Il était fils aîné du rhéteur M. Annæus Sénèque, et frère aîné du philosophe Sénèque. D'abord appelé *M. Annæus Novatus*, il prit les noms de *L. Junius Gallio* en devenant le fils adoptif de ce rhéteur. Il était membre du sénat; mais on ne cite de sa vie qu'un seul trait, et c'est un trait de faiblesse. La mort de son frère l'effraya tellement qu'il implora humblement la miséricorde de Néron, bien qu'il ne fût pas personnellement accusé. Selon saint Jérôme, qui l'appelle un célèbre rhéteur, il se donna la mort peu après la fin tragique de son frère. Celui-ci a fait mention de Gallio dans la préface de ses *Quæstiones naturales*, et il lui a dédié le traité *De Vita beata*.

Dion Cassius, L X, 35. — Tacite, *Ann.*, XV, 73.

*GALLIORI (*Giulio*), architecte milanais du dix-septième siècle. Il travailla à la cathédrale de Milan, et reconstruisit l'antique église de *Santo-Nazaro-Pietra-Santa*. E. B—N.

Pirovano, *Guida di Milano*.

*GALLIOT-DUPRÉ I, libraire français, célèbre par ses belles et nombreuses éditions, vivait au seizième siècle. Il fut reçu imprimeur-libraire à Paris en 1512, la même année que Geoffroi Tory. En 1552 il exerçait encore sa profession. Il a mis en tête de ses éditions des préfaces, avis et épîtres dédicatoires. Comme Vérard, il confia aux presses des principaux imprimeurs de Paris les ouvrages, qu'il décorait souvent de gravures; il faisait colorier celles-ci pour les exemplaires imprimés sur vélin de manière que ses livres ne parussent pas inférieurs aux manuscrits. On possède de lui une magnifique édition sur vélin de la traduction française de Flavius Josèphe, qu'il fit imprimer en 1530, par Nicolas Savetier, et qui est ornée de peintures. Comme Simon Vostre et comme Vérard, ses prédécesseurs, les éditions qu'il fit exécuter sont en caractères gothiques. Sa marque était une *galère* ou *gallée* avec ces mots : *Vogue la gallée*, faisant allusion à son nom. C'est peut-être la réputation et le commerce important de Galliot qui engagèrent les libraires associés Baptiste et Jacques Dupuis, Sébastien Nivelle et Michel Sonnius à prendre pour emblème de leur *Compagnie de*

la grand Navire, qu'ils fondèrent en 1586, une galiote; Galliot-Dupré a publié en 1524 la première édition des *Mémoires de Commines*.

Ses deux fils, l'aîné, Pierre, et le second, Galliot II, furent tous deux reçus libraires en 1561. Pierre Dupré a publie quelques belles éditions, entre autres la traduction d'Appien par Claude de Seyssel, en 1569. Sa marque était un pré, avec ce jeu de mots :

Du pré Dieu fait sortir le foing
Pour le bestail qui n'a nul soing;

ce qui est une imitation du psaume 104.

A. FIRMIN-DIDOT.

Doc. partic.

GALLIOT ou **GALIOT DE GENOUILHAC**, seigneur d'ACIER (*Jacques*), grand-maître de l'artillerie française, né dans le Quercy, vers 1466, mort en 1546. Il fit ses premières armes sous le roi de France Charles VIII, se trouva à la bataille de Fornova (6 juillet 1495), gagnée par les Français contre les Vénitiens et leurs alliés italiens. Il se distingua encore sous Louis XII, à Agnadello (1509). En 1515 François Ier lui confia le commandement de l'artillerie. Galliot donna des preuves de son habileté à la bataille de Marignan, où, par le feu de ses pièces, il traça de larges sillons dans les phalanges suisses, et ouvrit le chemin à la gendarmerie française. François Ier, reconnaissant, le créa sénéchal d'Armagnac et grand-maître de l'artillerie. Galliot s'appliqua au perfectionnement de la partie de l'art militaire qui lui était confiée. La fonte des pièces, la justesse du tir, l'exercice des canonniers furent l'objet de ses soins. Dès son époque l'artillerie française devint une des meilleures. A Pavie, il couvrait le front de l'armée française, et ses formidables feux eussent écrasé toutes les colonnes espagnoles et décidé de la victoire, sans l'impétuosité de François Ier, qui, voyant l'avant-garde impériale, commandée par Alonzo d'Avalos, marquis del Guasto, se disperser devant les engins de Galliot, se mit à crier: « Victoire! sus aux fuyards! » et entraîna la gendarmerie française dans une charge qui masquait le jeu de l'artillerie. Après la perte de la bataille, Galliot sauva une partie de son matériel et protégea la retraite du duc d'Alençon et du comte de Clermont, défendant le passage des rivières et des gorges de montagnes avec ses pièces *volantes*. Il fut nommé gouverneur du Languedoc en 1545. « Il connaissait, dit Brantôme, les devoirs de grand-maître d'artillerie aussi bien qu'homme de France. »

Phil. de Comines, l. VIII, c. X, p. 308, et c. XI, p. 307. — Mart. du Bellay, l. II, p. 890. — Paul Jove, *Vita Davali*, l. VI, p. 894. — Brantôme, *Vie de Galliot*, t. II, p. 167. — Beaucaire (Belcarius), *Commentarium Rerum Gallicarum*, l. XVII, p. 554. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XVI, XVII.

GALLISONIÈRE (Marquis *Roland-Michel* BARRIN DE LA). *Voy.* LA GALLISSONNIÈRE.

GALLITZIN. *Voy.* GALLITZINE.

GALLITZINE ou **GALITSYNE**, célèbre famille princière russe, qui a pour souche MIKHAÏL IVANOVITCH BULGAK, surnommé *Goliza* (gantelet de cuir), à cause d'une espèce de mitaine en peau qui lui couvrait les mains. Les principaux membres de cette famille furent les suivants :

GALLITZINE (*Mikhaïl-Ivanovitch-Bulgakow Goliza*) vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il commanda l'armée envoyée par le grand-duc Basile IV contre les Polonais (8 septembre 1514), ayant à leur tête le duc Constantin d'Ostrog. Il fut battu, moins par sa faute qu'à cause de la jalousie du boïar Tscheljadin, qui n'exécuta aucun des ordres à lui transmis et le premier donna le signal de la fuite. Cette défection ne lui servit guère : il fut pris, en même temps que Mickaïl Gallitzine. Ce dernier demeura captif pendant trente-huit ans. Toutes les tentatives pour le rendre à la liberté furent infructueuses. Plus généreux que son père, Sigismond II, roi de Pologne, brisa enfin spontanément les fers du prisonnier, et annonça, dans les termes les plus dignes, cette nouvelle au tzar Ivan IV. « Comme je crois, écrit-il, qu'il est de notre devoir de récompenser la fidélité non-seulement chez nos serviteurs, mais encore chez les étrangers, qui ont montré du dévouement à leur souverain, je t'annonce que je remets en liberté le général des armées de ton père. » Le tsar accueillit avec bienveillance le vieux Gallitzine; il l'embrassa, lui fit présent d'une pelisse et d'une médaille d'or, et l'invita à dîner à sa table. Gallitzine, épuisé par la fatigue et la souffrance, ne put même pas accepter l'invitation qui lui était faite; il remercia le prince, et versa des larmes. On dit qu'il se retira ensuite dans un couvent, où il finit ses jours. Moins heureux que lui, Dmitri, son frère, était mort dans la trente-huitième année de sa captivité.

GALLITZINE (*Georges-Bulgakow*), mort en 1585 ou 1586. Il fut élevé à la dignité de boïar par Ivan IV, *le Terrible*. Avec Soltikow il présida, en 1577, aux exécutions ordonnées par ce prince contre la population de Wenden. L'année suivante, il concourut au siége d'Oberpalen. L'issue de cette campagne ne fut pas favorable aux Russes. On retrouve Gallitzine à la tête des armées en 1579; c'était au moment où Étienne Bathory pressait Pleskow. Gallitzine, avec 40,000 hommes, se tenait dans Novgorod. Mais il ne fit alors aucune opération importante.

GALLITZINE (*Vassilii-Vassiliievitch*), mort en 1619. Lorsque le faux Dmitri ou Démétrius entreprit son œuvre audacieuse, Gallitzine, secondé par quelques boïars, parut vouloir l'en empêcher. Il chercha surtout à défendre Novgorod contre l'usurpateur; mais ayant vu ensuite le valeureux Basmanow se prononcer pour Dmitri, il suivit, ainsi que son frère IVAN, cet exemple. Le 7 mai 1605, un soulèvement, préparé par leur collusion, éclata dans l'armée du tsar Boris Godounow. Basmanow se déclara ouvertement, tandis que Gallitzine eut recours à la ruse. Il se laissa garrotter et

livrer ainsi à Dmitri. C'était préparer d'avance sa paix avec un autre maître, si Dmitri était renversé. L'armée défectionnaire passa au service du faux tsar. Dans l'intervalle, son frère Ivan se rendait en toute hâte à Puticol, pour porter à Dmitri les vœux récents de l'armée. « Fils d'Ivan, dit cet autre Gallitzine, monte sur le trône de ton père, règne heureusement et de longues années. Les ennemis, les amis de Boris sont dans les fers. Si Moscou résiste, on réduira Moscou. » Quant à Vassilii Vassiliévitch, il alla avec Soltikow et autres au-devant de Dmitri, lorsque celui-ci quitta Puticol pour se rendre dans la capitale de la Russie. Gallitzine fut un de ceux qui reçurent du nouveau tsar la mission de soumettre le patriarche Job, de faire prisonnier Godunow, Saburow, Weljaminow, et de prononcer sur le sort du tsar Théodore. Pendant que Basmanow lui-même n'osait voter la mort des Godunow, Gallitzine fut moins scrupuleux. Accompagné de Massalski, Moltschanow et Scherefedinow, il se rendit au palais Godunow, le 10 juin 1605; la tsarine mère Maria, son fils le tsar Théodore, furent étranglés. Gallitzine n'épargna que la sœur de Théodore, la princesse Xénie (*voy.* l'article DMITRI), dont il avait entendu louer les charmes et qui devint la maîtresse de l'usurpateur. En récompense de ces services, Dmitri nomma Gallitzine son grand-chambellan; deux autres membres de cette famille furent créés boïars. Ce qui n'empêcha pas les Gallitzine de prendre part à la conjuration qui, le 17 mai 1606, ravit le trône et la vie à Dmitri. Ce fut Ivan Gallitzine qui répondit à ce malheureux, renversé sanglant sur le sol et s'en référant au témoignage de la tsarine, sa prétendue mère : « Son témoignage? Nous le savons déjà ; elle te voue à la mort. » Vassilii Gallitzine ne fut pas longtemps fidèle à la cause du successeur de Dmitri, Vassilii Chouiski. Il voulut l'éloigner du trône et laisser au libre choix de la nation la faculté de nommer un régent. Les desseins de Gallitzine aboutirent à une conspiration qui renversa Chouiski du trône et fit de lui un moine. Gallitzine fit ensuite partie d'une députation chargée d'aller offrir à Sigismond, roi de Pologne, la couronne de Russie pour son fils Vladislas. Les conditions posées par les ambassadeurs, parmi lesquels le patriarche Philarète, qui tenaient à garantir l'indépendance russe, ayant mécontenté Sigismond, ce prince les fit arrêter et conduire à Kiow. Chemin faisant, ils furent en butte à tous les outrages. Gallitzine, en particulier, ne revit pas sa patrie; il mourut peu de temps avant la trêve de Diviliva, conclue pour quatorze ans.

GALLITZINE (*Andréi*), mort en 1611. Il combattit en maintes rencontres contre les partisans du deuxième faux Démétrius. En 1607, à la bataille de la Wosma, il entraîna par sa valeur le succès de la journée; en 1609 il contribua à la victoire de la Chodynka, remportée sur les rebelles et les Polonais. Il ne se distingua pas moins au combat de Kluschin (24 juin 1610), où il combattit pour Chouiski. Il fit partie du conseil des boïars qui durant l'interrègne suivant gouvernèrent la Russie. Du petit nombre de Russes qui, à l'exemple du patriarche Hermogène, veillaient encore à l'indépendance et au salut de la patrie, il s'attira la haine de la majorité de ce conseil, qui s'en montrait fort peu soucieuse. Dans une émeute qui éclata le 19 mars 1611, sa maison fut pillée par des hommes du parti polonais et lui-même reçut la mort dans cette journée. Ses fils furent la souche des Gallitzine qui ont porté ce nom jusqu'à ce jour.

GALLITZINE (*Vassilii-Vassilievitch*), né en 1633, mort à Pinega, le 13 mars 1713. Il reçut une éducation peu commune dans son pays et même ailleurs à cette époque, éducation dans laquelle entrait l'étude du grec, du latin et de l'allemand (le français n'était pas encore très-répondu en Russie). Après avoir passé sa jeunesse à la cour, il embrassa le métier des armes, et rendit, sous le règne de Fœdor Alexéievitch, des services signalés dans les guerres contre les Turcs, les Tatars de Crimée et les Cosaks du Dniéper. Celui-ci, par reconnaissance, lui conféra en 1676 la *boulava* (bâton de commandement des Cosaks), et bientôt après il l'éleva à la dignité de boïar. Plein de confiance en ses talents et en sa fidélité, Fœdor le chargea de la réorganisation de l'armée, où les prétentions des nobles, opposant leur généalogie et leurs titres aux exigences de la hiérarchie militaire, avaient introduit l'insubordination et le désordre. Ce fut alors que Gallitzine rendit à la Russie le service le plus signalé en donnant à son maître le conseil d'abolir le fameux *mestnitchestvo* (hiérarchie des rangs) et d'en livrer au feu les registres (*razriadkiâ knigi*). Avant d'exécuter cette décision importante, il obtint pour elle la sanction des prélats du plus haut rang, conseillers naturels du prince à cette époque, et des principaux boïars; et le sacrifice ayant eu lieu le 12 janvier 1682, l'exécution des plans de Gallitzine relativement à l'armée ne rencontra plus les mêmes obstacles.

La mort de Fœdor, loin de nuire à l'élévation du prince Gallitzine, y ajouta un nouvel éclat. Sous ses jeunes successeurs Ivân et Pierre Alexéievitch, il devint boïar intime (*blïjenii boïarine*), directeur de la chancellerie des ambassades et en même temps, suivant l'usage, gouverneur de Novgorod. Une femme impérieuse régnait alors au nom des deux souverains ses frères, dont l'un était imbécile et l'autre en bas âge : la grande-princesse Sophie (*voy.* ce nom) n'agit que par les conseils de Gallitzine, son premier ministre et l'un de ses favoris. Ce fut à son instigation qu'elle se retira en 1683, avec toute sa cour, au monastère de Troïtza, où sa fermeté triompha de la rébellion des strelitz, soulevés contre elle par des préjugés religieux

que les princes Khovanskoï avaient pris soin de flatter. Le chancelier Gallitzine, haï des boïars et des strelitz, triompha cependant des uns et des autres. Il embellit Moscou de beaux édifices et par la construction du *pont en pierre ;* il fit venir de l'étranger des savants, des instituteurs et des livres, décida les nobles à envoyer leurs fils en Pologne ou dans d'autres pays pour y recevoir une éducation supérieure à celle qu'on pouvait donner en Russie, et encouragea les sciences et les arts, ainsi que le commerce et les communications internationales. En 1686, il signa dans la ville de Moscou un traité de paix avec la Pologne, plus avantageux pour la Russie que celui d'Androussof (1683), puisqu'elle acquit définitivement Smolensk, Dorogobouge, Béloï, Krassnoï, Kief, Roslavl, Tchernigof, Starodoub, Novgorod-Séverskoï, etc. La crainte des Turcs, qui menaçaient l'Empire d'Allemagne, et contre lesquels le pape excitait Jean Sobieski, avait triomphé des scrupules de la république de Pologne, jusque là si opiniâtre à soutenir ses pretentions sur les territoires en litige. La magnifique récompense que le premier ministre reçut de la régente atteste la part décisive qu'il avait eue à la conclusion du traité.

Profitant des dispositions de la chrétienté, que le pape excitait contre les Turcs, Gallitzine, après avoir fait une alliance contre eux avec l'empereur, la république de Venise et le roi de Pologne, envoya des ambassadeurs à Versailles, à Madrid, à Amsterdam, à Stockholm, à Copenhague et à Berlin, pour inviter tous les cabinets à entrer dans cette ligue. La plupart de ses agents, bien accueillis dans ces cours étrangères, où l'arrivée d'un Russe était chose rare, revinrent cependant avec des réponses évasives; mais cela n'empêcha pas la princesse Sophie de remplir les engagements qu'elle avait pris par le traité de Moscou. Gallitzine, déjà chargé d'honneurs et dont la faveur allait toujours en croissant, obtint le commandement en chef de l'armée. Il dirigea, en 1687 et en 1689, deux expéditions contre les Tatars de Crimée; et quoique les résultats de cette guerre fussent insignifiants, à son retour de chaque campagne il fut reçu par la grande-princesse comme un triomphateur, avec des démonstrations d'une joie sincère et d'une vive reconnaissance.

Cependant Pierre Alexéievitch, que l'histoire appelle Pierre le Grand (*voy.* ce nom), venait d'atteindre l'âge de dix-sept ans*;* il s'indignait de rester sous la tutelle d'une femme, sa sœur, il est vrai, mais seulement par leur père, qu'il avait à peine connu. On assure que Sophie résolut alors de se défaire de lui; mais son plan échoua par la trahison, ou plutôt par la fidélité de deux strelitz, sur l'obéissance desquels on avait trop légèrement compté. On ne peut dire positivement jusqu'à quel point le favori avait trempé dans la conjuration; mais elle devint fatale à l'une et à l'autre. Sophie, dont la fierté avait repoussé le conseil que lui donnait Gallitzine de s'enfuir en Pologne, fut reléguée dans un couvent, et le favori, après avoir fait de vains efforts pour fléchir le jeune monarque, fut lui-même arrêté, mis en jugement (1689) et exilé dans la ville hyperboréenne de Iarensk (gouv. de Vologda), avec privation de tous ses titres et honneurs et confiscation de tous ses biens. Cependant, il n'y resta pas longtemps; on assure qu'il lui fut permis de revenir dans une des terres qu'il avait possédées aux environs de Moscou. Il dut sans doute cette faveur à l'influence de ses parents, dont deux, le prince Boris Alexéievitch Gallitzine et le prince Mikhaïl Mikhaïlovitch, le célèbre feld-maréchal, jouissaient d'un grand crédit près du jeune monarque. Mais en 1693 un nouveau procès lui fut intenté, à la suite duquel on l'exila au fort de Poustozersk, dans le district glacial de Mézen (gouv. d'Arkhanghel), d'où on ne lui permit dans la suite de revenir que jusqu'à Pinega. C'est là que cet homme éminent, honoré par ses contemporains du surnom de *Grand*, et qui certainement fut supérieur à la plupart de ses compatriotes de la même époque, termina ses jours. [SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

GALLITZINE (*Boris-Alexéievitch*), fils d'Alexis Andréievitch, né en 1641, mort le 10 octobre 1710. Il fut gouverneur du tsar Pierre, ce qui lui permit d'obtenir des adoucissements au sort de son cousin Vassilii, exilé et disgracié. Adonné à la culture des lettres, il fit venir chez lui des Polonais pour enseigner le latin à ses enfants et leur inspirer le même goût. Il se montra extrêmement zélé pour le triomphe de la religion russe, et opéra de si nombreuses conversions qu'on le surnomma *Jean-Baptiste*. Accablé par l'âge et les infirmités, il se démit de ses fonctions de gouverneur de Kasan et d'Astrakan, et termina ses jours dans la solitude d'un cloître.

GALLITZINE (*Dmitri-Alexéievitch*), né le 21 décembre 1738, mort à Brunswick, le 21 mars 1803. Envoyé comme ambassadeur à la cour de France, le 6 novembre 1763, il s'y lia avec les célébrités littéraires de l'époque. Il correspondait avec Voltaire. C'est à Aix-la-Chapelle qu'il fit connaissance avec la comtesse Amélie de Schmettau, qu'il épousa, le 10 août 1768. En 1773 Dmitri Alexéievitch fut nommé ambassadeur à La Haye. Après la conquête de la Hollande par les Français, Gallitzine se retira à Brunswick, où, pour se distraire, il s'occupa des sciences naturelles. Membre des académies de Pétersbourg, Stockholm, Berlin et Bruxelles, il devint aussi président de la Société Minéralogique d'Iéna, à laquelle il légua son cabinet d'histoire naturelle. On a de lui : *Description physique de la Tauride, relativement aux trois règnes de la nature;* La Haye, 1788; — *Traité de Minéralogie, ou description abrégée et méthodique des Minéraux;* Maestricht, 1792, in-4°; et Helmstædt, 1796, avec additions; —

L'Esprit des Économistes, ou les économistes justifiés d'avoir posé par leurs principes les bases de la révolution française; Brunswick, 1796. Ce prince a aussi fourni de nombreux et utiles documents à l'histoire de Keralio sur la guerre russo-turque.

GALLITZINE (*Amélie* DE SCHMETTAU, princesse), fille du comte Samuel de Schmettau et femme du précédent, née à Berlin, le 28 août 1748, morte près de Munster, le 27 août 1806. Elle était dame du palais de la princesse Ferdinand de Prusse quand elle connut, à Aix-la-Chapelle, le prince Dmitri Gallitzine. Cependant leur mutuelle passion ne dura guère, et leur union fut dissoute de fait. De 1773 à 1779 la princesse résida dans une campagne située sur la route de La Haye à Schevelingen, et à dater de 1779 elle habita Munster en Westphalie, où le prince la venait visiter une fois chaque année. Elle était en correspondance avec plusieurs personnages célèbres de l'époque, tels que Hemsterhuys, François de Fürstenberg, Hamann et le comte Stolberg. Le premier lui adressa sa *Lettre sur l'Athéisme*, en 1785. Elle contribua activement à la conversion du comte de Stolberg, et décida son propre fils, à peine âgé de vingt-deux ans, à se rendre comme missionnaire en Amérique, où il mourut, en 1846. « C'était, dit Gœthe, en parlant de la princesse Gallitzine, une de ces individualités dont on ne peut se faire une idée qu'en les comparant avec l'époque où elles ont vécu. » Ce jugement du grand poëte allemand est parfaitement fondé; l'époque où elle vivait a singulièrement influé sur le caractère de la princesse Gallitzine. Les controverses philosophiques et religieuses étaient sa grande occupation.

GALLITZINE (*Dmitri-Mikhaïlovitch*), mort en 1738. Il fut sous Pierre le Grand membre du conseil privé, et après la mort de Pierre II l'un de ceux qui, en appelant au trône la duchesse de Courlande, stipulèrent des conditions restrictives de la souveraineté. On sait quel compte Anne Ivanovna, devenue tsarine, tint du serment qu'on lui avait fait prêter, et comment elle se vengea de la haute noblesse d'avoir voulu limiter son pouvoir. Les Gallitzine, proches parents des Dolgorouki, furent en partie enveloppés dans la ruine de cette famille. Le prince Dmitri, vieux Russe contraire à toutes les innovations qui se succédaient, supporta le malheur avec dignité; il mourut dans la forteresse de Schlusselbourg, mais sans voir retomber sur ses enfants le poids de sa disgrâce.

GALLITZINE (*Mikhaïl-Mikhaïlovicth*), frère du précédent, né le 1er novembre 1675 (1), mort le 10 (21) décembre 1730. Il fut d'abord à la cour l'un des camarades du jeune tsar; mais bientôt il le suivit à la guerre, renonçant à son titre de *stolnik*, sorte de gentilhomme de la chambre, pour devenir simple soldat aux gardes. Dans cette nouvelle carrière, le prince gagna tous ses grades à la pointe de son épée : depuis Azof, où il fut nommé enseigne, il suivit son maître à Voskrecensk, sur la mer Noire, à Schlusselbourg, en Courlande, en Pologne, en Ukraine, etc. La prise de Schlusselbourg, où il s'immortalisa par ce mot : *Maintenant ma vie est à Dieu!* lorsque le tsar voulut arrêter par un contre-ordre l'assaut déjà commencé, l'avait fait nommer colonel des gardes de Séméonof, honneur réservé jusque alors au souverain. Ce fut également par exception qu'il reçut le grand-cordon de Saint-André, n'étant encore que général-major, tandis qu'il fallait être au moins lieutenant général ou du grade civil correspondant pour être décoré de cet ordre; mais Pierre le Grand voulut témoigner ainsi sa satisfaction du succès remporté par Gallitzine contre les Suédois à Dobry (Lithuanie), le 29 août 1708. Sa victoire de Lessno, sur le général Lœwenhaupt, lui valut le grade de lieutenant général. En 1709, il prit part à la fameuse bataille de Poltava, et ce fut à lui que les débris de l'armée suédoise se rendirent à Pérévolotchna, trois jours après leur défaite. Il accompagna le tsar de l'Ukraine en Finlande et de la Finlande en Ukraine, dans la malheureuse campagne du Prouth, la seule, dit Keralio, où sa prudence et sa valeur devinrent inutiles; il fut l'un de ceux qui, voyant l'armée russe enveloppée par un ennemi quatre fois plus nombreux, repoussèrent l'idée de se rendre, aimant mieux mourir que d'exposer le pays à cette honte.

Nommé ensuite au commandement général de la Finlande, le prince Mikhaïl Gallitzine y resta jusqu'à la paix, de 1714 à 1721. A peine arrivé, il battit le général suédois baron Armfeld à Lapola, près de Wasa, ce qui lui valut le grade de général en chef (1714), puis il prit part au combat naval de Hangoud. Celui qu'il livra aux Suédois le 27 juillet 1720, dans le port de Grœnham, remplit de joie le monarque russe, comme un beau début pour sa marine. « Cette victoire est d'une conséquence d'autant plus grande, écrivit-il à Gallitzine en lui envoyant une épée et une canne richement garnies de diamants, qu'elle a été remportée sous les yeux de messieurs les Anglais, défenseurs zélés des Suédois. »

La paix de Nystadt (1721), amenée par la conquête de toute la Finlande jusqu'aux frontières de la Laponie, mit fin à sa mission dans une contrée dont la majeure partie fut alors restituée aux Suédois. Lors de son départ pour la guerre de Perse, Pierre Ier confia au prince Gallitzine le commandement de Saint-Pétersbourg. De 1723 jusqu'en 1728, il eut celui de toutes les troupes réunies dans l'Ukraine. Catherine Ire, après son avénement, le nomma feld-maréchal (1725), et Pierre II le rappela à Moscou pour présider le collége de guerre. C'est dans cette capitale qu'il mourut, laissant aux enfants qu'il avait eus de deux lits, au nombre de dix-sept, une fortune considérable.

(1) 1674 d'après Kéralio.

GALLITZINE (*Mikhaïl-Mikhaïlovitch*), frère du précédent, né en 1685, mort le 20 octobre 1764 (1). Il fit, comme son frère, partie de la société intime de Pierre le Grand. Se destinant à la marine, il passa quelques années en Hollande et en Angleterre; à son retour (1706), il devint successivement lieutenant de vaisseau, capitaine et chef d'escadre. Sous Catherine Ire et sous Pierre II, il fut en outre nommé à de hauts emplois politiques, comme ceux de sénateur et de conseiller privé d'État. En cette dernière qualité, il fut le second des plénipotentiaires envoyés à Mittau pour offrir la couronne impériale à la duchesse Anne Ivanovna, sous laquelle il devint président du collége de justice, commissaire général des guerres pour la flotte et membre de l'amirauté. Sous le règne suivant, après avoir été gouverneur d'Astrakhan, il fut envoyé en Perse, avec le titre de grand ambassadeur; le grade d'amiral et le cordon de Saint-André furent sa récompense pour les nouveaux services qu'il rendit. Pendant l'absence de l'impératrice Élisabeth, en 1753, il eut, comme son frère, en l'absence de Pierre le Grand, le commandement général à Saint-Pétersbourg, et bientôt après (1756) sa souveraine le nomma grand-amiral et chef du collége de l'amirauté, fonctions dont il se démit sous Pierre III, mais que l'impératrice Catherine II l'obligea de reprendre.

GALLITZINE (*Alexandre-Mikhaïlovitch*), troisième fils de Mikhaïl-Mikhaïlovitch l'aîné, né d'une princesse Kourakine, le 17 novembre 1718, mort le 11 (23) octobre 1783. Entré jeune dans la carrière militaire, il fit ses premières armes sous le prince Eugène, qui en 1733 commandait l'armée autrichienne sur le Rhin; s'attachant ensuite à la diplomatie, il suivit en 1740, à Constantinople, l'ambassadeur russe Alexandre Ivanovitch Roumantsof; quelque temps après, il devint ministre plénipotentiaire en Saxe. Il échangea son titre de chambellan contre celui de brigadier général (1744), se distingua dans la guerre de Sept Ans, fut blessé dans la campagne de Francfort-sur-l'Oder, et reçut d'Élisabeth le grade de général en chef avec le cordon de Saint-Alexandre-Nefski. Le prince commandait l'armée réunie en Livonie lorsque Catherine II s'empara du sceptre impérial. Il fut en grande faveur : l'impératrice lui confia le commandement de la première armée réunie en 1768 sur le Dniester, lorsque la confédération de Bar eut suscité aux Russes une guerre avec les Turcs. Le 21 avril 1769 Gallitzine franchit le Dniester : s'avançant vers Khotine (Choczym), il y remporta un brillant avantage sur l'ennemi. La campagne se termina par une marche rétrograde jusqu'au delà du fleuve; mais les Russes le repassèrent en août 1770. Le prince, après avoir battu de nouveau les Turcs, finit par leur enlever Khotine, cette forteresse qui avait été l'objet de tant de luttes entre eux et les Polonais. De part et d'autre, il faut en convenir, toute cette guerre fut conduite mollement. « Pour s'en faire une juste idée, a dit Frédéric le Grand, il faut se représenter des borgnes qui, après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet. » Aussi l'impératrice, malgré ses bonnes dispositions pour le prince, ne put-elle le maintenir à la tête de l'armée; elle chargea Roumantsof d'aller en prendre le commandement. Mais, pour éviter à Gallitzine l'apparence d'une disgrâce, elle se servit, dans une lettre de rappel extrêmement gracieuse, du prétexte qu'elle avait besoin de lui près de sa personne. Ce fut après avoir pris Khotine que le prince se présenta devant elle. Catherine lui conféra le titre de feld-maréchal, et plus tard, après l'avoir nommé gouverneur général de Saint-Pétersbourg, elle le comprit au nombre des premiers chevaliers grand-croix de l'ordre de Saint-Vladimir. Le prince Gallitzine laissa une nombreuse postérité.

(1) Et non 1760 comme on lit dans les *Anecdotes* de Stæhlin.

GALLITZINE (*Dmitri-Mikhaïlovitch*), né le 15 mai 1721, mort le 30 septembre 1793, à Vienne. Son gouvernement, au nom duquel il signa plusieurs traités importants, le combla d'honneurs; il fut décoré des ordres de Saint-Vladimir et de Saint-André, nommé conseiller privé intime, etc. De 1762 à 1792, il fut ambassadeur à Vienne. Par son testament, le prince Gallitzine assigna 850,000 roubles pour la fondation à Moscou d'un hôpital qui serait constamment sous la direction d'un membre de sa famille. Cet hôpital, qui fut ouvert en 1802, compte parmi les plus curieux monuments de la ville. Dmitri Mikhaïlovitch avait eu pour femme la fille de l'hospodar de Valachie, prince Dmitri Constantinovitch Kantémir, morte à Paris, en 1761.

* **GALLITZINE** (*Alexandre Nicolaïevitch*, prince), mort le 4 décembre 1844, dans ses terres de Crimée. Il fut ministre de l'instruction publique et des cultes de 1817 à 1824. Le 27 mai de cette dernière année, un changement de système lui enleva ce double portefeuille, en ne lui laissant que la direction générale des postes, avec siége au conseil des ministres, fonctions dont sa santé le força à se démettre en 1842. Lorsqu'il quitta le ministère, on rendit au saint-synode et au procureur impérial, successeur du prince dans ce poste, la direction des affaires du culte grec orthodoxe. Depuis le 6 décembre 1812, c'est-à-dire depuis sa fondation, ce prince Gallitzine était aussi président de la Société Biblique russe, encouragée alors et soutenue par l'empereur Alexandre et le haut clergé, mais contre laquelle s'élevèrent ensuite de si graves objections qu'elle fut entièrement dissoute en 1826. [*Enc. des G. du M.*]

GALLITZINE (*Serge Fœdorovitch*), mort en février 1810. Il prit part à la guerre contre les

Turcs, sous le prince Potemkin, et contribua à la prise d'Oczakow. En 1794 il combattit contre les Polonais, et se fit remarquer alors autant par sa loyauté envers l'ennemi que par sa valeur. En décembre 1796 il fut nommé général en chef par l'empereur Paul Ier, et en 1809, lorsque la guerre se ralluma entre la France et l'Autriche, il eut le commandement de l'armée auxiliaire qui s'avança en Gallicie contre l'archiduc Ferdinand. C'est dans ce pays qu'il mourut, après avoir été chargé des démarcations à opérer à la suite du traité de Vienne conclu alors.

Karamsine, *Hist. de Russie* (trad. de M. le comte P. Divoff). — Bantisch-Kamensky, *Dict. des Hommes célèbres de Russie*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Conversat.-Lexik.*

GALLITZINE (*Dmitri Vladimirovitch*, prince), général russe, fils de la princesse Natalie Gallitzine, né en 1772, mort à Paris, le 8 avril 1844. Il acheva ses études en France, devint général de cavalerie, gouverneur militaire de Moscou en 1820, membre du conseil de l'empire, etc. Sous son active administration, Moscou se vit renaître. Cette ville lui doit un grand nombre d'embellissements, entre autres le boulevard du Kremlin et celui de la Tverskaïa. A l'époque de l'invasion du choléra, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à combattre ce fléau. Il avait un goût marqué pour les arts, et laissa une galerie remarquable par le choix des bons maîtres, surtout de l'école italienne. Les souvenirs de sa jeunesse le ramenaient souvent en France. Il était venu s'y faire traiter lorsque la mort l'atteignit. Ses restes ont été portés à Moscou. L. LOUVET.

Journal des Débats, 16 avril 1844. — *Encycl. des Gens du Monde.*

* **GALLITZINE** (Le prince, *Emmanuel*), littérateur russe, né le 4 janvier 1804, à Paris, mort dans cette ville, le 1er février 1853. Il était le plus jeune des fils de Mikhaïl Gallitzine, lieutenant général. Après avoir fait ses études à Paris, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et ne tarda pas à être placé dans les rangs de l'armée en qualité d'officier. Il se distingua par sa bravoure, particulièrement à la prise de Varna, où il fut grièvement blessé. Il reçut sur le champ de bataille même les félicitations du grand-duc Michel. La campagne faite, il revint en France, sa patrie de cœur; le mauvais état de sa santé et ses goûts particuliers le firent renoncer à la carrière militaire pour se livrer à la culture des lettres et des beaux-arts. Il chercha aussi une distraction aux souffrances qui l'accablaient souvent, en faisant quelques voyages; pendant plusieurs années, il visita l'intérieur de la Russie et diverses parties des contrées de l'Europe. Au retour d'un de ces voyages, fait en Finlande, il s'occupa d'en publier la relation, qui parut en 1852, sous ce titre : *La Finlande en* 1848, *pendant une excursion de Saint-Pétersbourg à Tornéå, avec une carte itinéraire et une carte topographique des travaux entrepris pour joindre le Saïna au golfe de Finlande;* Paris, 2 vol. in-8°, avec 2 cartes et 2 dessins. Ses nombreuses explorations lui fournirent aussi d'intéressantes notices, insérées dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, dans le *Recueil de l'Association pour l'Avancement des Sciences*, etc. Enfin, il voulut faire connaître en France quelques-uns des écrivains éminents de sa patrie, et traduisit en français les *Contes russes d'Ivan Nikitienko* : fables, historiettes et légendes, 1843-1848, in-18; les *Observations du conseiller Pierre Dobel sur la Chimie* pendant ses sept années de séjour dans ce pays, 1838, in-8°; et la *Relation du Voyage de Wrangel en Sibérie*. Il préparait la publication de la *Relation de l'Ambassade de Pierre Ivanowitch Potemkin en Espagne et en France pendant les années* 1807 *et* 1808, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'enleva prématurément. Grand amateur de musique et de peinture, le prince E. Gallitzine a fait imprimer, à Rome et à Paris, divers morceaux de sa composition, et il a peint à l'huile plusieurs paysages. GUYOT DE FÈRE.

Ann. de la Soc. de Géographie de Paris; juillet-décembre 1853.

***GALLIUS** (*Quintus*), magistrat romain, vivait vers 65 avant J.-C. Candidat pour la préture en 64 et accusé de brigue par M. Calidius, il fut défendu par Cicéron, dans un discours dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous. Gallius fut sans doute acquitté, puisqu'il obtint la préture urbaine en 63, et présida au jugement de C. Cornelius. On trouve les fragments du discours de Cicéron pour Q. Gallius dans l'édition d'Orelli, vol. IV, p. 2, p. 454.

Cicéron, *Brut.*, 80; *De Petit. Cons.*, 5. — Asconius, *In Cic. in Tog. cand.*, p. 88; *In Cornel.*, p. 62, éd. Orelli. — Valère Maxime, VIII, 10.

GALLIUS (*Marcus*), fils du précédent, fut préteur à une époque incertaine. On le voit figurer dans le parti d'Antoine en 43. On l'identifie avec le sénateur Gallius, qui adopta Tibère et lui fit un legs considérable, bien que celui-ci eût renoncé au nom de son père adoptif.

Cicéron, *Ad Att.*, X, 15; XI, 20; *Philip.*, XIII, 12. — Suétone, *Tib.*, 2.

* **GALLIUS** (*Quintus*), frère du précédent, était préteur urbain en 43. Il fut une des nombreuses victimes des triumvirs. Voici comment Suétone raconte ce fait : « Le préteur étant venu saluer Octave en tenant des tablettes sous sa robe, celui-ci soupçonna qu'il cachait un poignard. Craignant cependant de se tromper, il n'osa pas le faire fouiller sur-le-champ. Il le fit peu d'instants après arracher de son tribunal par des centurions et des soldats, le fit mettre à la question comme un esclave, et, n'en obtenant aucun aveu, commanda de l'égorger, après lui avoir, de ses propres mains, crevé les yeux. Toutefois, il a écrit que Gallius avait voulu le tuer dans une audience; que jeté, en prison par

son ordre et rendu ensuite à la liberté, mais avec défense d'habiter Rome, il avait péri dans un naufrage ou sous le fer de quelques brigands. » Appien, sans doute d'après les *Mémoires* d'Octave, donne un récit tout différent. Suivant lui, Gallius demanda à Octave l'Afrique pour province, à la fin de sa préture. Le triumvir le soupçonna de desseins criminels. En conséquence, Gallius fut privé de sa charge; la populace démolit sa maison, et le sénat le déclara coupable d'un crime capital. Octave, pour toute punition, l'envoya à son frère Marcus, qui se trouvait alors près d'Antoine. Gallius s'embarqua, et jamais depuis on n'entendit parler de lui.

On cite encore un GALLIUS (*Quintius*), légat du proconsul d'Asie, Q. Marcius Philippus, et un des correspondants de Cicéron; et GALLIUS (*Caius*), qui fut surpris en adultère par Sempronius Musca, et périt sous les verges.

Suétone, *Aug.*, 27. — Appien, *Bel. civ.*, III, 95. — Cicéron, *Ad Fam.*, 43 et 44. — Valère Maxime, VI, 1.

***GALLIZZI** ou **GALIZZI** (*Fede*), peintre de l'école milanaise, appelée à tort *Galliza* par la plupart des biographes, née à Trente, vers 1580, florissait en 1616. Elle était fille et élève du miniaturiste Annunzio Gallizzi, dont elle adopta d'abord le genre; mais, entraînée par son génie vers la grande peinture, elle étudia les œuvres des grands maîtres, et fut bientôt en état d'entreprendre de vastes compositions. *Saint Charles portant la croix*, qu'elle peignit pour l'église Saint-Antoine de Milan, et *Le Christ apparaissant à la Madeleine*, qu'elle fit pour le couvent consacré à cette sainte, mais qui figure aujourd'hui au musée de Brera, lui méritèrent une réputation qui ne tarda pas à se répandre hors de la Lombardie, et l'empereur Rodolphe II lui commanda de nombreux tableaux, dont il enrichit ses palais. Fede Gallizzi fut une artiste d'un véritable talent; elle emprunta à tous les maîtres sans en imiter aucun, mais se rapprocha cependant plus de l'école bolonaise que d'aucune autre; on peut lui reprocher seulement une recherche exagérée de l'idéal, qui parfois l'entraîna au delà de la vérité. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — *Catalogue du Musée de Brera*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

GALLO (*Agostino*), agronome et traducteur italien, né à Brescia, en 1499, mort en 1570. On le regarde comme le restaurateur de l'agriculture en Italie. Né dans un pays où la culture rurale, quoique très-imparfaite, était plus avancée que dans le reste de l'Italie, il compléta par l'étude des agronomes anciens les connaissances que lui fournit une longue pratique des travaux des champs. Il popularisa parmi ses contemporains la culture du riz, et fit revivre celle de la luzerne, alors mise en oubli. On a de lui : *Le Vinti Giornate dell' Agricoltura, e de' piaceri della villa*; Venise, 1569, in-4°. Les dix premières *Giornate* avaient déjà paru en 1550. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Brescia, 1775, in-4°. On a encore de Gallo : *Di Lucio Vitruvio Pollione* De Architectura *libri dieci, tradotti in lingua vulgare*; Côme, 1521, in-fol.

Vie de Gallo, en tête des *Vinti Giornate* (édit. de 1775). — Adelung, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

GALLO. *Voy*. GALLUS.

GALLO (Le marquis, puis duc *Marzio* MASTRILLI, duc DE), homme d'État napolitain, né à Palerme, en 1753, mort à Naples, en février 1833. Issu d'une ancienne famille sicilienne, il occupa de bonne heure une position distinguée à la cour de Naples, et fut chargé de diverses missions diplomatiques. Il s'en acquitta avec assez de succès pour qu'en 1795 on parlât de le nommer premier ministre à la place d'Acton. On prétend que Gallo eut la prudence de refuser cette position, alors bien difficile. Il accepta l'ambassade de Vienne. Deux ans plus tard il reçut du gouvernement autrichien la délicate mission d'engager officieusement avec le général Bonaparte les négociations qui devaient aboutir au traité de Campo-Formio. Personne plus que lui ne contribua à cet acte mémorable, et il mérita à la fois l'estime de Bonaparte, qui le regarda comme un habile diplomate, la reconnaissance de l'empereur d'Allemagne, qui lui conféra la Toison d'Or, et celle de son propre souverain, qui le nomma premier ministre. Malgré son habileté et sa prudence, il ne put empêcher la cour de Naples d'entreprendre contre la république française une guerre qui eut pour résultat la fuite des Bourbons. Lors de la restauration de cette famille sur le trône de Naples, Gallo, suspect de modération, ne garda pas le ministère, et dut se contenter de la vice-royauté de Sicile. On le tira de cette espèce d'exil pour l'envoyer, en 1802, ambassadeur à Milan. Il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès du premier consul. Lorsque, au mois de mai 1805, Bonaparte, devenu empereur, érigea l'Italie en royaume, le marquis de Gallo assista à son couronnement. Le 21 septembre de la même année, cet ambassadeur signa à Paris le traité de neutralité entre la France et Naples, traité dont l'une des conditions principales était l'évacuation du royaume de Naples par les troupes françaises. Ce traité fut aussitôt violé que conclu. Le gouvernement napolitain, par une convention signée avec les cours de Vienne et de Londres, s'engagea à recevoir onze mille hommes de troupes alliées dans ses places fortes. Ce manque de foi évident plaçait le marquis de Gallo dans la plus fausse position; il donna sa démission d'ambassadeur, et resta à Paris. Quelques mois après, Joseph Bonaparte remplaçait Ferdinand sur le trône de Naples, et le marquis de Gallo était nommé ministre des affaires étrangères du nouveau souverain. Lorsque, au mois de mai 1808, Joseph alla prendre possession du royaume d'Espagne, Gallo l'accompagna jusqu'à

Bayonne, où il reçut, comme dernier témoignage de satisfaction, le grand-cordon de l'ordre des Deux-Siciles. De Bayonne il se rendit à Paris, pour prendre les ordres du nouveau roi de Naples, Joachim Murat, qui lui laissa le portefeuille des affaires étrangères et un peu plus tard le nomma duc. Gallo garda le ministère jusqu'à la chute de Joachim, en 1815. Il porta alors ses hommages au monarque restauré, qui, sans le mal accueillir, n'accepta pas immédiatement ses services. L'ancien ministre passa quelques années à la campagne, et fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1820. Il n'était pas encore rendu à son poste lorsque éclata la révolution napolitaine qui lui rendit le ministère des affaires étrangères. Il accompagna Ferdinand IV à Laybach, en janvier 1821, eut beaucoup de peine à se faire admettre au congrès, et n'obtint pas même la permission de plaider la cause de son gouvernement. Il repartit pour Naples, et annonça l'intervention autrichienne, qui vint bientôt rétablir le pouvoir absolu. Le duc de Gallo quitta encore une fois le ministère, et rentra dans la retraite, pour n'en plus sortir.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GALLO (*Andrea*), physicien et antiquaire italien, né à Messine, en 1732, mort dans cette ville, en mai 1814. Mettant à profit ses études mathématiques, il construisit un télescope de neuf pieds de longueur, qui lui permit de faire de curieuses études sur les phases de la Lune et sur les éclipses. Plus tard, appelé dans le sein de la nouvelle académie formée par l'archevêque de Messine, il donna une nouvelle direction à ses travaux, et s'occupa surtout de sciences naturelles et d'antiquités.

Le phénomène connu sous le nom de *rema*, qui a lieu dans le phare de Messine, fixa d'abord son attention. Après une série d'observations sur les irrégularités du courant passant par le phare et changeant de direction toutes les six heures, Gallo put relever les causes de ces variations, leurs rapports avec le vent, avec les phases de la Lune, et détermina les écueils et les rochers de ce passage, qu'il compare à un grand tournant dont les flots se heurtent et se combattent. Lors du tremblement de terre qui en 1783 ruina presque entièrement Messine, Gallo tint un journal détaillé des circonstances qui accompagnèrent ce désastre, de la durée des secousses, de l'état de l'atmosphère, etc., et en fit l'objet de travaux considérables.

Gallo a laissé bon nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Lunaris Eclipsis XV kal. junii 1766* : — *Dissertazione sopra un antico calice d'oro presentato all' Academia Fiorentina* ; — *Spiegazione d'un idolo di marmo* ; — *Descrizione storica ed antiquaria dell' antico Teatro di Taormina*. Ces différents traités ont paru dans la collection palermitaine des auteurs siciliens ; — *Lettere sul Terremoto del 1783, con un giornale meteorologico* ; Messine, 1783, in-4°. G. VITALI.

Enciclopedia popolare di Torino.

GALLOCHE (*Louis*), peintre français, né à Paris, en 1670, mort en 1761. Il fut élève de Louis Boullongne. Sous ce maître, il apprit l'art du coloris en imitant la manière des grands peintres vénitiens. Il voyagea ensuite en Italie, et s'attacha à perfectionner sa couleur, mais négligea trop la nature et le dessin. Cependant, les tableaux de Galloche occupent un rang distingué dans l'école française. Gratifié par Louis XV d'un logement au Louvre et d'une pension, Galloche mourut recteur et chancelier de l'Académie de Peinture. Il compta parmi ses élèves l'habile François Lemoine. Ses tableaux les plus remarquables sont, à Paris, dans l'église des Petits-Pères, *Translation des reliques de saint Augustin* : regardée comme le chef-d'œuvre de Galloche ; — *Saint Nicolas de Tolentino*, même église ; — dans la chapelle de La Charité, *Résurrection de Lazare* ; — à Notre-Dame, *Saint Paul partant de Milet pour Jérusalem* ; — *Saint Nicolas, évêque de Mire*, autrefois dans l'église Saint-Louis du Louvre, aujourd'hui démolie ; — *L'Institution des Enfants trouvés*, dans l'ancienne église Saint-Lazare ; — *La Samaritaine* et *Guérison du possédé*, à Saint-Martin-des-Champs ; — *Hercule et Alceste*, tableau de réception de l'auteur pour l'Académie de Peinture, et justement admiré par les connaisseurs.

Mémoires de l'Académie de Peinture. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

GALLOGOS. *Voy.* GALHEGOS

GALLOIS (*Jean*), littérateur français, né à Paris, le 14 juin 1632, mort le 9 avril 1707. Il entra dans les ordres, et joignit à l'étude de la théologie et des belles-lettres celle de la physique et des mathématiques. Il s'acquit une réputation étendue par la rédaction du *Journal des Savants*, qu'il prit après Salo, en 1665 ; cépendant, il finit par négliger ce journal et par l'abandonner entièrement, en 1674, peut-être par suite des haines que suscitaient contre lui ses critiques contre les écrivains ; on l'accusait de réserver trop souvent ses louanges pour la médiocrité. Quoi qu'il en soit, les volumes du *Journal des Savants* qui sont de lui offrent une étonnante variété de matières, toujours traitées savamment. Le ministre Colbert s'attacha intimement Gallois, qui resta près de lui jusqu'à sa mort, après laquelle il fut nommé professeur de langue grecque au Collége de France. En 1673 l'Académie Française l'admit au nombre de ses membres ; il devint secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il mit en ordre les *Mémoires* des années 1692 et 1693. Par ordre de Louis XIV, il fit des remarques sur le projet d'une collection des historiens de France, projet que Du Cange avait dressé par ordre de Colbert. Le P. Lelong a conservé ces remarques dans sa *Bibliothèque des Historiens de France*. Lelong lui attribue

aussi les *Réflexions d'un Académicien sur la Vie de Descartes*, écrite par Baillet ; suivant Nicéron (t. X de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la république des lettres*), elles auraient pour auteur le P. Tellier ; mais il paraît plus certain qu'elles sont du P. Boscher. Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de* 1703, on trouve de Gallois une *Réponse à l'écrit de David Grégory touchant les lignes appelées* robervalliennes, *qui servent à transformer les figures*. GUYOT DE FÈRE.

Moréri, *Dict. histor.* — Sabatier, *Les Trois Siècles de la Littérature.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Le Long, *Bibliothèque hist.*

GALLOIS (*Jean-Antoine* GAUVAIN), homme politique français, né à Paris, vers 1755, mort en 1828. Lié dans sa jeunesse avec Cabanis et Mme Helvétius, il devint un fervent disciple des idées philosophiques d'alors, et se fit connaître par quelques poésies et par la traduction du célèbre ouvrage de Filangieri. Dans les premiers mois de 1791, il fut envoyé avec Gensonné en qualité de commissaire civil dans la Vendée pour constater de quelle nature étaient les troubles qui commençaient à éclater dans cette province. Le 9 octobre suivant, Gallois remit à l'Assemblée législative un rapport dans lequel il déclarait que l'agitation des provinces de l'ouest avait pour principale cause les habitudes religieuses, contrariées par les décrets de l'Assemblée et exploitées habilement par les prêtres non assermentés, quelques nobles ambitieux, et les nombreux agents de l'étranger : la misère n'était pour rien dans les soulèvements. En 1798 Gallois fut chargé de par le Directoire de l'échange des prisonniers en Angleterre; mais il ne réussit pas dans cette mission. En décembre 1799 il fut nommé membre du Tribunat, dont il devint président en mai 1802 et secrétaire le 22 janvier 1804. Chargé en l'an X (1802) de présenter au corps législatif le vœu du Tribunat pour l'adoption du traité d'Amiens, il prononça un discours fort remarquable, par les vues politiques qui y étaient développées. En avril 1804 il appuya, ainsi que la presque totalité de ses collègues, la proposition de Curée pour que Bonaparte fût créé empereur héréditaire. En 1805 il prit plusieurs fois la parole, comme rapporteur d'une commission nommée à la suite d'une communication du gouvernement au sujet des négociations nouées entre la France et l'Angleterre. Après la dissolution du Tribunat, Gallois entra au corps législatif, et fut (22 décembre 1813) l'un des membres de la commission instituée pour prendre connaissance des pièces relatives aux négociations avec les souverains alliés (1), et dont le rapport et le projet d'adresse adopté par le corps législatif déterminèrent l'empereur à proroger cette assemblée. Gallois adhéra à la déchéance de Napoléon, dans la séance du 3 avril suivant, et le 7 il signa la lettre d'adhésion à l'acte constitutionnel présenté par le sénat et le gouvernement provisoire. Le 6 août, il attaqua le projet de loi présenté par l'abbé de Montesquiou contre la presse, et s'écria « qu'il ne convenait qu'aux gouvernements despotiques de la craindre et de la comprimer ». En novembre il combattit également la loi sur les douanes. Le retour de Napoléon éloigna Gallois des affaires publiques, auxquelles il ne voulut plus prendre part. Sous Louis XVIII il fut nommé, en 1818, conseiller-maître à la cour des comptes. Il était depuis 1796 correspondant de l'Institut. On a de lui : *Le Retour de l'Age d'Or, ou le règne de Louis XVI*, poëme; 1774, in-12; — *La Science de la Législation*, traduite de l'italien de Gaetano Filangieri; Paris, 1786, 1791 ; et revue et corrigée, an VII (1799), 7 vol. in-8°; — *Discours prononcé sur le Traité de Paix d'Amiens;* Paris, floréal an XII, Imp. nationale, in-8° ; — Quelques *Poésies* fugitives. Il a fourni des notes avec Dupont de Nemours et Condorcet à l'*Examen du Gouvernement d'Angleterre, comparé aux constitutions des États-Unis*, trad. par Fabre de l'Anglais Robert-A. Livingston; Londres et Paris, 1789, in-8°. Enfin, Gallois aida Condorcet dans sa *Bibliothèque de l'Homme public*, et collabora depuis 1788 jusqu'à 1804 à dans plusieurs journaux modérés.

(1) Les autres membres de cette commission étaient Flaugergues, Lainé, Renouard et Maine de Biran (*voy.* ces noms).

Biographie moderne, édit. de 1806.— Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Quérard, *La France littéraire*, t. III, p. 122, 248 ; t. V, p. 326. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine.* — Le *Moniteur universel*, an 1791, nos 209, 316 ; an 1792, n° 31 ; an VI, n° 170 ; an VIII, n° 386 ; an IX, n° 244 ; an X, n° 972, 998 ; an XII, p. 491, 1020 ; an XIII, p. 520 ; ann. 1806, p. 12, 249 ; ann. 1818, p. 1137 ; ann. 1814, p. 881. — Thiers, *Histoire de la Révolution française.*

GALLOIS (*Charles-André-Gustave-Léonard*), publiciste et historien français, né à Monaco, de parents français, le 30 novembre 1789, mort le 27 décembre 1851. Après avoir fini ses études, il fit plusieurs voyages en Europe, et entra dans le commerce. En 1810 il devint secrétaire particulier de Chassepot de Chaplaine, préfet des Alpes-Maritimes, et depuis de l'Ariége. En 1813 il entra dans la garde nationale mobile, avec le grade de lieutenant payeur, et pendant les Cent Jours il passa capitaine d'habillement dans le 2e bataillon des chasseurs des Pyrénées. En 1816 il fut arrêté à Toulouse par les verdets, put s'échapper de leurs mains, et se retira dans sa ville natale ; il y fonda, avec Simoneau, un journal, qui eut beaucoup de succès, mais dont les opinions démocratiques forcèrent le roi de Sardaigne, Charles-Félix, à en exiger la suppression. En 1818 Léonard Gallois vint à Paris, et après avoir dirigé *L'Aristarque* et le *Bulletin des Chambres et des Tribunaux*, il entra dans la rédaction du *Constitutionnel*, qui représentait alors l'opinion libérale en France. Vers cette époque, Gallois publia plusieurs bro-

chures politiques, qui furent lues avec grand empressement, mais qui valurent à leur auteur une condamnation à trois mois de prison. Cette punition n'empêcha pas Gallois de persévérer dans ses opinions démocratiques jusqu'à sa mort, arrivée à la suite d'une longue maladie. Il ne fut pas seulement un publiciste sincère et énergique, il fut aussi écrivain laborieux, et composa de nombreux ouvrages historiques, dans lesquels on peut puiser d'utiles documents. Ses principaux ouvrages sont : *Cinq Jours de l'Histoire de Naples*, trad. de l'italien du général Coletta; Paris, 1820, in-8°; — *Éloge funèbre de Napoléon*, prononcé sur sa tombe, le 9 mai 1821, par le grand-maréchal Bertrand; Paris, 1821, in-8°; réimprimé plusieurs fois; — *Histoire des Six dernières Années de la Vie de Joachim Murat*, trad. de l'italien du général Coletta; Paris, 1821, in-12; — *Histoire du Singe de Napoléon;* Paris, 1821, 1822, in-8°; — *Les Pétards et cætera, par celui qui va écouter aux portes;* Paris, 1821, in-8° : cette brochure fut saisie; l'auteur ne fut pas mis en jugement, parce qu'il consentit à la destruction définitive de tous les exemplaires; — *Les Grandes Marionnettes;* Paris, sans date, in-8°; — *Le Citateur dramatique, ou choix de maximes, sentences, axiomes, apophthegmes et proverbes en vers, tirés du répertoire de Théâtre-Français;* Paris, 1822, 1823, 1825 et 1827, in-8°; 1819, in-18; — *Le Parapluie patrimonial;* Paris, 1822, in-8°, dans lequel l'auteur avertissait le roi que du jour où il sortirait de la charte la charte ne l'abriterait plus. Cet écrit fut dénoncé à la cour royale, qui, par arrêt du 11 novembre 1822, condamna l'auteur à trois mois d'emprisonnement et à 500 fr. d'amende pour délit d'offenses envers l'un des membres de la famille royale; — *Qu'en dis-tu, citoyen?...* Paris, 1822; réimprimé plusieurs fois; — *Six Mois en Espagne, lettres de M. Pecchio à Lady J. O.* augmentées de notes de Corradi, etc., trad. de l'italien; Paris, 1822, in-8°; — *Promenade à Sainte-Pélagie, ou petit manuel à l'usage du journaliste, des hommes de lettres, de tous ceux qui ont des dettes*, etc.; Paris, 1823, in-8°; — *Sur la catastrophe de l'ex-roi de Naples Joachim Murat*, trad. de l'italien des mémoires du général Coletta; Paris, 1823, in-8°; — *Vérité au Roi, quand même!...* Paris, 1824, in-8°; — *Almanach des Électeurs de Paris et des départements;* Paris, 1824, in-18; — *Biographie des Contemporains par Napoléon;* Paris, 1824, in-8° : Léonard Gallois a réuni sous ce titre les divers jugements prononcés par Napoléon sur ses contemporains; il a ajouté en tête de chaque jugement une courte notice biographique sur chaque personnage dont il est fait mention; — *Histoire abrégée de Paris* (avec E. de Monglave); Paris, 1824, 2 vol. in-18; — *Le Suicide;* Paris, 1824, in-12; — *Histoire de Napoléon d'après lui-même;* Paris, 1825, 1827, 1828, in-8°, avec deux portraits; traduit en espagnol, par J. Valarino, sous le titre de *Historia de Napoléon, segun el mismo;* Paris, 1825, 3 vol. in-18°; — *Biographie de tous les Ministres depuis la constitution de* 1791 *jusqu'à nos jours;* Paris, 1825, in-8°, avec frontispice; réimprimée sous le titre de *Dictionnaire historique de tous les Ministres depuis la Révolution*; Paris, 1827 in-8°; — *Le Carbonaro*, nouvelle historique, recueillie par un voyageur; Paris, 1825, 2 vol. in-12; — *La Caravane dramatique, ou les virtuoses aventuriers;* Paris, 1827, 3 vol. in-12; — *Couronne poétique offerte à l'auteur de l'*Épître à Zelmire; Paris, 1827, in-8°; — *Louise, ou l'élève du Conservatoire;* Paris, 1827, in-8°; — *Histoire abrégée de l'Inquisition d'Espagne*, trad. de l'espagnol de Llorente; Paris, 1828. La quatrième édition est augmentée d'une *Notice sur la vie et les écrits de Llorente*, et d'une *lettre* de Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, adressée à don Ramon-José de Circa, grand-inquisiteur général de l'Espagne; Paris, 1828, in-18; 1829, in-8°, avec planches; — *Histoire de Joachim Murat, sa fin tragique et déplorable;* Paris, 1828 et 1844, in-8°; — *Trois Actes d'un grand Drame*, scènes historiques; Paris, 1828, in-8°. Ces trois actes sont : *Le Dix-Huit Brumaire, l'Abdication de Fontainebleau* et *le Vingt Mars;* — *Histoire abrégée de l'Économie en Italie, par le comte Pecchio*, traduit de l'italien; 1829, in-8°; — *Histoire de France* d'Anquetil, continuée depuis la seconde assemblée des notables, 6 novembre 1788, jusqu'au sacre de Charles X; Paris, 1829, 9 vol. in-8°, et 1837, avec 3 vol. de continuation; — *Le Citateur des Fabulistes français, ou petit dictionnaire des maximes, sentences, axiomes et proverbes en vers*, extraits de nos meilleurs fabulistes, etc.; Paris, 1829, in-8°; — *La dernière Semaine de Juillet* 1830, *ou relation exacte de tout ce qui s'est passé sur le boulevard Saint-Antoine, la place Royale, la place de la Bastille et la rue Saint-Antoine, pendant les glorieuses journées des* 26, 27, 28, 29, 30 et 31 *de ce mois, écrite jour par jour, heure par heure;* Paris, 1830, in-8° : mémento précieux pour l'histoire de nos jours; — *Histoire pittoresque de la Révolution française, mise à la portée de tout le monde;* Paris, 1830, 4 vol. in-8°; — *Observations rassurantes sur les opinions politiques des habitants du midi de la France;* Paris, 1831, in-8°; — *Histoire de la Convention nationale d'après elle-même, précédée d'un Tableau de la France monarchique avant la Révolution et d'un Précis de notre histoire nationale pendant la session de l'Assemblée constituante et celle de l'Assemblée législative;* Paris, 1834 et 1835, 8 vol. in-8°; — *Histoire des Élections de* 1827 *et de* 1830, dédiée aux électeurs de 1842; Paris, 1842, in-8°; — *Histoire des Journaux*

et des Journalistes de la Révolution française (1789 à 1796), précédée d'une *Introduction générale;* Paris, 1845, 1846, 2 vol. in-8°, avec 27 portraits; — *Histoire des Jacobins*, dont trois volumes ont été publiés en feuilleton dans la *Réforme* de 1847 à 1849; — *Histoire de la Révolution* de 1848; 1848-1852, 5 vol. in-8°. — Léonard Gallois a dirigé la publication de la réimpression de l'ancien *Moniteur* depuis la réunion des états généraux jusqu'au consulat (mai 1789 à novembre 1799), et il a rédigé les notes explicatives qui accompagnent les premiers volumes de la *Constituante* et de la *Convention* dans cette réimpression; A. Jadin.

Documents particuliers. — Barbier, *Examen critique des documents historiques les plus répandus.*

*GALLOIS (*Léonard-Joseph-Urbain-Napoléon*), journaliste et écrivain français, fils du précédent, né à Foix, le 29 avril 1815. Il travailla au *Réformateur* en 1834, puis au *Journal du Peuple* et à *La Réforme*, fut rédacteur du *Courrier de la Sarthe*, puis du *Bonhomme Manceau*, de 1845 à 1849; il fit ensuite une correspondance politique, et rédigeait *Le Démocrate vendéen* depuis 1850 lorsque ce journal fut supprimé après le 2 décembre 1851. Collaborateur du *Dictionnaire de la Conversation*, auteur de quelques pièces de théâtre, il a publié : *Petit Dictionnaire de nos grandes Girouettes* (sans nom d'auteur); Paris, 1842, in-18: — *Les Corsaires français sous la République;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Almanach du Bonhomme Manceau;* Le Mans, 1849; — *Vie politique de Ledru-Rollin;* Paris, 1849, in-18, 2 éditions; — *Théâtres et Artistes dramatiques de Paris*, donnant l'histoire de chaque théâtre et la biographie de son personnel artistique; Paris, 1854-1856, in-4°, avec portraits. L. Louvet.

Renseignements particuliers.

*GALLOIS (*Étienne*), historien français, né à Vitry-le-Français, le 6 juillet 1809. Il est depuis plusieurs années bibliothécaire du palais du Luxembourg. On a de lui : *Le Théâtre des Grecs, à l'usage des colléges et des gens du monde*, avec une *introduction*; Paris, 1840, in-12; — *Les Ducs de Champagne* et *La Champagne et les derniers Carlovingiens, mémoires pour servir à l'introduction à l'Histoire de la Champagne;* Paris, 1843, in-8°. On y trouve coordonnés tous les documents épars dans les anciennes chroniques; — *Lettres inédites des Feuquières*, tirées des papiers de famille de Mme la duchesse Decazes; Paris, 1845, 5 vol. in-8°; cette correspondance, complément des négociations de Manassès de Feuquières (3 vol. in-12) et des *Mémoires militaires d'Antoine de Feuquières* (4 vol. in-12), jette beaucoup de jour sur l'histoire militaire et politique du dix-septième siècle; — *Expédition de Siam sous Louis XIV;* publiée dans le *Moniteur universel* de 1853. Cette étude littéraire présente sous son véritable jour, et à l'aide de documents inédits, l'importance réelle de cet épisode de l'histoire du grand roi; — *Lettres de Duquesne et de d'Estrées*, publiées dans le *Recueil de la Société de l'Histoire de France*, à la suite des *Mémoires de Vilettes;* documents précieux pour l'histoire de la marine française. Sicard.

Renseignements particuliers. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine.*

GALLOIS. *Voy.* Legallois.

GALLONI (*Antonio*), hagiographe et prêtre de l'oratoire romain, né à Rome, vers le milieu du seizième siècle, mort en 1605. « S'étant appliqué, dit Dupin, en lisant les Actes des Martyrs, à la recherche des différents supplices qu'on leur faisait souffrir et des instruments dont on se servait pour les tourmenter, il publia sur ce sujet un livre en italien, en 1591, in-4°, avec des figures dessinées par Jean Guerra, de Modène, peintre de Sixte V, et gravées sur cuivre par Tempesta, de Florence. » Il traduisit son ouvrage en latin, sous le titre : *De SS. Martyrum Cruciatibus*, le dédia au pape Clément VIII, et le fit imprimer en 1594, in-4°, avec des tailles-douces en bois. Il a été depuis imprimé à Cologne, 1612, in-8°; à Paris, en 1659, in-8°, par les soins de Trischet-Dufresne, avec les figures de Tempesta, et à Anvers, en 1668. Ce traité est l'œuvre d'une profonde et judicieuse érudition, et s'appuie sur les plus sûres autorités profanes et ecclésiastiques. On y a joint une dissertation de Jérôme Maggi d'Anghieri sur le supplice de l'*Equuleus*, et un abrégé des trois livres de Juste Lipse sur le supplice de la croix. — Galloni est encore auteur d'une histoire des vierges romaines, des vies de quelques martyrs et de quelques saints, et entre autres de celle de saint Philippe de Neri, fondateur de l'Oratoire. Ce dernier ouvrage est remarquable par son caractère d'authenticité. Chaque fait extraordinaire qu'on y rapporte est accompagné de preuves juridiques. Mais l'œuvre qui donna le plus de retentissement au nom de Galloni fut son traité sur le monachisme et saint Grégoire le Grand. Il le composa contre Constantin Gaétan et d'autres bénédictins du mont Cassin, qui prétendaient que saint Grégoire avait appartenu à leur ordre, et en faveur de Baronius, qui soutenait l'opinion contraire dans ses Annales. La dispute fut très-vive, et tint en émoi la plupart des savants du temps. Mabillon y prit part. Le traité de Galloni fut dédié à Clément VIII, et suivi d'un second écrit sur le même sujet. Dans ces traités il ménage fort peu les bénédictins, et leur conteste même les priviléges dont jouissait l'abbaye du mont Cassin. Voici la liste des divers ouvrages de Galloni : *Istoria delle SS. Virgini Romane, con varie annotazioni et con altre vite brevi de loro santi parenti et de santi Papio et Mauro, soldati romani*; Rome, 1591, in-4°; — *Vita B. Phil. Nerei, in an. digesta*; Mayence, 1602,

in-8°; — *Istoria della Vita e martirio de' gloriosi santi Flavia Domitilla, Nereo ed Achilleo ed altri*; Rome, 1597, in-4°; — *Apologeticus Liber pro assertis in annalibus Baronianis de monachato sancti Gregorii papæ.....*; Rome, 1604, in-4°. Mandosio cite encore de Galloni les deux ouvrages suivants, restés manuscrits : *Variorum Vitæ Sanctorum*, plusieurs tomes; — *De Cultu qui præstari potest sanctis nondum canonizatis*. E. J. MANAUD.

P. Mandosio, *Biblioth. Romana.* — L. Jacob, *Biblioth. Pontificia.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — Le Mire, *Bibl. eccl.*, *Auctarium.* — Moréri, *Dict. hist.*

* **GALLONIUS**, crieur public, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Ses richesses et sa gourmandise étaient célèbres, et donnèrent lieu au proverbe : « Vivre comme Gallonius ». On le croit contemporain du jeune Scipion. Lucile le tourna en ridicule, et Horace parle de lui dans une de ses satires.

Cicéron, *Pro Quinto*, 30; *De Fin.*, II, 28. — Horace, *Sat.*, II, 2, 46. — Pline, *Hist. nat.*, IX, 17. — Macrobe, *Sat.*, II, 12.

GALLOWAY. *Voy.* RUVIGNY.

GALLUCCI (*Jean-Paul*), astronome italien, né à Salo, près de Brescia, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne sait rien de lui, sinon qu'il fut l'un des premiers membres de l'académie fondée à Venise en 1593. Ses ouvrages montrent qu'à des connaissances astronomiques assez étendues il joignait une grande crédulité dans l'astrologie. On a de lui : *De Fabrica et Usu Hemisphærii uranici Tractatus*; 1569, in-fol.; — *De Themate erigendo, parte fortunæ, divisione zodiaci, dignitatibus planetarum et temporibus ad medicandum accommodatis*; Venise, 1584; avec un ouvrage de Jean Hasfurt sur le même sujet; — *Theatrum Mundi et temporis, ubi astrologiæ principia cernuntur ad medicinam accommodata, geographica ad navigationem; singulæ stellæ cum suis imaginibus; Kalendarium gregorianum*; Venise, 1589, in-4°. Suivant Lalande, cette édition a été reproduite avec un simple changement de frontispice, sous le titre de : *Cœlestium Corporum Explicatio, per instrumenta et figuras*; Venise, 1603, in-4°; — *Della Fabrica et Uso del nuovo Horologio universale ad ogni latitudine*; Venise, 1590, in-4°; — *Speculum Uranicum*; Venise, 1593, in-fol.; — *De Fabrica et Usu novi Horologii solaris, lunaris, sideralis in parva pyxide*; Venise, 1595, in-4°, traduction de l'ouvrage italien cité plus haut; — *Modus fabricandi horaria mobilia, permanentia cum acu magnetica*; Venise, 1596, in-fol.; — *Della Fabrica et Uso di diversi Stromenti di Astronomia e Cosmografia, ove si vede la somma della teorica e prattica di queste scienze*; Venise, 1597, in-4°. Gallucci a aussi traduit en italien la *Margarita philosophica* de Grégoire Reisch et divers autres ouvrages.

Weidler, *Historia Astronomiæ.* — Lalande, *Bibliographie astronomique.*

GALLUCCIO (*Angelo*), littérateur italien, né à Macerata, en 1593, mort à Rome, en 1674. Il s'engagea de fort bonne heure dans la Société de Jésus (1606), et se fit estimer par son éloquence et ses talents littéraires. Il professa la rhétorique au Collége romain durant vingt-quatre ans, et y fut longtemps préfet des humanités. Ses ouvrages sont ceux-ci : *Oratio in funere Scipionis Cobellutii, cardinalis tituli sanctæ Susannæ*; Rome, 1626, in-4°; — *Oratio de sancta Rosalia*; Rome, 1629, in-fol.; — *Oratio de passione Domini*; Rome, 1630 et 1631, prononcée devant Urbain VIII; — *De Bello Belgico ab a. 1593 usque ad inducias pactas a. 1609*, Rome, 1671, 2 vol. in-fol.; Sulzbach, 1677, 2 vol in-4°. E. J. MANAUD.

Sotwell, *Biblioth. Soc. Jesu.* — L. Allatius, *Apes urbanæ.* — Le Mire, *Biblioth. ecclés.*, XVIIe siècle. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Aloïs de Backer, *Biblioth. des Écr. de la Société de Jésus.*

GALLUPPI (*Pasquale*), philosophe italien, né à Tropea (Calabre ultérieure), le 2 avril 1770, mort à Naples, en novembre 1846. Il reçut une excellente éducation, d'abord à Tropea, par les soins du professeur Joseph-Antoine Ruffa, et ensuite à l'université de Naples, où plus tard il professa la philosophie. Il s'attacha à combattre par ses écrits les doctrines philosophiques du dix-huitième siècle. Il s'efforça de rétablir la philosophie italienne sur ses anciennes bases; et, considérant l'homme, dans sa double essence spirituelle et matérielle, comme composé d'un corps et d'une âme, il s'appuya surtout sur la philosophie des saints Pères. Son premier ouvrage, qui date de 1807, est destiné à établir sa méthode philosophique : c'est une brochure *Sur l'Analyse et la synthèse*. Peu après il publia un *Essai sur la Connaissance, c'est-à-dire sur l'analyse distincte de la pensée humaine*. Cet ouvrage se compose de quatre livres, sous les titres suivants : *De la Connaissance*; *De l'Analyse des Facultés de l'esprit humain*; *De l'Analyse des Idées*; *Des Raisons légitimes de nos Jugements et de nos erreurs*.—La publication des *Elementi di Filosofia*, Messine, 1832, suivit de près cet ouvrage. Galuppi y traite successivement de la logique pure, de la psychologie, de la logique mixte et de la morale. Les *Éléments de Philosophie* eurent plusieurs éditions; nous citerons celles de Milan, 1832 et 1840; de Naples, 1842; d'Ancône, même année; de Bologne, 1837 et 1838; de Florence, 1835, 1837, 1843 (4 vol.). — En 1827 Galuppi publia douze *Lettres philosophiques* (*Lettere filosofiche sulle Vicende della Filosofia, relativamente a i principj; delle conoscenze umane, da Cartesio infino a Kant*). La 2e édition de cet ouvrage a paru à Naples, en 1838; il a été traduit en français par Peisse, en 1847; — *Filosofia della Volontà*; Naples, 1835-1842, et Milan, 1845; —

Considerazioni filosofiche sull' Idealismo trascendentale e sul Razionalismo assoluto; Naples, 1841; Milan, 1846; — *Lezioni di Logica e di Metafisica*, 5 vol.; Naples, 1842; — *Storia della Filosofia*; Naples, 1842; — *Elementi di Teologia naturale*; 4 vol., Naples, 1844. C. VITALI.

Annali di Statistica del Regno delle Due-Sicilie, liv. 78. — *Conversations-Lexicon*, etc.

GALLURA (*Giovanni*), chef guelfe, mort à San-Miniato, en mai 1275. Il appartenait à la branche des Visconti qui, pour éviter la suprématie que les Gherardesca et les Donoratici exerçaient dans Pise, étaient restés dans leurs souverainetés (judicatures) de Sardaigne. Dans le but d'amener une fusion entre les deux partis, il épousa la sœur du comte Ugolino della Gherardesca, et vint habiter Pise; mais il y conserva les mœurs et les habitudes d'un chef d'une tribu demi-barbare de Sardaigne. Il y amena une nombreuse suite de soldats et de clients, qui inquiétèrent les Pisans. Ceux-ci interdirent à ces dangereux hôtes le séjour de leur ville. Gallura les réunit à Calci : il augmenta ainsi les préventions populaires, et le 24 juin 1274 il fut exilé avec ses principaux compagnons. Il se rendit aussitôt à Florence, et se prétendant persécuté par le parti gibelin, il s'allia avec les guelfes toscans. Réunissant ses satellites aux milices de Florence et de Lucques, il s'empara, en octobre 1274, du château de Montopoli. A. DE L.

Guido de Corvaria, *Fragm. Hist. Pisanæ*, t. XXIV, p. 682. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. III, p. 429-431.

* **GALLUS** (*Quintus ogulnius*), fut consul en 269 avant J.-C., avec C. Fabius Pictor. Il fit la guerre aux Picentins. Les premières monnaies d'argent frappées à Rome le furent sous son consulat. En 257 Gallus fut nommé dictateur, pour diriger les féries latines.

Eutrope, II, 16. — Tite-Live, *Epit.*, 15. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 13.

GALLUS (*C. Sulpicius*), homme d'État et astronome romain, vivait dans le second siècle avant J.-C. En 170, il fut choisi pour patron des Espagnols qui avaient à se plaindre des concussions des généraux romains en Espagne. Préteur vers la fin de 169, lors de la grande levée pour la guerre de Macédoine, il protégea les plébéiens contre la sévérité des consuls. En 168 il servit comme tribun des soldats dans l'armée de son ami L. Paul Émile. Un jour, avec la permission de ce général, il rassembla les troupes, et leur annonça que telle nuit, à telle heure, une éclipse de lune aurait lieu. Il les exhorta à ne pas s'alarmer de ce phénomène et à ne pas le regarder comme un funeste prodige. Tout se réalisa comme il l'avait prédit, et les soldats admirèrent sa profonde sagesse. L'année suivante, il commanda par intérim l'armée romaine en l'absence de Paul Émile. Peu après il retourna à Rome, et fut élu consul pour l'année 166. Pendant son consulat il fit heureusement la guerre aux Liguriens, et il obtint le triomphe. Sulpicius Gallus semble avoir été un des hommes les plus remarquables de son temps. Cicéron, en plusieurs endroits, parle de lui avec les plus grands éloges. Il possédait le grec mieux qu'aucun de ses contemporains; et il était distingué comme orateur. Ses connaissances astronomiques, souvent mentionnées dans Cicéron, sont attestées par la perspicacité avec laquelle il prédit l'éclipse de lune.

Tite-Live, XLIII, 2, 13, 16, 17; XLIV, 37; XLV, 27, 44; *Epit.*, 46. — Pline, *Hist. nat.*, 11, 12. — J. Obsequens, 71. — *Didas*, de Térence, *Andria*. — Cicéron, *Brut.*, 20, 23; *De Republica*, I, 14, 15; *De Senect.*, 14; *De Amic.*, 27; *De Offic.*, I, 6.

* **GALLUS** (*Caninius-Lucius*), homme d'État romain, mort en 44 avant J.-C. En 59 il accusa C. Antonius de concussion, et peu après il épousa sa fille. Tribun en 56, il se montra le partisan de Pompée, et proposa de confier à ce général le soin de rétablir pacifiquement Ptolémée Aulète sur le trône. Les actes de son tribunat lui attirèrent une accusation. Il eut, à la requête de Pompée, Cicéron pour défenseur. Le même orateur en se rendant en Cilicie rencontra à Athènes Gallus, alors probablement consul en Achaïe. Pendant la guerre civile entre César et Pompée, Caninius Gallus resta neutre. De son amitié avec Cicéron et M. Terentius Varron, on peut induire qu'il était homme de talent et de savoir.

Son fils, L. CANINIUS GALLUS, fut consul avec Agrippa en 37 avant J.-C. Il est représenté sur une médaille de l'an 18 avant J.-C. avec le titre de *triumvir monetalis*.

Cicéron, *Ad Fratrem*, II, 2, 6; *Ad Fam.*, I, 2, 4, 7, 11, 8; VII, 1; IX, 2, 3, 6; *Ad Att.*, XV, 13; XVI, 14. — Valère Maxime, IV, 2. — Dion Cassius, XXXIX, 16. — Plutarque, *Pomp.*, 49. — *Fasti*. — Borghesi, dans le *Giornale Arcadico*, vol. XXVI, p. 66.

* **GALLUS** (*Fadius*), fut questeur de Cicéron pendant le consulat de celui-ci, en 63 avant J.-C. Tribun en 57, il fut un des magistrats qui travaillèrent au rappel de Cicéron, et paraît lui-même à une époque postérieure avoir vécu dans l'exil. Cicéron, dans une lettre qui existe encore, le console de son infortune.

Cicéron, *Ad Quint. fratrem*, I, 4; *Ad Attic.*, III, 23; *Post Red. in Senat.*, 8; *Ad Famil.*, V, 18; VII, 27.

GALLUS (*Ælius*), jurisconsulte romain, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut contemporain de Cicéron et de Varron, et, au rapport de Macrobe, il compta parmi les jurisconsultes renommés. Selon un publiciste allemand, Lachmann, Ælius Gallus serait le même que l'Ælius Gallus qui gouverna l'Égypte sous Auguste; mais ce personnage n'était pas jurisconsulte, et Varron parle positivement d'un Gallus appartenant à cette profession. On lui doit un traité *De Verborum quæ ad Jus civile pertinent Significatione*. Une altération de mots a fait attribuer cet ouvrage à un Cœlius ou Cœcilius Gallus. Il est vrai que ni Pompo-

nius ni l'*Index florentin* ne mentionnent Gallus; cependant, on trouve un extrait de ce livre dans le *Digeste* (50 tit., 16), et il a été cité par Gaïus et Paul; seulement, ils appellent l'auteur *Gallus*, sans autre désignation. Un fragment d'Ælius Gallus se trouve dans Aulu-Gelle, et Festus cite de lui, en maints endroits, de nombreux passages. Ces extraits réunis ont été recueillis par Dirksen. V. R.

Digeste, 50, 22. — Macrobe, *Sat.*, VI, 8. — Servius, *Ad Virgil. Georg.* — Priscien, *Ars Gramm.*, ed. Putsch. — Dirksen, *Bruchstücke*. — Lachmann, dans le *Zeitschrift* de Savigny.

* GALLUS (*L. Plotius*), rhéteur latin, né dans la Gaule cisalpine, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Le premier il enseigna à Rome la rhétorique en latin, vers 88. « Je me rappelle, dit Cicéron, que dans notre enfance le premier qui enseigna en latin fut un certain L. Plotius. On courait à ses leçons, et les plus studieux allaient s'exercer chez lui. Je gémissais de ne pouvoir les suivre; mais j'étais retenu par l'autorité des plus savants hommes, qui regardaient les exercices grecs comme meilleurs pour former l'esprit. » Gallus composait aussi des discours judiciaires pour d'autres personnes. Il rédigea l'accusation d'Atratinus contre M. Cœlius Rufus. Quintilien cite de lui un ouvrage, aujourd'hui perdu, intitulé *De Gestu*.

Suétone, *De Claris Rhet.*, 2. — Saint Jérôme, *In Euseb. Chron.*, Ol. 173, 1. — Quintilien, II, 4. — Sénèque, *Controv.*, II. — Cicéron, *Fragm.*, p. 461; *Schol. Bob. Ad Cic. Pr. Archia*, p. 357, edit. Orelli; — Varron, *De Ling. Lat.*, VIII, 36.

* GALLUS (*Marcus-Fadius*), philosophe romain, vivait vers 50 avant J.-C. Ami intime de Cicéron et d'Atticus, il semble avoir possédé des connaissances fort étendues et un caractère aimable. Beaucoup de lettres de Cicéron lui sont adressées. On croit que pendant la guerre civile il se rangea du côté de César, et lui servit de lieutenant en Espagne, en 49. Comme philosophe il adopta les opinions d'Épicure. Il écrivit cependant un éloge, aujourd'hui perdu, de M. Porcius Caton d'Utique.

Cicéron, *Ad Famil.* II, 14; VII, 23-27; IX, 25; XIII, 59; XV, 14; *Ad Att.*, VII, 3; VIII, 3, 12; XIII, 49.

GALLUS (*Caius* (1) *Cornelius*), poëte et général romain, né en 66 (2) avant J. C., à Forum Julii (3) (*Fréjus*), dans la Gaule, mort en 26. Il était de basse extraction, et descendait probablement d'un affranchi de Sylla ou de Cinna. L'histoire garde le silence sur ses premières années; on suppose que, venu de bonne heure en Italie, il eut pour maître l'épicurien Syron et pour condisciples Varius et Virgile. Dès l'âge de vingt ans, il se distingua comme poëte, et commença par traduire quelques ouvrages d'Euphorion. Lorsque Octave, après le meurtre de César, arriva en Italie, Gallus, s'attachant un des premiers à sa fortune, devint son ami et son confident. Il fut en 41 un des triumvirs chargés par Octave de distribuer aux vétérans les territoires confisqués dans le nord de l'Italie. Il rendit en cette qualité des services signalés aux habitants de Mantoue et à Virgile, qui lui en témoigna la plus vive reconnaissance. Pendant les dix années suivantes, Gallus, sans posséder aucune dignité, vécut dans l'intimité d'Octave, et jouit d'un crédit qui lui permit de protéger les lettres. Lui-même se plaça au premier rang des poëtes de son temps. On sait quel magnifique éloge Virgile lui a décerné dans sa sixième églogue; on sait aussi que la dixième églogue du même poëte est consacrée tout entière aux amours de Gallus. Le confident d'Octave avait mis à profit la paix du monde pour célébrer dans des élégies imitées du grec une Lycoris qui, si l'on en croit le commentateur Servius, était cette Cythéris aimée de Marc Antoine et immortalisée par une *philippique* de Cicéron. On n'a pas de motif pour rejeter le témoignage de Servius, mais on chercherait bien vainement dans l'ingénieuse et invraisemblable fiction de Virgile des faits réels et pouvant servir à la biographie de Gallus; à peine y trouve-t-on quelques vagues indications sur ses travaux littéraires.

Gallus accompagna Octave à la bataille d'Actium, en 31, et commanda un corps de troupes. Après la bataille, Octave, forcé d'aller de Samos en Italie, pour réprimer une insurrection de ses soldats, lui confia le soin de poursuivre Antoine en Égypte. Gallus se dirigea d'abord sur la Cyrénaïque, et amena, par une habile négociation, Pinarius Scarpus, un des lieutenants d'Antoine, à se rendre avec quatre légions placées sous ses ordres. Il prit ensuite possession de l'île de Pharos, et attaqua Parætonium, place maritime qui couvrait l'Égypte. Il enleva rapidement cette ville, qui contenait les trésors d'Antoine. A cette nouvelle le triumvir accourut en toute hâte, espérant reprendre Parétomium de gré ou de force. Mais Gallus repoussa les propositions du triumvir, détruisit une partie de sa flotte, et le força à la retraite. Quelques mois plus tard, on voit Gallus aller porter à Cléopâtre de la part d'Octave des paroles rassurantes, qui devaient engager cette princesse à vivre. Octave, devenu maître de l'Égypte et craignant de mettre à la tête de cette puissante province un sénateur qui aurait pu être tenté de s'y déclarer indépendant, la confia à Gallus, que son humble naissance, sa médiocre position politique, aussi bien que son amitié pour le prince devaient éloigner de toute pensée d'usurpation.

L'aimable poëte, devenu préfet de l'Égypte, se montra administrateur ferme et vigoureux. Il réprima une révolte de la Thébaïde où le peuple

(1) Eutrope (VII, 10) l'appelle par erreur *Cneius*.

(2) Selon saint Jérôme, dans Eusèbe, il mourut à l'âge de quarante ans (ou quarante-trois, selon quelques manuscrits), et on sait par Dion Cassius qu'il mourut en 26 avant J.-C.; il était donc né en 66 ou 69.

(3) Le mot de *Forum Julii* pouvant désigner également *Fréjus* et cette partie de l'Istrie appelée aujourd'hui *Frioul*, quelques biographes font naître Gallus dans ce dernier pays.

s'était soulevé contre des impôts trop lourds. Il fit réparer plusieurs canaux du Nil, qui s'étaient comblés, en ajouta de nouveaux, et rendit ainsi à l'Égypte son ancienne fertilité. Il étendit le commerce, protégea les arts, et inventa, si l'on en croit Isidore de Séville, une sorte de papier, que l'on désigna sous le nom de *papier cornélien*. Il gouvernait l'Égypte depuis quatre ans lorsqu'il fut brusquement disgracié. La cause de sa chute n'est pas connue; ses contemporains mêmes l'ignorèrent. Il paraît que son élévation l'avait rendu orgueilleux. Il se fit élever de nombreuses statues, et graver son nom sur les pyramides; il n'hésita pas d'accueillir et d'admettre dans son intimité le grammairien Quintus Cæcilius, qui avait gravement offensé M. Agrippa. Enfin, d'après Dion Cassius il tint contre Auguste les discours les plus outrageants. Ces coupables imprudences ne pouvaient passer inaperçues; un de ses anciens amis, avec lequel il s'était brouillé, Valerius Largus, les dénonça publiquement. Auguste révoqua Gallus, et lui interdit l'entrée du palais, ainsi que le séjour des provinces impériales. Aussitôt les accusations s'élevèrent de tous côtés contre le gouverneur disgracié, et le sénat reçut de l'empereur l'ordre de procéder à une enquête sur la conduite du préfet d'Égypte. La sentence ne se fit pas attendre. Gallus fut condamné à l'exil et privé de ses biens. On ordonna même des sacrifices pour remercier les dieux d'avoir délivré la république d'un citoyen si dangereux. Gallus, incapable de supporter ce revers de fortune, se donna la mort. On dit qu'Auguste pleura le triste sort de son ancien ami, et qu'il s'écria : « Suis-je donc le seul qui ne puisse mettre à ma colère contre mes amis les bornes que je voudrais? » Malgré sa fin déplorable et peut-être méritée, Gallus a laissé un nom cher aux lettres et recommandé à la postérité par les beaux vers de Virgile. Ovide et Properce ne craignirent pas de le louer du vivant même d'Auguste. Quintilien le place au nombre des meilleurs poëtes élégiaques latins. Malheureusement toutes ses productions sont perdues. Il ne nous reste pas même des fragments de ses élégies. Les six pièces de ce genre que Pomponius Gauricus publia sous son nom à Venise, 1501, in-4°, appartiennent à une époque bien postérieure, et sont l'œuvre de Maximien, poëte du cinquième siècle de notre ère. Les quatre épigrammes (*Anthologia Latina*, éd. Meyer, n° 869, 989, 1003, 1565) qui lui ont été attribuées ne peuvent être d'un contemporain d'Auguste. Il n'y a aucun motif de lui attribuer avec certains critiques le *Ciris* imprimé parmi les ouvrages de Virgile. C'est avec moins de raison encore qu'on lui attribue un ouvrage sur l'expédition de Ælius Gallus en Arabie, puisqu'il était mort avant que cette expédition eût été entreprise. Enfin, les traductions qu'il fit d'Euphorion (*voy.* ce nom) sont perdues aussi bien que ses ouvrages originaux.

M. A.-W. Becker a pris la vie de Gallus pour sujet d'un roman destiné à peindre les mœurs des Romains du temps d'Auguste. Léo JOUBERT.

Saint Jérôme, *Chronique*; dans Eusèbe. — Dion Cassius, L, 1, 9, 17; LIII, 23. — Virgile, *Eclog.*, XVI, 64; X. — Servius, *Ad Virgil. Eclog.*, IX, 10; X.—Heyne, *In Virg. Eclog.*, VI, 64; X; *Excursus ad Ecl.*, X. — Donat, *Vita Virgilii*, 30, 36, 39. — Cicéron, *Ad Famil.*, X, 32. — Strabon, XVII, p. 819. — Suétone, *Aug.*, 66; *De illust. Grammat.*, 16. — Ammien Marcellin, XVII, 4. — Ovide, *Trist.*, II, 4, 45; IV, 10, 5; *Amor.*, III, 9, 63. — Properce, II, 34, 91. — Quintilien, I, 5, 1; X, 1, 93. — Fontanini, *Hist. lit. Aquileiæ*, l. 1. — *Histoire littéraire de la France*, t. Ier. — C.-C. Völker, *Commentat. de C. Cornelii Galli Forojuliensis Vita et Scriptis*; pars Ia, Bonn 1840, in-8°; pars IIa, Elberfeld, 1844.

* **GALLUS ANNIUS**, général romain, vivait vers 65 de l'ère chrétienne. Il fut un des lieutenants de l'empereur Othon dans son expédition contre Vitellius. Othon l'envoya occuper les bords du Pô. Quand Cecina mit le siége devant Plaisance, Annius Gallus se porta avec un détachement de son armée au secours de cette place. Il conseilla ensuite à Othon de ne pas engager une bataille décisive. Après la défaite du parti d'Othon, il passa au service de Vespasien, qui l'envoya en Germanie contre Civilis.

Tacite, *Hist.*, I, 87; II, 11, 23, 33, 44; IV, 68; V, 19. — Plutarque, *Otho*, 5, 8, 13.

GALLUS (*Ælius*), administrateur romain, vivait en l'an 25 avant J.-C. Il fut préfet de l'Égypte, sous le règne d'Auguste, peu après Cornelius Gallus, avec lequel on l'a souvent confondu. Sa préfecture appartient aux années 24 et 25. Elle fut signalée par une expédition en Arabie. Gallus l'entreprit par ordre d'Auguste, dans le but d'explorer ce pays (dont l'intérieur était absolument inconnu et que l'on croyait rempli de trésors) et de conclure avec les habitants des traités d'amitié, ou de les soumettre s'ils résistaient. Ælius Gallus se confia à un guide nabatéen, nommé Syllæus, qui le trompa et le fit égarer. Strabon, ami intime d'Ælius Gallus, a fait un long et intéressant récit de cette expédition. La chaleur torride, la mauvaise eau, le manque d'aliments produisirent parmi les soldats romains une maladie jusque là inconnue et qui en fit périr le plus grand nombre. Non-seulement les Arabes ne se soumirent pas aux Romains, mais ils recouvrèrent les portions de leur territoire que ceux-ci avaient déjà conquises. Ælius Gallus, égaré par ses guides, avait mis six mois pour atteindre une ville appelée Marsyaba; il ne mit que soixante jours pour regagner la frontière romaine. Il serait extrêmement curieux de discuter le récit de Strabon et de l'éclairer par les données géographiques modernes; mais ces données ne sont pas encore assez nombreuses.

Strabon, II, p. 118; XVI, 780; XVII, p. 806, 816, 819. — Dion Cassius, LIII, 29. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 28. — Josèphe, *Antiq.*, XV, 9. — Galien, vol. II, p. 455, éd. de Bâle. — Noël Desvergers, *Arabia*; dans l'*Univers pittoresque*.

GALLUS (*C. Asinius*), homme d'État romain, fils d'Asinius Pollion, né dans le premier siècle avant J.-C., mort en l'an 30 de l'ère chré-

tienne. Il portait le surnom de *Saloninus*. Il fut consul en 8 avant J.-C., avec C. Marcius Censorinus. Sans être exempt de la servilité qui caractérisait le sénat, il avait l'habitude de parler avec une liberté qui déplaisait aux souverains. Auguste disait de lui qu'il avait bien le désir d'être le premier homme du sénat, mais qu'il n'en avait pas le talent. Tibère le détestait pour plusieurs motifs. Gallus n'était pas assez souple, et il avait épousé Vipsania, première femme de l'empereur. A la fin Tibère résolut de se défaire de lui. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir du sénat une condamnation à mort. Mais, par un raffinement de cruauté, il ne la fit pas exécuter sur-le-champ, et imposa au vieux Gallus une captivité plus dure que la mort même. Après avoir langui trois ans dans une prison, ce « consulaire, père de tant de consulaires », selon l'expression de Tacite, mourut de faim. On ignore si sa mort fut volontaire ou forcée.

Caïus Asinius Gallus, marchant sur les traces de son père, cultiva la littérature avec succès. Il écrivit en plusieurs livres une *Comparaison* de son père et de Cicéron, et donna hautement la préférence au premier. Claude, depuis empereur, défendit Cicéron dans un traité assez érudit, au jugement de Suétone. Il ne nous reste des écrits de Gallus qu'une épigramme conservée dans Suétone.

Tacite, *Ann.*, I, 8, 12, 13, 76, etc.; II, 32, 33, 35; III, 11, 36, 75; IV, 1, 20, 30, 71; VI, 23, 25. — Dion Cassius, LV, 5; LVII, 2; LVIII, 3. — Schol. Acron., *Ad Horat. Carm.*, II, 1, 16. — Suétone, *Claud.*, 41. — *De illust. Gram.*, 32; *Vit. Horat*, *in fin*. — Pline, *Epist.*, VII, 4. — Aulu Gelle, XVII, 1. — Quintilien, XII, 1, 22.

* **GALLUS** (*Asinius*), fils du précédent et demi-frère de Drusus, fils de Tibère, vivait vers l'an 40 de J.-C. Sous le règne de Claude, il conspira contre ce prince, avec Statilius et un grand nombre d'affranchis et d'esclaves. Son unique but, à ce qu'il semble, était de satisfaire sa folle vanité. Le complot fut découvert. Claude n'infligea aux conspirateurs d'autre châtiment que l'exil.

Un *L. Asinius* GALLUS, peut-être fils du précédent, était consul l'année de la mort de Perse, en 62 de J.-C.

Suétone, *Claud.*, 13. — Dion Cassius, LX, 27.

* **GALLUS** (*Aulus Didius*), administrateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut *curator aquarum* sous le règne de Caligula, en 40 après J.-C. Dix ans plus tard, sous le règne de Claude, il commanda une armée romaine sur le Bosphore. Le même empereur le nomma gouverneur de la Bretagne, à la place d'Osorius. Gallus se contenta de garder ce que les Romains possédaient déjà, sans chercher à faire de nouvelles conquêtes. Réduit à l'inaction par son grand âge, il laissa ses lieutenants gouverner la Bretagne. Dans sa jeunesse il s'était fait de la réputation comme orateur.

Frontin, *De Aquæductibus*, 102. — Tacite, *Annales*, XII, 15, 40; XIV, 29; *Agric.*, 14. — Quintilien, V, 3.

* **GALLUS CESTIUS**, général romain, vivait vers 60 après J.-C. Il était fils de Cestius Gallus Camerinus, sénateur sous Tibère et consul en l'an 35 de l'ère chrétienne. Il gouvernait la Syrie en 64 après J.-C., lorsque éclata parmi les Juifs la révolte qui aboutit à la destruction de leur ville et de leur temple. Exaspérés par la tyrannie de Gessius Florus, les Juifs recoururent à la protection de Gallus. Celui-ci, tout en reconnaissant la légitimité de leurs griefs, ne fit rien pour les redresser et ne prit aucune mesure pour prévenir les soulèvements qui devaient en être la suite. Quand ces soulèvements eurent éclaté, quand la Judée fut couverte d'insurgés qui massacraient les Romains et leurs partisans, Gallus ne put rester plus longtemps spectateur oisif de ces scènes de désordre et de carnage; il partit d'Antioche avec la douzième légion tout entière et deux mille hommes d'élite, choisis dans les autres légions. Antiochus, roi de Comagène, Sohem, roi d'Iturée et Agrippa, qui l'accompagna en personne, lui fournirent un grand nombre de troupes auxiliaires. Avec cette armée il pénétra en Galilée, et après avoir ravagé les côtes maritimes de la Judée, il vint camper à Gabaon, à deux lieues de Jérusalem, où les Juifs s'étaient réunis de toutes parts pour célébrer la fête des Tabernacles. Une première attaque des Romains fut repoussée; la seconde fois (au mois d'octobre 65), ils pénétrèrent jusque dans le nouveau quartier de Bezetha, et forcèrent les Juifs de se retirer derrière la deuxième muraille. Si Gallus eût donné immédiatement l'assaut, la guerre était finie. Tyrannius Priscus et quelques autres officiers gagnés par Florus, qui désirait la continuation de la guerre, le dissuadèrent de tenter un coup décisif. Après cinq jours d'attaques décousues et mal dirigées, les Romains étaient encore une fois sur le point de franchir la muraille, lorsque Gallus, contre toute raison, fit subitement sonner la retraite. Pour expliquer sa conduite, il faut supposer que, sur des rapports vrais ou faux, il craignit d'être attaqué par derrière. Il se retira d'abord dans son camp, recula le lendemain jusqu'à Gabaon, et après deux jours d'hésitations se décida à rentrer en Syrie. Sa retraite fut très-pénible. Continuellement harcelé par les Juifs, il perdit six mille hommes, les bagages de son armée et beaucoup de machines de guerre, que les Juifs devaient tourner plus tard contre les Romains. Sur ces entrefaites, Néron arriva en Achaïe. Des envoyés de Gallus et d'Agrippa l'informèrent des événements de la Palestine, et présentèrent le gouverneur Florus comme la cause de tous les troubles. Néron, très-mécontent de la manière dont la guerre avait été conduite, enleva à Gallus le commandement de la Syrie pour le donner à Vespasien. On pense que Gallus survécut peu à cette humiliation, et qu'il mourut avant l'arrivée de son successeur.

Josèphe, *Vita*, 143; *Bel. Jud.*, II, 14, 16-20; III, 1. —

Tacite, *Hist.*, V, 10. — Suetone, *Vespas.*, 4. — Munck, *Palestine;* dans l'*Univers pittoresque*.

* **GALLUS** (*Herennius*), général romain, tué en 70 après J.-C. Commandant de la première légion de l'armée du Rhin, il stationnait à Bonn, lorsque l'insurrection batave éclata, en 69. Son commandant en chef, Hordeonius Flaccus, lui ordonna de fermer le passage aux Bataves, tandis que lui-même allait les attaquer par derrière. Il renonça ensuite à cette manœuvre, et écrivit à Gallus de ne pas inquiéter leur marche. Mais celui-ci ne put retenir ses soldats, qui se précipitèrent en désordre sur les Bataves et furent repoussés avec perte. Après la déposition de Hordeonius, Gallus fut placé avec Vocula; mais il ne tarda pas à devenir suspect aux soldats, qui le jetèrent en prison; Vocula l'en fit sortir. A Novesium, tandis que Vocula était massacré, Gallus fut simplement mis aux fers. Quelque temps après, Valentinus et Tutor le firent tuer.

Tacite, *Hist.*, IV, 19, 20, 26, 27, 59, 70.

GALLUS (*C. Vibius Trebonianus*), empereur romain, né en 206 de l'ère chrétienne, d'après l'*Epitome* d'Aur. Victor, ou en 194, suivant la *Chronique d'Alexandrie*, mort en 254. On ignore le lieu de sa naissance, mais on a quelque raison de croire qu'il était originaire de l'île de Meninge, nommée depuis Gerba, sur les côtes de l'Afrique. On ne sait rien de sa vie jusqu'à son avénement au trône, sinon qu'il avait été consul quelque temps avant cette époque, et qu'il commandait en 250 et 251 les troupes de Mésie. Selon Zosime, il causa par sa trahison la mort de Decius (*voy.* ce nom). Les soldats, ignorant sa perfidie ou gagnés par ses présents, le proclamèrent empereur vers la fin de novembre 251. Il prit pour collègue dans la dignité d'auguste Hostillianus, fils de Decius. Son premier soin fut de traiter avec les barbares victorieux, qui consentirent à se retirer à la condition de garder leur butin et leurs captifs et de recevoir un tribut annuel. Ce honteux traité excita une indignation générale dans l'empire : on le reconnut aussi inutile qu'humiliant. Gallus, satisfait d'avoir éloigné pour un moment les barbares, revint à Rome, où il donna à son fils Volusianus le titre de césar; quelques mois plus tard il lui conféra la dignité d'auguste, probablement après la mort d'Hostillianus. Zosime accuse Gallus d'avoir fait périr ce jeune prince, qui, d'après d'autres témoignages, mourut de la peste. Cette maladie, sortie de l'Éthiopie, se répandit sur l'Orient et l'Occident, et pendant plus de quinze ans exerça des ravages qui, joints aux maux de la guerre, enlevèrent, si l'on en croit les calculs de Gibbon, près de la moitié de la population. La paix, si chèrement achetée des barbares, ne fut pas de longue durée. De nouvelles hordes, attirées par l'appât de l'or imprudemment accordé à leurs compatriotes, franchirent en 253 les frontières de l'Illyrie. Elles furent repoussées par le général des légions de Mésie, Emilianus, que ses soldats proclamèrent auguste presque aussitôt après leur victoire. A cette nouvelle, Gallus envoya contre le rebelle, Valérien, un des sénateurs les plus estimés de ce temps. Mais tandis que ce général rassemblait les légions de la Gaule et de la Germanie, Emilianus descendit en Italie, et marcha sur Rome. Poussé par l'imminence du péril, Gallus, accompagné de Volusianus, alla à sa rencontre. Une escarmouche eut lieu près de Terni, dans laquelle les soldats de Gallus eurent le dessous. Indignés de la lâcheté de leur chef, et séduits par les promesses d'Émilien, ils tuèrent Gallus et son fils. La date de cet événement n'a pu jusque ici être fixée avec précision; quelques chronologistes la rapportent à l'année 253, d'autres à 254. Selon Dexippe, Gallus ne régna que dix-huit mois, tandis que les autres historiens le font régner deux et même trois ans.

Le nom de Gallus n'est associé qu'à des actes honteux, ou même à des crimes, si on admet avec Zosime et Zonaras qu'il fut l'auteur de la mort de Decius, de la défaite qui en fut la suite, et de la fin prématurée d'Hostillianus. Enfin, on lui reproche avec raison d'avoir continué contre les chrétiens la persécution de Decius. L. J.

Zonaras, XII, 20, 21. — Zosime, I, 23, 28. — Aur. Victor, *De Cæs.*, 30; *Epist.*, 30. — Eutrope, IX, 5. — Jornandes, *De Reb. Get.* — Dexippe, dans les *Frag. Hist. Græc.* de Muller, t. III, p. 674. — Jean d'Antioche, ibid., t. IV, p. 598. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. III.

GALLUS CONSTANTIUS ou **FLAVIUS CLAUDIUS JULIUS CONSTANTIUS GALLUS**, fils de Julius Constantius et de Galla, petit-fils de Constance Chlore, neveu de Constantin le Grand, demi-frère (par son père) de Julien l'Apostat, né en 325, mort en 354. Sa santé débile le fit épargner dans le massacre général des membres de la famille impériale, massacre qui suivit la mort de Constantin le Grand et dans lequel furent enveloppés le père et le frère aîné de Gallus. En 351, ce prince fut nommé césar par Constance II, et laissé en Orient avec mission de repousser les invasions des Perses. Sur son administration, ses cruautés et sa fin funeste, *voyez* CONSTANCE II et les autorités citées à cet article.

Eckhel, *Doctrina Nummorum*, t. VIII, p. 124.

* **GALLUS ANTIPATER**, historien latin du troisième siècle de l'ère chrétienne. Il vivait du temps des trente tyrans. Trebellius Pollion lui reproche sa flatterie servile à l'égard d'Aureolus. Nous n'avons pas sur lui d'autres renseignements. Son ouvrage est perdu, à l'exception de quelques mots cités par Trebellius Pollion.

Trebellius Pollion, *Claud.*, 5.

GALLUS (*Robert*), mystique français, vivait à Orange en 1291. Il tirait son nom de son origine française, et était provincial d'un ordre monastique. C'était, suivant Oudin, « un homme très-pieux, mais peu éclairé ». Il se croyait doué du don de révélation, et écrivit plusieurs ouvrages dans cet esprit. Le seul qui soit parvenu jusqu'à

nous, encore est-il très-rare, fut imprimé à Paris, en 1513, chez Henri Estienne et par les soins de Le Fèvre d'Étaples. Il a pour titre : *Liber trium Virorum* (savoir : Hermas, Uguetin et Robert Gallus lui-même), *et trium spiritualium Virginum* (les saintes princesses Hildegarde, Élisabeth et Mechtilde). « Il y a dans cet ouvrage, dit Moréri, bien des choses que l'on ne peut lire sérieusement. »

Casimir Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis Sæc. XIII*, t. III, p. 655. — Maittaire, *Annales typogr.*, t. II, p. 242. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire historique*.

GALLUS ou **GALLO** (*Thomas*), théologien français, mort le 5 décembre 1246 (1). Il entra dans les augustins réguliers, devint chanoine de la congrégation de Saint-Victor de Paris, et abbé de Saint-André de Verceil en 1223. Il est souvent désigné sous ce dernier titre seulement. Son nom offre aussi quelques doutes. Plusieurs auteurs ont prétendu qu'il était d'origine italienne, d'autres n'ont vu dans le mot Gallus que le nom de *Le Coq* latinisé, d'autres encore, et nous penchons pour ceux-là, ont cru voir dans ce mot la qualification de *Français*. Quoi qu'il en soit, Gallo s'acquit comme théologien une réputation européenne. Il professa à Saint Victor et dans d'autres établissements de son ordre. Lorsque, par la protection du cardinal légat Bicchieri, il eut obtenu l'abbaye de Verceil, Gallo attira près de lui les meilleurs professeurs de l'Italie septentrionale, et fit ainsi de son monastère la meilleure école pour les sciences ecclésiastiques. Lui-même se distingua par ses leçons et ses ouvrages. On connaît de lui : *Explications du Cantique des Cantiques*, avec un *Commentaire* d'Halgrin ; Paris, 1521, et Lyon, 1571, in-fol. ; Jean Magloire, moine de l'ordre de Cîteaux, les fit réimprimer à Rome, en 1666, avec un décret de la congrégation de l'Index qui avertit de prendre garde de publier *encore* cet ouvrage sous le nom de *Scot* ; ce qui marque qu'il avait déjà paru sous le pseudonyme de ce célèbre philosophe irlandais. J. Gerson, qui avait lu les *Explications* de Gallo, fait un grand éloge de ce livre dans la *Préface* de ses *Commentaires sur le Cantique des Cantiques* ; — *Traduction paraphrasée des livres sur la hiérarchie et la théologie mystique attribués à saint Denys l'Aréopagite*. Cette paraphrase se trouve dans la *Theologia mystica* de Jean Eckius ; Ingolstadt, 1519, et à la suite du *Commentarius in S. Dionysii Areopagitæ Opera*, de Denys le Chartreux, Cologne, 1536 ; c'est par erreur que Léon Alacci, dans ses *Apes urbanæ*, a attribué à Thomas Gallo des *Sermones* qui sont l'œuvre de Jean, abbé de Vincelles.

Casimir Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, p. 9. — A. Chacon, *Bibliotheca*, etc. — Lelong, *Bibliotheca sacra*. — Sixte de Sienne, *Bibliotheca sancta*. — Francesco-Agostino della Chiesa, *Histoire chronologique des Prélats nés dans les États souverains du Piémont*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

(1) C'est à tort que Lelong place la mort de Gallo en 1226 et que d'autres auteurs ecclésiastiques l'ont fait les uns *frère mineur*, les autres *cisternien*.

GALLUS ANICIUS. *Voy*. ANICIUS.

GALLUS AQUILIUS. *Voy*. AQUILIUS.

GALLUS. *Voy*. GALLO.

GALLUS. *Voy*. HAHN (*Le Coq*).

GALLUZZI (*Tarquin* GALLUCCIUS ou), littérateur italien, né dans la Sabine, en 1574, mort à Rome, en 1649. Il entra chez les jésuites de Rome à l'âge de seize ans, et s'y prépara dès lors par de solides études profanes et sacrées, à l'éclatante et universelle réputation que lui devaient mériter ses poésies, ses discours, ses oraisons funèbres et ses œuvres philosophiques. Tous les écrivains italiens de son temps le citent avec éloge et témoignent qu'il faisait l'admiration et la gloire de la cour romaine. En France même, Balzac a célébré l'éloquence de Galluzzi, et Naudé l'a rangé parmi les premiers philosophes de son siècle.

Galluzzi professa la rhétorique durant dix années, la morale durant quatre, et fut dix-huit ans recteur du collége des Grecs, où il mourut, à l'âge de soixante-quinze ans. On a de lui : *Oratio in funere ill. Arnaldi, cardinalis Ossati, habita Romæ in ecclesia Sancti-Ludovici*, *a*. 1604 ; traduit en français et joint à toutes les éditions des lettres du card. d'Ossat qui ont précédé celle d'Amelot de La Houssaye. Ce dernier l'a supprimée, l'original ne lui semblant pas reconnaissable dans une traduction aussi mal faite que l'était celle-ci ; — *Oratio in funere J. Bapt. Burghesii* ; Rome, 1620, in-4° ; — *Carminum Libri tres* ; Rome, 1611 et 1616, in-12 ; Paris, 1619, in-16 ; — *Orationum tomi II* ; Rome, 1617, in-12 ; Cologne, 1618, in-12 ; Paris, 1619, in-12 ; — *Virgilianæ Vindicationes et Commentarii III de Tragœdia, de Comœdia et de Elegia* ; Rome, 1620, in-4° ; — *Oratio in funere Roberti, cardinalis Bellarmini, habita* ; Rome, 1621, et Paris, 1622, in-4° ; — *Orationes duæ de Christi Passione*, prononcées devant Paul V, en 1615 et en 1619 ; Rome, 1641, in-12 ; — *Oratio de Christi Funere*, prononcée devant Urbain VIII, en 1625 ; Rome, 1625 et 1641, in-12 ; — *In Aristotelis libros decem Moralium ad Nicomachum nova Interpretatio, commentarii et quæstiones* ; Paris, 1632, 1er vol. in-folio, 1645, 2e vol. in-fol. ; — *Rinovazione dell' antiqua tragedia e difesa del Crispo, discorsi di Tarquinio Galluzzi* ; Rome, 1633, in-4° ; la tragédie de Crispus est l'ouvrage du P. Stefoni.

E. J. MANAUD.

Sotwell, *Biblioth. Soc. Jesu*. — L. Allatius, *Apes urbanæ*. — *Mém.* du P. Niceron, t. XXXV. — Le Mire, *Biblioth. ecclesiast.*, XVII, 1. — Baillet, *Jugem. sur les Poëtes*, t. Ier. — Balzac, *Œuvres*. — Naudé, *Bibliograph. politica*. — Bayle, *Dict.* — Moréri, *Dict.* — Aug. et Al. de Backer, *Biblioth. des Écriv. de la Comp. de Jésus*.

GALLY (*Henry*), théologien anglais, né à Beckenham (comté de Kent), en août 1696, mort le 7 août 1769. Il fit ses études au collége

Benet, dans l'université de Cambridge, et devint professeur dans cet établissement. Après avoir occupé divers rectorats et bénéfices, il obtint la place de chapelain du roi, en 1735. On a de lui : *Two Sermons on the Misery of Man, preached at St. Paul's Covent-Garden*; 1723, in-8°; — *The moral Characters of Theophrastus, translated from the greek, with notes, and a critical essay on charasteristic writing*; 1725, in-8°; — *The Reasonableness of Church and College Fines asserted, and the rights which churches and colleges have in their estates defended*; 1731, in-8°; — *Sermons before the House of Commons upon the Ascension*; 1739, in-4°; — *Some Considerations upon clandestine Mariages*; 1750, in-8°; — *A Dissertation against pronouncing the greek language according to accents*; 1754, 1755, in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **GALON** (*Jacques*), cardinal italien, né à Verceil, avant 1150, mort dans la même ville, en 1227. Il est désigné dans les vieux auteurs sous les noms de *Guallo*, *Gualla* ou *Gualo*. Il fut chanoine régulier à Paris, et il occupa ensuite, de 1173 à 1185, le siége épiscopal de sa ville natale. Il se distingua par son zèle et ses vertus; le pape Innocent III le récompensa en lui accordant la pourpre romaine. Galon fut chargé d'une mission en Languedoc, où il déploya contre les Albigeois cette intolérance qui était conforme aux idées de l'époque. Il se rendit ensuite en Angleterre, et contribua puissamment à faire échouer les tentatives de Louis, fils de Philippe-Auguste. Sa conduite en cette circonstance n'a point échappé à des reproches d'infidélité, qui paraissent mérités. Plus tard, le pape Honorius III l'envoya auprès de l'empereur Frédéric II, pour le presser de secourir les chrétiens, qui se soutenaient avec peine en Palestine contre les musulmans. Galon mourut à Verceil, l'année suivante. G. B.

Philadelphus Lylicus (c'est-à-dire Joseph Prova), *Vita et gesta Gualæ*; Milan, 1707, in-8°. — Denina, *Piemontesi illustri*, p. 263. — A. Ciaconius, *Vitæ Pontificum et Cardinalium*, t. II, p. 28. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 29-33.

GALSUINTE. *Voy.* GALESWINTHE.

GALT (*John*), écrivain humoristique anglais, né à Irvyne, le 2 mai 1779, mort à Greenock, le 11 avril 1839. Après avoir entrepris avec un certain Lachlan un commerce, qui ne lui réussit pas, et tenté, avec aussi peu de succès, la carrière du barreau, il se mit à voyager. De 1809 à 1811, il visita l'Italie et la Turquie, où il fit connaissance avec lord Byron. A son retour, il consigna dans une relation les observations qu'il avait recueillies. En même temps, il soumit au gouvernement un plan de transport des denrées du Levant, par la voie de Turquie; mais ce plan ne fut pas agréé. Il se rendit alors à Gibraltar, en qualité d'agent commercial, puis en Amérique, pour les affaires du Canada. A son retour, il ne s'occupa guère que de travaux littéraires. Cependant, en 1826 il retourna au Canada, au nom d'une société de commerce. Dans ses dernières années, il fut en proie à de cruelles souffrances physiques. Il fut grand admirateur de Walter Scott, dont il adopta la manière dans quelques-uns de ses romans historiques. Il se fit aussi remarquer comme biographe. On a de lui : *Voyages and Travels in the years* 1809-1811; Londres, 1812; — *Reflections on political and commercial subjects*; 1812; — *Life and the administration of cardinal Wolsey*; 1812; — *Letters from the Levant*; 1813; — *Southennan*, roman; — *The Spaewife*; — *Stanley Baxton*; — *Ringan Gilhaize*; — *Rothelan*; — *Boyle Corbet*; — *Lairds of Grippy*; — *Life of Byron*; 1831; — *Life and Studies of Benj. West*; — *Poems*; Londres, 1833; — *The Annals of the Parish*; — *Ayrshire Legatees*; — *Sir Andrew Wylie*; — *The Provost*; — *Lawrie Todd*. Ces derniers ouvrages ont mérité à Galt une réputation d'écrivain humoristique.

Autobiography of John Galt; [illegible], in-8°. — *Conversations-Lex.*

GALTIER (*Jean-Louis*), romancier français, né à Saint-Symphorien, vers 1720, mort le 17 octobre 1782. On connaît de lui deux ouvrages, qui attestent un certain savoir et de l'imagination, mais fort peu de goût. En voici les titres : *Les Céramiques, ou les aventures de Nicias et d'Antiope*; Londres (Paris), 1760, 2 vol. in-12; — *Les Confessions de mademoiselle de Mainville à son amie*; Paris, 1768, 3 vol. in-12. Galtier a traduit de l'anglais d'Adam Fitz-Adam *Le Monde*; 1756, 2 vol. in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

GALUPPI (*Balthasare*), dit *le Buranello*, compositeur italien, né en 1703, dans l'île de Burano, près de Venise, mort à Venise, en janvier 1785. Les premiers principes de la musique lui furent enseignés par son père. Il fut ensuite admis au conservatoire *degl' Incurabili*, et reçut des leçons de composition de l'habile musicien Lotti. Il fit jouer à l'âge de dix-huit ans son opéra intitulé *Gli Amici rivali*, qui n'eut aucun succès. Cet échec le décida à travailler beaucoup avant de donner une nouvelle pièce, *La Fede nell' Incostanza*, jouée en 1729, commença pour lui une suite de succès presque sans interruption. Il fut nommé maître de chapelle de Saint-Marc le 6 avril 1762, et appelé peu après en Russie par l'impératrice Catherine. Il revint à Venise en 1768, et y reprit son emploi de maître de chapelle, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui cinquante-quatre opéras, joués presque tous avec succès, mais restés manuscrits, ainsi que sa musique d'église. « Son génie, tourmenté du besoin de produire, dit Fétis, ne lui permit pas de mettre dans ses études tout le soin nécessaire : aussi n'est-ce point par la pureté d'harmonie que ses

ouvrages se font remarquer, mais une gaieté soutenue, une verve inépuisable, et les formes gracieuses de son chant lui ont acquis une célébrité qui a résisté longtemps aux caprices de la mode. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GALVAM ou **GALVAO** (*Duarte*), historien portugais, né à Evora, au quinzième siècle, mort le 9 juin 1517. Il était fils de Ruy Galvam, secrétaire de Jean I[er] et d'Alfonse V. Il fit des études supérieures à celles qu'on faisait dans son siècle; son instruction le fit désigner, en 1460, pour remplacer comme chronologiste général Fernand Lopez, celui que l'on a surnommé le *Froissard des Portugais*. Plus tard, João II, qui était un prince très-lettré, le choisit pour être son secrétaire. Emmanuel l'envoya en ambassade à Rome, et la cour pontificale fut frappée de son éloquence. Galvam continua sa mission, visita l'Italie, et s'arrêta en France. Partout il s'était acquitté de sa charge avec une haute prudence. Ce fut, on le peut dire, ce mérite universellement reconnu qui hâta sa fin. La reine d'Éthiopie, Hélène, ayant envoyé en Portugal une ambassade extraordinaire au nom de son fils, l'empereur David (*voy.* ce nom), Emmanuel sentit l'immense importance qu'offraient ces nouvelles relations avec un empire chrétien de l'Orient, et choisit pour le représenter celui dont les princes les plus éminents de l'Europe lui avaient vanté l'habileté. Galvam oublia ses années, et ne consulta que son zèle; il partit le 7 avril 1515, sur la flotte qui portait aux Indes le nouveau gouverneur Lopo Soares. C'est dans la relation de son chapelain, Francesco Alvares, qu'il faut étudier cette dernière partie de sa laborieuse existence; le noble vieillard ne put atteindre l'Abyssinie : il mourut dans l'île de Camarão, le 9 juin 1517 (*voy.* au mot ALVARES). Alvares rapporta les ossements de Galvam dans l'Inde, et ils furent transportés ensuite à S.-Francisco de Enxobregas par Antonio Galvam, son fils. Duarte Galvam avait épousé Dona Catharina, la fille du grand-alcaïde de Leiria; il en eut une postérité digne de lui. La vaste collection, pour ainsi dire officielle, ordonnée dès le quinzième siècle sous le titre de *Sumario dos Reys de Portugal*, et qui avait été commencée d'une manière remarquable par Fernand Lopes, renfermait, au dire de Faria e Souza, dix chroniques, écrites par Galvam à partir du roi Henriquez jusqu'à D. Fernando. Barros et Goes affirment que, dans tous les cas, cet écrivain politique renouvela par le style la chronique du fondateur de la monarchie; mais la critique moderne fait peu de cas de ces rénovations : elle préfère la naïveté, toute rude qu'elle puisse être, des originaux. Cette chronique dut être encore altérée au dix-huitième siècle, et il est malheureusement permis de croire que Miguel Lopez Ferreira n'a pas devancé notre siècle dans la voie que l'on suit aujourd'hui; elle parut sous ce titre : *Chronica do muito alto e muito esclarecido principe D. Alfonso Henriquez, primeiro rey de Portugal*; Lisbonne, 1726, in-fol. — On a encore de lui : *Exhortação feita por Duarte Galvão, do conselho do serenissimo rey D. Manoel, aos que por seu mandado vão a conquista da India por que saibão, e folguem muito mais de saber que bem, e serviço deus vão fazer.* Ce discours était uni à celui qu'il composa lors de son départ, et se conservait dans la bibliothèque du comte de Vimieiro. On ne doit pas désespérer de rencontrer encore quelques ouvrages inédits de ce vieil historien, et il est certain qu'on saura leur conserver aujourd'hui la forme sous laquelle ils ont été primitivement composés. Galvam était un esprit d'élite parmi les hommes éminents qui ont honoré son siècle : il n'est pas probable qu'il s'en soit tenu au rôle de réviseur. Plusieurs documents importants attestent quelle fut la part qu'il prit aux négociations diplomatiques de son temps. Ferdinand DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Brandão, *Monarquia Lusitana*, liv. VIII, ch. I.—Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — *Memoria da Academia das Sciencias*, 13 vol. in fol. — *Collecção de Chronicas*, pub. par Correa de Serra et continuée par l'Académie, 5 vol. pet. in-4°.

GALVAM ou **GALVAO** (*João*), comte d'ARGANIL, prélat guerrier portugais, né à Evora, au quinzième siècle, mort le 5 août 1485. Comme le précédent, il était fils de Ruy Galvão, secrétaire d'Alfonse V, et il succéda à son père. Il devint prieur du couvent des augustins, et accompagna en 1451 la princesse Léonor, qui allait se marier avec l'empereur Frédéric III. Il connut à Sienne Æneas Sylvius; à son retour, en 1461, il devint évêque de Coïmbre. Alfonse V l'emmena dix ans plus tard en Afrique. A Arzila et à Tanger, il déposa sa crosse, et se battit avec tant de vaillance que le roi lui conféra, en souvenir de ses prouesses guerrières, le titre de *comte d'Arganil*, titre acquis dès lors aux évêques de Coïmbre, et qu'ils ont toujours porté depuis. L'archevêché de Braga ayant vaqué, J. Galvão y fut appelé par Sixte IV, en 1480; il mourut très-avancé en âge; il a laissé en manuscrit *Jornada da emperatriz Dona Leonor*. F. D.

Cunha, *Historia ecclesiastica de Braga*. — Galvão, *Chronica de Affonso V*. — Leitão, *Catalogo chronologico dos bispos de-Coïmbra*. —Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

GALVAM ou **GALVAO** (*Antonio*), voyageur et capitaine portugais, neveu du précédent, né dans l'Inde, au commencement du seizième siècle, mort en 1557. Surnommé *l'Apôtre des Moluques*, il était le cinquième fils de Duarte Galvão. Les Moluques, sur lesquelles Barbosa nous a laissé tant de précieux renseignements, qui datent de cette époque, s'étaient montrées rebelles; le célèbre gouverneur des Indes, Nuno da Cunha, nomma Galvam au gouvernement de ces îles, et il n'ignorait pas à quel homme il se fiait : le nouveau gouverneur se rendit dans cet archipel vers 1538. Tout y était dans un affreux désordre, à la suite

de l'administration de Tristam d'Ataïde, dont les violences avaient motivé le soulèvement des indigènes. Réfugiés dans la forteresse de Ternate, les Portugais résistaient encore; mais la famine accomplissait lentement sur eux ce que n'avait pu faire la ruse cauteleuse des Malais. Galvam leur porta des secours, et consolida le pouvoir des Européens dans cette ville. Il se porta ensuite contre le roi de Tidore, attaqua la grande île de Mindanao, et développa dans ces expéditions toutes les qualités d'un capitaine expérimenté. Cet homme de guerre, si remarquable à la tête de ses troupes, était en d'autres temps un vrai pasteur de peuples, donnant l'exemple de toutes les vertus; devant tant d'amour pour les hommes, à quelque race qu'ils appartinssent, et devant tant de modération, la guerre cessa; le radjah Cachil Aerio, l'ennemi implacable des chrétiens, qui avaient massacré sa mère, ne se conduisit plus bientôt que d'après les conseils de Galvam. D'autres souverains l'imitèrent, et se firent chrétiens; on cite parmi ces princes de race malaie les rois de Butaan, de Pimalavam et de Camiguin. Les populations soumises à l'islamisme ne furent pas réduites aussi facilement; sous l'influence des hommes de la loi, elles opposèrent en plus d'une occasion leur fanatisme aux efforts persévérants de Galvam; toutefois, d'éclatantes conversions, telles que celle de Cachil Sahia, le conseiller favori du souverain de Ternate, prouvèrent que sur ce point encore l'action du gouverneur n'était plus douteuse. Galvam ne peut être opposé par son désintéressement qu'à João de Castro, son contemporain; il lui fut supérieur peut être par son abnégation (1). A plusieurs reprises il refusa la souveraineté que les peuples lui offraient, et lorsque le temps de son administration n'était pas encore expiré, on le vit, sans hésitation, céder le pouvoir à Jorge de Castro, qui venait le lui demander, sans pouvoir appuyer son droit sur un ordre légal. Loin d'imiter cette résignation, les populations éplorées réclamaient auprès de la cour de Lisbonne, pour qu'on prorogeât une administration qui promettait en quelques années la conquête pacifique de toutes les Moluques. En cette occasion João III n'écouta pas plus la voix de l'équité qu'il ne comprit ses véritables intérêts : Galvam fut rappelé. Les nations conquises furent plus justes, et l'on répétait encore à Ternate au seizième siècle des chants populaires consacrés à la louange du *père des peuples :* c'était le nom que l'on avait imposé,

(1) Argensola dit positivement qu'en partant de Malacca, d'où il s'embarqua pour les Moluques, Galvam emporta avec lui dix mille ducats lui appartenant en propre, et qui furent immédiatement employés à réparer dans Ternate les désastres causés par la violence et l'iniquité de Tristan d'Ataïde; résolu à repeupler cette île fertile et à en assurer la possession au Portugal, il se fit suivre à ses frais de nombreux colons, et tenta d'utiliser le rebut des populations européennes, qui était devenu un fléau pour certaines parties des Indes.

d'un commun accord, à Galvam. Tout ce que possédait cet homme intègre avait passé dans les fondations libérales qu'il avait instituées à Ternate (on cite entre autres l'érection d'un séminaire d'où étaient sorties les premières lumières qui eussent modifié la situation morale du pays). Aucune récompense ne vint lui prouver que l'on eût compris ses services. Parti pour Lisbonne en 1545, il ne trouva en réalité d'autre asile que celui qui lui était offert par l'hôpital del Rey ; il y vécut nombre d'années, dans une pauvreté extrême, et le suaire qui l'enveloppa à sa mort fut envoyé par une confrérie charitable (1).

Placé entre Castanheda et Barros, ou, pour mieux dire, contemporain de ces deux auteurs, qui dévoilèrent l'Inde à l'Europe, Galvam est le fondateur de la géographie historique. Durant la longue continuité de misères qui marquèrent ses dernières années, il n'eut pas même la joie de voir paraître son œuvre; elle ne parut que trois ans environ après sa mort : *Tratado que compôs o nobre e notauel capitão Antonio Galuão, dos diuersos e desuayrados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta e especearia veyo da India ás nossas partes, e assi de todos os descobrimentos antigos e modernos que são feitos em a era de mil e quinhentos e cincoenta cõ os nomes particulares das pessoas que os fizeram : e em que tempos, e as suas alturas, obra certo muy notavel e copiosa. Foy visitada e examinada pela santa Inquisição. Impressa na casa de João da Barreira, impressor del Rey nosso senhor, na Rua de São-Mamede.* A la fin du volume on lit ces mots : *A Louuor de Deos e da Gloriosa virgem Maria, se acabou o liuro dos descobrimentos das Antilhas e India. Imprimio-se em casa de Joham da Barreira, impressor del Rey nosso senhor. Aos quinze de dezembro de mil e quinhentos e sessenta e tres annos* (1563), in-8°. Ce volume rarissime se compose de 80 feuillets numérotés d'un seul côté, outre le titre et le prologue; on en signale deux exemplaires à Lisbonne, l'un à la Bib. nat., l'autre dans la bibliothèque de D. Francisco de Mello-Manuel. Ce livre a été réimprimé sous ce titre abrégé : *Tractado dos descobrimentos antigos e modernos, feitos até a era de* 1550 *com os nomes particulares das pessoas que os fizeram, e em que tempose as suas alturas ; e dos devairados caminhos por onde a pimenta e a especiaria veio da India ás nossas partes, obra certo notavel e copiosa ;* 1731, in-fol. Ce précieux traité, trop rarement consulté par nos savants, a été traduit en anglais; 1601, in-4°. Ferdinand Denis.

João de Barros, *Da Asia*, decada IV, liv. IV. — Faria y Souza, *Da Asia Portugueza*, parte IV, chap. IX. — Menezes, *Malaca conquistada*, liv. VII. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Francisco de Souza-Tavares,

(1) F. Luiz de Souza affirme qu'il n'y vivait que d'une triste ration de malade.

dans l'épître dédicatoire de la 2e édition du *Traité de Galvam*. — La Clède, *Histoire de Portugal*, t. V de l'édit. de M. de Fortia d'Urban. — Argensola, *Histoire de la Conquête des îles Moluques*, t. I.

* **GALVAM** ou **GALVAO** (*Francisco-Fernandes*), orateur portugais, né à Lisbonne, en 1554, mort en 1610. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et acquit en prêchant une grande renommée; on le considère comme écrivain classique en Portugal. A de fortes études, qui lui avaient fait conquérir le titre de docteur en théologie, il joignait le don d'une mémoire prodigieuse. Ses œuvres ont paru sous ce titre : *Sermões do doutor Francisco-Fernandes Galvão, arcediago de Cerveira;* Lisbonne, 1611, in-4°, 2e édit., 1615, in-4°; — *Sermões das Festas dos Santos;* Lisbonne, 1613, in-4°; — *Sermões das Festas do Christo;* Lisbonne, 1616, in-4°. Il eut pour éditeur un écrivain de mérite, Amador Vieira, F. D.

Catalogo dos Autores, etc., dans le *Grand Dict. de l'Académie*, pub. en 1799.

* **GALVANI** (*Salvianus*), jurisconsulte italien du quatorzième siècle, né à Bologne. On croit qu'il est le même personnage qu'un *Galvanus di Bellini* que l'on trouve cité comme ayant été appelé en Hongrie en 1371 pour y professer le droit canon; on connaît de lui deux ouvrages imprimés à la fin du quinzième siècle: *Differentiæ Legum et Canonum;* in-4°, sans lieu ni date; — *Summa de Transactionibus;* Venise, 1471, in-fol. G. B.

Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*, t. IV, p. 36.

GALVANI (*Aloisio*), médecin et physicien italien, né à Bologne, le 9 septembre 1737, mort dans la même ville, le 4 décembre 1798. Il commença par étudier la théologie, et avait le projet d'entrer dans les ordres. Il en fut détourné par sa famille, et se consacra dès lors avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. En 1762 il fut nommé professeur de la première de ces sciences à Bologne, à la suite de sa thèse *Sur les os, leur nature et leur formation*. Les devoirs de cette place ne l'empêchèrent pas d'exercer constamment les accouchements et la chirurgie, dans laquelle il était fort habile. Ce fut dans cette position que Galvani fit ses observations sur l'électricité *animale*, c'est-à-dire propre aux animaux, comme il le croyait, et différente même suivant l'économie particulière de chaque animal. La découverte qui le mit sur la voie eut lieu en 1791, et précéda de bien peu l'époque où il fut cruellement frappé dans ses affections par la mort de sa femme chérie, Lucia Galeazzi, fille de son ancien professeur. Peu de temps après, astreint par la République Cisalpine à un serment qui répugnait à ses convictions politiques et religieuses, il aima mieux se laisser dépouiller de ses titres et de ses places que de prêter ce serment. Galvani, presque réduit à l'indigence, se retira chez son frère Jacques, et bientôt il tomba dans un état de marasme et de langueur auquel ne purent l'arracher ni les soins éclairés de la médecine ni le décret du gouvernement qui, malgré son obstination et par égard pour sa célébrité, lui rendait sa place de professeur d'anatomie à l'université de Bologne. Il mourut sans remonter dans la chaire qu'il avait illustrée. Outre la thèse citée plus haut, on a de lui trois mémoires dans les *Actes de l'Institut des Sciences de Bologne;* savoir : *De Renibus atque Ureteribus Volatilium*. Cette description anatomique des organes urinaires des oiseaux est remarquable par l'exactitude scrupuleuse et la nouveauté des observations; — *De Volatilium Aure*. Ce mémoire n'est qu'une partie d'un grand travail que Galvani avait entrepris sur l'organe de l'ouïe; il fut prévenu par Scarpa, qui s'était occupé du même sujet, et qui dans ses observations sur la fenêtre ronde aborda presque tous les sujets que Galvani se proposait de traiter, et dont il avait déjà longuement parlé dans ses cours. Celui-ci ne publia que la partie de son travail qui portait sur des points négligés par son émule. Son mémoire, rempli de faits intéressants et nouveaux, a contribué à l'avancement de l'anatomie comparée; — *De Viribus Electricitatis in motu musculari Commentarius*. Ce mémoire fut imprimé à part; Bologne, 1791, et 1792, in-4°. La seconde édition a été enrichie de notes et d'additions par Aldini. C'est dans ce mémoire que Galvani annonça la découverte d'une électricité offrant des particularités fort remarquables, et que son inventeur désigna par le nom d'*électricité animale*, mais que les savants s'accordèrent à nommer *galvanisme*. Il faut cependant reconnaître que plusieurs observations isolées avaient fait soupçonner longtemps avant ce physicien l'existence de cette électricité. Ainsi, Sulzer, dans un ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle Théorie du Plaisir,* publié en 1767, avait parlé de la saveur particulière que font ressentir deux lames de métaux différents, placées dans la bouche, en observant certaines précautions qu'il indiquait. Vers 1786, un élève de Cotugno, professeur de médecine à Naples, en disséquant une souris qui l'avait mordu à la jambe, éprouva une commotion au moment où son scalpel toucha un des nerfs de l'animal. La découverte faite par Galvani a été racontée avec quelques variantes. On rapporte que, dépouillant des grenouilles pour en préparer du bouillon à sa femme, qui se mourait de la poitrine, il arriva qu'ayant par hasard touché avec deux métaux différents les nerfs lombaires d'une de ces grenouilles, dont les membres inférieurs avaient été séparés du tronc, ces deux membres se contractèrent avec force. On dit encore que le professeur d'anatomie de Bologne ayant disséqué plusieurs grenouilles pour étudier leur système nerveux, avait suspendu tous les trains de derrière à un balcon en fer, au moyen d'un crochet de cuivre engagé dans les nerfs lombaires; et toutes les fois que dans le mouvement de balancement que le

hasard leur imprimait, ces mêmes nerfs touchaient le fer, il arriva que le phénomène décrit plus haut se reproduisit. D'après un autre récit, Mme Galvani, en l'absence de son mari, préparait un bouillon de grenouilles. Elle posa ces animaux écorchés sur une table, près du conducteur d'une machine électrique récemment chargée. Les ayant touchés avec un scalpel qui avait sans doute reçu une étincelle de la machine, elle vit avec surprise des mouvements convulsifs agiter les muscles des grenouilles; elle se hâta d'en avertir Galvani, qui répéta l'expérience et s'assura du fait. De quelque manière que ce phénomène soit venu à sa connaissance, Galvani l'étudia avec une rare sagacité, et découvrit bientôt les conditions nécessaires pour le reproduire à volonté.

Si prenant une grenouille, on la coupe en deux au niveau des lombes, et qu'on dépouille les membres inférieurs, on découvre ces filets blancs, très-volumineux chez cet animal, qui se trouvent à la jonction des deux cuisses, et qu'on nomme les *nerfs lombaires*. On saisit ces nerfs, on les enveloppe avec une feuille d'étain, et cela fait, on pose les cuisses, dans l'état de flexion, sur une lame de cuivre. Si, les choses étant ainsi disposées, on fait toucher la petite feuille d'étain à la lame de cuivre, à l'instant les muscles de la cuisse se contracteront, et un léger obstacle contre lequel on aurait appuyé l'extrémité des pattes sera renversé avec assez de force. Telle est l'expérience à laquelle Galvani fut conduit par le hasard; il lui dut la découverte qui porte son nom, et qui causa alors une grande sensation dans le monde savant. On adopta de prime abord sur ce nouveau phénomène les idées théoriques du professeur de Bologne. Celui-ci reconnaissait bien entre l'agent du phénomène observé par lui, et l'électricité la plus grande analogie, mais il niait leur identité : il croyait que c'était une électricité d'une nature toute particulière; enfin, il avait la prétention d'avoir découvert le *fluide nerveux*. « Tous les animaux, suivant lui, jouissent d'une électricité inhérente à leur économie, qui réside spécialement dans les nerfs, et par lesquels elle est communiquée au corps entier. Elle est sécrétée par le cerveau : la substance intérieure des nerfs est douée d'une vertu conductrice pour cette électricité, et facilite son mouvement et son passage à travers les nerfs : en même temps l'enduit huileux de ces organes empêche la dissipation du fluide, et permet son accumulation. Galvani pense en second lieu que les réservoirs principaux de l'électricité animale sont les muscles. Chaque fibre représente une petite bouteille de Leyde, dont les nerfs sont les conducteurs. Le mécanisme de tous les mouvements s'établit de la manière suivante : le fluide électrique est puisé et attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, de façon qu'à chaque décharge de cette bouteille électrique musculaire répond une contraction (1). » Cette opinion, plus spécieuse que fondée, garda longtemps de nombreux partisans; mais Volta la réfuta victorieusement. Volta démontra que le prétendu fluide nerveux n'était autre chose que de l'électricité ordinaire, à laquelle les organes des animaux servaient de conducteurs, et dont ils pouvaient même être des générateurs; car Galvani avait fait voir que les nerfs lombaires eux-mêmes, directement appliqués, sans intermédiaire, à la surface extérieure des muscles, déterminaient des contractions. Galvani ne se rendit pas à ces arguments, et jusqu'à sa mort il persista dans son insoutenable hypothèse. Aussi, après avoir eu le bonheur de faire une grande découverte, il laissa à Volta la gloire d'en tirer le premier des résultats vraiment scientifiques. (*voy.* VOLTA).

Alibert, *Éloge de Galvani*; Paris, 1806, in-8°. — Arago, *Éloge de Volta*; dans ses *Œuvres complètes*, t. I.

GALVANO ou **GALVAO**. *Voy.* GALVAM.

GALVEZ (Don *Joseph*), marquis de la SONORA, ministre espagnol, né à Velez-Malaga, en 1729, mort en 1786. Docteur en droit de l'université d'Alcala, il vint à Madrid, où il se distingua par la défense de plusieurs causes importantes; poëte, littérateur, il rechercha la société des Français de distinction établis à Madrid. Il se lia intimement avec un secrétaire de l'ambassade française, et devint l'avocat des Français, dont il parlait la langue avec une facilité et une pureté remarquables. Bientôt l'ambassadeur de France, marquis d'Ossun, le mit en relation avec le ministre des affaires étrangères de Charles III, le marquis de Grimaldi, qui le prit pour secrétaire. Galvez avança dès lors rapidement dans la carrière des honneurs. Membre du conseil des Indes, il eut ensuite la direction des affaires de l'Amérique, et fut envoyé au Mexique, en 1771. Il termina habilement les disputes qui s'étaient élevées entre l'*audience*, les propriétaires des mines et les colons. Parcourant la contrée et voyant tout par lui-même, il décida de tout et trancha toutes les questions, mais en manifestant un caractère dur et despotique, qui ne fit que hausser avec sa fortune. Les fatigues d'une mission si active lui causèrent une maladie qui fut accompagnée de plusieurs actes de démence. « A son retour, dit Bourgoing, il fut, en 1775, récompensé de ses travaux, et vengé des inculpations de tous genres qui l'avaient précédé en Europe, en obtenant le ministère des Indes, c'est-à-dire le pouvoir le plus vaste, le plus illimité qu'un homme qui n'est pas couronné puisse exercer sur le globe. » Dans toutes les parties de sa vaste administration, il montra une ardeur infatigable au travail et rendit d'importants services. Secouant d'antiques préjugés, qui confinaient dans le seul port de Cadix le commerce d'Amérique, il lui donna, en l'étendant à six autres ports, et par la liberté plus grande

(1) Alibert, *Éloge de Galvani*.

qu'il lui laissa, un accroissement immense. Plus il se préoccupait des intérêts de l'Espagne, plus il se montrait froid et même malveillant à l'égard de la France. Travailleur obstiné, il devint aigre et morose : tout subordonné, même de l'ordre le plus élevé, tremblait au seul nom de Galvez. Il emprunta son titre de *marquis de la Sonora* à une colonie qu'il fonda dans la vallée de ce nom. V. Marty.

Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*; 1807. — Coxe, *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, traduit de l'anglais par Andrès Muriel.

GALVEZ (Don *Bernard*, comte), neveu du précédent, lieutenant général espagnol, vice-roi du Mexique, etc., né à Malaga, en 1756, mort en août 1794. Après avoir fait ses premières armes en France, il entra au service de l'Espagne, alla combattre en Amérique sous les ordres du général O'Relly, et devint maréchal de camp à vingt-quatre ans. Gouverneur de la Louisiane et vice-roi du Mexique, il conquit Pensacola et la plus grande partie des deux Florides. Il occupa aussi, à la tête de vingt-mille Espagnols, l'île de la Jamaïque. V. Marty.

Don Francisco de Paula Mellado, *Diccionario de Historia y de Geografia*.

GALVEZ DE MONTALVO. *Voy.* Montalvo.

GALY-CAZALAT (*Antoine*), ingénieur et homme politique français, né à Saint-Girons, en 1797. Élève du lycée de Toulouse, il entra en 1815 à l'École Polytechnique, qui fut licenciée en 1816. Nommé successivement professeur des sciences mathématiques et physiques aux colléges de Perpignan, de Nancy et de Versailles, il se fit ensuite ingénieur civil, et construisit en 1830 une voiture à vapeur destinée à marcher sur les routes ordinaires. Il apporta en outre quelques perfectionnements à différentes machines, et reçut une médaille d'or de l'Institut et une autre de la Société d'Encouragement. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par le département de l'Ariége. Choisi par son bureau lors des journées de juin, pour faire partie de la députation envoyée au général de Lamoricière à la porte Saint-Denis, il paya de sa personne sur les barricades, marchant avec les soldats et la garde nationale, et lisant aux insurgés le décret de l'Assemblée qui accordait trois millions pour créer des travaux. Parvenu à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, il profita d'une trêve pour y pénétrer. A ce moment un coup de fusil tua l'archevêque de Paris. Aussitôt les insurgés arrêtèrent M. Galy-Cazalat, ainsi que MM. Larabit, et Druet-Desvaux, ses collègues, qui se trouvaient aussi dans les barricades. Considérés comme prisonniers, ils eurent à soutenir toutes sortes de luttes contre ces hommes armés et égarés. M. Larabit s'étant chargé de porter à l'Assemblée les propositions des insurgés, MM. Galy-Cazalat et Druet-Desvaux restèrent en otage. Le lendemain matin on les fit sortir pour aller parlementer avec la troupe. Mais le feu recommençait; enfin, ils purent se jeter dans les rangs de l'armée, avec laquelle ils enlevèrent les dernières barricades. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Galy-Cazalat est rentré dans la vie industrielle en 1849. A l'exposition de 1855, il a obtenu une médaille de deuxième classe dans la section de mécanique générale appliquée à l'industrie. On a de lui : *Mémoire théorique et pratique sur les bateaux à vapeur, contenant la détermination de la puissance dynamique des moteurs connus*, présenté à l'Institut pour concourir au prix fondé par le roi Louis-Philippe; Paris, 1837, in-4°. Il a été fait un extrait de la partie de ce mémoire relative aux chaudières sous le titre de *Recherches expérimentales et théoriques des causes d'explosion des chaudières à vapeur*; 1837, in-4°; — *Voiture à vapeur sur routes ordinaires* (avec M. Menjaud); 1835, in-4°; — *De l'Assainissement du port de Marseille*; 1841, in-4°. L. Louvet.

Biogr. des Représentants. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

GAMA (Dom *Vasco* da) (1), célèbre navigateur portugais, mort le 25 décembre 1524. S'il fallait s'en rapporter à d'anciennes traditions, qui avaient cours au dix-septième siècle, Gama descendait par une branche illégitime d'Alfonse III, roi de Portugal, et nous voyons cette prétention clairement exprimée lors d'une ambassade en France dont fut chargé le marquis de Niza, créé comte da Vidigueyra sous Louis XIII (2). Rien d'absolument positif ne nous ayant été fourni sur ce point par des documents authentiques, nous nous contenterons de dire que le premier explorateur des Indes appartenait à une ancienne famille, dont la noblesse était bien avérée. Au temps d'Alfonse III, un Alvaro Eanez da Gama avait pris part à la conquête des Algarves; c'était le premier ascendant connu d'Estevam da Gama, né à Olivença et alcaide mór de Sines, qui se fit connaître sous Alfonse V. Un autre Estevam da Gama, petit-fils de celui que nous venons de nommer, et qui, en héritant des titres de son aïeul, avait été nommé commandeur de Seixal, s'était attaché au service de ce D. Fernando père du roi don Manoel et contrôleur de la maison

(1) Nous donnons ici ce nom tel qu'il est invariablement écrit dans les écrivains portugais. Gama signifie littéralement la femelle du *daim*; l'article *da* rétabli au féminin est donc ici très-rationnel. La seule relation contemporaine de la première navigation aux Indes qui nous soit parvenue écrit toujours *Vasco da Gama*. L'auteur de cet article ayant reproduit ici avec des additions les renseignements biographiques donnés par lui dans les navigateurs anciens et modernes, on a adopté le système d'orthographe suivi dans tout le cours de ce travail.

(2) *Voy.* dans les anciens papiers de Godefroy, à la Bib. de l'Institut. Suarez d'Abreu, un autre historien du dix-septième siècle, fait remonter moins haut la généalogie de Gama, mais maintient la descendance royale. On lit dans le *Mercure portugais* publié en 1643 par Chastanières de Grenailles : « Outre que tout le Portugal sait que la maison de Gama vient du sang royal de D. Alfonse, comte de Ourem, marquis de Valence, fils du 1er duc de Bragance et petit-fils du roi D. Jean Ier, etc. *Voy.* l'épître dédicatoire adressée à D. Vasco-Luiz de Gama, comte de Vidigueyra, alors ambassadeur en France.

du prince Alfonse, fils de João II. Vivant sur la côte des Algarves, et devenu alcaïde de Sylves, Estevam da Gama s'était voué exclusivement aux grandes expéditions maritimes qui partaient de ces régions, et sa réputation comme marin était telle que João II lui destinait le commandement de la flotte qu'il voulait envoyer aux Indes, lorsque la mort le surprit. Estevam da Gama avait épousé dona Isabelle Sodré, fille de João de Resende, provéditeur des fortifications de Santarem. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, et entre autres celui qui réalisa les projets de João II; nous supposons qu'il était l'aîné de Paulo da Gama qui prit part à sa mémorable entreprise. Vasco da Gama naquit dans la petite ville maritime de Sinès, à vingt-quatre lieues environ de Lisbonne. L'époque précise de sa naissance est restée des plus incertaines, car il nous est difficile d'adopter comme date fixe 1469; c'est cependant celle qui jusqu'à ce jour a fait autorité : elle est admise par le vicomte de Santarem, qui suit en cela le P. Antonio Carvalho da Costa. Ces deux biographes n'accordent donc pas plus de vingt-huit ans au célèbre navigateur lorsqu'il partit pour les Indes. Un document exhumé récemment des archives espagnoles reporte cette date à une année antérieure, sans qu'il soit possible de la fixer avec quelque exactitude Nous voyons en 1478 un sauf-conduit accordé par Isabelle et Ferdinand à deux personnages nommés Vasco da Gama et Lemos, pour passer à Tanger; or, il est difficile de supposer qu'une sorte de passe-port de cette nature eût été délivré à un enfant. Sur le renseignement même fourni par Carvalho, M. le vicomte de Santarem est le premier qui ait fixé l'année 1469, mais il l'a fait avec une réserve judicieuse, qui laisse une entière liberté à la critique sur ce point.

Tout porte à croire que Vasco da Gama commença sa carrière dans les mers d'Afrique. Le premier historien qui ait écrit sur les Indes, Fernão-Lopez de Castanheda, aime à rappeler qu'avant ses mémorables découvertes Gama avait acquis une grande expérience de la navigation. Sous João II, ainsi que le fait remarquer M. de Santarem, il avait été chargé d'aller saisir dans les ports du royaume les navires français qui s'y trouvaient mouillés Cet acte de violence, qui exigeait de la résolution, n'était toutefois qu'un acte de représailles, et le roi de Portugal le justifiait en réclamant contre la prise d'un de ses navires, qui revenant de Mina, chargé de poudre d'or, avait été capturé en pleine paix par des corsaires français; la restitution du bâtiment ayant été ordonnée par Charles VIII, et la punition des délinquants ayant suivi de près leur agression, il est probable que Gama n'eut pas à prolonger cette lutte. Après le retour de Bartholomeu Dias, en 1487, ses talents comme marin inspiraient déjà une telle confiance à João II que, par ordre de ce monarque entreprenant, il dut se préparer à aller faire le tour de l'Afrique et à tenter le passage aux Indes. Selon Garcia de Resende, les instructions nécessaires pour accomplir cette expédition étaient déjà rédigées, lorsque João II mourut, et en envoyant, dix ans plus tard, vers les régions orientales l'homme qui les avait déjà explorées par la pensée, le roi Manoel ne faisait qu'exécuter l'intention de son prédécesseur.

Selon toute probabilité, ce fut dans l'espace de temps qui s'écoula entre ce grand projet et sa réalisation que Gama épousa dona Catarina d'Attaïde, fille d'Alvaro d'Attaïde, seigneur de Pena-Cova, l'une des plus grandes dames de la cour, et il est aussi infiniment probable que D. Francisco, l'aîné des fils de Gama, était né lorsque son père dut exécuter les ordres du roi et se rendre aux Indes en suivant la route marquée par Dias.

Nous ignorons sur quelle autorité s'est fondée Pedro de Mariz, lorsqu'il rapporte une anecdote d'après laquelle le commandement de cette expédition, si longtemps méditée, n'aurait été accordé en définitive à Gama que par une circonstance toute fortuite et même des plus bizarres (1). Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'aucune des précautions qu'on devait prendre pour la faire réussir ne fut omise. Un important manuscrit, récemment mis en lumière à Evora (2), et que l'on peut considérer comme étant écrit pour ainsi dire au temps de la découverte, nous le prouve et fournit à ce sujet les détails les plus précis. Seulement, « il ne fallait pas, dit Duarte Pacheco, que pour l'accomplissement de pareilles découvertes les navires fussent d'un port trop considérable ou en trop grand nombre; en conséquence, le roi notre sire ordonna la construction de quatre petits bâtiments, dont le plus grand ne devait pas excéder cent tonneaux, parce que pour se diriger vers des terres si peu connues et même si complétement ignorées, il n'était pas nécessaire qu'ils fussent plus grands : ceci fut ainsi ordonné pour qu'ils pussent entrer et sortir prestement partout... D'habiles construc-

(1) Cet historien, d'ailleurs très-grave, et qui occupait un poste important aux archives royales, prétend que le roi Manoel était un soir à l'une des fenêtres de son palais, rêvant à la possibilité de réaliser les vastes projets de son prédécesseur João II, lorsque le hasard amena Vasco da Gama dans la cour, alors solitaire, sur laquelle donnait le balcon royal. Dès lors celui que l'on a surnommé le *roi fortuné* n'hésita plus; le fils de l'alcaïde de Sylves fut nomme *in petto* capitam mór de la flotte des Indes. Quoi qu'il en puisse être de cette historiette, il est bien certain que si elle était vraie, le hasard aurait mieux servi en cette circonstance le monarque que les avis les plus prudents. *Voy*. Pedro de Mariz, *Dialogos de varia historia*. Barreto de Resende, qui semble ignorer le récit de Mariz, dit au contraire qu'il y eut dès 1496 de nombreux pourparlers dans le conseil touchant l'expédition des Indes, et que ce fut à la suite d'une discussion sérieuse sur son opportunité que le roi se décida à confier l'entreprise à Gama.

(2) *O Esmeraldo do Mar*, c'est une sorte de cosmographie écrite par l'homme le plus éminent de cette époque après Gama et Albuquerque, celui que Camoens a surnommé *l'Achille lusitain*.

teurs, secondés par d'habiles ouvriers, les exécutèrent, en y employant les bois les plus solides et les ferrements de première qualité. Chaque navire fut pourvu de triple rechange de voiles et d'amares; les autres apparaux aussi bien que les cordages furent doublés trois ou quatre fois; les fûts des tonneaux, des pipes, des barils, propres à contenir le vin, l'eau, le vinaigre, l'huile, furent renforcés par de nombreux cercles de fer, pour assurer ce qu'ils contenaient. Les approvisionnements en pain, vin, farine, viande, légumes, objets de pharmacie, l'artillerie, l'armurerie de toutes sortes, tout fut fourni en aussi grande quantité que les circonstances le requéraient; il y eut même, on peut le dire, du superflu; les principaux pilotes, les meilleurs marins, les plus habiles en l'art de la navigation que renfermait le pays furent envoyés avec Gama. »

L'habile marin, qui ne prenait encore que le titre de capitam mór, équivalant à celui de chef d'escadre, planta son pavillon à bord du *Sam-Gabriel*, et il paraît certain que ce navire excédait un peu par son port les dimensions que lui accorde Pacheco, puisqu'il avait 120 tonneaux. Le *Sam-Raphael*, qui en jaugeait 100, eut pour commandant Paulo da Gama, son frère; la caravelle que l'on désignait sous le nom de *Berrio*, et qui n'était que de 50 tonneaux, eut pour capitaine un marin des plus expérimentés, nommé Nicolas Coelho; puis venait un petit bâtiment en dehors de l'expédition, mais portant des munitions et qui avait pour capitaine Pedro Nunès, serviteur de Gama. Enfin, Bartholomeu Dias devait accompagner sur un navire chargé d'approvisionnements l'aventureuse flottille; mais il avait ordre de se diriger ensuite vers la Côte-d'Or et de se rendre à Mina. L'habile pilote qui lui avait fait doubler le cap des Tempêtes, Pero de Alemquer, devait diriger la marche de la capitane; les deux autres pilotes étaient João de Coimbra et Pero Escolar. Le nombre des hommes choisis spécialement pour prendre part à l'expédition s'élevait à 160, et parmi eux on comptait quelques soldats d'élite.

Un doute extrême avait régné jusqu'à ce temps sur le jour précis où Gama quitta Lisbonne. Grâce à la publication du *Roteiro*, publié il y a dix-huit ans par MM. Kopke et Payva, on sait d'une manière certaine que ce fut le 8 juillet 1497. La flottille mit à la voile d'un endroit appelé le Restello ou le Rastello; au lieu même d'où elle était partie s'élevait humblement au temps de D. Manoel une petite chapelle, sur l'emplacement de laquelle devait être construit trois ans plus tard le magnifique couvent de Belem.

Le samedi suivant, la flottille se trouvait déjà en vue des Canaries, et elle passa la nuit sous le vent de Lançarote; en poursuivant la navigation, et après avoir atteint le Rio do Ouro, le brouillard prit tout à coup sur la côte une telle intensité que Paulo da Gama fut séparé de la flotte. On se rejoignit aux îles du Cap-Vert. A Santiago, la flottille se procura de la viande, de l'eau et du bois, et fit quelques réparations aux vergues des navires. A onze lieues de Santiago, la capitane reçut quelques avaries. Déjà depuis plusieurs jours l'heureux explorateur du cap de Bonne-Espérance, Bartholomeu Dias, ne marchait plus de conserve avec l'expédition, et il se rendait à son poste pour y remplir une mission essentiellement fructueuse au point de vue pécuniaire, mais qui flattait à coup sûr beaucoup moins son juste orgueil. Au dire même de quelques historiens, cette mission était un dédommagement donné au hardi navigateur, qu'on n'avait point voulu adjoindre à cette phalange d'habiles marins, dont il était après tout le plus expérimenté : il aurait peut-être fait pâlir la gloire de Gama. Le 4 du mois de novembre, la flottille atteignait de nouveau la côte d'Afrique, et trouvait fond par 110 brasses; bientôt elle entrait dans la baie de Sainte-Hélène (*Santa-Ellena*), qu'une étrange préoccupation a fait confondre, par des hommes d'ailleurs instruits, avec l'île fameuse qui porte ce nom.

La flottille demeura huit jours dans cette baie, et ce fut là que pour la première fois l'on eut connaissance de la race des Boschis, à laquelle se lie la race des Hottentots, qui diffère si essentiellement de celle des Cafres. On s'empara de ces hommes, on les traita bien, mais on en obtint peu de renseignements; on acquit seulement la certitude que ces peuplades, à demi sauvages, faisaient un cas particulier du cuivre, qu'elles façonnaient pour en fabriquer leurs plus précieux ornements. Les Portugais eurent aussi la preuve que ces sauvages se servaient bravement de leurs zagayes: ce fut durant une escarmouche qui avait pour but de tirer d'entre leurs mains un matelot imprudent, nommé Fernão Velloso, qui s'était avancé parmi eux (1); on en vint aux mains, et Gama fut blessé avec trois ou quatre hommes de l'équipage. Le 16 novembre, un jeudi, on quitta cette portion de la côte. Pero de Alemquer, bien qu'il eût fait partie de l'expédition de Dias, se croyait à trente lieues du Cap, sans toutefois pouvoir l'affirmer; on gagna alors la pleine mer, mais le dimanche matin on se dirigea sur le Cap. Le mercredi, à midi, l'expédition passait avec vent en poupe devant ce promontoire, à juste raison si redouté. Le 25 novembre elle entra dans la baie de Saint-Braz, où elle demeura treize jours et dépeça le petit bâtiment qui avait été joint à la flottille comme transport, et dont le chargement fut réparti sur les divers navires. Là s'établirent de bons rapports avec une troupe assez nombreuse de naturels, et cette circonstance surprit d'autant plus Gama que les choses ne s'étaient point passées d'une manière si pacifique

(1) Cet incident, raconté minutieusement par Alvaro Velho, a fourni au Camoens un de ses plus charmants épisodes.

succombèrent à la fatigue et surtout aux maladies. Le 12 on passa devant Mombase, et arrivé sur les bas-fonds appelés depuis les *roches de Saint-Raphael*, on mit le feu au navire qui portait ce nom, parce qu'il devenait impossible de manœuvrer trois bâtiments avec ce qu'il restait d'hommes valides dans les équipages. Après avoir réparti le chargement de ce bâtiment sur les deux autres navires et s'être procuré de nombreux rafraîchissements à une bourgade nommée *Tamugata*, on se mit de nouveau en route. Au bout de cinq jours de relâche, les bâtiments aperçurent tour à tour Zanzibar et les îles Saint-Georges de Mosambique, et le 3 mars on entrait dans la baie de S.-Braz.

La flottille se trouva dès lors dans des parages moins inconnus. Après avoir enduré des fortunes diverses et s'être procuré par la pêche des rafraîchissements, les Portugais doublèrent enfin le 20 le cap de Bonne-Espérance. Sous cette latitude, la santé de ceux qui avaient résisté se fortifia, et vingt-sept jours de vent favorable conduisirent les deux bâtiments dans les parages de l'île de Santiago. Parvenu à ce point, on peut dire que cette mémorable expédition était accomplie ; un épisode fâcheux devait en marquer la fin. Ce qui était advenu naguère à Colomb advint à Gama ; il fut abandonné par son compagnon de voyage. Néanmoins, il ne paraît pas certain que Nicolas Coelho ait été mu en cette circonstance par le sentiment odieux qui dirigea Pinzon, puisque sa conduite ne fut pas incriminée plus tard. A partir du 25 avril les deux navires ne marchèrent plus de conserve : le *Berrio* ne relâcha pas aux îles du cap Vert, comme cela avait été convenu ; il se dirigea à toutes voiles vers le port de Lisbonne, et il y entra le 14 juillet 1499. Ce ne fut donc pas Gama qui eut la joie d'annoncer au roi Manoel les résultats magnifiques d'une expédition méditée durant tant d'années. Pendant qu'on se rejouissait à Lisbonne, son cœur était préoccupé des soins les plus douloureux : le frère bien aimé dont la tendresse courageuse ne lui avait jamais fait défaut au milieu des périls voyait s'éteindre lentement sa vie, et comprenait qu'il ne lui restait plus assez de force pour lutter, à bord de la capitane, contre toutes les difficultés que présentaient les dernières parties du voyage. Arrivé à l'île de Santiago, Gama remit le commandement de son navire à João de Sa, et, frétant une caravelle fine voilière, il tenta par une marche rapide de faire revoir au pauvre malade les rivages tant souhaités. Ce désir fut trompé : la caravelle aborda Tercère, et ce fut pour laisser dans la ville d'Angra le corps de cet infortuné Paulo da Gama (1), auquel nul de ses contemporains n'a refusé un souvenir de glorieuse sympathie. Ce ne fut que dans les derniers jours d'août, ou peut-être dans les premiers jours de septembre 1499, que Vasco da Gama put rentrer dans Lisbonne. Il y fut salué du titre d'*Almirante*, et des fêtes pompeuses y signalèrent son retour.

Il n'est pas exact de dire, comme l'ont fait tant de biographes, qu'on le récompensa en lui donnant un titre et une particule nobiliaire composée de trois lettres. Nommé amiral des Indes, avec la faculté de faire précéder son nom du *Dom*, que l'on concédait si rarement en Portugal à cette époque et que l'on a toujours si rarement accordé aux personnages les plus haut titrés, Gama reçut dès son arrivée une indemnité considérable en argent et des priviléges dans le commerce des Indes qui devaient l'enrichir promptement. Ces preuves de munificence néanmoins se firent attendre, et elles ne furent régularisées par un acte public que le 10 janvier 1502 (1).

Le 10 février de la même année, l'amiral des Indes commandait une flottille de quinze navires. A la tête de ces forces navales, Gama fit sentir la prépondérance du Portugal à ces princes de la côte orientale de l'Afrique qui avaient failli l'arrêter dans sa première expédition : il les soumit, et en fondant des établissements à Mozambique et à Sofala, il assura le succès des flottes qui devaient le remplacer dans ces mers. Il faut le dire cependant, un acte de sévérité cruelle se mêla à ces actes de haute prévision : un vaisseau chargé de richesses immenses et appartenant au soudan d'Égypte fut impitoyablement livré aux flammes par son ordre, et ceux qui le montaient périrent tous, sans que l'on pût même sauver ni les femmes ni la plupart des enfants. Ce vaisseau nommé le *Merii*, revenait de La Mecque, chargé de musulmans appartenant aux régions les plus diverses de l'Asie. La vieille haine des Portugais les confondit sous le nom de Maures, et ces prétendus Maures durent périr dans des supplices affreux pour demeurer en exemple aux princes de l'Orient. Cet événement funeste, et qui restera toujours comme une tache dans la vie de Gama, eut lieu le 3 octobre 1502. Barros essaye de l'excuser, en affirmant que l'amiral sauva en cette occasion une vingtaine d'enfants, dont on fit des soldats chrétiens, et qui servirent plus tard avec fidélité sur les bâtiments de l'État.

L'amiral ne se rendit pas dans la cité où résidait le zamori, comme il en avait eu d'abord le projet. Il modifia ses desseins d'après les événements survenus depuis le départ de Cabral, et

(1) Paulo da Gama fut inhume dans le couvent de San-Francisco de la ville d'Angra. Le 28 janvier 1849, on lui a érigé un petit monument, avec cette inscription :

A memoria do irmam de Vasco da Gama.
O illustre capitam Paulo da Gama
Sepultado noeste Convento
Anno 1499. *Eriguilhe esta lapida*
O governador civil A. J. V. Santa-Rita,
Em janeiro 28 1849.

(1) On lui assigna pour lui et ses descendants 1,000 écus de rente, somme considerable à cette époque Comme surcroît d'honneurs, on lui concéda le droit d'ajouter à ses armes les armes royales (*as quinas*).

il alla débarquer à Cananor, dans le port d'un royaume voisin. Là régnait un radjâ dont Gama sut déjouer les ruses, et qu'il traita sur le pied d'une égalité parfaite. En étalant à ses yeux un luxe tout guerrier, il sut effacer la fâcheuse impression causée sur ces populations asiatiques par le caractère si simple de sa première expédition. Établi sur ce point de la côte, il prépara avec sang-froid l'entreprise qu'il méditait contre Calicut. Ce n'était pas seulement de sa conduite arrogante et de sa mauvaise foi qu'il avait à demander compte au radjâ de cette cité orientale; la mort de Correa, le facteur des Portugais assassiné avec ses compagnons au mépris des traités, lui donnait le droit d'exiger le prix du sang. Bientôt sa flotte parut devant le port du zamori, et la représaille fut terrible. En vain le radjâ allégua-t-il l'incendie du *Merii*, où tant de victimes innocentes avaient succombé, comme étant une compensation suffisante pour l'expiation du meurtre des Portugais; la ville fut impitoyablement canonnée durant trois jours, et d'horribles détails, ajoutés à l'exécution des ordres de Gama, jetèrent l'épouvante parmi les populations hindoues. L'amiral, dédaignant l'offre d'un établissement commercial permanent dans cette ville opulente, que lui offrait le zamori, incendia une partie du port, dont la population s'était enfuie, et que les musulmans n'avaient pas su défendre. Il y eut alors, comme on le voit dans le récit de Barros, une sorte de modération chez Gama; les Maures, jadis si arrogants, laissaient dans un complet abandon les points commis à leur garde; la ville pouvait être enlevée par un coup de main; l'amiral dédaigna cette riche capture, livrant le radjâ à un tardif repentir, qui avait commencé sur le trône et qui finit sous les habits de pénitent.

Après avoir laissé sur la côte quelques navires pour continuer le blocus de Calicut, Gama se dirigea vers le royaume de Cochin (*Codchin*), dont le souverain, Triumpara, avait déjà jeté les bases d'un traité d'alliance avec les Portugais, lorsque Alvarez Cabral était apparu dans ces mers. Le traité fut renouvelé. Dès lors pouvaient commencer les grandes opérations commerciales. Gama songeait à revenir en Europe. Il laissa le commandement de la flotte à Vicente Sodré, et le 20 décembre 1503 il rentra dans le port de Lisbonne avec sa propre flotte presque tout entière. Cette fois, lorsque l'amiral des Indes se présente devant Manoel, il peut lui donner l'assurance que désormais la prépondérance des Portugais dans la plupart des ports de l'Orient n'est plus un rêve. En effet, à l'exception d'un seul radjâ, qu'on doit regarder comme un allié fidèle, les souverains hindous sont frappés de terreur, et les marchands arabes reconnaissent leur insuffisance dès qu'il s'agit de lutter avec les chrétiens. Les petits souverains du littoral comprennent ce qu'ils peuvent ravir de richesses à l'empire du zamori, en profitant uniquement des transactions commerciales que leur offrent les étrangers. Chaque *bahar* de poivre avait coûté jusque alors le sang de plusieurs hommes; l'expédition changea tout à coup cet état de choses, et la ruine de Venise en résulta. Voilà pour les richesses de la terre et pour la puissance temporelle. Nous devons rappeler aussi ce que Gama put promettre de conquêtes spirituelles à l'esprit religieux du temps. Le *preste Jehan* et sa messe miraculeuse ont fui décidément des Indes. On sait enfin à quoi s'en tenir sur les chrétiens de cette contrée, et pour la première fois dans Cochin même ils sont venus payer un tribut de respect à l'amiral portugais. Rome, après des siècles d'oubli, va retrouver ces enfants égarés. Mais ce n'est pas tout : une troisième armée, qui doit hiverner sur les côtes de l'Arabie, et qui sera toujours prête à secourir les Portugais laissés par Gama dans le Malabar, prouve que l'amiral n'a pas seulement l'habileté des conquêtes, mais qu'il sait les assurer. Tout cela était grand, et pas suffisamment apprécié à la cour de Manoel; car ce n'est plus Gama qui fut chargé de commander l'expédition suivante, dont l'avenir de l'Inde portugaise dépendait.

Dans un excellent article sur Gama, M. le vicomte de Santarem s'est exprimé ainsi à propos de l'arrivée de l'amiral dans le port de Lisbonne : « Ce grand homme paraît y avoir trouvé des mécomptes; on n'appréciait pas ses services comme ils le méritaient, et il fallut les sollicitations du duc de Bragance, don Jaimes, pour qu'il obtînt le titre de comte da Vidigueyra avec la grandesse. En effet, Vasco da Gama, quoique couvert de gloire, fut laissé dans l'inaction pendant vingt-et-un ans; il ne prit part à aucune autre expédition sous le règne de Manoel : » Il y avait trois ans que ce souverain était mort, lorsque João III songea à réparer une grande injustice. En 1524, Vasco da Gama, l'almirante des mers de l'Inde, fut décoré du titre de vice-roi, et il partit de Lisbonne, le 9 avril de la même année, à la tête de dix vaisseaux et de trois caravelles... Tout le monde connaît le mot qui termine cette vie mémorable; il y a dans sa poétique exagération quelque chose qui va bien à ces conquérants de royaumes dont l'œuvre ne fait que commencer, et qui désormais doivent braver tout jusqu'aux troubles des éléments : comme on s'approchait des côtes de l'Inde, disent la plupart des chroniqueurs contemporains, une agitation inaccoutumée se manifesta au sein des eaux; les flots se gonflèrent sans que rien indiquât les signes accoutumés qui accompagnent une tempête; des chocs violents heurtèrent le navire, un cri de terreur leur succéda; personne n'avait reconnu d'abord ce tremblement de terre sous-marin. Vasco da Gama conserva sa tranquillité au milieu de ces sinistres présages; il se contenta de dire : « Quelle crainte faut-il donc ressentir ici? *C'est la mer qui tremble devant*

nous (1) ». Le grand navigateur, auquel les historiens du seizième siècle donnent le titre de comte-amiral, put voir les magnificences naissantes de Goa ; mais il quitta bientôt cette ville pour se rendre à Cochin, où il mourut. Il ne garda le pouvoir que trois mois et vingt jours, et l'on affirme que les mesures répressives qu'il prenait sur son lit de mort prouvent assez ce que fût devenue sous lui une administration déjà vigoureuse. Il y avait en Gama un rare esprit de prévoyance, un vif sentiment de la gloire nationale, et tout fait présumer qu'il eût conduit plus rapidement encore les États de l'Inde vers ce degré de splendeur qui devait bientôt frapper les Européens.

Tous les historiens s'accordent pour nous représenter Gama comme étant d'une taille médiocre, mais extrêmement gros, surtout dans le dernier période de sa vie ; il se laissait emporter facilement à des accès de colère, et dans cet état d'emportement l'expression de son regard devenait terrible. Dans les rapports habituels de la vie, ses manières étaient affables et d'une dignité pleine de grâce (2).

On a supposé que Gama, dont l'esprit était très-cultivé, avait écrit lui-même la relation de sa mémorable entreprise ; jusqu'à ce jour tous les efforts qui ont été faits pour découvrir ce précieux manuscrit ont été inutiles, et nous avons de fortes raisons pour croire qu'ils ne seront jamais couronnés de succès, malgré les assertions de Nicolas Antonio, de Leon Pinelo et de Barbosa Machado, qui croient à son existence. Le comte d'Ericeira est peut-être le seul qui, vers 1753, ait fourni sur ce point quelques renseignements dignes d'attention au traducteur espagnol de Moréri. Parmi les nombreux chroniqueurs du commencement du seizième siècle, nul n'a pris soin de mentionner ce manuscrit ; il a même échappé aux perquisitions incessantes de Ramusio, qui n'eût certainement pas accepté le récit du gentilhomme florentin inséré dans sa collection s'il eût pu se procurer celui du chef de l'expédition. Nous n'ignorons pas qu'en 1844 on a pu lire dans le catalogue de Wolters, publié chez Delion, l'annonce d'un manuscrit portant ce titre : *Descripção das terras da India oriental e dos seos usos, costumes, ritos e leyes* ; 1498 ; *escrito por Vasco da Gama, descubridor da India*, grand in-fol. ; mais la science bibliographique bien connue de l'écrivain, sous lequel s'abrite ici un spirituel pseudonyme, ajoute fort à nos doutes, loin de les dissiper. S'il eût été regardé comme authentique par M. T. C., ce manuscrit n'eût pas été abandonné aux chances d'une vente publique. La relation du plus grand événement maritime qui ait eu lieu au quinzième siècle après les découvertes de Colomb n'était donc connue jusqu'à ce jour que par les récits abrégés de Castanheda, de Barros et de Ramusio, lorsqu'une importante publication, faite en 1838 par MM. Kopke et Paiva, est venue combler cette lacune. Ces deux zélés professeurs ayant découvert dans la bibliothèque publique de Porto le routier d'un compagnon de Gama, l'ont fait imprimer sous ce titre : *Roteiro da viagem que em descobrimento da India pelo cabo de Boa-Esperança fez dom Vasco da Gama em* 1497. La traduction complète de ce précieux document a été donnée par l'auteur de cette notice dans le tome III de la collection intitulée : *Voyageurs anciens et modernes*, publiée en 1855 par M. Ed. Charton, grand in-8°, avec fig.

(1) Fr.-Luiz de Souza, qui reproduit ce mot mémorable raconte l'événement qui y donna lieu dans les plus grands détails ; il fixe néanmoins l'époque du départ au 29 avril 1523, et affirme que le tremblement de terre sous-marin eut lieu un mercredi de la Notre-Dame de septembre de la même année. « On remarqua, dit-il, que le soubresaut rendit la santé à beaucoup de gens dévorés par la fièvre. » (Voy. *Annays de D. Joam* III.)

(2) Vasco da Gama fut d'abord inhumé à Cochin, puis on lui éleva une tombe à Travancor. Ce fut seulement en 1538 que son corps fut transporté en Europe, où João III lui rendit les plus grands honneurs. Ses restes furent conduits solennellement à un quart de lieue du bourg de Vidigueira, dans la petite église de Nossa-Senhora-das-Reliquias, faisant jadis partie d'un couvent de carmes chaussés aujourd'hui éteint. Le grand homme repose dans cette chapelle en ruines, où deux de ses descendants ont reçu également la sépulture. Sur la pierre tombale qui le recouvre, on a inscrit cette épitaphe, où, comme dans le poëme de Camoens, une tradition mythologique s'unit à l'un des plus grands souvenirs des temps modernes. Je ne la crois pas néanmoins du seizième siècle ;

Aqui jaz o grande argonauta D. Vaco du Gama,
Primeiro conde da Vidigueira,
almirante das Indias orientaes
E seu famoso descubridor.

(Ici repose le grand argonaute dom Vasco da Gama, premier comte de Vidigueira, amiral des Indes orientales et son fameux explorateur.)

En 1840, cette tombe, respectée jusque alors, fut indignement violée ; deux des pierres qui couvrent la sépulture furent arrachées violemment. Le cercueil ne fut pas plus respecté ; on en tira plusieurs objets précieux, et quelques-uns des ossements du grand homme furent brisés. Quatre ou cinq ans après le jour où avait eu lieu cette profanation, un homme passionné pour la gloire de son pays, l'abbé A.-D. de Castro y Souza fit des représentations énergiques auprès du gouvernement, afin que les cendres de Gama fussent enlevées d'un lieu où l'on savait si mal les préserver de l'outrage, et qu'elles fussent transportées dans le magnifique couvent de Belem. Ces remontrances répétées ne furent pas sans influence : un commissaire spécial fut envoyé en 1845 au gouverneur civil de Beja, pour qu'il prît connaissance des faits et qu'il y apportât remède. L'enquête eut lieu ; la tombe fut réparée, grâce au zèle de M. Jozé-Sylvestre Ribeiro ; mais la proposition si patriotique de l'abbé de Castro n'avait pas reçu en 1855 son exécution. Près de la cathédrale du vieux Goa, on voit encore l'antique arc de triomphe sur lequel est placée la statue de Vasco da Gama. Au point de vue iconographique, il s'en faut de beaucoup que cette effigie puisse inspirer de la confiance ; elle n'est nullement contemporaine, quoique datant du seizième siècle, et Diogo de Couto, le célèbre continuateur de Barros, fut témoin de son inauguration. On a placé à sa base cette inscription en portugais : « Sous le règne de Philippe Ier, la cité a fait placer ici dom Vasco da Gama, premier comte-amiral, explorateur et conquérant des Indes ; étant vice-roi, le comte dom Francisco da Gama, son arrière-petit-fils, en l'année 1597. » — « Cette statue, dit M. Caldeira, existe encore, dominant les vastes ruines dont elle est environnée, comme la renommée du héros qu'elle représente doit survivre à l'existence de la nation à laquelle il a légué tant de gloire. »

On peut dire que c'est le seul livre qui contienne aujourd'hui la vérité, dépouillée de tout artifice de style, sur un événement que les plus grands poëtes et les plus éloquents historiens de la péninsule ont paré du prestige répandu sur toute découverte célèbre par les productions du génie. Rien de plus simple que ce récit, et par cela même rien de plus grand. L'humble écrivain auquel on le doit n'est qu'un marin, faisant partie, on le suppose du moins, de l'équipage du *Berrio*; mais il est certain que c'est à sa perspicacité, à son zèle soutenu que sont dues les premières notions exactes qu'on ait eues sur la navigation de Gama. Avant que Barros n'écrivît ses mémorables décades, Castanheda, qui avait vécu à Goa, donnait son *Histoire de la Découverte et de la Conquête des Indes*, et presque tout son récit se basait sur celui du précieux *Roteiro* qui était tombé en sa possession, et qu'il légua à la bibliothèque de l'université de Coïmbre. Ce que l'on ignorait alors, la critique moderne le prouve aujourd'hui; cette relation précieuse est due à Alvaro Velho, l'un des matelots qui furent chargés de porter les présents du roi de Portugal à ce radjâ de Calicut que nous appelons le zamori. Dans l'ordre des chroniqueurs naïfs du quinzième siècle, Alvaro Velho tient pour la navigation des Indes le rang occupé par Las Casas lorsqu'il raconte les voyages de Colomb.

Ferdinand Denis.

Fernão-Lopes de Castanheda, *Historia do Descobrimento e Conquista da India pelos Portuguezes*; Coïmbra, 1551, in-4°. — *Le premier livre de l'Histoire des Indes, contenant comment l'Inde a été découverte par le commandement du roy Emmanuel et la guerre que les capitaines portugais ont menée pour la conqueste d'icelle*, escripte par F.-L. de Castañeda (sic) trad. par Nicolas de Grouchy; Paris, 1553, in-4°, et Anvers, 1554, in-8°. — João de Barros, *Asia*, decada III, lib. IX, cap. III. — Faria y Souza, *Asia Portugueza*, t. I. — Francisco de Almada, *Gesta proxime per Portugalenses in India*; Nuremberg, 1507, in-4°. — Duarte Pacheco, *Esmeraldo de situ orbis*, ms. de la bib pub. d'Evora. Voy. à ce sujet le savant catalogue pub. par M. Rivara et les extraits contenus dans le *Panorama, jornal literario*. — Andrade, *Vie de Gama*, restée en ms. — Affonso de Alboquerque, *Comentarios Lisb.*; 1556. — *Les Navigations de F. Vasco de Gama*, etc. Voy. le t. II de la collection de Jean Temporal. — Cardoso, *Agiologio Lusitano*. — Barreto de Resende, *Tratado dos Vizos-Reys da India*. — Ms. de la Bibl. imp., *Retratos e elogios dos varoens e donas que illustrarão a nação Portugueza*. — F.-Luiz de Souza, *Annays de Joam III*; Lisbonne, 1848, pet. in-fol., pub. par M. Herculano. — Vicomte de Santarem, *Biographie des Gens du Monde*. — Ferdinand Denis, *Portugal* et la bibliographie spéciale donnée à la fin de l'article Gama dans le t. III des *Navigateurs anciens et modernes*. — Caldeira, *Apuntamentos de uma Viagem*, etc.; 2 vol. in-8°.

* **GAMA** (Dom *Estevam* da), capitaine portugais, fils du précédent, onzième gouverneur des Indes, né au quinzième siècle, mort au seizième. Il suivit la carrière des armes, et alla aux Indes, où il acquit une grande réputation. Lorsque son père se rendit dans ce pays comme vice-roi, en 1524, il l'accompagna; dès cette époque il était revêtu d'un emploi militaire important : il avait le titre de *capitam mór*. Il revint en Europe; puis il retourna dans l'Inde en 1538, avec D. Garcia de Noronha; il commandait alors le *Santo-Antonio*, tandis que le fameux João de Castro avait sous ses ordres le *Grifo*. Il avait été durant cinq ans gouverneur de Malacca, lorsqu'il revint à Goa, où D. Garcia de Noronha venait de mourir. L'assemblée solennelle des autorités que nécessitait cet événement ayant eu lieu, on ouvrit les dépêches secrètes qui pourvoyaient au gouvernement, et le nom d'Estevam de Gama fut lu sur les dépêches royales après celui de Martim-Affonso de Souza, qui se trouvait alors en route pour l'Europe. Le fils du comte-amiral fut acclamé par la multitude et porté en triomphe au palais des gouverneurs. Un de ses premiers actes fut de faire constater par le magistrat l'état de sa fortune, qui était immense, parce qu'il avait hérité de son frère Paul da Gama : il voulait se mettre ainsi à l'abri de tout soupçon. En 1541, E. da Gama résolut de frapper un grand coup contre la puissance musulmane, et à la tête d'une flotte de soixante-douze navires il alla attendre dans la mer Rouge les bâtiments turcs qui sortaient de Suez; D. J. de Castro l'accompagna, sur le vaisseau le *Coulam*. Ce fut durant cette mémorable expédition qu'au pied même du Sinaï il arma chevalier D. Alvaro de Castro, le fils aîné de son ancien compagnon d'armes et D. Luiz de Attaïde, qui fut deux fois vice-roi des Indes. Il ne conserva l'administration que deux ans et un mois, et après s'en être démis entre les mains de Martim-Affonso de Souza, il se retira à Pamgim, l'un des faubourgs de Goa. Là eut lieu un second inventaire de ses biens, qui se trouvèrent diminués d'un quart environ, par suite des dépenses forcées pour lesquelles il n'avait pas eu recours aux finances de l'État. Cet énorme déficit provenait des sommes payées à Goa lors de l'expédition du détroit. Au commencement de 1542, E. da Gama se rendit en Europe. João III, qui l'avait d'abord admirablement accueilli, s'étant offensé de ce qu'il ne voulait pas accepter une épouse de son choix, il alla vivre durant plusieurs années à Venise, où il était, dit-on, fort respecté du sénat. Dans les dernières années, on lui offrit de nouveau le gouvernement des Indes; mais il ne le voulut pas accepter. Il ne se maria point; mais il eut un fils naturel, auquel il imposa le nom de son glorieux père et qu'il fit héritier de ses biens. Il est enterré au couvent des carmes de Vidigueira. Sur sa tombe on a inscrit :

O que armou cavalleiros
Ao pé do monte Sinai
Veio acabar aqui.

F. D.

Pedro Barreto de Resende, *Tratado dos Vizos-Reys da India*. — Barros, *Asia*.

GAMA (*Christovam* da), frère du précédent, capitaine portugais, mort en 1542. Il fut, comme son frère, gouverneur des Indes; mais il ne conserva cette dignité que durant un an et un mois, et il retourna en Europe à la tête d'une

flotte de soixante-douze navires. Il revint aux Indes à l'époque où D. Garcia de Sylveira allait laisser par sa mort le gouvernement entre les mains de D. Estevam da Gama, son frère. Le patriarche portugais Bermudez, qui tenait ses pouvoirs du pape pour aller gouverner spirituellement l'Abyssinie, vint sur ces entrefaites à Goa, où il fut reçu solennellement. La situation intérieure de l'Abyssinie était loin de présenter un aspect paisible; le négous Venagh Segued, qui avait institué pasteur spirituel le patriarche européen, avait depuis succombé, sans pouvoir pacifier l'empire, et sa veuve ainsi que son jeune fils tremblaient devant les envahissements successifs d'un chef farouche, qui appartenait à la nation musulmane et que l'on avait surnommé *Gragné* (le Gaucher) (1). Après la formidable expédition de Thor, vers 1541, Christovam s'offrit à son frère pour aller commander la petite armée portugaise destinée à accompagner Bermudez en Abyssinie, et fut accepté. D. Christovam, conduit par son frère, débarqua à Arquico à la tête de quatre cents Européens et d'une artillerie considérable, pour le transport de laquelle on se trouva fort embarrassé. Après trois jours de marche pénible, on atteignit Debaroa; le jeune capitaine triompha de tous les obstacles, et fut d'abord vainqueur. Des secours lui devenaient absolument indispensables, et cependant Asenaf Sequed, successeur du souverain qui avait accueilli pour la première fois les Portugais, était loin du bord de la mer dans le Choa. Christovam da Gama n'en poursuivit pas moins sa course militaire à travers le Tigré; puis il envoya un message au jeune monarque. Celui-ci ne put se rendre à la pressante invitation qui lui était faite de venir en aide aux chrétiens. Ahmed-Guerad avait trouvé le moyen de réunir six cents Turcs bien armés; une seconde bataille devint inévitable. Au moment de l'action, la reine d'Éthiopie supplia le patriarche Bermudez de l'arracher au péril qu'elle courait si elle tombait au pouvoir des musulmans: le prélat consentit à fuir avec elle; mais sur les instances de D. Christovam, qui lui fit comprendre les conséquences de cette conduite, il revint, et assista à la bataille sanglante qui allait décider du sort des Portugais. Malgré des prodiges de valeur, les chrétiens furent battus; l'étendard royal tomba entre les mains de Gragné, et D. Christovam, blessé au bras, vint dire au patriarche qu'il ne pouvait survivre à sa honte, la perte de son drapeau lui paraissant un échec irréparable. En vain Bermudez lui rappela-t-il qu'il avait le pouvoir d'en bénir un autre et que ce signe tombé entre les mains des mécréants n'avait que la valeur de quelques aunes de soie, en vain la reine arracha-t-elle son propre voile, pour panser sa blessure, le jeune héros engagea le patriarche à fuir, et il s'obstina à demeurer avec quelques-uns de ses compagnons dans une caverne du Tigré; Bermudez emmena la reine avec une jeune princesse encore enfant qu'il porta sur son cheval à travers mille périls. Plusieurs femmes de la reine d'Éthiopie préférèrent une mort volontaire à la honte de tomber entre les mains des musulmans.

(1) Son véritable nom, comme nous le voyons par la lettre authentique du négous, était Ahmed-Guerad.

Bientôt néanmoins le patriarche ne tarda pas à être instruit du sort de D. Christovam. Découvert dans sa retraite, il avait été conduit devant l'impitoyable Gragné, qui lui avait offert ou d'embrasser l'islamisme et de mener la vie d'un grand chef dans ces contrées, ou de périr s'il persistait à demeurer dans sa foi; le choix ne pouvant être douteux, le fils de Gama fut exécuté au même instant, et son corps, coupé en quatre quartiers, et distribué dans des camps divers, pour attester aux populations terrifiées le sort que Ahmed-Guérad réservait aux chrétiens. Un court épisode mêlé au grave récit du patriarche nous fait supposer qu'une passion profonde et subite fut pour quelque chose dans la résolution désespérée de D. Christovam lorsqu'il persista à demeurer dans la caverne où il fut pris. Quelques jours auparavant, et durant une escarmouche qui l'avait conduit au sommet d'une montagne, il s'était emparé d'une jeune fille d'une rare beauté, et l'amour qu'elle lui inspirait avait si peu échappé aux yeux des jeunes officiers portugais qu'une rixe violente avait fait comprendre à tous la jalousie dont cette âme ardente était dévorée. D. Christovam réunit en lui l'héroïsme de la religion, de l'amour et des combats: il ne manqua rien à sa fin chevaleresque pour en faire le sujet d'un poëme, et nous nous étonnons que le génie poétique de sa nation n'ait pas fait de sa courte vie le sujet de quelque épopée.

Après cette mort déplorable, l'armée des Portugais se vit réduite à cent trente hommes de guerre environ. Asenaf-Segued, conseillé par sa mère, en donna le commandement à Ayres Dias, qui demeurait depuis longtemps en Abyssinie, où il était connu sous le nom de *Marcos*. Ce fut cette poignée de héros qui commença la conquête de l'Éthiopie, et qui, après avoir battu les Turcs à la solde de Gragné, lui arracha aussi la vie. Dans cette lettre si curieuse, qu'il écrit à João III et qui nous a été transmise par F.-Luiz de Souza, le jeune souverain d'Abyssinie, tout en préconisant le service immense qui lui a été rendu par Ayres Dias, n'en rend pas moins justice à l'indomptable valeur dont fit preuve le fils de Gama; il termine en disant: « Après tout, D. Christovam fut le premier en ce pays qui combattit valeureusement contre les Maures; Dieu pardonne à son âme et le place parmi les martyrs (1). » Ferdinand Denis.

(1) Le livre original qui renferme le récit du patriarche est tellement rare, qu'il n'en reste qu'un exemplaire, conservé à la bib. des archives de la Torre do Tombo. Lorsque La Croze fit son ouvrage, il ne put jamais en avoir

Annaes del Rey D. João III. — *Esta he huma breue relação da embaixada que o patriarcha dom João Bermudez trouxe do emperador da Ethiopia, chamado vulgarmente* Preste João, etc.; Lisbonne, 1565. — La Croze, *Histoire du Christianisme d'Éthiopie et d'Arménie*; La Haye, 1739, in-12. — Pedro Barreto de Rezende, *Tratado dos Vizos-Reys da India*, ms. in-fol. de la Bib. imp. de Paris. — Miguel Castanhoso, *Historia das cousas que o muy esforçado capitam D. Christovam da Gama fez nos reynos do Preste-Joam, com quatro centos Portuguezes que consigo levou*; Lisbonne, 1564, in-4°.

* **GAMA** (*Antonio* DA), jurisconsulte portugais, né à Funchal (île de Madère), en 1520, mort le 30 mars 1595. Il vint suivre son cours de droit à Coïmbre en 1537, sous G. Vaz Pinto, le plus habile professeur de ce temps, et alla terminer ses études, en 1543, à l'université de Bologne. Vers 1549, João III le fit revenir à celle de Coïmbre, où il reçut le grade de docteur, avant d'être magistrat suprême du palais; il occupa ce ministère pendant près d'un demi-siècle, et mourut à Lisbonne. Tous les ouvrages de ce jurisconsulte sont en latin : le plus ancien est intitulé : *Tractatus de Sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis; de eorum testamentis, anatomia et sepulturis*; Lisbonne, 1554, in-4°; — *Decisiones supremi senatus regni Lusitaniæ; centuriæ IV, omnibus Juris Pontificii et Cæsarei professoribus perutiles et necessariæ ad casus cum canonicos, tum civiles, feudales quoque et criminales, plene cognoscendos*; Lisbonne, 1578, 1610, etc., in-fol.; Francfort, 1598; Cremone, id.; Cordoue, 1599; enfin, Anvers, 1735. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

* **GAMA** (*Jozé-Basilio* DA), poëte brésilien célèbre, né à Sam-Jozé-do-rio-das-Mortes, en 1740, mort à Lisbonne, le 31 juillet 1795. Son père était officier supérieur en résidence dans la province de Minas Geraes; sa mère était la petite-fille d'un ancien gouverneur de la colonie. Bien qu'ils se trouvassent tous les deux sans fortune, ils envoyèrent néanmoins leur unique enfant étudier à Rio-de-Janeiro, chez les jésuites. Jozé-Basilio allait entrer dans cet ordre, lorsque les fameux décrets du 3 novembre 1759 et du 19 janvier de la même année qui expulsaient la Compagnie des domaines de la couronne changèrent complétement ses projets. A cette époque néanmoins, Gama était novice; il fut mis en demeure ou de quitter l'habit qu'il portait avec une modique subvention ou de s'exiler avec les Pères; il opta pour le premier parti, et continua ses études à Rio-de-Janeiro; bientôt il passa à Lisbonne, et se rendit immédiatement à Rome. Il y avait de nombreuses connaissances et il y était précédé par une certaine réputation : il fut reçu à l'Académie des Arcades, et prit dans cette réunion littéraire le nom de *Termindo-Sipilio*; il occupa même à cette époque une chaire dans un séminaire, mais il n'y continua pas longtemps son enseignement, et quittant Rome précipitamment, il se rendit à Naples, d'où il passa à Lisbonne, afin de s'embarquer pour le Brésil. On ignore quelles étaient ses intentions en quittant l'Europe; et l'on n'a jamais su s'il voulait suivre la carrière du professorat ou adopter la vie ecclésiastique; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il jouissait déjà comme poëte, et sans avoir rien publié, d'une réputation très-réelle. Ce qui devait lui servir à Lisbonne lui nuisit peut-être à Rio; il devint suspect, comme ayant été anciennement affilié aux jésuites, et il fut renvoyé comme prisonnier en Portugal. On alla jusqu'à le traduire au fameux tribunal de *Inconfidencia,* et il se vit sur le point d'être déporté à Angola : ce fut sa renommée de poëte élégant et facile qui le sauva. Pombal avait ce double point de ressemblance avec Richelieu, qu'en abaissant parfois la haute noblesse, il ne négligeait aucune occasion d'exalter aux yeux des peuples le souverain qu'il gouvernait. Lors de l'érection de la statue équestre qu'il élevait à Jozé Ier, le ministre voulut que les hommages des poëtes contemporains vinssent concourir à l'éclat de la fête. Il en assembla plusieurs pour leur faire part de son projet, et ceux-ci, dit-on, n'hésitèrent point à s'adjoindre Gama. Ce fut d'un cabinet voisin de la salle où ces écrivains en renom s'étaient réunis, que Pombal put apprécier la verve intelligente du poëte brésilien, et dès ce moment son opinion sur lui demeura fixée. Nous donnons cette anecdote pour le crédit qu'on voudra bien lui accorder; ce qu'il y a de certain, c'est que dans un épithalame officiel, composé vers ce temps, Gama trouva moyen de célébrer en vers magnifiques les travaux imposants et rapides accomplis par Pombal pour la réédification de Lisbonne. Dès ce moment l'élève des jésuites se trouva officiellement dans la faveur du ministre Il acheva alors son poëme de *L'Uraguay,* dont le sujet est l'anéantissement de la puissance jésuitique dans les Sept Missions, et il le fit imprimer en 1769. Après cette publication, Gama occupa un emploi important, comme employé de la secrétairerie d'État, et le 10 juillet 1771 des lettres patentes lui accordaient les droits de noblesse. Au milieu de ces faveurs, le poëte ne se ralentit point : il étudia surtout la littérature italienne, et traduisit en vers des pièces de Métastase et de Goldoni. Quoi qu'il en soit, sa verve ne fut jamais bien féconde, et s'il resta avec Duram, l'homme inspiré par les grands souvenirs de la nature des tropiques, il se borna à des jets rapides. Nous comptons pour peu de chose son épithalame, composé en 1776 pour le comte de Redinha, le *Lenitivo da saudade do principe D. Jozé,* qui parut en 1788, et enfin *Quitubia*, poëme imprimé en 1791, sans nom d'auteur, et qui ne compte pas plus d'une douzaine de pages. Quitubia est le nom d'un chef africain d'Angola, neveu de la trop célèbre Anna Ginga, reine

connaissance, et basa tout son récit sur la relation anglaise qui se trouve dans Purchas, *Pilgrims*, liv. VII, chap. VII, p. 1149 et suiv. Castanhoso paraît lui avoir été inconnu.

des Molumbas, et qui se distingua par son intrépidité durant les guerres suscitées par le Portugal lorsque les Hollandais tentaient de s'emparer de la colonie.

L'Uraguay reste le seul poëme de quelque importance dû à Basilio da Gama; et c'est lui qui justifie l'enthousiasme que les Brésiliens conservent lorsqu'ils parlent de lui comme poëte. *L'Uraguay* a été réimprimé plusieurs fois, et toujours avec succès. Parfaitement au fait de toutes les circonstances qui se rattachaient à la guerre des Missions, l'auteur a su y faire ressortir l'habileté persévérante d'un homme de guerre habile, Freire de Andrade, qui commandait les troupes portugaises, et qui eut le fatal honneur de détruire en quelques mois ce qui pouvait devenir l'espérance des siècles; les traits saillants d'une race peu connue, le caractère original d'une nature exubérante, tout se prêtait à des peintures nouvelles. B. da Gama a usé de ces avantages avec sobriété; mais l'intérêt du sujet, l'élégance soutenue de la versification, l'ont maintenu à un rang dont l'école présente, composée de coloristes brillants, ne l'a pas encore fait descendre. Bien que ce poëte n'ait produit aucun ouvrage de longue haleine, il fut nommé membre de l'Académie de Lisbonne. La position dont il jouissait rendait sa vie assez douce; mais il n'avait jamais été robuste, et sa santé s'altéra en 1792; pour la recouvrer, il se rendit à des eaux minérales qui se trouvent dans le voisinage de Coïmbre; il revint mourir à Lisbonne, où il fut enterré dans l'église da Boa-Hora. Ferdinand Denis.

Florilegio da Poesia Brasileira; Lisbonne et Madrid, 1850 à 1853, 3 vol. in-18, pub. par M. Adolfo de Varnhagen. — *Revista trimensal de Rio-de-Janeiro*, 18 vol. in-8°. — Pereira da Sylva, *Plutarcho Brasileiro*, 2 vol. in-8°. — Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, suivi du *Résumé de l'histoire littéraire du Brésil*.

* **GAMA** (*Jozé-Bernardo-Fernandes*), historien brésilien, né à Pernambuco, vers 1802, mort à Rio-de-Janeiro, en 1854. Il embrassa la carrière militaire, et faisait partie de l'armée brésilienne qui défendait la cause de l'indépendance dans Bahia; il y fut décoré de la médaille militaire destinée à perpétuer le souvenir de cette campagne, et il obtint également la décoration de l'ordre du Christ. Toutefois, il n'était que lieutenant d'état-major lorsqu'il mourut. C'est un écrivain fort médiocre; il a néanmoins donné quelques renseignements utiles dans l'histoire, toute spéciale, qu'il a consacrée à son pays; elle est intitulée: *Memorias historicas da Provincia de Pernambuco, precedidas de um ensaio topografico historico*, etc.; Pernambuco, 1844-1849, 4 vol. in-8°. Il a pris à tâche dans ce livre d'obscurcir la gloire de Fernandez Vieira, et cela par un faux esprit de nationalité. L'auteur avait obtenu de l'assemblée provinciale de Pernambuco la concession d'une loterie de 65 contos de reis dont le bénéfice devait être appliqué à l'impression de son œuvre. Ferdinand Denis.

Documents particuliers.

GAMA (*Filippo-Jozé* da), biographe portugais, né à Lisbonne. Il était membre de l'Académie d'histoire de cette ville, et a donné *Elogio do illustrissimo senhor D. Frey Bartholomeu do Pilar, primeiro bispo do Gram Para, do conselho de S. M. e religioso que foi da Ordem de Nossa Senhora de Carmo da provincia de Portugal;* Lisbonne, 1736, in-4°.

GAMA LOBO (D. *Francisco*) **DE FIGUEIREDO** a donné : *Elogio historico do mais perfeito infante e serenissimo senhor D. Manoel;* Lisbonne, 1714, in-4°. Il s'agit ici de ce fils de don Pedro II qui, s'éloignant du Portugal en 1715, alla faire la guerre aux Turcs à côté du prince Eugène, et assista aux batailles de Peterwaradin, de Temeswar et de Belgrade. F. D.

Renseignements particuliers.

GAMA (*Antonio* de Léon y). *Voy.* Léon.

GAMACHES (*Philippe* de), théologien français, né en 1568, mort à Paris, en 1625. La Faculté de théologie le reçut docteur en 1598. Il s'était dès lors acquis un tel renom de science qu'Henri IV ayant cette année même érigé en Sorbonne, et à titre royal, deux chaires de théologie positive, l'une d'elles lui fut conférée. Il l'occupa durant vingt-cinq ans, et commenta saint Thomas avec succès. L'autorité que Flavigny et Grandin attribuent à ses opinions dans leur polémique sur la Bible polyglotte de Legay témoigne de l'extrême crédit dont il jouissait près des théologiens de son temps. Mais nous en avons une preuve plus éclatante, et qui décèle en même temps la noblesse et la fermeté de son caractère : Richelieu l'ayant chargé, en compagnie de plusieurs autres docteurs, d'examiner ou plutôt de condamner le livre de Richer *Sur la puissance ecclésiastique et politique*, il ne craignit point d'en approuver ouvertement le fond, se bornant à signaler quelques propositions hardies et à reconnaître qu'un pareil ouvrage était inopportun en des temps de minorité. Il garda ce sentiment jusqu'à la fin de ses jours, et ne s'en laissa détourner par aucune sollicitation. Baillet rapporte cependant que les obsessions de Mauclerc lui en arrachèrent au lit de mort une tardive improbation. Les commentaires de Gamaches sur saint Thomas, qui sont encore fort estimés, ont paru sous ce titre : *Theologia scolastica, speculativa, practica, sive commentarii in tres partes Summæ D. Thomæ;* Paris, 1627, 2 vol. in-fol. E.-J. Manaud.

Du Boulay, *Histor. Univers. Paris.* — Freher, *Theatrum.* — Crévier, *Hist. de l'Université.* — Goujet, *Mémoires sur le Collége royal de France.* — Bayle, *Dict. crit.* — Moreri, *Dict. hist.*

GAMACHES (*Étienne-Simon*), savant français, né à Meulan, en 1672, mort à Paris, en 1756. Il était chanoine régulier de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, à Paris. Esprit méditatif et profond, il s'occupa de métaphysique, de morale, et surtout d'astronomie, science sur laquelle il publia un ouvrage qui le fit admettre à l'Académie

des Sciences. On a de Gamaches : *Système du Cœur, ou connaissance du cœur humain* (publié sous le nom de Charigny); 1708, in-12. L'auteur y examine l'origine, la marche et les effets des passions, en se servant de raisonnements solides et d'un style noble et facile; — *Système de Philosophie chrétienne;* 1721, in-8°; — *Astronomie physique et principes généraux de la nature, ou mécanisme astronomique;* 1740, in-4°, et 1771, in-12; — *Dissertations littéraires et philosophiques;* 1755, in-8°; — *Les Agréments du Langage réduit à ses principes;* 1757, in-12.

GUYOT DE FÈRE.

France littéraire de 1769. — Desessarts, *Siècles littér.* — Sabatier, *Les trois Siècles de la Littér.*

GAMACHES. *Voy.* ROUAULT.

GAMAIN ou GAMIN (*François*), serrurier français, né à Versailles, vers 1760, mort en 1799; il fut le héros d'un épisode assez singulier dans l'histoire de la révolution française. Son père était serrurier des bâtiments du roi; à ce titre, le fils donna des leçons de serrurerie à Louis XVI. Ce prince eut recours à lui pour la fabrication aux Tuileries de l'armoire de fer dans laquelle le ministre Rolland affirma avoir trouvé les pièces qui jouèrent un grand rôle dans le procès du monarque et qui entraînèrent sa condamnation. Gamain, quoiqu'il n'eût reçu que des bienfaits de Louis XVI, trahit les secrets du malheureux monarque. On l'avait complétement perdu de vue, lorsque, le 8 floréal an II, le conventionnel Musset accusa le roi, qui avait péri sur l'échafaud, d'avoir tenté d'empoisonner Gamain, en lui servant un verre de vin; le 18 floréal, sur le rapport du conventionnel Peyssard, la Convention vota un décret ainsi conçu : « François Gamin, empoisonné par Louis Capet, le 22 mai 1792 (vieux style), jouira d'une pension annuelle et viagère de la somme de 1,200 livres, à compter du jour de l'empoisonnement. » Les discours de Musset et de Peyssard sont empreints de toute l'exagération révolutionnaire. Il est douteux que beaucoup de gens aient cru à la réalité de cette tentative d'empoisonnement; mais il est certain que Gamain était en proie à une maladie cruelle, et peut-être était-il de bonne foi en se croyant victime d'une machination perfide. Il traîna durant quelques années une vie languissante, et mourut en laissant à quelques écrivains un problème historique dont la solution ne saurait se trouver aujourd'hui.

G. B.

Moniteur, 1794. — Paul Lacroix (bibliophile Jacob), *Évocation d'un fait ténébreux de la révolution française,* n° 2 des *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France;* 1838. — *Le Siècle,* feuilleton du 28 septembre 1836. — H. D. de Saint-Anthelm, *Biographie des Hommes remarquables de Seine-et-Oise,* 1837, p. 44. — Tissot, *Histoire de la Rév. fr.,* t. III, p. 481, éd. de 1833. — *Biographie moderne,* 3e édition; 1807, in-8°.

* GAMALIEL, surnommé *l'ancien*, pharisien, contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, membre du sanhédrin, dont il aurait même été président, d'après les traditions juives. S'il faut s'en rapporter au témoignage du *Talmud*, il était fils du roi Siméon et petit-fils du célèbre Hillel. Il ne fut pas moins célèbre lui-même parmi ses co-religionnaires. « A sa mort, dit le *Talmud* (*sotah*, cap. 9), la gloire de la loi s'éteignit. » Versé dans la connaissance de la philosophie grecque, il essaya, dit-on, un des premiers en Palestine, de l'introduire dans l'étude de la théologie juive, marchant ainsi sur les traces de ses co-religionnaires d'Alexandrie, qui depuis longtemps expliquaient Moïse et les prophètes avec l'aide de la philosophie de Platon. Saint Paul avait étudié sous sa direction (*Actes des Apôtres*, XXII, 3). C'était, à en juger par ce qu'en rapportent les *Actes des Apôtres* (V, 30 et suiv.), un homme doux, conciliant, ennemi des mesures violentes. Une tradition imaginée par les chrétiens et inspirée sans doute par sa conduite modérée envers les Apôtres, le représente comme un disciple secret du christianisme, et assure qu'il fut baptisé, avec son fils et en même temps que Nicodème, par saint Jean et saint Pierre. D'après le *Talmud*, il mourut dix-huit ans après la ruine de Jérusalem.

Michel NICOLAS

Niemeyer, *Characteristik der Bibel.*, t. I, p. 638 et suivantes.

* GAMALIEL de Japhné, fils du précédent, célèbre docteur juif. On prétend qu'après la prise de Jérusalem, Titus voulait le faire mettre à mort; mais que Jochanon ben-Saccaï implora pour lui la pitié du vainqueur, et lui sauva la vie. Il ne courut pas un moins grand danger quand T. Rufus pilla le trésor du Temple. Ces faits rapportés par les chroniques juives prouveraient, s'ils ont quelque vérité, que Gamaliel le jeune était ardent patriote. Après la mort de Jochanan ben-Saccaï, il fut choisi pour directeur de l'école de Japhné. Il marcha sur les traces de son père, et comme lui il travailla à introduire la philosophie platonicienne dans la théologie juive.

Michel NICOLAS.

Othonis, *Lexicon Rabbinicum.* — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. II, p. 882.

GAMBA (Le chevalier *Jacques-François*), voyageur et consul français, né le 26 décembre 1763, à Dunkerque, mort le 27 mai 1833, en Géorgie. Après avoir fait ses études au collége de Juilly et son droit à Paris, il alla en Allemagne, s'arrêta à Leipsig, et s'y familiarisa avec les langues du Nord. De retour à Dunkerque, il prit la direction de la maison de commerce de son père, à la mort celui-ci; mais ayant éprouvé de grandes pertes lors de la révolution, il renonça aux affaires, et se mit à voyager. Lorsqu'il revint à Paris, il s'occupa de traduire en français divers ouvrages anglais, italiens, espagnols; mais ces traductions ne furent point publiées. Lors de la Restauration, il fit paraître quelques brochures sur les finances, et adressa aux ministres des mémoires sur le commerce de l'Inde et de l'Asie et sur les moyens d'étendre celui de la France dans ces con-

trées. Le duc de Richelieu, qu'une longue résidence en Russie et particulièrement à Odessa, dont il avait été gouverneur, mettait à même d'apprécier de telles vues, les accueillit avec d'autant plus d'intérêt qu'il désirait une alliance entre la France et la Russie. Muni des recommandations et des instructions de ce ministre, Gamba entreprit à ses frais, en 1817, un voyage dans la Russie méridionale, dont il visita plusieurs provinces. De retour à Paris en 1818, il fit paraître un extrait de son voyage dans les *Annales des Voyages* de Malte-Brun et Eyriès, et repartit l'année suivante pour explorer surtout la Géorgie, que le ministre voulait rendre un jour le centre du commerce entre l'Europe et l'Asie. Gamba parcourut cette contrée dans tous les sens, y recueillant un grand nombre de documents utiles sous le rapport du commerce et de l'industrie. Déjà le gouvernement français avait obtenu de l'empereur Alexandre la franchise pour dix ans de toutes les marchandises expédiées de France pour l'Asie; Gamba, pendant un séjour qu'il fit à Saint-Pétersbourg, contribua à faire rendre un autre ukase accordant de grands avantages aux étrangers qui s'établissaient en Géorgie. Comme Tiflis devait être le centre du commerce avec la Perse et l'Inde, un consulat français y fut établi, et Gamba fut nommé à ce poste important, en même temps que décoré de la Légion d'Honneur. Deux ans après, en 1824, il fut appelé en France pour y donner des renseignements plus précis. Il profita de son séjour à Paris pour publier son savant voyage en Russie, qui parut sous le titre de *Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces au-delà du Caucase, fait depuis* 1820 *jusqu'en* 1824, 2 vol. in-8°, avec atlas et cartes. Gamba retourna ensuite à son poste, où il mourut peu de temps après.

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biogr.*, Suppl.

GAMBA (*Barthélemy*), biographe italien, né à Bassano, en 1780, mort en 1841. Après avoir fait d'excellentes études, il fut nommé vice-bibliothécaire de Saint-Marc, et membre de l'Académie de Florence. Parmi ses ouvrages, celui *De' Bassanesi illustri;* Bassano, 1807, in-8°, n'est pas seulement un monument durable qu'il a érigé en l'honneur de son pays, mais encore un important service rendu à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Avec Boni, il avait déjà donné auparavant une édition italienne et corrigée de l'ouvrage d'Harwood sur les éditions des classiques; Venise, 1793, 2 vol. in-8°. On lui doit de plus: *Serie dell' Edizioni de' Testi di Lingua Italiana;* 2 vol., Milan, 1812 et 1828. Brunet, dans son *Manuel du Libraire*, déclare que ce livre lui a été fort utile; — *Galeria dei Letterati ed Artisti delle Provincie Veneziane nel secolo XVIII*; Venise, 1824; — *La Vita di Dante Alighieri;* ibid., 1825 : ouvrage d'un mérite reconnu; — *Ritratti di Donne illustri Veneziane;* ibid., 1826; — *Delle Novelle italiane in prosa, bibliografia, con ritratti, etc.*; ibid., 1833.

Tipaldo, *Biograf. degli Ital.*

GAMBA (Le comte *Pierre*), philhellène italien, né à Ravenne, en 1801, mort près de Méthana (Grèce), en 1826. Il était frère de la comtesse Guiccioli, si connue par sa liaison avec lord Byron. Lorsque ce poëte partit pour la Grèce, Gamba l'accompagna d'abord jusqu'à Céphalonie, et s'embarqua ensuite pour Missolonghi. Il fut pris par un corsaire turc, qui le conduisit à Lépante. Les autorités turques le remirent en liberté, et il alla rejoindre à Missolonghi lord Byron, qui le nomma officier dans la légion qu'il se proposait de lever à ses frais. La mort de Byron empêcha l'exécution de ce projet. Gamba, témoin de la fin de l'illustre poëte, se rendit à Londres, et publia un livre fort intéressant sur le dernier séjour de Byron en Grèce. De retour dans ce pays, il s'attacha au colonel Fabvier, l'accompagna dans diverses expéditions, et se distingua par une brillante valeur. Une mort prématurée l'enleva à la cause qu'il défendait avec dévouement. On a de lui : *A Narrative of lord Byron' last journey to Greece;* Londres, 1825, in-8°, traduit en français par J.-T. Parisot; Paris, 1825, in-8°.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. des Contemporains.*

* GAMBACCIANI ou GAMBACCINI (*Francesco*), peintre de l'école florentine, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Doué d'un assez grand talent de composition et de dessin, il avait un bon coloris. Ses principaux ouvrages sont une chapelle de l'église del Carmine de Florence, où il a peint à fresque une petite coupole et ses pendentifs, et à l'huile les deux tableaux latéraux représentant la *Nativité de J.-C.* et *Le Bienheureux Bonagiunta Manetti*, l'un des fondateurs de l'ordre des Servites. On voit de cet artiste à Sienne, dans l'église de S. Vigilio, un *S. Torello*, et près de cette ville, dans la chapelle de la villa Cennini, un S. *Ansano*, et dans la chapelle de la Selva, villa Sansedoni, une petite coupole à fresque. Gambacciani a laissé un grand nombre de portraits, parmi lesquels le sien, qui fait partie de la collection iconographique de la galerie publique de Florence. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Siena.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

GAMBACORTE, nom d'une famille pisane, qui posséda longtemps le pouvoir souverain dans sa patrie, et dont les principaux membres furent :

GAMBACORTA (*Andrea*), mort vers 1354. Après s'être enrichi dans le commerce, il devint le principal conseiller du jeune comte Renier ou Niero de la Gherardesca, surnommé *Bergolino* à cause de la futilité de son esprit, et alors capitaine général de Pise. Durant la terrible peste de

1348, ce prince mourut ainsi que tous les membres de sa famille. Les plus anciennes maisons pisanes furent également presque anéanties. La ville se divisait, comme toutes les cités italiennes à cette époque, en deux partis rivaux : les *bergolini*, c'est ainsi que l'on nommait les favoris du comte, la plupart d'extraction plébéienne, mais riches, et jouissant d'un grand crédit parmi le peuple (1) ; et les *raspanti* (2), patriciens qui occupaient les principales charges de l'État. Les bergolini, qui depuis longtemps dénonçaient leurs ennemis comme concussionnaires, les accusèrent d'avoir empoisonné le jeune Niero. Dès lors aux calamités de la peste et de la famine Pise vit s'ajouter dans ses murs les fureurs de la guerre civile. La justice n'eut plus de force : chaque nuit un incendie dévora un édifice, et chaque jour un meurtre ensanglanta la cité ; enfin, le 24 décembre un combat général s'engagea autour du palais de Dino della Rocca, et les raspanti, vaincus, furent chassés de la ville. Gambacorta fut mis à la tête de la république. Il s'attacha avec zèle à ramener l'ordre et la prospérité dans sa patrie. Il y réussit, et sut conserver une heureuse neutralité durant les guerres de l'archevêque de Milan, Giovanni Visconti, contre les républiques toscanes. Les parties belligérantes le choisirent même pour médiateur lors des conférences de Sarzana (1er janvier 1353). Il eut le bonheur de les accorder, et se porta garant de l'exécution du traité passé entre elles le 1er avril suivant. Il mourut peu après.

GAMBACORTA (*Francesco*), décapité le 26 mai 1355. Il succéda à son parent André, sous le titre de *conservateur du bon état*. En 1355 il reçut magnifiquement l'empereur Charles IV, obtint la promesse de son alliance, et s'engagea à lui payer soixante mille florins pour les frais de son couronnement. Le 19 janvier, Paffetta, comte de Montescudaio, descendant éloigné des Gherardesca et favori de l'empereur, excita les raspanti contre Gambacorta. Ils prirent les armes, et parcoururent les rues aux cris de *Vive l'empereur et la liberté ! Meure le conservateur !* Charles IV apaisa le désordre ; mais Gambacorta, effrayé, fit déférer au monarque la seigneurie de la ville, la garde des portes et celle du trésor. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir sacrifié la liberté de sa patrie à une crainte personnelle ; et s'entendant avec Paffetta, tous deux réclamèrent la restitution des droits de leurs compatriotes. Charles IV s'y prêta de bonne grâce, et ne conserva que le titre de protecteur de la ville. Cependant, ce prince ayant paru écouter les plaintes des Lucquois, qui le sollicitaient de les affranchir du joug des Pisans, ceux-ci témoignèrent hautement leur mécontentement. Les raspanti et les bergolini, réunis en armes, jurèrent d'oublier leurs vieilles querelles et de tout sacrifier pour maintenir la conquête de Lucques. Le feu prit fortuitement au palais de l'empereur, qui se retira dans la cathédrale. Tout annonçait une collision : le 21 mai les troupes allemandes qui occupaient pour les Pisans la forteresse de la Gosta, à Lucques, évacuèrent cette place, et la laissèrent aux Lucquois. Les Pisans crièrent à la trahison. Les raspanti attaquèrent les Allemands, en tuèrent cent cinquante, et assiégèrent Charles IV dans la cathédrale. Les Gambacorte, devancés par leurs alliés, étaient alors les uns chez l'empereur, les autres chez Alessandro Farnèse, cardinal-évêque d'Ostie ; cependant, leurs partisans se joignirent aux raspanti. Paffetta, voyant les bergolini suffisamment compromis, rappela tout à coup les siens, et courant près de Charles IV, lui offrit son appui, assurant que les Gambacorte avaient seuls fomenté la révolte. Ceux-ci, pris à l'improviste, furent tous arrêtés : leurs palais, attaqués par le comte Paffeta, réuni aux Allemands, furent pris d'assaut et brûlés ; ceux des Sismondi et des Gualandi, après une opiniâtre résistance, subirent le même sort ; les Lanfranchi abandonnèrent le combat, et les insurgés, trahis ou privés de chefs, se dispersèrent. Cinq Gambacorte, Pietro Gualandi, Guelfo Lanfranchi, Rosso Sismondi et huit autres chefs du parti populaire furent jetés en prison. L'empereur nomma un juge pour instruire leur procès. Ne pouvant les trouver coupables de l'insurrection du 21 mai, on les accusa de l'incendie de la résidence impériale. D'affreuses tortures leur arrachèrent tout ce qu'on voulut, et le 26 mai Francesco Gambacorta, ses deux frères, Lotto et Bartolomeo, Acca Cinquini, Nieri Papa, Ugo de Guitto, et Giovanni delle Brache eurent la tête tranchée, sur la place de' Angiani, comme traîtres à l'empereur.

GAMBACORTA (*Pietro*), neveu du précédent, assassiné le 21 octobre 1392. Exilé de Pise aussitôt le supplice de son oncle, il se retira à Florence, puis à Padoue. Pise avait reconnu pour doge Giovanni Agnello, qui fut forcé d'abdiquer en septembre 1368. En 1369 Charles IV, toujours avide d'argent, fut trouver Pietro Gambacorta à Calcinaia, et lui promit sa protection moyennant un présent immédiat de dix mille florins. Le peuple pisan était alors las de la tyrannie des nobles, qui avaient amené la guerre avec les Florentins, la perte de Lucques, la ruine du commerce et l'accroissement des impôts. Sous cette double influence, le 24 février les Gambacorte furent rappelés dans leur patrie. Pietro et ses enfants firent leur rentrée au son des cloches, aux acclamations de leurs conci-

(1) A la tête de ce parti étaient les Gambacorte, les Cecci d'Agliata, les Baccarossi, les Gualandi, les Lanfranchi, les Sismondi.

(2) Ce surnom venait de *raspare*, gratter, faire disparaître ; au figuré, voler dans une administration, détourner à son profit. Les chefs de cette faction étaient les Benetti, Botticelle, Lambertucci, Lei-Vernagalli, Pandolfini, Rali, Rosselmini, Scacchieri, Scarsi. On les appelait aussi *maltraversi*.

toyens, et portant des branches d'olivier. Sur un autel préparé sur la place publique, après le service divin, et devant la population assemblée, tous les bannis des divers partis prêtèrent le serment d'oublier leurs querelles particulières et de se dévouer au maintien de la république. L'histoire constate ce que valent ces serments. Dès le surlendemain, les bergolini et les raspanti couraient dans Pise la torche et l'épée à la main; malgré l'intervention pacifique de Gambacorta, les patriciens furent exclus de l'administration. Ils invoquèrent le secours de Charles IV, et lui livrèrent la porte aux Lions; mais les Allemands, après un combat acharné, durent se retirer, se contentant, comme toujours, d'une somme considérable. Pietro Gambacorta fut reconnu capitaine général de la république. Afin de se débarrasser définitivement de la protection impériale, il consentit à payer encore cinquante mille florins, moyennant laquelle somme Charles IV reconnut la liberté de Pise inaliénable (1369). Délivré de la pression étrangère, Gambacorta ne s'occupa plus que du bonheur de sa patrie; il contracta d'étroites alliances avec les républiques environnantes, et par sa sagesse, sa modération, durant de nombreuses années, mérita la reconnaissance générale. Il sut défendre tour à tour l'indépendance de Pise contre le saint-siége et contre l'Empire, et secourut en 1389 Francesco Novello di Canara, fuyant devant Giovanni Galeas Visconti, tyran de Milan. Mais il trouva des ennemis dans sa propre famille: ses parents, qu'il avait imprudemment investis de tous les emplois importants, loin d'imiter son exemple, se conduisirent avec l'arrogance oublieuse des parvenus, et froissèrent les instincts populaires. Ses neveux, surtout, les fils de son frère Gerardo, qu'il avait faits l'aîné archevêque de Pise, le second chevalier du Saint-Sépulcre, et le troisième chanoine, commirent des scandales et des violences que les tribunaux n'osèrent pas punir. Durant ce temps, Giovanni Galeas, en guerre avec les Florentins, ne négligeait aucune occasion de nuire à Gambacorta, le plus fidèle de leurs alliés. Il séduisit à prix d'argent le chancelier de la communauté, Jacopo d'Appiano, vieillard de soixante-dix ans, élevé avec Gambacorta et dans lequel celui-ci mettait toute sa confiance. Sous prétexte d'une querelle avec les Lanfranchi, Appiano appela une bande de soldats lucquois (*masnadieri*). Le capitaine général manda les deux ennemis devant lui pour les réconcilier; mais au moment où Lanfranchi se rendait à cette invitation, il fut assailli par les satellites d'Appiano et assassiné ainsi que son fils. Gambacorta demanda que les assassins fussent livrés à la justice. Appiano refusa, et fit attaquer la capitainerie. De toutes parts les bergolini vinrent au secours de leur chef; mais celui-ci voulut s'avancer seul et sans armes au-devant de son vieil ami. Appiano lui tendit la main, et à ce signal des assassins massacrèrent le trop confiant Gambacorta. Ses deux fils, blessés et pris en se défendant, moururent empoisonnés dans leur prison.

GAMBACORTA (*Giovanni*), neveu du précédent, et dernier des seigneurs de Pise, vivait en 1406. Quoique ses violences eussent en partie causé l'expulsion des siens, après le meurtre de son oncle et de ses cousins, il fut reconnu chef du parti exilé des bergolini, et ne cessa de conspirer pour chasser de sa patrie d'abord Appiano, puis les Visconti. Le 21 juillet 1405, les Pisans se soulevèrent en masse, écrasèrent les troupes de Gabrielo Visconti, et le forcèrent de se réfugier dans la forteresse. Vivement pressé, Visconti vendit aux Florentins cette citadelle et les châteaux de Librafratta et de Santa-Maria-in-Castello moyennant deux cent six mille florins. La citadelle de Pise fut remise le 31 août 1405 à Lorenzo Raffaccani, qui en prit possession au nom de Florence. Les Pisans n'en pressèrent le siége qu'avec plus de vigueur; ils s'en emparèrent le 6 septembre. Ils offrirent alors la paix aux Florentins à des conditions fort avantageuses. Ceux-ci refusèrent : les Pisans, pour résister à leurs ennemis, rappelèrent leurs bannis, et les bergolini furent admis par les raspanti à partager les charges publiques. Une réconciliation sans réserve fut de nouveau jurée sur les autels; les chefs des deux partis firent couler leur propre sang dans la coupe consacrée, et chacun y trempa les lèvres. De nombreux mariages scellèrent ce rapprochement. Mais Giovanni Gambacorta ne rapportait de son long exil que le désir du pouvoir et celui de la vengeance. Leurrant ses concitoyens de l'espoir que par ses relations héréditaires il déterminerait les Florentins à la paix, il se fit proclamer *capitano del popolo*; mais il ne se servit de sa puissance que pour dépouiller et faire périr ses anciens ennemis. Ses propositions aux Florentins furent rejetées; ceux-ci, prétendant avoir acheté Pise de son seigneur légitime, Gabrielo Visconti, déclarèrent ne voir dans les Pisans que des sujets rebelles. Ils armèrent une nombreuse armée, défirent en différentes rencontres les Pisans et leurs alliés, et réduisirent la ville aux dernières extrémités. Gambacorta offrit la seigneurie de sa patrie à Ladislas, roi de Naples; mais les Florentins firent échouer cette négociation. Il en fut de même des relations entamées avec Otto Bon Terzo, seigneur de Parme et de Reggio, qui reçut une grosse somme pour abandonner les Pisans. En juillet, les assiégés arborèrent les étendards du duc de Bourgogne, Jean sans Peur; mais ce seigneur ne leur envoya aucun secours. La fatigue, la misère et la famine rendaient chaque jour la résistance plus difficile. Gambacorta traita secrètement avec les Florentins : il obtint trois palais à Florence, le vicariat de Bagno, un grand nombre de priviléges pour lui et sa famille, et cinquante mille florins comptant. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1406, il ouvrit la porte de Saint-Marc à l'armée floren-

tine. Telle fut la chute de Pise, qui durant cinq siècles avait dominé sur la mer Tyrrhénienne avec tant de gloire. La plupart de ses habitants les plus riches, et Gambacorta fut de ce nombre, se fixèrent à Florence. A. DE L.

Cronica di Pisa (anon.), t. XV, p. 1017-1088. — B. Marangoni, *Cronica di Pisa*, p. 703-842. — Giovanni Villani, *Istorie Fiorentine*, l. XII, ch. CXVIII, p. 999. — Matteo Villani, *Istorie Fiorentine* (contin.), l. III, p. 189-195; l. IV, p. 260-271; liv. V, p. 323-334. — Tronci, *Annali Pisani*, p. 375-501. — Neri di Donato, *Cronica Sanese*, p. 143-152. — Franz-Martin Pelzel, *Karl der Vierte, Bœmischer Kaiser*, t. II, p. 465. — Beverini, *Annales Lucenses*, l. VII, p. 960. — Scipione Ammirato, *Istorie Fiorentine*, l. XIII, p. 667; l. XV, 794; l. XVI, p. 838; l. XVIII, p. 930-938. — Piero Minerbetti, *Annal.*, p. 308-561. — Jacobi de Delayto, *Chronicon Estense*, t. XV, p. 528. — Paggio Bracciolini, *Hist. Flor.*, liv. IV, p. 298-305. — Gino Capponi, *Ist.*, p. 1139-1142. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VI, ch. XXXVIII, p. 26, XLIII, p. 219-248; t. VII, ch. XLVIII, p. 25-43; ch. LIV, p. 330; t. VIII, ch. LX, p. 142-156.

GAMBARA (*Veronica*), dame DE CORREGGIO, femme poëte, née le 29 novembre 1485, à Prat'-Albuino, l'un des fiefs de sa famille, et morte à Correggio, le 13 juin 1550. Fille du comte Gambara et de la princesse Pio de Carpi, elle reçut une éducation distinguée, et apprit avec beaucoup de facilité le latin et le grec. Cependant, son goût se porta de préférence vers les études sacrées, et elle ne tarda pas à acquérir une connaissance assez approfondie de la Bible, des Pères, de la théologie et de la philosophie pour recevoir le titre de docteur. Au milieu de ces travaux sérieux, la poésie fut une douce distraction pour la jeune Veronica : dès l'âge de dix ans elle commença à composer des sonnets fort bien tournés, dont un fut adressé par elle au célèbre Bembo, qui lui répondit par un sonnet sur les mêmes rimes. Cet échange de courtoisie poétique fut le début d'une amitié sans tache et sans nuage, qui unit dès lors la jeune fille poëte et le futur cardinal.

Parmi les nombreux prétendants à la main de Veronica Gambara, dont la beauté et la bonne renommée égalaient le talent, elle choisit Gilbert, seigneur de Correggio, qu'elle épousa vers la fin de 1508, et dont elle eut deux enfants. Cette union fut heureuse; et parmi les poésies de Véronique, une des plus remarquables est le sonnet où elle célèbre les yeux de son mari. La mort de ce dernier, en 1518, la laissa inconsolable; elle ne quitta plus le deuil de veuve, et se livra exclusivement aux lettres et à l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné, Ipolito, suivit avec honneur la carrière militaire, et dont le cadet, Geronimo, devint cardinal. Veronica étant allée à Bologne, en 1529, pour assister au couronnement de l'empereur Charles-Quint, vit sa maison devenir le rendez-vous de prédilection d'une foule de personnages illustres, Bembo, Molza, Mauro, etc. L'empereur lui-même lui fit visite dans sa villa de Correggio, le 23 mars 1530, et y passa deux jours. Deux années plus tard, il revint dans cette villa, où il avait été reçu avec une magnificence toute royale, et y fit un plus long séjour. Véronica mourut dans cette résidence, laissant un nom cher aux lettres. L'Arioste, après avoir parlé de plusieurs femmes remarquables, lui consacre ces mots : « Il faut y ajouter Veronica Gambara, chère à Phébus et au chœur sacré des Muses. » Outre ses *Lettres* et ses *Poésies diverses*, recueillies en un volume par Felice Rizzardi, Brescia, 1759, nous avons d'elle de belles octaves sur la vanité des biens terrestres. G. VITALI.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*. — Cormiani, *Secoli della Letteratura Italiana*. — Zirardini, *L'Italia litteraria*.

GAMBARA (*Uberto*), prélat italien, né à Brescia, vers la fin du quinzième siècle, mort à Rome, le 14 février 1549. Il était fils de Gian-Francesco Gambara, comte de Prat'-Albuino, qui abandonna le parti des Vénitiens après la bataille de la Chiara, en 1509, et se joignit aux Français pour sauver la ville de Brescia, sa patrie. Cette désertion irrita contre lui les Vénitiens, qui s'apaisèrent grâce à l'intervention du pape Léon X, ami particulier du comte. Ce pontife fit venir auprès de lui le jeune Uberto Gambara, et l'envoya nonce en Portugal. Clément VII le chargea d'aller solliciter en 1527 les secours du roi d'Angleterre contre Charles-Quint. Gambara s'acquitta avec succès de cette mission, et fut nommé à son retour évêque de Tortone. Paul III le créa cardinal en 1539, et lui confia les légations de Parme et de Plaisance. Dans cette position, Gambara favorisa adroitement les desseins des Farnèse, et contribua puissamment à les mettre en possession de ces deux principautés.

Guicciardini, *Hist.*, l. VIII, XVI. — Bembo, *Hist.*, l. XII, XIV; *Epist.*, 24. — Paul Jove, *Hist.*, l. XV. — Ughelli, *Italia sacra*.

GAMBARA (*Giovanni-Francesco*), prélat italien, neveu du précédent, né à Brescia, le 17 janvier 1533, mort à Rome, le 5 mai 1587. Il était fils de Giovanni Brunero II, comte de Prat'-Albuino, qui rendit de grands services à la maison d'Autriche et se distingua parmi les poëtes latins du temps. Gian-Francesco Gambara, après avoir été son élève à Pérouse et à Padoue, fut envoyé à la cour de Charles-Quint. Il se rendit ensuite à Rome, et exerça divers emplois sous Jules III et sous Pie IV, qui le fit cardinal, en 1561. Pie V le nomma évêque de Viterbe. On trouve plusieurs pièces de vers de Gambara dans les *Rime scelte* de Ruscelli.

Zazzera, *Della Nobiltà d'Italia*. — Auberi, *Histoire des Cardinaux*.

GAMBARA (*Lorenzo*), poëte latin moderne, né à Brescia, en 1506, mort en 1596, et non en 1586, comme le disent quelques biographes. On ne sait guère de sa vie que ce qu'il nous en apprend lui-même dans ses poésies. On y voit qu'il fut longtemps attaché au cardinal Farnèse, qu'il habita tour à tour Rome et Padoue, et qu'il fit un voyage en Allemagne. Il a été loué par d'excellents latinistes de son temps, tels que Lilio Giraldi, Paul Manuce, Juste Lipse. Muret, au contraire, a parlé de lui avec le dernier mépris.

Ses poésies ont été recueillies à Bâle, 1555, et à Rome, 1581, 1586, in-8°. Elles comprennent, outre un certain nombre de petites pièces, les six poëmes suivants : *De Navigatione Christophori Colombi Libri IV*; — *Brixiani Venetiæ*: dans cet ouvrage, dédié au cardinal Gian-Francesco Gambara, l'auteur raconte l'origine de Venise, et n'oublie pas sa famille, qui, dit-il, remonte à un Gambara de Brescia, chef de l'armée que l'empereur Valentinien opposa aux barbares commandés par Attila; — *Caprarola:* ce livre, dont il existe une édition de Rome, 1581, est une description du Caprarola, propriété de la maison Farnèse, et une des plus belles villas de l'Italie; — *Leuce et Daphnis:* imitation malheureuse de *Daphnis et Chloé* de Longus; — *Gigantomachia*, ou Combat des Géants; — *Anguis*, poëme sur la mort de Giovanni-Francesco Gambara. « C'était un pauvre poëte que Gambara, dit Ménage, languissant, et sans aucun agrément, ni de pensée ni d'expression. Avec une très-médiocre connaissance de la langue grecque, il a eu la témérité d'entreprendre de copier d'après le grec; mais il a gâté tout ce qu'il a touché, comme par exemple les idylles de Bion et de Moschus, et surtout les Bergeries de Longus, qui ne sont pas reconnaissables de la manière dont il les a défigurées. » D'après Baillet, Gambara avait aussi composé un traité latin sur la manière de rendre la poésie parfaite; Rome, 1586, in-8°. « Il prétend faire voir dans cet ouvrage, dit Baillet, qu'il y a une obligation indispensable à tout poëte, ou à tout versificateur et rimeur se disant poëte, de retrancher non-seulement tout ce qui peut être malhonnête, lascif et libertin dans les vers, mais encore tout ce qui sent la fable et le culte des fausses divinités. »

Lil. Gregor. Gyraldi, *De Poetis*, dial. II, p. 573. — Bayle, *Dictionn. historique et critique*. — Baillet, *Jugements des Savants*, III, 70. — Ménage, *Anti-Baillet*, II, CI. — Nic. Com. Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini*; Venise, 1726, 2 vol. in-fol. — Querini, *Specimen variæ Literaturæ Brixianæ*, pars II, poet. XIX.

GAMBARA (Comte *Giovanni-Francesco*), littérateur italien, né à Monticelli d'Ongina (duché de Plaisance), le 21 décembre 1771, mort à Brescia, le 20 novembre 1848. Le jeune Gambara, qui avait fait ses études au collége royal de Parme, embrassa avec enthousiasme les principes de la révolution française; il fut puni de cette sympathie par un exil de huit mois dans son fief de Prat'-Albuino. Dès l'arrivée des Français en Italie, il leur offrit ses services, et contribua beaucoup au soulèvement de Brescia en faveur des libérateurs étrangers, le 18 mars 1797. A la suite de ce mouvement, il fut nommé adjudant général et chef d'état-major de l'armée bressane. Mais après quelques succès Francuzzi, général des révolutionnaires, fut complétement battu par les Vénitiens près de Salò, le 30 mars 1797, et Gambara, fait prisonnier, fut enfermé au château de Sant'-Andrea-al-Lido, puis condamné à mort; mais le général Bonaparte exigea sa mise en liberté. Après la réunion de Brescia à la République Cisalpine, Gambara servit successivement sous Scherer, Grenier et Brune. Celui-ci le prit en affection, et voulut l'emmener avec lui dans son ambassade à Constantinople. Une maladie l'empêcha d'accepter.

Gambara fut envoyé à Lyon comme un des notables italiens réunis par Bonaparte dans cette ville, en 1802; il fit partie successivement de la commission des *Trente*, puis de celle des *Cinq*, qui apportèrent à Napoléon sa nomination de président de la République Italienne. Ayant refusé d'entrer dans les gardes italiens à cheval, qu'organisait Napoléon, il encourut la disgrâce du maître, et dut se retirer dans ses terres, où il demeura jusqu'au 3 octobre 1805. A cette date, il fut appelé par le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, qui lui conféra le grade de colonel et la mission d'organiser le bataillon des chasseurs royaux de Brescia; peu après, Gambara passa, avec la même qualité, au 37ᵉ régiment d'infanterie, et reçut l'un des premiers, en 1806, l'ordre de la Couronne de Fer. Mais, n'ayant pas voulu se plier aux volontés despotiques du ministre Caffarelli, il rentra dans la vie privée en 1809, et chercha dans la littérature des moyens de rétablir sa fortune, entièrement dissipée par les sacrifices qu'il avait faits à la cause révolutionnaire et par les dépenses de la guerre. Les secours de deux membres de sa famille, la comtesse Éléonore Gambara-Sant'-Angelo et le comte Griffani-Sant'-Angelo, lui permirent de se livrer tranquillement à son goût pour les lettres et de parvenir à un âge avancé sans avoir connu le besoin. On a de lui : *Relazione degli Avvenimenti di Salò*; 1797, in-8°; — *Geste dei Bresciani durante la lega di Cambrai*; Brescia, 1820, in-8°; — *La Lega di Cambrai*, poëme épique; Brescia, 1825; — *Ragionamenti di cose patrie*; Brescia, 1842, 4 vol. in-8°; — *Commedie ad uso degli stabilimenti d'educazione*; Milan; — *Ragionamenti storici*; Brescia, 1844; — *Andreola*, *Medea*, *Coriolano*, *Calliroe*, *Taliba*, *Focion*, *Gli Stati di Blois*, *Rosmunda in Verona*, *Rosmunda in Ravenna*, *Angelica Montanini*, *Buondelmonte*, *Pier-Luigi Farnese*, *Isnelda*, tragédies; — *La buona Moglie*, drame; — *La bella Filatrice di San-Cassiano*; *L'Errore d'un buon Padre*; *I Dilettanti alla prova*; *Il fanatico Giuocator di lotto*; *L'Usuraio*; *Gli Spettri notturni*, comédies. Toutes ces pièces ont été imprimées à Milan. G. VITALI.

Daru, *Histoire de la Chute de la République de Venise*. — Botta, *Histoire d'Italie*. — *Mémoires sur la Chute de la République Vénitienne*; Venise, 1799. — *Actes du Gouvernement provisoire de Brescia*, etc.

* **GAMBARINI** ou **GAMBERINI** (*Giuseppe*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1680, mort en 1725. Il fut élève du Pasinelli, et après la mort de celui-ci il reçut les conseils de Cesare Gennari. Ses tableaux d'histoire

n'ayant obtenu qu'un médiocre succès, peut-être parce qu'il n'attachait pas assez d'importance à la noblesse et aux choix des formes, il se mit à peindre des *mendiants*, des *vagabonds*, des *travaux des champs*, et autres scènes triviales et familières à la manière des Flamands, et ces *bambochades* furent très-appréciées pour l'esprit et la vérité qu'il y déploya. Il eut pour aide et pour élève Stefano Gherardini, qui embrassa le même genre. E. B—N.

Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina di Bologna*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

GAMBART (*Adrien*), missionnaire français, né en 1600, mort à Paris, en 1668. Il quitta le diocèse de Noyon pour entrer dans la congrégation naissante des Prêtres de la Mission. Saint Vincent de Paul n'eut point de disciple qui comprît mieux ses pieux desseins. Suivant la règle même du nouvel institut, Gambart se dévoua tout entier à l'instruction des gens de la campagne. Il les prêchait par l'exemple de sa piété et de son humilité, autant que par sa parole simple et propre à les instruire. On a recueilli ses prédications sous ce titre, qui en indique à la fois la nature et le but : *Missionnaire paroissial.... en faveur des ecclésiastiques de la campagne, pour l'instruction du simple peuple....*; Paris, 1668, 8 vol. in-12. Les six premiers contiennent des sermons sur les fêtes, les deux autres des prônes. Gambart a lui-même fait paraître une *Vie symbolique de saint François de Sales sous 52 emblèmes*; Paris, 1664, in-12. E.-J. MANAUD.

Missionnaire paroissial. — Desessarts, *Siècles littéraires*. — Chaudon et Delandine, *Dictionn. hist.*

* **GAMBART** (*Jean-Félix-Adolphe*), astronome français, né à Cette, en mai 1800, mort à Paris, en août 1836. Il était fils d'un professeur de navigation qui avait eu un bras emporté dans un combat naval. Le jeune Gambart n'en fut pas moins destiné au service de la marine, et lors de la Restauration, en 1814, il appartenait à l'escadre d'Anvers. Les équipages ayant été licenciés, il vint rejoindre son père au Hâvre. Bouvard eut dans cette ville l'occasion de remarquer la vive intelligence du jeune homme; il l'emmena à Paris, et le garda chez lui. Sous cet excellent guide, Gambart se livra avec ardeur aux calculs et aux observations astronomiques, et en moins de deux ans il était passé maître. En 1819 le Bureau des Longitudes l'envoya à l'observatoire de Marseille avec le titre d'astronome adjoint. En 1822 il fut nommé directeur du même établissement, que le Bureau des Longitudes avait pourvu l'année précédente des instruments les plus indispensables. Le nouveau directeur fit de nombreuses observations d'occultations d'étoiles et d'éclipses de satellites de Jupiter, observations qui ont été imprimées dans la *Connaissance des Temps*. Gambart s'occupa en outre de la recherche des comètes, et il découvrit treize de ces astres, dont il a calculé les orbites elliptiques ou paraboliques. La comète de 6 ans $\frac{3}{4}$, qui porte le nom de *Biela*, fut aperçue d'abord par cet officier autrichien, à Johannisberg, en 1826; mais Gambart en calcula le premier les éléments paraboliques; c'est pourquoi Arago voulait que cette comète fût appelée *Comète de Gambart*, comme on appelle *Comète de Encke* celle de 3 ans $\frac{3}{4}$, qui fut d'abord aperçue par Pons en 1818, et qui a pris le nom du célèbre astronome de Berlin parce qu'il en a calculé le premier les éléments elliptiques.

Gambart était d'une complexion délicate. Le choléra lui enleva une nombreuse famille. Ne pouvant supporter le vide que le fléau avait fait autour de lui, il accourut à Paris auprès de Bouvard; il retourna plus tard à son poste; mais après un court séjour à Marseille, il revint mourir chez son vieil ami, dans cette même chambre qu'il avait habitée au commencement de sa carrière d'astronome. L. LOUVET.

Journal des Débats, 8 août 1836. — *Moniteur*, 7 août 1836. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

* **GAMBERELLI** (*Bernardo*), sculpteur et architecte florentin, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il est probable qu'il fut élève de Donatello; s'il ne parvint pas à une parfaite perfection, il ne faut en accuser que ses travaux d'architecture, qui lui firent trop souvent quitter le ciseau pour la règle et le compas. Ses principaux ouvrages de sculpture sont le *Tombeau de la bienheureuse Villana*, à Sainte-Marie-Nouvelle, monument longtemps attribué à Desiderio da Settignano; — le *Mausolée* du célèbre historien *Leonardo Bruni* d'Arezzo, à Santa-Croce; — celui du jurisconsulte *Filippo Lazzari*, élevé en 1464 dans l'église Saint-Dominique de Pistoja. C'est surtout dans les États Romains, où il fut appelé par Nicolas V, que Gamberelli déploya ses talents d'architecte; il y prit part à tous les grands travaux exécutés par ordre de ce pontife, zélé protecteur des arts. A Fabriano, il créa une place entourée de portiques et releva l'église de Saint-François. A Gualdo il construisit l'église de *S.-Benedetto*. Il travailla aux fortifications de Civitâ-Vecchia, de Civitâ-Castellana, de Narni, d'Orvieto et de Rome. Dans cette dernière ville, il restaura Santa-Maria-in-Trastevere, Sainte-Praxède, Saint-Théodore, S.-Pietro-in-Vincoli, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, S.-Stefano-Rotondo, les Saints-Apôtres, enfin Saint-Paul et Saint-Laurent-hors-les-murs. Dans ces vastes entreprises, Bernardo fit constamment preuve d'un génie fécond joint à une hardiesse qui s'appuyait sur une profonde connaissance des procédés et des ressources de son art. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

GAMBEY (*Henri-Prudence*), ingénieur mécanicien français, né à Troyes, le 8 octobre 1787, mort à Paris, le 29 janvier 1847. Il fut d'a-

bord contre-maître à Compiègne, puis à Châlons, dans les écoles d'arts et métiers. Ensuite il s'établit à Paris, et se livra à la fabrication des instruments de précision. A l'exposition de 1819 il présenta un cercle répétiteur astronomique, un théodolite, un cercle répétiteur à réflexion, une boussole destinée à l'observation des variations diurnes de l'aiguille aimantée, et un comparateur, qui lui méritèrent une médaille d'or. « Les instruments de M. Gambey, disait le jury, nous ont paru des modèles, sous le triple rapport de l'exactitude des divisions, de l'élégance du travail, et des principes qui ont présidé à la construction et à la disposition des pièces nombreuses dont ils se composent et des mécanismes par lesquels les mouvements s'exécutent. » En 1823 il obtint la même récompense pour un héliostat d'une construction savante, une boussole permettant de déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée jusqu'à la précision des secondes de degré, enfin un équatorial dans lequel les cercles de déclinaison et d'ascension droite avaient chacun un mètre de diamètre. En 1827, il reçut une troisième médaille d'or pour une lunette méridienne avec un cercle de déclinaison et destinée à l'Observatoire de Paris. Cet établissement possède encore de Gambey un cercle mural et une lunette parallactique. Gambey est en outre l'inventeur d'un instrument nommé *cathétomètre*, destiné à mesurer les distances verticales. Il a aussi inventé un mécanisme pour diviser rigoureusement les cercles. Tous ces travaux l'avaient placé à la tête de son industrie. La décoration de la Légion d'Honneur lui fut envoyée dans son atelier; le ministère de la marine le nomma son ingénieur en instruments de navigation, le Bureau des Longitudes l'appela dans son sein; enfin, en 1837, l'Académie des Sciences le reçut dans la section de mécanique, à la place de Mollard. L. LOUVET.

Arago, *Paroles d'adieu prononcées le 31 janvier 1847, aux funérailles de M. Gambey*, dans l'*Annuaire du Bureau des Long. de* 1850. — Baron Ch. Dupin, *Discours prononcé sur la tombe de M. Gambey*, dans le *Moniteur* du 8 février 1847.

* **GAMBIER** (*Nicolas*), mécanicien français, né en 1714, mort à Maintenon, le 6 avril 1785. Encouragé et protégé par le maréchal de Noailles, seigneur de Maintenon, il inventa le crible le plus parfait (1) pour le nettoiement de tous les grains souillés de nielle, d'ivraie, de poussière, etc. Sur le rapport de Duhamel et Tillert, l'Académie royale des Sciences, après avoir éprouvé cet instrument en assemblée générale, lui donna, le 22 avril 1769, son approbation et des éloges. Dans la même année, Gambier répéta à Chartres les épreuves de son crible devant l'intendant de la généralité d'Orléans, et il fut reconnu que son invention pouvait devenir d'utilité publique. De Trudaine, intendant des finances, chargé de l'administration des blés, fit passer à Gambier 5,000 fr. sur la cassette de Louis XV, et donna ce crible au magasin de Saint-Charles à Paris, où on nettoya environ 200 sacs de blé par vingt-quatre heures. La description de cette machine avec 3 planches est dans un opuscule in-4°, sans date et sans lieu d'impression, intitulé : « *Crible inventé par M. Gambier, citoyen* de Maintenon. » R.

(1) Il avait 6 pieds de long sur 20 pouces de diamètre, dans un coffre de bois de 6 pieds 8 pouces sur 2 pieds 4 pouces.

Documents inédits.

GAMBIER (Lord *James*), amiral anglais, né le 13 octobre 1756, aux îles Bahama ou Lucayes (1), dont son père était lieutenant-gouverneur, mort à Iver, près Uxbridge, le 19 avril 1833. Il descendait d'une famille protestante française, qui s'était expatriée lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il entra fort jeune au service maritime, et, quoique ayant passé par tous les grades inférieurs, il était déjà en 1778 capitaine de la frégate *Raleigh*, de 32 canons. Il fit échouer l'attaque que les Français tentèrent sur Jersey le 6 janvier 1781. Il partit ensuite pour l'Amérique, et prit part au siége de Charlestown (Caroline du Sud). En 1793 il fut appelé au commandement du vaisseau *Defence*, de 74, et rallia l'escadre de l'amiral Howe. Il se distingua particulièrement dans le terrible combat livré le 1er juin 1793 à la flotte française commandée par Villaret de Joyeuse. Son vaisseau troua le premier la ligne ennemie, mais fut complétement démâté. Il fut nommé quelque temps après colonel de marine, puis successivement contre-amiral (1er juin 1795), commissaire de l'amirauté (2 mars suivant), vice-amiral (août 1799). Il prit part en cette qualité durant l'année 1801 aux opérations de la flotte de la Manche. Au printemps de 1802 le gouvernement britannique lui confia le gouvernement et la défense de Terre-Neuve. En 1805 il fut promu au grade d'amiral. En juillet 1807 il prit le commandement de la seconde division de la flotte chargée d'opérer contre le Danemark (2). Cette division comprenait les navires de transport portant 33,000 hommes de troupes de débarquement, sous les ordres de lord Cathcart. Parti des côtes d'Angleterre le 2 août, Gambier investit le 16 Copenhague par mer et par terre. Après avoir sommé les autorités danoises de lui livrer leur flotte, le bombardement commença le 2 septembre; il dura trois jours, et détruisit une partie de la ville. Les Danois étaient si loin de s'attendre à une attaque, qu'aucune déclaration de guerre n'avait d'ailleurs précédée, qu'à peine se trouvait-il dans Copenhague un millier de soldats réguliers et qu'aucun canon monté ne défendait les remparts. Le major général Peymann exécuta néanmoins plusieurs vigoureuses

(1) Iles du grand archipel des Antilles : elles sont au nombre d'environ cinq cents, réparties entre 20° 50' et 27° 50' de lat. nord et entre 78° et 83° de long.

(2) La première division était sous les ordres de l'amiral Keats.

sorties; mais écrasé par le feu des Anglais, il dut capituler, et le 8 septembre Gambier prit possession de dix-huit vaisseaux de ligne, quinze frégates, cinq bricks, vingt-cinq canonnières, ainsi que de tous les agrès et apparaux, bois de construction et munitions navales trouvés sur les chantiers et dans les arsenaux. Vers la fin d'octobre, il conduisit sa conquête dans les ports de l'Angleterre, à l'exception d'un seul vaisseau de ligne, qui toucha sur l'île de Huen et qu'il fit brûler aussitôt. Quelque talent que Gambier ait déployé dans cette expédition, sa réputation militaire en est demeurée ternie. La postérité lui reprochera toujours de s'être rendu l'exécuteur d'une odieuse et brutale violation du droit des nations, exercée contre une nation neutre et sans défense.

Le gouvernement britannique récompensa cette facile victoire du titre de baron, avec une rente de 2,000 livres sterling. En mai 1808 Gambier prit le commandement de la flotte de la Manche, et bloqua le port de Brest avec une forte escadre. Le 21 janvier 1809 une tempête l'obligea à gagner le large; l'amiral français Willaumez profita de l'éloignement des Anglais pour sortir de Brest avec huit vaisseaux et quatre frégates; il fit voile pour Lorient, afin de se réunir à la flottille du capitaine Troude. La marée l'ayant empêché de faire sa jonction, il fit voile pour rallier à Rochefort une division de quatre vaisseaux de ligne, commandée par le capitaine Bergeret. Ces vaisseaux n'étaient encore que mal espalmés et n'avaient que la moitié de leurs cadres garnis. Willaumez fut encore obligé d'attendre, et jeta l'ancre en rade de l'île d'Aix. Des différends s'élevèrent entre l'amiral et le capitaine : tous deux donnèrent leur démission, et le 16 mars 1808 l'escadre française, composée de onze vaisseaux (1) et de quatre frégates, passa sous les ordres du vice-amiral Allemand. Gambier suivit la flotte française, et après avoir rallié la division du contre-amiral Stopford, il vint présenter le combat aux Français (17 mars 1809). Il réunissait alors douze vaisseaux de ligne, sept frégates, sept corvettes et cinquante bâtiments légers ou brûlots. Les Français formèrent une double ligne d'embossage, et établirent une estacade. Depuis quelque temps le gouvernement anglais avait résolu d'anéantir les restes de la marine française par l'incendie. Congrève et Cochrane s'étaient appliqués à inventer l'un des fusées, l'autre des brûlots afin de détruire sans danger leurs ennemis dans leurs ports mêmes. Seize millions furent consacrés à la confection d'un grand nombre de machines infernales dites *catamarans*. Gambier fut rejoint par les deux ingénieurs et leur terrible flottille. Il fit étudier (2) les courants qui portaient de la haute mer vers les côtes, et le 11 avril, à huit heures du soir, par un grand frais du nord-ouest, lança ses brûlots. Arrêtés par l'estacade, cette faible et unique défense fut bientôt broyée et incendiée, et trente-trois navires enflammés, parmi lesquels un vaisseau à deux ports et une frégate, vinrent se ruer sur la flotte française, privée de tout moyen d'action (1). Cependant, par un bonheur miraculeux, si l'on songe à l'état de la mer et du vent! deux seuls vaisseaux français, *L'Océan* et *Le Régulus*, furent accrochés par les *catamarans* ; encore parvinrent-ils à s'en débarrasser, grâce au dévouement de quelques héroïques marins, qui se sacrifièrent pour le salut de leurs frères d'armes. Toute la nuit la mer ne fut pour les Français qu'un immense brasier, sur lequel la flamme s'ajoutait aux détonations et aux explosions. Au lever du jour l'escadre française était entière; *Le Cassard* et *Le Foudroyant* seuls avaient gardé leur mouillage, au milieu des carcasses fumantes des brûlots anglais; les autres bâtiments, coupant leurs retenues, étaient échoués çà et là ou avaient pu gagner l'entrée de la Charente. Rien n'était encore désespéré si l'amiral français, profitant de la marée, avait remis en ligne (2) ses navires renfloués; mais Allemand jugea convenable de laisser chaque capitaine libre de sa manœuvre. Chacun ne songea plus qu'à sa conservation et sembla frappé d'hallucination. Gambier mit à profit ce désordre, et vers onze heures du matin, le 12, cingla sur l'île d'Aix. Attaquant séparément chaque vaisseau français, malgré les feux de terre, il réussit à incendier *La Ville de Varsovie*, de 80; *Le Tonnerre*, de 74; *L'Aquilon*, de 74; *Le Calcutta*, de 56, et la frégate *L'Indienne*. Le gouvernement anglais trouva que l'œuvre de destruction n'avait pas été assez complète, et Gambier eut à s'expliquer devant une cour martiale. Il prouva que lord Cochrane était seul responsable du résultat reproché; et après avoir reçu les remerciements des deux chambres, il reprit son commandement jusqu'en 1811. Après quelque repos, il fut placé, le 30 juillet 1814, à la tête d'une commission chargée de conclure la paix avec les États-Unis. La première entrevue eut lieu le 8 août, à Ghent; les préliminaires y furent signés le 24 décembre et ratifiés à Washington le 17 février 1815. Le 7 juin suivant il reçut la grande croix de l'ordre du Bain. Le reste de sa vie se passa dans des relations privées. Suivant Rose, Gambier était très-

(1) Un douzième, *Le Jean-Bart*, cap. Le Bozec, s'était perdu sur la pointe des Palles.

(2) Cette étude se faisait le jour, au moyen de pièces de bois jetées à la dérive, la nuit par des barils de goudron enflammés. Ces essais auraient dû éveiller l'attention des capitaines français et de leur chef : il n'en fut rien.

(1) Par l'ordre de l'amiral Allemand, les mâts de perroquet étaient dépassés, les mâts de hune calés et les basses vergues amenées sur les porte-lofs. Les trois frégates d'avant-garde avaient seules conservé leur mâture haute. Nous nous étendons sur ces détails parce que presque partout ailleurs, même dans les biographies anglaises, le récit de l'événement de l'île d'Aix est inexact et incomplet.

(2) *Le Foudroyant, Le Cassard, L'Océan, Le Patriote, Le Jemmapes, Le Régulus, Le Tourville* et trois frégates étaient à flot.

bienveillant envers ses inférieurs et possédait une piété sincère. Il a composé une collection de signaux maritimes et un guide général pour les officiers de la marine royale. Le capitaine Wilson (*voyez* ce nom) a donné le nom de *Gambier* à un groupe de petites îles faisant partie de l'archipel Pomotou. Il les découvrit en 1797 : elles sont situées par 23° 12' de latitude sud et 137° 15' de longitude. Un autre groupe porte le même nom; il avoisina la côte méridionale de l'Australie à l'entrée du golfe de Spencer et au sud-ouest de la presqu'île d'York, par 35° 11' de latitude sud et 134° 1' 30" de longitude est. Il doit son nom à Flinders (*voy.* ce nom), qui le reconnut en 1798. Alfred DE LACAZE.

Rose, *Biographical Dictionary*. — Léon Galibert et Clément Pellé, *Histoire d'Angleterre*; dans l'*Univers pittoresque*, t. IV, p. 340. — Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. IV, p. 176-186. — *Histoire de Rochefort*, t. II, p. 474.

GAMBIGLIONI. *Voy.* ARÉTIN (*Ange*).

GAMBOLD (*John*), moraliste et philologue anglais, né au commencement du dix-huitième siècle, près d'Haverford-West (pays de Galles), mort dans son pays natal, le 13 septembre 1771. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il devint vicaire de Stanton-Harcourt. En 1748 il entra dans une société de frères Moraves, et fut pendant plusieurs années ministre régulier de la congrégation de Londres. En 1754 un synode provincial des Moraves le choisit pour évêque. Il s'acquitta de cette charge avec autant de zèle que de charité. Comme les principes des Moraves obligeaient tous les membres de cette secte, même les plus élevés, au travail manuel, il travailla comme correcteur à l'imprimerie de Bowyer. On a de lui : *Christianitz*, *Tidings of Joy*; 1741, in-8°; — Une édition du *Nouveau Testament*, en grec, *Textu per omnia Milliano*, *cum divisione pericoparum et interpunctura A. Bengelii*; Oxford, 1742, in-12; — *Hymns for the use of the Brethren*; 1748, 1749, 1752; — *Maxims and theological ideas and sentences, collected out of several dissertations and discourses of count Zinzendorf, from* 1738 *till* 1747; 1751, in-8°; — *A Short summary of christian Doctrine, in the way of questions and answers; the answers being all made in the sound and venerable words of the Common Prayer-book of the Church of England. To which are added some extracts out of the homilies. Collected for the service of a few persons, members of the established Church, but imagined not to be unuseful to others*; 1767, in-12. Comme correcteur, Gambold surveilla l'excellente édition des œuvres de Bacon, publiée en 1765. Il prit une part active à la traduction anglaise de l'*Histoire du Grœnland*, par David Crantz; 1767, 2 vol. in-8°.

Nichols, *Literary Anecdotes of the eighteenth Century*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GAMBORG (*Anders*), philosophe danois, né le 24 novembre 1753, en l'île de Seeland, mort à Copenhague, le 11 septembre 1833. En 1778 et 1779 il visita les universités de Gœttingue, Leipzig et de Berlin; puis il parcourut l'Italie, la France et la Hollande. De retour à Copenhague, il se voua exclusivement à l'étude de la philosophie, et devint professeur à Copenhague. Il appartenait à l'école rationaliste. Ses principaux ouvrages sont : *Forskiel mellem Dyd og gode Handlinger* (La Différence entre la Vertu et les bonnes Actions), essai philosophique; Copenhague, 1783; — *Betraglninger over Vorneds-kabel og Fölgerne af dets Ophævelse* (Réflexions sur le Servage et sur les suites de son abolition); Copenhague, 1786; — *Nysa, oder philosophisch-historische Abhandlung über Genesis II, III; nach einem dänischen ungedruckten Original*; Eleutheropolis (Copenhague), 1790 : ce livre provoqua en Allemagne une polémique très-retentissante; — *Undersogelse om ordet Pligt* (Du Devoir); Copenhague, 1794; — *Bidragtil Laugenes Historiei Frankrig* (Histoire des Maîtrises en France); — *Om Selemord og Selomordere* (Du Suicide et des Suicidés); 1796; — *Jesu moral ordnet og oplyst*, etc. (La Morale de Jésus mise en système et expliquée); Copenhague, 1799 : Catéchisme pour tout le monde; ibid., 1801; — *Anvisning til et retskaffent Forhold* (Indication pour une vie honorable); Copenhague, 1815. P.-L. MÖLLER.

Erslew, *Forfatterlexicon*.

GAMELIN (*Jacques*), peintre français, né à Carcassonne, en 1739, mort dans la même ville, le 14 octobre 1803. Il fut d'abord placé chez de Puymaurin, syndic général des états du Languedoc, qui, s'apercevant que son employé, au lieu de copier des états, ne s'occupait qu'à faire des dessins, décida sa famille à le laisser suivre sa vocation. Gamelin fut envoyé à l'Académie royale de Peinture de Toulouse. Après y avoir étudié environ cinq ans, il vint à Paris, y travailla avec ardeur, et remporta le grand prix de peinture. Il se rendit en Italie, et, après s'être marié à Rome, rentra en France. Bientôt il obtint une place de professeur à l'Académie de Toulouse, puis celle de directeur de l'école de Montpellier. Lorsqu'une armée fut envoyée dans les Pyrénées, en 1793, Gamelin, qui voyageait dans le Languedoc, s'y rendit, offrit ses services, et fut nommé peintre de cette armée, avec le rang de capitaine du génie. Il exécuta alors diverses esquisses militaires, qui ont été fort recherchées. Lorsqu'on organisa les écoles centrales, il fut nommé professeur de dessin à celle du département de l'Aude. Les ouvrages de Gamelin sont d'une couleur faible; mais ils se font remarquer par la pureté du dessin et la chaleur de la composition. On conserve de lui, au musée de Toulouse, deux beaux et grands dessins au lavis ayant pour sujet : l'un *Achille traînant le corps d'Hector autour des rem-*

parts de Troie; l'autre *Ulysse massacrant les prétendants de sa femme*. Il a publié à Toulouse, en 1779, un *Nouveau Recueil d'Ostéologie et de Myologie, pour l'utilité des sciences et des arts*, en 2 vol. in-folio, avec 100 planches et texte. GUYOT DE FÈRE.

Biogr. toulousaine.

GAMON (*Christophe* DE), poëte français, né à Annonay, en 1576, mort dans la même ville, en 1621. Il était fils d'Achille de Gamon, avocat connu par des *Mémoires sur les guerres civiles du haut Vivarais* (1558 à 1586), qu'Aubaïs a publiés dans ses *Pièces fugitives*. D'après l'esprit de cet ouvrage, on a supposé, peut-être à tort, qu'Achille Gamon était protestant; il est sûr qu'il y eut plusieurs réformés dans la famille Gamon, et l'on croit que le poëte l'était lui-même. Il nous apprend dans un de ses ouvrages que les dégoûts d'un long et pénible procès le portèrent à chercher des distractions dans le culte des Muses. On y voit aussi qu'il s'occupa beaucoup d'alchimie. Il s'imagina même avoir trouvé le grand œuvre, et célébra son triomphe dans un poëme où il se compare au fils de Japet :

Car, comme Prométhée (et n'en deplaise aux dieux),
Pour parfaire un grand art, j'ai volé jusqu'aux cieux.

Mais il n'abusa pas de ce « secret des secrets », et il prit pour devise : *Virtus mihi carior auro*. On a de lui : *Les Pescheries, divisées en deux parties, où sont contenus, par un nouveau genre d'écrire et sous des aussi beaux que divers enseignements, les plaisirs innocents de la mer et de l'eau douce;* Lyon, 1599, in-12; — *Le Jardinet de Poésie de Christophe de Gamon, avec sa Muse divine, dans lequel se trouvent des monologues servant d'additions aux* Pescheries; Lyon, 1600. On trouve dans ce recueil un poëme sur l'alchimie, intitulé : *Le Trésor des Trésors* (voy. plus bas); — *La Semaine, ou la création du monde, contre celle du sieur Du Bartas;* Lyon, 1609, in-12. Gamon a prétendu refaire et réfuter l'œuvre de Du Bartas; mais il est resté bien au-dessous de son devancier. S'il relève, ce qui n'était pas difficile, un grand nombre d'erreurs de ce poëte, c'est pour y en substituer de nouvelles. Son style est barbare; mais dans les descriptions il montre parfois un véritable talent pittoresque; ses images, trop souvent communes, ont de la vérité, et sa diction, pleine d'antithèses, ne manque pas de vivacité. On a remarqué que le dernier des 8,600 vers dont se compose ce singulier poëme contient une anagramme dont le mot est le nom même du poëte; voici ce vers :

Pour voler au repos où *Christ fonde ma loge;*

— *Commentaire de Henri de Linthaut, sieur de Mont-Lion, docteur en médecine, sur le* Trésor des Trésors *de Chr. de Gamon reveu, et augmenté par l'auteur;* Lyon, 1610, in-12. *Le Trésor des Trésors* avait été déjà publié dans *Le Jardinet*, puis inséré sans le consentement de l'auteur et avec des interpolations, dans les *Muses ralliées* et dans le *Parnasse des Poëtes;* Gamon le fit réimprimer avec un commentaire intercalé dans le corps même du poëme. La génération de l'or et d'autres métaux, tel est le sujet traité par Gamon et expliqué par son ami Henri de Linthaut, sieur de Mont-Lion. La transmutation s'opère au moyen du mercure et du soufre :

Le souphre est sec et chaud, agent et masculin,
Et l'autre humide, froid, patient, féminin.
Ce différent estat fait qu'ils donnent naissance,
Car dessus son pareil le pareil n'a puissance.

Mais le mercure qui sert à la transmutation n'est pas le mercure vulgaire, c'est le métal préparé par le savant artiste; or cette préparation, qui est le secret même du grand œuvre, Gamon et son commentateur n'ont pas jugé à propos de la révéler. « Nous réserverons, nous dit celui-ci, ce grand secret sous la clef du silence, ayant assez fait de vous avertir, avec notre poëte, de ne mêler le mercure crud avec l'or sans l'avoir préparé, afin que vous ne perdiez votre temps et votre dépense, et ne soyez contraints par le désespoir de démentir cet art véritable. »

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIV, p. 137. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 396. — Eug. et Em. Haag, *La France protestante.*

GAMON (*François-Joseph*), homme politique et poëte français, né à Entraigues (Vivarais), vers 1765, mort dans la même ville, en novembre 1832. Il fut reçu avocat peu de temps avant la révolution. Il avait déjà fait imprimer une tragédie, et il donnait de brillantes espérances dans son pays natal, comme jurisconsulte, lorsque les assemblées électorales furent convoquées pour nommer des députés aux états généraux. Il fut élu, fort jeune, député-suppléant par l'assemblée électorale de l'Ardèche, et remplaça Valadier à l'Assemblée législative. Il s'y lia avec les girondins, et fut ensuite réélu à la Convention. Dans le jugement de Louis XVI, il se prononça pour l'appel au peuple, et vota la mort avec sursis. Signataire des protestations du côté droit contre les journées des 31 mai et 2 juin, il fut compris dans la mise en accusation d'environ quarante députés girondins le 3 octobre 1793, et ne dut son salut qu'à un hasard, qui le fit sortir de la salle quelques minutes avant le prononcé du décret. Ayant trouvé les portes de la Convention fermées, lorsqu'il voulut y rentrer, et pressentant la cause de cette mesure, il se retira chez un de ses amis pour y attendre le résultat de la séance; et quand il le connut, il franchit les barrières de Paris, en se cachant dans une charrette de foin, et parvint à gagner la Suisse. Après le 9 thermidor, il reprit son poste à la Convention, et ne sut pas résister aux tentations de l'esprit de réaction. Devenu membre du comité de salut public, il craignit néanmoins que le royalisme ne finît par profiter de la persécution dont les jacobins étaient l'objet, et il appuya le réarmement des

patriotes, à l'époque des événements de vendémiaire. Toutefois, Gamon se trouva compromis dans la procédure relative aux papiers saisis chez Lemaître. Il parvint à se disculper, et entra au Conseil des Cinq Cents, où il resta jusqu'en 1797. Il fut plus tard nommé président du tribunal criminel de l'Ardèche, et en 1811 président d'une des chambres de la cour impériale de Nîmes. En 1815, le collége électoral de l'Ardèche l'envoya à la chambre des représentants; mais Gamon ne prit la parole qu'après la journée de Waterloo pour demander le rétablissement de la constitution de 1791. Son discours produisit une vive impression sur l'assemblée; sa proposition, généralement appuyée, semblait devoir être transformée en décret, lorsqu'un membre demanda qu'elle fût renvoyée au comité de constitution, et cet ajournement prononcé, les événements militaires rendirent incontinent superflues toutes discussions législatives. Destitué par le gouvernement royal, Gamon se retira dans son domaine d'Entraigues, d'où il fut arraché par la loi dite *d'amnistie*, du 12 janvier 1816. Considéré comme régicide, il se réfugia de nouveau en Suisse. Sous le ministère Decazes, il obtint la permission de revenir dans son pays, où il vécut ignoré. On a de lui : *Cléopâtre*, tragédie en cinq actes et en vers; Amsterdam, 1788, in-8°; — *Poésies*; Privas, 1803, in-8°; — *Beaurepaire, ou la prise de Verdun par le roi de Prusse à la fin de* 1792, tragédie en trois actes et en vers; Paris, 1806, in-8°; — *Exposé de ma conduite politique depuis le* 20 *mars jusqu'au 7 juillet* 1815; Paris, 1815, in-8°. D'après Rabbe, Gamon a mis en vers le *Télémaque* de Fénelon, et s'est assez bien tiré de cette entreprise difficile. Cette traduction paraît être restée inédite.

Le Bas, *Dict. enc. de la France*.—Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie universelle des Contemporains*. — Arnault, Jouy, Jay, *Nouvelle Biographie des Contemporains*.

* GAMUCCI (*Bernardo*), antiquaire italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Le Antichità della città di Roma*; Venise, 1565, in-4°, et 1588, avec additions de Porcacchi.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex*.

GAND (*Henri* DE). *Voy.* GOETHALS.

* GANDAIS (*Augustin*), industriel et littérateur français, né à Paris, le 13 février 1795, mort à Neuilly, le 12 avril 1855. Il renonça, jeune encore, à la carrière militaire pour se livrer aux arts et à l'industrie, dans laquelle son génie inventif et observateur lui obtint un rang distingué. Les perfectionnements qu'il apporta à la fabrication de l'orfévrerie, et principalement du plaqué, furent souvent récompensés par des médailles d'or et d'argent, qui lui furent décernées à diverses époques par la Société d'Encouragement, par les jurys d'exposition, et enfin par la croix de la Légion d'Honneur, qu'il reçut du roi Louis-Philippe, le 23 janvier 1836. Homme de goût et d'imagination, Gandais charmait encore par l'étude des lettres les loisirs que lui laissait la pratique des arts. On a de lui : *Le Don Quichotte romantique, ou voyage du docteur Syntax à la recherche du pittoresque et du romantique*, poëme traduit de l'anglais de William Coombe; Paris, 1821, in-8°; — *Mémorial de Gouverneur-Morris, homme d'État américain, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France de* 1792 *à* 1794, etc., traduit de l'anglais de Jared Sparks, avec *annotations*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Épître à ses Amis, par un convalescent*; Paris, 1855, in-4°. A. P.

Documents particuliers.

* GANDINI (*Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, vers 1550, mort en 1630. Il fut élève de Paul Véronèse, ainsi qu'on le reconnaît à la grandeur de ses compositions, à l'abondance des figures, à la richesse des détails et à l'ornementation des vêtements, bien que dans les autres parties de l'art il se montre plutôt imitateur de Vanni et de Palma. Il a beaucoup travaillé à l'huile et à fresque dans les églises et les cloîtres de Brescia. On estime *Le Rédempteur avec les saintes femmes* et *Saint François* à l'église Saint-Dominique; — *L'Archange saint Michel* et *La Nacelle de saint Pierre* dans celle dédiée à saint François. Mais son chef-d'œuvre est la légende fabuleuse des *Trois Croix* données à la magistrature de Brescia par le duc Namo, grand tableau placé dans l'ancienne cathédrale. En mourant, il laissa imparfaites quelques compositions, qui furent terminées par son fils *Bernardino*. E. B—N.

Cozzando, *Ristretto della Storia Bresciana*. — Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*. — Odorici, *Guida di Brescia*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* GANDINO (*Albert* DE), jurisconsulte italien, natif de Crémone, vivait au treizième siècle. Il remplit des fonctions importantes à Pérouse, à Florence, à Sienne et à Bologne, et écrivit sur le droit criminel des traités qui firent longtemps autorité. Son livre *De Maleficiis*, publié à Venise, en 1491, in-folio, reparut, avec gloses et notes de divers commentateurs, à Venise, en 1494, 1573, 1578, 1584, 1598; à Milan, en 1494 et 1498; à Lyon, en 1514, 1526, 1532, 1555; à Cologne, en 1559. G. B.

Panciroli, *De claris Juris Interpretibus*, II, 47. — Arisi, *Cremona litter.*, t. I, p. 138. — Savigny, *Hist. du Droit romain au moyen âge*, V, 491-498.

GANDO (*Nicolas*), fondeur en caractères, né à Genève, au commencement du dix-huitième siècle, mort à Paris, vers 1767. Il vint d'abord à Berne, puis à Paris, où il établit une fonderie, qui eut quelque célébrité. Il s'attacha particulièrement à perfectionner les caractères propres à imprimer la musique. Il associa à son entreprise son fils Pierre-François, né à Genève, en 1733, mort à Paris en 1800. Tous deux ont publié plusieurs essais de caractères et des remarques intéressantes sur divers objets relatifs

à la typographie. Voici la liste de ces publications : *Épreuves des caractères de la Fonderie de Nicolas Gando;* Paris, 1745, in-4° ; — *Recueil d'ornements qui comprennent différentes combinaisons de vignettes* ; 1745, in-4° ; — *Lettre de François Gando le jeune, graveur et fondeur de caractères d'imprimerie;* 1758, in-12 : cette lettre est dirigée contre Fournier le jeune; — *Observations sur le traité historique et critique de M. Fournier le jeune* Sur l'origine et les progrès des Caractères de fonte pour l'impression de la Musique; Berne, Paris, 1766, in-4°. Fournier repoussa cette attaque, et dans sa réponse il accusa les Gando de plagiat, et critiqua vivement leurs caractères. « Cependant ceux-ci sont, au jugement de Fétis, d'un aspect plus agréable que les siens. »

Mercure de France, juillet 1758. — *Journal des Savants*, octobre 1766. — Fournier, *Manuel typographique*, t. II, p. 289-306. — Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*.

GANDOGER DE FOIGNY (*Pierre-Louis*), médecin français, né à Lyon, le 6 août 1732, mort à Malzeville, le 5 août 1770. Il étudia d'abord les mathématiques, avec l'intention d'entrer dans le génie; mais le retour de la paix lui laissant peu d'espoir d'avancement dans cette carrière, il se fit recevoir docteur en médecine. En 1763, il obtint à Nancy la chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique. Il fut un des plus actifs propagateurs de l'inoculation. On a de lui divers opuscules dont le plus important est intitulé : *Traité pratique de l'Inoculation;* Nancy, 1768, in-8°. Il a donné aussi une édition du *Traité de la Vertu des Plantes* d'Ant. de Jussieu; Paris, 1772, in-12.

François de Neufchâteau, *Éloge de Gandoger;* Nancy, 1770, in 8°. — *Nécrologe des hommes célèbres*, 1772.

* **GANDOLFI** (*Ubaldo*), peintre et sculpteur de l'école bolonaise, né à San-Matteo-della-Decima (territoire de Bologne), en 1728, mort à Ravenne, en 1781. Il fut élève de Torelli et de Graziani, et étudia le nu avec la plus grande persévérance, sous la direction du célèbre anatomiste Lelli. Il devint ainsi très-habile dessinateur, et quoique manquant de noblesse dans le style, il réussit à donner quelque apparence de grandeur à ses compositions; mais il ne put arriver à se créer un coloris satisfaisant. Il eut plus de succès dans ses travaux de plastique et de stuc, répandus dans toute la Romagne. Ses principales peintures sont, à Bologne, dans Saint-Dominique : *Saint Dominique et saint Vincent;* — à l'église des Servites, *Le Bienheureux Bertoni;* — à la Miséricorde, une *Annonciation;* — à l'église Saint-Benoît, *Saint François de Sales*.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

GANDOLFI (*Gaetano*), peintre et graveur de l'école bolonaise, frère du précédent, né en 1744, à Santo-Matteo-della-Decima (territoire de Bologne), mort en 1802. Élève de Torelli et de Graziani pour le dessin, et de son frère Ubaldo pour la peinture, il se perfectionna surtout par l'étude qu'il fit des œuvres des maîtres vénitiens et bolonais. Son coloris est cependant fort inégal, et dans ses divers ouvrages il se montre tantôt vrai et vigoureux, tantôt faux et languissant. Il apportait le plus grand soin à la composition de ses tableaux ; il esquissait sa première pensée sur l'ardoise, puis avec plus de soin sur le papier; modelait ses figures en terre et les drapait, en faisait un dessin en grand, et ne prenait le pinceau qu'après ces nombreux travaux préparatoires. Il avait une imagination vive et féconde, une grande habileté de main et une justesse parfaite de coup d'œil. Malgré quelques défauts, qu'il reconnaissait lui-même et qu'il s'exagérait au point de n'avoir jamais, par modestie, voulu recevoir aucun élève, il fut un des peintres les plus en faveur de son temps. Il mourut subitement : sa patrie lui fit des funérailles presque aussi magnifiques que celles d'Augustin Carrache, et son oraison funèbre fut prononcée par M. Grilli. On cite comme les plus remarquables ouvrages de Gandolfi, à Bologne, une *Assomption*, peinte à fresque à la coupole de Santa-Maria-della-Vita; — *Saint Ivon* et *Saint Émile*, à Saint-Pétrone; — *Les Noces de Cana*, au réfectoire de San-Salvator; — à Naples, le *Martyre de saint Pantaléon*, à l'église des Hiéronymites; — à Pise, dans la cathédrale, un tableau peint en 1788, représentant la *Fondation de l'hospice des orphelins*. Gandolfi a gravé à l'eau-forte des frises composées de plantes exotiques, et surtout une pièce qui lui assure un rang distingué dans cet art, une *Adoration des Bergers*, d'après une fresque peinte par Niccolò dell' Abbate au palais Leoni, aujourd'hui Marchesi de Bologne.

E. B—N.

Grilli, *Elogio di Gaetano Gandolfi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. Morrona, *Pisa*. — Galanti, *Napoli e suoi contorni*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* **GANDOLFI** (*Mauro*), fils du précédent, peintre et graveur bolonais, mort en 1834. Élève de son père, il est plus estimé pour ses gravures que pour ses tableaux. On voit de lui, à Santo-Martino-Maggiore de Bologne, une *Sainte Rose de Lima*.

M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

GANDOLFI (Le père *Bartolomeo*), physicien italien, né à Torria (principauté d'Oneglia), le 24 février 1753, mort à Rome, le 10 mai 1824. Il prit l'habit religieux dans les écoles pies à Ancône, le 25 février 1772. Il enseigna pendant quelque temps la grammaire à Poli, puis la philosophie à Ravenne, où il resta de 1779 à 1784. Ses supérieurs le rappelèrent à Rome, et lui conférèrent la chaire de philosophie, de mathématiques et de théologie dans le collége Nazareno. En 1792, il succéda au père Fonda dans la chaire de physique expérimentale. Les étudiants romains en étaient encore aux théories

obscures et inexactes de Stahl; Gandolfi leur fit connaître les découvertes de Priestley, de Bergman, de Lavoisier, et il fut dans l'université de Rome le restaurateur des sciences physiques. Il appliqua aussi avec succès son savoir à l'agriculture et à l'industrie, et indiqua une bonne méthode pour la fabrication de l'huile. On a de lui : *Memoria sulla cagione del tremuolo*; Rome, 1787, in-8°; — *Lettera al principe Doria su la falsa Ardesia*; Rome, 1789, in-8°; — *Sopra gli ulivi*; Rome, 1793, in-8°; — *Memoria sulla maniera di costruire camini*; Rome, 1807, in-8°; — *Acque termali del bagno di Canino*; Rome, 1810, in-8°; — *Dissertazione sopra le condizioni necessarie perchè una macchina elettrica sia capace del massimo effetto*, etc.; dans le *Giornale letterario di Napoli* (1802); — *Lettera al sig. D. Domenico Morichini sull' ottima ed economica costruzione delle macchine elettriche*, dans l'*Antologia romana* de 1797.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I.

GANDOLFO (*Domenico-Antonio*), biographe italien, né à Vintimille (État de Gênes), vers 1645, mort dans la même ville en 1707. Il entra dans l'ordre des Augustins, et se distingua par son éloquence et son savoir. Il fut nommé prédicateur général de son ordre, et devint deux fois prieur de son couvent. Il succéda dans la place de conservateur de la bibliothèque de Vintimille au P. Aprosio, dont il avait été le collaborateur et l'ami. On a de Gandolfo : *Il Beneficato beneficante*; Gênes, 1679, in-12; — *Notizia di un opera intitolata : Frutti dell' eloquenza agostiniana, overo panegirici, discorsi, e orazioni d'alcuni cospicui soggetti nella religione agostiniana, con quatro lettere curiose*; Gênes, 1686, in-fol.; — *Dispaccio istorico, raccolto da varie lettere e manoscritti*; Mondovi, 1695, in-4°; — *Epitalamio nelle felici nozze celebrate trà Agostino Grimaldi e Girolama Spinola*; Gênes, 1697, in-4°; — *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis Augustinianis Scriptoribus et illis qui obierunt post magnam unionem ordinis Eremetici usque ad finem Tridentini concilii, amplioris bibliothecæ Augustinensis edendæ prævia, et ad posteros collectores ecclesiasticorum scriptorum directa*; Rome, 1704, in-4°. Le grand ouvrage, dont celui-ci n'était que l'introduction, n'a jamais paru, non plus que deux autres ouvrages également promis par Gandolfo; savoir : *De Purpuratis augustinianis, hoc est iis qui ex hoc ordine cardinalitiam dignitatem sunt adepti*; — *Poetici Flores Augustiniani*.

Journal des Savants, année 1707.

GANGANELLI. *Voy.* CLÉMENT XIV.

GANILH (*Charles*), homme politique et économiste français, né à Allanche (Cantal), le 6 janvier 1758, mort près de Paris, en 1836. Il était avocat au parlement, électeur de Paris et l'un des sept membres du comité permanent de la sûreté publique, siégeant à l'hôtel de ville, lorsque le 14 juillet 1789, quelques heures avant la prise de la Bastille, il fut député par ce comité, avec son collègue Bancal des Issarts, pour aller à Versailles informer l'Assemblée nationale de l'état d'agitation où était Paris, de l'imminence d'un soulèvement, malgré les efforts de la garde civique, et du besoin que l'on sentait d'entrer en communication journalière avec les représentants de la nation. Les deux députés furent accueillis avec grande considération par l'Assemblée, qui avait déjà reconnu qu'elle n'avait rien à attendre du faible caractère de Louis XVI; aussi dès le lendemain envoya-t-elle à son tour à Paris quelques-uns de ses membres, dont la marche ne fut qu'un triomphe depuis Versailles jusqu'à l'hôtel de ville. Ganilh, emprisonné sous la terreur, fut sauvé de la déportation par le 9 thermidor. Appelé au tribunal lors de l'établissement du gouvernement consulaire, il défendit dans cette asssemblée les droits du tribunal de cassation, du jury, des juges de paix, et se prononça contre diverses mesures financières proposées par le gouvernement. Il fut exclu du Tribunat en 1802, avec Daunou, Chénier, Benjamin Constant, et autres membres, lors d'un renouvellement partiel de ce corps. En 1815 il fut élu député du Cantal, et vota constamment avec la minorité. Il soutint les luttes de l'opposition contre les *catégories*, la censure, les dilapidations et les faux principes financiers. Il sortit de la chambre lors de sa dissolution en 1823. La fin de sa vie a été triste : il est mort subitement, et sans laisser de fortune, le 4 mai 1836, hors des murs de Paris, qu'il avait quitté la veille.

Ses ouvrages, dont le style est facile, clair, prolixe, moins par la surabondance de l'expression que par la mollesse de la pensée, ont laissé la science économique au point où elle était avant lui; mais ils ont contribué utilement à en répandre la connaissance. On a de lui : *Essai politique sur le revenu public des peuples de l'antiquité, du moyen âge, des siècles modernes, et spécialement de la France et de l'Angleterre depuis le milieu du quinzième siècle*; Paris, 1806 et 1823, 2 vol. in-8°. L'auteur passe rapidement sur la partie historique, dont il ne présente qu'une ébauche, et traite de la science du revenu public en quatre livres : législation et administration, dépenses publiques, contributions, comptabilité. Il montre que les fonctions de législateur et d'administrateur ne peuvent être confondues sans nuire à l'autorité de la loi, à la responsabilité de l'administration et au maintien de la liberté; il veut avec Montesquieu que les dépenses publiques soient limitées, non à ce que le peuple peut donner, mais à ce qu'il doit donner; il traite longuement, mais faiblement, du choix des taxes; déclame contre l'impôt direct, et confond dans ses raisonnements les taxes sur le luxe

avec celles sur l'industrie et le commerce; il combat vainement la double proposition de Ricardo, que « tout ce qui augmente le salaire du travail diminue le profit du capital, et réciproquement »; mais il établit solidement ce grand principe, que « la comptabilité n'est une garantie de l'ordre « dans les finances qu'à la condition d'une entière « publicité ». Cet ouvrage a été analysé impartialement par Peuchet au *Moniteur* du 22 janvier 1807; — *Des Systèmes d'Économie politique, de la valeur comparative de leurs doctrines, et de celle qui paraît la plus favorable aux progrès de la richesse;* Paris, 1809 et 1821, 2 vol. in-8°; — *La Théorie de l'Économie politique fondée sur les faits recueillis en France et en Angleterre, sur l'expérience de tous les peuples célèbres par leurs richesses, et sur les lumières de la raison;* Paris, 1815 et 1822, 2 vol. in-8°. De ces deux ouvrages, le second n'est qu'une suite du premier. Il y a des opinions individuelles sur certains points spéciaux, opinions plus ou moins conformes aux vrais principes de la science, tels qu'ils sont déjà ou qu'ils seront un jour logiquement déduits de l'observation complète des faits sociaux. « La richesse, dit-il, conquise par la guerre, a été funeste aux mœurs, aux lois et à l'État. Acquise « par l'industrie et le commerce, qui l'ont dispersée dans toutes les classes et parmi tous « les individus laborieux, elle a amélioré leur « sort. » *Syst.* (t. II, p. 407). Ailleurs : « La « consommation n'est pas la mesure de la pro- « duction, car tous les hommes ont la faculté « et à coup sûr la volonté de consommer » (p. 399). L'auteur oublie que la faculté de consommer ce qu'on n'a pas est stérile. La consommation est la mesure de la production; il ne faut pas le contester, mais il faut ajouter que la distribution est la mesure de la consommation. Il s'est rendu plus tard à cette vérité, lorsqu'il a établi contre Malthus cet excellent principe, qui en est la traduction exacte : « La production des subsistances se proportionne à la demande et aux moyens de la payer » (p. 288). Il relève judicieusement quelques-unes des contradictions où est tombé ce savant anglais sur les rapports de la population et des subsistances, contradictions qui ont tant retardé et qui arrêtent encore aujourd'hui les progrès de l'économie politique (*Du Travail*, ch. III, 270). Mais il rentre dans l'erreur qu'il combat quand il soutient que « l'accroissement du travaill industriel n'entraîne pas ordinairement l'accroissement de la population travailleuse ». Tous les registres publics de l'Europe et de l'Amérique démontrent, au contraire, la corrélation et le parallélisme de ce double accroissement. Dans l'introduction à la *Théorie*, Ganilh fait voir que les controverses purement spéculatives sont impuissantes à faire avancer la science économique, qui doit s'éclairer et s'appuyer sur l'observation des faits généraux, c'est-à-dire sur la statistique : « Ces deux sciences sont indispensables l'une à l'autre, se prêtent un appui mutuel, et tirent de leur concours une consistance, une force et un éclat qu'elles n'auront pas tant qu'elles resteront isolées. La statistique donne à l'économie politique une impulsion sûre, dirige sa marche, éprouve et garantit ses découvertes. A son tour l'économie politique éclaire les travaux de la statistique, les étend ou les resserre, et en détermine l'importance et l'utilité. L'une rassemble les matériaux, l'autre construit l'édifice de la science : de leur alliance doivent donc sortir les vrais principes et la régularité de leur application. » En voulant poser toute la science sur la large base des faits numériquement observés, Ganilh était dans le vrai. Mais ce genre de faits était encore rare de son temps : il n'a pu qu'indiquer le plan et déblayer sa part du terrain. Il a été injuste envers Ortès, qu'il n'a pas compris; sévère envers Adam Smith, tout en l'admirant. On peut remarquer chez lui que le titre d'économiste ne s'attribuait encore de son temps qu'aux écrivains qui avaient précédé le célèbre auteur anglais. Les autres ouvrages de Ganilh sont : *De la Législation, de l'Administration et de la Comptabilité des finances de la France depuis la Restauration;* Paris, 1817, in-8° : critiqué par le duc de Gaëte (Gaudin), dans son *Aperçu sur les Emprunts*, et par Mollien dans ses *Éclaircissements sur le Budget;* — *Dictionnaire analytique d'Économie politique;* Paris, 1826, in-8°; il a été traduit en espagnol, quoique superficiel et très-incomplet. — Diverses brochures sur les questions financières et politiques. A. GUILLARD.

Moniteur, ans 1789, VIII, IX, X, etc. — *Encycl. des Gens du Monde.* — *Dict. des Économistes.*

GANNAL (*Jean-Nicolas*), chimiste et industriel français, né à Sarre-Louis, le 28 juillet 1791, mort à Paris, en 1852. Son éducation était à peine ébauchée lorsque, âgé de quatorze ans, il fut placé dans une pharmacie, où se développa son goût, pour les manipulations chimiques. En 1808 il fut requis pour le service des hôpitaux militaires, et passa successivement à ceux de Metz, de Hambourg et de Lubeck. A Mohilow on le chargea d'organiser les hôpitaux militaires. Ayant rejoint ensuite l'armée, il se trouva à la fatale retraite de Russie. Plusieurs fois il fut fait prisonnier; mais son esprit était fertile en expédients, et il parvenait toujours, d'après ce qu'il racontait lui-même, à éviter les dangers sans cesse renaissants qu'il courait. Après la chute de l'empire, il vint à Paris, et fut attaché au laboratoire de chimie de l'École Polytechnique comme préparateur adjoint. Au 20 mars, il fit partie d'un corps franc. Au retour des Bourbons, obligé d'abord de se cacher, il put ensuite occuper l'emploi de préparateur du cours de chimie de Thénard à la faculté de sciences. En 1818 il dirigea une manufacture de toiles peintes; de là il passa chez un droguiste, d'où il sortit pour tirer parti, avec un associé, d'un procédé par lui trouvé pour le

raffinage du borax, procédé au moyen duquel, en réduisant le prix de 6 fr. à 80 centimes la livre, il affranchissait la France d'une exportation annuelle de plus d'un million. Déjà, il avait donné l'essor à son esprit inventif par quelques autres inventions fructueuses : il avait imaginé les cheminées à courant d'air chaud, qui ont depuis servi de modèles aux cheminées du même genre. Sur la demande d'un imprimeur, il avait établi les premiers rouleaux élastiques pour les presses mécaniques, en employant un mélange de gélatine pure et de sucre, auquel on a substitué généralement de la colle et de la mélasse. En 1820, il trouva un mode nouveau pour fondre le suif et le durcir par l'action des acides, en donnant ainsi l'origine à la bougie-chandelle. L'année suivante, il monta une fabrique d'encre et de cirage, à laquelle il en fit bientôt succéder une de colle-forte et de gélatine, pour laquelle il prit un brevet d'invention en 1823. Il affranchit alors la France de l'importation des colles-fortes étrangères, ce qui lui valut une médaille de bronze à l'exposition de 1827. Le 25 janvier 1825, il proposait au ministre de la justice un papier et un timbre spéciaux, destinés à empêcher le blanchiment frauduleux des vieux papiers timbrés et les altérations des actes et des valeurs en papier. Il avait remarqué que des ouvriers atteints de catarrhes chroniques s'étaient trouvés guéris par l'action des vapeurs de chlore : des expériences qu'il fit à ce sujet l'amenèrent à établir l'efficacité réelle des fumigations chloriques contre ces catarrhes, et même contre certaines phthisies, et l'Institut lui décerna, en 1827, un des prix Montyon pour cette application. Lorsque l'expédition d'Alger fut décidée, on était embarrassé pour se procurer la grande quantité de charpie jugée nécessaire. Gannal rechercha une substance capable de remplacer la charpie de linge et, après de nombreux essais, il présenta sa *charpie vierge*, ou charpie de chanvre qui, après des expériences dans les hôpitaux, reçut l'approbation de l'Institut. Cette charpie ne coûtait même qu'un tiers environ de la charpie ordinaire ; mais quelques exigences de Gannal n'ayant pu être admises par l'administration de la guerre, son procédé demeura stérile et ignoré. La même cause fit rejeter ses *tentes-bâches* pour le campement et ses couvertures imperméables pour les caissons d'ambulance. M. le baron Thénard l'avait chargé, en 1816, d'analyser les farines de la mauvaise récolte de cette époque ; ces premiers travaux amenèrent Gannal, en 1825, à des recherches sur la panification ; les améliorations qu'il proposa lui valurent une médaille d'honneur de l'Athénée. C'est vers cette époque qu'il vint affirmer que la gélatine, préconisée par Darcet et par un grand nombre de ses partisans, comme substance alimentaire, manquait réellement de qualité nutritive. Il avait expérimenté sur lui-même l'effet de la gélatine. Après s'être fait maigrir et dépérir en mêlant à sa nourriture journalière des quantités croissantes de gélatine, il adressa à l'Institut un travail dans lequel il démontra que la gélatine n'est point une substance identique à la matière animale d'où elle provient, et il établit le fait capital de la différence chimique entre la gélatine ou matière organisée, la gelée ou produit de l'action de la chaleur et de l'eau sur la géline, et la gélatine ou gelée desséchée. Ces distinctions établies, il s'attacha à déterminer le rôle de la géline, dans la décomposition, et ses propriétés d'affinité chimique. Lorsqu'il fut arrivé à constater : 1° que la gélatine est le germe de la fermentation putride ; 2° que la géline décompose instantanément tous les sels solubles d'alun, il crut avoir trouvé la clef des procédés de conservation animale qui ont fait sa réputation. En 1822, il essaya d'établir que la géline en se combinant avec l'alumine, donne naissance à un produit imputrescible, qui lui permettait de conserver des pieds de bœuf nécessaires à sa fabrication de colle, et il pressentit la possibilité de conserver un animal tout entier à l'aide d'injection. Il continuait ses recherches à ce sujet, lorsqu'en 1831 M. Strauss-Turckheim, occupé à la conservation de pièces anatomiques, le mit sur la voie de faire usage d'un sel d'alumine (chlorure d'aluminium ou acétate d'alumine). Suivant ainsi le conseil du savant zoologiste, Gannal appliqua ce moyen à la conservation des cadavres destinés aux études anatomiques. Ce ne fut cependant qu'en 1833 que des essais eurent lieu dans les amphithéâtres. Une commission de l'Académie de Médecine et celle du prix Montyon de l'Institut suivirent pendant deux ans les expériences, à la suite desquelles, l'Académie de Médecine signalait au ministre, Gannal comme digne d'une récompense nationale, et l'Institut lui décernait le prix Montyon. L'invention n'en demeura point là ; Gannal l'appliqua ensuite à l'embaumement, c'est-à-dire à la conservation d'un cadavre destiné à l'inhumation. Par une étroite ouverture pratiquée à l'une des aortes carotides, il injectait dans l'universalité des artères une solution de sel alumineux ; tous les organes étaient imprégnés de ce sel, qui pourvoyait à leur conservation. Ensuite il entourait le corps de bandelettes, à la manière des momies d'Égypte ; les membres, le tronc et la tête du cadavre étaient ainsi préservés du contact de l'air. Dans cet état, le corps pouvait être transporté dans les contrées les plus éloignées. Plusieurs fois des corps ainsi embaumés ont été exhumés, et presque aucun ne présentait d'altération sensible. A l'exposition de 1839, Gannal avait exposé la momie d'une petite fille dont le visage vermeil était découvert et que les parents venaient souvent voir ; les organes mêmes restaient à peu près intacts ; le cerveau, le cœur, ni les entrailles n'étaient mutilés, tandis que par l'embaumement à *la Louis XIV* les

cavités sont vides de leurs viscères, le cerveau est détruit, le corps en lambeaux. C'est là ce que faisait valoir Gannal quand il s'offrit pour embaumer le corps du duc d'Orléans; cependant l'ancienne méthode prévalut, ce qui lui inspira un pamphlet qu'il répandit à profusion.

Gannal eut à soutenir de violentes polémiques avec plusieurs médecins. On lui contesta le mérite de l'invention de l'embaumement par injection, puisque Berzelius indique dans le tome VII de sa *Chimie* une injection de vinaigre de bois à travers l'artère poplitée, et que le docteur italien Tranchina obtint le même résultat par une injection d'arsénic, découverte pour laquelle ce praticien fut largement récompensé. Quoique la matière employée pour l'injection ne fût pas la même, on prétendait que le procédé étant dans le domaine public avant que Gannal n'eût pris un brevet d'invention, son brevet était frappé de déchéance. Mais Gannal se défendit avec vigueur, et soutint que sa découverte de l'embaumement par injection était antérieure à toute autre. On l'accusa aussi d'employer l'arsenic; des chimistes de Rouen, appelés comme experts par les tribunaux, crurent remarquer que ses corps embaumés renfermaient quelquefois de l'arsenic; et justement préoccupée d'un fait qui pouvait entraver la poursuite de certains crimes et paralyser la justice, l'autorité défendit tout embaumement où entrerait de l'arsenic; mais de son côté l'Institut déclara que les parcelles d'arsenic qu'on avait cru remarquer dans quelques corps embaumés par le procédé Gannal ne pouvaient provenir que de l'impureté des liquides employés, qui, comme nous venons de le montrer, étaient des dissolutions de sels alumineux, que M. Strauss avait le premier employées pour la conservation de pièces anatomiques. Gannal était un industriel ingénieux, habile, plutôt qu'un savant instruit.

Les ouvrages publiés sous son nom ont pour titres : ***Histoire des Embaumements et de la préparation des pièces d'anatomie normale, d'anatomie pathologique et d'histoire naturelle, suivie de procédés nouveaux;*** 1837 et 1841, in-8° ; — ***Du Chlore employé comme remède dans la phthisie pulmonaire;*** 1833, in-8°; — ***Lettre aux Médecins sur la question des Embaumements;*** 1833, in-8°; — ***Charpie vierge,*** 1834, in-8°; — ***Sur la Gélatine;*** 1834 et 1836, 2 parties, in-8°; — ***Sur la Conservation des parties animales;*** 1836, in-8° ; — ***Lettre adressée à MM. les membres du Conseil de Salubrité, au sujet de la translation des cendres de Napoléon,*** etc.; 1840, in-8°; — ***M. Gannal et M. le docteur Pasquier, embaumeurs du duc d'Orléans;*** 1842, in-8°; — ***Mémoire au préfet de Police sur l'application d'un nouveau système d'inhumation dans les cimetières;*** 1842, in-4°; — ***Quelques Réflexions sur les Embaumements,*** etc.; 1842, in-8° ; — ***Mémoire descriptif d'un nouveau procédé de fabrication de blanc de céruse,*** etc.; 1843, in-8°; — ***Lettre à l'Institut sur la question des embaumements;*** 1843, in-8° (Réponse à une attaque contre son procédé); — ***Nouvelle Lettre aux Médecins sur la question des Embaumements;*** 1844, in-8°.

GUYOT DE-FÈRE.

Documents particuliers. — Sarrut, *Biographie des Hommes du Jour*, t. II, 2e partie. — *Dict. de la Conversation.*

* **GANNASCUS**, déserteur romain, qui devint chef des Chauques, race suève établie entre le Weser et l'Elbe, tué en 47 après J.-C. Il était d'origine batave, et avait longtemps servi parmi les auxiliaires de cette nation qui faisaient partie de l'armée romaine. Il passa du côté des Chauques, traversa le Rhin à leur tête, et ravagea les rives occidentales de ce fleuve. Vaincu et fait prisonnier par Corbulon, il fut mis à mort comme déserteur.

Tacite, *Ann.*, XI, 18, 19.

GANNERON (*Auguste-Hippolyte*), commerçant et homme politique français, né à Paris, en 1792, mort dans la même ville, le 24 mai 1847. Ses parents étaient de modestes marchands; mais un oncle, qui avait fait fortune dans le commerce en gros de la chandelle et des suifs, prit soin de son éducation, et le fit élever au collége Sainte-Barbe. Il suivit plus tard les cours de l'École de Droit, fut reçu licencié, et fit même son stage au Palais; mais le succès n'arrivant pas sans doute assez vite, il renonça au barreau, et accepta la continuation des affaires de son oncle. Loin de dégénérer dans ses mains, la vieille maison Ganneron prit une importance nouvelle. Classé parmi les notables commerçants de la capitale, Ganneron fut élu membre du tribunal de commerce, qui lui-même le chargea de présider une de ses sections. Quand parurent les fameuses ordonnances du 25 juillet 1830, qui interdisaient aux journaux la faculté de paraître sans autorisation préalable, les imprimeurs de plusieurs feuilles quotidiennes, quoique engagés par des marchés réguliers passés avec les propriétaires de ces journaux, refusèrent de les imprimer. Dans la nuit du 26 au 27, M. Debelleyme, président du tribunal de première Instance, jugeant en référé, enjoignit à différents imprimeurs d'avoir à mettre les journaux sous presse. Le 27 au matin, le gérant du *Courrier français* traduisait son imprimeur devant la justice consulaire, qui, par l'organe de Ganneron, le condamnait à imprimer ce journal, en déclarant que l'ordonnance du 25 juillet, *contraire à la Charte*, ne saurait être obligatoire. La fusillade avait déjà commencé dans la rue Saint-Honoré. Aux premières élections qui suivirent la révolution de Juillet, Ganneron fut nommé député par le quatrième arrondissement de Paris. Il vota d'abord pour les mesures les plus favorables au développement des libertés publiques, et entre autres pour l'abolition du cens d'éligibilité. Il fit même partie du comité d'association nationale du département de la Seine, dont les opinions étaient très-avancées. Membre de la

commission chargée de l'exécution de la loi qui prêtait trente millions au commerce, Ganneron acquit dans ces fonctions délicates de nouveaux droits à la reconnaissance des commerçants; dès lors aussi ses idées politiques se modifièrent : il se rallia complétement à la dynastie de Juillet et au ministère de Casimir Périer. Le 22 septembre 1831, il proposa un ordre du jour motivé sur une interpellation de Mauguin relative aux affaires étrangères : 136 voix repoussèrent sa proposition, 221 voix l'adoptèrent : grâce à lui, la majorité s'était comptée. Lors de la discussion sur la fixation de liste civile, Ganneron soutint qu'il fallait se garder de faire de sordides économies qui forceraient la couronne à se traîner à la suite des partis. Colonel de la deuxième légion de la garde nationale de Paris, il défendit à la tribune la mise en état de siége de la capitale en 1832, et s'éleva en plusieurs occasions contre ce qu'il appelait poétiquement l'*hydre de l'anarchie*. La loi contre les associations n'eut pas de défenseur plus intrépide. Il soutint la politique du gouvernement jusqu'à la chute du ministère du 22 février 1836, présidé par M. Thiers; depuis lors il vota souvent avec le centre gauche. Il devint même un des adversaires du ministère du 29 octobre 1840, dont M. Guizot était le chef véritable, vota contre l'indemnité accordée par le gouvernement français au missionnaire anglais Pritchard, et approuva les propositions présentées pour éloigner les fonctionnaires publics de la députation. Secrétaire de la chambre de 1832 à 1838, Ganneron présenta le rapport sur le budget en 1838, et dans maintes circonstances il se fit remarquer par la netteté de ses appréciations financières. Nommé vice-président en 1839 et en 1840, il prit cependant la politique en indifférence, et bien que toujours réélu par le quatrième arrondissement de Paris, il ne parut presque plus à la tribune et assistait même rarement aux séances de la chambre.

En 1844, pendant que le commerce et la spéculation prenaient un grand essor, et que la place de Paris déployait une activité industrielle extraordinaire, Ganneron fit appel au crédit dont son nom était entouré, pour fonder, sous le nom de *Comptoir Ganneron*, une banque d'escompte analogue à celle qu'avait créée quelques années auparavant Jacques Laffitte. Les capitaux affluèrent abondants et pleins de confiance. Cependant la révolution de Février devait entraîner les deux établissements dans une ruine identique, que ne vit du reste aucun des deux fondateurs. Ganneron avait été enlevé par une fièvre typhoïde quelque temps avant la catastrophe politique qui engloutit son œuvre. L. LOUVET.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édition. — *Biogr. des Hommes du Jour*, tome I, 2e partie, page 387. — *Biogr. des Députés*.

GANNO (Frère *Étienne* ou *Jean* DE), historien français, né à Lavaur, en 1420 (et non en 1480, comme le disent quelques biographes), mort vers 1500. Il entra dans l'ordre des Cordeliers à Toulouse, et écrivit une histoire de cette ville, par l'ordre de Pierre *de Rosergio* ou du Rosier, archevêque de Toulouse, en 1452. Cette prétendue histoire est un tissu de fables. Suivant Ganno, Toulouse fut fondée à l'époque de la prophétesse Debora, l'an du monde 3916, par un héros nommé Lémosin, qui descendait de Japhet. Il donne ensuite une liste de tous les rois qui ont régné à Toulouse avant l'invasion romaine. Ganno n'inventa pas ces contes, il les emprunta à des traditions populaires ou à d'anciennes histoires de Toulouse, aujourd'hui perdues. Son ouvrage existe en manuscrit dans les archives de l'hôtel de ville de Toulouse. Fontette en cite une édition intitulée : *De Antiquitatibus urbis Tolosæ*, in-8°, sans indication de lieu ni de date (probablement sous Louis XI).

Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, n° 37,768. — *Biographie toulousaine*.

* **GANNYS**, un des ministres d'Héliogabale, suivant Dion Cassius, vivait vers 220 de l'ère chrétienne. Dion Cassius le mentionne avec Comazon. Saumaise a nié la réalité de ces deux personnages, et n'y a vu que deux épithètes appliquées à Héliogabale. Reimarus a démontré que cette supposition était inadmissible. On peut donc regarder Gannys comme un personnage historique; mais sa vie est d'ailleurs inconnue. (*Voy.* COMAZON et HÉLIOGABALE.)

Saumaise, *Sur Spartien, Hadrian*, 18. — Reimarus, *Sur Dion Cassius*, LXXVIII, 38.

* **GANO** (*M.*), sculpteur siennois, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. On lui doit le *tombeau de Niccolò Aringhieri*, exécuté en 1374, et placé autrefois dans le cloître de Saint-Dominique de Sienne; il est aujourd'hui dans le vestibule de l'université.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

GANS (*Jean*), théologien allemand, né à Würtzbourg, en 1591, mort le 11 mars 1662. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et était également versé dans les lettres, la théologie et les mathématiques. Il prêcha avec succès dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment à Gratz et à Vienne. Sa réputation lui valut le titre de prédicateur de Ferdinand, roi de Bohême, qu'il suivit dans la guerre contre les Suédois, et dont il devint plus tard le confesseur. On dit qu'il n'usa jamais de sa faveur que dans l'intérêt de la religion. On a de lui : *Oesterreichische Frauenzimmer*, etc. (La Femme autrichienne, etc.); c'est une biographie des Autrichiennes illustres; — *Arboretum genealogicum, exhibens omnes principes qui linea recta a Rodolpho I, imperatore Austriaco, descendunt;* Cologne, 1630 et 1638 in-fol.

Alexandre, *Bibl. Script. Soc. Jes.* — Hengler, *Man. d'étudier l'hist.* (Suppl.)

GANS (*Édouard*), célèbre jurisconsulte et publiciste allemand, né à Berlin, le 22 mars 1798, mort dans la même ville, le 5 mai 1839. Son père était banquier, et appartenait à la re-

ligion juive. Après la première éducation du gymnase, Édouard Gans étudia successivement aux universités de Berlin, de Gœttingue, de Heidelberg. Dans cette dernière ville, il eut l'avantage d'obtenir la bienveillante amitié de Thibaut et de Hegel; et cette intimité exerça sur la direction de ses études et la tournure de ses idées une forte influence. Dès 1820 il commença à Berlin, comme docteur en droit, une vive opposition contre l'école historique. En 1825 il voyagea en Angleterre et en France, et de retour à Berlin, en 1826, il devint professeur *extraordinaire* à l'université. C'est de cette époque que date véritablement sa carrière scientifique, où il conquit rapidement une juste célébrité.

Au moment où Édouard Gans arrivait à l'enseignement de la jurisprudence, l'école historique y régnait d'une manière souveraine. M. de Savigny, que l'Allemagne considère encore comme le premier de ses jurisconsultes, surtout en droit romain, avait fait dominer exclusivement la méthode historique, qui s'attache surtout à étudier ce que le droit chez chaque peuple a d'individuel, de local, d'indigène, à pénétrer l'originalité des coutumes et des mœurs. Cette méthode avait produit d'heureux fruits : elle avait provoqué de profondes recherches en jurisprudence et en histoire, et mieux fait comprendre le passé. Mais il y avait d'autres devoirs, d'autres obligations auxquels elle ne satisfaisait pas : en ne voyant dans le droit qu'un enchaînement de coutumes et de mœurs particulières, elle semblait oublier qu'il y a des principes généraux, une vérité universelle. Après plus de dix ans de domination absolue de l'école historique, on s'aperçut de ce qui lui manquait, et peu à peu une réaction se prépara dans les esprits. C'est pour avoir été à propos l'interprète énergique, spirituel, éloquent de cette réaction, qu'Édouard Gans s'est fait un nom dans la science.

En 1824 et en 1825, avant sa promotion comme professeur *extraordinaire*, Édouard Gans avait fait paraître les deux premiers volumes de son grand ouvrage : *Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwickelung* (Du Droit de Succession et de ses développements dans l'histoire du monde). Dans sa préface il attaqua vivement l'école historique; il lui reprocha son ignorance absolue de toute philosophie; il déclara qu'il était temps de sortir de ces voies étroites et fausses et de se rallier à une philosophie vivante, concrète, qui devait servir de centre et d'appui à toutes les sciences positives. Cette philosophie était la doctrine de Hegel, dont Édouard Gans était devenu un des plus fervents disciples. Appliquer les principes de cette doctrine à la science du droit, déterminer l'étendue de cette science par la vérité même des choses, non plus par la convenance et l'utilité d'un pays, et lui faire embrasser sous les rapports philosophiques et historiques la nature complète de l'homme et l'histoire entière de l'humanité, voilà le but que se proposa Édouard Gans et qu'il poursuivit avec une rare vigueur. Les deux premiers volumes de l'*Erbrecht* produisirent en Allemagne une vive sensation, et ne tardèrent pas à être connus en France. L'auteur de cet article en fit une longue analyse dans la *Revue française,* que venait de fonder M. Guizot, et il fut assez heureux pour qu'Édouard Gans reconnût l'exactitude et la clarté de ce travail. Le troisième volume de l'*Erbrecht* parut en 1829, le quatrième, qui n'a pas moins de 714 pages, en 1835. L'*Erbrecht,* malgré ses imperfections, ses défauts, ses lacunes, est un ouvrage capital dans l'histoire du droit et des législations.

Dans les années 1830 et 1835, Édouard Gans vint encore à Paris, dont le séjour lui plaisait fort. Il s'y trouvait lié avec M. Cousin, M. Villemain, M. Ampère, M. Saint-Marc Girardin, M. Michelet, M. Quinet, et avec l'auteur de cet article. Il était reçu avec bienveillance et plaisir dans le salon de madame la duchesse de Broglie et dans celui de madame Récamier. Édouard Gans aimait l'esprit français, dont il avait quelques qualités, et il donnait à l'esprit allemand une vivacité qui avait beaucoup de charme pour la société parisienne. On se plaisait à sa conversation abondante, intarissable, où il laissait voir toute l'ardeur, toute l'ambition de son intelligence. Il revint à Berlin avec le projet de donner des leçons à l'université sur ce qu'il appela *l'histoire des dernières cinquante années*. Édouard Gans ouvrit son cours, où se pressait un immense auditoire. En reprochant aux Allemands de trop abandonner à la France et à l'Angleterre le récit et l'appréciation de l'histoire contemporaine, pour se consacrer exclusivement à l'étude du passé, il déclara l'intention d'exposer dans une série de leçons la marche progressive de l'esprit du siècle, et il commença par une introduction où il remontait jusqu'à Louis XIV. C'était, disait-il, pour mieux faire comprendre Napoléon. Tant qu'il se tint dans ces prolégomènes, on le laissa parler; mais quand il arriva à la révolution française, qui devait le conduire à l'exposition du règne de Napoléon, son cours fut brusquement suspendu.

L'ambition d'Édouard Gans n'était pas seulement scientifique, elle était politique. Il eût voulu voir la Prusse dotée d'institutions constitutionnelles; il eût souhaité joindre un jour aux succès de la chaire universitaire les triomphes de la tribune. Mais avant que la Prusse connût les agitations et les révolutions politiques, il avait cessé d'exister. Nous ne croyons pas qu'il faille le plaindre de n'être pas sorti du domaine de la science où ses titres sont à la fois brillants et solides. Il fut un de ceux qui travaillèrent le plus activement à l'édition posthume des œuvres complètes de Hegel. Il fit paraître *Les Principes de la Philosophie du Droit*, et *Les Leçons de la Philosophie de l'Histoire*. En 1839, quelque temps avant sa mort, il rouvrit

avec une vivacité singulière sa polémique contre l'école historique, comme s'il eût voulu finir par où il avait commencé. M. de Savigny avait, en 1836, publié une sixième édition de son livre, *Le Droit de Possession*; Édouard Gans entreprit une nouvelle réfutation des principes de l'illustre jurisconsulte, et il l'intitula : *Ueber die Grundlage des Besitzes* (Du Fondement de la Possession); Berlin, 1939. Ce fut son dernier travail. Édouard Gans est mort à quarante-et-un ans, laissant un nom célèbre, qui eût pu grandir encore. La France lui doit un souvenir particulier; car il l'aimait, et il est un des hommes qui ont le plus contribué à nouer des rapports intellectuels entre les deux grands pays que sépare le Rhin. Outre l'*Erbrecht*, on doit à Édouard Gans : *Scholien zum Gajus*; Berlin, 1820. — *System des röm. Civilrechts* (Système du Droit civil romain); ibid. 1827; — *Beitræge zur Revision der preuss. Gesetzgebung* (Documents pour la révision de la législation prussienne). C'était un recueil périodique, qui parut de 1830 à 1832; — *Rückblicke auf Personen und Zustände* (Coup d'œil sur les hommes et les choses); 1836; — *Vorlesungen über die Geschichte der letzten fünfzig Jahre*; (Leçons sur l'histoire des cinquante dernières années); — *Vermischte Schriften juristischen, historischen, staatswissenschaftlichen und æsthetischen Inhalts* (Mélanges juridiques, historiques, politiques et esthétiques, 1832; 2 vol. in-8°). Édouard Gans fut aussi un des fondateurs et un des collaborateurs les plus actifs du *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, qui servit longtemps de tribune à l'école de Hegel. LERMINIER.

Saint-Marc Girardin, *Édouard Gans*; dans la *Revue des Deux Mondes*; 1er décembre 1839. — *Introduction générale à l'histoire du droit, au delà du Rhin*, par M. Lerminier. — *Histoire du Droit de Succession en France au moyen âge* de Gans, traduit par M. de Loménie; Paris, 1846, in-12.

* **GANSBERT**, moine français, célèbre réformateur de divers monastères, né dans la première moitié du dixième siècle, mort à Bourgueil, le 27 septembre, suivant la nécrologie de Saint-Julien de Tours. Mais en quelle année? En 1006, suivant Anselme Lemichel Cependant cette date n'est pas très-certaine. Mabillon en porte la mort à l'année 1007, et avec plus de raison, puisque le nom de Gansbert paraît en 1007 dans plusieurs titres de Saint-Julien et de Marmoutiers. Gansbert était d'une famille noble; plusieurs titres établissent qu'il tenait aux comtes de Tours et à ceux de Blois par les liens de la parenté. La charte de fondation de l'abbaye de Bourgueil, qui est de l'année 991, le désigne comme étant à cette époque abbé de Saint-Julien de Tours. Il fut en outre, et simultanément, abbé de Bourgueil-en-Vallée, de Saint-Pierre-de-la-Couture, au Mans, de Maillezais et de Marmoutiers. L'*Histoire littéraire de la France* rapporte qu'il réforma ces monastères, mais elle ne paraît pas soupçonner qu'il en fût abbé. C'est pourtant ce qu'établissent un grand nombre de chartes que nous ne pouvons mentionner ici. Vers l'année 1000 il se rendit à Rome, et obtenait du pape Silvestre la confirmation des priviléges de Saint-Julien. En 1001 il s'engageait dans de grands débats avec un certain chevalier nommé Gautier, au sujet des immunités de Bourgueil. La même année il recevait de la reine Berthe diverses métairies. C'est à lui que s'adresse la huitième lettre d'Abbon de Fleury au sujet des troubles de Marmoutiers. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* proposent de lui attribuer les *Actes* de saint Savin et de saint Cyprien, dont Martène a publié la préface dans le tome Ier de ses *Anecdota*. C'est une hypothèse justifiée d'une manière insuffisante. B. H.

Gallia christiana, t. II, col. 1384. — *Histoire manuscrite de Marmoutiers*, par D. Martène. — *Histoire manuscrite de l'abbaye de Bourgueil*, par Christophe du Vernoy. — *Hist. littéraire de la France*, par les Bénédictins de Saint-Maur., t. VII, p. 188.

GANTEAUME (Le comte *Honoré-Joseph-Antoine*), amiral français, né le 13 avril 1755, à La Ciotat, mort le 28 septembre 1818, à Aubagne, près de Marseille. Il s'embarqua à l'âge de quatorze ans, sur un bâtiment de commerce commandé par son père; à vingt-deux ans il avait déjà fait sept campagnes, cinq dans le Levant et deux aux Antilles. Lors de la guerre de 1778, il passa comme officier auxiliaire dans la marine de l'État, servit en Amérique sous d'Estaing, dans l'Inde sous Suffren, et participa à la prise de La Grenade, au siége de Savanah et aux derniers combats qu'eurent à soutenir les frégates *La Surveillante* et *L'Apollon*. Ayant obtenu à la paix de naviguer pour la Compagnie des Indes, il fit une campagne sur un de ses vaisseaux, qui pénétra jusqu'à Suez par la mer Rouge. La guerre ayant été déclarée en 1793, il rentra dans la marine militaire, et fut embarqué comme lieutenant sur le vaisseau *Le Jupiter*. Nommé l'année suivante capitaine de vaisseau et commandant du vaisseau de 78 *Le Trente-un-Mai*, il rallia le 30 mai seulement l'armée navale commandée par Villaret-Joyeuse, et ne put par conséquent prendre part qu'au dernier des trois combats livrés les 28, 29 mai et 1er juin 1794, combats auxquels il aurait assisté d'après un de ses biographes. Atteint de trois blessures dans ce combat, il continua de commander *Le Trente-un-Mai* dans l'armée qui sortit de Brest au mois de décembre suivant pour escorter la division du contre-amiral Renaudin, et fut chargé d'accompagner *Le Scipion* lorsque, coulant bas d'eau, ce vaisseau fit voile pour relâcher; Ganteaume en recueillit l'équipage dans les embarcations du *Trente-un-Mai*. Après deux campagnes sur les côtes de l'Irlande et de Catalogne, il rallia l'armée commandée par le vice-amiral Martin, et participa sur *Le Républicain* (ancien *Trente-un-Mai*) au combat qu'elle livra devant Fréjus à l'armée anglaise. Envoyé peu après dans le Levant avec une division composée du *Républicain*, de quatre frégates et une corvette,

division qu'un coup de vent dispersa à l'ouverture du golfe de Smyrne, il relâcha à l'île Mételin, d'où *Le Républicain* fit route pour les Dardanelles, puis ensuite pour Toulon. Revenu en 1796 dans l'Océan, il mit en défaut la vigilance des Anglais, et réussit à faire entrer dans le port de Brest des convois de vivres et de munitions. Chef d'état-major de l'amiral Brueys dans l'expédition d'Égypte, il échappa, comme par miracle, au désastre du vaisseau *L'Orient*, et nommé contre-amiral à la demande du général Bonaparte, il fut chargé du commandement en chef des forces navales sur le Nil et sur les côtes d'Égypte. C'est ainsi qu'il se trouva associé à presque toutes les opérations de l'armée de terre, aux siéges de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre, au combat de Gaza et à l'attaque du fort d'Aboukir.

Quand, le 22 août 1799, les frégates *Le Muiron* et *La Carrère*, ainsi que les avisos *La Revanche* et *L'Indépendant* s'éloignèrent du port d'Alexandrie emportant Bonaparte et sa fortune, le pavillon du contre-amiral Ganteaume flotta sur *Le Muiron*. La traversée fut heureuse. La division, après avoir séjourné à Ajaccio du 30 septembre au 6 octobre, arriva le 9 à Fréjus, d'où le général en chef et Ganteaume firent immédiatement route pour Paris. De Bourrienne, qui était embarqué sur *Le Muiron*, a dit que pendant la traversée Ganteaume, effrayé des conséquences possibles de l'acte auquel il s'était associé, avait tellement perdu la tête que Bonaparte avait seul dirigé la marche de sa division. Les faveurs dont il ne cessa d'être comblé sous le consulat et l'empire sont opposées par ses biographes comme preuve du peu de fondement de ces assertions et comme démenti du jugement que Napoléon aurait porté de lui à Sainte-Hélène, en le qualifiant de « matelot nul et sans moyens ». La reconnaissance du général en chef de l'armée d'Égypte se montra promptement; car le 25 décembre, un mois et demi après le 18 brumaire, il nomma Ganteaume conseiller d'État et président de la section de la marine. Ce dernier, de son côté, consigna l'expression de sa gratitude dans une vignette qu'il fit graver par Le Gouan pour former l'en-tête de ses lettres. Cette vignette représente la division de Ganteaume à la voile; au firmament brille une étoile, au centre de laquelle se voit la lettre *B*, et vers laquelle se dirige la division, d'où cette épigraphe placée sous la vignette : *Nous gouvernons sur son étoile.* L'année suivante il fut chargé du commandement d'une division qui devait porter des secours à l'armée d'Égypte, et qui dans la traversée de Brest à Toulon captura une corvette, une frégate et un cutter anglais. Apprenant qu'une forte escadre anglaise croisait sur la côte d'Égypte, manquant d'ailleurs de rechanges, il partit de Toulon, renforcé d'une corvette et de deux transports, participa à l'attaque de Porto-Ferrajo, après laquelle il renvoya en France trois vaisseaux et une frégate, et fit amener, en revenant à Brest, le vaisseau de 82 le *Swiftsure*.

Parti de Toulon au mois de janvier 1802, avec quatre vaisseaux, une frégate et une corvette, pour porter des armes à Saint-Domingue, il accomplit cette mission avec célérité et succès. Ganteaume, qui était préfet maritime à Toulon, lors de la paix d'Amiens, fut élevé au grade de vice-amiral en 1804; et nommé commandant de l'armée navale de l'Océan, il était destiné, s'il eût été rejoint par Villeneuve, qu'il attendit vainement à Brest, à prendre le commandement en chef des forces navales chargées de protéger la descente en Angleterre. Nommé en 1808 au commandement de celles qui étaient réunies dans la Méditerranée, il partit de Toulon le 10 février, avec dix vaisseaux, deux frégates, une corvette portant des troupes et des approvisionnements. Cette escadre, qu'accompagnaient trois transports, rentra à Toulon le 10 août suivant, après avoir ravitaillé Corfou bloqué par les Anglais. « Les résultats de cette expédition, dit Napoléon dans sa lettre du 18 avril à Decrès, furent que Corfou eut dix mille hommes de garnison, trente milliers de poudre, deux millions de cartouches, et pour deux ans de vivres. » Napoléon, en témoignage de sa satisfaction, nomma Ganteaume inspecteur général des côtes de l'Océan. Le dernier commandement qu'il exerça fut celui de l'armée navale réunie sur la rade de Toulon de 1809 à 1810; de fréquentes attaques de goutte le tinrent désormais éloigné du service à la mer. Toutefois, l'empereur l'envoya à Toulon le 27 décembre 1813, commissaire extraordinaire chargé d'accélérer les levées de la conscription, la mobilisation des gardes nationales, l'armement des troupes et des arsenaux, de prendre enfin dans la huitième division militaire les mesures de salut public que pourraient commander les circonstances. Il remplissait cette mission lorsque le sénat prononça, au mois d'avril suivant, la déchéance de Napoléon, à laquelle il s'empressa d'adhérer. Retiré pendant les Cent Jours dans sa terre d'Aubagne, il n'en sortit qu'après le second retour de Louis XVIII pour aller relever le drapeau blanc à Toulon, que sa prudence sut préserver de l'invasion étrangère. Chargé par le roi de la délicate mission de ramener le maréchal Brune sous son obéissance, il s'applaudissait d'avoir réussi, lorsque le maréchal périt victime des fureurs populaires. La pairie, la croix de commandeur de Saint-Louis et le titre d'inspecteur général des classes récompensèrent ses derniers services. Napoléon l'avait déjà créé grand-aigle de la Légion d'Honneur. P. LEVOT.

Archives de la marine. — Fastes de la Légion d'Honneur. — Annales maritimes et coloniales. — Correspondance de Napoléon avec le ministre de la marine.

GANTEZ (*Annibal*), musicien français, né à Marseille, au commencement du dix-septième siècle. Prieur de La Madeleine en Provence, chanoine semi-prébendé, maître des enfants de

chœur et de la musique de l'église Saint-Étienne d'Auxerre, il avait d'abord rempli les mêmes fonctions dans plusieurs villes de province, notamment à Aix, à Arles et à Avignon, ensuite à Paris dans les églises Saint-Paul et des Saints-Innocents. On connaît de lui l'*Entretien des Musiciens*, imprimé à Auxerre en 1643, in-12. Cet ouvrage se compose de cinquante-neuf lettres contenant des détails très-curieux sur l'état de la musique d'église en France sous le règne de Louis XIII et pendant la minorité de Louis XIV et sur les principaux musiciens de ce temps. On y voit que l'auteur avait publié un recueil d'airs, dédié au maréchal de Schomberg, et deux messes à plusieurs voix, dont l'une était intitulée : *Lætamini*. A cette époque, les maîtres de la chapelle et les chantres couraient la province pour chercher à se placer, demandant chaque soir l'hospitalité soit à un de leurs confrères, soit à un chanoine ou à un curé; cette manière de voyager sans bourse délier s'appelait *vicarier*. Dans son *Entretien des Musiciens*, Gantez raconte les infortunes des artistes qui faisaient ainsi leur tour de France.

Dieudonné Denne-Baron.

Lettre de l'abbé Lebeuf; dans le *Mercure* de décembre 1738. — Castil-Blaze, *Chapelle-Musique des Rois de France*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

* **GANTRELE** (*Joseph*), historien belge, né à Echternah (grand-duché de Luxembourg), le 29 janvier 1809. A l'âge de vingt ans il fut reçu docteur en philosophie et lettres à l'université de Liége. Après le traité de 1839, il opta pour la nationalité belge, et il est depuis 1854 inspecteur de l'enseignement moyen. En 1828 il remporta le prix proposé par l'université de Gand pour un mémoire sur le mérite comparatif de Théocrite et de Virgile. En 1838 les *Nouvelles Annales philosophiques, historiques et littéraires*, recueil périodique publié à Gand, mirent au concours cette question : « Quelle est la part que les Flamands et autres Belges ont prise à la conquête de l'Angleterre par les Normands, à l'établissement des vainqueurs dans ce pays et aux guerres dont il devint le théâtre sous les rois Étienne et Henri II ? » Le prix fut décerné à M. Gantrele, dont le travail est inséré dans le tome II de ce recueil. Le tome Ier contient de lui un article intitulé : *Rather, évêque de Vérone et de Liége*. M. Gantrele est en outre auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'un *Manuel de l'Histoire générale du Monde*; Bruxelles, 1830, in-8°. N. L.

Documents particuliers.

* **GANYMÈDE** (Γανυμήδης), général égyptien, vivait vers 50 avant J.-C. Eunuque attaché à la cour d'Alexandrie, il devint le gouverneur d'Arsinoé, la plus jeune fille de Ptolémée Aulète. Vers la fin de 48, il s'enfuit d'Alexandrie avec Arsinoé, et rejoignit l'armée égyptienne commandée par Achillas. Après l'assassinat de ce général, Ganymède lui succéda dans le commandement des troupes, dont il s'assura la faveur par de larges distributions d'argent. Ganymède, par ses habiles dispositions et ses attaques réitérées, mit César dans le plus grand danger et le tint assiégé dans le quartier supérieur d'Alexandrie. A l'aide de machines hydrauliques, il éleva l'eau de la mer jusque dans les canaux et les réservoirs où les Romains puisaient leur eau, et la rendit ainsi impotable; il coupa les communications de César et de sa flotte, équipa deux flottilles, et livra deux fois avec succès bataille aux Romains. Après l'arrivée du jeune Ptolémée dans le camp égyptien, le pouvoir d'Arsinoé fut très-amoindri, et Ganymède disparut de la scène.

Hirtius, *Bell. Alex.*, 4-24. — Dion Cassius, XLII, 39-44. — Lucain, X, 520-531.

* **GAOS** (Γαώς), amiral perse, mort en 385 avant J.-C. Il commanda la flotte dans la grande expédition envoyée par Artaxerxès contre Évagoras de Cypre, en 386. Placé sous les ordres de Tiribaze, dont il avait épousé la fille, il eut une grande part dans les succès de la guerre, et défit complétement la flotte d'Évagoras à Citium. Pendant le siége de Salamine, il s'éleva parmi les généraux des dissensions qui amenèrent le rappel de Tiribaze. Gaos, craignant d'être enveloppé dans la disgrâce de son beau-père, se décida à la révolte. En conséquence, après la fin de la guerre de Cypre, gardant les troupes sur lesquelles il pouvait le plus compter, il traita avec Acoris, roi d'Égypte, et avec les Lacédémoniens, qui s'empressèrent de saisir cette occasion de renouveler la lutte contre la Perse. Au milieu de ces préparatifs de guerre, Gaos périt assassiné. Gaos figure dans Polyen sous le nom de Glos (Γλῶς).

Diodore, XV, 3, 9, 18. — Casaubon, *Ad Polyæn.*, VII, 20. — Wesseling, *Ad Diod.*, XV, 3.

GARAIE (La). *Voy.* La Garaye.

GARAMOND (*Claude*), célèbre graveur et fondeur de caractères, né à Paris, vers la fin du quinzième siècle, mort en 1561. Il fut l'élève de Geoffroy Tory, imprimeur-libraire à Paris; il se distingua, dès 1520, par son habileté et son excellent goût comme graveur et fondeur. Il fit disparaître des imprimeries la barbarie des carac tères gothiques, et leur substitua de beaux caractères romains. Il les porta à un haut point de perfection, surpassa tout ce qui existait avant lui, et c'est à peine s'il a été surpassé depuis. Ses caractères se multiplièrent extrêmement, et furent adoptés en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, où ils portèrent le nom de caractères *Garamond*. Cet excellent artiste grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Estienne se servit pour ses éditions à partir de 1544. (*Voy. Robert* Estienne.)

Chevillier, *Histoire de l'Imprimerie de Paris*. — Fournier, *Manuel typographique*. — Aug. Bernard, *Des Types royaux*.

GARAMPI (*Giuseppe*), archéologue et prélat

italien, né en 1723, à Rimini, d'une famille noble, mort à Rome, le 4 mai 1792. Il étudia dans sa ville natale sous Giovanni Bianchi (*Janus Plancus*), puis à Florence, où il se lia d'amitié avec Jean Lami, et enfin à Modène où il eut des relations très-suivies avec Muratori. Il se rendit ensuite à Rome où sa naissance et son savoir lui valurent de la part du pape Benoît XIV la place de gardien des archives du Vatican et de chanoine de la Basilique Vaticane. Il justifia ces faveurs par plusieurs dissertations, qui le mirent au rang des meilleurs numismates et archéologues de l'Italie. Sous Clément XIII, il débuta dans la carrière diplomatique, en accompagnant à la diète de Francfort le nonce Nicolò Oddi. Clément XIV le nomma évêque de Bérythe et nonce apostolique à Varsovie. Il avait déjà voyagé en Allemagne, en Flandre, en Hollande, en France et en Angleterre, dans le but de rechercher des manuscrits et des livres. Il recueillit ainsi une immense bibliothèque, dont le catalogue a été publié par Marino de' Romani, sous le titre de *Bibliotheca Josephi Garampi;* Rome, 1796, 7 vol. in-8°. De Varsovie, Garampi passa à Vienne avec le même titre. De retour à Rome, il fut nommé évêque de Monte-Fiascone et de Corneto par Pie VI et créé ensuite cardinal en 1785. On a de lui : *De Numo argenteo Benedicti III, pont. max. Dissertatio, in qua plura ad pontificiam historiam illustrandam et Joannæ papissæ fabulam refellendam proferuntur; accedunt numi aliquot romanorum pontificum hactenus inediti, et appendix veterum monumentorum;* Rome, 1749, in-4°; — *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini;* Rome, 1755, in-4°; — *Notizie, regole ed orazioni in onore de' SS. martiri della Basilica Vaticana, per l'esercizio divoto solito praticarsi in tempo che sta ivi esposta la loro sacra coltre;* Rome, 1756, in-12; — *Illustrazione di un antico sigillo della Garfagnana;* Rome, 1759, in-4°; — *Squarcio di lettera scritta a' 7 novembre* 1761 *da Salmanusweiller* (*Nov. lett. di Firenze*, 1761); — *Lettera intorno a' vescovi Trentini Agricola, Egone ed Enrico II* (*Not. stor.-crit. del P. Benedetto Bonelli*, 1762, t. III, p. II); — *Lettere intorno alle memorie del card. Ludovico Madrazio* (ibid.); — *Epistola ad admodum rev. pat. priores provinc. et convent. Ord. Præd. in regno Poloniæ, data Varsoviæ* (*Effem. Rom.*, sept. 1775); — *Descrizione di un codice fregiato di curiose miniature a penna* (ibid., an. 1776); — *Articolo di lettera all' Amaduzzi sopra alcuni bagni di Schiavonia* (*Antolog. Rom.*, 1777); — *Vetro cemeteriale* (*Eff. Rom.*, 1781); — *Lettera sull' opuscolo del sig. Schwandner annunciante un diploma de Federico II* (ibid., 1788); — *Il Fiorino d'Oro illustrato, saggio de osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie;* in-4°, sans date (probablement en 1766); il n'en a été tiré qu'un petit nombre d'exemplaires; encore sont-ils incomplets, puisqu'il y manque le frontispice et la table. Garampi avait recueilli les matériaux d'un vaste ouvrage, qui, sous le titre de *Orbis christianus*, devait embrasser l'histoire de tous les évêques de la chrétienté. Il n'eut pas le temps d'en commencer la rédaction.

Jérôme Amati, *Vita Garampi*, en tête de la *Bibliotheca J. Garampi*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III.

GARANGEOT. *Voy.* GARENGEOT.

GARASSE (*François*), polémiste français, né à Angoulême, en 1585, mort à Poitiers, le 14 juin 1631. Il entra à l'âge de quinze ans dans la Société de Jésus; après avoir pris l'habit, en 1601, et s'être livré plusieurs années à l'enseignement, il prononça ses vœux en 1618. Garasse se livra alors avec succès à la prédication, dans les principales villes de France et de Lorraine; il avait les qualités d'un bon prédicateur : la vivacité de l'intelligence, la facilité de l'élocution, la sonorité de la voix, une certaine éloquence naturelle, qui, malheureusement n'était ni dirigée ni contenue par le goût, une imagination ardente et fougueuse; à ces qualités venaient se joindre une lecture étendue et de bonnes études. Tout cela le rendait propre au genre de la chaire, où son tour d'esprit et la nature de son talent devaient à cette époque produire beaucoup d'effet; seulement il n'eût pas fallu se mêler d'écrire. A ce moment, on n'en était pas encore au prédicateur poli, tel qu'il allait éclore et fleurir, dans la personne de Cassaigne ou de l'abbé Cotin, sous l'influence de l'hôtel de Rambouillet : le temps des Raulin, des Barlettes, des Menot et des Maillard était à peine passé, et celui du petit père André, dont les pointes attiraient tant de monde autour de sa chaire, devait durer longtemps encore. Avec son tempérament intellectuel, Garasse n'était pas homme à déroger à ces traditions, et ce n'était point à lui qu'il fallait demander de relever la dignité de la chaire : aussi ses sermons brillaient-ils surtout par la singularité des sujets et étaient-ils assaisonnés de quolibets, de trivialités, de bouffonneries et de traits satiriques. Mais ce sont surtout ses ouvrages de polémique qui lui ont fait la triste célébrité qu'il conserve encore de nos jours, et qui ont donné à son nom la valeur d'une épithète injurieuse. S'il n'eût écrit que sur des sujets peu importants, on lui eût passé ses turlupinades en faveur de ses bonnes intentions; mais la gravité des sujets qu'il choisit et les intérêts dont il se fit le champion ne permettent pas de lui appliquer cette excuse. Garasse était certainement plein de zèle et même de bonne foi; mais son zèle n'était réglé ni par le jugement ni, ce qui est plus grave, par la charité. Il attaqua ceux qu'il regardait comme les ennemis de la religion et de la Société de Jésus *per fas*

et nefas, avec une verve d'énergumène, un débordement d'injures, une richesse d'imprécations plus propres, comme on le lui reprocha justement, à endurcir les impies et les athées qu'à les convertir. Cette violence cependant n'était point alors chose si inouïe dans la polémique, même de savant à savant et d'homme de lettres à homme de lettres; il serait facile d'en citer ici vingt exemples, non pour justifier sans doute, mais pour faire comprendre la conduite et pour atténuer les torts de Garasse. Il s'acharna surtout contre Théophile de Viaud, en enveloppant dans ses diatribes toute la société des poëtes *libertins* et *rouge-trongnes*, et n'épargna pas davantage la mémoire d'Étienne Pasquier, qui avait jadis plaidé la cause de l'université contre les révérends pères, et qui entre autres, dans son *Catéchisme des Jésuites*, avait parlé de la Société et de son fondateur en termes très-outrageants. Il traite le célèbre jurisconsulte de « sot par nature, sot par bécarre, sot par bémol, sot à la plus haute gamme, sot à double semelle, sot à double teinture, sot en cramoisi, sot en toutes sortes de sottises ». Cet échantillon peut donner une idée du style agréable et de la modération de l'auteur. Il est vrai que Pasquier avait été aussi loin dans l'insulte; mais c'étaient là des représailles que devait interdire à Garasse le caractère dont il était revêtu. Non content d'avoir exhalé son ressentiment dans un ouvrage fait tout exprès, le terrible homme revint encore à la charge dans ses autres ouvrages, si bien que les fils de Pasquier (Nicolas, sieur de Minne, et Guy, sieur de Bussy), perdirent patience, et publièrent contre lui, en 1624, d'abord sous le titre de *Défense*, puis sous celui d'*Anti-Garasse*, une satire sanglante et vigoureuse, que, suivant certains biographes, ils avaient fait composer par un avocat nommé Remy. Ce ne fut pas sa seule mésaventure de ce genre, et ses adversaires ne lui ménagèrent pas plus les attaques et les outrages qu'il ne les ménageait aux autres.

Néanmoins, cet homme si rude et si amer dans la polémique était, dit-on, fort doux et fort inoffensif dans les relations privées, et l'on pourrait lui appliquer le mot de Mme de Sévigné sur Boileau, « qu'il n'était cruel que la plume à la main ». L'historien de son ordre le qualifie ainsi : *Modestia, affabilitate, mansuetudine supra modum amabilis*. Cette louange, il est vrai, est tellement imprévue, qu'elle a l'air d'une ironie; en tout cas, elle peut sembler suspecte. Il n'en est pas moins certain, toutefois, que si Garasse se laissait entraîner à des excès si répréhensibles, c'était moins par méchanceté que par un zèle malentendu, quoique sincère et juste dans son principe. Ce qui le prouve, c'est le dévouement qui termina ses jours. La peste ayant éclaté à Poitiers, où il avait été, dit-on, relégué par ses supérieurs, à la suite de la condamnation de sa *Somme théologique*, il sollicita la permission d'aller soigner les malades dans les hôpitaux, et atteint lui-même de la contagion, sans se laisser abattre ni arrêter par le péril, il mourut victime de sa charité, acte d'héroïsme chrétien qui doit couvrir ou du moins atténuer les fautes de sa vie.

Parmi les nombreux ouvrages de Garasse on remarque : l'*Horoscopus Anti-Cotonis*, 1614, in-8°, et l'*Elixir Calvinisticum*, 1615, in-4°, sous le nom d'André Scioppius, prétendu frère de ce Gaspard Scioppius dont la causticité satirique était bien connue ; — *L'Oraison funèbre d'André de Nesmond*, prononcée en 1616, imprimée en 1656; — *Le Banquet des Sept Sages;* 1617, in-8°, sous le pseudonyme de Charles de Lespinœil : libelle diffamatoire dirigé contre l'avocat général Louis Servin, qui n'aimait pas la Société de Jésus; cet ouvrage est rare : il fut supprimé; — *Le Rabelais réformé par les ministres;* 1619, in-12 : écrit dirigé en particulier contre le fameux ministre Du Moulin, que l'auteur accuse d'être un Rabelais ressuscité : ce n'est donc point, comme l'ont cru quelques-uns d'après le titre, en particulier Placcius (*De Anonymis*, caput XIV), une correction de l'œuvre de Rabelais ; — *Recherche des Recherches d'Étienne Pasquier*, 1622, in-8°, « dédiées à feu Étienne Pasquier là par où il sera; car, ajoute Garasse, n'ayant jamais sceu recognoistre l'air de vostre religion, je n'ai pas sceu la route et le chemin que vous avez tenu au départ de ceste vie, et par ainsi suis-je contraint de vous escrire à l'avanture, et adresser ce paquet, *là par où vous serez...* »; — *La Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps;* 1623, in-4° : c'est son plus célèbre ouvrage et celui que les amateurs recherchent le plus aujourd'hui; singularité littéraire de haut goût, œuvre de lecture amusante, dont le style est plein d'une énergie burlesque, où les poëtes esprits-forts sont rudement malmenés, et traités d'un bout à l'autre de bélîtres et coquins. Malheureusement ce livre n'a pas la moindre méthode; il y a plus d'injures bouffonnes que d'arguments, et il est rempli, comme tous ses ouvrages, de mauvaises preuves, de faits peu exacts et de citations peu concluantes. Cette *Doctrine curieuse* donna lieu à une violente polémique. Le prieur F. Ogier, le même qui prit si vivement le parti de Balzac dans la lutte soulevée contre lui par dom Goulu, publia, en 1623, un *Jugement et Censure* du livre de Garasse, où il s'exprimait en ces termes : « Cet homme estant mieux pourvu des conditions nécessaires à un poëte satyrique et à un farceur, que non pas des qualitez convenables à un docteur catholique, a fait depuis naguères un livre qui porte un titre spécieux d'escrit contre les athées, et qui, à parler sincèrement et comme devant Dieu, est un cloaque d'impiété, une sentine de profanations, un ramas de bouffonneries et de contes facétieux, etc. » Garasse répondit par

une *Apologie*, 1624, in-12; on s'entremit pour réconcilier les deux auteurs, et on y parvint aisément. Toutefois, malgré publication des lettres d'amitié et de paix qu'ils s'étaient écrites, à commencer par Garasse, celui-ci n'en fit pas moins paraître, en 1625, sous le nom de *Guay*, un *Nouveau Jugement*, etc., qui était encore une défense de la *Doctrine curieuse*, et où il prétendait qu'Ogier avait retiré sa censure; — La *Somme théologique*, 1625, in-fol., en tête de laquelle on lit le récit de sa réconciliation avec Balzac, qui l'avait maltraité dans ses œuvres, et les lettres qu'ils s'écrivirent. Garasse avait eu pour but, en composant cet ouvrage, de montrer que, malgré les accusations de ses ennemis et spécialement d'Ogier, il était capable de traiter sérieusement des matières de religion; il ne réussit pas, car cet ouvrage fut sévèrement condamné par la Sorbonne (1er sept. 1626), non seulement pour l'inconvenance du ton, mais aussi comme contenant des propositions scandaleuses et hérétiques. En outre, l'abbé de Saint-Cyran publia en 1626 la *Somme des fautes et faussetez capitales contenues en la* Somme théologique *du père Garasse*, qui est peut-être la plus forte et la plus concluante des critiques que notre auteur ait eu à supporter. Ajoutez à cette liste des *Poésies latines*, in-4°, et une assez grande quantité d'ouvrages de dévotion, qui sont restés manuscrits. Victor FOURNEL.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXI. — Bayle, *Dictionnaire*. — Baillet, *Jugement des Savants*. — P. Marchand, *Dict. histor.*, t. I, p. 24-58. — Alegambe, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu*. — *Anti-Garasse*.

GARAT *l'aîné* (*Dominique*), homme politique français, né à Ustaritz (Basse-Navarre), en 1735, mort dans le même bourg, quelques jours après le 18 brumaire 1799. Il était avocat à Bordeaux, et jouissait d'une belle réputation lorsqu'en 1789 le bailliage de Labour le nomma député aux états généraux. Il fut l'un des commissaires du tiers état chargé de négocier la réunion des trois ordres, et se montra constamment partisan de l'opinion constitutionnelle. Il se prononça avec énergie pour la suppression des ordres monastiques; cependant, il demanda que Louis XVI conservât le titre de *roi de Navarre*, et s'opposa à la division de la France en départements. Ces deux votes s'expliquent par un grand amour de son pays natal, qui jusqu'alors avait des franchises plus étendues que beaucoup d'autres provinces de France. Ce fut Garat l'aîné qui proposa de faire précéder de l'amputation de la main l'application de la peine capitale. Réélu à l'Assemblée constituante, il en devint l'un des secrétaires. A la fin de la session, il se retira dans son pays, et renonça à tout rôle politique.
H. LESUEUR.

Galerie historique des Contemporains. — Le Bas, *Dict. Encycl. de la France*.

GARAT (*Dominique-Joseph*), homme politique français, frère du précédent, né à Ustaritz, le 8 septembre 1749, mort le 9 décembre 1833, à Urdains près Ustaritz. Le père, qui exerçait la médecine avec succès, confia l'éducation du fils aux soins d'un ecclésiastique, son parent et son ami, grand admirateur de Boileau, dont il fit le manuel du jeune Garat. Boileau et après lui Rollin furent ses premiers maîtres, et il était difficile d'en choisir de meilleurs. Ensuite, on le mit au latin, et il ne tarda pas à comprendre Tacite. C'est du moins ce qu'il dit dans une notice, encore inédite, mais dont on a publié quelques extraits : « Je n'étais pas fort en thèmes, écrit-il; mais Tacite ne me faisait pas peur, et je voyais clair dans ses profondeurs. » Ce qui veut dire que si dans Tacite il traduisait mal la lettre, il en saisissait très-bien l'esprit. Mieux eût valu être soumis à un système d'éducation plus sévère et plus régulier. L'esprit de Garat était de ceux qui ont surtout besoin d'être disciplinés et contenus, et partant cette libre éducation chez un bon prêtre, la facilité qu'il y trouvait de tout lire et de tout apprendre à la fois, ne pouvaient que favoriser ses penchants naturels au vague, à l'emphatique et au romanesque, qu'on retrouve dans tous ses écrits :

Mon fils en rhétorique a fait sa tragédie,

disait alors La Harpe. Garat fit donc sa tragédie comme tous les rhétoriciens, et vint à Paris avec son tragique manuscrit pour y chercher fortune. Il commença du moins par y trouver ce que parfois y cherche bien longtemps un jeune nourrisson des Muses, je veux dire un libraire. Panckoucke père, Panckoucke Ier, le roi des libraires, et qui lui-même écrivait avec succès, demanda au jeune Garat quelques articles pour son *Encyclopédie méthodique* et pour le *Mercure de France*. En même temps il mit Garat en rapport avec Suard, l'un des hôtes favoris de sa maison, et qui devint son gendre. Connaître Suard, c'était connaître tout ce qui alors tenait une plume avec un peu de distinction; car si Suard écrivait fort peu, il causait beaucoup, et il mettait du plaisir et de l'habileté à nouer et à entretenir des relations avec le plus de monde possible dans le beau monde et le monde savant. Avec Suard, Garat connut Rousseau, D'Alembert, Condillac, Buffon, Diderot, pour ne nommer que les plus illustres. Il ne lui restait plus qu'à se faire connaître lui-même, et c'est ce qu'il fit très-avantageusement en remportant, de 1779 à 1784, quatre prix de concours d'éloquence de l'Académie Française. Après s'être essayé en 1778 par l'*Éloge de L'Hôpital*, qu'il fit imprimer sans l'envoyer au concours, il remporta trois couronnes d'éloquence académique par ses *Éloges* de Suger, de Montausier et de Fontenelle. C'est après avoir entendu cet éloge sur Fontenelle, que Buffon embrassa Garat, en s'écriant : « Voilà un écrivain. » Buffon était grand complimenteur, et La Harpe, qui ne l'était pas beaucoup, fut meilleur juge dans la guerre qu'il ne cessa de faire aux amplifications du lauréat de l'Acadé-

mie. Garat néanmoins y fait parfois preuve d'esprit, de bon sens et de savoir; il a des expressions heureuses et des remarques qui ne sont pas sans finesse et sans justesse. Garat recueillit les fruits de ses palmes oratoires, et fut choisi, en 1785, pour professer un cours d'histoire à l'Athénée, qui venait de se constituer sous un patronage auguste, et grâce à la munificence des deux frères de Louis XVI, Monsieur, comte de Provence, et le comte d'Artois. Garat y commença ses cours vers 1786, et il les continua sous la république et sous l'empire, bien qu'il se soit vu souvent forcé de les interrompre. En enseignant il ne cessa pas d'écrire, de faire des articles pour les journaux et des notices pour les libraires. Il publia notamment en 1785 un *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, où l'on trouve de curieux renseignements sur ce poëte érotique de la petite cour de la maison d'Orléans, que Garat a bien connue et dont il parle fort spirituellement. Ce *Précis* eut en 1787 une seconde édition, augmentée d'un *Supplément*, *avec notes pour servir à la vie de madame de S.....* (Sillery), *ci-devant la comtesse de G.....* (Genlis). Cet opuscule, devenu rare, est fort recherché des amateurs.

Garat jouissait donc à Paris de la célébrité littéraire et de tous les avantages qui s'y attachent. Le bruit de son nom était parvenu jusqu'aux bourgs des Basques ses compatriotes, et en 1789 il fut, avec son frère Garat l'aîné, l'un de ceux qu'ils élurent pour les représenter à l'Assemblée constituante. Garat n'y parla pas, mais il eut le talent d'y bien écouter et de donner dans le *Journal de Paris* une analyse de toutes les séances, qui fut fort goûtée pour son exactitude et sa lucidité. A la fin de la session, et quand Garat céda sa tâche à Condorcet, qui ne le fit point oublier, le *Journal de Paris* comptait douze mille abonnés, chiffre considérable dans un temps où l'on n'avait pas encore inventé le journalisme à bon marché. Mais on y connaissait déjà l'art de faire la cour aux journalistes, et cet art était pratiqué même par un formidable ennemi des courtisans, par Mirabeau. Tout en le louant beaucoup dans ses feuilles, Garat lui faisait parfois entendre d'assez fortes vérités. C'était donc une plume à conquérir, et Mirabeau, rencontrant un jour à pied le maître de cette plume précieuse, fit arrêter sa voiture, et lui dit : « Monsieur Garat, montez près de moi : un homme tel que vous ne doit pas marcher dans la rue. » A quoi notre journaliste gascon répondit superbement : « Monsieur le comte, je suis à pied, il est vrai ; mais je n'en marche pas moins au-dessus de l'impériale de votre carrosse » ; et ce mot de Garat a dû faire rire Mirabeau, bien que lui-même ne fût pas toujours exempt de ce charlatanisme emphatique. Puisqu'il avait ses courtisans, Garat devait avoir ses ennemis, et puisque Mirabeau était parmi les uns, Champcenets et Rivarol devaient être parmi les autres. Aussi ne l'oublièrent-ils pas dans leur *Petit Dictionnaire des Grands Hommes de la Révolution*. Voici l'article qui le concerne : « Garat le cadet, journalier de l'Assemblée, mais plus habile que les autres. Il déguise la vérité dangereuse, il encense la force triomphante, il atténue les horreurs d'une catastrophe ; enfin, on peut le regarder comme l'optimiste de la révolution. Que de citoyens alarmés n'a-t-il pas calmés en assurant dans sa feuille qu'avec deux ou trois idées on repousserait les ennemis de la France? Il a d'ailleurs dans son style cette confusion nécessaire pour chanter une insurrection, etc. » Garat fut désigné par Danton et nommé par la Convention pour le remplacer au ministère de la justice après les massacres de septembre. Il a dit dans ses *Mémoires* que cette nomination était un piége tendu à son inexpérience politique et à sa faiblesse, et il a eu raison de le dire. Le 22 octobre il prononça devant la Convention un discours qui lui valut le nom de Garat-septembre : « Citoyens législateurs, il n'arrivera jamais à celui que vous n'avez pas jugé indigne du ministère de la justice de dire que ceux-là ne sont pas innocents qui n'ont pas encore été condamnés au nom des lois. Mais pour la gloire de la nation française et de la république qu'elle vient d'instituer, mais pour l'honneur de l'humanité, je dois observer, recueillir et marquer toutes les circonstances qui rejettent les événements sur les ennemis de la liberté qui les ont rendus *nécessaires.* » ..... Et il continue de la sorte en disant que « les glaives ne se promènent pas au hasard, » et qu'en définitive « ces journées ont été des prolongations des combats de la liberté avec le despotisme ». Ce langage est impitoyable ; Garat pourtant n'était point cruel, et au fond ces journées de sang lui avaient fait horreur. Mais c'est en temps de révolution, et le courant des idées dominantes entraîne souvent les meilleurs esprits. Depuis ce discours, les Girondins, qui jusque là avaient aimé dans Garat la douceur de ses mœurs, se sont éloignés de lui comme d'une créature de Danton. Ce fut encore à Garat qu'échut la triste tâche de notifier à Louis XVI l'arrêt de la Convention et de présider à tous les détails de l'exécution du vertueux et infortuné monarque. Garat en était lui-même profondément affligé.

Au nom de cette *sentence qu'il* ne *bénissait pas*, mais qu'il semblait approuver, Garat notifia à la victime sa condamnation. « Louis, lui dit-il, le conseil exécutif a été chargé de vous communiquer l'extrait du procès-verbal des séances de la Convention nationale des 16, 17 et 20 janvier. » Alors le secrétaire du conseil des ministres, cet autre littérateur, ce futur éditeur des lettres de Mme de Sévigné, fourvoyé dans la politique révolutionnaire, Grouvelle, lut l'extrait du procès-verbal qui renfermait le jugement et la condamnation de Louis XVI, qui l'écouta dans le plus grand calme. La lecture terminée, le roi dit à Ga-

rat : « Monsieur le ministre de la justice, je vous prie de remettre sur-le-champ cette lettre à la Convention nationale. » Et comme Garat hésitait, le roi ajouta : « Je vais vous en faire lecture. » Louis demandait à l'assemblée un délai de trois jours pour se préparer à la mort, un confesseur, qu'il désignait, et la permission de communiquer avec sa famille. En même temps il remit l'adresse de l'abbé Edgeworth à Garat, qui s'empressa de le mander à son ministère dès que la Convention l'y eut autorisé. L'abbé Edgeworth a, dans ses *Mémoires*, raconté avec détail son entrevue avec Garat, et comment ils se rendirent ensemble dans la prison du Temple. « Arrivé, dit-il, aux Tuileries, où le conseil tenait ses séances, j'y trouvai tous les ministres réunis. La consternation était sur leurs visages..... Le ministre de la justice, prenant la parole, me dit : « Êtes-vous le citoyen Edgeworth de Firmont ? » Je lui répondis que oui. « Louis Capet, reprit ce ministre, nous ayant témoigné le désir de vous avoir auprès de lui dans ses derniers moments, nous vous avons mandé pour savoir si vous consentez à lui rendre le service qu'il attend de vous. » Je lui répondis que puisque le roi témoignait ce désir, me rendre auprès de lui était un devoir. « En ce cas, ajouta le ministre, vous allez venir avec moi au Temple, car je m'y rends de ce pas. » Il prend aussitôt une liasse de papiers sur le bureau, confère un instant à voix basse avec les autres ministres, et, sortant brusquement, me donne ordre de le suivre. Une escorte de gardes à cheval nous attendait à la porte avec la voiture du ministre. J'y monte, et il y prend place après moi..... Le trajet des Tuileries au Temple se passa dans le plus morne silence. Deux ou trois fois cependant le ministre essaya de le rompre. « Grand Dieu ! s'écriait-il, de quelle affreuse commission suis-je chargé !... Quel homme ! ajouta-t-il en parlant du roi, quelle résignation ! quel courage ! Non, la nature toute seule ne peut donner tant de force : il y a quelque chose de surhumain. » En entendant de pareils aveux sortir du cœur du ministre de la Convention, l'abbé Edgeworth eut un moment, nous dit-il, l'intention d'en profiter pour lui dire ce qu'il pensait de sa conduite, pour lui faire entendre à son tour d'affreuses vérités. Mais ce n'était pas le lieu ni le moment, et il s'est borné à recueillir ces paroles de Garat, qui dans ses *Mémoires* a présenté dans un beau jour cette entrevue avec Edgeworth. Il nous dit, en y parlant de lui-même à la troisième personne : « Mis un moment en relation, par son ministère, avec le confesseur choisi par Louis XVI, dont on dressait l'échafaud, le ministre de l'Évangile et le ministre de la Convention, dans le rapide passage des Tuileries au Temple, se pénétrèrent, se connurent et s'ouvrirent l'un à l'autre... » Edgeworth, qui n'était pas un fanatique, parce que son cœur était sincère et tendre, parce que son ambition n'aspirait qu'au ciel, a conservé religieusement tous les souvenirs de cette circonstance, et les a retracés fidèlement dans des mémoires déposés sur sa tombe. » Dans ses *Mémoires sur M. Suard*, qu'il publia sous la Restauration, Garat rendit publiquement hommage au courage de Louis XVI : « Parmi tant de têtes tombées sous le glaive égaré de la justice, nul n'a élevé plus haut que Louis XVI son âme vers le ciel ; nul n'a plus eu le maintien non-seulement de l'innocence, mais encore de la plus auguste vertu. » C'est cependant dans le même ouvrage qu'il nous dépeint Robespierre comme « un homme sensible, qui en écrivant avait toujours près de lui le roman où respiraient les passions les plus tendres et les tableaux les plus doux de la nature, *La Nouvelle Héloïse* ». C'est que Garat, admirant à la fois Robespierre et Louis XVI, voulait voir partout le bon côté des hommes et des choses, et on l'a fort bien surnommé l'*optimiste de la révolution*.

Le 27 mai 1793, Garat, qui, du ministère de la justice était passé à celui de l'intérieur, où il avait remplacé Roland, fut chargé de faire à la Convention un rapport sur la situation de Paris. Rien de curieux comme ce rapport, où la bonhomie du ministre, toujours dupe des jacobins, se montre dans tout son jour. Il y présente la capitale comme parfaitement calme, et la commune comme parfaitement innocente des méchants desseins qu'on lui prête contre la Convention. On était à la veille du 31 mai, et le matin de ce jour même, pendant que le rappel battait et que le tocsin retentissait à toutes les églises, Garat montait à la tribune pour engager la Convention à se rassurer, ajoutant qu'il venait de se promener dans Paris et qu'il n'avait rencontré que des citoyens dévoués à la cause de l'ordre. Garat eût été un bien grand trompeur, s'il n'avait pas été trompé lui-même. Mais ce n'était en rien un méchant homme que cet *eunuque politique*, comme l'a appelé, dans ses *Mémoires*, une des plus glorieuses victimes du 31 mai, Mme Roland. Après avoir livré innocemment les girondins à leurs ennemis, Garat essaya de délivrer quelques-uns d'entre eux qui avaient été ses amis ou ses collaborateurs. Il intercéda près de Danton en faveur de Condorcet, et lui fit offrir un asile dans sa maison de campagne à dix lieues de Paris. Mais il ne put avoir le bonheur de le sauver.

Dans ce temps où tous les pouvoirs étaient aux mains des agitateurs, l'incapacité de Garat, qui venait de se déployer si tristement dans cette journée du 31 mai, n'était qu'une raison de plus pour qu'il gardât son ministère, et en effet il lui fallut y rester, bien qu'il eût la meilleure envie d'en sortir, jusqu'au mois d'août suivant : son ami Barrère vint alors à son aide en demandant à la Convention d'autoriser le ministre de l'intérieur à résigner des fonctions que l'état de sa santé ne lui permettait plus de remplir ; Barrère ajouta que l'ex-ministre ne ferait que servir

autrement la cause de la république en rédigeant une feuille qui lui serait toute dévouée. Cette feuille ne parut point, et Garat n'eut guère le temps d'y songer. Nommé secrétaire du conseil exécutif, il quitta bientôt cet emploi. On l'inquiéta dans sa retraite : des rassemblements de jacobins demandèrent son arrestation, et on l'accusa même d'avoir dilapidé les fonds de son ministère. Il n'en était rien, et il put aisément se justifier, mais en faisant, une fois de plus, preuve de son ignorance de ce qui se passait autour de lui ; car sans qu'il le sût, des agents de son administration avaient mis les mains dans ses caisses, et avaient laissé un déficit considérable. Garat fut arrêté ; mais son emprisonnement ne dura que quelques jours. Il était trop faible pour être dangereux, bien que le ridicule et odieux Momoro le dénonçât « comme un contre-révolutionnaire plus pervers que tous les girondins ensemble ». Billaud-Varennes ne le poursuivit pas moins, et il n'eût point échappé à tant de haines, dont pourtant il était bien peu digne, s'il n'eût eu pour lui Barrère et Robespierre : il flattait celui-ci dans un de ses côtés les plus sensibles, dans sa vanité de bel esprit et d'orateur. « Votre discours sur le jugement de Louis Capet, lui écrivait-il le 30 octobre de cette terrible année, et votre rapport sur l'état des puissances étrangères sont les plus beaux morceaux qui aient paru dans la révolution ; ils passeront dans les écoles de la république comme des modèles classiques, etc., etc. » Mallet du Pan, dans son *Mercure britannique*, Morellet, dans ses *Mémoires*, ont publié, en tout ou en partie, cette triste lettre, cette flatterie d'un rhéteur craintif à un rhéteur triomphant et guillotinant, dont Garat allait dire bientôt que « ce n'était qu'un monstre, dont l'éloquence n'était qu'un rabâchage éternel, un bavardage insignifiant ». Mais quand Garat parlait ainsi, le 9 thermidor venait de sonner. Avec la renaissance d'une liberté plus régulière, Garat allait trouver un plus utile et plus naturel emploi de son esprit dans les travaux de l'enseignement et dans la culture des lettres. Lorsqu'on organisa l'École Normale, en 1794, il fut appelé à y professer la philosophie, et il prit d'abord pour sujet de cours l'*Analyse de l'Entendement humain*. Ce cours eut beaucoup de succès ; il fut très-loué et très-attaqué. Dans ses *Tableaux historiques de l'état et des progrès de la Littérature*, M.-J. Chénier en a fait un éloge qui aujourd'hui ne peut guère qu'attester l'impression générale dont il était l'écho ; et ce qui achève de prouver la vogue de ces leçons, c'est que la copie de chacune d'elle était payée dix louis au professeur, comme le lui reprochait Colnet. Un autre ennemi, et un ennemi plus sérieux, de la philosophie de Garat, qu'il avait puisée dans Locke et dans Condillac, c'était Saint-Martin le mystique, l'illuminé et l'un de ceux qui ont commencé à réagir contre l'école sensualiste en allant d'abord, selon la loi de toutes les réactions de ce monde, d'un excès à un autre excès, en ne sortant du matérialisme que pour s'enfoncer et se perdre dans le mysticisme. Garat eut aussi à se défendre contre des réactionnaires d'un autre ordre. S'il n'avait commis aucun des crimes de la révolution, il s'était, par faiblesse et par impuissance, presque associé à quelques-uns des plus affreux, et ce n'était pas sans raison que, le 9 mars 1795, Philippe Dumont le dénonça à la Convention thermidorienne comme l'apologiste des massacres de septembre. Garat publia alors un mémoire apologétique sous le titre de *Mémoire sur la Révolution, ou exposé de sa conduite dans les affaires et dans les fonctions publiques*. Garat s'y montra encore passablement révolutionnaire, mais dans le degré où il fallait l'être alors pour vivre paisiblement avec les nouveaux pouvoirs. Son apologie eut le succès qu'il attendait, et peu après il fut appelé à faire partie de la classe des sciences morales et politiques dans l'Institut national des Sciences et des Arts que la Convention venait d'organiser par son décret du 25 octobre 1795.

En 1797 Garat accepta la place d'ambassadeur à Naples, sans se demander s'il convenait bien au ministre qui avait notifié à Louis XVI son arrêt de mort d'aller représenter la France près d'un prince de sa famille. Abreuvé de dégoûts, il demanda et obtint son rappel. Il venait d'être élu (1798) dans le département de Seine-et-Oise membre du Conseil des Anciens, qui, à son retour, l'appela au bureau comme secrétaire. Il prit une assez grande part aux travaux de cette assemblée, qui le choisit pour président le 20 janvier 1798. Il lui fallut, à ce titre, prononcer le lendemain le discours d'usage sur l'anniversaire de la mort de Louis XVI, qu'on n'avait pas cessé de célébrer comme l'anniversaire de la naissance de la liberté républicaine. Garat prononça ce discours ; il fit un éloge pompeux du jugement de la Convention, bien que, dans sa *Notice sur sa vie*, il déplore « la fatalité qui voulait que M. Garat, après s'être trouvé ministre de la justice en ce jour terrible, se trouvât président du Conseil dans une de ses commémorations ». Cependant, il avait repris ses cours d'histoire à l'Athénée. Il y parlait de l'antique Égypte, où le jeune Bonaparte venait de porter sa fortune, et sans se croire bon prophète, il annonçait à ses auditeurs que « en Égypte se préparaient pour l'Asie, pour l'Afrique et pour l'Europe, des révolutions qui allaient tout changer sur la terre ». Garat néanmoins ne commença pas par se montrer trop favorable à celui qui allait venir d'Égypte pour commencer ces révolutions-là. Sous le Directoire, il avait suivi la fortune des directeurs, défendu l'un d'eux, Sieyès, et le ministre de l'intérieur François de Neufchâteau, contre les attaques auxquelles ils avaient été en butte. Aussi, quelques jours avant le 18 brumaire, lorsqu'à la suite d'un dîner le général Bonaparte le sonda sur ses intentions, Garat prit

le parti du pouvoir établi contre celui qui ne l'était pas encore. Mais quelques jours après le 18 brumaire, toujours fidèle à la même politique, Garat, qui avait été nommé membre de la commission intermédiaire du Conseil des Anciens, prit le parti du pouvoir nouveau contre celui qu'il avait renversé. Il est vrai que Bonaparte, qui lui avait tourné le dos quand il l'avait engagé à rester soldat, revint à lui dès qu'il eut connu ses dispositions nouvelles. Il le chargea de prononcer un discours en l'honneur de son coup d'État, et le 23 frimaire an VIII (14 décembre 1799) Garat prononça ce discours, qui devint aussitôt une brochure répandue à des milliers d'exemplaires, et dont voici le titre : *Discours prononcé par Garat, membre de la commission du Conseil des Anciens, après la lecture de la résolution sur la présentation des nouvelles lois fondamentales de la république.* « Il fallait empêcher la guerre civile », disait le lendemain Garat à l'ex-directeur Gohier, qui se plaignait à lui de sa conversion sans transition. Elle valut à Garat une place dans le nouveau sénat, où le 23 juin 1800 il prononça, dans une séance extraordinaire, un discours sur la *bataille de Marengo*. Peu après, le 23 septembre, à la place des Victoires, au pied du monument qu'on venait d'y élever à la mémoire de Kleber et de Desaix, il lut un éloge de ces deux généraux, où l'éloge de Bonaparte n'était pas oublié; ce qui n'empêchait pas, selon Bourrienne, que le premier consul, qui avait assisté à ce panégyrique, ne l'eût trouvé un peu long et prodigieusement ennuyeux. « Concevez-vous un animal comme Garat », disait-il à Bourrienne en s'en revenant aux Tuileries? « Quel enfileur de mots! j'ai été obligé de l'écouter pendant trois heures. »

Vers cette époque, toutefois, Garat fit deux actes d'opposition, dont il faut tenir compte, puisqu'ils prouvent qu'il n'avait pas encore entièrement abjuré son patriotisme républicain et qu'il ne craignait pas de se compromettre auprès du pouvoir pour servir un ami dans le danger. Il osa, après le 3 nivôse, combattre le projet de déportation de cent trente jacobins, et en 1804 il prêta sa plume au général Moreau, son ami, pour rédiger le discours qu'il prononça devant ses juges. A cela près, Garat se montra toujours des plus devoués et des plus faciles parmi les orateurs du sénat. Il passait cependant pour un des sénateurs, peu nombreux, qui, particulièrement dans les dernières années, déposaient silencieusement une boule noire au scrutin. Garat fut créé comte de l'empire et commandeur de la Légion d'Honneur, et en 1805 l'empereur le chargea d'une mission en Hollande. Revenu de ce pays, Garat se présenta aux Tuileries au moment où l'empereur y arrivait, au retour d'une longue chasse, accablé de fatigues et mourant de faim. Après un repos de quelques minutes, il prend un flambeau, emmène Garat dans son cabinet, et lit lui-même, d'un bout à l'autre, le mémoire manuscrit de ses observations. Après quoi il annonce à Garat qu'il le fera insérer au *Moniteur*, où il parut en effet, mais avec quelques modifications dont Garat fut si peu satisfait, qu'il fit imprimer ensuite son mémoire tel qu'il l'avait composé. « Savez-vous, lui dit l'empereur, lorsqu'il le revit après ce coup d'audace, que vous êtes heureux que j'aie tant de confiance en vous, et qu'il faut que j'estime beaucoup votre caractère pour ne pas me fâcher. »

« Eh bien, monsieur Garat, comment va l'idéologie? » lui demandait souvent Napoléon, qui, comme on sait, n'avait pas tendresse d'âme pour l'idéologie et les idéologues; et Garat était idéologue sans être philosophe, comme il était rhéteur sans être orateur; il avait pour la logique, pour le raisonnement qui bannit la raison, tout autant d'enthousiasme que pour la phraséologie, qui est, selon l'avis de Voltaire, la plus grande ennemie du style. Aussi Voltaire se fâcha-t-il tout rouge contre une belle dame qui croyait le flatter beaucoup en lui disant que personne ne faisait mieux la phrase que lui. « Apprenez, madame, lui cria-t-il, en bondissant sur son fauteuil, que je n'ai jamais fait une phrase de ma vie. » Lors de la réorganisation de l'Institut en 1803, Garat fut placé dans la classe de *langue et de littérature françaises*, aujourd'hui Académie Française. Ce fut Garat qui y reçut Parny, au mois de décembre 1803, et adressa au récipiendaire, du haut de son fauteuil de directeur, plus d'un compliment à l'auteur du poëme de *La Guerre des Dieux*.

Le 1er janvier 1806, le jour où le sénat reçut dans son palais du Luxembourg cinquante drapeaux ennemis dont Napoléon lui faisait l'hommage, Garat le loua avec tant d'emphase que les mots semblaient manquer à l'excès de ses sentiments admiratifs, et il conclut, se joignant au maréchal Pérignon, à demander l'érection d'un arc de triomphe en l'honneur de ce héros, qu'il ne pouvait assez louer. En 1809, quand l'empereur revenait d'Espagne, Garat, qui devait le haranguer en qualité de président de l'Institut, ne lui épargna pas davantage l'encens. Aussi, quand il se fut tourné, en 1814, contre celui qu'il avait si emphatiquement adulé, le *Dictionnaire des Girouettes*, en lui donnant une belle place dans ses colonnes, ne manqua pas de la justifier par d'habiles extraits de cette fameuse harangue dont on avait gardé mémoire. Garat fut donc de ces sénateurs qui, le 2 avril 1814, votèrent la déchéance de l'empereur. Il prétendit même, pour faire du zèle rétrospectif, qu'il avait en 1804 voté, au sénat, contre l'élévation de Bonaparte à l'empire; et comme le scrutin avait été secret, on ne pouvait pas l'en démentir. Seulement il avait attendu un peu tard pour se targuer de cet acte de républicaine indépendance, et il continuait de se montrer très-peu républi-

cain, puisque, à défaut de l'empereur Napoléon, il fit alors sa cour à l'empereur Alexandre, en lui dédiant un éloge de Moreau, où l'éloge d'Alexandre et celui de Wellington ne sont pas oubliés. « Interrogez, s'écriait Garat, le Béarn et le Basque, ils maudiront la guerre qui les a longtemps dévastés; mais ils auront peine à appeler ennemi, même étranger, ce Wellington qui, tandis qu'Alexandre s'avançait du Nord, s'appliquait avec la même générosité à consoler les campagnes et les populations désolées et versait le sang anglais pour mettre en sûreté le sang français hors des batailles. » Puis, pour justifier son étrange panégyrique, il s'écriait encore : « Ah! demanderez-vous, lorsque je parle avec tant d'estime des ennemis de la France, d'où je suis? Je vous répondrai comme un des citoyens d'Athènes qui aima le plus sa patrie et qui ne la quitta jamais. Du *monde.* » Garat ne passa point du sénat à la pairie, bien qu'il eût fait pour celui qui faisait les pairs tout ce qu'il avait pu contre celui qui avait fait les sénateurs; et lorsque celui-là revint à l'improviste, en 1815, il ne se pressa point non plus de récompenser le zèle de nouvelle date que Garat faisait éclater sur nouveaux frais. Élu par un collége électoral membre de la chambre des représentants, il y garda un silence prudent jusque après la bataille de Waterloo; et alors il trouva le moment bien choisi pour monter à la tribune. Et c'est ainsi que se termine sa carrière politique, qui ne fut qu'une longue suite de faiblesses. Garat en fut puni, en 1816, par un ostracisme qui l'affligea sensiblement. Lorsque, sous le ministère de M. de Vaublanc, on *épura* l'Institut, Garat, malgré tout ce qu'il avait dit de nos *bons amis les ennemis*, fut jugé trop révolutionnaire pour garder sa place dans l'Institut restauré. On l'élimina, et on pensa que son ancien ami Suard contribua fort à cette élimination. Le trait ferait si peu d'honneur à Suard, que Garat n'en voulut jamais rien croire; et lorsque, après la mort de Suard, il publia ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le dix-huitième siècle*, Garat commence par déclarer qu'il le juge parfaitement innocent du tort dont on l'a voulu noircir à ses yeux, et dans deux gros volumes il célèbre les vertus, les talents, le savoir, la grandeur d'âme de Suard, autour duquel il fait tourner tout le dix-huitième siècle, le siècle des Voltaire, des Montesquieu, des Buffon et des Rousseau.

Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!

s'écria à propos de cet ouvrage de Garat un critique du temps. Mais à Garat il fallait toujours un héros; et depuis qu'il n'avait plus à louer d'empereur ou de généraux, il fallait qu'il louât quelque autre; et ayant beaucoup connu Suard, et même Mme Suard, il se mit à les chanter comme il avait chanté L'Hôpital, Suger, Montausier, Fontenelle, l'idéologie et les républiques grecques, Robespierre, Sieyès, Desaix, Kleber, Napoléon, Moreau, Alexandre, Wellington et plusieurs autres. On trouve néanmoins dans ses *Mémoires* de curieux détails sur le dix-huitième siècle.

N'ayant plus à Paris de fonctions d'aucune sorte, puis arrivé à un âge où, comme dit Racan, il *faut songer à faire la retraite*, Garat fit la sienne dans les montagnes et les vallées de son pays des Basques, pays qu'il avait toujours fort aimé. Il y vécut non-seulement en philosophe, mais en chrétien; il écrivit un jour à sa femme : « Je veux vivre et mourir dans la religion de mes pères et de mes sœurs, et dis à l'excellent M. Dassance (l'abbé Dassance, si honorablement connu aujourd'hui) que je choisis pour confesseur de mes derniers moments le bon et saint curé d'Ustaritz. » Depuis 1830 il assistait régulièrement aux instructions et aux offices de sa paroisse, et il mourut après avoir reçu tous les secours de la religion, à l'âge de quatre-vingts ans accomplis. Un an avant sa mort il avait été rappelé au sein de l'Institut, dans la nouvelle Académie des Sciences morales et politiques, que créa une ordonnance royale du 26 octobre 1832. Telle fut la fin honorable et douce d'un homme qui avait montré si peu de constance dans la vie politique, et qui même n'a laissé dans ses lettres qu'une trace éphémère. De tous ses discours, de toutes ses brochures, de tous ses livres et de toutes ses dissertations, c'est à peine si l'on en recherche quelques pages. En voici la liste : *Éloge de Michel de L'Hôpital;* 1778, in-8°; — *Éloge de Suger;* 1779, in-8°; — *Éloge de Charles de Sainte-Maure duc de Montausier;* 1781, in-8°; — *Éloge de Fontenelle;* 1784; — *Précis historique de la Vie de M. Bonnard;* 1787; réimprimé clandestinement la même année avec des *notes sur Mme de Genlis;* — *Opinion contre les plans présentés par MM. Duport et Sieyès pour l'organisation judiciaire;* 1790, in-8°; — *D.-J. Garat à M. de Condorcet;* 1791, in-8°; — *Considérations sur la Révolution française et sur la conjuration des puissances de l'Europe contre la liberté des hommes, ou examen de la proclamation des Pays-Bas;* 1792, in-8°; — *Mémoires sur la Révolution, ou exposé de ma conduite dans les affaires et fonctions publiques;* 1795, in-8°; — *Éloge funèbre de Joubert;* 1799, in-8°; — *Éloge funèbre des généraux Kleber et Desaix;* 1800, in-8°; — *Mémoire sur la Hollande;* 1805; — *De Moreau;* 1814, in-8°; — *Mémoires sur la Vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le dix-huitième siècle;* Paris, 1820; — *Discours préliminaire* de la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie;* Paris, 1798; — *Notice sur Ginguené*, placée en tête du *Catalogue des livres de la bibliothèque de Ginguené;* Paris, 1815, in-8°; — *Notice sur Thomas*, en tête des *Œuvres complètes* de Thomas; Paris, 1821; — un *Jugement sur*

Mirabeau, en tête des *Discours et opinions de Mirabeau*. Nous avons déjà dit que Garat avait été un moment un des premiers rédacteurs du *Journal de Paris*. Parmi les autres recueils auxquels il a collaboré, on peut citer *La Clef du Cabinet des Souverains*, *Le Conservateur*, *La Décade philosophique*, les *Archives littéraires*, le *Magasin encyclopédique*, la *Revue encyclopédique*, etc. Al. Dufaï.

Thiers, Mignet, etc., *Histoire de la Révolution*. — Buchez et Roux, *Histoire parlement*. — *Mémoires du temps*.

* GARAT (*Jean-Pierre*), musicien français, neveu des précédents, né le 25 avril 1764, à Ustaritz (Basses-Pyrénées), mort à Paris, le 1er mars 1823. Son père aurait désiré le voir suivre la carrière du barreau; mais le jeune Garat, entraîné par un instinct irrésistible, était appelé à devenir un jour le chanteur le plus étonnant que la France ait produit. Sa mère lui enseigna les premiers éléments de la musique; il prit ensuite quelques leçons de vocalisation d'un Italien nommé Lamberti, qui habitait Bayonne, et lorsque sa famille vint s'établir à Bordeaux, il reçut les conseils de Beck, compositeur de mérite, qui dirigeait l'orchestre du grand théâtre de cette ville. Garat n'eut point d'autre maître, et plus tard il disait qu'il devait à Beck tout ce qu'il savait en musique. A l'âge de seize ans, on l'envoya faire son droit à Paris. Une fois dans la capitale, il se lia avec les principaux artistes et amateurs, notamment avec le chevalier de Saint-Georges, excellent violoniste, et ne s'occupa plus bientôt que de musique. Les gluckistes et les piccinistes étaient alors en pleine guerre; leurs querelles faisaient l'objet de toutes les conversations. Garat, enthousiaste de son art, se mêlait indistinctement à ces discussions, qui favorisaient le développement de ses facultés. L'arrivée à Paris de Mmes Todi et Mara produisit sur lui une vive impression; il profita des précieux exemples que lui donnaient ces deux virtuoses d'un talent différent, et pour la première fois il eut l'idée d'un chant pur, correct, élégant, d'une vocalisation parfaite et d'une expression naturelle. L'organe prodigieux qu'il avait reçu de la nature, et qu'un exercice pratiqué depuis sa plus tendre enfance avait développé, se prêtait à l'exécution de tout ce qu'il entendait. C'est ainsi qu'en comparant les divers styles et guidé par son merveilleux instinct, il fit pour ainsi dire lui-même son éducation musicale.

Garat fréquentait la société la plus choisie; recherché de toutes parts, il était devenu le chanteur à la mode. Son père, irrité de ce qu'il négligeait complétement l'étude du droit, lui supprima la pension qu'il lui faisait pour vivre. La fortune vint en aide au jeune Garat. Le comte d'Artois le nomma son secrétaire particulier; ce prince le présenta à la reine Marie-Antoinette, qui, charmée de son talent, l'admit à l'honneur de faire de la musique avec elle et lui fit donner une pension de 6,000 francs sur la cassette du roi. Garat se trouvait alors dans la plus brillante situation. Peu de temps après, le comte d'Artois fit un voyage à Bordeaux; il emmena son secrétaire; celui-ci chanta dans un concert donné au bénéfice de Beck, son ancien maître. Le père de Garat s'était laissé conduire à ce concert; en entendant son fils, qui cette fois s'était surpassé, il s'attendrit, l'embrassa et lui pardonna. De retour à Paris, Garat y trouva les fameux virtuoses italiens connus sous le nom de troupe de *Monsieur*. Cette troupe, la plus parfaite que l'on eût encore entendue et dans laquelle figuraient au premier rang Mandini, Viganoni, Mmes Morichelli et Banti, avait débuté en 1789. Garat, mieux qu'un autre, pouvait apprécier le mérite de ces admirables chanteurs. Doué d'une prodigieuse mémoire, il savait non-seulement tous les morceaux qu'ils exécutaient, mais il retenait encore les inflexions et les ornements de chaque phrase, s'emparait à l'instant de ce qu'il trouvait de meilleur, et ajoutait ainsi de nouveaux embellissements à ceux que son imagination et son goût exquis lui suggéraient. Les événements de la révolution ayant détruit sa fortune, Garat dut songer à tirer parti d'un art que jusque alors il avait cultivé comme amateur. Sous le régime de la terreur, le célèbre violoniste Rode le décida à passer avec lui en Angleterre. Les deux virtuoses s'embarquèrent; mais, poussés par les vents contraires, ils abordèrent à Hambourg, où les concerts qu'ils donnèrent leur procurèrent des ressources et des triomphes. Vers la fin de 1794, Garat revint à Paris; l'année suivante il se fit entendre aux concerts du Théâtre Feydeau; l'impression qu'il y produisit fut immense; le nom de Garat devint bientôt synonyme de perfection du chant.

Lors de la formation du Conservatoire de Musique, en 1795, Garat fut nommé professeur de chant. Possédant au plus haut degré la rare faculté de communiquer aux autres ses propres sensations, nul maître ne sut mieux que lui exciter l'émulation des élèves, faire naître en eux le sentiment du beau, et leur inspirer la confiance du talent. Roland, Nourrit père, Despéramons, Ponchard, Levasseur, Mmes Barbier-Valbonne, Branchu, Philis, Hymm (Albert), Duret, Boulanger, Rigaut, figurent parmi les nombreux artistes qu'il a formés et qui ont brillé sur nos scènes lyriques. Les concerts de la rue de Clichy, qui succédèrent, en 1800, à ceux du Théâtre Feydeau, furent les derniers où Garat chanta en public. La position que son oncle, le comte Garat, occupait dans le gouvernement, le contraignit à une espèce de retraite, dont on l'indemnisa par une pension. Il ne se fit plus entendre que dans quelques salons privilégiés, où jusqu'à l'âge de cinquante ans il excita l'étonnement et l'admiration.

La voix de Garat était un ténor élevé; mais, par une singularité remarquable, elle réunissait

en même temps tous les registres des autres voix; d'une égale flexibilité dans toute son étendue, elle se prêtait merveilleusement à l'exécution de tous les genres de composition. Entraînant dans le pathétique, élégant, spirituel dans le demi-caractère, d'une franche gaieté dans le comique, Garat abordait indistinctement tous les styles avec la même supériorité. Nul ne chantait mieux que lui les belles scènes de Gluck, les airs sérieux italiens, les airs bouffes de la même école, et jusqu'à la romance. Les romances et les pièces fugitives qu'il a composées, entre autres : *Pauvre Jacques*, *Je t'aime tant*, *Le Chevrier*, *Bélisaire*, *Le Cid*, *Le Chant arabe*, *Il était là*, *Le Ménestrel*, eurent une vogue prodigieuse. Ce fut lui qui fit connaître en France la musique de Mozart en chantant avec cette verve et cette sensibilité qui lui étaient propres, *Fin ch' han dalvino, non so più cosa son, non più andrai*. Malheureusement il avait manqué à Garat une éducation forte comme celle que l'on recevait autrefois en Italie. Il lisait difficilement la musique à première vue, ce qui fit dire un jour à l'acteur Legros : « Quel dommage que Garat chante sans musique! — Sans musique, s'écria Sacchini, Garat est la musique même. » En effet, que Garat eût besoin de déchiffrer seul et lentement à son piano, ou qu'il lui suffît d'entendre une seule fois un morceau pour le retenir, telle était sa prodigieuse organisation musicale qu'à l'instant même il avait saisi le caractère de ce morceau et qu'il le chantait avec la plus rare perfection. Dans les dernières années de sa vie, Garat perdit sa voix. Avide encore de succès, qu'il ne pouvait plus obtenir, le souvenir de sa renommée, loin de le consoler, devint pour lui un tourment. La conviction qu'il ne vivait plus que par le passé altéra sa santé, et peu de temps après il mourut, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Dieudonné Denne-Baron.

Notice sur la Vie de Garat, dans la *Revue encyclopédique*, année 1823. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Miel, *Encyclopédie des Gens du Monde*. — A. de La Fage, *Miscellanées musicales*.

Garavaglia (*Jovita*), graveur italien, né à Pavie, le 18 mars 1790, mort en 1835. Il eut pour premier maître F. Anderloni. En 1808 il se rendit à Milan, où il travailla sous Longhi. Ses premiers travaux annonçaient un talent peu ordinaire; il obtint deux prix d'académie pour son *Hérodias recevant sur un plat la tête de saint Jean-Baptiste*, gravé d'après Luini en 1813, et en 1817 pour sa *Sainte Famille*. En 1833 Garavaglia fut nommé professeur de gravure sur cuivre à Florence, en remplacement de Morghen. Parmi ses autres œuvres on doit citer : les portraits de *Charlemagne*, de *Charles-Quint*, de l'*Arioste*, etc.; — *Beatrice Cenci*, d'après Guido Reni; — *La Sainte Vierge*, d'après le même; — *David tenant la tête de Goliath*, d'après le même; — *L'Enfant-Jésus et le petit Jean en adoration*, d'après C. Maratti, œuvre irréprochable et des plus agréables qui se puissent voir; — l'*Entrevue de Jacob et de Rachel*, d'après Appiani; — *Horatius Coclès*.

Ferrario, *Le classiche Stampe dal Cominciamento della Calcographia*. — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.* — G.-B. Niccolini, *Opere*, t. III.

* **Garay** (*Blasco* de), mécanicien espagnol, vivait vers le commencement du seizième siècle. Les détails biographiques manquent à peu près complétement sur ce personnage. On suppose qu'il était d'origine basque et occupait le rang de capitaine dans la marine militaire. Mal renseigné, le savant Navarete en avait fait l'inventeur de la navigation à la vapeur; mais un examen plus attentif et plus sérieux des documents vient d'établir que Garay n'avait rien à réclamer dans cette magnifique découverte; c'est même un Espagnol qui le prouve. La tradition voulait que ce marin mécanicien eût présenté à Charles-Quint un bâtiment mu par la vapeur et que le modèle primitif eût été suspendu par ordre de l'empereur sous la voûte de la cathédrale (1). Le premier récit de cette légende scientifique vient du docte chanoine D. Tomaz Gonzalez, qui en fournit les éléments à Fernandez de Navarrete. Aujourd'hui, un habile critique espagnol s'exprime ainsi à propos de cette pièce, qui avance un fait apocryphe. « J'ai inscrit, dit-il, dans les archives de Simancas, jusqu'à quarante-trois documents relatifs à la machine de Blasco de Garay, et de leur examen il résulte que la lettre du chanoine Gonzalez n'est absolument qu'une fiction punissable. Ce ne fut pas seulement une expérience qui eut lieu à Barcelonne, on en fit jusqu'à quatre sur des bâtiments de ports divers dans cette même ville et à Malaga, et cela deux ans avant l'expérience de 1543, la seule que l'on ait citée; de cet essai et de ceux qui précédèrent, il résulte que la machine de Blasco de Garay se réduisait à un appareil de roues, semblables à celles dont on use sur les bateaux à vapeur, et que ces roues se mouvaient seulement par la force des bras : le tout n'offrant en définitive qu'une économie notable de puissance motrice, comparativement à celle qu'on était obligé d'employer ordinairement en faisant usage des rames à bord de navires d'un port si considérable. Je me rappelle fort bien que dans une de ses lettres B. de Garay dit à l'empereur Charles-Quint qu'il lui remet en pli décrivant le plan de sa machine. Il est certainement à regretter que durant la translation de nos archives générales, opérée par les Français, on ait égaré ce plan. »

F. D.

(1) Les expériences citées par Navarete eurent lieu le 17 juin 1545, en présence d'une nombreuse commission; on les fit à bord d'un bâtiment de 200 tonneaux, qui s'appelait la *Trinidad*, et qui était venu de Coïmbre à Barcelonne pour y décharger des grains. Le trésorier Ravajo, appelé à dire son opinion sur les procédés employés par Garay, se montra fort peu favorable à cette invention. Charles-Quint n'en récompensa pas moins généreusement une tentative dont un faux patriotisme a exagéré la portée : Garay reçut de l'empereur une gratification de 200,000 maravedis.

José Ferrer de Couto, *De Oporto a Lisboa*, inséré dans la *Revista Peninsular*, feuille périodique pub. en 1856 par M. Caldeira, p. 179. — Fernandez de Navarrete, *Coleccion de Viages y Descubrimientos*, t. I. — *Illustracion*, VI, § 38, p. LIII.

GARAY (*Blasco* DE), écrivain espagnol, vivait vers le milieu du seizième siècle; il fut attaché à la cathédrale de Tolède; c'est tout ce qu'on sait sur son compte; il fit imprimer sous le titre de *Cartas de Refranes* trois lettres assez curieuses; la première et la troisième sont exclusivement composées de proverbes, et ce jeu d'esprit paraît fort ingénieux; la seconde présente des conseils de morale et de piété. Il existe diverses éditions de cet opuscule; entre autres, celles de 1545, sans date; Venise, 1553; Anvers, 1577; elles appartiennent toutes à la classe des livres fort difficiles à rencontrer aujourd'hui. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 171. — G. Duplessis, *Bibliographie parémiologique*, p. 291.

GARAY (Don *Juan* DE), fondateur de la ville de Buenos-Ayres (1), né en 1541, mort vers 1580. Comme l'indique son nom, ce hardi capitaine avait vu le jour dans les provinces basques (2). Il passa en Amérique vers 1565, où il devint secrétaire du gouvernement du Rio-de-la-Plata. Après les troubles qui accompagnèrent la déposition de Caceres, il fut désigné, vers 1573, pour accompagner le gouverneur dépossédé jusqu'en Espagne, et il reçut pour cela quatre-vingts hommes d'escorte. Toutefois, les Portugais de Saint-Vincent ayant délivré le prisonnier, il revint sur ses pas, et fonda en la même année la ville de Santa-Fé de la Vera-Cruz; pendant qu'il se préparait à combattre les tribus indiennes dont les efforts belliqueux s'opposaient à ses projets, il reçut à son insu un étrange secours: le fondateur de Cordova, D. Jeronimo-Luiz de Cabrera, attaquait de son côté les Indiens, sans se douter de la présence d'un compétiteur européen dans ces parages. Après la victoire, les deux capitaines espagnols se rapprochèrent; Cabrera signifia à son rival les droits qu'il avait acquis sur ce territoire. Juan de Garay porta sur un autre point ses efforts; ce fut alors qu'il remporta plus d'un avantage sur ces terribles Charruas, les plus redoutables des Indiens, guerriers farouches qu'il a fallu trois siècles pour exterminer. De victoire en victoire et sachant toujours échapper par des ruses guerrières aux embûches des sauvages, Juan de Garay devint le dominateur du pays. Pendant plusieurs années on lui vit mener cette vie de *conquistador* qui faisait alors des *pampas* de l'Amérique du Sud le théâtre héroïque, mais longtemps ignoré, de mille actions d'éclat. Les *Annales* de Funès, les documents rassemblés par de Angelis, sont remplis des récits curieux attestant quelle fut l'audace guerrière de Garay; c'est là que l'on trouve les noms parfois bizarres des chefs qu'il a vaincus; il s'était rapproché du littoral, et il était en guerre contre les Guaranis, lorsqu'il eut le bonheur de soumettre Obera, sorte de chef prophète, dont le nom signifie *la splendeur*. Cette époque fut, on peut le dire, la plus brillante pour lui-même, mais aussi la plus dangereuse de sa carrière si bien remplie; ce fut par une sorte de miracle qu'il échappa aux traits d'un chef indien, qui, réfugié dans le flanc caverneux d'un arbre, espérait l'atteindre mortellement sans courir aucun danger; un de ses braves compagnons, Fernandez Enciso, prévint le coup en tuant ce chef avec une dextérité qui tenait du prodige.

Jusque alors les Espagnols n'avaient pu fonder aucun établissement sur ce territoire des farouches Querandis, où Solis avait trouvé la mort; une foule de tentatives néanmoins avaient été faites dans ce but: « Il était juste, dit Funes, que l'honneur de les réaliser revînt au lieutenant général Juan de Garay, homme d'un courage infatigable et d'une habileté consommée. » Après un mûr examen, il fut décidé en conseil qu'on lui donnerait soixante soldats, tous gens de choix, pour cette entreprise difficile: il accomplit le projet en l'année 1580, sur le terrain que la ville occupe aujourd'hui, et appela ce nouvel établissement: *Ciudad de la Trinidad de Buenos-Ayres*. Le dernier nom seulement a prévalu.

Une forteresse fut élevée rapidement pour protéger la ville. Les Querandis ne tardèrent pas à se réunir pour en chasser les Espagnols; Garay les battit complétement, et, les poursuivant le long du fleuve, il leur ôta tout espoir d'exécuter leur dessein. Ce fut alors que le général espagnol annonça officiellement à la cour de Madrid les résultats de sa conquête, en expédiant par la même occasion un brigantin chargé de cuirs et de sucre. Tout prospérait, lorsque plusieurs habitants de la province intérieure de Santa-Fé conspirèrent pour enlever le pouvoir à Garay.

Le fondateur de Buenos-Ayres s'était mis en route pour l'Assomption, cité comparativement beaucoup mieux pourvue que Buenos-Ayres des objets nécessaires à la colonisation, lorsqu'il fut contraint par un ouragan de débarquer sur les rivages boisés du Parana. Attaqué durant la nuit, il y fut impitoyablement massacré par les Minuanes avec quarante de ses compagnons. On avait remarqué que Irala, le fondateur de l'Assomption, n'avait laissé pour toute fortune, après sa mort, que deux bœufs, une paire de balances et ses armes. Juan de Garay laissa moins encore; pour venir au secours d'autrui, il avait vendu jusqu'aux vêtements de sa femme. Ce qui surpassait peut-être son désintéressement, c'était son audacieux courage, sa persévérance dans les entreprises qui ont fait sortir de la barbarie le pays où il édifiait des villes, en soumettant les

(1) Quelques maisons édifiées sur la rive occidentale du fleuve en 1535, par D. Pedro de Mendoza, ne méritent pas à ce dernier le titre de fondateur; elles furent détruites d'ailleurs en 1539 par les Querandis. L'établissement de Pedro de Mendoza portait le nom de *Nuestra Señora de Buenos-Ayres*.

(2) Et non à Badajoz, comme l'écrivent plusieurs biographes.

peuples les plus guerriers. Le renom de son heureuse fortune était devenu populaire, et Rui Dias de Guzman, l'auteur de *L'Argentina*, l'a bien peint dans ces deux vers :

. . . . Fortuna,
Si el capitan Garay viera, tu rueda
Bien con su lanza audaz la clavaria.

Ferdinand Denis.

Funes, *Ensayo del Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*; Buenos-Ayres, 1816, 3 vol. pet. in-4°. — De Angelis, *Coleccion de obras y documentos para la historia antigua y moderna de las provincias del Rio-de-la-Plata*, t. I. — A. Magarinos Cervantes, *Revista de Ambos Mundos*.

GARAY (Don *Martin* de), homme d'État espagnol, né en Aragon, vers 1760, mort en 1822. Il se distingua par son patriotisme dans la guerre de l'indépendance. Ministre des finances sous Ferdinand VII, 1816, il présenta au roi un projet de réforme financière qui lui fit beaucoup d'ennemis parmi la noblesse et le clergé. Il donna sa démission en 1818, fut nommé directeur de la Société Économique, établie à Sarragosse, et nommé au conseil d'État en 1820. Il était regardé comme le *Necker* de l'Espagne. V. Marty.

Mellado, *Diccionario de Hist. y de Geogr.*, 50. — *Moniteur* de 1822, p. 1550.

* **GARAY** (*Jean*), poëte hongrois, né en 1812, à Szegszard, mort le 4 novembre 1853. Il fit de bonnes études à Pesth, et à l'âge de vingt-et-un ans il débuta dans un journal littéraire intitulé *Regelö* (le Conteur); le reste de sa vie fut consacré à une production incessante de vers et de prose, jusqu'au moment où les plus déplorables infirmités vinrent le frapper. Atteint de paralysie, devenu ensuite aveugle, il passa les quatre dernières années de son existence dans une indigence affligeante; marié deux fois, il laissait une veuve et trois enfants, et il fallut que quelques amis fissent les frais de ses obsèques. Ce fut en 1836 que parut le premier grand ouvrage de Garay; c'est un poëme héroïque en neuf chants, intitulé *Csutar;* sa dernière production est une autre épopée, en douze chants, intitulée *Saint Ladislas*, et qui a déjà eu deux éditions. Tout en reconnaissant les talents de ce poëte, quelques-uns de ses compatriotes lui ont reproché d'avoir trop imité l'école germanique (et en particulier Uhland) et d'avoir trop célébré les paladins et les troubadours du moyen age, personnages factices, étrangers au génie de la race magyare. Les poésies de Garay, traduites en allemand par Kertbeny, ont obtenu à Pesth, en 1855, les honneurs d'une seconde édition.

G. B.

Docum. partic.

GARAYE. *Voy.* La Garaye.

* **GARBIERI** (*Lorenzo*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1580, mort en 1654. Il est quelquefois désigné sous le nom du *Nipote de' Carracci*, parce que son oncle, qui l'avait placé dans l'atelier de Louis Carrache, disait à ce maître chaque fois qu'il le rencontrait : « Que fait le neveu? Comment va le neveu? » Uni d'amitié à Leonello Spada, Garbieri prétendit détrôner, par leurs efforts réunis, leur illustre condisciple, le Guide. C'est dans ce but qu'il rechercha la force du Caravage; mais il ne réussit qu'à s'éloigner de la bonne manière de son maître. Cependant, il n'en resta pas moins un de ses meilleurs imitateurs. Avec moins de choix dans les têtes, il sut donner aux formes du grandiose, de l'expression aux attitudes, et un heureux agencement à ses compositions. Aussi ses peintures à Saint-Antoine de Milan, moins poussées à la vigueur, ont-elles pu être attribuées aux Carrache. Garbieri sut même quelquefois forcer son pinceau à la grâce, comme on le voit par l'*Enfance de saint Benoît*, peinte dans le cloître de San-Michele-in-Bosco près Bologne. Malheureusement, il exagéra la force et les ombres, à la manière du Caravage, et crut devoir rechercher les sujets conformes à cette vigueur outrée; il ne représenta plus que des scènes de deuil, de sang et de carnage, telles que *La Peste de Milan*, à Saint-Paul de Bologne, et le *Martyre de sainte Félicité et de ses sept enfants*, à Saint-Maurice de Mantoue. Le duc de Mantoue lui offrit le titre de peintre de sa cour; mais Lorenzo préféra retourner dans sa patrie, où, ayant épousé une demoiselle noble et riche, qu'il avait conquise à la pointe de son épée, il abandonna presque entièrement la peinture.

Les principaux ouvrages de Garbieri sont, à Bologne, *Saint Pierre en prière*; — *Circé*, demi-figure, à la Pinacothèque; — *Saint André d'Avellino*, à Saint-Barthélemy; — *Le Martyre de sainte Cécile*, à San-Michele-in-Bosco; — à Modène, les peintures à l'huile et à fresque de la chapelle de l'Annonciation, dans l'église Saint-Barthélemy, où il a représenté divers sujets de la vie de la Vierge. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — G. Giordani, *La Pinacoteca Bolognese*.

GARBO (*Dino* del), médecin italien, né à Florence, vers la fin du treizième siècle, mort à Florence, le 30 septembre 1327. Fils d'un habile chirurgien, nommé Buono ou Bruno, il suivit les leçons du célèbre professeur de médecine Taddeo, dont il devint un des élèves les plus distingués. Après avoir pris le grade de docteur à Bologne, il professa pendant deux ans la médecine dans cette ville. Il la quitta en 1306, à l'occasion de l'interdit que le pape lança contre elle, et se rendit à Sienne. Il revint à Bologne en 1308. En 1313 il fut appelé à Padoue, pour y réformer l'enseignement. Les troubles de cette ville le décidèrent à revenir dans sa patrie, où il se trouvait en 1319. L'année suivante on le voit faire un cours de médecine à Sienne, et en 1325 on le retrouve à Florence, où il prit une part active et funeste au procès et à la condamnation

de Cecco d'Ascoli. Il survécut peu au supplice de cet infortuné. Garbo se fit une grande réputation par la manière brillante avec laquelle il exposait les écrits des anciens médecins, et reçut le surnom d'*Expositor*. Il laissa de nombreux ouvrages. Voici la liste de ceux qui ont été imprimés : *Enarratio Cantionis Guidonis de Cavalcantibus : De Natura et Motu Amoris;* Venise, 1498, in-fol. ; — *Chirurgia. Tractatus de Ponderibus et Mensuris, nec non de Emplastris et Unguentis;* Ferrare, 1485, in-4° ; Venise, 1536, in-fol. ; — *Recollectiones in Hippocratem De Natura Fœtus;* Venise, 1502, in-fol. ; — *Super IV fen primi Avicennæ præclarissima Commentaria, quæ delucidatorium totius practicæ generalis medicinalis scientiæ nuncupatur;* Venise, 1514, in-fol. ; — *Expositio super Canones generales de Virtutibus Medicamentorum simplicium secundi Canonis Avicennæ;* Venise, 1514, in-fol. ; — *De Cœna et Prandio Epistola;* Rome, 1545, in-fol.

Villani, *Vite d'Uomini illustri Fiorentini*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V, p. 214. — *Biographie médicale*.

GARBO (*Tomaso* DEL), médecin italien, fils du précédent, né vers 1325, mort en 1370. Il professa successivement la médecine à Pérouse et à Bologne, et surpassa son père en réputation. Si l'on en croit Villani, les plus puissants tyrans dont l'Italie abondait se seraient crus en danger de mort s'ils n'avaient été traités par lui. Garbo acquit ainsi une grande fortune, et mena une vie magnifique et délicate, sans pourtant négliger la science. Pétrarque fut son ami, et, quoique très-sceptique en matière de médecine, son admirateur. Garbo mourut dans un âge peu avancé, laissant les ouvrages suivants : *Expositio super Capitula de Generatione embryonis, tertii canonis fen XXV, Avicennæ;* Venise, 1502, in-fol. ; — *Summa medicinalis, cui accedunt tractatus duo : I De Restauratione humidi radicalis; II De Reductione Medicinarum ad actum;* Venise, 1512, in-fol.; Lyon, 1529, in-8° ; — *Consiglio contra la pestilenzia;* Florence, 1572, in-8° ; — *Commentaria in librum Galeni De Febrium Differentiis;* Paris (sans date), in-4°.

Pétrarque, *Epist.*, VIII, 8; XII, 1. — Villani, *Vite d'Uom. ill. Fior.* — Tiraboschi, *Stor. del. let. ital.*, t. V, p. 219. — *Biogr. méd.*

GARBO. *Voyez* RAFAELE.

***GARCŒUS** (*Jean*), astronome et théologien allemand, né à Hambourg, le 13 décembre 1530, mort en 1575. Il étudia à Wittemberg, professa la théologie à Greifswald, devint surintendant (évêque protestant), et prédicateur à Brandebourg, enfin docteur en théologie en 1570. Il fut aussi astronome et mathématicien. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de erigendis figuris cœli, verificationibus et directionibus;* Wittemberg, 1555, in-4° ; — *Historia de S. Laurentio martyre;* ibid., 1562 ; — *Historia de S. Joanne Baptista;* ibid., 1562, in-8° ; — *Historia de S. Martino, episcopo Turonensi;* ibid., 1563, in-8° ; — *De Tempore seu de ortu et occasu Stellarum fixarum ad quodlibet temporis momentum Libri tres;* ibid., 1563, in-8° ; — *Speculum Firmamenti, quod globum cœleste vulgo vocant;* ibid., 1565, in-8° ; — *Harmonia de ratione institutionis scholasticæ*, etc.; ibid., 1565, in-8° ; — *Meteorologia, cui additæ sunt tabulæ totam meteororum doctrinam complectentes et exempla historica sacra et profana;* ibid., 1568 ; — *Christlicher Bericht von der Seele*, etc. (Traité chrétien au sujet de l'Ame, etc.; ibid., 1569, in-8° ; — *Methodus Astrologiæ;* Bâle, 1576, in-fol. ; — *Historia de S. Ambrosio;* Wittemberg, 1571, in-8° ; — *Tractatus de Judicationibus Geniturarum;* Bâle, 1570 ; — *Methodus Eclipsium*, in-8°.

Moller, *Cimbr. litt.* — Thiess, *Hamb. Gel. Gesch.*

GARÇAO ou **GARÇAM** (*Pedro-Antonio* CORREA), célèbre poëte portugais, né le 24 avril 1724, mort le 10 novembre 1772. On a fort peu de détails biographiques certains sur ce poëte. On ne connaît guère sa vie privée que par les plaintes amères que lui arrachait sa mauvaise fortune. Il possédait néanmoins aux environs de Lisbonne une sorte de Tibur, une petite maison de campagne, appelée Fonte-Santa, où il se livrait en paix à ses études favorites, lorsque les étreintes de la pauvreté n'étaient point trop poignantes. Il était marié, père d'une famille nombreuse; et s'il ne possédait pas les biens de la fortune, il jouissait au moins de la paix intérieure, lorsqu'une déplorable catastrophe l'arracha aux siens et à ses amis. Il fut jeté en prison, vers l'année 1771, sur un ordre de Pombal. On ignore quel fut le motif qui donna lieu à cet abus de pouvoir. « Ceux qui allèguent, dit M. Rebello da Sylva, une intrigue d'amour et la traduction d'une lettre compromettante, imputent au ministre une sévérité plus que monastique et qui n'était nullement dans son caractère. Ceux qui se fondent sur un secret d'État dévoilé oublient qu'il n'y eut jamais entre le marquis et le poëte une intimité telle qu'on puisse en inférer trahison d'un côté ou indiscrétion de l'autre. » Une opinion plus probable peut faire supposer que la captivité de Garção fut due entièrement aux allusions que ses vers renfermaient contre le despotisme du ministre. Ce qu'il y a de douloureux à rappeler ici, c'est qu'il resta enfermé plus de dix-huit mois, et qu'il expira en prison, au moment précisément où son innocence venait d'être reconnue, et où des ordres venaient d'être donnés pour qu'il fût rendu à la liberté.

M. Rebello da Sylva a peint à merveille, en quelques mots, le caractère élevé du poëte. « Les renseignements, dit-il, qui nous restent sur la vie de Garção satisfont peu la curiosité que son nom excite, et surtout le sou-

« venir d'une infortune supportée avec une « grandeur d'âme et une fermeté inébranlables. « On sait peu de chose sur lui ; et le peu qu'on « en sait émane encore de la tradition orale. « Austère, doué d'une grande rigidité de prin- « cipes et d'une grande indépendance d'esprit, « qui en maintes occasions assuma sur sa tête les « rigueurs de la fortune, il ne ploya jamais le « genou pour obtenir les faveurs du sort, mais « il ne courba pas non plus la tête pour éviter « ses coups. »

Garção faisait partie de cette célèbre réunion d'écrivains qui au dix-huitième siècle portaient le nom de *poëtes de l'Arcadie*. Comme Arcade, il s'appelait *Coridon Erimantheo*. Ce surnom ne lui est pas demeuré.

Garção est tout à fait inconnu en France. Il personnifie aux yeux des Portugais une époque de rénovation littéraire. Son goût exquis, sa correction, sa raison élevée, lui ont fait donner le surnom d'*Horace portugais*, qu'il partage avec Ferreira. Comme poëte dramatique, ses contemporains lui ont assigné aussi un rang éminent; mais il ne marche pas dans une voie originale, et sa comédie de l'*Assemblea*, si spirituellement écrite, appartient à l'école française. La *Cantate de Didon*, sorte de hors-d'œuvre qui en fait partie, mais qui ne se lie guère à l'action, renferme des vers magnifiques et est considérée avec raison comme le chef-d'œuvre lyrique de l'auteur. Garção, mort assez jeune, a fort peu écrit. On a publié ses œuvres complètes sous ce titre : *Obras poeticas de Pedro-Ant. Correa Garção, dedicadas ao illustrissimo e excellentissimo senhor D. Thomas de Lima et viscende de Villa-Nova de Cerveira, ministro e secretario de Estado* etc.; Lisbonne, imp. roy., 1778, pet. in-8°; réimp. plusieurs fois. Outre les sonnets, les odes, les satires, les dithyrambes et les épîtres, ce petit volume renferme un drame sans titre, qu'on pourrait appeler *Apprigio Fafes*, et la comédie déjà signalée, avec les discours prononcés par l'auteur durant les séances de l'assemblée académique dont il faisait partie. Garção y expose ses projets de rénovation pour le théâtre national.

Ferdinand DENIS.

Revista Lisbonense, 2e série. — *O Panorama, jornal literario.*

* **GARÇÃO STOCKLER** (*Francisco* DE BORJA), général et mathématicien portugais, neveu du précédent, né à Lisbonne, en 1759, mort le 6 mars 1829. Après avoir fait de brillantes études à l'école de la marine et à l'université de Coïmbre, il fut choisi, en qualité de géomètre, pour faire partie de l'Académie des Sciences de Lisbonne, où il se distingua dès son entrée par son excellent *Éloge de D'Alembert*. Il publia en 1797 dans le t. Ier des mémoires de l'Académie : *Memoria sobre os verdadeiros principios do methodo dos fluxões*; il y ajouta bientôt *Compendio da Theorica, introducção ao methodo das fluxões*; Lisbonne, 1794, in-8°; puis il fit imprimer dans le deuxième volume de cette importante collection : *Demonstração do theorema de Newton sobre a relação que tem os coefficientes de qualquer equação algrebrica, com as sommas das potencias de suas raizes e applicação do mesmo theorema ao desenvolvimento em serie dos productos, compostos de infinitos factores*: — *Memoria sobre as equações de condição das funcções fluxiaes*; — *Memoria sobre algumas propriedades dos coefficientes dos termos do binomio Newtoniano*. Ces divers mémoires, unis au corps d'ouvrage intitulé : *Obras de F. de Borja Garção Stockler, secretario da Acad. real das Sciencias*; Lisbonne, 1805 et 1826, 2 vol. in-8°, répandirent son nom en Europe, et il avait acquis déjà une juste réputation à l'époque où il passa au Brésil. Garção y était en 1817, quand déjà il s'occupait de la publication de son traité historique sur les mathématiques. Sa santé était déjà profondément altérée lorsqu'il reçut le grade de lieutenant général. Bientôt après il vint à Paris, et y publia : *Ensaio historico sobre a Origem e Progressos das Mathematicas em Portugal*; Paris, imp. de Didot, 1819, in-8°; c'est son ouvrage le plus intéressant et le plus populaire, si ce n'est le plus savant. On y remarque cependant d'étranges lacunes, et si l'on peut admettre, à la rigueur, qu'il n'y soit pas fait mention de la circumnavigation de Magellan, on ne comprend pas trop comment l'auteur a passé sous silence Ruy Faleiro et Francisco Faleiro son frère, tous deux mathématiciens en titre et qui suivirent Magellan à Valladolid lorsque ce grand homme y vint offrir ses services à Charles-Quint. Balbi affirme que cet ouvrage fut traduit en français par son auteur en 1820; mais nous ne connaissons pas cette version, si toutefois elle a jamais existé. Garção Stockler était l'ami de Caldas; lorsque celui-ci publia sa traduction des Psaumes, il la compléta et la fit imprimer à ses frais; cet ouvrage d'un poëte distingué n'eut jamais qu'une édition. Les vers que le général y ajouta prouvent qu'il y avait en lui plus que du goût pour les beaux vers : il s'y montre habile versificateur. Après ce dernier travail, Garção Stockler revint en Portugal, et au mois d'octobre 1820 il fut nommé gouverneur et capitaine général des îles Açores. Dans ce poste élevé, où les plus grandes questions politiques allaient se décider, il eut des jours difficiles à traverser. Plus tard, en rémunération de ses services, il fut nommé baron de la Laguna. Son âge avancé et ses infirmités lui firent bientôt une nécessité du repos; il se retira dans le petit royaume des Algarves, où il mourut.

F. D.

Notas criticas du Dr Vicente-Jozé Ferreira Cardoso da Costa *a huma carta attribuida ao exmo general Garção Stockler para o exmo conde dos Arcos*; 1822, in-4°. — *A Voz da Verdade, contra a calumnia que se descobre no papel intitulado* Memorial dos crimes commetidos por Stockler; Lisbonne, 1821, in-8°. — Ad.

Balbi, *Essai de Statistique sur le royaume de Portugal*; 2 vol. in-8°.

GARCES (*Julian*), prélat espagnol, né en Aragon, en 1452, mort au Mexique, en 1547. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et vint achever ses études à Paris, où il fut reçu docteur en théologie. Il enseigna ensuite cette science dans plusieurs couvents de son ordre en Espagne. Charles-Quint, qui admira l'éloquence et la piété de Garces, le nomma évêque de Tlascala, en 1519. Des difficultés canoniques le retinrent quelques années en Espagne, et il ne prit possession de son diocèse qu'en 1529. Il montra de l'humanité envers les Indiens, et, malgré son grand âge, beaucoup d'activité apostolique. On a de lui une *Lettre au pape Paul III, en faveur des Indiens*. Elle a été publiée par Davila y Padilla, dans son *Historia provinciæ Mexic.*, l. I, c. XLII. On trouve aussi de nombreuses notes marginales de lui sur un exemplaire des *Opera omnia D. Augustini*, qu'il légua à la bibliothèque des Bénédictins de Tlascala. V. M.

Franc. Diago, *Histor. prov. Arag.*, l. II, c. XXXVIII. — Gonzales, *Teat. ecclés. de la India*, t. I. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II.

GARCIA, nom commun à un assez grand nombre de personnages espagnols et portugais.

I. GARCIA *espagnols*.

GARCIA I[er], comte de Castille, né à Burgos, en 938, mort en 990. Successeur de son père, Fernan Gonzalez, en 970, il fut clément et courageux. Les comtes de Velez, prétendants à la souveraineté en Castille, étaient toujours prêts à susciter de nouveaux troubles; le nouveau comte, qui aurait pu les briser par la force, leur pardonna et leur rendit leurs biens, confisqués par Fernan Gonzalez. Aidé des Léonais, Garcia vainquit Orduan, général des Maures de Cordoue, dans trois batailles consécutives, et vengea la déroute des Espagnols à Alarcos par la victoire qu'il remporta à Osma, en 984, sur Almanzor. La révolte de son fils Sanche, séduit par les Velez, changea en tristesse la joie de si glorieux succès. Le père vainqueur pardonna au fils rebelle. Impatient de venger sa défaite, Almanzor envahit la Castille. Garcia fondit avec impétuosité sur lui, et s'étant engagé presque seul dans les rangs ennemis qu'il avait mis en désordre, il tomba leur prisonnier, et mourut des suites de ses blessures, pleuré de ses sujets, admiré de ses ennemis mêmes. V. MARTY.

D. Roderic de Tolède, *De Reb. Hisp.* — *Annal. Compost.* — La Fuente, *Hist. gener.*, t. IV, in-8°, 1851.

GARCIA II, comte de Castille, né en 1008, mort en 1028, succéda à son père, D. Sanche, en 1022. Il dispersa quelques factieux suscités par les Velez, et rétablit la tranquillité dans ses États, qu'il s'attacha à rendre heureux. Comme il s'avançait pour recevoir la fille de son oncle, le roi de Navarre, avec laquelle il avait été fiancé, il fut assassiné par un des Velez, qui l'attira traîtreusement dans un de ses châteaux. Il fut vengé par son beau-frère, D. Sanche, roi de Navarre, qui, ayant fait prisonnier ses meurtriers, les fit brûler vifs. V. M.

GARCIA ou **GARCIAS III**, roi de Navarre, né à Tudela, en 958, mort en 1001. Il succéda à son père, D. Sanche II, en 995, et obtint comme lui d'importants succès sur les Maures. Surnommé *le Trembleur*, malgré son courage, par suite de l'émotion que lui causaient les combats, à l'aide des Castillans et des Léonais, il gagna contre les Maures la bataille de Caltañazor, et leur tua cinquante mille hommes : Almanzor, leur chef, se tua de désespoir. V. MARTY.

D. Roderic, *Hist. des Arabes*. — La Fuente, *Hist. gen. de Esp.*, t. IV; in-8°, 1851.

GARCIA Y PAREDES (Don *Diego*), capitaine espagnol, né à Truxillo, en mai 1466, mort en 1530. Dès son adolescence, il se fit remarquer par une taille et une force extraordinaires. Les chroniqueurs rapportent que, fort jeune encore, il arrêtait d'une seule main la roue d'un moulin tournant à toute vitesse. Son père développa ces dons de la nature et l'habitua au maniement des armes. Dès l'âge de douze ans, don Diego Garcia suivit son père dans quelques expéditions contre les Portugais et plus tard, en 1485, contre les Maures. Il se lia d'amitié avec le célèbre Gonzalvo de Cordova, se distingua aux siéges de Ronda, de Baeça, de Malaga, de Grenade, et mérita d'être armé chevalier par Ferdinand V. De retour dans sa patrie, il perdit son père, et sa famille voulut le fixer près d'elle. Garcia prit les armes et le cheval d'un de ses cousins, et se mit en route pour rejoindre l'armée espagnole. Ses parents le firent poursuivre par six serviteurs, qui voulurent lui faire rebrousser chemin; mais l'impétueux Garcia les chargea, en tua deux, en blessa un troisième, et força les autres à la fuite. Il passa alors à Rome, se présenta au cardinal Bernardino Carvajal et au pape Alexandre VI (Borgia), ses parents, qui l'accueillirent avec joie, et lui donnèrent un commandement dans la garde papale. Le 1[er] juin 1496, le saint-père ayant prononcé la confiscation des biens de Virginio Orsini, convaincu d'avoir porté les armes pour la France, don Garcia trouva l'occasion d'exercer sa valeur : il s'empara presque seul de Monte-Fiascone, mais ne put empêcher la défaite des Borgia à Soriano. Un traité ayant été conclu peu après, il se joignit à l'armée espagnole qui alors assiégeait Ostie, et, par son audace, il décida la prise de cette ville. La paix lui laissa le loisir de rentrer dans sa patrie; mais Ferdinand V, ayant résolu de disputer au roi de France, Louis XII, le royaume de Naples, Garcia recruta huit cents soldats de divers pays, et les amena à Melazzo (Sicile), port dans lequel le *grand capitaine* Gonzalvo de Cordova rassemblait l'armée espagnole. Don Garcia fut détaché pour porter aide aux Vénitiens, alors occupés, sous les ordres de Pezarro, à reprendre l'île de

Céphalonie contre les Turcs. Là encore il se distingua par des faits d'armes dont le récit touche au roman, quoiqu'il soit répété sérieusement par certains biographes. C'est ainsi que les assiégés, du haut de leurs murailles, l'auraient harponné avec plusieurs crochets lancés à la fois et l'auraient enlevé de l'autre côté des remparts ; mais don Garcia, qui dans ce transport aérien n'avait perdu ni son bouclier ni son épée, n'eut pas plus tôt touché le sol, qu'il se mit à estramaçonner en tierce et en quarte, et durant toute la journée il se défendit vaillamment contre la foule qui l'assaillait de toutes parts. Vers le soir, il tomba de lassitude ; il fut alors chargé de chaînes et enfermé dans une tour. Il profita de l'instant où Pezarro livrait un assaut pour briser ses fers, enfoncer la porte de son cachot, étrangler ses gardiens, et, prenant leurs armes, attaquer par derrière les Turcs, occupés à la défense de la brèche ! Cette intervention fortuite suffit pour ouvrir un passage aux chrétiens. La vie de don Garcia est remplie de faits aussi extraordinaires, complaisamment rapportés par les historiens espagnols, mais peu dignes de créance.

En 1501, don Garcia revint servir les intérêts du pape. Il prit aux Orsini Faenza, et sauva d'un massacre général les vaincus, condamnés par le féroce César Borgia. Il enleva ensuite aux Français Cosenza, Manfredonia et Canosa. Il fut plusieurs fois blessé dans ces rencontres. Au siége de la dernière place, il accepta un défi porté par onze chevaliers français contre un égal nombre d'Espagnols. Après six heures de combat, la victoire fut déclarée incertaine. Il prit ensuite Rufo, et se trouva au premier rang dans les batailles de Seminara (21 avril 1503) et de Cérignoles (28 avril suivant), et fut chargé de poursuivre Louis d'Ars, qui se retirait vers Venosa. Il ne put néanmoins l'entamer. Rebroussant chemin, il s'empara de San-Germano et de Rocca-Guillerma. Le 7 décembre 1503, il s'avança seul sur un pont jeté sur le Garigliano et défendu par une redoutable batterie française. Les Français dédaignèrent de foudroyer le guerrier qui les défiait. L'épée au poing, ils s'élancèrent à sa rencontre, et masquèrent ainsi leurs canons. Don Garcia appela à lui ses compatriotes, et se défendit jusqu'à leur arrivée. Attaquant alors les Français, il traversa le pont et détruisit la batterie (1). Don Garcia, après la victoire, fut chargé de soumettre le duché de Sora. Gonzalvo de Cordova lui accorda pour récompense le domaine de Colonetta. Il revint alors en Espagne, et dans une occasion où devant le roi les courtisans attaquaient le désintéressement de Gonzalvo, Garcia jeta son gant aux pieds de Ferdinand V, offrant le combat aux accusateurs. L'adroit monarque rendit lui-même le gant au fougueux chevalier, se bornant à dire : « Il ne faut pas mal parler de celui qui vient de me donner un royaume. » Garcia se rendit à Truxillo, où il se maria (1506). En 1508 il fut envoyé au secours de l'empereur Maximilien, chef de la ligue formée à Cambray contre les Vénitiens. Sous les ordres du cardinal de Trente, il participa à la reddition du Véronais, du Vicentin, du Trévisan. Il continua à prendre part à toutes les guerres de l'époque, et se couvrit de gloire à Pavie (24 février 1525). En 1528 don Garcia de Parèdes suivit Charles V à Bologne, lors du double couronnement de ce prince (22 février, 24 mars 1530). Il y fut créé chevalier de l'Éperon d'Or. Il mourut peu après, d'une chute de cheval. Don Garcia avait écrit lui-même sa vie ; elle est dédiée à son fils Sancho, et a été insérée par Fernandès del Pulgar dans son recueil intitulé : *Los claros Varones de España*, suivis de *Treinta y dos Cartas, escritas a diferentes personas*; Zamora, 1543; Valladolid, 1545; Anvers, 1632, in-8°. On y voit que Garcia s'était trouvé à quinze batailles, dix-sept siéges, et avait été blessé onze fois. Il est resté l'un des personnages les plus populaires de l'Espagne : c'est exactement le Bayard des Français. A. DE L.

Paolo Jove, *Vita magni Consalvi*, lib. II, p. 224. — Francesco Guicciardini, *Hist. Bellorum Italiæ*, lib. V, p. 304. — Beaucaire, *Commentaria Rerum Gallicarum*, lib. IX, p. 268. — Juan Mariano, *Historia de Rebus Hispaniæ*, lib. XXVIII, cap. XIV, p. 470. — Arnoul Le Ferron, contin. de l'*Hist. de France* de du Haillan, liv. III, p. 83. — Alfonso de Ulloa, *Vita di Carlo V.*, lib. I, fol. 23. — Juan Ferreras, *La Hist. de España*, t. VIII, part. XI, p. 55, 227, 306. — *Mémoires de Bayard*, chapitre XXV, p. 48. — Jean de Saint-Gelais, *Histoire de France*, p. 172. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XV, p. 408. — Le même, *Hist. des Républ. italiennes*, t. XIII, chapitre CI, p. 211.

GARCIA ou **GARZIA** (1) (*Gregorio*), missionnaire espagnol, né à Cozar (Andalousie), mort à Baeça, en 1627. Il fit ses études chez les Dominicains de Baeça, et y prit l'habit monastique. Il fut désigné pour les missions d'Amérique, et durant douze années parcourut les colonies espagnoles du Pérou et du Mexique, prêchant avec quelque succès la foi catholique. Il y recueillit de nombreux documents historiques ou traditionnels qu'il mit en ordre, et de retour dans sa patrie, il les publia, sous le titre : *Origen de las Indias del Nuevo Mundo y Indias occidentales, averiquenda con discorso de opiniones. Tratanse en este libro varias causas y puntos curiosos tocantes à diversas ciencias y facultades, con que se haze varia historia de mucho gusto para el ingenio y entendimiento de*

(1) Ce fait, prolixement raconté par Pulgar, Vargas et quelques chroniqueurs espagnols, n'est mentionné par aucun historien, même italien, de l'époque : d'après Guicciardini, Sabellico, Beaucaire, Paul-Jove, etc., le combat n'eut lieu que le 28 décembre, et ce fut le marquis de Saluces qui détruisit lui-même le pont avant de commencer sa retraite et lorsque déjà l'Alviano et Gonsalvo menaçaient son flanc. Ce fait ou un autre semblable est aussi attribué à Bayard, qui arrêta seul, si nous devons en croire l'auteur de ses *Mémoires*, don Pedro de Paz, qui se précipitait sur le pont avec deux cents chevaux.

(1) Et non GARCIAS, comme l'écrit Eyriès dans la *Biographie* Michaud, et d'après lui les auteurs du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, édit. de 1822.

hombres agudos y curiosos; Valence, 1607, in-8°; Madrid, 1729, in-fol. Dans cet ouvrage on trouve des documents très-curieux, et qui ont servi à des écrivains postérieurs. L'auteur y développe ce système, que l'Amérique a été peuplée successivement par des migrations de différents peuples venus des autres parties du monde. Il cherche ainsi à se mettre d'accord avec l'Écriture Sainte, qui ne donne que trois fils à Noé, dont l'un peupla l'Europe, l'autre l'Asie, le troisième l'Afrique. Dans un temps déterminé, lorsque les indigènes auront complétement disparu du sol américain, nul doute que le système de Gregorio Garcia ne trouve de nombreux partisans. Les raisons que donne le P. Garcia à l'appui de son opinion, c'est que, bien avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicains avaient une tradition de la création du monde, du déluge universel, de la confusion des langues et de la dispersion des peuples, comme il le vit dans certaines sculptures qui représentaient ces événements d'une manière plus ou moins symbolique. Selon les *Miztecas* (1), le déluge couvrit la terre, et n'épargna qu'un seul homme, nommé Coxcox, et une femme, appelée Xochiquetzal, qui se sauvèrent dans une petite barque. Après la retraite des eaux, ils descendirent sur une montagne nommée Colhuacan, et eurent un grand nombre d'enfants, qui furent tous muets jusqu'à l'arrivée d'une colombe, qui leur enseigna des langages si divers qu'ils se séparèrent, ne pouvant plus se comprendre. Le père Garcia en conclut une première migration d'Hébreux vers l'Amérique. Il suppose de nouveaux colons, arrivant de Grèce ou de Rome, et le prouve encore par la théogonie des Miztecas, qui adoraient treize dieux principaux, tels que le Soleil, la Lune, l'Air, la Terre, les Montagnes, l'Eau, le Feu, la Nuit, etc. Outre ces treize grands directeurs de l'espèce humaine, ils reconnaissaient les dieux du commerce, de la pêche, du vin, de la joie; les déesses de la chasse, du sel, de la médecine, des fleurs, enfin trois cent soixante autres divinités qui présidaient à chaque jour de l'année; — *Predicàtion del Evangelio en el Nuevo Mundo viviendo los Apostoles;* Baeça, 1625, in-8°; l'auteur a écrit ce volume pour démontrer qu'il est impossible qu'aucun des disciples immédiats du Christ soit venu apporter la foi nouvelle dans le Nouveau Monde. — Gregorio Garcia a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé : *Monarquia de los Incas del Peru.* A. DE LACAZE.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 437. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova Hispana*, t. I, p. 544.

* **GARCIA** (*Manuel* DE POPULO VICENTE), compositeur et chanteur espagnol, né à Séville, le 21 janvier 1775, mort à Paris, le 9 juin 1832. Il fit ses premières études musicales à la cathédrale de Séville. Il avait déjà acquis comme chanteur une juste réputation sur les théâtres de Cadix et de Madrid, lorsqu'il vint, en 1808, à Paris, où il se fit entendre à l'Opéra-Italien. En 1811 il alla en Italie, à Rome et à Naples, où il fut accueilli avec faveur. De 1816 à 1824, il résida alternativement à Londres et à Paris. Il partit ensuite pour New-York avec une troupe d'opéra composée en partie des membres de sa famille. De New-York il se rendit à Mexico. Au moment de revenir en Europe, il fut dévalisé sur la route de la Vera-Cruz. De retour à Paris, il fut donc obligé de recommencer à donner des leçons de chant. L'âge avait fatigué sa voix, et il dut renoncer au théâtre. Parmi ses élèves, on cite Adolphe Nourrit, M[me] Malibran, M[me] Méric-Lalande, etc. Comme compositeur, Manuel Garcia avait débuté à Madrid par un *oratorio* et des *tonadillas*, qui furent remarqués. Le premier opéra qui le fit connaître fut joué à Malaga, en 1801, sous le titre de *El Preso por amor*. Sa pièce intitulée : *Il Califo di Bagdad*, en deux actes, donnée à Naples, en 1812, avec le plus brillant succès, fut représentée à Paris en 1817 : Garcia jouait lui-même le rôle principal, et sa femme celui de Zénaïde. Ses principales pièces sont : *El Posadero; — Quien porfia mucho alcanza*, un acte; — *El Relox de Madera; — El Criado fingido; — El Cantiverio aparente*, deux actes; — *Los Ripios del maestro Adan*, un acte; — *El Hablador; — Florinda*, monologue; — *El Poeta calculista;* 1805; — *Le Prince d'occasion*, opéra comique; Paris, 1817; — *Il Fazzoletto;* aux Italiens, 1820; — *La Meunière;* au Gymnase, 1821; — *La Mort du Tasse;* à l'Opéra, 1821; — *Florestan;* à l'Opéra, 1822; — *Les deux Contrats de Mariage;* à l'Opéra-Comique, 1824; — *Abufar*, opéra seria; Mexico; — *Astuzia e Prudenza;* Londres; — *Donzelle de Raab*, deux actes, Naples; — et six *Operette da Camera*, écrits à Paris pour ses élèves.

** GARCIA (*Manuel*), fils du précédent, né à Madrid, en 1805, professeur à Londres et ancien professeur au Conservatoire de Musique de Paris, a fait paraître : *Mémoire sur la Voix humaine*, présenté à l'Académie des Sciences en 1840; 2[e] édition, augmentée, Paris, 1847, in-8°; — *École de Garcia; traité complet de l'art du chant*, Paris, 1841; 2[e] édit., 1847; 3[e] édit., 1851, in-4°; refait sous le titre de *Nouveau Traité sommaire de l'Art du Chant;* Paris, 1856; — *Observations physiologiques sur la Voix humaine*, en anglais et en français; 1855.

Sa femme, M[me] *Eugénie* GARCIA, élève des deux Garcia, a chanté en Italie et à l'Opéra-Comique de Paris. L. LOUVET.

P. Richard, *Notes biogr. sur M. Garcia;* dans la *Revue musicale*, 6[e] année, 1832.

GARCIA (*Marie*). *Voy.* MALIBRAN (M[me]).

GARCIA (*Pauline*). *Voy.* VIARDOT.

II. GARCIA *portugais*.

GARCIA (*Aleixo*), voyageur portugais, mort vers 1526. Il vint dans l'Amérique du Sud, probablement en 1515, avec l'expédition de Solis; il

(1) Nom indigène des Mexicains.

était alors fort jeune, et acquit une connaissance complète de l'idiome et des mœurs des peuples Guaranis et Charruas; il s'établit dans l'emplacement où fut fondée Villa de Cannanea, ou, pour mieux dire, il erra dans cette partie encore sauvage de l'Amérique du Sud. Il rendit de grands services aux Européens que le commerce ou les nécessités de la colonisation conduisaient dans ces parages; nul ne connaissait mieux que lui le Rio de la Plata, le Parana, l'Uruguay et les nombreux affluents de ces grands fleuves. Ce fut lui qui, accompagné d'un de ses fils et d'une nombreuse escorte d'Indiens Tupis et Guaranis, pénétra au delà du Paraguay et découvrit cette vaste région que l'on désigne sous le nom de Matto Grosso. Ceci dut avoir lieu en 1524 ou 1525, et non pas en 1516, comme le prétend Charlevoix (1). Durant ce périlleux voyage, Garcia pénétra jusqu'aux Andes. Mais il n'explora que la partie méridionale de la grande province intérieure du Brésil; un pauliste courageux, Manuel Correa, parcourut beaucoup plus tard la portion septentrionale. Ce ne fut que plus de cent cinquante ans après que le pays reçut des expéditions en vue d'une exploitation régulière. La biographie de Garcia est nécessairement fort confuse, et l'on ne sait rien touchant ses dernières années, si ce n'est qu'il fut assassiné par les Indiens de sa suite (2). Ferdinand DENIS.

Varnhagen, *Historia geral do Brazil*, t. I (sans nom d'auteur). — Ayres do Cazal, *Corografia Brasilica*, t. I. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*. — Funes, *Ensaio de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*, t. I.

*GARCIA (*Diego*), navigateur portugais, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il habitait Palos de Moguer lorsque Charles-Quint le nomma capitaine général d'une flottille expédiée pour le Rio de la Plata; elle se composait d'un navire de fort tonnage et de deux embarcations moins considérables; elle mit à la voile le 15 janvier 1526 du port de Finistère. Rodrigo de Arca était son pilote. Diego Garcia navigua avec une grande habileté dans des parages inconnus, et s'il faut l'en croire, Sébastien Cabot, avec toute son astrologie, avait suivi une route prouvant qu'il n'y entendait rien. Garcia aborda le cap de Saint-Augustin, vit Bahia de Todos os Santos, encore au pouvoir des Tupinambas, évita les écueils du littoral d'Espirito-Santo, que l'on désignait dès cette époque sous le nom d'*Abrolhos*, et s'en vint mouiller au port de San-Vicente dans les premiers jours de 1527. Il y trouva un bachelier portugais avec ses gendres, qui vivait depuis plus de trente ans, dit-il, dans cette partie de l'Amérique du Sud, ce qui expliquerait jusqu'à un certain point la présence de ce João Ramalho qui, selon la tradition brésilienne, aurait précédé dans ces parages lointains Colomb lui-même. Après s'être ravitaillé à Sam-Vicente, Garcia eut l'heureuse précaution d'acheter un brigantin que lui vendit l'un des gendres du bachelier, dont il nous tait le nom. Il s'en trouva à merveille; le grand navire ne pouvant naviguer dans les eaux du Paraguay, il fit ajuster un autre bâtiment qu'il avait emporté d'Espagne, et les deux petites embarcations entrèrent dans l'Uruguay. Là Garcia fut joint par une chaloupe qui portait des Européens, et il apprit d'eux que Sébastien Cabot combattait les Indiens du fleuve et leur avait tué plus de 1,500 guerriers; il opéra sa jonction avec ce chef, qui avait commencé un établissement fortifié, d'où il sortait pour faire ses incursions contre les Indiens et reconnaître l'intérieur du pays. Garcia se montre en général hostile à Cabot, et se vante d'avoir reconnu en vingt-sept jours autant de territoire que le Vénitien en avait pu explorer en cinq mois; durant cette campagne, il alla jusqu'au Paraguay, et reconnut toutes les nations que l'on a vues disparaître successivement. Telles étaient les Charruas, les Querandis, les Caracaras, les Agaces et tant d'autres signalés par Félix d'Azara et Funes. On voit par le rapport de Garcia à Charles-Quint qu'il avait déjà visité le fleuve auparavant et que ce premier voyage pouvait remonter à une quinzaine d'années. Il retrouva même, en 1527, un homme faisant partie de cette première expédition et qui ayant exploré l'intérieur en avait rapporté deux ou trois arrobas d'argent, dont il avait fait présent aux naturels et aux chrétiens. Un bruit confus des richesses du Pérou circulait alors dans ces régions, et donnait le change sur les richesses métalliques du Paraguay. Toutes les préoccupations de Garcia à ce sujet furent partagées du reste par les équipages de Cabot; c'est ce que prouve une lettre d'un de ses compagnons, nommé Ramirez, précieux document ignoré de Funes et de Angelis, dont M. Adolfo de Varnhagen a récemment enrichi les Mémoires de l'Institut historique de Rio-de-Janeiro. Il est probable qu'après avoir accompli la curieuse exploration qui le conduisit dans les déserts baignés par la Plata, Garcia retourna en Europe, et, s'embarquant pour les mers de l'Inde, imposa son nom à une île fertile (*ile de Diego Garcia*) située à 300 lieues environ de Maurice, et sur laquelle il n'a pas été possible jusqu'à ce jour de se procurer un seul renseignement historique. Nous sa-

(1) Ayrès do Cazal est dans l'erreur comme l'historien qu'il combat lorsqu'il fixe la date de cette expédition à 1532 ou 1533 et qu'il la suppose accomplie par ordre de Martin Affonso de Souza.

(2) Le fils d'Aleixo Garcia étant tombé entre les mains de Tabaré, qui commandait à 8,000 guerriers environ de la province d'Iparé, l'adelantado Nuñez Cabeça de Vacca le réclama en 1542. Tabaré refusa avec arrogance son captif: une guerre acharnée entre les Espagnols et les Indiens s'en suivit; ces derniers ne perdirent pas moins de 4,000 hommes, laissant outre cela entre les mains du vainqueur plus de 3,000 prisonniers. On ne dit point clairement ce que devint le fils de Garcia; mais il y a tout lieu de croire qu'il apprit parfaitement les langues indiennes et qu'il fut un habile interprète.

(1) Ce fut à ce hardi voyageur que l'on dut l'introduction des premiers *lamas* ou plutôt des premiers *guanacos* en Europe. Ils furent envoyés à Charles-Quint en 1527. Voy. *Revista trimensal*, t. XV, p. 28.

vons qu'un jeune naturaliste, dont la famille habite ces îles, a fait jusque ici de vains efforts pour découvrir quel fut en réalité le premier explorateur de cet archipel. — L'île Martin Garcia, qui se trouve située à peu de distance du Rio de la Plata, et dont M. d'Hastrel a donné une vue pleine d'intérêt, eut probablement pour explorateur un contemporain de Diego, sur lequel nous n'avons pas pu nous procurer de renseignements biographiques. Ferd. DENIS.

Revista trimensal de Rio-de-Janeiro — Ch. Regnaud, *Histoire naturelle hygiénique et économique du Cocotier*, thèse soutenue le 29 août 1836; in-4°. — D'Hastrel de Rivedoux, *Album du Rio de la Plata.*

GARCIA (D. *Francisco*), jésuite portugais, né à Alterdo Chão, mort le 3 septembre 1659. Il embrassa la vie religieuse à dix-huit ans, et partit pour les Indes avec cinquante-huit pères de son ordre. Après avoir résidé à Goa, il alla professer à Cochin; il en sortit pour faire une excursion vers la côte de la Pêcherie, puis il retourna dans la capitale des Indes portugaises; là on mit à profit sa connaissance parfaite du pays; il fut nommé coadjuteur de l'archevêque dans la région que l'on appelle *le pays des montagnes*, où résident les chrétiens de San-Thomé, et il partit pour Cranganor. Parvenu dans cette capitale, il fut chargé de tout le poids des affaires ecclésiastiques. A la mort du prélat dont il partageait les travaux en 1641, il fut créé archevêque des chrétiens de la montagne. Sa connaissance des dialectes de la presqu'île de l'Inde lui donna une grande influence sur les peuples qu'il dirigeait spirituellement. L'archidiacre des chrétiens de San-Thomé lui fit subir une lutte cruelle, qui se prolongea jusqu'à l'époque de sa mort. Garcia avait composé un livre resté manuscrit, et qui jette, dit-on, un grand jour sur des peuples orientaux connus : il a pour titre : *Relacão dos sectarios da India oriental. Dialogos espirituaes, carta escrita ao arcediago dos christãos da Serra.* F. D.

Franco, *Imago de Virtude.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

GARCIA DE MASCARENHAS (*Braz*), poëte portugais, né à Avo (province de Beïra), le 3 février 1596, mort dans la même bourgade, le 8 août 1656. Son père, Marcos Garcia, l'envoya à Coïmbre pour y suivre ses études, et il se fit remarquer à l'université par la manière brillante dont il improvisait. Il s'éprit alors d'un amour violent pour une dame dont le nom est resté ignoré, mais qui occupait un certain rang. A la suite de cet amour, il eut une affaire d'honneur dans laquelle il fut blessé grièvement. Sans égard pour sa mésaventure, on le jeta dans une des prisons de Coïmbre; mais il parvint à s'évader en pratiquant au-dessous de son cachôt un trou qui communiquait avec le chemin extérieur. Une fois rentré dans Coïmbre, il se procura un habit de pèlerin, et se mit en route pour gagner les frontières d'Espagne. Ayant été arrêté par des brigands, il leur tint tête, tua l'un d'eux, et parvint à gagner Madrid. Il séjourna dans, cette ville durant un an environ; mais tourmenté du désir de revoir son pays; il résolut de s'y rendre par mer. Il s'embarqua en conséquence à Cadix. Là une plus malheureuse aventure l'attendait; il fut attaqué par les Barbaresques; et s'il se vit délivré par les Hollandais, ce fut pour se voir débarqué dans un port inconnu, à peu près dépourvu de ressources. Après avoir parcouru une partie de l'Italie, la France et l'Espagne, il résolut de tenter la fortune en passant au Brésil : il y demeura neuf ans entiers, guerroyant contre les Hollandais. Ce fut durant cette époque qu'il composa ses *Ausencias Brasileiras*, sortes d'élégies qui le firent alors distinguer, mais que l'on n'a jamais pu retrouver. De retour en Europe, son ardeur habituelle le jeta dans une aventure dont il n'avait pas prévu les conséquences : il lia une correspondance amicale, mais qui n'avait aucun caractère politique, avec un officier espagnol servant dans l'armée ennemie. Accusé de haute trahison, on l'enferma dans la tour de Sabugal : il y serait resté peut-être durant longues années, s'il ne s'était avisé d'un stratagème qui lui réussit au delà de ses espérances. La restauration du Portugal avait eu lieu, et João IV régnait; c'était à ce prince que Garcia Mascarenhas devait s'adresser pour recouvrer la liberté; comme il était dépourvu de plumes et d'encre pour écrire, il eut la patience de découper toutes les lettres d'un *Flos Sanctorum* qu'on lui avait laissé, et lorsqu'il se vit en possession de ce procédé typographique, il composa une épître en vers, qu'il adressa au roi par le moyen d'un soldat affidé, et qui lui démontrait la loyauté de sa conduite. João IV le fit non-seulement élargir immédiatement; mais il le décora de l'ordre militaire d'Aviz et le réintégra dans le gouvernement de la place d'Alfaiates, en lui accordant un grade supérieur à celui qu'il avait avant son emprisonnement; il fut nommé inspecteur de la cavalerie du district d'Esgueiro. Garcia Mascarenhas occupa durant quelque temps ces deux postes; mais l'âge du repos était arrivé, et il se retira dans la bourgade d'Avo, où il cultiva paisiblement les lettres. Il mourut au lieu même où il était né.

Ce poëte éminent, que la nouvelle école portugaise a réhabilité, ne fit rien imprimer de son vivant; et il paraît certain que plusieurs drames religieux, qui furent très-applaudis à l'époque où on les joua, sont perdus à tout jamais. Ses romances; ses élégies, ses sonnets ont eu la même destinée. Toute sa renommée se fonde uniquement aujourd'hui sur un poëme intitulé : *Viriato tragico*, ouvrage de fort longue haleine, et dans lequel un critique moderne trouve assez de beautés pour le placer immédiatement après *Les Lusiades*. Ce poëme, écrit en octaves et divisé en vingt chants, parut pour la première fois en 1699. Le sujet en est essentiellement national; c'est le récit de la résistance

héroïque de Viriatus, défendant le territoire de la Lusitanie contre les Romains et ne cessant sa résistance que lorsqu'il est assassiné, à la suite d'une infâme trahison. Ce poëme, dont l'auteur a écarté le merveilleux, et auquel il a donné certainement une trop grande étendue, est étincelant de beautés. Les écrivains du dix-septième siècle l'admirèrent, et l'on en a la preuve dans les vers que lui consacra Antonio dos Reis. Le poëme était néanmoins à peu près oublié lorsqu'on le réimprima, en 1854, à Lisbonne : l'admiration qu'il a excité lui rend son rang véritable. Ferdinand DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Catalogo dos Autores*; dans le grand Dictionnaire pub. par l'Académie des Sciences de Lisbonne. — *O Panorama, jornal litterario*. — Sylvestre Ribeiro, *Primeiros Traços d'uma Resenha da Litteratura Portugueza*. — J. M. da Costa e Sylva, *Ensaio biographico-critico sobre os melhores Poetas Portuguezes*; Lisbonne, 1854, t. VII.

GARCIA REINOSO. *Voy*. REINOSO.

GARCIAS Y MATAMOROS (*Alphonse*), littérateur espagnol, né à Cordoue, en 1490, mort vers 1550. Il entra dans les ordres, et se distingua par son talent de prédicateur. Il connaissait bien le grec et le latin, et possédait une érudition étendue. On a de lui : *De Academiis et doctis Viris Hispaniæ, sive pro asserenda Hispanorum eruditione narratio apologetica*, inséré dans l'*Hispania illustrata;* Alcala, 1553, in-8°. Nicolas Antonio cite encore de Garcias plusieurs ouvrages peu importants.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

GARCIAS LASSO, ou par abréviation **GARCILASSO DE LA VEGA**, célèbre poëte espagnol, né à Tolède, en 1503, mort à Nice, en 1536. Il appartenait à une noble et très-ancienne famille du nord de l'Espagne, et ses ancêtres avaient successivement occupé des places élevées dans le royaume de Castille. Sa mère, Sanchette de Guzman, dame de Batres, était la fille et la seule héritière de Fernan Perez de Guzman, et son père fut conseiller des rois catholiques et leur ambassadeur à Rôme. Garcilasso fit ses études dans sa ville natale; aussitôt qu'il fut en âge de porter les armes, il se rendit à la cour, et suivit Charles-Quint en Italie. Sa naissance, son esprit, sa valeur lui procurèrent, malgré sa jeunesse, un grade élevé dans l'armée espagnole. A l'âge de vingt-sept ans, il épousa une dame aragonnaise, doña Helene de Zuñiga, attachée à la cour d'Eleonor, veuve du roi de Portugal. Depuis ce moment il semble avoir rarement séjourné en Espagne, et on le voit constamment engagé dans des expéditions lointaines. En 1532, il fut un des défenseurs de Vienne contre l'armée turque de Soliman. Peu après ce siége mémorable, il éprouva une disgrâce : il avait entrepris de marier un de ses neveux avec une dame de la maison impériale. Il poursuivit ce projet, malgré l'opposition de l'empereur, et, loin de réussir, il fut relégué dans une île du Danube. Il a chanté, dans des poésies mélancoliques, son propre malheur et la beauté du lieu de son exil. Mais sa disgrâce fut de courte durée : bientôt on le retrouve à la cour, plus en faveur que jamais. En 1535, il prit part au siége de Tunis, et y reçut deux graves blessures, l'une à la tête, l'autre au bras. Il revint en Espagne en passant par la Sicile et par Naples. Il avait déjà visité plus d'une fois l'Italie, et il y était resté assez longtemps pour lier des relations avec Bembo et Tansillo. L'année suivante il accompagna l'empereur dans l'expédition désastreuse de Provence. Au retour, l'armée espagnole passa devant une petite tour située près de Fréjus et défendue par une cinquantaine de paysans. Charles-Quint ordonna d'enlever cette position, qui gênait la retraite des Espagnols. Garcilasso s'avança hardiment pour exécuter cet ordre, et, malgré les remontrances de ses amis, il voulut monter le premier à l'assaut. Il fut mortellement blessé d'un coup de pierre à la tête. Transporté à Nice, il expira quelques jours après, à l'âge de trente-trois ans. L'empereur vengea cruellement cette mort en faisant pendre, après la prise du petit fort, les paysans qui l'avaient héroïquement défendu.

Dans une vie si courte et si remplie d'aventures, il semble qu'il dût y avoir peu de place pour la culture des lettres. Mais Garcilasso se représente lui-même « saisissant tantôt l'épée et tantôt la plume »; et il trouva le temps d'écrire quelques poëmes, peu nombreux, mais d'une rare perfection, et qui devaient produire une révolution dans la poésie espagnole. Par un contraste piquant, le vaillant et aventureux soldat a mis dans toutes ses compositions une grâce mélancolique et une douceur pastorale qui rappelle l'idyllique Arcadie. Son recueil contient trente-sept sonnets, cinq *canciones*, une épître en *versi sciolti*, et trois pastorales. Toutes ces pièces sont inspirées de l'italien. L'auteur imite Pétrarque, Bembo, l'Arioste, et surtout Sannazar, qu'il traduit même quelquefois. Il fait aussi des emprunts aux grands modèles, Virgile et Théocrite, et au milieu de tant d'imitations il garde un air original. Ses poésies eurent un grand succès. Elles offraient une grâce, une élégance, dont Boscan seul, son contemporain et son ami, avait commencé à donner l'exemple. Les Espagnols revenus de Rome ou de Naples étaient charmés de trouver dans leur propre littérature ce qui les avait enchantés en Italie, et aucun poëte espagnol ne fut plus admiré que Garcilasso. Cependant, en sacrifiant la vieille poésie espagnole au brillant génie des maîtres italiens, il entraîna la littérature de son pays dans une voie où elle devait trouver des triomphes éphémères et une prompte décadence.

Les poésies de Garcilasso furent publiées pour la première fois avec celles de Boscan en 1543, par la veuve même de ce poëte, laquelle les avait trouvées dans les papiers de son mari. Le grammairien François Sanchez en donna une bonne édition, avec de courts et judicieux commentaires Salamanque, 1574, in-8°; elle a été

souvent réimprimée ; elle fut suivie de la volumineuse édition de Herrera, Séville, 1580, in-8°, que Tamayo de Vargas ne trouva pas suffisante, puisqu'il publia un nouveau commentaire, Madrid, 1622, in-18. L'édition la plus estimée est celle qui fut donnée sous le voile de l'anonyme par le chevalier Joseph-Nicolas de Azara; Madrid, 1765, in-16. On cite aussi la jolie édition publiée chez P. Didot; Paris, 1828, in-32. Il existe une traduction anglaise de Garcilasso; Londres, 1823, in-8°.

Sandoval, *Hist. del emperador Carlos V*, l. V; XXIII. — Çapata, *Carlos famoso*. — Tamayo de Vargas, *Vitta de Garcilasso de la Vega*; en tête de son *Commentaire*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XIII, p. 379. — Sismondi, *Littératures du midi de l'Europe*, t. III, p. 275. — Bouterweck, *Histoire de la Littérature espagnole*, t. I, p. 280. — Hayne, *Kritische Bemerkungen ueber Castil. und Portug. Literat.*, Aix-la-Chapelle, 1830, II, 90. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, p. 486. — Bouche, *Histoire de la Provence*.

* **GARCIAS LASSO DE LA VEGA Y VARGAS** (*Sebastian*), capitaine (*conquistador*) et gouverneur espagnol, né à Badajoz, mort à Cusco, en 1559. Il accompagna au Mexique don Pedro d'Alvarado, et se mit avec lui au service de Fernand Cortez, qui faisait alors la conquête de la Nouvelle-Espagne. Lorsque Cortez eut assuré sa domination, il songea à conquérir le Guatemala : il envoya pour le soumettre don Pedro d'Alvarado. Garcias Lasso suivit Alvarado dans cette expédition. Après s'être rendu maître du Guatemala, dont il fut nommé gouverneur royal, Alvarado, informé de la prodigieuse quantité d'or que renfermait le Pérou, résolut de passer dans cette province. Elle était alors (1534) sous la domination des Pizarro. Garcias Lasso eut le commandement d'une compagnie d'infanterie. Ces aventuriers s'emparèrent de quelques bâtiments en rade de Nicaragua, et, au nombre de cinq cents, tant cavaliers que fantassins, après une navigation de trente jours, ils débarquèrent dans la baie de Caracas, sur la côte de Puerto-Viejo. De là ils se dirigèrent sur Quito, marchant toujours à la hauteur de la ligne équinoxiale et suivant une suite de collines boisées (*arcabucos*). Ils eurent beaucoup à souffrir dans ce trajet. Traversant des torrents, escaladant des rochers, obligés souvent de s'ouvrir un passage avec le sabre et la hache, alternativement accablés par la chaleur ou paralysés par le froid, n'ayant d'autres vivres que des fruits sauvages ou des herbes, ils perdirent baucoup des leurs et mangèrent une partie de leurs chevaux. Mais ils ramassèrent une grande quantité d'émeraudes, et l'amour des richesses leur rendit la force de subir de nouvelles épreuves. Ils franchirent les montagnes et descendirent dans de vastes plaines; ils y furent suffoqués par des cendres menues et chaudes rejetées par de nombreuses ouvertures volcaniques ; cinq cents Indiens de service y périrent de soif. Don Diego d'Almagro, lieutenant des Pizarro, marcha contre les envahisseurs ; il les rencontra à Liribamba. Au moment d'en venir aux mains, les deux chefs s'entendirent, et moyennant cent mille *pesos* ou deux mille marcs d'or, Alvarado consentit à s'enrôler avec les siens sous les drapeaux de Francisco Pizarro. Garcias Lasso servit fidèlement ce nouveau chef dans ses guerres contre Manco Inca. Unissant ses forces à celles d'Alonzo Alvarado, il forma un petit corps de cent vingt cavaliers et cent quatre-vingts fantassins. Avec cette poignée de soldats, il défit, aux environs de Lima, un corps de dix mille Indiens, et ne perdit que onze hommes et sept chevaux. Plus tard, à Rumichaca (*Pont de Pierre*), il perdit vingt-huit hommes et neuf chevaux ; mais il dispersa vingt-cinq mille Indiens qui lui disputaient le passage. Au pont d'Abançay (12 juillet 1537), il fut fait prisonnier par Almagro; conduit à Cusco, il put s'évader, et rejoignit le marquis Francisco Pizarro, qu'il aida vigoureusement à la bataille de Salinas (ou de *Cachipampa*), qui ruina les affaires d'Almagro. En 1538, dans la vallée de *Pocona*, avec trente cavaliers, il mit en déroute un millier d'Indiens. Ayant reçu des renforts, il poussa jusqu'à la vallée d'*Andamarca*, et y soumit le cacique de *Consacra*. Il reçut en récompense un vaste territoire dans le pays des Charcas Tapacquois (Chuquisaca). Il y apporta l'industrie et les cultures des Européens, et sut se faire aimer des indigènes, qu'il traita avec beaucoup d'humanité. Almagro jeune ayant vengé la mort de son père par l'assassinat de Francisco Pizarro, Garcias Lasso offrit ses services au licencié Cristoval Vaca de Castro, gouverneur royal, chargé de réduire Almagro. En qualité de capitaine de cavalerie, il se trouva à la sanglante bataille de Chupas (16 septembre 1542), et fut blessé dès le commencement de l'action par les Indiens de l'inca Paul Topa, allié d'Almagro. Après sa guérison, il reprit son gouvernement, et aida Gonzalo Pizarro dans plusieurs expéditions vers le fleuve des Amazones. Le licencié don Pedro de la Gasca, ayant été nommé, par Charles V, vice-roi, président de l'audience de Lima (1546), Gonzalo Pizarro refusa de reconnaître son autorité. Garcias Laso, d'abord arrêté par Pizarro, fut forcé, sous peine de mort, de seconder celui-ci dans les diverses phases de son insurrection; mais il passa au vice-roi le matin même de la bataille de Sacsahuana (*Xaquixaguana*) (9 avril 1548), dans laquelle Pizarro, trahi, fut vaincu et fait prisonnier. Le vice-roi, reconnaissant, nomma Garcias Lasso gouverneur de Cusco et intendant de la justice. N'imitant pas ses avides et féroces compatriotes, il s'occupa d'améliorer le sort des Indiens, et fonda pour eux un hôpital et d'autres établissements utiles. Il épousa une princesse (*loya*) du sang impérial des Incas. Il mourut dans son gouvernement, presque le seul des *conquistadores* qui ne termina pas ses jours par une mort violente. A. DE LACAZE.

Agostino de Zarate, *Historia del Descubrimiento*,

Conquista del Peru, t. I, p. 291, 301, 309; t. II p. 30, 32. — Herrera-Tordesillas, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y tierra ferme del mar Oceano*, dec. V, lib. VI, cap. VII-X. — Pedro Cieza de Leon, *Chronica del Peru*, cap. LXXXII.

GARCIAS ou **GARSIAS LASSO DE LA VEGA**, dit *l'Inca*, connu sous le diminutif de *Garcilasso*, historien péruvien, fils du précédent, né à Cusco, vers 1530, mort à Valladolid, en avril 1568. Son père le confia aux soins d'un vieux prêtre espagnol. Par ce professeur il apprit la langue des *conquistadores*, par sa mère celle des anciens habitants du Pérou. Sa mère lui révela de quels aïeux il descendait, et lui suggéra la volonté de perpétuer la splendeur de ses ancêtres par un récit exact de leur fortune passée. Garcias Lasso parcourut tout l'empire des Incas, et recueillit, soit des indigènes, soit des nouveaux colons, les renseignements les plus propres à l'aider dans son travail historique. Il consulta le peu de monuments restés debout et les vestiges de la splendeur de ses ancêtres; sa mère prit une grande part dans ses investigations, et l'éclaira sur beaucoup de points obscurs. L'influence dont jouissait Garcias Lasso sur ses compatriotes, qui le considéraient comme le descendant légitime de leurs monarques, souleva l'inquiétude des Espagnols; ils dénoncèrent le *dernier des Incas* au soupçonneux Philippe II. En 1560 Garcilasso fut transporté en Espagne, interné dans Valladolid, où il mourut, quelques années après, de privations et de douleur. On a de lui : *Los Comentarios reales que tratan del origen de los Incas, reyes que fueron del Perù, de su idolatria, leyes y gobierno en paz y en guerra*, dédiés à Catarina, duchesse de Bragance, Lisbonne, 1609, in-fol.; trad. en français, par J. Pradelle-Baudoin, sous le titre de *Histoire des Incas, rois du Pérou*; Paris, 1633, et Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°, avec fig. de Bernard Picard (très-rares), et sous le même titre avec des *notes* et des *Additions sur l'histoire naturelle*, par Th.-Fr. Dalibard, Paris, 1744, 2 vol. in-12; trad. en allemand, par G.-C. Böttger, Nordhausen, 1787, in-8°; — *Historia general del Peru*, ou *segunda parte de los* Comentarios Reales; Cordoue, 1616, in-fol.; Lisbonne, 1617, in-fol.; Madrid, 1722, 1723, in-fol.; 1730, 2 vol. in-fol.; trad. en portugais, Evora, 1557, in-8°; trad. en français sous le titre de *Histoire des Guerres civiles des Espagnols dans les Indes, causées par les soulèvements de Pizarre et des Almagre au Pérou*, par J. Pradelle-Baudouin, Paris, 1646 et 1658, in-4° (très-rare); Paris, 1706, 2 vol. in-12; trad. en anglais par Rigault, Londres, 1688, in-8°; — *Historia de la Florida, y jornada que à ella hizo el governador Hernando de Soto*; Lisbonne, 1605, in-4°; Madrid, 1723, 4 vol. in-12 (rare); trad. en français par le P. Nicolas Le Comte, célestin, Paris, 1667-1670; par Citri de La Guette, Paris, 1685, in-8°; par P. Richelet, sous le titre de *Histoire de la Floride, ou relation de ce qui s'est passé au voyage de Ferdinand de Soto pour la conquête de ce pays*, avec une *Préface* de l'abbé Lenglet-Dufresnoy, Paris, 1709, 1712, 2 vol. in-12; Leyde, 1731, 2 vol. in-8°; La Haye, 1735, in-8°; trad. en allemand par H.-L. Meier, 1753, in-8°. On a reproché à Garcias Lasso un style ampoulé et souvent diffus, mais on doit tenir compte qu'il fut le premier Néo-Américain qui écrivit dans le dialecte des conquérants, dialecte dont l'esprit ne lui était pas familier. Sous l'impression des événements mêmes, il n'a pu toujours être de sang-froid en racontant des faits dont il était le spectateur. Ses ouvrages sont demeurés d'un grand intérêt; ce sont d'ailleurs les seuls documents nationaux qui soient restés sur les peuples que les Espagnols ont fait disparaître du sol américain. A. DE L.

André Schott, *Bibliotheca Hisp.* — Paul Jove, *Elogi Doctorum*, cap. ult. - Bembo, *Epistolæ*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. 1er, p. 514. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 145.

GARCIAS GRÉGOIRE. *Voy.* GARCIA.

GARCIAS DE ORTA, ou **E HORTO**, médecin portugais. *Voy* ORTA (*Garcia* DE).

GARCILASSO. *Voy.* GARCIAS-LASO.

* **GARCIN DE TASSY** (*Joseph-Héliodore*), orientaliste français, né à Marseille, le 20 janvier 1794. Il fit ses études dans sa ville natale, et y apprit l'arabe vulgaire. Il se rendit en 1817 à Paris, où il suivit avec beaucoup d'assiduité et de succès les cours des langues orientales. Il s'occupa particulièrement de l'hindoustani, langue moderne des Indes orientales. On doit à ses ouvrages et à ses leçons la connaissance de cette langue et de la littérature des Hindous. Il a été un des premiers membres de la Société Asiatique de Paris; il est aussi membre étranger de la Société Asiatique de Londres. M. Garcin de Tassy professe l'hindoustani à l'École spéciale des Langues orientales vivantes. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1838 l'élut membre, en remplacement du prince de Talleyrand. On a de M. Garcin de Tassy : *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégories morales d'Azz-Eddyn-al-Mocadessi, traduites en français; Paris, 1821, in-8°; — *Exposition de la Foi musulmane*, traduite du turc de Mohammed-ben-Pir-Aly-el-Berkevi, suivie du *Pend Nameh*, traduit du persan de Saadi; Paris, 1822, in-8°; — *Coup d'œil sur la Littérature orientale*; Paris, 1822, in-8°; — *Conseils aux mauvais Poëtes*, trad. de l'hindoustani; 1826, in-8°; — *Relation de la Prise de Constantinople*, trad. du turc de Saad-Eddyn; Paris, 1826, in-8°; — *Doctrine et Devoirs de la Religion musulmane*, traduit de l'arabe; Paris, 1827, in-4°; — l'*Eucologe musulman*; Paris, 1827, in-8°; — *Prospectus d'un journal scientifique et industriel en arabe*; Paris, 1827, in-8°; — *Rudiments de la Langue hindoustani*; Paris, 1829, in-4°; — *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde*; Paris, 1831-32, in-8°; — *Appen-*

dice aux Rudiments de la Langue Hindoustani; Paris, 1833, in-4°; — *Les Aventures de Kamrup, roman-poëme, composé l'an* 1170 *de l'hégire, par Tahcin-Udin*, traduit de l'hindoustani; Paris, 1834, in-8°; — *Les Aventures de Kamrup* (texte hindoustani); Paris, 1835, in-8°; — *Les Œuvres de Wali, célèbre poëte du Decan*, texte avec facsimilé des six manuscrits qui ont servi à cette édition, traduction et notes; Paris, 1834, in-4°; — *Manuel de l'auditeur du cours d'Hindoustani, ou thèmes gradués pour exercer à la conversation et au style épistolaire, accompagnés d'un vocabulaire français-hindoustani;* Paris, 1839-1847, 2 vol. gr. in-8°; — *Grammaire Persane de sir William Jones;* 2e édition française, revue, corrigée et augmentée; Paris, 1845, in-12; — *Rudiments de la Langue Hindoue;* Paris, 1847, in-8°.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.*

GARCZYNSKI (*Étienne*), écrivain polonais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il acquit une certaine célébrité par les discours qu'il prononça au sein du sénat de Pologne, d'abord comme castellan, ensuite comme palatin de Posen. On a de lui un ouvrage publié en 1751, à Varsovie, sous le titre de *Anatomia Rzeczypospalitey*, etc., ou *Anatomie de la République de Pologne*, dédiée aux fils de la patrie pour les engager à faire rentrer dans les limites habituelles ce qu'ils en ont laissé sortir.

N.-A. K.

F. Bentkowski, *Histoire de la Littérature polonaise;* Varsovie, 1814, t. II.

GARDANE ou **GARDANNE**, famille issue de la maison de Forbin (*voyez* ce nom). Elle descend d'un frère puîné de Palamède de Forbin, gouverneur de Provence à la fin du quinzième siècle, et tire son nom du bourg de Gardane ou Gardanne, jadis seigneurie de Provence, à quelques kilomètres d'Aix. Cette famille compte plusieurs membres chargés de missions diplomatiques en Orient. Un Gardane, nommé vers la fin de 1715, consul général de France à Ispahan, resta treize ans avec son frère à la cour de Perse, y fut atteint de paralysie, et mourut à Marseille, vers 1736.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Audiffret, dans l'*Enc. des G. du M.*

GARDANE ou **GARDANNE** (*Louis* DE), diplomate français, né à Marseille, mort on ne sait à quelle époque, était consul de France à Séid en 1611. L'émir Fakr-ed-Dyn, révolté contre le grand-seigneur, fit enlever Gardane par des janissaires, et l'emmena avec lui lorsqu'il s'embarqua pour l'Europe avec ses femmes et ses trésors. Pendant la traversée, l'émir et sa suite ayant débarqué pour faire leurs ablutions, l'équipage du vaisseau voulut s'emparer des richesses de Fakr-ed-Dyn, en mettant à la voile sans lui; mais Gardane s'opposa à ce projet, et cassa la tête au chef du complot. Accusé par le sultan d'avoir favorisé la rébellion et l'évasion de l'émir, Gardane fut mis à la Bastille; mais il n'y resta pas longtemps. Louis XIII voulut ensuite entendre de lui-même le récit de ces événements. En 1612, Gardane fit imprimer à Grenoble la relation de son voyage.

L. LOUVET.

Diction. des Hommes illustres de Provence.

GARDANE ou **GARDANNE** (*Paul-Ange-Louis* DE), diplomate français, descendant du précédent, né à Marseille, le 2 mars 1765, mort dans la même ville, le 8 janvier 1822, fut attaché à son frère comme premier secrétaire d'ambassade en 1807, quand celui-ci fut envoyé en Perse. Son frère l'ayant chargé de venir rendre compte de sa mission au gouvernement français, il partit de Téhéran le 27 janvier 1808, passa à Kermanchah, s'arrêta quelques jours à Bagdad, et traversa les plaines de la Mésopotamie, où il fut inquiété par les Kourdes; il passa en Cappadoce et en Anatolie, vint s'embarquer à Nicomédie, et arriva à Constantinople le 18 avril. Traversant la Hongrie, il vint à Vienne, et arriva le 9 juin à Bayonne, où il remit ses dépêches au ministre des affaires étrangères, Champagny. Ange Gardane avait en outre rapporté la décoration de l'ordre du Soleil à Talleyrand et à Maret. Gardane retourna ensuite à Marseille, et, sur la fin de l'année, il y publia une relation de son voyage, « où se trouvent rapportés avec assez d'exactitude, dit la *Biographie des Contemporains*, des renseignements statistiques et géographiques sur la population et sur la position relative des lieux. Ce journal contient aussi des détails curieux sur les antiquités de la Perse ainsi que des faits intéressants concernant le roi Feth-Ali-Chah. » L'ouvrage est terminé par un vocabulaire italien, persan et turc, composé par le prince géorgien Timouraz-Mirza. Cet ouvrage est intitulé : *Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en* 1807 *et* 1808; Marseille, 1808, in-8°. Ange Gardane a encore fait paraître : *Notes sur la Civilisation;* Marseille, 1813, in-8°, brochure qui contient des rapprochements entre l'état de la civilisation à cette époque en Orient et l'état de barbarie des peuples de l'Occident aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Gardane a en outre fourni des articles à la *Ruche provençale*, journal publié à Marseille, et laissé quelques ouvrages manuscrits.

L. LOUVET.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.*

GARDANE ou **GARDANNE** (*Claude-Matthieu*, comte DE), général et diplomate français, frère du précédent, né à Marseille, le 11 juillet 1766, mort au château de Lincel (Basses-Alpes), le 30 janvier 1818. Il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs à cheval en 1780, devint lieutenant en 1792, capitaine en 1793, chef d'escadron en 1794 et chef de brigade en 1796. Assez heureux pour sauver la division Grenier, qui allait être écrasée par les Russes, au combat de Bassignana, le 19 mai

1799, il fut nommé général de brigade par Moreau, sur le champ de bataille. En 1804 Napoléon le nomma gouverneur des pages, et l'année suivante il le prit pour aide de camp. Gardane se distingua encore aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau et à l'affaire de Deppen. Feth-Ali-Chah ayant recherché l'alliance de la France contre la Russie et l'Angleterre, Gardane, dont le nom était connu en Perse, y fut envoyé par Napoléon avec le titre de ministre plénipotentiaire. Parti au mois de février 1807, du camp de Finkenstein, en Prusse, il traversa la Hongrie et la Turquie, et s'embarqua à Constantinople pour l'Asie Mineure. Les gouverneurs turcs et persans l'accueillirent favorablement; mais arrivé en Arménie, près du mont Ararat, il fut assailli avec les officiers de sa suite par une bande de Kourdes, qu'il dispersa. Gardane fit graver le nom de Napoléon au pied de cette montagne, du côté de la Perse, et y déposa plusieurs pièces de monnaie d'or et d'argent à l'effigie de l'empereur des Français. Abbas-Mirza, fils et héritier de Feth-Ali-Chah, le reçut avec distinction et lui fit de grands présents. Enfin, il entra à Téhéran le 4 décembre, et trois jours après il fut admis auprès du chah, à qui il remit ses lettres de créance. « Gardane obtint du chah quelques priviléges en faveur des catholiques et des négociants français, dit Audiffret; mais son insouciance et son ignorance des usages du pays l'empêchèrent de déjouer les intrigues des Anglais, et la paix de Tilsitt rendit inexécutables les promesses de secours militaires et diplomatiques qu'il avait faites à Feth-Ali-Chah contre la Russie. Ne pouvant lutter contre l'influence de l'ambassadeur anglais Malcolm, et rebuté par les dégoûts que lui suscitaient le changement de politique de Napoléon et l'ajournement de ses projets contre l'Inde britannique, Gardane termina brusquement sa mission, et, décoré du vain titre de khan et de l'ordre du Soleil, il revint en France, où il arriva quelque temps après l'envoyé persan Asker-Khan. » L'empereur ne fut pas d'abord satisfait de ce retour sans ordre, et Gardane perdit ses emplois de gouverneur des pages et d'aide de camp; mais en 1809 la faveur lui revint : Napoléon lui conféra le titre de comte, avec une dotation de 25,000 fr. sur des domaines de Hanovre. Attaché à l'armée de Masséna en Espagne, il fut disgracié en 1811, par suite d'un échec qu'il avait subi pendant l'évacuation du Portugal. Il resta en disponibilité jusqu'à l'époque de la restauration. Le 12 juin 1814, il fut rappelé à l'activité, et en 1815 il commandait une brigade de l'armée rassemblée par le duc d'Angoulême dans le midi pour s'opposer à la marche de l'empereur. Gardane suivit pourtant l'élan de ses soldats, et se rallia bientôt au général Chabert, qui commandait les troupes impériales. A la seconde restauration, Gardane fut mis définitivement à la retraite, le 4 septembre 1815. Il se retira alors dans le château de Lincel, qu'il tenait de sa femme, et y mourut d'une attaque d'apoplexie. L. Louvet.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — Audiffret, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*.

Gardane (*Joseph-Jacques*), médecin français, né à La Ciotat (Provence), vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Après avoir été reçu docteur en médecine à la faculté de Montpellier, il vint à Paris, où il fut nommé régent de la faculté de médecine. Il s'attacha à divers points d'hygiène publique, aux maladies des classes pauvres et des artisans, s'appliqua aussi à rechercher les moyens d'éteindre ou de diminuer la propagation des maladies vénériennes; un des principaux moyens proposés par lui, et mis en pratique depuis, fut de soumettre les filles publiques à des visites périodiques et régulières. Nommé membre du bureau des nourrices établi à Paris, il s'efforça aussi d'apporter une sage réglementation dans cet établissement. Ce médecin, qui fut membre de plusieurs corps savants de la province, a publié les ouvrages suivants : *Observations sur la meilleure manière d'inoculer la petite-vérole*; 1767, in-12; — *Considérations sur l'Électricité médicinale*; 1768, in-12. On y trouve plusieurs observations de maladies nerveuses guéries au moyen de l'électricité; à la suite sont des *Recherches sur la Colique métallique*; — *Essai sur la Putréfaction des Humeurs animales*, *sur la suppuration et sur la croûte inflammatoire*, traduit du latin (de Becker, Pringle et autres); 1770, in-8°; — *Mémoire sur l'Insuffisance et le Danger des Lavements anti-vénériens*; 1771, in-8°; — *Avis au Peuple sur les Asphyxies ou morts apparentes et subites*, *contenant les moyens de les prévenir et d'y remédier*; 1771, in-12; reproduit en 1783, sous le titre : *Catéchisme sur les Morts apparentes dites Asphyxies*; in-8°; — *Moyen de détruire le Mal vénérien*; 1772, in-8°; — *Manière sûre et facile de traiter les Maladies vénériennes*; 1773, in-12; réimprimé avec des additions et changements par Gardane-Duport; 1783, et 1803, in-8°; — *Almanach de Santé*; 1774, in-12; — *Le Secret de Sutton dévoilé, ou l'inoculation mise à la portée de tout le monde*; 1774, in-12; — *Détails de la nouvelle Direction du Bureau des Nourrices de Paris*; 1775, in-12; — *Traité des mauvais Effets de la Litharge*, trad. du latin de Stockhausen et commenté; 1776, in-8°; — *Éloge historique de M. Bordeu*; 1777, in-8°; — *Des Maladies des Créoles en Europe*, *avec la manière de les traiter et des observations sur celles des gens de mer*, etc.; 1784, in-8°; — *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux, lu à l'assemblée de la Société de Médecine de Paris*; 1789, in-8°. Gardane a aussi publié une *Gazette de Santé* en 1773, in-4°. Guyot de Fère.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Quérard, *La France littéraire*.

GARDANE ou **GARDANNE** (*Antoine*), général français, né en Provence, vers 1760, mort à Breslau, le 14 août 1807, servit comme simple soldat avant la révolution. A l'époque du siége de Toulon, il vivait retiré dans le département du Var. Se mettant à la tête d'une bande de paysans, il vint se mêler aux troupes de la Convention, et rendit quelques services durant les travaux du siége. Après la prise de cette ville, il resta sans emploi. Se trouvant à Paris à l'époque du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il fut nommé adjudant général des troupes de la Convention, et combattit les sections insurgées. Il accompagna le général Bonaparte en Italie, et s'y distingua surtout à l'attaque du Mincio et à la bataille d'Arcole, où il fut blessé. Deux ans après, il commandait à Alexandrie, qu'il dut rendre aux Autrichiens à la suite de la bataille de la Trebia. Il revint en France, servit en Vendée, et repassa en Italie avec le grade de général de division. Sa conduite à la bataille de Marengo lui mérita un sabre d'honneur. Il commanda quelque temps dans la Ligurie, puis dans le Mantouan, et passa en Allemagne, où il fit les campagnes de 1806 et 1807. Il mourut à Breslau, des suites des fatigues de la guerre. L. LOUVET.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

GARDANE-DUPORT (*Charles*), médecin français, né à Toulouse, le 12 novembre 1746, mort à Paris, le 9 avril 1815. Il fut reçu chirurgien à Paris en 1782. On a de lui : *De Jugulo luxato*; 1782, in-4°; — *Méthode sur l'art de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte*; Paris, 1787, in-8°.

Biographie médicale.

GARDAR-SVAFARSON, navigateur scandinave, second *découvreur* de l'Islande, vivait en 864. C'est à tort que quelques biographes le présentent comme ayant le premier découvert l'Islande; cette gloire appartient au pirate norvégien Nadodd (*voy.* ce nom), qui y fut poussé en passant de Norvège aux îles Feroë ou Færöer, vers le commencement de 861. Nadodd nomma l'Islande *Snoeland* (Pays de Neige), et, rebuté par l'aspect désolé du pays, il quitta l'île à l'automne suivant. Trois années plus tard, Gardar-Svafarson, qui était établi en Norvège, fut appelé aux Hébrides pour recueillir un héritage. Une tempête le jeta en pleine mer, et il ne put s'arrêter que dans un port oriental de l'Islande. Il fit le tour de ce pays, auquel il donna le nom de *Gardarsholm* (île ou rocher de Gardar). Il résolut d'y faire un séjour de quelques mois, et il prit terre sur la côte septentrionale de l'île (Nortland), dans la baie appelée plus tard *Skialfandafiord*. Il y construisit une habitation, sur un plateau élevé de plus de cent pieds au-dessus de la mer, et situé sur le bord oriental d'une rivière qui porte le nom de la baie. Ce premier établissement reçut le nom d'*Husavik* (1). M. de La Roquette et quelques autres géographes ont prétendu qu'à cette époque l'île était fertile et couverte de bois; la preuve du contraire se trouve dans les diverses dénominations qui furent successivement données à l'Islande ou plutôt l'*Ice-land* (pays de glace). Comme Nadodd, Gardar ne put séjourner que quelques mois sur ce sol inhospitalier, et au printemps suivant il revint en Norvège. Cependant le récit merveilleux qu'il fit de ce pays volcanique, et où tant de phénomènes naturels ou météorologiques frappaient constamment les regards, inspira à d'autres Norvégiens (*voy.* FLOKI ou FLOKKE) le désir de visiter l'Islande; mais Gardar ne voulut pas y retourner. Alfred de LACAZE.

Arngrim Jonæ, *Spec. Island. Hist.* — Finsen, *Histoire ecclésiastique d'Islande.* — Marmier, *Histoire de l'Islande.* — De La Roquette, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*, art. *Islande.* — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*; dans l'*Univers pittoresque*.

GARDEL (*Maximilien-Joseph-Léopold-Philippe*), danseur et chorégraphe français, né à Manheim, le 18 décembre 1741, mort à Paris, le 11 mars 1787. Il débuta en 1765 à l'Opéra de Paris, où il devint maître de ballets en 1769. Ses principales compositions sont : *La Chercheuse d'esprit, La Rosière, Mirza, Le Premier Navigateur*, dont le charmant poëme de Gesner lui avait fourni l'idée; enfin, *Le Déserteur*, œuvre posthume, qui n'avait d'abord été exécutée que sur un petit théâtre particulier. Gardel avait une connaissance profonde de son art; mais il n'en avait pas le génie. Il fut aussi inférieur à Noverre dans ses compositions qu'il l'était à Gaétan Vestris dans l'exécution. La *Correspondance littéraire de Grimm* renferme à ce sujet une lettre curieuse de la mère de ce danseur, qui réclame contre la nomination de Noverre à l'emploi de directeur des ballets. On a reproché à Gardel d'avoir imité avec trop de complaisance les compositions de Dauberval. On lit dans le *Mercure de France* du 27 août 1785 une lettre piquante de madame Dauberval, qui se plaint des emprunts faits par Gardel aux productions chorégraphiques de son mari. C'est à Gardel qu'est dû l'abandon des masques dont les premiers sujets avaient fait usage jusque alors. Le 21 janvier 1772, G. Vestris devait remplir le rôle d'Apollon dans *Castor et Pollux*; remplacé à l'improviste par Gardel, celui-ci ne consentit à paraître qu'à condition qu'il se montrerait sans masque et dépouillé des attributs ridicules dont l'usage était d'affubler ce personnage. Le succès de cette réforme fut immense. Gardel avait aussi un talent distingué comme virtuose sur la harpe, le violon et le violoncelle. Il mourut à

(1) C'est aujourd'hui une bourgade, composée de quelques maisons en bois, d'une manufacture de soufre. Le port passe pour un des plus dangereux de l'Islande, à cause des rochers qui en embarrassent l'entrée et des énormes glaces que le vent du nord-ouest y pousse du Groënland en hiver. Les mines d'Husavik forment le seul commerce de ce port.

la fleur de l'âge, d'une blessure qu'il se fit à l'orteil. E. DE MANNE.

Corr. litt. de Grimm. — Mercure de France, 1788. — *Journal de Paris. — Almanach des Spectacles.* —

GARDEL (*Pierre-Gabriel*), frère du précédent, chorégraphe français, né à Nancy, le 4 février 1754, mort à Montmartre, le 18 octobre 1840. Il était entré à l'Opéra en 1774, élève de la danse : à la mort de son frère, il lui succéda comme maître des ballets, et il conserva ces attributions jusqu'à sa retraite. Il se fit longtemps remarquer dans la danse sérieuse; mais envieux des succès obtenus par Auguste Vestris (*voy.* ce nom), il essaya de rivaliser avec ce concurrent redoutable, et il eut le regret de ne pas réussir. Au tort d'avoir renoncé au genre noble, pour se livrer aux pirouettes, Gardel joignit le malheur de se donner un tour de reins qui le força de renoncer à la partie pratique de sa profession. A partir de cette époque (1796), il s'adonna exclusivement à la composition. Bien qu'il n'eût pas l'originalité de Dauberval ni les ressources d'imagination de Noverre, la majeure partie des ballets de Gardel jeune obtint un grand succès. Nous citerons les principaux : *Télémaque*, *Psyché*, *Le Jugement de Pâris*, *Paul et Virginie*, *Alexandre chez Apelle*, *La Dansomanie*, où l'auteur exécutait un solo de violon, enfin *Vénus et Adonis*.
E. DE MANNE.

Almanach des Spectacles. — Mercure de France.

GARDEL (*Marie-Élisabeth-Anne* HOUBERT et non LOUBERT, dite *Miller*, femme), épouse du précédent, célèbre danseuse française, née à Auxonne (Bourgogne), le 8 avril 1770, morte à Paris, le 18 avril 1833. Elle parut pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra dans *Dardanus*, de Sacchini. Elle fut reçue comme *double* la même année, et lorsque la fameuse Guimard se retira, le 11 août 1789, la jeune Miller (c'est le nom qu'elle portait alors) remplaça cette danseuse, et ne tarda pas à la faire oublier. Son succès s'est prolongé et soutenu pendant une période de trente années. Elle prit sa retraite en 1816. Elle ne reparut qu'une seule fois, en 1819, dans la *Dansomanie*, à l'occasion de la représentation donnée au bénéfice de son mari. Depuis cette époque elle vécut, dit-on, dans une parfaite dévotion. Cette artiste avait épousé, en 1795, Gardel jeune. Elle fut non moins recommandable par son talent que par une conduite et des mœurs toujours irréprochables. E. DE MANNE.

Almanach des Spectacles. — Journal de Paris. — Galerie auxonnaise, Amanton, 1835.

GARDEN ou **GARDENSTONE** (*Francis*), homme d'État et polygraphe écossais, né à Edimbourg, le 24 juin 1721, mort le 22 juillet 1793. Après avoir fait ses premières études, il entra dans le barreau. Son talent le fit tout d'abord remarquer; en 1764 il devint solliciteur du gouvernement, puis l'un des juges des cours de session. C'est à cette occasion qu'il obtint le titre de *lord Gardenstone*, et il garda jusqu'à sa mort sa position à la cour de session. Il s'était aussi occupé de littérature et de beaux-arts. Au mois de septembre 1786, il visita la France, la Suisse, les Pays-Bas et l'Italie. Il employa particulièrement ce voyage, qui dura trois ans, à faire des collections d'objets d'art et d'histoire naturelle. On a de lui : *Travelling Memorandums* : on y trouve des observations et des anecdotes intéressantes; — *A Letter to the Inhabitants of Laurencekirk.*

Gleig, *Enc. Brit.* — Sinclair, *Statistical Report.* — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.*

GARDIE. *Voy.* LA GARDIE.

GARDIEN (*Claude-Martin*), physicien et médecin français, né à Tarjet (Berry), le 14 juillet 1767, mort en juin 1838. Il professa d'abord la physique et les mathématiques au collége de Bourges, où il avait fait ses études; mais les événements de la révolution l'ayant forcé à choisir une autre carrière, il se livra à l'étude de la médecine à l'hôpital de Clermont (1791). En 1793 il vint à Paris, où il soutint sa thèse trois ans plus tard. Fixé dans la capitale après y avoir pris ses titres, il s'adonna à la pratique des accouchements, et ouvrit des cours publics sur ce qui faisait l'objet de ses travaux. En 1811, il concourut pour la chaire d'accouchement, vacante par la mort de Baudelocque. Il échoua, et dut se retirer devant son compétiteur Desormeaux. Cet échec le dégoûta, et il se retira de l'enseignement médical en fermant les cours qu'il avait ouverts. Il se renferma dès lors exclusivement dans la pratique de son art. On a de lui : *Traité complet d'Accouchement et des Maladies des Filles, des Femmes et des Enfants*; Paris, 1807 et 1816, 4 vol. in-8° ; — *Examen des effets que produisent sur l'économie animale les qualités physiques de l'air*; Paris, an VII, in-8° ; — *Du Toucher*; Paris, 1811, in-4°.
H. BOYER.

Biographie des Contemporains. — Biographie médicale.

GARDIN-DUMESNIL (*Jean-Baptiste*), humaniste français, né en 1720, au village de Saint-Cyr, près Valognes (Normandie), mort en 1802. Il fut successivement professeur au collége de Lisieux, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt et principal du collége Louis-le-Grand. On a de lui : *Préceptes de Rhétorique tirés de Quintilien*; 1762 et 1763, in-12; — *Synonymes latins et leurs différentes significations, avec des exemples tirés des auteurs*; 1772, in-12; 2e édition, considérablement augmentée, 1778, in-8°; le même ouvrage revu, corrigé et augmenté par Janet, 1813, 1827, in-8°; le même, encore augmenté de plus de 400 synonymes, par Achaintre, 1815, 1821, in-8°. G. DE F.

Desessarts, *Siècles littéraires.* — Quérard, *La France littéraire.*

GARDIN. *Voy.* DUJARDIN et JARDIN.

GARDINER (*Étienne*), prélat et homme d'É-

tat anglais, né à Bury-Saint-Edmond, en 1483, mort le 12 novembre 1555. Il était présumé fils naturel de Lionel Woodvill ou Wydville, évêque de Salisbury, qui avait fait épouser à un de ses domestiques, appelé Gardiner, la femme avec laquelle il vivait. Grâce à la sollicitude du prélat, l'enfant qui fait l'objet de cette notice reçut une éducation peu ordinaire. A Cambridge, où il fit ses études universitaires, il s'instruisit à la fois dans les lettres classiques et dans le droit civil et canon. Au sortir de l'université, il fut accueilli dans la famille du duc de Norfolk, qui le recommanda au cardinal Wolsey, dont il devint le secrétaire. Lorsqu'il fut question de la conclusion d'un traité entre l'Angleterre et le roi François Ier, Gardiner fut chargé par le cardinal d'en rédiger le projet. Il était occupé à cette rédaction quand Henri VIII lui-même entra chez Wolsey, jeta un coup d'œil sur le travail de Gardiner, dont il remarqua le style et les vues. Les réponses du jeune secrétaire ne l'ayant pas moins frappé, il résolut de se l'attacher. A dater de ce jour, la confiance du roi en Gardiner alla croissant. Une mission secrète et de la plus haute importance en fut le premier témoignage. En 1527, il fut chargé d'aller négocier à Rome le divorce entre Henri et Catherine d'Aragon. Dans la lettre qui l'accréditait auprès du pape, il était qualifié par Wolsey de premier secrétaire du conseil privé. En même temps le cardinal ajoutait que Gardiner était une moitié de lui-même (*dimidium sui*). Bien qu'il fût accompagné par Edward Fox, prévôt du *King's College* de Cambridge, Gardiner était le chef réel de l'ambassade. Les deux négociateurs étaient chargés de solliciter à Paris des lettres de recommandation du roi de France, de se rendre ensuite à Venise pour y demander la restitution, au profit de la cour de Rome, de Cervia et de Ravenne, et de poursuivre leur route jusqu'à Orvieto pour y invoquer l'appui de Staphilæo et de Vincent de Casale. Gardiner parvint, à force d'éloquence et d'habileté, à faire consentir le pape Clément VII à la formation d'une commission ayant pour objet l'examen de la validité de la dispense qui avait autorisé le mariage entre Henri VIII et Catherine d'Aragon. En apprenant cette décision, Henri et Anne Boleyn témoignèrent la plus vive satisfaction.

Gardiner reçut immédiatement l'ordre de demander l'adjonction du cardinal Campeggio à la commission. Il réussit encore dans cette circonstance. Dès son retour en Angleterre, il fut nommé secrétaire d'État par Henri VIII. Ayant amené ensuite, à force d'habileté et d'incessante activité, l'université de Cambridge à se prononcer en faveur du divorce, il reçut en récompense l'évêché de Winchester (1531). C'est en qualité d'évêque qu'il concourut avec Cranmer à la sentence du 22 mai 1533, aux termes de laquelle le mariage entre Henri et Catherine était annulé. Dans la même année, Gardiner se rendit à Marseille pour y assister à l'entrevue entre le pape et le roi de France, et avec la mission spéciale de sonder leurs desseins au sujet de la résolution prise par son souverain. Appelé à son retour, ainsi que les autres évêques, à reconnaître la suprématie religieuse que venait de s'arroger Henri VIII, il le fit d'abord d'une manière assez équivoque. C'est ainsi qu'ayant été chargé, par le clergé assemblé en 1532, de rédiger l'adresse de ce corps au roi, il s'exprima en des termes qui réduisaient la suprématie aux choses uniquement temporelles. Henri, qui ne s'y méprit point, témoigna son mécontentement; Gardiner essaya alors, dans une lettre apologétique, de s'appuyer sur les principes émis par le roi lui-même dans sa réfutation de Luther. Henri se montra plus offensé encore. Mais Gardiner tenait à sa fortune bien plus qu'à ses principes. Il adopta donc pleinement les vues du roi, et publia à cet effet son livre, resté fameux, intitulé : *De vera Obedientia;* 1534. Lors d'une visite métropolitaine à Winchester par Cranmer, Gardiner soutint vivement les doctrines royales. Envoyé ensuite de nouveau en France par le roi, il y obtint l'éloignement du cardinal Pole, qu'il représentait, avec raison d'ailleurs, comme le plus ardent adversaire de son maître. En même temps, il se prononça contre le projet d'alliance de l'Angleterre avec les États allemands; ce qui indisposa contre lui Cranmer et Thomas Cromwell, partisans de cette alliance. En 1538, il fut nommé ambassadeur près la diète de Ratisbonne. Cependant, sa faveur ne se soutint pas jusqu'à la fin du règne de Henri. Diverses circonstances, quelquefois aussi sa propre volonté, contribuèrent à ce résultat. Il avait pour secrétaire un parent qui était son homonyme. Membre du clergé, cet autre Gardiner osa écrire contre les prétentions du roi à la suprématie spirituelle. Ainsi que cela se pratiquait sous Henri VIII, le jeune écrivain subit le supplice des traîtres. On ne manqua point d'accuser l'évêque d'être complice de son parent. Mais le prélat avait étudié à fond le caractère d'Henri VIII; il accourut donc auprès de lui, et loin de chercher à se justifier, il renchérit sur les accusations dont il était l'objet, se reconnut coupable, et se contenta de solliciter humblement son pardon, qui lui fut accordé. Il paraît certain aussi que Gardiner se trouva engagé dans un complot dirigé contre Cranmer, et qui fut découvert par le roi lui-même. Comme les autres auteurs de cet attentat, Gardiner fut laissé à la discrétion de Cranmer. Celui-ci eut le bon esprit de pardonner à ses ennemis. Plus tard, Gardiner eut la maladresse de conseiller l'arrestation de Catherine Parr comme hérétique. Gardiner avait établi en plusieurs articles la nécessité de cette mesure extrême. Heureusement pour la princesse que le confident de cette pièce, le chancelier Wriothesly, la laissa tomber; et c'est ainsi que Catherine Parr en apprit le se-

cret. Elle sut exercer sur le roi son époux assez d'empire pour dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir conçus. Le chancelier fut réprimandé, et le roi garda rancune à Gardiner, au point qu'il ne voulut plus que ce prélat se présentât devant lui. Il porta plus loin le souvenir de cette injure : lors de la nomination définitive du conseil de régence destiné à diriger les affaires sous Édouard VI, il biffa le nom de Gardiner, qui d'abord avait figuré sur la liste des conseillers. Selon Burnet, la véritable cause de cette disgrâce fut l'attachement de l'évêque pour la famille du duc de Norfolk. On doit cependant à Gardiner cette justice qu'il honora toujours la mémoire du roi Henri VIII.

A l'avénement d'Édouard VI, Gardiner tomba dans une complète disgrâce. Ayant voulu s'opposer aux réformes ecclésiastiques entreprises dès le début de ce règne, il fut enfermé à la *Fleet*, où il resta jusqu'à la dissolution du parlement, le 24 décembre 1547. Il fut compris alors dans l'amnistie promulguée à l'occasion de l'avénement d'Édouard. Il se retira dans son diocèse, où il ne fut pas inquiété. Venu ensuite à Londres, il y prêcha un jour de la Saint-Pierre un sermon qui le fit arrêter de nouveau. Emprisonné à la Tour en 1548, il refusa la liberté qui lui était offerte à la condition de se repentir du passé, de promettre obéissance pour l'avenir et de souscrire à tous les changements introduits dans les matières religieuses, changements qui se résumaient dans la suprématie absolue du roi. Par suite de ce refus, son évêché fut mis sous le séquestre et bientôt après il fut déclaré déchu de l'épiscopat. Il resta incarcéré pendant plus de cinq ans, jusqu'à l'avénement de Marie. Lorsque cette princesse fit sa solennelle entrée à la Tour (3 août 1553), Gardiner lui adressa une harangue en son nom et celui de ses co-détenus, parmi lesquels étaient le duc de Norfolk, la duchesse de Somerset, lord Courtney et d'autres. La reine les mit tous en liberté. Gardiner, en particulier, fut appelé à faire partie du conseil. Le 23 du même mois, la reine lui conféra la dignité de chancelier d'Angleterre. Agé alors de soixante-et-dix ans, il déploya néanmoins la plus grande activité, licencia, sans causer de troubles, une armée qui pouvait devenir un embarras, créa un papier-monnaie qui fut accueilli avec confiance, et, ce qui était plus difficile dans un pays comme l'Angleterre, il s'efforça d'apaiser par d'utiles règlements les troubles religieux, alors si ardents. Néanmoins, il réagit contre les mesures du régime précédent, et rétablit en grande partie le rituel catholique. Il s'associa aussi aux destitutions prononcées contre le clergé protestant. Toutefois, il faut reconnaître qu'il sauva de la mort, qui les menaçait à l'avénement de Marie, Elisabeth et Courteney. Il plaida adroitement leur cause, reconnaissant bien qu'ils n'eussent pas vu avec déplaisir le triomphe d'une insurrection, mais qu'ils ne s'étaient compromis par aucune démarche active ou décisive. Cette argumentation eut un plein succès, et le jour suivant (19 mai 1554) Élisabeth sortit de la Tour où elle était détenue. Ce fut Gardiner qui entreprit de négocier le mariage de la reine avec Philippe II, roi d'Espagne. Sa participation à cette tentative le rendit peu populaire : on craignait en Angleterre le fanatisme espagnol, que Philippe II n'aurait pas manqué d'y introduire. Gardiner ne se laissa pas arrêter par la crainte de l'impopularité, et il contribua à l'acte en vertu duquel le parlement rétablit les rapports entre l'Angleterre et le saint-siége. Après avoir rempli une dernière mission à Calais et ouvert en personne le parlement du mois d'octobre 1555, il mourut avant la fin de la session de cette assemblée. A ses derniers moments, qui furent très-douloureux, il se fit lire *la Passion*. Quand le lecteur en fut venu au reniement de saint Pierre, il fut interrompu par le moribond, qui s'écria : *Erravi cum Petro, sed non flevi cum Petro*. Le portrait que fait de lui un écrivain, Poynet, n'est pas des plus flatteurs, mais ne manque pas d'analogie avec le caractère du personnage : *Gardiner*, dit-il, *hath a swarth colour, hanging look, frowning brows, eyes an inch within his head, a nose hooked as a buzzard, nostrils like a horse, ever snuffing in the wind, a sparrow mouth*, etc. Gardiner fut moins connu comme écrivain que comme homme politique. Outre l'ouvrage mentionné : *De vera et falsa Obedientia*, 1534, Francfort, 1621, on a de lui : *Necessary Doctrine of a christian man*; 1543; — *Confutatio Cavillationum, quibus sacrosanctum Eucharistiæ sacramentum ab impiis Capernaitis imperi solet*; Paris, 1552. Cet ouvrage, composé sous le pseudonyme de Marc-Antoine Constantin, était dirigé contre Cranmer.

V. R.

Hume, *History of England*, IV. — Burnet, *History of the Reform*, I. — Godwin, *De Episcop. Angl.* — Pitsæus, *De Script. Angl.* — Sanderus, *Schism. Angl.* — Lingard, *Hist. of Engl.*

GARDINER (*William*), graveur irlandais, né à Dublin, en 1760, mort en 1814. Il était fils d'un pauvre huissier, qui voulait d'abord en faire un laquais, mais qui, en voyant ses dispositions pour le dessin, finit par l'envoyer à l'académie de Dublin. Plus tard, Gardiner s'attacha à un peintre de portraits, à Londres; mais, lassé de végéter dans cette position, il essaya de diverses professions, et fut tour à tour comédien, ecclésiastique, peintre de portraits à l'aquarelle, enfin graveur. Gross et Bartolozzi l'avaient encouragé à se livrer à la gravure; mais ce dernier donnait souvent comme ses propres œuvres celles qu'il faisait exécuter par Gardiner, et ce malheureux, dégoûté de son état, de la vie même, se tua à l'âge de quarante-huit ans. Il a gravé avec un talent supérieur plusieurs des figures qui accompagnent les ouvrages suivants : *Illustration of Shakspeare*; — *Œconomy of human Life*; — *Mémoires de Grammont*; — l'édition

des *Œuvres de Dryden*, donnée par lady Beauclair; -- *Les Nuits de l'année*, dont la plupart portent le nom de Bartolozzi. G. DE F.

Rabbe, *Biographie*, Supplém.

GARDNER, baron d'UTTOXESER (Lord *Alan*), amiral anglais, né le 12 avril 1742, à Uttoxeser (Staffordshire), mort à Bath, en 1809. Il appartenait à une ancienne famille d'Irlande, et son père était lieutenant-colonel du 11e dragons. Dès l'âge de treize ans, le jeune Alan entra dans la marine comme midshipman, et après avoir parcouru tous les grades intermédiaires il fut appelé, en 1766, au commandement du *Preston*, de 50 canons, en station à la Jamaïque. Lors de la guerre d'Amérique, en 1778, il passa sur la frégate *Maidstone*, et croisa avec succès sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Il commandait le vaisseau *Sultan*, de 74, sous les ordres du commodore Byron, lors du combat livré devant La Grenade à la flotte française, conduite par d'Estaing. Sur le vaisseau *Duke*, de 98, Gardner prit une part active dans la bataille gagnée contre le comte de Grasse (12 avril 1782). Il fut nommé lord de l'amirauté en 1790, et contre-amiral commandant les Iles sous-le-Vent. Il tenta, le 11 juin 1793, une attaque contre la Martinique, et débarqua 1,100 hommes sous la conduite du général Bruce, auxquels se joignirent bientôt 800 royalistes français; mais une démonstration sur Saint-Pierre ayant échoué par l'énergie de Rochambeau, Gardner rembarqua son monde. De retour en Europe, il entra dans l'escadre blanche, sous les ordres de lord Howe, et se fit remarquer dans les divers engagements qui eurent lieu dans la Manche. A la suite du combat du 1er juin 1794, il reçut une médaille d'honneur, fut nommé baronet, vice-amiral et major général de la marine. Au commencement de 1797, une insurrection générale s'éleva dans la flotte à Portsmouth; Gardner fit les plus grands efforts pour la comprimer, et courut plusieurs fois le danger de la vie. En 1800 il fut créé amiral et pair d'Irlande, sous le titre de *baron d'Uttoxeser*. En 1807, il succéda au comte Saint-Vincent dans le commandement de la flotte du canal, et fit l'expédition de l'île de Walkeren; il se retira peu après du service. Alan Gardner avait fait partie des parlements de 1790 pour Plymouth, et de 1796 et 1802 pour Westminster. A. DE L.

Rose, *Biographical Dictionary*. — *Biographie étrangère*. — *Naval Chronicle*. — John Gorton, *A general Biographical Dictionary*.

* **GAREL** (*Hélye*), poëte français, vivait au commencement du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie, et ses écrits paraissent avoir été ignorés des bibliographes. La *Bibliothèque du Théâtre français* (1756, 3 vol.), où l'on a voulu donner une énumération complète de toutes les œuvres dramatiques composées en France, n'a point fait mention de la tragédie de Garel intitulée *Sophonisbe*, imprimée à Bordeaux, en 1607, et ce n'est qu'à la fin de sa vie que M. de Soleinne put placer dans son immense bibliothèque dramatique un exemplaire de cette pièce, dont il avait ignoré l'existence, jusqu'à ce qu'elle lui eut été signalée par un bibliophile bordelais. Garel est aussi l'auteur d'un poëme intitulé *Le Triomphe et Astrée*, imprimé également à Bordeaux, mais sans date. Tous ces vers sont d'ailleurs des plus médiocres, et, de fait, le nom de Garel et ses livres ne méritent pas d'être arrachés à l'oubli. G. B.

Bulletin du Bibliophile, 1841, p. 475. — Paul Lacroix, *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 199.

GARELLI (*Pie-Nicolas*), médecin et bibliophile italien, né à Bologne, en 1670, mort à Vienne, le 21 juillet 1739. Il suivit à Vienne son père, J.-B. Garelli, nommé premier médecin de l'empereur Léopold. Il étudia la médecine dans cette ville, et fut reçu docteur en 1696. Il accompagna l'archiduc Charles dans les campagnes de la succession d'Espagne, et fut nommé conseiller impérial à son retour. Il succéda à son père dans l'emploi de premier médecin, en 1732. Depuis 1723 il était premier bibliothécaire de l'empereur. Lui-même possédait une magnifique collection de livres, que son fils légua en mourant à la Bibliothèque impériale de Vienne. On a de lui un opuscule médical publié sous le nom de son professeur, Jérôme Sbaraglia, et intitulé : *De vivipara Generatione*; Vienne, 1696, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

* **GAREMYN** (*Jean*), peintre flamand, né à Bruges, en 1712, mort dans la même ville, en 1799. Il dessina et grava quelques planches pour la grande chronique des Flandres, et fut nommé, en 1765, premier professeur de l'Académie de Bruges.

Delepierre, *Galerie des Artistes brugeois*; Bruges, 1840.

GARENCIÈRES (*Théophile* DE), médecin français, né à Paris, vers 1615, mort vers 1670. Il étudia la médecine à l'université de Caen, et s'y fit recevoir docteur. Il passa ensuite en Angleterre, abjura le catholicisme, et fut agrégé en 1657 à l'université d'Oxford. Il vécut et mourut dans la pauvreté. Une des rues du faubourg Saint-Germain, à Paris, porte le nom de ce médecin. On a de lui : *Angliæ Flagellum, sive tabes anglica numeris omnibus absoluta*; Londres, 1647, in-12; — *A mist cast into the treasury of the famous city of London, being a brief and methodical discourse of the nature, causes, symptoms, remedies, and preservation from the plague in these calamitous year*; Londres, 1665, in-8°; — *The admirable virtues of the true and genuine tincture of coral*; Londres, 1668, in-8°; — *The Prophecies on Pronostics of Michel Nostradamus, physician to Henry II, Francis II, and Charles IX, kings of France*; Londres, 1672, in-fol.

Chalmers, *General biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

GARENGEOT (*René-Jacques* CROISSANT DE),

chirurgien français, né à Vitré (Bretagne), en 1688, mort à Cologne, le 10 décembre 1759 (1). Après avoir fait ses premières études de chirurgie près de son père, il fut employé à l'hôpital d'Angers et dans les hôpitaux de la marine. Il fit ensuite deux campagnes sur mer, et vint à Paris, âgé de vingt-trois ans. Il ne trouva à se placer que chez un chirurgien barbier, qu'on avait laissé s'installer dans l'École de Médecine. Garengeot profita de cette position pour s'introduire dans les cours professés à la faculté; il intéressa l'anatomiste Winslow, dont il devint l'élève assidu, et suivit la clinique de l'hôtel-Dieu. Enfin, après avoir été attaché au chirurgien Arnaud, il obtint, en 1725, d'être agrégé à la communauté des chirurgiens de Paris. Digne émule de Winslow, il eut un grand succès dans un cours d'anatomie qu'il fit alors, et la Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Presqu'en même temps il fut nommé membre de l'Académie royale de Chirurgie de Paris et démonstrateur à l'École de Chirurgie. Garengeot s'efforça de défendre les prérogatives du chirurgien et de rendre ce dernier l'égal du médecin, auquel il était alors subordonné. Ses ouvrages sont : *Traité des Opérations de Chirurgie*; Paris, 1720, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1731, 3 vol. in-8°. Ce traité renferme la doctrine des plus habiles chirurgiens du temps, Arnaud, Thibaud, Petit, Lapeyronie, Guérin, etc.; — *Traité des Instruments de Chirurgie*; 1723, 2 vol. in-8°; 2e éd., en 1727, 2 vol. in-8° : cet ouvrage est accompagné de figures très-défectueuses. Il passe pour un des meilleurs de l'auteur; toutefois il fut vivement critiqué par Vigneron, habile fabricant d'instruments de chirurgie, qui se plaignait que Garengeot se fût approprié plusieurs de ses inventions, et le força même d'en convenir; — *Sphanchnologie, ou traité d'anatomie concernant les viscères*; 1728-1739, in-12; 2e éd., 1742, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a aussi été l'objet de nombreuses critiques; cependant, on y trouve quelques faits, nouveaux alors, sur les artères intercostales, sur les tissus de la dure-mère et beaucoup d'observations empruntées à Morgagni et à Winslow; à la fin est une *Dissertation sur l'origine de la Médecine et de la Chirurgie*, dans laquelle Garengeot s'efforça d'établir que jusqu'à l'époque de leur séparation la chirurgie n'avait jamais été subordonnée à la médecine; — *De l'Opération de la Taille par l'appareil latéral, ou la méthode de frère Jacques corrigée de tous ses défauts*; 1730, in-12; — *Myologie française*; 1750, in-12; — *Myotomie humaine et canine, ou manière de disséquer les muscles de l'homme et du chien*, suivie d'une *Myologie, ou histoire abrégée des Muscles*; 1750, 2 vol. in-12. Plusieurs *mémoires*, dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*. GUYOT DE FÈRE.

(1) C'est par erreur que des biographes le font mourir en 1739.

La France littéraire de 1769. — Desessarts, *Les Siècles littéraires.* — Morand, *Éloge de Garengeot.*

GARENNE (DE LA). *Voy.* LA GARENNE.

GARET (Dom *Jean*), érudit français, né au Havre, en 1627, mort à l'abbaye de Jumiéges, en septembre 1694. Il fit à l'âge de vingt ans profession chez les Bénédictins de Saint-Maur, et, comme presque tous les membres de cette savante congrégation, il se consacra à de grands travaux d'érudition. On a de lui une bonne édition de Cassiodore, sous ce titre : *Magni Aurelii Cassiodori, senatoris, viri patricii, consularis et Vivariensis abbatis, Opera omnia, in duos tomos distributa, ad fidem mss. codd. emendata et aucta, notis et observationibus illustrata, cum indicibus locupletissimis, quibus præmittitur illius vita, quæ nunc primum in lucem prodit, cum dissertatione de ejus monachatu*; Rouen, 1676, 2 vol. in-fol. Scipion Maffei a donné un supplément à cette édition. (*Voy.* CASSIODORE et MAFFEI.)

D. Le Cerf, *Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur.*

GARGILIUS MARTIALIS. *Voy.* MARTIALIS.

GARGUILLE. *Voy.* GAUTIER.

GARIBALD. *Voy.* GRIMOALD.

* **GARIBALDI** (*Joseph*), général italien, né à Nice, le 4 juillet 1807. Il entra d'abord au service dans la marine piémontaise, et donna de bonne heure des preuves de sa bravoure et de ses talents pour la tactique et l'art militaire. Bientôt cette carrière lui fut fermée par sa participation à la conjuration de *la Jeune Italie*, en 1834. Pour se soustraire aux recherches de la police, Garibaldi se réfugia d'abord en France; puis il quitta ce pays pour offrir ses services au bey de Tunis, qui le nomma capitaine de frégate. Peu de temps après, on le retrouve en Amérique. Rio-Grande s'était révoltée contre le Brésil. Garibaldi, avec un petit navire frété à ses dépens, s'engagea sous les étendards révolutionnaires de la nouvelle république de l'Uruguay, et dans un combat où il déploya la plus grande valeur il fut blessé et fait prisonnier, en 1842. Une tentative qu'il fit pour s'enfuir échoua : retombé entre les mains des Brésiliens, il eut à subir de leur part les plus mauvais traitements, et ne recouvra sa liberté qu'en 1843. Il s'empressa alors de reprendre du service à Rio-Grande, et donna de nouvelles preuves de courage dans plusieurs combats où il figura comme chef des forces navales de cette république. Pour ne pas céder à la supériorité du nombre, il brûla son escadre jusqu'au dernier bâtiment, et se mit à faire la guerre de partisans, à la tête de quelques centaines d'émigrés, tous d'une bravoure éprouvée. Sa femme, jeune créole qu'il venait d'épouser, partagea les dangers de cette carrière aventureuse; faite prisonnière à son tour, elle sut tromper la surveillance de ses gardiens, et vint rejoindre son mari. En 1844 Garibaldi s'engagea au service de Montevideo, en lutte contre Rosas, et soutint un combat de trois jours consécutifs

contre une flotte de dix grands vaisseaux du dictateur de Buenos-Ayres; Garibaldi n'avait que trois petits navires. Réduit au désespoir, il brûla une seconde fois sa flottille, se fraya, avec les équipages et les soldats montévidéens qui la montaient, un passage à travers l'armée ennemie, et vint prendre le commandement de la légion italienne, que le gouvernement de Montevideo lui conféra par acclamation. A la tête de cette troupe d'élite, Garibaldi remporta d'éclatants succès au Cerro, aux Trois-Croix, à la Boyada et à Saint-Antoine. Après cette dernière journée, le gouvernement montévidéen décida que la date de la bataille de Saint-Antoine et le nom de Garibaldi seraient inscrits en lettres d'or sur le drapeau de la légion italienne. L'attention de l'Europe commençait à se fixer sur l'aventureux soldat; le parti révolutionnaire italien voyait déjà en lui son général. Aussi, au premier bruit des événements de 1848, Garibaldi quitta Montevideo; il débarqua à Gênes, où il reçut un accueil enthousiaste, et vint offrir son épée au roi Charles-Albert, qui combattait alors en Lombardie. Les hommes qui entouraient ce prince l'empêchèrent d'accepter les services de Garibaldi; celui-ci se dirigea alors vers Milan, qui, laissée à découvert depuis la retraite de l'armée piémontaise, battue à Custoza, allait être livrée aux Autrichiens. Le comité de salut public, composé de MM. Maestri, Restelli et Fanti, ordonna au général Garibaldi, qui venait d'organiser un corps franc composé de 3,000 hommes pour faire la guerre de partisans, de marcher en toute hâte au secours de Bergame. Il se porta d'abord sur Brescia, menacée par le flanc droit de l'armée autrichienne. Mais ce mouvement ne put être entièrement exécuté. Milan était occupé par l'ennemi; la vallée de Caffaro et la forteresse de Peschiera étaient abandonnées. Après d'inutiles efforts pour ranimer le courage des habitants de la vallée de Bergame et de Côme, Garibaldi se rendit maître des deux bateaux à vapeur du lac, et s'établit à Luino, dans une position forte, au fond d'une sorte de triangle, entre l'ennemi, la Suisse et le lac Majeur. Mais, ainsi condamné à l'immobilité, Garibaldi dut, après quelques actions d'éclat, se retirer en Suisse. L'abandon de Garibaldi mit le comble à l'irritation des Piémontais contre leur gouvernement, que menaçaient d'un côté le parti radical, dirigé par Brofferio, et de l'autre les fusionistes constitutionnels, avec l'abbé Gioberti à leur tête.

Lors des élections au parlement piémontais, Nice élut pour son représentant Garibaldi, qui mit en tête de ses ordres du jour la formule « Vive la république! » (septembre 1848). Mais le vétéran de Montevideo était moins un homme d'État qu'un homme d'action; d'ailleurs, il n'eut guère que le temps de prêter serment à la constitution; le parlement fut bientôt dissous.

La fuite du pape Pie IX et la proclamation de la république romaine, en 1849, offrirent un nouvel aliment à l'activité et au courage de Garibaldi. Appelé à Rome par Mazzini, il siégea d'abord dans l'Assemblée constituante romaine; puis il fut chargé d'organiser la défense de Rome contre les armées qui vinrent l'assiéger (30 avril 1849). Mis à la tête de la première brigade, qui couvrait les murs de la ville depuis la porte Portese jusqu'à celle San-Pancrazio, Garibaldi essaya d'abord de fraterniser avec l'armée française sous les ordres du général Oudinot. Mais il lui fallut bientôt opposer la force à la force; il repoussa les assaillants de la villa Pamfili en leur faisant 300 prisonniers. Puis un armistice ayant été conclu entre les triumvirs et le général français, Garibaldi en profita pour fondre à l'improviste, le 9 mai, sur l'armée napolitaine campée à Palestrina. Avec 3,000 hommes, il mit en déroute 5,000 hommes commandés par le général en chef Rossellini. Dix jours plus tard, Garibaldi attaqua le roi Ferdinand II, qui se trouvait en personne à la tête de ses troupes postées à Velletri : les Napolitains essuyèrent une nouvelle défaite, et l'attaque avait été si imprévue, qu'ils n'eurent que le temps de fuir, abandonnant leurs armes et leurs munitions. Peu s'en fallut que le roi lui-même ne demeurât prisonnier. Garibaldi fut blessé dans le combat. Malgré les talents et la bravoure de Garibaldi, Rome devait succomber. Lorsqu'il vit que tout espoir de vaincre était perdu, il essaya, de concert avec Henri Cernuschi, de transporter la guerre dans les montagnes, et le 2 juillet il sortit de Rome avec 2,500 fantassins et 400 cavaliers. Après avoir affronté les plus grands dangers, il réussit à conduire sa petite troupe sur le territoire neutre de la république de Saint-Marin. Mais les puissances coalisées intervinrent; Saint-Marin dut repousser les fugitifs, qui se dispersèrent, et Garibaldi, avec quelques hommes dévoués, tenta de gagner les bords de l'Adriatique et de s'embarquer pour Venise. N'ayant pu y parvenir, il traversa les Apennins, traqué de toutes parts par les Autrichiens; son épouse, qui avait rendu les plus grands services à Rome dans les hôpitaux de blessés, mourut d'épuisement durant ce rude voyage. Enfin, après bien des souffrances, Garibaldi arriva sain et sauf à Gênes, et partit de nouveau pour l'Amérique. Il se livra dès lors à des occupations industrielles, et se fixa à New-York, où il se mit à la tête d'une fabrique de chandelles. Plus tard, il passa en Californie. En 1852 il fit le voyage de Chine, sur un navire du Pérou où il avait pris du service. Enfin, en 1854, il accepta la proposition que lui avait faite un armateur de conduire un bâtiment de commerce génois. L'amour de la patrie et le désir de venir pleurer sur le tombeau de sa mère, morte en 1851, le décidèrent à accepter. Il revint à Gênes, et y exerce aujourd'hui la modeste profession de capitaine dans la marine marchande piémontaise. G. Vitali.

La Farina, *Storia d'Italia dal* 1815 *al* 1850. — Zeller, *Histoire d'Italie.* – Ricciardi, *Histoire de la Révolution d'Italie en* 1848. — C. Cattaneo, *Archivio triennale della Rivoluzione Lombarda.* — Restelli et Maestri, *Récit de la Capitulation de Milan en* 1848. — *Conversations-Lexikon.*

GARIBAY Y ZAMALLOA (*Étienne*), historien espagnol, né en Biscaye, en 1525, mort à Valladolid, en 1593. Il montra dès sa jeunesse un goût décidé pour les études historiques, et attira l'attention du roi d'Espagne Philippe II, qui le nomma son bibliothécaire, et plus tard, en 1563, historiographe du royaume. Garibay avait du savoir; il fit des recherches d'érudition, mais il manqua de critique. Ticknor l'appelle avec raison un crédule compilateur de vieilles fables. Cependant, il a servi de modèle à Mariana. Voici les titres de ses ouvrages : *Los quarenta libros del compendio historial de las Chronicas y universal historia de todos los Reinos de España;* Anvers, 1571, 4 vol. in-fol.; — *Illustraciones genealogicas de los catholicos Reyes de las Españas y de los christianissimos de Francia y de los Emperadores de Constantinopla hasta el rey D. Felipe II y sus hijos;* Madrid, 1596, in-fol.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*— Ticknor, *Hist. of Spanish Liter.*, t. III, p. 187.

GARIDEL (*Pierre-Joseph*), médecin et botaniste français, né à Manosque, le 1er août 1658, mort à Aix, le 6 juin 1737. Il étudia la médecine sous Mérindol et Bicaïs. Il s'occupa particulièrement de botanique, et recueillit les plantes de la Provence dans des courses qu'il fit avec Tournefort et le P. Plumier. Tournefort a donné le nom de Garidel à un genre de plantes (*garidella*) de la famille des renonculacées. On a de Garidel : *Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence;* Aix, 1715, et Paris, 1723, in-fol.; bel ouvrage, où l'auteur a rangé par ordre alphabétique les plantes qu'il a décrites; il en a fait connaître quelques-unes dont personne n'avait parlé avant lui. « Le premier, dit la *Biographie médicale*, il a donné la figure de l'*euphrasia viscosa*, du *quercus coccifera* et de l'*iberis linifolia*. En parlant du chêne à cochenille, il décrit l'insecte que cet arbre nourrit, et qui est si précieux sous le rapport de l'art tinctorial. »

Dict. des Hommes illustres de Provence. — *Biographie médicale.*

GARIEL (*Pierre*), historien français, né à Montpellier (Hérault), entre 1580 et 1584, mort dans la même ville, en 1670. Les circonstances de la vie de ce premier historien de Montpellier nous sont inconnues; lui-même nous apprend seulement qu'après avoir été tonsuré en 1597, il reçut les quatre ordres mineurs le 27 mars 1602, des mains de l'évêque Guitard de Ratte, dans la chapelle souterraine de l'église de Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier. Déjà pourvu à cette époque d'une prébende dans une des églises collégiales de sa ville natale, il prit ses degrés en droit, obtint le bonnet de docteur, et quelque temps après un canonicat dans la cathédrale. Il mourut doyen de cette église. On a de Gariel : *L'Origine, les Changements et l'État présent de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Montpellier;* Montpellier, 1631, in-12, 1634, in-8°; — *Maguelonne suppliante au roi;* 1633, in-8°. Il composa cet ouvrage à l'occasion de la destruction des derniers restes de cette ancienne ville, berceau de Montpellier, ordonnée par Louis XIII; — *Les Gouverneurs anciens et modernes de la Gaule Narbonnaise ou de la province du Languedoc, depuis les Romains jusqu'à nous;* 1645 et 1669, in-4°. Il dédia cette dernière édition au duc de Verneuil, gouverneur de la province; — *Series Præsulum Magalonensium et Montispeliensium, ab anno* 451 *ad annum* 1652, Toulouse, 1652, in-fol.; 2e édition, continuée jusqu'à l'an 1665, 1665, in-fol. C'est l'édition que l'on préfère. Cet ouvrage sera toujours consulté avec fruit par les hommes qui voudront écrire l'histoire de ce pays. Bien que l'auteur sacrifie un peu à la mode de son époque en laissant passer des faits singulièrement hasardés, on y rencontre un grand nombre d'actes précieux et de détails historiques que l'on chercherait vainement ailleurs. Comme il est écrit avec plus d'ordre, plus de méthode et plus de goût que ses autres ouvrages, on lui reprocha pendant sa vie d'avoir emprunté la plume du P. Benoît Bonnefoi, jésuite. On trouve en effet dans la *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*, que le P. Bonnefoi avait composé ce livre sous le nom d'autrui, *Benedictus Bonnefoi, natione Gallus, scripsit alieno nomine Seriem seu Historiam Episcoporum Magalonensium.* Cette supposition est toute gratuite et démentie par le ton général de l'ouvrage, par les faits que l'auteur rapporte comme lui étant personnels ou comme en ayant été témoin oculaire. D'ailleurs, le premier essai manuscrit de cet ouvrage, de la main même du chanoine historien, était conservé dans la bibliothèque de Colbert, évêque de Montpellier, ainsi que cela résulte du *Catalogue Colbert*, tome II, p. 446. — *Epitome Rerum in inferiore Occitania pro religione gestarum, ab excessu Henrici quarti regis, sive anno Christi* 1610 *ad annum* 1657; Montpellier, 1657, in-4°, rare. Quelques écrivains ont également attribué cet ouvrage au P. Bonnefoi; — *Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnêtes gens;* Montpellier, 1665, in-fol. Cet ouvrage, dont les exemplaires sont fort rares, est divisé en quatre parties séparées, la première, intitulée; *Idée générale de la ville de Montpellier*, contient 263 pages d'impression; la seconde a pour titre : *De Montpellier en particulier*, et renferme 156 pages; la troisième est appelée : *Abrégé des Antiquités de Montpellier, ou Suite des Guillaume et des seigneurs de Montpellier.*

Cette partie est de 296 pages; mais dans tous les exemplaires elle commence à la page 75, ce qui ferait supposer qu'un traité particulier ou quelques pièces préliminaires comprenant 74 pages ont dû précéder; on en attribue la cause à un incendie qui détruisit la plus grande quantité du reste de l'ouvrage. La quatrième partie, de 191 pages, termine le volume et est intitulée : *De l'Église et des Miracles de Notre-Dame-des-Tables*. Ces quatre parties sont précédées de quatre feuillets séparés, qui contiennent un frontispice, une épître dédicatoire, dans laquelle l'auteur se plaint de ce que le nombre des années a rendu sa plume languissante, et, enfin, du portrait de Gariel, gravé en taille-douce. Le chanoine d'Aigrefeuille traite fort mal son collègue Gariel, qui méritait un peu d'indulgence pour avoir le premier entrepris l'histoire de Montpellier. « Gariel, « dit-il, a publié un petit in-folio où il donne quel- « ques parcelles de l'histoire de cette ville qu'il a « laissées fort imparfaites. Son style ampoulé, « joint à ses digressions trop fréquentes, rendent « sa lecture ennuyante. » Gariel a laissé en manuscrit : *Discours de la guerre contre ceux de la religion depuis* 1619 *jusqu'à la réduction et la paix de Montpellier*. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, possédait des copies de cet ouvrage, car dom Vaissette s'en est servi pour rédiger son Histoire générale de Languedoc, et le P. Desmolets en a inséré un *Extrait* dans le tome X de sa continuation des *Mémoires de Littérature* de Sallengre. H. Fisquet (de Montpellier).

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier*, partie ecclésiastique, p. 379. — De Bure, *Bibliographie instructive*. — J.-P. Thomas, *Mémoires sur Montpellier et le département de l'Hérault*.

Garin ou **Guérin**, trouvère français du treizième siècle. On ne sait rien de sa vie; mais on connaît de lui trois fabliaux : *Du Provoire qui menga les Mores* (Méon, t. I, p. 95-99; Le Grand d'Aussy, t. III, p. 222); — *Les Tresces* (Méon, t. IV, p. 393-406; Le Grand d'Aussy, t. II, p. 99); — *Le Chevalier* (Méon, t. III, p. 409-436; Le G. d'Aussy, t. III, p. 423). — Pour *Garin le Loherens*, qu'on a quelquefois pris par erreur pour un nom de poëte, *voyez* Flagy.

Hist. litt. de la France, t. XXIII, p. 114, 137, 174, 177.

Garin, **Guarin** ou **Guérin** (*François*), poëte français, né à Lyon, vivait dans la première partie du quinzième siècle. Il composa un poëme où il donne sur lui-même quelques renseignements. Il était marchand à Lyon, et, si on l'en croit, plein de droiture et de franchise; riche d'abord et honoré, il fit plus tard de mauvaises affaires, et vit s'éloigner de lui tous ceux qui dans sa prospérité s'étaient dits ses amis. Mais en perdant sa fortune il acquit de l'expérience, et il voulut en faire part à son fils, encore en bas âge. Lui-même avait quarante-sept ans lorsque, vers 1460, il écrivit pour son fils le livre qui devait lui servir de règle de conduite et le prémunir contre les piéges du monde. Cet ouvrage dans la première édition est intitulé : *La Complainte et régime de François Guarin, marchant de Lyon;* sans date, in-4°. On suppose que cette édition a été imprimée un peu après 1460, sous les yeux de l'auteur. Le même ouvrage fut réimprimé sous le titre de : *Complaintes et Enseignements de François Guérin, envoyez à son fils pour lui régir et gouverner parmi le monde;* Paris, 1495, in-4°, goth. On connaît encore deux autres éditions de *La Complainte*, l'une in-8°, l'autre in-4°; toutes deux sans date. Du Verdier en cite une de 1512, mais sans en indiquer le format. Enfin, M. Durand de Lançon en a donné une à Paris, 1832, in-4°. *La Complainte et régime* se compose de trois parties. Les deux premières contiennent des préceptes tirés en général des livres de Salomon, et plus judicieux que neufs. La troisième partie est assez originale. C'est une mordante satire, « où l'on ne retrouve plus, dit l'abbé Goujet, rien du caractère doux et modéré qui ne se dément point dans les deux précédentes. Garin ne se montre plus dans celle-ci qu'un homme de mauvaise humeur et un censeur impitoyable, qui fait main basse sur plusieurs points des plus respectables de la discipline de l'Église, qui ne voit que du mal dans les usages les plus innocents, et qui porte son zèle jusqu'au fanatisme en parlant des abus dont il demande la réforme. Si dans les deux premiers livres il ne protestait pas du plus sincère attachement à l'Église catholique et à ce qu'elle enseigne, on le prendrait dans le troisième pour l'hérétique le plus envenimé et le plus déraisonnable. »

Du Verdier, *Bibliothèque française*. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIX, p. 317.

Garin. *Voy.* Guérin.

Gariopontus, médecin italien, de l'école de Salerne, vivait au onzième siècle. Sa vie est absolument inconnue; son nom même est douteux, car on le trouve écrit de beaucoup de manières différentes : *Garioponta, Garione Ponto, Garimpotus, Gariponus, Garnipulus, Guaripotus, Warmipotus, Warimpotus, Recimpotus*. Les ouvrages qui nous restent sous son nom sont des extraits de divers médecins anciens et particulièrement de Théodore Priscien. Gariopontus professait les principes de la secte méthodique. Son style est barbare, et presque inintelligible, à cause du mélange des mots grecs, arabes et latins. Reynesius lui attribue le traité *De Dynamidiis*, inséré parmi les ouvrages de Galien. Voici les titres des ouvrages publiés sous le nom de Gariopontus : *De Morborum Causis, accidentibus et curationibus, libri VIII;* Lyon, 1516, in-4°; Bâle, 1536, in-8°; — *Passionarius Galeni de Ægritudinibus a capite ad pedes;* Lyon, 1526, in-4°; — *Ad totius corporis Ægritudines Remediorum praxeos Libri V;* Bâle, 1531, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. médicale*.

GARISSOLES (*Antoine*), poëte latin et théologien protestant français, né à Montauban, en 1587, mort dans cette ville, vers le milieu de 1651. Consacré au ministère évangélique en avril 1610, il fut nommé pasteur à Puylaurens. Il assista en cette qualité à l'assemblée de Pamiers, en 1614. En 1620 il fut envoyé à Montauban, pour y aider les pasteurs pendant six mois, à l'expiration desquels il devait retourner à Puylaurens. On réussit cependant à le garder à Montauban. En octobre 1627 il fut chargé provisoirement de professer la théologie à l'académie protestante de cette ville. Le synode national tenu à Charenton en 1631 le confirma dans ces fonctions. Garissoles présida le synode national tenu à Charenton en 1645. Il s'y distingua par la noble fermeté avec laquelle il résista aux demandes faites, au nom du gouvernement, par le commissaire du roi, demandes auxquelles les réformés ne pouvaient consentir sans perdre la plupart des libertés que leur garantissait l'édit de Nantes. Fortement attaché aux doctrines généralement reçues par ses coréligionnaires, il attaqua, dans ce même synode, les théories de Josué de La Place, qui prétendait que le péché d'Adam n'est imputé à ses descendants que d'une manière indirecte. Sur l'invitation de deux synodes provinciaux, il composa plus tard un traité sur cette matière : *Decreti synodici Carentoniensis de imputatione primi peccati Adæ Explicatio et defensio;* Montauban, 1648, in-8°. Il le dédia aux quatre cantons suisses de Berne, Zurich, Bâle et Schaffhouse, aux magistrats desquels son fils aîné, qui portait le même prénom que lui, alla le présenter. L'année suivante les quatre cantons envoyèrent à Garissoles quatre coupes de vermeil, d'un travail remarquable, pour le remercier d'avoir défendu les doctrines orthodoxes contre les innovations de Josué de La Place. Trois de ces coupes sont aujourd'hui en la possession de M. Léon de Maleville, ancien ministre de l'intérieur, qui est un descendant de l'ancien professeur de Montauban. Garissoles était aussi désintéressé que savant. Quand, par suite de l'irrégularité avec laquelle furent payés, sous le règne de Louis XIII, les subsides octroyés par le roi pour l'entretien des églises protestantes, leurs écoles furent désorganisées, il continua seul, et sans aucune chance de rétribution, ses fonctions de professeur, enseignant à la fois les diverses branches de la théologie, pour suppléer à l'absence forcée de ses collègues.

En outre de l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *La Voie du Salut, exposée en huit sermons;* Montauban, 1637, in-8°; — *Theses theologicæ de religione et cultu sive adoratione religiosa;* Montauban, 1648, in-4°; — *Theses theologicæ adversus cultum sive adorationem religiosam creaturarum;* Montauban, 1649, in-4°; — *Adolphidos, sive de bello germanico quod incomparabilis heros Gustavus-Adolphus pro Germaniæ procerum et Statuum libertate gessit, libri XII;* Montauban, 1649, in-4°. Ce poëme latin, dédié à la reine Christine de Suède, fut présenté à cette princesse par le fils aîné de l'auteur. En témoignage de sa satisfaction, la reine Christine lui fit présent de son portrait et d'une collection de médailles frappées à l'occasion de son couronnement. Ces médailles et ce portrait, le seul authentique qui existe en France de cette reine, sont également en la possession de M. de Maleville. Garissoles ne vit pas ces marques de la munificence royale : il était mort avant que son fils fût de retour de Suède; — *Panegyricus super triomphalis coronationis Pompa Christinæ Augustæ;* Amsterdam, Elzevier, 1650, in-fol. Ce petit poëme, composé peu de temps après l'*Adolphide*, fut aussi présenté à la reine de Suède, en même temps que l'ouvrage précédent; — *Disputationes elenchticæ de capitibus fidei inter reformatos et pontificios controversis in acad. Montalb., habitæ sub præsidiis Ant. Garissolii et Joan. Verderii;* Montauban, 1650, in-8°. Des dix dissertations qui composent ce volume, six sont de Garissoles et quatre de Verdier; — *Catecheseos ecclesiarum in Gallia et alibi reformatarum Explicatio, opus a Paulo Carolo inchoatum et ab. Ant. Garissolio continuatum et absolutum;* Genève, 1656, in-4°. Il y a une première édition de Genève, 1655, in-8°, sous ce titre : *P. Caroli et Ant. Garissolii Explicatio catecheseos religionis christianæ;* — *De Christo mediatore;* Genève, 1662, in-4°. P. Chouet imprima cet ouvrage, onze ans après la mort de l'auteur, sur une copie faite par un jeune Suisse qui avait étudié à Montauban et sur un manuscrit autographe qu'il avait obtenu du fils aîné de Garissoles. C'est par erreur que Watt et après lui plusieurs biographes lui attribuent un poëme latin en l'honneur des cantons protestants de la Suisse. Michel NICOLAS.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — *Papiers de famille.*

GARLANDE (Famille DE). Cette maison, illustrée au douzième siècle par la faveur dont Louis le Gros combla ses membres, en accumulant successivement sur leur tête trois grandes charges de la couronne, tirait son nom du château de Garlande, en Brie. Du chef de cette famille, *Guillaume*, naquirent quatre frères : *Ansel*, *Guillaume II*, *Étienne*, sénéchaux de France, et *Gilbert*, auteur de la branche des seigneurs de *Tournehan* et de *Possesse*, éteinte au quatorzième siècle.

GARLANDE (*Ansel* ou *Anseau*), tué en 1117. Gendre de Gui le Rouge, comte de Rochefort et beau-père d'Amaury de Montfort, puis de Robert de France, comte de Dreux. Il fut nommé en 1108 sénéchal de France. Cette charge avait été auparavant remplie par le comte de Rochefort. La famille de Montmorency était intimement liée avec les Rochefort. Elle se sentit gravement offensée de la destitution de Gui, et, réunie à

tous ses alliés, déclara la guerre au roi. Louis VI vint assiéger La Ferté-Baudoin, forteresse qui appartenait aux Montmorency. Ansel de Garlande, qui commandait sous ses ordres la petite armée royale, trouvant la porte de la forteresse ouverte, s'y précipita avec quarante chevaliers. Il se flattait d'enlever la place par un coup de main; mais les ponts-levis se relevèrent derrière lui. Assailli en même temps dans les cours par des ennemis placés au-dessus de lui, il fut renversé de cheval, accablé par le nombre, et porté dans le cachot même du comte de Corbeil. Heureusement pour lui, ni le comte de Rochefort, ni son fils, Hugues de Cressy, n'étaient alors dans le château; s'ils s'y étaient trouvés, il eût été mis à mort sur-le-champ. Hugues fit des efforts inouïs pour traverser les lignes des assiégeants et rentrer dans la place, tantôt par la force, tantôt sous le déguisement d'un jongleur ou d'une courtisane; mais Guillaume de Garlande, qui avait remplacé son frère à l'armée du roi, mit, de son côté, autant de vigilance que de bravoure à le repousser. Il résista à toutes ses attaques, déjoua tous ses stratagèmes; enfin, le roi resta vainqueur et le château fut pris. On en traita les défenseurs avec une grande sévérité. Ansel Garlande, remis en liberté, fut tué deux ans après par Hugues du Puiset. Louis, pour venger son ami et assurer les droits de sa couronne, assiégea Hugues dans le château du Puiset, prit et rasa cette forteresse, et força Hugues à aller combattre en Terre Sainte.

GARLANDE (*Guillaume II*), frère du précédent, mort en 1120. Il succéda aux fonctions dont son frère avait été revêtu, et mourut comme lui au service du roi. La descendance de Guillaume II s'éteignit au treizième siècle; celle de Gilbert, qui continua la maison de Garlande, s'éteignit elle-même au quatorzième siècle. La terre de Garlande devint une portion de celle de La Houssaye.

GARLANDE (*Étienne*), frère des deux précédents. Prêtre, archidiacre de Paris et chancelier du royaume, il devint à son tour sénéchal. Forcé au bout de sept ans de se démettre de ses fonctions, comme étant incompatibles avec l'état ecclésiastique, il les transmit, sans le consentement du roi, à Amaury de Monfort, comte d'Évreux. Louis VI ne voulut pas consentir à ce qu'on disposât de cet office comme d'un patrimoine : il attaqua vigoureusement Étienne dans son château de Livry, qu'il prit et rasa. Après quoi il consentit, vers 1129, à recevoir en grâce Etienne et Amaury, à condition qu'ils renonceraient à leurs prétentions sur la charge de sénéchal. Étienne mourut en 1150, à Orléans, où il avait fait sacrer évêque son neveu Manassès. Mézeray fait à son sujet la réflexion suivante : « Ce fut un monstre, que jamais aucune raison ni aucun exemple ne sauraient justifier, qu'un *prêtre gendarme* et ministre de Jésus-Christ faisant profession de répandre le sang humain. »

Suger, *Vita Ludovici Grossi*. — *Grande Chronique de Saint-Denis*, ch. 2. — Mézeray, *Histoire de France*, t. Ier. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. V. — Le Bas, *Dict. hist. de la France*.

GARLANDE (*Jean* DE), poëte et grammairien anglais, vivait vers le milieu du treizième siècle. Sa vie est inconnue; son pays natal a donné lieu à de longues discussions, et on a généralement commis une erreur de deux cents ans au sujet de l'époque où il vivait. Presque tous les biographes antérieurs à dom Rivet font naître Garlande en Angleterre, dans la première partie du onzième siècle, et mourir vers la fin du même siècle. Dom Rivet (dans le VIIIe vol. de l'*Histoire littéraire de France*) essaya de revendiquer Garlande pour la France. Les motifs qu'il donne à l'appui de cette prétention ne sont pas très-fondés, et sa biographie du poëte est toute conjecturale; en voici le résumé : Jean de Garlande naquit en France après les premières années du onzième siècle. Il porta le surnom de *Garlande*, soit parce qu'il était issu de l'illustre famille des Garlande, soit parce qu'il était né à Garlande en Brie. Après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard, Jean passa dans ce royaume, comme tant d'autres savants français. Il y enseigna avec honneur, revint vers la fin du onzième siècle dans sa patrie, où il avait des biens, et y mourut vraisemblablement, soit après l'an 1081, soit après l'an 1098. Dès l'année qui suivit la publication du VIIIe volume de l'*Histoire littéraire*, l'évêque Tanner prouva dans la *Bibliotheca Britannico-Hibernica* que l'opinion généralement admise sur Garlande offrait les plus grandes difficultés chronologiques, et il ne parut pas éloigné de supposer deux personnages du même nom. Cependant, telle était l'autorité de dom Rivet qu'on n'osa pas s'éloigner de l'opinion qu'il avait soutenue après tant d'autres. En vain trouvait-on dans Garlande une foule de passages relatifs au treizième siècle; on aimait mieux admettre des interpolations invraisemblables que de contredire dom Rivet. M. Wright le premier a démontré que le savant bénédictin avait avancé ou défendu des erreurs graves touchant la patrie et l'époque de Jean de Garlande. Il a donné des extraits d'un poëme : *De Triumphis Ecclesiæ* (1), en huit livres et en 4,614 vers élégiaques, où Garlande célèbre, lorsqu'il n'y parle pas de lui-même, les expéditions des rois de France et d'Angleterre contre les infidèles, la victoire du légat de Rome sur Philippe-Auguste et son fils, les guerres de l'Église contre les Albigeois. Garlande dit formellement dans ce poëme qu'à l'Angleterre, où il était né, il préférait la France, où il avait été nourri.

Anglia, cui mater fuerat, cui Gallia nutrix,
Matri nutricem præfero mente meam.

Il dit dans le même poëme qu'il avait étudié la philosophie à Oxford avec Jean de Londres, dont parle Roger Bacon; il raconte longuement la

(1) Ce poëme a été longuement analysé dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 77-103.

mort de Simon de Montfort, et dit expressément qu'il était à Toulouse vers la fin de la lutte. Ces divers passages, confirmés par des témoignages tirés d'autres ouvrages de Garlande, ne permettent pas de douter qu'il ne soit né en Angleterre et qu'il n'ait vécu vers le milieu du treizième siècle.

On a sous le nom de Garlande les ouvrages suivants : *De Mysteriis Ecclesiæ Carmen et in illud commentarius*. Ce poëme est dédié à Foulques, évêque de Londres. Polyc. Leyser en a transcrit le début, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel, dans son *Historia Poeseos medii ævi*. Tanner en avait aussi cité le premier vers. L'ouvrage a été publié tout entier sur les manuscrits de Giessen et de Darmstadt, par F.-G. Otto (*Comment. crit. in codd. bibliothecæ Giessensis;* Giessen, 1842, p. 86, 131-151); — *Facetus*, poëme moral en cent trente-sept distiques, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain et envers soi-même. Un vieux scoliaste qui l'a commenté avertit que c'est l'ouvrage d'un professeur de Paris, et qu'il est destiné aux étudiants. Le *Facetus* avec le commentaire a été imprimé à Lyon, 1489, in-4°; Deventer, 1494, in-4°; Cologne, 1520; — *De Contemptu mundi;* ce poëme, attribué à tort à saint Bernard, paraît appartenir à Garlande; il a été imprimé avec le précédent. Il en existe aussi une édition séparée; Caen, sans date, in-4°. Mabillon l'a inséré, d'après un manuscrit qui offrait de nombreuses variantes, dans son édition de saint Bernard, t. II, p. 894; — *Floretus* ou *Liber Floreti :* « Garlande, dit dom Rivet, a intitulé son poëme *Floretus*, parce qu'il a recueilli les plus beaux endroits de divers auteurs, comme autant de fleurs de prix, sur les différentes matières qu'il a entrepris d'y traiter. On peut le regarder en général comme un écrit sur le dogme de la foi catholique, et sur presque toute la morale chrétienne, dans lequel l'auteur a fait aussi entrer plusieurs traits de la discipline et des cérémonies de l'Église. » Ce poëme a été commenté par le vieux scoliaste déjà cité et par Jean Gerson. Il fut imprimé avec les deux précédents, et il s'en fit dix éditions séparées dans l'espace de vingt ans (1505-1525); 1505, in-4°, sans nom de lieu; Limoges, 1508, in-4°; Lyon, 1509, in-4°, etc., etc.; — *Metricus de verbis deponentialibus Libellus, cum commento;* Anvers, 1486, in-4°; — *Cornutus, sive Disticha hexametra moralia* (1), publié avec le *Cornutus novus* d'Otton de Lunebourg; Zwool, 1481, in-4°; et séparément, Haguenau, 1489; — *Opus synonymorum sive multivocorum;* Reutlingen, 1487, 1488, in-4°, avec un commentaire du grammairien anglais Galfrid; Paris, 1494; Cologne, 1495; Londres, 1496, 1505, in-4°, et dans le recueil de Leyser cité plus haut; — *De Æquivocis*, réimprimé avec le précédent; Paris, 1494; Cologne, 1498; Londres, 1496, in-4°; — *Libellus de verborum compositione;* 1560, in-4°; — *De Orthographia;* Leyser en a cité les deux premiers vers, d'après un manuscrit de Wolfenbuttel; — *Dictionarius, sive de dictionibus obscuris*. Cet ouvrage, en prose, est la plus curieuse des nombreuses productions de Garlande. On y trouve des notions, quelquefois incomplètes, mais toujours intéressantes, sur divers sujets : la rhétorique, la médecine, la navigation, l'architecture, l'industrie, la manière de se vêtir, de se nourrir, etc. Géraud l'a publié à la suite de son *Paris sous Philippe le Bel*, dans les *Doc. inéd. sur l'hist. de France;* Paris, 1837, in-4°; — *Compendium Alchymiæ;* Bâle, 1560, 1571, in-8°. Fabricius pense que cet ouvrage est d'un Jean de Garlande différent du grammairien.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 83; XXI, 369; XXII, 11-13, 77-103, 948, 950. — Wright, *Essays on the Literature of England in the middle ages;* Londres, 1846, t. I, p. 215-217.

GARMANN (*Christian-Frédéric*), médecin allemand, né Mersbourg (Misnie), le 19 janvier 1640, mort le 15 juillet 1708. Il devint médecin pensionné de la ville de Chemnitz, et membre de l'Académie impériale des Curieux de la Nature. Il était érudit, mais absolument dénué de critique. Il a publié diverses dissertations pleines de faits incroyables, recueillis aux sources les moins authentiques. On a de lui : *Dissertatio de Nutritione Infantum ad vitam longam;* Leipzig, 1667, in-4°; — *Diss. de Gemellis et partu numeratiore;* ibid., 1667, in-4°; — *De Miraculis Mortuorum L. III; præmissa est dissertatio de cadavere et miraculis in genere;* ibid., 1670, in-4°; Dresde, 1709, in-4°; — *Homo ex ovo, seu de ovo humano;* Chemnitz, 1672, in-4°; — *Ovologia curiosa, ortum corporum naturalium ex ovo demonstrans;* Zwickau, 1691, in-4°; — *Epistolaria centuria;* Rostock, 1714, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. médicale*.

GARNACHE (Dame DE LA). *Voy.* ROHAN (*Françoise* DE).

GARNERAY (*Jean-François*), peintre français, né à Paris, en 1755, mort à Auteuil, le 11 juin 1837. Il était élève de David. Son père passait pour un habile naturaliste, et fut l'un des collaborateurs de Daubenton. Parmi les premiers ouvrages de F. Garneray, on cite les *portraits du* fameux *baron de Trenck, de Jean*

(1) Ce *Cornutus* est un recueil de distiques dont chacun offre une sentence morale sous une forme énigmatique. C'étaient autant de sujets proposés à l'étude et à la sagacité des écoliers. Voici le premier distique, qui peut faire juger du reste :

Cespitat in faleris ipus blattaque supinus;
Glossa velut temeto labat hemus infatuata.

« Le coursier superbe bronche sous le harnais et la pourpre, et le glossateur chancelle comme un homme ivre d'un vin capiteux. » Ce distique est à l'adresse des orgueilleux et des glossateurs trop fiers de leur science. On comprend qu'en lisant ce latin plus que barbare, Érasme se soit écrié : « Deum immortalem! quale sæculum erat hoc, quum magno apparatu *Disticha* Johannis Garlandini adolescentibus enarrabantur! »

Jacob, *du Jura*, mort à cent vingt-sept ans, portrait commandé par la Convention nationale, celui *de Charlotte Corday*. A cette occasion, Jean-François Garneray racontait une anecdote assez curieuse, dont quelques historiens ont parlé sans nommer celui qui en fut l'auteur principal. Il s'était rendu au tribunal révolutionnaire avec l'intention de dessiner les traits de l'accusée. Charlotte Corday l'aperçut, et en restant immobile sembla prouver qu'elle comprenait le désir de l'artiste. Forcée de répondre à une question du président, elle fit de la main un signe comme pour engager Garneray à suspendre un moment son travail; puis la réponse faite, elle regarda le dessinateur en souriant, et reprit tranquillement la pose qu'elle avait quelques instants auparavant. La carrière de J.-F. Garneray a été longue, laborieuse et douce. Il a eu beaucoup d'élèves, et parmi les plus remarquables il faut citer ses trois fils. De 1800 à 1835, ses œuvres ont figuré à seize expositions du Louvre. Ses tableaux ont un intérêt particulier, parce qu'ils rappellent un assez grand nombre de monuments de la France qui n'existent plus ou auxquels on a fait subir de grandes modifications et parce que le peintre les animait par quelque scène en rapport avec l'origine ou l'architecture du monument qu'ils représentaient. Dans la *Vue de la cour et de l'escalier de la Sainte-Chapelle*, il a peint une scène du *Lutrin;* dans celle des *Fonts baptismaux de l'église d'Auteuil*, madame Racine et Boileau présentant au baptême le fils du jardinier de l'auteur des *Satires;* dans la *Vue de la grande galerie du château de Fontainebleau*, Diane de Poitiers demandant à François Ier la grâce de son père, le comte de Saint-Vallier.

Son plus remarquable tableau fut *Louis XVI sur la terrasse de la tour du Temple*. Exposé en 1814, il excita le mécontentement de David. « Tu avais bien besoin de venir ranimer « de pareils souvenirs, » disait le célèbre peintre à son ancien élève. — « Achetez-le, » répondait ce dernier. — Mais David ne goûta pas la réponse, et le tableau devint la propriété de madame de Tourzel. Le château d'Eu possède de Garneray un portrait en pied de *Catherine de Médicis*. Il a fait aussi un portrait en pied de *Louis-Philippe* et la plus grande partie des dessins des *Antiquités nationales* de Millin (1). Ch. D'ARGÉ.

Archives des Beaux-Arts. — Livrets des Salons. — Documents particuliers.

GARNERAY (*Auguste-Siméon*), peintre français, frère du précédent, né à Paris, en 1785, mort en 1823 ou 1824. Élève de son père, il étudia d'abord l'architecture, qu'il abandonna pour suivre les leçons d'Isabey, dont il adopta le genre. Il a beaucoup travaillé pour les impératrices Joséphine et Marie-Louise, fut professeur de la reine Hortense et peintre du cabinet de cette princesse. Il est souvent question d'Auguste Garneray dans les *Mémoires* de mademoiselle Cochelet et dans ceux de la reine Hortense. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite les aquarelles exécutées pour l'*Histoire de mademoiselle de La Vallière* et le tableau de *Jehan de Cintré*, aquarelles commandées par Marie-Louise. Ces ouvrages sont maintenant en Allemagne. Il a également illustré un *Molière*, in-4°, qui fut donné par l'impératrice des Français au médecin Corvisart. Ce magnifique ouvrage est la propriété de M. Saint-Jean, peintre de fleurs à Lyon. Au retour des Bourbons, Auguste Garneray devint professeur de dessin de la duchesse de Berry, dont il fit le portrait, et remplit les fonctions de dessinateur des costumes de l'Opéra. En mourant, il légua à son père ses épargnes et le fruit de ses travaux.

Ch. D'ARGÉ.

Livret des Salons. — Documents particuliers.

*GARNERAY (*Ambroise-Louis*), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 19 février 1783. A treize ans il se livra avec ardeur à l'étude du dessin, sous la direction de son père; mais bientôt, emporté par un vif désir de voyager, il s'enrôla en qualité de novice dans la marine. Le 20 mars 1796 il s'embarqua avec le capitaine Beaulieu-Leloup, son parent, et fit route vers les Indes. De 1796 à 1806 il se trouva successivement à bord d'une douzaine de navires, devint aide-timonier dans la marine militaire, assista à de nombreux combats, fit plusieurs fois naufrage, et fut enfin fait prisonnier par les Anglais, à bord de la frégate *La Belle-Poule*, près des Açores.

Conduit, le 21 juin 1806, à Portsmouth, sur un ponton, il demeura prisonnier jusqu'en 1814. Pendant cette longue captivité, il se remit à l'étude du dessin et de la peinture. Plusieurs de ses premiers essais se trouvent en Angleterre, particulièrement à Portsmouth. En revenant en France, il se disposait à passer les examens pour être reçu capitaine au long cours, lorsqu'on l'engagea à utiliser ses pinceaux. Les premiers encouragements lui vinrent de Louis XVIII et de la famille royale. Ses tableaux furent bien accueillis; il devint peintre de marine, et débuta au salon de 1816 par une *Vue du port de Londres*, qui fut achetée par la Société des Amis des Arts. De 1816 à 1855 il n'est pas d'exposition de peinture où l'on n'ait vu figurer quelques tableaux de M. Garneray. Le nombre en est considérable. Ce sont des pêches, des combats. L'artiste avait un grand avantage sur ses rivaux : il avait longtemps servi avant de se faire peintre, et personne ne connaissait mieux que lui les manœuvres des vaisseaux et toutes les

(1) En écrivant, dans le courant de cet article, le nom de *Garneray* par *ay*, syllabe finale, nous avons rectifié une erreur qui a été propagée par Jean-François et par deux de ses fils, qui, suivant son exemple, signaient *Garnerey*. D'après les recherches d'Ambroise-Louis, c'est bien *Garneray* qu'il faut toujours lire. Ch. D'ARGÉ.

parties qui les composent. Il s'est fait l'historien d'une foule de faits glorieux pour la marine française. Joignant le talent de graveur à celui de peintre, il étudia l'aqua-tinta dans l'atelier de Debucourt, dessina et grava soixante-quatre *Vues des principaux Ports de la France* et quarante *Vues des principaux Ports étrangers*, qu'il réunit en un volume, dont Jouy rédigea le texte. En 1817, à la suite d'un concours, M. Garneray fut nommé peintre du duc d'Angoulême, alors grand-amiral. En 1833 il obtint egalement, à la suite d'un concours, la place de directeur du Musée de Rouen, qu'il abandonna plus tard pour entrer à la manufacture de Sèvres. C'est dans cet établissement, auquel il resta attaché dix années, qu'il peignit un grand nombre de *vues, de pêches, de sujets maritimes*, pour des services d'apparat, des coffrets en porcelaine. Les tableaux de M. Garneray se voient dans les principaux musées de France. Nantes possède un *Épisode du combat de Navarin;* — La Rochelle, la *Prise à l'abordage du* Kent *par* La Confiance, capitaine Surcouff; — Marseille, une *Vue du Canal de Furmes;* — Rochefort, l'*Attaque d'une division anglaise par la frégate* La Virginie, capitaine Bergeret; — les Galeries de Versailles, le *Combat de Duquesne;* — Rouen, la *Pêche à la morue sur le banc de Terre-Neuve*. Beaucoup de ces tableaux ont été reproduits par la gravure; M. Jazet en a gravé plus de vingt-cinq.

M. Garneray reçut une médaille d'or après l'exposition de 1819, et fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 27 janvier 1852. Une indemnité annuelle lui a été accordée par le gouvernement pour la découverte d'une nouvelle toile à peindre dite *extra-souple et imputrescible*, qui a obtenu l'approbation de l'Académie des Beaux-Arts, une médaille d'argent de la Société d'Encouragement à l'exposition universelle de 1855. Dans ces dernières années, M. Garneray a rassemblé dans un ouvrage les nombreuses aventures de sa carrière de marin, surtout ses expéditions et ses combats avec Surcouff à Madagascar, sur la côte de Malabar. Cet ouvrage, publié d'abord en feuilletons dans le journal *La Patrie*, a paru ensuite en volumes, avec des gravures dont les sujets avaient été dessinés par l'auteur. Ch. D'ARGÉ.

Livrets des Salons. — Archives des Beaux-Arts. — Documents particuliers.

***GARNERIN** aîné (*Jean-Baptiste-Olivier*), aéronaute français, né à Paris, en 1766, mort dans la même ville, en 1849. Il appartenait à une famille aisée, et fut élevé par son père, qui lui fit suivre les cours du physicien Charles. Employé avant la révolution dans les bureaux des fermes, il obtint lors de la suppression de cette administration une place dans les bureaux de la Convention. Appelé comme témoin dans le procès de la reine, il déposa que chargé du dépouillement des papiers trouvés chez M. de Septeuil il avait vu parmi ces papiers un bon d'environ 800,000 livres signé *Antoinette* au profit de la *ci-devant* Polignac, avec une autre pièce qui attestait que l'accusée avait vendu ses diamants pour faire passer des fonds aux émigrés. Il déclara en outre qu'il savait « qu'il y avait dans toute la France des préposés chargés de titres pour opérer des accaparements à l'effet de produire un surhaussement dans les prix des denrées, de dégoûter le peuple de la liberté et de le forcer à redemander lui-même des fers ». Envoyé en qualité de commissaire à l'armée de Rhin et Moselle, il s'occupa plus tard avec son frère de l'aérostation, qu'ils avaient étudiée sous leur professeur Charles. Il perfectionna le parachute imaginé par son frère, sous le double rapport de la légèreté et de la solidité. Le parachute de Garnerin jeune pesait 60 kilogrammes, et n'avait que 5 mètres 33 centimètres de diamètre; Garnerin aîné en porta le diamètre à 9 mètres, tout en réduisant son poids à 6 kilogrammes seulement. Indépendamment des améliorations qu'il apporta aux appareils destinés à la production du gaz, Olivier Garnerin inventa un flotteur inapparent, à l'aide duquel sa fille a pu exécuter heureusement une descente en parachute à Venise, au milieu des eaux de la mer. Il s'occupa aussi de la direction des aérostats dans l'air, et vers 1840 on le retrouve préparant l'expérimentation de nouveaux procédés de navigation aérienne.

Sa fille, *Élisa* GARNERIN, née en 1791, fit sa première descente en parachute devant le roi de Prusse, en 1815. Elle renouvela depuis fort souvent cette expérience, en Europe en Amérique.

L. LOUVET.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie universelle et portative des Contemporains.* — *Encyc. des Gens du Monde.*

GARNERIN jeune (*André-Jacques*), aéronaute français, frère cadet du précédent, né à Paris, le 31 janvier 1769, mort dans la même ville, le 18 août 1823. Élève du célèbre physicien Charles, il fit en 1790 des ascensions en montgolfière dans le jardin de Ruggieri. En 1793 il proposa au comité de salut public l'application des aérostats au service de l'armée, et il appuyait son projet d'une ascension avec un ballon à gaz hydrogène, retenu captif, qu'on faisait manœuvrer dans l'intérieur du jardin du Luxembourg. De cette idée sortit plus tard l'école aérostatique de Meudon. La même année 1793 Garnerin accepta du comité de salut public la mission hasardeuse d'aller inspecter le corps d'armée du général Ransonnet, et de s'enquérir de l'esprit de l'armée et des habitants des frontières du nord, alors envahies par l'ennemi. Arrivé au camp de Marchiennes, Garnerin fit une proclamation, et passa les troupes en revue. On se battit le lendemain; Garnerin fut fait prisonnier par les Anglais, qui le livrèrent aux Autrichiens. Ceux-ci l'enfermèrent à Bude, où il resta dix-huit mois. Retenu comme otage et prisonnier d'État,

il subit le traitement le plus barbare, n'ayant pas même de paille à changer. Il sortit enfin de prison lors de l'échange de plusieurs représentants et autres prisonniers français contre la duchesse d'Angoulême.

De retour en France, il s'occupa avec son frère de navigation aérienne. « Il ne vit toutefois dans cet art, dit M. Dupuis-Delcourt, qu'une source de spectacles pompeux, un moyen de frapper vivement l'imagination de la multitude. Mêlant ses périlleuses ascensions aux fêtes brillantes du parc de Monceaux et d'Idalie, il entreprit plus de soixante expériences, dont quelques-unes durèrent tout un jour et toute une nuit. A plusieurs reprises, il alla descendre de Paris à Aix-la-Chapelle, de Paris au mont Tonnerre, franchissant ainsi par la route des airs une distance de plus de cent lieues. » Il imagina aussi les ascensions nocturnes à ballon illuminé. Mais ce qui fera surtout vivre son nom, c'est la première descente en parachute, qu'il exécuta au parc de Monceaux, le 22 octobre 1797. Garnerin raconte lui-même que la pensée de la descente en parachute lui vint dans les cachots de Bude. Il rêvait de se précipiter du haut d'un rempart ou d'une tour. L'idée précédemment émise par divers physiciens de présenter de grandes surfaces à l'air pour neutraliser par sa résistance l'accélération du mouvement dans la chute des corps lui servit de point de départ. Après avoir déterminé les dimensions d'un parachute pour se précipiter d'un rempart ou d'une montagne escarpée, il s'éleva par une progression naturelle jusqu'aux proportions que devrait avoir le parachute destiné à un voyageur aérien dont le ballon ferait explosion à 2,000 ou 3,000 mètres.

Tout le monde connaît en effet la puissance du vent engagé dans un parapluie qu'on tient à la main. Qu'on se figure donc l'étoffe d'un immense parapluie sans baleines, attachée seulement par les bords au moyen de fortes cordes aux rebords de la nacelle d'un ballon, on aura le parachute de Garnerin. La coupe de l'étoffe détermine seule la coupole qu'il forme en tombant. « Le parachute, ou quelque chose de semblable, dit M. Julien Turgan, entre dans toutes les tentatives de vol aérien que l'on fit avant Montgolfier; pour ne parler que des derniers temps, un nommé Lebesnier fit, vers 1678 (1), des expériences publiques d'une sorte de parachute mécanique qui le portait, par une descente douce, à un kilomètre environ de l'endroit d'où il était parti. Blanchard avait adapté un grand parasol au ballon avec lequel il fit son expérience du Champ de Mars; mais il ne s'en servit pas. Plus tard, presque à chacune de ses ascensions, il lançait dans l'espace des petits parachutes avec des chiens et autres animaux. Il avait même inventé une espèce de mécanisme qui jouait, une fois en l'air, de manière à couper la corde qui retenait le parachute au ballon. Un autre mécanisme faisait déchirer le ballon en deux parties, et il retombait avant le parachute; avec cette expérience, qu'il répéta à satiété dans toute l'Europe, il ramassa, pendant près de dix années, des sommes considérables; aussi prétendait-il à l'honneur d'avoir inventé le parachute, lorsque Garnerin fit sa première descente. »

Les *Annales de Physique et de Chimie* nous apprennent que dès 1783 M. Sébastien Lenormand avait fait plusieurs expériences de descente avec des parasols à baleine, auxquels il avait donné le nom de *parachutes*, invention dont il réclama la priorité dans un mémoire adressé à l'académie de Lyon. Néanmoins personne avant Garnerin ne s'était encore fié à ces fragiles appareils pour descendre sur la terre d'une grande hauteur.

L'expérience de Garnerin devait avoir lieu d'abord le 16 juin 1797, au jardin de l'hôtel de Biron, aujourd'hui couvent du Sacré-Cœur. Les deux frères Garnerin s'étaient associés pour cette opération. Le ballon était prêt à partir lorsqu'un accident le fit rompre de part en part. Le public était nombreux; la foule escalade les palissades, met en pièces les débris de l'aérostat, et les aéronautes sont obligés de se soustraire par la fuite à ce courroux insensé. Un des spectateurs traduisit les deux frères devant les tribunaux, les accusant d'escroquerie à la faveur d'espérances chimériques. Les pauvres aéronautes, ayant obtenu leur liberté sous caution, employèrent activement les délais de la justice à chercher les moyens de réaliser leurs promesses et à réparer leur premier échec. Enfin, l'expérience eut lieu avec un plein succès le 22 octobre, malgré toutes sortes de contre-temps que Garnerin rapporte avec détails. Il descendit dans la plaine de Monceaux, une minute après s'être enlevé dans le parc du même nom. Trois jours après, les deux frères étaient acquittés des fins de la plainte portée par leur adversaire, qui soutenait que le succès de la première expérience était dû au hasard. Dans cette première expérience, le parachute oscillait considérablement. Garnerin attribuait cette oscillation au mouvement qu'il lui avait imprimé en coupant la corde qui le rattachait au ballon. Lalande pensait que cette oscillation était produite par l'inégalité du vent et par le défaut d'équilibre des differentes parties de l'appareil. On reconnut qu'elle venait de ce que l'air, refoulé dans la descente, était obligé en s'échappant de soulever les bords du parachute; on n'eut donc pour parer à cet inconvénient qu'à laisser une ouverture au sommet du parachute, afin de livrer un passage à la colonne d'air. Depuis, un grand nombre de descentes en parachute ont été exécutées par divers aéronautes et toujours avec succès.

Garnerin s'acquit dans le Nord une grande renommée en renouvelant ses expériences, et après avoir exécuté une descente en parachute

(1) Voir le *Journal des Savants* du 12 décembre 1678, page 460.

devant la cour de Saint-Pétersbourg en 1800, il prit le titre de *premier aéronaute du Nord.* Il eut des discussions avec le professeur Robertson, qui remplissait l'Allemagne de ses exploits aériens, puis avec Baader, à l'occasion du calcul des hauteurs au moyen du baromètre. Enfin, pour les fêtes du couronnement de l'empereur, en décembre 1804, Garnerin fut mandé à Paris; il prépara un ballon gigantesque, auquel était suspendu une couronne éclairée par trois mille verres de couleur : quelques instants après la fin du feu d'artifice, il s'enleva majestueusement de la place du parvis Notre-Dame. Le lendemain ce ballon apparaissait aux habitants de Rome, planait un instant au-dessus de la coupole Saint-Pierre et du Vatican, puis, s'affaissant tout à coup, le globe de feu marquait par des débris son passage dans la campagne de Rome et allait s'abîmer dans les eaux du lac Bracciano, après avoir laissé un morceau de la couronne lumineuse à un coin du tombeau de Néron. Cet accident mécontenta Napoléon, qui cessa d'encourager l'aéronautique : l'école de Meudon fut abandonnée. Garnerin ne fut plus employé par le gouvernement; Mme Blanchard le remplaça dans les fêtes publiques. En 1815 Garnerin jeune eut des démêlés avec son frère au sujet de l'invention du parachute. Il avait adopté une jeune fille, Blanche Garnerin, qui au sortir de l'enfance se laissa descendre en parachute. Sa femme fut la première personne de son sexe qui entreprit cette périlleuse expérience. Garnerin mourut d'une congestion cérébrale, causée par la chute d'une pièce de bois d'un hangar qui lui tomba sur la tête dans le jardin des Montagnes Françaises, au moment où il s'apprêtait à faire une nouvelle ascension.

Garnerin jeune a publié : *Voyage et Captivité du citoyen Garnerin, ex-commissaire de la république française, prisonnier d'État en Autriche;* Paris, 1797, in-8°, deux éditions ; — *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère, Jacques Garnerin le jeune, physicien, premier aéronaute du Nord : au public;* 1815, in-4°. Suivant les auteurs de la *Biographie universelle des Contemporains,* il composa, au mois d'août 1816, *Le Triomphe du Lis,* divertissement proposé à la garde nationale à l'occasion de la fête du roi.

L. LOUVET.

Dupuis-Delcourt, dans le *Dictionnaire de la Conversation.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et port. des Contemporains.* — V. Ratier, dans l'*Encycl. des Gens du Monde.* — J. Turgan, *Les Ballons.*;— Dr Figuier. *Exposition et histoire des principales Découvertes scientifiques modernes,* t. III, p. 66 et suiv.

GARNET (*Henri*), jésuite anglais, impliqué dans la conspiration des poudres, né à Nottingham, en 1555, pendu à Londres, le 3 mai 1606. Né de parents protestants, suivant quelques biographes, il se convertit au catholicisme vers l'âge de vingt ans. D'autres biographes au contraire le font naître et élever au sein du catholicisme. Quoi qu'il en soit, il appartenait à cette dernière religion lorsqu'il arriva à Rome en 1575. Cette année même il s'engagea dans la Compagnie de Jésus. Il étudia avec tant de succès la théologie, les sciences et les langues, qu'il professa bientôt lui-même, au Collége Romain, l'hébreu d'abord, la métaphysique ensuite, et plus tard les mathématiques. Garnet renonça à l'enseignement en 1586, et, exécutant un dessein qu'il méditait depuis longtemps, il alla se joindre aux derniers missionnaires que sa Compagnie avait gardés en Angleterre. Dès 1588 Garnet fut mis à leur tête, avec le titre de provincial. Il le conserva jusqu'à sa mort, et durant ces dix-huit années il se fit, dit-on, remarquer par sa piété, son savoir et sa modération, ce qui ne put cependant le préserver des soupçons du gouvernement anglais. Comme il entretenait des relations étroites avec l'ambassadeur d'Espagne, on l'accusa d'avoir pris part aux intrigues et aux menées séditieuses de la cour espagnole. Son crédit était très-grand parmi la noblesse catholique, dont plusieurs membres, et entre autres lord Vaux et sa fille, lui étaient particulièrement attachés. Aussi Catesby ayant tramé la conspiration des poudres, songea tout d'abord à s'assurer l'appui ou tout au moins le tacite assentiment de Garnet. Une première fois, et en présence d'une compagnie nombreuse, il l'interrogea sur la légitimité de l'obéissance dans le cas où l'on est commandé pour une action de guerre où l'innocent doit périr avec le coupable. Garnet répondit qu'elle était obligatoire, ne prévoyant point l'application que Catesby en faisait à son propre complot, et encore moins le parti que ses accusateurs en tireraient un jour contre lui-même. Cependant, comme il commençait à craindre que la tranquillité publique ne fût troublée, il sollicita, dans les premiers mois de 1605, et reçut de Rome l'ordre de repousser toute pratique séditieuse. Il en fit part à Catesby, qui n'en tint aucun compte et se montra ouvertement disposé aux moyens d'action les plus violents, sans toutefois révéler ses plans véritables. Garnet prévint de nouveau, le 8 mai 1605, ses supérieurs de Rome : il lui fut répondu le 24 juin par deux lettres, l'une du général de son ordre, l'autre écrite au nom du pape, qui lui commandaient expressément de se tenir en dehors de toute intrigue politique et de combattre toute tentative contre l'État. Catesby, qui en prit connaissance, prétendit qu'elles ne s'appliquaient pas aux temps présents et ne reposaient que sur une connaissance inexacte de la véritable situation des catholiques anglais. Garnet envoya alors un troisième et spécial messager à Rome, et il fut convenu que jusqu'au moment de son retour il serait sursis à toute entreprise. Mais Catesby ne put tenir son engagement; et le 22 octobre, assailli de scrupules ou pressé de remords, il s'ouvrait en confession au père Greenway sur son complot. Greenway le condamna en termes énergiques; mais Catesby ne

voulut point se soumettre, et le pria de lui procurer, sous le sceau de la confession, l'avis exprès de Garnet. Garnet blâma sévèrement Greenway d'avoir prêté l'oreille à Catesby, et plein d'angoisses, condamné au silence par la loi du secret sacramentel, il quitta en toute hâte Harrowden, résidence de lord Vaux, pour se rendre à Coughton, où il espérait rencontrer les conjurés et parvenir à les ramener; mais il arriva trop tard. Catesby était aux environs de Londres, et le complot, qui devait éclater le 5 novembre, fut découvert le 27 octobre. Tel est le récit qu'en font Lingard et Cydonius. Selon Hume, au contraire, et les autres historiens anglais, Garnet eut pleine connaissance de la conspiration, et l'encouragea surtout à Coughton, où l'attendaient tous les conjurés. Ils disent même qu'il avait déjà fait avec eux et pour le succès de leur entreprise un pélerinage à Saint-Wenfrid, dans le Flentshire.

Il s'écoula plus de deux mois entre l'arrestation des conjurés et leur jugement. Lord Cecil soupçonnait et désirait convaincre les jésuites de complicité, mais il manquait de preuves. La torture arracha quelques témoignages contre Garnet, Greenway et Gérard à Bats, serviteur de Catesby, et à Tresham. Quelque faibles qu'ils fussent, et bien que Tresham mourant eût démenti le sien, une proclamation parut le 15 janvier 1606 qui déclarait les trois jésuites inculpés de haute trahison. Deux s'échappèrent. Garnet, après avoir envoyé au conseil une lettre où il protestait de son innocence, se cacha à Hendlip, près de Worcester, dans la maison de Th. Abington, où son collègue Oldecorne avait déjà cherché un refuge. Le conjuré Littleton, dans l'espoir de se sauver, découvrit leur retraite. Ils furent arrêtés après neuf jours de recherches et, le 14 février, enfermés dans la Tour de Londres. Comme les charges rassemblées contre eux étaient encore fort légères, on les menaça de la torture : *Minare ista pueris*, répondit Garnet. La violence ayant échoué, on employa la ruse, qui eut un meilleur succès. Garnet et Oldecorne furent placés dans deux cellules voisines. Un de leurs gardiens, qui avait habilement capté la confiance de Garnet, lui montra une fente par où il pouvait s'entretenir avec son collègue. Garnet tomba dans ce piége (21 février); Locherson, secrétaire de lord Cecil, et le magistrat Forsett recueillirent cinq fois leur conversation. Rien n'y impliquait le fait de la conspiration; mais certaines paroles pouvaient la faire soupçonner. On y joignit quelques lettres écrites par Garnet à plusieurs de ses amis et livrées par son gardien, quelques aveux arrachés par la torture à deux ou trois de ses serviteurs, et les interrogatoires recommencèrent (12 mars). Garnet nia d'abord les conversations que rapportaient les accusateurs; puis, voyant l'inutilité d'un pareil moyen de défense et regrettant d'en avoir fait usage, il reconnut avec franchise qu'il avait su Catesby engagé dans des pratiques séditieuses, sans en pénétrer ni les moyens ni la fin prochaine; il ajouta qu'il n'avait rien négligé pour l'en éloigner et qu'il eût ignoré jusqu'au bout son complot si, dans les jours qui en précédèrent la découverte, il ne lui eût été communiqué sous le secret inviolable de la confession. Ce fut là toute la base du procès. Il eut un grand retentissement. Jacques Ier, sa cour et divers ambassadeurs y assistèrent. L'a torney général, Édouard Coke, fit porter l'accusation sur la vie entière de Garnet, le donna pour premier auteur et chef du complot, et avec lui incrimina tous les jésuites et les doctrines qu'on leur attribuait sur la puissance temporelle et sur l'équivoque. Garnet répondit avec fermeté et douceur, défendit tour à tour l'enseignement de sa compagnie, la conduite des catholiques anglais, ses collègues inculpés et ses propres paroles et actions. Le jury ne le déclara coupable que d'avoir caché la connaissance du complot. Il allégua en vain la loi du sacrement et son rigoureux devoir; les juges lui appliquèrent la peine de la haute trahison. L'exécution eut lieu six semaines après le jugement. Sur l'échafaud, Garnet nia de nouveau qu'il eût connu le complot autrement que par la confession, et demanda pardon au roi pour le seul délit légal d'avoir caché les soupçons qu'il avait conçus lui-même et dès l'origine sur la conduite de plusieurs catholiques. Sa constance excita la pitié de la multitude venue pour le voir mourir. Il ne fut écartelé que lorsqu'il fut réellement mort. Hormis Lingard, les historiens anglais sont unanimes à le déclarer coupable. Mais deux témoignages fort importants en faveur de son innocence sont celui de l'historien de Thou et de Lefèvre de La Boderie, alors ambassadeur de France à Londres, et qui, étant devenu depuis le beau-père d'Arnauld d'Andilly, ne paraît point avoir été un partisan outré des jésuites. En 1610 il parut à Cologne un livre intitulé : *Joannis Eudæmonis Cydonii e S. J. ad actionem proditoriam Edoardi Coqui, Apologia pro R. P. Garneto*. Garnet et la Société de Jésus y sont défendus sur tous les points portés dans l'accusation de Ed. Coke. On trouve à la fin le fait suivant qu'a rapporté aussi de Thou : « Jean Wilkinson, catholique zélé, ayant ramassé sous l'échafaud de Garnet un épi imbibé de son sang, au bout de quelques jours l'image de l'illustre mort s'y dessina avec une parfaite ressemblance. Le concours des catholiques anglais qui allaient voir ce miraculeux portrait fut si grand que le gouvernement s'en inquiéta. L'épi fut alors remis à l'ambassadeur d'Espagne, qui l'envoya aux jésuites anglais de Liége. » L'abbé Feller écrivait en 1797 que cet épi était encore entre les mains d'un de ses amis. Les jésuites anglais de Saint-Omer fêtèrent en grande pompe la mémoire de Garnet, d'Oldecorne et de Campian, qu'ils mettaient au nombre des martyrs. Garnet a laissé les ouvrages suivants ; *Epistola de Martyrio Godefridi Mauritii*, dans l'histoire des persécutions

anglaises par Did. Jepesius; — Un opuscule anglais sur la restauration chrétienne; Londres, 1616, in-8°; — Divers traités *Sur les pèlerinages*, *les indulgences*, etc., tous insérés dans sa *Traduction anglaise du Catéchisme de Canisius*; Londres, 1590, in-8°; Saint-Omer, 1622, in-8°. E. J. MANAUD.

Joan. Cydonius. *Apologia pro R. P. Garneto.* — Sotwell, *Biblioth. Soc. Jesu.* — Lingard, Hume, *History of England.* — Thuan, *Tortura Torti.* — Casaubon, *Ap. Frontonem Duc. Ep.* — Boderic, *Ambassades.* — Butler, *Mem. hist.*, *Bartoli*, *Chaloner*, *More*, *Windeword.* — *Jardine's Criminal Trials.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — *Process of Garnet*; 1820.

GARNET (*Thomas*), médecin anglais, né à Casterton, dans le Westmoreland, mort à Londres, le 28 juin 1802. Placé dès l'âge de quinze ans en apprentissage chez un chirurgien apothicaire, il étudia particulièrement la chimie, et suivit à l'université d'Édimbourg les cours du célèbre Brown. Il se fit recevoir docteur en médecine en 1788, et pratiqua successivement son art à Londres, à Bradford, à Knaresborough et à Liverpool. Il obtint en 1796 une chaire de chimie à Glascow, puis il quitta cette ville pour Londres, où il enseigna la physique, la chimie et la mécanique à l'Institution royale. Une fièvre typhoïde l'enleva prématurément à la science. On a de lui : *De Visu, an inaugural dissertation*; Édimbourg, 1788, in-8°; — *Experiments and Observations on the crescent Water at Harrogate*; Édimbourg, 1781, in-8°; — *Treatise on the mineral Waters, their chemical analysis, medical properties, and plain directions for the use*; Édimbourg, 1792, in-8°; — *Outlines of Course of Lectures on Chemistry*; Londres, 1797, in-8°; — *A Lecture of the Health*; Londres, 1797, in-8°; — *Observations on a tour through the Highlands and part of the western isles of Scotland, particularly Staffa and Icolmkill; to which are added a description of the falls of the Plyde, of the country round Moffat, and an analysis of its mineral waters*; Londres, 1800, 2 vol. in-4°; — *Outlines of a Course of lectures on Chemistry, delivered at the royal Institut of Great-Britain*; Londres, 1801, in-8°; — *A Lecture on the Preservation of Health, being a popular illustration of the Brunonian doctrine*; Londres, 1801, in-8°; — *Popular doctrine on the Zoonomia*; Londres, 1806, in-4°.

Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *Biog. médicale.*

GARNIER (*Robert*), poëte français, né à La Ferté-Bernard, en 1534, mort au Mans, le 15 août 1590 (1). Destiné par ses parents au barreau, il alla étudier la jurisprudence à l'école de Toulouse. Cependant, il avait déjà le goût des lettres, et nous le voyons en 1565 remporter la palme lyrique au concours des Jeux Floraux. Ayant quitté Toulouse, Garnier vint à Paris, et se fit recevoir avocat au parlement. Il plaida quelque temps, et avec succès, si le témoignage de La Croix du Maine mérite quelque confiance. Mais on n'écouta plus guère l'orateur dès que l'on connut le poëte, et la première tragédie de Garnier, *Porcie*, parut à Paris, en 1568. Garnier revint plus tard au Mans, où il remplit d'abord les fonctions de conseiller au présidial, et ensuite celles de lieutenant criminel. En 1583, durant une épidémie, ses domestiques, dit-on, entreprirent de l'empoisonner. On connaît le fait, mais les causes n'en sont pas signalées. La femme de Garnier, Françoise Hubert, sœur du bailli de Nogent-le-Rotrou, prit le fatal breuvage, et les soins les plus prompts purent seuls la sauver. Nous ne savons rien ou presque rien sur les dernières années de la vie de Garnier. Le manuscrit de Colletet, que possède la bibliothèque du Louvre, représente notre poëte engagé, comme malgré lui, dans les luttes religieuses et civiles de la fin du seizième siècle, et mourant de chagrin durant le siége de Paris. Mais on nous laisse ignorer s'il tenait pour les calvinistes, les ligueurs, ou les politiques. Il faut sans doute attribuer l'insuffisance de ces renseignements aux circonstances au milieu desquelles Garnier a vécu : on ne songeait guère à recueillir des détails sur la vie d'un poëte confiné dans les murs du Mans pendant les affreuses guerres civiles et religieuses. Robert Garnier n'est véritablement connu que par ses œuvres. Il publia d'abord : *Plaintes amoureuses, contenant Élégies, Sonnets, Épitres, Chansons*; Toulouse, 1565, in-4° (1). C'est un recueil fort rare, car il manque dans nos principales bibliothèques, où nous l'avons vainement cherché. Deux ans après, la librairie parisienne de G. Buon livrait au public : *Hymne à la Monarchie*; in-4°. En 1568 la tragédie de *Porcie* sortait des presses de Robert Estienne. Cette tragédie, le plus important des premiers ouvrages de Garnier, révéla toute l'originalité de son talent. Quand on le compare à Jodelle, à Jean La Péruse, à Jacques de La Taille, on reconnaît aussitôt dans son langage, dans sa tenue, dans sa manière poétique, un cachet personnel, qui le distingue avantageusement de tous ses contemporains, de tous ses rivaux. Ronsard a fort judicieusement défini ce caractère particulier de tous les personnages mis en scène par Garnier : « Ils ont, dit-il, *le parler haut* » ; ce qui signifie qu'ils ont le ton tragique; et de l'avis de Ronsard, qui était bon juge dans ces matières, les personnages de Jodelle ne s'expriment pas avec la même assurance et la même fierté. Mais pour n'attribuer à Garnier que ce qui lui appartient, hâtons-nous de nommer son maître. C'est le tragique latin, l'âpre, le sentencieux Sénèque. Scévole de Sainte-Marthe a déjà fait cette remarque dans son éloge de Garnier : *Senecæ ille potius quam Græcorum æmulator*. Garnier paraphrase

(1) *Hist. littér. du Maine*, t. IV, p. 1.

(1) La Croix du Maine et Du Verdier citent d'autres éditions : Paris, 1585 ; Lyon, 1602.

souvent Sénèque, dont le défaut le plus ordinaire n'est pourtant pas la concision et la sobriété. Son style est alors surchargé d'incises, de pointes, de redites, de traits forcés, dont la savante aggrégation forme un insupportable verbiage. Mais quand il ne tombe pas dans cet excès, quand, imitateur alors mieux inspiré, il ne vise qu'aux grands effets de son maître, à ces saillies brusques et altières qui frappent toujours dans les discours de Sénèque et qu'on y admire quelquefois, alors Garnier est vraiment très-supérieur à tous les tragiques de son temps, et l'on reconnait en lui un des précurseurs de Corneille. Après la tragédie de *Porcie*, Garnier fit imprimer *Hippolite* (1573); — *Cornélie* (1574); — *Marc-Antoine* et *La Troade* (1578); — *Antigone* (1579); — *Sédécie ou les Juives*, et *Bradamante* (1580). Ces pièces forment l'ensemble des œuvres dramatiques de Garnier. Elles ont été tant de fois réunies sous le titre de *Tragédies de Robert Garnier*, que nous ne pouvons donner ici la date de toutes les éditions qu'elles ont obtenues. — On doit encore à Garnier : *Élégie sur le Trépas de P. Ronsard*; — deux pièces de vers adressées à Ronsard, et imprimées dans le recueil des Œuvres de ce poëte (1633); — *Le Tombeau de messire Desportes, abbé de Tyron*; — enfin, deux sonnets sur la mort de Charles IX.

B. HAURÉAU.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques* publiées par Rigoley de Juvigny. — Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*. — Colletet, *Vies des Poëtes français*. — Pasquier, *Recherches sur la France*, t. I, liv. VII, c. VI. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV, p. 1.

GARNIER (*Philippe*), philologue français, mort à Leipzig, vers 1655. Il alla chercher fortune en Allemagne. En 1608 il enseignait la langue française à Giessen, et en 1614 il se rendit à Leipzig dans le même but. On a de lui : *Præcepta Gallici Sermonis*; Strasbourg, 1607, in-8°; — *Gemmulæ Gallicæ Linguæ Lat. et German*; Strasbourg, 1610, in-8°; — *Thesaurus Adagiorum gallico-latinorum*; Francfort, 1612; — *Dialogues en cinq langues, espagnole, italienne, latine, française et allemande*; Strasbourg, 1659, in-8°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

* **GARNIER** (*Sébastien*), littérateur français, né à Blois, vers le milieu du seizième siècle, mort en 1607. Il fut procureur général au comté et bailliage de Blois. Il composa quelques ouvrages qui, malgré leur extrême médiocrité, le firent bien venir auprès de Henri IV et de la reine Marguerite. On a de lui : *Les huit derniers livres de la Henriade, contenant les faits merveilleux d'Henry, roy de France et de Navarre, quatrième de ce nom, et des princes et seigneurs françois qui l'ont accompagné à la poursuitte des Espagnols et autres ennemis conjurés de son État, dédiés et présentés à Sa Majesté en son château de Bloys*; Blois, 1593, in-4°. Dans l'épître dédicatoire Garnier promet au roi que « si les *huit derniers livres de la Henriade* lui sont agréables, ce luy sera une occasion de mettre les huit premiers en lumière. » Les derniers décrivent la bataille d'Ivry. On eut la singulière idée de réimprimer cet ouvrage à Paris en 1770, dans l'espoir que la curiosité qui s'attachait au poëme de Voltaire se porterait aussi sur son devancier; mais *La Henriade* de Garnier n'étant qu'une gazette très-mal rimée, plate, ennuyeuse, complétement dénuée d'invention, retomba aussitôt dans l'oubli le plus profond : *La Loysée, contenant le voyage de saint Loys, roy de France, pour aller en Égypte contre les Sarrazins, son embarquement et son arrivée en l'isle de Cypre, et adventures surprenantes, en trois livres*; Blois, 1593, in-4°. Les actions de saint Louis sont dédiées à Catherine de Bourbon, sœur unique du roi, en date du 5 juin 1593. L'auteur y a ajouté un sonnet, et finit par une exhortation au roi d'entreprendre le voyage d'outre mer, qui fait l'objet d'une petite pièce d'environ 150 vers intitulé : *Visions de l'auteur au roi*.

R—r et G. B.

Brillon, *Add. mss. à Liron*, p. 186-286 (Bibl. pub. de Chartres). — Brunet, t. II. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 346.

GARNIER (*Jean*), théologien français, né à Paris, en 1612, mort à Bologne, le 16 octobre 1681. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans. Au sortir du noviciat, et ayant déjà prononcé les quatre vœux, il professa pendant cinq ans les humanités. On lui confia ensuite la rhétorique, qu'il enseigna dix ans, tant à Paris qu'ailleurs. Enfin s'étant donné tout entier à la théologie, il en occupa la chaire durant vingt-six ans au collége de Clermont, à Paris. Il l'avait quittée depuis deux ans, et poursuivait l'achèvement de travaux fort importants pour les lettres sacrées, quand ses supérieurs l'appelèrent à une assemblée générale de leur ordre qui devait se tenir à Rome. Mais il n'y put arriver. La maladie le surprit à Bologne, et en quelques jours le mit au tombeau. Son enseignement lui avait acquis une grande réputation, que justifièrent et ont maintenue ses nombreux ouvrages : ils témoignent qu'il était également versé dans les belles-lettres, l'histoire ecclésiastique, la philosophie et la théologie. Il excellait en particulier dans la casuistique, science fort appréciée de son siècle, et qui l'eût à elle seule mis en estime universelle. Il était en outre bibliographe distingué et enrichit de précieux ouvrages la bibliothèque de son collége, en même temps qu'il la disposait sur un plan nouveau et méthodique. Des connaissances si variées et une érudition très-étendue ne faisaient aucun tort à la justesse et à la netteté de son esprit. On a de lui : *Theses peripateticæ de Logica,.... propugnatæ a nobil. adolesc. in collegio Claromontano S. J.*; Paris, 1650, in-8°; — *Theses de Philosophia morali...*; Paris, 1651, in-8°; — *Organi philosophiæ rudimenta, seu compendium Logicæ Aristotelicæ...*; Paris,

1651, in-8°, et 1677, in-12, avec les deux ouvrages précédents, sous le même format; — *Regulæ fidei de gratia Dei per J. C.*; Bourges, 1655, in-4°; — *Juliani, Eclanensis episcopi, Libellus, missus ad sedem apostolicam, nunc primum ex codice Veronensi editus, notis et dissertationibus tribus historicis illustratus*; Paris, 1668, in-4°. Réimprimé dans l'appendice *Augustiniana*, Anvers, 1703, in-fol., et dans l'ouvrage suivant: *Marii Mercatoris Opera, cum notis et dissertationibus*; Paris, 1673, in-fol. Les œuvres de Mercator sont divisées par le P. Garnier en deux parties : la première contient ce qui concerne Pélage, la seconde ce qui regarde Nestorius; toutes les deux sont accompagnées de savantes dissertations, au nombre de sept dans l'une, et de deux dans l'autre, avec une préface historique sur le nestorianisme; — *Liberati, archidiaconi Eccles. Carthagin., Breviarium Causæ nestorianorum et eutychianorum... notis ac dissertatione illustratum*; Paris, 1675, in-8°. Cet ouvrage continue le précédent. L'excellente dissertation qui y est renfermée traite du cinquième concile général;—*Systema Bibliothecæ collegii Parisiensis S. J.*; Paris, 1678, in-4°; Francfort, 1728, in-4°; dans le recueil de J. Keller qui a pour titre *Sylloge aliq. Script. de bene ordin. biblioth.*, Garnier donne l'histoire et l'arrangement de la bibliothèque des Jésuites. Son système est le plus détaillé et le plus raisonnable qu'on ait eu jusqu'à lui. Baillet lui en a contesté l'invention, et a même prétendu que le livre tout entier était dû à une autre plume que la sienne. Mais ses assertions sont dénuées de preuves et généralement contredites; — *Liber diurnus Romanorum Pontificum, cum notis et dissertationibus*; Paris, 1680, in-4°. Ce journal contient les formules des lettres et des actes des souverains pontifes au sixième siècle et durant les trois suivants. Les notes sont dogmatiques, historiques et critiques. Les dissertations, au nombre de trois, ont pour sujet : la première les inscriptions et suscriptions des lettres papales; la seconde, l'ordination des papes; on trouve au § VI de celle-ci que le pape Honorius a été condamné par le sixième concile comme fauteur de l'hérésie des monothélites, bien qu'il ne soit point tombé lui-même dans leur erreur; la troisième, l'usage et la forme du pallium; Godef. Hoffmann a inséré le *Liber diurnus* dans sa *Collectio nova Scriptor. ac Monument.*, publiée à Leipzig, en 1733, in-4°. Il en a été aussi donné une édition à Venise, en 1762; — *B. Theodoret., episc. Cyri, Operum Tomus quintus*; Paris, 1684, in-fol. Ce volume, qui est le complément de l'édition de Théodoret donnée par le P. Sirmond, en 1642, 4 vol. in-fol., fut imprimé par les soins du P. Hardouin, qui mit en tête l'éloge du P. Garnier. Il contient cinq dissertations, où Théodoret n'est pas toujours traité avec ménagement. La mort a empêché Garnier de donner la dernière main aux notes de la quatrième et de la cinquième : — *Tractatus de Officiis Confessoris erga singula pœnitentium genera*; Paris, 1689, in-12; Strasbourg, 1718 et 1726, in-12. Garnier avait dicté ce traité à ses écoliers; — *Theses theologicæ*, données en feuilles volantes. Les journalistes de Leipzig disent qu'en partant pour Rome Garnier avait laissé au P. Hardouin une traduction latine manuscrite du commentaire de Procope Gazée sur les douze petits prophètes. Mais elle n'a jamais été imprimée, non plus qu'une analyse des ouvrages de saint Augustin sur le pélagianisme, que lui-même, au chapitre II de Mercator, dit avoir faite.

L. J. Manaud.

Éloge de Garnier, par le P. Hardouin, au Ve vol. des *Œuvres* de Théodoret. — *Poëme de l'Amitié*, de l'abbé de Villiers. — Baillet, *Critique des Grammairiens*. — Guill. Cave, *Script. Ecc. Hist.* — Oudin, *Commentar. de Script. Ecclesiæ...* — *Vie de H. Norris*, par les frères Ballerini. — Sotwell, *Bibl. Soc. Jesu.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XL. — Dupin, *Biblioth. ecclés.* — Backer, *Biblioth. des Écriv. de la Compagnie de Jésus.*

Garnier (*Julien*), savant français, né à Connerré (Maine), en 1670, mort à Charenton, le 3 juin 1725. Destiné dès sa jeunesse à la vie religieuse, il fit profession de suivre la règle de Saint-Benoît, le 30 septembre 1690, à l'abbaye de Saint-Melaine, en Bretagne. En 1699, après avoir achevé ses études en l'abbaye de Saint-Vincent, au Mans, il fut appelé à Paris et chargé de préparer une édition des Œuvres de saint Basile. Ce travail, dans lequel il fut aidé par dom François Faverolles, trésorier de l'abbaye de Saint-Denis, l'occupa dix années. Enfin, en 1721, il publia le premier volume de sa nouvelle édition et de sa traduction nouvelle de saint Basile. Le second parut l'année suivante. Le troisième vit le jour par les soins de dom Maran, en 1730, cinq ans après la mort de Garnier. B. H.

Histoire littér. de la Congr. de S.-Maur. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. II. p. 270.

Garnier (*Jean-Jacques*), savant et historien français, né à Gorron, près de Mayenne, le 18 mars 1729, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 21 février 1805. Les parents de Garnier étaient pauvres. Quand il les quitta pour venir à Paris tenter la fortune, ils purent à peine fournir aux frais de son voyage, qu'il fit à pied. En arrivant il avait dans sa poche, pour toute richesse, la somme de vingt-quatre sous. Cependant, ce pauvre jeune homme était déjà presque un docteur : il avait du moins terminé le cours de ses études classiques. Parcourant les rues bruyantes de la capitale, il fut conduit par le hasard devant la porte du collége d'Harcourt. C'était l'heure où les écoliers, arrivant de toutes parts, se rendaient à leurs classes. Garnier les suivit, franchit avec eux le seuil du collége, et lorsqu'ils furent rendus dans leurs divers quartiers, il resta seul dans la cour. Un sous-principal se présente alors, interroge l'étranger, entend le naïf récit de son voyage, et lui offre dans les murs du

collége une modeste chambre, avec la subsistance de chaque jour. On soupçonne que Garnier n'hésita pas longtemps à témoigner qu'il acceptait de grand cœur cette proposition généreuse. A peine entré dans ces murs hospitaliers, il se consacra tout entier à l'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut les ordres mineurs; mais on ne croit pas qu'il ait jamais exercé la prêtrise. Quelques années après, il fut présenté comme un homme de grand mérite au comte de Saint-Florentin, depuis duc de La Vrillière; ce ministre le chargea de composer discrètement un livre qui devait paraître ensuite sous le nom d'un de ses protégés, riche courtisan, qui se montrait jaloux d'être compté par le public au nombre des gens de lettres. Garnier lui procura cet honneur. Pour le récompenser, le ministre, qui disposait des chaires du Collége royal, le donna pour adjoint, en 1760, à l'abbé Sallier, professeur de langue hébraïque. Tels furent les commencements de Garnier. L'année suivante, il eut un mémoire couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Peu de temps après, il fut admis à remplacer dans cette académie l'abbé Belley, membre associé. En 1768 il fut nommé inspecteur du Collége royal, où régnait à cette époque le plus grand désordre. Mal payés, les professeurs faisaient leur cours très-irrégulièrement, et quelques-uns même s'abstenaient complétement de paraître dans leur chaire. Le nouvel inspecteur s'employa de toutes ses forces à réparer cette noble ruine; s'il rencontra plus d'une résistance, aucun obstacle ne fut supérieur à son courage. Il lutta même contre la toute-puissante université, gagna contre elle un procès fameux, et parvint enfin non-seulement à relever les anciennes chaires délaissées, mais encore à en créer deux nouvelles, celle de droit naturel et celle de morale. En 1781, après la mort de La Curne Sainte-Palaye, il fut élu pensionnaire de l'Académie des Inscriptions. Quand, en 1790, on vint le sommer de prêter serment à la nouvelle constitution, il aima mieux quitter ses emplois que composer par une sorte de transaction sceptique avec les scrupules de sa conscience. Aucun de ses nombreux écrits ne l'avait fait compter jusque alors au nombre des ardents royalistes; mais il s'était attaché par reconnaissance au parti de la royauté, et, serviteur fidèle, il ne l'abandonna pas dans ses disgrâces. Quittant le Collége royal aussi pauvre que le jour où il y était entré, il se retira dans le collége des Cholets, où il vécut environ dix années en véritable stoïcien. « Du pain et du riz à l'eau étaient, suivant M. Dacier, sa seule nourriture. » Cependant, si grande que fût cette sobriété, Garnier finit par arriver à l'épuisement de ses dernières ressources. Disant alors un triste adieu à sa laborieuse retraite, il accepta l'hospitalité que lui offrait au château de La Chaussée, près Marly, un noble et riche seigneur, M. de Mesmes. Le gouvernement ignorait cette misère. Aussitôt qu'il en fut informé par un des amis de Garnier, Lalande, il s'empressa d'accorder une pension de 1,200 livres au restaurateur du Collége de France. Lorsque les classes de l'Institut obtinrent une nouvelle réorganisation, Garnier fut nommé membre de la classe d'Histoire et de Littérature, le 4 février 1803. Le 29 septembre de la même année, il fut élu membre de la commission des travaux historiques.

Les écrits de Garnier sont assez nombreux. En voici la liste : *Le Commerce mis à sa place*; Paris, 1756, in-12; — *Le Bâtard légitimé, ou le triomphe du comique larmoyant;* Amsterdam (Paris), 1757, in-12; — *L'Homme de Lettres;* Paris, 1764, in-12, ouvrage plein de bon sens et d'une sévère moralité; — *De l'Éducation civile;* Paris, 1765, in-18; — *Traité de l'Origine du Gouvernement français*, mémoire couronné en 1761; Paris, 1765, in-12; — *Histoire de France* de Velly et de Villaret, continuée depuis le règne de Louis XI jusqu'au commencement de celui de Charles IX; Paris, 1765-1785; — *Éclaircissements sur le Collége de France* (1789); in-12. Les *Mémoires* que l'abbé Garnier a publiés dans le recueil de l'Académie sont pour la plupart de véritables ouvrages. Les voici : *Le Caractère de la Philosophie socratique;* dans les *Mémoires de Littérature*, tirés des registres de l'Académie, t. XXXII; — *De l'usage que Platon a fait des fables;* ibid.; — *Dissertation sur le Cratyle;* ibid.; — *Mémoire sur les paradoxes philosophiques;* t. XXXIII; — *Éloge de Lebeau;* t. XXXIV; — *Éclaircissements sur le traité de Dijon;* t. XLI; — *Sur le Parallèle d'Homère et de Platon*, de l'abbé Massieu; ibid., t. XLII; — *Observations critiques sur les Mémoires de la vie de François de Scépeaux;* t. XLIII; — *Mémoire sur la ligue entre la France et le pape Paul IV;* ibid.; — *Recherches sur les Lois militaires des Grecs*, t. XLV; — *Dissertation sur le caractère de la satire de Perse;* ibid.; — *Dissertation sur le tableau de Cébès;* t. XLVIII; — *Mémoire sur les ouvrages d'Épictète;* ibid.; — *Mémoire sur une prétendue conspiration contre Jeanne d'Albret et ses enfants;* t. L; — *Mémoire sur l'art oratoire de Corax*, dans la seconde partie du recueil académique (*Hist. et Mémoires* de la Classe d'Hist. et de Littér.), t. II, p. 44; — *Observations sur quelques ouvrages du stoïcien Panætius;* ibid., p. 81. B. H.

Notice sur Jean-Jacques Garnier, par T.-G. Garnier; dans l'*Annuaire de la Mayenne*, 1841. — *Notice sur la vie et les ouvrages de Garnier*, par Dacier, lue dans la séance du 11 avril 1806. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 403. — N. Desportes, *Bibliographie du Maine*.

GARNIER (*Charles-Georges-Thomas*), littérateur français, né à Auxerre, le 21 septembre 1746, mort dans la même ville, le 24 janvier 1795. D'abord avocat au parlement de Paris, il

devint ensuite secrétaire de Talon, l'un des conseillers de cette cour souveraine. Partisan modéré des principes de la révolution, il fut nommé commissaire du roi près le tribunal du 3e arrondissement de Paris; puis il se retira dans sa ville natale, où il était au moment de sa mort commissaire national près le tribunal du district. C'était un homme estimable et spirituel, qui consacrait ses loisirs à la culture des lettres. Il avait commencé dès 1770 à publier dans le *Mercure de France*, sous le pseudonyme de *Mlle Raigner de Malfontaine*, des proverbes dramatiques, que remarqua Mme de Pralay, chargée de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé. Elle les fit jouer à l'abbaye de Panthemont, par la princesse et ses compagnes; et ayant découvert le nom de l'auteur, elle lui en demanda de nouveaux, que Garnier s'empressa de composer. Il les fit ensuite tous paraître sous ce titre : *Nouveaux Proverbes dramatiques, ou recueil de comédies de société, pour servir de suite aux Théâtres de Société et d'Éducation, par M. G***; Paris, 1784, in-8°; réimprimés à Liége, 1785, in-8°, et insérés depuis dans divers recueils. Outre plusieurs écrits de circonstance, on lui doit encore : *Adélaïde, ou la force du sang, anecdote;* Paris, 1771, in-8°; — *Adélaïde, ou le combat de l'amour et du préjugé, drame de société;* Paris, 1771, in-8°; — *Alcipe, imitation libre de l'*Astrée; Paris, 1773, in-8°, tiré du *Mercure de France :* ces trois ouvrages sont anonymes; — *Zéphirine, anecdote volée par l'auteur* d'Adélaïde; Amsterdam et Paris, 1771, in-8°. Il a publié comme éditeur : *Cabinet des Fées*, etc.; Paris, 1785, 41 vol. in-8o et in-12; — *Voyages imaginaires, songes, visions et romans merveilleux;* Paris, 1787, 39 vol. in-8°; — *Œuvres badines complètes du comte de Caylus;* Paris, 1787, 12 vol. in-8°; — *Ana, ou collection de bons mots*, etc.; Paris, 1789, 10 vol. in-8°; — *Œuvres complètes de Regnard, avec des remarques sur chaque pièce;* Paris, 1789, 6 vol. in-8°; réimpr. en 1810. Garnier avait mis en français moderne quelques vieux romans de chevalerie; mais ces travaux sont restés manuscrits. E. REGNARD.

Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — *Documents particuliers.*

GARNIER (*Germain*), économiste français, frère du précédent, né à Auxerre, le 8 novembre 1754, mort à Paris, le 4 octobre 1821. Procureur au Châtelet, secrétaire de Mme Adélaïde, tante de Louis XVI, homme d'esprit et homme du monde, il s'essaya dans la poésie légère, et traduisit lady Montague et Anne Radcliffe. Il fut député suppléant de Paris aux états généraux, n'y siégea pas, mais fit partie, en 1790, du *Club des Impartiaux* ou *Club monarchique*. Il devint membre du département de Paris, et refusa en 1792 le ministère de la justice. Quoique peu compromis, il émigra, après le 10 août 1792, dans le pays de Vaud; il y rentra en 1795, et fut porté en 1797 sur la liste des candidats au Directoire. Empressé de se rallier au gouvernement consulaire, il devint en 1800 préfet de Seine-et-Oise, puis en 1804 sénateur et titulaire de la sénatorerie de Trèves, président du sénat en 1809-1811, conseiller du sceau des titres, etc. La restauration de 1814, à laquelle il témoigna son zèle, lui donna un siége à la chambre des pairs. Il ne prit point de part aux Cent Jours, et fut à la rentrée de Louis XVIII nommé ministre d'État et membre du conseil privé. Comme pair de France, il défendit énergiquement les projets et l'influence du pouvoir; toutefois, il se déclara pour la liberté du commerce des grains et pour celle de la presse. Il avait mieux étudié les principes de la science économique que leur application au maniement des finances, et on lui a reproché des vues trop étroites dans ses *Rapports* sur les lois de budget et dans leur discussion.

Garnier a donné la meilleure traduction du célèbre ouvr. d'Ad. Smith : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations;* Paris, 1805, 5 vol. in-8°; — 2e éd., en 6 vol., 1822; — 3e éd., revue, corrigée et annotée par Blanqui et Buret, dans la *Collection des Économistes* de Guillaumin, V et VI, in-8°, 1843. Les *notes* et *notice* de Blanqui donnent une grande valeur scientifique à cette édition.

On a encore de Garnier : *De la Propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique, ou manifeste de la société contre les partis qui la tourmentent, par un ami de l'ordre;* 1792, in-8°, Paris; — *Abrégé des Principes de l'Économie politique;* Paris, an IV, in-12; — *Histoire des Banques d'Escompte;* Paris, 1806; — *Rapport au nom de la commission chargée de l'examen du projet de loi des finances;* in-8°, 1816; réédité trois fois, réfuté par Ganilh; — *Mémoire sur la valeur des Monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité;* — second *Mémoire* sur le même sujet; — *Observations en réponse aux Considérations* (de M. Letronne) *sur l'évaluation des Monnaies grecques et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique.* Ces trois mémoires, publiés in-4° en 1817 et 1818, ont été refondus par l'auteur dans son *Histoire de la Monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité jusqu'au règne de Charlemagne;* Paris, 2 vol. in-8o, 1819. Étant préfet, il fit dresser, par ordre ministériel, une *Description géographique, physique et politique du départ. de Seine-et-Oise*, qui fut publiée à Paris, in-8°, 1822. Cette excellente statistique fut vivement critiquée par quelques écrivains; leurs critiques ont été spirituellement relevées par l'auteur.

A. GUILLARD.

Dict. de l'Écon. polit. — *Collection des Économ. Encycl. des Gens du Monde.*

GARNIER (*Jean*), dit DE SAINTES, homme politique français, né à Saintes, en 1754, noyé dans l'Ohio (Amérique septentrionale), en 1820. Il fit ses études dans sa ville natale, et était avocat lorsque les idées révolutionnaires commencèrent à s'élever de toutes les parties de la France. Comme la plupart de ses confrères, il contribua à propager les nouvelles doctrines. En 1789 il était président d'un comité provincial, qui, par un arrêté motivé sur la disette générale, ordonna la recherche des grains alors conservés dans la Saintonge, fit surveiller la vente, les achats, les exportations, et proscrivit le monopole, en favorisant l'importation des céréales étrangères (20 et 21 août 1789). Cet arrêté fut adressé à tous les maires et curés; mais son application, fort difficile dans la pratique, fut paralysée par le mauvais vouloir ou la cupidité des propriétaires et des spéculateurs. Il fut reproché à ses auteurs, comme une mesure vexatoire. Néanmoins, Garnier fut nommé procureur général de son département et, le 2 septembre 1792, élu membre de la Convention nationale, pour la Charente-Inférieure. Il prit place parmi les plus violents *montagnards*, et dès le 22 octobre il proposa la loi qui bannissait les émigrés et les punissait de mort en cas de rentrée en France. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort de ce monarque sans appel au peuple ni sursis (1). Lors de la défection de Dumouriez, il proposa à la Convention (3 avril 1793) de s'emparer de tous les pouvoirs et de les faire exercer par un comité de douze membres, « attendu qu'il n'avait vu jusque alors que des traîtres au ministère. Les demi-mesures, ajoutait-il, sont autant de coups de poignard pour la liberté. N'oublions pas que nous sommes la divinité du peuple français et que nous répondons sur nos têtes du salut public. » Le 13 mars 1793 il fit traduire au tribunal révolutionnaire le général Blanchelande, gouverneur de Saint-Domingue, convaincu de s'être opposé à l'exécution du décret qui affranchissait les noirs, et d'avoir fait mettre à mort illégalement le mulâtre Ogé. Quelques jours après (24 avril), sur la proposition de Garnier de Saintes, le général Marcé eut le même sort. Le 31 mai il s'éleva avec force contre les Girondins, et eut la plus grande part à l'organisation du comité de salut public. Le 7 août il proposa de déclarer Pitt ennemi du genre humain, « évoquant un nouveau Scevola et déclarant que chacun a le droit d'assassiner un homme qui a conçu le projet d'assassiner le genre humain ». Envoyé en mission dans l'ouest (17 septembre), il visita Le Mans, La Flèche, La Rochelle, prit partout des mesures rigoureuses contre les royalistes, et fit décréter la peine de mort contre les conducteurs d'artillerie qui abandonneraient leurs pièces (27 juillet 1793). Il remplaça Thirion (9 brumaire an II) dans sa mission contre les Vendéens, et se conduisit vaillamment dans différentes rencontres. A Bordeaux, il arrêta autant qu'il lui fut possible les persécutions organisées par son collègue Lacombe. Le 9 germinal an II (29 mars 1794) il écrivit à la Convention pour applaudir au supplice des dantonistes, « qui, disait-il, avaient de nombreux complices dans tout l'ouest ».

Malgré la réaction de thermidor, Garnier continua de siéger à la Montagne et de haranguer à la tribune des jacobins, qui le 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794) le choisirent pour leur président. Quoiqu'il eût désavoué les horribles massacres de Carrier, il essaya de soustraire ce monstre à l'échafaud (4 frimaire an III-24 novembre 1794). A partir de cette époque la fougue terroriste de Jean Garnier parut se calmer. Le 18 frimaire an III (8 décembre 1794) il appuya le rapport de la loi qui interdisait aux nobles le séjour de la capitale, et fit rendre (8 pluviôse an III-27 janvier 1795) un décret en faveur des veuves et des enfants des condamnés. Le 12 germinal an III (1er avril 1795) il se déclara contre les séditieux, et le 1er prairial suivant (20 mai 1795) il insista sur la sévère répression des assassins de Féraud. Le 30 vendémiaire an IV (22 octobre 1795) il demanda également des mesures énergiques contre les sectionnaires royalistes. Entré au Conseil des Cinq Cents (brumaire an IV-octobre 1795), il appuya le 18 fructidor (4 septembre 1797) la déportation des journalistes contre-révolutionnaires, et le 27 vendémiaire an VI (18 octobbre 1797) l'exclusion des nobles des emplois publics. Le 8 pluviôse an VI (27 janvier 1798) il proposa une taxe sur les nouveaux enrichis. Le 30 ventôse an VI (20 mars 1798), élu secrétaire du Conseil des Cinq Cents, il sortit de cette assemblée le 1er prairial (20 mai 1798), et fut nommé par le Directoire vice-consul aux États-Unis; mais il n'accepta pas ce poste. En 1800 Napoléon le nomma président du tribunal criminel de Saintes et peu après chevalier de la Légion d'Honneur. Garnier demeura en fonctions jusqu'en 1811, époque de la suppression des tribunaux criminels. Il reparut pendant les Cent Jours, comme membre de la chambre des représentants : il y apporta son patriotisme républicain : deman-

(1) Garnier demanda que Louis XVI fût traité non comme un accusé ordinaire, mais comme un ennemi. « La guerre intestine nous menace, disait-il, la guerre extérieure nous épuise; nous sommes sans gouvernement et sans lois, et nous discutons si, nous dégageant d'un pouvoir obligatoire, nous en renverrons l'exercice au peuple qui nous appelle pour le remplir. Citoyens, songez-y! de la résolution que vous allez prendre dépend le salut de la liberté. Ne dites pas que vous jugerez Louis, car vous n'êtes pas juges; dites qu'au nom du peuple vous statuerez révolutionnairement sur son sort. Quel que soit le sentiment de commisération qui l'entraîne vers la clémence, l'homme d'État n'a plus sa volonté à lui; un roi et une république ne peuvent jamais être debout à la fois; celui des deux qui n'aura pu abattre son ennemi sera bientôt écrasé lui-même. » Le 11 février suivant, Garnier s'écriait encore : « Semblables à la divinité dans sa colère, les peuples, lorsqu'ils sont trahis, ne jugent pas leurs rois; ils lancent la foudre, et les exterminent. »

dant des mesures rigoureuses contre les révoltés de l'ouest et s'opposant à toute transaction avec le parti de l'étranger. Le 28 juin 1815 il demanda l'envoi de commissaires dans les armées. « Rappelez-vous, s'écria-t-il, ces temps où un seul représentant au milieu d'une armée électrisait tous les esprits. Nous irons encore combattre dans les rangs. Pour ceux qui y trouveront la mort, ce jour sera celui de la résurrection. » Compris dans l'ordonnance d'exil du 24 juillet 1815, il fut arrêté à Paris dans le courant d'août, et transporté en Belgique. Il collaborait à des écrits périodiques depuis cinq mois lorsque le gouvernement des Pays-Bas l'expulsa de son territoire. Il passa alors aux États-Unis : il y trouva une fin malheureuse. Naviguant sur l'Ohio, avec son fils, leur embarcation chavira, et tous deux périrent dans les flots. On a de Jean Garnier de Saintes : *Le Retour de la vérité en France;* 1815, in-8°; — *Dette d'un Exilé, ou plan nouveau d'éducation nationale, basé sur les principes de Socrate et extrait de l'ouvrage de Criton, l'un de ses disciples,* dédié aux générations; Bruxelles, 1816, in-8°; — *Adieux à messieurs les habitants de Bruxelles*, avec cette épigraphe : « On m'impose aujourd'hui l'exil de l'exil »; 1816. H. LESUEUR.

Moniteur universel, année 1792, n°s 298, 317; an 1er, n°s 44, 96, 121, 211, 221, 251, 263; an II, n°s 25, 81, 108, 200; an III, n°s 1, 29, 75, 180, 246; an IV, n°s 26, 190; an V, n°s 197, 236, 326, 354; an VI, n°s 9, 19, 29, 49, 76, 132, 166, 194, 239. — *Galerie historique des Contemporains*; Bruxelles, 1819. — Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France.* — Massiou, *Histoire de la Saintonge*, t, VI. p. 186. — P.-D. Rainguet, *Biographie saintongeaise.*

* **GARNIER** (***) dit *de l'Aube*, homme politique français, né vers 1759, mort vers 1812. Il était avocat avant la révolution, et en accueillit les principes avec enthousiasme. Il fut député à la Convention nationale par le département de l'Aube. Lors du jugement de Louis XVI, il vota en ces termes : « Louis XVI est un conspirateur : je vote pour la mort. » Envoyé successivement en mission dans les départements de l'Yonne et de l'Aube, il y organisa les moyens révolutionnaires. Placé en juin 1793, avec son collègue Bassal, à la tête de quinze cents gardes nationaux volontaires ou soldats des dépôts de l'armée, pour réprimer l'insurrection des fédéralistes du Jura, il se vit entouré aux environs de Lons-le-Saulnier par quinze ou vingt mille montagnards. Trop faible pour triompher par la force, il employa la conciliation, et réussit à faire accepter la constitution aux révoltés. Attaché personnellement à Danton, il le défendit jusqu'à la dernière heure, et faillit partager son sort. Dans la terrible séance du 9 thermidor an II, lorsque Robespierre, d'une voix brisée par la rage, râlait ces mots : « Pour la dernière fois, président des assassins (1), je te demande la parole. » « C'est le sang de Danton qui t'étouffe! » lui cria Garnier! « Ah! c'est donc Danton que vous prétendez venger? » repartit Robespierre, avec un certain effroi, « je m'en doutais à votre violence! »

Nommé le 15 brumaire an III (5 novembre 1794) membre du comité de sûreté générale, Garnier demanda, après l'insurrection anarchique du 12 germinal (1er avril 1795), l'arrestation de tous les membres des anciens comités de gouvernement. Lors de l'organisation constitutionnelle de l'an III, il fit valoir pour entrer au Conseil des Cinq Cents son élection avec Fréron par la Guyane française; mais cette élection fut annulée le 19 vendémiaire an V (10 octobre 1796). Il fut nommé par le Directoire commissaire près de l'administration départementale de l'Aube, et remplit ces fonctions pendant plusieurs années. H. LESUEUR.

Moniteur universel an II, n°s 263, 267; an III, n° 47; an V, n° 66; an VI, n° 22. — *Galerie historique des Contemporains.* — *Petite Biographie Conventionelle.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie des Contemporains.* — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. IV, livre XV, p. 138, et liv. XXIII, p. 349. — A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. VIII, liv. IX, p. 339.

GARNIER (*Étienne-Barthélemy*), peintre français, né à Paris, le 24 août 1759, mort dans la même ville, le 15 novembre 1849. Ses parents, dont il était l'unique enfant, le firent entrer tout jeune au collége Mazarin, où il fit de brillantes études. Il reçut ensuite les premières notions de dessin de Durameau; puis il passa dans l'atelier de Doyen et dans celui de Vien. Sous cet habile maître, Garnier concourut pour le grand prix de Rome en 1787. Son tableau *La Mort de Sédécias* se distingua dans le concours, où il avait à lutter contre les plus forts des élèves de David, qui étaient alors Fabre, Girodet et Gérard. Girodet, surpris dans sa loge au moment qu'il venait d'y introduire un rouleau d'études au mépris des règlements, fut exclu; Fabre remporta le grand prix, et Garnier obtint le second. L'année suivante Girodet et Garnier engagèrent la lutte sur le thème proposé : *Tatius assassiné au milieu d'un sacrifice à Lavinium, en présence de Romulus.* Cette fois le public, d'accord avec les juges, décerna d'enthousiasme le premier prix à Garnier et le second à Girodet. Deux mois auparavant, l'Académie avait partagé entre ces deux rivaux le prix de la demi-figure peinte, prix fondé par Delatour, l'auteur de tant de belles têtes au pastel. Garnier partit pour Rome, où, s'inspirant de la poésie et de l'histoire, il composa le tableau représentant *L'Empereur Maurice détrôné par l'usurpateur Phocas.* Le moment choisi par l'artiste est celui où Maurice, qui vient d'être témoin du meurtre de ses cinq fils, et qui a près de lui la nourrice du plus jeune que cette femme a cherché à sauver en offrant son propre enfant, repousse avec énergie cet horrible et sublime sacrifice, et désigne lui-même son fils aux exécuteurs. L'esquisse de ce tableau de Garnier, qui

(1) C'était Thuriot qui occupait le fauteuil; il venait de remplacer Collot d'Herbois à la présidence.

faisait partie de son envoi de 1790, fut achetée par la Société des Amis des Arts, qui venait d'être fondée, et cette esquisse fut gagnée par Louis XVI, qui la fit placer dans son cabinet. Garnier composa aussi à Rome : *Ajax, fils d'Oïlée, gravissant les rochers et bravant la tempête et les dieux; — Diogène demandant l'aumône à une statue; — Hippolyte s'éloignant de Phèdre; — Socrate entraînant Alcibiade d'une maison dont les plaisirs pouvaient amollir son courage.*

Ce fut en 1793 que Garnier rentra dans Paris; il fuyait les excès et les scènes de désordre dont il avait été témoin à Rome pendant les derniers moments qu'il avait passés dans cette capitale. Il avait vu frapper d'un coup de baïonnette l'envoyé de la république française, M. de Basseville, piller et saccager l'Académie et anéantir les études nombreuses qu'il avait réalisées; « et certes, nous a-t-il dit, je m'estimais encore trop heureux en perdant bien de mes travaux d'avoir pu échapper au couteau des assassins. » Au salon de 1793, Garnier exposa l'esquisse exigée comme travail final du pensionnaire de France à Rome; c'était *La Désolation de la Famille de Priam.* Quelques années plus tard, cette esquisse ayant été exposée au Louvre, y produisit le même enthousiasme qu'au salon de 1793; et le jury des artistes institué par le Directoire pour distribuer les prix et déterminer les commandes chargea Garnier d'exécuter en grand la composition de cette esquisse; il lui fut alloué à cet effet une somme de 10,000 fr. et un atelier au Louvre. En 1795 il exposa un épisode de l'Odyssée : *Ulysse et Nausicaa;* et ce tableau obtint tout le succès auquel pouvait prétendre alors une œuvre d'art si étrangère aux passions du temps.

Son tableau de *La Désolation de la Famille Priam,* qui parut au salon de 1800, fut considéré comme l'une des plus grandes pages de la peinture française, et fut reçu avec des applaudissements unanimes. La scène par sa disposition était l'une des plus vastes qu'on eût encore songé à traiter. D'un côté, l'œil aperçoit les remparts de Troie, et peut embrasser toute la plaine où le sort des Troyens vient d'être décidé par la défaite d'Hector. Le camp des Grecs s'étend le long du rivage de la mer, et dans les lointains, presqu'à l'horizon, se distingue l'île de Ténédos. Priam semble absorbé dans la douleur paternelle; sa femme, Hécube, cette malheureuse mère, est soutenue dans son désespoir par ses filles éplorées, et la veuve d'Hector est évanouie. On peut dire que cette œuvre, qui contient la variété de l'âge et du sexe, renferme aussi la réunion des expressions les plus diverses : les expressions sont bien senties; elles offrent du pathétique et d'heureuses nuances de sensibilité. On pourrait cependant reprocher à l'auteur de ce tableau que son modelé des chairs est parfois trop rond, souvent trop potelé, conséquence des manières qu'il a dû d'abord étudier. Il y a aussi de la froideur dans l'ensemble de cette grande toile, et cependant, bien considérée, on y reconnaît une certaine richesse de couleur; mais, comme dans les produits de Doyen, l'un de ses premiers maîtres, cette richesse, trop éparpillée, dégénère en manière. Malgré ces imperfections et les difficultés que présentaient les exigences de cette époque de transition, qui était encore comme un chaos de réalisme, d'afféterie, de naïveté et de goût épuré, chacune de ces manifestations ayant de chaleureux partisans, même des fanatiques, Garnier put cependant contenter les uns et les autres; car aujourd'hui, après avoir étudié cette belle peinture, on peut assurer que cet habile artiste, par le caractère de son talent et la physionomie qui lui est particulière, appartient tout à la fois au dix-huitième siècle et au nôtre. Ses travaux, dont nous prenons ce tableau pour terme de comparaison, forment pour ainsi dire, dans l'histoire des arts en France, le lien de deux grandes époques.

Au salon de 1801 Garnier exposa : *La Charité romaine,* qui lui valut la commande d'un de ses meilleurs ouvrages, pour l'une des salles du Musée des Antiques au Louvre; là il peignit, dans l'un des grands arcs de la salle de Diane, cette déesse *apparaissant à Hercule sur les bords du fleuve Ladon.* Le *Portrait de Napoléon Ier* fit partie du salon de 1803; et au salon de 1808 il exposa ce même *Napoléon, méditant dans son cabinet sur une grande carte de l'Europe;* au salon de 1814, *Éponine et Sabinus,* ainsi que *La mort d'Eurydice.* C'est à cette époque qu'il composa l'*Enterrement de Dagobert Ier,* qui fait partie de la décoration de la nouvelle sacristie de Saint-Denis. Le salon de 1827 possédait les tableaux de *Saint Louis choisi pour arbitre entre le roi d'Angleterre Henri III et ses barons,* et *Le duc d'Angoulême reçu à Chartres par la duchesse, à son retour de l'armée d'Espagne; — La Procession expiatoire de saint Charles Borromée dans les rues de Milan, désolé par la peste,* fut terminée vers 1828, époque à laquelle ce tableau fut placé dans une chapelle de l'église de Saint-Germain-en-Laye. En 1831 Garnier mit la main à un grand travail, *Le Miracle du sourd-muet recevant de Jésus-Christ le don de l'ouïe et de la parole,* tableau d'autel de la chapelle des Sourds-Muets de Paris. Fort vieux alors, Garnier acheva cependant encore quelques tableaux, parmi lesquels nous citerons seulement : *La Dévotion aux âmes du purgatoire; — Saint Vincent de Paul conjurant le cardinal de Richelieu de faire cesser les maux de la guerre,* et le *Mariage de Napoléon et de Marie-Louise,* tableau qui se voit dans les galeries historiques du palais de Versailles. Cet immense travail, dont le cadre n'a pas moins de cinq mètres de large, sur plus de

trois de haut, et dont les figures sont de petites proportions, conçu dans des données semblables aux tableaux de Van der Meulen, rappelle la grande scène historique de ce mariage célèbre. On y voit des équipages nombreux, des chevaux richement harnachés, et le cortége militaire entourant les voitures impériales; le tout est accompagné d'une innombrable population. Ce tableau, qui avait figuré au salon de 1810, comme ébauche avancée, à fait partie du salon de 1847, comme tout à fait terminé.

En 1816, lors de la nouvelle organisation de l'Académie des Beaux-Arts, Garnier fut appelé dans cette section de l'Institut, et trois années plus tard il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Thénot.

Extrait des registres de l'École imp. des Beaux-Arts. — Les livrets des Salons. — Notes données par Garnier lui-même.

GARNIER (*Jean-Guillaume*), mathématicien français, né à Wasigny, près de Guise (Picardie), le 13 septembre 1766, mort à Ixelles, près de Bruxelles, le 20 décembre 1840. Il fit ses premières études au collége de Reims, et refusa d'embrasser l'état ecclésiastique, auquel le destinaient ses parents, qui lui laissèrent alors l'option entre le droit, la médecine et les sciences. Il fit quelques pas dans les deux premières carrières avant d'adopter la troisième. Après avoir achevé ses études de collége, il vint suivre à Paris des cours de mathématiques, de chimie, de botanique et de physique, et fut appelé en 1788 comme professeur de mathématiques et de fortification à l'Académie militaire de Colmar, espèce d'école militaire pour les nobles protestants, exclus encore à cette époque des écoles royales, qu'avait fondée le poëte T.-C. Pfeffel, et où Garnier se lia d'amitié avec le géomètre Arbogast, qui imprima à ses études une utile direction. Lorsque la révolution de 1789 eut amené la chute de cet établissement, Garnier revint à Paris, où l'ingénieur de Prony, devenu en 1791 directeur général du cadastre de la France, le fit nommer chef de la division géométrique, emploi qu'il occupa jusqu'en 1794. Garnier fut examinateur des aspirants à l'École Polytechnique de 1795 à 1800, et professeur adjoint à l'illustre Lagrange dans cette même école de 1798 à 1802. Il avait fondé et dirigeait en outre à Paris une école préparatoire à l'École Polytechnique, et y avait admis gratuitement un élève, Poisson, dont la réputation est devenue depuis européenne. Lorsque Fourier fut nommé préfet de l'Isère, Poisson obtint, par la protection de Laplace, la chaire de Fourier, bien que celui-ci eût présenté Garnier comme son successeur. Professeur à l'École Militaire de Saint-Cyr en 1814, Garnier fut destitué pendant les Cent Jours; mais il recouvra sa place au second retour des Bourbons. En 1817 le roi des Pays-Bas l'appela, comme professeur, à l'université de Gand : Garnier y enseigna les mathématiques et l'astronomie jusqu'en décembre 1830, époque de la suppression de la faculté des sciences de cette université. Il devint en 1818 membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. Ses principaux ouvrages imprimés ont pour titres : *Usage du Compas de proportion*, suivi d'un *Traité de la division des champs;* Paris, an II, in-8°; — *Cours d'Analyse algébrique, à l'usage des élèves de l'École Polytechnique;* Paris, 1803, in-8°; 2e édit., sous le titre d'*Analyse algébrique, faisant suite à la première section de l'algèbre;* Paris, 1814, in-8°; — *Traité élémentaire d'Arithmétique;* Paris, 1803, in-12; 4e édit., sous le titre de *Traité d'Arithmétique;* Gand, 1818, in-8°; — *Éléments d'Algèbre, à l'usage des aspirants à l'École Polytechnique. Première section;* Paris, 1803, in-8°; 4e édit., Bruxelles, 1820, 2 vol. in-8°; — *Réciproques de la Géométrie*, suivies d'un *Recueil de théorèmes et de problèmes;* Paris, 1807, in-8°; 2e édit., Paris, 1810, in-8°; — *Leçons de Statique;* Paris, 1811, in-8°; — *Leçons de Calcul différentiel;* 3e édit., Paris, 1811, in-8°; — *Leçons de Calcul intégral;* 3e édit., Paris, 1812, in-8°; — *Géométrie analytique, ou application de l'algèbre à la géométrie;* 2e édit., Paris, 1813, in-8°; — *Discussion des racines déterminées du premier degré à plusieurs inconnues*, etc.; 2e édit., Paris, 1813, in-8°; — *Éléments de Géométrie;* Paris, 1812, in-8°; 2e édit., Gand, 1818, in-8°: ces ouvrages et ceux du géomètre Lacroix ont formé la transition des anciens traités aux nouveaux; — *Elementa Arithmeticæ, Algebræ et Geometriæ, in usum prælectionum academicarum;* Gand, 1824, in-8° : les examens et les thèses se passant en latin dans les universités de la Belgique, ce travail avait pour objet de familiariser les candidats avec le latin de convention dont on se servait; — *Traité de Météorologie, ou Physique du globe;* Bruxelles, 1837, in-8°; 2e édit., Lille et Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

Garnier a publié comme éditeur : *Cours complet de Bezout, à l'usage des gardes du pavillon de la marine, du commerce, et des élèves de l'École Polytechnique;* Paris, an VI et ann. suiv., 6 vol. in-8°; — *Trisection de l'angle par L. P. V. M. Azémar*, suivie de *Recherches analytiques sur le même sujet* par J.-G. Garnier; Paris, 1809, in-8°. Il a été l'un des fondateurs et des collaborateurs des *Annales belgiques;* Bruxelles, 1818-1824, 14 vol. in-8°. En 1825, il fonda avec M. Quételet la *Correspondance mathématique et physique*, et il publia avec lui les deux premiers volumes de ce recueil. Enfin, les *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, tom. Ier, contiennent de lui un *Mémoire sur les machines*, et les *Bulletins* de la même académie de nombreuses recherches sur différentes branches des sciences. E. Regnard.

A. Quetelet, *Notice sur J.-G. Garnier*, dans l'*Annuaire de l'Acad. roy. de Bruxelles*, année 1841. — *Journal général de la Littérature de France.* — *Bibliographie académique*; Bruxelles, 1854, in-12. — *Documents particuliers.*

* **GARNIER** (*Hippolyte-Louis*), graveur et lithographe français, né en 1802, mort à Paris, le 12 juin 1855. Après avoir étudié assez longtemps dans l'atelier de Hersent, il se livra à la pratique de la lithographie, et cultiva ce genre avec tenacité jusqu'en 1830. Mais s'étant aperçu du peu d'accueil que recevaient ses productions malgré leur mérite réel, il abandonna complétement ce genre pour se livrer à la gravure, dite *manière noire*. Les plus grandes entraves que Garnier trouva sur son passage lui furent, assure-t-on, suscitées par des éditeurs, trop disposes à ne donner du travail et à ne faire valoir que les artistes qui ont donné la mode et ceux qui s'empressent de la suivre. Or, à cette époque on ne considérait au point de vue d'un mérite transcendant, comme d'une vente certaine, que les lithographies confectionnées franchement par hachures, telles que les faisaient MM. Aubry Lecomte, Jullien et Sudre, puis les lithographies exécutées dans un système opposé, par un grainage frais et serré, dont M. Grévedon avait créé le type. Quant à Garnier, il cherchait des moyens nouveaux; ses belles lithographies des *Incendies de Salins* et de la *Retraite de Russie*, d'après M. Ary Scheffer, sont le résultat de hachures, de grains, de nuances obtenues par des frottis et même de tons estompés, procédés qui sont aujourd'hui tellement en faveur, que ce sont presque les seuls dont se servent les artistes lithographes. Repoussé dans des moyens qui lui étaient propres, Garnier se renferma complétement dans la gravure, et promptement il s'y fit remarquer. Son œuvre dans ce genre est trop considérable pour en pouvoir faire ici un exposé détaillé. Nous ajouterons seulement qu'il a traduit de cette manière bien des peintres de talent, parmi lesquels nous citerons: MM. Court, Beaume, Scheffer, Guët et Eugène Isabey.

THÉNOT.

Documents particuliers.

* **GARNIER** (*François-Xavier-Paul*), jurisconsulte français, né à Brest (Finistère), le 12 septembre 1793. Il quitta le service de la marine militaire pour travailler dans les bureaux du trésor public, où son père occupait un emploi, puis étudia le droit à Paris, et fut admis en 1813 au barreau de la cour impériale de cette ville. Après le rétablissement de l'autorité royale, il fut nommé substitut à Sedan, mais il n'accepta point ces fonctions. Il devint en 1820 avocat au conseil d'État et à la cour de cassation, et il avait été deux fois élu président du conseil de l'ordre, lorsqu'en 1846 il se démit de sa charge et se fit inscrire au tableau des avocats à la cour royale. Ses travaux les plus importants ont pour titres: *Régime des Eaux, ou des rivières navigables, flottables ou non, et de tous les autres cours d'eau*; Paris, 1822, in-8°; 4e édit., sous le titre de *Régime des Eaux, ou traité des eaux de la mer, des fleuves, rivières navigables et flottables, et autres eaux de toutes espèces*; Paris, 1839-1851, 5 vol. in-8°; — *Traité des Chemins de toutes espèces, comprenant les grandes routes, chemins de halage, vicinaux et particuliers*; Paris, 1828, in-8°; 4e édit., ibid., 1834, in-8°. *Supplément au Traité des Chemins*; Paris, 1836, in-8°; 3e édit., Paris, 1842, in-8°; — *Traité des Actions possessoires*; Paris, 1833, in-8°; 3e édit., sous le titre de *Traité de la Possession, de la Propriété et des actions possessoires et pétitoires*; Paris, 1847; — 1853, 2 vol. in-8°; — *Commentaire de la loi du 29 avril* 1845, *sur les Irrigations*, etc.; Paris, 1845, in-8°; — *Commentaire de la loi du 10 juin* 1854, *sur le libre écoulement des eaux provenant du drainage*; Paris, 1854, in-8°; — *Commentaire de la loi du* 11 *juillet* 1847, *sur les Irrigations, et Observations nouvelles sur la loi du* 29 *avril* 1845, *relative au même sujet, et sur celle du* 10 *juin* 1854, *relative au drainage*; Paris, 1855, in-8°; — *Législation et Jurisprudence nouvelles sur les Chemins et voies publiques de toutes espèces*, etc.; Paris, 1855, in-8°. Tous ces ouvrages, sur des matières dont l'auteur a depuis longtemps fait une étude spéciale, et qui intéressent à la fois la propriété, l'agriculture et l'industrie, ont obtenu, avec la faveur publique, une incontestable autorité. M. Garnier a fourni des articles à l'*Encyclopédie du dix-neuvième Siècle*. Il avait fondé en 1824, avec M. Roger, les *Annales universelles de Législation et de Jurisprudence commerciale*, qui ont cessé de paraître en 1830, et forment 6 vol. in-8°.

E. REGNARD.

Quérard, *La France littéraire.* — *La Littérature franç. contemp.* — *Journal de la Librairie.* — *Documents particuliers.*

* **GARNIER** (*Adolphe*), philosophe français, né à Paris, le 27 mars 1801. Élève du lycée Bonaparte, il étudia d'abord le droit, qu'il quitta ensuite pour se livrer à la philosophie. Reçu au concours en 1827, il fut nommé professeur à Versailles, puis dans les colléges de Paris. Depuis 1838, il suppléa à la Sorbonne M. Jouffroy, son ancien maître, et il occupe encore aujourd'hui la chaire de philosophie dogmatique. On a de M. Garnier: *Précis de Psychologie*; Paris, 1830; in-8°; *Œuvres philosophiques de Descartes*; Paris, 1835, 4 vol. in-8°; c'est la réunion complète de tout ce que Descartes a écrit de philosophie proprement dite; — *Comparaison de la Psychologie et de la Phrénologie*; Paris, 1839, in-8°: l'auteur y fait voir la vanité des prétentions de la phrénologie à fonder la science de l'esprit humain; il y combat le système de Gall, qui pendant l'année 1838 avait été porté au plus haut degré de popularité par l'enseignement du docteur Broussais; — *Traité*

de Morale sociale; Paris, 1850, in-8° ; — *Traité des Facultés de l'Ame ;* Paris, 1852, 3 vol. in-8°, couronné en 1853 par l'Académie Française. M. Garnier a composé pour le doctorat, en 1840, deux thèses qu'il a soutenues avec succès devant la faculté des lettres, l'une en français, *Sur la Philosophie de Reid*, l'autre en latin, ayant pour objet *L'Essence de la Poésie.* Enfin, il a publié divers articles dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* (6e livraison de la 1re édition), dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue encyclopédique*, *Le Producteur*, *Le Globe*, et dans les t. XXVII, XXIX, XXXII du *Recueil des Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales.* Formé à l'école de Reid, et à celle de M. Jouffroy, qu'il a aidé dans la traduction des œuvres complètes du célèbre philosophe écossais, M. Garnier a cependant en psychologie, et surtout en morale, des doctrines qui lui appartiennent en propre. Ses ouvrages se recommandent surtout par la netteté de l'exposition et par la clarté du style. C. MALLET.

Renseignements particuliers.

*GARNIER (*Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe*), naturaliste et archéologue français, né à Amiens (Somme), le 28 février 1808. Il est conservateur de la bibliothèque d'Amiens, professeur du cours communal et public de géométrie et de mécanique industrielles, et secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie. On a de lui : *Mémoire sur les Monuments religieux et historiques du département de la Somme, et Réponse à une circulaire de M. le ministre de la Justice et des Cultes;* Amiens, 1839, in-8° ; — *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque communale d'Amiens ;* Amiens, 1843, in-8° ; — *Catalogue méthodique de la bibliothèque communale d'Amiens : Médecine;* Amiens, 1853, in-8° ; *Belles-Lettres ;* Amiens, 1854, in-8° ; *Histoire*, tom. Ier; Amiens, 1856, in-8°. — Il a extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, et publié à part : *Historiæ regalis abbatiæ Corbeiensis Compendium, auctore D. Benedicto Cocquelin; edidit et annotavit J. Garnier;* Amiens, 1845, in-8°; — *Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens, publié d'après les manuscrits;* Amiens, 1850, in-8°. Il a fourni des articles d'histoire naturelle au *Bulletin de la Société Linnéenne du nord de la France*, et aux *Mémoires de la Société d'Émulation d'Abbeville*, et des articles d'archéologie au *Bulletin* et aux *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, et aux *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens.* E. REGNARD.

Documents particuliers.

*GARNIER (*Joseph*), économiste français, né à Beuil (comté de Nice), en octobre 1813. Professeur et directeur des études à l'École du Commerce de Paris, secrétaire de la Société d'Économie politique, rédacteur en chef du *Journal des Économistes* depuis 1845, enfin directeur du *Nouveau Journal des Connaissances utiles* depuis 1853, il a fait en 1843 et 1844 un cours d'économie politique à l'Athénée, et il professe la même science à l'École spéciale des Ponts et Chaussées depuis la création de la chaire, en 1846. Ce laborieux écrivain appartient à cette école célèbre qui restreint l'économie politique à la science des richesses; il en est l'un des représentants les plus modérés et les plus impartiaux. On a de lui : *Notice statistique sur les Houilles;* 1837, pet. in-16 ; — *Cours d'Économie industrielle* professés par Ad. Blanqui au Conservatoire des Arts et Métiers, recueillis et annotés par Joseph Garnier et Ad. Blaise, avec l'assentiment et l'aide du professeur (contre l'assertion erronée de *La France littéraire*); 1837 et 1838, 3 v. in-8° ; — *Cours complet d'Arithmétique commerciale*, en collab. avec Wantzel; 1838, in-8°; — *Notices d'Économie politique*; dans les *Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Sciences morales et politiques*, dans *Le National*, *La Patrie* et *Le Siècle*, 1835 à 1851 ; — *Introduction à l'Étude de l'Économie politique;* 1843, in-8°; — *Coup d'œil sur l'Exposition des produits de l'industrie française en* 1844; in-8° ; — *Annuaire de l'Économie pol. et de la Statistique*, publication annuelle depuis 1844 ; in-18 ; — *Notes* et *Avant-Propos* à l'*Essai* de Malthus *Sur le Principe de Population;* in-8°, 1845, et 3e éd., 1852 ; — *Sur l'Association, l'Économie pol. et la Misère ;* 1846, in-8°; — *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue;* 1846, in-16 ; — *Étude sur les Profits et les Salaires;* 1847, in-8°; — *Congrès des Amis de la Paix universelle*, réuni à Paris en 1849-1850; in-8° ; — *Éléments de l'Économie politique;* 1845, in-18; 3e éd., 1856 ; traduits en espagnol par Eug. de Ochoa, Madrid, 1848 ; autre traduction au Chili ; trad. en italien, dans la *Biblioteca del' Economista*, XII, Turin, 1852; trad. en polonais; — *Chronique* mensuelle du *Journal des Économistes*, et beaucoup d'articles, mémoires et discussions dans ce journal depuis sa création (1842), ainsi que dans le *Dictionnaire de l'Écon. pol.* (2 v. in-8°, 1852 et 1853), et dans le *Dict. du Commerce* et le *Nouveau Journal des Connaissances utiles* (in-8°, 1853-1856).

Ach. GUILLARD.

Dict. d'Écon. pol. — Biblioteca dell' Economista.

GARNIER-DESCHÊNES (*Edme-Hilaire*), jurisconsulte et administrateur français, né à Montpellier, le 1er mars 1732 (1), mort à Paris, le 6 janvier 1812. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire ; il y fut jugé digne de professer la rhétorique dans plusieurs colléges de cet ins-

(1) Quelques biographes, sur l'autorité de M. Beuchot, ont donné par erreur le 1er mars 1727 comme date de naissance de Garnier-Deschênes.

titut; mais son père ayant perdu sa fortune, qui avait été considérable, il voulut devenir le soutien de sa famille, et pour y parvenir il crut devoir embrasser une profession plus lucrative. Il quitta donc la congrégation, où il n'avait fait que des vœux simples, pour venir à Paris. Il fut reçu dans l'étude d'un notaire, et par un travail assidu il se rendit bientôt familières les connaissances exigées dans son nouvel état. Il fut admis en 1766 dans le corps des notaires de la capitale. Il y acquit une réputation d'honneur et d'habileté, qui fixa sur lui l'attention de Monsieur, frère du roi, qui le choisit pour être directeur général de son trésor. Il devint aussi un des commissaires pour l'administration des domaines vendus au roi par le prince de Conti. Pendant les orages de la révolution, il se retira dans une terre qu'il possédait près d'Auxerre. Ce parti ne le sauva pas des persécutions des agents de la terreur; il fut arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de cette ville, où il resta onze mois. Il mit ce temps à profit pour achever un ouvrage qu'il avait entrepris pour l'éducation de ses enfants; c'était un *Traité élémentaire de Géographie astronomique, naturelle et politique*, qu'il envoya au concours ouvert par un décret de la Convention nationale du 9 pluviôse an II, pour la composition d'ouvrages destinés à l'instruction publique. Ce traité obtint un des prix proposés, et fut imprimé par ordre de la Convention. Le mérite de Garnier-Deschênes ne pouvait manquer d'être apprécié par les gouvernements plus réguliers qui succédèrent au régime révolutionnaire. Après avoir fait partie pendant quelques mois du Conseil des Cinq Cents, auquel l'avait élu en 1799 l'assemblée électorale de Seine-et-Oise, il fut appelé aux fonctions d'administrateur de l'enregistrement et des domaines. Les lumières qu'il avait acquises dans cette branche si importante de la fortune publique éclairèrent dans bien des circonstances la marche de l'administration. Les loisirs de Garnier-Deschênes furent sans cesse remplis par la composition d'un assez grand nombre d'écrits sur le droit, la législation et l'économie rurale. Il s'était aussi adonné à la poésie. On doit à ses exercices en ce genre la transformation en vers français de la *Coutume de Paris*, qui fut publiée en 1768, à Paris, chez Saugrain, en un volume petit in-12 Cette espèce de tour de force, qui a été renouvelé de nos jours sur le Code Napoléon (1), fut exécutée d'une manière sérieuse, et avec un tel succès que le livre fut réimprimé en 1784 et 1787. Un autre ouvrage, sur une matière qu'il avait travaillée *ex professo*, eut un but d'utilité plus marqué; c'est un *Traité élémentaire du Notariat*, qui parut en 1807, in-4° et in-8°.

(1) *Code Napoléon mis en vers français par D***, ex-législateur;* Paris, Clames frères, 1811, in-12 de VIII et 666 pag. On recherche cette *version poétique*, pour sa singularité et le mérite de la difficulté vaincue.

Il faut joindre à ce traité un *Formulaire d'Actes*, in-4°, qu'il ne publia qu'en 1812. Pour achever la revue de tous les écrits publiés par Garnier-Deschênes, nous devons citer ses *Observations sur le projet de Code Civil présenté par la commission instituée à cet effet;* Paris, an IX (1801), et des *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal;* Paris, Didot, 1800, in-12.

Membre de la Société d'Agriculture de la Seine, Garnier-Deschênes prit une part active à la discussion du Code Rural, et enrichit ses Mémoires de considérations pleines de justesse, relativement à l'influence que les lois civiles, les usages locaux, etc., peuvent exercer sur la prospérité de l'agriculture. Il porta surtout ses vues sur les moyens d'obvier à la dispersion des propriétés rurales dans les mêmes confins, en ménageant par des transactions particulières les réunions territoriales praticables, objet important, qui éveille aujourd'hui l'attention de tous les agronomes. Garnier-Deschênes avait obtenu la décoration de la Légion d'Honneur, après la publication de son *Traité du Notariat*. M. Silvestre a prononcé son éloge dans la séance publique de la Société d'Agriculture de la Seine, le 25 avril 1813. J. L.

Biographie des Contemporains, tom. VII. — *Mémoires de la Société d'Agriculture du département de la Seine*, 1813, tom. XVI. — Quérard, *La France littéraire.*

GARNIER-PAGÈS (*Étienne-Joseph-Louis*), orateur politique français, né à Marseille, le 27 décembre 1801, mort à Paris, le 23 juin 1841. Vingt jours avant sa naissance il avait perdu son père, Jean-François Garnier, chirurgien de la marine, mort d'une affection de poitrine. Quelque temps après, madame Garnier, veuve à vingt-six ans, sans patrimoine et sans appui dans le monde, contractait un nouveau mariage, avec M. Simon Pagès, ancien professeur de rhétorique au collége de Sorèze, qui dirigeait à Marseille un modeste pensionnat. De cette seconde union naquirent deux autres enfants. C'était une famille déjà nombreuse, à laquelle suffisaient à peine les faibles profits de l'instituteur. Celui-ci, cependant, avait quelques épargnes, et pour les accroître il les engagea dans le commerce. Mais cet espoir de gain fut une cause de ruine. M. François Pagès descendit alors par une pente rapide de la gêne à la pauvreté. Quelques années après cette catastrophe, sa malheureuse famille habitait Paris, et, débutant dans la vie par les plus rudes épreuves, le jeune Garnier-Pagès partageait ses journées entre l'étude et les soins domestiques. C'était lui qui le plus souvent allait au marché voisin acheter les provisions du ménage, ou puiser de l'eau à la fontaine publique. Plus tard il remplissait le dernier des emplois chez un courtier de Marseille, et entra ensuite dans les bureaux d'une compagnie d'assurances maritimes à Paris; enfin, en 1822, recommandé, malgré sa jeunesse, par la

gravité de ses mœurs, par l'urbanité de ses manières, il devint teneur de livres dans une maison de commerce, aux appointements de 1,000 francs. En l'année 1825 M. et Mme Pagès avaient cessé de vivre : il ne restait de cette famille que trois orphelins. C'est alors que le frère puîné de Garnier, l'aîné des enfants de M. Pagès, put acheter, avec le concours de quelques personnes généreuses, un office de courtier de commerce à Paris, et qu'il prit à sa charge l'entretien de son frère aîné et de sa jeune sœur. Garnier commença dès lors à consacrer la meilleure part de son temps à l'étude. Ayant acquis sous la discipline paternelle une suffisante connaissance des lettres latines, il suivit les cours de l'École de Droit, et y obtint le diplôme de licencié. Bientôt le teneur de livres se fit recevoir avocat, et ses débuts au barreau étaient remarqués. Mais déjà Garnier rêvait une autre carrière. Ardent libéral, initié déjà, dans les réunions de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, à toutes les affaires du parti qui luttait avec tant d'énergie contre les tendances rétrogrades du gouvernement alors établi, Garnier-Pagès ne manqua pas de prendre part à la révolution de Juillet 1830. L'année suivante, il fut nommé député de l'Isère, et il alla s'asseoir, dans la chambre, sur les bancs de l'extrême gauche. Garnier-Pagès n'avait ni l'exaltation ni l'impatience d'un révolutionnaire; mais son esprit vif, prompt à conclure, libre de préjugés, avait sans hésiter franchi cette limite artificielle que l'on a placée aux confins du libéralisme et du républicanisme. En entrant dans la chambre élective, Garnier fit résolument et sans emphase sa profession de foi républicaine. Sincère, mais prudent, il ne se complaisait point dans le vague domaine des hypothèses socialistes : très-attentif aux avis que lui donnait sa raison, il ne consultait jamais son imagination sur les problèmes qui échappaient à sa compétence. Garnier-Pagès était un logicien éclairé.

On remarquera d'ailleurs dans toute la conduite parlementaire de Garnier-Pagès qu'il avait une répugnance très-prononcée à traiter ce qu'on appelait en ce temps-là les questions générales : tant que la tribune était occupée par les orateurs à la voix éclatante, qui faisaient assaut d'éloquence sur les lieux communs de la science politique, il se tenait immobile sur son banc; mais dès qu'on arrivait aux articles mêmes du projet soumis à l'examen de la chambre, il demandait la parole, et dissertait abondamment, clairement, dans la langue simple des affaires, sur les menus détails de la question. Alors même que Garnier-Pagès, croissant chaque jour en influence sur ses collègues, fut devenu le chef de l'opposition radicale dans le parlement, on retrouva toujours chez lui l'ancien comptable, l'homme de calcul et d'examen. Durant la longue session de 1831 il parla peu, et observa beaucoup. La session de 1832 s'ouvrit après des agitations qui avaient entraîné trop loin et le gouvernement et les partis : représentant à la chambre le parti qui venait d'être vaincu, Garnier-Pagès avait un secret désir de manifester à la tribune la solidarité de sentiments, sinon de conduite, qui l'unissait aux combattants des 5 et 6 juin; mais il avait trop de tactique pour s'aventurer en de semblables explications, sans y être provoqué. La provocation ne lui manqua pas. M. Jollivet lui ayant demandé de vouloir bien dire, s'il l'osait, comment il entendait le principe de la souveraineté du peuple, Garnier-Pagès parut à la tribune, et exposa ses sentiments en des termes qui sont restés jusqu'en 1848 le programme de l'opposition radicale.

M. de Cormenin a dit fort justement de Garnier-Pagès : « Il avait le plus rare des cou« rages dans un pays où tout le monde est brave « de sa personne; il était brave de sa cons« cience. » Garnier-Pagès renouvela rarement à la tribune cette profession de foi de 1832. Moins soucieux d'effaroucher la majorité que de se faire accepter par elle à des titres modestes, il renonça par calcul à discuter des thèses constitutionnelles devant des hommes qu'il ne pouvait convertir, et se consacra particulièrement à l'étude des problèmes financiers. Ses discours les plus remarquables ont eu pour objet la question de la rente : il montra dans un de ces discours une connaissance si parfaite de la matière, il prouva si bien que la facilité des affaires est un indice trompeur de la véritable situation du trésor public, qu'il effraya même un instant les ministres dont il censurait l'imprudente prodigalité. Aux élections de 1834, Garnier-Pagès fut envoyé à la chambre par le deuxième collége de la Sarthe, sur la démission de M. de Cormenin, qui, nommé dans deux colléges, opta pour celui de Joigny. Il représenta de nouveau le département de la Sarthe dans les assemblées de 1837 et de 1839. C'est pendant la législature de 1839 que Garnier-Pagès prononça les discours qui ont le plus contribué à la popularité de son nom. Tout le monde sait la part qu'il prit au premier mouvement réformiste. Il ne disait pas que la réforme devait amener, mais qu'elle pouvait prévenir une révolution. Dans une lettre du 24 juin 1840, après une éclatante victoire remportée par le parti réformiste dans le département de la Sarthe, il adressait ce conseil à un des vainqueurs : « Ne « perdez pas le positif, pour courir après l'idéal. » C'est une sentence que Garnier-Pagès eut toujours présente à l'esprit. Plein de défiance à l'égard des grandes entreprises, il aurait voulu chaque jour améliorer le gouvernement représentatif, sans mettre le pays à l'épreuve des secousses révolutionnaires. Mais du choc des tendances contraires naissent des événements, que l'on impute au sort quand on devient impuissant à les conjurer.

Garnier-Pagès fut enlevé, comme son père, par une maladie de poitrine, dont il avait reçu le germe en naissant. Le jour de sa mort fut pour tous les partis un jour de deuil ; les feuilles quotidiennes qui l'avaient le moins ménagé durant sa vie rendirent elles-mêmes un solennel hommage à son talent, à l'éclatante sincérité de ses opinions, à la bienveillance de son caractère.

Les œuvres littéraires de Garnier-Pagès sont ses discours, insérés au *Moniteur*. Souvent prié de contribuer aux publications collectives du parti démocratique, il s'en est toujours abstenu. Il a toutefois écrit une introduction pour le *Dictionnaire politique* publié par M. Pagnerre.

B. Hauréau.

E. Duclerc, *Garnier-Pagès*, dans l'*Almanach populaire* de 1842. — M. de Cormenin, *Livre des Orateurs*. — *Le National* du 26 juin 1841.

* **GARNIER-PAGÈS** (*Louis - Antoine*), homme politique français, frère cadet du précédent, né à Marseille, en 1805. Courtier de commerce à Paris, il s'était imposé la tâche de refaire la fortune de sa famille, pendant que son frère utérin illustrait leurs noms conjugués. Tous deux figurèrent dans les ardents conciliabules des sociétés secrètes sous la Restauration ; tous deux prirent part aux combats de la révolution de Juillet 1830, et le cadet organisa la résistance des ouvriers dans le quartier Sainte-Avoye, qu'il habitait. A la mort de son frère, il vendit sa charge, et aux élections de 1842 il fut envoyé à la chambre des députés par le collége électoral de Verneuil (Eure), à la place du général Boyer de Peyreleau, qui avait lui-même choisi son successeur. Il se fit d'abord remarquer à la chambre dans la discussion sur la question des sucres, et proposa le nivellement du droit sur les deux sucres, indigène et colonial, par l'abaissement des taxes. Quelque temps après, il discuta avec supériorité la question de la conversion des rentes. Dans l'intervalle il fit un voyage en Espagne, et à son retour il parla sur le paragraphe de l'adresse relatif à la Péninsule ; puis, par ses interpellations, il empêcha le gouvernement français de laisser coter un nouveau fonds espagnol à la Bourse de Paris. L'année suivante M. Garnier-Pagès alla étudier en Algérie les questions de colonisation. Il prit aussi une grande part aux discussions sur les chemins de fer, et parvint à faire réduire considérablement la durée des concessions aux compagnies. Réélu en 1846, il fut un des plus actifs promoteurs de l'agitation réformiste en 1847. Au banquet de Montpellier, il proposa cette maxime : *Rien pour soi, tout pour la patrie !* et se fit applaudir en donnant aux sanglantes mesures de la terreur le nom de « nécessités douloureuses qui devaient sauver le pays ». Il fut du petit nombre des députés qui résolurent de se présenter au fameux banquet de Paris, malgré l'interdiction du ministère. Le 24 février 1848 son nom fut proclamé à la chambre des députés parmi ceux des membres de cette assemblée qui devaient composer le gouvernement provisoire. Il partit alors avec ses collègues pour l'hôtel de ville, fut d'abord nommé maire de Paris, et quelques jours après, le 5 mars, il remplaça M. Goudchaux au ministère des Finances. A l'exemple de son prédécesseur, il rejeta les conseils que des banquiers, effrayés ou intéressés, lui donnaient de déclarer la banqueroute de l'État ou du moins la suspension provisoire des payements. La situation était devenue des plus difficiles : il dut faire décréter l'impôt des quarante-cinq centimes, qui contribua beaucoup à dépopulariser la république dans les campagnes ; il fit aussi décréter la réunion de toutes les banques en une seule, le cours forcé des billets de Banque et la création des coupures de cent francs, la formation des comptoirs d'escompte, la création de docks ou magasins généraux de marchandises, etc., mesures qui ont toutes survécu au gouvernement qui les mit à exécution. D'autres projets furent aussi mis en avant par M. Garnier-Pagès, tels qu'un emprunt national, un impôt sur les créances hypothécaires, l'aliénation des diamants de la couronne, des biens de l'ancienne Liste civile et d'une partie des forêts de l'État, la suppression du droit d'exercice sur les boissons, l'abolition de l'impôt du sel, la suppression du droit d'octroi sur la viande de boucherie, sur la viande fraîche de porc et sur la charcuterie, etc. ; mais ces projets ne furent point adoptés. Lorsqu'on décréta l'organisation d'une sorte d'école d'administration au Collége de France, M. Garnier-Pagès reçut la chaire d'économie générale et de statistique des finances et du commerce ; quelques mois plus tard cette école fut supprimée. Les départements de la Seine et de l'Eure élurent M. Garnier-Pagès à l'Assemblée constituante : il opta pour le premier. Il y fit un rapport sur la situation financière et économique de la France au moment de la révolution. L'assemblée le nomma membre de la commission exécutive du gouvernement de la république, et il fut remplacé au ministère des Finances par M. Duclerc. La commission exécutive tomba, comme on sait, devant la formidable insurrection de juin 1848. M. Garnier-Pagès se fit d'ailleurs peu remarquer à l'assemblée, où il parla sur les questions de finances, sur le budget, etc. Non réélu à l'Assemblée législative, il vit depuis lors dans la retraite, s'occupant encore de grandes opérations financières.

L. Louvet.

Biographies des Députés. — *Biographies des Représentants à l'Assemblée nationale constituante.* — *Moniteur de* 1848.

* **GAROFALINI** (*Giacinto*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1666, mort en 1723. Il fut élève de son parent Marc-Antoine Franceschini, dont il devint un des meilleurs aides. Il aida aussi Giacomo Boni dans ses travaux et entre autres à la voûte de l'église des Célestins de Bologne. Il ne s'éleva guère au-dessus de la médiocrité, comme le prouvent la *Madone* avec

saint Joseph et saint Benoît, à Saint-Étienne de Bologne, et le *Christ dans une galerie avec sainte Thérèse et plusieurs autres saints*, qui se voit aux Scalzi de Modène. Les fresques qu'il a exécutées sur les dessins et sous la direction de Franceschini et de Boni ne sont pas sans mérite.

E. B—N.

Zanotti, *Storia dell' Accademia Fiorentina*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Malvasia, *Pittura di Bologna*.

GAROFALO (*Biagio*), en latin **BLASIUS CARYOPHILUS**, antiquaire et poëte italien, né à Naples, en 1677, mort à Vienne, en 1762. Il vécut à Rome et à Vienne dans l'intimité de Clément XI, du cardinal Passionei et du prince Eugène de Savoie, avec lequel il fut en correspondance. On a de lui : *Considerazioni intorno alla Poesia degli Ebrei e dei Greci*; Rome, 1707, in-4° ; — *Ragionamento in difesa delle Considerazioni sopra il libro della Maniera di ben pensare*; ibid., 1707, in-4° ; — *Dissertationum miscellanearum Pars prima: De mercaturis antiquiorum, De hyssopo, De icone asclepiadis*; ibid., 1718, in-4°; — *De Anaglypho græco*; 1720, in-8°; — *De antiquis Marmoribus*; Vienne, 1738, in-4°; — *De Clypeis veterum*; Leyde, 1751, in-4°; — *De Antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri, plumbique fodinis*; 1757.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GAROFALO (IL). *Voy.* TISI (*Ben'venuto*).

* **GAROLI** (*Pier-Francesco*), peintre de l'école piémontaise, né à Turin, en 1638, mort en 1716. Étant allé à Rome pour se perfectionner dans son art, il y passa le reste de sa vie. Il peignait surtout les intérieurs d'église, dont L. Garzi faisait les figures.

Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti moderni*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GARON (*Louis*), littérateur français, né à Genève, vers 1580, mort vers 1635. Après avoir été lecteur dans une église protestante et correcteur d'imprimerie à Lyon, il se convertit au catholicisme, en 1609. Il traduisit de l'italien plusieurs ouvrages, tels que *Le Parterre divin des fleurettes d'oraison* de Staccani, Lyon, 1609; et *La Sage folie* de Spelte, production assez bizarre, qui avait vu le jour à Paris, en 1606, et qui fut traduite dans plusieurs langues de l'Europe. Cet ouvrage est aujourd'hui complétement tombé dans l'oubli. Un des écrits de Garon est encore recherché des bibliophiles; il a pour titre : *Le Colloque de trois Suppôts du seigneur de la Coquille, ou le char trionfal de monseigneur le daufin*; Lyon, sans date (1610). Ces *Suppôts* sont les typographes lyonnais, qui parcouraient les rues en donnant une espèce de représentation dramatique; cette représentation n'avait pas eu lieu depuis dix ans lorsque, grâce aux vers de Garon, elle reparut avec un éclat nouveau. On doit au même écrivain un recueil de bons mots, de quolibets, d'historiettes plus ou moins plaisantes, réunis sous ce titre séduisant : *Le Chasse-ennui, ou l'honnête entretien des bonnes compagnies*; Lyon, 1628-1631, 2 vol. Chaque tome contient cinq centuries d'anecdotes, parmi lesquelles il en est qui ne paraîtraient pas aujourd'hui assez honnêtes pour être admises par la bonne compagnie. Le premier volume seul fut promptement réimprimé cinq fois à Paris et à Rouen, de 1633 à 1662; il en existe aussi une traduction allemande; Strasbourg, 1655. On sait que dans les compilations de ce genre le médiocre et le mauvais l'emportent de beaucoup sur le bon. Garon avait d'ailleurs suivi un ordre méthodique peu habituel dans des recueils de ce genre : il consacrait une centurie aux *dits mémorables et récréatifs* des papes, cardinaux et autres ecclésiastiques; une autre portait sur les *riches pointes et mots subtils des ducs, princes, seigneurs, gentilshommes*; le surplus était pour la robe, pour la bourgeoisie et pour la population agricole et ouvrière.

G. BRUNET.

Péricaud, *Variétés historiques et littéraires*; Lyon, 1836, p. 80-91, et *Lyon sous Louis XIII*, p. 182. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, 1847, t. II, p. 194.

GARRAN DE COULON (*Jean-Philippe*), fils de Garran-La Rebillardière (1), homme politique français, né à Saint-Maixent, le 19 avril 1748, mort à Paris, le 19 décembre 1816. Il fit ses premières études au collége de sa ville natale, puis il entra chez les oratoriens de Niort. Au sortir du collége de Poitiers, dirigé également par ces religieux et où il compléta ses études, il embrassa la carrière médicale, qu'il abandonna bientôt pour étudier le droit. Il se rendit à cet effet à la faculté d'Orléans, où il compta parmi ses maîtres l'illustre Pothier. Venu ensuite à Paris, il entra, comme c'était l'usage, chez un jurisconsulte expérimenté, Henrion de Pensey, depuis premier président de la cour de cassation. Ses débuts au barreau ne furent pas d'abord bien fructueux; il a raconté lui-même assez plaisamment qu'il avait gagné un écu dans la première année. Bientôt il prit une part active aux événements politiques de l'époque. Lorsque, au mois d'octobre 1789, le boulanger François, accusé d'accaparement, et poursuivi par le peuple, vint chercher un asile à l'hôtel de ville, Garran de Coulon, alors membre de l'assemblée des électeurs, fit de courageux mais inutiles efforts pour arracher ce malheureux au sort qui le menaçait. Membre du comité des recherches de la même assemblée en 1790, il alla dénoncer en cette qualité à Louis XVI les intrigues des émigrés réunis à Turin. Plus tard cependant il combattit le décret d'accusation contre les princes français et autres émigrés. Garran de Coulon fut ensuite élu juge au tribunal de cassation (1791),

(1) On ajoutait alors, dans certaines familles bourgeoises, des noms de terres aux prénoms des enfants, pour les distinguer entre eux.

qui le choisit pour président d'une de ses sections. Ce fut sous sa présidence que fut rendu l'arrêté mémorable aux termes duquel les membres de ce tribunal ne pourraient admettre chez eux personne pour leur parler des affaires pendantes devant le tribunal; qu'ils rejetteraient toutes communications particulières qui auraient le même objet et qu'ils ne recevraient les pièces nécessaires à l'instruction qu'au tribunal, dans les formes adoptées par les lois.

En 1791, Garran fut nommé membre de l'Assemblée législative. Il n'est pas certain, comme on le lui a reproché, qu'il ait appuyé la proposition faite par Couthon à l'effet de supprimer les titres de *Sire* et de *Majesté;* mais il demanda que tous les membres de l'assemblée se couvrissent lorsque le roi serait assis au bureau. Il proposa aussi la substitution du bonnet de la liberté aux lis qui décoraient les colonnes miliaires. S'appuyant sur l'opinion de Bentham, il fit ressortir l'inconvénient de laisser les juges à la nomination du roi.

Lors de la formation de la haute cour nationale d'Orléans, Garran y fut nommé *procurateur général* de la nation (accusateur public). Membre de la Convention pour le département du Loiret, il fit preuve d'humanité à l'occasion du jugement de Louis XVI; il vota pour l'appel au peuple et la réclusion (19 janvier 1793) (1). Garan de Coulon, à la fin de la session conventionnelle, passa au Conseil des Cinq Cents, où il siégea jusqu'au 20 mai 1798. Il y fit des travaux importants sur les colonies, et soutint le Directoire et la constitution de l'an III. Il devint ensuite substitut du commissaire près le tribunal de cassation, se rallia au gouvernement issu du coup d'État du 18 brumaire, et fit partie du sénat dès la formation de ce corps politique. Depuis lors il partagea son temps entre ses fonctions et les travaux littéraires, surtout la jurisprudence. En 1804, il obtint la sénatorerie de Riom; puis il reçut le titre de comte.

Lors de la Restauration, son dévouement bien connu pour Napoléon le fit exclure de la pairie.

A l'époque de la création de l'Institut, Garran de Coulon y fut nommé, dans la classe des Sciences morales et politiques, et passa en 1803 dans celle d'Histoire et de Littérature anciennes.

Les principaux ouvrages de Garran de Coulon sont : *Rapport fait au Comité de recherches de la municipalité de Paris*, *suivi des pièces justificatives et de l'arrêté du comité tendant à dénoncer MM. Maillebois, Bonne-Savarin et Guignard Saint-Priest;* Paris, juillet, 1790; — *Opinion de J.-Ph. Garran, député du département de Paris, sur les causes et les remèdes des désastres des colonies*, lue à la séance du 29 février 1792; — *Rapport sur les incompatibilités des fonctions administratives et judiciaires;* vendémiaire an III; 12 p. in-8°; —*Rapport sur l'établissement des fonctionnaires destinés à constater l'état civil dans la commune de Paris;* pluviôse an III; — *Considérations de droit public sur la réunion de la Belgique à la France;* vendémiaire an IV; — *Rapport sur les biens communaux*, fait au nom du comité de législation; vendémiaire an IV; — *Notice sur Jacques-Antoine Creuzé-Latouche, membre du sénat conservateur*, etc.; lue le 28 brumaire an IX au sénat conservateur; — *Réponse au mémoire à consulter, et consultation pour M. Guignard Saint-Priest*, etc., lue au comité de recherches de la municipalité de Paris par J.-Ph. Garran, l'un de ses membres; Paris, 1790; — *Recherches politiques sur l'État ancien et moderne de la Pologne, appliquées à la dernière révolution;* an III de la république, 1 vol. in-8°; — *Rapport sur les troubles de Saint-Domingue*, *fait au nom de* la *commission des colonies*, etc.; 4 vol. in-8°, an V-VI; — Des articles dans le *Répertoire de Jurisprudence* de Guyot, principalement sur des matières féodales, dont quelques-uns sont imprimés dans le *Répertoire universel de Jurisprudence* de Merlin; — la partie *Bibliographique* du droit anglais, dans les *Lettres sur la Profession d'Avocat; — De l'Organisation du Pouvoir législatif, relativement aux colonies;* dans la *Chronique du Mois*, t. II, 1792; — *Considérations sur le Jugement de Louis XVI;* dans la *Chronique du Mois*, 1792, t. III.

Documents particuliers. — *Moniteur universel*, année 1789 et suiv. — H.-A. Briquet, *Hist. de Niort.* — Berryer père, *Souvenirs* de 1774 à 1838.

*GARRAUD (*Gabriel-Joseph*), statuaire français, né à Dijon. Il reçut les premières leçons de son art à l'école de Dijon, et vint à Paris se perfectionner dans l'atelier de Rude. Il prit une part assez active à la révolution de 1848, et fut nommé chef de la direction des beaux-arts du ministère de l'intérieur. Après avoir occupé ces fonctions quelques mois, il fut remplacé et nommé inspecteur des beaux-arts, emploi qu'il a perdu en 1852. Ses principaux ouvrages de sculpture sont : un groupe d'*Hercule délivrant Prométhée*, qui parut au salon de 1838, et pour lequel il reçut une médaille de troisième classe; — *Une jeune Fille jouant avec une chèvre*, exposée au salon de 1839; — *Une Vierge à l'enfant*, salon de 1840; — une *Statue de Laplace*, pour l'Observatoire de Paris: mise

(1) Garran de Coulon motiva son vote en des termes qui l'honorent : « Quoique la peine de mort m'ait toujours paru immorale et contraire à son but, si j'étais juge, je trouverais mon opinion écrite dans le Code Pénal. Mais nous ne sommes pas juges : nous ne pouvons pas cumuler les fonctions d'accusateurs, de jurés de jugement et de juges. Je soutiens que la liberté ne peut pas se soutenir avec un envahissement de pouvoirs. On ne manquera jamais de motifs semblables aux nôtres pour se mettre au-dessus des lois; et dans quelque gouvernement que ce soit, la tyrannie est là où des hommes sont au-dessus des lois et d'autres au-dessous. »

au salon de 1844, et qui lui valut une médaille de deuxième classe; la *Première Famille sur la terre*, groupe en marbre exposé aux salons de 1845 et 1855, et placé dans le jardin du Luxembourg; les bustes de *Ledru-Rollin*, de *Mlle Brohan*, etc. GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

GARRAULT (*François*), sieur DES GEORGES, économiste et numismate français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut intendant général des finances en Champagne, conseiller du roi et trésorier de l'Épargne. On a de lui : *Traité des Mines d'Argent trouvées en France*; Paris, 1574, in-8°; — *Mémoires et recueils des Nombres, Poids et Monnoyes anciennes et modernes des nations plus renommées*; Paris, 1576, in-8°; — *Deux Paradoxes sur le fait de la Monnoye*; Paris, 1578, in-8°; — *Recueil des principaux Advis donnés en l'assemblée de Saint-Germain-des-Prés*, avec un *Discours* de Bodin *sur le Rehaussement des Monnoyes*; Paris, 1578, in-8°; — *Réduction et évaluation des Mesures et Poids anciens du Duché de Retheloís en mesures et poids royaux*; Paris, 1585, in-4°; — *Sommaire des Édits et Ordonnances royaux concernant la cour des Monnoyes*; Paris, 1632, in-8°.

Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la Fr.*

GARRICK (*David*), célèbre comédien anglais, né à Hereford, le 20 février 1716, mort à Londres, le 20 janvier 1779. Cet acteur, qui fut à la fois pour l'Angleterre Lekain et Préville, naquit d'une famille originaire de France. Son aïeul, gentilhomme normand, nommé *La Garrigue*, professant la religion protestante, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et alla s'établir dans la Grande-Bretagne, où il *anglisa* son nom. Le père de Garrick, capitaine d'infanterie, se trouvait à Hereford lorsque ce dernier vit le jour, mais ce fut dans la petite ville de Lichfield, résidence habituelle de ses parents, que le jeune Garrick reçut les leçons du docteur Samuel Johnson, presque aussi jeune que son élève, et devenu depuis célèbre comme lui. Envoyé successivement à Lisbonne en 1730 pour y apprendre le commerce, et à Londres en 1736 pour y suivre des cours de droit, Garrick ne se trouva aucune disposition pour ces deux carrières; en revanche, il se sentit un goût très-vif, un talent précoce pour le théâtre. Des succès de société développèrent encore l'un et l'autre, et bientôt, en 1741, sous le nom de *Lyddal*, il s'engagea dans une troupe ambulante, dont il se trouva dès son début le premier sujet. A peine âgé de vingt-cinq ans, le renom qu'il s'était acquis le fit appeler à Londres; et quoiqu'il n'y parût que sur une scène secondaire, il excita le plus vif enthousiasme. L'illustre Pope, malgré les infirmités de la vieillesse, voulut se rendre dans la capitale pour assister à une représentation de *Richard III* par le jeune acteur, et joignit son suffrage à ceux de tous les spectateurs.

Après une excursion sur le théâtre de Dublin, qui fut pour lui un nouveau triomphe, Garrick, de retour à Londres, s'associa à Lacy pour acheter le théâtre de Drury-Lane et en prendre la direction. Il y attira la foule de 1747 à 1776, année de sa retraite. Admirable surtout dans les rôles de Shakspeare, tels que Macbeth, Hamlet, Richard III, le roi Lear, etc., une foule de rôles comiques prouvèrent que son talent dans ce genre égalait celui qu'il avait montré dans la tragédie. L'expression si variée et si vraie qu'il savait donner à sa physionomie; sa pantomime, tantôt empreinte d'une sombre énergie, tantôt inspirant la plus vive gaieté; son organe sonore, flexible et se prêtant sans efforts à tous les tons, concoururent également à le faire proclamer l'acteur modèle et sans rivaux, du moins dans sa patrie. On ne lui rendait pas moins de justice en France. Lorsqu'en 1763 et 1764 il vint faire à Paris un séjour de quelques mois, il ne fut pas seulement fêté par les acteurs de la Comédie-Française : les gens de lettres les plus distingués de l'époque l'accueillirent avec le plus grand empressement. Ce n'était pas seulement par son jeu que Garrick faisait prospérer son théâtre : il composait, avec beaucoup de facilité, d'ingénieuses petites comédies, où il se ménageait des rôles qui mettaient son talent dans tout son jour et qui assuraient à ces pièces une grande vogue. Ses succès comme auteur ne se bornèrent pas là : plus de quatre-vingts prologues et épilogues que, suivant l'usage du théâtre anglais, il écrivit pour ses pièces nouvelles, ne furent pas moins applaudis. On lui sut gré aussi des changements heureux et pleins de goût qu'il fit à plusieurs tragédies de Shakspeare. Ce poëte était son auteur favori : il lui rendait une espèce de culte; en 1769 il fit célébrer avec grande pompe ce que l'on nomme le *jubilé* de ce grand poëte, non-seulement à Strafford sur l'Avon, lieu de sa naissance, mais aussi sur le théâtre de Drury-Lane. Il lui avait dédié, dans sa campagne de Hampton, un petit temple orné de sa statue. Les travaux de Garrick comme acteur et comme auteur avaient affaibli sa santé. Pour la rétablir, il entreprit le voyage dont nous avons déjà parlé, et dans lequel, outre la France, il visita aussi l'Allemagne et l'Italie (1763-65). A son retour en Angleterre, il remonta sur la scène, mais renonça à créer des rôles nouveaux; sa renommée, au surplus, suffisait pour remplir la salle toutes les fois qu'il jouait un de ceux auxquels il avait donné un cachet inimitable. Ce fut le 10 juin 1776 qu'il y parut pour la dernière fois; un discours qu'il voulut adresser au public fut interrompu par ses larmes, et tous ses auditeurs se retirèrent avec une émotion presque égale à la sienne. Quoique Garrick n'eût pas encore soixante ans et ne parût pas en avoir trente sur la scène, de graves infirmités nécessitaient cette retraite. Il y survécut peu. Une pompe vraiment royale présida à ses funérailles; le drap

mortuaire fut tenu par le duc de Devonshire et les plus grands seigneurs des trois royaumes; et après l'office célébré par l'évêque de Cantorbéry, Garrick fut inhumé près de son *poëte*, dans cette abbaye de Westminster où reposent toutes les célébrités britanniques.

Voici la liste des productions originales de Garrick et de ses remaniements des pièces de Shakspeare et d'autres auteurs: *The lying Valet*; 1741, in-8°; — *Miss in her teens, or the medley of lovers*; 1747, in-8°: comédie traduite en français, sous le titre de *La Fille de Quinze Ans*; Paris, 1807, in-8°; — *Lethe*; 1749, in-8°; — *Romeo and Juliet*, remaniée; 1750, in-12; — *Every Man in his humour*; 1752, in-8°; — *The Fairies*; 1755, in-8°; — *The Tempest*; 1756, in-8°; — *Catharine and Petruchio*; 1756, in-8°; — *Lilliput*; 1757, in-8°; — *The Male Coquette, or seventeen hundred and fifty-seven*; 1757, in-8°; — *Florizel and Perdita*; 1758, in-8°; — *Gamesters*, reman.; 1758, in-8°; — *Isabella, or the fatal marriage*, reman.; 1758, in-8°; — *The Guardian*; 1759, in-8°; — *Harlequin's Invasion*; jouée en 1759, non imprimée; — *The Enchanter, or love and magie*; 1760, in-8°; — *Cymbeline*, reman.; 1760, in-8°; — *The Farmer's Return from London*; 1762, in-4°; — *A Midsummer-night's Dream*, reman.; 1763, in-8°; — *The clandestine Marriage*; 1763, in-8°; traduit en français par madame de Riccoboni, Paris, 1768, in-8°; — *The country Girl*, reman.; 1766, in-8°; — *Neck or Nothing*; 1766, in-8°; — *Cymon*; 1767, in-8°; — *A Peep behind the Curtain, or the new rehearsal*; 1767, in-8°; — *Ode on dedicating a Statue to Shakspeare*; 1769, in-4°; — *The Jubilee*; jouée en 1769, non imprimée; — *King Arthur, or the bristish worthy*, reman.; 1770, in-8°; — *Hamlet*, reman.; jouée en 1771, non imprimée; — *The Institution of the Garter*; 1771, in-8°; — *The Irish Widow*; 1772, in-8°; — *The Chances*, reman.; 1773, in-8°; — *Albumazar*, reman.; 1773, in-8°; — *Alfred*, reman.; 1773, in-8°; — *A Christmas Tale*; 1774, in-8°; — *The Meeting of the Company*, jouée en 1774, non imprimée; — *Bon Ton, or high life above stairs*; 1775, in-8°; — *May Day*; 1775, in-8°; — *The Theatrical Candidates*; 1775, in-8°; — *Linco's Travels*; 1785, in-8°. On a publié en français les *Œuvres de Garrick* (trad. par la baronne de Vasse); Paris, 1784, 2 vol. in-8°. Ce recueil contient la traduction de six pièces de Garrick; savoir : *Cymon*, pastorale dramatique en cinq actes; — *Le Bon ton, ou les mœurs du jour*, com. en deux actes — *La Fille de Quinze Ans*, com. en deux actes; — *Lilliput*, divertissement dramatique; — *Les Valets Singes de leurs Maîtres*, com. en deux actes; — *Le Mariage clandestin*, comédie en cinq actes.

Garrick n'eut point d'enfant de l'union qu'il avait contractée à l'âge de trente ans avec Mlle Violetti, danseuse autrichienne (1), et qui était alors une des plus belles femmes de l'Europe. Il l'aimait tendrement, et elle l'accompagna dans ses voyages. Il est pénible d'avoir à dire que cette veuve, à laquelle il laissait une fortune de plus de 100,000 fr. de rente, ne se trouva pas sans doute assez riche pour lui faire élever un monument funéraire, et que l'un des amis du grand acteur, M. Albany Wallis, dut, à ses propres frais, réparer cette négligence. Mistress Garrick mourut presque centenaire, en 1822, fait qui vient à l'appui d'un axiome bien connu de Fontenelle, et auquel ce philosophe avait déjà donné l'autorité de son exemple. [Ourry, dans *l'Ency. des G. du M.*, avec add.]

Th. Davies, *Memoirs of the Life of David Garrick*; Londres, 2 vol. in-8°, 1780, 1781, 1784, 1808 (traduit en allemand, Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°). — Rémond de Sainte-Albine, *Mémoires sur Garrick et Macklin*, traduits de l'anglais; dans les *Mémoires sur l'Art dramatique*, 2e livraison, Paris, 1822; et *Mémoires sur Garrick*, 1824, in-8°. — D. Garrick, *Der englische Schauspieler*; Copenhague, 1779, in-8° (traduit en français, 1771). — A. Murphy, *Life of Garrick, containing anecdotes of his contemporaries*; Londres, 1802, 2 vol. in-8°; (traduite en français par Marighié; Paris, an IX, in-8°. — A.-F. Sticotti, *Garrick, ou les acteurs anglais*; Paris, 1769, in-8°. — C. Blasis, *Biographia di D. Garrick*; Milan, 1840, in-8°.

GARRIGUES DE FROMENT, critique et écrivain satirique français, vivait au dix-huitième siècle. On ne le connaît que par les renseignements, peut-être inexacts, contenus dans le *Journal encyclopédique*. « L'abbé Garrigues de Froment, dit ce journal, est surtout connu par quelques libelles contre l'État et contre les particuliers. Le ministère de France l'a tenu sept années dans les cachots. Depuis il a fait le métier d'espion dans quelques villes d'Allemagne, qu'il quittait successivement quand il se voyait reconnu. » On a de lui : *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, traduit de l'anglais de Salmon; Paris, 1751, 2 vol. in-8°; — *Sentiments d'un Amateur sur l'exposition des tableaux du Louvre et la critique qui en a été faite*; 1753, in-12; — *Journal militaire et politique*; 1758; — *Éloge historique du Journal encyclopédique et de P. Rousseau, son imprimeur*; Paris, 1760, in-8°. Cet éloge est une violente satire, à laquelle les rédacteurs du journal firent une réponse, dont nous avons cité plus haut un passage.

Journal encyclopédique du mois de février 1761. — Quérard, *La France littéraire*.

GARROS (*Pey* DE), poëte gascon, né à Lectoure, vers la fin du quinzième siècle, mort dans sa patrie, en 1581. Il étudia à Toulouse le droit et la théologie; ses connaissances s'étendirent jusqu'à la langue hébraïque. Habile dans la controverse théologique, il embrassa les opinions de la réforme, ce qui l'obligea de quitter Toulouse, où il s'était fait remarquer par son zèle

(1) Son nom véritable était Eva-Maria Veegel; elle était née à Vienne, en 1724. Après y avoir dansé le ballet avec succès, elle fut engagée à Londres en 1744. Garrick l'épousa en 1749.

à célébrer la gloire de Clémence Isaure. On lui doit les *Psalmes de David, virats en rime gasconne;* Toulouse, 1565, petit in-8°. Ce volume ne contient pas, comme paraît le croire la *Biographie universelle*, le psautier entier; il ne renferme que cinquante-neuf psaumes choisis parmi ceux du roi prophète. C'est une paraphrase plutôt qu'une traduction; elle est écrite en vers de diverses mesures, et elle rend parfois avec bonheur la pensée du texte original. Pey de Garros est aussi auteur d'un volume de *Poésies gasconnes*, qui parut à Toulouse, en 1567, avec une dédicace au roi de Navarre. C'est un volume fort rare, dont le prix s'est élevé jusqu'à sept guinées à la vente de la bibliothèque de Richard Heber. Il est d'ailleurs fort peu connu. On y trouve sept églogues, des vers *héroicz* (où figurent Hercules, Lysandre, Pyrrhus, Hannibal, Sylla, Iule Cæsar), quatre épîtres, un *cant nobiau*, une *canson* et une *elegia*. Ces morceaux ne sont pas d'une grande valeur; mais ils sont curieux pour l'étude du dialecte, fort en usage dans le midi de la France au milieu du seizième siècle.

G. Brunet.

Notices et extraits de quelques ouvrages écrits en patois du midi de la France, 1840, p. 88-93. — *Journal de l'Amateur de Livres*, t. III, 1850, p. 156.

Garrot (*Pierre-Ascension*), ingénieur mécanicien français, mort à Paris, le 24 janvier 1823. Il inventa un système de télégraphe donnant plus de 4,000 signes, et qu'il indiquait comme pouvant être employé très-avantageusement dans le service de la marine et des armées de terre. Un essai en fut fait en 1800, sur les côtes du Havre; mais il ne fut point adopté. Une association philanthropique ayant fondé en 1820 une manufacture consacrée aux apprentis pauvres et orphelins, Garrot en fut nommé directeur. Il a publié les écrits suivants : *Ponts en fer indestructibles et immobiles, jetés en deux minutes; découverte du citoyen J. G. R.;* 1799, in-8°; — *Projet de constitution; bases fondamentales de la constitution française;* 1811, in-8°; — *De la sauvegarde des peuples contre les abus du pouvoir, fondée sur les règles de la procuration, établies dans le Code Civil français, applicables à la formation d'une constitution solide et durable;* 1815, in-8° (a été traduit en espagnol, Bordeaux, 1822, in-12); — *Discours à Messieurs les Membres du conseil de perfectionnement formant le jury d'instruction pour l'enseignement des apprentis pauvres et orphelins;* 1820, in-4°; — *Esprit de la Morale universelle, ou manuel de tous les âges, traduit d'un manuscrit indien, dédié à la jeunesse et mis en concordance avec l'Écriture;* 1821, in-18° (c'est une imitation de l'*Économie de la Vie humaine* de Dodsley). Il a inséré une lettre sur son télégraphe dans les *Annales politiques, morales et littéraires* du 23 juillet 1816. On a aussi de lui une *Lettre à Messieurs les Députés des départements sur la liberté de la presse*, signée G.; 1814, in-8°.

Guyot de Fère.

Rabbe, *Biogr. portative*, Suppl.

Garsault (*François-Alexandre-Pierre* de), polygraphe français, né vers 1691, mort vers 1776. Il était capitaine des haras de France. Il a publié : *Anatomie du Cheval*, trad. de l'angl. de Snap; 1733, in-4°; — *Le Nouveau Parfait Maréchal;* cet ouvrage a été souvent réimprimé : la 1re édit. est de La Haye, 1741, in-4°; la 7e est de Lyon, 1811, in-4°; — *Traité des Voitures;* 1756, in-4° : l'auteur y donne la description d'un carrosse inversable, dont il s'est longtemps servi; — *Faits des Causes célèbres;* 1757, in-12 : abrégé de la volumineuse collection de Gayot de Pitaval; — *Le Guide du Cavalier;* 1759, in-12; — *Le Notionnaire, ou mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressant dans les connaissances acquises depuis la création du monde;* 1761, in-8°. Moustalon a donné : *Éléments de Géographie à l'usage des lycées et des collèges, tirés du Notionnaire de M. de Garsault, et considérablement augmentés;* 1803, in-8°, ou 1815, in-12; — *Figures de Plantes et Animaux d'usage en médecine;* 1764, in-8°, avec 730 planches dessinées par de Garsault : ces planches furent d'abord données sans le texte, qui fut publié séparément, en un vol. intitulé : *Explication abrégée de 719 planches, etc.*; Paris, 1765. L'ouvrage parut sous ce titre : *Description, vertus et usages de 719 plantes et 134 animaux, en 730 planches gravées sur les dessins de De Garsault, rangées suivant l'ordre de la matière médicale de Geoffroy;* Paris, 1767, 5 vol. gr. in-8°. On a adapté les mêmes planches au *Dictionnaire raisonné de Matière médicale* imprimé en 1773 et réimprimé en 1793; on les a reproduites aussi dans le *Dictionnaire des Plantes usuelles*, in-8°, qui a paru en 1796, et dans la *Collection des Plantes, Arbustes et Animaux utiles à l'homme* publiée en 1807, et qui était destinée à compléter les planches qui ornent le *Dictionn. d'Hist. naturelle* de Déterville. Les planches de De Garsault, dessinées souvent d'après nature, et avec beaucoup de soin, sont en général très-bien gravées; mais des publications plus récentes ont diminué de beaucoup leur importance. Il a rédigé aussi, pour le *Dictionn. des Arts et Métiers*, fait et approuvé par l'Académie des Sciences : *L'Art de la Lingère, L'Art du Bourrelier, L'Art du Paumier-Raquettier, L'Art du Perruquier, L'Art du Tailleur de corps, L'Art de la Marchande de modes.*

Guyot de Fère.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Quérard, *La France littéraire*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

Garth (*Balthasar*), lexicographe allemand, né à Frankenberg, le 25 avril 1550, mort le 30 octobre 1598. Il étudia à Marbourg, et fut successivement pasteur à Kirchdorf et à Alsfeld. Il composa l'ouvrage connu sous le titre de :

Lexicon Latino-Germano-Græcum, complété et édité par son fils; Francfort, 1602, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon*. — Strieder, *Hess. Gel. Gesch.*

GARTH (Sir *Samuel*), poëte et médecin anglais, né dans le comté d'York, en 1672, mort le 18 janvier 1719. Il fit ses études à Cambridge, et fut reçu docteur en médecine en 1691. L'année suivante il devint membre du collége de Londres. En 1697 il attira sur lui l'attention par le discours qu'il prononça en l'honneur de la grande découverte de Harvey, et dans lequel il attaqua impitoyablement tous les genres de charlatanisme. En 1699 il augmenta beaucoup sa réputation en composant un poëme sur une querelle dont le sujet, quoique sérieux, prêtait à la plaisanterie. Depuis 1688 le collége médical de Londres s'efforçait d'établir un dispensaire en dépit de l'opposition intéressée des apothicaires. Garth, qui s'associait vivement aux vues de ses confrères, tourna en ridicule dans son poëme les adversaires du dispensaire. Cet ouvrage, qui n'eut pas moins de trois éditions en quelques mois, fit beaucoup d'ennemis à Garth, et lui procura encore plus de clients. Il était dévoué au parti whig, et il fut un des fondateurs du Kit-Club, qui se forma en 1703, dans le but de soutenir la succession de la maison de Hanovre. Ami de Marlborough et de Godolphin, il leur resta fidèle dans leur disgrâce, et pour les défendre il brava les sarcasmes de Prior. Georges Ier, en montant sur le trône, le créa *baronet*, le choisit pour son premier médecin, et le nomma médecin général de l'armée. Garth fit un noble usage de sa fortune et de son crédit. Il ouvrit une souscription pour qu'on élevât à Dryden un monument dans l'abbaye de Westminster, et fut le protecteur de Pope. On a de lui : *The Dispensary*, en six chants; Londres, 1699. Le sujet de ce poëme est, comme nous l'avons dit plus haut, la bataille des médecins et des apothicaires. Cette satire est plus mordante que fine, et se distingue plutôt par la verve que par le goût. L'auteur, qui imite évidemment le *Lutrin* de Boileau, est loin d'avoir égalé son modèle; mais il a fait preuve d'imagination et a mis dans ses vers beaucoup de cet enjouement sérieux que les Anglais appellent *humour*. Le début du *Dispensary* a été ainsi traduit par Voltaire :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des apothicaires.
Contre le genre humain si longtemps réunis,
Quel dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet?
Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie et nous laissaient la nôtre.

Garth publia aussi un petit poëme intitulé : *Claremont*, sur la villa du duc de Newcastle; diverses autres pièces fugitives et une édition des *Métamorphoses* d'Ovide.

Biographia Britannica. — Johnson, *Lives*. — Cibber, *Lives*. — Spence, *Anecdotes*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GARUFFI. *Voy*. MALATESTA.

GARVE (*Christian*), philosophe allemand, né à Breslau, le 7 janvier 1742, mort le 1er décembre 1798. Privé de bonne heure de son père, il dut aux soins de sa mère une éducation peu ordinaire, contrariée cependant par la faiblesse de sa constitution. A vingt-et-un ans, il se rendit à Francfort-sur-l'Oder pour y étudier la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la philologie et les mathématiques. Venu ensuite à Leipzig, il suivit les cours de Gellert, chez qui il demeura, puis d'Ernesti et d'autres professeurs renommés. En 1768 il devint professeur agrégé de philosophie à Leipzig; en même temps il s'occupa de divers travaux philosophiques. Sa santé, devenue plus chancelante, l'obligea bientôt à renoncer à l'enseignement public. En 1770 il retourna dans sa ville natale, Breslau. Toujours empêché par l'état de sa santé, il ne put guère, sauf quelques traductions, entreprendre de travaux sérieux. Cependant, à la campagne, où parfois il allait visiter des amis, il se livrait à de longues contemplations. « Les villageois qui le rencontraient alors, dit un de ses amis, le voyant adossé à quelque arbre en même temps qu'il plongeait de longs regards dans la campagne, étaient assez portés à le croire en proie à des hallucinations. » Lorsque le grand Frédéric vint visiter Breslau, Garve lui fut présenté et vanté comme un philosophe dans la véritable acception du mot. Le roi lui donna le conseil de traduire le traité *De Officiis* de Cicéron, et lui indiqua même les observations et notes qui pourraient être ajoutées à ce genre de publication. Garve remplit les intentions de Frédéric, et publia son œuvre, sous ce titre : *Abhandlung ueber die menschlichen Pflichten in drei Buechern, aus dem lateinischen des Marcus Tullius Cicero uebersetzt*, etc. (Traité des Devoirs de l'Homme en trois livres, traduit du latin de Marcus Tullius Cicéron, etc.); Breslau, 1783; cet ouvrage fut parfaitement accueilli par le public : en 1792 il avait atteint cinq éditions. Ce succès n'était pas dû seulement au talent du traducteur; la considération témoignée à l'auteur par Frédéric II, auquel la traduction est dédiée, y contribua beaucoup. Dans un élan de reconnaissance peut-être excessive, Garve appliquait à Frédéric ce vers de l'Arioste :

Natura il fece, e poi ruppe la stampa.

(La Nature le fit, puis elle brisa le moule.)

Depuis, même après la mort de Frédéric II, Garve ne ménagea point l'expression de son admiration pour ce roi, qu'il comparait à Philippe de Macédoine, à Adrien, à Marc Aurèle. Une santé déjà affaiblie, aggravée par un cancer au visage, l'isolement qui s'en suivit, ralentirent dans les dernières années l'activité morale de Christian Garve. Cependant, il s'occupait encore de travaux philosophiques, relatifs à Aristote. « Me

voici sur le point de me rendre à Charlottenbrunn. écrivait-il, le 27 juin 1793, et je prends pour unique compagnon de voyage Aristote et sa politique. » Garve aimait la société, les réunions d'amis; c'est pourquoi ses observations philosophiques sont plutôt morales que métaphysiques. « Garve, dit M. Tissot, est psychologue avant tout, même en morale. Encore ne peut-on pas dire qu'il ait comme la psychologie d'un point de vue très-élevé; la partie de cette science qui tombe sous le pouvoir du raisonnement est chez lui la plus faible; il s'attache surtout à l'observation et à la description des faits. » Comme moraliste, il a de la finesse et du tact, même de l'originalité. Le style s'en ressent : ses couleurs sont franches et heureusement combinées, ses tableaux sont nets, vrais, saisissants. En principe, il pensait, avec les stoïciens, qu'il faut vivre conformément à la nature; seulement, il l'entendait d'une manière plus large, la vertu n'étant à ses yeux que la nature humaine agissant librement. Il croyait dans l'homme un penchant naturel pour le bien. Outre l'ouvrage mentionné, on a de lui : *De nonnulis quæ pertinent ad logicam probabilium*; Halle, 1766, in-4°; — *De Ratione scribendi philosophiam*; Leipzig, 1768; — *Versuch ueber die Pruefung der Fähigkeiten* (Essai sur les Facultés), 1769; dans la *Nouvelle Bibliothèque des sciences*; — *Legendorum philosophorum veterum Præcepta nonnulla et exemptum*; 1770; — *Adam Ferguson's Grundsætze der Moralphilosophie* (Principes de Philosophie morale d'Adam Ferguson), traduits de l'anglais, avec des notes; Leipzig, 1772; — *Versuche ueber verschiedene Gegenstænde aus der Moral*, etc. (Essais sur divers sujets de Morale, etc.); 1792 : dans cet ouvrage, assez considérable, on remarque surtout les parties intitulées : *Ueber Gesellschaft und Einsamkeit* (Sur la Société et la Solitude); *Ueber das Dasein Gottes* (Sur la Présence de Dieu); *Ueber die Verbindung der Moral mit der Politik* (De la Liaison de la Morale avec la Politique); Breslau, 1788; — *Ueber die Grenzen des buergerlichen Gehorsams* (Des Limites de l'Obéissance civile); dans les Œuvres mêlées de Garve; — *Fragmente zur Schilderung des Geistes, des Charakters und der Regierung Friedrich's II* (Fragments pour servir à la peinture de l'esprit, du caractère et du gouvernement de Frédéric II); Breslau, 1798; — *Ueber den Charakter der Bauern*, etc. (Du Caractère des Paysans, etc.); Breslau, 1786; — *Recension von Kant's Kritik der reinen Vernunft* (Examen de la Critique de la Raison pure de Kant); Gœttingue, 1782. Garve fit le premier connaître au public l'ouvrage de Kant; — *Garve's vertraute Briefe an eine Freundin* (Lettres confidentielles de Garve à une amie); Leipzig, 1801; — *Briefe von Christian Garve an Christian-Felix Weisse und einige andere Freunde* (Lettres de Christian Garve à Christian-Félix Weiss et d'autres amis); Breslau, 1803; — *Briefwechsel zwischen Garve und Georg-Joachim Zollikofer*, etc. (Correspondance entre Garve et Georges-Joachim Zollikofer); Breslau, 1804; — *Garve's Briefe an seine Mutter* (Lettres de Garve à sa mère); Breslau, 1830. On trouve encore des *Lettres* de Garve dans les *Blaetter fuer literarische Unterhaltung* (Feuilles pour servir à l'entretien littéraire). V. R.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1798. — Meusel, *Lexik. der vom Jahre*, 1750-1800, *verstorbenen teutschen Schriftsteller*. — M. Tissot, dans le *Dict. des Sciences phil.*

GARZI (*Luigi*), peintre appartenant à l'école romaine, quoique né à Pistoja, en 1638, et non pas à Rome, comme le prétend à tort Orlandi, mort en 1721. Il vint à Rome fort jeune, et eut pour maître un peintre médiocre, nommé Salomone Boccali; puis il entra dans l'atelier d'Andrea Sacchi, où il devint le condisciple de Carlo Maratta. Une noble émulation ne tarda pas à se manifester entre ces deux élèves également aimés du maître, et quoique Carlo Maratta ait obtenu une plus grande renommée, les véritables connaisseurs ne savent guère auquel ils doivent attribuer la palme. Il existe entre leurs manières la plus grande analogie, et il est surtout difficile de ne pas confondre leurs dessins. Si Garzi est un peu inférieur à son rival, ce n'est que par un goût moins pur, qu'il dut à son admiration pour les ouvrages de Pierre de Cortone et de Lanfranc, qu'il imita quelquefois, comme il est facile de s'en convaincre par l'inspection de l'immense tableau de l'*Assomption*, qu'il peignit pour la cathédrale de Pescia (Toscane). Pauvre et inconnu, Garzi dut ses premiers succès à la bienveillante protection d'Andrea Sacchi; il avait peint une *Madone*, le maître la retoucha en cachette, et ce tableau commença la réputation de Garzi, qui du prix de ce premier ouvrage put s'acheter un habit complet, dont il avait grand besoin. Le fait fut connu dans Rome, et l'estime qu'Andrea faisait de son disciple suffit pour l'élever dans l'opinion publique et lui attirer quelques commandes. Bientôt sa réputation parvint jusqu'à Naples; il y fut appelé, et pendant son séjour en cette ville, il orna de fresques et de tableaux l'église de Santa-Catarina-a-Formello; deux salles du palais royal; peignit une *Conception* dans l'oratoire du Campo-Santo et une *Piété* à Santa-Giovanni-della-Pigna. De retour à Rome, où l'attendait la protection du pape Clément XI, il peignit pour Saint-Jean-de-Latran *Le Prophète Joël*, figure aussi remarquable par la noblesse de la pose et la beauté des formes que par la perfection de l'exécution. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, Garzi entreprit de peindre *La Gloire de saint François* à la voûte de l'église des Stigmates, et cette fresque est placée au nombre de ses meilleurs ouvrages. Il mourut peu après l'achèvement de cette œuvre, et fut inhumé dans l'église de Santo-Lorenzo-in-Lu-

cina. Garzi joignait à une grande fécondité d'invention un dessin pur et correct, une touche grasse et facile, un coloris gracieux, quoique parfois un peu faible. Il excellait surtout à peindre les madones et les groupes d'enfants. Dans ses grandes compositions, il introduisait des architectures et des perspectives, qui attestent une profonde connaissance de ces deux branches si importantes de l'art. Parmi les fresques de Garzi, exécutées à Rome, les plus estimées après celles que nous avons indiquées sont celles de San-Carlo-al-Corso, la voûte et les pendentifs d'une chapelle de Saint-Ignace où il a représenté : *Le Père éternel*, *saint Joseph*, *les Évangélistes*, *les Prophètes*, *Jésus au milieu des docteurs*, *l'Adoration des Bergers*, le *Sposalizio*, et l'*Apparition de l'ange à saint Joseph*; quelques autres fresques à Santa-Maria-dell'-Orto; enfin, dans la chapelle Cibo, à Santa-Maria-del-Popolo, *Le Père éternel dans une gloire*; — à Fano, *Saint Philippe de Neri*, dans l'église consacrée à ce saint; — à Cagli (duché d'Urbin), dans la cathédrale, un tableau représentant les saints protecteurs de cette ville. — La pinacothèque de Munich possède un charmant tableau de Garzi, *La Vierge allaitant l'enfant Jésus sous un cerisier, dont saint Joseph cueille les fruits*.

Garzi avait épousé la fille du peintre Giuseppe Passeri, dont il eut plusieurs enfants, entre autres un fils nommé Mario, qui promettait de porter dignement le nom de son père, mais qui fut ravi à l'art par une mort prématurée.

E. Breton.

Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti moderni*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Crespi, *Descrizione delle Sculture, Pitture e d'Architetture di Pescia*. — *Catalogue de la Pinacothèque de Munich*.

GARZIA HIDALGO (Dom *Joseph*), peintre espagnol, né à Murviedo, vers 1656, mort en 1712. Il apprit à Murcie les premiers éléments de son art, puis il alla se perfectionner à Rome, où il étudia sous la direction de Hyacinthe Brandi. Pierre de Cortone, Salvator Rosa et Charles Maratte lui donnèrent des conseils. De retour en Espagne, il s'établit d'abord à Alicante, puis à Madrid, en 1684. Il fut chargé d'exécuter de grandes peintures pour le cloître de Saint-Philippe-le-Royal. L'inquisition le nomma censeur des peintures publiques, et le roi le choisit pour son peintre le 15 octobre 1703. Garcia termina en 1711 les vingt-quatre tableaux historiques de la *Vie de saint Augustin*, pour le couvent de Saint-Philippe, où plus tard il termina ses jours. Parmi ses autres compositions on remarque la *Bataille de Lépante*; — *Saint Joseph*; — *Saint Joachim*; — et *Saint Thomas*.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

GARZIA DE MIRANDA (*Jean*), peintre espagnol, né à Madrid, le 12 septembre 1677, mort le 8 mai 1749. Élève de Jean Delgado, il égala son maître, et jouit d'un grand crédit à la cour. Il s'entendait particulièrement à restaurer les anciennes peintures, et il fut chargé de retoucher celles qui avaient été détériorées dans l'incendie du palais royal de Madrid en 1734. L'habileté avec laquelle il exécuta ce travail lui valut le titre de peintre du roi. Garzia fut surnommé *le Manchot*, parce qu'il était né sans main droite. Il peignait de la main gauche. Ses tableaux sont remarquables par l'harmonie du coloris et la correction du dessin.

Quilliet, *Dictionn. des Peintres espagnols*.

GARZONI (*Jean*), historien italien, né à Bologne, en 1419, mort dans la même ville, en 1506. Il appartenait à une ancienne famille. Il suivit à Rome son père Bernard Garzoni, nommé médecin du pape Nicolas V, et étudia le latin sous Laurent Valla. De retour dans sa patrie, il continua de s'occuper des lettres anciennes, et vers l'âge de trente-huit ans il commença à étudier la médecine. Il fut reçu docteur en 1464, et obtint successivement la chaire de philosophie et celle de médecine dans le collége de sa ville natale. Il se fit remarquer à la fois par son éloquence et par son savoir. Malheureusement ce savoir est bien confus et tout à fait dénué de critique; aussi parmi ses nombreux ouvrages il n'en est presque aucun qui soit consulté aujourd'hui; les principaux sont : *De Miseria humana*; Strasbourg, 1505, in-4°; — *De Rebus Saxoniæ, Thuringiæ, Libonotriæ, Misniæ et Lusatiæ, et de bellis Friderici Magni libri duo, ad illustrissimum Fridericum, Saxoniæ ducem*; Bâle, 1518, in-4°; — *De Rebus Ripanis libellus, per Theodorum Quatrinam ripanum impressus*; Ancône, 1576; — *De Dignitate urbis Bononiæ Commentarius*; dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. XXI; — *De Joannis Bentivoli senioris Gestis Libellus*; dans l'*Iter litterarium* du P. Zaccaria, p. 341. Outre ses ouvrages imprimés, Garzoni en avait composé un grand nombre d'autres, restés inédits. Fantuzzi en a donné une liste, qui ne remplit pas moins de quinze pages in-fol.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*.

GARZONI (*Thomas*), jurisconsulte italien, né à Bagnacavallo, dans la Romagne, au mois de mars 1549, mort le 8 juin 1589. Il étudia les belles-lettres dans sa ville natale, et dès l'âge de quatorze ans il se rendit à Ferrare pour y suivre les cours de droit. Il passa de là à Sienne, dans le dessein d'y continuer cette étude. Il entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Latran, et fit profession le 18 octobre 1566. Son nouvel état ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. Ses nombreux ouvrages attestent un savoir étendu, mais superficiel. Selon Nicéron, ils montrent assez ce dont il aurait été capable s'il avait été dirigé dans ses études par quelque personne de goût et d'expérience et s'il eût vécu plus longtemps. On a de lui : *Il Theatro de varii e diversi Cervelli mondani*; Venise, 1583, 1598, in-4°; traduit en

français, sous ce titre : *Le Théâtre des divers Cerveaux du monde, auquel tiennent place selon leur degré toutes les manières d'esprits et d'humeurs des hommes, tant louables que vicieuses, déduites par discours doctes et agréables, traduit de l'italien par G. C. D. T.* (Gabriel Chappuys de Touraine); Paris, 1586, in-16; — *La Piazza universale di tutte le Professioni del Mondo;* Venise, 1585, in-4°; réimprimé *con l'aggiunta d'alcune bellessime annotationi, a discorso per discorso;* Venise, 1587, in-4°; traduit en latin par Nicolas Bellus, Francfort, 1623, in-4°; — *L'Hospidale de' Pazzi incurabili, nuovamente formato e posto in luce, con tre capitoli in fine sopra la Pazzia;* Venise, 1586, in-4°; traduit en français sous le titre de : *L'Hôpital des Foux incurables, où sont deduites de point en point toutes les folies et les maladies d'esprit, tant des hommes que des femmes. Œuvre non moins utile que recreative et necessaire à l'acquisition de la vraye sagesse;* Paris, 1620, in-8°; — *La Sinagoga degl' Ignoranti, nuovamente formata da T. Garzoni, Academico Informe di Ravenna, pur ancora Innominato;* Venise, 1589, 1601, in-4°; Pavie, 1589, in-8°; — *Il mirabile Cornucopia consolatorio di Tomaso Garzoni; Discorso nuovo, vago e dotto, ne più dato in luce;* Bologne, 1601, in-8° : « ouvrage burlesque, à la louange des cornes, dit le P. Nicéron, pour consoler un homme dont la femme lui était infidèle »; — *Il Serraglio degli Stupori del Mondo, diviso in diece appartamenti, secondo gli varii et ammirabili oggetti, cioè di mostri, prodigii, prestigii, sorti, oracoli, sibille, sogni, curiosità astrologica, miracoli in genere, e maraviglie in spezie; narrate da più celebre scritori e descritte da più famosi historici e poeti, le quali occorrono, considerandosi la loro probabilita overò improbabilità, secondo la natura;* Venise, 1613, in-4°. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage, mais aucune critique; — *Hugonis de S. Victore Opera omnia, tribus tomis digesta, studio et industria Th. Garzonii, postillis annotaciunculis, scholiis ac vita Autoris expolita;* Venise, 1588, in-fol.; — *L'Huomo astratto;* Venise, 1604, in-4°; — *Le Vite delle Donne illustri della Scrittura Sacra; con l'aggiunta delle Donne oscure e laide dell' uno e l'altro Testamento; discorso sopra la nobiltà delle Donne;* Venise, 1588.

Rosini, *Lyceum Lateranense*. — Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*, t. I, p. 216. — Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXVI.

* **GARZONI** (*Archangelo*), poëte italien, vivait à Venise dans la première moitié du seizième siècle. Il se fit remarquer comme poëte et comme orateur. On a de lui : *Regole per comporre in versi;* — *Poemi in varie materie;* — des *Discours*, en latin et en italien.

Zeno, *Memoria de' Scrittore Veneti*.

* **GARZONI** (*Giovanna*), peintre de l'école romaine, née à Ascoli, avant 1600, morte à Rome, en 1673. Elle légua ses dessins et sa fortune, qui était considérable, à l'Académie de Saint-Luc, qui en reconnaissance lui érigea un monument dans son église. Giovanna Garzoni avait passé à Florence la plus belle partie de sa vie, et ne vint à Rome que vers la fin de sa carrière artistique. Elle a peint à l'huile quelques tableaux de fleurs, mais elle excella surtout dans l'art de peindre les portraits en miniature. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

GARZONI (*Pierre*), historien vénitien, né vers 1650, mort vers 1720. Il était membre du sénat, et fut nommé historiographe de la république. Il écrivit les annales de Venise depuis 1632 jusqu'en 1713. Cette période contient une des brillantes époques de Venise, et Garzoni l'a racontée avec talent. Son histoire eut beaucoup de succès. La première partie fut publiée sous le titre d'*Istoria della Republica di Venezia in tempo della sacra lega contro Mahometto IV e tre suoi successori;* Venise, 1705, 2 vol. in-4°. La seconde partie parut à Venise, 1716, in-4° (*Istoria della Republica di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione delle Spagne a Carlo II*).

Biografia universale (édit. de Venise).

* **GASC** (*Charles*), médecin français, né à Cahors, le 30 août 1780, mort à Paris, en 1848. Fils d'un chirurgien lieutenant de roi pour la province de Quercy, il fut envoyé à Paris pour étudier la médecine, et travailla sous Pinel et Bichat, auxquels il était recommandé. En 1802 il fut reçu docteur; sa thèse eut pour sujet la fièvre puerpérale. L'année suivante, il publia, dans les *Mémoires de la Société d'Émulation* (t. V), une notice sur cette question : *Existe-t-il deux variétés de rhumatismes, dont l'un affecte le système fibreux des articulations, et l'autre le système musculaire de la vie animale?* Pendant les années 1805, 1806, 1807, il travailla aux *Annales de la Société de Médecine pratique de Montpellier*, et reçut en 1808, de la société qui publiait ce journal, une médaille comme prix d'encouragement. En 1808 il fut appelé au service de santé de l'armée d'Allemagne. Il fut fait prisonnier en 1812, lors de la retraite de Russie, et resta en Pologne pendant plusieurs mois; il y observa la plique, et à son retour en France il adressa un mémoire sur cette maladie à la Société de Médecine de Paris, qui avait ouvert un concours sur ce sujet. Le prix lui fut décerné, et son mémoire se trouve imprimé parmi ceux que cette société publia en 1817. Il devint médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris, membre du conseil de santé des armées, et membre de l'Académie de Médecine, qui l'admit dans sa section d'anatomie et de physiologie. Outre les écrits que nous avons cités, on a de ce médecin : *Dissertation sur la*

maladie des femmes à la suite des couches, connue sous le nom de fièvre puerpérale; 1807, in-8°; — *Recueil de plusieurs Mémoires et Observations sur divers points de doctrine de l'art et de la science des Accouchements;* 1810, in-8°; — *Du Typhus contagieux*, trad. de l'allem. de Hildenbrand; 1811, in-8°; — *Matériaux pour servir à une doctrine générale sur les épidémies et les contagions*, trad. de l'allem. de Schurer; 1815, in-8°; — *Mémoire sur la Phthisie pulmonaire*, inséré dans le Ier volume des *Nouveaux Mémoires de la Société de Médecine de Paris*, ann. 1816; — *Nouvelles Observations sur les Propriétés médicales des Eaux minérales naturelles de Barége, adressées au Conseil de santé;* 1832, in-8° (extr. du t. XXII des *Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*). Il a donné au *Dictionn. des Sciences médicales* les articles *Péritonite*, *Péritonite puerpérale*, *Thricoma;* — au *Journal universel des Sciences médicales* (mai 1829) un *Mémoire sur une maladie observée à Vendôme sur les soldats du 1er régiment de dragons;* — divers articles à la *Revue médicale*, aux *Mém. de la Société de Médecine de Paris*, etc. GUYOT DE FÈRE.

Sarrut, *Biogr. des Hommes du Jour*. — Sachaille, *Les Médecins de Paris*. — *Docum. inédits*.

GASCA (*Pedro* DE LA). *Voy*. LA GASCA.

GASCHON (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte français, né à Riom, le 2 avril 1784, mort au Fort-Royal, le 15 novembre 1836. Venu jeune à Paris, il étudia d'abord les mathématiques, puis la jurisprudence. Reçu docteur en droit, il entra dans la carrière du barreau, et écrivit sur la jurisprudence. En 1831 il devint conseiller à la cour royale de Caïenne et à celle de la Martinique en 1835. On a de lui: *Le Code diplomatique des Aubains*, etc.; Paris, 1818, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est le fruit de savantes et consciencieuses recherches.

Quérard, *La France littéraire*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*.

GASCOIGNE (Sir *William*), jurisconsulte anglais, né à Gawthorp, vers 1350, mort le 17 décembre 1413. Il étudia le droit avec un tel succès que dès le mois de septembre 1398 il devint sergent ès lois, puis attorney du duc d'Hereford, qu'il suivit dans l'exil. A l'avénement de ce prince à la couronne, sous le nom d'Henri IV, en 1399, il fut nommé juge des plaids communs. En novembre 1401, il devint *chief-justice* du Banc du roi, et se distingua dans l'exercice de ces importantes fonctions. Au mois de juillet 1403, il fut chargé avec Ralph Nevil et autres d'aller recruter dans le Yorkshire et le Northumberland des troupes contre le rebelle Henri Percy. Après la soumission de ce personnage, Gascoigne fut chargé, au mois d'avril 1405, de traiter avec les autres révoltés. Lorsque, dans la même année, l'archevêque Scroop fut pris les armes à la main, Gascoigne refusa de le condamner comme traître, parce qu'il ne voulut pas enfreindre les priviléges ecclésiastiques en vertu desquels le prélat échappait aux juges séculiers. « Ni vous, monseigneur, ni le roi, dit-il, ni personne en votre nom, ne peut, suivant les lois du royaume, condamner un évêque à la mort. » Il fit preuve de la même fermeté en maintes autres occasions.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

GASCOIGNE (*Georges*), poëte anglais, né à Walthamstow (comté d'Essex), mort à Stamford, le 7 octobre 1577. Après avoir reçu sa première instruction à Cambridge ou à Oxford (il y a quelque incertitude sur ce point), il vint étudier les lois à Gray's Inn; mais il s'occupa beaucoup moins du droit que de la poésie. Il se rendit ensuite dans les Pays-Bas, où il entra dans le service militaire; ce qui explique la devise qu'il adopta depuis: *Tam Marti quam Mercurio*. Il vint aussi en France, y visita la cour, et y devint, selon Wood, amoureux d'une grande dame écossaise; mais rien n'est moins prouvé que cette assertion de Wood. Ce qui est plus certain, c'est que pendant son séjour à Gray's Inn Gascoigne vécut en prodigue; qu'il fut obligé de vendre son patrimoine, et qu'enfin son père, mécontent, non-seulement refusa de lui venir en aide, mais encore le déshérita. Il alla alors s'enrôler sous les drapeaux de Guillaume, prince d'Orange, occupé alors à soustraire les Pays-Bas à la domination de la monarchie espagnole. En conséquence, le 19 mars 1572 il s'embarqua pour la Hollande. Le bâtiment sur lequel il fit le voyage faillit périr en mer, par suite de l'imprudence du pilote, ivre, qui le conduisait. Quelques-uns des compagnons de Gascoigne périrent; quant à lui, il réussit à gagner sain et sauf la Hollande, et obtint une commission de capitaine sous le prince d'Orange. Il se fit bientôt remarquer par sa bravoure; malheureusement une querelle qu'il eut avec l'un de ses supérieurs l'arrêta dans une carrière qui s'annonçait si brillante. Il partit alors pour Delft, et résigna entre les mains du prince d'Orange son commandement. De retour en Angleterre, il résida en partie à Gray's Inn, en partie à Walthamstow. Dans l'été de 1575, il accompagna la reine Élisabeth dans ses voyages, et au mois de juillet il composa une sorte de divertissement intitulé: *The Princely Pleasures of Kenilworth Castle*. Non-seulement il écrivit ce poëme, mais il en récita lui-même une partie. On a en outre de lui: *Steele Glass*, satire; — *Glass of Government;* — *The delicat Diet;* — *The Doom's Day drum* (posthume).

Johnston et Chalmers, *English Poets*. — Wood, *Athen. Oxon.* — Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

GASCONIUS. *Voy*. GASCOIN.

GASMANN. *Voy*. GASSMANN.

GASPARI, en latin **GASPARIS** (*Jean-Baptiste* DE), érudit allemand, né à Levico, dans la province de Trente, en 1702, mort à Vienne, en

1768. Il étudia à Vicence et à Padoue ; en 1729 il se rendit à Vienne, où il entreprit des traductions. Quelque temps après, il devint conseiller et historiographe de l'archevêque de Salzbourg. Il dut quitter cette ville par suite des nombreuses inimitiés qu'il s'était attirées en attaquant les pédants et leurs routines. Il vint alors à Dresde, et de là à Vienne, où il eut plus de succès. Il y fut appelé à une chaire d'histoire, en 1760, et chargé de l'inspection des écoles élémentaires. On a de lui : *De Tridentinis Antiquitatibus* ; Venise ; — *De Protestantium Germanorum in Catholicos Gestis ; vindiciæ adversus sycophantas Juvavienses* ; Cologne, 1741, in-4° ; — *Positiones juridico-historicæ de Systemate Imperii Romanorum Germanici* ; Vienne ; — *Breviarium Vitæ S. Theodori, episcopi Papiensis* ; dans les *Acta SS.*, t. V *maii* ; — *De comparata cum disciplinis aliis historiarum Præstantia* ; Vienne, 1760 ; — *Archiepiscoporum Salisburgensium Res ad usque Westphalicas in Lutheranismum gestæ* ; 1780, in-8°, ouvrage posthume, édité par Lazare Gaspari ; — *Della Vita, degli studii e degli scritti di G. B. de Gaspari* ; Venise, 1770.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GASPARIN (*Thomas-Augustin* DE), officier supérieur et homme politique français, né à Orange, en 1750, mort dans la même ville, le 21 brumaire an II (11 novembre 1793). Sa famille était une branche de l'illustre maison des Gaspari de Corse, et avait embrassé le protestantisme, par suite du mariage d'un de ses membres avec une fille du célèbre agronome Olivier de Serres. Lui-même était capitaine au régiment de Picardie (devenu 2e d'infanterie), lorsque éclata la révolution. Il en adopta les principes avec une chaleureuse conviction, et contribua puissamment à la réunion du comtat Venaissin à la France (14 septembre 1791). Sur la fin de 1791, le régiment de Picardie se trouvant à Sarre-Louis, les soldats se révoltèrent et exigèrent la restitution de leur *masse*. Gasparin, après avoir fait d'inutiles efforts pour calmer les mutins, engagea sa fortune personnelle pour se procurer la somme exigée, et apaisa ainsi la sédition. Vers cette époque, il fut élu par le département des Bouches-du-Rhône député à l'Assemblée législative, où il rendit d'importants services comme membre du comité militaire. Le 8 mai 1792 il fit assimiler les officiers des volontaires nationaux aux officiers de l'armée régulière. Le 12 il demanda que les conseils de guerre fussent composés d'un général, d'un capitaine, d'un lieutenant, ou sous-lieutenant, d'un sergent, d'un caporal et de trois soldats. Lorsque les troupes du camp de Soissons se soulevèrent (août 1792), ce fut encore Gasparin qui, par sa prudence et sa fermeté, ramena les soldats à l'obéissance. Il fut ensuite envoyé en mission dans le midi de la France. Les électeurs des Bouches-du-Rhône le choisirent de nouveau pour les représenter à la Convention nationale, il y siégea parmi les montagnards. Le 24 septembre 1792 il fut chargé avec Dubois-Crancé et Lacombe-Saint-Michel d'aller signifier au général Montesquiou, commandant l'armée des Alpes, l'ordre de sa révocation. Le 3 janvier suivant, Gasparin accusa les chefs des girondins, Brissot, Gensonné, Guadet et Vergniaud, d'avoir eu des intelligences avec Louis XVI par l'entremise du peintre Boze. Sur les répliques de Brissot et de Gensonné, l'assemblée passa à l'ordre du jour. Gasparin vota, le même mois, la mort du roi, sans appel ni sursis. Il se trouvait avec Varlet en mission à l'armée du nord lors de la défection de Dumouriez ; il contribua à rallier les troupes ébranlées, et provoqua la mise en accusation des « traîtres ». A son retour, il fut nommé membre du comité de salut public, et fit décréter l'envoi de quatre représentants auprès de chaque armée. Lui-même fut envoyé successivement dans la Vendée, à l'armée des Alpes, puis à Toulon pour surveiller le siége de cette ville conjointement avec Albitte, Barras, Fréron, Ricord, Robespierre jeune et Salicetti. Bonaparte y servait alors en qualité de lieutenant-colonel, commandant d'artillerie par intérim. Gasparin le distingua, et « c'est à ce représentant, écrit de Las-Cases, que Napoléon dut d'avoir vu son plan triompher des objections des comités de la Convention. Il en conserva un souvenir reconnaissant (1) : c'était Gasparin, disait-il, qui avait ouvert sa carrière (2) ». Il ne fut pas donné à Gasparin de voir le triomphe qu'il avait préparé. Après avoir emporté vaillamment plusieurs redoutes à la tête des troupes républicaines, il tomba malade de fatigue et d'épuisement, et alla mourir dans sa ville natale. Des funérailles solennelles lui furent faites : le commissaire du comité de salut public, Mitié fils, en prononça l'oraison funèbre, et son cœur fut envoyé à la Convention. L'assemblée décréta qu'il serait placé au Panthéon ; néanmoins, cette mesure resta sans effet : le cœur de Gasparin fut déposé aux Archives, où il était encore en 1839. H. LESUEUR.

Moniteur universel, année 1792, nos 129, 139, 162, 263, 269 ; an Ier, nos 3 et 22. — Vicomte de Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. I, p. 183 et 185. – *Galerie historique des Contemporains*. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. VII ; liv. II, p. 218.

* **GASPARIN** (*Adrien-Étienne Pierre*, comte DE), agronome et homme politique français, fils du précédent, est né à Orange, le 29 juin 1783. Il servit d'abord dans la cavalerie, fut attaché à l'état-major du grand-duc de Berg et fit les campagnes d'Italie et de Pologne. Une infirmité contractée au service le força à renoncer à l'état

(1) Napoléon légua aux deux fils de Gasparin 100,000 francs par l'art. 8 du 4e codicille de son testament, en date du 24 avril 1821, à Longwood.

(2) Suivant M. de Lamartine, ce fut à son compatriote Salicetti que Bonaparte dut d'être présenté au général Carteaux. (*Histoire des Girondins*, t. VII, liv. I, p. 219.)

militaire. Il se consacra dès lors à l'étude, particulièrement de l'économie politique et de l'agriculture. Ses travaux ne tardèrent pas à attirer l'attention sur lui. Plusieurs de ses mémoires furent couronnés par l'Institut et par diverses sociétés savantes. Attaché aux principes de l'opposition constitutionnelle sous la Restauration, il fut appelé à la préfecture de la Loire peu de temps après la révolution de juillet 1830, d'où il passa à la préfecture de l'Isère, le 20 septembre de la même année. Il avait aussi été élu député par le département de Vaucluse; mais ses occupations administratives ne lui permirent pas de se rendre à la chambre, et il ne fut pas réélu en 1834. Vers cette époque, les réfugiés italiens s'étant réunis à Lyon marchèrent sur la Savoie dans le but de renverser le gouvernement de Charles-Albert. Prévenu de ce mouvement, M. de Gasparin court à la frontière, dissout les gardes nationales prêtes à se joindre aux insurgés, et revient jusqu'à Voiron, où il rencontre le corps expéditionnaire. Aussitôt il se présente aux réfugiés, les exhorte dans leur langue à abandonner leur projet, leur disant que des mesures sont prises pour en empêcher le succès, et enfin il les somme de retourner à Lyon. Le lendemain en effet ils reprenaient la route de cette ville. Après l'insurrection de Lyon, en novembre 1831, M. de Gasparin fut appelé à remplacer le préfet du Rhône, Bouvier-Dumolard. Une nouvelle insurrection éclata dans cette malheureuse cité en avril 1834; elle fut sévèrement réprimée par l'autorité militaire : M. de Gasparin se montra énergique et ferme. Par ordonnance du 19 avril 1834, il fut élevé à la pairie. Néanmoins, il continua à administrer le département du Rhône jusqu'au 4 avril 1835, époque à laquelle il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Lors de la formation du cabinet du 6 septembre 1836, il devint ministre de l'intérieur. S'il ne brilla pas à la tribune, il s'occupa du moins activement des affaires de son département. L'organisation des hospices, la législation des aliénés, le régime des prisons lui doivent diverses améliorations. Il prit part à la discussion de la loi municipale votée sous son administration, et il avait préparé un projet de loi sur les prisons que la dissolution du ministère dont il faisait partie empêcha de présenter à la chambre. Il eut du moins le bonheur d'accomplir une réforme réclamée depuis longtemps : il supprima ce qu'on appelait la *chaîne* des forçats, et ordonna leur transport aux bagnes dans des voitures fermées : auparavant un collier de fer était rivé publiquement dans la cour de la prison du départ au cou de chaque condamné, et une chaîne suspendue à ce collier le rattachait à une autre chaîne, plus longue et plus pesante, séparant en deux files environ trente hommes; ensuite les forçats, placés sur de longues charrettes, dos à dos, étaient dirigés vers le lieu de leur destination, sous la responsabilité d'un entrepreneur, qui pour chaque voyage formait une compagnie de vingt à trente hommes de gardiens à sa solde.

L'avénement du ministère du 15 avril rendit M. de Gasparin à la vie privée. A la chambre des pairs, il appuya de son vote et de sa parole ses successeurs au ministère. Quand la coalition eut renversé le cabinet présidé par M. Molé, aucun ministère ne put immédiatement se constituer. Après un mois de crise, le ministère refusa de conserver plus longtemps la responsabilité des affaires publiques. Le 31 mars 1839, le roi forma ce que le *Moniteur* appelait un ministère de transition. M. de Gasparin y accepta la place de ministre de l'intérieur, avec l'*interim* du commerce et des travaux publics. Ce cabinet dura jusqu'à l'émeute du 12 mai, suscitée par Barbès, Blanqui et Martin Bernard. En présence de l'insurrection, un ministère où prenaient place plusieurs membres du centre gauche se forma sous la présidence du maréchal Soult. Depuis lors M. de Gasparin resta éloigné des affaires. Le 29 juin 1840, l'Académie des Sciences le choisit pour remplacer Turpin dans sa section d'économie rurale. Déjà il était membre de la Société centrale et du Conseil central d'Agriculture. En 1845 il fut élu vice-président de la Société d'Encouragement.

La révolution de février 1848 avait rendu M. de Gasparin à la vie des champs. Cependant, le ministre de l'agriculture, M. Tourret (de l'Allier), ayant obtenu de l'Assemblée constituante un décret qui instituait, entre autres établissements agricoles, un Institut national agronomique à Versailles, la direction en fut offerte au comte de Gasparin, qui la refusa. Plus tard M. Schneider parvint à lui faire accepter ce poste. Se mettant aussitôt à l'œuvre, M. de Gasparin espérait arriver enfin à fonder l'enseignement agricole en France. Vains efforts! le 27 septembre 1852 il apprit, par le *Moniteur*, que l'Institut agronomique de Versailles était supprimé.

« Cet agronome, dit M. Ed. Lecouteux, a puissamment contribué à faire entrer la science agricole dans la voie de l'expérimentation. Il en a fait une science technologique, une science industrielle s'appuyant d'une part sur les données des sciences physiques et naturelles, et d'autre part sur les sciences économiques qui s'occupent de la production des richesses, de la formation du capital, de l'influence des débouchés sur les systèmes d'exploitation du sol. M. de Gasparin n'a jamais cessé d'envisager les questions agricoles sous ce double aspect : il appartient donc essentiellement à cette école agronomique positive qui fait tant de prosélytes aujourd'hui; on peut même dire qu'il en est le chef le plus généralement accepté. Homme du midi, M. de Gasparin a considérablement agrandi, par ses recherches météorologiques, la question des climats agricoles. Avant lui c'est à peine si la littérature agronomique s'était occupée des vastes régions qui sont placées au delà de la

limite septentrionale de la culture de la vigne. On ne parlait alors que des systèmes culturaux de la Flandre, de l'Alsace, de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Allemagne, parce que ces pays étaient la patrie des Arthur Young, des Sinclair, des Thaer, des Schwertz. Arthur Young avait, il est vrai, au retour de ses célèbres voyages, rappelé ses contemporains à l'observation de la loi des climats; il avait même tracé sur la carte des limites végétales qui sont restées classiques. Mais ce n'était pas assez de ces avertissements d'un homme habitué à faire de l'agriculture comparée : d'autres démonstrations étaient nécessaires pour que l'agriculture méridionale, au lieu de se réduire au rôle de copiste, s'avançât, avec sa physionomie spéciale, avec son cachet local, dans la voie du progrès. Voué de bonne heure à l'étude des travaux des Biot, des Arago, des Pouillet, des Becquerel, des Kæmtz; formé à la méditation des voyages des Humboldt, des Schouw, des de Buch, des Arthur Young, M. de Gasparin comprit que pour devenir plus européenne, plus universelle, la doctrine agronomique devait prendre l'un de ses points d'appui dans les faits météorologiques. Il est une autre partie de la science agricole qui doit beaucoup à M. de Gasparin : c'est l'*agrologie*, ou science qui traite des terrains cultivables, de leur structure, de leur composition, de leur classification, de leur valeur, de leurs amendements, de leurs engrais. Ici l'illustre agronome a surtout fait appel à la science des chimistes et des géologues. Rien de plus complet que ce qu'il a su dire sur l'alimentation végétale. Il a traité ce sujet de main de maître, et l'on voit qu'il a tiré un admirable parti des belles analyses de MM. Boussingault, Payen, Dumas, Liebig et autres notabilités scientifiques. »

Outre un assez grand nombre de mémoires académiques, sur le dépiquage des grains, sur la culture de la garance, du safran, de l'olivier, etc., on doit au comte de Gasparin *Manuel de l'Art vétérinaire;* Paris, 1817, in-8°; — *Des Maladies contagieuses des Bêtes à laine;* 1821 : travail qui remporta un prix proposé par la Société d'Agriculture de Lyon; — *Des petites Propriétés considérées dans leurs rapports avec l'agriculture et le sort des ouvriers;* Paris, 1821, in-8°; — *Guide des Propriétaires de Biens ruraux affermés;* Paris, 1829, in-8° : ouvrage couronné en 1828 par la Société royale d'Agriculture de Paris; — *Recueil de Mémoires d'Agriculture et d'Économie rurale;* Paris, 1829-1841, 3 vol. in-8°, contenant, tome Ier : *Guide du Propriétaire de Biens ruraux affermés;* tome II : *Guide du Propriétaire des Biens soumis au métayage et Culture de la Garance, du Safran et de l'Olivier;* tome III : *Essai sur l'histoire de l'Introduction des Vers à soie en Europe;* — *Cours d'Agriculture;* Paris, 1843-1849, 5 vol. in-8°. Ce livre traite des différents sols, des engrais, des amendements, des outils, appareils et machines agricoles, des constructions rurales, des phénomènes météorologiques, des diverses espèces de cultures, etc. « C'est, dit M. Ed. Lecouteux, l'ouvrage d'un chef d'école, d'un homme qui fait autorité en la matière traitée. Non pas que l'auteur, si riche qu'il fût de ses propres observations, ait constamment fait dominer sa personnalité dans son œuvre : aucun écrivain ne pousse plus loin le respect de ses devanciers et de ses contemporains. Toujours il les cite à propos. La question des systèmes de culture surtout est envisagée par M. de Gasparin avec une hauteur de vues qui la fait apparaître sous tous ses aspects et laisse le lecteur pénétré de l'influence des circonstances économiques sur les diverses phases du progrès agricole. La dernière partie de l'ouvrage, qui est exclusivement consacrée à l'économie rurale, achève la démonstration : elle prouve que l'auteur est un excellent administrateur habitué à coordonner tous les services d'une grande entreprise rurale; » — *Principes de l'Agronomie;* Paris, 1854, in-8°; 1re partie : *Nutrition des Plantes*, avec un appendice. Dans un mémoire traitant de l'*Influence de la Chaleur sur la Végétation*, lu à l'Académie des Sciences en 1855, M. de Gasparin montre que les phénomènes de la vie des végétaux ne peuvent pas se représenter par une fonction quelconque d'un élément unique, comme la température moyenne; puis, dégageant les éléments simples des phénomènes pour les étudier séparément, il cherche à les combiner ensuite suivant les relations qu'ils prennent lorsqu'ils agissent ensemble. Le *Guide des Propriétaires de Biens soumis au métayage* et le *Guide des Propriétaires de Biens ruraux affermés* ont été réimprimés dans la *Bibliothèque des Cultivateurs*, en 1851 et 1853. M. de Gasparin a encore fait imprimer : *Discours prononcé par M. de Gasparin, préfet du Rhône, à l'installation du nouveau conseil des prud'hommes;* Lyon, 1832, in-4°; — *Mémoires sur le Métayage;* 1832, in-8°; — *Considérations sur l'Extension de la Culture des Mûriers;* 1833, in-8°. Il a fourni des articles aux *Mémoires de l'Académie du Gard*, aux *Almanachs de l'arrondissement d'Orange*, aux *Annales des Voyages* de Malte-Brun; à la *Bibliothèque universelle de Genève;* aux *Mémoires de la Société centrale d'Agriculture de Paris*, à la *Revue française*, à la *Maison rustique du dix-neuvième siècle*, à l'*Annuaire météorologique de la France;* enfin, il a rédigé, comme président du comité historique des arts et monuments, divers rapports sur les travaux de ce comité.

L. LOUVET.

Barjavel, *Bio-Bibliographie vauclusienne.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — L. Blanc, *Histoire de Dix Ans.* — Lesur, *Annuaire historique*, 1834. — *Moniteur*, 1831, 1834, 1836, 1839. — *Liste des Travaux de M. de Gasparin;* Paris, 1840, in-4°. — M. Lecouteux, *docum. communiqués.*

* GASPARIN (*Auguste* DE), agronome français, frère du précédent, est né à Orange, le 9 dé-

cembre 1787. Capitaine de la garde nationale d'Orange en 1815, il se prononça pour les Bourbons au moment du retour de Napoléon. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut maire d'Orange, et entra à la chambre comme député de Montélimart (Drôme) en 1837. Il cessa d'y siéger en 1842. Président de la Société académique de sa ville natale, il fait partie du conseil central d'agriculture. On lui doit : *Considérations sur les Machines*; Lyon, 1834, in-8° : extrait des *Mémoires de la Société d'Agriculture de Lyon*; — *Plan incliné, comme grande machine agricole*; Paris, 1835, in-8°; — *Quelques mots sur l'armement de l'infanterie*; Paris, 1839, in-8°. Enfin, il a fourni des articles d'économie politique et d'agriculture à l'*Album de l'arrondissement d'Orange*, à l'*Écho de Vaucluse*, et à *La Ruche*, feuille hebdomadaire d'Orange. L. Louvet.

Barjavel, *Bio-Bibliographie vauclusienne*. — *Encycl. des Gens du Monde*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

* GASPARIN (*Agénor-Étienne*, comte DE), homme politique et publiciste français, fils aîné du comte Adrien de Gasparin, est né à Orange, le 4 juillet 1810. Son éducation achevée, il fut employé, très-jeune encore, par M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, dans son cabinet. Lorsque M. Adrien de Gasparin devint ministre de l'intérieur, en 1836, son fils Agénor remplit près de lui les fonctions de chef du cabinet, emploi qu'il reprit au ministère de l'agriculture et du commerce le 31 mars 1839 et qu'il conserva jusqu'au 12 mai. Auditeur au conseil d'État, puis maître des requêtes en service ordinaire, M. Agénor de Gasparin fut élu député par l'arrondissement de Bastia en 1842. Quoique attaché aux principes conservateurs, il leur donnait une telle extension, et les défendait avec une telle ardeur que M. Guizot dut solennellement l'engager à se modérer. Il parla sur les fonctions publiques, sur l'esclavage, sur les prisons, sur la liberté religieuse, sur les irrigations, etc. Protestant zélé, il soutenait vaillamment les droits de ses coreligionnaires, demandait la liberté du colportage biblique et des prédications évangéliques, que l'autorité gênait trop souvent. Enfin, il insistait sur l'émancipation immédiate des esclaves et l'abolition de la prostitution. Il ne fut pas réélu en 1846. Retiré en Suisse après la révolution de Février, il fit en 1852, avec lord Roden, un voyage en Toscane pour obtenir la liberté des époux Madiai, condamnés aux galères pour s'être convertis au protestantisme. Ils ne réussirent pas dans leurs démarches; mais grâce à l'intervention du roi de Prusse les époux Madiai virent l'année suivante commuer leur prison en exil.

M. Agénor de Gasparin a publié : *De l'Amortissement* (avec M. Reboul); Paris, 1834, in-8°; — *La France doit-elle conserver Alger?* brochure signée : Un auditeur au conseil d'État; Paris, 1835, in-8°; — *Esclavage et Traite*; Paris, 1838, in-8°; — *De l'Affranchissement des Esclaves et de ses rapports avec la politique actuelle*; Paris, 1839, in-8°, extrait de la *Bibliothèque universelle de Genève*; — *Lettre à M. Athanase Coquerel, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, sur le projet d'ordonnance portant règlement d'administration pour les églises réformées*; Paris, 1840, in-8°; — *Lettre sur la question soulevée par le journal L'Espérance*; Paris, 1843, in-8°; — *Intérêts généraux du protestantisme français*; Paris, 1843, in-8°; — *Réponse à la brochure de M. le pasteur Adolphe Monod intitulée* : Pourquoi je demeure dans l'Église établie; Paris, 1849, in-8°; br. extraite des *Archives protestantes*; — *Christianisme et Paganisme*; Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — *Les Écoles du Doute et l'École de la Foi : essai sur l'autorité en matière de religion*; Genève, 1853, in-8°; — *La Bible défendue contre ceux qui ne sont ni disciples ni adversaires de M. Scherer*; Paris, 1854, in-8°; — *Des Tables tournantes, du surnaturel en général et des esprits*; Paris, 1854, 2 vol. in-18; — *Après la paix; considérations sur le libéralisme et la guerre d'Orient*; Paris, 1856, in-8°, deux éditions. Il a en outre paru de M. Agénor de Gasparin : *Des Tentatives d'Émancipation dans les Colonies* (*Revue des Deux Mondes*, juin 1838). Il a publié dans le *Journal des Débats* sa *Lettre à lord Roden* sur l'affaire des époux Madiai, lettre dans laquelle il demande la liberté de la foi, en attaquant rudement ce qu'il appelle la tolérance du scepticisme. Le même journal a imprimé de lui la *Lettre sur les tables tournantes*, dans laquelle l'auteur prend la défense des phénomènes surnaturels et attaque le physicien Faraday, qui est parvenu à expliquer naturellement le prétendu mystère des tables tournantes. M. Agénor de Gasparin a aussi travaillé au *Journal des Connaissances utiles*.

Son frère, M. *Paul* DE GASPARIN, député de Tarascon (Bouches-du-Rhône) en 1846, a fait paraître *Le Déficit et les nouveaux Impôts*; Nîmes, 1849, in-8°; — *Quelques Essais sur la Distribution des Richesses des nations*; Nîmes, 1853, in-8°.

Mme la comtesse Agénor de Gasparin a publié : *Le Mariage au point de vue chrétien, ouvrage spécialement adressé aux jeunes femmes du monde*; Paris, 1842-1843, 3 vol. in-8°; 2e édition, Paris, 1844-1846, 3 vol. in-18; 3e édition, 1853 : ce livre a reçu de l'Académie Française un prix Montyon; — *Allons faire fortune à Paris!* Paris, 1844, in-18; 2e édition, 1845, in-18; — *Un Livre pour les Femmes mariées, ouvrage populaire*; Paris, 1845, in-18; — *Il y a des pauvres à Paris... et ailleurs*; Paris, 1846, in-18 : livre honoré par l'Académie Française d'un prix Montyon de 3,000 fr.; — *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui*; Paris, 1853, in-8°; 2e édition,

augmentée d'une introduction et de notes; Paris, 1854, in-18; — *Les Corporations monastiques au sein du Protestantisme*; Paris, 1855, 2 vol. in-8°. L. LOUVET.

Encyclopédie des Gens du Monde. — *Dict. de la Conversation.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemporaine.* — Barjavel, *Bio-Bibliographie vauclusienne.*

* **GASPARINI** (*Gaspare*), peintre de l'école romaine, né à Macerata, vivait vers 1585. Il a enrichi sa patrie de nombreuses peintures à l'huile et à fresque, bien qu'il n'ait exercé l'art que pour se distraire. Il fut élève de Girolamo da Sermoneta, mais se proposa surtout d'imiter Raphael. Ce but est principalement sensible dans les plus importants de ses travaux à fresque, les deux grandes chapelles de S.-Venanzio à Fabriano, dans lesquelles il a représenté *La Cène*, *le Baptême de Jésus-Christ*, et plusieurs autres sujets du Nouveau Testament. E. B—N.

Civalli, *Antichità Picene.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

GASPARINI (*Francesco*), compositeur italien, né à Lucques, vers 1665, mort à Rome, en avril 1727. Après avoir achevé à Rome ses études musicales, sous Corelli et Bernard Pasquini, il devint académicien philharmonique et maître de musique au conservatoire de la Pietà à Venise. En 1725 il fut nommé maître de chapelle de Saint-Jean-de-Latran à Rome. Outre un grand nombre d'opéras, parmi lesquels on cite : *Tiberio*, *Amleto*, *Statira*, Gasparini a composé un traité d'accompagnement intitulé : *L'Armonico prattico al cembalo, ovvero regole, osservazioni ed avertimenti per ben suonare il basso e accompagnare sopra il cembalo, spinetta ed organo*; Venise, 1683, in-4°.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens.

GASPARINO, surnommé *Barzizzio* ou *Barzizza*, philologue italien, né à Bergame, vers 1370, mort en 1431. Il est regardé avec raison comme un des principaux restaurateurs des lettres latines. A Milan, à Pavie, à Venise, à Padoue, où il donna successivement des leçons publiques, il ne poursuivit qu'un but, celui de faire revivre en Italie le goût de la belle latinité. Sa vie n'offre guère d'autres incidents que la découverte, la révision et la correction d'anciens manuscrits. Il a contribué à nous conserver les *Institutions oratoires* de Quintilien et les *Traités* de Cicéron *Sur la Rhétorique*, et on lui doit la conservation du traité *Sur l'Orateur* du même auteur. On a de lui : *Gasparini Bergamensis Epistolarum Opus, per Joannem Lapidarium, Sorbonensis scholæ priorem, multis vigiliis ex corrupta integrum effectum, ingeniosa arte impressoria in lucem redactum*; Paris, 1470, in-4°. C'est le premier ouvrage sorti des presses établies à la Sorbonne par Guil. Fichet et Ulrich Gering; il fut réimprimé à Bâle, 1489, in-4°, à Deventer, 1496, in-4°, et ailleurs; — *De Orthographia*; Paris (sans date), in-4°, sorti également des presses de la Sorbonne; — *Latinarum Vocum Etymologia*; Brescia, 1563. Ces ouvrages ainsi que des harangues, des lettres, et un traité *De Compositione*, restés inédits, ont été publiés par Furietti sous le titre de *Gasparini Barzizii Bergamatis et Guiniforti filii Opera, quorum pleraque ex Mss. codd. nunc primum in lucem eruta recensuit ac edidit J. A. F.*; Rome, 1723, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.* — Furietti, *Vita Gasparini*, en tête des *Opera.* — Erhard, *Geschichte des Wiederaufblühens wissenschaftlicher Bildung*, t. I, p. 222.

GASPRE (LE). *Voy.* DUGHET.

* **GASSAUD** (*Louis-Prosper* GÉRAUD), médecin français, né à Toulouse, le 14 octobre 1796. Il commença ses études médicales dans sa ville natale. Il s'y distingua comme chirurgien élève, en concourant, sur le champ de bataille, au pansement des blessés de la sanglante journée du 10 avril 1814. Quelques années après, il vint terminer son instruction à Paris, et fut reçu docteur en médecine le 28 août 1819. Il fit, en qualité de médecin militaire, les campagnes d'Espagne, de Morée et d'Afrique. Rentré en France, il fut désigné successivement comme chef de service à Calvi, à Cambray, à Bordeaux, à Avignon et à Perpignan, où il reçut le brevet de médecin principal. On a de M. Gassaud : *Essai sur l'Air atmosphérique, considéré comme cause de maladies*, thèse inaugurale; Paris, 1819, in-4°; — *Considérations médicales sur les Corsets dont les femmes font usage*; Paris, 1821, in-8°; — *Mémoire et observations sur la Myélite*; dans la *Nouvelle Bibliothèque médicale*; Paris, 1826; — *Mémoire sur les Médications vomitives*; ibid., 1827; — *Mémoire sur le Carreau des Enfants*; ibid.; — *Mémoire sur les effets pernicieux de l'Eau de Laurier-Cerise*; ibid.; — *Mémoire sur les Fièvres de la Corse et topographie de Calvi*; dans la *Nouvelle Bibliothèque médicale*, octobre 1827; — *Mémoire et Observations sur les Fièvres de Napoli de Romanie, avec un aperçu topographique de cette ville*; dans les *Mémoires de Médecine médicale*; vol. XXXV, 1re série; — *Mémoire sur les Fièvres pernicieuses observées à Bordeaux*; dans les mêmes *Mémoires*, vol. XL.

Docum. partic.

GASSE BRULES. *Voy.* WACE.

GASSENDI (1) (*Pierre*), philosophe et astronome français, naquit à Champtercier, petit village de Provence, à deux lieues de Digne, le 22 janvier 1592, et mourut à Paris, le 24 octobre 1655. Ses parents n'étaient considérables ni par

(1) Le nom de famille de Gassendi est *Gassend.* Les quelques lettres françaises qu'il a laissées, et qu'on ne trouve, il est vrai, ni dans l'édition de Lyon ni dans celle de Florence, sont signées Gassend. *Gassendus* n'est autre chose qu'une traduction latine de son nom : *Gassendi*, qui en est le génitif, était déjà usité au dix-septième siècle, et est resté pour nous un nom français.

la naissance ni par la fortune. Modestes cultivateurs, ils n'ambitionnaient d'autre destinée pour leur fils que la vie paisible et les obscurs travaux des champs. Il était né pour un rôle plus brillant. L'extraordinaire précocité qu'on se plaît à accorder, depuis Plutarque, à tous les hommes illustres ne manqua pas à Gassendi, et, s'il faut en croire Sorbière et Bernier, ses disciples et ses biographes, il donna dès ses plus tendres années des marques non équivoques de son génie. Faut-il noter, comme ils l'ont fait, qu'à l'âge de quatre ans il récitait de petits sermons; qu'à sept il signalait sa vocation astronomique en donnant à ses camarades d'ingénieuses explications sur la marche apparente de la Lune au milieu des nuages; qu'à dix il haranguait en latin l'évêque de Digne, Antoine de Boulogne, lequel ne manquait pas de prédire sa gloire future; qu'à treize ans, enfin, *le petit docteur*, comme on l'appelait, composait de petites comédies mêlées de prose et de vers, et les jouait avec quelques-uns de ses condisciples dans les premières maisons de Digne? Il est bon de se défier de ces détails puérils, qui n'ajoutent rien à l'éclat des renommées, et qu'une admiration superstitieuse introduit si souvent après coup dans la vie des grands hommes. Il ne paraît pas que les parents de Gassendi se soient prêtés de fort bonne grâce à cultiver ses heureuses dispositions. Ils l'envoyèrent cependant à Digne, puis le laissèrent, non sans quelque résistance, aller à Aix, où il acheva le cours de ses études, sous le père Fesaye, professeur de philosophie. Il revint ensuite auprès de sa famille, mais la quitta bientôt pour aller enseigner la rhétorique à Digne. Il avait alors seize ans. Un an après, nous le trouvons à Aix, étudiant la théologie, les langues grecque et hébraïque; puis à Avignon, où il prit le grade de docteur, et obtint un petit bénéfice à Digne. En 1616 il disputa au concours la chaire de philosophie d'Aix, et l'emporta; l'année suivante il entra dans les ordres. Dès cette époque il avait attiré sur lui les regards de Peiresc, que Bayle appelle le procureur général de la littérature, de Joseph Gautier, prieur de La Valette, mathématicien distingué, qui lui donnèrent des conseils et guidèrent ses premiers pas. Avec le premier il se livra à l'étude de l'anatomie, avec le second il prit le goût des observations astronomiques. Après six ans d'enseignement, il semble qu'il se soit dégoûté de la philosophie de l'école. Il fit soutenir des thèses pour et contre Aristote, et songea à rompre en visière aux partisans du Stagirite. Une de ses lettres nous apprend qu'il préparait dès 1621 les éléments de sa polémique contre les péripatéticiens. Dans le même temps Bacon, rendu à la philosophie, après sa chute politique, attaquait de son côté les stériles subtilités de la scolastique, et appelait les hommes à l'observation de la nature. Cette lutte d'une science nouvelle, ou, pour mieux dire, d'un esprit nouveau contre l'esprit de routine qui régnait dans les écoles, lutte qui avait agité le siècle précédent et ensanglanté plus d'une arène, n'était pas terminée; mais au dix-septième siècle les réformateurs en philosophie sont plus mesurés dans leurs démarches, plus prudents et plus sobres dans leurs attaques.

L'ouvrage de Gassendi contre les aristotéliciens parut en 1624. Deux ans auparavant, à l'instigation de Peiresc et de Gautier, il avait abandonné sa chaire et s'était retiré à Digne pour y desservir son bénéfice. Député à Grenoble par son chapitre pour un procès, ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il publia son traité, sous ce titre : *Exercitationes paradoxicæ adversus aristotelæos, in quibus præcipua totius peripateticæ doctrinæ atque dialecticæ fundamenta excutiuntur, opiniones novæ aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur;* Grenoble, in-8°, 1624. Gassendi dédia ses *Exercitationes* au baron d'Oppède, premier président du parlement de Provence, et adressa la préface à son protecteur Gautier. C'était s'assurer deux appuis précieux. En même temps, comme Descartes plus tard, et avec plus d'effusion que lui, il protestait de sa foi à l'Église, pour laquelle « il était, disait-il, prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang », et distinguait deux choses, qu'on avait à tort regardées comme inséparables, l'Église et la philosophie scolastique. Tout en se soumettant aveuglément à la première, il croyait ne pas manquer à la foi qu'il lui devait en faisant ses réserves sur la seconde et en l'examinant selon les lumières naturelles. Dans le premier livre, divisé en huit dissertations, Gassendi commençait par exposer ses doutes sur l'authenticité des ouvrages attribués à Aristote, puis il attaquait le caractère du Stagirite, et s'efforçait de montrer que sa philosophie est pleine de choses inutiles, fausses et contradictoires. Dans le second livre, divisé en six dissertations, Gassendi prenait à partie la logique péripatéticienne, montrant la vanité des distinctions, et l'inutilité de toutes ses règles, plus propres à embarrasser l'esprit qu'à le guider. Ces deux livres devaient être suivis de cinq autres. Gassendi, dans la préface de l'ouvrage, annonçait qu'il se proposait de passer successivement en revue la physique, la métaphysique et la morale d'Aristote. Mais le déchaînement de l'opinion fut tel, à l'apparition des deux premiers livres, que Gassendi ne poussa pas plus loin son entreprise. Il se souvenait peut-être de ce qu'une semblable hardiesse avait coûté à Ramus cinquante-deux ans auparavant (1).

(1) Gassendi s'explique très-nettement à cet égard dans une lettre écrite en 1630 à son ami Guillaume Schickard, professeur de langue hébraïque à Tubingue. « Quod de reliquis illis meis Exercitationibus rogas, cur non jam in lucem prodierint, in causa sunt tempora et mores. Libertas in illis mihi paulo major quam ferat rerum præsentium conditio. Tametsi enim sic tempero omnia, ut

Gassendi fit cette même année (1624) son premier voyage à Paris. Il y lia avec François Luillier, maître des comptes et conseiller au parlement de Metz, une amitié que la mort seule put interrompre, commença ses relations avec La Mothe Le Vayer et le P. Mersenne, et fit avec Mydorge plusieurs observations astronomiques. En même temps, il écrivit à Snellius, mathématicien de l'université de Leyde, pour lui envoyer son traité contre Aristote et ses observations sur la latitude et la hauteur du pôle d'Aix, de Grenoble et de Digne. Après un an de séjour à Paris, Gassendi revint en Provence. En passant par Grenoble, il fit la connaissance de Diodati, ami de Galilée, et adressa sous son couvert au savant astronome florentin une lettre qui contient, avec l'indication de ses observations astronomiques depuis 1618, une profession de foi copernicienne, dont la netteté est difficile à contester : *In primis ergo, mi Galilæe, velim sic tibi persuasum habeas, me tanta cum voluptate amplexari copernicæam illam tuam in astronomia sententiam, ut exinde videar mei probe juris factus, cum soluta et libera mens vagatur per immensa spatia, effractis nempe vulgaris mundi systematisque repagulis.* Et quelques lignes plus bas Gassendi ajoutait encore : *De observatis solaribus maculis emittere nihil in animo est, nisi quod juxta principia tua conducere videbitur ad impugnandum aristotelismum, adhortandumque homines ad aliquam verisimiliorem sanioremque philosophiam.* Avec cette lettre Gassendi faisait passer à Galilée un exemplaire de ses deux livres contre les péripatéticiens.

De retour à Digne, Gassendi y reprit sa vie paisible, partagée entre ses études et ses devoirs de chanoine. Dès 1624 la prévôté de l'église de Digne lui avait été conférée (1). Il prêchait fréquemment et avec un grand succès. Les observations astronomiques et les recherches philosophiques étaient ses seules distractions, et remplissaient les heures que les nécessités de sa charge n'absorbaient pas. Déjà il s'occupait de son apologie d'Épicure. Galilée avait répondu à sa lettre. Il lui écrivit de nouveau pour lui envoyer la description d'une éclipse de lune qu'il venait d'observer à Aix avec son ami Gautier, le 20 janvier 1628. Quelques mois après il était à Paris, d'où il partit l'année suivante pour faire avec Luillier une excursion philosophique en Hollande.

calumnias præoccupem ; nondum tamen sum adeo felix, ut satis æquos judices nanciscar ; *quare saluti consulo, dum et servire tempori studeo.* Parum abfuit quin prodromus ille, quod solita approbatione non prodiisset præmunitus, *excitaret tragædiam.* Quidnam, putas, sperari debuit de reliquo illo apparatu ? (*Lettre de Gassendi à Guill. Schickard, septembre* 1630, éd. de Lyon, t. VI, p. 35.)

(1) Cette charge de prévôt de la cathédrale de Digne fut contestée à Gassendi. De là un procès qui traîna dix ans. Le 19 décembre 1634 le parlement d'Aix donna enfin un arrêt qui mettait définitivement Gassendi en possession de la prévôté.

Avant son départ, le père Mersenne l'avait engagé dans sa querelle avec Robert Fludd, chef d'une secte d'illuminés, qui continuait les Rose-Croix, et qui par ses grandes promesses de renouveler la science, et plus encore, sans doute, par l'invincible attrait du merveilleux, faisait grand bruit en Allemagne, et avait un moment séduit Descartes, cherchant, dit-on, à se faire affilier. Le P. Mersenne, dans ses Commentaires sur la Genèse (1), avait rudement attaqué Fludd. Celui-ci répondit non moins violemment par deux ouvrages (2). Des religieux minimes se mêlèrent au débat ; mais ce fut Gassendi qui, à la prière de Mersenne, porta le dernier coup. Gassendi commença à Paris sa dissertation sur la philosophie de Fludd, et la termina pendant son voyage en Hollande. Au commencement de 1629, il l'envoyait au P. Mersenne avec une lettre qui sert de préface. Cet ouvrage ne parut que l'année suivante, sous ce titre : *Epistolica Exercitatio* (3), *in qua præcipua principia philosophiæ Roberti Fluddi deteguntur, et ad recentes illius libros adversus Patrem Marinum Mersennum scriptos respondetur. Item appendix aliquot observationum cœlestium ;* Paris, Cramoisi, in-8°. Dans la préface, Gassendi, remontant à l'origine du débat, gourmande Mersenne pour la vivacité qu'il a mise à attaquer Fludd. « Il est bien pénible, dit-il, pour un homme qui fait profession du christianisme, de se voir traiter de magicien, de sorcier, d'hérétique, de professeur de magie ; il est dur de se voir menacer de l'indignation du prince, livrer aux furies, condamner aux flammes éternelles, sans parler de l'accusation d'athéisme que vous portez contre lui... Quant à cet humeur pacifique dont il se pique, je ne croirai pas facilement qu'une colombe ait tant de fiel. »

Pour le fond même de la question, Gassendi s'excuse de ne pouvoir faire autre chose que bégayer, n'étant pas initié aux mystères de l'alchimie. Il commence cependant par exposer les principes de cette métaphysique merveilleuse, qui n'est en tout qu'une sorte de panthéisme mystique, « doctrine plus dangereuse, dit-il, que l'athéisme même » ; de là il passe à la critique des deux écrits apologétiques de Fludd. On trouve dans plus d'un passage de cette dissertation un fonds de bon sens, une verve railleuse, et comme une pointe d'ironie qui rappellent la polémique de Socrate avec les sophistes. C'est le même esprit pratique, ennemi des obscurités et des équivoques, la même sagacité à démêler

(1) *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, publiées en 1623.

(2) Voici les titres de ces deux traités : *Le Combat de la Sagesse avec la Folie ; — Du Souverain Bien, qui est le vrai sujet de la cabale, de la chimie, et des frères de la Rose-Croix.*

(3) Dans les éditions de Lyon et de Florence ce traité est simplement intitulé : *Examen Fluddanæ Philosophiæ*, et est séparé de l'appendice qui le suit dans l'édition primitive.

les arguments captieux, la même habileté à mettre à nu les contradictions, la même méthode de combattre son adversaire avec ses propres armes. Fludd, blessé au vif, fit paraître une réponse (sous le nom de *Frisius*, qu'il avait déjà pris) intitulée : *Clef de la Philosophie et de l'Alchimie de Fludd* (1). Après avoir invectivé contre Mersenne et de La Noue (défenseur de Mersenne dans la même querelle), dans les deux premières parties de ce factum, il s'attaque à Gassendi, et le menace de dévoiler au monde le néant de ses travaux et de ses découvertes. Ce nouveau pamphlet n'eut pas l'honneur d'être réfuté. On attendait sans doute la clef de la clef.

Gassendi composa en Hollande un autre ouvrage sur les parhélies qui avaient été observées à Rome, et dont Peiresc lui avait fait passer la description. Reneri, disciple de Descartes, auquel il envoya ce petit traité, le fit aussitôt imprimer à Amsterdam, sous ce titre : *Phenomenon rarum Romæ observatum* 20 *martii, et ejus causarum explicatio ;* Amstelod., Henrici Guerardi, in-4° (2); Gassendi y prit occasion de dire son sentiment sur l'astrologie. Il s'était dans sa jeunesse laissé séduire par les chimères de cette prétendue science; mais il s'en était vite guéri, et avait même travaillé à ouvrir les yeux à son ami Valois sur ce point. Il pense qu'il n'y a pas la moindre connexion naturelle entre les phénomènes célestes et les événements humains. « Quand même, dit-il, ces événements n'arriveraient pas, les parhélies ne laisseraient pas de paraître, et quand même les parhélies ne paraîtraient pas, ces événements ne laisseraient pas d'arriver. Nous sommes ingénieux à nous présager du mal. Les parhélies ni les comètes ne sauraient empêcher notre fortune. Si nous devons être heureux ou malheureux, nous le serons sans parhélies et sans comètes........ C'est une chose pitoyable de voir que la plupart des savants se laissent ainsi emporter à des opinions populaires, et que ces phénomènes pour arriver rarement leur jettent de la poudre aux yeux, comme s'ils n'arrivaient pas naturellement. Il est vrai que nous en ignorons les causes, aussi bien que la manière dont ils sont produits. Si cette ignorance doit nous faire craindre quelque malheur, appréhendons aussi tout ce que la nature produit (1). »

Cependant Gassendi, revenu à Paris, après neuf mois de voyage en Hollande, travaillait toujours à son Épicure, et s'occupait à traduire en latin le Xe livre de Diogène Laerce. Il fouillait les bibliothèques, rapprochait les textes, comparait les différentes leçons, demandait à ses amis des explications sur les passages obscurs, et attendait pour mettre la dernière main à cet ouvrage que ses papiers, qu'il avait laissés à Digne, lui fussent parvenus. Il étudiait aussi les autres philosophes, « qu'on oppose si légèrement les uns aux autres sans remarquer que sur le fond des questions importantes ils sont plus d'accord qu'on ne pense (2) ». Il trouvait encore le temps de s'appliquer aux mathématiques, et pour faire diversion donnait quelques heures à la langue arabe. Il philosophait avec une tranquille sérénité, heureux du commerce qu'il entretenait avec les sages de l'antiquité, cultivant sa raison, gardant sa liberté, cherchant à défaut du vrai, qui est hors de notre portée, le vraisemblable, seul fait pour notre faiblesse (3), et ne regrettant pas le bruit des vaines disputes de l'école. « La philosophie qui s'enseigne dans les universités est une philosophie de théâtre, dont un homme de cœur ne saurait s'accommoder. Rien n'est moins digne du grand nom de philosophie que ce qu'on désigne ainsi maintenant. La vraie philosophie se trouve réfugiée sous le toit de quelques particuliers qui la pratiquent à l'ombre et dans le silence (4). » Au milieu de tous ces

(1) En 1632 Naudé, ami intime de Gassendi, lui écrivait de Rome qu'il avait vu sur le catalogue de Francfort l'annonce d'une réplique de Fludd à son *Epistolica Exercitatio*, mais qu'il n'avait pu se la procurer, parce que les livres, soumis à mille censures préalables, n'arrivaient pas facilement en Italie. Gassendi lui répondit qu'il ne connaissait que le titre de l'ouvrage. Plus tard il l'eut sans doute entre les mains, car il lui en rend un compte assez détaillé, dans une lettre qui porte la date de 1634. Voici le titre exact du factum en question : « Clavis Philosophiæ et Alchimiæ Fluddanæ, sive Roberti Fluddi, armigeri et medicinæ doctoris, ad Epistolicam Petri Gassendi theologi Exercitationem responsum ; in quo Joannis Marini Mersenni monachi objectiones, querelæque ipsius injustæ, immerito in Robertum Fluddum adhibitæ, examinantur atque auferuntur ; severum ac altitonans Francisci Lanovii (de La Noue) de Fluddo judicium refellitur et in nihilum redigitur ; erronea principiorum philosophiæ Fluddanæ detectio a Petro-Gassendo facta corrigitur, et æquali justitiæ trutina ponderatur; ac denique sex illæ impietates, quas Mersennus in Fluddum est machinatus, sinceræ veritatis fluctibus abluuntur atque absterguntur. » Répondant à quelque vive critique de Gassendi, Fludd s'écriait : « Intelligat cachinnis ovans ac turgens Gassendus, Fluddum utcumque provocatum irritatumque, pacificum tamen esse, et perfacile posse istiusmodi a viro mundano, glorioso atque Thrasonico profecta scommata ac irrisiones ferre. » Puis, s'échauffant davantage, et prenant le ton de la menace : « Ac si in posterum me scommatis premere tentarit, sentiet ipse, et *reliquæ suæ plumæ aves*, qui vir siem. Abstinui enim hactenus ab examine libelli sui adversus Aristotelem, item ab inquisitione observationum ipsius cœlestium ; sed si me porro incitarit, ostendam... »

Cette colère de Fludd, comique dans son excès, prouvait assez que les rieurs n'étaient pas de son côté, et que les coups de Gassendi avaient porté. « Croyez-vous, dit Gassendi à Naudé, que Fludd ait en effet donné la clef de sa philosophie et de son alchimie, et qu'on puisse maintenant pénétrer dans son sanctuaire. Point du tout; comme nous l'avions pensé, il n'a fait qu'accumuler de plus épaisses ténèbres sur sa doctrine. » (Éd. de Lyon, p. 72 et suiv.)

(2) De nombreuses fautes s'étaient glissées dans cet ouvrage, imprimé à la hâte; Gassendi, à son retour à Paris, le retoucha, et en donna une nouvelle édition, sous ce titre : *Parhelia seu soles IV spurii qui circa verum appuruerunt Romæ die* 20 *martii* 1629, *et de eisdem epistola ad Henricum Renerium;* Parisiis, Vitré, 1630, in-4°.

(1) *Vie de Gassendi*, par le P. Bugerel de l'Oratoire, p. 60, 61, 62.

(2) Lettre de Gassendi à Jacques Golius, éd. de Lyon, t. VI, p. 32.

(3) Lettre de Gassendi à Henri Reneri, éd. de Lyon, t. VI, p. 30.

(4) *Ibid.*

travaux, Gassendi trouvait le temps de correspondre avec les savants étrangers. Il écrivait à Guillaume Schickard et à Kepler, leur décrivait l'éclipse du 18 septembre 1627, qu'il avait observée à Digne, ainsi que la déclinaison de l'aiguille aimantée, et leur annonçait qu'il se préparait à partir pour Constantinople avec le comte de Marcheville, ambassadeur du roi près la Sublime-Porte. Il se mettait à leur disposition pour les observations dont ils auraient besoin. Il mandait aussi son prochain départ à Galilée, en lui envoyant le compte-rendu de l'observation d'une éclipse de Soleil, qu'il avait faite le 10 juin de cette même année (1630). « J'espère, disait-il, être à Constantinople vers l'anniversaire de ma naissance; si vous avez besoin de mes observations dans cette ville, à Alexandrie, ou dans quelque autre lieu de l'Orient, je vous prie de me le faire savoir avant les premiers jours de novembre, ou de m'adresser votre lettre à l'ambassade française de Constantinople (1). » Ce projet de voyage en Orient échoua, on ne sait pourquoi. Peu de mois après, il apprit la mort de Kepler, et écrivit à Schickard pour lui témoigner la part qu'il prenait à la perte de « cet homme incomparable ». Kepler avait annoncé avant sa mort que Mercure et Vénus passeraient sur le disque du Soleil. Il avait même pris soin d'appeler sur ce point l'attention des astronomes par un avertissement public (2). Gassendi eut l'honneur de faire le premier cette observation. « Il s'en fallut peu, dit Montucla (3), que le mauvais temps ne privât Gassendi du plaisir de faire son observation. Le ciel fut couvert tous les jours précédents; enfin, celui qui était annoncé par Kepler (7 novembre 1631) étant venu, les nuages cessèrent. Gassendi, qui guettait le moment où le Soleil se découvrirait, tourna aussitôt son télescope vers cet astre, et n'y aperçut qu'une petit tache noire et ronde, déjà assez avancée sur son disque. La petitesse de cette tache lui fit d'abord méconnaître Mercure, car on s'attendait à lui trouver environ deux minutes de diamètre; mais peu de temps après la rapidité de son mouvement ne lui permit plus de douter que ce fût Mercure, et il se hâta de déterminer sa route sur le disque solaire avec l'instant et l'endroit de sa sortie. Il trouva que son centre était sur le bord de ce disque à 10 heures 28 minutes du matin, et il détermina la conjonction à 7 heures à 58 minutes, dans le 14e degré 36 minutes du Scorpion. Il conclut le moment de l'entrée à 5 heures 28 minutes du matin; et le lieu du nœud voisin au 14e degré 52 minutes du signe ci-dessus, au lieu du 15e degré et 20 minutes, où le plaçait Kepler; Gassendi mesura enfin le diamètre apparent de Mercure, et ne l'estima que de 20 secondes. Il forma dès lors la conjecture que celui de Vénus n'excédait pas de beaucoup une minute, ce que l'événement confirma en 1639. A l'égard de Vénus, dont Kepler annonçait le passage pour le 6 de décembre de la même année, Gassendi l'attendit inutilement plusieurs jours avant et après celui indiqué par Kepler; c'est pourquoi il intitula la narration qu'il fit de son observation : *De Mercurio in Sole viso et Venere invisa*. Cet écrit parut en 1632, avec une réponse savante de Schickard. »

Gassendi travaillait toujours à son Épicure. « Je suis plongé dans la physique, » écrit-il à Naudé, en 1631. L'ouvrage grossissait chaque jour, et déjà, dans ses lettres, Gassendi défendait la philosophie qu'il avait adoptée. « Je vous félicite, lui écrivait Campanella, d'avoir dissipé les nuages de l'aristotélisme; mais je suis fâché de vous voir vous enfoncer dans les ténèbres d'Épicure (1). » « Vous paraissez craindre, répondait Gassendi, qu'il ne se trouve dans mes Commentaires sur Épicure quelque chose qui blesse la religion. Vous alléguez la Providence; à Dieu ne plaise que je veuille rien écrire qui soit contraire à la foi. Là où Épicure s'est trompé, je suis loin de prendre en main sa défense. Étant philosophe, je ne dois pas dissimuler ce qui peut contribuer à l'éclaircissement des opinions que j'interprète. Chrétien et théologien, je dois me souvenir de ce qu'exige ce double caractère (2). »

Gassendi était en Provence lorsqu'il apprit l'affaire de Galilée. Peu de temps auparavant, il lui avait écrit deux lettres (mars et novembre 1632), où il raillait les partisans de l'immobilité de la Terre, et entre autres Morin, leur chef (3), lui annonçait qu'il avait reçu par Diodati ses Dialogues, et épanchait librement son admiration (4). « Nulle objection ne tient devant vos principes, disait-il; les démonstrations et les hypothèses de tous les anciens sont des puérilités et des rêveries quand on les compare à votre décou-

(1) Lettre de Gassendi à Galilée, t. VI, p. 37.

(2) Admonitio Joannis Kepleri mathematici cæsarei ad astronomos rerumque cœlestium studiosos, de variis mirisque anni 1631 phænomenis, Veneris puta et Mercurii in solem incursus.

(3) Montucla, *Histoire des Mathém.*, t. II, p. 322, 323.

(1) Lettre de Campanella, *Œuvres de Gassendi*, t. VI, p. 407.

(2) Gassendi ajoutait encore cette règle de critique excellente, et dont on se départ si souvent : « Ita scilicet faciendum, ne, si mussitantes duntaxat induxerimus adversarios, suspicari aliquis possit, nos propriæ causæ diffidere, quasi non valeamus, nisi hostibus remisse agentibus, procedere obviam. » (Lettre de Gassendi à Campanella, t. VI, p. 54.)

(3) En 1631 Morin avait publié un livre contre les coperniciens, sous ce titre : *Famosi problematis de Telluris motu vel quiete hactenus optata Solutio*. Gassendi en parle en ces termes à Galilée : « Cum meorum amicorum libros adversus Telluris motum perspectos habueris, non erit, opinor, quod multum movearis. Morinus præsertim subtilis; at ipse illi satis indicaram quam et rationes claudicarent et solutiones abluderent. » (Lettre à Galilée, t. VI, p. 45, 46.)

(4) « Assurgis quo mortalium nemo subvectus est hactenus; felicesque hujus modi sunt qui vel eminus consequuntur..... Si perspectus tibi utcumque meus est genius, divinabis plane nihil esse in tuis ratiociniis quod summopere mihi non arrideat. » (T. I, p. 52.)

verte (1) ». A la première nouvelle que Galilée était cité au tribunal de l'inquisiton de Rome, Gassendi ne peut s'empêcher de dire « qu'il n'a rien écrit qui ne mérite d'être approuvé (2) ». On sait quel coup de foudre la condamnation de Galilée fut pour les savants (3). Gassendi le sentit aussi bien que les autres, et nous ne pouvons nous empêcher de trouver un peu froides les paroles de consolation qu'il lui adressa à ce sujet (4). Gassendi était rappelé à Paris par tous ses amis. Un grand personnage, peut-être le chancelier Seguier, peut-être M. de Montmor (5), lui offrait l'hospitalité dans sa maison, avec une pension de trois mille livres; mais il était trop jaloux de son indépendance pour l'aliéner à quelque prix que ce fût. « Je préfère rester dans mon humble condition, mais libre et maître de moi (6) », écrivait-il à Naudé. Dans la même lettre, il lui annonçait qu'il comptait faire l'année suivante un voyage en Italie, avec son ami Luillier. Ce projet n'eut pas de suite. Les années qui s'écoulèrent jusqu'à son retour à Paris, 1633-1641, sont sans intérêt pour la postérité. Gassendi les passa en Provence, tantôt à Digne, tantôt dans un petit village des environs (Tanaron), tantôt à Aix, occupé à transcrire son Commentaire sur Épicure, ou à faire des observations astronomiques, qu'il communiquait très-amplement à Schickard, ou des expériences d'anatomie avec Peiresc, ou à parcourir la Provence et à visiter les curiosités du pays. Dans

(1) « Rien ne peut vaincre l'obstination de Morin, écrit Gassendi à Galilée. Je vous rappellerais les raisons que je lui ai présentées, « nisi ipse nosses solvi potuisse objecta omnia ex jactis abs te fundamentis. Id dico, antiquorum omnium rationes et hypotheses apparere nugas et insomnia mera, quando cum invento tuo comparantur. » (Lettre à Galilée, t. VI, p. 54.)

(2) « Ex amplis nuper a Galilæo epistolis rescivi ipsum brevi Romæ, quo citatus est, adfuturum. Id miratus sum; *quoniam nihil non approbatum edidit*; sed nostrum non est nosse hæc momenta. » (Lettre de Gassendi à Campanella, t. VI, p. 56.)

(3) Plusieurs lettres de Descartes (éd. Cousin, t. VI, p. 177-180) attestent la profonde impression que fit sur lui la condamnation de Galilée. Son imagination s'exalta; il vit son repos troublé, sa chère liberté compromise, et pensa « à brûler tous ses papiers ». Le père Mersenne publiant en 1634 un livre intitulé : *Questions théologiques, physiques, morales et mathématiques*, fit supprimer au plus vite l'analyse du premier dialogue de Galilée, *qu'il avait donnée dans les premiers exemplaires.* (F. Arago, *Notices biographiques ; Galilée*, t. III, p. 257.)

(4) Dans cette lettre, datée de février 1634, Gassendi conseille à Galilée de se résigner. Voici ses propres termes : « Si quid fortassis adversum te, hoc est adversum placita tua, sanctissima sedes definierit, æquo animo acquiesce, uti virum decet prudentissimum, satisque esse reputa, quod animatus non fueris nisi in gratiam solius semper creditæ tibi veritatis. » C'est la paraphrase du mot d'Horace : « Durum ! sed levius fit patientia »; etc. (Ibid., p. 67.)

(5) *Vie de Gassendi* du P. Bugerel, p. 124.

(6) Gassendi avait refusé la même offre du cardinal Alphonse Duplessis de Richelieu. « Meministi, opinor, me noluisse alias accedere ad eminentissimum virum. Cessante hujus prosecutione, est alius, quem tu probe nosti, qui mire me sollicitat ut fraternam, individuam, perpetuam societatem voveam. » (Lettre à Naudé; Gassendi, *Œuvres*, t. VI, p. 87.)

cet intervalle, il perdit deux de ses amis, Schickard, mort de la peste, en 1635, et Peiresc, qui rendit le dernier soupir entre ses bras, à Aix, en 1637. Il composa une pièce de vers à l'éloge du premier. Gassendi pensait encore à son voyage d'Italie : il en avait fait part à Galilée en 1636 : « Je ne veux pas revenir à Paris, lui disait-il, sans vous avoir embrassé. » Il allait se mettre en route, lorsqu'il apprit qu'il n'y aurait pas sûreté pour lui à le faire, tous les chemins étant remplis de soldats (1). Il résolut donc d'attendre encore quelques mois.

De nouvelles circonstances traversèrent encore ce projet : l'arrivée du comte d'Alais, nommé gouverneur de Provence (1638), les rapports de familiarité qui s'établirent entre Gassendi et lui, les excursions, les travaux de notre philosophe et aussi une maladie qui le retint à Digne plusieurs mois. Nommé à l'agence du clergé, grâce à son mérite et à la protection du comte d'Alais, il partit pour Paris, au commencement de l'année 1641, afin de s'opposer aux démarches de son compétiteur, qui prétendait faire casser son élection (2).

Gassendi vit dès son arrivée à Paris le P. Mersenne, qui lui communiqua les *Méditations métaphysiques*, que Descartes venait de lui envoyer, avec prière d'inviter les savants à lui faire des objections (3). Jusque alors Gassendi et Descartes ne s'étaient pas trouvés en contact, et n'avaient eu que des rapports indirects par l'intermédiaire de Reneri ou de Mersenne, leurs amis communs. En 1630 Gassendi s'était entremis pour réconcilier Ferrier, habile ouvrier d'instruments d'optique, avec Descartes (4). Il n'avait pas réussi, mais à cette occasion les deux savants avaient échangé des témoignages de mutuelle estime. Les observations de Gassendi sur les taches du Soleil et sur les couronnes lumineuses qui entourent cet astre avaient piqué la curiosité de

(1) La France était alors en guerre avec les Espagnols, en Italie, sur la Méditerranée et du côté des Pyrénées. Le duc de Rohan avait été obligé d'évacuer la Valteline.

(2) Les bénéficiers seuls pouvaient être députés à ces assemblées du clergé, et uniquement par la province où étaient leurs bénéfices. Ces assemblées ou agences se tenaient depuis 1625 tous les cinq ans. On n'y traitait que des affaires temporelles. (Chéruel, *Hist. des Institutions de la France.*) Gassendi céda son droit à son compétiteur moyennant 8,000 livres; mais le cardinal de Richelieu ne voulut pas ratifier cette transaction; en 1646 seulement elle fut confirmée; mais l'abbé d'Hugues refusa de payer à Gassendi la somme convenue. L'affaire s'arrangea devant des arbitres, qui décidèrent que Gassendi se contenterait de 4,000 livres.

(3) Voici comme Descartes s'exprimait à ce propos dans une lettre au P. Mersenne : « On ne me fera point de « déplaisir de me faire plusieurs objections, car je me « promets qu'elles serviront à faire mieux connaître la « vérité, et grâce à Dieu je n'ai pas peur de n'y pouvoir « satisfaire. » (Desc., *Œuv.*, édit. Cousin, t. VIII, p. 483.)

(4) Je ne sais si je me trompe, mais il me semble découvrir dans plus d'un passage de la lettre que Gassendi adressa à Reneri, pour Ferrier, comme une teinte imperceptible d'ironie à l'endroit de Descartes. N'y a-t-il pas quelque affectation dans la complaisance qu'il met à parler de l'admiration que Ferrier professe pour Descartes, et à en marquer les expressions les plus exagérées ?

Descartes. Il avait questionné Mersenne à ce sujet. « Ces choses-là, lui écrivait-il, requièrent des instruments si justes et des supputations si exactes que je n'ose espérer que personne du monde ait encore pu déterminer cela assurément; et s'il y a quelqu'un qui le puisse, je n'en connais point en qui j'aie tant d'espérance qu'en lui (Gassendi). » (Cousin, t. VI, p. 97.) Lors de la publication du *Discours de la Méthode*, accompagné, comme on sait, de la *Géométrie*, de la *Dioptrique* et des *Météores* (1637), Gassendi fut sans doute étonné, choqué peut-être, de ne pas trouver sa lettre *Sur les Parhélies* citée une seule fois dans le traité des Météores, où Descartes faisait mention de ce phénomène. Il en parla probablement au père Mersenne dès qu'il le vit, car Descartes répondit à ce sujet, et avec une rudesse qui n'était guère faite pour guérir un amour-propre blessé : « Il n'y a pas un mot de raisonnement dans la lettre latine que M. Gassendi a écrite à M. Reneri sur ce phénomène (les parhélies)... Il a tort s'il s'offense de ce que j'ai tâché d'écrire la vérité d'une chose dont il avait auparavant écrit des chimères; ou s'il a cru que je le devais citer en ce lieu-là, où je n'ai pas eu de lui une seule chose, sinon que c'est de ses mains que l'observation du phénomène de Rome, qui est à la fin de mes *Météores*, est venue à M. Reneri et de là à moi, comme par les mains des messagers, et sans qu'il y ait rien contribué; et j'aurais cru lui faire plus de tort si j'avais averti les lecteurs qu'il a écrit de ce phénomène, que je n'ai fait de m'en taire. » (Desc., tom. VIII, 509.)

Il y avait dans un pareil langage de quoi irriter l'esprit le plus pacifique. Cependant, dans les objections (1) qu'il envoya (mai 1641) au père Mersenne, Gassendi sut se défendre de toute aigreur, et garda dans la forme une mesure irréprochable. Le ton de modestie qu'il y prend, et dont l'excès seul tourne en raillerie, contraste vivement avec la forme tranchante, altière, brutale, dont Descartes usa pour lui répondre.

Gassendi ne prétend pas attaquer les conclusions de Descartes, mais la méthode et les raisonnements d'où il les a tirées. Quoi qu'il en dise, son argumentation va bien plus loin, et la question qui s'agite entre les deux célèbres adversaires n'est pas seulement une question de forme; c'est l'éternel débat du sensualisme et du spiritualisme personnifié en deux hommes. Qui ne connaît les fameuses apostrophes qu'ils se renvoient tour à tour : « Dites-moi donc, je vous prie, ô esprit, ou qui que vous soyez. — Dites moi-donc, je vous prie, ô chair, ou qui que vous soyez, et quel que soit le nom dont vous voulez qu'on vous nomme. » Il n'est pas besoin de lire de bien près les objections de Gassendi pour voir que le fondement même du cartésianisme, bien plus, du spiritualisme, la distinction de la nature pensante et de la nature corporelle y est niée ouvertement : Gassendi soutient que nous n'avons aucune idée des choses purement intelligibles. C'est la thèse même de l'école : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Gassendi apparaît manifestement dans cet ouvrage comme un des ancêtres de Locke et de Condillac. La réponse de Descartes, que Mersenne fit imprimer à la suite de l'examen de Gassendi sous le titre de *Cinquièmes Objections*, était âpre et violente : « Tout ce que vous alléguez ici, ô très-bonne chair, ne me semble pas tant des objections que quelques murmures qui n'ont pas besoin de repartie. » (Tom. I, p. 255.) Et plus loin : « Vous avez seulement voulu faire voir combien d'absurdités et d'injustes cavillations sont capables d'inventer ceux qui ne travaillent pas tant à bien concevoir une chose qu'à l'impugner et contredire. » Et ailleurs encore : « Vous ne dites rien ici qui me soit contraire, et ne laissez pas d'en dire beaucoup d'où le lecteur peut apprendre qu'on ne doit pas juger de la force de vos raisons par la prolixité de vos paroles. » (P. 300). Après cela, Descartes, écrivant au père Mersenne, trouve étonnant que Gassendi ait été froissé. « Pour M. Gassendi, dit-il, il me semble « qu'il serait fort injuste s'il s'offensait de la réponse que je lui ai faite, car j'ai eu soin de ne lui « rendre que la pareille, tant à ses compliments « qu'à ses attaques, nonobstant que j'aie toujours « ouï dire que le premier coup en vaut deux; en « sorte que bien que je lui eusse rendu le double, « je ne l'aurais pas justement payé. Mais peut-être « qu'il est touché de mes réponses à cause qu'il « y reconnaît de la vérité; et moi je ne l'ai point « été de ses objections pour une raison toute contraire. Si cela est, ce n'est pas ma faute. » (Desc., tom. VIII, p. 533.) Gassendi répondit aux rebuffades de Descartes par son livre d'*Instances* (1), qui, terminé en 1643, circula longtemps manuscrit, et que Sorbière fit imprimer à la suite des premières objections. Gassendi ne se départ pas de sa modération ordinaire; et termine par ce trait d'une douce et délicate raillerie : « En m'appelant chair, vous ne m'ôtez pas l'esprit; vous « vous appelez esprit, mais vous ne quittez pas « votre corps. Il faut donc vous permettre de « parler selon votre génie : il suffit qu'avec l'aide « de Dieu je ne sois pas tellement chair, que « je ne sois encore esprit, et que vous ne soyez « pas tellement esprit que vous ne soyez aussi « chair; de sorte que ni vous ni moi nous ne « sommes ni au-dessus ni au-dessous de la nature humaine : si vous rougissez de l'humanité, je n'en rougis pas (2). » Descartes résolut de ne pas répliquer. « J'ai vu Descartes en « Hollande, écrit Sorbière à Gassendi, et je suis

(1) *Disquisitio metaphysica Gassendi adversus Cartesium*; Paris, 1642 (traduit en français à la même époque par le duc de Luynes et par Clerselier).

(1) *Disquisitio metaphysica, seu Dubitationes et Instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*; Blaen, in-4°, 1644.

(2) *Vie de Gassendi*, par le P. Bugerel, p. 287.

« assuré qu'il ne répondra pas à vos *Instances*, « soit par conscience de sa propre faiblesse « (naïf Sorbière!), soit qu'il se fasse illusion au « point de croire que l'autorité de ses *Médita*- « *tions* n'a pas le moins du monde souffert de « vos attaques (1). » Ce dédain de Descartes semble avoir piqué Gassendi plus vivement que les plus rudes brusqueries de son adversaire. Aussi lorsque les *Principes* parurent, il répondit à ses amis qui l'excitaient à une nouvelle polémique contre la Physique cartésienne, qu'il ne voulait pas réveiller une querelle assoupie, et que, bien qu'il n'ignorât pas que Descartes le déchirait en tous lieux, il ne prendrait pas la plume contre lui. « Au reste, ajoutait-il, ce serait « se donner une peine inutile, car ce livre ne « vivra pas aussi longtemps que son auteur. Je « ne vois personne qui ait le courage de le lire « jusqu'à la fin, qui ne le trouve ennuyeux à « l'excès et qui ne s'étonne que des fadaises aient « tant coûté à celui qui les a inventées... Qu'il « détrône Aristote, qu'il fasse école, s'il le peut, « je ne m'y oppose pas... Mais on doit être sur- « pris qu'un aussi excellent géomètre que lui « ait osé débiter tant de songes et de chimères « pour des démonstrations certaines (2). » Gassendi, dans cette circonstance, oubliait singulièrement l'indulgente aménité dont il avait fait preuve jusque alors dans ses rapports avec Descartes. Le silence de Descartes après les *Instances* de Gassendi faisait mauvais effet : vaincu par les sollicitations de ses amis, l'auteur du *Discours de la Méthode* donna enfin une réponse (janvier 1646), qu'il adressa à Clerselier. Il y renvoie fréquemment à ses premières répliques, et s'excuse de ne pas réfuter de nouveau les critiques de son adversaire, « pour ne pas rendre maître de « ses loisirs tous ceux qui voudraient perdre le « leur à lui proposer des questions inutiles ». Deux ans plus tard, Descartes étant de passage à Paris, l'abbé d'Estrée, qui fut ensuite cardinal, opéra la réconciliation des deux philosophes.

Cette controverse n'occupa pas tellement Gassendi qu'il ne trouvât le temps de composer la Vie de Peiresc (1641), hommage de reconnaissance rendu à son bienfaiteur, de publier ses quatre lettres sur la grandeur apparente du Soleil à son méridien et à son horizon, et ses deux lettres sur la communication du mouvement (1642), de découvrir neuf satellites de Jupiter, d'entretenir avec le comte d'Alais une correspondance suivie sur Épicure et les différentes sectes de philosophie, enfin de donner des leçons à Chapelle, fils naturel de son ami Luillier, et à Molière (3).

(1) Lettre de Gassendi à Sorbière, *Œuv.*, t. VI, p. 470.

(2) Lettre de Gassendi à Rivet, *Œuv.*, t. VI, p. 217.

(3) Il est plus d'un endroit des pièces de notre grand poëte comique qui rappellent l'éducation philosophique qu'il reçut et témoigne de l'influence que l'humeur de son maître exerça sur la tournure de son esprit. Le Bon Chrysale des *Femmes savantes* réclamant pour *la guenille*, et s'écriant : « Oui, mon corps, c'est moi-même », n'est-ce pas Gassendi revendiquant les droits de la matière contre Descartes? Qui ne sait que dans la personne de Marphurius du *Mariage forcé*, Molière se moque du doute cartésien, et que le masque du docteur Pancrace laisse voir à plein un sectateur d'Aristote? Des deux côtés le poëte est l'écho du philosophe. Sorbière raconte que Gassendi badinait agréablement, et qu'il y avait plaisir à l'entendre, surtout sur le sujet des médecins. Est-il besoin de rappeler le rôle que la médecine et les médecins jouent dans le théâtre de Molière? Gassendi savait *Lucrèce* en entier par cœur; Molière le traduisit en vers. On ne connaît de cette traduction que le court fragment du *Misanthrope* (acte II, scène V), qu'il a laissé vivre. En outre, n'y a-t-il pas un rapport encore plus intime entre la morale facile des pièces de Molière et la philosophie de celui que Gui Patin appelle un *vrai épicurien mitigé?* Notons, enfin, pour ceux qui sont amoureux de curiosités littéraires et se plaisent à chercher la généalogie des idées et des mots, que dans une lettre de Gassendi à Campanella (mai 1633) on trouve la fameuse phrase de la *fleur nommée héliotrope* : « Nempe sol non fert indigne cum heliotropiis quæ ejus vim persentiunt, in ipsum respectant. » Cette lettre parut dans l'édition de Lyon des œuvres de Gassendi, en 1658. *Le Malade imaginaire* est de 1672. Le disciple prit-il son bien dans le bagage de son maître? Il faut ajouter que Gassendi n'entend pas railler quand il adresse cette flatterie de mauvais goût à Campanella. Molière, en l'empruntant ou en la créant, veut frapper les pédants et touche en même temps son maître.

On pensa un instant à Gassendi pour faire l'éducation du jeune roi (1). En 1645 la chaire de mathématiques au Collége de France étant devenue vacante, le cardinal Alphonse Duplessis de Richelieu, qui disposait de cette place, en qualité de grand-aumônier de France, jeta les yeux sur Gassendi. Il refusa d'abord, prétextant la faiblesse de sa santé; mais, vaincu par les prières de ses amis et l'insistance du cardinal, il fut obligé de céder. Il portait déjà le germe de la maladie de poitrine à laquelle il succomba. Les fatigues d'un enseignement public aggravèrent son état. Depuis longtemps son apologie d'Épicure était terminée. En 1647 il la publia. Dans la préface de cet ouvrage, adressée à Luillier, il indique nettement l'esprit qui a présidé à sa composition. « Dès le moment que je trouve quel- « qu'une de ses opinions contraires à la foi, je « la rejette et la combats de toutes mes forces, « et quoique je fasse son apologie et que j'ex- « plique sa doctrine, je n'adopte pas ses écarts, « et ne me rends pas garant de ses dogmes. Je « ne cherche que la raison en tout; quand je ne « la trouve pas dans Épicure, je ne fais pas plus « de cas de ce philosophe que des autres, car « vous savez que je les honore et les estime tous « également, et que l'envie d'exercer mon es- « prit, de connaître leurs dogmes et de trouver « la vérité me fait étudier tantôt les uns, tantôt « les autres. Pour ce qui regarde la religion, je « suis nos maîtres, c'est-à-dire l'Église catho- « lique, apostolique et romaine : j'ai soutenu jus- « qu'à présent ses dogmes, et je les soutiendrai « toujours, sans que les discours des savants et « des ignorants puissent jamais me séparer d'elle. »

Cependant, la santé de Gassendi était languissante : une toux opiniâtre ne lui laissait presque aucun repos. Vivant loin du bruit de la cour,

(1) *Vie de Gassendi*, par le P. Bugerel, p. 250.

libre dans une position modeste, ami de la retraite, sans cependant se dérober aux visites, il se plaisait parfois à aller à la campagne converser librement avec ses amis Gui Patin, Naudé et quelques autres : c'était ses « débauches philosophiques (1) ». Les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal ; d'autre part, le comte d'Alais, engagé dans une querelle inextricable avec le parlement, demandait sa présence et ses conseils. Il quitta Paris, et en 1649 il était à Digne. Cette même année il publia à Lyon ses remarques sur le X[e] livre de Diogène Laerce, avec l'abrégé de la philosophie d'Épicure en appendice, et avec la réfutation des dogmes de cette philosophie qui sont contraires à la foi chrétienne. Gassendi demeura en Provence jusqu'en 1653. Le spectacle des troubles qui agitaient ce pays, les soins qu'il se donna auprès du comte d'Alais, et, après son arrestation, pour prémunir le diocèse de Digne de tout désordre, et aussi la querelle qu'il engagea avec Morin (2), n'étaient pas de nature à remettre une santé affaiblie. Aussi n'était-ce pas par une vaine excuse qu'il répondait à la reine Christine, qui l'appelait à sa cour, « que la faiblesse « de sa constitution encore plus que son grand âge « (il avait alors cinquante-neuf ans) et la nécessité « où il est de vivre dans un climat tempéré, l'em- « pêchent d'accepter une invitation qui le flatte au « plus haut point. » « J'arrive enfin, écrivait-il à son ami Wendelin, non de l'Achéron, mais des portes de la mort. » Il descendit dans l'hôtel de Montmor, maître des requêtes, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. C'est là qu'il composa les éloges de Tycho-Brahé, de Copernic, de Puerbach et de Regiomontanus, qui forment comme une *Histoire de l'Origine et des premiers Progrès de l'Astronomie*; 1654.

Gassendi avait vu tomber autour de lui tous ses amis. Depuis longtemps il avait perdu Gautier et Mersenne ; il apprit coup sur coup la mort de Luillier (1652), de Naudé et du comte d'Alais (1653). Il se tournait volontiers vers la génération nouvelle, guidait les premières observations de l'abbé Picard, et fournissait des matériaux aux travaux de Dominique Cassini. Vers la fin de 1654, il tomba malade : force lui fut de renoncer aux promenades qu'il aimait à faire dans son jardin, et aux longs entretiens qu'il avait avec ses amis. L'année suivante son état empira. « Le bonhomme Gassendi, écrivait Gui Patin en septembre 1655, entraîne son mal et sa vie tout ensemble : mais, à vous dire vrai, c'est une vie misérable. Il râle quelquefois, il ne crache guère bien ; il a toujours la fièvre et un méchant flux de ventre fort ennemi des maladies du poumon. »

Les médecins les plus célèbres de Paris accoururent à son chevet, et tentèrent en vain tous les remèdes pour le sauver. Après avoir déjà supporté neuf saignées, sentant que ses forces l'abandonnaient, et voulant paraître cependant garder encore quelque espoir et donner confiance à ses amis qui l'entouraient, Gassendi demanda si l'on ne ferait pas mieux de ne plus lui tirer de sang, ajoutant qu'il se sentait incapable de

(1) Voici à ce propos ce qu'on lit dans les lettres de Gui Patin, à la date du 27 août 1648 : « M. Naudé, bibliothécaire de M. le cardinal Mazarin, intime ami de M. Gassendi comme il est le mien, nous a engagés pour dimanche prochain à aller souper et coucher en sa maison de Gentilly, à la charge que nous ne serons que nous trois, et que nous y ferons la debauche ; mais Dieu sait quelle débauche ! M. Naudé ne boit naturellement que de l'eau et n'a jamais goûté de vin. Gassendi est si délicat qu'il n'en oserait boire, et s'imagine que son corps brûlerait s'il en avait bu ; pour moi, qui ne puis que jeter de la poudre sur l'écriture de ces deux grands hommes, j'en bois fort peu ; et néanmoins ce sera une débauche, mais philosophique et peut-être quelque chose davantage, pour être tous trois guéris du loup-garou et être délivrés du mal des scrupules, qui est le grand tyran des consciences. » Il est difficile de peindre plus spirituellement la libre et familière gaieté des entretiens de ces esprits aimables.

(2) Gassendi dès 1640 avait répondu par des expériences décisives aux partisans de la Terre immobile, en montrant que la chute des graves, dans le cas du mouvement de la Terre, doit se faire dans la verticale. (Il est vrai que la translation annuelle de la terre autour du Soleil ne change pas d'une manière appréciable les mouvements relatifs des corps situés près de sa surface. Mais la rotation diurne de notre globe influe d'une manière sensible sur la chute d'un corps qu'on laisse tomber d'une assez grande hauteur, sans vitesse initiale : ce corps s'écarte de la verticale de son point de départ et vient rencontrer le sol à l'est de cette verticale. Dans ces derniers temps, M. Reich, au moyen d'expériences faites à Freyberg, dans un puits de mine de $258^m,5$ de profondeur, a trouvé $0^m,0288$ pour cette déviation orientale : le calcul donne dans les mêmes circonstances $0^m,0276$.) C'était un des objets de son traité *De la Communication du Mouvement*. Morin, par ménagement, n'y était pas nommé. Il ne laissa pas d'en être très-affecté. Aussi il répondit en lançant contre lui et les coperniciens un livre intitulé *Aræ Telluris fractæ*, sous lequel il crut ou affecta de croire et de publier à qui voulut l'entendre, qu'il les avait écrasés et ensevelis. Gassendi avait dessein d'y répondre par un écrit qu'il avait intitulé : *Apologia pro Petro Gassindo adversus J. B. Morinum*... Il l'avait même déjà envoyé en Hollande pour l'impression ; mais il le retira, à la sollicitation de quelques amis communs, qui s'interposèrent et les réconcilièrent ; car ils avaient été anciennement amis, et Gassendi l'avait même servi dans sa fameuse querelle sur les longitudes. Quelques années s'écoulèrent sans hostilités ; mais une copie de l'Apologie ci-dessus ayant été, à l'insu de Gassendi, imprimée à Lyon, en 1649, ralluma la lutte (Montucla, t. II, p. 296). Gassendi écrivit à Morin pour s'excuser de l'indiscrétion de ses amis ; mais le coup était porté : Morin ne voulut pas croire que ce traité eût été publié malgré l'intention de Gassendi, et dans une lettre au neveu de Gautier, il accusa Gassendi d'hypocrisie. Celui-ci répliqua par une lettre qui piqua au vif son adversaire. Morin répondit par des outrages. Dès ce moment Gassendi resta spectateur de cette guerre de plume, qui dura jusqu'en 1654, et dans laquelle ses amis Neuré, Barancy et Bernier combattirent pour lui. Citons seulement les pamphlets échangés dans cette dispute, où Morin se donnait le ridicule de se venger de Gassendi par d'impuissantes prédictions sur sa santé et sa mort.

En 1650 Morin fit paraître : *Dissertatio de Atomis et Vacuo, contra Gassendi Philosophiam Epicuream*. — Bernier répondit par : *Anatomia ridiculi Muris, hoc est dissertatiunculæ Morini astrologi adversus expositam Pet. Gassendi Epicurii Philosophiam*. En 1651 Morin répliqua : *Morini doctoris medici*, etc., *Defensio suæ Dissertationis de Atomis et Vacuo*... Bernier répondit en 1653 : *Favilla ridiculi Muris, hoc est dissertatiunculæ ridiculæ defensæ a Morino astrologo*... En 1654 Morin lança son livre : *De tribus Impostoribus, ad Morinum*. Ces trois imposteurs sont Gassendi, Naudé et Bernier ; il eut le dernier mot.

subir une nouvelle saignée. Le plus âgé des médecins, qui consultait le pouls du moribond, était de cet avis, avec un autre de ses collègues; mais un troisième, qui se promenait à grands pas dans la chambre, se déclara énergiquement pour l'opinion contraire, et y rentraîna ses collègues indécis. Gassendi se laissa faire, ne pensant pas que ce qui lui restait de vie fût d'un si grand prix pour le disputer. Il supporta quatre nouvelles saignées : puis il se confessa, reçut l'extrême onction, et dit adieu à toute pensée profane. Au commencement de sa maladie, il récitait sans cesse des passages des poëtes latins, pour tromper les heures. A son dernier moment, il laissa voir, dit Sorbière, une dernière lueur d'esprit philosophique, lorsque, plaçant la main sur son cœur et sentant ses battements se ralentir : « Vous voyez, dit-il à Potier, ce qu'est la vie de l'homme. » Ce fut sa dernière parole : il expira le dimanche 9 novembre 1655, dans la soixante-quatrième année de son âge, universellement regretté du monde savant, dont il s'était concilié l'estime par son savoir non moins que par sa modestie et la douceur de son caractère. Montmor, son hôte et son exécuteur testamentaire, le fit enterrer à la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, lui fit dresser un mausolée, avec son buste et une épitaphe. Ses quatre disciples : Abraham Pratæus, Thomas Martellus, Samuel Sorbière et François Bernier consacrèrent de leur côté son éloge dans une pièce de vers, et Ménage envoya en son honneur une élégie à Montmor. Gassendi laissait sa philosophie inédite : Montmor réunit tous les papiers du philosophe, et donna une édition complète de ses œuvres (1). Le *Syntagma Philosophicum*, qui n'avait pas encore vu le jour, comprend les deux premiers volumes.

Il convient d'apprécier ici brièvement l'œuvre de Gassendi. Ce philosophe touche au seizième siècle par plus d'un point; d'abord on respire dans tous ses écrits ce souffle de liberté qui fut l'âme de ce siècle et l'héritage le plus solide laissé au siècle suivant. Comme Descartes et Bacon, Gassendi est l'ennemi de la scolastique : il commence sa réputation par une déclaration de guerre aux sectateurs d'Aristote, et ne reconnaît d'autre autorité que la raison en matière de pure philosophie. En second lieu, disciple de ces esprits faciles et aimables que Montaigne avait suscités, sans prendre pour appui l'oreiller du doute, et pour formule le que *sais-je?* de l'ami de La Boétie, il puise chez Charron un demi-scepticisme empreint d'ironie, qui éclate à chaque instant dans ses traités et dans ses lettres, et qui ne s'arrête que devant les décisions souveraines de l'Église. On n'aurait que l'embarras du choix s'il fallait citer des passages où se montre cette défiance dans les forces et dans les lumières de l'esprit humain. « L'ombre de « la vérité que je poursuis partout, écrit-il, suffit « à me remplir de joie ; je dis l'ombre, car pour « la vérité même, Dieu seul la peut connaître. » *De veritate ipsa Deus aliquis viderit* (1). C'est l'expression même de l'orateur romain, disciple de Carnéade. La vérité est hors des prises de l'intelligence humaine. Ce scepticisme de Gassendi n'a pas sa source dans ce spectacle décourageant pour les âmes faibles des oppositions des écoles et des systèmes; car Gassendi estime que les divergences prétendues d'opinions se résolvent dans des querelles de mots, et qu'au fond il y a bien plus d'accord et d'unité qu'on n'imagine; mais il a pour fondement la doctrine même qu'il adopte. Cette doctrine est un fait unique dans la France du dix-septième siècle; c'est le sensualisme, c'est le système d'Épicure que Gassendi prétend « ajuster au niveau du christianisme aussi bien que de la raison ». Du sensualisme au scepticisme il n'y a qu'un pas, ou pour mieux dire la logique impose l'un à l'autre. Ce n'est pas que le sensualisme soit accepté par Gassendi avec toutes ses conséquences, comme par Hobbes (2), son contemporain. Gassendi fait ses réserves. Si les sens sont les seuls éclaireurs de l'esprit, si toute idée vient des sens, ou s'y ramène en dernière analyse, voilà les vérités morales singulièrement compromises. La spiritualité et l'immortalité de l'âme, la Providence divine, l'existence même de Dieu, le devoir et la morale, toutes ces saintes vérités que proclame la conscience du genre humain, et qui seules donnent quelque sens à la vie, sont emportées dans un commun naufrage. Le sensualisme de Gassendi accepte les prémisses, mais non les conséquences. C'est que le chrétien contient le philosophe, corrige ses opinions, modère ses hardiesses, et l'arrête sur la pente des nouveautés dangereuses. Ce n'est pas par crainte des atomes du feu (*metu atomorum ignis*), comme dit assez plaisamment Morin; ce n'est pas que Gassendi eût une doctrine secrète et une doctrine avouée, comme on l'a prétendu quelquefois. De ce que des éléments disparates sont juxtaposés dans un système, de ce que des opinions qu'une logique rigoureuse sépare, se trouvent conciliées, est-ce à dire qu'il faille nier ou suspecter la bonne foi de l'auteur? Ce serait sans doute être injuste. Qui oserait adresser au sage Locke et au vertueux

(1) Antoine de La Poterie, secrétaire de Gassendi, fut envoyé avec les *Manuscrits* à Lyon pour veiller à cette édition. Elle parut en 1658, en six vol. in-fol., avec le portrait de Gassendi, gravé par Nanteuil, et une épigraphe de deux distiques latins de Montmor.

(1) Lettre de Gassendi à Golius; *Œuv. de Gassendi*, tom. VI, p. 32.

(2) Gassendi connut Hobbes, et eut avec lui quelques relations d'amitié. Une lettre adressée à Sorbière montre combien il était curieux de tous ses ouvrages. « Je ne connais personne, lui dit-il, qui soit en philosophie (*inter philosophandum*) aussi libre de tout préjugé. » Vers la fin de sa vie, recevant d'un de ses amis le *De Corpore* d'Hobbes, « Voilà un livre qui n'est pas bien gros, dit-il, mais ce doit être une perle. »

Condillac le reproche d'athéisme? Qui oserait s'en prendre à Descartes des erreurs où ont abouti ceux qui n'ont fait que développer ses principes, et, suivant le mot de Leibnitz, que cultiver les semences de sa philosophie? En bonne morale on ne répond que de ses œuvres, et en bonne critique il faut juger une doctrine non par ses conséquences extrêmes, mais par celles-là seulement que son auteur a avouées. Gassendi restitue la philosophie épicurienne, mais il n'en accepte pas toutes les parties. Il entreprend au contraire de régénérer cette doctrine, d'en purifier les taches, et d'en combler les lacunes. Il trouve dans sa raison et dans sa foi un utile contrepoids qui le retient sur le penchant de l'abîme, et comme un criterium avec lequel il juge Épicure aussi bien que Platon et Aristote, et choisit dans son système ce qui lui paraît sain et conforme à la raison et à l'orthodoxie. Il admet le vide, comme Newton plus tard l'admettra; mais il refuse aux atomes l'éternité : il admet que nous ne connaissons aucun objet purement intelligible, mais il croit en même temps à une certaine spiritualité des âmes et à leur immortalité. L'âme est pour lui comme de la matière spiritualisée. Il admet que tous les phénomènes célestes s'accomplissent naturellement et en vertu de lois mécaniques; Campanella, épris des chimères de l'astrologie, l'attaque sur ce point, et l'accuse de nier la Providence; il s'en défend énergiquement, et proteste hautement de sa foi en un Dieu qui gouverne le monde, qui a créé les atomes et les conserve et prend soin de l'humanité. Il s'arrête longuement sur ce point, et cherche visiblement à donner des garanties de sa croyance. Enfin, il semble récuser d'avance les conséquences qu'on voudrait lui imposer au nom de la logique, en professant un dédain marqué pour cette science.

Comme astronome et mathématicien, Gassendi n'est pas un de ces génies originaux qui, en inventant des méthodes nouvelles, ou en faisant de brillantes découvertes, ont marqué leur place dans l'histoire de la science. Néanmoins, il mérite d'être cité comme un observateur habile et consciencieux. Ses commentaires sur les choses célestes forment une histoire très-exacte du ciel depuis 1618 jusqu'en 1655. Esprit large, et nullement ennemi de toute nouveauté, comme on l'a dit trop souvent, il fut partisan déclaré du mouvement de la Terre; et bien que dans son *Institutio Astronomica* il ait traité les phénomènes célestes selon les trois systèmes de Ptolémée, de Tycho-Brahé et de Copernic, bien qu'on puisse citer quelques passages dans ses œuvres où il paraît s'incliner devant la décision du saint-office, ses lettres à Galilée, à Campanella, à Dupuy, sa discussion avec Morin prouvent jusqu'à l'évidence qu'il partagea sur le mouvement de la Terre l'opinion de Descartes. Il défendit encore Galilée contre le père Casrée à propos des lois de la chute des corps, et démontra, avec l'aide de Fermat, la fausseté de l'hypothèse de l'accélération en raison de l'espace (1).

En anatomie, Gassendi fut un des adversaires de la circulation du sang. Il s'appuya sur un fait exceptionnel et anormal (2) pour attaquer la belle découverte d'Harvey. Il fut aussi l'antagoniste de Pecquet; cependant, il provoqua en 1628 à des expériences qui, si elles n'amenèrent pas la découverte du chyle dans l'homme, au moins l'établirent et la confirmèrent. Il éleva plus tard quelques objections sur le passage de cette liqueur par le canal thoracique; mais à la fin il se rendit aux expériences de Pecquet.

Un mot sur l'homme en terminant. Plein de douceur, de bienveillance, d'aménité, modéré dans ses discussions, avec un tour de fine moquerie, Gassendi était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Sa vie était austère et remplie par la méditation. « Il se levait réglément, dit « Bernier, à trois heures du matin, jamais plus « tard qu'à quatre, quelquefois à deux, et étu« diait jusqu'à onze, à moins qu'il ne reçût « quelque visite, ce qui arrivait assez souvent, « car il n'était ni glorieux ni difficile... Il se re« mettait à l'étude depuis les deux ou trois « heures après midi jusqu'à huit, soupait légè« rement, et se couchait entre neuf et dix.... « Aussi n'y avait-il aucun livre de sciences ni « même de belles-lettres qu'il n'eût pour ainsi « dire dévoré (3). »

Nicolas Taxil, qui lui succéda dans la prévoté de Digne, prononça son oraison funèbre, qui parut à Lyon, en 1656. Aujourd'hui, après deux siècles écoulés, le nom de Gassendi est resté populaire dans la haute Provence. Aux environs de Digne, il n'est pas rare, dit-on, d'entendre des paysans le citer avec une sorte d'orgueil. Mais la tradition locale présente le philosophe de Champtercier sous un jour assez opposé à l'esprit général de ses doctrines. Le restaurateur de la philosophie d'Epicure, l'ami de Hobbes, le commensal de Naudé et de Gui Patin, vit dans le souvenir de ses compatriotes moins encore comme un savant illustre que comme un prêtre exemplaire, plein de ferveur et de piété.

Dans ces dernières années, on a élevé à Gassendi une statue de bronze à Digne (4).

(1) Montucla, *Hist. des Mathématiques*, t. II, p. 198.

(2) Ce fait est la communication directe entre les deux ventricules : normale chez certains animaux, chez le fœtus même, elle n'existe qu'anormalement après la naissance, et constitue une des causes anatomiques de la maladie congénitale appelée *cyanose*.

(3) Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, tom. I, préface.

(4) Cette statue s'élève sur le pré de Foire de Digne. Gassendi est représenté debout, en costume de prévôt. A ses pieds sont des livres et une sphère céleste. Cette statue a été fondue par Ramus de Marseille, et le département des Basses-Alpes peut s'honorer d'avoir, par une souscription volontaire, rendu cet hommage à un de ses plus illustres enfants. Les événements politiques

On a de Gassendi : OUVRAGES MATHÉMATIQUES : *Phenomenon rarum Romæ observatum 20 martii, et ejus causarum explicatio;* Amsterdam, Henri Guerard, in-4°, 1629. L'année suivante Gassendi donna une nouvelle édition de ce même ouvrage, sous ce titre : *Parhelia seu Soles IV spurii qui circa verum apparuerunt Romæ die 20 martii, et de eisdem epistola ad Henricum Renerium;* Paris, Vitré, 1630, in-4°; La Haye, 1656, in-4°; Lyon, 1658, 3e vol. in-fol.; — *Mercurius in Sole visus et Venus invisa;* Paris, 1631; — *Pro voto et admonitione Joannis Kepleri;* Paris, 1632, in-4°; La Haye, 1656; Lyon, 1658, 4e vol. in-fol.; — *Solstitialis Altitudo Massiliæ, seu proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliæ ann. 1636, pro Wendelini voto;* La Haye, 1651, in-4°; Lyon, 1658, 4e vol. in-fol.; — *De apparente Magnitudine Solis humilis ac sublimis IV Epistolæ;* Paris, 1642; Lyon, 1658, 3e vol. in-fol.; — *De Motu impresso a motore translato III Epistolæ* (les deux premières lettres à Dupuy parurent à Paris, en 1642, la troisième parut en 1649, avec une vive préface de Neuré à Barancy contre Morin); Lyon, 1658, 3e vol. in-fol.; — *Novem Stellæ circa Jovem visæ Coloniæ exeunte anno 1642 et ineunte 1643 : accessit observatio geminata in singulos dies æstus maris instar reciprocationis perpendiculorum;* 1643, in-4°; Lyon, 1658, tome 4e in-fol.; — *De Proportione qua gravia decidentia accelerantur Epistolæ III, quibus respondetur ad Epistolas Petri Casræi, Societ. Jesu;* Paris, 1646, in-4°; Lyon, 1658, tom. 3e in-folio; — *Institutio Astronomica, juxta hypotheses Copernici, Tychonis-Brahæi et Ptolemæi* (en 3 livres, précédés d'une épître dédicatoire au cardinal Duplessis de Richelieu; à cet ouvrage est joint le discours d'ouverture au Collége de France, prononcé en 1645, et publié cette même année in-4°); 1647, in-4°; Londres, 1654, in-8°; La Haye, 1656, in-4°; Lyon, 1658, tom. 4e in-fol.; — *Apologia Petri Gassendi adversus J.-B. Morinum, ad venerabilem senem Josephum Gualterum, priorem Valletæ, amicorum antiquissimum;* Lyon, 1649; ibid., 1658, tom. 3e in-fol.; — *Tychonis-Brahæi, equitis Dani, astronomorum coriphæi, Nicolai Copernici, Georgii Puerbachii, et Joannis Regiomontani, astronomorum celebrium, Vitæ;* Paris, 1654, in-4°; La Haye, 1656; Lyon, 1658, tom. 5e in-fol.; — *De Rebus cœlestibus Commentarii, seu observationes ab anno 1618 ad annum 1655 habitæ;* Lyon, tom. 4e in-fol. On trouve dans cet ouvrage des observations de toutes espèces, éclipses, conjonctions de planètes, appulses de la Lune à des fixes, etc. On y voit les noms des co-observateurs de Gassendi, tant de Paris que de la province et des pays étrangers : ainsi le prieur de La Valette Gautier, Peiresc, un M. Tondu d'Avignon; un juif, Rabbi Salomon Asobi, à Carpentras; M. de Valois, trésorier de France à Grenoble, et le jardinier Féronce à Vizile; un M. Gringallet, Génevois ou Savoisien, ancien élève et calculateur de Kepler; M. Luillier; les P. Agathange et Michel-Ange, capucins au Caire et à Alep, etc. — Enfin, les lettres de Gassendi traitent souvent de sujets de mathématiques ou d'astronomie (*Lettres* à Galilée, à Schickard, à Kepler, à Peiresc, à Casrée, à Dominique Cassini, etc.); Lyon, 1658, tom. VI, passim.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES : *Exercitationes paradoxicæ adversus aristotelæos, in quibus præcipua totius peripateticæ doctrinæ atque dialecticæ fondamenta excutiuntur; opiniones vero aut novæ aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur;* Grenoble, 1624, in-8°; Amsterdam, Elzevier, 1649; La Haye, 1656, 1659, in-4°; Lyon, 1658, 3e vol. in-fol.; — *Epistolica Exercitatio in qua præcipua principia philosophiæ Roberti Fluddi deteguntur, et ad recentes illius libros adversus Patrem Marinum Mersennum scriptos respondetur* (dédié au père Mersenne); Paris, 1630, in-8°, et dans le 3e vol. in-fol. de l'édit. de Lyon, sous ce simple titre: *Fluddanæ Philosophiæ Examen;* — *Ad librum dom. Eduardi Herberti, Angli, de Veritate Epistola :* composée en 1634, cette lettre ne parut qu'après la mort de Gassendi, dans l'édition de Lyon, 1658, 3e vol. in-fol.; — *Disquisitio Metaphysica Gassendi, adversus Cartesium;* Paris, Amsterdam, 1642, 1654, 1678, in-8° (traduit en français par le duc de Luynes et par Clerselier, sous le titre de *Cinquièmes Objections;* — *Disquisitio Metaphysica, seu dubitationes et Instantiæ adversus Cartesii Metaphysicam* (ces deux ouvrages sont réunis dans l'édition de Lyon de 1658, tom. 3e in-fol.); Paris, 1644, in-4°; — *De Vita, Moribus et Placitis Epicuri, seu animadversiones in decimum librum Diogenis Laertii* (dédié à F. Barancy; Lyon, 1649; Amsterdam., 1659; Lyon, 1658, 5e vol. in-fol.; Lyon, 1675, en un vol. in-fol.), avec le *Syntagma Epicuri*, comprenant la Canonique, la Physique et l'Éthique d'Épicure; — *Syntagma Philosophiæ Epicuri, cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem christianam ab eo asserta sunt, appositis per Petrum Gassendum;* Amsterdam., 1684, in-4°; Lyon, 1659, in-4°; Lyon, 1658, 3e vol. in-fol. Sorbière avait traduit en français cet ouvrage, mais il ne le publia pas; — *Syntagma Philosophicum, in quo capita præcipua totius philosophiæ edisseruntur;* ouvrage posthume; Lyon, 1658; les deux premiers vol. in-fol. avec un Avis au lecteur de Montmor et une Préface de Sorbière à ce dernier, qui contient de précieux détails biographiques sur Gassendi. Ce traité est divisé en trois parties. Il commence par un préambule

ont empêché la cérémonie de l'inauguration, et la statue a été découverte sans pompe, en 1852.

sur la philosophie en général en neuf chapitres : la 1re partie comprend la Logique (*Institutio Logica*) ; elle comprend elle-même quatre parties : 1° De la simple conception des choses ou des idées ; 2° De la proposition ; 3° Du syllogisme ; 4° De la méthode. La 2e partie traite de la Physique, et comprend plusieurs divisions et subdivisions en trois sections ; 1° De la nature en général ; 2° Des choses célestes, 3e section, quatre livres sur les objets inanimés (*De Rebus terrenis inanimis*) et quatre livres sur les animaux et les êtres vivants. La 3e partie traite de la Morale ou Éthique, en trois livres : 1er livre, Du bonheur ; 2e Des vertus ; 3e De la liberté, de la fortune, du destin et de la divination.

Travaux divers : *De Vita Nicolai Claudii Peireskii, senatoris Aquisextiensis ;* Paris, 1641, in-4° ; La Haye, 1651, in-12, 1655, in-12 ; — *Eadem recusa Quedlimbergi*, 1708, in-8° ; trad. en anglais, Londres, 1657, in-8° ; Lyon, 1658, 5e vol. in-fol. ; — *Observatio de septo cordis pervio ;* Leyde, in-8°, 1640 ; — *Romanum Calendarium, compendiose expositum ; accessit corollarium de Romano Martyrologio ;* Paris, 1654, in-4° ; Lyon, 1658, 5e vol. in-fol. ; Lyon, 1675, comme appendice du *Syntagma Epicuri ;* — *Notitia Ecclesiæ Diniensis ; accessit concilium Avenionense anno* 1326 ; Paris, 1654, in-4° ; Lyon, 1658, 5e vol. in-fol. ; — *Abacus Sesterstiorum* (1) ; 1654 ; Lyon, 1658, 4e vol. in-fol. ; Lyon, 1675, comme appendice du *Syntagma Epicuri ;* — *Manuductio ad Theoriam Musices, seu ad partem speculativam Musicæ ;* 1654 ; Lyon, 1658, 5e vol. in-fol. ; — *De novo circa inane Experimento*, comme appendice du *Syntagma Epicuri ;* Lyon, 1675, in-fol. ; — *Catalogus variorum librorum quos ex Oriente advenit et in publicam bibliothecam deposuit J. Golius ;* Paris, 1631. — Après ces divers ouvrages, on peut citer un volume in-fol., 6e de l'édition de Lyon, 1658, contenant la correspondance de Gassendi. Il y traite des sujets de littérature, d'éducation, de philosophie et de mathématiques. On y a réuni les lettres de quelques-uns de ses correspondants, entre autres quelques lettres de la reine Christine de Suède. Citons encore, d'après le père Bugerel, biographe de Gassendi, des manuscrits et lettres françaises conservés dans la bibliothèque de M. Thomassin de Mazaugues, président au parlement de Provence, et dans les recueils de Bouillaud.

Bernier, élève et ami de Gassendi, a composé un *Abrégé de sa Philosophie ;* Paris, 1674, 7 vol. in-12 ; Lyon, 1676, 7 vol. in-12 ; Lyon, 1678, 1684, 8 vol. in-12. Deux éditions complètes des œuvres de Gassendi ont paru, l'une à Lyon, 1658, en VI vol. in-fol., l'autre à Florence en VI vol. in-fol., 1728. B. Aubé.

(1) De la valeur de l'antique monnaie réduite en monnaie française par l'édit royal de 1686.

Les Œuvres de Gassendi et en particulier ses lettres et celles de ses correspondants (éd. de Lyon ou de Florence, VIe volume). — *De Vita et Moribus P. Gassendi*, en forme de préface à Montmor, 1er volume de ses Œuvres complètes, par Samuel Sorbière. — Bernier, *Préface de la Philosophie de Gassendi*. — *Vie de Gassendi*, par le père Bugerel, de l'Oratoire, in-12 ; Paris, 1737. — *Lettre critique et historique à l'auteur de la Vie de Gassendi*, par l'abbé De la Varde (ouvrage suscité par le précédent) ; Camburat donna, en 1770, une nouvelle édition de la *Vie de Gassendi* du père Bugerel, avec un *Abrégé de sa Philosophie*. — Gaultier-Charleton, *Philosophia Epicuréo-Gassendo-Charletonia ;* in-fol., Londres. — *Dissertationcula historica philosophica de Ren. Cartesii Meditationibus a Gassendo expugnatis*, in-8° ; Utrecht, 1690. — Engelcke, *Censor censura dignus, philosophus defensus ;* in-4°, Rostock, 1697. — *Disputatio ad Gassendi librum primum Exercitationum ;* in-4°, 1699. — Le P. Menc, *Éloge de Gassendi*, couronné par l'Académie de Marseille et publié en 1767. — Fabric., *Hist. Biblioth.*, tom. V, p. 264. — Montucla, *Hist. des Mathématiques*, tom. II, pages 197, 198, 292 et suiv., 321 et suiv. — *Dissertation sur le nom de Gassendi*, par le docteur Honnorat ; *Annales des Basses-Alpes*, 1839. — *Biographie des Hommes remarquables des Basses-Alpes*, art. *Gassendi*. — Bayle, art. *Leucippe*. — Damiron, *Essai sur l'Hist. de la Philosophie au dix-septième siècle*, tom. I, 1846. — Brucker, *Hist. crit. Philosophiæ*, t. IV, p. 510 ; VI, 766. — Perrault, *Hommes illustres de France*, t. I, p. 63. — Schaller, *Geschichte der Naturphilosophie*, I, 113-214. — Comburat, *Abrégé de la Vie et du Système de Gassendi ;* Bouillon, in-12. — Buhle, *Geschichte der neuern Philosophie*, III, p. 73-191 de la traduction française. — Papon, *Histoire de Provence*, t. IV, p. 760. — *Dictionnaire de Philosophie ;* dans l'*Encyclopédie méthodique*, t. II, p. 540-579. — Daunou, *Cours d'Études*, t. XX, p. 288. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, t. II, p 494-502. — Bugerel, *Recueil des Éloges, Épitaphes*, etc., de Gassendi.

GASSENDI (*Jean-Jacques-Basilien*, comte de), général français, né en Provence, le 18 décembre 1748, mort à Nuits (Côte-d'Or), le 14 décembre 1828, appartenait à la famille du célèbre Pierre Gassendi. Entré au service comme aspirant dans le corps de l'artillerie, en février 1767, il devint élève au mois de novembre de la même année, lieutenant le 9 mai 1768, capitaine le 3 juin 1779, chef de bataillon en mars 1793, chef de brigade en 1796, et fit avec distinction les campagnes de la révolution. Promu au grade de général de brigade en mars 1800, il commanda le parc d'artillerie du camp de réserve formé à Dijon. Nommé inspecteur général d'artillerie le 14 mars 1805, et général de division le 19 septembre suivant, il fut appelé au Conseil d'État en 1806, et au sénat le 5 avril 1813. Deux mois après, il était mis à la retraite. A la première Restauration, il fut appelé à la chambre des pairs, le 4 juin 1814 ; mais ayant fait partie de la chambre des pairs de Napoléon pendant les Cent Jours, il fut exclu de la pairie au retour des Bourbons ; l'ordonnance du 21 novembre 1819 lui rendit son siége. On a de ce général : *Aide-Mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France attachés au service de terre ;* Metz, 1789, in-8° ; 5e édition, revue et augmentée ; Paris, 1819, 2 vol. in-8° ; — *Mes Loisirs, par M. de G., ancien officier au régiment de La Fère, artillerie ;* Dijon, 1820, in-18. « Ce volume, qui n'a pas été destiné au commerce, dit M. Quérard, n'a été tiré qu'à

cent exemplaires seulement, tous sur papier vélin. » En tête de ce recueil de poésies se trouve la traduction en vers français de sept chants de la *Jérusalem délivrée*, dont trois avaient antérieurement été imprimés dans les *Étrennes du Parnasse*, de 1778 à 1780. Quelques pièces de vers du général Gassendi avaient aussi été insérées dans l'*Almanach des Muses*.

L. Louvet.

Rabbe, Vieillh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et portat. des Contemporains*. – Quérard, *La France littéraire*.

GASSER, en latin **GASSERIUS** ou **GASSARIUS** (*Achille-Pirminius*), médecin allemand, né à Lindau (Souabe), le 3 novembre 1505, mort le 4 décembre 1577. En 1522 il se rendit à Wittemberg pour y entendre Luther et Mélanchthon. De là il alla à Vienne. En 1527 il visita Montpellier, et en 1528 il fut reçu docteur en médecine à Avignon. De retour en Allemagne, il exerça l'art de guérir à Feldkirchen, puis à Augsbourg, où il mourut. Gasser était consulté par les princes de son temps, non-seulement sur les matières médicales, mais encore sur la théologie et la politique,qu'il avait également étudiées Il aida de sa plume et de son crédit le célèbre Francowitz dans les controverses que soutenait ce théologien. Ses principaux ouvrages sont: *Historiarum et chronicorum mundi Epitome*; Bâle, 1532; — *De Regibus Hierosolymitanis*; Bâle, 1555; — *Collectanea practica et experimenta propria, seu sylloge curationum et observationum medicinalium*; 1668, in-4°; — *Aphorismorum Hippocratis Methodus nova*; Saint-Gall, 1584; — *Otfridi Evangelia gothica*; Bâle, 1571; — *Annales Reipublicæ Augustanæ*; Hanovre, 1593; — *Annales de vetustate originis, amœnitate situs, splendore ædificiorum et rebus gestis civium Reipublicæque Augustanæ*; Bâle, 1596.

Jöcher, *Allgem. Gel. Lex*.

GASSER (*Simon-Pierre*), jurisconsulte allemand, né le 13 mai 1676, à Colberg (Poméranie), mort le 22 novembre 1745. Il étudia successivement à Colberg, Stettin, Leipzig et Halle, et fit ensuite avec le baron Enden le voyage de Hollande. Reçu licencié à son retour à Halle, il visita avec le même personnage les principales cours d'Allemagne et l'Italie. Revenu ensuite en Allemagne, il fit des lectures publiques à Halle, devint docteur et professeur agrégé de droit en 1710, assesseur de l'échevinat en 1711, conseiller en 1716, professeur titulaire de droit en 1721, professeur d'économie en 1727. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertatio de Jure ceremoniali circa legatos*; Halle, 1700, in-4°; — *De Cœlibatu pœnæ nomine imposito*; ibid., 1703, in-4°; — *De Beatitudine juridica*; ibid., 1705, in-4°; — *De Juramento in rem*; ibid., 1706, in-4°; — *De Abstinentia juris naturæ a fallacibus regulis putativi processus summarii*; ibid., 1708, in-4°; — *De Memoria initii contra præscriptionem immemorialem præcipue regalium et domaniorum*; ibid., 1722, in-4°; — *De Inutilitate positionum cum juramento dandorum et respondendorum*; ibid., 1724, in-4°; — *Prælectiones ad Codicem Justinianeum, ejusque titulos qui in Digestis non continentur*; ibid., 1727, in-4°; — *Disputatio de ejuranda ejuratione bonæ spei*; ibid., 1729, in-4°; — *De Prærogativa dierum et mensium in devolvendis hæreditatibus*; ibid., 1729, in-4°; — *De Inquisitione contra surdum et mutum natura*; ibid., 1729, in-4°; — *De Jure Germano diligentius excolendo*; ibid., 1729, in-4°; — *De arduo veri ac religiosi jurisconsulti Officio*; ibid., 1729, in-4°; — *De Causis cur Musæ sedem suam in montibus collocaverint*; ibid., 1729, in-4°; — *Einleitung zu den œconomischen, politischen und Kameral-Wissenschaften* (Introduction aux Sciences économiques, politiques et de chancellerie); ibid., 1729, in-4°; — *Disputatio de apprehensione possessionis*; ibid., 1731, in-4°; — *De Brocardico vulgari: statuta ex jure communi esse interpretanda*; ibid., 1731, in-4°; — *Positiones practicæ in usum prælectionum*; ibid., 1734, in-8°; — *De Pactis claudicantibus*; ibid., 1735, in-4°; — *De Judicio duplici, ejusque genuino conceptu*; ibid, 1736, in-4°; — *De Actionibus in rem scriptis*; ibid., 1738, in-4°; — *De periculosa Pœna Homicidii*; ibid., 1739, in-4°; — *Singularia Juris Anhaltini de rebus creditis et de processu executivo*; ibid., 1743, in-8°.

Moser, *Jetztleb Juristen*. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexik*.

GASSER (*Jean-Michel*), érudit allemand, né à Schweinfurt, le 14 janvier 1700, mort à Halle, le 28 janvier 1754. Il étudia à Iéna et à Halle, où il devint professeur au gymnase en 1724. En 1728 il fut nommé recteur à Calbe sur la Saale; depuis 1732 il remplit les mêmes fonctions à Halle. En 1753 il obtint le titre de docteur de la faculté de philosophie d'Erlangen. En même temps il fut nommé membre de la Société Latine d'Iéna. Il publia quelques ouvrages philologiques, qui se font remarquer par des connaissances solides autant que par le style. Les principaux sont: *De Origine Artis Typographicæ*; Halle, 1740, in-4°; — *De Ramo aureo Maronis, ad Christum nascentem accommodato*; ibid., 1742, in 4°; — *Historia Rectorum Halensium post emendationem sacrorum ante gymnasium conditum*; ibid., 1742, in-4°; — *Anmerkungen ueber die wahre Eigenschaft der hebræischen Sprache*, etc. (Remarques sur le véritable Caractère de la Langue Hébraïque, etc.); Halle, 1749, in-4°; — *De σεισάχθεια Romanorum*; ibid., 1749, in-4°.

Mittag, *Schulhistorie*. — Strodtmann, *Neues gel. Europa*. — Meusel, *Lexik. der vom Jahre 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller*.

GASSICOURT. Voy. Cadet.

* GASSIES (*Jean-Baptiste*), peintre français, né à Bordeaux, le 25 octobre 1786, mort à Paris, le 16 octobre 1832. Il servit d'abord dans la marine; devint prisonnier, et passa plusieurs années sur les pontons anglais. Après sa mise en liberté, il commença à apprendre la peinture, sous la direction de Lacour, et vint achever ses études à Paris, sous Vincent et David. Il avait été admis à l'École des Beaux-Arts, lorsqu'il se laissa entraîner par les préoccupations politiques du moment, et courut joindre Louis XVIII, qui résidait à Gand. Mais bientôt il se livra tout entier à la culture de son art. Gassies ne s'en est pas tenu à la peinture historique; il s'est essayé dans le genre et le paysage; il a particulièrement réussi comme peintre d'intérieur et de marine. Parmi ses grandes productions, on cite *Le président Brisson* pour la salle du Conseil d'État, au Louvre, ainsi que douze figures imitant le marbre et soutenant des guirlandes de fruits, imitation du bronze, au-dessus desquelles sont placés quatre génies, représentant *Les Sciences*, *Les Arts*, *L'Agriculture*, *Le Commerce*. Au milieu de chacun des côtés de la même salle, et à chaque bout, sont placées quatre figures allégoriques : *La Paix*, *La Force*, *La Justice*, *La Loi*. En 1810 Gassies exposa, au salon, *Homère abandonné par des pêcheurs sur un rivage*; — en 1814, *Virgile lisant l'Énéide devant Auguste*; — en 1817, *Horace au tombeau de Virgile*; — en 1819, *Jésus et saint Pierre marchant sur la mer*; — la *Dernière communion de saint Louis*; — *Homère chantant ses poésies devant les bergers*; — en 1822, *Saint Louis visitant ses soldats mourant de la peste*; — le *Martyre de saint Appien*; — le *Combat des Trente*, etc.; — en 1824, *La Transfiguration*; — *Sainte Marguerite, reine d'Écosse, lavant les pieds aux pauvres*; — la *Clémence de Louis XII*, pour le palais de Versailles; — en 1827, *Intérieur de l'église Saint-Nicolas à Boulogne-sur-mer*, acquis par le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe); — *Naufrage d'un Pêcheur et de son enfant*; — *L'Enfant d'un pêcheur secourant son père*, etc. Un de ses bons tableaux historiques, le *Bivouac de la Garde nationale dans la cour du Louvre*, exposé en 1831, ornait avant 1848 le cabinet du roi au palais des Tuileries. Parmi ses tableaux de genre et d'intérieur, dont une partie se trouve en Hollande, plusieurs ont été remarqués pour leur exactitude : *Vue du rocher de Shakespeare*, à Douvres; — *Intérieur de l'église Saint-Pierre de Calais*; — *Entrée du port de Boulogne*; — les *Aiguilles de l'île de Wight*; — le *Rocher de Dumbarton*; — *Vue du lac Lomond*, en Écosse. On a vu également de cet artiste un grand nombre de dessins représentant des scènes de la vie maritime, qu'il savait habilement dramatiser. Plusieurs de ses productions ont été brûlées dans le sac du palais de Neuilly, en février 1848. CH. D'ARGÉ.

Clarac, *Musée du Louvre*. — *Archives des Beaux-Arts*. — *Renseignements particuliers*.

** GASSIES (*Jean-Baptiste*), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816. Tout en exerçant la profession de marchand tailleur à Bordeaux, il cultiva avec succès l'histoire naturelle. Dès ses jeunes années il recueillait des minéraux, des insectes; il faisait un catalogue des lépidoptères des environs d'Agen. Plus tard il parvint, en dirigeant principalement ses études sur les mollusques, à se faire connaître comme un observateur exercé en histoire naturelle, sur la conchyliologie en général. L'Académie des Sciences de Bordeaux et la Société Linnéenne de cette ville l'admirent au nombre de leurs membres. Ses écrits sont : *Essai sur le Belcine tronqué; observations sur l'accouplement jusqu'à l'état adulte, avec les diverses troncations de la coquille*; dans les *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux*, vol. XV, ann. 1837, avec 2 lithog.; — *Tableau méthodique et descriptif des mollusques terrestres et d'eau douce de l'Agenais*; Paris et Agen, 1849, in-8°, avec 4 pl., publié avec le concours du ministre de l'instruction public et du conseil général de Lot-et-Garonne; — *Quelques faits d'embryogénie des Ancyles et en particulier sur l'Ancyle capuloïde Porro*; *Actes de la Soc. Linn. de Bordeaux*, 1851, vol. XVII, avec une lith.; — *Première Note pour la faune conchyliologique de la Gironde*; même recueil, même vol.; — *Seconde Note pour la faune conchyliologique de la Gironde*; même recueil, 1853, XVIII[e] vol.; — *Observations sur une Note de M. Lecoq relative aux accouplements adultérins chez quelques mollusques terrestres*; *Journal de Conchyliologie*, 1852, t. III; — *Quelques Mots de réponse à M. Bourguignon à propos de son* Ancylus Janii; même recueil, 1854, t. 20; — *Description des Pisidies observées à l'état vivant dans la région aquitanique du sud-ouest de la France*, avec 2 lith.; ibid.; — *Note sur l'introduction des Termites dans la ville de Bordeaux*; *Actes de la Soc. Linn. de Bordeaux*, 1852, 14[e] année; — *Notes sur quelques faits relatifs à la fabrication des haches celtiques*; *Mém. de l'Acad. de Bordeaux*, 1852, 14[e] année; — *Description des coquilles terrestres et d'eau douce de l'Algérie envoyées à la Société Linnéenne de Bordeaux par M. le capitaine Magnan*, avec une lith.; *Actes de la Soc. Linn. de Bordeaux*, 1856, t. XXI; — *Monographie du genre Testarelle*, en collaboration avec M. P. Fischer (sous presse). M. Gassies doit publier aussi *Les Fossiles de l'Agenais et des landes d'Albret*, ouvrage dont il a recueilli les matériaux pendant quinze années. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

GASSION (*Jean*, comte DE), maréchal de France, né à Pau, le 20 août 1609, mort le

2 octobre 1647. Né dans la religion protestante, Gassion, qui était entré (1625) en qualité de gendarme dans la compagnie du prince de Piémont, servit (1628) en Guyenne et en Languedoc, dans l'armée des huguenots, commandée par le duc de Rohan. Après la paix d'Alais (27 juin 1629), il fit (1630) la campagne de Savoie, et se trouva au siége de Pignerol ainsi qu'au combat de Veillane. Ébloui par la réputation militaire de Gustave-Adolphe, roi de Suède, le jeune Gassion se rendit à son camp, et bientôt la gloire dont il se couvrit, tant à la bataille de Leipzig (1631), où il chargea trois fois le général des Impériaux, qu'au passage du Lech, fixèrent sur lui les regards du roi de Suède. Gustave-Adolphe, qui méditait le siége d'Ingolstadt, s'étant, ainsi que Gassion, approché très-près de la place, un boulet ennemi emporta la croupe du cheval du roi. Se précipitant au secours de Gustave-Adolphe, Gassion le dégagea de dessous son cheval, et lui offrit le sien. Ce service et le courage qu'il déploya à Nuremberg, à Freistadt, dont il fit la garnison prisonnière, à Lützen, où il eut trois chevaux tués sous lui, allaient lui mériter les plus brillantes distinctions, lorsque le roi de Suède tomba mortellement blessé (16 novembre 1632) sur le champ de bataille de Lützen. Ayant perdu son protecteur, Gassion revint en France (1633), servit comme mestre de camp en Lorraine (1635), sous le maréchal de La Force, et se distingua (1636) aux siéges de Dôle et de Landrecies. Nommé maréchal de camp en 1638, il se signala dans toutes les affaires qui eurent lieu à la frontière de Flandre et d'Artois. En 1643, il combattit, sous le duc d'Enghien, à la bataille de Rocroy, et la part qu'il eut dans la victoire fut telle, que le duc l'embrassa sur le champ de bataille, en disant à tous ceux qui venaient le complimenter que c'était à Gassion qu'il était redevable de la victoire. Élevé au grade de maréchal de France (17 novembre 1643), et nommé conseiller d'État par brevet en date du 27 du même mois, Gassion, qui n'avait que trente-quatre ans, prit le commandement de l'armée qui devait se réunir à celle de Flandre et de Champagne, et bientôt Gravelines, Cassel, Mardik, Béthune, Lillers, Saint-Venant, Courtray, Bergues Saint-Vinox, Furnes et Dunkerque lui ouvrirent leurs portes. La prise de Gravelines mit de la mésintelligence entre Gassion et le maréchal de La Meilleraye, qui avait eu part à cette conquête. Le dissentiment des deux maréchaux donna lieu à des scènes déplorables, qui faillirent mettre aux prises les deux moitiés de l'armée. Comme le maréchal de Gassion connaissait beaucoup moins la science de faire sa cour que celle de faire la guerre, il se brouilla aussi avec le duc d'Enghien. Toujours prêt à critiquer, à blâmer, à commander suivant les inspirations de sa vieille expérience, il voulait reprendre envers le prince les manières qu'il avait pu se permettre lorsqu'il avait affaire à un écolier dont il dirigeait les premiers pas. Mais, depuis, d'Enghien avait acquis de la gloire et surtout de l'orgueil, et un jour il gourmanda rudement Gassion à la tête de ses troupes. « Et sur ce que le maréchal, dit Monglat, voulait lui dire ses raisons, le prince lui repartit que ce n'était pas à lui à chercher des raisons, mais à obéir aveuglément à ses commandements, étant son général, qui en savait plus que lui, et qu'il lui apprendrait l'obéissance comme au dernier goujat de son armée. » Enghien ne prétendait cependant exercer cette autorité suprême que dans la belle saison; dès le milieu d'octobre 1646 il retourna à la cour, confiant son armée à Gassion ainsi qu'à Rantzau; mais cette association ne fut pas heureuse. « Gassion, alors âgé de trente-huit ans, était, dit Sismondi, un des meilleurs généraux que possédât la France; huguenot et soldat de fortune, intrépide, sobre, actif, donnant peu, il avait appris l'art de la guerre sous le duc de Rohan et dans les armées suédoises. Rantzau était né protestant comme lui, mais dans le Holstein; il avait été formé aussi dans les armées de Gustave-Adolphe. Toutefois, il y avait entre les deux maréchaux, dont le dernier avait récemment fait abjuration, une constante antipathie : jamais l'un n'ouvrait un avis que l'autre ne le combattit. Rantzau était du reste flatteur et courtisan autant que Gassion était frondeur. » Ces mésintelligences permirent à l'archiduc Léopold d'entrer en campagne avant que les Français fussent prêts. L'ivrognerie de Rantzau acheva de gâter leurs affaires. Landrecies ne put être secourue à temps; les deux généraux, qui s'étaient réunis pour marcher sur cette ville, se séparèrent, et Gassion prit La Bassée tandis que Rantzau s'emparait de Dixmude (1647). Ils se réunirent de nouveau pour attaquer Lens. Le 28 septembre, Gassion, déjà maître d'une demi-lune, commanda l'attaque d'une palissade où l'ennemi s'était retranché; sa troupe hésitait : il se précipita le premier. Pendant qu'il s'efforçait d'arracher un pieu, une balle l'atteignit à la tête et le renversa; il mourut à Arras, cinq jours après. Le lendemain de sa mort Lens se rendit; mais la campagne finit d'ailleurs sans autre résultat que d'avoir coûté à la France un grand capitaine.

Le maréchal était mort célibataire. Aux propositions de mariage, il avait coutume de répondre : « Je ne fais pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. » — « J'ai beau- « coup de respect pour le sexe, disait-il un jour « au roi de Suède lui-même, mais je n'ai pas « d'amour; ma destinée est de mourir soldat et « garçon. »

A. Sauzay.

Chron. milit., t. II, p. 518. — De Courcelles, *Histoire des Généraux français*, t. VI. — Théophraste Renaudot, *La Vie et la Mort du maréchal de Gassion*, 1647. — L'abbé de Pure, *Hist. du maréchal de Gassion*; — Monglat, *Mémoires*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXIV. p. 137. — Cimber et Danjou, *Archives cur. de l'Histoire de France*, t. VI, deuxième serie, p. 87 et suiv.

GASSMANN (*Frédéric-Léopold*), compo-

siteur bohémien, né à Brüx, le 4 mai 1729, mort le 22 janvier 1774. Après un voyage en Italie, où il perfectionna son éducation musicale, il fut appelé à Vienne, en 1763, par l'empereur François Ier. En 1771 il reçut le titre de maître de chapelle. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque impériale de musique, et il en rédigea le catalogue. Il mourut prématurément, des suites d'une chute de voiture. Parmi ses nombreux opéras, on cite : *Merope ; — Il Trionfo d'Amore ; — Il Filosofo innamorato.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GASSNER (*Jean-Joseph*), thaumaturge allemand, né à Bratz, le 20 août 1727, mort le 4 avril 1779. Il étudia la théologie aux colléges des jésuites d'Inspruck et de Prague. En 1758 il fut pasteur à Klocsterlé, dans l'évêché de Coire. Il exerçait depuis quinze ans ses fonctions pastorales, quand on répandit le bruit qu'il prétendait guérir toutes les maladies par l'imposition des mains. Un nombre considérable de malades, qui s'éleva jusqu'à six cents, se rendirent chez Gassner pour lui demander leur guérison. Il fit ensuite des tournées à Wolfsegg, Weingarten, Ravensberg, Constance et autres lieux pour y exorciser et faire des miracles. Bientôt son supérieur, l'évêque de Constance, s'émut de ces prétendus miracles ; il supposa qu'ils cachaient quelque fraude, et ordonna que le thaumaturge fût examiné par un directeur de séminaire : Gassner déclara qu'il n'avait eu recours qu'aux pouvoirs accordés à tous les prêtres, celui de chasser par la prière le démon, cause habituelle de nos maladies. Étant parvenu à se justifier de la sorte, il retourna dans son presbytère, et continua d'avoir recours à cette singulière thérapeutique. Et la foule d'accourir : il y eut des visiteurs allemands, suisses, français même ; quelques-uns étaient protestants ou juifs. Un notaire était chargé par l'exorciste de dresser procès-verbal des plaintes des malades, après quoi Gassner procédait en conséquence. Il commençait par sommer le démon de faire connaître en personne le mal dont il avait affligé le sujet. S'il ne se manifestait alors aucun symptôme extraordinaire, Gassner déclarait que la maladie était naturelle. Mais quand le malade jetait des cris, s'agitait, il n'y avait plus pour Gassner de doute sur la présence du malin esprit, et alors il exorcisait de l'air le plus sérieux et de la manière la plus formelle, puis le malade était guéri ou prétendait l'être. Il soutenait qu'il s'était fait un esclave du démon, à ce point qu'il obtenait de l'esprit des ténèbres les concessions les plus étranges. Le malade avait-il une fièvre générale, notre exorciste ordonnait, et l'affection se logeait dans un bras seulement, ou bien elle allait se cantonner dans un pied. On dit que les médecins témoins de ces résultats inouïs ne revenaient pas de leur surprise. Gassner compta bientôt parmi ceux qui avaient toute foi en ses cures merveilleuses le duc Charles de Wurtemberg, qui signa un procès-verbal dressé pour les constater. Toutefois, le nombre des incrédules et des adversaires n'était pas moins considérable. Des prêtres catholiques, parmi lesquels le père Sterzinger, et, outre l'évêque de Constance, les archevêques de Prague et de Salzbourg se prononcèrent vivement contre cette prétention d'évoquer les morts. Enfin, Joseph II interdit à Gassner le séjour de Ratisbonne ; et après avoir continué quelque temps encore à Ellwangen ses prétendus exorcismes, il dut se retirer dans la petite cure de Bondorf, où il mourut oublié. On a de lui : *Weise, fromm und gesund zu leben, und ruhig und gottselig zu sterben, oder nützlicher Unterricht wider den Teufel zu streiten*, etc. (Vivre sage, pieux, bien portant, mourir bienheureux, ou instruction utile pour lutter contre le diable) ; Augsbourg, 1775.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Adelung, *Suppl.* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GASSNER (*Nicolas*), peintre allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il peignit le paysage dans plusieurs villes, en particulier à Francfort-sur-le-Mein, Copenhague, Cassel, Dresde, Vienne. Sandrart dans son *Académie* fait un grand éloge de Gassner. C'était en effet un remarquable artiste.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

* **GASSOT** (*Jacques*), sieur DE DEFFEND, voyageur et homme politique, né dans le Berry, en 1525, mort en 1585. Il était fils d'André Gassot, secrétaire de François Ier, et fut de bonne heure recommandé à la reine Éléonore, qui se l'attacha. Il était alors receveur des dîmes à Bourges. Une fois à la cour, il se mit à l'étude, et dirigea ses travaux vers la connaissance de l'histoire et des sciences mathématiques. François Ier tomba malade ; la reine fit vœu pour rétablir la santé de son mari d'accomplir un pèlerinage en Terre Sainte : elle entendait, il est vrai, s'en acquitter par procuration. Ce fut Gassot qu'elle chargea de cette commission, et qui l'accepta avec empressement, y trouvant un motif pour accroître la faveur dont il jouissait déjà et une occasion de s'instruire. Il partit dans les premiers jours d'octobre 1546, et rapporta de son pèlerinage un morceau de la vraie croix, dont il fit plus tard présent à l'église de sa paroisse, à Bourges. A son retour, il trouva François Ier mort et Henri II sur le trône. Il fit au nouveau roi une relation circonstanciée de son voyage, et obtint en récompense la place de secrétaire du roi. Gassot, déjà homme d'action, se montra dès lors écrivain, homme politique, savant et administrateur. Le récit de son voyage au Levant avait fait la plus vive impression sur Henri II : le roi ordonna au voyageur de retourner aux mêmes lieux dans un but politique. Gassot alla donc se remettre en mer pour l'Asie avec la recommandation d'étudier et de pénétrer tout ce qui pouvait intéresser la politique orientale, de s'informer de la véritable force de l'empire du sultan et de ses ressources, etc. Le prétexte dont on

se servit pour motiver ce départ fut de porter des dépêches à d'Aramon, ambassadeur français à Constantinople. Le chargé des affaires françaises dans cette ville était alors un chanoine de Bourges, Jacques de Cambray. Gassot fut très-bien reçu en Turquie, et suivit en 1548 avec l'ambassade française le sultan Suléiman dans son expédition contre la Perse. Cette guerre lui facilita les observations qu'il était chargé de faire. Parti de Venise en 1547, Gassot était de retour en 1550. Nous avons la relation écrite par l'auteur de ce voyage, qu'il envoya d'Alep manuscrite, en 1549, à son ami et compatriote, le poëte Habert, d'Issoudun, lequel crut devoir engager le ministère à le faire imprimer. Voici le titre de ce journal de voyage : *Discours du Voyage de Venise à Constantinople, contenant la querelle du Grand-Seigneur avec le Sophy, avec élégante description de plusieurs villes de la Grèce et choses admirables en icelles;* Paris, 1550, in-8°. Une autre édition en a paru à la fin du dix-septième siècle, sous ce titre : *Lettre ecritte d'Alep en Surie par Jacques Gassot, Sr de d'Effens, à Jacques Thiboust, Sr de Quantilly, notaire et secrétaire du roy et son élu en Berry, contenant son voyage de Venise à Constantinople, de là à Tauris en Perse, et son retour au dit Alep;* Bourges, 1674, in-8°. Gassot y passe en revue tout ce qu'il a pu admirer et observer sur toute cette côte de la Méditerranée qui s'étend du golfe Adriatique aux Dardanelles. Il y décrit les curiosités naturelles, les œuvres d'art et d'antiquité qui passent devant ses yeux et les institutions des peuples qu'il visite. A son retour, Henri II, pour le récompenser, le nomma commissaire ordinaire des guerres; c'était une charge à peu près analogue à notre intendance militaire, mais avec des attributions plus larges, qui en auraient fait de nos jours un département très-étendu du ministère de la guerre. Gassot put y déployer les connaissances qu'il avait réunies dans tout ce qui a rapport aux sciences mathématiques pures et appliquées. Ainsi, le roi ayant entrepris un système complet d'enceintes de défense pour ses places fortes, Gassot fut chargé d'aller à Ferrare lever les plans des fortifications de cette ville, avec l'agrément du souverain, qui était alors Hercule d'Este, deuxième du nom. Plus tard on retrouve Gassot trésorier du duc d'Alençon, François de France, quatrième fils du roi. Henri II venait de mourir. La couronne tombait, sous le nom de François II, aux mains de la reine mère, qui ne continua peut-être pas à Gassot la même faveur; car il revint à Bourges, et épousa, en 1560, Jeanne de L'Hôpital, petite-nièce par sa mère de Jean de Morvilliers, garde des sceaux. Grâce à cette alliance, Gassot devint général des finances. Dès lors autant sa vie avait été brillante et agitée, autant elle devint calme et obscure. Il mourut maire de Bourges, à l'âge de soixante ans.

Jacques Gassot laissa en mourant, outre sa postérité légitime, un enfant naturel, qu'il avait eu d'une demoiselle de Ferrare pendant son séjour à la cour du duc d'Este. Ce fils, qui portait le prénom de *Jules*, avait hérité en partie des qualités et du mérite de son père. Il devint secrétaire du roi, et fut employé par Henri III dans plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il déploya un véritable talent diplomatique. Il reste de lui des vers latins, qui sont loin d'être dénués de mérite, dans le *Tumulus Caroli IX*, imprimé à Paris in-4°.

Hippolyte BOYER.

Catherinot, *Tombeau généalogique.* — Chevalier de St.-A., *Biographie berruyère.* — Du Verdier de Vauprivez, *Bibliothèque française.*

GAST (*Jean*), théologien suisse, natif de Brisach, mort à Bâle, vers 1553. Il prêcha dans cette dernière ville, où il suivit aussi les leçons d'Œcolampade. Sa réputation lui fit obtenir l'emploi de pasteur de l'église allemande de Bâle. Quoique affligé de la pierre, il trouva le temps d'écrire un recueil intitulé : *Convivalium Sermonum Liber, meris sociis ac salibus refertus;* Bâle, 1542, in-8°. Cet ouvrage, encore recherché aujourd'hui, fut publié d'abord sous le pseudonyme de *Joannes Peregrinus Petroselanus*. Deux autres éditions furent publiées ensuite, la première en date de 1543, l'autre de 1549, et sous ce titre : *Convivales Sermones, utilibus ac jucundis historiis et sententiis refertus*. L'avertissement placé en tête de cette dernière édition porte que les corrections de l'auteur en permettront la lecture même au pape et aux cardinaux (*ut si papa ipse sanctissimus cum cardinalium senatu dignarentur legere, frontes non contraherent*). Parmi les éditions subséquentes, celles de 1554, 1561 et 1566 reproduisent cet avertissement. On a aussi de Gast : *Epigrammatum Libri duo, ex christianis poetis collecti;* Bâle, 1543 et 1544, in-8°; — *De Anabaptismi Exordio, erroribus, historiis abominandis*, etc.; 1544, in-8°.

Thomasius, *De Plagio.* — Gesner, *Epitome.*

* **GAST** (*Job*), théologien allemand, natif de Kuenzelsau, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fit ses études sous Brentius, à Halle, devint prédicateur à Haguenau, d'où il passa à Cadolzbourg, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Liber de administranda pie Republica;* Haguenau, 1527, in-8°; — *Ex vetustissimorum orthodoxorum patrium Cypriani et aliorum de genuino Eucharistiæ negotii intellectu et usu;* Hanau, 1528, in-4°; — *Ecclesiastes Salomonis cum comm. Brentii;* Haguenau, 1529.

Wibel, *Hohenloh. Kirchengesch.*

GAST (*John*), historien théologien irlandais, né à Dublin, de parents français, en 1715, mort en 1788. Élevé dans le collége de La Trinité à Dublin, il entra dans les ordres. Il fut successivement vicaire de Saint-John, recteur d'Ar-

klow, puis de Saint-Nicolas à Dublin. Il obtint aussi l'archidiaconat de Glandelough et la prébende de Newcastle. On a de lui : *The Rudiments of Græcian History;* 1753, in-8°. Ce petit ouvrage, qui fut d'abord publié sous forme de dialogue, était destiné à des écoliers; il atteste chez Gast une érudition étendue et précise; il a été traduit en français par Mme de Villeroy, et inséré par Leuliette dans son *Histoire de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais;* Paris, 1807, 2 vol. in-8°; — *A Letter from a clergyman of the Irish established Church to his popish parishioners.*

Rose, *New general biographical Dictionary.* — Quérard, *La France littéraire.*

GASTALDI (*Jérôme*), prélat italien, né à Gênes, dans la première partie du dix-septième siècle, mort en 1685. Issu d'une ancienne famille génoise, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome. L'Italie était alors exposée à des contagions fréquentes, et Rome fut ravagée, en 1656, par une peste meurtrière. Gastaldi, qui était déjà prélat, fut désigné pour l'emploi périlleux de commissaire général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire général de la santé publique, il s'acquitta avec beaucoup d'habileté et de dévouement de ces fonctions,qui plaçaient sous sa surveillance l'État romain tout entier, et par les services éminents qu'il rendit il mérita l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Plusieurs monuments élevés à ses frais à Rome et à Bénévent attestent sa charité et sa munificence. Il réunit ses dernières observations, touchant les maladies contagieuses, dans un ouvrage dont voici le titre complet : *Hieronymi S. R. E., tituli S. Anasthasiæ, præsbiteri cardinalis Gastaldi, archiepiscopi Beneventini et Bononiæ, legati a latere, Tractatus de evertenda et profliganda Peste politico-legalis. Eo lucubratus tempore quo ipse lærnocomiorum primo, mox sanitatis commissarius generalis fuit, peste urbem invadente anno MDCLVI et MDCLVII ac nuperrime Goritiam depopulante, typis commissus;* Bologne, 1684, in-fol. L'auteur indique dans cet ouvrage les précautions et les remèdes qu'on doit employer pour prévenir la peste ou pour s'en délivrer. La partie médicale est très-imparfaite; mais les prescriptions sanitaires sont d'un grand intérêt.

Ughelli, *Italia sacra.* — Justiniani, *De Scriptoribus Liguris.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — Sax, *Onomasticon.*

GASTALDI (*Jean-Baptiste*), médecin français, né à Sisteron (Basses-Alpes), en 1674, mort à Avignon, en 1747. Il vint de bonne heure se fixer dans cette dernière ville, où, quelque temps après s'être fait agréger à la faculté de médecine, il y devint professeur titulaire, vers 1699. Il remplit ces fonctions pendant près de quarante ans avec distinction, en se faisant aussi une réputation comme praticien. Il fut médecin du vice-légat, médecin de l'hôpital d'Avignon, et conseiller-médecin ordinaire du roi. Pendant la peste de 1720, il se rendit extrêmement utile. Il écrivit divers ouvrages sur l'art de guérir; mais on y trouve trop souvent des hypothèses vagues, des assertions fausses, des opinions surannées. Ces ouvrages sont : *Institutiones Medicinæ physico-anatomicæ;* Avignon, 1713, in-12. Il y suit la philosophie cartésienne, et avance, entre autres, que la force du cœur est indépendante de l'influence des nerfs, opinion basée sur l'expérience ingénieuse qu'il fit sur un chien vivant; — *Dissertatio de Somnambulis;* Avignon, 1713, in-12; — *An alimentorum coctio sive digestio e fermentatione vel tritu fiat?* Avignon, 1715, in-12; — *An venena inter se essentialiter differunt et aliquid detur remedium omnibus venenis indistincte conveniens?* Avignon, 1715, in-12; — *An dolori nephretico balneum?* Avignon, 1715, in-12; — *An febribus intermittentibus chinachina, et quo pacto in earum curatione operatur?* Avignon, 1717, in-8°; — *An emphysemati diaphoretica?* Avignon, 1718, in-8°; — *An cataracta vitio lentis?* Avignon, 1718, in-8°. Selon l'auteur, le crystallin n'est jamais affecté dans la cataracte, ce qui est une assertion erronée; — *An cataracta vitio humoris, vel crystallini, oriatur; an a gleucomate differat et aliter quam operatione chirurgica curari possit?* Paris, 1719, in-8°. Gastaldi y défend l'ancienne explication de la cataracte par une pellicule au-devant de la pupille; — *An calculosis conveniat semen paliuri?* Avignon, 1720, in-12; — *Question de médecine relative à une femme mère de neuf enfants, dont elle voulut être la nourrice, et qui, par égard pour son mari, ayant cessé depuis deux mois d'allaiter le neuvième, se trouva incommodée et rendit en trois selles plus de cent pierres de diverses formes et de couleur blanc cendré, ce qui fut attribué à la coagulation et à la pétrification du lait dans l'estomac;* in-12. Il a publié aussi deux mémoires, l'un sur la question de savoir si la salive contribue à la digestion, question que l'auteur résoud affirmativement; l'autre sur la nostalgie.

GUYOT DE FÈRE.

Barjavel, *Biogr. de Vaucluse.* — *Biogr. médicale.*

GASTAUD (*François*), controversiste français, né à Aix, vers 1660, mort à Viviers, en 1732. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de quatorze ans. Au bout de cinq ans, il sortit de cette congrégation après avoir étudié la philosophie à Marseille et la théologie à Arles. Il fut ordonné prêtre, et se livra à la prédication. Pendant plusieurs années il prêcha à Paris avec beaucoup de succès. Son frère, avocat distingué, étant mort vers 1700, l'abbé Gastaud conçut le dessein de le remplacer. Après deux ans d'étude, il se fit recevoir avocat au parlement d'Aix, et obtint pour plaider une dispense de la cour de

Rome. Il n'eut pas moins de succès au barreau que dans la chaire. En 1717 il plaida et gagna contre les jésuites un procès important. Cette affaire et sa prédilection pour les jansénistes lui firent beaucoup d'ennemis, et l'exposèrent à des attaques qu'il repoussa avec beaucoup de violence. Exilé à Viviers en 1727, et rappelé au bout de huit mois, il fut exilé de nouveau en 1731, dans la même ville, où il mourut peu à près. On a de lui : *Discours prononcé dans l'église du Val-de-Grâce*; Paris, 1692, in-4°; — *Homélies sur l'Épître de saint Paul aux Romains*; Paris, 1699, 2 vol. in-12; — *Oraison funèbre de la fameuse madame Tiquet, exécutée, en 1669, pour avoir attenté à la vie de son mari*; Paris, 1699, in-4°. Ce jeu d'esprit, imprimé, dit-on, à l'insu de l'auteur, fut pris au sérieux par le dominicain Chauchemer, qui y répondit dans une *Lettre du P. C., docteur en théologie, à Mlle..... sur l'oraison funèbre de madame T.*; suivie d'un *Discours moral et chrétien sur la vie et la mort de mad. T.* Gastaud riposta par une *Lettre à mad. P...* On fit un recueil de toutes ces pièces; Paris, 1699, in-8°; — *Défense du discours de M. de Gaufridi, avocat général au parlement d'Aix, des arrêts des parlements de Paris, d'Aix, de Dijon et de Douai et de la conduite de la Sorbonne; ou réfutation de la Lettre d'un prétendu abbé de province*; 1716, in-12; — *La Politique des Jésuites démasquée, contre M. Ignace de Floresta de Colongne, évêque d'Apt*; sans date, in-12; — *Les Illusions et les Erreurs de M. l'évêque de Marseille* (Belsunce), *ou justification des différents arrêts du parlement de Provence, rendus contre ce prélat, pour servir de réponse à un écrit intitulé : « Requête en cassation »*; 1720, in-12; — *Réflexions critiques sur le mandement du même prélat sur la grâce*; en deux lettres, in-8°.

Histoire des Hommes illustres de la Provence.

GASTELIER (*René-Georges*), médecin français, né à Ferrières (Gâtinais), le 1er octobre 1741, mort à Paris, en 1821. Ayant étudié le droit et la médecine, il se fit recevoir avocat au parlement et docteur à la faculté de Paris; mais il s'attacha principalement à l'art de guérir, et devint médecin du duc d'Orléans. Il fut chargé en 1776, par Turgot, de faire un rapport sur l'état agricole et commercial du Gâtinais. En 1782 il fut nommé maire de Montargis, et en 1791 il devint membre de l'Assemblée législative. Quoique dans plusieurs occasions il eût donné des preuves de patriotisme, et que dans une des séances de l'assemblée il eût fait don pour les pauvres de cinq médailles et de quatre-vingts jetons académiques, il n'en fut pas moins déclaré traître à la patrie et arrêté en 1793. La chute de Robespierre le sauva; toutefois, il ne revint à Paris que plusieurs années après. En 1817 le roi lui conféra le cordon de Saint-Michel. On a de Gastelier plusieurs écrits sur la médecine, dans lesquels on trouve des faits et des observations utiles; mais on lui reproche de n'y avoir pas assez tenu compte des progrès de la science. Ces ouvrages sont : *Principes de Médecine, trad. de Home, médecin anglais*; Montargis, 1772, in-8°; — *Avis à mes Concitoyens, ou Essai sur la Fièvre miliaire essentielle*; Montargis, 1773, in-12; — une 2e édit., sous ce titre : *Traité de la Fièvre miliaire des femmes en couches*; 1779, in-8°; — une 3e édit., intitulée : *De la Fièvre épidémique*; 1784, in-8°; — *Traité sur les Spécifiques en médecine*; Paris, 1783, in-8° : fait en réponse à cette question, proposée par l'académie de Dijon : *Y a-t-il des spécifiques en médecine?* Gastelier ayant émis une opinion négative, cette académie déclara ne pouvoir lui décerner le prix. Mais la Société royale de Médecine s'empressa d'accueillir le mémoire; et adoptant l'opinion de l'auteur, elle fit publier : *Histoire d'une Épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses; mémoire couronné par la Société royale de Médecine en 1785*; Orléans, 1787, in-8°; — *Démonstration sur le Supplice de la Guillotine*; Sens, 1798. Sœmmering s'était attaché à démontrer qu'après la décollation de la tête, dans l'homme, les phénomènes de la sensibilité persistaient encore; Œlsner et le docteur Sue (père de M. Eugène Sue, le romancier) venaient de soutenir la même opinion; Gastelier s'attacha à la combattre; — *Traité sur les Maladies des femmes en couches*; Paris, 1811, in-8°; — *Notice chronologique sur mes ouvrages*; Paris, 1816, in-4°; — *Controverses médicales*; 1817, in-8°; — *Exposé fidèle de plusieurs petites véroles survenues après la vaccination, suivi d'observations pratiques sur la variole naturelle et inoculée, ainsi que de quelques propositions tendantes au perfectionnement et à l'amélioration de la vaccine*; 1819, in-8°. Gastelier a inséré un assez grand nombre de mémoires dans divers recueils, entre autres : *L'Histoire d'un Enfant monstrueux, par laquelle il est démontré que l'enfant peut se mouvoir et croître dans le sein de sa mère sans le secours du cordon ombilical*; dans le *Journal de Médecine*; 1773, t. XXXIX; — *Observation sur la végétation d'une espèce de corne de bélier qui avait pris naissance à la partie inférieure du temporal gauche d'une femme octogénaire*; dans les *Mém. de la Soc. roy. de Médecine*, ann. 1776; — *Mémoire sur la topographie médicale et sur l'histoire naturelle du Gâtinais*, couronné par la Société royale de Médecine et inséré dans le recueil de cette société, année 1779; — *Mémoires sur les Maladies chroniques auxquelles les bestiaux sont sujets dans le Gâtinais*, couronné par la même société et inséré dans ses *Mémoires* de l'année 1780; — *Mémoire contenant une série d'observations météorologiques et un précis des épidémies qui ont régné pendant*

douze ans dans le Gâtinais, couronné par la même société et inséré dans ses *Mém.* de l'année 1783; — *Annus physicus, annus medicus*, couronné et inséré par cette société dans son recueil de 1783. GUYOT DE FÈRE.

Rabbé, etc., *Biographie universelle et portative*. — Quérard, *La France littéraire*.

GASTELLIER DE LA TOUR (*Denis-François*), généalogiste français, né à Montpellier, le 30 mai 1709, mort à Paris, le 25 janvier 1781. Il vécut très-pauvre jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, lorsque la mort d'un parent éloigné le rendit riche de 20,000 livres de rente. Ce coup de la fortune lui devint fatal : il mourut trois semaines après. On a de lui *Dictionnaire étymologique des Termes d'Architecture;* Paris, 1753, in-12; — *Armorial des principales Maisons et Familles du royaume* (en société avec Dubuisson); Paris, 1757, 2 vol. in-12; — *Généalogie de la Maison de Châteauneuf de Randon;* Paris, 1760, in-4°; — *Généalogie de la maison de Foy;* Paris, 1762, in-4°; — *Description de la ville de Montpellier;* Montpellier et Paris, 1764, in-4°; — *Armorial des états de Languedoc;* Paris, 1767, in-4°; — *Généalogie de la Maison de Varagne de Gardouch;* Paris, 1769, in-4°; — *Généalogie de la Maison de Preissac-d'Esclignac;* Paris, 1770, in-4°; — *Dictionnaire héraldique*, contenant tout ce qui a rapport à la science du blason, suivi des *Ordres de Chevalerie dans le royaume;* Paris, 1774, in-8°. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique et historique du Languedoc*, qui devait avoir plusieurs volumes in-fol., et que *La France littéraire* de 1778 indique comme sous presse. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, et c'est à tort que Chaudon le présente en 3 vol. in-4°.

H. FISQUET (de Montpellier).

Biogr. (inédite) *de l'Hérault*. — Barbier, *Examen critique des Dictionn. histor.*

GASTINE (*Civique* DE), publiciste et négrophile français, né vers 1793, mort à Port-au-Prince (Haïti), le 12 juin 1822. Il n'est connu que par quelques écrits en faveur de la république d'Haïti et de la cause des noirs en général, écrits qui, d'après Rabbe, « lui suscitèrent des désagréments en France et lui méritèrent la bienveillance du gouvernement d'Haïti ». Il se rendit dans cette île, et fut très-bien accueilli par le président Boyer. Il mourut peu de mois après son arrivée, et fut enterré avec pompe aux frais de la république. On a de lui : *De la Liberté des Peuples et des Droits des Monarques;* Paris, 1818, in-8°; — *Histoire de la République d'Haïti, ou Saint-Domingue, l'esclavage et le colon;* Paris, 1819, in-8°; — *Pétition à MM. les députés des départements sur la nécessité où se trouve la France de faire un traité de commerce avec la République d'Haïti, et sur les avantages qu'en retireraient les deux nations;* Paris, 1821, in-8°; — *Lettre au roi sur l'indépendance de la République d'Haïti et l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises;* Paris, 1821, in-8°; — *Exposé d'une décision extraordinaire de la régie des droits réunis, qui exile un citoyen français pour un écrit prétendu séditieux;* Paris, 1822, in-8° Barbier attribue cet ouvrage à Toulotte, qui aurait aussi revu les autres écrits de Gastine.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains*. — Barbier, *Dictionn. des Anonymes et des Pseud.*

GASTON CENTULE Ier, vicomte de Béarn, mort vers 984. Il était fils de Centule ou Centoing Ier, et succéda à son père vers 940. Il aida puissamment Sanche Abarca, roi de Navarre, dans ses guerres continuelles contre les Maures. Gaston Centule obtint en récompense plusieurs domaines et de grandes libertés de commerce pour ses sujets. Il sut maintenir le Béarn dans un bel état de prospérité. De son temps on voyait à Morlas un hôtel des monnaies dans lequel on frappait des pièces de cuivre, d'argent et d'or, comme dans les hôtels royaux. La monnaie frappée au coin des vicomtes de Béarn avait une telle réputation qu'elle servait seule dans toute la Gascogne, soit dans les contrats, soit comme étalon des autres valeurs. La livre de Morlas valait trois livres de Tours ou *tournoises* et deux livres dix sols de Paris, ou *parisis*. Gaston Centule eut part à la grande victoire que Guillaume Sanche, duc de Gascogne, remporta près de Saint-Sever vers 980 sur les Normands, et à celle que le même duc gagna sur les Sarrasins d'Afrique descendus sur les côtes du Roussillon.

De Marca, *Histoire de Béarn*. — Raoul Glaber, *Chronica*, lib. II, cap. IX; dans les *Historiæ Francorum* de Pithou; Francfort, 1546, in-fol.

GASTON CENTULE II, dit *le vieux*, vicomte de Béarn, fils du précédent, mort vers 1004. Il ne se distingua guère que par ses libéralités pour les établissements religieux et surtout envers l'église de Lescar. Il laissa deux fils et une fille légitimés, Gaston II, qui lui succéda, Raimond Centule, enterré à Saint-Pé, et Guillemine, mariée à Sanche, infant de Castille. Il eut en outre un fils naturel, Aner Loup, qu'il fit vicomte d'Oléron. Dès cette époque les vicomtes de Béarn avaient pour sceau un lévrier et un écu coupé par des barres transversales.

Spicil., t. IX, p. 125. — De Marca, *Histoire de Béarn*. — Claude Villaret, *Histoire de France*.

GASTON CENTULE III, dit *le jeune*, vicomte de Béarn, tué vers 1058. Il succéda vers 1012 à Gaston II, son père. Il accompagna Sanche III, dit *le Grand*, roi de Navarre, dans ses guerres contre les Sarrasins. A la faveur des troubles qui s'élevèrent après la mort de Béranger, duc de Gascogne, pour la succession de ce duché, Gaston Centule III affranchit sa vicomté de toute suzeraineté. Les chartes de son temps le qualifient de *grand seigneur et dominateur de terre*. Arnaud, vicomte de Dax, jaloux de cet

accroissement de puissance, déclara la guerre au Béarn. Les deux vicomtes s'accommodèrent dans la suite; mais il resta entre leurs maisons un levain de dissension, qui fermenta dans les générations suivantes, et finit par la ruine des vicomtes de Dax. Après la mort d'Eudes ou Odon, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine (10 mars 1039), Gaston Centule III disputa à (Pierre) Guillaume V, surnommé *Aigret* (1) et *le Hardi*, le duché de Gascogne. Il y prétendait du chef d'Angela, sa femme; cependant, il dut se retirer devant un troisième compétiteur, Bernard II, surnommé *Tumapaler*, comte d'Armagnac. Déçu de ce côté, il porta ses armes du côté de la Soule (2); après quelques succès, il fut massacré dans une embûche que lui tendirent les habitants. Gaston Centule avait associé à son pouvoir son fils aîné, Gaston III, qui mourut avant lui.

Marca, *Histoire de Béarn.* — *Gallia christiana* (*nova*), t. Ier, p. 195. — Besly, *Histoire des Comtes de Poitou et Ducs de Guienne.*

GASTON Ier, quatrième vicomte de Béarn, est le même que GASTON CENTULE Ier (*voy.* ce nom).

GASTON II, sixième vicomte de Béarn, fils de Centule Gaston II, succéda à son père, et régna de 1004 à 1012. Aucun événement intéressant ne fait remarquer son gouvernement.

GASTON III, huitième vicomte de Béarn, fils de Centule Gaston III, fut associé au pouvoir par son père; mais il mourut avant lui. Il avait épousé Adélaïde Trancaléon d'Armagnac, dont il laissa Centule IV, qui succéda à Centule Gaston III; Raymond Centule, qui fonda l'abbaye de Saint-Pé-de-Genery, et Hunaud, vicomte de Brulhois. Adélaïde d'Armagnac se remaria avec le vicomte Roger.

GASTON IV, dixième vicomte de Béarn, tué en octobre 1130. Il était fils de Centule IV et de Gisle de Béarn, et succéda à son père, malgré l'opposition du pape Urbain II, qui voulait transférer la couronne vicomtale à Bernard II, comte de Bigorre, fils du second lit de Centule IV et de Béatrix de Bigorre. Urbain II basait l'indignité de Gaston sur la dissolution du mariage de ses père et mère, dissolution prononcée par Grégoire VII pour cause de consanguinité. Bravant les foudres pontificales, les barons béarnais reconnurent Gaston IV pour leur suzerain, après lui avoit fait, suivant la coutume, jurer à Morlas l'observation du *For* (3). Gaston IV porta ses armes dans la Soule, et, s'étant emparé de Mauléon, en 1090, joignit cette vicomté à ses domaines. En 1096, il n'hésita pas à quitter sa famille et ses États pour accompagner à la première croisade son ami Raymond IV, dit *de Saint-Gilles*, comte de Toulouse. Il fut un des seigneurs qui acquirent le plus de gloire dans cette expédition; mais son nom est étrangement défiguré par les chroniqueurs contemporains. C'est ainsi qu'Albert d'Aix l'appelle *Gastus de Berdeis*, *Bordeis et Burdeis*; Robert du Mont, *Gastos de Biarts*; Besly, *Gastos de Beart*; Raymond d'Agiles, *Gasto de Beardo*, et plusieurs autres *Gastus de Behers et de Beders*; Guillaume de Tyr le confond même quelquefois avec le comte de Béziers. Toujours est-il que Gaston IV, arrivé devant Nicée le 6 mai 1097, contribua glorieusement à la prise de cette place et au gain de la bataille de Dorylée, 1er juillet 1097. Il prit alors le commandement d'une partie de l'armée des croisés, et devant Antioche donna de nouvelles preuves de valeur et de talent militaire. En 1099, au siége de Jérusalem, il fut choisi par Godefroi de Bouillon et les autres chefs des croisés pour présider à la construction des machines nécessaires au siége, tant à cause de son habileté que de sa probité. A la prise de Jérusalem, Gaston et Tancrède se signalèrent par un trait d'humanité que l'histoire doit d'autant moins oublier, qu'il fut peut-être unique dans cette horrible scène: tandis que les croisés poursuivaient, l'épée à la main, les musulmans, les juifs et même les chrétiens jusque dans les lieux consacrés au culte, les deux princes entrèrent dans le temple de Salomon, où déjà le carnage commençait; attendris par les cris des victimes, ils arrêtèrent l'effusion du sang et donnèrent aux vaincus chacun leur bannière pour sauvegarde. Cette protection, partout respectable, là devint inutile; car le lendemain d'autres croisés étant venus dans le Temple pour remercier Dieu de leur victoire, ils crurent ne pouvoir mieux honorer la divinité qu'en égorgeant comme holocauste les infortunés épargnés la veille. Après l'élection de Godefroi au trône de Jérusalem (23 juillet 1099), Gaston s'embarqua à Laodicée, vers la fin de septembre, avec Robert II, dit *le Jérosolymitain*, comte de Flandre, et Robert II, dit *Courte-Heuse*, duc de Normandie, et revint à Constantinople, où il fut reçu magnifiquement par l'empereur Alexis Comnène. Gaston était de retour dans ses États en 1101 (1).

En 1104, Navarre, vicomte de Dax, ayant emprisonné et rançonné Arnaud-Raymond, archidiacre de Dax et parent de Gaston IV, ce dernier prit les armes, tua Navarre dans un combat décisif et fit la conquête du Dacquois; mais il ne put empêcher le meurtre d'Arnaud Raymond, qui fut mis à mort par les partisans de Navarre. En janvier 1114 Gaston IV vint à l'aide d'Alfonse Ier, dit *le Batailleur*, roi d'Aragon, assiégeant alors Saragosse, défendu par les Maures. Les chrétiens furent obligés de renoncer à leur entreprise. En 1118 ils se présen-

(1) Il prenait lui-même le surnom d'*Acerrimus*.

(2) La Soule était alors une vicomté. C'est un petit pays entre le Béarn et la basse Navarre. Mauléon en est la capitale.

(3) C'est ainsi que les Béarnais nommaient leur constitution, leur charte. C'était l'équivalent des *Fueros* des Navarrais et des Aragonais.

(1) C'est contrairement à l'histoire que l'abbé de Vertot prétend que Gaston IV prit l'habit d'hospitalier de Saint-Jean à Jérusalem, et se consacra au service des pauvres et des pèlerins.

tèrent de nouveau devant Saragosse, et Gaston et ses Béarnais contribuèrent plus que tous à la prise de la place (18 décembre 1118). Alfonse I[er], reconnaissant, le nomma *seigneur de Saragosse* et premier *ricohombre*, riche homme (gentilhomme) d'Aragon. Gaston continua la guerre contre les Maures, auxquels il enleva Tarragone, Calatayud et quelques autres places. Alfonse I[er] paraît lui avoir laissé le soin de la défense de l'Aragon durant les années 1123, 1125, 1128, 1129 et 1130 ; du moins durant ces campagnes Gaston soutint l'effort des Sarrasins de Lerida, de Tortose et de Valence. Enfin, dans une rencontre, accablé par le nombre, il périt avec l'évêque de Huesca, qui partageait sa gloire et ses dangers. Il fut inhumé à Santa-Maria de Saragosse, où l'on montrait encore en 1818 ses éperons et son cor de guerre. Il ne s'était pas moins rendu recommandable par son humanité et sa piété que par sa valeur; il avait fondé plusieurs hôpitaux et quelques églises. Il avait eu de Talèse d'Aragon cinq fils, dont un seul lui survécut, Centule V, et une fille, Guiscarde, qui épousa Pierre, vicomte de Gavaret.

GASTON V, treizième vicomte de Béarn, mort en 1170. Il était fils de Pierre, et lui succéda, vers 1153, sous la tutelle de Guiscarde de Béarn, son aïeule maternelle. Cette princesse étant morte en avril 1154, les seigneurs béarnais élurent pour leur vicomte Raymond Bérenger IV, dit *le jeune*, comte de Barcelonne, à la charge par lui de remettre le pouvoir à Gaston V aussitôt sa majorité. Avec une loyauté dont il y a peu d'exemples dans l'histoire, ce traité fut accompli en tous points, et Raymond Bérenger remit au jeune Gaston la vicomté de Béarn et ses dépendances en pleine voie de prospérité. Le règne de Gaston V n'est remarquable par aucun fait mémorable. Il avait épousé Béatrix de Fezenzac, puis Leofas-Sancie, infante de Navarre; mais il n'eut aucun rejeton de ces deux mariages (1); sa sœur Marie lui succéda.

GASTON VI, dit le *jeune* et *le Bon*, quinzième vicomte de Béarn, né en 1171, mort en 1215. Il était fils de la vicomtesse Marie et de Guillaume de Moncade. Sa mère ayant fait hommage de ses États au roi d'Aragon, Alfonse II (Raymond), les Béarnais se soulevèrent, proclamèrent successivement deux seigneurs, qui ayant voulu attenter aux libertés du pays furent mis à mort. Lassés de ces épreuves, les Béarnais consentirent à reconnaître pour vicomte le fils aîné de Marie, Gaston, qui avait à peine trois ans (1173); on lui donna pour tuteur Pérégrin de Casterazol, son proche parent. Le 3 février 1186, après la mort de sa mère, Gaston V, devenu majeur, se rendit en Aragon, et renouvela entre les mains du roi Alfonse II son acte d'hommage. En 1192 il recouvra, par la voie des armes, Orthez, que le vicomte de Tartas avait enlevé à Marie, et la même année il reçut l'investiture du comté de Bigorre, en considération de son mariage avec Pétronille ou Pétrone, fille unique de Béatrix III (Stéphanie), comtesse de Bigorre, épouse répudiée de Bernard IV, comte de Comminges. En 1205, il eut quelques différends avec Garcie de Navailles, qui refusait de lui *remettre* son château (1). Cette guerre fut terminée la même année par la soumission de Garcie. En 1211, Gaston prit généreusement parti pour Raymond VI, comte de Toulouse, anathématisé par le pape Innocent III, pour ne pas avoir voulu livrer au supplice la plus grande partie de ses sujets accusés d'hérésie. Le saint-siége fit prêcher une croisade contre les Français méridionaux, et des bandits de toutes nations, sous la conduite de Simon de Montfort, vinrent ravager la Guyenne et le Languedoc. Gaston, unissant ses chevaliers à ceux de Savary de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine, de Raymond Roger, comte de Foix, et de Bernard IV, comte de Comminges, porta un si utile secours à Raymond VI, qu'il força le 29 juin Simon de Montfort à lever le siége de Toulouse. Cependant, après plusieurs succès il fut défait devant Castelnaudary; sa vicomté fut envahie par les croisés, et lui-même fut excommunié par le saint-père. Il se replia alors sur le revers des Pyrénées; avec don Pedro II, roi d'Aragon, il continua la lutte contre les lieutenants de l'inquisition, et les refoula au delà de ses frontières. Il assiégeait Montfort dans Muret, lorsque, le 17 septembre 1213, cet habile général fit une sortie si opportune que le roi d'Aragon demeura sur la place et les Gascons furent dispersés avec une perte considérable. Gaston VI fut obligé de se soumettre; il obtint, le 20 janvier 1214, des lettres d'absolution, et fut rétabli dans ses biens par le légat Bernard de Morlane; mais il mourut l'année suivante, dans la vigueur de l'âge, et sa femme épousa presque aussitôt, de gré ou de force, Gui de Montfort, le fils de l'ennemi acharné de son mari, du persécuteur des Albigeois. Les Béarnais ne voulurent pas reconnaître Gui pour leur

(1) Cependant, un ancien auteur, cité par Baluze, rapporte que Gaston laissa Leofas enceinte, et que cette princesse accoucha d'un avorton, ce qui répandit la consternation parmi les *cavers* (gentilshommes) et le peuple. Chacun faisait là-dessus les pronostics les plus funestes, et déjà on croyait voir le pays exposé au pillage et aux massacres par les guerres de ceux qui se le disputeraient. On s'en prit à la vicomtesse Leofas, qu'on accusa d'être l'auteur de son avortement. Elle fut traduite devant son frère Sanche VI, dit *le Sage*, roi de Navarre, qui, sur l'avis de son conseil, ordonna qu'elle serait jetée, par manière d'épreuve, pieds et mains liés, du haut du pont de Sauveterre, dans le gave d'Oléron. Leofas, dans cet instant critique, ayant invoqué la sainte Vierge au secours de son innocence, fut portée par les eaux à la distance de trois jets d'arc et déposée sur la berge saine et sauve. Son triomphe égala le péril qu'elle avait couru. (Baluze, *Notæ in Agobard.*, p. 108.)

(1) La coutume de Béarn voulait que tous les *cavers*, ou seigneurs fonciers, fissent trois fois par an la *délivrance*, ou remise de leurs châteaux à leur vicomte, *apaisé* ou *courroucé*. Celui-ci en faisait la visite et leur en remettait les clefs. Le plus souvent cette remise n'était qu'une formalité collective, remplie en audience solennelle.

seigneur, et après une lutte énergique élurent, en 1220, pour vicomte Guillaume Raymond, frère jumeau de Gaston VI.

GASTON VII, dix-huitième et dernier vicomte du Béarn, né vers 1225, mort à Orthez, le 26 avril 1290. Il était fils de Guillaume Ier de Montrate et de Monte-Catano, et de Gersende de Provence. Il succéda à son père en 1229, sous la régence de sa mère. En reconnaissance des services de son père, le roi d'Aragon Jayme Ier, dit *le Conquérant*, après avoir fait la conquête des îles Baléares (1231-1259), lui donna plusieurs terres dans l'île de Majorque. Devenu majeur, Gaston VII prit d'abord le parti de la France contre les Anglais; mais en 1242 Henri III, roi d'Angleterre, lui ayant assuré une solde quotidienne de 13 livres sterling, Gaston changea de parti. En 1247 il revint sous la bannière de saint Louis, et se mit à la tête des Gascons soulevés contre les Anglais. En 1250 il fut fait prisonnier par Simon de Montfort II, comte de Leicester, et emmené en Angleterre. Henri III lui rendit la liberté moyennant une soumission complète; mais à peine Gaston fut-il de retour dans ses États, qu'il reprit les armes. Le 14 août de la même année il reçut d'Amanieu d'Albret l'hommage pour les terres de Bazas et de Cazeneuve. L'année suivante Pétronille, comtesse de Bigorre étant morte, il revendiqua son héritage au chef de Mathe de Bigorre, sa femme, fille de Pétronille et de Boson de Mastas, son troisième époux; mais il trouva un compétiteur sérieux dans Eskivat de Chabannais, petit-fils de Pétronille et de Gui de Montfort, par Alix de Bigorre, femme de Jourdain III, comte de Chabannais. Après plusieurs sanglantes rencontres, les deux parties s'en remirent à la décision de Roger IV, comte de Foix, beau-frère d'Eskivat. Par la sentence arbitrale de Roger IV, rendue en septembre 1256, la vicomté de Marsan et le quartier de Saragosse appartenant aux comtes de Bigorre fut dévolu à Mathe, et son neveu resta possesseur de la Bigorre. Gaston VII eut ensuite des démêlés avec le vicomte de Lomagne, le sire de Mortagne (en Saintonge), et Bernard VI, comte de Foix; mais ces différends se terminèrent sans grand dommage. En 1252 Gaston fit de nouveau soulever les Gascons contre Édouard, prince de Galles, gouverneur de Gascogne pour son père, Henri III. Gaston soutenait alors les prétentions d'Alphonse X, dit *le Sage* (le Savant) ou *l'Astrologue*, roi de Castille. Secondé par les Espagnols, Gaston assiégea Bayonne en février 1253; mais après deux assauts meurtriers, il fut forcé de renoncer à son entreprise. Le roi d'Angleterre, qui se disposait alors à passer en Terre Sainte, obtint du pape Innocent IV une bulle d'excommunication contre ceux qui mettraient obstacle à son voyage. Gaston ne tint nul compte des foudres pontificales, et continua la guerre. Le roi d'Angleterre crut devoir retarder son départ; il descendit lui-même en Gascogne avec une brillante armée; il prit Roda, Benauges et plusieurs autres places, et termina pacifiquement les hostilités par le mariage de son fils Édouard avec Leonor de Castille. En 1273 Gaston VII lève encore sa bannière en faveur d'Auger de Miramont, qui venait d'assassiner Gérard de Castelnau et d'envahir ses domaines. Édouard, devenu roi, revint en Guyenne, et somma Gaston VII de venir se disculper ouvertement de l'aide qu'il avait donnée à Auger de Miramont. Le vicomte de Béarn eut la maladresse de se rendre à cet appel. Le monarque anglais le fit arrêter, et ne lui rendit la liberté que sur la cession de la ville et du château d'Orthez. Aussitôt libre, Gaston en appela au roi de France Philippe III, dit *le Hardi*, et chassa les Anglais du Béarn. Édouard fut même forcé de lever le siége du château de Sembouez, que défendait Gaston en personne. Le parlement de Paris avait évoqué la cause des deux belligérants; mais Philippe III ne voulut pas qu'elle fût jugée contradictoirement, et ménagea un compromis entre les parties. C'est ainsi que le vicomte gagna pour le fond; mais il fut condamné à donner satisfaction au roi d'Angleterre pour les termes et les procédés injurieux qu'il avait employés à son égard (1274). Gaston VII avait déposé son gage de défi à la cour de France; Gilles de Viteville demanda à le relever, mais il ne paraît pas que le roi d'Angleterre ait voulu remettre l'issue de sa querelle aux chances d'un combat singulier. Suivant Walsingham et Nicolas Trivet, chroniqueurs anglais, en 1275 Gaston se rendit en Angleterre, et la corde au cou implora d'Édouard Ier le pardon. Celui-ci l'enferma plusieurs années à Winchester. Il est possible que Gaston se soit fait représenter par quelque délégué dans cette humiliante cérémonie; mais ce qui contredit complétement son amende honorable personnelle et son emprisonnement, c'est qu'en septembre 1276 il amena un renfort considérable à Robert II, dit *l'Illustre* et *le Noble*, comte d'Artois, à Eustache de Beaumarchais, et au connétable Imbert de Beaujeu, généraux de l'armée du roi de France Philippe III, qui avait pris les armes pour soutenir les droits de la reine Blanche d'Artois, veuve de Henri Ier, dit *le Gras*, roi de Navarre. Les Français assiégeaient alors Pampelune, qu'avait fait révolter le co-régent de Navarre, don Pèdre Sanche de Montaigu. Ce dernier fut vaincu et la Navarre soumise. En 1283, après la mort d'Eskivat de Chabannais, Gaston VII revendiqua la Bigorre pour sa fille aînée Constance, vicomtesse de Marsan. Les États de Bigorre se déclarèrent pour Constance, et repoussèrent Laure de Chabannais, sœur d'Eskivat et femme de Raymond VI, vicomte de Turenne. En 1286 le roi de Castille Sanche IV, dit *le Grand*, reprit la querelle contre Constance, et entra en Béarn; mais Gaston, aidé par son gendre Roger Bernard III, comte de Foix, mit, devant Orthez, les troupes castillanes en pleine déroute. Philippe le Bel intervint, et le 13 juillet 1289 un traité général termina les hostilités. Gaston mourut peu

après, et fut enterré chez les dominicains d'Orthez. Suivant Matthieu Paris et Matthieu de Westminster, ce vicomte n'avait aucun sentiment d'humanité et à peine avait-il la figure humaine. Son corps était d'une grosseur si monstrueuse qu'il emplissait tout un chariot, difformité qu'il tenait de sa mère, Gersende de Provence. Cependant, Froissart fait de Gaston VII un portrait moins défavorable : « Gaston, moult vaillant homme aux armes, fut grand de corps et puissant de membres. » Il avait du goût pour les arts, et fit exécuter plusieurs belles constructions, entre autres le château d'Orthez, dont il fit sa résidence. Il avait épousé Mathe de Bigorre, morte en 1270, et Béatrix de Savoie, veuve de Guignes VII, dauphin de Viennois. De son premier mariage, il eut 1° Gaston, mort vers l'année 1242; 2° Constance, vicomtesse de Marsan, qui épousa l'infant Alfonse d'Aragon, puis Henri d'Angleterre; 2° Mathe, épouse de Géraud V, comte d'Armagnac; 3° Marguerite, épouse de Roger Bernard, comte de Foix, qui, avantagée par son père, apporta la vicomté de Béarn dans la maison de Foix. Une autre fille de Gaston, on ne sait de quel lit, Guillelmine, fut alliée à Sanche IV, roi de Castille.
Pour tous les Gaston de Béarn : A. DE LACAZE.

Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, part. V, t. III, p. 279. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*. — Pierre de La Vallée, *Hist. Albigens.*, cap. LXIV, p. 626. — Etiennot, *Frag. man. Aquitan.*, t. XI, p. 19. — Pierre de Marca, *Histoire du Béarn*. — Gabriel Chappuys, *Histoire du royaume de Navarre*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, p. 394-417.

* **GASTON**, chef vendéen, tué à Saint-Gervais (Vendée), en 1793. Ce personnage, que plusieurs biographes ont décoré du titre de *marquis* et que le conventionnel Niou signalait comme le *généralissime* des royalistes dans l'ouest de la France, était un simple perruquier. Profitant du mécontentement général que causait dans le Marais et la Vendée l'application du recrutement, il tua un officier républicain, revêtit son uniforme, réunit un grand nombre de réfractaires, s'empara de Challans, puis de Machecoul, où sa bande brûla tous les papiers administratifs et commit des massacres épouvantables (avril 1793). Par ses ordres, plus de trois cents républicains furent fusillés, par bandes de vingt et trente. Pour ne pas avoir la peine de les enterrer, les insurgés, après les avoir fait confesser, les égorgeaient sur les bords des fossés ou des rivières, dans lesquels les cadavres étaient ensuite jetés pêle-mêle. Ce sont ces cruautés qui firent donner particulièrement aux révoltés du Marais le nom de *brigands*. Gaston jouit peu de temps de son commandement; il fut frappé à mort près de Saint-Gervais, dans un engagement contre la garde nationale nantaise. Sa tête avait été mise à prix par le représentant Carra. Le roman s'est emparé du perruquier Gaston; on a prétendu que l'espoir de mériter les faveurs d'une grande dame l'avait seul déterminé à lever l'étendard de l'insurrection (1). Il est plus probable qu'il ne prit les armes que pour échapper au recrutement. H. LESUEUR.

A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. III, liv. XIII, p. 363. — Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. VIII.

GASTON (*Robert*), homme politique français, né à Foix, vers 1760. Il était juge de paix à Foix lorsqu'il fut, en octobre 1791, élu par le département de l'Ariége à l'assemblée législative, où il apporta une imagination délirante et fanatique; cependant, lors de la discussion sur les émigrés, il demanda que les chefs et les fonctionnaires publics encourussent seuls la peine de confiscation et que l'on se contentât d'imposer plus fortement les biens des autres. Le 26 mai 1792 il demanda la mise hors la loi contre les prêtres qui refuseraient de prêter le serment civique. Réélu à la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Au 31 mai 1793 il se montra l'un des plus violents adversaires des girondins, et le 26 juin il demanda la mise hors la loi du général Félix Wimpfen (*voy.* ce nom), qui avait commandé un moment les fédéralistes du Calvados. Le 13 juillet, lorsque les sœurs de Léonard Bourdon vinrent solliciter à la barre de la Convention la grâce des Orléanais condamnés comme assassins de leur frère, il réclama inhumainement l'ordre du jour. Le 2 août (suivant), il demanda que Carra fût traduit au tribunal révolutionnaire, et accusa Danton de vouloir opérer une contre-révolution. Le représentant Pons (de Verdun) l'ayant sommé de déclarer à la tribune s'il n'était pas le frère du chef « royaliste qui portait son nom » (voy. l'article GASTON ci-dessus), Gaston répliqua « que si son frère était un rebelle, semblable à Brutus, il briguerait l'honneur de le poignarder ». Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées, il y montra du courage; mais sa fougue et ses ordres intempestifs ne contribuèrent pas peu à désorganiser l'armée et à faire exécuter de fausses manœuvres, dont les Espagnols profitèrent. Il revint à la Convention en décembre 1794, et dirigea les plus violentes attaques contre les *thermidoriens* (2). On le vit menacer du bâton Legendre, l'un des amis et des vengeurs de Danton, en s'écriant : « Je jure par les 1,200,000 défenseurs de la patrie et par quatre millions de patriotes qui sont liés sur tous les points de la république, que la contre-révolution ne se fera pas. » Dans un tumulte survenu à l'occasion d'un de ses collègues, Armonville, qui voulait rester coiffé du bonnet rouge, Gaston mit le sabre à la main au milieu de l'assemblée; il s'emportait alors contre Legendre (de la Seine),

(1) De mauvais plaisants de cette triste époque expliquaient la haine de Gaston pour la république « parce qu'en proscrivant les nobles, les prêtres et les magistrats, elle avait frappé surtout sa clientelle (les têtes à perruque), et qu'il fallait qu'il usât sa poudre contre quelqu'un. »

(2) On appelait ainsi les députés qui avaient le plus contribué à la chute de Robespierre et aux événements du 9 thermidor.

qui reprochait aux députés montagnards de se dégrader et de se faire insulter par leur ivrognerie continuelle. Plus tard Gaston s'éleva contre les persécutions dirigées contre les jacobins, dont il était l'un des orateurs assidus. Il vota contre la destruction du monument élevé sur l'esplanade des Invalides pour perpétuer le prétendu triomphe obtenu le 31 mai 1793 par la liberté sur le fédéralisme, c'est-à-dire par la montagne sur les girondins. Il s'opposa à toute espèce de modification de la constitution de 1793, et insista avec passion pour que les décrets de proscription rendus après le 31 mai et le 3 octobre 1793 ne fussent pas rapportés. Aux approches du 13 vendémiaire, il écrivit une pétition contre les réactionnaires, les *hommes de sang*, et surtout la section Lepelletier. La session terminée, Gaston remplit quelque temps les fonctions de commissaire du Directoire; mais il ne fut pas employé par les gouvernements qui suivirent. H. Lesueur.

Moniteur universel, année 1791, n° 298; année 1792, n° 129, 214, 230. — *Galerie historique des Contemporains*. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GASTON (*Marie-Joseph-Hyacinthe* de), publiciste français, né à Rhodez, en 1767, mort à Paris, le 14 décembre 1808. Après avoir fait de bonnes études au collége du Plessis à Paris, il entra au service, et avant l'âge de vingt ans il parvint au grade de capitaine de cavalerie. Il émigra à l'époque de la révolution, et servit dans l'armée de Condé. Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où ses qualités aimables et sa réputation d'esprit lui valurent un accueil très-favorable. Il devint directeur du *Journal littéraire* de Saint-Pétersbourg et bibliothécaire de l'impératrice. Lorsque le gouvernement consulaire autorisa la rentrée des émigrés en France, Gaston profita de la permission. La traduction des premiers livres de l'*Énéide* et la protection du conseiller d'état Fourcroy, son parent, le firent nommer proviseur du lycée de Limoges. Gaston remplit sa place avec beaucoup de zèle, et il termina sa traduction de l'*Énéide*. Ce travail, qui ne brille ni par l'élégance ni par la fidélité, obtint pourtant du succès; il est oublié aujourd'hui. Gaston succomba, dans un âge peu avancé, à une maladie de poitrine. On a de lui : *Déclaration des Français restés fidèles au roi;* Francfort, 1793, in-8°; — *Ode sur le rétablissement du culte, suivie d'un dithyrambe;* 1802, in-8°; — *Énéide de Virgile, traduite en vers français;* Paris, 1803-1807, 3 vol. in-8°; 1808, 4 vol. in-12. Gaston avait aussi composé des poésies fugitives dispersées dans divers recueils et deux tragédies qui n'ont pas été imprimées.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

GASTON. *Voy*. Foix, Nemours et Orléans.

* **GASTORELLUS** (*Genesius*), astrologue italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On suppose que ce nom de Gastorellus n'était qu'un pseudonyme. On a de lui : *Il Cielo aperto, libro che parla d'astrologia giudiciaria e d'altre curiosità*. Cet ouvrage fut critiqué par le jésuite Noceti.

Argelati, *Bibl. Mediol.*

GASTRELL (*François*), prélat et controversiste anglais, né à Slapton (comté de Northampton), vers 1662, mort en 1725. Il fit ses études au collége de l'église du Christ à Oxford. Nommé prédicateur de la société de jurisprudence de Lincoln's-Inn, et choisi pour prononcer les discours théologiques institués par Boyle, il se distingua par son éloquence dans la chaire et par ses écrits pour la défense du christianisme. En 1700 il devint chapelain de Harley, président de la chambre des communes, et fut nommé chanoine de l'église du Christ. Il obtint en 1711 la place de chapelain de la reine, et fut élevé en 1714 au siége de Chester. En cette qualité, il refusa d'admettre Peploe, vicaire de Preston, comme prébendier du collége de Manchester, parce que cet ecclésiastique n'avait pas pris le grade universitaire exigé par les statuts. Ce grade fut conféré à Peploe par l'archevêque de Canterbury. Gastrell protesta contre cet acte de son métropolitain, et, quoique condamné par la cour du Banc du roi, il reçut les remercîments de l'université d'Oxford. Bien qu'il n'approuvât pas les manières hautaines d'Atterbury, il s'opposa résolûment aux mesures prises contre lui dans la chambre des pairs. Par ses opinions, Gastrell appartenait au parti tory modéré. On a de lui : *Defense of the christian Religion against the deists*, publiée en 1699 : c'est un recueil de discours prêchés conformément à l'institution de Boyle; — *Some Considerations concerning the Trinity, and the weys of managing that controversy*; en 1702; — *The christian Institutes, or the sincere Word of God;* en 1707; — *Remarks upon the Scripture doctrine of the Trinity, by Dr. Samuel Clarke;* en 1714; — *A moral Proof of a future state;* in-8°, sans nom d'auteur.

Biographia Britannica. — Chalmers, *New general biographical Dictionary*.

GATAKER (*Thomas*), théologien et philologue anglais, né à Londres, le 4 septembre 1574, mort le 27 juin 1654. Son père était recteur de la paroisse de Saint-Edmond. Il fut élevé au collége de Saint-John à Cambridge. Lors de la fondation du collége de Sidney, il y fut admis comme professeur. Après avoir été précepteur et chapelain chez William Ayloff et chez sir William Cook, il fut nommé, en 1601, prédicateur de Lincoln's-Inn. En 1611 il se maria, et obtint le rectorat de Rotherhithe, près de Londres. En 1620 il visita les Pays-Bas, et il s'y distingua par son zèle contre les opinions des Anglais catholiques réfugiés en Flandre. Il servit avec tant d'éclat la cause du protestantisme, qu'on lui proposa la place de directeur du collége de La Trinité à Cambridge; mais la faiblesse de sa

santé ne lui permit pas d'accepter. Une longue retraite lui ayant rendu des forces, il reparut dans la chaire, en 1647 ; mais il fut bientôt obligé d'abandonner de nouveau la prédication, par suite de la rupture d'un vaisseau de la poitrine ; et il ne sortit plus d'une retraite remplie par des travaux d'érudition. Il fut le premier des quarante-sept ministres qui, en 1648, signèrent une remontrance à l'armée et à Fairfax contre le projet de juger le roi. Cette démarche le brouilla avec le gouvernement républicain, et ses paroissiens se dispensèrent de lui payer la dîme. Il supporta patiemment cette disgrâce, et s'en consola par l'étude. Sa maison était une espèce d'académie, où les littérateurs anglais et étrangers étaient également bien reçus. Saumaise, Axen, Colomiès et d'autres érudits ont rendu témoignage au savoir de Gataker. Baillet l'accuse de trop de hardiesse dans ses conjectures. Les *Commentaires* de Gataker sur la *Bible* sont encore estimés. Ses principaux ouvrages sont : *A discourse of the nature and use of lots ; a treatise historical and theological ;* Londres, 1619, in-4° ; — *Antithesis Amesii et Voetii thesibus de sorte ;* Londres, 1637, in-4° ; — *Animadversiones in L. Lucii scriptum de causa meritoriæ nostræ justificationis et in J. Piscatoris responsionem ad idem ;* Londres, 1641, in-8° ; — *De nomine tetragrammato Dissertatio, qua vocis Jehova apud nostros receptæ usus defenditur, et a quorumdam cavillationibus iniquis pariter atque inanibus vindicatur ;* Londres, 1645, in-8° ; — *De diphthongis, sive bivocalibus, Dissertatio philologica, in qua litterarum quarumdam sonus germanus, natura genuina, figura nova, et scriptura vetus veraque investigantur ;* Londres, 1646, in-8° ; — *De Novi Testamenti Stilo Dissertatio, qua Sebastiani Psochemi de linguæ græcæ Novi Testamenti puritate diatribe ad examen revocatur, scriptorumque, qua sacrorum qua profanarum, loca obiter explicantur ;* Londres, 1648, in-4° ; — *Cinnus, seu animadversionum variarum liber primus ;* Londres, 1651, in-4° ; — *De Baptismatis infantilis Vi et efficacia Disceptatio ;* Londres, 1651, in-8° ; — *Marci Antonini imperatoris de Rebus suis, sive de iis quæ ad se pertinere censebat, libri XII, cum versione latina et commentariis ;* Cambridge, 1652, in-4°. Le commentaire de Gataker sur Marc Aurèle est un excellent travail sur la morale stoïcienne ; — *Vindicatio Dissertationis de nomine tetragrammato, contra Ludovicum Cappelum ;* Londres, 1652, in-8° ; — *Stricturæ ad epistolam Joannis Davenantii de baptismo infantum ;* Londres, 1654, in-8° ; — *Adversaria miscellanea posthuma, in quibus Sacræ Scripturæ primo, deinde aliorum scriptorum, locis multis lux affunditur ;* Londres, 1659, in-fol., ouvrage posthume, publié par Charles Gataker ; — *Antidote against errour concerning justification ;* Londres, 1670, in-4°, publié par le même. Les ouvrages critiques de Gataker ont été recueillis par Herman Witsius ; Utrecht, 1698, in-fol.

Vie de Gataker, en tête des *Adversaria miscellanea*. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à la vie des hommes illustres.*

GATAKER (*Charles*), théologien anglais, fils du précédent, né à Rotherhithe (comté de Surrey), vers 1614, mort le 20 novembre 1680. Il entra dans les ordres, et fut successivement chapelain de lord Falkland et recteur de Hoggeston. On a de lui divers traités de controverse sur les opinions calvinistes et contre l'Église romaine. Les principaux sont : *An answer to five captious questions propounded by a factor for the Papacy by parallel questions and positive resolutions ;* Londres, 1673, in-4° ; — *The Papists' Bait, or their usual methode of gaining proselytes answered ;* Londres, 1674, in-4° ; — *Ichnographia doctrinæ de justificatione secundum typum in Monte ;* Londres, 1681, in-4°. Gataker a écrit une vie de son père placée en tête des *Adversaria miscellanea.*

Athenæ Oxonienses, t. II. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

GATARI (*Galeazzo*), historien italien, né à Padoue, en 1334, mort de la peste, en 1405 ; il fut à diverses reprises ambassadeur de sa ville natale, et écrivit en langue italienne une *Chronique* de Padoue, qui fut continuée par son fils, André Gatari, né en 1460, et qui embrasse la période de 1311 à 1406 ; elle a été insérée dans le recueil de Muratori : *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XVII, p. 3 et suiv.

Vedova, *Scrittori Padovani*, t. I, p. 448.

GATES (*Horatio*), général anglo-américain, né en Angleterre, vers 1728, mort à New-York, le 10 avril 1806. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, fit ses premières armes sous le prince Ferdinand de Brunswick. Envoyé en Amérique, en 1755, comme capitaine d'infanterie, il servit sous les ordres du général Braddock, et échappa avec peine à la déroute où fut tué ce général (8 juillet 1755) (1). Gates continua à combattre avec courage contre les Français et les Indiens, sous les généraux Amherst et Murray jusqu'à la paix du 10 février 1763, par laquelle Louis XV céda à l'Angleterre l'Acadie et le Canada. De retour en Angleterre, Gates quitta le service, et retourna s'établir en Virginie. Lorsque éclata l'insurrection des colonies américaines contre leur métropole, Gates ne put rester indifférent au bruit des armes qui se cho-

(1) Cette bataille eut lieu à sept milles de distance du fort Duquesne. Les Français étaient commandés par de Beaujeu, qui fut tué dès le commencement de l'action. Les capitaines Dumas et de Ligneris le remplacèrent, et malgré le petit nombre de leurs soldats gagnèrent une victoire complète. On doit ajouter qu'ils furent puissamment aidés par les indigènes, qui se montrèrent généralement ennemis des Anglais durant toutes les guerres dans le Nouveau Monde.

quaient autour de lui. Oubliant ses antécédents, il prit parti pour sa patrie adoptive. Sa réputation le fit nommer par le congrès adjudant général. En juillet 1775, il accompagna Washington à Massachusetts, où il resta jusqu'en juin 1776. A cette époque il fut appelé à prendre le commandement en chef de l'armée américaine du nord. Il remplaçait le général Schuyler, qui fut chargé de préparer un armement naval destiné à appuyer Gates par les lacs et rivières du Canada et le littoral du pays d'Hudson. Gates trouva l'armée de Schuyler dans le plus complet découragement; à la suite de plusieurs défaites, elle s'était concentrée à Crownpoint, où la petite vérole la décimait. Il crut devoir abandonner ce poste et se replier sur Ticonderoga. Il découvrait ainsi le lac Champlain et le pays supérieur; mais les Anglais n'osèrent le suivre dans sa retraite, et Gates, se joignant à Washington, assura aux Américains la victoire dans les colonies centrales et la prise de Philadelphie. Au printemps de 1777, il reprit son commandement au nord. Trouvé trop prudent, il fut peu de temps après supplanté par Schuyler, qui laissa le général anglais Burgoyne prendre Ticonderoga (5 juillet) et écraser le colonel Saint-Clair (6 juillet); lui-même perdit ses bagages, et abandonna successivement les forts Anne, Skeensboroug, et Édouard. Gates fut alors investi de nouveau du généralat, et accourut rallier les débris des troupes de Schuyler, qui venaient d'être chassées de Saratoga. Il s'occupa avec la plus grande activité d'arrêter les progrès des Anglais, et y réussit en les affamant. Burgoyne, désespéré, vint attaquer Gates à Stillwater, mais il ne put enlever ses positions (19 septembre 1777). Le 7 octobre il renouvela l'attaque, mais il fut encore repoussé. Les Américains, excités alors par Arnold, sortirent de leurs retranchements, et se ruèrent de toutes parts sur les Anglais. Burgoyne se retira péniblement jusqu'à l'Hudson; mais il trouva les gués occupés. Enfin, le 16 Burgoyne se rendit avec toute son armée, composée encore, disent les uns, de 5,700 hommes, réduite, selon d'autres, à 3,500. Gates, qui avait toujours évité toute agression contre ses compatriotes, refusa d'assister à leur humiliation; Arnold reçut les armes des vaincus, qui purent retourner en Europe, mais à condition de ne pas reprendre les armes contre les Américains. Ce brillant succès mit le comble à la gloire de Gates; sa conduite fut louée même par ses ennemis. Après avoir pris des mesures utiles pour assurer son triomphe, il descendit les rives de l'Hudson, où les Anglais, conduits par Henri Clinton, s'étaient emparés des forts Verplanks-Neck et Stoney-Point (juin 1779), et le 15 juillet il reprit Stoney-Point, qu'il rasa; il força ensuite son antagoniste à se renfermer dans New-York. La conduite modérée de Gates formait un contraste frappant avec celle des généraux anglais Vaughan et Wallace, qui, remontant l'Hudson jusqu'à Esopus, incendièrent Kingston. Gates chargea Burgoyne d'une protestation, dans laquelle il rappelait le gouvernement anglais à l'humanité. Cette protestation était adressée au comte de Thanet, pair d'Angleterre; elle n'adoucit en rien la façon de faire la guerre aux *Yankis* révoltés (1). En 1780 Gates fut appelé par le congrès au commandement de l'armée américaine du midi, et, après avoir rallié les corps du baron Kalk, des colonels Sumter Woodfort et Armand, il vint, le 13 août, camper entre Cambden et Clermont (Caroline septentrionale), sur une lagune resserrée par deux marais. Il comptait autour de lui environ six mille hommes; lord Cornwallis ne commandait qu'à 1,400 soldats et à 550 miliciens; mais il n'hésita pas à sortir de Cambden et à marcher contre les Américains, auxquels il tua neuf cents hommes et fit un plus grand nombre de prisonniers. Cette défaite de Gates dissipa tout à coup l'auréole de gloire qui l'entourait. On ne lui tint compte ni de ses services passés ni du mauvais état de ses troupes; on se souvint seulement qu'il était Anglais, et il fut accusé de trahison. Remplacé par le général Green, il fut, après une longue et pénible enquête, traduit devant une cour martiale et acquitté, en 1782. Il se retira alors dans ses propriétés du comté de Berkley, où la mort de son fils unique vint encore l'affliger. En 1790, après avoir affranchi ses esclaves et pourvu à leurs besoins, il s'établit à New-York, où pendant quelque temps il fut membre du corps législatif. Sa vie s'éteignit honorablement. Selon ses contemporains, il avait des manières aimables, un caractère généreux, était versé dans la littérature classique et possédait les sentiments religieux d'un vrai chrétien. Ses talents militaires étaient incontestables; mais l'affection qu'il portait à ses anciens compatriotes l'empêcha souvent de profiter des victoires qu'il remporta sur eux.

Alfred DE LACAZE.

Biographie étrangère. — Roux de Rochelle, *États-Unis*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 222-269.

GATIEN (Saint), apôtre de la Touraine, né à Rome, suivant les anciens annalistes, mort à Tours, le 20 décembre 301. L'arrivée de Gatien dans les Gaules eut lieu, selon Grégoire de Tours, sous le consulat de Decius et de Gratus, c'est-à-dire l'an 250 ou 251 de Jésus-Christ. On vient de remettre en discussion l'authenticité de cette date; mais les raisons que l'on a produites pour la contredire ont peu de poids. Quand saint Gatien se présenta dans la métropole de la troisième Lyonnaise, il n'y rencontra que des païens, la plupart fort peu dociles à ses instructions. Il prêchait durant le jour dans la ville ou dans les campagnes voisines, s'adressant de préférence aux gens de la plus basse condition : la nuit il se cachait dans quelque profonde retraite, fuyant les outrages et les violences des hommes puissants. La ville de Tours le vénère comme le

(1) C'est ainsi que par mépris les Anglais appelaient les Américains.

premier de ses évêques. Il travailla pendant cinquante années à y répandre la foi chrétienne, et quand il mourut l'église de Tours était fondée.

B. Hauréau.

Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. I. — *Chronicon Turon. Archiepisc.*, edente Andrea Salmon. — J. Maan, *Sancta et metrop. Ecclesia Turon.*, p. 8.

* **Gatinaria** (*Marco*), médecin italien, exerçait son art à Pavie au milieu du quinzième siècle. Il s'attacha surtout aux doctrines des médecins arabes; il les développa dans plusieurs ouvrages, dont la vogue est attestée par de nombreuses éditions. Son livre *De Curis Ægritudinum particularium* fut imprimé huit fois, de 1506 à 1575, à Lyon, à Bâle, à Paris, à Venise; c'est au fond le même ouvrage que sa *Practica de Medendis humani corporis Malis*, Venise, 1599; Francfort, 1604; Lyon, 1639; et que l'*Expositio in nonum Almansuris*; Lyon, 1639; — un *Tractatus de Remediis Morborum particularibus* vit le jour à Venise, en 1660, in-8°.

G. B.

Éloy, *Dictionnaire de Médecine*, t. II, p. 316. — Kestner, *Med. Gelehrt.-Lexik.*, p. 334.

* **Gatta** (*Bartolommeo* della), architecte et peintre de l'école florentine, vivait dans le quinzième siècle. Il est souvent désigné sous le nom de *Don Bartolommeo d'Arezzo*, ou de l'*Abbate di S.-Clemente*, parce qu'il devint abbé de Saint-Clément d'Arezzo. L'époque de sa naissance est incertaine aussi bien que celle de sa mort. Vasari le fait mourir en 1461, oubliant qu'il a parlé de ses occupations pendant la peste de 1468 et de ses travaux à Rome pour Sixte IV, qui ne monta sur le trône qu'en 1471; enfin, il dit aussi qu'il commença la construction de l'église de Santa-Maria-delle-Lagrime d'Arezzo, église qui fut érigée à l'occasion d'un miracle arrivé en 1490, et que cet édifice était assez avancé lorsque la mort vint l'empêcher de le terminer. Comme il paraît certain que Gatta mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, nous pouvons en conclure que ce fut vers 1501, ce qui fixerait vers 1418 l'époque de sa naissance. Moine camaldule du couvent des Anges de Florence, il ne s'occupa d'abord que de miniature, art dans lequel il excellait; mais pendant la peste qui ravagea Arezzo en 1468, se trouvant inoccupé, il se mit à peindre de grandes figures, et n'y réussit pas moins bien. S'étant fait connaître par un assez grand nombre de tableaux, il fut appelé à Rome, où, suivant Vasari, il aurait peint un des sujets de la chapelle sixtine en compagnie du Pérugin et de Signorelli. Comme on chercherait vainement cette peinture, Lanzi et plusieurs autres écrivains ont cru que Bartolommeo n'avait fait qu'aider le Pérugin et Signorelli. D'un autre côté, Vasari ne parle pas des fresques que Gatta peignit dans les *Stanze*, en compagnie de ces maîtres, fresques qui furent effacées par ordre de Jules II, pour être remplacées par celles de Raphael. Il nous semble évident que Vasari a fait confusion, et que c'est la peinture des *Stanze* qu'il a placée par erreur dans la chapelle sixtine. De retour à Arezzo, Gatta y exécuta un grand nombre de fresques, qui toutes ont disparu, à l'exception d'un *Saint Jérôme en prière*, peint en 1492, dans une chapelle de la cathédrale et transporté en 1794 avec la muraille qui le porte dans la sacristie où est une autre fresque du même maître, *La Vierge avec saints Lorentin, Pergentin et Donat*. Gatta ne fut pas moins bon musicien et architecte que peintre; il fabriqua même des orgues. Il forma un assez grand nombre d'élèves, parmi lesquels Matteo Lappali, Domenico Pecori et Lorentino d'Arezzo.

E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — O. Brizzi, *Guida d'Arezzo*.

Gatta-Melata (1) (*Stefano-Giovanni*), célèbre condottiere, né à Nani, mort à Venise, le 16 janvier 1443. Il entra d'abord au service du pape Eugène IV, puis en 1434 il passa à la solde du duc Francesco de Gonzague, généralissime des armées vénitiennes, dont il devint le premier lieutenant. En 1437, Gonzague ayant résolu de quitter les intérêts de Venise et de réunir ses forces à celles de Filippo-Maria, duc de Milan, remit son commandement à Gatta-Melata. Celui-ci, loin de suivre la défection de son chef, prit les mesures nécessaires pour sauver l'armée vénitienne, menacée sur ses derrières par cette trahison. La nuit même il évacua le Mantouan, et se porta sur Brescia; il y fut poursuivi par le général milanais Piccinino, tandis que le marquis de Mantoue se jetait avec quatre mille chevaux dans le Véronais. Par une marche prompte et habile, Gatta-Melata, repoussé à Peschiera, renonça à passer le Mincio (24 septembre 1438), et tournant le lac de Garda (2), franchissant les torrents, dispersant les Trentins, qui lui disputaient chaque col, chaque gué, il tomba sur le marquis de Mantoue, dont il dispersa l'armée, et, pour punir ce prince de sa défection, il ravagea le Mantouan. Gatta-Melata reprit ensuite la route qu'il venait de franchir avec tant d'obstacles, et se rapprocha de Brescia. Le 15 décembre, Piccinino convertit le siége de cette ville en blocus, et marcha au-devant de Gatta-Melata, alors à Arco, dans les Alpes tyroliennes. Celui-ci, trop inférieur en forces pour risquer une bataille rangée, évacua le Vicentin et le Véronais, sans pourtant se laisser entamer. Il se retira sous Padoue. Le doge Francesco Foscari et la république de Florence firent alors union, et prirent pour chef de leurs armées Francesco Sforza, marquis d'Ancône. Par une modestie rare chez les gens de guerre, Gatta-Melata consentit à servir sous ce nouveau chef, et combattit avec dévouement et habileté. Sforza lui dut une grande partie de ses succès. Gatta-Melata, surpris par le froid, fut

(1) En français *Chatte-emmiélée*.

(2) Il commandait alors à environ trois mille cavaliers et deux mille fantassins; mais il perdit un quart de son monde par le froid et la fatigue.

frappé de paralysie dans les montagnes de Tenna en 1440, et ne fit plus que languir jusqu'à sa mort. Les Vénitiens lui accordèrent l'honneur, insigne alors, d'une statue équestre, qui fut érigée à Padoue.

J. Simoneta, *Vita Franc. Sfortiæ*, l. V, p. 274-286. — Platina, *Hist. Mantuan.*, l. V, 819. — Poggio Bracciolini, *Historia Florentina*, l. VIII, p. 304. — M. A. Sabellico, *Rerum Venetarum Historiæ*, IIIe décad., lib. III. — Marino Sanuto, *Vite de' Duchi di Venezia*, t. XXII. — *Ist. Bresciana*, p. 798. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. IX, chap. LXVIII, p. 104, 108, chap. LXIX, p. 131. — Daru, *Histoire de Venise*, t. II, liv. XV, p. 307-317.

* **GATTEAUX** (*Nicolas-Marie*), graveur en médailles français, né le 2 août 1751, à Paris, mort dans cette ville, le 24 juin 1832. Il était fils d'un serrurier, et fut placé en apprentissage comme graveur en bijoux; mais il se mit à étudier le dessin dans les instants que lui laissait la ciselure. Un jour son maître ayant refusé de le laisser copier une tête de Parrocel, comme au-dessus de ses forces, le jeune dessinateur la copia en cachette, et mettant son œuvre dans le cadre qui contenait le modèle, il en présenta le modèle comme étant sa copie. Le maître fut tellement dupe de la supercherie que l'élève n'osa pas l'avouer, et sa copie resta à la place de l'original. Bientôt les produits de son travail lui permirent, à dix-sept ans, de devenir le soutien de ses parents, âgés et infirmes. Un architecte de sa famille, témoin de son talent, l'engagea à se livrer à la gravure en médailles, et le conduisit chez un employé supérieur de la Monnaie des médailles, qui le présenta au directeur. Le jeune Gatteaux apprit à modeler, et en peu de temps devint très-habile. Sur la demande d'un grand seigneur, et avec l'aide d'un de ses amis, il modela en cire, dans de petites dimensions, les *batailles d'Alexandre* peintes par Le Brun; ce fut un chef-d'œuvre de dextérité et de patience. En 1773, le jeune graveur exécuta le *portrait de Louis XV*, pour la collection des rois de France, portrait qui fut son premier ouvrage en médailles. L'année suivante, il fit la médaille pour l'*Érection de l'École de Médecine de Paris*, établissement pour lequel il exécuta, vingt-cinq ans plus tard, en 1798, la médaille de prix, avec les *portraits de Jean Fernel* et *d'Ambroise Paré*; cette médaille est le chef-d'œuvre de son auteur. Son burin historique eut à célébrer un très-grand nombre d'événements historiques, ainsi : le *Sacre de Louis XVI* (1775), la *Prise de Stoney-Point* par Gates (1779), la *Naissance du Dauphin* (1781), l'*Invention des Aérostats* (1783), le *Voyage de La Pérouse* (1785), l'*Abandon des Priviléges* (1789), la *Fédération* (1790). En 1777 il exécutait deux médailles pour des prix qu'Élie de Beaumont avait fondés, dans une de ses terres en Normandie, en faveur de vieillards vertueux et de bons chefs de famille; il célébrait par ses médailles trois héros américains : *Horace Gates*, *Antoine Veyne* et *Jean Stewart*. En 1781 il faisait, pour le roi, le portrait du vieux *comte de Maurepas*, qu'il modela en cire pendant la messe et qu'il grava avec un tel talent qu'il reçut aussitôt le titre de graveur des médailles du roi. L'Académie Française lui confia en 1782 la gravure de la médaille pour le prix de vertu. Il eut à faire aussi celle de deux savants *D'Alembert*, en 1785, *Lalande*, en 1787. Il modela le portrait d'après nature du roi Louis XVI, en 1791. On avait fait le projet d'élever au centre de la place Vendôme une colonne départementale : Gatteaux eut à faire pour ce monument, en 1800, et dans un espace de sept jours, une médaille avec les *portraits des trois consuls*. Dans la même année on lui commanda une médaille pour la *conquête de la Bavière*; la pièce fut terminée, mais le procès du général Moreau empêcha qu'elle ne fût publiée. S'associant à l'hommage qu'on voulait rendre, en 1802, à Joseph Haydn, à l'occasion de son oratorio de *La Création du Monde*, il exécuta gratuitement les coins de la médaille, que Cherubini se chargea de porter à Vienne au grand compositeur. Il s'occupa ensuite d'un projet de monument commémoratif de la révolution à élever sur la place de la Bastille : c'était une colonne de trois cents pieds de hauteur; le projet fut approuvé, il en fit graver les plans, qui furent publiés avec un texte intitulé : *Projet d'un monument pour consacrer la Révolution*, brochure sans date, de 40 à 50 p., avec trois grandes planches gravées. Les ouvrages de Gatteaux montrent une imagination vive et brillante; il n'employa l'allégorie qu'avec discernement. Plein d'adresse, il étendit le domaine de son art; et tout ce qu'il a imaginé de nouveau pour perfectionner le mécanisme de la gravure en médailles a été généralement adopté. Aussi lorsque le gouvernement avait besoin de quelque procédé qui multipliât la puissance de la main-d'œuvre, il consultait Gatteaux : en 1775, les intendants du commerce lui demandèrent un moyen d'éviter la contrefaçon des marques des étoffes nationales; il en présenta un projet, qui fut adopté par arrêt du conseil d'État. La régie de l'enregistrement lui dut des procédés de timbrage et une presse mécanique qui, en mettant obstacle à la contrefaçon, donnait le moyen de timbrer cent feuilles à la minute, et à moins de frais. Par ses procédés, il apporta dans la fabrication des assignats une grande amélioration et une économie considérable. Lors de l'établissement de la loterie, il trouva le moyen de procurer au gouvernement, en quinze jours, sur soixante formats différents, un million de billets qui étaient nécessaires. Le travail du statuaire lui doit aussi une machine pour la mise au point, laquelle transporte, avec une précision mathématique, sur le marbre que le statuaire doit tailler, les points correspondants du modèle, tout en laissant à l'artiste la tâche vraiment créatrice de la terminer. Ce procédé a valu à son inventeur une médaille d'argent à l'exposition de l'industrie de 1819. Gatteaux était âgé de soixante-huit ans lorsqu'il quitta la gravure,

après avoir produit 289 médailles, jetons et sceaux, sans compter 40 poinçons de la collection des animaux de Buffon. Le choléra l'enleva, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On a remarqué avec étonnement que son mérite ne fut point récompensé par la décoration de la Légion d'Honneur. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Artistes, 1832, 2e vol. — *Ann. des Artistes*, 1832. — Henrion, *Annuaire biogr.*, 1834.

* GATTEAUX (*Jacques-Édouard*), sculpteur et graveur en médailles français, fils du précédent, né à Paris, le 1er septembre 1788. Élève de son père et de Moitte, il remporta le premier grand prix de gravure en médailles en 1809. Il avait déjà, l'année précédente (pour la suite de médailles impériales commencée par Denon), exécuté une *tête de Virgile*, comme emblème de la capitulation de Mantoue. Étant à Rome, il fit un bas-relief pour le tombeau élevé dans l'église Santa-Maria-del-Popolo à Boisselin, peintre français, mort fort jeune. A Rome aussi, il consacra par une médaille le rétablissement de l'école des beaux-arts dans cette ville, et fit les *bustes de Napoléon* et *de Marie-Louise*, de dimension colossale. De retour en 1813, il exécuta une médaille de *Philibert Delorme*, grand module, pour l'école d'architecture, les médailles de *Puget*, *Edelinck*, *Varin*, *Rameau*, et une réduction de sa médaille de *Philibert Delorme* : médailles destinées aux divers prix que décerne l'École des Beaux-Arts. Sous Louis XVIII, le gouvernement lui commanda les médailles commémoratives du *comte d'Artois présidant le collège électoral de la Seine*, de la *paix de* 1814 et de *la sainte-alliance*. M. Lair de Caen lui demanda celle de *Malherbe*, et la ville de Versailles celle de *Ducis*. Gatteaux fut un des fondateurs de la *Galerie numismatique des grands hommes français*, pour laquelle il grava les médailles de *Montaigne*, *Philibert Delorme*, *saint Vincent de Paul*, *P. Corneille*, *Racine*, *La Fontaine*, *Edelinck*, *Varin*, *Buffon*, *Cassini*, *l'abbé Barthélemy*, *Monge* et *Masséna*. Il fit ensuite la médaille du *duc d'Enghien*, pour la collection de M. Durand; pour l'*établissement du pont de Bordeaux*, et pour le *rétablissement de la statue de Louis XIII* à la Place Royale; celle du *sacre de Charles X*, sur différents modules, et quatre portraits de ce monarque. En 1830 il eut à célébrer tour à tour le *voyage de Charles X dans les départements*, *La Fayette et Louis-Philippe*. En 1833 il exécuta sur quatre modules différents la *médaille de l'École des Beaux-Arts* de Paris, d'après l'idée de M. Ingres; quelques années après, celles de la *prise d'Anvers* et du *mariage du duc d'Orléans*. On eut aussi de lui les médailles de *M. Delanneau*, directeur du collége Sainte-Barbe, de *Beethowen*, de Gatteaux père, dont il avait aussi fait le buste en marbre. Depuis M. Gatteaux s'est livré plus particulièrement à la statuaire. Ses ouvrages de sculpture sont : une statue de *Michel-Ange* et un buste de *Sébastien del Piombo*, exposés au salon de 1824, et qui lui valurent une médaille de deuxième classe; — deux statues de bronze, l'une du *Chevalier d'Assas*, pour la ville du Vigan; l'autre de l'*enseigne Bisson*, pour celle de Lorient; — une statue en marbre de *Triptolème*, pour laquelle il reçut une médaille de première classe à l'issue du salon de 1836; — une *Minerve après le jugement de Pâris*, statue dont le modèle fut placé au salon de 1836, et qui, coulée en bronze trois ans plus tard, fit partie de l'exposition universelle de 1855, où M. Gatteaux reçut une médaille de deuxième classe; — une statue de *Pomone* (salon de 1844); — une statue en marbre d'*Anne de Beaujeu* (salon de 1847), qui figure au jardin du Luxembourg; — les bustes de *Rabelais*, au musée de Versailles; de *Michel-Ange*, au Louvre; d'*Andrieux*, au foyer du Théâtre-Français. M. Gatteau est aussi auteur de deux statues placées dans le jardin des Tuileries près de celle d'*Hippomène* et d'*Atalante*, et qu'il avait offertes au gouvernement. M. Gatteaux fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1845, dans la section de gravure en médailles, où il remplaça Galle. GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

GATTEL (*Claude-Marie*), lexicographe français, né à Lyon, le 10 avril 1743, mort à Grenoble, le 17 juin 1812. Il fut successivement professeur de philosophie au séminaire de Lyon et à celui de Grenoble, professeur de grammaire générale à l'école centrale de l'Isère et proviseur du lycée de Grenoble. Il a publié : *Nouveau Dictionnaire Espagnol-Français et Français-Espagnol, avec l'interprétation latine*; Lyon, 1790, 3 vol. in-8°; 1803, 2 vol. in-4°; — *Dictionnaire universel portatif de la Langue Française, avec sa prononciation figurée et l'étymologie de chaque mot*; Lyon, 1797, 1813, 2 vol. in-8°; 1819, 2 vol. in-4° et 2 vol. in-8°; 1827, 2 vol. gr. in-8°; 1829, 2 vol. in-8°; une réimpression a eu lieu en 1803, mais à l'insu de l'auteur; — *Grammaire Italienne de Veneroni*, *entièrement refondue*; 1800, in-8°; — *Inscriptions en vers mises au-dessus des noms des hommes illustres du Dauphiné à la fête du* 14 *juillet* 1802; in-8°; — *Nouveau Dictionnaire de poche Français-Espagnol*, *Espagnol-Français*; 1803, et 1806, 2 vol. in-16; — *Dictionn. de poche Anglais-Espagnol et Espagnol-Anglais*, 1803; 2 v. in-16. On lui attribue une traduction de l'italien des *Mémoires du marquis de Pombal*, publiée en 1785, sans nom de traducteur. GUYOT DE FÈRE.

Quérard, *La France littéraire*. — *Journal de la Librairie*.

GATTERER (*Jean-Christophe*), historien allemand, né à Lichtenau, le 13 juillet 1727, mort le 5 avril 1799. Son père, ancien sous-officier de dragons, faisant peu de cas de la science, le destinait à une profession manuelle; mais de bonne heure, avant l'âge de neuf ans,

le jeune Gatterer annonça un goût des plus vifs pour l'étude. Les détails que l'on a recueillis sur ses efforts pour vaincre les obstacles que lui opposait la volonté paternelle sont vraiment touchants. Dans la mansarde où il couchait, il lui arrivait parfois de découvrir le toit en enlevant quelques tuiles, pour y pouvoir continuer, à l'insu de son père, une lecture commencée. Admis à l'école urbaine de Nuremberg, il se chargea d'allumer le feu du matin dans sa classe, pour avoir ainsi quelques heures chaque jour l'occasion d'étudier paisiblement et sans être dérangé. Bientôt il se trouva en état de donner des répétitions à ses condisciples. En 1747 il se rendit à l'école supérieure d'Altdorf, et en 1751 il devint maître ès arts. L'année suivante il professa l'histoire à l'université à la place de Semler, appelé à Halle. Au mois d'octobre 1752, il passa en qualité de professeur de quatrième au gymnase de Nuremberg. Après avoir dirigé ensuite la troisième, il devint en 1756 co-recteur du gymnase et en même temps professeur de diplomatique et de droit impérial. En 1759 il remplaça Jean-David Kœhler comme professeur d'histoire à Gœttingue; il garda cette position pendant quarante ans. Gatterer sut agrandir le domaine qu'il était chargé d'explorer; c'est ainsi qu'il étudia l'histoire universelle non-seulement au point de vue des faits, mais encore de l'antiquité, des pratiques religieuses, de l'organisation politique et des habitudes intérieures. Gatterer introduisit une méthode historique nouvelle et supérieure à celle de ses devanciers; le premier il employa la méthode synchronique. On lui reproche d'avoir étudié exclusivement l'histoire ancienne et d'avoir négligé le monde moderne. Il avait le dessein d'étendre bien au delà de l'antiquité ses investigations; mais le temps lui manqua à cet effet. Mérité en partie, le reproche fait à Gatterer ne justifie pas l'omission affectée de son nom dans l'histoire du progrès historique, ainsi que l'a fait Gervinus. Un reproche plus fondé, adressé à Gatterer, c'est d'avoir adopté en matière chronologique un point de départ peu commode, en comptant les années historiques à partir de la création, au lieu de compter les années antérieures ou postérieures à la naissance du Christ. Le 25 octobre 1764, Gatterer fonda une académie historique. Il créa aussi un cabinet généalogique, héraldique, numismatique, enfin géographique. Gatterer chercha surtout à éclaircir la science historique par la géographie et l'astronomie. Cette méthode ne devait pas manquer d'être adoptée dans toute l'Allemagne, et contribua au progrès de la science historique dans ce pays. Jean de Müller, qui fut son élève, appelle Gatterer un grand historien. Les principaux ouvrages de Gatterer sont : *Synopsis Historiæ universalis, sex tabulis comprehensa;* Gœttingue, 1766, in-fol., et 1769; — *Weltgeschichte in ihrem ganzen Umfange* (Histoire universelle dans son ensemble); Gœttingue, 1785-1787; — *Kurzer Begriff der Weltgeschichte in ihrem ganzen Umfange* (Aperçu sommaire de l'histoire universelle, dans tout son ensemble); ibid., 1786: c'est un abrégé du grand ouvrage qui précède; — *Stammtafeln zur Weltgeschichte wie auch zur europæischen Staaten-und Reichshistorie* (Tables généalogiques pour servir à l'histoire universelle et en particulier à l'histoire des États européens et à celle de l'Empire); 1790, grand in-4°; — *Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte bis zur Entdeckung von Amerika* (Essai d'une Histoire générale de l'histoire universelle, jusqu'à la découverte de l'Amérique); 1792, in-8°.

Parmi les ouvrages de Gatterer dont le sujet est spécial, on remarque les suivants : *Handbuch der neuesten Genealogie und Heraldik* (Manuel de la Généalogie et de l'Héraldique modernes); Nuremberg, 1759 et 1764; — *Abriss der Genealogie* (Abrégé de la Généalogie); 1788; — *Praktische Heraldik* (Art Héraldique pratique); 1791, in-8°; — *Elementa Artis Diplomaticæ universalis;* Gœttingue, 1773, in-8°, t. I : la suite n'a point paru; — *Epitome diplomatices;* Gœttingue, 1773, in-8°, et Salzbourg, 1806; — *Abriss der Geographie* (Abrégé de Géographie); Gœttingue, 1775 et 1778, in-8°; — *Abhandlung* (Dissertation) *de Herodoti et Thucydidis Thracia*, traduit en allemand par Schlichthorst; 1800; — *De Epocha Linguæ Theotiscæ in publicis Imperii constitutionibus;* 1779.

Heeren, *Historische Werke*, VI, 450-468. — Heyne, *Elogium J.-C.-P. Gattereri;* Gœttingue, 1800, in-4°.

* GATTERER (*Madeleine-Philippine*), fille du précédent, femme auteur allemande, née à Nuremberg, le 21 octobre 1756, morte à Blankenbourg, le 28 septembre 1831. A l'âge de deux ans, elle vint à Gœttingue avec son père, qui la fit élever avec le plus grand soin. De bonne heure elle cultiva la poésie; mais elle cacha longtemps ses compositions, et plus tard, parvenue à la célébrité, elle aimait encore à écrire sous le voile du pseudonyme ou de l'anonyme. Au mois de novembre 1780, elle épousa Jean-Philippe Engelhard, secrétaire de la guerre dans l'électorat de Hesse-Cassel. Sans être douée d'une grande imagination, elle avait du sentiment et parfois une teinte d'*humour* qui donnait de l'attrait à ses productions. Le recueil des poésies de Philippine Gatterer a été publié en dernier lieu sous ce titre : *Neue Gedichte*, etc. (Poésies nouvelles, etc.); Nuremberg, 1821. Elles avaient été imprimées la première fois en 1778, et la seconde fois en 1782. On a en outre d'elle : *Neujahrsgeschenk fuer liebe Kinder* (Présent de nouvelle année pour des enfants chéris); Gœttingue, 1787; — *Neujahrswünsche* (Souhaits de bonne année); ibid., 1789. On trouve des poésies de Philippine Gatterer dans plusieurs recueils, notamment dans les *Deutschlands*

Dichterinnen (Poëtes allemandes) d'Abraham Voss.; Dusseldorf, 1848.

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*. — Joerdens, *Lexik teutscher Dichter und Prosaisten*.

GATTEY (*François*), mathématicien français, né à Dijon, en 1753, mort le 7 décembre 1819. Il fit de bonnes études à Dijon, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Il vint à Paris, et fut placé comme secrétaire près du ministre Villedeuil, qu'il quitta pour être receveur général des fermes à Châlons-sur-Saône. Ruiné par la révolution, il entra avec un modique emploi dans l'administration militaire ; mais en 1795 il trouva à mieux utiliser ses capacités, en devenant un des directeurs chargés de l'établissement du nouveau système de poids et mesures ; il mit le plus grand zèle à propager ce système, y consacra plusieurs écrits, et inventa même un instrument à l'aide duquel, sans avoir besoin de se servir de chiffres, on pouvait obtenir en un instant toutes sortes de calculs. Il refusa tout autre emploi pour conserver celui-là. On a de lui : *Instruction sur l'usage des cadrans logarithmiques* ; 1799, in-8° ; — *Table des rapports des anciennes mesures avec les nouvelles* ; 3e édit., augm., 1812, in-8° ; — *Éléments du nouveau système métrique, suivis des tables des rapports des anciennes mesures avec les nouvelles* ; 1801, in-8° ; — *Avis instructif sur l'usage des nouveaux poids* ; 1803, 1805, in-8° ; — *Explication de la jauge logarithmique* ; 1806, in-8° ; — *Usage du calculateur, instrument portatif au moyen duquel on peut en un instant, et sans être obligé d'écrire aucun chiffre, se procurer les résultats de toutes sortes de calculs* ; 1819, in-8°. Cette brochure avait paru en 1810, sous le titre : *Explication et usage de l'arithmographe, instrument portatif*, etc. Il mettait la dernière main à un *Traité de Perspective* lorsqu'il mourut. GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biogr.*, Supplément. — Quérard, *La France littéraire*.

GATTI (*Giovanni-Andrea*), prélat sicilien, naquit à Messine, en 1420, et non en 1440, ainsi que le rapportent Fazellus, Mongitore et plusieurs autres, et mourut dans la même ville, en 1484. Il entra de fort bonne heure chez les Dominicains, et tout jeune encore il professait avec éclat dans leur couvent de Messine. Au dire de ses contemporains, il excella tout à la fois dans la philosophie et la théologie, dans le droit civil et le droit canon, dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Le grec, qu'il avait appris en Grèce même, le latin et l'hébreu lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Enfin, ses vastes connaissances étaient mises en œuvre par un excellent jugement et reposaient sur une merveilleuse mémoire, capable de retenir et de redire un ouvrage après une première lecture, et de laquelle Gatti disait lui-même qu'elle était assez tenace et assez fidèle pour qu'au cas où l'Église viendrait à perdre les livres saints, il se fit fort d'en retrouver le texte tout entier. De Messine il vint professer à Rome. Florence, Bologne et Ferrare reçurent successivement ses leçons, devenues célèbres dans tout le monde scolastique. Il était au nombre des plus familiers amis de Bessarion, et il dut à l'entremise de ce cardinal d'être nommé, en 1468, abbé commendataire de Saint-Pierre-et-Saint-Paul *de Itala*, et de Saint-Pierre-et-Saint-Paul *de Agro*, couvents siciliens de l'ordre de Saint-Benoît, où il rétablit la vie régulière. Suivant Fontana, il avait rempli déjà avant cette époque les fonctions d'inquisiteur dans le diocèse de Messine. Ferdinand Ier lui conféra l'évêché de Céfalu, et l'employa dans diverses missions auprès du saint-siége. Le souverain pontife le promut à l'évêché de Catane par lettres apostoliques du 18 décembre 1477. Mais le roi Ferdinand se montra mécontent de cette nomination, à laquelle il n'avait pas eu part, et Gatti renonça à son nouveau siége. Il revint à Céfalu, et s'adonna tout entier à l'administration de son diocèse. Sentant sa mort approcher, il résigna ses fonctions en 1483, et vint finir ses jours dans ce même couvent de Messine où il avait commencé sa vie religieuse. Il fut enterré dans la cathédrale de Messine. Mongitore cite de lui les discours suivants, conservés en manuscrit au monastère de Saint-Dominique à Palerme : *Oratio Joannis Gatti, præsulis Catanensis, coram Paulo, P. M., in festo Annunciationis* ; — *Ejusdem, coram eodem in dominica de Passione* ; — *Ejusdem, Sixto, P. M., quando oratores regis Aragonum obedientiam exhibuerunt* ; — *Ejusdem, in funere Latini, cardinalis, in æde S.-Salvatoris* ; — *Ejusdem, in funere Alani, cardinalis, in æde S. Praxædis*. E. J. MANAUD.

Roccĥus Pirrus, *Eccles. Sicul. Not.* — Fazellus, *De Rebus Siculis*. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.* — Échard, *Script. Ord. Prædicat.* — P. Touron, *Vies des Domin. illust.*

GATTI (*Bernardino*), peintre de l'école de Crémone, né avant 1500, mort en 1575. Il dut à son caractère facétieux ou à la profession de son père le surnom de *Sojaro* (*sojare*, plaisanter, ou *sojaro*, ouvrier en soie), sous lequel il est plus connu. Pavie et Verceil ont disputé à Crémone l'honneur de lui avoir donné naissance ; mais la question paraît avoir été résolue en faveur de cette dernière ville. On croit qu'il fut élève du Corrége, et cette supposition est rendue très-probable par la délicatesse de ses têtes, la grâce, le charme, le relief de ses figures. Personne n'a rivalisé avec le grand maître parmesan d'une manière plus heureuse ; ses vierges et ses enfants respirent l'innocence et la candeur, et son coloris est d'une rare suavité. Lorsque le Pordenone peignit dans la cathédrale de Crémone, Gatti paraît s'être lié d'amitié avec ce grand peintre, car plus tard il l'aida à Plaisance dans les peintures de l'église de la Madonna-della-Campagna, et y acheva même la *Vie de la Vierge*, restée incomplète à la mort du Pordenone. Gatti imita sa manière avec une telle perfection,

qu'il est impossible de distinguer celles de ces peintures qui appartiennent à l'un ou à l'autre de ces deux maîtres.

En 1566, Gatti peignit seul la grande *Coupole de la Steccata* de Parme, ouvrage admirable dans tous ses détails, et dont la principale figure, celle de la Vierge, est véritablement incomparable. Cet artiste avait commencé à peindre dès sa jeunesse, et ne déposa jamais le pinceau, même dans l'âge le plus avancé et lorsque la paralysie le força de le saisir de la main gauche; il serait donc difficile de comprendre comment ses ouvrages sont devenus si rares en Italie, si Lanzi ne nous apprenait que beaucoup passèrent à l'étranger, et surtout en Espagne. Toutefois, outre les admirables fresques que nous avons citées comme existant à Parme et à Plaisance, il reste encore à Parme un tableau important dans la cathédrale, *Le Christ sur la croix avec la Madeleine, saint Bernard et un ange;* — à Saint-Sigismond près de Crémone, une *Ascension;* des *Groupes d'enfants* à fresque; et une *Annonciation* à l'huile; — à Crémone, dans l'ancien réfectoire des chanoines de Latran, une immense composition peinte à fresque, en 1552, *La Multiplication des pains;* — dans l'église consacrée à saint Pierre, une *Crèche*, admirable tableau qui, après avoir fait partie du musée Napoléon, est revenu à sa place, en 1815; — dans la cathédrale, une *Assomption*, dernier ouvrage de ce maître, exécuté de la main gauche, et que la mort ne lui permit pas de terminer entièrement.

E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi*. — Grasselli, *Biografia degli Artisti Cremonesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Bertoluzzi, *Pitture di Parma*. — Grasselli, *Guida di Cremona*.

GATTI (*Gervasio*), peintre de l'école de Crémone, vivait de 1578 à 1631. Il fut élève de son oncle Bernardino, et comme lui surnommé le *Sojaro;* il fit une étude spéciale des œuvres du Corrége. Les progrès qu'il fit à si bonne école se révèlent surtout dans le *Saint Sébastien* qu'il peignit, en 1574, pour Sainte-Agathe de Crémone. « Cette figure semble, dit Lanzi, dessinée d'après l'antique et colorée par l'un des premiers peintres de figures et l'un des plus habiles paysagistes de la Lombardie. » On voit encore de lui à Crémone, à Saint-Sigismond, un *Repos en Égypte* et une *Crèche;* — à San-Pietro, un *Martyre de sainte Cécile avec une gloire d'anges* digne du Corrége (1601). On reproche à ce maître de ne pas toujours donner à ses figures assez de variété et de noblesse. Il fut un des meilleurs peintres de portraits de son école.

E. B—N.

Alfò, *Servitor di piazza*. — Zaist, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi*. — Grasselli, *Biografia degli Artisti Cremonesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Grasselli, *Guida di Cremona*.

* **GATTI** (*Uriele*), peintre de l'école de Crémone, vivait au commencement du dix-septième siècle. On croit qu'il était frère de Gervasio Gatti; il prenait en effet le surnom de *Sojaro*, qui avait illustré le premier Bernardino Gatti, leur oncle. Dans l'église du Saint-Sépulcre de Plaisance, un *Christ entouré de plusieurs saints* est signé : *Uriel de Gattis, dictus Sojarius. MDCI*. On y remarque un bon empâtement de couleurs et une grâce peu commune; mais la manière est mesquine et le clair obscur est faible.

E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi*. — Grasselli, *Biografia degli Artisti Cremonesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GATTI** (*Oliviero*), peintre et graveur de l'école de Parme, né dans cette ville, vers 1568. Il vint s'établir à Bologne, et il y résidait depuis plus de trente ans quand, en 1616, il fut nommé membre de l'Académie Clémentine. Il est plus connu par ses gravures que par ses tableaux. Il avait appris l'art de la gravure de Gianluigi Valerio, et s'il n'égala pas son maître, il n'en produisit pas moins des estampes encore fort recherchées des amateurs.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GATTI** (*Tommaso*), peintre de l'école milanaise, né à Pavie, en 1642, mort en 1718. Il reçut dans sa patrie les premières leçons de Carlo Bersotti, élève de Carlo Sacchi, et alla compléter ses études à Rome. De retour à Pavie, il se montra assez bon peintre pratique, et obtint de nombreuses commandes, surtout de travaux à fresque. Il eut un grand nombre d'élèves, dont le plus connu est Antonio Pellini, qui dépassa de beaucoup son maître.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GATTI (*Girolamo*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1662, mort en 1726. Dans sa jeunesse il s'était adonné à la musique, et avait déjà acquis la réputation d'habile joueur de violon quand il quitta cet art pour se livrer à l'étude de la peinture. Il entra dans l'atelier de Marcantonio Franceschini, et y fit de rapides progrès; malheureusement, quoiqu'il ne manquât pas d'imagination, il consacra le plus souvent son talent à copier les peintures de son maître, qu'il reproduisait avec la plus grande perfection. On connaît cependant de lui quelques ouvrages originaux, dans lesquels se fait sentir une tendance prononcée à imiter le coloris de Carlo Cignani.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GATTI** (*Antoine* ou *Marc-Antoine*), historien et jurisconsulte italien, natif de Tortone, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il professa le droit à l'université de Pavie. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Gymnasii Ticinensis;* Milan, 1704, in 8°; — *Epistola ad Jac. Bernandum pro vindiciis antiquorum diplomatum Justi Fontanini;* Amsterdam, 1707, in-12; — *Nugæ Laderchianæ*, etc., *centuria prima;* Gênes, 1709, in-8°, ouvrage satirique.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

GATTI (Le P. *Séraphin*), philologue italien, né le 28 octobre 1771, à Manduria (province d'Otrante), mort à Naples, en janvier 1834. Il entra dans la congrégation des Écoles Pies, et professa dans les colléges de son ordre, d'abord à Bénévent, puis à Foggia. En 1815 il fut nommé directeur du lycée de Salvator. Sa santé l'obligea de renoncer à cet emploi; il se consacra entièrement à des travaux de philologie, et fut l'un des rédacteurs du *Nouveau Dictionnaire Italien*, publié à Naples. Son principal ouvrage est intitulé *Lezioni di Eloquenza sacra*; Naples, 1819, in-8°. On cite encore de lui des *Elogi de' Uomini illustri*; — un *Trattato sull' Ortografia Italiana*; — et une *Lettera sulla Vaccinazione e sua utilità*; Milan, 1829, 2 vol.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

* **GATTI** (Madame), née Zoé DE GAMOND, femme de lettres française, née le 12 février 1812, en Belgique, morte vers 1854. Elle écrivit d'abord dans la *Revue encylopédique*, dirigée alors par Carnot et Pierre Leroux, des lettres sur la condition des femmes au dix-neuvième siècle, lettres qui furent recueillies et imprimées séparément en 1834, à Bruxelles. Elle élabora ensuite un nouveau système d'éducation pour les femmes de toutes les classes, travail qui reçut une médaille de la Société des Méthodes de Paris. Elle fonda même et dirigea, à Bruxelles, d'après son plan, deux écoles gratuites, l'une pour les ouvrières adultes, l'autre pour les jeunes demoiselles qui se destinent à l'enseignement. Elle se maria en 1835, et traita alors des devoirs des femmes. Elle vint à Paris, où, préoccupée d'un ouvrage qui devait traiter de tous les systèmes de philosophie, elle étudia celui de Fourier. Suivant Mme Gatti, la France sociétaire, organisée d'après Fourier, n'aurait plus ni pauvres ni salariés; tout individu pouvait développer toutes ses facultés et jouir d'une honnête aisance. Seulement, madame Gatti ne crut pas devoir accepter les mœurs trop libres que Fourier augurait pour l'avenir entre les deux sexes; mêlant ses idées à celles de son maître, elle composait une sorte de monde mixte où le stoïcisme évangélique devait s'allier avec le bien-être phalanstérien. Sans insister sur ces théories, nous nous bornerons à citer les ouvrages publiés par madame Gatti : *De l'Éducation sociale des Femmes au dix-neuvième siècle, de leur éducation politique et privée* (signé *Zoé Gamond*); Bruxelles, 1833, in-18; — *Des Devoirs de la Femme et des moyens les plus propres d'assurer son bonheur*; dernière édit., Bruxelles et Paris, 1848, gr. in-18; — *Esquisses sur les Femmes*; 1836, 2 vol. gr. in-18; — *Le Roi des Paysans* (avec Czinski); Paris, 1838, in-8°, — *Fourier et son système*, 1838, in-8°; 1839 et 1842, gr. in-18; édit. belge, Bruxelles, 1841, in-18; traduct. en espagnol par D. J. A. B.; Bordeaux, 1840, in-8°; — *Fièvres de l'Ame*; Paris, 1844, in-8°, avec 21 lithog.; — *Abrégé de l'Histoire Sainte*; Bruxelles, 1846, in-18; — *Le Monde invisible*; Bruxelles, 1846, in-18; — *Paupérisme et Association*; 1847, in-18; — *Grammaire élémentaire de la Langue Française* (ouvrage posthume); Tournay, 1855, in-16. Madame Gatti a publié, sous le nom de Marie de G., des articles dans la *Revue encyclopédique*, dans la *Revue des Pays-Bas*, dans la *Revue italienne-française* et dans l'*Artiste* de Bruxelles. Elle a collaboré à l'*Histoire et Tableau de la Russie* de Czinski.

GUYOT DE FÈRE.

Sarrut, *Biographie des Hommes du Jour*. — Louandre, *Littérat. contemporaine*. — *Journal de la Librairie*.

GATTINARA. *Voy.* ARBORIO.

GATTOLA (Dom *Érasme*), historien italien, né à Gaète, en 1662, mort en 1734. Il entra à l'âge de treize ans dans la congrégation du Mont-Cassin de l'ordre de Saint-Benoît. Sa vie entière fut consacrée à l'histoire ecclésiastique de son ordre. Il fut archiviste de l'abbaye du Mont-Cassin. On a de lui : *Historia sacri Monasterii Cassinensis, ab erectione ad annum usque* 1725; Venise, 1733, 3 vol. in-fol.; — *Historia Abbatiæ Cassinensis, per seculorum seriem distributa, qua Leonis chronicon a Petro Diacono ad annum* 1538 *continuatum in plerisque suppletur, et ad hæc usque nostra tempora ea probatissimis et authenticisque documentis producitur. Inserti operis initio, monasterii descriptione, et ad calcem pro laudati chronici auctoribus Apologia*; Venise, 1733, 2 vol. in-fol.

Journal des Savants, 1737. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

GAU (*François-Chrétien*), architecte, né à Cologne, le 14 juin 1790, mort à Paris, en 1853. Son père le destinait au commerce; mais sa vocation l'entraînait vers les arts, et à l'âge de dix-huit ans il obtint la permission de s'y livrer tout entier. Élevé sur les bords du Rhin, à Cologne, dans cette sombre et pittoresque ville, qu'on pourrait appeler l'école des architectes religieux, Gau dès son enfance habitua ses yeux aux merveilles de l'architecture ogivale qu'étale cette célèbre cathédrale, si incomplète encore dans son ensemble, mais si magnifique déjà dans ses détails. Cependant, en quittant Cologne il dut pour un temps abandonner l'art du moyen âge. Arrivé à Paris en 1809, il eut pour professeurs Debret et Lebas, fut reçu élève de l'Académie des Beaux-Arts et couronné dans un concours par l'Académie de Bruxelles. Il partit pour l'Italie en 1815, en revint riche d'enseignements et de souvenirs, mais tournant un regard curieux vers l'Orient, dont il s'éloignait à regret. En 1817, une occasion sembla se présenter; il la saisit avec empressement. Un homme riche lui offrit de l'emmener pour visiter l'Égypte; mais à peine arrivé à Alexandrie, quelques mauvais procédés de son compagnon forcèrent Gau à se séparer de lui. Voilà donc le jeune artiste seul, presque sans argent, transporté à huit cents lieues de sa

patrie ; il n'en reste pas moins inébranlable dans sa résolution ; il n'aura pas foulé le sol de l'Égypte sans en avoir étudé les merveilleux monuments. Il part d'Alexandrie, sans domestique, sans guide, sans bagage, suivant à pied une petite caravane. Dépourvu de provisions, ignorant la langue du pays, il ne dut sa subsistance qu'à l'hospitalité des voyageurs arabes. C'est ainsi qu'il arriva au Caire. Il avait conçu le projet de continuer le travail archéologique de l'expédition d'Égypte en faisant connaître les monuments qui s'élèvent sur les bords du Nil, au-dessus de la première cataracte. Le consul anglais employa tout son crédit près du pacha pour lui faire refuser la permission de pénétrer en Nubie ; mais, grâce à la protection de M. Danckaert, médecin allemand, et du consul général de France, M. Drovetti, Gau triompha de tous les mauvais vouloirs, et les firmans nécessaires lui furent octroyés. M. Drovetti, lui fournit aussi les moyens matériels de mener à fin son entreprise. Gau put ainsi avancer en Nubie jusqu'à la seconde cataracte, décrivant et dessinant tous les monuments, que souvent il lui fallait faire déblayer à l'aide de sacrifices bien lourds. Les dessins qu'il recueillit, dessins d'une fidélité scrupuleuse, accompagnés d'un texte par MM. Niebuhr et Letronne, parurent en 1823, sous ce titre : *Antiquités de la Nubie, ou monuments inédits des bords du Nil, entre la première et la seconde cataracte*, in-fol., 63 planches. Avant de rentrer en France, Gau parcourut la Syrie, dont il dessina les édifices les plus importants ; malheureusement ces précieux dessins sont restés inédits, quoique les plus intéressants aient été exposés avec succès au salon de 1824. Dès l'année suivante, Gau, naturalisé français, recevait la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

Une autre publication, non moins importante, vint bientôt mettre le sceau à sa réputation. La mort de Mazois avait laissé imparfait son magnifique ouvrage des *Ruines de Pompéi ;* deux volumes seulement avaient paru : Gau fut chargé de compléter ce beau travail, et il suffira de dire que les deux derniers volumes qu'il rédigea furent dignes de ceux qui les avaient précédés.

A partir de cette époque, abandonnant les études archéologiques, Gau ne s'occupa plus que de mettre en pratique les leçons qu'il avait puisées aux meilleures sources de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, et de l'Orient. La ville de Paris lui confia successivement plusieurs importants travaux, tels que la restauration de Saint-Julien-le-Pauvre, l'appropriation au culte du temple de la rue Chauchat, la construction du presbytère de Saint-Séverin, du corps de garde de la Bastille, et de la grande prison de La Roquette, si remarquable par la simplicité de son plan et les obstacles insurmontables qu'elle présente à toute tentative d'évasion. Arrivons enfin à la plus vaste de ses entreprises, à celle qui assure à Gau un rang des plus distingués parmi les architectes de notre époque. Sur des terrains dépendant de l'ancien couvent des chanoinesses du Saint-Sépulcre, on avait formé en 1828 une vaste place rectangulaire qui occupait tout l'espace compris entre les rues de Saint-Dominique et de Grenelle-Saint-Germain, et qui avait reçu le nom de Bellechasse. Une église, sous l'invocation de saint Charles, devait y être érigée, et déjà un projet de style grec avait été demandé à M. Huyot ; les circonstances politiques en empêchèrent l'exécution, et ce ne fut qu'en 1838 qu'on y pensa de nouveau. Les églises élevées à Paris depuis plusieurs années avaient toutes prouvé combien le style grec et romain était peu en harmonie avec notre religion et notre climat ; la basilique elle-même, cette primitive église des chrétiens, n'avait pu se faire naturaliser en se présentant sous la forme de Notre-Dame de Lorette, bien qu'ayant été un peu réhabilitée depuis par Saint-Vincent de Paul. M. de Rambuteau, alors préfet de la Seine, eut l'heureuse idée d'en revenir à la seule architecture vraiment chrétienne, et ce fut une église ogivale qu'il résolut d'élever sous le vocable de *Sainte-Clotilde*. Un projet fut demandé à Gau, et fut suivi de trois autres, modifiés d'après les diverses exigences ; enfin le dernier fut adopté définitivement, grâce à la persistance du préfet de la Seine et à la volonté formelle du chef de l'État, malgré l'opposition du conseil des bâtiments civils et de l'Académie des Beaux-Arts, qui se révoltaient à la seule pensée d'un édifice ogival. Les travaux de Sainte-Clotilde furent commencés en novembre 1846, et poussés avec une rapidité qui aurait paru sans exemple au moyen âge. Malheureusement, Gau ne devait pas voir achever cet édifice, auquel il avait consacré tout son temps, tout son talent, toute sa pensée. Une surdité qui l'affligeait depuis plusieurs années devint presque complète, et la direction des travaux dut être confiée à un jeune architecte lauréat de Rome, nommé Ballu. Cette dure nécessité, le chagrin que lui causa la suppression, pour raison d'économie, des deux flèches de la façade, flèches qui devaient être rétablies plus tard après sa mort, portèrent un coup funeste à la santé de Gau ; il languit pendant plusieurs mois, et bientôt expira, estimé de tous. Ernest Breton.

Documents particuliers.

GAUB ou **GAUBIUS** (*Jérôme-David*), médecin allemand, né à Heidelberg, le 24 février 1705, mort à Leyde, le 29 novembre 1780. Quoique protestant, il fut d'abord confié aux jésuites, qui cultivèrent les heureuses dispositions de leur élève. Plus tard la crainte qu'on ne l'engageât un jour à changer de religion détermina sa famille à le placer sous la direction de Franke, instituteur des orphelins de la ville de Halle. Gaub ne fut pas apprécié par ce nouveau maître, qui ne le jugeait apte qu'au commerce. Son père, meilleur appréciateur de ses facultés, l'envoya alors à Amsterdam, où l'un de ses

oncles, Jean Gaub, exerçait avec distinction la profession médicale. Le neveu voulut marcher sur les traces de son parent. En conséquence, il se rendit à l'université de Harderwick, où pendant une année il suivit les cours de Moor. Puis il se rendit à Leyde, pour y entendre Boerhaave, qui le distingua bientôt et lui témoigna une estime particulière. En 1726 Gaub soutint, sous la présidence de ce maître illustre, sa thèse pour le doctorat. Il passa ensuite en France, et suivit à Paris les cours et la clinique des praticiens les plus renommés. Il retourna enfin dans sa ville natale, après s'être arrêté quelque temps à Strasbourg. Revenu en Hollande, où le rappelait son oncle, il y obtint le titre de médecin de la ville de Deventer. De 1727 à 1729, pendant une épidémie qui ravageait Amsterdam, il séjourna dans cette ville, et y déploya autant de zèle que de talent. Sur la demande de son maître, Boerhaave, il fut appelé à remplir la chaire de chimie à l'université de Leyde. On se départit cette fois en sa faveur, et à cause des services qu'il avait rendus, de la règle qui excluait de ce professorat les étrangers. Par le talent avec lequel il professa, Gaub se montra digne de la faveur dont il était l'objet. Deux ans plus tard il réunit la chaire de chimie à celle de médecine, qu'il garda toute sa vie, désormais consacrée à l'enseignement et à une pratique considérable. Il acquit de cette manière une grande fortune, dont il fit d'ailleurs le meilleur usage. On a de lui : *Dissertatio qua idea generalis solidarum corporis humani partium exhibetur;* Leyde, 1724, in-4°; — *Oratio de Chemia, artibus academicis rite inferenda, sub auspiciis muneris professoris publice recitanda;* Leyde, 1732, in-4°; — *Libellus de methodo concinnandi formulas medicamentorum;* Leyde, 1739, in-8°; en français, Paris, 1749, in-8°. Dans cet ouvrage, qui commença sa réputation, Gaub ramena à des principes rationnels l'art de composer les formules, abandonné jusque alors à un aveugle empirisme; — *Dissertatio de modo quo ossa se vicinis accommodant partibus;* Leyde, 1743, in-4°; — *De regimine mentis quod medicorum est, Sermo prior;* Leyde, 1747, in-8°; — *Sermo alter;* ibid., 1764, in-8°. Dans le premier de ces discours, Gaub s'efforça de démontrer la puissante influence du corps sur l'âme, influence supérieure selon lui à l'action réciproque de l'âme sur le corps. Il fut moins hardi, mais aussi moins éloquent, dans le second discours, où à raison de l'effet produit par le premier, il s'efforça de faire reporter l'influence des affections de l'âme sur le corps; — *Institutiones Pathologiæ medicinales;* Leyde, 1758, et 1781, in-8°; Nuremberg, 1787, publiées par Ackermann : cette édition est considérée comme la meilleure; traduction française par Sue, Paris, 1770; — *Adversariorum varii argumenti liber unus;* Leyde, 1771, in-4°; — *Oratio panegyrica in auspicium tertii sæculi Academiæ Batavæ quæ Leydæ est;* Leyde, 1775, in-4°; — *Opuscula academica omnia;* Leyde, 1777, in-4°; — des articles divers dans les actes de la société de Harlem, particulièrement celui sur l'inoculation, à laquelle il est peu favorable; — des éditions de divers ouvrages, de Prosper Alpin, de Cramer, de Parenti, etc.

Biog. méd. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

* **GAUBERT AMIEL**, troubadour, né en Gascogne, suivant le manuscrit n° 7225 de la Bibl. imp., vivait au treizième siècle. « Gaubert Amiel, « dit Nostradamus, biographe provençal, était « un pauvre chevalier, mais courtois, excellent « dans les armes et *sachant trouver*. Il faisait « même les vers avec plus de mesure que nul « autre troubadour, comme aussi il évita tou- « jours, avec soin, de s'attacher à une dame d'une « condition plus élevée que la sienne. » La seule pièce que nous possédions de lui justifie pleinement cette dernière réflexion du biographe. Cette pièce, qui à vrai dire n'a rien de remarquable, donnerait pourtant à croire qu'il fut toujours très-calme dans ses désirs et très-positif, et qu'il dut à un tempérament dépourvu de passions vives de se montrer si mesuré dans ses compositions. L. DESSALLES.

Nostradamus, *Hist. et Chron. de Provence.* — Crescimbeni, *Storia della Volgar Poesia.* — Millet, *Hist. littér. des Troubadours*, t. III, p. 31. — *Histoire littéraire de France*, t. XIX, 571. — Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 268. — Raynouard, *Choix des Poésies des Troub.*, t. V, p. 187.

* **GAUBERT** (*Pierre-Marcel*), médecin français, né le 2 novembre 1796, mort le 21 mai 1839. Il fut reçu docteur en 1824, et devint collaborateur de Broussais, dont il embrassa les doctrines. Il les propagea avec zèle et talent dans les *Annales de la Médecine physiologique*, dont il eut la direction. L'œuvre principale de Gaubert a été sa collaboration au *Traité de Pathologie et de Thérapeutique générale* de Broussais, 5 vol. in-8°; le nom de l'élève s'y trouve à côté de celui du maître. F. F.

Documents particuliers.

* **GAUBERT** (*Paul-Marie-Léon*), médecin français, frère du précédent, né à Ermenonville (Eure-et-Loir), le 13 mars 1805. Reçu docteur en 1828, il s'est particulièrement consacré à des travaux sur l'hygiène. Son ouvrage intitulé l'*Hygiène de la Digestion*, Paris, 1845, in-8°, eut un grand succès. Dans un autre ouvrage, *Le Conservateur*, il a réuni aux procédés d'Appert les anciens procédés de conservation appliqués aux substances alimentaires. Enfin, on a de lui un *Guide des Actionnaires aux Chemins de Fer*, et de nombreux articles sur les sciences naturelles, dans le *Dictionnaire de la Conversation* et dans des recueils périodiques. F. F.

Doc. partic.

GAUBERTIN. *Voy.* BOITEL (*Pierre*, sieur DE).

GAUBIL (*Antoine*), missionnaire français, né à Gaillac (haut Languedoc), le 14 juillet 1689, mort à Péking, le 24 juillet 1759. Il

entra dans la Compagnie de Jésus en 1704. En 1723 il fut attaché aux missions de la Chine, et passa le reste de sa vie dans ce pays. Il apprit à fond les langues chinoise et mantchoue ainsi que les différents dialectes qui s'y rattachent. Il appliqua cette connaissance non-seulement à la propagande de la foi catholique, mais à l'étude de l'histoire, des mœurs et des sciences du Céleste Empire et des régions voisines. Il traduisit les principaux livres chinois, et les documents qu'il a publiés servent encore de guides aux géographes qui traitent de l'Asie centrale. Polyglotte érudit, le père Gaubil possédait en outre des connaissances très-étendues en histoire naturelle, en physique, mais surtout en astronomie. Il put donc faire des observations aussi nombreuses qu'utiles. « Le P. Gaubil, dit un de ses biographes, était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un homme venu des extrémités du monde avait pu si bien se mettre au fait de leurs sciences et de leur histoire. Il devint, pour ainsi dire, leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King*, et leur montrait une connaissance de leurs usages et de leur morale qui les frappait d'étonnement. » Le P. Gaubil arriva en Chine la première année du règne de Young-Tching (surnommé *Chi-Tsong-Bien-Hoang-Ti*). Les missionnaires européens, qui avaient été plus ou moins tolérés sous le règne de Khang-hi (surnommé *Ching-Tsou-Jin-Hoang-Ti*, l'empereur souverain, humain et saint aïeul) étaient alors vivement inquiétés. A l'avénement de Young-Tching, les mandarins lettrés lui présentèrent une requête dans laquelle ils le suppliaient, pour le repos de l'empire et le bien de ses peuples, d'ordonner que les jésuites fussent renvoyés à Macao ou conservés seulement à la cour. Cette demande fut appuyée par le *Tsoung-tou* (gouverneur) du Fou-Kian, qui déclara ne pouvoir répondre de la tranquillité de son gouvernement tant que l'influence des missionnaires y dominerait. L'affaire fut portée au tribunal des rites, qui décida « qu'il fallait conserver à la cour impériale les Européens qui y étaient, et y faire venir ceux qui pouvaient être utiles, mais transporter les autres à Macao. Cette sentence fut ratifiée par l'empereur. Le P. Gaubil fut député vers un des frères de Young-Tching pour chercher à l'intéresser à la cause des catholiques; mais il n'en obtint que cette réponse : « Nous n'allons pas en Europe imiter votre conduite; vos disputes sur nos coutumes vous ont beaucoup nui; il ne manquera rien à la Chine quand vous cesserez d'y être. » Le P. Gaubil s'adressa alors à l'empereur lui-même, afin que ses collègues non conservés ne fussent pas expulsés du Céleste Empire, mais seulement envoyés à Canton. Une audience lui fut accordée, et l'empereur lui dit : « J'ai dû pourvoir au désordre excité par les vôtres dans le Fou-Kian; c'est une affaire de mon gouvernement. Que diriez-vous si j'envoyais dans votre pays une troupe de bonzes? Vous étiez d'abord peu nombreux à votre arrivée, mais sous le règne de mon père vous vous êtes étendus dans toutes les provinces, vous y avez élevé des églises et formé des disciples : vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens; votre loi le demande, je le sais; mais alors que deviendrai-je moi et les miens? Dans un temps de troubles, ils n'écouteraient plus d'autre voix que la vôtre. N'espérez pas me tromper comme vous avez trompé mon père. » Malgré ces menaces et les mesures rigoureuses qu'il décréta, Young-Tching ne se montra pas persécuteur pour les chrétiens, et la plupart des jésuites surent conserver leur position. Il retint même le P. Gaubil en qualité d'interprète officiel. Sous son fils Kiang-Loung (*Kao-Tsoung-Chun-Hoang-Ti*), qui lui succéda en 1736, le P. Gaubil fut appelé à prendre la direction générale des colléges impériaux; on instruisait dans ces établissements des jeunes Tartares de familles nobles; ils étaient destinés à la diplomatie, et apprenaient surtout la langue latine, afin de pouvoir correspondre avec les nations européennes. Le P. Gaubil forma d'excellents élèves, qui sous son inspiration ouvrirent avec la Russie des rapports fructueux pour les deux nations. Le savant jésuite sut ainsi se ménager jusqu'à sa mort une haute considération à la cour chinoise. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, et membre de celle de Saint-Pétesbourg On a de lui : Le *Chou-King*, trad. du chinois; Paris, 1771, in-4°. C'est le livre historique le plus ancien et le plus célèbre des Chinois, le premier des cinq *King* ou livres sacrés; il a été recueilli et mis en ordre par Khoung-Tseu (Confucius), six siècles environ avant notre ère chrétienne. Que cette origine soit vraie ou erronée, selon M. G. Pauthier et les meilleurs sinologues, « cette chronique est le plus ancien et le plus beau monument historique qui existe chez aucun peuple ». Le P. Amyot ajoute que ce livre, qu'il compare justement à la *Genèse* des Hébreux, « est préférable aux monuments des autres nations, parce qu'il est le plus dépouillé de fables, et en même temps le plus abondant en faits; qu'il mérite toute confiance, parce qu'il donne des époques fixées et démontrées par des observations astronomiques, qui, jointes aux monuments de toutes espèces dont ces annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayent mutuellement et concourent ensemble à constater la bonne foi des écrivains chinois qui les ont transmises. Le *Chou-King* est au surplus la base du gouvernement et de la législation de la Chine. Nul n'oserait y changer un caractère : ils sont comptés et au nombre de 25,700. Sa morale est austère; il offre aux magistrats et aux souverains les devoirs qu'ils ont à remplir : la vertu doit être la base de tout gouvernement. Le gouvernement doit s'occuper de procurer au

peuple les choses nécessaires à sa conservation, c'est-à-dire l'eau, le feu, les métaux, les bois, les grains. Il doit ensuite penser à le rendre vertueux, enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé. » La précieuse traduction du P. Gaubil a été publiée de nouveau par de Guignes, en 1770, in-4°; — *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mangoux ses successeurs, conquérants de la Chine;* Paris, 1739, in-4°; — *Traité de Chronologie chinoise* (publié par de Sacy); Paris, 1814, in-4°; — *Traité historique et critique de l'Astronomie chinoise;* c'est le résumé des travaux de quatre savants lettrés chinois, Hiu-Heng, Wang-Siun, Yang-Koung-y et Kocheou-King. Dans cet ouvrage, le P. Gaubil suivit la méthode européenne, tout en conservant les termes chinois. Pour arriver à un résultat certain et à une concordance parfaite entre les époques astronomiques, il fit faire de grands tableaux arithmétiques, des sphères, des astrolabes, des niveaux, des gnomons, dont un était de quarante pieds. La plupart de ces instruments existent encore; ils sont renfermés dans l'observatoire de la cour Céleste; — *Traité de Chronologie chinoise*, publié dans le XVe vol. des *Mémoires concernant les Chinois*, et séparément par les soins de M. de Sacy; Paris, 1814, in-8°; — *Histoire de la Dynastie des Tang;* dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. XV et XVI; — *Journal de mon Voyage de Canton à Pékin*, dans le tome V de l'*Histoire des Voyages* de Prévost; — *Notices* et *Descriptions* sur la Chine, le Thibet, les Iles Lieou-Kieou, le pays des Olet ou Eleuthes, etc.; dans les *Lettres édifiantes*. M. Abel de Rémusat lui attribue la *Description de la ville de Péking;* Paris, 1785, in-4°. Cet ouvrage a été publié sous les noms de Delisle et Pingré, qui paraissent en effet s'être inspirés des documents laissés par le P. Gaubil. Alfred DE LACAZE.

Le P. Amyot, *Mémoires sur les Chinois*. — *Lettres édifiantes*, t. XXXI. — G. Pauthier, *la Chine*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 22, 31, 363. — Abel de Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*.

GAUBIUS. *Voy.* GAUB.

GAUCELM (*Renaud*), troubadour du treizième siècle, né à Béziers. Il ne reste de ses écrits qu'une pièce de vers où il exprime de vifs sentiments de piété et où il remercie Dieu de lui avoir envoyé une maladie qui le porte à se ressouvenir de son maître céleste. G. B.

Raynouard, *Choix des Poésies*, t. V. — *Hist. litt. de la France*, t. XX, p. 588.

GAUCHAT (*Gabriel*), écrivain ecclésiastique français, né à Louhans (Bourgogne), en 1709, mort à la fin de 1779, suivant la *Biographie* Michaud, ou, en 1774, d'après Barbier. Il était docteur en théologie, abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, prieur de Saint-Jean-du-Désert. Il fut un des rares écrivains qui au dix-huitième siècle s'efforcèrent de défendre le christianisme et de répandre l'instruction religieuse parmi le pleuple. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres critiques, ou analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion;* Paris, 1753-63, 19 vol. in-12; — *Rapport des Chrétiens et des Hébreux;* 1734, 3 part. in-12; — *Accord du Christianisme et de la Raison;* Paris, 1768, 4 vol. in-12; — *Le Philosophe du Valais, ou Correspondance philosophique, avec des observations de l'éditeur;* Paris, 1772, 2 vol. in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Quérard, *La France littéraire*. — Barbier, *Diction. des Anonymes*.

* **GAUCHER** (Saint), né à Meulan (Normandie), en 1060, mort en 1140. Dès l'âge de dix-huit ans, sous la direction de Raignier, il résolut de se livrer à la prière et aux austérités de la pénitence dans la solitude. Sur l'invitation d'Humbert, chanoine de Limoges, il vint dans le Limousin, et y vécut en ermite, dans le bois de Chavaignac. Au bout de trois ans, il obtint des chanoines de Saint-Étienne de Limoges l'autorisation de bâtir un monastère en un lieu connu alors sous le nom de *Salvatius* et depuis sous celui d'*Aureil*. Les chanoines exigèrent simplement qu'en retour de leur concession on s'engageât à recevoir dans le monastère ceux des membres de leur chapitre qui désireraient y entrer, et que le prieur d'Aureil, élu par sa communauté à la pluralité des voix, fût confirmé par le chapitre de Saint-Étienne. Cette maison nouvelle suivit la règle de Saint-Augustin.

Bientôt après, Gaucher établit un monastère de femmes près du premier. Aureil, devenu célèbre par la sainteté et par les miracles de saint Gaucher, a servi de retraite à saint Étienne de Muret, à saint Lambert, fondateur de l'abbaye de la Couronne, puis évêque d'Angoulême, et à saint Faucher. Gaucher, alors octogénaire, revenait de Limoges, où l'avaient appelé les affaires de son couvent; un faux pas de sa modeste monture lui fit heurter violemment la tête contre une pierre, en un lieu qu'on nomme encore *le pas de saint Gaucher*, et où l'on voyait une chapelle à la fin du siècle dernier. Transporté par les paysans du voisinage à Feytiat, le pieux vieillard y reçut le saint viatique, et mourut trois jours après, à Aureil. Gaucher fut canonisé par le pape Célestin III, et ses reliques furent déposées dans une châsse par l'évêque de Limoges Sébrand, le 18 septembre 1194. En Limousin et en Normandie, la fête de saint Gaucher se célèbre le 9 avril. Ses vers, rapportés par les Bollandistes, renferment des fautes évidentes de chronologie.

J.-B.-L. ROY-PIERREFITTE.

Heures limousines du quinzième siècle. — *Bréviaires limousins de divers siècles*. — Labbe, t. II. — *Acta Sanctorum*, t. I d'avril. — *Vie de saint Gaucher*, en français, publiée en 1652, par François de Blois, lieutenant général de Meulan. — Baillet, *Vie des Saints*, t. I. — *Histoire de l'Église gallicane*, t. VII. — *Histoire de saint Martial*, par le père Bonaventure de Saint-Amable, t. II et t. III. — Martène, *Amplissima Collectio*, t. VI, dans la *Vie de saint Étienne de Muret*. — *Vies des Saints du Limousin*, par Ozoux. — Id. par Collin. — *Manuscrits du grand séminaire de Limoges*. — Nadaud,

Mémoires, t. III, p. 122. — Legros, *Vies des Saints du Limousin*.

*GAUCHER, graveur lorrain du seizième siècle, exécuta la plupart des coins qui ont servi à frapper les magnifiques monnaies des règnes de Charles III et de Henri, ducs de Lorraine. Il avait adopté le G pour monogramme. La présence de cette lettre sur quelques monnaies du règne de Charles IV a fait supposer qu'elles étaient de Gaucher; mais celui-ci devait être mort ou trop vieux pour exécuter encore d'aussi beaux coins. Émile BÉGIN.

Catalogue raisonné des Collections lorraines, n° 2695, p. 411 du t. I[er].

GAUCHER (*Charles-Étienne*), graveur français, né à Paris, en 1740, mort en 1804, fut élève de Bazan et de Lebas. Il a gravé beaucoup de vignettes-portraits, diverses planches de la *Galerie du Palais-Royal* et la collection des peintres flamands; une petite planche d'un fini précieux, représentant *Le Couronnement de Voltaire* au Théâtre-Français, d'après le dessin fait par J.-M. Moreau; deux petites gravures de forme ronde représentant l'une les *profils de Louis XVI, de Marie-Antoinette et du dauphin*; l'autre les *Adieux de Louis XVI à sa famille*, au Temple; cette dernière surtout est remarquable par la finesse du burin, la ressemblance et l'expression des personnages. Gaucher a en outre publié les deux ouvrages suivants : *Le Désaveu des Artistes*; Florence, 1776, in-8°; — *Iconologie, ou traité complet des allégories ou emblèmes*; 1796, 4 vol. in-8°. — Il a écrit des notices sur les graveurs dans le *Dictionnaire des Artistes*, de l'abbé Fontenay, 1776; — divers articles sur les beaux-arts dans les journaux; — une relation, en vers et en prose, de son voyage au Havre, dans le *Recueil des Voyages*. GUYOT DE FÈRE.

Montabert, *Catalogue des Ouvrages sur les Arts*; dans son *Traité de la Peinture*.

GAUCHER DE CHÂTILLON. *Voy.* CHASTILLON.

GAUCHET (*Claude*), poëte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était, à ce qu'il dit lui-même, de Dampmartin, en Champagne, aumônier du roi Henri IV, et prieur de Beaujour, à trois lieues de Villiers-sur-Marne. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, et on ne connaît aucune particularité de sa vie. On a de lui un poëme intitulé : *Plaisir des Champs, divisé en quatre livres, selon les quatre saisons de l'année*; Paris, 1583, in-4°; 1604, in-4°. Cette édition est augmentée du *Devis entre le Chasseur et le Citadin, avec l'Instruction de la Venerie, Volerie et Pescherie*. On cite encore une édition de 1621, qui, sauf le frontispice, paraît être la même que celle de 1604. Le *Plaisir des Champs* est, comme le titre l'indique, un poëme descriptif sur les beautés de la nature et sur les plaisirs de la vie des champs. Les travaux et les amusements des diverses saisons, les différentes espèces de chasses et de pêches, les mœurs et les fêtes des villageois, sont autant de sujets que Gauchet traite d'un style quelquefois agréable, et trop souvent plat et prosaïque. Malgré sa profession ecclésiastique, il n'est pas scrupuleux dans ses tableaux. Il avoue qu'il a chanté autrefois l'Amour :

Amour m'a fait chanter quelquefois la tourmente,
Qui m'a presque noyé dans la Scylle béante
De ses flots hasardeux.

Il paraît qu'on lui reprocha les libertés de sa plume, puisqu'à la seconde édition il fit disparaître plusieurs passages licencieux de la première. Gauchet comptait parmi ses amis Ronsard, Dorat, Desportes, Baïf, Louis d'Orléans; et il les recevait souvent à sa table, dans son joyeux prieuré de Beaujour.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.*, t. III (édit. de Rigoley de Juv.). — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV, p. 27. — Lallemant, *Bibl. hist. et crit. des Théreuticographes*, I[re] part.

*GAUCOURT, ancienne famille française du Berry, originaire de l'ancienne maison des comtes de Clermont en Beauvaisis; elle compte, entre autres illustrations, les personnages suivants :

*GAUCOURT, *Raoul IV*[e] du nom, sire de Gaucourt et d'Argicourt, bailli de Rouen. Il fit le voyage pour la Terre Sainte en 1409; prit part à la guerre de Louis, duc de Bourbon, contre le comte de Savoie au sujet de quelques fiefs qu'ils se disputaient. En 1422, dans la lutte des factions de Bourgogne et d'Orléans, il était devant Bourges, qui tenait pour les Armagnacs et dont Charles VI, traîné par le duc de Bourgogne, faisait le siége. Il fut employé dans les négociations qui amenèrent la reddition de la place; il remplissait à Rouen, en 1427, les fonctions de bailli lors de la révolte suscitée dans cette ville par les intrigues du duc de Bourgogne. Il y fut tué en voulant l'apaiser. H. B.

Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*. — Monstrelet, *Chronique de France*. — La Thaumassière, *Histoire du Berry*.

*GAUCOURT, *Raoul V*, fils du précédent, conseiller et chambellan du roi, puis grand-maître de France, gouverneur et lieutenant général de Rouen, Chinon, Gisors, et du Dauphiné, fut un des capitaines qui servirent le plus activement Charles VII, dans sa lutte contre les Anglais. Dès l'âge de quatorze ans il avait été mis en service près de Charles VI, qui en fit son écuyer tranchant. Il figura parmi la noblesse française qui se distingua contre les Turcs dans les plaines de Nicopolis, où il reçut la chevalerie, et en 1408 à Hasbain, où les Liégeois révoltés furent défaits par les troupes du duc de Bourgogne. En 1411 et 1412 il déploya beaucoup de bravoure, notamment à la bataille du Puiset en Beauce, où il battit les armées anglaise et bourguignonne, et fit de sa main le roi Jacques prisonnier, et au siége de Dreux, qu'il fit lever au comte de Saint Paul, lequel y perdit la liberté. Chargé en 1425 de faire lever le siége d'Harfleur aux Anglais, il se jeta dans la place, qu'il défendit vaillamment, et

ne se rendit qu'avec la promesse que lui et ses troupes sortiraient saine et saufs et iraient où ils voudraient ; mais le vainqueur, au mépris de sa parole, le retint prisonnier, et l'envoya en Angleterre, où il resta dix ans. Il n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon de dix mille écus d'or. Ennemi acharné des Anglais, il les poursuivit sous Charles VII comme il l'avait fait sous son père. On le vit au siége de Montargis, à celui de Chinon, qui dut sa délivrance non moins à ses sacrifices pécuniaires qu'au prix de son sang. Après avoir combattu à Patay, il accompagna le roi à Reims, lors du sacre, où il représenta l'un des pairs absents. Il fit en 1428, pour Charles VII, un voyage en Écosse, sans doute pour traiter des conditions avec quelques-uns de ces gentilshomme écossais que le roi attirait en France à son service. Pour récompense, il reçut le gouvernement du Dauphiné, qu'il fut chargé de garder contre le duc de Savoie et Louis de Châlons, prince d'Orange, partisan du duc de Bourgogne. Ayant rencontré le dernier entre Colombiez et Anton, il le battit, et le força de repasser le Rhône à la nage, et en peu de temps la province fut débarrassée d'ennemis (1431). La même année, il fit lever aux Anglais le siége de Lagny, et en 1437 il se signala contre eux au siége de Montereau. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il fut nommé gouverneur de Gisors, nouvellement repris sur les Anglais, avec survivance pour son fils. Il avait déjà reçu la capitainerie de Chinon, après son succès devant cette ville. Il assista encore, malgré son grand âge, au siége de Rouen, où il fit son entrée avec Charles VII. Il fut deux fois grand-maître, en 1450 et 1456, et c'est en cette qualité qu'il reçut à cette dernière date, pour le roi, l'ambassade qui venait de la part du roi de Hongrie demander la main de sa fille. Il mourut sur-le-champ de bataille d'un coup de lance. Ce fut le genre de mort qu'il avait ambitionné. H. B.

Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*. — Jean Chartier, *Histoire de Charles VII*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*. — Godefroy, *Recueil des Officiers de la Couronne*.

GAUCOURT (*Charles* DE), fils du précédent, bailli et gouverneur de Picardie, lieutenant général pour le roi dans Paris et l'île de France, conseiller et chambellan de Charles VII et de Louis XI et maréchal de France, mourut en 1482. Il fit l'apprentissage de la guerre sous son père. Ce dernier ayant été pourvu de la charge de grand-maître de la maison du roi, résigna à son fils celle de chambellan. En 1461 Louis XI le fit chevalier à Reims, à l'occasion de son sacre. Il l'envoya trois ans plus tard à Bourges, pour maintenir la province dans l'obéissance, après le départ du duc de Berry, Charles, qui venait de se retirer en Bretagne. L'année suivante, le roi, qui avait repris au sire de Gaucourt les capitaineries de Chinon et Gisors, accordées à son père avec survivance pour lui, le dédommagea par la concession de la seigneurie de Vierzon et une pension annuelle de mille livres. En 1472 Gaucourt devint bailli d'Amiens, qu'il avait, sur les ordres du roi, ravitaillé l'année précédente ; il avait pour mission de poursuivre la rébellion de l'évêque de cette ville, Verry de Beauvais, qui avait passé aux Bourguignons. Louis XI employa encore cet actif et fidèle agent dans plus d'une occasion, en ambassade ou à la guerre, et pour récompense il lui octroya le profit de plusieurs confiscations, parmi lesquelles il faut citer celle de la baronnie de Rouy, confiscation faite sur la veuve du comte d'Eu, Charles d'Artois, et le produit de diverses réformations d'abus.

H. BOYER.

P. Anselme, *Histoire généalogique*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*. — Comines, *Mémoires*.

* **GAUDA**, prince numide, vivait vers 110 avant J.-C. Il était petit-fils de Massinissa, et demi-frère de Jugurtha. Son oncle Micipsa le désigna comme héritier du royaume de Numidie, dans le cas où Adherbal, Hiempsal et Jugurtha mourraient sans postérité. Pendant la guerre de Jugurtha, il se joignit aux Romains. Salluste le représente comme maladif de corps et faible d'esprit. Marius le gagna facilement en lui accordant les honneurs royaux, que Metellus lui avait refusés.

Salluste, *Jug.*, 65. — Plutarque, *Marius*, 7, 8.

* **GAUDEFROY** (*Louis-François-Antoine*), bibliographe français, né à Amiens, le 21 septembre 1748, mort à Paris, le 20 mai 1839. Il fut libraire et inspecteur de la librairie, et souvent appelé à la rédaction des catalogues bibliographiques. Parmi les plus importants, nous citerons : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur, avec des notes et une table générale des auteurs et des matières* ; Bruxelles, 1823, in-8° ; — *Catalogue de la bibliothèque de Delambre* ; 1824, in-8° ; — *Description bibliographique d'une très-belle collection de livres rares et curieux qui viennent de la bibliothèque de Mme la comtesse d'Yve* ; Bruxelles, 1819-1820, 2 vol. in-8° ; — *Catalogue de la bibliothèque de L.-G. Le Monnier, médecin de Louis XVI* ; Paris, 1803, in-8° ; — *Catalogue de livres précieux de M....* (Mlle Henry, artiste de l'Opéra) ; Paris, 1804, in-8° ; — *Catalogue des livres rares et précieux de la bibliothèque de M. G. de Montigny* ; Paris, 1806, in-8° ; — *Catalogue de bons livres hébreux, arabes, persans, etc.* ; Paris, 1807, in-8° ; — *Catalogue des livres de la bibliothèque du comte de Lagrange, membre de l'Institut* ; Paris, 1815, in-8°, etc. Il a pris part à la rédaction du *Catalogue de A. M. H. Boulard*, qui avait amassé un nombre considérable de livres achetés chez les bouquinistes. Il a collaboré à la *Revue bibliographique des Pays-Bas* ; Bruxelles, 1823. Enfin, il a revu la contre-façon du *Manuel du Libraire*, de Brunet, faite à Bruxelles en 1820-1821. GUYOT DE FÈRE.

Louandre et Bourquelot, *Littér. contempor.*

GAUDEN (*Jean*), théologien et publiciste anglais, né en 1605, à Mayfield (comté d'Essex), mort en septembre 1662. Fils d'un vicaire, il fut élevé à l'école de Bury-Saint-Edmond, et au collége Saint-Jean à Cambridge. En 1630 il obtint la cure de Chippenham, et plus tard le rectorat de Brightwell. Au commencement des guerres civiles, il était chapelain de lord Warwick. Il prêcha devant la chambre des communes avec tant de succès que le parlement le désigna pour le riche doyenné de Bocking, qui lui fut conféré par Laud, alors prisonnier à la Tour. Il accepta les règlements du parlement sur l'abolition de la hiérarchie, et il fut désigné pour faire partie de l'assemblée des théologiens convoqués à Westminster; puis son nom fut rayé et remplacé par celui de Thomas Godwin; ce qui prouve qu'il était déjà suspect au parti révolutionnaire. Il donna bientôt des témoignages de ses opinions, en protestant avec plusieurs de ses confrères contre le jugement du roi, et en publiant, quelques jours après l'exécution du malheureux monarque, en 1649, l'Εἰκὼν Βασιλική, *or the Portraiture of his sacred Majesty in his solitude and sufferings*. Cet ouvrage, qui n'eut pas moins de dix-sept éditions en quelques mois, était donné comme l'œuvre du roi lui-même. Il paraît en effet que Gauden possédait un manuscrit de Charles Ier. On ignore jusqu'à quel point il l'avait remanié avant de le publier, mais on ne saurait lui attribuer l'ouvrage tout entier. Cette question, longuement agitée par les historiens anglais, ne semble pas susceptible d'une solution certaine, et il sera sans doute toujours impossible de faire la part du royal écrivain et celle de l'éditeur. Le parlement ordonna de rechercher celui qui avait publié ce livre; mais Gauden, qui avait gardé l'anonyme, ne fut ni découvert ni inquiété. Après la restauration, il fut nommé évêque d'Exeter, puis, en 1662, transféré à Worcester; mais il avait espéré le riche siége de Winchester, et il mourut, dit-on, de regret de n'avoir pu l'obtenir. Clarendon, Burnet, Kennet et d'autres historiens le représentent comme peu conséquent dans ses opinions, et trop attaché à ses bénéfices, ce qui le rendit tour à tour complaisant et infidèle à tous les partis. Ce jugement est bien sévère, et l'on peut regarder Gauden comme un esprit trop modéré pour plaire aux exagérations de l'un ou de l'autre parti. Il écrivit divers traités sur les disputes politiques et théologiques du temps. Le principal est intitulé : *The Tears, Sighs, Complaints, and Prayers of the Church of England, setting forth her former constitution, compared with her present condition, also the visible causes and probable cures of her distemper*; 1659, in-fol.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Nichols, *Literary Anecdotes*. — Laing, *History of Scotland*. — *Gentleman's Magazine*, vol. XXIII et XXIV. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GAUDENCE (Saint). *Voy.* GAUDENTIUS.

* **GAUDENTIUS**, musicographe d'une époque incertaine. Il écrivit en grec un traité élémentaire sur la musique. Nous n'avons sur sa vie d'autres renseignements que ceux que l'on peut recueillir dans le traité même qui porte son nom. Gaudentius a suivi les doctrines d'Aristoxène, et on peut en inférer qu'il vivait avant Ptolémée, ou du moins qu'il ne connut pas les ouvrages de cet auteur. Le livre de Gaudentius, intitulé Εἰσαγωγὴ ἁρμονική, traite des éléments de la musique, de la voix, des sons, des intervalles, etc., et forme une introduction à l'étude de la musique. Ce traité semble avoir joui d'une certaine réputation dans l'antiquité. Cassiodore, qui en parle avec éloge, dit qu'un de ses contemporains, Mutianus, l'avait traduit en latin à l'usage des écoles. Cette traduction n'est pas venue jusqu'à nous. L'original grec a été inséré, avec une traduction latine et des notes, dans les *Antiq. Musicæ Scriptores* de Meibomius.

Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. III, p. 647.

GAUDENTIUS, théologien latin, vivait au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Élève et ami de Philastre, il fut, après la mort de son maître, élu évêque de Brescia par les suffrages réunis du clergé et du peuple. Ayant reçu avis de son élévation pendant qu'il voyageait en Orient, il déclina d'abord la responsabilité du ministère sacré. Mais chaudement pressé d'accepter par saint Ambroise, et menacé d'excommunication par les évêques d'Orient s'il persistait dans son refus, il finit par céder. Le principal événement de sa carrière fut son ambassade à la cour d'Arcadius, en 405, pour porter secours à saint Chrysostome. Celui-ci a rappelé avec une éloquente gratitude cette marque d'attachement, quoiqu'elle n'ait pas produit d'heureux résultats. On ignore l'année de la naissance de Gaudentius, celle de son élévation à l'épiscopat et celle de sa mort. Tillemont fixe ce dernier événement à 410, tandis que d'autres le placent à l'année 427.

Des ouvrages de Gaudentius il nous reste vingt-et-un discours, d'un style simple, dénué de grâce et d'agrément. Pleins d'explications allégoriques et de conceptions fondées sur l'imagination, ils sont aussi peu susceptibles d'instruire que de plaire. Dix de ces sermons, prêchés pendant les fêtes de Pâques, furent écrits à la requête d'un certain Benevolus, qu'une maladie avait empêché de les entendre. Cinq autres roulent sur des textes remarquables de l'Écriture. Un autre (*De Ordinatione sui*) fut prononcé le jour de son ordination en présence de saint Ambroise, qui officia à cette occasion; un autre (*De Dedicatione Basilicæ*) a pour sujet la dédicace de l'église bâtie pour recevoir les reliques des quarante martyrs. Deux sont en forme de lettres, adressées l'une *Ad Germinum*, sur l'obligation de faire l'aumône, l'autre *Ad Paulum Diaconum*, sur ces mots de l'*Évan*

gile de saint Jean : « Mon père est plus grand que moi », qui étaient mal interprétés par les ariens. Les deux autres sermons *De Petro et Paulo*, et *De Vita et Obitu Philastrii*, ont été ajoutés pour la première fois dans l'édition de Galeardus. Le *Rhythmus de Philastrio*, le *Liber de Singularitate Clericorum* et les *Commentarii in Symbolum*, qui ont été attribués à divers Pères de l'Église, n'appartiennent certainement pas à Gaudentius.

Les écrits de Gaudentius furent publiés pour la première fois dans les *Patrum Monumenta Orthodoxographa* de J.-J. Grynæus; Bâle, 1569, in-fol. On les trouve aussi dans la *Bibl. Patrum Max.*, Leyde, 1677, in-fol., et dans l'édition de Philastrius par Galeardus; Brescia, 1738, in-fol.

Cave, *Historia literaria*, t. I, p. 180.

GAUDENZI (*Pellegrino*), poëte italien, né à Forli, le 3 juin 1749, mort le 27 juin 1784. Il reçut dans le séminaire de sa ville natale une éducation assez imparfaite, et se livra ensuite à l'enseignement privé. La lecture des chants d'Ossian, traduits par Cesarotti, éveilla en lui le sentiment poétique, et lui inspira le désir de s'illustrer. Dès lors, saisi d'un enthousiasme subit, il abandonna sa famille, et seul, sans relations et presque sans secours, il se rendit à Padoue, en 1775, où il apprit la langue grecque. Ses premiers essais poétiques donnèrent les plus belles espérances, et lui ouvrirent les portes de l'académie de Padoue; mais une maladie nerveuse l'enleva prématurément. On a de lui : *La Nascita di Cristo*, poëme en trois chants; Padoue, 1781; — *La Campagna*, poëme dithyrambique; — Une défense de Cicéron contre les accusations de Plutarque et de Dion Cassius, insérée dans les *Saggi dell' Accademia di Padova*. Les deux poëmes cités plus haut et d'autres poésies éparses ou inédites furent recueillis en un volume; Nice, 1786; Venise, 1811.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II.

GAUDENZIO (*Paganini*), érudit et controversiste italien, né en 1596, à Poschiavo, petite ville du pays des Grisons, mort à Sienne, le 3 janvier 1649. Après avoir fait ses études en Allemagne, il passa en Italie, et résida pendant quelque temps à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des *Humorists*. Né au sein du protestantisme, converti au catholicisme, auteur de plusieurs ouvrages contre ses anciens coreligionnaires, connu d'ailleurs par son savoir, il s'attendait à recevoir du pape Urbain VIII des témoignages de bienveillance : il fut trompé dans son espoir, et quitta Rome. Son érudition le fit appeler en 1627 à Pise, pour y professer les belles-lettres, la politique et l'histoire. Il occupa avec éclat cette place jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans. Les soins de son enseignement ne l'empêchèrent pas de composer un très-grand nombre d'ouvrages. Son érudition, aussi étendue que superficielle, lui permettait d'écrire facilement sur toutes sortes de sujets, et son style, très-négligé, ne lui coûtait aucun travail. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, qui l'estimait beaucoup, lui avait permis d'avoir une imprimerie dans sa maison. Aussi Gaudenzio livrait-il ses ouvrages à l'impression à mesure qu'il écrivait, et le livre se trouvait aussitôt imprimé que composé. Le P. Nicéron cite de lui quarante-trois ouvrages; Fabroni en a aussi donné le catalogue complet et détaillé; les principaux sont : *De Dogmatibus et Ritibus veteris Ecclesiæ. Hæreticorum hujus temporis et præsertim Calvinianorum Testimonia, quibus pleræque illorum hæreses confutantur*; Rome, 1625, in-8°; — *Pars altera*; ibid., 1626; — *Declamationes VIII, extra ordinem habitæ an.* 1629; Florence, 1630, in-4°; — *Expositionum juridicarum Libri duo, quibus etiam Tacito, Suetonio, aliisque lux conciliatur cum additamento critico*; Florence, 1631, in-8°; — *L'Accademia disunita*; Pise, 1635, in-4° : c'est un recueil de quarante-sept discours académiques sur divers sujets de morale, d'histoire et de politique; quelques-uns avaient été composés pour l'académie des *Disuniti* de Pise; de là le titre de l'ouvrage; — *De Justinianei sæculi Moribus nonnullis Liber*; Florence, 1637, in-4°; — *Chartæ palantes*; Florence, 1638, in-4°; recueil de dissertations; — *Obstetrix litteraria, sive de componendis et evulgandis libris dissertationes*; Florence, 1638, in-4°; — *Ad Antiquitates Etruscas, quas Volaterræ nuper dederunt observationes*; Amsterdam, 1639, in-12; — *De Dogmatum Origenis cum Philosophia Platonis Comparatione. Salebræ Tertullianeæ. De vita christianorum ante tempora Constantini*; Florence, 1639, in-4°; — *Instar academicum, in quo ex multigena disciplina non pauca strictim enarrantur*; Florence, 1639, in-4°; — *De Pythagorea animarum Transmigratione Opusculum. Accedunt de Aristoteleo veterum Contemptu; De Juliani imperatoris Philosophia; De Aperipato Julii Cæsaris Scaligeri Exercitationes; cum italica excursione, inscripta : Redintegrazione de' Poeti opposta a Platone*; Pise, 1641, in-4°; — *De Philosophiæ apud Romanos Initio et Progressu*; Florence, 1643, in-4°.

Cinelli, *Bibliotheca volante*, part. VI. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXI. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XIV.

GAUDICHAUD-BEAUPRÉ (*Charles*), botaniste français, né à Angoulême, le 4 septembre 1780, mort le 16 janvier 1854. Il était fils d'un huissier en la cour des monnaies, et entra dans l'officine d'un de ses beaux-frères, pharmacien à Cognac. Il vint terminer ses études pharmaceutiques à Paris, où Robiquet fut son professeur de chimie. Desfontaines et Louis-Claude Richard lui enseignèrent la botanique. Il entra en avril 1810 dans la marine militaire, en qualité de pharma-

cien, et de juillet 1811 à la fin de 1814 il fut attaché au service du port d'Anvers. Vers cette époque, une querelle suivie d'un duel lui valut un coup d'épée qui lui traversa la poitrine. Après une longue et douloureuse convalescence, il fut dirigé sur Rochefort. En 1816 il obtint de faire partie, en qualité de pharmacien botaniste, de l'expédition circompolaire commandée par Louis-Claude Desaulses de Freycinet. Gaudichaud prit passage sur la corvette *L'Uranie*, et quitta Toulon le 17 septembre 1817 (1). Jacques Arago, Gaymard, Pellion et Quoy étaient à divers titres ses compagnons de voyage. Après avoir mouillé à Ténériffe, à Rio-Janeiro (6 décembre), au cap de Bonne-Espérance (7 mars-5 avril 1818), aux Mascareignes (5 mai-16 juillet), l'expédition se dirigea vers Timor, où elle arriva le 8 octobre; elle visita ensuite les îles de la Sonde, et aborda, sur la fin de décembre 1818, à l'île Veguiou. A chaque relâche, Gaudichaud avait déployé autant de zèle que de courage pour augmenter ses collections. Durant les vingt jours que *L'Uranie* resta en rade de Rawack, il explora Boni, Kabaréi, Manouaran, Guébé, et plusieurs autres îles de l'archipel des Papouas. L'expédition mit à la voile pour les Mariannes, et atterrit dans la baie d'Umata (Guam); elle toucha ensuite aux îles Sandwich. Le 19 octobre les navigateurs français traversèrent l'archipel des Navigateurs, et découvrirent la petite île *Rose*, dans le groupe Samoa ou Hamoa (2); un mois plus tard ils mouillèrent au port Jackson. Gaudichaud s'aventura dans les montagnes Bleues, et en rapporta des échantillons précieux pour l'histoire naturelle. Le 25 décembre 1819 *L'Uranie* s'éloigna de l'Australie, elle doubla le cap Horn; mais une tempête la chassa sur les îles Malouines, où elle échoua dans la baie Française. Gaudichaud, qui avait collectionné avec tant de peine 4,175 espèces de plantes, en vit disparaître 2,500 dans ce naufrage. Il répara autant que possible cette perte en faisant l'étude des contrées dans lesquelles une partie des navigateurs français resta quatre mois (*voy.* DUPERREY). Il revint en France, sur *La Physicienne*, et s'occupa dès lors de rassembler tous les matériaux qu'il avait recueillis et qui plus tard composèrent la partie *Botanique* de la relation du voyage de Freycinet. En 1830 il s'embarqua sur *L'Herminie*, commandée par Henri de Villeneuve-Bargemont. Dans ce nouveau voyage, il visita avec soin le Chili, le Pérou et le Brésil, où il séjourna jusqu'en mai 1833. Après quelques années de repos en France, il fit partie du voyage de circumnavigation exécuté par *La Bonite*. Malgré la courte durée des relâches, il trouva moyen de recueillir encore de nombreux échantillons de plantes. Tant de périls et de fatigues affaiblirent sa santé; mais, soutenu par l'amour de la science, il conserva assez d'énergie pour se livrer à des études organogéniques et émettre une théorie qu'il défendit avec ardeur contre des botanistes célèbres, particulièrement contre M. de Mirbel. Voici, en résumé, la théorie de Gaudichaud. « Une plante, un arbre, est une collection d'individus. La feuille ou *phyton* est l'individu végétal le plus simple. Chaque phyton se compose d'une portion radiculaire ou descendante et d'une portion aérienne ou ascendante, qui elle-même se subdivise en trois parties, appelées *mérithalles :* le mérithalle tigellaire, le mérithalle pétiolaire, et le mérithalle limbaire. Le phyton se fixe sur le tronc comme la plante tout entière se fixe au sol : les filets vasculaires qui s'échappent de sa base d'insertion rampent entre l'écorce et le bois, se dispersent à la surface de ce dernier, descendent pour le tapisser de leurs faisceaux, et, par leur réunion aux filets radiculaires descendant des autres feuilles, ils parviennent à envelopper la tige d'une couche nouvelle. L'accroissement en diamètre résulte de cet agencement, comme l'accroissement en hauteur provient de la superposition des phytons. » — La première partie de cette théorie est déjà ancienne : elle a été depuis longtemps admise par beaucoup d'observateurs. Quant aux idées propres à Gaudichaud, sur le double accroissement en diamètre et en hauteur, elles sont loin d'être tout à fait évidentes, parce qu'elles reposent pour la plupart sur des faits ou des expériences contestables. Ainsi, on a répondu à la théorie de la *descension* des racines que si les faisceaux ligneux sont de véritables racines, on devrait trouver leur organisation d'autant plus avancée qu'on les examine plus près de leur point de départ, plus près du bourgeon d'où ils émanent; on devrait les voir s'arrêter plus ou moins bas, suivant que le moment est plus ou moins rapproché de la première évolution du bourgeon. Or, s'il est vrai que dans quelques cas on trouve au-dessous ou autour du bourgeon un amas de filets ligneux qui s'arrêtent à peu de distance, l'examen microscopique a fait connaître que ces prétendues racines étaient formées d'un tissu particulier, complétement différent de celui du bois, et par leur caractère anatomique et par leur mode de formation. M. Trécul a démontré que les prétendues racines procédaient du bois déjà formé et qu'elles se trouvaient composées d'utricules superposées du centre à la circonférence. Vers la fin de sa vie, Gaudichaud, sinon de fait, du moins implicitement, était arrivé à reconnaître « que des sucs élaborés et en partie organisés (le cambium), des tissus fluides encore se forment et se solidifient en descendant des bourgeons sur les rameaux, des rameaux sur les tiges, et des tiges sur les racines, par un mode d'allongement analogue à celui des racines, s'il n'est entièrement le même ». Entre les tissus descendants à l'état demi-fluide

(1) Les détails de cette expédition se trouvent dans notre article FREYCINET.

(2) Les îles *Bauman*, découvertes par Roggeween, en 1772.

et les tissus formés aux dépens d'une matière demi-fluide que fournissent les sucs descendants, comme les admet l'unanimité des botanistes, peut-on établir une distinction assez nette, assez fondamentale pour qu'elle puisse constituer deux doctrines opposées? Nous ne le pensons pas, et nous renvoyons pour s'en convaincre aux divers mémoires qui ont été publiés dans ces derniers temps par M. Trécul dans les *Annales des Sciences naturelles*.

Voici la liste des travaux de Gaudichaud : *Flore des îles Malouines* (1824); — *Mémoires sur l'Organisation des Fougères, et classification des plantes de cette famille* (1825); — *Mémoires sur les Cycadées* (1824 et 1825); — *Notice sur le genre* Adriana (1825). Ces divers ouvrages sont reproduits dans la *Botanique du Voyage autour du Monde, exécuté pendant les années* 1836-1837, *sur la corvette* La Bonite; 4 vol. in-fol., avec atlas; — *Lettres sur l'Organographie et la Physiologie*, adressées à M. de Mirbel; dans les *Archives de Botanique*, t. II, 1833; — *Mémoire sur le* Cissus hydrophora; dans les *Annales des Sciences naturelles* de septembre 1836; — *Recherches sur les Vaisseaux tubuleux des Végétaux*; mêmes *Annales*, 1841; — *Recherches générales sur l'Organographie, la Physiologie, et l'Organogénie des Végétaux*; Paris, 1841, in-4°, avec 18 planch., et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. VIII (des savants étrangers). Ce mémoire obtint en 1835 le prix partagé de physiologie expérimentale fondé par Montyon; — *Recherches générales sur la Physiologie et l'Organogénie des Végétaux* (1842); — *Notes relatives à l'Organographie et à la Physiologie des Végétaux monocotyles*; 4 parties (1843); — *Remarques sur deux Mémoires de MM. Payen et Mirbel, relatifs à l'organographie et à la physiologie des végétaux* et *Réponse aux Observations de M. Payen*; avril-juillet, 1846; — *Aperçu sur la Chimie physiologique*; — *Rapport sur la Maladie des Pommes de terre*; — *Aperçu sur les Causes physiologiques de la Maladie des Pommes de terre*, etc. (1846); — *Recherches sur l'Accroissement en hauteur des Végétaux* (1847); — *Note sur la Multiplication des Plantes bulbeuses* (1847); — *Des Sucs vénéneux acides et de quelques excrétions alcalines* (1848); — *Première Note sur la Chute des Feuilles* (1852); — *Recherches expérimentales sur la Sève descendante, la Sève ascendante*; en 4 parties, de janvier à mai 1853; — *Sur un Pommier produisant plusieurs sortes de pommes*; — *Sur le* Psoralea esculenta *et l'*Apios tuberosa (*glycine tubéreuse*); — *Rapport sur un Mémoire de MM. Durand et Manoury (de Caen), relatif à l'accroissement en diamètre des végétaux dicotyles*; — *Observations sur l'Accroissement en diamètre des Tiges des végétaux dicotyles* (1852); — *Réfutation de toutes les Objections contre les nouveaux principes phytologiques* (1852); — *Remarques sur le rapport fait, le 11 mai 1852, sur un Mémoire de M. Trécul, ayant pour titre :* Observations relatives à l'accroissement en diamètre des tiges; — *Réponses aux* Observations *de MM. Achille Richard, Adolphe Brongniart et Adrien de Jussieu* (août 1852).

Mémoires de l'Académie des Sciences. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française.*

GAUDIN (Le P. *Louis-Pascal*), peintre espagnol, né à Villa-Franca, dans le diocèse de Barcelone, en 1556, mort en 1621. Il fit ses études à l'université de Cervera, entra dans les ordres, et fut reçu docteur en théologie. Dès sa jeunesse il cultiva la peinture, mais plutôt comme un délassement que comme une occupation régulière. Après avoir, jusqu'à l'âge de trente-huit ans, enseigné la théologie en Sardaigne, il se retira dans la chartreuse de *Scala Dei*, en Espagne, et exécuta des tableaux pour divers couvents de l'ordre des Chartreux. Sa réputation de peintre religieux s'étendit jusqu'en Italie, et le pape l'appela à Rome. Mais au moment de son départ Gaudin mourut, dans le couvent de *Scala Dei*. Sa manière est correcte et noble; mais elle manque de grâce. Les archives de *Scala Dei* disent à son article : « Vir quidem picturæ arte præclarus, theologia præclarior, virtuteque (patrum qui cum eo vixerunt testimonio) præclarissimus ».

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

GAUDIN (*Jean*), grammairien français, né en 1617, dans le Poitou, mort à Paris, vers 1689. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1633, et fut pendant longtemps préfet des études dans un collége de son ordre à Limoges. Il passa de là à Tulle, en 1678, puis à Paris, où il mourut. Il s'acquit par ses ouvrages la réputation d'un habile grammairien. On a de lui : *Epigrammatum Libri tres*; Limoges, 1661, in-12; — *Nouveau Dictionnaire Français-Latin*; Limoges, 1664, in-4°; Paris, 1724, in-4°; — *La Grammaire de Despautère, abrégée*, eut de nombreuses éditions; la 10e, entièrement refondue, parut sous le titre de *Rudiments*; Bordeaux, 1767, in-8°; — *Trésor des deux Langues Française et Latine*; Tulle et Paris, 1678, in-4°; — *Thesaurus trium Linguarum Latinæ, Gallicæ, Græcæ*; Tulle et Paris, 1680, in-4°. Gaudin aida le père Tachard dans la rédaction du *Dictionnaire nouveau Français-Latin*; mais on lui a attribué par erreur l'*Apparatus Græco-Latinus*, publié à Paris, en 1664, et qui paraît être du P. Jouvency.

Sotwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques.*

GAUDIN (Dom *Alexis*), controversiste français, né vers 1650, mort vers 1708. Il entra dans l'ordre des Chartreux, et s'appliqua particulièrement à la métaphysique. Il n'est connu que par sa polémique contre Bayle. On a de lui : *La Distinction et la Nature du Bien et du*

Mal : traité où l'on combat l'erreur des Manichéens, les sentiments de Montaigne et de Charron; et ceux de M. Bayle; et le Livre de saint Augustin, De la Nature du Bien, trad. en français, avec des notes; Paris, 1704, in-12. Bayle répondit à cette attaque par un mémoire inséré dans l'*Histoire des Ouvrages des Savants*, août, 1704, p. 306, et dans ses *Œuvres diverses*, t. IV, p. 79; — *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri, donnée en* 1704; Paris, 1706, in-12; nouv. édit., précédée d'un *Avertissement* par Bayle; Rotterdam, 1706, in-8°; — *Abrégé de l'Histoire des Savants anciens et modernes, avec un catalogue des livres qui ont servi à cet abrégé*, publié par l'abbé Tricaud; Paris, 1708, in-12; — *Traité sur l'Éternité du Bonheur et du Malheur après la mort, et la nécessité de la religion;* dans les *Pièces fugitives d'Histoire et de Littérature* de l'abbé Archimbauld, t. I, p. 95.

Barbier, *Examen critique*. — Quérard, *La France litt.*

GAUDIN (*Jacques*), littérateur français, né vers 1740, aux Sables-d'Olonne, mort à La Rochelle, le 30 novembre 1810. Il entra chez les Pères de l'Oratoire, et ne tarda pas à devenir vicaire général de l'évêque de Mariana. Il obtint ensuite la place de conseiller-clerc au conseil souverain de Corse. La publication de ses écrits contre le célibat des prêtres le signala à l'attention du parti révolutionnaire. Il devint vicaire de l'évêque constitutionnel de Luçon, et fut élu député à l'Assemblée législative par le département de la Vendée en 1791. Il ne parut à la tribune que pour lire un rapport sur les congrégations religieuses. Il conclut à leur suppression, qui fut prononcée le 18 août 1792. Il était correspondant de l'Institut, juge et bibliothécaire de La Rochelle. On a de lui : *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, trad. de l'anglais; Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Différents Traités de Morale de Plutarque;* Paris, 1777, in-12; — *Les Inconvénients du Célibat des Prêtres, prouvés par des recherches historiques;* Genève (Lyon), 1781; Paris, 1790, in-8°. Cette dernière édition provoqua de la part de Maultrot une réfutation intitulée : *La Discipline de l'Église sur le Mariage des Prêtres;* — *Voyage en Corse* (en prose et en vers), *et vues politiques sur l'amélioration de cette île;* Paris, 1788, in-8°; — *Gulistan, ou le Jardin des Roses*, traduit du poëme persan de Saadi; Paris, 1789, in-8°; — *Essai historique sur la Législation de la Perse, précédé de la traduction complète du Jardin des Roses*, de Saadi; Paris, 1791, in-8°; — *Réflexions philosophiques sur la législation de Solon et le gouvernement d'Athènes;* dans les *Mémoires de l'Institut* (Sciences morales et politiques), t. V; — *Avis à mon Fils, âgé de sept ans;* Paris, 1805, in-12.

Gaudin, *Avis à mon Fils*. — Barbier, *Examen critique*. — Quérard, *La France littéraire*.

GAUDIN (*Martin-Michel-Charles*), duc DE GAËTE, financier et homme politique français, né à Saint-Denis, près Paris, le 19 janvier 1756, mort à Paris, le 26 novembre 1844. Dès son adolescence il donna des preuves d'une rare aptitude pour l'étude et la pratique des matières de finances. A dix-sept ans, l'intendant d'Ormesson le fit entrer dans les bureaux des contributions publiques, et trois ans après Gaudin était à la tête d'une des divisions de ce service, à la direction générale qui fut établie sous les ordres de M. d'Ailly, lors du premier ministère de Necker. En 1791, lorsque l'Assemblée constituante eut établi, à côté du ministère des contributions et revenus publics, la trésorerie nationale, administration collective placée sous les ordres de son comité des finances, Gaudin fut un des six commissaires dont se composa cette administration. Après le 10 août 1792, ses collègues et lui, ne croyant plus qu'il leur fût possible de faire le bien, donnèrent leur démission : elle fut refusée, et il leur fut enjoint de rester à leur poste. La même démarche fut renouvelée aussi inutilement en 1793, par une lettre qui fut rendue publique dans les journaux; ce ne fut qu'en 1794 que Gaudin et ses collègues obtinrent la faculté de se retirer. L'année suivante, il apprit dans sa retraite, près de Soissons, que le Directoire exécutif l'avait nommé ministre des finances : il refusa cette haute fonction. Il refusa de même la place de commissaire de la trésorerie nationale, à laquelle il fut appelé par le corps législatif, en 1797. Toutefois, Gaudin consentit à quitter sa retraite pour venir apporter le tribut de ses méditations et de son expérience concernant l'administration des finances au président du Directoire exécutif, qui l'avait réclamé. Après ces conférences, il accepta la place de commissaire général des postes. Il quitta ces fonctions, après le 18 brumaire an VIII, pour le portefeuille des finances, qu'il garda depuis le 10 novembre 1799 jusqu'au 1er avril 1814, et qu'il reprit après le 20 mars jusqu'au mois de juillet 1815. Depuis l'établissement d'une administration centrale et supérieure de la fortune publique en France (c'est-à-dire depuis 1515 environ), Colbert et Orry de Fleury ont seuls offert l'exemple d'une pareille continuité de services.

Cette longue carrière de Gaudin a été marquée par une série non interrompue d'améliorations, que peuvent seuls apprécier les hommes qui ont fait une étude spéciale et approfondie de notre administration financière. Mais tous ceux qui ne sont pas étrangers à ces études savent qu'on lui doit le système des contributions publiques, qui, sauf d'inévitables modifications, nous régit encore aujourd'hui; système qui a pour base la variété des taxes et la combinaison des impôts directs et indirects, et qui permet ainsi d'atteindre les facultés contributives sous les

diverses formes par lesquelles elles se manifestent. Le besoin d'arriver à la plus équitable répartition des charges publiques fit reprendre à Gaudin, et suivre avec une louable activité, le projet d'un cadastre général parcellaire, dont l'Assemblée constituante avait décrété l'exécution, et qui n'a été terminé qu'assez récemment. La cour des comptes a été établie sous son ministère : c'est lui qui, d'après une pensée de Napoléon, prépara le projet qui est devenu la loi du 16 septembre 1807. Enfin, c'est à Gaudin que la France doit le rétablissement de son crédit, complétement ruiné par les malheurs du temps et surtout par les abus du papier-monnaie.

Les soins de la vaste administration dont la haute direction lui était confiée n'empêchèrent pas Gaudin d'aller, au mois de juillet 1805, organiser l'administration financière dans les États de Gênes, réunis à la France, et, en 1811, de remplir une semblable mission dans la Hollande et dans les villes anséatiques. Napoléon, qui prisait surtout dans les serviteurs de l'État l'application aux devoirs et la probité, accordait une estime particulière à Gaudin. Après l'avoir nommé grand-officier de la Légion d'Honneur, le 14 juin 1804, et grand-aigle le 2 février 1805, il le créa comte en 1808, et le 15 août 1809 duc de Gaëte, avec une riche dotation, assise dans divers pays étrangers, et qui disparut en 1814, avec les fruits de la conquête. Il le nomma aussi membre de la chambre des pairs pendant les Cent Jours.

Gaudin se montra digne de ces faveurs. Au mois de mars 1814, il suivit à Blois l'impératrice Marie-Louise, et il ne la quitta, à Orléans, qu'après que cette princesse eut fait connaître aux personnages qui ne l'avaient pas abandonnée que leurs services avaient cessé de lui être utiles. Envoyé, en 1815, par le département de l'Aisne à la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1819, il s'y fit remarquer par son expérience et sa coopération assidue à tous les travaux intérieurs de la chambre, la faiblesse de son organe ne lui permettant pas d'aborder la tribune. Aussi, ayant à défendre l'institution du cadastre parcellaire contre les attaques animées dont elle était l'objet, il fut obligé de faire lire sa réfutation par un de ses collègues. La chambre ordonna l'impression de ce travail, remarquable par sa lucidité et par le ton de parfaite convenance avec lequel l'auteur parlait des mesures qu'il avait eu l'occasion de prescrire comme ministre. Une autre opinion sur le budget, qu'il fit aussi lire à la tribune, fixa vivement l'attention de la chambre. Le 6 avril 1820 le duc de Gaëte fut nommé gouverneur de la Banque de France; il ne quitta ces fonctions qu'au mois d'avril 1834, par suite d'une démission que le public ne regarda pas comme parfaitement spontanée et suffisamment volontaire. Le duc de Gaëte ne désira pas rentrer à la Chambre des Pairs, dont il avait fait partie en 1815, et il passa le reste de sa vie dans la retraite.

On a contesté à Gaudin l'éclat du talent et les hautes vues financières; mais ses adversaires eux-mêmes ont reconnu la sagesse de son administration, comme sa religieuse fidélité à tenir les engagements contractés, son esprit d'ordre, sa puissance de travail, son intégrité et sa rare modestie. Dans un temps où les passions politiques étaient soulevées, il fut accusé de malversation par un député ultra-royaliste, à l'occasion des 3,600,000 fr. de rente que Napoléon fit enlever à la caisse d'amortissement par un décret du 16 mai 1815. Avant même qu'il eût publié ses *Observations sur la proposition de M. de Blosseville*, l'accusation avait été repoussée par des hommes qui partageaient les convictions politiques de son accusateur. Du reste, il faut dire qu'une commission nommée par le roi avait, plusieurs mois auparavant, examiné cette affaire, et que, sur le rapport de cette commission (le rapporteur était M. Lainé), une ordonnance avait déclaré que l'enlèvement fait à la caisse d'amortissement était un acte personnel à Napoléon, et que les ministres des finances et du trésor (le duc de Gaëte et le comte Mollien) étaient affranchis de toute responsabilité, attendu l'impérieuse nécessité qui les avait dominés. La postérité seule peut classer définitivement les hommes; mais nous ne croyons pas nous tromper en assurant qu'elle placera Gaudin parmi les plus honorables représentants de cette école administrative de l'empire, qu'il ne faut pas sans doute exalter aveuglément, mais à qui nous ne saurions sans injustice refuser notre estime et notre reconnaissance.

Gaudin a publié les écrits suivants : *Observations et Éclaircissements sur le paragraphe concernant les Finances, dans l'exposé de la situation du royaume présenté à la Chambre des Pairs et à celle des Députés*; Paris, 1814, in-4°; — *Opinion préliminaire sur les Finances*; Paris, 1815, in-4°; — *Mémoire sur le Cadastre, et détails statistiques sur le nombre et la division des taxes de la contribution foncière, sur le revenu commun des propriétaires de biens-fonds en France*; Paris, 1817, in-8°; — *Aperçu théorique sur les Emprunts, suivi de quelques Observations sur le chapitre VIII de l'ouvrage de M. Ganilh, député du Cantal, concernant la Législation*; Paris, 1817, in-8°; — *Notice historique sur les Finances de France depuis* 1800 *jusqu'au* 1er *avril* 1814; Paris, 1818, in-8°; — *Observations sur la proposition faite par la commission des dépenses de réduire à* 1,500,000 *francs le crédit à ouvrir pour les travaux du cadastre en* 1820; Paris, 1820, in-8°; — *Considérations sur la Dette publique de France, sur l'Emprunt et sur l'Amortissement*; Paris, 1828, in-8°; — *Considérations sur l'Exposé des motifs de la loi du*

17 *mai* 1837, *portant création d'un fonds extraordinaire pour les travaux publics et sur les effets de cette loi par rapport au crédit public;* Paris, 1837, in-8°; — *Des Conséquences du rejet par la Chambre des Pairs du projet de loi concernant le remboursement et la conversion de la rente de* 5 *pour* 100; Paris, 1838, 1840, in-8°. J. BOULATIGNIER.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains.* — *Dictionnaire de l'Économie politique.*

* GAUDIN (*Marc-Antoine-Augustin*), physicien et chimiste français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804. Sa vie tout entière a été consacrée à la science, considérée dans ses applications utiles. Par ses ingénieuses recherches, la physique et la chimie ont apporté de nombreuses améliorations à l'industrie. Ses principaux travaux sont: (en 1827) invention d'une pompe pneumatique servant à volonté à faire le vide et à comprimer l'air. Cette machine est composée de deux corps de pompe, dont le va-et-vient des pistons est produit par un mouvement rotatif continu, dans un sens pour l'expansion de l'air, dans un sens contraire pour l'expiration. L'axe de la manivelle est lié, par une chaîne sans fin, à un robinet de révolution, qui ouvre ou ferme la communication du corps de pompe avec l'air extérieur et le récipient, au moyen de soupapes extérieures, qui s'adaptent d'une manière différente dans chaque cas. — *Recherches sur les rapports qui existent entre les poids atomiques et les propriétés des corps*, imprimées dans la *Bibliothèque universelle de Genève* de 1831; — *Deux Mémoires sur le groupement des atomes dans les molécules, et sur les causes les plus intimes des formes cristallines* (5 novembre 1832). Le premier de ces mémoires, contenant une recherche approfondie sur le poids atomique du silicium, a été imprimé dans les *Annales de Chimie et de Physique;* — Procédé pour obtenir les carbonates insolubles, par l'action lente du carbonate d'ammoniaque en vapeur sur les solutions de chaux, baryte, strontiane, plomb, etc. (10 juillet 1839); — Indication de deux méthodes différentes pour faire des creusets de chaux et magnésie infusibles au chalumeau à gaz oxygène (même époque); — Preuves de la supériorité du platine fondu sur le platine laminé et étiré (même époque); — Description d'un nouveau procédé pour la fabrication du rubis artificiel (19 juillet 1837); — Préparation du cristal de roche filé et des lentilles de microscope en cristal de roche fondu, offrant un grossissement de 250 diamètres (4 décembre 1837); — Expériences sur l'éclairage, dans lesquelles l'auteur démontre que l'éclairage par le gaz de houille chargé d'une huile essentielle produit une flamme six fois plus lumineuse que celle du gaz houille pur; que la flamme sidérale au gaz oxygène est cent cinquante fois aussi lumineuse que celle du gaz de houille (18 juin 1838); — Première fixation des épreuves photographiques. L'auteur démontre que les blancs sont formés par des sels doubles d'argent et de mercure, et non par un amalgame. Le premier il présenta des épreuves complètes obtenues sans mercure par l'action continuatrice du verre jaune, et perfectionna les liqueurs accélératrices. Il mit également sous les yeux de l'Académie des épreuves très-distinctes obtenues en un huitième de seconde, au moyen du bromure d'iode (mai 1840); — *Mémoire sur les propriétés de la silice en fusion* : l'auteur y décrit la manière dont se comportent au chalumeau oxy-hydrogène l'alumine, le grès, le silex, la chaux, la baryte, etc. (24 mai 1841); — *Derniers Perfectionnements apportés au Daguerréotype* (avec P. Lerebours); Paris, 1842, in-8°, avec pl.; — *Traité pratique de Photographie;* Paris, 1844-1845, in-8° : c'est un exposé complet des procédés relatifs au daguerréotype, comprenant la préparation et l'usage de toutes les substances accélératrices; — *Mémoire sur un sympiézomètre* indépendant de la température (1847); — *Nouvelles Recherches sur le Groupement des Atomes dans les molécules*, etc.; Paris, 1847, in-8°; 1850 : c'est un travail remarquable, qui mérite de fixer l'attention du monde savant.

M. Gaudin a beaucoup contribué à répandre le goût des recherches microscopiques, par de petits instruments portatifs, d'un usage très-commode et d'un prix minime. Enfin, il est parvenu tout récemment, par une sorte d'action catalytique, à convertir le bouillon de bœuf en un liquide blanc, qui jouit de presque toutes les propriétés du lait (*Notes* adressées à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences, en 1856). M. Gaudin est depuis plus de vingt ans attaché comme calculateur au Bureau des Longitudes.

Louandre et Bourquelot, *La France littéraire.* — *Documents particuliers.*

* GAUDRY (*Joachim-Antoine-Joseph*), jurisconsulte français, né à Sommevoire près de Vassy (Haute-Marne), le 9 juin 1790. Il étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1814. Avant la révolution de 1830 il était, comme Gairal, son beau-père, l'un des avocats de la liste civile. Deux fois ses confrères l'ont élu bâtonnier, et il est actuellement membre du conseil de l'ordre et membre du bureau de l'assistance judiciaire près la cour impériale. On a de lui : *Traité de la Législation des Cultes, et spécialement du culte catholique, ou de l'origine, du développement et de l'état actuel du droit ecclésiastique en France;* Paris, 1854, 3 vol. in-8° : c'est le seul traité général que l'on ait sur cette matière. M. Gaudry a fourni des articles à la *Gazette des Tribunaux*, à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, et à la *Revue de Législation et de Jurisprudence.* Il est auteur de la *Notice historique sur M. Pigeau*, mise en tête du *Commentaire sur le Code de Procédure civile* de ce jurisconsulte, Paris, 1827, 2 vol. in-4°, et d'une intéressante *Notice*

historique sur Latour d'Auvergne, premier grenadier de France; Paris, 1841, in-8°. Il a publié récemment une *Notice sur l'invention de l'éclairage par le gaz hydrogène carboné et sur Philippe Lebon d'Humbersin, inventeur*; Batignolles, 1856, in-8°, extrait du Journal *L'Invention*. Lebon d'Humbersin, ingénieur des ponts et chaussées, né à Brachay (Haute-Marne), fut enlevé, à l'âge de trente-six ans, en décembre 1804, par une mort subite. M. Gaudry, son neveu, s'efforce d'établir, en s'appuyant sur les documents les plus authentiques et les autorités de la science les moins contestables, qu'on lui doit l'application du gaz hydrogène carboné au chauffage et l'éclairage.

E. Regnard.

Journal de la Librairie. — Documents particuliers.

GAUDY (*François-Bernard-Louis-Guillaume*, baron de), poëte allemand, d'origine française, né à Francfort-sur-l'Oder, le 19 mai 1800, mort le 6 février 1840. Il était fils d'un lieutenant général au service de Prusse; élevé d'abord à Paris, au prytanée, il termina ses études à Pforta. En 1818 il entra comme soldat dans l'armée prussienne, et ne tarda pas à obtenir les épaulettes d'officier. Il donna sa démission en 1833, et alla s'établir à Berlin, où il se livra à la culture des lettres. Dans les dernières années de sa vie, il fit plusieurs voyages en Italie. Ses poésies ont de la verve et de l'originalité; il excellait surtout dans la chanson, où il semble s'inspirer de Béranger. On a de lui : *Erato*; Glogau, 1827 et 1838; — *Pensées d'un Échappé du Choléra*; 1832; — *De Sangano* (roman); Leipzig, 1834; — *Chants impériaux*..... (ils sont consacrés à la glorification de Napoléon); — *Mein Rœmerzug*; Berlin, 1836, 9 vol. in-8°; il y donne les impressions de son premier voyage, intitulé : *Fragment du Voyage d'un garçon Tailleur*; 1836; petite nouvelle pleine de gaieté; — *Nouvelles vénitiennes*; Bunzlau, 1838, 2 vol. Il a rédigé l'*Almanach des Muses* allemand; il a fait quelques traductions de Niemcewicz et de Mickiewicz, et avec M. de Chamisso une traduction des chansons de Béranger. Arthur Muller a publié les *Œuvres complètes* de Gaudy; Berlin, 1845, 2 vol. in-8°.

Guyot de Fère.

Conversat.-Lex.

* GAUERMANN (*Frédéric*), paysagiste allemand, né à Niesenbach, en 1807. Son penchant pour l'art ne s'annonça pas de bonne heure. Entraîné enfin par l'exemple de son frère, il se rendit à Vienne, où il étudia à l'Académie et à la bibliothèque de la cour. Il passait les étés à la campagne, en Styrie, dans le Tyrol et à Salzbourg. C'est à ces excursions qu'il dut l'exactitude de ses paysages. Il réussit aussi dans la peinture de genre. On admira beaucoup, lors de l'exposition de Vienne en 1834, le tableau représentant *Un Laboureur*. Depuis, sa réputation ne fit que grandir. Parmi les productions dues à son pinceau, on doit citer encore *La Curée du cerf*; — *Vaches au pâturage*; — *Animaux chassés par la pluie*; — *Loups attaquant un verrat*.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

GAUFFECOURT (Capperonnier de), bibliophile français, né à Paris, en 1691, mort à La Mothe, près de Lyon, en 1766. Fils d'un horloger et horloger lui-même, il alla se perfectionner dans cet art à Genève. La protection du résident de France, M. de La Clôsure, lui fit obtenir la fourniture des sels du Valais. Il gagna dans cette opération une vingtaine de mille livres de rente. Il se consacra dès lors tout entier aux plaisirs délicats de l'esprit et aux distractions de la vie du monde. Il passait l'été dans une maison de campagne qu'il avait louée à Mont-Brillant, près de Genève, et l'hiver à Paris. Il n'est plus connu aujourd'hui que par sa liaison d'amitié avec J.-J. Rousseau. Les *Confessions* de cet écrivain et les *Mémoires* de Mme d'Épinay contiennent sur Gauffecourt de nombreux témoignages, qui ne s'accordent pas toujours entre eux, mais qui en somme le représentent comme un homme d'esprit, aimable et obligeant. Une attaque d'apoplexie le condamna à la retraite, en 1757, et il alla finir ses jours dans une maison de campagne près de Lyon. Il avait à Mont-Brillant une petite presse, qui lui servait à imprimer des ouvrages tirés à petit nombre d'exemplaires et devenus aujourd'hui très-rares, parmi lesquels on cite *Réflexions sur les sentiments agréables*, par Lévesque de Pouilly; — *Lettres à mon fils*; — *Mes Moments heureux*, par Mme d'Épinay, et un *Traité de la Reliure des livres*, par Gauffecourt lui-même.

Archives du Rhône, VIII, 113. — Peignot, *Répertoire de Bibliographies spéciales*.

GAUFFIER (*Louis*), peintre français, né à La Rochelle, en 1761, mort à Florence, le 20 octobre 1801. Il était élève de Taraval, et remporta le premier prix à l'Académie de Peinture en 1784. Envoyé à Rome, il y épousa Pauline Châtillon, qui peignait aussi avec beaucoup de goût et dont plusieurs tableaux, pleins de sentiment, ont été gravés par Bartolozzi. La santé de Gauffier, toujours chancelante, ne lui permit pas de revenir en France, et la mort de sa femme vint abréger ses jours. Ses compositions sont plus remarquables par le goût que par le dessin et le coloris; les principales sont : *La Cananéenne*; — *Les Dames romaines apportant leurs bijoux au sénat dans un temps de calamité publique*; — *Achille, à la cour de Scyros, reconnu par Ulysse*; — *Jacob et Rachel*; — *Le Sacrifice de Manué*; — *Abraham et les Anges*; — *Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphestion*; — *La Vierge servie par les anges*; — *Les Matrones romaines exhortant Véturie à fléchir Coriolan*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Le Bas *Diction. encyc. de la France*.

GAUFFRE. *Voy.* LE GAUFFRE.

GAUFRIDI (*Jacques* DE), magistrat français, né à Aix, en 1596, mort le 10 juillet 1684. Fils d'un conseiller au parlement d'Aix, il fut destiné à la magistrature. En 1627 il fut élu assesseur d'Aix et chargé de porter au roi, avec deux autres notabilités de la Provence, une protestation contre les nouveaux impôts dont elle était menacée. Les députés n'obtinrent rien, et des troubles éclatèrent à leur retour. Les mesures sévères prises à ce sujet par la cour obligèrent Gaufridi à plusieurs autres démarches du même genre, et presque toujours infructueuses. En 1630 il fut élu une seconde fois assesseur. Quelques années après il acheta une charge de président à mortier au parlement d'Aix; mais il s'en démit en 1660, à l'occasion des troubles survenus dans cette ville. Il vécut dès lors dans la retraite, où il composa une justification de sa conduite, sous le titre de *Emplois de M. le président Gaufridi*, 1687, in-12, et une *Histoire de Provence depuis* 1628 *jusqu'en* 1660, restée manuscrite.

Histoire des Hommes illustres de Provence.

GAUFRIDI (*Jean-François* DE), magistrat et historien français, fils du précédent, né à Aix, le 13 juillet 1622, mort dans la même ville, le 6 novembre 1689. Il fut pourvu d'une charge de conseiller en 1660. Il avait un goût décidé pour les belles-lettres et pour les langues anciennes. Il écrivit l'*Histoire de la Provence depuis la fondation de Marseille jusqu'à la paix de Vervins*; Aix, 1694, 2 vol. in-fol. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de recherches et peu de critique; il fut publié après la mort de l'auteur.

Histoire des Hommes illustres de Provence.

GAUFRIDI. *Voy.* GOFFRIDI.

* **GAUFRIDUS** DE TRAVO, ou **GOFFREDUS** DE TRANO, canoniste du treizième siècle. Il était chapelain et sous-diacre du pape, élève d'Azo, et professeur de droit canon. Il se fit une grande réputation par son enseignement et la netteté de ses ouvrages, rédigés aux instantes prières de ses nombreux élèves. On a de lui : *Summa super titulis Decretalium.* Cette Somme est divisée en cinq livres : le 1er traite des constitutions, des rescrits, des élections, etc.; le 2e des jugements; le 3e de la vie et des mœurs des clercs; le 4e des fiançailles et du mariage, et le 5e de la procédure devant les tribunaux ecclésiastiques. La bibliothèque de Chartres possède trois manuscrits de cette *Somme*, qu'on a catalogués sous des numéros et sous des titres différents, quoiqu'ils ne constituent que le même ouvrage. — *Apparatus.* On ignore si cet *Apparatus* existe encore. Mais Gaufridus en parle à la fin de sa *Somme* comme d'un de ses premiers ouvrages (1).

ROULLIER (de Chartres).

(1) « Si vero fortasse legeris quod in *Apparatu* meo « memineris te vidisse, considera quod non omnes qui « *Summam* habituri sunt, habeant *Apparatum*, et prop- « terea malui repeti quam deesse »

Catal. des Manuscrits de Chartres; Garnier, 1840, nos 284, 367 et 368, § 2. — J. de Trittheim, *De Script. ecclesiast.*, fo 110. — Savigny, tom. IV, pag. 97.

* **GAUGAIN** (*Thomas*), graveur anglais, d'origine française, né à Abbeville, en 1748, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Jeune encore il vint à Londres, où il eut Houston pour maître. On a de lui plusieurs gravures au pointillé, reproduites ensuite par l'impression coloriée. Ses œuvres principales sont : *L'Impatience enfantine*, d'après Cosway, au pointillé et colorié, accompagné d'un quatrain français; — *Diane et les nymphes au bain*; d'après Taverner; 1780; — *Jeune Matelot racontant dans la chaumière son naufrage*, au pointillé, d'après Bigg; — *Bergère des Alpes*; 1781; — *Marie Stuart apprenant de Buckhorst et Beale son arrêt de mort*, d'après Stothard; 1788; — *La Laitière, La petite Fruitière anglaise*, en deux feuilles, au pointillé, d'après Northcote; 1786; — *Douze Officiers échappés du naufrage*, d'après le même; — *La Mort du prince Léopold de Brunswick*; 1785; — *Courtship et Matrimony*, d'après Milbourn; 1789; — *Les Jeunes Aveugles dans la campagne de Rome*, d'après le même.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

GAUGER (*Nicolas*), physicien français, né à Pithiviers, vers 1680, mort en 1730. Il était avocat au parlement de Paris et censeur royal. Il s'occupa avec succès de la physique appliquée. On a de lui : *Resolution du problème proposé dans le* Journal de Trévoux *pour la construction de nouveaux thermomètres*; Paris, 1710, in-8°; réimprimée sous le titre de *Théorie des nouveaux Thermomètres et Baromètres de toutes sortes de grandeurs*; Paris, 1720, in-12; — *Mécanique du Feu, ou l'art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense.* Première partie, contenant le *Traité des nouvelles Cheminées, qui échauffent plus que les cheminées ordinaires, et qui ne sont pas sujettes à fumer*; Paris, 1713, 1749, in-12. On a encore de Gauger deux *Lettres* sur des sujets de physique, dans les *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets.

Quérard, *La France littéraire.*

GAUHE (*Jean-Frédéric*), théologien allemand, né à Waltersdorf, le 15 mars 1681, mort le 29 décembre 1755. Il fit ses études au gymnase de Berlin, et suivit les cours de théologie à Wittemberg. Il se voua ensuite pendant quelque temps à l'instruction privée. En 1715 il fut pasteur à Neu-Schœnberg, et en 1725 à Helbigsdorf, dans le diocèse de Fribourg. On a de lui : *Historisches Helden und HeldinnenLexikon* (Dictionnaire historique des Héros et des Héroïnes); Leipzig, 1716; — *Des heiligen rœmischen Reichs genealogisch-historisches Adels-Lexikon* (Dictionnaire historico-généalogique de la Noblesse du saint empire romain); 1719-1740; — *Gerberus notatus*, etc., sous le pseudonyme de *Huldericus Irenæus Pagus*; Leipzig, 1731-

1732; — *Kurzgefasste Lebensgeschichte Gottfried Arnold's*, etc. (Histoire abrégée de Gottfried Arnold, etc.); 1729; insérée dans le nouveau Recueil des *Matières* théologiques anciennes et modernes.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lex.*

GAUJAL (*Marc-Antoine-François*, baron DE), magistrat français, né le 28 janvier 1772, à Montpellier, mort à Vias (Hérault), le 16 février 1856. Il fit de bonnes études au collége de Rhodez. A la révolution, il émigra, et s'enrôla dans l'armée de Condé; ensuite il se réfugia en Angleterre, où il obtint le grade de major d'infanterie. Il résida à Dublin en qualité d'ingénieur; et en 1800 son nom ayant été rayé de la liste des émigrés, il rentra en France. En 1803 il publia un *Essai sur les Langues modernes*; en 1806 il fut reçu licencié en droit à Toulouse; en 1808 il entra comme conseiller auditeur à la cour d'appel de Montpellier, et en 1812 il fut nommé procureur impérial criminel à Carcassonne, où il eut le premier l'idée de publier chaque année la statistique de la justice criminelle du département. En 1821 il fut nommé premier président de la cour royale de Limoges. En 1830, après l'adresse des 221, il devint le candidat de l'opposition, et fut élu député. Après la chute de la dynastie des Bourbons, il prit une part active à la discussion de plusieurs lois importantes, telles que la loi municipale et la loi électorale. Nommé à la cour de cassation par une première ordonnance, du 8 août 1829 (qui le remplaçait, dans la première présidence de Limoges, par Bourdeau), de Gaujal refusa; mais il accepta les fonctions de conseiller, auxquelles l'appelait une nouvelle ordonnance, le 24 septembre 1837. Il siégea à la cour de cassation jusqu'au 3 octobre 1849. A l'occasion d'une question disciplinaire soulevée par les moustaches que portaient quelques avocats, il fit le 6 août 1844 un rapport plein de curieuses recherches sur l'antique usage de porter la barbe. Le 3 octobre 1849, le prince Louis-Napoléon, président de la république, nomma de Gaujal premier président de la cour d'appel de Montpellier. Ce magistrat était alors âgé de soixante-dix-huit ans. Admis à la retraite le 1er octobre 1852, en vertu du décret du 1er mars précédent, il fut en même temps élevé au grade d'officier de la Légion d'Honneur. De Gaujal était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. On a de lui des mémoires : *Sur l'idole Ruth*; 1832; — *Sur le titre du Comtor*; 1855; — *Sur les titres singuliers tombés en désuétude*; 1842; — *Quels furent les habitants primitifs de la Gaule Transalpine?* 1855. Son principal ouvrage est intitulé : *Essais historiques sur le Rouergue*; 2 vol. in-8°, 1824. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui décerna à cette occasion une médaille d'or. De Gaujal a laissé une *Histoire complète du Rouergue*, dont l'impression a été votée par le département de l'Aveyron. Dans le cours de sa longue carrière, il se distingua toujours par sa modération et son exquise politesse.

H. Fisquet, *Biographie* (inédite) *de l'Hérault.*

GAULA (*Jehan* DE). *Voy.* GALLES.

GAULI (*Giovanni-Battista*). *Voy.* BACICCIO.

GAULLE (*Edme*), sculpteur français, né à Langres, en 1770, mort à Paris, en janvier 1841. Après avoir étudié le dessin sous Dévosges à l'école de Dijon, il vint suivre les cours de l'École des Beaux-Arts à Paris, remporta le deuxième grand prix en 1799, et le premier prix de Rome en 1803. La guerre empêchant les relations avec l'Italie, il resta à Paris. Peu de temps après, il fut un des trente sculpteurs chargés d'exécuter les sujets du fût de la *colonne* de la place Vendôme, d'après les dessins de Bergeret. En 1808 et en 1812 il exposa, au Louvre, divers bas-reliefs, entre autres *Un Jeune Pêcheur*. Ses principaux ouvrages sont : une *Statue de Louis XVI à genoux*, pour l'église de Saint-Denis; le plâtre en fut exposé au salon de 1819 et le marbre à celui de 1827; — l'*Étude de la nature*, bas-relief pour la fontaine projetée de la place de la Bastille; — un buste de *Claude Perrault*. Il a été conservateur du dépôt des marbres du gouvernement. GUYOT DE FÈRE.

Annuaire des Artistes français, année 1832.

GAULLE (DE). *Voy.* DEGAULLE.

GAULLUET (P. DE MORNAY). *Voy.* MORNAY (DE).

GAULLYER (*Denis*), littérateur et grammairien français, né à Cléry, le 2 février 1688, mort à l'hospice de Charenton, le 24 avril 1736. Il fit ses études au collége d'Orléans, suivit à Paris un cours de philosophie, et y fut reçu maître ès arts. Après avoir passé plusieurs années au collége du Plessis, en qualité de maître de quartier, il fut reçu professeur de cinquième, parvint à la chaire de seconde, et se consacra dès lors à l'enseignement exclusif des lettres anciennes. On a de lui : *Règles sur la Langue Latine et Française, à l'usage des colléges de l'Université*; Paris, 1716, 1719, 5 part. in-12; — *Poëmes de saint Grégoire de Nazianze, traduits en latin, avec des notes grammaticales*; Paris, 1718, in-12; — *Recueil des Fables d'Ésope, de Phèdre et de La Fontaine, avec des notes françaises*; 1721; — *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronologique*; — *Recueil des pièces de vers les plus belles et les plus faciles, tirées des poëtes latins*; 1722; — *Cornelius Nepos, avec des notes françaises*; — *Abrégé de la Grammaire Française, comprenant les règles de la versification*; Paris, 1722; — *Traduction des Épigrammes de Martial*, en vers et en prose; Paris, 1738; — *Règles poétiques, tirées d'Aristote, de Despréaux et autres célèbres auteurs*; Paris, 1728; — *Térence, Cicéron, César, Salluste*, etc., *avec des Remarques sur le Traité des Études*; Paris, 1728, 1 vol. in-12; — *Selecta Carmina, Orationesque quorumdam in universitate Pari-*

siensi professorum; Paris, 1727, in-12; — *Méthode de M. Lefèvre pour les humanités, avec notes par Gaullyer;* — *Florus, avec des notes et une traduction*; Paris, 1733, in-12.
H. H.

Les Hommes illustres de l'Orléanais.

GAULMIER (*Antoni-Eugène*), littérateur français, né à Saint-Amand (Cher), le 6 janvier 1795, mort le 25 sept. 1829. Entré jeune encore dans l'instruction, il fut nommé régent dans un collége de province. Un amour sans espoir qui troubla les débuts de sa carrière l'arracha de sa chaire; il revint dans sa famille, et songea d'abord à étudier la médecine, puis à entrer en religion. Mais le cabinet de dissection et le séminaire lui répugnèrent également : un nouvel amour s'empara de lui, et une passion violente fit éclore ses premières poésies. La nécessité ramena Gaulmier dans sa première voie, et il fut successivement professeur aux colléges de Nevers, de Reims et de Bourges. A cette époque (1820-1822), il vit ses poëmes couronnés par différentes académies; quelques-uns furent alors imprimés séparément; mais un travail opiniâtre et des ennuis de toutes sortes altérèrent sa santé, et il mourut à l'âge de trente-quatre ans. Ses vers, empreints de beaucoup de charme et de grâce, ont été recueillis après sa mort et publiés sous ce titre : *Œuvres posthumes d'A.-E. Gaulmier;* Paris, 1830, 3 vol. in-18.
H. BOYER.

Biographie du Berry.

GAULMIN (*Gilbert*), philologue français, né à Moulins, en 1585, mort à Paris, le 8 décembre 1665. Il fut intendant du Nivernois, maître des requêtes et conseiller d'État. Ses occupations administratives ne l'empêchèrent pas d'être un des premiers érudits du dix-septième siècle, et son immense savoir ne fit aucun tort à la vivacité de son esprit. Il a peu écrit. On a remarqué qu'il promettait beaucoup d'ouvrages, et qu'il n'en a donné qu'un petit nombre. Ses contemporains parlent de lui sur le ton de la plus haute estime. D'après Costar, « il possédait toutes les langues que la confusion de la tour de Babel a introduites sur la terre; mais il excellait particulièrement dans la connaissance de la grecque, de l'hébraïque, de l'arabe, de la turque, et de la persane.... Il avait le génie élevé, grand et vaste; il était plein de feu et de vigueur, et il avait même une vivacité qui a subsisté assez longtemps avec ses cheveux blancs. Ses expressions sont nobles, la cadence de ses vers est fort nombreuse, et la diction en est assez pure ». Baillet ajoute : « Il a fait diverses pièces de poésies en différentes espèces, mais particulièrement des *épigrammes*, des *odes*, des *hymnes*, et une tragédie appelée *Iphigénie*, qu'il a formée sur le caractère d'Eschyle. » Ces poésies n'ont point été recueillies, et quelques-unes, entre autres l'*Iphigénie*, n'ont jamais été imprimées; mais on les trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale. *Iphigénie* était écrite en grec, et l'auteur en a cité six vers dans ses notes sur le roman d'Eustathe, p. 14. On trouve dans les *Lettres* de Gui Patin deux épigrammes de Gaulmin contre le parlement, épigrammes tout à fait sanglantes, dit Baillet, et qui attestent l'attachement de Gaulmin à Mazarin. On cite de ce savant un trait assez curieux. Son curé ayant refusé de le marier, il déclara, en présence du prêtre, qu'il prenait une telle pour sa femme, et vécut dès lors avec elle comme s'il eût été marié. Cette singularité donna lieu d'examiner si ces sortes de mariages étaient valables. On les appela des mariages *à la Gaulmine*, et les lois les réprouvèrent. On a de Gaulmin : une édition du traité de Psellus, *De Operatione Dæmonum, dialogus;* Paris, 1615, in-8°; — une édition (la première) du roman d'Eustathe : *De Ismeniæ et Ismenis Amoribus;* Paris, 1618, in-8°, avec une traduction latine et des notes; — une édition (jusque ici la seule) du roman de Théodore Prodromus : *Rhodante et Dosiclès;* Paris, 1625, in-8°, avec une traduction latine et des notes; — *De Vita et Morte Mosis Libri III*, hébreu et latin, avec des notes; Paris, 1629, in-8°; — *In Hamedollæ Casbinensis Persæ Sapientiam universi, epistola dedicatoria;* Paris, 1641, in-8°; — *Livre des Lumières en la Conduite des Rois, composé par le sage Pilpay;* Paris, 1644, in-8°.

Costar, *Apologie contre Girac*, p. 239, de l'édit. de 1657. — P. Colomiès, *Gallia Orientalis*, p. 232, 233, 234, 235. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 249; t. IV, p. 300. — Freytag, *Adparatus litterarius*, t. I, p. 233; t. III, p. 100-103.

GAULT (*Jean-Baptiste*), prélat français, né à Tours, le 29 décembre 1595, mort à Marseille, le 25 mai 1643. Lui et son frère aîné, Eustache, destinés à l'état ecclésiastique, firent leurs études d'abord à La Flèche, puis à Paris et enfin à Rome. Après dix-huit mois de séjour dans cette ville, ils revinrent en France, et entrèrent dans la congrégation de l'Oratoire. J.-B. Gault reçut l'ordre de la prêtrise à Troyes, et dirigea successivement des maisons de son ordre à Langres, à Dijon, au Mans. Il fut aussi chargé de diverses missions apostoliques en Espagne, en Flandre, à Montauban. Son frère, qui avait partagé tous ses travaux religieux, fut nommé évêque de Marseille; mais il mourut le 13 mars 1639, avant d'avoir reçu ses bulles de Rome. J.-B. Gault fut aussitôt appelé à le remplacer. Il montra un zèle extraordinaire pour la réforme de son diocèse, pour le soulagement des pauvres, pour le rachat des captifs et pour la conversion des galériens. Une mort prématurée l'enleva à son diocèse. Le clergé de France demanda sa béatification à Rome, en 1645. Eustache Gault est l'auteur d'un livre intitulé : *Discours de l'État et couronne de Suède;* Le Mans, 1633; et de quelques autres ouvrages, restés manuscrits.

Senault, *Vie de Jean-Baptiste Gault.*

GAULT DE SAINT-GERMAIN (*Pierre-Marie*), littérateur français, né à Paris, le 19 fé-

vrier 1754, mort dans la même ville, le 11 avril 1842. Il fut professeur au collége de Guéret et ensuite à celui de Clermont-Ferrand, et devint correspondant du roi de Pologne. Amateur des beaux-arts, il publia un assez grand nombre d'écrits sur le dessin. On a de lui les ouvrages suivants : *Tableau de la ci-devant province d'Auvergne;* 1802, in-8° ; — *Traité de la Peinture de Léonard de Vinci, commenté, augmenté de la vie et du catalogue de ce célèbre artiste;* 1802, in-8° ; — *Précis historique sur toutes les manières de peindre, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours;* 1803, gr. in-fol. ; — *Des Passions et de leur expression générale et particulière, sous le rapport des beaux-arts;* 1804, in-8°, avec fig.; — *Type du beau par toutes les productions du génie;* 1805, in-fol.; — *Mesures de la statue de l'*Antinoüs *prises par N. Poussin*, trad. de l'italien, 1805, in-8°, avec fig.; — *Vie et Œuvres de Nicolas Poussin considéré comme chef de l'école Française, suivies de notes inédites et authentiques sur sa vie et ses ouvrages;* 1806, gr. in-8°, avec 37 pl.; — *Annales de la Calcographie, ou histoire de la gravure ancienne et moderne*, etc.; 1806-1807, in-8°, avec fig. au trait; — *Texte pour les calques de* La Cène *de Léonard de Vinci;* 1808, gr. in-fol ; — *État des Arts en France dans le dix-neuvième siècle;* 1814, in-8° ; — *Guide des Amateurs de Peinture dans les collections générales et particulières, les magasins et ventes*, etc.; *Écoles italienne, génoise, espagnole;* 1816, in-8° ; — *Guide des Amateurs de Peinture*, etc.; *Écoles allemande, flamande, hollandaise;* 1818, 2 vol. in-12; — *Choix de Productions de l'Art les plus remarquables exposées dans le salon de* 1817; 1817, in-8°; — *Choix de Productions de l'Art les plus remarquables exposées dans le salon de* 1819; 1819, in-12; — *Abrégé élémentaire de l'Histoire de France;* 1820, 3 vol. in-12; — *Lettres de madame de Sévigné, avec une notice et des notes;* 1823, 12 vol. in-8°. Il est auteur des textes qui accompagnent la collection de *Fleurs et Fruits*, publiée par J.-J. Prévost, en 1806. Il a donné des articles au *Journal des Beaux-Arts* et à beaucoup de recueils périodiques. Peintre et amateur, Gault a exécuté un tableau de *Saint Jérôme* pour l'hôtel-Dieu de Paris ; — une *Assomption de la Vierge*, pour l'église de Domfront ; — une *Vue du Port et de la rade de Moka, en Arabie*, achetée en 1789 par Louis XVI ; — *Le Satyre et le Passant*, pour le roi de Pologne ; — un *Portrait en pied du maréchal de Richelieu*, gravé par Vangelisti ; — une *Danse de Bacchante*, qui fit partie de la galerie de du Sommerard, etc. Guyot de Fère.

Statisque des Gens de Lettres. — Journal des Beaux-Arts, 1842, 2 vol. — *Docum. particuliers.*

* GAULTIER (*Léonard*), graveur allemand, né à Mayence, en 1552, mort dans un âge fort avancé. Après avoir travaillé longtemps pour les imprimeurs éditeurs de l'Allemagne, il exécuta différentes œuvres pour les principaux imprimeurs de Nancy et de Pont-à-Mousson et pour quelques libraires français. Ses gravures sont pour la plupart signées, mais peu connues, parce que les livres qui les renferment ont presque tous disparu des bibliothèques. Au premier rang des œuvres qu'il exécuta pour la librairie française, nous citerons le titre de la *Pharmacopée* de J. Quercetanus (Duchesne); Paris, 1607. En 1612 Gaultier illustrait de trois gravures l'histoire latine de Jeanne d'Arc écrite par Hordal et publiée à Pont-à-Mousson par Melchior Bernard, in-4°. En 1614 il faisait un *portrait de saint Ignace de Loyola*, qui sert de frontispice à la *Règle de la Société de Jésus*, publiée par le même imprimeur; in-32. Deux livres de Heine Garel, édités à Nancy, en 1618, chez Garnier. *La Couronne sacrée de la Royale... et Le Bocage sacré...*, portent au frontispice les armes de Lorraine gravées par Gaultier. En 1623 il faisait le titre, avec emblème, de l'*Amphithéâtre du Calvaire*, d'André Valladier, publié à Paris par Pierre Chevalier, et en 1628 quatre planches qui ornent le *Recueil de plusieurs Inscriptions et diverses Poésies*, en l'honneur de Charles VII et de la Pucelle d'Orléans; Paris, Edme Martin, in-4°. Nous ne connaissons de Gaultier aucune planche postérieure à celles-là. Ordinairement il dessinait lui-même ses œuvres, et montrait une entente parfaite de la perspective et de l'effet ; mais il grava beaucoup aussi d'après les maîtres. Ainsi, on a de lui plusieurs gravures pieuses, dessinées par Messager. Son œuvre capitale est le *Jugement dernier* de Michel Ange. Émile Bégin.

Catalogue raisonné des collections lorraines, n° 2152, 2153, 4819, 4820, 4821. — E. Bégin. *Hist. de l'Art en Lorraine.*

* GAULTIER (*René*), hagiographe français, né au Boumois, près Saumur, vers 1560, mort en 1637. Il se démit de ses fonctions d'avocat au grand conseil pour se livrer tout entier à ses exercices de dévotion. En 1604 il accompagna en Espagne Pierre de Bérulle, chargé par Henri IV de ramener en France une première colonie de carmelites; et c'est à ses soins surtout que ces religieuses durent leur installation à Angers. Claude Ménard raconte qu'il leur fit présent d'un tableau peint par Jésus-Christ, qui, suivant leur tradition, avait été envoyé par le Sauveur à Abagare, roi d'Édesse, et qu'elles exposaient aux grandes fêtes sur l'autel. Au retour d'Espagne, l'abbesse de Fontevrauld retint près d'elle Gaultier pour gérer les affaires de l'ordre. Il passa ainsi quatre ans, employant le temps que ses fonctions lui laissaient libre à traduire de l'espagnol des ouvrages d'ascétisme ou de dévotion. Retiré bientôt au château du Boumois, il continua de vivre dans une solitude exaltée par la prière et l'étude des légendes, en proie aux ob-

sessions d'une piété maladive. Dénoncé on ne sait pourquoi, il fut arrêté, jeté en prison, où il serait resté sans doute si ses amis ne se fussent employés pour lui. Il mourut âgé de soixante-dix-sept ans. Il avait fondé une chapelle à Montmartre près Paris, un autel aux Capucins de Saumur et contribué à l'établissement des oratoriens à Notre-Dame-des-Ardilliers. Parmi les ouvrages de Gaultier, la plupart traduits de l'espagnol ou du latin, on remarque : *La Fleur des Saints de Ribadeneira*, 1606, in-fol.; réimprimée à Rouen, 1612 in-fol., avec les augmentations d'André Duval, docteur de Sorbonne; — *Les Œuvres de Piété de Jean de la Croix, premier carme déchaussé*, par le P. J.-Ant. Molina, chartreux; Paris, 1621, in-8°; — *Les Exercices spirituels de l'excellence, profit et nécessité de l'oraison mentale*, du même P. Molina, 1618-1621, dédié à Honoré d'Estampes, archevêque de Rheims; — *Histoire de la vie, vertus et miracles de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne inséparable de la sainte mère Thérèse de Jésus*, par le P. Ange Manrique; Paris, 1633, in-8°; — *L'Échelle de saint Jean Climacus*, 1603, in-12; et plusieurs autres opuscules et Vies des saints de ses auteurs favoris. Il a traduit aussi l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1604, in-8°, 1605-1648, in-12, et *Les Œuvres de Thomas a Kempis*; Paris, 1623, précédées d'une dédicace à madame de Puysieux-Brulard, de la maison d'Estampes-Valençay, et d'une Vie de Thomas a Kempis. On trouve une épigramme latine de René Gaultier en tête de la traduction des épigrammes de Théodore Prodrome par le P. Souvigny de l'Oratoire. Célestin PORT.

Claude Ménard, *Peplus*, manuscrit de la Bibliothèque d'Angers. — *Les Illustres* de Pocquet de Livonnière, manuscrit. — Habert, *Vie du Cardinal de Bérulle*, p. 239, 262-271. — *Archives de Maine-et-Loire*.

* **GAULTIER GARGUILLE** (*Hugues* GUÉRIN dit), célèbre farceur français, naquit en Normandie, probablement vers 1574, et mourut à Paris, vers 1634 : on en est réduit, sur son compte, à ces dates approximatives, que nous calculons d'après le rapprochement de certaines circonstances. Ainsi, nous savons qu'à sa mort il fut remplacé à l'hôtel de Bourgogne par Guillot Gorju, dont l'entrée à ce théâtre remonte à l'année 1634; et d'un autre côté, au rapport de Sauval, il avait soixante ans quand il mourut, ce qui reporte la date de sa naissance à l'époque que nous avons indiquée. Par malheur, ce ne sont pas seulement les incertitudes, ce sont les contradictions qui abondent dans les renseignements relatifs à Gaultier Garguille, comme on va s'en convaincre par l'exposé des opinions contradictoires, au milieu desquelles il est difficile aujourd'hui de discerner la vérité. On ne connaît rien sur sa jeunesse. Suivant un mémoire particulier du temps, c'était un garçon boulanger du faubourg Saint-Laurent, qui forma tout à coup le projet, avec Turlupin et Gros Guillaume, ses camarades de pétrin d'abord, de théâtre ensuite, de relever la farce, qui périclitait, et de se faire le conservateur et le régénérateur du genre. Dans cette intentation, tous trois auraient loué un petit jeu de paume à la porte Saint-Jacques, ou plutôt près de l'Estrapade, et y auraient bâti un théâtre portatif, orné, pour toutes décorations, de toiles de bateau peintes, où ils jouaient deux fois par jour, d'abord d'une heure à deux, surtout pour les écoliers, puis le soir pour les bourgeois au prix de deux sols six deniers par représentation. Ils n'admettaient pas de femme dans leur société dramatique, pour ne pas se désunir, ce qui ne les empêcha point de se marier; Gaultier épousa la fille de l'illustre Tabarin. Leur succès fut tel, toujours suivant le même mémoire, que les comédiens patentés s'en plaignirent à Richelieu, qui, voulant juger de ses propres yeux, manda les trois farceurs au Palais-Cardinal, aujourd'hui le Palais-Royal, et leur ordonna de jouer devant lui dans une alcôve. Nos trois compagnons se surpassèrent, comme on peut croire, surtout dans une scène où Gros Guillaume, habillé en femme, essayait pendant une heure de désarmer son mari Turlupin, qui, le sabre en main, voulait absolument la tuer; après cent supplications éplorées, plus grotesquement touchantes les unes que les autres, mais toutes inutiles, madame s'avisait enfin de lui dire, en embrassant ses genoux : « Eh, mon cher mari, je vous en conjure par cette soupe aux choux que je vous fis manger hier et que vous trouvâtes si bonne! — Ah, la carogne! soupirait Turlupin vaincu, en laissant tomber son sabre, elle m'a pris par mon faible; la graisse m'en fige encore sur le cœur. » Dans une autre scène, Gaultier Garguille cherchait une servante, et se plaignait de la saleté ordinaire de ces filles, surtout de celles qu'il avait eues jusqu'alors, disant qu'il en avait trouvé une qui se peignait au-dessus de la marmite, et Turlupin lui en proposait une qui était un modèle de propreté, puisqu'elle se coiffait toujours à la cave. Ces lazzis, et probablement surtout le jeu comique des farceurs, décidèrent si bien le cardinal, qu'au lieu de les condamner, il fit venir les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, leur reprocha de renvoyer toujours leurs spectateurs tristes, et leur ordonna de s'adjoindre, pour obvier à cet inconvénient, les farceurs de la porte Saint-Jacques, qui firent merveille sur ce nouveau théâtre comme sur l'ancien. Tel est le récit spécial du mémoire en question. Mais, suivant les frères Parfaict, ce n'est là qu'un tissu de fables; quoiqu'il soit difficile d'admettre qu'une narration tellement circonstanciée, et à peu près contemporaine des faits qu'elle rapporte, soit tout à fait sans fondement, il n'en est pas moins vrai qu'elle s'accorde fort peu avec les documents recueillis d'autre part. Ainsi Sauval ne nous dit rien sur Gaultier Garguille en particulier qui contredise précisément les assertions du mémoire; mais, en parlant de Turlupin il

nous apprend qu'il entra à l'hôtel de Bourgogne très-jeune, « dès qu'il commença à parler », ce qui s'éloigne radicalement de ce récit d'après lequel Turlupin et Gaultier Garguille ainsi que Gros Guillaume auraient été trois garçons boulangers, quittant en même temps leur profession pour débuter en même temps, et d'abord dans un jeu de paume. En outre, il existe une sentence du 16 février 1622, rendue au profit des confrères de la Passion, contre Hugues Guérin, Robert Guérin, Henri Legrand et autres (c'étaient les vrais noms de nos trois farceurs), comédiens de l'hôtel d'Argent, tandis qu'un arrêt de 1629 constate qu'ils font alors partie de l'hôtel de Bourgogne. Ils étaient donc entrés à l'hôtel d'Argent avant d'entrer à l'hôtel de Bourgogne, et, en outre, ils y étaient en 1622, c'est-à-dire deux ans avant l'arrivée définitive de Richelieu aux affaires, ce qui contredit doublement le mémoire. Suivant les frères Parfaict, dont la version, sans être toujours appuyée sur des preuves suffisantes, s'accorde du moins avec les dates et les faits authentiques, Gaultier Garguille, qui n'aurait jamais été garçon boulanger, non plus que ses compagnons, débuta en 1598 au théâtre du Marais, où il se fit connaitse dans le tragique, le comique et les farces; il est probable qu'il quitta le Marais après la mort de l'acteur qui jouait le rôle de Périne, pour se joindre à l'hôtel de Bourgogne, à Gros Guillaume et à Turlupin.

Gaultier Garguille était d'une souplesse si merveilleuse qu'on l'eût pris, dit-on, pour une marionnette; très-maigre de corps et très-gros de visage, avec les jambes droites et grêles, il offrait un aspect si comique qu'on ne pouvait le voir sans se sentir dilater la rate. Il faisait ordinairement le maître d'école, le savant, le chef de la maison, sous les traits d'un vieillard, tenant à la main un livre de chansons composées et débitées par lui. Quoique les paroles et l'air fussent généralement d'assez mauvais goût, il chantait d'une façon si burlesque, et néanmoins avec tant de naïveté et de naturel, car c'étaient là ses deux qualités distinctives, que la chanson de Gaultier Garguille était passée en proverbe. Je demande pardon de transcrire ici, après tant d'autres, la gaudriole suivante, qui peut donner une idée de son genre :

Jean, cette nuit, comme m'a dit ma mère,
Doit m'assaillir, mais je ne le crains guère...
Si
Ma mère n'en est pas morte
Je n'en mourrai pas aussi.
Je ne suis pas de ces folles badines
Qui font venir à l'aide leurs voisines.
Si
Ma mère n'en est pas morte
Je n'en mourrai pas aussi.

Suivant l'estampe des *Regrets facétieux et plaisantes harangues du sieur Thomassin*, imprimées à Rouen, en 1632, il avait pour accoutrement « une espèce de bonnet plat et fourré, point de cravate ni de col de chemise, une camisole qui descendait jusqu'à la moitié des cuisses, une culotte étroite qui venait se joindre aux bas, dessous les genoux; une ceinture de laquelle pendait une gibecière et un gros poignard de bois passé dans la même ceinture ». (Sauval.) On a son portrait gravé par Rousset, d'après Grégoire Huret; dans ce portrait, « sa ceinture est chargée d'une gibecière et d'une écritoire, sans couteau; il a un masque, avec une moustache sans barbe, quoiqu'il portât ordinairement une barbe pointue à son masque; ses cheveux plats et courts sont arrondis autour de la tête ». Le corps de son habit était noir, et les manches rouges, les boutons et boutonnières étaient rouges sur le noir et noirs sur le rouge; enfin, il avait des pantoufles aux pieds, et un bâton à la main. Il faut songer à ce costume original ainsi qu'à sa physionomie expressive et à son jeu très-comique pour comprendre comment ces chansons et ces prologues, qui ne nous paraissent pas toujours fort plaisants aujourd'hui, pouvaient autrefois obtenir un pareil succès. Le célèbre farceur faisait même le charme et l'admiration de la bonne compagnie, comme l'atteste cette stance emphatique :

Gaultier aura l'honneur que les plus belles dames
Emprunteront ses vers pour descrire leurs flammes.
Et le dieu des neuf sœurs
Apprendra ses chansons pour donner des oracles;
Car leurs charmes et leurs douceurs
N'ont que trop de pouvoir pour faire des miracles.

Qui se fût attendu à un semblable dithyrambe à propos de Gautier Garguille? Il est vrai qu'il y a dans son œuvre quelques romances langoureuses à une Chloris en l'air. L'abbé de Marolles, son ami, assure qu'il était fort agréable et fort amusant en société, et qu'il avait beaucoup d'esprit; on le croira facilement, mais il paraît qu'en dehors du théâtre on l'eût pris, à son visage, à sa démarche, à sa parole, et à ses habits, pour un homme de la dernière grossièreté. Tout cela ne l'empêchait pas d'être un acteur tragique fort remarquable, surtout dans les rôles de rois; il s'agissait seulement de se masquer la figure et de couvrir d'une robe la difformité de sa taille et de ses jambes; alors il n'était déplacé dans aucun des plus hauts rôles. Son nom de théâtre pour la tragédie était Fléchelle.

Gaultier Garguille fit les délices de l'hôtel de Bourgogne jusqu'à l'arrestation de Gros Guillaume, qui s'était permis de copier sur la scène la grimace habituelle d'un magistrat. Ayant été décrété d'accusation lui-même, il se sauva avec Turlupin, et Gros Guillaume étant mort en prison, tous deux moururent de douleur dans la même semaine, comme si ceux qui avaient été si unis durant presque toute leur vie devaient aussi rester unis dans la tombe. Ce fait paraîtrait peu croyable, s'il n'était attesté par plusieurs documents irrécusables. On leur fit une épitaphe commune, qui s'exprimait ainsi :

Gaultier, Guillaume et Turlupin,
Ignorans en grec et latin,
Brillèrent tous trois sur la scène
Sans recourir au sexe féminin,

Qu'ils disaient un peu trop malin...
Mais la Mort en une semaine,
Pour venger son sexe mutin
Fit à tous trois trouver leur fin.

Une autre épitaphe, également commune à eux trois, disait :

. . . .
Sache que la mort prend son temps
De retirer les charlatans
Quand personne ne peut plus rire.

Gaultier Garguille fut enterré, avec ses deux amis, dans l'église Saint-Sauveur, démolie en 1787, et qui occupait le coin de la rue actuelle de Saint-Sauveur, au n° 277 de la rue Saint-Denis. Il a laissé les *Chansons de Gaultier Garguille*, dont le privilége est du 4 mars 1631, et divers prologues, par exemple, *Du Mensonge, Du Galimatias*, etc. Ce dernier titre caractérise sa manière, où le galimatias surabonde. Sa veuve épousa un gentilhomme de Normandie ; et l'on sait que les envieux de Molière accusèrent celui-ci de lui avoir acheté les manuscrits de son premier mari, pour les exploiter. Victor FOURNEL.

Sauval, *Antiquit.* — Parfaict, *Hist. du Th. Fr.*, t. V. — Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*.

GAULTIER (*Charles*), jurisconsulte et célèbre avocat français, né à Paris, en 1590, mort dans la même ville, le 16 septembre 1666. Il parut avec succès au barreau de la capitale dès l'année 1613, et fut bientôt compté au premier rang des orateurs de son temps. Il soutint cette réputation pendant près d'un demi-siècle. C'était surtout dans les répliques, qu'il avait l'art de se ménager, qu'éclatait le feu dont il paraissait animé pour la défense de ses clients. On redoutait généralement autant qu'on les admirait les mouvements impétueux de sa discussion, toujours incisive et accablante pour les parties adverses. Son humeur satirique et mordante l'avait fait surnommer *Gaultier la Gueule*. « Quand « un plaideur voulait intimider sa partie, il la « menaçait de lui lâcher Gaultier (1). » Une telle renommée lui valut cette mention que fit de lui Despréaux dans sa neuvième satire :

Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

Il est bon d'observer que Gaultier ne vivait plus depuis un an lorsque Boileau décocha contre lui ce trait acéré, dont l'atteinte l'eût sans doute exposé au ressentiment de l'avocat. Un autre contemporain de Gaultier (Dom D'Argonne) a laissé de lui un portrait encore moins flatté : « Sa tête chauve, les rides de son large front, ses yeux étincelants, son nez d'aigle ; une grande bouche armée de dents canines, avec la voix d'un corbeau, qui croasse sur une proie qu'il a ensanglantée de ses ongles, composaient un tout assez parfait, avec sa véhémence naturelle et son humeur aigre et bilieuse (2). ». Pressé par ses amis et les admirateurs de son talent de faire jouir le public des plaidoyers qui avaient mérité *tant d'acclamations*, Gaultier se rendit à leurs vœux, en choisissant parmi ses *actions oratoires* celles qui avaient eu le plus de retentissement, soit par l'importance des questions de droit qu'elles avaient soulevées, soit par le nom et la qualité des parties. Il en fit paraître le premier volume en 1663, in-4° ; mais le succès de l'impression ne répondit pas à celui de l'audience, parce qu'il n'avait pu faire passer dans ses plaidoyers écrits le feu et la véhémence dont il était animé lorsqu'il les prononçait. C'est là l'écueil où plus d'un grand orateur est venu échouer, depuis Galba jusqu'à Gerbier, dont la parole éloquente semblait froide et inanimée lorsqu'elle était fixée par écrit. Après la mort de Gaultier, Claude Guéret, avocat et littérateur, acheta ses manuscrits, et fit paraître en 1669 un second volume de plaidoyers, que l'auteur avait préparés et revus dans l'intention de les publier. Une seconde édition fut mise au jour par Guéret en 1688, avec une notice dédicatoire emphatique à M. Le Peletier, président des enquêtes et prévôt des marchands, quoique Gaultier eût dédié son premier volume à M. le premier président Lamoignon. Cette édition est intitulée ; *Les Plaidoyés* (sic) *de M. Gaultier, ancien avocat au Parlement;* Paris, 1688, 2 vol. in-4° (1). On éprouve en lisant ce recueil l'espèce d'étonnement que les élans de la verve acrimonieuse de l'avocat ont dû faire éprouver à ses auditeurs ; c'est surtout dans les causes, assez nombreuses, de mariages clandestins qu'il se livre à des sorties d'une violence extrême contre les femmes mariées en secret, qu'il peint toutes, sans exception, comme des *prostituées*, et dans des termes que la délicatesse de nos oreilles ne souffrirait pas aujourd'hui ; du reste, il paye encore un large tribut au goût pédantesque de son temps en prodiguant les citations des Pères de l'Église, de Platon, d'Aristote, etc., et même des poëtes latins, tels que Juvénal, Martial, Properce. Les jeux de mots puérils ne coûtent rien à son imagination (2) déréglée. Il ne manque pas d'ailleurs d'une certaine indépendance de caractère, lorsqu'il s'attaque à des personnages constitués en dignité. C'est ainsi qu'il traite fort mal la duchesse de Rohan, le cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, qui prétendait injustement à la possession du prieuré de La Charité. Par contre-coup, il fait remonter ses hos-

(1) Brossette, *Éclaircissements historiques sur les Œuvres de Boileau*, t. Ier des *Œuvres*.

(2) Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, t. I, p. 488.

(1) La *Bibliothèque des Livres de Droit* de Camus, continuée par M. Dupin aîné, ne mentionne pas l'édition.

(2) Nous croyons devoir en rapporter ici un exemple assez plaisant, qui donnera une idée de la manière et du style de Gaultier. Il plaidait contre un tuteur, nommé *Jacques Hyver* : « C'est ce grand *Hyver* qui paraît à vos « yeux comme un mont élevé à figure d'homme, dont la « cime, couverte d'un amas de neige, se déborde en un « torrent impétueux, mais un torrent qui fait plus de « bruit que de mal, et qui n'entraîne que des cailloux. » L'orateur trouve cette figure si belle qu'il y revient encore dans un autre passage : « C'est ce grand *Hyver*, qui « vous gela même le feu le plus légitime. »

tilités jusqu'au grand cardinal, avec une véhémence qui dut frapper de stupeur les magistrats eux-mêmes (1). On estime que Gaultier avait gagné plus de quatre cent mille francs dans l'exercice de sa profession ; mais, comme il vivait grandement, on ne lui trouva après sa mort qu'une pièce de trente sols, ce qui fait dire à l'auteur des *Vrais Portraits et Éloges des anciens Avocats du Parlement* « que sa manière de vivre dans le monde avec honneur « n'avait pas été attachée à l'épargne ». J. L.

Moréri, *Dictionnaire historique*, édition de 1759. — Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*. — Taisand, *Vies des Jurisconsultes* (2).

GAULTIER ou **GAUTIER** (*François* DE), sieur DE SAINT-BLANCARD, écrivain protestant, né à Gallargues (Gard), dans la première moitié du dix-septième siècle, et mort à Berlin, en 1703. Il fut ministre à Montpellier, et présida le dernier synode du bas Languedoc, tenu à Uzès, en 1681. Compromis par son zèle pour les intérêts protestants, il se retira en Suisse avec sa famille, en 1683. Il se rendit ensuite en Hollande. Le prince d'Orange, qui avait pour lui une estime particulière, lui confia la conduite de quelques affaires importantes. Il le chargea entre autres d'une mission confidentielle pour l'électeur de Brandebourg, qui le retint auprès de lui, le nomma pasteur de sa maison, et l'employa dans plusieurs négociations. Gaultier ne profita de la faveur dont il jouissait que pour rendre de nombreux services à ses coreligionnaires réfugiés dans le Brandebourg. On a de lui *Réflexions générales sur le livre de M. de Meaux, ci-devant évêque de Condom, intitulé* Exposition de la doctrine catholique; Cologne de Brandebourg, 1685, in-12 ;— *Histoire apologétique ou défense des libertés des Églises réformées de France;* Amsterdam, 1688, 2 vol. in-12 ; — *Sermons;* Cologne sur la Sprée, 1696, in-8° ; — *Dialogue de Photin et d'Irénée.* Nous ne connaissons ce livre que d'après ce qu'en dit Benoît dans son *Histoire de l'édit de Nantes.* M. NICOLAS.

A. Barbier, *Dict. des Anonymes*, n° 7902. — MM. Haag, *La France protest.*

GAULTIER ou **GAUTIER** (*Jacques*), docteur en médecine, frère du précédent, né à Gallargues, en 1645, et mort à Berlin, en 1715. Il se réfugia en Suisse en 1684, et après un séjour de deux ans à Morges, il se rendit à Berlin, où il fut médecin de l'Électeur. Il prit une grande part à l'éblissement des réfugiés français dans le Brandebourg. C'est à lui que le refuge dut l'institution de bienfaisance connue sous le nom d'*Institution de la Marmite*, et destiné à fournir du bouillon aux pauvres et aux malades. Deux de ses enfants méritent une mention spéciale. L'aîné, *Gaultier* (BARTHÉLEMY), mort à Berlin, en 1750, servit d'abord dans les mousquetaires du roi de Prusse. Des raisons de santé lui firent abandonner la carrière militaire; il fut alors employé dans les affaires de la justice française, et devint conseiller du tribunal supérieur. On a de lui une traduction française d'un livre allemand de Kahle : *Examen d'un livre intitulé :* La Métaphysique de Newton et de Leibnitz, ou parallèle des sentiments de Newton et de Leibnitz *par M. de Voltaire;* La Haye, 1744, in-8°. — Le second des fils du médecin Gaultier, portant, comme lui, le prénom de *Jacques*, et distingué par le surnom de *La Croze*, mort à Berlin, en 1765, fut chargé de l'éducation des filles du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier. Il devint ensuite bibliothécaire et gardien du cabinet des médailles. M. N.

MM. Haag, *La France protest.*

GAULTIER (L'abbé *Aloisius-Édouard-Camille*), pédagogue français, né à Asti (Piémont), vers 1745, de parents français, mort à Paris, le 18 septembre 1818. Il étudia la théologie, et reçut les ordres à Rome. Il vint en France en 1780, et s'y consacra à l'éducation; mais la révolution le força de fuir à l'étranger. Il fonda à Londres une maison pour l'éducation des réfugiés français. Lorsque les circonstances le lui permirent, il revint en France, où il continua à se livrer avec zèle à l'enseignement mutuel, cherchant à instruire les enfants en les amusant. Il a composé dans ce but, depuis 1787, un grand nombre de livres, qui ne cessent pas d'être réimprimés. Voici la liste des principaux de ces ouvrages : *Cours d'Études élémentaires pour les enfants :* a été revu et corrigé par MM. de Blignières, Demoyencourt, Ducros (de Sixt) et Leclerc. — LECTURE, ÉCRITURE, CALCUL, GÉOMÉTRIE : *Boîte typographique pour apprendre à lire aux enfants; Syllabaire et premières lectures;* in-18° ; — *Syllabaire illustré ;* — *Lectures graduées pour les enfants du premier âge ;* nouvelle édit., revue et illustrée de plus de 200 grav. sur bois, 2 vol. in-18 ; — *Lectures graduées pour les enfants du second âge ;* 3 vol. in-18 ;—*Principes d'Écriture cursive en 38 modèles;* 5 cahiers ; — *Éléments d'Arithmétique, rendus sensibles aux yeux par des jetons coloriés ;* in-12 ; — *Notices de Géométrie pratique ;* avec 178 fig.; in-18 ; — LANGUE FRANÇAISE : *Leçons de Grammaire en action ;* 3 vol. in-18 ; — *Leçons de Grammaire et d'Orthographe ;* in-18 ;—*Exercices de Grammaire ;* in-18 ; — *Éléments de Grammaire ;* extr. des *Leçons de Grammaire ;* in-18. — *Atlas de Grammaire, ou tables propres à inciter et à soutenir l'attention des enfants dans l'étude de cette science ;* in-fol. ; —*Tableau généalogique des rapports*

(1) C'était en 1646, quatre années seulement après la mort du cardinal, que l'audacieux avocat attaquait son ministère et vouait sa mémoire à l'exécration publique. Il revint à plusieurs reprises sur ce sujet; mais le passage le plus virulent se lit aux pages 375 et 379 du tome Ier des *Plaidoyés.*

(2) Taisand n'a fait qu'extraire et copier la préface que Claude Guéret a mise en tête du premier volume des *Plaidoyés.*

de la *Grammaire*; — *Étiquettes du jeu de Grammaire*, renfermées dans un étui; — *Cahier préparé pour l'Analyse grammaticale*; 10 feuilles in-folio. — GÉOGRAPHIE : *Leçons de Géographie et de Sphère*; un gros vol. in-18, avec une pl. et cartes; — *Éléments de Géographie*; extraits des *Leçons de Géographie*; in-18; — *Atlas de Géographie*, contenant 9 cartes gravées et col.; in-fol. — CHRONOLOGIE ET HISTOIRE : *Histoire Sainte et Ecclésiastique*; in-18; — *Histoire Ancienne*; in-18; — *Histoire Romaine*; in-18; — *Histoire Moderne*; in-18; — *Histoire de France*; in-18; — *Médaillons des Rois de France*, en un étui. — ART DE PENSER ET D'ÉCRIRE : *Méthode pour analyser la pensée et pour faire des abrégés*; in-18; — *Exercices sur la construction logique des phrases et des périodes françaises*; in-18; — *Construction et analyse graduées des phrases et des périodes françaises*, en tableaux; in-fol.; — *Méthodes pour exercer les jeunes gens sur la composition française*; 2 vol. in-12; — *Cahier pour l'analyse de la pensée*; 10 feuilles in-fol.; — *Méthode pour entendre la Langue Latine sans connaître les règles de sa composition*; in-18; — *Phrases latines graduées*; in-18; — *Périodes graduées*; in-18; — *Construction et analyse graduées des phrases et des périodes latines*, en tableaux; in-fol.; — *Application de cette Méthode au premier livre des Odes d'Horace*; in-fol.. — LITTÉRATURE ITALIENNE : *Méthode pour apprendre et parler la Langue Italienne*; in-18; — VERSIFICATION, etc. : *Traité de la Mesure des Vers français*; in-12. — *Jeu des Fables, sujets choisis de La Fontaine*; in-18; — *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou principes de la politesse*; in-18; — *A rational and moral Game, or a method to accustom young people to reflect on the most essential truths of morality*, etc., *translated from the french*; Londres, in-18, avec un tableau gravé; — Le *Petit Atlas de l'abbé Gauthier*, 3 vol., comprend le *Syllabaire illustré*, le *Syllabaire et premières Lectures*, les *Éléments de la Grammaire française*; les *Éléments de Géographie*, le *Petit Atlas de Géographie*.

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biogr. des Contemporains*. — *La France littéraire*.

GAULTIER-CHABOT (*Pierre*), philologue français, né à Saint-Loup (Poitou), en 1516, mort vers 1597. Après avoir fait ses études et professé quelque temps dans le Poitou, il se rendit à Paris en 1546, et vécut en donnant des répétitions. Le chancelier de L'Hôpital lui confia l'éducation des six enfants de M. de Bellébat, son gendre. Gauthier remplit cette place pendant douze ans, et consacra ses loisirs à écrire un commentaire sur *Horace*. « Ce commentaire, où il répandit tous les fruits de ses études, dit Bayle, est d'une méthode peu commune. Il contient l'analyse du texte, tant selon les règles de la grammaire, que selon celles de la rhétorique et de la logique. » Gaultier commença par publier un extrait de son commentaire sous le titre de *Expositio analytica*; Paris, 1582, in-8°; — Le *Commentaire* parut à Bâle, 1587, in-fol. L'auteur rassembla des matériaux pour une seconde édition; mais il n'eut pas le temps de la publier : elle fut donnée par Grasser, 1615, in-fol. Cette édition est très-incorrecte. Gaultier, malgré son savoir, ne tient qu'une place très-secondaire parmi les commentateurs d'*Horace* qui vécurent vers le même temps; il ne saurait être comparé ni à Lambinus, qui le précéda, ni à Torrentius, qui le suivit.

Freher, *Theatr. Viror. illust.* — J. Boissard, *Vita et Viror. doctrina illustrium*. — Bayle, *Diction. critique*, article *Chabot*. — Draudius, *Bibliotheca classica*. — Dreux Du Radier, *Histoire littéraire du Poitou*.

GAULTIER DE CLAUBRY (*Charles-Emmanuel-Simon*), chirurgien français, né à Paris, le 25 décembre 1785, mort le 24 décembre 1855. Il fut successivement chirurgien sous-aide au 30e régiment de dragons, aide major au 115e régiment de ligne, aide major à l'hôpital de la garde impériale, chirurgien major au 3e régiment de tirailleurs-grenadiers de la garde, et chirurgien de l'École Polytechnique. Le 30 août 1813, après la bataille de Dresde, il reçut de l'empereur Napoléon Ier la décoration de la Légion d'Honneur, que lui avait méritée sa belle conduite dans les diverses campagnes auxquelles il avait pris part depuis 1809, en Italie, en Espagne, en Allemagne. Après avoir fait aussi la campagne de 1814, il quitta la carrière militaire, se fit recevoir docteur à Paris, prit part à la rédaction de plusieurs journaux consacrés aux sciences médicales, et fut successivement agrégé en exercice près la faculté, de 1823 à 1828; chargé, en 1828 et 1829, de la chirurgie médicale de l'hôtel-Dieu, médecin de l'hôpital temporaire de Saint-Sulpice, en 1832, pour le traitement des cholériques. En 1837 il obtint un des prix de l'Académie de Médecine, qui l'admit au nombre de ses membres. On a de Gauthier de Claubry : *Concours pour la chaire de clinique interne ouvert le 20 juin 1831 à la Faculté de Médecine de Paris*; — *Dissertation sur les généralités, le plan et la méthode du cours de clinique*; 1831, in-4°; — *Mémoire* (qui a obtenu une médaille de 1,000 fr. de l'Acad. de Médecine) *ou Réponse à cette question : Faire connaître les analogies et les différences qui existent entre le typhus et la fièvre typhoïde dans l'état actuel de la science*; 1838, in-4°, inséré aussi dans le t. II des *Mém. de l'Acad. de Médecine*; — *De l'Identité du Typhus et de la Fièvre typhoïde*; 1844, in-8°; — *De l'Altération du virus Vaccin et de l'opportunité des revaccinations*; 1838, in-8°. Il a donné un grand nombre de notices à divers recueils scientifiques : *Sur l'application physiologique des symptômes des fièvres essentielles*; *Sur les*

maladies nerveuses, *le choléra, la variole;* dans le *Journal général;* — en anatomie pathologique, plusieurs *Observations relatives à des maladies du système cérébro-spinal*, et une *Étude anatomico-physiologique sur un cas de ramollissement aigu de tous les tissus, à la suite d'un typhus*; insérées dans les *Archives générales de Médecine;* — en toxicologie, l'*Histoire d'un empoisonnement de* 180 *personnes par la belladonne* (*Journal général*); — en chirurgie, une notice *Sur la préférence à accorder dans quelques cas à l'amputation des membres sur la conservation reconnue possible* (ibid.); — un *Mémoire sur divers cas qui nécessitent l'amputation du bras, dans l'articulation scapulo-humérale;* — *Mémoire sur le Pansement le plus convenable dans les plaies de poitrine* (*Journal* de Corvisart); — *Recherches sur l'anévrisme variqueux et sur la ligature de la carotide primitive* (*Journal général*). L'Académie lui doit quelques rapports, entre autres celui *Sur les Épidémies qui ont régné en France en* 1848, inséré dans les *Mémoires* de cette Académie, année 1849. GUYOT DE FÈRE.

Annales de la Légion d'Honneur, 1840, 1re partie. — Sachaille, *Les Médecins de Paris*. — *Doc. particuliers*.

** **GAULTIER DE CLAUBRY** (*Henry-François*), chimiste français, frère du précédent, né à Paris, en 1792. Il fut chirurgien de la garde impériale; aujourd'hui il est professeur de chimie à l'École de Pharmacie et membre du conseil de salubrité. Il a publié : *Éléments de Chimie expérimentale*, trad. de l'angl. de H. Willam; 1812, in-8°; — *Lettre à M. Virey, rédacteur du Journal de Pharmacie, sur son article d'un miracle de Moïse pour adoucir les eaux saumâtres, confirmé par diverses expériences;* 1815, in-8°; — *Rapport sur la préparation des poudres fulminantes;* 1838, in-8°; — *Rapport sur la fabrication du pain par le pétrissage à bras et par les machines;* 1838, in-8°. — Il a dirigé le *Répertoire de Chimie*, rédigé par Ch. Martin et F.-L. Hoffmann, 1837, 5 vol. in-8°. Il a revu, pour l'exactitude seule, la rédaction des *Leçons du Cours de Chimie de Gay-Lussac, professées à la Faculté des Sciences*. Il a travaillé aux *Annales d'Hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'Industrie*, à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, au supplément du *Dictionn. de la Conversation*. Il est officier de la Légion d'Honneur et membre de plusieurs sociétés savantes. GUYOT DE FÈRE.

Statistique des Gens de Lettres et des Savants.

GAULTIER. *Voy*. GAUTHIER, GAUTIER et WALTER.

GAULTIER DE BIAUZAT. *Voy*. BIAUZAT.

GAULTRUCHE ou **GAUTRUCHE** (*Pierre* ou *Denis*), humaniste français, né à Orléans, en 1602, mort à Caen, le 30 mai 1681. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1624, contre le vœu de sa famille; et de là vint, disent plusieurs biographes, qu'il substitua parfois le prénom de *Denis* à son véritable nom de baptême. Il passa sa vie dans l'enseignement, et en traita par écrit presque toutes les matières, après les avoir successivement professées. Cinq ans dans les humanités, douze dans la philosophie, cinq dans les mathématiques, quatorze dans la théologie, vingt-et-un dans les fonctions de préfet des études, tel fut le partage de sa laborieuse et longue carrière. Il enseigna plus de trente années au collége de Caen. Il était fort attaché à son ordre, et en fut regretté. Le savant évêque d'Avranches Huet le tenait en grande estime : il l'appelle *vir diffusæ eruditionis*, et parle de ses œuvres en termes très-flatteurs, ce qui n'explique guère l'oubli où elles sont tombées. Quoi qu'il en soit, du vivant de l'auteur, et jusque vers le milieu du siècle dernier, elles eurent dans les classes une vogue extraordinaire. Gaultruche voulut s'essayer aussi dans la chaire; mais Huet dit à ce propos qu'il s'était si bien formé aux exercices littéraires et aux emplois du collége, qu'il n'était propre à aucun autre. On a de Gaultruche : *Institutio totius Philosophiæ, cum introductione ad alias facultates;* Caen, 1653, 1656, 4 vol. in-12; — *Mathematicæ totius Institutio;* Caen, 1653, 1656, in-12. Ces deux ouvrages furent réunis en un seul, et donnés en 1656, 5 vol. in-12, sous ce titre : *P. Gaultruchii, Aurelianensis, Soc. Jesu, Philosophiæ ac Mathematicæ totius clara, brevis et accurata Institutio*. Il y en eut encore ailleurs d'autres éditions, dont une à Vienne, 1661, in-12, *cum assertionibus disputatis et vario genere problematum;* et une seconde, traduite en allemand par Jo.-Ul. Müller, à Ulm, 1696, in-8°; — *Scopuli novorum Dogmatum, seu synopsis propositionum quas damnarunt summi Pontifices, adversus novorum temporum novatores;* Caen, 1673, in-12; il en parut une autre édition; — *Histoire Sainte, avec l'explication des points controversés dans la religion chrétienne;* Caen, 1672, 2 vol. in-12; Paris, 1679, 4 vol. in-12, onzième édition, et la quinzième encore augmentée, 1702, 4 vol. in-12; Venise, traduction italienne, 1701, 4 vol. in-4°; — *Histoire poétique pour l'intelligence des poëtes et auteurs anciens;* Caen, 1658, in-16; — Dix-huitième édition, revue et augmentée par l'abbé B*** (de Bellegarde); Paris, 1725, in-12; 1773, in-12; Anvers, texte latin, 1686; Amsterdam, Utrecht, texte hollandais, 1696, in-8°, etc.; Londres, en anglais, 1671, in-8°; Bruxelles, édition latine et française, 1731; Augsbourg, 1756, etc. — L'*Appendix de Diis* a remplacé cet ouvrage. E. J. MANAUD.

Sotwell, *Biblioth. Scrip. Soc. Jesu*. — De Backer, *Biblioth. des Écriv. de la Soc. de Jésus*. — Huet, *Commentaires* et *Origines de Caen*. — *Journal des Savants*, août 1725. — Moréri, *Dictionnaire*. *hist.*

** **GAUPP** (*Ernest-Théodore*), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron, le 31 mai 1796. Il fit comme volontaire les campagnes de 1813 à

1815. Revenu dans sa patrie avec le titre d'officier, il alla étudier à Breslau, à Berlin et Gœttingue. En 1821, après avoir été répétiteur universitaire (*Privat-docent*), il fut nommé professeur suppléant. En 1822 il fit, sous les auspices du gouvernement, un voyage en Italie. Il se livra ensuite particulièrement à l'étude du droit germanique et devint, en 1822, professeur titulaire. Gaupp a beaucoup écrit. Ses principaux ouvrages sont: *Quatuor folia antiquissimi alicujus Digestorum codicis rescripta*; Breslau, 1823; — *De Professoribus et Medicis eorumque privilegiis in jure romano*; Breslau, 1827; — *Ueber deutsche Staedtegründung, Stadtverfassung und Weichbild im Mittelalter* (De la Fondation et de l'organisation des Villes allemandes ainsi que des banlieues au moyen âge); Iéna, 1824; — *Das Alte Magdeburgische und Hallische Recht* (L'Ancien Droit de Magdebourg et de Halle); Breslau, 1826; — *Das Schlesische Handrecht* (Droit provincial silésien); Leipzig, 1828; — *Miscellen des deutschen Rechts* (Mélanges de droit germanique); Breslau, 1830; — *Lex Frisionum*; Breslau, 1832; — *Das Alte Gesetz der Thüringer* (L'Ancien Droit des Thuringiens); Breslau, 1834; — *Recht und Verfassung der alten Sachsen* (Droit et Constitution des anciens Saxons); Breslau, 1837; — *Ueber die Redaction der Provincialgesetzbuecher in der preussischen Monarchie*, etc. (De la Rédaction des Codes provinciaux dans la monarchie prussienne); Leipzig, 1838; — *Ueber das Verhæltniss von Staat und Kirche zueinander* (Des Rapports mutuels de l'Église et de l'État); Breslau, 1846; — *Ueber die Zukunft des deutschen Rechts* (De l'Avenir du Droit germanique); Breslau, 1847; — *Deutsche Stadtrechte des Mittelalters* (Droits municipaux au moyen âge); Breslau, 1851, t. I; — *Ueber die Bildung der ersten Kammer in Preussen und die Stellung des Adels in der Gegenwart ueberhaupt* (De l'organisation de la première chambre en Prusse et du rôle de la noblesse, particulièrement au temps présent); Breslau, 1852.

Conversat.-Lexikon.

* **GAURADAS** (Γαυράδας), poëte grec, d'une époque incertaine. On a de lui, dans l'*Anthologie grecque*, une épigramme en dialecte dorien. Les six vers de cette épigramme sont à échos, c'est-à-dire que le dernier mot de chaque vers est une répétition du mot précédent, et une réponse au reste du vers. Nous citerons comme exemple le début de cette petite pièce.

Ἀχὼ φίλα μοι συγκαταίνεσον τι. — τί;
Ἐρῶ χορίσκας· ἁ δέ μ' οὐ φιλεῖ. — φιλεῖ.

On ne connaît rien de plus de Gauradas.

Jacobs, Anthol. Græca.

GAURE (Comtes DE). *Voy.* ARMAGNAC, ALBRET, CASAUBON et ROQUELAURE.

GAURI. *Voy.* KANSOUH ALGAURI.

GAURIC (*Luc*), mathématicien, astrologue et prélat italien, né à Gifoni (royaume de Naples), le 12 mars 1476, mort à Rome, le 6 mars 1558. Il commença par enseigner les mathématiques, et eut César Scaliger pour élève. Il mêla au métier de professeur celui d'astrologue. Ses prédictions lui valurent de cruelles mésaventures et d'illustres protecteurs. Se trouvant à Bologne en 1506, il prédit à Bentivoglio, seigneur de cette ville, que dans moins d'un an il serait chassé de sa souveraineté. Bentivoglio, irrité, lui fit donner cinq fois l'estrapade. Le fait paraît certain; mais Teissier a eu tort de dire que ce supplice causa la mort de Gauric, puisque celui-ci vécut encore cinquante-deux ans, et eut le plaisir de voir sa prédiction s'accomplir. Il fit plus tard l'horoscope de Henri II, et annonça que ce prince vivrait jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, pourvu qu'il passât la soixante-quatrième année. Cette prédiction conditionnelle n'engageait pas beaucoup la responsabilité de l'astrologue. On s'étonne que les papes Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III aient accordé à ce prétendu devin des marques d'estime. Paul III lui donna l'évêché de Cività-Ducale, en 1545. Gauric, après l'avoir gardé quatre ans, s'en démit, et revint à Rome, où il passa ses dernières années. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort, sous ce titre pompeux: *Opera omnia quæ quidem exstant Lucæ Gaurici, Gephonensis, Civitatensis episcopi, astronomi, ac astrologi præstantissimi, vatisque celeberrimi*, etc.; Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. Ce recueil contient vingt-et-un ouvrages; nous ne citerons que ceux qui ont été imprimés séparément, savoir: *Libellus isagogicus, quo duce perdiscent pueri, juvenes senesque horis tercentum dogmata grammatices*; Rome, 1540, in-4°; — *Rerum naturalium et divinarum, sive de rebus cœlestibus Laurentii Bonincontrii Miniatensis libri tres recogniti*; Bâle, 1540, in-4°; — *Isagogicus Tractatus in totam Astrologiam prædictivam, distributus in quinque partes*; Rome, 1546, in-fol.; — *Calendarium Ecclesiasticum novum, ex sacris litteris probatisque sanctorum Patrum synodis excerptum*, etc.; — *Calendarium Julii Cæsaris, Fasti primorum sex mensium, per Pomponium Gauricum et Thamiram sub Capitolinis ruinis in antiquo marmore reperti, cujus marmoris altera pars reliquos sex menses continebat*; Venise, 1552, in-4°; — *Tractatus Astrologicus, in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus, per proprias eorum genituras examinatis*, etc.; Venise, 1552, in-4°; — *De Otio liberali et laude bonorum litterarum*; — *De illustrium Poetarum auctoritatibus aureus Libellus*; Rome, 1557, in-4°; — *Tabulæ de primo mobili, quas directionum vocitant, cum problematibus facillimis et diligenter examinatis*, etc.; Rome, 1560, in-8°. Outre les ouvrages contenus dans ce recueil, on a de lui une édition de l'*Almageste* de Ptolémée, avec la

traduction latine de Georges de Trébizonde; Venise, 1528, in-fol.; Bâle, 1541, in-fol., et quelques écrits peu importants, dont les titres se trouvent dans Nicéron.

Ughelli, *Italia sacra*. — Nicodemo, *Biblioteca Napoletana*. — Teissier, *Éloges tirés de l'Histoire de M. de Thou*. — *Chronicon Mathematicorum*, en tête de l'*Almageste* de Riccioli. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIII.

GAURIC (*Pomponio*), en latin **POMPONIUS GAURICUS**, poëte italien, frère du précédent, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort en 1530. Professeur d'humanités à Naples, il cultiva avec succès la poésie latine, et chanta ses amours avec trop peu de discrétion. Un jour qu'il allait de Sorrente à Castel-à-Mare, il disparut sans qu'on ait jamais su ce qu'il est devenu. On suppose qu'une dame outragée par les indiscrétions du poëte le fit jeter dans la mer. On a de lui : *Excerpta de Sculptura*; Florence, 1504, 1508, in-8°; — un recueil de poésies latines contenant des *Élégies*, des *Églogues*, des *Silves* et des *Épigrammes*; Naples, 1526, in-8°; — *De Arte Poetica*; Rome, 1541, in-4°.

Tollius, *De Infelicitate Litteratorum*. — Oroglia, *Studio di Napoli*, t. II, p. 14. — Scaliger, *Poetica*, l. VI. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 88.

GAUS, général perse. *Voy.* GAOS.

GAUSCELIN. *Voy.* GAUZLIN.

GAUSS (*Charles-Frédéric*), célèbre mathématicien allemand, né à Brunswick, le 30 avril 1777, mort à Gœttingue, le 23 février 1855. Fils de parents peu fortunés, il montra dès son enfance une rare aptitude aux calculs de tête. Il disait souvent de lui-même en plaisantant qu'il avait su calculer avant de savoir parler. Déjà, en fréquentant l'école primaire, il se sentit un goût décidé pour les mathématiques, et à l'âge de dix ans il se trouva en état d'aborder l'analyse supérieure. Il ne négligeait cependant pas l'étude des langues mortes, la seule à laquelle on attachait alors de l'importance, et au gymnase il se distingua tellement que le duc Charles Guillaume de Brunswick, ayant entendu parler du jeune Gauss, se le fit présenter, et, devinant en lui un génie hors ligne, lui accorda sa protection et lui fournit les moyens de développer ses talents. Ayant terminé ses études classiques, Gauss se rendit en 1795 à l'université de Gœttingue; le cours de mathématiques qu'y professait Kæstner lui agréa peu, mais il ne s'en occupa qu'avec plus d'ardeur de ses propres recherches, et dans les deux années qui suivirent il fit plusieurs découvertes très-importantes, entre autres celles de la méthode des *moindres carrés* (1795) et de la théorie de la division du cercle (1796). Dès lors il se consacra tout entier aux mathématiques; il travailla surtout, de 1788 à 1801, à la publication de son immortel ouvrage, intitulé *Disquisitiones Arithmeticæ*. Cet ouvrage, qui a fait époque dans l'histoire de la science, traite de cette partie des mathématiques qu'on nomme l'analyse indéterminée ou l'arithmétique transcendante. Il contient une foule de théorèmes nouveaux, et l'on peut même dire que Gauss a inventé en entier cette branche des mathématiques, puisqu'il est avéré que lorsqu'il commença à s'en occuper, il n'avait aucune connaissance de ce qu'ont fait sur ce sujet les géomètres qui l'ont précédé. L'arithmétique transcendante demeura toujours la science favorite de Gauss : il l'appelait une science *divine*. Les *Disquisitiones Arithmeticæ*, commencées en 1795, furent publiées en 1801, sous la protection du duc de Brunswick, auquel elles sont dédiées.

On serait porté à croire qu'une œuvre si étendue et si profonde absorba entièrement l'auteur pendant le temps qu'il y travaillait, et on est saisi, pour ainsi dire, de vertige, en voyant naître à côté de ces conceptions grandioses toute une série de travaux de la plus haute importance, qui embrassent les branches les plus diverses des mathématiques ainsi que l'astronomie théorique et pratique. Pour n'en citer que quelques exemples, il publia en 1799 sa thèse intitulée : *Demonstratio nova theorematis omnem functionem algebraicam rationalem integram unius variabilis in factores reales primi vel secundi gradus resolvi posse*; il trouva vers la même époque une démonstration nouvelle très-rigoureuse et très-simple du théorème de Lagrange, une méthode pour calculer le retour de la fête de Pâques, etc.

Quelque profondes qu'aient été les découvertes de Gauss dans le champ des mathématiques pures, elles restèrent, comme cela se conçoit d'après la nature des choses, restreintes à un cercle fort étroit de penseurs, et il fallut qu'une découverte astronomique vînt s'y joindre pour faire du nom de Gauss un des plus illustres en Europe, même chez les gens du monde. Le premier jour du dix-neuvième siècle fut signalé par la découverte que fit Piazzi à Palerme de la planète télescopique *Cérès*. Gauss fut un des premiers à calculer les éléments de la nouvelle planète d'après de nouvelles méthodes, qu'il imagina à cet effet, et ce furent ses indications qui contribuèrent le plus à faire retrouver la planète lorsqu'elle reparut après avoir passé au périhélie. L'énergie et le dévouement avec lesquels Gauss se consacra au perfectionnement de l'orbite de Cérès excitèrent l'admiration générale. Après la découverte de *Pallas* par Olbers, en 1802, Gauss s'empressa d'en calculer l'orbite, et elle devint même plus tard sa planète de prédilection : il consacra de longues recherches à l'étude des perturbations de Pallas. Ces travaux lui valurent en 1810 la médaille fondée par Lalande et décernée par l'Institut de France pour le meilleur ouvrage ou l'observation astronomique la plus curieuse.

Dès le commencement du siècle le gouvernement hanovrien était dans l'intention de faire bâtir pour l'université de Gœttingue un nouvel observatoire, pourvu des meilleurs instruments.

Ce fut Olbers qui, avec une perspicacité rare, désigna le premier Gauss pour remplir les fonctions de directeur du nouvel observatoire. Dans la lettre où il le recommande chaleureusement à Heeren de Gœttingue, on remarque cette phrase qui caractérise bien Gauss : « Il a une aversion marquée pour une chaire de mathématiques ; son rêve est d'obtenir une place d'astronome à un observatoire pour pouvoir partager tout son temps entre les observations et ses profondes recherches pour l'avancement de la science. » Des négociations à ce sujet traînèrent en longueur, par suite de la guerre à laquelle l'Allemagne était alors en proie, et ce ne fut qu'en 1807 que Gauss reçut sa nomination ; il accepta, après avoir décliné les offres du gouvernement russe, qui depuis plusieurs années n'épargnait rien pour le décider à venir siéger à l'Académie de Pétersbourg. Gauss, dans les premiers temps de son séjour à Gœttingue, s'occupa de la publication de son célèbre ouvrage : *Theoria Motus Corporum cœlestium in sectionibus conicis ambientium*, qui parut en 1809, avec une préface datée du 28 mars, c'est-à-dire par un singulier hasard écrite deux cents ans presque jour pour jour après la *Præfatio de stella Martis* de Kepler. Partant de la loi newtonienne de la gravitation ou des lois de Kepler, trouvées par induction, et qui se déduisent, comme on sait, de ce premier principe plus général, Gauss développe dans sa *Theoria* les méthodes pour calculer de la manière la plus simple, et en même temps la plus exacte, les orbites de chacun des corps de notre système solaire, et même des comètes dont la marche avait présenté jusque là tant de difficultés aux astronomes, sans faire d'hypothèse sur leur constitution. Les travaux de Gauss ont ceci de caractéristique qu'à la plus grande généralité ils joignent, lorsque le sujet le permet, une application toute pratique. Partout où on emprunte à la nature des observations pour arriver à certains résultats, il avait pour principe de tenir compte également de toutes les données. C'est le développement de cette idée qui l'a conduit à cette méthode, éminemment réformatrice, qui rend aujourd'hui de si grands services dans les calculs d'astronomie, de géodésie, de mécanique, partout enfin où on a à déduire des quantités inconnues d'autres fournies par l'observation ; cette méthode, désignée sous le nom de méthode des *moindres carrés*, fut publiée pour la première fois dans la *Theoria Motus*, quoique Gauss en fût déjà en possession depuis 1795, c'est-à-dire dès sa dix-huitième année. L'apparition de la *Theoria Motus* valut à l'auteur de nombreuses distinctions : l'empereur Napoléon lui prodigua les témoignages de sa haute estime ; Gauss devint membre de toutes les sociétés savantes, du cercle polaire aux tropiques. L'admiration de ses émules en gloire ne lui fit pas défaut. On demandait à Laplace quel était selon lui le plus grand mathématicien de l'Allemagne. « C'est Pfaff, répondit-il. — Je croyais, reprit l'interlocuteur, que Gauss lui était supérieur. — Mais, s'écria Laplace, vous me demandez quel est le plus grand mathématicien de l'Allemagne, et Gauss est le plus grand mathématicien de l'Europe. »

Jusqu'à l'arrivée de Gauss, l'astronomie pratique, qui commençait, avec le nouveau siècle, à se transformer en même temps que l'astronomie théorique, n'avait guère été cultivée à Gœttingue. Gauss pendant les premières années de son séjour dans cette ville, et dès qu'il fut définitivement installé dans le nouvel observatoire, consacra de préférence son temps à l'astronomie théorique et pratique : il ne prenait de repos ni le jour ni la nuit, et ne reculait devant aucune fatigue du corps et de l'esprit pour terminer une série de travaux destinés à réformer la science du dix-neuvième siècle. On lui doit entre autres la découverte de la grande comète de 1811, qu'il aperçut le 22 août, et dont il calcula les éléments paraboliques et détermina la marche avec une exactitude surprenante.

Peu d'années après il sentit naître en lui la vocation de mettre à exécution de nouveaux plans, en unissant l'astronomie à la géodésie par les liens les plus étroits. Cette dernière science, qui autrefois était à peine plus relevée que l'arpentage, reçut entre les mains de Gauss un développement qui en a fait actuellement une des branches les plus profondes des mathématiques. Le gouvernement hanovrien chargea Gauss d'une grande opération géodésique entre Gœttingue et Altona, consistant en une triangulation et en la mesure d'un arc de méridien ; cette opération fut accomplie de 1821 à 1824. Gauss inventa à cet effet des méthodes tout à fait originales : il partit d'abord de ce principe que les côtés des triangles doivent être choisis aussi grands que possible ; mais les moyens employés jusque alors ne permettaient de viser les sommets du triangle à de grandes distances qu'avec une précision tout à fait insuffisante. Gauss inventa dans ce but un instrument très-ingénieux, quoique fort simple, qu'il nomma *héliotrope* : cet instrument se compose d'une lunette et de deux petits miroirs plans rectangulaires ; avec son aide, on peut envoyer, avec la plus grande précision à un point déterminé, distant de plusieurs kilomètres, la lumière solaire réfléchie par le miroir plan, qui de là apparaît comme une étoile très-brillante, arrêtée au-dessus d'une montagne ou d'une tour.

Ce n'est pas seulement la précision, tout à fait sans exemple, des observations qui distingue la triangulation exécutée par Gauss, mais c'est la manière dont les mesures sont combinées pour arriver à un résultat d'ensemble. Il est surtout à remarquer que Gauss inventa deux méthodes nouvelles, dont l'une consiste à projeter les points de la surface du sphéroïde elliptique que forme notre globe sur un plan, l'autre à compenser

les erreurs commises dans des systèmes aussi étendus de triangles, d'après les principes du calcul des probabilités qui se trouvent énoncés dans le *Supplementum Theoriæ Observationum.*

Gauss avait l'intention de publier un ouvrage étendu sur la géodésie; mais malheureusement ce projet ne put être mis à exécution, et il ne parut sur ce sujet que deux mémoires insérés en 1844 et en 1847 dans le *Bulletin de la Société royale de Berlin*, sous le titre de : *Recherches sur la Géodésie supérieure.* De nouvelles distinctions vinrent récompenser les travaux de Gauss. En 1825 l'Académie des Sciences de Paris le nomma son associé étranger. Vers la même époque le gouvernement prussien lui faisait les plus brillantes propositions pour l'attirer à Berlin; mais ces tentatives restèrent infructueuses.

Après avoir achevé la triangulation, Gauss fit paraître presque chaque année un ou plusieurs mémoires dans le *Bulletin de la Société de Gœttingue*, soit sur l'arithmétique transcendante, soit sur la géodésie et la physique. En 1831 il s'éprit tout à coup d'une vive passion pour la cristallographie, et se rendit en peu de semaines complétement maître de cette science. Mais au bout de peu de temps calculs et dessins furent mis de côté, sans que rien ne fût venu à la connaissance du public. Après l'arrivée de Weber à Gœttingue, en 1831, les questions de physique prennent avec une rapidité incroyable le premier rang dans les travaux de Gauss, et de cette collaboration de deux esprits supérieurs naquirent ces travaux mémorables qui font époque dans l'histoire de la physique au dix-neuvième siècle. Ayant remarqué que sous l'influence du magnétisme terrestre les barres de fer des croisées de l'observatoire s'étaient transformées en véritables aimants, son attention fut attirée sur l'étude de l'intensité et des variations du magnétisme terrestre. Bientôt il avait inventé un instrument propre à déterminer les variations de la déclinaison avec une exactitude extrême, le *magnétomètre;* bientôt, à son instigation et à celle de De Humboldt, s'était formée une société magnétique, dans le but de recueillir et de discuter les observations faites en différents lieux sur l'intensité du magnétisme et les variations de l'aiguille aimantée; bientôt ce fait remarquable, que les forces qui produisent les perturbations de l'aiguille aimantée agissent simultanément aux différents points du globe, était acquis à la science. L'invention du télégraphe électro-magnétique est en rapport intime avec celle du magnétomètre et avec les observations qui furent exécutées à l'observatoire de Gœttingue, sur la déclinaison absolue et ses variations, ainsi que sur l'intensité magnétique. Plusieurs galvanomètres furent mis en communication avec des multiplicateurs et avec un double fil. Les effets hydrogalvaniques d'une simple paire de plaques mises en contact à l'une des extrémités furent rendus visibles sur le magnétomètre de l'autre extrémité. En 1834, l'hydrogalvanisme fut remplacé par l'induction, et dès ce moment le télégraphe électrique, tel qu'il existe à présent, et sauf quelques détails de mécanisme, était inventé : les expériences furent faites par Gauss conjointement avec Weber. Le 19 septembre 1837, Gauss remit dans une séance de la Société des Sciences, à propos de son jubilé séculaire, ses mémoires sur le magnétomètre bifilaire, où il expose les méthodes pour observer, à l'aide de ce nouvel instrument, les variations d'intensité avec la précision que le magnétomètre ordinaire donne pour les variations de la déclinaison. En 1840 parut la théorie générale du magnétisme terrestre, attendue depuis si longtemps, et qui excita l'admiration de tous les physiciens. A côté des travaux de Gauss, qui se trouvent dans les résultats des observations de la Société Magnétique, on ne peut passer sous silence le mémoire important où il pose plusieurs théorèmes généraux sur les forces agissant en raison inverse des carrés des distances et les recherches qu'il publia en 1840 sur la dioptrique. Malgré ses travaux scientifiques, il consacrait encore une grande partie de son temps à remplir avec dévouement ses fonctions de professeur. Ses leçons sur l'astronomie pratique, et sur différentes parties des mathématiques, entre autres sur la méthode des moindres carrés, parurent lui faire plus de plaisir dans un âge avancé que dans sa jeunesse; dans son enseignement, il abandonnait la méthode synthétique, qui rend ses ouvrages si difficiles à comprendre même pour les mathématiciens, et faisait parcourir à ses auditeurs le chemin qu'il avait suivi lui-même pour arriver à la decouverte de la vérité. Cependant, l'âge vint amortir l'ardeur de Gauss, et on vit ses travaux se succéder moins rapidement. Le 11 juillet 1849, cinquante ans après sa réception au grade de docteur, on célébra le jubilé du vénérable vieillard, et à l'occasion de cette solennité il déposa, dans une séance de la Société des Sciences, son dernier mémoire, *Supplément à la Théorie des Équations algébriques*, dans lequel il traite sous un point de vue plus spécial le sujet qui avait servi à son début dans la carrière scientifique. A partir de cette époque Gauss parut se reposer sur les lauriers qu'il avait acquis : le temps qu'il pouvait consacrer au travail diminuait sensiblement, et il n'aimait pas à se presser dans ses recherches. Cependant, il s'occupa encore dans ses dernières années de recherches très-profondes ou de calculs très-étendus, comme, par exemple, de la théorie de la convergence des séries, enfin de problèmes mécaniques sur la rotation de la Terre à la suite des expériences de M. Foucault, et des considérations théoriques de Lagrange, Plana, Hansen et Clausen qui s'y rattachent. — A partir de 1853 sa santé commença à décliner. Dans l'automne de 1854, les progrès de la maladie devinrent sen-

sibles, et le 23 février 1855 l'illustre vieillard s'éteignit paisiblement. Sa vie s'était écoulée calme et noblement remplie ; son temps était partagé tout entier entre ses recherches scientifiques et les joies de la famille, où il aimait à chercher un délassement à ses travaux. Gauss montrait une réunion remarquable de dispositions intellectuelles. A ses facultés éminentes pour les recherches abstraites les plus diverses se joignaient un don merveilleux pour le calcul numérique, et enfin un goût tout particulier pour les observations précises. Il répéta plusieurs fois à ses amis qu'il n'entreprenait ses travaux scientifiques que pour lui-même, c'est-à-dire d'après la vocation intérieure de son âme, et que ce n'était pour lui qu'un but tout à fait secondaire que ses découvertes fussent plus tard publiées. Il racontait aussi que dans sa jeunesse les idées se présentaient à son esprit avec une telle abondance qu'il avait peine à s'en rendre maître et qu'il ne pouvait en confier qu'une partie au papier. Gauss regardait les mathématiques, pour se servir de ses propres expressions, comme la reine des sciences, et l'arithmétique (transcendante) comme la reine des mathématiques. Il considérait les mathématiques comme le principal moyen de développer l'esprit humain, mais il reconnaissait pleinement l'influence salutaire de la littérature classique. Après son génie mathématique, ce qu'il y avait de plus remarquable chez Gauss, c'était sa facilité pour l'étude des langues. Il était familiarisé dès sa jeunesse avec les langues mortes : il comprenait presque toutes les langues de l'Europe moderne assez bien pour les lire, et parlait très-correctement les principales d'entre elles. A l'âge de soixante-deux ans, voulant, à part ses travaux réguliers de mathématiques, maintenir son esprit actif et ouvert à de nouvelles impressions, on le vit s'adonner avec une énergie incroyable à l'étude de la langue russe, qu'il vint à bout de posséder parfaitement en deux ans. Le caractère de Gauss était un mélange tout particulier de la conscience qu'a tout grand homme de sa supériorité et d'une modestie souvent naïve. D'un côté il savait bien quel poids il pouvait soulever avec le levier de son génie, et jamais on ne vit d'homme d'un extérieur plus grave; de l'autre, ç'était un homme simple, pénétré d'un profond sentiment d'humilité devant l'intelligence suprême qui resplendit dans l'univers. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Disquisitiones Arithmeticæ;* Lepzig, 1801; traduction française par Poullet-Delisle, sous le titre : *Recherches Arithmétiques ;* Paris, 1807 ; — *Mémoires ;* publiés dans les *Mémoires de la Société royale de Gœttingue ;* — *Summatio quarumdam Serierum singularium ;* 1808; — *Disquisitio de Elementis ellipticis Palladis, ex oppositionibus annorum ;* 1803-10; — *Disquisitiones generales circa seriem infinitam :* $1 + \frac{\alpha.\beta}{1.\gamma} x + \frac{\alpha^2+1.\beta^2+1}{1.2\gamma^2+1} . x^2$; — *Theoria Attractionis corporum sphæridorum ellipticorum homogeneorum ;* 1813 ; — *Observationes Cometæ secundi ;* 1813 ; — *Methodus nova integralium valores per approximationes inveniendi ;* 1814 ; — *Demonstratio nova altera theorematis omnem functionem*, etc.; 1815 ; — *Demonstratio tertia*, etc.; 1816 ; — *Theorematis fundamentalis in doctrina de residuis quadraticis Demonstrationes et ampliationes novæ ;* 1817 ; — *Determinatio attractionis quam in punctum quodlibet positionis datæ exerceret planeta cujus massa per totam ejus orbitam, ratione temporis, quo singulæ partes describuntur, esset dispertita;* 1818; — *Theoria combinationis observationum erroribus minimis obnoxiæ, pars prima,* 1821; *pars secunda*, 1823; *supplementum,* 1826; — *Theoria residuorum biquadraticorum ; commentatio prima*, 1825; *commentatio secunda*, 1832 ; — *Disquisitiones generales supra superficies curvas ;* 1827 ; — *Principalia generalia theoriæ figuræ fluidarum in statu æquilibrii ;* 1829; — *Intensitas vis magneticæ terrestris ad mensuram absolutam revocata ;* 1832 ; — *Recherches dioptriques ;* 1840 ; — *Recherches sur des sujets de haute géodésie*, 1[re] partie, 1844 ; 2[me] partie, 1847 ; — *Additions à la Théorie des équations algébriques ;* 1845 ; — Gauss et Weber, *Résultats des Observations de la Société Magnétique ;* 1837-41 ; — *Théorie des Projections conformes ;* dans les *Nouvelles astronomiques de Schumacher*, 3[me] cahier; — *Notice scientifique sur le Magnétisme terrestre ;* dans l'*Annuaire d'Astronomie*, 1806.

A. Levistal.

M. de Waltershausen, *Notice biographique sur Gauss* (en allemand).

* **Gaussen** (*Étienne*), théologien protestant, né à Nîmes, dans la première moitié du dix-septième siècle, mort à Saumur, en 1675. Il fut nommé professeur de philosophie en 1651 à l'académie protestante de Saumur, et en 1655 il remplaça Josué de La Place dans la chaire de théologie. Dans son enseignement, il suivit la même tendance que son prédécesseur. Il insista d'une manière particulière sur l'utilité de l'étude de la philosophie pour le théologien. Ses ouvrages sont nombreux; remarquables pour la vigueur et la profondeur de la pensée, ils ont joui pendant longtemps d'une haute estime dans les écoles de la Hollande et de l'Allemagne. En voici les titres : *Theses inaugurales de Verbo Dei ;* Saumur, 1655, in-4° ; c'est la thèse qu'il soutint pour obtenir la chaire de théologie à Saumur ; — *De Consensu Gratiæ cum natura ;* Saumur, 1659, in-4° ; — *De Ratione Studii theologici ; De Natura Theologiæ ; De Ratione Concionandi ; De Utilitate Philosophiæ ad theologiam ; quibus accessit breve scriptum De recto usu clavium erga ægrotantes ;* Saumur,

1670, in-4°. Ce recueil, regardé par Bayle comme le meilleur guide qu'on pût suivre de son temps dans l'étude de la théologie, a eu de nombreuses éditions en Hollande et en Allemagne ; la dernière est de Halle, 1727, avec une remarquable préface de Rambach. Le *De Verbo Dei* a été joint dans quelques éditions à ces quatre dissertations; plusieurs de ces dissertations, entre autres celle qui porte pour titre : *De Ratione Concionandi*, ont été imprimées à part ou avec d'autres pièces; — *Theses theologicæ, altera de natura theologiæ, altera de divinitate Scripturæ Sacræ*; Saumur, 1676, in-4°. Michel Nicolas.

Bayle, *Œuvres diverses*, t. IV, p. 864. — MM. Haag, *La France protest.*

* **GAUSSERAND DE SAINT-LEYDIER**, troubadour français, né au Velay (Haute-Loire), vivait au commencement du treizième siècle. Il était, suivant les manuscrits n° 7225 et 7614 de la Bibl. impériale, fils de la fille de Guillaume de Saint-Leydier, châtelain de Noalhac (Ardèche) et troubadour lui-même (*voy.* ce nom), et devint amoureux de Béatrix, fille de Guillaume IV, marquis de Montferrat, et femme d'André dit Guignes V, dauphin, comte de Viennois. La seule pièce de sa composition qui soit parvenue jusqu'à nous est de nature à faire regretter que ses autres productions aient été perdues. C'est une chanson où le bon goût s'allie toujours à la justesse de l'expression. On ignore l'époque de sa mort. L. Dessalles.

Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia*. — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. III, p. 134. — *Histoire litt. de la France*, t XV, 452. — *Cat. des mss. de la Bibl. imp.*

* **GAUSSIN** (*Jeanne-Catherine* Gaussem, dite), célèbre actrice française, née à Paris, le 25 décembre 1711, morte à La Villette, le 6 juin 1767. Son goût pour le théâtre s'était manifesté dès son jeune âge, et ne fit que se développer avec les années. Elle s'essaya d'abord à jouer la comédie en société, et notamment sur le théâtre que le duc de Gesvres avait dans son château de Saint-Ouen. Elle partit ensuite pour Lille, où elle passa deux ans. Ses succès la firent appeler à Paris, et le 28 avril 1731 elle parut pour la première fois sur la scène française dans le rôle de Junie de *Britannicus*, qu'elle joua trois fois consécutives. *Chimène*, *Andromaque*, *Iphigénie*, *Aricie*, confirmèrent la bonne opinion qu'elle avait donnée de son talent. Le rôle d'Agnès de *L'École des Femmes* lui valut également beaucoup de succès. Mais le point de départ de sa renommée date réellement de la première représentation de *Zaïre*, en 1732. Sa sensibilité touchante, le charme de sa diction, les grâces extérieures de sa personne, excitèrent l'enthousiasme du public, et la classèrent définitivement parmi les actrices de premier ordre. Nous ne rappellerons pas les vers que Voltaire lui adressa à cette occasion et que tout le monde connaît.

Pendant les trente-deux années qu'elle resta au théâtre, Mlle Gaussin joua dans presque toutes les comédies nouvelles, et elle s'y montra actrice supérieure. Sans être précisément à la même hauteur dans le genre tragique, elle y obtint néanmoins de beaux triomphes. Cependant, son talent ne s'y produisait pas sous un aspect très-varié. Douée du don des larmes, elle eut du moins la prudence de se renfermer dans les rôles conformes à sa nature, abandonnant à d'autres interprètes ceux qui exigeaient des qualités qu'elle ne possédait pas. Sa figure noble, régulière et touchante à la fois, se conserva pendant toute sa carrière théâtrale.

Après le rôle de Briséis, qu'elle établit en 1759, cette actrice renonça définitivement à la tragédie. Le rôle de Marianne dans *Dupuis et Desronais* fut le dernier qu'elle représenta, et elle quitta la scène le 19 mars 1763, à la clôture de Pâques. Son éloge intervint dans le discours de rentrée, prononcé par Dauberval, et qui fut attribué dans le temps à Voltaire. Mlle Gaussin avait, le 29 mai 1759, épousé un premier danseur de l'Opéra, nommé Taolaigs, propriétaire de la terre de Lazenay en Berry. Cette union ne fut pas heureuse, quoique de courte durée. La pauvre Gaussin, atteinte d'une maladie longue et douloureuse, causée en grande partie par les mauvais traitements de son mari, lui survécut à peine deux ans, et succomba dans sa cinquante-sixième année. Ed. de Manne.

Almanach des Spectacles. — *Mercure de France*, 1731-1767. — *Correspondance de Voltaire*, t. 41, 51, 58, édit. Beuchot. — *Correspondance littéraire* de La Harpe. — *Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature*, par l'abbé d'Artigny. — Lemazurier, *Galerie des Acteurs du Théâtre-Français*.

* **GAUTERON** (*Antoine*), médecin français, né à Montpellier, le 2 octobre 1660, mort dans la même ville, le 12 juillet 1737. Reçu docteur à l'âge de vingt-et-un ans, il devint plus tard professeur de chimie et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Montpellier. On a de lui : *Éloges historiques de Ricôme, d'Icher, de Pierre Magnol, de Gondange, de Legoux de La Berchère, de Lamoignon de Basville, de Pierre Nissole, du marquis de Castries, de Chirac, de Guillaume Nissole et de Guillaume Rivière*; dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Montpellier*; ils ont été publiés par R. Des Genettes dans les *Académiciens de Montpellier*, en 1811; — *Quæstiones medico-chymico-practicæ duodecim*; Montpellier, 1697, in-4° : ce sont les thèses de concours de Gauteron; — *Observations* et *Expériences*, faites par lui sur l'évaporation de la glace, et insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris pour 1709.

H. Fisquet (de Montpellier).

Plantade, *Éloge de Gauteron*; dans les *Mémoires de la Société des Sciences* de Montpellier.

* **GAUTERON** (*Guillaume*), né à Sancoins, historien et diplomate français, mort en 1544. Il était secrétaire d'ambassade à la suite de Blaise

de Montluc, qu'il suivit à Venise. Il a traduit du toscan : *Commentaires d'auçunes choses des Turcs et du seigneur Georges Scanderberg, prince d'Épire et d'Albanie, contenant sa vie et les victoires par lui obtenues;* Paris, 1544, in-8°. H. Boyer.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — Barbier, *Dictionn. des Anonymes.*

GAUTHEROT (*Nicolas*), musicien et physicien français, né à Is-sur-Tille, en 1753, mort à Paris, le 29 novembre 1803. Il reçut à la cathédrale de Dijon, où il était enfant de chœur, ses premières leçons de musique. Il acquit une grande connaissance de la théorie musicale, et devint un des plus savants démonstrateurs pour le clavecin et la harpe. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et s'efforça d'approfondir les mystères de l'électricité et du galvanisme. Au mois de mars 1803, il lut à l'Institut national un mémoire contenant des *Recherches sur les causes qui développent l'électricité dans les appareils galvaniques.*

Chaudon, *Dictionnaire historique.*

GAUTHEROT (*Claude*), peintre français, né à Paris, en 1769, mort dans la même ville, en 1825. Il reçut de son père les premières leçons de l'art, et essaya avec succès le modelage du portrait. Ce fut ainsi qu'il moula les *bustes*, devenus si populaires, de *Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Turgot, Bailly, Gluck.* En 1787 il entra dans l'atelier de David, dont il devint l'ami. Gautherot ne pouvait rester indifférent au mouvement qui agitait son époque. Il suivit Lepelletier de Saint-Fargeau dans l'Yonne, et y propagea les mesures révolutionnaires. Il fut blessé d'un coup de feu sur la terrasse des Feuillants, le 13 vendémiaire an IV (octobre 1795) en défendant la Convention. Depuis lors il se consacra exclusivement à la peinture. Sous le patronage de David, il ouvrit une école, qui produisit d'excellents élèves. Lui-même sut mériter une place distinguée parmi les peintres français. Ses principales toiles sont : *Marius à Minturnes* (salon de 1796); — *Condamnation de Manlius Torquatus* (non admise au concours de 1798); — *Pyrame et Thisbé; — Convoi d'Atala* (salon de 1800), reproduit en gravure par Dulignon; — *Portrait de Davout; —* Idem *de Portalis; — Napoléon haranguant ses troupes au passage du Lech* (prix de 1810); — *Napoléon blessé devant Ratisbonne; — Entrevue des empereurs de France et de Russie à Tilsitt; — Saint Louis pansant les malades,* pour la chapelle du roi Louis XVIII; — *Saint Louis donnant la sépulture aux soldats de son armée,* pour l'église de La Madeleine; — *Héroïsme d'Élisabeth Cazotte; — Origine de la vaccine.* Il fut éditeur et collaborateur de la *Galerie française, ou collection de portraits des hommes et des femmes qui ont illustré la France dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles;* Paris, 1820, 3 vol. in-4°.

Landon, *Annales du Musée.* Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*

GAUTHEY (*Emiland* (1)-*Marie*), ingénieur français, né le 3 décembre 1732, à Châlons-sur-Saône, mort le 14 juillet 1806. Après avoir étudié les mathématiques chez son oncle, professeur à Versailles, il vint à Paris étudier l'architecture chez Dumont. Il entra ensuite à l'École des Ponts et Chaussées, où il fut nommé professeur de mathématiques. Pendant deux ans qu'il occupa cet emploi, il n'en continua pas moins ses travaux sur l'architecture. Les états de Bourgogne ayant créé une place de sous-ingénieur, elle lui fut confiée. Il l'occupait depuis cinq ans lorsque l'ancien projet de réunir par un canal de navigation la Loire et la Saône fut repris. Gauthey en rédigea les plans nouveaux; il y montrait les moyens de vaincre les obstacles de la nature; mais il était plus difficile de vaincre ceux des hommes et des circonstances : pour y arriver, il lui fallut beaucoup de courage et de force d'esprit. Dans son mémoire sur le canal du centre, il a consigné les alternatives d'espérance et de découragement qu'il éprouva, les critiques, les intrigues, les intérêts de tous genres contre lesquels il eut à lutter dans cette occasion. Néanmoins, en 1779 les plans furent approuvés; en 1782 Gauthey était nommé ingénieur en chef des travaux de la province de Bourgogne; il commença l'exécution du canal du centre en 1783, et en 1791 on put y naviguer. Ce grand et beau travail suffirait pour faire passer à la postérité le nom de Gauthey. Cet ingénieur construisit aussi un quai à Châlons-sur-Saône; le pont de Navilly, sur le Doubs; la portion du canal de jonction de la Saône comprise entre la première de ces rivières et Dijon; enfin, la partie du canal du Doubs à la Saône sur le territoire de l'ancienne province de Bourgogne. Parmi ses autres travaux, on peut citer encore la construction du château de Chagny et de l'église de Givry, aux environs de Châlons. Lors de la réorganisation du corps des ingénieurs, Gauthey fut un des inspecteurs généraux de cette administration, et vint s'établir à Paris, où ses conseils furent souvent utiles. Dès la création de la Légion d'Honneur, il en fut nommé chevalier. Les lumières de son expérience furent très-utiles pour éclairer une question grave qui s'agita lors de la construction de Sainte-Geneviève par Soufflot. L'architecte Patte, dans un mémoire publié en 1770, avait cherché à démontrer l'impossibilité d'élever un dôme tel qu'on le projetait sur des piliers d'appui dont les proportions semblaient trop faibles. Gauthey défendit Soufflot, et soutenait que l'épaisseur des piliers et des arcs-doubleaux était plus que suffisante pour résister à la poussée du dôme; il attaqua même la théorie ordinaire des voûtes, aujourd'hui entièrement rejetée; et c'est à ses vues et aux expériences qu'il fit dans la suite qu'on doit celle qui l'a remplacée. Il fit aussi à ce sujet, et pour répondre à une autre objection, des expériences sur la résistance des

(1) Son prénom est bien *Emiland*, et non *Emilian* ni *Emilien*.

diverses espèces de pierres, qui ont paru en 1774 dans le *Journal de Physique* de Rozier; elles prouvèrent que la surface des piliers de la coupole de Sainte-Geneviève était en effet plus que suffisante; et Soufflot, fort de cette opinion, résolut alors d'augmenter la dimension de la coupole. Cependant des dégradations eurent lieu dans les piliers après la construction, et l'existence de l'édifice semblait ainsi en danger. Mais Gauthey ramena encore les esprits en faisant voir, dans un mémoire imprimé en l'an VI, que ces dégradations étaient la conséquence d'une méthode vicieuse employée dans la construction des piliers, et que les mouvements qui en étaient résultés dans la masse de l'édifice étaient, du reste, parvenus à leur terme. Ses conclusions furent adoptées par la commission que le ministre de l'intérieur avait chargée de remédier aux dangers dont le monument semblait menacé. Quand la mort est venue l'atteindre, Gauthey s'occupait de rassembler ses savantes recherches, surtout son *Traité complet sur la Construction des Ponts et des Canaux navigables*, que Navier (son neveu) a publié en 1809, 3 vol. in-4°, avec 36 pl., réimprimé en 1833, chez MM. Firmin Didot. Ses autres écrits sont : *Mémoire sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes et des dômes*; 1772, in-4° : il y répond aux objections de Patte contre la solidité de la coupole de Sainte-Geneviève; — *Expériences sur la propagation des sons et de la voix dans les tuyaux prolongés à une grande distance*; 1783, in-8°; — *Mém. sur l'application de la mécanique à la construction des routes*; 1792, in-4°; — *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon français et sur les moyens d'y remédier*; 1794, in-4°; — *Lettre à M. le préfet de la Seine au sujet d'une dérivation de la rivière d'Ourcq* (1803); in-4°, 1803; — *Projet de dérivation des rivières d'Ourcq, Thérouanne et Beuvronne, et d'une partie des rivières d'Essonne, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre*; 1803, in-4°. Il a laissé un projet très-étendu pour la formation d'une langue philosophique destinée à devenir l'idiome général des savants de toutes les nations, et dont l'idée est due à Leibnitz.

GUYOT DE FÈRE.

Navier, *Éloge de Gauthey*, en tête du *Traité sur la Construction des Ponts*.

* **GAUTHEY** (*Louis-François-Frédéric*), pasteur et pédagogue suisse, né le 8 mai 1795, à Grandson (canton de Vaud). A l'âge de sept ans, il faillit périr dans le lac de Neufchâtel. « Comme Moïse, Dieu l'a sauvé des eaux, disait son père, comme lui qu'il soit consacré à Dieu. » Et il fut en effet destiné à la carrière évangélique. Il fit ses études au collége de Lausanne, à la faculté des lettres et à celle des sciences, s'appliqua surtout aux mathématiques, à l'astronomie, se livra ensuite à l'enseignement, et ouvrit à Lausanne un cours pour ces deux sciences. Enfin, il consacra quatre années aux études théologiques, et fut nommé ministre de l'Évangile en 1818. Quelque temps après, il se rendit en Angleterre, où il était appelé à terminer l'éducation de lord Bruce, fils du comte Elgin. Revenu en Suisse, par suite de la mort de son père, il exerça pendant six années le ministère évangélique dans la ville d'Yverdun. Lorsque le canton de Vaud devint la proie des dissensions religieuses et qu'une loi d'intolérance eût amené des persécutions, M. Gauthey soutint de toutes les forces de ses convictions la liberté de conscience, et signa la première pétition qui la réclamait pour tous. En 1830 et 1831, il fut un des collaborateurs actifs du journal que M. L. Burnier publiait dans l'intérêt de ce même principe. Il avait été appelé en 1826 à remplir les fonctions pastorales sur un plateau élevé du Jura; le climat lui étant peu favorable, il alla passer cinq années dans le village de Lignerolles, sur la route de Lausanne à Pontarlier. La révolution de Juillet eut son contre-coup en Suisse; le canton de Vaud changea sa constitution, et ses nouveaux magistrats, voulant donner à la liberté un appui dans l'instruction générale des masses, nommèrent une commission chargée de la réorganisation de l'éducation populaire. M. Gauthey adressa à cette commission un mémoire dont les principales vues furent adoptées, et il fut chargé de fonder à Lausanne une école normale, qui s'ouvrit en 1833. De nouvelles agitations, qui eurent lieu en 1845 dans le pays, produisirent un changement général dans le personnel des fonctionnaires. Ne trouvant plus auprès d'eux les mêmes sympathies, M. Gauthey se décida à donner sa démission; mais bientôt, en juillet 1846, il accepta la place de directeur de l'école normale protestante, que la Société pour l'Encouragement de l'Instruction primaire des protestants de France avait fondée à Courbevoie près Paris. Il occupe encore aujourd'hui cet emploi. M. Gauthey a publié les ouvrages suivants : *Sermons*; Lausanne; — *Des Changements à apporter au système de l'instruction primaire dans le canton de Vaud*; in-8°; — *De l'École normale du canton de Vaud*; Lausanne, 1839, in-8°; traduit en allemand et en anglais; — *De l'Éducation dans les écoles moyennes*; — *Discours prononcé dans l'assemblée générale de la Société suisse d'utilité publique*; — *Catéchisme historique*; in-12; — *Des Droits et des Devoirs des Citoyens*; in-8°; traduit en italien; — *Le Livre du jeune Citoyen*; in-12; — *Méditations simples et pratiques sur l'épître de saint Paul aux Éphésiens*; Paris, 1852, in-8°; — *De l'Éducation, ou principes de pédagogie chrétienne*; Paris, 1854-1856, in-8°; — *Discours et rapports sur l'École normale de Courbevoie*, lus dans les séances annuelles et publiques de la Société d'Encouragement pour l'Instruction primaire protestante. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

GAUTHIER dit *sans Avoir*, chevalier normand (1) et l'un des chefs de la première croisade, tué en Asie, en 1097. Il tirait son surnom de sa position de fortune; aussi embrassa-t-il avec enthousiasme l'idée prêchée par Pierre l'Ermite d'aller s'enrichir dans le pays des musulmans, le bien des infidèles appartenant de droit aux chrétiens. Il fallait un chef militaire aux masses soulevées par les prédications de Pierre l'Ermite. Gauthier s'offrit, et fut acclamé. Tous les aventuriers des provinces du nord de la France avaient pris la croix. Une foi ardente, surexcitée par la soif des richesses, animait ces hordes indisciplinées. Chacun s'imaginait laver ses crimes par un voyage en Terre Sainte. Aussi les hommes les plus corrompus, les malfaiteurs s'enrôlèrent-ils sous les drapeaux de Gauthier et de Pierre l'Ermite. Le massacre de plusieurs Sarrasins absolvait l'assassinat d'un chrétien; le pillage des juifs, des infidèles, remettait les vols commis pendant nombre d'années sur des compatriotes: du moins c'est ainsi que le comprirent généralement les croisés. Un voyage à main armée en Terre Sainte était d'ailleurs à cette époque la pénitence infligée aux plus grands forfaits. Une multitude pénétrée de pareils sentiments devait être difficile à conduire. Aussi le commandement de Gauthier sans Avoir ne fut-il que nominal. Il franchit le Rhin le 8 mars 1096, avec quelques milliers de croisés (2). Il gagna les sources du Danube, et suivit le cours de ce fleuve par le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie. L'indiscipline de ses soldats dissipa l'enthousiasme des populations chrétiennes qui se trouvèrent sur son passage; les croisés répondirent si mal à l'hospitalité qui leur fut offerte, que Pierre l'Ermite, qui suivait avec le gros des pèlerins, trouva les pays épuisés et hostiles. Gauthier lui-même fut obligé de lutter contre les habitants de Belgrade et de Semlin. Cependant, il arriva à Constantinople sans avoir éprouvé autant de revers que la composition de sa troupe aurait pu le faire craindre. Bien accueilli par l'empereur grec Alexis Comnène, il rallia les débris des bandes de Pierre l'Ermite; et sans attendre les renforts qui arrivaient d'Europe, il attaqua les Turcs Seljoucides. Kilidge-Arslan Ier, sultan d'Iconium, lui tendit une embuscade aux environs de Nicée. Gauthier tomba au commencement de la mêlée, percé de plusieurs flèches, et la plus grande partie de ceux qui le suivaient fut exterminée. Selon quelques historiens, ses contemporains, il était digne de commander à d'autres soldats. Guillaume de Tyr dit de lui : « Quidam Gualterus, cognomento *sens aveir*, vir nobilis et in armis strenuus ». A. DE L.

Guillaume de Tyr, *Historia Belli sacri*, lib. II, cap. IV. — Foucher de Chartres, *Gesta Pereg. Francor.*, p. 384. — *Gesta Dei per Francos*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IV, p. 882, 888. — *Bibliothèque historique des Croisades*.

(1) Quelques auteurs le font bourguignon.

(2) Il n'avait avec lui que *huit chevaux*. Ce chiffre donne une idée exacte du nombre de gentilshommes qui servaient sous ses ordres.

GAUTHIER (*Nicolas*), controversiste français, né à Reims, vivait au commencement du dix-septième siècle. Issu de parents catholiques, il abjura sa religion, et se retira à Sedan, où sa ferveur pour les doctrines de la réforme le fit nommer ancien de l'Église. Il remplissait depuis quelque temps ces fonctions, lorsque tout à coup il quitta Sedan, revint au catholicisme, et se mit à écrire avec virulence contre ses anciens confrères les ministres protestants. On a de Gauthier : *Descouverte des fraudes sedanoises par la confrontation du catéchisme de Jacques Cappel avec les XL articles de la Confession des églises prétendues réformées de France;* Paris, 1618, in-8°; — *L'Anti-Ministre, ou réponse à l'avertissement de J. Cappel;* Reims, 1618, in-8°; — *Les Livres de Babel huguenote, par quatorze puissantes raisons et motifs, pour en faire sortir toute âme désireuse de son salut;* Reims, 1619, in-8°.

Eug. et Em. Haag, *La France protestante*.

GAUTHIER (*François*), ecclésiastique et diplomate français, né à Rabodange, près de Falaise, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort le 13 juin 1720. La première partie de sa vie n'a laissé aucune trace dans l'histoire. Il semblait destiné à rester toujours obscur, lorsque le hasard lui fournit une occasion de montrer un grand sens et de remarquables talents comme négociateur. Une affaire l'ayant appelé à Londres, il y devint chapelain du comte, depuis maréchal, de Tallard, alors ambassadeur de France. Après le rappel de Tallard, il resta à Londres, sans autre emploi que celui de dire la messe dans la chapelle privée du comte de Gallas, ambassadeur de l'Empire. Comme à beaucoup d'esprit et de savoir il joignait une grande connaissance de la langue anglaise, il fut admis dans les plus hautes sociétés. Il obtint la confiance de plusieurs membres éminents du parti tory, entre autres de Saint-John, depuis Bolingbroke. Il comprit qu'ils étaient las de la guerre, et leur offrit d'aller en France nouer secrètement des négociations avec le cabinet de Versailles. Il partit en effet au mois de janvier 1711, et, se présentant chez Torcy, ministre des affaires étrangères, il lui dit : « Voulez-vous la paix? Je viens vous apporter les moyens de la traiter et de conclure indépendamment des Hollandais. » Torcy se hâta de saisir une occasion si imprévue; car, comme il le dit lui-même, « interroger alors un ministre de sa majesté s'il souhaitait la paix, c'était demander à un malade attaqué d'une longue et dangereuse maladie s'il en veut guérir ». Dans le courant de l'année 1711, et au commencement de 1712, Gauthier fit encore trois fois le voyage d'Angleterre en France, et la troisième fois il fut accompagné du poëte anglais Prior. Les négociations commencées par l'abbé Gauthier aboutirent à la paix d'Utrecht.

L'heureux diplomate fut récompensé en France par les abbayes d'Olivet et de Savigny. Le roi d'Espagne le gratifia d'une pension de 12,000 liv. sur l'archevêché de Toulouse. La reine Anne lui fit une pension de 6,000 livres, et lui donna un service complet de vaisselle d'argent. Le portrait de l'abbé Gauthier a été gravé par Hortemels et par Desrochers.

Torcy, *Mémoires*, p. 111. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Cooke, *Memoirs of Bolingbroke*.

GAUTHIER (*François*), controversiste et lexicographe français, né à Bar-le-Duc, vers 1630, mort à Évilly, le 1[er] septembre 1729. Il entra dans l'ordre de Prémontré, et enseigna la théologie et la philosophie dans divers colléges de cette congrégation. Outre une dissertation publiée dans le *Journal de Soleure*, 1705, dans laquelle il défend contre le scepticisme de l'abbé Hugo une tradition de l'ordre de Prémontré sur une apparition de la sainte Vierge à saint Norbert, Gauthier composa un *Dictionnaire de l'Origine des Choses*, en trois vol. in-fol. : cet ouvrage, « d'une immense érudition, dit dom Calmet, et qui coûta vingt années de travail à l'auteur », n'a jamais été imprimé.

Dom Calmet, *Bibliothèque historique de la Lorraine*.

GAUTHIER (*François*), poëte français, né à Marnay (Bourgogne), vers 1660, mort à Besançon, en 1730. Il exerçait la profession d'imprimeur. Il n'est connu aujourd'hui que par des *Noëls* publiés après sa mort, sous le titre de *Recueil de Noëls en patois de Besançon*; Besançon, 1751, 2 vol., in-12. Ces poésies ont été réimprimées plusieurs fois, et ne manquent pas d'agrément.

Querard, *France littéraire*. — Nodier, *Mélanges d'une petite Bibliothèque*, p. 183.

GAUTHIER (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Louviers, en 1685, mort le 30 octobre 1755, près de Gaillon. Auteur d'un grand nombre d'écrits, il s'éleva surtout contre les jésuites et contre les incrédules. Il fut longtemps attaché à Colbert, évêque de Montpellier, dont il rédigeait les instructions et les mandements. Après la mort de ce prélat, il se fixa à Paris. On a de lui : Deux *Mémoires sur les plaintes portées contre le gouvernement de monseigneur l'évêque de Boulogne*; 1723, in-12; — *Mémoire pour servir d'éclaircissement à la Lettre du P. Pacifique de Calais, capucin*; 1724, in-8°; — *Relation de ce qui s'est passé durant la maladie de M. de Langle, évêque de Boulogne*; 1724, in-4°; — *Lettres théologiques contre le système impie et socinien des PP. Berruyer et Hermann*; 1736, 3 vol. in-12. On trouve à la fin du troisième volume une histoire de la célèbre épître à Diognète, dont l'auteur grec n'est pas bien connu; — *Abrégé de la Vie et Idée des Ouvrages de Ch. Joachim Colbert, évêque de Montpellier, avec le recueil de ses lettres*; 1740, in-8°; — *Lettre à M. Berger de Cherency, évêque de Montpellier* (avec un avertissement de D. Clémencet); 1740, in-4° et in-12 : cet ouvrage est connu sous le nom de *Verges d'Héliodore*; un exemplaire porte même ce titre : *Relation de la Captivité de la mère Des Forges, annonciade de Boulogne*; 1741, in-12; — *Mémoire apologétique et défense des Curés*, etc., *du diocèse de Montpellier*; 1742, in-8°; — *Les Jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie dans la Chine*; 1743, in-12; — *Lettre d'un Théologien à M. de Cherency*; 1744, in-4°. L'année suivante, il publia une seconde lettre au même *Sur son Instruction pastorale relative à la communion pascale*; in-4°; — *Lettre au sujet de la Bulle de N. S. P. le pape concernant les rites malabares*; 1745, in-12; — *Les* Lettres persanes *de Montesquieu convaincues d'impiété*; 1745, in-12; — *Le Poëme de Pope intitulé :* Essai sur l'homme, *convaincu d'impiété*; 1746, in-12; — *Lettres apologétiques sur les Carmelites du faub. Saint-Jacques de Paris*; 1748, in-12; — *Vie de messire Jean Soanen, évêque de Senez*; 1750, in-12; ou avec les lettres de ce prélat, 2 vol. in-4°; — *Critique du Ballet moral dansé au collége des Jésuites de Rouen au mois d'août* 1750; 1751, in-4°; — *Réfutation d'un libelle* (de Voltaire) *sur la voix du sage et du peuple*; 1751, in-12; — *Lettre à monseigneur l'archevêque de Sens*; 1752, in-12; — *Lettres à monseigneur l'évêque d'Angers au sujet du prétendu extrait du catéchisme de Charency*; 1752, in-12; — *Lettres aux évêques qui ont écrit au roi pour lui demander la cassation de l'arrêt du Parlement de Paris du* 18 *avril* 1752; 1752, in-12; — *Lettre à un duc et pair*; 1753, in-12; — *Lettre à un Ami, où l'on réfute les cinq lettres sur les remontrances du Parlement de Paris*; 1754, in-12; — *Histoire abrégée du Parlement durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*; 1754, in-12 : l'abbé Goujet, dans son catalogue manuscrit, attribue cet ouvrage à Lepaige. On a en outre de Gauthier quatre ou cinq lettres contre les Jésuites, relatives aux cérémonies chinoises. GUYOT DE FÈRE.

La France littéraire de 1769. — Desessarts, *Les Siècles littéraires*.

GAUTHIER (*François-Louis*), théologien français, né à Paris, le 29 mars 1696, mort dans la même ville, le 9 octobre 1780. Il fut curé de Savigny-sur-Orge, et remplit pendant cinquante-deux ans les fonctions pastorales avec beaucoup de zèle et de charité. On a de lui : *Traité contre les Danses et les mauvaises Chansons*; Paris, 1769, in-12; — *Traité contre l'Amour des Parures et le Luxe des Habits*; Paris, 1779, in-12; — *Réflexions sur les O de l'Avent, en forme d'homélies*; Paris, 1780, in-12; — *Réflexions chrétiennes sur les huit béatitudes, ou huit moyens enseignés pour parvenir au véritable bonheur*; Paris, 1783, in-12; — *Instructions familières pour*

les dimanches et fêtes de l'année; Paris, 1784, 2 vol. in-12.

Chaudon, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *France littéraire*.

GAUTHIER (*Hugues*), médecin français, né aux Riceys, près de Langres, mort vers 1778. Il fut reçu docteur en médecine à Montpellier. En 1763 il se fit agréger à la faculté de Paris, et fut ensuite nommé médecin consultant du roi. Outre plusieurs mémoires insérés dans divers recueils, on a de lui : *Introduction à la Connaissance des Plantes, ou catalogue des plantes usuelles de France*; Avignon et Paris, 1760, in-12; — *Manuel des Bandages de chirurgie*; Paris, 1760, in-12; — *Éléments de Chirurgie pratique*; Paris, 1771, in-12; — *Dissertation sur l'usage des Caustiques pour la guérison des hernies*; Paris, 1774, in-12.

Biographie médicale.

GAUTHIER (*Louis-Philibert-Auguste*), médecin français, né à Saint-Amour (Jura), le 24 mai 1792, mort à Lyon, le 22 novembre 1851. Après avoir été reçu docteur à la faculté de Paris, il alla pratiquer la médecine à Lyon. On a de lui divers ouvrages qui annoncent de l'érudition; en voici les titres : *Dissertation sur les Fièvres intermittentes*; Paris, 1819, in-4°; — *Médecine pratique*, traduite du *Ratio medendi* de Hildenbrand; Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Rapport sur le Choléra-Morbus*; Lyon, 1831, in-8°; — *Histoire de la Médecine vétérinaire dans l'antiquité*, traduit de l'allemand de Hecker; Paris, 1835, in-8°; — *Influence que la médecine a exercée sur la civilisation et les progrès des sciences*; Lyon, 1835, in-8°; — *Recherches nouvelles sur l'histoire de la Syphilis*; Lyon, 1842, in-8°; — *Examen historique et critique des nouvelles doctrines médicales sur le Traitement de la Syphilis*; Lyon, 1843, in-8°; — *Observations pratiques sur le Traitement des Maladies syphilitiques par l'iodure de potassium*; Lyon, 1845, in-8°; — *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples de l'antiquité*; Lyon, 1844, in-18.

Ch. Fraisse, *Notice historique sur Gauthier*; Lyon, 1852, in-8°.

GAUTHIER (*Pierre*), architecte français, né à Troyes, le 9 janvier 1790, mort à Paris, en mai 1855. Il étudia l'architecture chez Percier; et à vingt ans, après avoir obtenu plusieurs distinctions aux concours de l'école des Beaux-Arts, il remporta le premier grand prix. A Rome il fit de bons dessins de *restauration des temples de la Paix et de Mars Vengeur*. A son retour, il obtint une médaille au salon de 1819, pour le *projet d'une basilique*, et fut nommé architecte des hospices. Depuis lors il fut chargé, pendant plus de trente ans, d'importants travaux, entre autres de l'agrandissement de l'hospice de Bicêtre, de la construction de l'hospice des Orphelins, à Paris, et de celui de la Reconnaissance fondé à Garches, près de Saint-Cloud, par un homme qui devait son immense fortune au travail; enfin, en dernier lieu, il éleva l'hôpital de La Riboisière, à Paris. Appelé à divers travaux dans sa ville natale, à Troyes, il y construisit la halle aux grains et quelques autres édifices importants; à Cambray, il fit le monument consacré à Fénelon; à Mende, celui érigé à Du Guesclin; à Bonneval (Aube), l'église de Saint-Jean. A Vincennes, il exécuta la restauration de la chapelle du château. Parmi d'autres ouvrages qu'il fit à Paris, nous citerons encore le Dépôt des glaces rue Saint-Denis, l'École publique rue de Fleurus, la chaire de l'église Saint-Gervais. En 1841, il succéda à Guénepin à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut. Un déplorable événement causa sa ruine, et hâta la fin de sa vie. Il avait été chargé de construire un hôpital à Troyes; son état maladif ne lui permit pas d'en suivre les détails d'exécution, et plus tard des accidents graves survinrent à l'édifice. Il en était responsable; le dommage s'élevait à 200,000 fr., et il se trouva hors d'état de payer une telle somme. On exerça contre lui le droit rigoureux de la contrainte par corps, et depuis plusieurs mois il était prisonnier pour dettes, lorsqu'il succomba accablé par le chagrin. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Arts, 16 juin 1855.

GAUTHIER D'AGOTY (*Jacques*), peintre, graveur, physicien et anatomiste français, né à Marseille, mort à Paris, en 1785, dans un âge très-avancé. Les commencements de sa vie sont peu connus, et l'on ne sait sous quels maîtres il apprit la peinture et la gravure. Doué d'une grande activité d'esprit et d'une grande intelligence naturelle, il crut avoir trouvé l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles; mais il ne fit que reproduire le procédé inventé, vers 1697, par Christophe-Jean Le Blond (*voy.* ce nom). Gauthier d'Agoty ajouta seulement une couleur aux trois déjà employées par Le Blond. D'ailleurs, la teinte sombre de ses planches et l'imperfection de leurs dessins nuisit à l'accueil de ce genre de gravure. Gauthier d'Agoty s'acquit une réputation mieux fondée en créant le *Journal de Physique* et en publiant de nombreuses observations sur l'histoire naturelle, la physique, les arts et surtout l'anatomie. Il enrichit ses ouvrages de planches dessinées et gravées par lui-même. Cependant, d'après la *Biographie médicale*, « la plupart des écrits de Gauthier d'Agoty ne sont remplis que d'hypothèses sans fondement, de rêveries plus ou moins absurdes et d'objections ridicules contre la théorie de Newton, à laquelle il essaye vainement d'en substituer une, qui n'est remarquable que par la bizarrerie et l'extravagance des idées sur lesquelles elle repose ». On attribue la mort de Gauthier d'Agoty au chagrin que lui causa sa radiation de l'Académie de Dijon, par suite de querelles particulières. On a de lui : *Essai d'Anatomie*, avec suite; Paris, 1745, 20 planches in-fol.;

réimprimé sous le titre de *La Myologie complète, ou description de tous les muscles du corps humain*; Paris, 1746, in-fol. Le texte est de Duverney, dont les préparations avaient servi de texte au dessinateur; — *Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, en 8 pl. grav. en couleur, avec les descriptions de Duverney; Paris, 1746, in-fol : cet ouvrage représente l'origine des nerfs, diverses coupes du cerveau; il valut à l'auteur une gratification royale de six cents francs; — *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs*; Paris, 1749, in-12; Gauthier d'Agoty déclare n'employer et ne regarder comme *couleurs primitives* que le noir, le bleu, le jaune et le rouge; — *La Zoogénie, ou génération des animaux*; Paris, 1750, in-12 : c'est une réfutation des systèmes adoptés jusque alors par les ovaristes, les séminalistes et autres naturalistes sur les moyens de reproduction chez les animaux; — *Nouveau Système de l'Univers*; Paris, 1750, in-12. L'auteur y combat la doctrine de l'attraction universelle, et cherche à prouver l'existence du vide, comme une nécessité pour le mouvement et ses évolutions; — *Chromagénésie, ou génération des couleurs, contre le système de Newton*; Paris, 1751, in-12. C'est la seconde partie de l'ouvrage précédent, avec lequel il a été réuni. Gauthier conteste l'analyse des rayons solaires et leur séparation en sept couleurs distinctes au moyen du prisme. Il nie que le blanc soit le résultat de la réunion des autres couleurs, et formule une série d'objections sans poids contre les découvertes de Newton sur la composition de la lumière. Cet ouvrage fut justement critiqué; l'auteur crut répondre à ses adversaires en publiant une *Réfutation de la défense des newtoniens*; Paris, 1752, in-12; mais, ne prenant pour base que des expériences inexactes, il ne fit qu'augmenter le ridicule qui déjà écrasait ses propositions; — *Observations sur la Physique, l'Histoire naturelle et la Peinture*; Paris, 1752-1755, 6 vol. in-4°. On y trouve de curieux documents : ce fut l'origine du *Journal de Physique*; — *Anatomie générale des Viscères, angéiologie et névrologie*, avec la figure d'un hermaphodite décrit par Mertrud; Paris, 1752, in-fol., avec 18 planch.; — *Observations sur la Peinture et sur les tableaux anciens et modernes*; Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *Exposition anatomique de la structure du corps humain, contenant la splanchnologie et la névrologie*; Marseille, 1759, 1763, 1770, in-fol., avec 20 planch.; la dernière édition est augmentée d'un *Supplément*; — *Collection de plantes usuelles gravées en couleur*; Paris, 1767, in-4°. Ce recueil n'a eu que trois livraisons, contenant 26 planches (au lieu de 500). Plus tard (février 1768), Gauthier annonça une *Collection contenant les plantes purgatives tirées du Jardin du Roi et de celui des Apothicaires de Paris*; six cahiers, contenant huit planches (au lieu de 64) parurent seulement; Paris, 1776, in-4°. L'imperfection de l'exécution et le défaut de méthode furent cause de l'insuccès de ces ouvrages, dont l'interruption ne laissa aucune lacune dans la science ni dans l'art. Gauthier devait y développer un nouveau système dans lequel les plantes, dépouillées des organes de la fructification « telles qu'on les voit, dit-il, la plus grande partie de l'année », devaient être classées en vingt-deux familles, d'après la considération des racines, en dix familles, sous le rapport des tiges, et en vingt-six relativement aux feuilles; — *Exposition anatomique des maux vénériens sur les parties sexuelles de l'homme et de la femme*; Paris, 1773, in-fol., avec planches; — *Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la névrologie entière du corps humain*; Paris, 1775, in-fol.; des *Tables explicatives* contiennent différentes hypothèses sur l'électricité animale et sur le siége de l'âme; — *Anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme, avec ce qui concerne la grossesse, l'accouchement et l'angéiologie du fœtus*; Paris, 1778 et 1785, in-fol., avec 8 planches. La seconde édition est augmentée de la *Coupe de la symphise* et de la *Description des parties susceptibles d'être intéressées dans cette opération*.

Journal des Savants, février 1768, p. 148. — *Biographie médicale*. — Quérard, *La France littéraire*.

GAUTHIER D'AGOTY (*Arnaud-Éloi*), graveur et naturaliste français, fils du précédent, mort en 1771. Il succéda à son père dans ses procédés et ses entreprises. On a de lui : *Observations périodiques sur l'Histoire naturelle, la Physique et les Arts*, avec des planches *en couleurs naturelles*; Paris, 1771, in-4°, continué après la mort de l'auteur par l'abbé Rozier, mais en planches noires. Le recueil des planches exécutées par A.-E. Gauthier d'Agoty a été publié séparément; Paris, 1775, in-4°; — *Cours complet d'Anatomie*, expliqué par Jadelot; Nancy, 1773, in-fol., avec 15 planch., en couleur. La plupart de ces gravures avaient été déjà publiées par Gauthier père.

Biographie médicale. — Quérard, *La France littéraire*.

GAUTHIER D'AGOTY (*Jean-Baptiste*), frère du précédent, graveur français, mort en 1786. Comme son père et son frère aîné, il s'occupa de la gravure en couleur, l'appliqua aux portraits; mais on ne connaît de lui que des ouvrages inachevés; tels sont la *Galerie française des hommes et des femmes célèbres qui ont paru en France*, avec un *Abrégé de leur vie*; Paris, mai-juin 1770, in-4°. Il n'a paru que deux livraisons (12 portraits) de cet ouvrage. (Il fut repris en 1772, par Hérissant fils, gravures de Cochin); — *Monarchie française, ou recueil chronologique des portraits en pied de tous les rois et des chefs des principales familles*;

Paris, 1770, in-4°. Il ne parut qu'une seule livraison de ce recueil, qui s'arrête à Childebert.

Quérard, *La France littéraire.*

GAUTHIER D'AGOTY (*Jean-Fabien*), cinquième frère des précédents, graveur français, né à Paris, en 1730. Comme ses parents, il apprit la gravure et l'imprimerie en couleurs, mais ne se fit connaître que par quelques planches d'*anatomie* et *d'histoire naturelle* et plusieurs *portraits*, parmi lesquels on remarque ceux de *Louis XV*, du *cardinal Fleury* et de quelques autres personnages de l'époque.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs.*

GAUTHIER D'AGOTY (*Édouard*), graveur et imprimeur français, fils du précédent, mort à Milan, en 1784. Il chercha à perfectionner l'art qui avait fait la réputation de sa famille, et apporta plusieurs nouveaux procédés dans l'imprimerie en couleurs, mais il ne réussit pas dans l'application; son talent comme graveur est estimable. On a de lui douze estampes publiées en 1780 et gravées sur les tableaux de la galerie d'Orléans. Elles représentent *Léda*, d'après Paul Véronèse; — *Cupidon*, d'après le Corrége; — *Vénus à la Coquille*; — deux autres *Vénus*; — *Jupiter et Io*, d'après le Titien; — *L'Amour et Psyché*, d'après le Guide; — *Une Baigneuse*, d'après Lemoyne; — *Joseph et Putiphar*, d'après Alessandro Veronese; — *Saint François*, d'après Van Dick; — *Madeleine*, d'après Le Brun; — *Bethsabée*, d'après Bonnieu. Ces gravures formaient la première livraison d'un ouvrage qui n'eut point de suite.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, t. X.

GAUTHIER DE BRÉCY (*Charles-Edme*), publiciste royaliste français, né à Paris, le 1er décembre 1753, mort dans la même ville, le 10 octobre 1836. Il était fils d'un échevin de la capitale, et quoiqu'il n'y ait eu aucun droit, il prit souvent les titres de *baron* et de *vicomte*. Il fut d'abord contrôleur, puis directeur des Fermes. En 1793, il contribua à livrer Toulon aux étrangers, et fut blessé dans les rangs espagnols, à la prise du fort de Faron par les républicains. Il émigra en Italie, puis en Angleterre, enfin se fit admettre vers 1795 auprès du comte de Provence (Louis XVIII), alors réfugié à Vérone. Après le traité d'Amiens, il abandonna ce prince, pour accepter de Napoléon une place d'inspecteur des douanes à Cherbourg. L'invasion de 1814 le trouva dans un emploi de finances à Lyon. Il reprit aussitôt la cocarde blanche, accourut à Paris, et se fit nommer lecteur du roi et chevalier de la Légion d'Honneur. Il obtint aussi diverses décorations des monarques d'Espagne, de Naples et de Sardaigne. La révolution de 1830 le fit rentrer dans l'obscurité. On a de lui : *Révolution royaliste de Toulon en* 1793, *pour le rétablissement de la monarchie*; Paris, 1816, in-8°; 4e édit., augmentée du *Portrait moral de S. M. Charles X*; Paris, 1828, in-8°; — *Le Vingt-Quatre Août* 1793, *première année du règne de Louis XVII*; Paris, 1816 et 1824, in-8°; — *Mémoires véridiques et ingénus de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien, écrits par lui-même, dans la quatre-vingt-unième année de son âge* (quoiqu'il ne fût réellement que dans sa soixante-dix huitième année); Paris, 1830, in-8°. H. LESUEUR.

Quérard, *La France littéraire.*

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, géographe français, né vers 1740, mort à Paris, en 1804. Il fut commis au ministère des affaires étrangères, et entra correcteur à l'Imprimerie nationale. Il possédait, outre les langues anciennes, plusieurs langues vivantes. On a de lui : *Voyages de Pierre-Simon Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie et dans l'Amérique septentrionale*, traduction de l'allemand; Paris, 1788-1793, 5 vol. in-4°, avec atlas, in-fol.; — *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*; 1794, in-8°; — *Voyage en Islande*, trad. du danois d'Olafsen et Povelsen; Paris, 1801, 5 vol. in-8°, avec Atlas de 60 planches. Cet ouvrage a été terminé par Biornered pour les deux derniers volumes.

Quérard, *La France littéraire*, t. III, p. 288, t. VI, p. 478-569.

GAUTHIER DES ORCIÈRES (*A.-F.*), plus connu sous le nom de **GAUTHIER DE L'AIN**, magistrat et homme politique français, né à Bourg (Bresse), vers 1750, mort vers 1824. Il était lors de la révolution avocat au présidial de sa ville natale. Ses opinions démocratiques le firent choisir pour député aux états généraux de 1789 par le tiers état de sa province. Réélu en septembre 1792 à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple ni sursis. Envoyé en mission à Lyon avec Dubois-Crancé et Nioche, il fit le premier rapport à la Convention sur l'insurrection de cette ville; mais l'intérêt qu'il manifesta pour les insurgés le fit soupçonner de modérantisme, et sur la proposition de Billaud-Varennes il fut rappelé, ainsi que ses collègues, le 7 octobre 1793. Quelque temps avant le 13 vendémiaire, il devint membre du comité de salut public et chargé de la police de Paris; il se montra vigoureusement opposé aux sectionnaires. Après la dissolution de la Convention, Gauthier devint membre du Conseil des Anciens, en sortit en 1798, et fut immédiatement réélu. Après le 18 brumaire, il fut nommé juge au tribunal de première instance de Paris, dont il devint l'un des vice-présidents en 1811. Il occupa cette position jusqu'en mars 1815, époque à laquelle Napoléon le nomma conseiller à la cour impériale de la Seine. Il signa l'acte additionnel, et fut compris, au retour des Bourbons, dans les exceptions de la loi dite d'*amnistie*, du 12 janvier 1816. Il mourut dans l'exil. H. LESUEUR.

Galerie historique des Contemporains. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

* **GAUTHIER STIRUM** (*Pierre-Joseph*), archéologue français, né à Bar-sur-Seine, en 1790.

Il remplit les fonctions de maire de Seurre, dans le département de la Côte-d'Or, et s'occupait de recherches archéologiques dans son arrondissement. Membre de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, il a fourni au recueil publié par cette commission une *Notice sur l'ancienne peinture sur verre*. On a de lui : *Voyage pittoresque dans la Frise, une des Provinces-Unies des Pays-Bas ;* Paris, 1845, in-12, avec un portrait et deux lithographies; il en avait paru une édition précédemment, mais elle a été désavouée par l'auteur de cet ouvrage. G. DE F.

Statistique des Gens de Lettres. — Journal de la Librairie.

GAUTHIER. *Voy.* GAULTIER, GAUTIER, GAUTTIER et WALTER.

GAUTIER, nom commun à un grand nombre de personnages, classés ci-dessous par ordre chronologique :

GAUTIER ou **VAUTIER,** sire d'Yvetot, domestique du palais de Clotaire Ier, tué en 536. Il encourut, dit-on, la disgrâce de Clotaire, et pour éviter son ressentiment, il s'exila de la France pendant dix ans. Puis, croyant que la colère du roi était passée, il revint, et se présenta devant Clotaire avec des lettres du pape Agapet. Le prince, irrité de sa présence, le tua dans l'église de Soissons. On prétend que comme expiation de ce meurtre il érigea en royaume la seigneurie d'Yvetot. Tout ce récit est absolument dénué de preuves, et paraît avoir été inventé pour expliquer l'existence anormale du royaume d'Yvetot.

Ruault, *Les Preuves de l'Histoire du Royaume d'Yvetot ;* Paris, 1631, in-4°. — Vertot, *Dissertation sur le Royaume d'Yvetot;* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. IV. — L'abbé des Thuileries, *Dissertation;* dans le *Dictionnaire universel de la France,* t. III. — Foncemagne, *Dissertation ;* dans la *Description de la haute Normandie de* Toussaint Duplessis.

GAUTIER (Le chancelier), chroniqueur des croisades, vivait au commencement du douzième siècle. On ignore son origine, le lieu et la date de sa naissance; mais on présume qu'il était Français, et qu'il accompagna en Orient Godefroy de Bouillon. Ses écrits nous apprennent qu'il passa en Palestine avec les croisés, et que là il devint chancelier de Roger, prince d'Antioche. Il fut pris, en 1119, dans la bataille que Roger perdit contre les Turcs; il eut beaucoup à souffrir dans sa captivité, et il raconte lui-même que ses souffrances ont fort affaibli sa tête. De là sans doute l'incorrection de son style, qui est souvent inintelligible. C'est à peu près le seul de nos historiens latins qui ait parlé avec étendue des affaires des chrétiens de la Syrie occidentale et de leurs guerres avec les Parthes. Sa relation, divisée en deux parties, commence en 1115 et finit en 1119. Elle fut publiée pour la première fois par J. Bongars dans sa collection des auteurs relatifs aux croisades, et est intitulée : *Gualterii cancellarii Bella Antiochena.* Cette chronique doit faire partie de la collection des historiens des croisades dont s'occupe depuis longtemps l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a quelquefois, mais à tort, confondu ce Gautier avec Gaultier de Térouane, auteur d'une vie de Charles le Bon.

Histoire littéraire de la France, t. XI, p. 33.

GAUTIER DE MORTAGNE, en latin *Walterus de Mauritania,* théologien français, né à Mortagne en Flandre, dans les premières années du douzième siècle, mort à Laon, en 1173. Il enseigna la rhétorique à Paris, dans une des écoles établies sur la montagne Sainte-Geneviève. Mais, quittant bientôt les belles-lettres pour la théologie et la philosophie, il professa ces deux sciences à Reims, à Laon et ailleurs. Depuis 1136 jusqu'à 1148, il eut pour disciple Jean de Salisbury. En 1150 il était chanoine de Laon, et il devint successivement doyen, écolâtre, et évêque de cette église. On a de lui cinq petits traités théologiques sous forme de lettres, qui occupent vingt pages dans le *Spicilegium* de D'Achery, t. II. La plus intéressante de ces lettres est adressée à Abailard, qui avait la prétention d'expliquer philosophiquement les mystères du christianisme. Gautier l'avertit que ces sujets sont au-dessus des connaissances humaines. Un sixième opuscule de Gautier a été inséré par dom Mathon dans l'édition des œuvres de Robert Pullus, sous le nom inexact de Guillaume de Mortagne.

Gallia christiana, t. IX, p. 533. — *Histoire littéraire de la France,* t. XIII, 511.

* **GAUTIER D'ARRAS,** poëte français du douzième siècle, né à Arras, comme l'indique son surnom. Lui-même nous apprend qu'il entreprit son principal ouvrage pour « le bon comte Thibault de Blois ». Ce comte n'est pas, comme on l'a cru, Thibaut VI, fils de Louis neuvième comte de Blois, mort vers 1218, ni encore moins Thibaut V de Champagne, mort en 1270; c'est Thibaut V de Blois, qui succéda à son père en 1152 et mourut en 1191. Divers personnages historiques nommés par le poëte appartiennent à la même époque. Enfin, certains indices font croire que son principal ouvrage fut publié entre 1152 et 1154. A ces faits se bornent les notions précises que nous avons sur Gautier; on a conjecturé qu'il était ecclésiastique, qu'il prit part à la croisade de Louis VII, qu'il fut en rapport direct avec l'empereur Frédéric Ier, et qu'il eut des relations avec Othon de Freisingen. Il nous reste de lui deux poëmes; le premier et le plus important est intitulé : *L'empereour Eracles* (l'empereur Heraclius). Ce poëme, qui contient quatorze mille vers environ, se compose de trois parties bien distinctes, savoir : les dons merveilleux départis à Éracles, qui avait reçu du ciel la faculté de connaître à première vue le prix des pierres précieuses, la qualité des chevaux et la vertu des femmes; l'histoire de l'impératrice Atanaïs, que son mari perdit pour l'avoir voulu garder trop sévèrement; et la reprise de la vraie croix sur les Perses. Cette dernière partie a seule

quelque fondement historique, et se rapporte à la grande expédition d'Héraclius contre Cosroès. Le poëme d'*Eracles* fut traduit en vers allemands par un poëte du douzième siècle (ou du treizième siècle au plus tard), nommé Otte, et dans lequel on a cru reconnaître Othon de Freisingen. Le texte français et la traduction allemande ont été publiés par H.-F. Massmann, avec une savante introduction : *Eraclius, deutsch und franz. Gedicht*; Quedlinburg, 1842, in-8°. — On a encore de Gautier *Ille et Galéron*, roman dédié à l'impératrice Béatrix, deuxième femme de Frédéric Ier. Cet ouvrage, qui n'a pas moins de six mille sept cents vers, est très-inférieur au roman d'*Eracles*; cependant, la versification en est correcte et agréable.

Histoire littéraire de la France, t. XXII, 791-800, 851-864.

GAUTIER DE LILLE, *Gualterus de Insulis*, ou **GAULTIER DE CHÂTILLON**, *Gualterus de Castellione* (*Philippe*), poëte français, né à Lille, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il fit ses études à Paris, où il eut pour maître Étienne de Beauvais. Étant ensuite allé s'établir à Châtillon (on ne sait dans laquelle des nombreuses villes de ce nom qui sont en France), il changea son surnom *de Lille* pour celui *de Châtillon*. De Châtillon, où il avait été chargé de la direction des écoles, il se rendit à Bologne, où il étudia le droit. De retour en France, il fut nommé secrétaire de Henri, archevêque de Reims. Il conserva cette place sous le successeur de Henri, Guillaume, qui occupa le siége de Reims depuis 1176 jusqu'à 1201. Ce fut dans cet intervalle de temps que Gautier composa son poëme de l'*Alexandréide*. Il l'entreprit à la demande de Guillaume, et il le dédia à ce prélat, qui le récompensa par un canonicat de l'église d'Amiens. Gautier mourut de la peste, dans cette ville, au commencement du treizième siècle. On a de lui : *Alexandreis, sive Gesta Alexandri Magni*, poëme héroïque latin, en vers hexamètres et en dix livres. L'auteur s'est abstenu du merveilleux, et il n'a fait que mettre en vers l'histoire de Quinte-Curce. Ses inventions ne portent que sur des points de détail, et se réduisent à de longs monologues et à d'interminables discours. Quelques personnages fournis par l'histoire sont aussi singulièrement défigurés. Aristote est représenté avec l'extérieur hideux, la face et le corps maigres, les cheveux négligés, et tout l'air d'un pédant usé par l'étude. Les anachronismes d'expression abondent. Les soldats d'Alexandre s'appellent *quirites* comme des Romains; lui-même est couronné au mois de juin, qui a pris son nom du nom des *jeunes gens*.

Mensis erat, cujus juvenum de nomine nomen.

Par un anachronisme d'un autre genre, il parle des événements relatifs à la passion de Jésus-Christ, comme de choses déjà passées du temps d'Alexandre. Ce poëme, malgré ses défauts, est généralement regardé comme supérieur aux autres poëmes latins que l'on écrivait alors. Du temps de l'auteur, ou peu après, on le préférait même aux anciens; et à la fin du treizième siècle on l'expliquait dans les écoles à la place de l'*Énéide*, que l'on commençait à connaître, mais que l'on n'apprenait pas encore. La première édition de l'*Alexandréide* est in-4°, demi-gothique, sans date ni indication de lieu. Selon Dibdin, elle est de Guillaume le Talleur, qui imprimait à Rouen vers 1487. Les autres éditions sont celles de Strasbourg, 1513, in-8°; Ingolstadt, 1541, in-8°; Lyon, 1558, in-4°; Ulm, 1559, in-12; Saint-Gall, 1659, 1693, in-12. Ces deux dernières éditions sont les plus belles. On a encore de Gaultier de Lille : *Libelli tres contra Judæos, in dialogi formam conscripti*, publié par Casimir Oudin, dans son recueil intitulé : *Veterum aliquot Galliæ et Belgii Scriptorum Opuscula sacra nunquam edita*; Leyde, 1692, in-8°; — *De SS. Trinitate Tractatus*, publié par Bernard Pez, dans ses *Anecdota*, t. II. Oudin cite de lui un recueil d'*Opuscula varia*, conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, ancien n° 5333, maintenant 3245. Mais la plupart de ses opuscules, sinon tous, semblent appartenir à Gautier Mapes.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. —Fauchet, *De la Langue et Poésie françaises*, l. I, c. VII. — Oudin, *Commentarii de Scriptoribus et Scriptis ecclesiasticis*, t. II. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, 100.

GAUTIER DE TÉROUANE, hagiographe flamand, vivait dans la première partie du douzième siècle. On a de lui une histoire de Charles le Bon, comte de Flandre, assassiné en 1127. L'auteur fait un récit détaillé de la vie et du martyre de ce prince. Il raconte plusieurs miracles opérés par son intercession. Cet écrit, où la candeur, l'onction et la piété se font sentir, dit l'*Histoire littéraire*, fut publié pour la première fois, mais sans nom d'auteur, en 1615, par le P. Sirmond, sur un manuscrit de l'abbaye d'Igni. Les continuateurs de Bollandus l'ont inséré dans les *Acta Sanctorum* (2 mars), d'après quatre anciens manuscrits, qui l'attribuent à Gautier.

Histoire littéraire de la France, t. XI, 127.

GAUTIER ou **WALTER MAPES** ou **MAP**, poëte anglo-normand, vivait vers la fin du douzième siècle. Il était né sur les frontières du pays de Galles, probablement dans le comté de Glocester, ou dans celui de Hereford. Ses parents avaient rendu d'importants services au roi Henri II, avant et après son avénement au trône. Gautier étudia à l'université de Paris, et fut témoin de nombreuses rixes entre les écoliers et les bourgeois. Il suivit les leçons de Girard *la Pucelle*, vers 1160 ou un peu plus tard. Presque aussitôt après on voit Gautier en faveur à la cour de Henri II, et familier dans la maison de Thomas Becket, avant que celui-ci fût devenu ar-

chevêque de Canterbury, en 1162. En 1173 il présida les assises judiciaires de Glocester, et l'on peut croire qu'il avait alors au moins trente ans. La même année, il était à Limoges avec la cour, et l'on croit qu'il accompagna Henri dans ses guerres contre ses fils. Il fut chargé d'une mission auprès du roi de France Louis le jeune, qui l'accueillit avec faveur. Il assista à un concile convoqué à Rome, et fut chargé d'argumenter contre les députés de la secte naissante des Vaudois qui étaient venus à Rome demander au pape la permission de prêcher et de lire les Écritures en langue vulgaire. Ce concile doit être celui de Latran, tenu en 1179. Gautier Mapes nous apprend qu'il était l'ennemi personnel d'un fils naturel du roi, Geoffroy, depuis archevêque d'York, et que l'amitié de Henri le protégea contre ce redoutable ressentiment. Il obtint plusieurs dignités ecclésiastiques, entre autres celles de chanoine de Saint-Paul, et de *præcentor* de Lincoln. Il ne fut pas moins bien traité par le jeune roi Henri qu'il ne l'avait été par son père, et après la mort prématurée de ce prince, en 1182, il ne parla de lui qu'avec une grande affection et en passant légèrement sur ses erreurs. En 1196 il fut nommé archidiacre d'Oxford, et depuis cette époque on le perd complétement de vue. On ignore la date de sa mort. La plupart de ces détails sont empruntés à un traité de Gautier lui-même intitulé : *De Nugis Curialium*. Cet ouvrage, en prose latine, atteste chez son auteur beaucoup de savoir et de lecture, mais aussi beaucoup de goût pour la littérature frivole. Il s'attribue à lui-même la réputation de poëte, sans citer les ouvrages qui lui ont valu ce titre. Son latin est fort inégal, mais il serait peut-être injuste de le juger sur l'unique et fort incorrect manuscrit qui nous reste de son traité. Les jeux de mots et les pointes déparent son style. Sa connaissance du monde est très-étendue ; ses observations sur les hommes et les événements sont judicieuses et pénétrantes. Il s'élève parfois au-dessus des préjugés de son siècle, comme lorsqu'il parle par exemple d'Arnauld de Brescia ; d'autres fois au contraire il semble en partager toutes les superstitions Partout il montre pour les légendes populaires cet amour qui caractérise plus ou moins tous les chroniqueurs du moyen âge. Son plus ancien ouvrage paraît être un petit traité en prose latine et sous forme de lettre contre le mariage. L'auteur s'adresse à un ami, qu'il appelle Rufinus, et se donne à lui-même le nom de Valerius. Il cite à l'appui de ses arguments de nombreux exemples empruntés à la mythologie, à l'histoire, à l'Ancien Testament. Son traité, qui circula d'abord sans nom d'auteur, eut, si on l'en croit, beaucoup de succès. On le trouve en effet dans un grand nombre de manuscrits, sous le titre de *Dissuasio Valerii ad Rufinum philosophum de ducenda uxore*. Gautier l'inséra plus tard dans son *De Nugis Curialium*.

Cet ouvrage, qui malheureusement ne nous a été conservé que par un seul et très-imparfait manuscrit de la bibliothèque Bodleyenne à Oxford, est divisé en cinq livres ou *distinctiones*, comme l'auteur les appelle. Gautier le composa sans suite et à diverses reprises, de 1180 à 1190. C'est un recueil de toutes sortes de faits. Voici, d'après Gautier lui-même, à quelle occasion il l'entreprit. Un de ses amis lui avait demandé d'écrire un poëme. Gautier lui répondit en compilant un ouvrage en prose dont le premier objet semble avoir été de prouver qu'au milieu des embarras de la cour il est impossible de cultiver la poésie avec succès. Mais l'auteur perd bientôt son sujet de vue, et il s'engage dans une suite de récits et de légendes qui n'y ont plus aucun rapport. Le premier livre commence par une comparaison de la cour d'Angleterre avec l'enfer, ce qui amène assez naturellement plusieurs récits historiques et légendaires sur les folies et les crimes des cours ; une lamentation sur la prise de Jérusalem, l'histoire de l'origine des divers ordres monastiques, des Templiers et des Hospitaliers, avec des réflexions sévères sur leur corruption croissante, une attaque violente contre les Cisterciens, qui semblent avoir été l'objet particulier de la haine de Gautier. Des détails sur les différentes hérésies en vogue au douzième siècle remplissent le reste du premier livre. Le deuxième contient des légendes monastiques, des récits sur les mœurs des Gallois, et une curieuse collection de contes de fées. Les cinq chapitres du troisième livre comprennent des récits romanesques et fabuleux. Le quatrième renferme, outre la lettre de Valerius à Rufinus, déjà citée, une série de traditions populaires d'un grand intérêt. Des traditions historiques relatives au comte Godwin et à Canut le Danois, et une histoire de la cour d'Angleterre depuis William Rufus jusqu'à Henri II sont le sujet du cinquième livre, et terminent l'ouvrage.

Gautier Mapes se distingua aussi par ses écrits en anglo-normand, langue qui différait peu du français de la même époque. On lui doit une grande partie du cycle des romans de la table ronde, sous la plus ancienne forme où ils nous soient connus. Cette première série de romans comprend le *Roman du saint Graal*, ou l'histoire du *Graal* (ciboire dont se servit J.-C., mangeant avec ses disciples) avant que Joseph d'Arimathie l'eût apporté en Bretagne ; du *Roman de Merlin* ; du *Roman de Lancelot du Lac*, de *La Quête du saint Graal*, qui est une suite des aventures de Lancelot, et du *Roman de la mort Arthus* (de la mort d'Arthur). Ces trois derniers sont l'ouvrage de Gautier Mapes, comme nous l'apprenons du dernier paragraphe de *la Mort Arthus*, et de l'auteur postérieur d'une autre branche de cette série, Hélie de Borron, qui compléta le *Roman de Tristan*, sous le règne de Henri III. Ces autorités semblent indiquer que ces romans sont traduits d'un original latin, ce qui est clairement attesté par

quelques manuscrits. On n'a d'ailleurs aucune preuve de l'existence de cet original. La plupart des incidents de ces romans sont dus à l'imagination de l'écrivain, et le tout est fondé sur les légendes populaires alors en circulation. Le goût des légendes qui caractérise le traité *De Nugis Curialium* est un témoignage de plus ajouté à ceux qui attribuent à Gautier Mapes le *Lancelot* français et sa suite; il est étonnant que ce dernier, parmi les nombreuses légendes insérées dans le *De Nugis*, n'ait fait aucune allusion aux aventures du roi Arthur. Les manuscrits qui contiennent cette série de romans en prose sont très-nombreux; mais ils datent de la seconde moitié du treizième siècle et du commencement du quatorzième. On n'en connait aucun qui soit contemporain des auteurs des romans. Cette circonstance, jointe au fait que la plupart de ces manuscrits sont en France, permet de croire que la rédaction des auteurs originaux a été sensiblement altérée.

On attribue aussi à Gautier Mapes un grand nombre de vers latins rimés ayant un caractère satirique. C'est même par ces poésies que Gautier Mapes est principalement connu. Gautier avait certainement écrit contre les moines cisterciens, Géraud de Cambray l'affirme; mais ces poésies, en vers hexamètres, paraissent perdues; celles qu'on lui attribue aujourd'hui sont des vers latins de diverses mesures, mis sous le nom d'un prétendu Golias, évêque des *Goliards*. Ce Golias n'a jamais existé que dans l'imagination satirique du moyen âge. Mais la race des *Goliards* (d'où le mot moderne Goulard), « bien plus réelle, dit M. Le Clerc, dans l'*Histoire littéraire de France*, et qui devint l'histoire populaire des mauvais moines, pouvait ouvrir ses rangs à quelques laïques; elle se composait surtout de membres du clergé, qui ne mérita pas toujours le nom de régulier, et elle dut être originaire des cloîtres. Il paraît en effet que c'est à l'ombre des monastères que se forma dans le douzième siècle, et peut-être auparavant, cette joyeuse confrérie, qui, bravant les anathèmes des conciles et du saint-siége, se perpétue à travers les âges suivants, et fait naître dans la langue ecclésiastique une multitude de plaisanteries et de satires ». Les facéties de Golias, parmi lesquelles on remarque : *Prædicatio Goliæ; Apocalypsis Goliæ episcopi; Confessio Goliæ; Goliæ Querela ad papam*, ne sont pas toutes l'ouvrage de Gautier; mais on ne peut guère lui contester l'*Apocalypsis*, que l'on trouve sous son nom dans beaucoup de manuscrits du quatorzième et du quinzième siècle. Cette vision satirique fut publiée pour la première fois par Flaccus Illyricus, dans son *De Ecclesiæ Statu*, et elle a été souvent réimprimée depuis. L'auteur a personnifié les quatre degrés de la hiérarchie ecclésiastique, pape, évêques, archidiacres et doyens, sous la forme de quatre animaux pleins d'yeux, garnis d'ailes et ressemblant à un lion, à un veau, à un aigle, à un homme; et leur attribue tous les vices qui défrayèrent plus tard les écrivains satiriques de la réforme. De toutes ces pièces, la plus amusante est la *Confessio Goliæ*. Golias se confesse de ses trois passions dominantes, l'amour, le jeu et le vin. Il ne montre pas de grands sentiments de pénitence, et il dit par exemple de son troisième défaut :

Tertio capitulo memoro tabernam :
Illam nullo tempore sprevi, neque spernam,
Donec sanctos angelos venientes cernam,
Cantantes pro mortuo requiem æternam.
Meum est propositum in taberna mori :
Vinum ut sit appositum morientis ori,
Ut dicant cum venerint angelorum chori :
« Deus sit propitius huic potatori. »

Il serait facile de multiplier les exemples de cette vieille liberté cléricale qui ne respectait rien dans la hiérarchie ecclésiastique, mais qui n'allait pas cependant jusqu'à attaquer le dogme. Nous en avons assez dit pour donner une idée de ces poésies latines, « fort inégales sans doute pour le mérite, dit M. Le Clerc, mais composées avec une fécondité inépuisable par des moines ou des gens d'église, répandues par eux avec profusion, et qui avaient été sur toute la face de l'Europe soigneusement conservées dans leurs couvents ». « Plus on exhumera de tels ouvrages, ajoute le même écrivain, qui sont toutefois assez nombreux dès à présent pour qu'on puisse se passer d'en connaître d'autres, plus il deviendra facile d'en conclure que ces plaintes antimonacales, depuis l'origine de la puissance des moines, sont à peu près de tous les siècles et de tous les pays. » Les poésies latines attribuées à Gautier Mapes ont été publiées par M. Th. Wright : *The latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*; Londres, 1841, in-4°; le même éditeur a donné : *Gualteri Mapes De Nugis Curialium, distinctiones quinque, edited from a manuscript in the Bodleian Library at Oxford*; Londres, ..., in-4°.

Th. Wright, *Biographia Britannica litteraria*, t. II, p. 295. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 494; t. XVI, p. 187; t. XXII, p. 139; 154, 156-165; t. XXIII, 250-250.

GAUTIER DE COUTANCES, *de Constantiis* ou *de Constantia*, prélat normand, né vers 1140, mort le 6 novembre 1207. Gérard de Cambray et Jean de Hauteville disent qu'il était natif de Cornouailles, et qu'il descendait d'une famille bretonne. Jean de Salisbury l'appelle *Walter de Insula*, et d'après cette qualification l'*Histoire littéraire de la France* le fait naître dans l'île de Jersey, qui appartenait alors au diocèse de Coutances en Normandie. On ne sait rien de la vie de Gautier jusqu'en 1173, époque où on le voit vice-chancelier d'Angleterre et chanoine de Rouen. Il était en faveur auprès du roi d'Angleterre, qui en 1177 lui confia une mission pour le comte de Flandre, et l'envoya, en 1180, en ambassade à la cour du jeune roi Philippe-Auguste. Gautier, qui à ses autres dignités ecclésiastiques joignait le canonicat de Lincoln et l'archi-dia-

comté d'Oxford, désirait vivement l'évêché de Lisieux. Il essaya d'amener, par persuasion ou par force, Arnulf, titulaire de ce siége, à se démettre en sa faveur. Il n'y réussit point; mais lorsque Geoffroy, évêque de Lincoln, eut été promu, en 1183, à l'archevêché d'York, Gautier fut aussitôt appelé à l'évêché vacant. Moins d'un an après, il passa au siége métropolitain de Rouen. A partir de cette époque, le nom de l'archevêque de Rouen est continuellement mêlé aux événements politiques de son temps. En 1188 il prit la croix, et s'engagea à accompagner le roi Henri II dans la croisade projetée. A la mort de ce prince, il investit son fils Richard du duché de Normandie (20 juillet 1189), et se rendit ensuite en Angleterre, où il assista au couronnement du duc comme roi. Après avoir tenu un concile provincial à Rouen, au mois de février 1190, il accompagna le roi Richard jusqu'en Sicile. Ce prince, instruit que la discorde régnait entre son frère, le comte de Mortain, et l'évêque d'Ély, régent du royaume, chargea Gautier d'aller rétablir l'ordre, et lui remit, au mois de février 1191, une lettre qui lui conférait, en cas de besoin, les titres de chancelier, de grand-justicier et de régent. L'occasion de produire cette lettre ne tarda pas à se présenter, et Gautier fut investi de la régence du royaume, le 8 octobre 1191. Il convoqua en cette qualité à Oxford, au printemps de 1193, un parlement pour aviser aux moyens de rendre la liberté au roi, alors prisonnier en Allemagne. Richard ayant fait son accord avec l'empereur lui laissa pour otages, comme garantie du traité, l'archevêque de Rouen et quelques autres prélats. Gautier n'obtint sa liberté qu'en payant la somme de dix mille marcs d'argent, pour laquelle il avait répondu. De retour dans son diocèse, après une absence de quatre ans, il eut à apaiser les discussions survenues entre les chanoines et les bourgeois de Rouen. En 1194, les églises de Normandie eurent beaucoup à souffrir de la guerre qui éclata entre le roi de France et celui d'Angleterre. Gautier, défenseur rigoureux des droits ecclésiastiques, fit plusieurs fois usage contre les deux princes des armes de l'Église. Il mit la Normandie en interdit, et se rendit à Rome pour soutenir cette mesure, contre laquelle Richard protestait. Le pape conseilla à Gautier de céder, et leva l'interdit. L'archevêque se soumit. En 1200 il fut chargé de promulguer, conjointement avec l'évêque de Poitiers, l'interdit lancé par Pierre de Capoue contre le roi de France. En 1204, Philippe-Auguste s'étant rendu maître de la Normandie, Gautier lui remit solennellement les attributs de la couronne ducale. Ce fut son dernier acte important. Il ne nous reste de Gautier qu'un petit nombre de lettres, dispersées dans les annalistes contemporains. On dit qu'il avait écrit une histoire de la croisade de Richard. Cet ouvrage, s'il a jamais existé, est aujourd'hui perdu.

Giraud de Cambray, *Anglia sacra*, t. II, p. 418. — Roger de Hoveden, *Annales*. — *Gallia Christiana*, t. XI. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 533. — Wright, *Biographia Britannica*, t. II.

GAUTIER DE COINSI, trouvère français, né à Amiens, en 1177, mort en 1236. Sa famille, si l'on en croit quelques passages de ses poésies, avait occupé des places éminentes à Amiens. Dès l'âge de dix-huit ans il se fit moine, dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Après être resté vingt ans simple moine, il devint, en 1214, prieur de Vic-sur-Aisne. Il composa dans cette abbaye ses principaux ouvrages. En 1233 il fut nommé prieur de Saint-Médard, et mourut trois ans après. Une dévotion ardente pour la sainte Vierge fut la grande, l'unique inspiration de son talent poétique. Malheureusement ce culte allait jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'à la profanation. La naïve ignorance de Gautier et son enthousiasme religieux font comprendre, sans les excuser, les indécentes rêveries qu'il associe à l'objet de son pieux amour. Le plus long et plus important de ses poëmes est intitulé : *Cy commence li prologue seur les myracles Notre-Dame que Gautiers, prieur de Vi, moine de Saint-Médard, translata.* Gautier ne se donne que pour un traducteur, et en effet il a pris du latin de Hugues Farsit, et aussi du prêtre Herman, plusieurs des contes dévots qu'il versifie; mais des soixante-quinze pièces que contient son poëme la plupart lui appartiennent en propre : ce sont ou des traditions fabuleuses ou des fruits de son imagination exaltée. « Dans ces contes, dit l'*Histoire littéraire de la France*, la Vierge est toujours en première ligne; tantôt on la voit se déguiser en nonne, et prendre pendant plusieurs années la place de la sacristine d'un couvent qui s'était enfuie pour suivre un séducteur; une autre fois elle joue le rôle de sage-femme, délivre une abbesse qui se trouvait enceinte, et fait porter par des anges le nouveau-né dans la cellule d'un ermite; ailleurs elle s'oppose à la consommation du mariage d'un jeune homme qui en jouant avait mis une bague au doigt d'une statue qui la représentait. » Ce qui aggrave l'inconvenance de ces légendes, c'est que l'auteur les écrivait pour les religieuses de Notre-Dame de Soissons. Il s'aperçut lui-même que ses récits étaient de nature à blesser les chastes oreilles; il s'en excusa en disant qu'il lui fallait bien parler de manière à être entendu. « Car dire estuet si qu'on l'entende ». Quant au style, il est plein de jeux de mots et d'assonnances bizarres, ainsi qu'on peut en juger par les vers suivants, en l'honneur de la Vierge, comme presque tous ceux de Gautier :

Pour la pucelle en chantant me deport.
Qui touz depors et toute joie aporte.
Mont se deporte, en deportant deport;
En li porter honneur qui se deporte :
Ne puet venir, n'arriver à droit port
Qui ne la sert et honneur ne li porte;
Car c'est li pons et la planche et la porte
De paradis, ou sont tout li deport (1).

(1) Parmi tant de contes ridicules et scandaleux, il

Le second poëme de Gautier contient 2,342 vers. Sainte Léocade en est l'héroïne. C'est une satire encadrée dans une légende. Après avoir raconté l'apparition merveilleuse de sainte Léocade à un archevêque de Tolède, nommé Hildefonsus, qui avait pour elle la dévotion la plus exaltée, il passe au successeur d'Hilde fonsus, Siagrius, moine orgueilleux, que le diable emporta. Il en prend prétexte pour examiner les mœurs du clergé de son temps, et son poëme devient une vraie satire. Les prélats, selon lui, vendent toutes les dignités ecclésiastiques. Vient ensuite une diatribe contre les *chardonax* (cardinaux) :

Chardonal sont en chardon né,
Por ce poignent comme chardon
Çax qui leur donnent eschars (maigres) don.

Le poëte n'épargne pas même Rome et le pape, « qui, dit-il, est si enchevêtré dans les filets de la convoitise, qu'il vend ce qu'il devrait donner pour la grâce de Dieu ». Il tonne ensuite contre les *papelards*, *la papelardie*, le *beginage*. Il reproche aux moines de son temps d'infâmes débauches, qu'il exprime de la manière la plus étrange. Il revient enfin à la « savoreuse Léocade, au corps bel et gent, » et raconte comment ses reliques ont été apportées à Soissons. Il finit son poëme en disant que s'il s'est fait trouvère, ce n'est pas pour gagner de l'argent, mais pour l'amour de sa dame (la sainte Vierge),

Qui bien revest les ames nues,
Et ses amanz emporte es nues.

Outre ces deux poëmes religieux, Gautier en a composé un troisième, tout romanesque, et qui a peu de rapports avec les précédents. Il porte pour titre dans les manuscrits : *De l'Emperert* (impératrice) *qui garda sa chastée par moult temptacions*; et aussi *De l'Ampereris de Rome qui fu chacie de Rome par son seorge* (son beau-frère). Une impératrice romaine et chrétienne, calomniée par son beau-frère, cruellement chassée par son mari, est exposée à des tentations ou plutôt à des violences dont elle sort toujours victorieuse par la protection de la sainte Vierge, et finit par voir sa vertu solennellement reconnue. Ce poëme fut composé pour des nonnes, et Gautier en terminant le leur adresse dans des vers qui ne manquent pas de grâce. On a encore de lui quelques poésies de moindre étendue, telles que *Épître de saint Jérôme, de la garde de virginité, laquelle il envoia à Eustochium, la fille sainte Paule; — Les cinq Joies de Notre-Dame; — La Nativité de Notre-Dame; — Saluts Notre-Dame; — L'Assomption*, etc. On lui attribue aussi un fabliau intitulé : *Le Vilain ânier, ou Merlin Merlot.* Ce petit conte spirituel et piquant « s'il était de Gautier de Coinsi, serait certainement son chef-d'œuvre », dit l'*Histoire littéraire*.

en est un où l'on rencontre une noble pensée, simplement exprimée. Il s'agit d'un vilain, pauvre et ignorant, dont, pour divers péchés, l'âme se trouve exposée à la damnation. Cependant, à sa mort, comme il n'avait jamais manqué de saluer l'image de la Vierge, des anges viennent disputer son âme aux démons. Ceux-ci prétendent que le paradis n'est pas fait pour de telles gens : « Que pourront penser

Chevalier, dames, clerc et prestre,
Qui en enfer vont à grans torbes,
Se cis vilainz qui put les torbes,
Qui ne seut onques bu ne ba,
Em paradys lassus s'en va ?

Les anges répondent qu'il importe peu qu'on soit riche ou pauvre, clerc ou laïque, docte ou ignorant; que Dieu n'entend pas les plus longues prières des clercs et des prêtres si elles ne viennent pas de cœurs sincères.

Mais Diex entent luez, c'est la some,
La symple fame et le simple home
Qui tout son cuer soulieve es cielz,
Et dit : Merci, biaus sire Diex.
Ceste oroysons est assez grande,
Qui plus ne seit, plus ne demande.
Brieve oroysons le ciel tresperce.
Telz fuet es chanz, ou ere, ou herce,
Qui Dieu prie de mylleur cuer
Que i moygnes qui chante en cuer.

Louis Racine, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVIII, p. 235. — Lebeuf, *Dissert. sur l'hist ecclés. de Paris*, t. II, p. 122 — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, 29, 36, 37, 210, 226, 234; XIX, 848-857 ; XXIII, 114, 117, 122, 154, 167, 206, 211.

GAUTIER DE METZ, poëte didactique français, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Un manuscrit le donne pour l'auteur de *L'Image du Monde*, un des plus importants poëmes didactiques du moyen âge. Dom Calmet, qui consulta ce manuscrit, y lut, sans doute par erreur, la date de MCXL; et comme il existait vers 1142 un Gautier scolastique et archidiacre de la cathédrale de Metz, il identifia ce dernier avec le « Gautier de Mès en Loheraine, un très boin philosophe »; mais on sait par le poëme même qu'il fut composé en 1245; l'erreur chronologique de Calmet est donc manifeste. Ce n'est pas un motif pour rejeter le témoignage du même manuscrit touchant l'auteur de *L'Image du Monde*. « Il n'y a point de raison pour nier que Gautier fût son nom, dit M. Le Clerc, et il y en a de très-fortes pour penser que Metz était réellement sa patrie. » « Les seules inductions que paraisse fournir encore l'ouvrage pour la vie de l'auteur, ajoute le même écrivain, c'est qu'il fut probablement élève de l'université de Paris, dont il rappelle avec honneur les leçons; qu'il connut tout ce que l'on pouvait alors connaître en Occident de la philosophie grecque, soit par les écrivains de Rome, soit par les versions latines de quelques livres d'Aristote et de Platon; qu'il s'appliqua surtout à l'étude des sciences naturelles, recommandées depuis un siècle en France et en Angleterre par les travaux d'Honoré d'Autun, de Guillaume de Conches, d'Adélard de Bath, qui avaient dû laisser quelques disciples dans les grandes écoles. » *L'Image du Monde* ou *La Mappemonde* de Gautier est un poëme didactique, versifié principalement d'après l'*Imago Mundi* d'Honoré d'Autun. L'auteur a encore imité, parmi les anciens, Pline, Solin, Isidore, et parmi les modernes, Guillaume de Conches,

Jacques de Vitry, Alexandre Neckam. Dans le manuscrit le plus complet qui existe de *L'Image du Monde* (n° 7856. 3. 3 de la Bibliothèque impériale), l'ouvrage occupe, sur deux colonnes de quarante-six vers chacune, les feuillets 144-180, et porte cette suscription : « Cil livre de clergie, qui est appelez en romans L'Ymagène del Monde, contient, etc. » Le poëme est divisé en trois parties et cinquante-cinq chapitres. La première partie, composée de quatorze chapitres, est une espèce de cosmogonie, qui commence par le récit de la création, avec un traité sur les sept arts qui personnifient le génie de l'homme, et finit par une exposition du système du monde. Cette première partie, où l'auteur a mis tout ce qu'il savait de métaphysique, offre une personnification de la nature, qui est représentée comme l'agent et l'instrument du Dieu créateur. Le Grand d'Aussy, beaucoup trop frappé de cette hardiesse, a cru voir dans Gautier le précurseur et le père de tous les philosophes de l'Europe moderne. M. Le Clerc a combattu cette exagération, et montré que si Gautier avait, comme le suppose Le Grand d'Aussy, déifié la nature, il n'aurait fait qu'imiter Pline. Mais il n'en est point ainsi. L'auteur de *L'Image du Monde* s'est contenté de montrer dans la nature la force génératrice au service de Dieu. C'est le *Demiourgos* du *Timée* de Platon, de ce dialogue que le moyen âge connaissait par la traduction et le commentaire de Chalcidius. « Quant à la hardiesse de quelques-unes de ces idées, qui ne sont pas en effet l'expression exacte des livres saints, il ne faut pas plus s'étonner de les voir échapper aux foudres de l'Église que tant d'autres hypothèses physiques extraites des anciens par Honoré d'Autun, Bernard de Chartres, Vincent de Beauvais, qu'on persistait à reproduire sans en comprendre toute la portée, et qu'un respect absolu pour tout ce qui était antique faisait accueillir avec la même confiance qui laissait régner la philosophie, si peu orthodoxe, d'Aristote dans toutes les écoles chrétiennes (1). » D'ailleurs, Gautier avait désarmé d'avance les censures en avouant que l'homme ne peut connaître le secret des choses :

Mais nus n'entend bien que che soit
Fors Deu, qui tout seit et tout voit.

La seconde partie, qui contient dix-neuf chapitres, est une traduction presque littérale de l'*Imago* d'Honoré d'Autun. C'est un traité de géographie. Gautier décrit d'abord l'Asie, en commençant par le paradis terrestre, auquel il consacre quelques vers, assez secs. S'il s'étend plus longuement sur l'Inde, c'est pour rapporter les contes qui avaient cours sur ce pays. Parmi ces fables, dont plusieurs remontent à l'antiquité grecque, on remarque la description du *monoceros* ou *unicorne*. Ce monstre terrible a un corps de cheval, des jambes d'éléphant, une tête de cerf, une corne longue de quatre pieds au milieu du front. Il ne se laisse apprivoiser que par les charmes d'une jeune vierge, s'endort sur ses genoux, et devient alors facilement la proie du chasseur. Ce portrait du monocéros tient autant de place que la description de l'Europe entière, ce qui donne une idée de la proportion que Gautier a observée dans son ouvrage. Il n'oublie pas l'Atlantide de Platon, l'île découverte par saint Brandan, le purgatoire de saint Patrice en Irlande, la source enchantée des forêts de Bretagne, et même l'enfer, abîme de soufre et de feu, placé au centre de la Terre. L'étude de la surface et de l'intérieur du globe est suivie de celle des météores célestes; et un long chapitre sur les sept planètes sert de transition entre la seconde partie et la troisième. Cette dernière est un traité d'astronomie, qui compte vingt-deux chapitres. L'auteur essaye de résoudre les questions suivantes : D'où viennent le jour et la nuit? Pourquoi les étoiles ne sont point visibles le jour? Quelles sont les diverses phases de la Lune? Comment s'opèrent les éclipses de Lune et de Soleil? Vient ensuite un long chapitre de la vertu du ciel et des étoiles, c'est un tissu de rêveries astrologiques. Au-dessus de tous les astronomes, si l'on en excepte Adam et Jésus, Gautier place Virgile, dont il raconte les merveilleuses inventions et les miracles. Il expose ensuite, d'après l'*Almageste*, la longueur et l'épaisseur de la Terre, la grandeur de la Lune et du Soleil, la distance et même le nombre des étoiles, les douze signes, l'immensité du firmament. Au-dessus de la voûte bleue de notre ciel, s'élève le ciel cristallin, et au-dessus de celui-ci le ciel empyrée, sept fois plus brillant et plus beau que le soleil. Le paradis est situé dans l'empyrée, et c'est par une description du séjour de béatitude que Gautier termine son tableau de l'univers. On chercherait vainement le poëte dans cette cosmographie versifiée, mais on y trouve le compilateur instruit. « Quant au style, la correction générale du langage et plusieurs traits heureux devraient peut-être, dit M. Le Clerc, nous rendre plus indulgents pour la dureté, l'embarras, la sécheresse, que les difficultés de la matière, surtout alors, peuvent faire excuser. » Le succès de *L'Image du Monde* est attesté par le grand nombre de manuscrits qui nous en restent. Beaucoup de ces manuscrits offrent des différences considérables. Le poëme de Gautier y paraît tantôt diminué, tantôt augmenté, quelquefois entièrement transformé. Il a été publié sous le titre de *Mirouer du Monde;* Genève, 1517, in-4°. L'éditeur, Françoys Buffereau, « secrétaire ducal, natif de Vendosme, au diocèse de Chartres, » eut l'effronterie de se donner pour l'auteur de cet ouvrage, dont il s'était contenté de rajeunir le style.

Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — Le Grand d'Aussy, *Notices extraites des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. V, p. 245. — Paulin Paris, *Man. franc.*, t. V, p. 31-37. — Roquefort, *État de la Poésie franç. au*

(1) Victor Le Clerc, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 315.

moyen-âge. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. IX, p. 226-230; t. X, p. 417. — *Bulletin du Bibliophile*, ann. 1836, p. 139. — E. Bégin, *Metz depuis dix-huit siècles*, t. II. — *Histoire littéraire de la France*. t. XVI, 29, 119, 121, 172. 210, 220, 228; XXIII, 224-225, 226, 237.

GAUTIER (*Henri*, et non *Hubert*), ingénieur français, né à Nîmes, le 21 août 1660, mort à Paris, le 27 septembre 1737. Après s'être fait recevoir docteur en médecine, il fut entraîné par son goût pour les mathématiques vers un autre ordre d'études, et il devint ingénieur du roi dans la marine, et plus tard inspecteur général des ponts et chaussées. Il ne se borna pas aux connaissances relatives à sa profession; il cultiva aussi les sciences physiques et philosophiques; on assure même qu'il s'adonna aux rêveries de l'astrologie judiciaire. H. Gautier était né protestant: en 1689, il fut converti par Fléchier au catholicisme; il ne semble pas que sa foi ait été jamais bien vive. Le nombre de ses ouvrages est considérable; ceux qui se rapportent à sa profession ne sont pas sans mérite; les autres ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Parmi les premiers, il faut citer un *Traité de la Construction des Chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*; Paris, 1715, in-8°, traité qui eut quatre éditions et qui fut traduit en allemand (Leipzig, 1759), et un *Traité des Ponts et Chemins des Romains et des modernes*; Paris, 1716, 2 vol. in-8°, avec fig., traité qui eut aussi quatre éditions, dont les dernières contiennent des augmentations considérables. On a encore de lui : *Bibliothèque des Philosophes et des Savants anciens et modernes, avec les merveilles de la nature, où l'on voit leurs opinions sur toutes sortes de matières physiques et surtout sur la micrographie*, etc.; Paris, 3 vol. in-8°, les deux premiers en 1723 et le troisième en 1734, ouvrage qui n'est qu'une compilation indigeste; — *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités*; Paris, 1724, in-8°, production superficielle, sans exactitude et sans critique. — On lui doit enfin des cartes des diocèses de Toulouse, de Béziers, d'Agde, de Nîmes, d'Uzès et d'Alais.

M. Nicolas.

Hist. litt. du Gard.

GAUTIER (Mademoiselle), comédienne et religieuse française, née à Paris, en 1692, morte à Lyon, le 8 avril 1757. Elle débuta au Théâtre-Français le 3 septembre 1716, par les rôles de Pauline dans *Polyeucte* et de Camille dans *Les Horaces*. Elle fut reçue le 8 octobre suivant. Ses premiers essais dans l'emploi des *grandes princesses* ne furent pas sans succès; cependant, elle le quitta bientôt pour prendre celui des caractères Elle y fut extrêmement goûtée, surtout dans les personnages de Mme Patin du *Chevalier à la Mode* et de Mme Jobin de *La Devineresse*. Elle créa aussi, le 14 février 1721, le rôle de la Tante, dans *Le Mariage fait et rompu* de Dufresny. Durant les six années qu'elle fut à la Comédie-Française, Melle Gautier s'y fit moins remarquer par son talent que par une beauté peu commune, un caractère hardi et impétueux, et une liberté de mœurs poussée jusqu'à la plus extrême licence. Elle avait eu déjà de nombreux amants lorsqu'elle s'éprit d'une passion profonde pour son camarade le comédien Quinault-Dufresne; les refus qu'elle essuya de sa part furent probablement la cause secrète d'une vocation qui pendant longtemps mit en émoi la cour et la ville. Un jour, comme elle venait d'atteindre sa trentième année, mademoiselle Gautier eut la fantaisie d'entendre une messe pour cet anniversaire; et ce fut pendant cette cérémonie que lui vint tout à coup la pensée de renoncer entièrement au monde. Dès qu'elle le put, elle entra dans un couvent de carmelites, à Lyon, et y prit le nom de *sœur Augustine de la Miséricorde*. Elle vécut trente-deux ans au fond du cloître, dont elle supporta avec courage la vie monotone; et de ses nombreux talents, elle n'exerça plus que celui de la peinture; elle l'employa désormais à traiter, presque toujours dans le genre de la miniature, des sujets de piété. Quelques vers s'échappèrent aussi de sa plume pendant sa retraite, et les derniers, adressés à la reine Marie Lesczinska, avec laquelle elle entretenait une correspondance suivie, furent écrits peu d'heures avant sa mort.

Mlle Gautier a laissé le récit détaillé de sa conversion, imprimé dans le premier volume des *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature*, par La Place; Bruxelles et Paris, 1781, et Maëstricht, 1785, 1790, 8 vol. in-12. Ce récit, assez peu édifiant, a été réimprimé depuis dans la *Bibliothèque choisie du Constitutionel*. Mademoiselle Gautier était, dit-on, d'une vigueur extraordinaire; elle roulait comme une oublie, et sans effort, une assiette d'argent. Le comte de Saxe, dont la force était proverbiale, étant un jour parvenu à lui faire ployer le poignet malgré elle, déclara que peu d'hommes avaient résisté aussi longtemps à la puissance de son bras.

Mercure de France de 1716. — Parfaict frères, *Histoire du Théâtre Français*, t. XV, p. 396. — Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français*, t. II, p. 226. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

***GAUTIER** (1) (*Joseph*), physicien et littérateur français, naquit en Lorraine, vers 1714, et mourut à Lupcourt, près de Nancy, le 9 février 1776. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra dans la congrégation des chanoines régu-

(1) C'est ainsi que ce nom doit être écrit, et non Gauthier. Cet abbé n'a d'article dans aucune biographie, excepté dans l'*Examen critique ou complément des dictionnaires historiques*, par M. Barbier. Encore, le savant bibliographe n'a-t il fait que reproduire presque textuellement une notice superficielle de l'abbé Bexon, mise à la suite de son *Histoire de Lorraine*. Après bien des recherches, nous n'avons pu découvrir le lieu de naissance de l'abbé Gautier; mais nous avons pu trouver l'acte de son décès, dans les registres de l'état civil du village de Lupcourt; il porte la date du 9 février 1776, et constate que « Joseph Gautier, prêtre, est mort su-« bitement, muni du sacrement de pénitence, à l'âge de « soixante-deux ans »,

Jacques de Vitr...
manuscrit le p
du Monde (
impériale), l
de quarante
180, et por
clergie, qu
del Monde
en trois p
première
est une
le récit
arts qu
par ur
prem
savai
tion
l'ag
d'A
a
d

[illegible] et fut choisi pour pro- [illegible] au collège qu'elle avait [illegible] de Metz. La réputation de [illegible] par le roi Stanislas à Lunéville, pour y enseigner les mathématiques [illegible] jeunes cadets gentilshommes, dont ce prince avait créé deux compagnies. L'abbé Gautier fut au nombre des cinq personnes qui formèrent le noyau de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres fondée par Stanislas en 1750 à Nancy. Il fut un des membres les plus zélés et les plus laborieux de cette compagnie. Elle lui dut la communication de travaux plus ou moins importants, sur diverses matières. Le recueil de ses mémoires, qu'elle publia de 1754 à 1759, 4 vol. in-12, contient un assez grand nombre de dissertations de l'abbé Gautier. On remarque parmi eux un *Mémoire sur l'Aimant* (tom. II, p. 1-14), un autre sur la *Manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux* (tom. III, p. 250-261). Il y proposa l'emploi d'une machine dont le feu moteur serait propre à faire jouer les rames des bâtiments de grande dimension, à lever l'ancre, à cuire les aliments, et renouveler l'air (1). Le tome IV du même recueil (136-154) contient des *Observations sur les Bélemnites.* Il avait aussi présenté à la même Académie le dessin et la description de plusieurs machines de son invention. On en trouve la mention et la figure dans le tome Ier des mêmes *Mémoires* (p. 274 à 287). L'abbé Gautier remporta en 1746 le prix d'éloquence proposé par l'Académie de Soissons (2) : *Sur l'inutilité de la dispute pour ramener les hommes à l'unité d'opinion.* Mais comme la conduite des hommes est souvent en contradiction avec leurs principes, l'adversaire de l'esprit de dispute se fit controversiste. Il débuta malheureusement dans ce genre par une réfutation du discours de J.-J. Rousseau, couronné à Dijon, sur cette fameuse question mise au concours par l'Académie de cette ville : *Si l'établissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* Cette réfutation, lue d'abord dans une séance particulière de l'Académie de Nancy, fut insérée dans le *Mercure de France* d'octobre 1751. J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions* (livre III), a donné lui-même quelques détails curieux sur cette polémique. « Indigné de voir tant de petits messieurs Josse, qui n'entendaient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement malmené dans une lettre à Grimm. » Ce dernier avait pensé que Rousseau, alors son ami, devait répondre à M. Gautier. Le citoyen de Genève, dans sa lettre, expose les raisons qui le déterminent à ne pas prendre ce parti, au moins directement. Car, par le fait, c'est une réponse fort vive à l'argumentation assez faible de l'abbé Gautier. Celui-ci ne se tint pas pour battu, et publia des *Observations sur la lettre de M. Rousseau de Genève à M. Grimm;* Nancy, 1752, pet. in-8°. Il est douteux que J.-J. Rousseau n'ait pas eu connaissance de cet écrit, quoique dans une note mise à la suite de sa réponse au discours de M. Bordes sur le même sujet, il se soit exprimé ainsi : « On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, et que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier, et je conviens, de très-bon cœur, du tort que j'ai eu de ne pas lui répondre. » C'était traiter un adversaire, que l'on considérait comme peu redoutable, avec un dédain que démentait le fait même de la publication de la lettre du philosophe à Grimm. L'abbé Gautier se mesura avec un autre athlète en publiant une *Réfutation du Celse moderne, ou Objections contre le christianisme avec les réponses;* Lunéville, 1752, pet. in-8°, et, avec un titre renouvelé, Paris, 1763. L'ouvrage réfuté était intitulé : *Réflexions impartiales sur l'Évangile.* Il ne circulait encore qu'en copies manuscrites, et c'est sur une de ces copies que l'abbé Gautier en entreprit la réfutation. Quoique son travail eût été revêtu de l'approbation de l'autorité ecclésiastique et séculière, on finit par concevoir l'inconvénient qu'il y avait eu de livrer à la publicité, dans toute l'amertume de leur texte, des objections contre le christianisme, lesquelles n'étaient connues que du petit nombre de personnes qui avaient eu communication des copies manuscrites du *Celse moderne.* Aussi, la réfutation fut-elle bientôt défendue en Lorraine, comme l'eût été l'ouvrage critiqué, qui ne fut imprimé pour la première fois qu'en 1769, réimprimé en 1773, sous le titre d'*Examen critique du Nouveau Testament,* par *M. Fréret,* et qui fut compris mal à propos dans plusieurs éditions des œuvres de ce savant. Le véritable nom du *Celse moderne* n'a pas encore été révélé.

Dans une circonstance importante pour la congrégation dont il faisait partie, l'abbé Gautier donna une preuve d'indépendance et de loyauté qui fait beaucoup d'honneur à son caractère. Appelé au chapitre de l'ordre tenu en 1769, pour

(1) L'Académie de Stanislas a mis au concours en 1853 (V. ses *Mémoires,* 1854, p. 98) l'examen de la part que le mécanicien Vagringe, le chanoine Gautier et l'ingénieur Cugnot ont pu prendre à l'emploi de la vapeur comme force motrice, et notamment, pour Gautier, à l'application *de la vapeur comme principe de propulsion pour les navires, en place du vent dans les voiles.* N'a-t-on pas trop étendu dans le programme la portée et les conséquences du *Mémoire* de l'abbé Gautier sur cette matière?

(2) Et non pas l'Académie Française, ainsi que M. Barbier l'avance, sans doute d'après la table du *Journal des Savants,* qui commet la même erreur.

l'élection d'un général, il fut sollicité par l'abbé de Conzié (1), commissaire, d'élever au généralat un chanoine régulier fortement recommandé par deux dames de la cour. « Je répondis que chaque membre du chapitre général étant obligé, avant de donner son suffrage, de prendre Dieu à témoin, la main sur l'Évangile, qu'il choisit pour général celui qu'il croit le plus propre à remplir les fonctions de cette dignité, je suivrais uniquement ma conscience, sans avoir égard aux recommandations, parce que j'étais incapable de faire un faux serment. Ce refus d'entrer dans les vues de M. l'abbé de Conzié m'a attiré une lettre de cachet qui me relègue dans notre abbaye d'Autrey, près de Ramberviller (2). » Cet exil ne finit qu'au bout d'un certain temps. Physicien et mécanicien habile, l'abbé Gautier voulut être aussi poëte; mais il n'obtint pas dans ce genre les mêmes succès. On a de lui un *Poëme sur les propriétés de la lumière*, qui a été inséré dans le tome III des *Mémoires de l'Académie de Nancy* (pag. 360). Il ne fut pas aussi heureux lorsqu'il essaya de traduire en vers français le quatrième livre de l'*Énéide*. Un de ses contemporains (l'abbé Bexon) observe, avec quelque malice, que ceux qui en entendirent la lecture se rappelèrent qu'il existait déjà un *Virgile travesti*. Après la mort de l'abbé Gautier, l'Académie consigna dans ses registres l'expression des justes regrets que lui causait la perte « d'un « illustre confrère qui réunissait l'universalité à « la profondeur des connaissances dans les « sciences exactes et dans toutes les parties de « la littérature et des arts, et qui avait constam« ment contribué pendant vingt-cinq ans à la « gloire de cette compagnie par ses lumières, ses « travaux et son assiduité ». J. Lamoureux.

Documents inédits. — Barbier, *Examen critique et complément des dictionnaires historiques.* — Bexon (abbé), *Histoire de Lorraine.* — *Mémoires* imprimés et manuscrits de l'académie de Nancy.

* **Gautier** (*Gérard*), sculpteur français, né à Château-Porcien (Champagne), le 14 janvier 1723, mort dans le même lieu, le 9 septembre 1795. Il se rendit à Reims en 1746 pour y exercer la profession de tourneur. L'abbé Hachette-Desportes, évêque de Sidon, grand-archidiacre de Reims, ayant aperçu en lui quelque germe de talent pour la sculpture, l'envoya à Paris chez le sculpteur Falconet. Des copies d'après divers maîtres le firent connaître avantageusement. Malheureusement, en 1789, une paralysie le réduisit à l'inaction jusqu'à sa mort. On a de lui : des *Jeux d'enfance*, copies d'après des sculptures modernes; — plusieurs *Bustes de Louis XV*, pour des hôtels de ville et des particuliers; — des *Vases d'après l'antique*, pour le château de Buzancy; — une statue en plomb érigée sur la place de Château-Porcien, soutenant *le portrait de Louis XV* en médaillon sur un fût de colonne, au bas duquel est un bas-relief représentant un *Génie recevant les richesses qui sortent d'une corne d'abondance*, symbole des secours accordés par le roi à la ville; ce monument fut détruit en 1793; — les *statues* et *bas-reliefs* pour la cérémonie du sacre de Louis XVI. Guyot de Fère.

Boulliot, *Biogr. ardennaise.* — Bergeret et Deloche, *Explications des Emblèmes du sacre de Louis XVI*, p. 22. — Lelong, *Histoire de Laon*, p. 472.

Gautier de Sibert, érudit français, né à Tonnerre, vers 1720, mort dans la même ville, en 1798. Sa parenté avec un fermier général du même nom lui permettait d'entrer dans les finances; mais il aima mieux cultiver les lettres. Il fut reçu en 1767 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Outre divers mémoires insérés dans le recueil de cette académie, on a de lui : *Variations de la Monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire, ou histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*; Paris, 1765, 1789, 4 vol. in-12; — *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc Aurèle*; Paris, 1769, in-12; — *Histoire des Ordres royaux, hospitaliers et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*; Liége et Bruxelles, 1775, in-4°; — *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps; sur l'institution des communes et sur les effets qu'elles ont produits*; Paris, 1789, in-8°.

Desessarts, *Siècles littéraires.*

Gautier (*Ambroise-Georges-Joseph*), jurisconsulte français, né à Chevreuse, en 1776, mort le 23 janvier 1829. Il étudia aux colléges de Sainte-Barbe et de Navarre, et remporta le dernier prix d'honneur décerné avant la suppression de l'université. A dix-huit ans il obtint, par l'éloquence qu'il déploya au sein du comité de sûreté générale, la liberté de son père, ancien procureur fiscal à Chevreuse, détenu comme suspect d'aristocratie. Après avoir travaillé avec Berryer père, Gautier devint lui-même un avocat distingué. En 1804 il défendit Coster de Saint-Victor, impliqué dans la conspiration de Cadoudal, Moreau et Pichegru. Profondément versé dans la connaissance du droit commercial, il devint membre du conseil des agents de change. Vers la fin de sa vie, il ne donna plus que des consultations. On a de lui : *Études de Jurisprudence commerciale*; Paris, 1829, in-8°, ouvrage publié par M. Dupin aîné, avec une *Notice* sur la vie de Gautier.

Dupin aîné, *Notice sur la Vie d'A.-G.-J. Gautier*, in-8°.

Gautier, dit *du Var* (*Isidore-Marie* Brignolles), homme politique et publiciste français, né à Brignolles (Provence), en 1769, mort

(1) C'est le même abbé de Conzié qui, devenu évêque d'Arras, joua un rôle si peu évangélique dans les conseils du comte d'Artois, à Londres.

(2) Extrait d'une lettre autographe de l'abbé Gautier, faisant partie de la collection de l'auteur de cet article.

à Paris, le 20 décembre 1824. Il fut élu député au Conseil des Cinq Cents par le département du Var après le 18 fructidor. Il publia alors plusieurs lettres contre les réactionnaires; mais il n'accepta rien du gouvernement impérial. En 1815, il se rallia aux Bourbons, et défendit successivement les ministères Decazes, Richelieu et de Villèle. On a de lui : *Réfutation de l'exposé de la conduite politique de M. Carnot;* Paris, 1815, in-8° ; — *Précis historique des séances d'une des sections du parlement de Buonaparte, se disant* chambre des représentants, *enrichi de notes et anecdotes sur quelques-uns des membres les plus marquants qui le composaient* (anonyme); Paris, août 1815, in-8° ; — *Annales des Sessions du Corps législatif de* 1814 *à* 1823 (avec J.-A.-M. d'Aureville); Paris, 1816-1823, 9 vol. in-8°; — *La Vérité sur les Sessions des années* 1815 *et* 1816 (avec d'Aureville); Paris, 1817, in-8°; et suivi d'un *Aperçu sur les Élections de* 1817; Paris, 1818, in-8°; — *La Vérité aux Électeurs de* 1818, précédée d'une *Lettre à Benjamin Constant* (avec d'Aureville); Paris, 1818, in-8°; — *Réflexions sur le dernier ouvrage de M. le vicomte de Châteaubriand*, intitulé: *Du Système suivi par le ministère* (avec d'Aureville); Paris, 1818, in-8°; — *La Vérité aux Électeurs de* 1820 : *réflexions sur la nouvelle loi des élections et sur les avantages de la dissolution de la chambre des députés* (avec d'Aureville); Paris, 1820, in-8°; — *Attention! Électeurs de la seconde série, sur les choix que vous êtes appelés à faire;* Paris, 1822, in-8°; — *Coup d'œil sur la véritable position des partis en France*, adressé aux électeurs de la première série; Paris, 1822, in-8°; — *Du Résultat des Élections de la première série et des causes qui l'ont amené;* ibid.: c'est la suite de la brochure précédente; — *Conduite de Bonaparte relativement aux assassinats de monseigneur le duc d'Enghien et du marquis de Frotté*; Paris, 1823, in-8°; — *Des Indépendants, des Libéraux et des Constitutionnels*, adressé aux électeurs français; Paris, 1823 et 1824, in-8°.

H. Lesueur.

Quérard, *La France littéraire.* — *Revue encyclopédique*, t. XX, p. 630.

* **Gautier** (*Jean-Élie*), financier français, né à Bordeaux (Gironde), le 6 octobre 1781. Fils d'un riche négociant de cette ville, il entra fort jeune en qualité d'associé dans la maison de son père, et devint successivement membre du conseil municipal et du conseil général de la Gironde. Élu député en 1823, il fit partie de la commission de comptabilité, et vota en faveur du ministère. De 1824 à 1826, il prit part à la discussion des budgets, aux questions de législation commerciale et de douanes; combattit la loi sur la presse présentée en 1827 à l'examen des chambres, et se détacha dès ce moment du ministère, qu'il avait jusque alors soutenu. En 1830 il fut l'un des rédacteurs de la fameuse adresse des 221, et le 11 octobre 1832 il fut élevé à la dignité de pair de France. Chargé d'un grand nombre de rapports en matière industrielle, commerciale et de législation, il s'en acquitta avec habileté. Appelé en 1833 aux fonctions de sous-gouverneur de la Banque de France, il fut nommé ministre des finances le 31 mars 1839, et occupa ce poste jusqu'au 12 mai suivant; il présida depuis, pendant plusieurs années, le conseil général de la Gironde. M. Gautier était rentré dans la vie privée depuis les événements de 1848, lorsque le prince président de la république lui conféra, par décret du 26 janvier 1852, la dignité de sénateur. M. Gautier a publié : *Des Banques et des Institutions de Crédit en Amérique et en Europe;* Paris, 1839; — *De l'Ordre, des causes qui le troublent et des moyens d'y remédier;* Paris, 1851.

Sicard.

Documents particuliers. — *Galerie historique et biographique des Membres du Sénat.* — *Biographie des Membres du Sénat.*

* **Gautier** (*Théophile*), littérateur français, né à Tarbes, le 31 août 1811. Après avoir fait ses études classiques au collége Charlemagne, à Paris, il devint l'élève du peintre Rioult, dans l'atelier duquel il travailla deux ans. En 1828 il abandonna la peinture pour les lettres, et prit une part active aux querelles littéraires qui signalèrent cette époque. Il se prononça pour l'école dite *romantique*, et entra dans le domaine de l'imagination, où il introduisit, souvent avec succès, les couleurs de la peinture. Il étudia les rhythmes et la forme poétique du seizième siècle, qu'il imita à son tour. Parmi ses productions d'alors, nous citerons, comme donnant une complète idée de sa manière, son poëme intitulé *Albertus*, où se rencontre cet amour de la forme, de la draperie, de la couleur qui depuis ont distingué toutes ses compositions. Albertus est un jeune artiste, dont l'esprit des ténèbres, représenté par une sorcière, veut faire la conquête. Entraîné au sabbat, il voyage avec la sorcière à la manière du chevalier et de la *Lenore* de Burger:

Ils vont, ils vont comme le vent de bise;
La terre sous leurs pieds file rayée et grise;
Le ciel nuageux court sur leur tête au galop :
A l'horizon blafard d'étranges silhouettes
Passent. Le moulin tourne et fait des pirouettes;
La lune en son plein luit, rouge comme un fallot;
Le donjon curieux de tous ses yeux regarde;
L'arbre étend ses bras noirs; la potence hagarde
Montre le poing et fuit, emportant son pendu.
Le corbeau, qui croasse et flaire la charogne,
Fouette l'air lourdement, et de son aile cogne.

Le reste est dans le même genre : à côté de beautés assez fréquentes se rencontrent les puérilités de l'école à laquelle appartient M. Gautier, et qu'elle a souvent prises pour du sublime. Albertus a le sort ordinaire des malheureux qui se commettent avec le démon. En allant au sabbat, il prononce par mégarde le nom du Seigneur; puis tout disparaît, et il tombe en décomposition :

Et des Contadini, le matin près de Rome,
Sur la voie Appia trouvèrent un corps d'homme.

M. Gautier fit paraître ses premières poésies dans le journal *Le Cabinet de Lecture*. Il devint ensuite rédacteur de *La France littéraire*, où il publia des *Études sur les Poëtes du temps de Louis XIII*, recueillies plus tard sous le titre de : *Les Grotesques*, 1843.

Après avoir publié un volume de nouvelles intitulé *Les Jeunes-France*, M. Gautier fit paraître *Mademoiselle Maupin*, qui eut un succès mêlé de scandale. Tout en reconnaissant la verve et l'éclat qui distinguent les écrits de l'auteur, on lui reprocha des détails immoraux et un plan bizarre. Lié dès cette époque avec Gérard de Nerval, il passa, ainsi que cet ingénieux écrivain, d'abord à la *Revue de Paris*, puis aux journaux *L'Artiste*, *La Charte de* 1830, enfin, en 1836, à *La Presse*, où bientôt il rédigea seul et avec talent le feuilleton des théâtres et des beaux-arts. En 1854 il entra avec la même spécialité au *Moniteur universel*.

M. Gautier s'est aussi essayé dans la composition des œuvres dramatiques; il a fait jouer une comédie-vaudeville, intitulée *Le Tricorne enchanté;* Paris, 1845, en société avec Girardin; des drames, tels que *Ne touchez pas à la reine*, en société avec Bernard Lopez; enfin, des ballets, tels que *Giselle*, *Paquerette*, *La Péri*. La première de ces trois pièces eut un succès qui dure encore. M. Gautier n'a point composé de tragédie. Il a voyagé; il a visité l'Orient, l'Espagne, l'Italie, et n'a pas manqué de publier, dans le style pittoresque qui lui est propre, ses impressions de touriste. Outre les ouvrages mentionnés : on a de lui : *Fortunio;* Paris, 1838, in-8°; — *La Comédie de la Mort;* ibid., 1838, in-8°; — *Une Larme du diable;* Paris, 1839, in-8°; — *Tra los Montes;* Paris, 1843, 2 vol. in-8°, et 1845, sous le titre de *Voyage en Espagne;* — *Poésies complètes;* Paris, 1845, in-12; — *Zigzags;* Paris, 1845, in-8°; — *Nouvelles;* Paris, 1845, in-12; — *Les Roués innocents;* Paris, 1847, in-8°; — *Militona;* Paris, 1847, in-8°; — *Les Fêtes de Madrid à l'occasion du mariage de S. A. R. le duc de Montpensier;* Batignolles, 1847, in-8°; — *Jean et Jeannette;* 1851; — *Émaux et Camées;* 1852; — *Italia;* 1853; — *Constantinople;* 1854; — *Les Beaux-Arts en Europe;* 1855.

V. R.

Dict. de la Conv. — Louandre et Bourquelot, *La Fr. litt.* — Eugène de Mirecourt, *Les Contemporains.*

GAUTIER PRADEAU, dit DE ROY. *Voy.* PRADEAU.

GAUTIER STUART. *Voy.* STUART (*Walter*).

GAUTIER. *Voy.* GAULTIER, GAUTHIER, WALTER et VAUTIER.

GAUTIERI (*Joseph*), médecin naturaliste italien, né à Novare (Piémont), le 5 juillet 1769, mort dans cette ville, le 23 février 1833. Il appartenait à une riche et honorable famille, et fit ses premières études à Monza. De là il passa dans le collége Caccia à Pavie, où il étudia la médecine durant six années. En 1791 il fut reçu docteur en philosophie et en médecine par l'université de Pavie, et le grade lui fut confirmé à l'université de Turin, deux mois après. A Pavie, le célèbre professeur Pierre Frank l'avait pris en affection et l'avait engagé à entreprendre un voyage en Allemagne, pour compléter son instruction scientifique. En effet, en 1792 Gautieri quitta l'Italie et parcourut le Tyrol, la Carinthie et la Styrie. Parmi les habitants de ces montagnes, le goître et le critinisme dominent; Gautieri fit des recherches sur la nature et les causes de ces maladies, et détermina le traitement le plus convenable pour les guérir. Il partit ensuite pour Vienne, où il arriva en 1793, et peu de temps après il publia un petit ouvrage ayant pour titre : *Tyrolensium, Carinthiorum, Styriorum Struma*, etc.

Gautieri quitta Vienne pour la Hongrie. Pendant qu'il y était, en 1795, une épidémie contagieuse éclata dans un comté de l'Esclavonie; il s'y rendit immédiatement, et donna aux nombreux malades ses soins, aussi zélés qu'intelligents. Ensuite il parcourut le Bannat, la Gallicie, la Transylvanie et la Bohème, dont il visita les mines, les fonderies, etc. Il demeura à Freyberg, pour suivre l'école du célèbre Werner, qu'il connut personnellement, comme il avait déjà fait la connaissance de Jacquin, Creutzer, Fichte et autres savants. Par ces vogages et par suite des relations qu'il avait établies avec ces hommes célèbres, il prit goût pour les sciences naturelles, auxquelles il resta attaché toute sa vie. Il commença par la minéralogie, et se fit une collection, qui devint peu à peu une des plus riches qu'un particulier puisse créer. En 1799 Gautieri visita la Saxe, la Prusse, la Westphalie, l'Alsace et la Suisse. Sa passion pour l'étude se développait à mesure que de nouvelles connaissances venaient éclairer son esprit. Étant à Iéna, en Saxe, en 1800, il publia (en allemand) un ouvrage sur les Calcédoines, etc. Il a démontré dans ce livre que tous les corps amorphes tendent à s'organiser, et que dans les montagnes il y a continuellement une sorte de mouvement oscillatoire intime, etc.

Ce ne fut qu'en 1800 que Gautieri rentra dans sa patrie. Bientôt après il devint médecin délégué pour le département de l'Agogne, et membre de la commission de santé publique. Il rendit dans cet emploi d'importants services à l'humanité, et contribua énergiquement à la propagation de la vaccine. Il publia successivement des mémoires et des ouvrages d'un intérêt public. Lorsqu'en 1805 la république italienne fut érigée en royaume d'Italie, Gautieri fut nommé membre du corps législatif, et transporta son domicile à Milan. Le gouvernement l'appela à faire partie de la commission générale des forêts et des mines en Italie. Peu de temps après, en

1808, il fut nommé inspecteur général des bois et forêts, emploi qu'il garda jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie. Le ministre des finances appréciant les connaissances spéciales de Gautieri le chargea de composer un ouvrage élémentaire sur les bois et forêts. En 1812 ce petit ouvrage, très-instructif, a été réimprimé, deux fois à Naples, et une fois à Palerme.

Dans les fonctions de sa charge, Gautieri déploya beaucoup de savoir, de zèle, et montra en toute circonstance la plus grande intégrité. Il put ainsi garder sa place sous le gouvernement autrichien. Les ministres de divers États le chargèrent souvent de missions importantes; il s'en acquitta toujours avec succès, et présenta de nombreux rapports, fruits de ses connaissances pratiques. Depuis plusieurs années il travaillait à deux grands ouvrages, savoir : un *Traité général de la Science et de l'Administration forestière*, et une *Histoire générale des Insectes*, spécialement de ceux qui sont nuisibles aux arbres et aux arbustes de l'Europe ainsi qu'à leurs produits. Le premier a été terminé en 1831, et présenté manuscrit au gouvernement impérial de Milan; le deuxième est resté inachevé, par la mort de l'auteur. Une existence si laborieuse et des travaux excessifs avaient affaibli la santé de Gautieri. Il se manifesta en lui d'abord un commencement de paralysie, qui fut suivi bientôt de fréquentes attaques nerveuses; ses facultés mentales s'affaiblirent avec son corps, s'anéantirent même, et il finit par s'éteindre après plusieurs mois de maladie.

Membre de plusieurs sociétés savantes, Gautieri avait été nommé par le gouvernement piémontais commandeur de l'ordre de Saint-Maurice et Lazare. Ses écrits étaient en général rédigés avec soin; mais l'imagination y prenait souvent une trop grande part. Il savait parler et écrire plusieurs langues modernes, spécialement l'allemand. On a blâmé, non sans motifs, son excessive parcimonie, qui dégénéra en avarice dans les dernières années de sa vie.

Voici les titres exacts des ouvrages de Gautieri : *Tyrolensium, Carynthiorum, Styriorumque Struma, a* Josepho Gautiero *observata et descripta ;* Vienne, 1793 ; — *Untersuschung über die Entstehung, Bildung und den Bau des Calcedons und der mit ihm verwandten Steinarten, insbesondere aber des Chalcedons von Tresztyh in Siebenbürgen ;* Iéna, 1800 ; — *Progetto sulla costruzione dei cimiterii ;* Milan, anno x ; — *Sperienze ed osservazioni sul glutine animale, come rimedio nelle febbri intermittenti*, etc.; Milan, 1803; — *Istruzione al popolo sulla vaccina ;* Novare, 1803; — *Sulla necessità di stabilire una direzione generale per lo scavo delle miniere, e de' fossili, e per le manifatture loro relative nella repubblica italiana ;* Milan, 1804. Les vues de l'auteur furent utilisées par le gouvernement franco-italien; — *Slancio sulle genealogia della terra e sulla costruzione dinamica della organizazione*, suivi de *Ricerca sull' origine dei vermi abitanti le interiora degli animali ;* Iéna, 1805. L'impression de cet ouvrage, plus poétique que scientifique, ne fut autorisée que sous la rubrique de *Iéna ;* — *Osservazione della comparsa di piccolissini agarici chiodifomi sui capegli di una donna presa de febbre puerperale ;* 1806, — *Confutazione della opinione di alcuni mineraloghi sulla volcaneità de' monticelli collocati tra Grantola e Cunardo nel dipartimento del Lario ;* Milan, 1807 ; — *Della ruggine del frumento ;* Milan, 1807 : l'auteur démontre dans cet opuscule que la rouille des céréales n'est autre chose qu'un amas de petits cryptogames ayant leur origine dans le parenchyme du pistil; — *Prospetto di tutti li concimi Europei, corredato delle relative dilucidazioni, deduzioni e ricerche ;* Milan, 1809 ; — *Nozioni elementari sui boschi ad uso degl' impiegati di boschi ;* Milan, 1812; — *Quando e come abbiasi a permettere il pascolo ne' boschi si resinosi che da frenda, si d'alto fusto che cedui ;* Milan, 1813 ; — *Dei vantaggi e dei danni derivanti dalle capre in confronto alle pecore ;* Milan, 1816 : l'auteur s'attache à y démontrer que le mal que font les chèvres dans un État, en détruisant les bois ou en les empêchant de se développer, est infiniment plus grand que le peu de bien qui peut résulter de leur entretien ; — *Dello influsso di boschi sullo stato fisico di paesi e sulla prosperità delle nazioni ;* Milan, 1814 et 1817, avec addit. D^r^. Fossati.

Documents particuliers.

GAUTRUCHE. *Voy.* Gaultruche.

* GAUTTIER-DUPORT (*Pierre-Henri*), hydrographe français, né le 16 août 1772, à Saint-Malo, où il est mort, le 13 décembre 1850. Il entra fort jeune dans la marine. Admis à la retraite au mois d'octobre 1827, avec le grade de contre-amiral honoraire, il se retira dans sa ville natale, et ne s'y occupa guère jusqu'à sa mort que d'observer la marche des chronomètres, ce qui le faisait communément appeler *Gauttier l'horloge.* Il a rendu d'importants services à l'hydrographie, en levant le plan des Saintes (1799); celui de la rade de Toulon (1808); ceux des rades de Brun, Senari et Bandol (1812); et en déterminant (1813 et 1814) la position de beaucoup de points des côtes d'Afrique, d'Albanie, de Corfou et d'Italie. Nommé en 1816 commandant de la gabare *La Chevette*, il fit sur ce bâtiment cinq campagnes hydrographiques, consacrées à l'exploration de toutes les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire ; et ce ne fut qu'en 1825, après plusieurs années de travaux assidus, qu'il termina, au dépôt de la marine, ses belles cartes de ces deux mers, travail d'une parfaite exactitude, qui a obtenu tout à la fois l'approbation du gouvernement français et de l'amirauté anglaise. En témoignage de reconnais-

sance des services que Gauttier avait rendus à la navigation, l'amirauté anglaise lui fit don d'une collection complète des cartes formant l'hydrographie anglaise, et, à l'exemple du gouvernement français, elle prescrivit d'adopter ses relèvements pour base de tous ceux qui pourraient être faits ultérieurement dans les mers explorées par lui. A l'appui des cartes qu'il avait levées, Gauttier a rédigé les instructions nautiques qui suivent : *Tableau des points de la Méditerranée déterminés pendant la campagne hydrographique faite en* 1816; Toulon, in-4°; — *Positions géographiques déterminées en* 1816, 1817 et 1818, *dans la mer Méditerranée, l'Adriatique et l'Archipel;* Paris, Imp. roy., 1820, in-8°; — *Les mêmes, déterminées en* 1816, 1817, 1818, 1819 et 1820; Paris, 1821, grand in-8°. P. LEVOT.

Archives de la marine. — Annales maritimes et coloniales.

GAUTTIER et non GAUTIER DU LYS D'ARC (*Louis-Édouard*), voyageur et littérateur français, né à Saint-Malo, le 19 mars 1799, mort à Alexandrie (Égypte), en 1843. Il revendiquait l'honneur de descendre de la famille de la Pucelle d'Orléans. En 1827, la cour royale de Paris enregistra des lettres patentes accordées par Charles X qui reconnaissaient Gauttier comme descendant de Pierre d'Arc, frère et compagnon d'armes de cette héroïne. Après avoir été reçu licencié en droit et ès lettres, Gauttier d'Arc se consacra à l'étude des langues orientales, et fut nommé, en 1819, secrétaire-adjoint de l'École spéciale, établie à la Bibliothèque royale. En 1821, de concert avec Langlès, il fonda la *Société de Géographie*, dont il fut le premier secrétaire. Il devint peu après membre de la Société des Antiquaires de France. Depuis 1824 il fut successivement envoyé en mission à Naples, vice-consul général en Grèce, et consul général à Alexandrie. Les œuvres de Gauttier d'Arc ne présentent rien d'original : on n'y reremarque guère que des extraits plus ou moins neureux de voyageurs étrangers. Voici les titres de ses travaux : *De l'Équilibre du pouvoir en Europe*, trad. de l'anglais de Goulde-Francis Leckie; Paris, 1819, 1820, in-8° : c'est un abrégé des relations diplomatiques de l'Europe depuis les temps anciens jusqu'au dix-neuvième siècle; — *L'Afrique, ou Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains ; Dahomey* (*Guinée*), trad. de l'anglais de John Mac-Leod; Paris, 1821, in-18, avec grav. : cette prétendue traduction n'est qu'un abrégé insuffisant de l'original; — *L'Afrique, ou Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains; Fezzan*, trad. de l'anglais du capitaine G.-F. Lyon; Paris, 1821, 2 vol. in-18, avec grav. : autre abrégé, mais fait avec jugement; — *Essai sur la Littérature persane;* Paris, 1823, in-18 : cet opuscule, tiré de l'ouvrage de Narcisse Perrin (*La Perse, ou Histoire, Mœurs et Coutumes des Habitants de ce royaume*), etc.; Paris, 1823, 7 vol. in-18, avec 60 grav.) : ne fut tiré qu'à 50 exemplaires; c'est une revue, trop rapide pour être utile, des poëtes et des écrivains persans; — Nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, augmentée de contes inédits; Paris, Firmin-Didot, 1823, 6 vol. in-8°, avec 21 grav.; — *Ceylan, ou Recherches sur l'histoire, la littérature, les mœurs et les usages des Chingulais;* Paris, 1825, in-8°, avec 8 grav.; — *Histoire des Conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce, de* 1016 *à* 1085; Paris, 1829, in-8°, avec atlas; — *Voyage de Naples à Amalfi pendant les années* 1824-1827, 3° édit., 1829, in-8° : c'est un extrait d'un autre ouvrage, resté inédit, mais qui n'est pas de Gauttier. On cite encore de ce littérateur un *Chant grec*, publié sans date, à Paris, en grec moderne et en français; suivant les biographes, il « aurait été chanté par les insurgés hellènes lors de la prise de Tripolitza »; — des *Notes sur Beccaria; sur les Lettres persanes* (de Montesquieu); *sur l'Histoire d'Égypte* de Mohammed-Aly; — des articles dans la *Revue encyclopédique de* 1820 à 1829 et dans la *Biographie Universelle* des frères Michaud; une *Notice sur M. Langlès*, en tête du catalogue de la bibliothèque de ce littérateur, 1825; — quelques pièces de vers et des *Nouvelles* dans l'*Almanach des Muses* et *L'Impartial;* — enfin, ajoute Quérard, « une comédie reçue au Théâtre-Français et défendue par la censure ».

Alfred de LACAZE.

Quérard, *La France littéraire.* — J.-E. Agoub, dans la *Revue encyclopédique*, t. XII, p. 416; t. XIII, p. 668; t. XIX, p. 439; t. XX, p. 207; t. XXIII, p. 720. — Rabbe, Vielh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie portative des Contemporains.*

GAUZBERT ou GOZBERT, poëte latin du neuvième siècle. Il était moine au couvent de Fleury; dans le comté de Blois. On n'a point de détails sur sa vie. Il reste de lui un petit poëme en vers élégiaques contenant l'éloge de saint Benoît, et une pièce de vers à la louange de Guillaume, comte de Blois. Cette pièce bizarre est un acrostiche dont les premières et les dernières lettres de chaque vers, aussi bien que celles du milieu, forment le vers suivant :

Te virtute crucis Soter, Guilleime, coronet.

Ce même vers, qui commence et finit l'acrostiche, le coupe en quatre parties en formant une croix au milieu, sans en interrompre le sens, de sorte qu'il s'y lit six fois. Gauzbert termina son œuvre par ces trois vers, uniquement destinés à prouver qu'il savait quelques mots de grec.

Francigenum primo proavis abavisque peralto
Guilleimo dynami, sophia, schemate compto;
Gozbertus tapinos, micros, apodemus et exul.

Cet acrostiche a été imprimé par Marc-Antoine Dominici dans son *Ansberti Familia rediviva*, p. 31; Jean Bernier l'a reproduit dans son *Histoire de Blois.*

Histoire littéraire de la France, t. V, p. 276.

* **GAUZELM** (*Raymond*), troubadour, mort vers 1285; il paraît né à Béziers. On manque de détails sur sa vie, mais ses vers indiquent qu'il menait dans sa famille une vie sédentaire; il ne chante point, comme la plupart des autres troubadours, des maîtresses plus ou moins imaginaires; c'est à la Vierge Marie qu'il s'adresse d'habitude. Il nous reste huit pièces de sa composition. G. B.

Millot, *Histoire des Troubadours*, III, 188. — Raynouard, *Choix des Poésies*, t. IV, p. 135. — De Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 300. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 589.

GAUZLIN, prélat français, mort en 1030. Il était fils naturel de Hugues Capet, se fit religieux, et devint abbé de Fleury après la mort d'Abbon, en 1005. Il envoya en Bretagne le moine Félix pour en réformer les monastères. A la mort de Dagbert, évêque de Bourges, survenue en 1030, il fut élevé par son frère, le roi Robert, alors régnant, à la dignité de prélat, à la place du défunt. Mais l'opposition des habitants, qui criaient que le fils d'une prostituée ne devait pas gouverner leur église, l'empêcha longtemps de prendre possession de son siége. Cependant, lorsqu'il se fut rendu à Rome vers le pape Benoît VIII, l'intervention de ce pontife leva tous les obstacles, et il put se rendre dans la capitale de son évêché, où il fit son entrée en 1014. On le retrouve en 1022, au concile d'Orléans, qui condamna l'hérésiarque Étienne, et en 1024, au concile de Paris, où se débattait la question de l'apostolat de saint Martial. Hip. BOYER.

D. Bouquet, *Recueil des Hist. des Gaules*. — Labbe, *Concilia*. — Chenu, *Antiquités de la ville de Bourges*.

GAVANTI (*Barthélemi*), écrivain ecclésiastique italien, né à Monza, en 1569, mort à Milan, en 1638. Il était consulteur de la congrégation des rites et général des Barnabites. Son principal ouvrage est intitulé : *Thesaurus sacrorum Rituum*. C'est un commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain. Gavanti y a montré beaucoup de savoir et fort peu de critique. Au lieu de chercher dans les monuments ecclésiastiques la raison de certaines cérémonies, il l'a puisée dans des ouvrages mystiques. La meilleure édition de son *Thesaurus* est celle qui contient les observations de Merati; Turin, 1736-1740, 4 vol. in-4°. On cite aussi l'édition de Venise, 1762, 2 vol. in-fol. On a encore de Gavanti : *Praxis visitationis episcopalis et synodi diœcesanæ celebrandæ;* Rome, 1628, in-4°; — *Manuale Episcoporum;* Paris, 1647, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — *Journal des Savants*, 1748, p. 370. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

GAVARD (*Hyacinthe*), anatomiste français, né à Montmélian, en 1753, mort à Paris, en 1802. Il vint étudier la médecine à Paris, et fut un des principaux disciples de Desault, dont il propagea, par plusieurs traités, les méthodes d'enseignement. Lui-même fit un cours d'anatomie qui fut très-suivi. Bientôt il fut nommé professeur à l'École de Mars et membre de la Société de Médecine de Paris. Après une carrière honorable, il mourut pauvre. On a de lui : *Traité complet d'Ostéologie suivant la méthode de Desault;* 1791, in-8°; 2e édit., augmentée du *Traité des Ligaments*, 1795, in-8°; 3e édit., 1805, in-8°; — *Traité de Myologie suivant la méthode de Desault;* 1791, in-8°; et 1802; — *Traité de Splanchnologie suivant la méthode de Desault;* 1800 et 1809, in-8°. Ces trois traités sont remarquables surtout par une exposition sévère et rigoureuse; sa *Splanchnologie* est bien supérieure à tout ce qui avait paru alors sur le même sujet. Gavard avait aussi mis en pratique avec succès, à l'École de Mars, une *Méthode pour apprendre en même temps à lire et à écrire*; Paris, 1795, in-8°. G. DE F.

Biographie médicale.

* **GAVARNI** (*Paul* CHEVALLIER, plus connu sous le pseudonyme DE), dessinateur et caricaturiste français, né à Paris, en 1801. Il fut d'abord mécanicien; mais il ne cessa pas d'exercer son crayon, et commença par dessiner des costumes de théâtre et des gravures de modes. En 1835 il créa un journal satirique intitulé : *Les Gens du Monde*, dans lequel il publia une série de scènes lithographiées, reproduisant, avec une verve inépuisable et une grâce charmante, des traits empruntés aux mœurs de certaines classes de la société parisienne. La plupart de ces dessins furent reproduits dans *Le Charivari*, qui dut à Gavarni une grande partie de sa vogue. Chaque lithographie de cet ingénieux artiste est un petit drame ou une petite comédie qui n'excite pas le rire par la charge, mais qui intéresse vivement par la vérité de l'observation. Au bas de ces délicieux croquis sont des légendes, toujours spirituelles, qui expliquent la situation et complètent par l'épigramme la signification des gestes, des poses et des costumes. « Ces épigraphes, dit M. W.-A. Duckett, trahissent parfois une incroyable connaissance du cœur humain. On y trouve des mots d'une profondeur qui fait frissonner; on ne sait pas vraiment si c'est le texte qui illustre le dessin, ou si c'est le dessin qui illustre le texte. D'ailleurs, il n'est jamais indigné, emphatique, déclamatoire; s'il a toujours un trait, un mot vif, il sourit cependant plutôt qu'il ne raille. » M. Gavarni excelle surtout à rendre la grâce un peu artificielle des femmes de Paris; c'est le La Bruyère des *lorettes*, des bals masqués et des boudoirs. « Dans vingt-cinq ans, dit M. Théophile Gautier, ce sera par Gavarni qu'on apprendra l'existence des duchesses de la rue du Helder, des lorettes et des étudiants, » du *demi-monde*, enfin. En 1849 Gavarni fit un voyage en Angleterre; son séjour dans ce pays eut une certaine influence sur son talent. Il sembla avoir pris le spleen au spectacle navrant des horribles misères de Londres,

et durant quelque temps son crayon ne retraça plus que le peuple des tavernes, les voleurs, les balayeurs, les Irlandais, les mendiants déguenillés de Saint-Gilles et de White-Chapel; mais de retour à Paris, on le vit reprendre avec une singulière souplesse sa gaieté aimable, si pleine de fraîcheur et d'élégance. Ce que l'œuvre de Gavarni a surtout de remarquable, c'est que dans ses innombrables compositions, toujours dérobées à la nature, on n'en trouverait pas deux qui se ressemblent; les principales sont : *Les Enfants terribles*, une de ses premières et de ses plus originales créations; *les Actrices; les Coulisses; les Artistes; les Bals masqués; le Carnaval; Clichy; les Débardeurs; les Étudiants de Paris; Balivernes parisiennes; les Fashionables; les Fourberies des Femmes; les Gentilshommes bourgeois; les Impressions de Ménage; les Interjections; les Lorettes; les Maris vengés; les Nuances du Sentiment; Patois de Paris; les Parents terribles; la Politique des Femmes; les Petits Jeux de Société; les Petits Malheurs du Bonheur; les Plaisirs champêtres; les Rêves; Souvenirs du Carnaval; Souvenirs du bal Chicard; les Traductions en langue vulgaire; la Vie du jeune Homme; les Propos de Thomas Vireloque* (Paris, 1853), etc., etc. Un choix des dessins de Gavarni avec un texte par Altaroche, de Balzac, Théophile Gautier, Jules Janin, etc., a été publié sous le titre d'*Œuvres choisies de Gavarni*; Paris, 1845, 4 vol.; — une autre collection porte le titre de *Perles et Parures*, 1850, 2 vol. Il a aussi illustré un grand nombre d'ouvrages, tels que *Le Juif errant* d'Eugène Sue; les *Œuvres de Balzac; Le Diable à Paris*, etc. A. DE LACAZE.

Louandre et Bourquelot, *La France contemporaine*. — W.-A. Duckett, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

* **GAVASSETTI** (*Camillo*), peintre de l'école de Modène, mort jeune, en 1628. Il était élève des Carrache. Cet artiste est moins connu qu'il ne mériterait de l'être, et pour se convaincre de cette injustice du sort, il suffira d'examiner à Plaisance la voûte du chœur de l'église Saint-Antoine, où il peignit à fresque les visions de l'Apocalypse. Le Père éternel au milieu des anges, le vieillard de l'Apocalypse tenant une épée de feu, sont pleins de verve, de hardiesse et d'imagination. Le Guerchin, appelé à Plaisance pour quelques travaux, ne savait donner assez de louanges à Gavassetti, qui s'il eût vécu n'eût été inférieur à aucun maître de son école. Près de la même ville de Plaisance, il a peint à Santa-Maria di Campagna divers traits de l'Écriture Sainte, et ne le cède en rien à son concurrent le Tiarini, qui pourtant travaillait avec beaucoup plus de soin et de lenteur. La manière de Gavassetti est grandiose, spirituelle, gracieuse; le choix de ses modèles est heureux; ses teintes sont habilement mariées, mais les mouvements de ses personnages sont parfois un peu forcés. Gavassetti avait composé aussi quelques poésies justement estimées.

Son père, *Stefano*, et son frère, *Luigi*, furent aussi des peintres de quelque mérite. E. B—N.

Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GAVAUDAN LE VIEUX**, troubadour, vivait au douzième siècle. Il fut sans doute appelé le *vieux* par opposition au nom de *jeune*, donné à un homonyme, qui très-probablement était son fils, mais dont il ne reste même pas un souvenir. Une des onze pièces qui nous restent de lui nous permet seulement de constater qu'il écrivait encore vers 1189. Dans cette pièce, il déplore la prise de Jérusalem par Saladin, excite les chrétiens à se croiser contre les Maures qui se sont donné rendez-vous en Espagne, pour de là envahir la France; à part quelques qualifications de mauvais goût, qui tiennent aux habitudes du temps, son style a une vigueur remarquable. Dans une autre pièce, il dit de lui-même : « Je ne ressemble pas aux autres troubadours (qui font les flatteurs); au contraire, je suis très-rude pour celui qui m'appelle *frère*, et mon trouver est à la fois *blâme* et *louange*. Mon sens est clair pour ceux qui sont intelligents et très-obscur pour celui qui ne sait guère. A mon avis, là où le mérite n'est pas réel, *croire* n'est pas *savoir*. » L. DESSALLES.

Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, t. I, p. 154. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 445.

GAVAUDAN (*Jean-Baptiste-Sauveur*), acteur et chanteur français, né le 8 août 1772, à Salon (Provence), mort à Paris, le 18 mai 1840. Il était le plus jeune des enfants d'un maître de musique de cette province, qui mourut en laissant sa famille sans ressources. Le petit Gavaudan, à peine âgé de sept ans, s'engagea comme mousse dans la marine royale, où il resta jusqu'à la paix de 1783. Il vint ensuite rejoindre à Paris ses trois sœurs, qui l'y avaient précédé. Il y vécut d'un modeste emploi dans les bureaux de l'Opéra, et reprit en même temps ses études musicales, interrompues par les circonstances. Persuis, ayant eu occasion de reconnaître les dispositions de Gavaudan pour le théâtre, lui donna des leçons de chant et le fit admettre au théâtre Montansier. Sa belle figure, son intelligence, sa voix de haute-contre, lui valurent un tel succès que dès sa seconde apparition le célèbre Viotti l'engagea dans la troupe du théâtre de Monsieur, qu'il dirigeait alors. Le début de Gavaudan sur cette nouvelle scène eut lieu le 19 juin 1791, par le rôle de Valsain de l'*Histoire universelle du cousin Jacques*. Peu de temps après, il fut soumis à la loi de la réquisition; mais il ne fit aux armées qu'un séjour passager. En 1794 il quitta le théâtre Feydeau, ci-devant de Monsieur, pour entrer à l'Opéra-Comique de la salle Favart, comme *double* de Michu et d'Elleviou. Il y créa

le rôle du valet Padilla, dans *Ponce de Léon*, jouée en 1797. Lors de la réunion, en 1801, de ces deux scènes lyriques, il fut au nombre des acteurs conservés, et il contribua beaucoup à la vogue de ce spectacle. Les opéras d'*Ariadant*, de *Montano*, de *Beniouski*, et surtout du *Délire*, fondèrent sa réputation; il avait dans ce dernier ouvrage le jeu si expressif qu'on lui reprocha souvent depuis d'être le Gavaudan du *Délire*, et le célèbre critique Geoffroy lui fit expier chèrement son succès dans ce rôle. Cet acteur se trouvait toujours en possession de la faveur publique, lorsque, par des motifs auxquels l'esprit de parti ne resta pas étranger, il dut renoncer à la scène parisienne. Il partit pour Bruxelles, et y dirigea pendant plusieurs mois le théâtre royal. Après une absence de huit années, on le rappela à l'Opéra-Comique, où il reparut le 29 mai 1824, dans la plupart des rôles qui avaient fait sa renommée. Il dut le bon accueil qu'il reçut seulement au souvenir du passé. Le refroidissement du public à son égard devint même si marqué, qu'il songea prudemment à quitter le théâtre sans retour. Sa retraite eut lieu en 1828. Vers la fin de ses jours il devint aveugle. Son fils, *Constant-Édouard*, lieutenant en Afrique dans un régiment d'infanterie, fut, en 1838, assassiné près de Blidah, pendant qu'il dessinait un marabout.

La famille de Gavaudan semblait vouée à la profession du théâtre. Indépendamment de ses sœurs, deux nièces du même nom furent attachées à diverses scènes de Paris. Toutes ont été des actrices fort médiocres. Ed. de Manne.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Eugène Briffault, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — *Almanachs des Spectacles*.

GAVAUDAN (*Alexandrine-Marie-Agathe* Ducamel, et non Maigrot, comme le dit M. Fétis), actrice française, femme du précédent, née à Paris, le 15 septembre 1781; morte à Passy, le 24 juin 1850. Elle avait débuté en 1798, peu de temps après son mariage, au théâtre Favart. Sans jamais avoir égalé Mme Saint-Aubin (*voir* ce nom), elle s'est placée au rang des meilleures comédiennes de l'Opéra-Comique. Elle mérita, cependant, le reproche de viser trop à l'effet et d'affecter trop le naturel. Margot du *Diable à quatre*, Colette de *Jeannot et Colin*, Euphrosine, Rose d'amour du *Petit Chaperon rouge*, ont été ses rôles les plus remarquables. Cette actrice prit sa retraite le 19 décembre 1822, et non en 1823, ainsi que l'a dit par erreur M. Fétis.

E. de Manne.

Documents inédits.

GAVAUDAN (*Jean-Sébastien-Fulchran* Bosquier-), acteur et auteur dramatique français, né à Montpellier, le 20 juin 1776, mort à Batignolles, près Paris, le 5 août 1843, cousin du précédent et neveu du compositeur Gaveaux (*voy.* ce nom). Le père de Bosquier était dans le commerce, et il destina de bonne heure son fils à la marine marchande. Celui-ci, embarqué comme mousse, fit plusieurs voyages au long cours; mais, entraîné par sa vocation ou plutôt par l'exemple de quelques membres de sa famille, il renonça tout à coup aux pérégrinations maritimes, et fut débuter sur le théâtre de Nîmes. Il vint à Paris l'année suivante, entra au théâtre Molière, où il joua *Les Deux Crispins*, *Le Nouveau don Quichotte*, et y créa le rôle de Valogne, dans *Le Diable couleur de rose*, dont Gaveaux avait composé la musique. Sans doute le succès de chanteur qu'il obtint excita son ambition; car en 1799 il débuta dans *Le Traité nul*, au Théâtre Feydeau. Peu de temps après la conscription l'atteignit; mais ayant obtenu son congé au bout de quelques mois, il entra au Théâtre des *Troubadours*, que Piis, après sa scission avec Barré, directeur du Vaudeville, venait d'inaugurer. Là n'était pas encore la véritable place de Bosquier, et ce ne fut que deux ans plus tard, en 1802, que s'étant engagé dans la troupe du Théâtre Montansier (transféré en 1807 dans la nouvelle salle dite des *Variétés*), il s'y fit promptement une place distinguée parmi les acteurs de talent attachés à ce spectacle, qu'il ne quitta plus qu'en 1836, après en être devenu pendant les dernières années un des administrateurs-propriétaires.

Pendant le cours de sa longue carrière théâtrale, cet acteur conserva toujours la bienveillance du public. Sa verve chaleureuse, la rondeur de son jeu, sa gaieté communicative, sa voix franche et agréable, assurèrent la réussite de plus d'un ouvrage. Bosquier-Gavaudan est auteur des pièces suivantes : *Cadet-Roussel chez Achmet*, com.-vaud., un acte, 1804; — *Soutirac, ou la cassette mystérieuse*, com., un acte, 1804; — *Le Diable en vacances*, op.-féerie, un acte, 1805 (avec Desaugiers); — *Trop tôt!* op.-com., un acte, 1804 (avec Aubertin); — *Montbars l'exterminateur*, mél., trois actes, 1807 (avec le même); — *M. Desortolans, ou le foyer du théâtre*, vaud., un acte, 1807; — *Claudinet, ou le premier venu engrène*, com.-vaud., un acte, 1808 (avec Dumersan); — *Les Bretteurs*, vaud., un acte, 1810 (avec le même); — *Simon le Franc, ou l'origine de ma fortune*, vaud., un acte, 1810. Ed. de Manne.

Almanachs des Spectacles. — Brazier, *Hist. des Petits Théâtres*. — *Documents inédits*.

* **GAVAZZI** (*Alexandre*), religieux italien, né à Bologne, en 1809. Il entra dès l'âge de dix-neuf ans dans l'ordre des Barnabites, et fut envoyé par ses supérieurs, en qualité de professeur de rhétorique à Naples, où il se fit remarquer par ses idées libérales, mécontentant le haut clergé et excitant l'enthousiasme du peuple. Lors de l'exaltation de Pie IX, dont les vues s'accordaient alors avec celles du père Gavazzi, celui-ci devint un des partisans zélés du nouveau pape. Il se trouvait à Rome lors de la révolution de Milan. A peine en eut-il reçu la nouvelle qu'il monta en chaire pour

prononçer l'éloge funèbre des héros morts dans les journées de mars; puis il arbora la croix aux couleurs italiennes, et partit pour la Lombardie comme aumônier de 16,000 hommes que Pie IX envoyait contre les Autrichiens. Nouveau Pierre l'Ermite, il entraîna les populations par son éloquence. Arrivé à Venise, il établit sa tribune sur la place de Saint-Marc. À sa voix, hommes et femmes vinrent se dépouiller de leurs bijoux et de leurs effets précieux pour remplir le trésor public. Après le rappel de l'armée papale, le père Gavazzi alla continuer ses prédications à Florence; de là il se rendit, sur un ordre d'expulsion, à Gênes, puis à Bologne, où l'attirait le bruit de la résistance des Bolonais aux assauts des Autrichiens. Pour aller de Gênes à Bologne, il fallait passer par Livourne : le ministre toscan Capponi refusa de le laisser débarquer. A cette nouvelle, les Livournais s'insurgèrent; un grand nombre de barques, montées par la population livournaise, vinrent aborder le paquebot *L'Achille*, en firent descendre le père Gavazzi, et le conduisirent en triomphe à l'hôtel de l'*Aigle noire*, à la porte duquel ils installèrent une garde d'honneur. Cette fois Capponi laissa faire. Mais à peine le barnabite s'était-il éloigné dans la direction de Bologne, que des agents du grand-duc l'atteignirent et le jetèrent en prison. Ce fut le signal d'une insurrection. Les Livournais envahirent la résidence de leur gouverneur, et le firent prisonnier; l'émeute gagna de proche en proche, et fut suivie de la fuite du grand-duc, qui quitta Florence, ainsi que de la création d'un gouvernement provisoire et d'un ministère démocratique. Gavazzi, mis en liberté, continua sa route.

Bologne lui fit un brillant accueil. Il y jouissait de son triomphe, lorsque le général Zucchi vint l'arrêter, sur un ordre du ministre Rossi. En passant par Viterbe, la vue de la captivité du tribun religieux fit soulever les habitants, qui le délivrèrent de nouveau. Après l'assassinat de Rossi, la fuite du pape et la proclamation de la république romaine, le père Gavazzi fut nommé aumônier en chef de l'armée républicaine. Tant que dura le siége de Rome, dirigé par le général Oudinot, Gavazzi se multipliait pour organiser des secours en faveur des blessés; il créa des hôpitaux, et forma un comité de femmes charitables, à la tête desquelles se trouvaient la princesse Christine Trivulce de Belgiojoso et la femme du célèbre acteur Modena. Gavazzi accompagna Garibaldi dans sa fameuse sortie contre les Napolitains, et prodigua également ses soins aux blessés des deux camps. Après la capitulation de Rome, il obtint un sauf-conduit du général Oudinot, qui lui permit de se rendre en Angleterre. Depuis cette époque, le père Gavazzi est devenu l'adversaire acharné du catholicisme et de la puissance temporelle des papes. En 1850 il ouvrit à Londres des conférences destinées au développement du dogme protestant; l'année suivante il entreprit un voyage en Écosse pour la propagande de ces mêmes doctrines, et il y recueillit de nombreuses marques de sympathie. Depuis 1853 le père Gavazzi continue en Amérique ses prédications contre le papisme.

G. VITALI.

Conversations-Lexikon. — Montanelli, *Memorie sull' Italia e specialmente sulla Toscana*. — Ricciardi, *Storia della Rivoluzione d'Italia*; 1848. — *Renseignements particuliers*.

GAVEAUX (*Pierre*), chanteur et compositeur français, naquit à Béziers (Languedoc), au mois d'août 1761 (et non en 1764, comme l'ont dit plusieurs biographes), et mourut à Passy près Paris, le 5 février 1825. A l'âge de sept ans il fut admis comme enfant de chœur à la cathédrale de Béziers, où il se fit bientôt remarquer par la beauté de sa voix. Gaveaux se destinait à l'état ecclésiastique; mais la mort de l'évêque, son protecteur, dérangea ses projets et lui fit accepter une place de haute-contre qui lui était offerte à la collégiale de Saint-Severin de Bordeaux; il avait alors dix-sept ans. Arrivé dans cette ville, il y étudia la composition sous la direction de François Beck, et écrivit plusieurs motets, dont le succès décida sa vocation musicale. Il quitta subitement l'église pour s'engager en qualité de ténor au théâtre de Bordeaux, et alla ensuite remplir le même emploi à Montpellier; enfin, en 1789 il vint à Paris, et débuta sur le théâtre de *Monsieur*, qui venait de s'ouvrir aux Tuileries sous la protection du comte de Provence. A partir de ce moment Gaveaux ne cessa plus de faire partie de la troupe de ce théâtre, qui peu de temps après alla jouer avec les bouffons italiens à la Foire Saint-Germain, en attendant qu'on eût construit la salle Feydeau. Gaveaux avait une voix agréable, légère et facile; excellent musicien, acteur plein de verve et d'intelligence, il ne tarda pas à se faire avantageusement connaître dans plusieurs rôles, notamment dans ceux de Floreski de la *Lodoïska* de Cherubini, de *Romeo* de Steibelt, de Belfort des *Visitandines*. Il écrivit aussi la musique de diverses pièces qui eurent du succès; sa réputation comme chanteur et comme compositeur se maintint pendant près de dix années. Mais les modifications qui s'opérèrent dans le goût musical firent bientôt à cet artiste une position inférieure à celle qu'il avait occupée jusque alors. Martin, Elleviou régnaient en maîtres par le charme de leur voix. Gaveaux continua cependant de chanter jusqu'en 1812, époque à laquelle une atteinte d'aliénation mentale le força de quitter la scène. Après quelques mois de traitement, il parut guéri, et écrivit encore la musique de l'opéra ayant pour titre : *Une Nuit au bois, ou le mort de circonstance;* ce fut son dernier ouvrage. En 1819 de nouveaux symptômes d'aliénation se manifestèrent; on fut obligé de le mettre dans une maison de santé, à Passy, où il mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, dans un état complet de démence,

En 1804 Gaveaux avait été nommé chanteur de la chapelle de l'empereur Napoléon.

Comme compositeur, Gaveaux s'est distingué par une certaine facilité de style et surtout par l'entente de la scène. Il a donné un grand nombre d'opéras, dont voici les titres : *Le Paria, ou la chaumière indienne*, deux actes; au Théâtre Feydeau (1792); — *Les deux Suisses*, un acte, ibid. (1792); après les événements du 10 août, le titre de cet ouvrage fut changé en celui de *La Piété filiale, ou la jambe de bois;* — *Les deux Ermites*, un acte; ibid. (1793); — *La Famille indigente*, un acte; ibid. (1793); — *La Partie carrée*, un acte; ibid. (1793); — *Sophronime*, deux actes; ibid. (1794); — *Le petit Matelot*, un acte; ibid. (1795); — *Lise et Colin*, deux actes; ibid. (1795); — *Le Diable couleur de rose, ou le bonhomme Misère;* au Théâtre Montansier (1795); — *Tout par hasard*, un acte; au Théâtre Feydeau (1796); — *Céliane*, un acte; ibid. (1796); — *Delmon et Nadine*, deux actes; ibid. (1796); — *La Gasconnade*, un acte; ibid. (1796); — *Le Traité nul*, un acte; ibid. (1797); — *Sophie et Moncars, ou l'intrigue portugaise*, deux actes; ibid. (1797); — *Léonore, ou l'amour conjugal*, trois actes; ibid. (1798) : cet ouvrage a fourni le sujet du célèbre opéra de Beethoven connu sous le nom de *Fidelio;* — *Les Noms supposés*, un acte; ibid. (1798); — *Les deux Jockeys*, un acte; ibid. (1799); — *Owinska*, trois actes; ibid. (1800); — *Le Locataire*, un acte; au Théâtre Favart (1800); — *Le Trompeur trompé*, un acte; au Théâtre Feydeau (1800); — *Avis aux Femmes*, un acte; ibid. (1804); — *Le Bouffe et le Tailleur*, un acte; au Théâtre Montansier (1804); — *Trop tôt*, un acte; ibid. (1804); — *Le Mariage inattendu*, un acte; ibid. (1804); — *Un Quart d'Heure de Silence*, un acte; au Théâtre Feydeau (1804); — *L'Amour à Cythère*, ballet en deux actes, à l'Opéra (1805); — *Monsieur Deschalumeaux*, trois actes, au Théâtre Feydeau (1805); — *Le Diable en vacances*, suite du *Diable couleur de rose*, un acte; au Théâtre Montansier (1805); — *L'Échelle de Soie*, un acte, au Théâtre Feydeau (1808); — *La Rose blanche et la Rose rouge*, trois actes; ibid. (1809); — *L'Enfant prodigue*, trois actes; ibid. (1811); — *Une Nuit au Bois, ou le mort de circonstance*, un acte; ibid. (1818). Enfin, Gaveaux est l'auteur du *Réveil du Peuple*, hymne exécuté en 1795 à l'Opéra. Il a composé la musique de *Pygmalion*, scène lyrique de J.-J. Rousseau, inédite; il a publié un recueil de *Canzonettes* italiennes dédiées à Garat, qui parut en 1800, et un recueil de romances françaises.

Dieudonné DENNE-BARON.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Patria, *Histoire de l'Art musical en France.*

GAVESTON (*Piers*), favori d'Édouard II, roi d'Angleterre, décapité le 19 juin 1312. Son père, gentilhomme gascon, avait obtenu, par suite de services rendus au roi, de faire de son fils le compagnon de l'héritier présomptif de la couronne. Les deux enfants grandirent ensemble, se livrèrent aux mêmes exercices; un même goût pour les plaisirs les rendit bientôt inséparables. Cette intimité alla jusqu'au scandale; les choses en vinrent à ce point que, trois mois avant sa mort, le roi bannit Gaveston du royaume et fit jurer à son fils de ne jamais rappeler ce favori sans son consentement.

A son avénement, Édouard II oublia les prescriptions paternelles. Gaveston fut rappelé, après avoir reçu du nouveau roi le titre de comte de Cornwall et la donation des biens qui avaient été le patrimoine d'Edmond d'Allemagne, fils de Richard, roi des Romains. Au retour du favori, le gouvernement subit de nombreux changements. Le chancelier, les barons de l'échiquier, les juges des diverses cours furent destitués. L'argent destiné à la guerre sainte par le feu roi fut donné à Gaveston, qui devint lord chambellan et obtint en outre la main de Marguerite, fille de Gilbert V, comte de Clare et Glocester, et nièce d'Édouard. Enfin, le 26 décembre 1308, au moment où le nouveau roi allait s'embarquer pour la France, Gaveston, fut nommé régent du royaume et investi de la toute-puissance. Au retour du roi, parmi les seigneurs qui vinrent au-devant de lui, se trouvait Gaveston, dans les bras duquel, sans donner la moindre attention aux autres personnages, Édouard se jeta tout d'abord en l'appelant son frère (24 février 1309). Lors du couronnement, ce fut encore Gaveston qui eut la place d'honneur, avec le privilége de précéder immédiatement le roi dans le cortége et de porter la couronne. Trois jours après, son bannissement fut demandé à Édouard par une députation des barons réunis dans le réfectoire des moines de Westminster. Les barons étaient d'autant plus irrités, que le favori ne se contentait pas d'être le dispensateur des grâces royales, il avait dans différents tournois désarçonné plusieurs d'entre eux, notamment les comtes de Lancastre, de Hereford, de Pembroke et de Varenne. La demande des seigneurs ayant été réitérée, en des termes qui n'admettaient ni délai ni refus, le roi céda, et Gaveston fut forcé de jurer qu'il ne reviendrait jamais; les évêques prononcèrent contre lui l'excommunication dans le cas où il violerait son serment. Il fut accompagné jusqu'à Bristol par le roi, qui pour le consoler lui fit de nouvelles donations de terres et presque aussitôt l'appela au gouvernement de l'Irlande, où il déploya une magnificence princière et soutint contre les indigènes plusieurs engagements heureux. Mais Édouard ne pouvait vivre sans Gaveston; il commença par rompre l'union des barons; il chercha même, mais vainement, à s'appuyer sur Philippe le Bel, son beau-père; enfin, il écrivit au pape pour l'intéresser à son favori. Gaveston fut relevé de son serment à la condition de se soumettre au jugement de l'Église et de répondre aux accu-

sations portées contre lui. Quoique mécontent de cette absolution conditionnelle, Édouard, impatient, ordonna à Gaveston de revenir, et de Chester, où il accourut à la rencontre du favori, il se rendit à Stamford, où les barons réunis lui accordèrent un subside et leur consentement au retour de Gaveston, en échange de certaines concessions.

Réunis de nouveau, Édouard et le favori recommencèrent leurs déportements scandaleux. Danses, festins, plaisirs de toutes sortes, voilà ce qui les occupait. De plus, Gaveston continua de tourner en ridicule ses ennemis (1). Ceux-ci usaient largement de représailles, et ne négligeaient aucune occasion de lui témoigner leur mépris. C'est ainsi que personne, parmi les grands seigneurs auxquels il s'adressait, ne voulut accepter son invitation d'assister à un tournoi qu'il voulait donner. Ses ennemis firent même enlever dans la nuit les échafaudages destinés par Gaveston à ce spectacle. Au mois d'octobre 1309, les seigneurs refusèrent aussi de se rendre à un parlement que voulait convoquer Édouard : ils alléguaient qu'ils n'étaient pas égaux en pouvoir à Gaveston, et qu'ils ne voulaient pas s'exposer à sa malignité. Une nouvelle convocation du parlement n'eut pas plus de succès; Gaveston consentit alors à se retirer pour quelque temps, et le 28 février 1310 le parlement se réunit à Westminster. Contrairement aux ordres du roi, les barons vinrent siéger avec une suite nombreuse et armée, et le roi se trouva en quelque sorte à leur merci. Ils le contraignirent à donner son consentement à la formation d'un comité de pairs qui, sous le nom d'ordonnateurs, devaient procéder à la réforme des abus et à une organisation nouvelle de la maison royale. Pendant que, venus à Londres, ils se disposaient à remplir leurs fonctions, Édouard, suivi de trois comtes, parmi lesquels Gaveston, partit pour l'Écosse, après avoir comblé de nouveaux bienfaits son favori. Le roi passa l'hiver à Berwick; au printemps il ordonna à Gaveston de reprendre les hostilités. Le favori passa le Forth, et déploya durant cette campagne beaucoup de bravoure et d'habileté. Une convocation définitive du parlement étant devenue urgente, Gaveston se retira au château de Bamborough, et le roi vint à Londres (8 août 1311) pour y recevoir communication des réformes proposées par les ordonnateurs. Ils demandaient surtout que, pour avoir mal conseillé le roi, dissipé les fonds publics, formé une association d'hommes qui avaient juré de vivre et de mourir pour lui, enfin s'être fait donner des chartes en blanc, revêtues du sceau royal, Gaveston fût banni à perpétuité de l'Angleterre; qu'il eût à se retirer avant le 1er novembre, et que si on le trouvait sur les terres du roi après cette date, il fût traité comme ennemi du pays. En vain Édouard se récria, fit des objections : il dut signer et publier ces ordonnances. Il garda Gaveston avec lui jusqu'au jour fixé pour le bannissement (1er novembre). L'un et l'autre versèrent des larmes lors de la séparation. Gaveston passa par la France en Flandre, où il présenta au duc et à la duchesse de Brabant les lettres de recommandation que lui avait données Édouard. Au moment où les barons se félicitaient d'avoir éloigné de la personne royale celui qu'ils croyaient l'unique obstacle à la prospérité du pays, Gaveston vint retrouver le roi à York (18 janvier 1312). En même temps parut une proclamation royale où il était déclaré qu'il revenait en vertu d'un ordre royal, qu'il était un bon et loyal sujet et qu'il ne demandait qu'à se justifier des accusations dont il était l'objet. Édouard ne se contenta pas de ces déclarations; il ajouta de nouvelles donations, de nouveaux honneurs à ceux dont Gaveston jouissait déjà. Les barons, dont l'irritation était au comble, se liguèrent sous la conduite du comte de Lancastre, qui s'avança contre Édouard jusqu'à Newcastle. Le roi s'enfuit à Tynmouth, et débarqua avec Gaveston à Scarborough. Le favori, resté dans cette place, pendant que le roi se retirait à York, fut enfin obligé de se rendre à Pembroke, qui le fit conduire de Scarborough vers Wallingford. Arrivé à Dedington, il se livrait au repos, quand, un peu avant l'aurore, il reçut l'ordre de s'habiller et de sortir de sa chambre. A la porte il trouva son ennemi, le comte de Warwick, accompagné d'une troupe nombreuse, et par ordre duquel il fut placé sur une mule et conduit au château de Warwick, où les ennemis de Gaveston tinrent conseil sur son sort. « Vous avez pris le renard, dit un des personnages présents; si vous le laissez échapper, vous serez obligés de recommencer la chasse contre lui. » En conséquence, on décida que Gaveston serait mis à mort. Il se jeta aux genoux du comte de Lancastre, et implora, mais en vain, sa grâce. Conduit immédiatement à Blacklow-Hill, il y fut décapité, en présence des comtes de Lancastre, de Hereford et de Surrey. On l'enterra dans l'église d'Oxford, d'où, par ordre du roi, son corps fut ensuite transféré dans l'église de Langley. Édouard plaça de sa propre main deux poêles de drap d'or sur la tombe de son favori (31 janvier 1325). V. R.

Lingard, *Hist. of Engl.*, I. — *Life and Death of Pierce Gaveston*; 1740, in-8°.

(1) Il appelait Thomas de Lancastre le *vieux pourceau*; le comte de Glocester, le *coucou*, etc.

* **GAVI DE MENDONÇA** (*Agostinho*), historien portugais, natif de Mazagran (Afrique), mort au seizième siècle, à Lisbonne. En 1561 il faisait partie du corps des *aventureiros* (corps libre) lors du fameux siége que la place où il résidait eut à essuyer de la part des Arabes; c'est ce fait de guerre qu'il a raconté dans *Historia do famoso Cerco, que o xarife pós a fortaleza de Mazagam, diffendido pelo valeroso capitam mór della, Alvaro de Carvalho, governando este reyno a serenissima raynha dona Cathe-*

rina primeira do nome em Portugal, no anno 1562; éd. in-4°; réimprimé en 1667. in-4°. F. D.

Catalogo dos Autores, en tête du *Dictionnaire de l'Académie des Sciences* de Lisbonne.

* **GAVIGNANI** (*Giovanni*), peintre de l'école de Modène, né à Carpi, en 1615, vivait encore en 1676. Guido del conte de Carpi avait inventé la *scagliole*, sorte de stuc formé de pierre spéculaire ou sélénite réduite en poudre, et susceptible de recevoir l'application de certaines couleurs. On n'exécuta d'abord par ce procédé que des imitations de marbres pour des tombeaux, ainsi que le firent Annibale et Gaspare Griffoni. Gavignani, leur élève, les surpassa tous. On montre à Carpi comme son chef-d'œuvre l'*autel* consacré *à saint Antoine* dans l'église Saint-Nicolas; il est orné de deux colonnes qui semblent être de porphyre, de dentelles également peintes et de médaillons remplis de charmantes figures. On peut regarder aussi comme un ouvrage non moins parfait en son genre un tombeau de la cathédrale de Carpi formé de scaglioles imitant parfaitement le marbre. Gavognani a même peint sur scagliole, et Lanzi cite de lui un *Enlèvement de Proserpine*, tableau plein de grâce et d'élégance. E. B—N.

Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dictionnaire historique*.

GAVIN. *Voy.* JANIÇON.

GAVINIÉS (*Pierre*), musicien français, né à Bordeaux, le 26 mai 1726, mort à Paris, le 9 septembre 1800. Il vint à Paris de bonne heure, et s'acquit une grande réputation comme violoniste. Une intrigue d'amour le fit enfermer en prison; il mit à profit le temps de sa captivité pour se perfectionner dans son art. Rendu à la liberté, il fonda avec Gossec l'établissement du Concert spirituel. Dans les dernières années de sa vie, il fut nommé professeur au Conservatoire. Il forma de nombreux élèves. On le regarde comme le fondateur et le chef de l'école française de violon. Comme compositeur, Gaviniés est surtout connu par ses *Vingt-quatre Matinées*, études pour le violon, dans tous les tons; Paris, 1794. Il avait été lié d'amitié avec J.-J. Rousseau, ce qui lui a fait attribuer l'écrit polémique intitulé : *Errata de l'Essai sur la Musique ancienne et moderne* (de La Borde), par Mme ***; Paris, 1781, in-8°, imprimé dans plusieurs éditions des œuvres de J.-J. Rousseau : c'est une réfutation des critiques de La Borde contre le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau.

Mme de Salm, *Éloge historique de Pierre Gaviniés*. — Fayolle, *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniés et Viotti*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

GAVIROL (*Soliman* BEN), rabbin espagnol, natif de Malaga, mort à Valence, en 1070. Il cultiva avec une égale supériorité la philosophie et la poésie. Au jugement de Charizi, c'est surtout comme poëte que Gavirol se distingua. Ses principaux ouvrages sont : *Asaroth* (Exhortations), en hébreu, poëme; Venise, 1628, in-8°; — *Cether Malcuth* (La Couronne du Royaume); Venise, 1618, in-4°; — *Tikkoun Midoth Hanephesch* (Traité des Habitudes de l'Ame), composé vers 1045, divisé en cinq sections, consacrées aux cinq sens, aux vertus, aux vices, etc.; — *Mivchard Happeninim* (Choix de Perles), traduit de l'arabe en hébreu par Jehudah ben Thibon, 1558, in-4°, et attribué à tort à Bedrach, qui vivait un siècle après Gavirol.

Castro, *Bibl. Esp.*, I. — *Catal. raisonné des manuscr de Rossi*. — Rossi. *Diction. des Aut. hébr.*

***GAWINSKI** (*Jean*), poëte polonais, né à Wiélomowicé, vers 1630, mort vers 1680. Ses poésies ont été publiées de son vivant à Cracovie, entre les années 1650 et 1664. Plus tard elles furent réimprimées en 1690, en 1744, en 1778, et en 1805; cette dernière fois dans le *Choix des Écrivains polonais*, publié à Varsovie par Thadé Mostowski. Gawinski laissa plusieurs autres poésies manuscrites qui se trouvaient dans la bibliothèque de la *Société des Amis des Sciences* de Varsovie. Cette bibliothèque fut enlevée par les Russes en 1832, et transportée à Saint-Pétersbourg. L. CHODZKO.

Chodyniecki, *Les Polonais savants*.

GAWRY (Le comte DE), seigneur écossais, mort en 1584. L'un des conjurés qui avaient résolu de faire chasser d'Écosse le duc de Lennox et le comte d'Arran, ministres du roi Jacques VI, il fit de son château de Ruthwen le siége de la conspiration. Les conjurés y tinrent Jacques VI captif jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses ministres. En 1582 les coupables réussirent à se faire amnistier; mais Jacques VI rappela le comte d'Arran, et lui rendit ses fonctions. Ce fut au tour des *lords de Ruthwen*, comme on appelait les conjurés, d'être en butte aux persécutions et à la vengeance. Le comte de Gawry en particulier, quoiqu'il eût empêché ses complices de faire périr le comte d'Arran, fut condamné et exécuté presque immédiatement. Plus tard ses enfants tentèrent de le venger. Attiré dans une pièce retirée du château de Perth, où ils l'avaient invité à se rendre, Jacques VI allait périr, sous les coups d'un homme aposté à cet effet, quand l'assassin, ému à l'aspect du roi, laissa tomber son arme. Il empêcha même un des fils du comte de Gawry de poignarder Jacques, qui après une lutte contre ce nouvel antagoniste, parvint à ouvrir la fenêtre et à appeler du secours. Les gens de sa suite accoururent, et l'arrachèrent des mains du jeune Gawry, qu'ils firent périr sous leurs coups. Mais le combat recommença avec l'aîné des Gawry, qui se montra à l'improviste, suivi de ses serviteurs. Jacques eût difficilement échappé à cette nouvelle agression, si un homme de sa suite ne se fût écrié qu'il venait d'être frappé à mort. Gawry, ayant suspendu alors son attaque, fut tué par un autre serviteur du roi. Les domestiques de Gawry prirent la fuite, et Jacques sortit sain et sauf de ce guet-apens.

Hume, *Hist. of Engl.*

GAY (*John*), poëte anglais, né à Barnstaple (1), en 1688, mort le 4 décembre 1732. Il annonça de bonne heure son goût pour les lettres; mais d'une famille peu fortunée, quoique ancienne dans le pays, il dut entrer d'abord chez un mercier de Londres. On ne sait pas bien à quelle époque il quitta cette position, si peu d'accord avec ses penchants; mais il est certain qu'en 1712 il devint secrétaire de la duchesse de Monmouth. Il eut alors des loisirs, dont il profita pour écrire quelques essais poétiques, parmi lesquels ses *Rural Sports, a georgic in two cantos*, 1711, qu'il dédia à Pope, avec lequel il se lia dès cette époque. En 1713 il fit jouer, mais avec peu de succès, une comédie intitulée : *The Wife of Bath*. Tout en poursuivant ses travaux littéraires, il entra en 1714, également en qualité de secrétaire, chez le comte de Clarendon, ambassadeur en Hanovre. Il fut remarqué alors par le prince électoral, qui devenu peu après prince de Galles, et roi en 1727, l'oublia après son avénement au trône. Cette circonstance contribua, dit-on, à abréger les jours du poëte. L'imagination de Gay dépendait assez de la situation de fortune où il se trouvait: elle prenait de l'essor quand il était heureux; elle baissait quand la fortune cessait de lui sourire. Ses écrits lui procurèrent quelque aisance, et il passa ses dernières années dans la maison du duc de Queensberry. Ses mœurs étaient simples et douces; aussi eut-il de nombreux amis. Seulement on lui reproche une certaine indolence, qui l'empêcha de tirer un meilleur parti des facultés dont il était doué. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où le duc et la duchesse de Queensberry lui firent élever un monument, avec une épitaphe de la composition de son fidèle ami Pope (2). Gay fut en même temps auteur dramatique, fabuliste et poëte pastoral. Quelques-unes de ses pièces de théâtre eurent de son temps une vogue due en partie à l'estime personnelle dont il jouissait. Telles furent : *The What d'ye call' it?* 1725, in-8°, traduit en français par Patus, dans *Le Choix de petites Pièces du théâtre anglais;* 1756; — *Three Hours after marriage;* 1717, in-8° : cette pièce, composée en société avec Pope et Arbuthnot, est dirigée contre le docteur Woodward; — *The Captives*, tragédie; 1724, in-8°; — *The Beggar's Opera;* 1728, in-4° : c'est une sorte de vaudeville licencieux, dont le héros est un bandit et l'héroïne une prostituée; — *Polly*, opéra; 1729, in-4° : faisant suite au précédent, et plus licencieux encore, à tel point que l'autorité dut en défendre la représentation; — *Achilles*, opéra; 1733, in-8°; — *The distrest Wife*, comédie; 1743, in-8°, — *The Rehearsal at Goatham*, comédie; 1754, in-8°. Gay se distingua surtout comme fabuliste et comme auteur bucolique. Il composa les *Fables* pour servir à l'éducation du duc de Cumberland. Même après La Fontaine, Gay, par des réflexions justes, par un style gracieux, se fait lire avec plaisir. La première partie des *Fables* fut publiée en 1726. L'autre parut après la mort de l'auteur. Elles ont été réunies par Will. Coxe sous ce titre : *Fables by John Gay, illustrated with notes and the life of the author;* Londres, 1796, 2 vol. in-12.

Les poésies pastorales de Gay comptent parmi ses titres les plus solides à la renommée. Les plus remarquables sont : *Diane, a pastoral tragedy;* — *The Shepherd's Week*, recueil de six idylles; Londres, 1714; composé pour parodier Philipps, dont Addison trouvait les églogues préférables à celles de Pope. Il est regrettable que Gay ait traité comiquement un genre où il eût presque aussi bien réussi que Théocrite s'il l'avait traité avec la même naïveté; — *Town Eclogues*. On rencontre dans toutes ces compositions des détails pleins de grâce.

Parmi ses œuvres mêlées, on remarque *The Fan, a poem in III books;* — *Trivia, or the art of walking the streets of London;* considérée comme l'une des meilleures, des plus agréables productions de Gay. Ces œuvres mêlées ont été publiées sous ce titre : *Miscellaneous Works of Gay;* Londres, 1774, 2 vol. Quelques-unes de ces compositions se trouvent aussi dans les *Poetical Works of M. Gay;* Londres, 1793, 3 vol. in-12, et 1806, in-8°. On peut ajouter à ces œuvres diverses la ballade intitulée *Black Eyed Susan's*, qui eut beaucoup de succès. V. R.

Johnson, *Lives*. — *Biog. Brit.* — Spence, *Anecdotes*. — Dowle, *Pope's Works*. — *Gentl. Mag.*, vol XLIII. — Baker, *Biog. dram.*

GAY (*Thomas*), écrivain ecclésiastique français, né à Tarascon (Provence), vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et professa longtemps la théologie avec un grand succès. Très-habile dans la poésie latine, il célébra la gloire et les vertus des hommes illustres de son ordre. On a de lui : *Ager dominicanus, una cum fragrantibus liliis in eo crescentibus, elogiis rhythmicis exornatus;* Valence (Dauphiné), 1691, in-4°.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, t. IV, n° 13738. — Chaudon, *Dict. hist.*

GAY (*Joseph-Jean-Paul*), architecte français, né le 14 avril 1775, à Lyon, où il mourut, le 10 mai 1832. Il fit ses premières études d'architecture chez Cochet aîné, et vint les perfectionner à Paris, où il obtint plusieurs médailles aux concours de l'École d'Architecture. Denon, directeur des musées, lui confia quelques travaux, entre autres la composition de la médaille du *sacre de Napoléon*, et la restauration du sceptre conservé dans l'église Saint-Denis, et qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne. Gay reconnut que cet objet, auquel on attachait une si grande

(1) A Exeter, selon quelques biographes.

(2) Le début de cette épitaphe résume le caractère de Gay :

Of manners gentle, of affections mild,
In wit a man, simplicity a child.

importance, n'était en réalité qu'un vieux bâton de chantre. Mais Denon, en habile politique, lui fit comprendre combien il était important de laisser le public dans l'erreur à ce sujet. On effaça la légende qui avait révélé la destination primitive de ce bâton, qui dans les mains du grand homme fit trembler l'Europe entière, après avoir servi à marquer la mesure au lutrin. Ce sceptre, qui a reçu une auguste consécration, est conservé à Notre-Dame. Lorsque Napoléon voulut rendre à la ville de Lyon son ancienne splendeur, l'École des Beaux-Arts y fut rétablie, et Gay fut chargé d'y professer l'architecture; en même temps il était nommé architecte de cette ville. Ayant pris part à un concours pour un édifice propre à la condition des soies, son projet fut adopté par le conseil des bâtiments, mais la chambre du commerce en confia l'exécution à un autre architecte. Il arriva que, par suite de quelques vices de construction, une des voûtes du centre s'écroula. Gay donna lui-même un projet de restauration, et le temps a prouvé la solidité de son travail. D'autres ouvrages témoignent de son talent, entre autres la *Halle au blé de Lyon*, le *Musée de Saint-Pierre*, la *restauration du chœur de l'église de Saint-Just*. Ayant quitté les fonctions d'architecte de la ville, il construisit *plusieurs maisons de campagne* aux environs et une *chapelle sépulcrale pour la famille de Mont-Mélas*, près de Villefranche. Il avait fait les projets d'un musée, d'un cabinet d'histoire naturelle et d'un jardin botanique pour la ville d'Avignon; mais la vie de l'architecte manqua à l'exécution. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Artistes, ann. 1832, 2e vol. — *Annuaire des Artistes*, 1833.

GAY (*Marie-Françoise-Sophie* NICHAULT DE LAVALETTE, Mme), femme de lettres française, née à Paris, le 1er juillet 1776, morte dans la même ville le 5 mars 1852, était la fille d'un homme de finances attaché à la maison de Monsieur, qui fut depuis Louis XVIII. Mariée en 1793, à un agent de change du nom de *Liottier*, elle divorça en 1799, et épousa M. Gay, associé d'une maison de banque, qui devint sous l'empire receveur général du département de la Roer. Pendant son séjour à Aix-la-Chapelle, elle se trouva en relation avec la plus haute société réunie aux eaux de Spa, et particulièrement avec la princesse Borghèse, qui l'honora de son amitié. En 1802 elle prit la plume pour défendre Mme de Staël, par une lettre qui fut insérée dans le *Journal de Paris*; puis, sur l'avis du chevalier de Boufflers et du vicomte de Ségur, elle publia, en 1802, son premier roman, *Laure d'Estell*, qu'elle ne signa pas. Dix ans après, elle fit paraître *Léonie de Montbreuse*. En 1815 elle fit imprimer *Anatole*, histoire des amours d'un sourd-muet. Elle fit encore paraître d'autres romans, qui se recommandent par la pureté et l'élégance du style. Mme Sophie Gay travailla aussi pour le théâtre. En 1818 elle arrangea pour l'Opéra-Comique *La Sérénade* de Regnard, dont Mme Gail fit la musique. En 1821 elle tira du *Chanoine de Milan*, d'Alexandre Duval, un opéra-comique intitulé *Le Maître de Chapelle*. Elle fit en outre quelques comédies et des drames. *La Veuve du Tanneur*, comédie, eut un grand succès à l'hôtel Castellane. La *Duchesse de Châteauroux* en eut moins à l'Odéon. Mme Sophie Gay était veuve depuis quelque temps déjà lorsqu'elle fit avec sa plus jeune fille, en 1826 et 1827, un voyage en Suisse et en Italie. Dans les dernières années de sa vie, elle habitait Versailles pendant la belle saison. Une de ses filles épousa le comte O'Donnell; l'autre, déjà célèbre sous le nom de Delphine Gay, épousa M. Émile de Girardin : toutes deux sont mortes. De son premier mariage elle avait eu une autre fille, devenue comtesse de Canclaux. Elle avait eu en outre un fils, mort en Algérie, à la suite d'une blessure reçue au siége de Constantine. On parle aussi d'une quatrième fille, qui après avoir fait une éducation en Angleterre continua en France à s'occuper d'enseignement.

On doit à Mme Sophie Gay : *Laure d'Estell*, par Mme ***; Paris, 1802, 3 vol. in-12; — *Léonie de Montbreuse;* Paris, 1813 et 1823, 2 vol. in-12 : la seconde édition n'est pas anonyme; — *Anatole;* Paris, 1815 et 1822, 2 vol. in-12; — *Les Malheurs d'un Amant heureux*, ouvrage traduit de l'anglais, par M***, auteur de plusieurs ouvrages connus; Paris, 1818; reproduit sous ce titre : *Les Malheurs d'un Amant heureux, ou mémoires d'un aide de camp de Napoléon écrits par son valet de chambre;* Paris, 1823, 3 vol. in-8°; — *Le Marquis de Pomenars*, comédie en un acte et en prose; Paris, 1820, in-8°; — *Une Aventure du chevalier de Grammont*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Marie, ou la pauvre fille*, drame en trois actes et en prose; Paris, 1824, in-8°; — *Théobald, épisode de la guerre de Russie;* Paris, 1828, 4 vol. in-12; — *Le Moqueur amoureux;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°; — *Un Mariage sous l'empire;* Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *Scènes du jeune âge;* Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *La Physiologie du Ridicule;* Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Souvenirs d'une vieille Femme;* Paris, 1834, in-8° : extrait des *Mémoires* de l'auteur; — *La Duchesse de Châteauroux;* Paris, 1834 et 1839, 2 vol. in-8°; — *Le Chevalier de Canolle*, opéra comique en trois actes, musique de M. Defontmichel; Paris, 1836, in-8°; — *La Comtesse d'Egmont;* Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Les Salons célèbres;* Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Marie de Mancini;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Marie-Louise d'Orléans;* Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *La Duchesse de Châteauroux*, drame en quatre actes, joué sur le second Théâtre-Français, le 25 décembre 1843; Paris, 1844, grand in-8°; — *Ellénore;* Paris, 1844-1846, 4 vol. in-8°; — *Le faux Frère;* Paris, 1845, 3 vol. in-8°; — *Le Comte de Guiche;* Paris, 1845, 3 vol. in-8°; — *Le*

Mari confident; Paris, 1849, 2 vol. in-8°; — *Société du Travail à domicile*, discours suivi d'une pétition en vers en faveur de cette œuvre; Versailles, 1849, in-8°. — M[me] Sophie Gay a travaillé aux *Nouvelles nouvelles*, au *Livre des Cent-et-un*, à *La Presse*. Bonne musicienne, elle a publié plusieurs romances avec accompagnement de piano, dont elle avait composé les paroles et la musique : la romance *Maris* a eu beaucoup de vogue. On cite aussi d'elle une élégie, intitulée *L'Inconstant*. L. LOUVET.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 26 avril 1852, t. VI, p. 52. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — Déaddé, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

GAY (M[lle] *Delphine*). *Voy.* GIRARDIN (M[me] DE).

* GAY (*Claude*), voyageur botaniste français, né à Draguignan, le 18 mars 1800. Après avoir terminé ses études classiques, il se livra à des recherches sérieuses sur l'histoire naturelle. Il s'occupait dès 1818 de travaux étendus sur la botanique, et il suivait à Paris les cours des hommes spéciaux, lorsque, sur l'avis de Desfontaines et de Jussieu, il se décida à partir pour le Chili, afin d'y étudier dans tous ses détails la flore, si riche et si peu connue, de ce pays. Une fois décidé à partir, il joignit à l'étude de sa science favorite celle de la zoologie, de la géologie et de la météorologie. Il se rendit dans l'Amérique du Sud en 1828, et il y avait un an à peine qu'il parcourait le Chili, lorsque le gouvernement de ce pays, frappé de la rare aptitude que le jeune voyageur montrait pour des observations souvent difficiles dans des régions presque inexplorées, lui accorda de précieux encouragements. M. Gay résolut alors de revenir en France afin de s'entourer des moyens nécessaires pour poursuivre de vastes explorations. Arrivé en 1832, il fit immédiatement exécuter, par les hommes les plus habiles, divers instruments de météorologie d'une rare précision, et, à la recommandation d'Arago, il ajouta à cette précieuse collection les grandes boussoles de déclinaison, d'inclinaison, d'intensité et de variations diurnes, fabriquées dans les ateliers du célèbre Gambey.

Aidé de quelques personnes intelligentes, une fois rendu à sa destination, l'intrépide voyageur commença immédiatement ses explorations, et l'on peut dire que pendant les onze années qu'il leur consacra il n'y eut pas une seule province, pas une seule localité curieuse du Chili qui échappa à ses investigations. Il ne se contenta pas de visiter le continent, il parcourut les îles dépendantes de la nouvelle république; l'île célèbre de Juan Fernandez, l'archipel de Chiloé devinrent surtout le but de ses courses scientifiques. Ses observations devinrent bientôt si nombreuses et si importantes, ses collections témoignaient de tant de zèle et d'une si grande activité que le gouvernement chilien n'hésita point à faire publier sous ses auspices tant de beaux travaux, entrepris dans l'intérêt général de la science : M. Cl. Gay reçut de la république chilienne toutes les récompenses qui pouvaient être décernées à un étranger, et les chambres législatives votèrent d'un commun accord la somme nécessaire pour subvenir aux frais d'une publication monumentale.

Ce fut en 1842 que M. Gay revit l'Europe. Ses investigations bibliographiques, les copies nombreuses qu'il s'était fait délivrer de toutes les pièces importantes l'avaient rendu possesseur d'une collection historique dont l'importance, dans un autre ordre d'idées, pouvait être comparée à celle des collections d'histoire naturelle dont il avait enrichi la science. Pour utiliser ces innombrables matériaux, M. Gay dut changer tout à coup son genre de vie. Après l'agitation incessante des courses dans le désert vint la solitude absolue du cabinet. De ce double dévouement naquit, on peut le dire, le plus vaste monument scientifique qui depuis l'œuvre immortelle de Humboldt ait été publié sur l'Amérique méridionale. Malheureusement cette publication s'est faite en espagnol, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer le peu de popularité qu'elle a eu jusqu'à ce jour en France. Ce grand ouvrage porte le titre suivant : *Historia fisica y politica de Chile segun documentos adquiridos en esta republica durante doze años de residencia en ella, e publicada bajo los auspicios del supremo Gobierno*; Paris, et au Chili, *en el Museo de historia natural de Santiago*, 24 vol. in-8°, avec atlas, 2 vol. gr. in-4°. Cette collection, pour ainsi dire encyclopédique, renferme six volumes consacrés à l'histoire, deux aux documents historiques; huit volumes entiers sont destinés à faire connaître la flore du Chili, huit autres volumes la faune. Les deux volumes d'atlas se composent de 315 planches, où l'on a eu surtout en vue une reproduction exacte du paysage, de l'ethnographie et de l'histoire naturelle; tout ayant été exécuté *de visu*, sous les yeux de M. Gay lui-même, et le plus souvent d'après ses propres dessins; sur ce nombre, 77 planches sont consacrées aux paysages du Chili et aux cartes géographiques; 103 à la flore; 135 à la zoologie. Avant la publication de M. Gay, on ne connaissait guère le Chili que par les livres surannés ou incomplets d'Ovalle et de Molina; ce magnifique ouvrage est donc comme une révélation de l'une des plus belles portions de l'Amérique du Sud. Pour rendre son travail plus complet, l'auteur a dû s'adjoindre plusieurs collaborateurs : la partie historique, par exemple, est due en partie à MM. Martinez et de Norriega, tandis que M. Richard et quelques autres savants ont participé aux travaux sur la botanique. Cette collaboration, dont la plus grande part revient naturellement à M. Gay, a doté le Chili d'une flore et d'une faune assez complètes. Dans le rapport qu'il fit en 1833, M. Ad. de Jussieu disait, à propos des collections men-

tionnées, qu'elles « se composaient de mille espèces, dont plus de la moitié se trouvaient être nouvelles, et que M. Gay avait lui-même dessiné et peint un grand nombre de celles qui, par leur tissu délicat et leurs couleurs brillantes, étaient plus difficiles à bien conserver et à bien décrire plus tard dans les herbiers ». Il ajoutait en 1847 « que le voyageur qui faisait marcher de front les recherches de géologie, de météorologie et de géographie avec celles de la botanique a pu constater ainsi les terrains et les hauteurs où croît chaque plante et toutes les conditions extérieures nécessaires à sa végétation ; il les indique souvent dans des observations qui suivent chaque espèce, et il les résume en les développant dans un chapitre général de géographie botanique ». Cette flore contient près de 4000 espèces.

Outre son grand ouvrage, M. Gay a publié divers mémoires d'un haut intérêt. Tel est, entre autres, son travail sur l'*Origine de la Pomme de terre*, qui fut inséré, vers 1834, dans le journal intitulé l'*Araucano;* l'auteur y démontre que ce précieux tubercule nous vient originairement du Chili. Nous citerons encore de lui : un mémoire *Sur la Géographie physique de Valdivia*, inséré également dans l'*Araucano ;* — des *Considérations sur les mines de mercure d'Andacollo et Illapel, avec leur position géologique;* — un *Mémoire sur la triple variation de l'aiguille aimantée dans les parties ouest de l'Amérique*, découverte que, sur l'avis de l'auteur, l'officier de *La Bonite* chargé de ces sortes d'observations a pu observer également à Lima, et que plus tard il a lui-même constatée sur toute la côte ouest de l'Amérique, depuis Huacho jusqu'à Chiloé. La géographie et la météorologie sont également redevables à M. Gay d'une *Carte générale du Chili* et d'un *Mémoire sur le changement survenu dans l'atmosphère des provinces du nord par suite du déboisement occasionné par les mineurs ;* — également des lettres ou des notices sur l'île de Juan Fernandez, les provinces de Valdivia, Colchagua, etc., ainsi que des observations météorologiques, insérées dans des journaux publiés au Chili.

Le Chili proprement dit et ses provinces les plus reculées n'ont pas été seuls le champ des explorations scientifiques de M. Gay. Ce savant infatigable a parcouru aussi le Pérou durant quinze mois, et a prolongé ses courses jusqu'au bas du rio Ucayali, l'un des plus vastes affluents de l'Amazone et des plus curieux à étudier. Il a visité Buenos-Ayres, et a séjourné à deux reprises différentes dans la capitale du Brésil, en faisant toutefois sur un rayon d'une vingtaine de lieues des herborisations qui, malgré les observations de ses nombreux prédécesseurs, n'ont pas été sans fruit pour la science. Depuis son retour de l'Amérique du Sud, il a visité le Maroc, la Tartarie, une grande partie de la Russie et de la Pologne. Avant ses grands voyages, il connaissait plusieurs parties de la Grèce, quelques îles de l'Orient et le nord de l'Asie Mineure. Nous omettons ici à dessein diverses excursions dans les régions les plus connues de l'Europe. En récompense de tant de travaux et de zèle, M. Gay a été élu en 1856 membre de l'Institut. Il appartient à l'école de ces savants illustres qui, comme les Humboldt, les Arago, etc., pensent que toutes les sciences sont solidaires, et répugnent profondément à tous les genres d'*exclusivisme*. Ferdinand DENIS.

Rapports divers faits à l'Académie des Sciences par MM. Alexandre Brongniart, Savary, Blainville, Milne Edwards, Boussingault. — *Documents particuliers.*

GAY DE VERNON (*Léonard*), prélat et homme politique français, né à Saint-Léonard (Limousin), en 1748, mort à Vernon, près de Limoges, le 20 octobre 1822. Il embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Compreignac, village près de Limoges, lorsque la révolution française éclata. Adoptant avec ardeur les nouvelles idées, ce fut lui qui le premier fit précéder le *Domine salvum fac regem* par le *Domine salvam fac gentem*. Cette innovation et le patriotisme qu'il déploya le firent élire évêque constitutionnel de la Haute-Vienne. Il fut sacré en cette qualité le 13 mars 1791. Député à l'Assemblée législative, il appuya la motion de Torné, évêque métropolitain du Cher, qui demandait la suppression du costume ecclésiastique. Prêchant d'exemple, Gay de Vernon déposa sur le bureau du président sa croix d'or en disant : « J'en porterai une d'ébène quand je serai en fonctions. » Élu de nouveau député de son département à la Convention, il se rangea parmi les plus ardents républicains, et c'est du haut des bancs de *la montagne* qu'il vota la mort de Louis XVI, qu'il fit décréter d'arrestation plusieurs girondins, et qu'il prit la défense de Carrier. Appelé au conseil des Cinq Cents, et suivant la même ligne politique, il accusa (1797) non-seulement les députés proscrits par le coup d'État du 18 fructidor *du deuil et des larmes dont la France avait été couverte pendant deux ans*, mais il demanda encore que *les nobles soient exclus de toute fonction publique jusqu'à quatre ans après la paix générale, et que nul ne puisse être chef d'un établissement d'éducation s'il n'était veuf ou marié*. Profitant de sa non-réélection (an VI), le Directoire, qui voulait sans doute l'éloigner de France, le nomma (9 juin 1798) commissaire des relations commerciales à Tripoli de Syrie. La guerre ayant été déclarée à la Turquie, il se trouva conduit à Rome, où il remplaça son ancien collègue Bassal dans les fonctions de secrétaire général du consulat de la république de Rome. Forcé de quitter ces fonctions par arrêté signé de Barras, il fut non-seulement exilé de France, déclaré déchu de la qualité de citoyen français ; mais défense lui fut faite de résider dans les pays occupés par les ar-

mées françaises. Pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis politiques, il chercha un asile dans le département du Doubs : il y resta caché jusqu'à l'époque du 30 prairial an VII (18 juin 1799), qui, ramenant au pouvoir le parti démocratique, lui permit de faire rapporter les mesures prises à son égard. Nommé commissaire central près l'administration départementale de la Somme (3 août 1799), il se livra de nouveau à la haine qu'il portait à la papauté. Les catholiques d'Abbeville ayant célébré un service funèbre en mémoire du pape Pie VI, Gay de Vernon écrivit à la municipalité de cette ville une lettre qui, insérée dans les *Annales de la Religion* (t. IX, p. 523), reçut la censure la plus sévère et la plus méritée de la part des ecclésiastiques constitutionnels qui rédigeaient alors ce journal. Gay de Vernon donna sa démission après le 18 brumaire. Vers 1802, il fut l'un des fondateurs et des chefs d'une maison d'éducation établie à Paris, rue de Sèvres, avec le concours de plusieurs savants et littérateurs distingués. Exilé en vertu de la loi du 12 janvier 1816, il se retira, suivant la *Biographie des Contemporains*, « à Vilvorde, petite ville près de Bruxelles. L'accueil qu'il y reçut des habitants lui inspira la pensée de donner dans un collége des leçons de latin, et d'en consacrer tout le produit au soulagement des pauvres de la commune et à l'assistance de quelques-uns de ses collègues ex-conventionnels, dénués de tout ». Ayant enfin obtenu (1819) la permission de rentrer en France, il mourut dans sa terre de Vernon, près de Limoges (1).

A. SAUZAY.

Mahul, *Ann. nécrologique*, année 1822, p. 99. — *L'Ami de la Religion et du Roi*, t. XXXIV, p. 23. — Thiers, *Hist. de la Révolution*.

GAY DE VERNON (*Simon-François*, baron), général français, frère du précédent, né à Saint-Léonard, le 24 novembre 1760, mort dans la même ville, au mois d'octobre 1822. Élève de l'Ecole du Génie, il fut nommé capitaine en 1790. Pendant la campagne d'hiver de 1792 à 1793, il fut chargé de construire la tête de pont de Cassel, qui couvre Mayence, et s'acquitta avec talent et succès de cette opération difficile. Il passa ensuite à l'armée du nord, en qualité d'adjudant général, et rendit des services signalés dans la campagne qui aboutit à la bataille de Hondscoote et à la bataille de Dunkerque. Mais son amitié pour les généraux Houchard et Custine le compromit auprès du comité de salut public, qui le fit emprisonner. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il accepta en 1798 la place de professeur et de sous-directeur de l'École Polytechnique, place qu'il garda jusqu'en 1813. Rappelé à l'armée active au commencement de 1813, il fut nommé commandant de la place de Torgau, qu'il rendit après une longue résistance, le 1er janvier 1814.

(1) La *Biographie des Vivants* avance qu'il épousa une marchande de modes; mais *L'Ami de la Religion et du Roi* (tome XXXIII, p. 379) pense que ce fait doit être imputé à un de ses frères, qui était prêtre.

Nommé chevalier de Saint-Louis sous la première restauration, il refusa de prendre du service pendant les Cent Jours, et vécut depuis lors dans la retraite. On a de lui deux ouvrages estimés, savoir : *Exposition abrégée du Cours de Géométrie descriptive appliquée à la fortification, à l'usage des élèves de l'École Polytechnique;* Paris, 1802, in-4°; — *Traité élémentaire d'Art militaire et de Fortification, à l'usage des élèves de l'École Polytechnique et de l'École Militaire;* Paris, 1805, 2 vol. in-4°.

Son fils, le baron Gay de Vernon, capitaine d'état-major, aide de camp du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, a publié : *Custine et Houchard, ou mémoires sur les opérations militaires des généraux en chef Custine et Houchard pendant les années* 1792 *et* 1793; Paris, Didot, 1844, in-8°; — *Vie du maréchal Gouvion-Saint-Cyr;* Paris, Didot, 1856, in-8°.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GAYA (*Louis* DE), sieur DE TRÉVILLE, historien français du dix-septième siècle. On n'a pas de renseignements sur sa vie; on sait seulement qu'il était capitaine au régiment de Champagne. Il a écrit : *L'Art de la Guerre, où l'on voit les fonctions de tous les officiers de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie, et des vivres, depuis le général jusqu'au simple soldat;* Paris, 1677, in-12; — *Traité des Armes;* Paris, 1678, in-8°; — *Cérémonies nuptiales de toutes les nations;* Paris, 1680, in-8°; — *Histoire généalogique des Dauphins de Viennois, depuis Guignes, en 1227, jusqu'à Louis V, fils de Louis le Grand;* Paris, 1683, in-12; — *Les huit Barons ou fieffés de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, leur institution, leur noblesse et leur antiquité;* Noyon, 1686, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Moréri, *Dict. Hist.*

* **GAYANGOS** (D. *Pasqual*), orientaliste espagnol, né le 21 juin 1809. Il fit ses études classiques à Pont-le-Voy (Loir-et-Cher), et vint à Paris suivre le cours de langue arabe de Silvestre de Sacy. Il fit vers 1828 un voyage à la côte d'Afrique, et visita Alger. De 1831 à 1836 il fut employé au ministère d'État pour l'interprétation des langues orientales, et devint en 1843 professeur à l'université de Madrid. Outre plusieurs mémoires, on a de M. Gayangos : *The History of the Mohammedan Dynasties of Spain, from the text of* Al Makkari; Londres, 2 vol in-4°; — une traduction espagnole de l'ouvrage de Ticknor (*History of Spanish Literature*), avec des notes critiques, en collaboration avec H. Vedia; Madrid, 1851-1856.

F. DENIS.

Documents particuliers.

GAY-LUSSAC (*Joseph-Louis*), célèbre chimiste français, né le 6 décembre 1778, à Saint-

Léonard, petite ville du Limousin, mort le 9 mai 1850, à Paris. Antoine Gay, qui, pour se distinguer d'autres *Gay*, s'appelait *Gay-Lussac*, d'un nom d'une propriété aux environs de Saint-Léonard, était juge au Pont-de-Noblac, père de trois filles et deux garçons, dont l'aîné fait l'objet de cette notice. Le jeune Joseph dut sa première éducation à l'abbé Bourdeix, qui émigra pendant la révolution; puis il eut pour maîtres Courty et J.-B. Albert. En novembre 1794 il quitta la province pour se rendre à Paris. Il avait été recommandé à l'abbé Dumonteil, qui le plaça dans une pension à Nanterre, dirigée par M. Sencier. Par suite de la famine qui désolait la France, et particulièrement Paris et ses environs, presque tous les maîtres de pension renvoyèrent leurs élèves dans leurs familles; M. Sencier congédia aussi les siens, sauf un seul; c'était le jeune Gay-Lussac : ses progrès dans les mathématiques avaient charmé le maître, et le 27 décembre 1797 il fut admis à l'École Polytechnique, qui s'appelait lors de sa création, en 1794, École centrale des Travaux publics. Au sortir de cette École, il passa dans celle des Ponts et Chaussées, où il gagna l'amitié de Berthollet, alors à l'apogée de sa renommée de chimiste. « Jeune homme, lui dit le célèbre auteur de la *Statique chimique*, votre destinée est de faire des découvertes; vous serez désormais mon commensal; je veux être votre père en matière de science. » A dater de ce moment commence, à vrai dire, la vie de Gay-Lussac, qui, comme celle de la plupart des savants, est tout entière dans ses travaux.

Berthollet ne se borna pas seulement à lui donner des conseils scientifiques, il lui associa son fils dans l'exploitation d'un établissement industriel, fondé à Arcueil, pour le blanchiment des toiles par un procédé nouveau, l'emploi du chlore. Et lorsque cet établissement, au bout d'un an environ, eut cessé de fonctionner, Gay-Lussac fut nommé, le 1er janvier 1802, répétiteur à l'École Polytechnique, où il suppléait souvent Fourcroy dans le cours de chimie. Peu de temps après sa nomination, en 1802, il lut devant l'Académie une note sur la *précipitation matérielle des oxydes métalliques* (publiée dans les *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL, p. 21). L'auteur y passe en revue les principaux cas de la loi de Berthollet. Le 30 juin 1804 l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg avait chargé Robertson et Sarcharoff de faire une ascension aéronautique et de s'assurer par des expériences précises si la force magnétique dirigeant l'aiguille aimantée à la surface de la terre s'affaiblit considérablement à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère. Ces expériences paraissaient en effet confirmer ce que M. de Saussure avait déjà cru reconnaître dans son voyage au col du Géant. L'Institut de France, voulant à son tour vérifier le fait, en confia le soin à MM. Gay-Lussac et Biot. A la demande de Laplace, le ministre de l'intérieur, Chaptal, leur donna le ballon, d'assez petite dimension, qui avait servi dans l'expédition de l'Égypte. Munis de tous les moyens d'observation nécessaires, ils s'élevèrent du jardin du Conservatoire des Arts et Métiers, le 24 août, à dix heures du matin. A 1,223 mètres environ de hauteur, ils traversèrent la couche des nuages, qui offrit bientôt au-dessous de leur nacelle l'aspect d'une mer d'écume; à 2,724 mètres, ils lâchèrent une abeille, qui s'enfuit en bourdonnant. Leur pouls était accéléré, mais cet état fébrile ne causait aucun malaise. A 3,400, ils donnèrent la volée à un verdier : « L'oiseau part, s'arrête un instant sur les cordages de la nacelle, puis se précipite en zigs-zags et presque verticalement vers la terre, comme s'il eût subi la loi de l'attraction. » Parvenus à 4,000, les deux physiciens essayèrent, à l'aide des oscillations d'une aiguille aimantée horizontale, « de résoudre le problème qui avait été le but principal de leur voyage. Mais le mouvement de rotation du ballon présenta des obstacles imprévus et sérieux. Ils parvinrent toutefois à les surmonter en partie, et déterminèrent dans ces régions aériennes la durée de cinq oscillations de l'aiguille aimantée. On sait que cette durée doit augmenter là où la force magnétique, qui ramène l'aiguille à sa position naturelle, a diminué, et que cette durée doit être plus courte si la même force directrice a augmenté. C'est donc un cas tout à fait analogue à celui du pendule oscillant, quoique les mouvements de l'aiguille s'exécutent dans le sens horizontal (1) ».

Les résultats obtenus n'ayant pas paru satisfaisants, une seconde ascension fut jugée nécessaire. Il fut convenu en même temps que Gay-Lussac l'entreprendrait seul, et que M. Biot, au besoin, répéterait les observations (2). Cette seconde ascension s'effectua le 16 septembre 1804, à neuf heures quarante minutes du matin. Gay-Lussac partit seul du jardin du Conservatoire des Arts et Métiers. Il s'éleva à 6,977 mètres au-dessus de Paris ou 7,016 mètres au-dessus du niveau de la mer. « Parvenu, raconte l'intrépide savant, au point le plus haut de mon ascension, ma respiration était sensiblement gênée; mais j'étais encore loin d'éprouver un malaise assez désagréable pour m'engager à descendre. Mon pouls et ma respiration étaient très-accélérés : respirant très-fréquemment dans un air d'une extrême sécheresse, je ne dois pas être surpris d'avoir eu le gosier si sec, qu'il m'était pénible d'avaler du pain »: Au moment où son thermomètre, à 7,016 mètres de hauteur, marquait 9°,5 au-dessous de 0°, celui de l'Observatoire de Paris, à l'ombre et au nord, indiquait 27°,75 au-dessus de 0°; c'était donc une amplitude thermométrique de 37 degrés à laquelle Gay-Lussac s'é-

(1) Arago, *Éloge de Gay-Lussac*.
(2) *Relation du premier voyage*, dans le *Journal de Physique*, t. XLIX.

tait trouvé exposé dans l'intervalle de dix heures du matin à trois heures après-midi. Après avoir tranquillement terminé toutes ses observations, il se mit à descendre, et prit terre à trois heures quarante-cinq minutes entre Rouen et Dieppe, à quarante lieues de Paris, près de Saint-Gourgeon : les habitants de ce hameau aidèrent le voyageur aérien à exécuter toutes les manœuvres nécessaires pour prévenir les secousses qui auraient pu briser ses instruments. A cette occasion, M. Arago rapporte une anecdote qu'il tenait de son ami lui-même : « Parvenu à 7,000 mètres, Gay-Lussac voulut, dit-il, essayer de monter plus haut encore, et se débarrassa de tous les objets dont il pouvait rigoureusement se passer. Au nombre de ces objets figurait une chaise en bois blanc, que le hasard fit tomber sur un buisson tout près d'une jeune fille qui gardait les moutons. Quel ne fut pas l'étonnement de la bergère! — comme eût dit Florian. — Le ciel était pur, le ballon invisible. — Que penser de la chaise, si ce n'est qu'elle provenait du paradis? — On ne pouvait opposer à cette conjecture que la grossièreté du travail : les ouvriers, disaient les incrédules, ne pouvaient là-haut être si inhabiles. La dispute en était là, lorsque les journaux, en publiant toutes les particularités du voyage de Gay-Lussac, y mirent fin, et rangèrent parmi les effets naturels ce qui jusqu'alors avait paru un miracle (1). »

Voici les résultats scientifiques de ce second voyage aérien. Supposé que les observations thermométriques (sur lesquelles Gay-Lussac lui-même élève quelque doute, à cause de la rapidité du mouvement ascensionnel du ballon), soient exactes, la température, à un changement de hauteur donné, varia moins près de terre que dans les régions moyennes de l'atmosphère. Malgré la marche irrégulière de l'hygromètre de Saussure, il fut établi que l'humidité de l'air diminue rapidement avec la hauteur. Quant à l'air lui-même, que Gay-Lussac avait recueilli à 6,636 mètres de hauteur, il donna à l'analyse eudiométrique la même composition en oxygène et azote que celui qu'on aurait pris à la surface du sol. De plus, il ne contenait pas un atome d'hydrogène, ce qui renversait la théorie de Berthollet, qui prétendait expliquer les phénomènes de l'orage par la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène dans les régions élevées de l'atmosphère. Enfin, dans ce second voyage, Gay-Lussac compta pour un temps déterminé deux fois plus d'oscillations de l'aiguille aimantée que dans le premier, ce qui tendrait à démontrer que (ce qui était l'objet principal de l'exploration) la force magnétique diminue avec la hauteur de l'air (2).

(1) Arago, *Notices*, t. III, p. 16.

(2) Gay-Lussac constata qu'une aiguille qui à la surface du sol employait 42 sec. 2‴ pour faire dix oscillations, en mit 42″, 8‴ à la hauteur de 4,808 mètres au-dessus de Paris.

Peu de temps après ce second voyage aéronautique, Gay-Lussac entreprit d'analyser l'air au moyen de l'eudiomètre de Volta, instrument aujourd'hui généralement abandonné. Il lut le résultat de ses recherches, faites en commun avec M. de Humboldt, devant l'Académie des Sciences le 1er octobre 1804. Dans ce beau mémoire se trouve cette remarque, si féconde en déductions, savoir que l'oxygène et l'hydrogène, considérés en volumes, s'unissent pour former de l'eau, dans la proportion simple et déterminée de 100 d'oxygène et de 200 d'hydrogène. C'est dans la maison de Berthollet que Gay-Lussac fit connaissance avec l'illustre doyen des savants. Voici comment Arago raconte leur première entrevue : « Un jour M. de Humboldt aperçut parmi les personnes réunies dans le salon de la maison de campagne d'Arcueil, un jeune homme à la taille élevée et au maintien modeste, mais ferme. « C'est Gay-Lussac, lui dit-on, le physicien qui récemment n'a pas craint de s'élever dans l'atmosphère à la plus grande hauteur où les hommes soient parvenus, pour résoudre d'importantes questions scientifiques. — « C'est, ajouta Humboldt, dans un aparté, l'auteur de la critique acerbe de mon travail eudiométrique. » Mais bientôt, surmontant le sentiment d'éloignement que cette réflexion pouvait inspirer à un caractère ardent, il s'approche de Gay-Lussac, et, après quelques paroles flatteuses sur son ascension, il lui tend la main, et lui offre affectueusement son amitié : c'était, sous toute réserve, le *Soyons amis, Cinna!* de la tragédie, mais sans les réflexions blessantes qui, selon ce que rapporte Voltaire, firent dire au maréchal de La Feuillade, lorsqu'il venait de les entendre pour la première fois : « Ah! Auguste, comme tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna!* » Tel fut le point de départ d'un attachement qui ne s'est jamais démenti, et qui porta bientôt d'heureux fruits (1). »

Le 12 mars 1805 les deux amis partirent de Paris pour un voyage d'exploration scientifique. Passant par Lyon, Chambéry, le Mont-Cenis, etc., ils arrivèrent le 5 juillet à Rome, où ils descendirent chez le frère d'A. de Humboldt, Guillaume de Humboldt, chargé d'affaires de Prusse. Morrichini mit à leur disposition un laboratoire de chimie, où Gay-Lussac put constater, les 7 et 9 juillet, la coexistence de l'acide fluorique et phosphorique dans les arêtes des poissons, et la composition de la pierre d'alun de la Tolfa. Le 15 juillet les deux savants quittèrent Rome, et prirent la route de Naples, en compagnie de Léopold de Buch, devenu depuis lors si célèbre comme géologue. « Le Vésuve, assez tranquille jusque alors, se livra brusquement à ses magnifiques et terribles évolutions, comme s'il eût voulu célébrer la bien-venue des trois observateurs : éruptions de poussière, torrents de lave, phé-

(1) Arago; *Notices biographiques*, t. III, p. 18.

nomènes électriques, rien n'y manqua (1). »

Dans les six ascensions consécutives du Vésuve, Gay-Lussac eut l'occasion de faire des observations fort intéressantes pour les géologues. Ainsi, il crut inutile de recourir à l'hypothèse de la chaleur centrale de la terre pour expliquer la production des phénomènes volcaniques. Ces phénomènes proviennent selon lui probablement de l'action de l'eau de mer sur des matières combustibles; et si les cratères rejettent moins d'hydrogène et d'acide hydrochlorique que cette théorie devrait le faire supposer, c'est que ces gaz forment une substance saline en se combinant avec le fer, et c'est sous forme de chlorure de fer (sel volatil), qu'ils se déposent sur les parois des cratères (2). Dans ses excursions aux environs de Naples, il rectifia plusieurs idées alors généralement accréditées. Ainsi, il trouva que l'air contenu dans l'eau de mer renferme, non pas 21 parties d'oxygène, comme l'air atmosphérique, mais plus de 30 parties d'oxygène pour 100 (3). Après avoir visité le Monte-Nuovo, il adopta entièrement l'opinion de M. de Buch sur la formation des montagnes par voie de soulèvement.

Dans son voyage de retour, Gay-Lussac, toujours en compagnie d'Alex. de Humboldt et de L. de Buch, passa par Florence (22 sept. 1805), par Bologne (28 sept.), et par Milan (1er octobre). Il s'arrêta à Pietra-Mala pour y étudier les flammes perpétuelles, déjà décrites par les anciens. La chimie était alors enseignée à l'université de Bologne par le professeur Pellegrini-Savigny, auquel Gay-Lussac reprochait d'avoir *dégradé* la science, en insérant dans son *Traité de Chimie* des recettes pour *préparer de bons sorbets et de l'excellent bouillon pour tous les jours de l'année*. Arago fait ici les réflexions suivantes, fort judicieuses, à notre avis : « Notre ami ne se laissa-t-il pas aller à quelque exagération en rangeant les chapitres du traité de M. Pellegrini parmi ceux qu'un savant qui se respecte doit abandonner aux charlatans de profession? J'oserai croire, malgré ma profonde déférence pour les opinions de Gay-Lussac, que celui qui parviendrait à réduire à des règles uniformes et précises la préparation de nos aliments, surtout de ceux qui sont destinés aux classes pauvres, résoudrait une importante question d'hygiène. Je me persuade qu'un jour la postérité manifestera quelque étonnement en voyant qu'en plein dix-neuvième siècle le régime alimentaire du plus grand nombre était abandonné à des empiriques des deux sexes, sans intelligence et sans instruction (1). »

A leur arrivée à Milan, les trois jeunes voyageurs trouvèrent le monde savant en émoi, par l'annonce d'une prétendue découverte. M. Configliachi voulait avoir démontré, à l'aide de la pile, que l'eau est un composé de soude et d'acide muriatique. Volta, consulté sur la valeur de cette expérience, répondit : « Je l'ai vu, mais je n'y crois pas. » « C'est en ces termes, ajoute Arago, que l'immortel physicien exprimait la réserve qui doit accueillir les faits extraordinaires semblables au prétendu phénomène sur lequel son élève espérait arriver à une grande renommée. La remarque s'applique surtout aux faits aperçus avec ces instruments d'une extrême délicatesse que l'observateur influence par sa présence, par sa respiration et par les émanations de son corps. Le dicton voltaïque : *Je l'ai vu, mais je n'y crois pas*, aurait pu être appliqué dans des occasions récentes : il eût épargné à la science quelques pas rétrogrades et à certains auteurs un inqualifiable ridicule (2). »

En continuant leur voyage, les trois jeunes savants traversèrent, le 15 octobre, le Saint-Gothard, alors enveloppé de brouillards, et le 16 novembre ils étaient à Berlin, après avoir passé par Gœttingue, où ils furent accueillis par le célèbre naturaliste Blumenbach. Gay-Lussac séjourna tout l'hiver à Berlin, dans la maison d'Alex. de Humboldt : il revint à Paris au printemps de 1806, à la nouvelle de la mort de Brisson, qu'il remplaça à l'Académie des Sciences.

Gay-Lussac a consigné dans le t. Ier des *Mémoires de la Société d'Arcueil* les résultats de ses observations magnétiques faites durant son voyage en Italie. Ces résultats sont ainsi appréciés par un juge compétent : ... « On peut recommander avec confiance aux physiciens les pages dans lesquelles Gay-Lussac examine toutes les causes d'erreur qui peuvent affecter les mesures d'inclinaison, d'intensité, et les précautions à prendre pour s'en affranchir. On sait aujourd'hui que la force horizontale qui dirige l'aiguille aimantée est sujette à une variation diurne qui dépend en partie, mais en partie seulement, d'une variation correspondante dans l'inclinaison. On a appris également que dans un lieu donné et à une époque donnée la durée des oscillations d'une aiguille dépend de sa température; on aurait donc maintenant, si l'on entreprenait un voyage magnétique, à tenir compte de toutes ces causes perturbatrices; mais, disons-le sans flatterie, à l'époque où il fut publié, le travail de MM. de Humboldt et Gay-Lussac était un modèle (3). »

En 1807, Gay-Lussac s'appliqua à l'étude des changements de volume que les gaz et les vapeurs éprouvent sous l'influence de la tempéra-

(1) Arago, *Notices biographiques*, tome III, p. 92.

(2) Gay-Lussac manquait rarement, dans ses cours (que nous avons eu le bonheur de suivre), d'entretenir ses nombreux élèves de la présence du chlorure de fer (*sesquichlorure*) sur les parois des bouches du Vésuve. *Voy. Annales de Chimie et de Physique*, t. XXII, ann. 1823.

(3) En analysant, pendant son voyage de retour, les bains de Nocera, sur la route de Rome à Florence, il constata qu'elles contiennent aussi, comme en général toutes les eaux de source, 30 pour 100 d'oxygène.

(1) Arago, *Notices biographiques*, t. III, p. 26.

(2) Arago, *Ibid.*, p. 28.

(3) Arago, *Ibid.*, p. 35.

ture. Il parvint ainsi à constater 1° « que la dilatation de l'air est uniforme depuis 0° jusqu'à 100° du thermomètre centigrade; 2° qu'elle est pour chaque degré la 267[e] partie ou les 0,00375 du volume à 0°; 3° que tous les gaz se dilatent uniformément comme l'air, et que pour tous le coefficient de dilatation reste le même ». Un peu avant 1807, Dalton, en Angleterre, était arrivé à peu près aux mêmes résultats : il avait trouvé que l'air se dilate, pour tout l'intervalle compris entre 0° et 100° centigrade, de 0,392, ou pour chaque degré, de 0,00392 (1). Quant à la 3[e] proposition établie par Gay-Lussac, savoir que le *coefficient de dilatation reste le même pour tous les gaz*, elle n'a été trouvée exacte que dans les limites de 0° à 100°, surtout depuis que M. Faraday a montré que les substances gazeuzes sont liquéfiées sous des pressions accessibles et différentes pour chacune d'elles.

Le second volume des *Mémoires de la Société d'Arcueil* contient le travail si célèbre de Gay-Lussac *Sur la combinaison des substances gazeuses entre elles*. C'est là qu'il établit que les gaz se combinent dans les rapports très-simples de leurs volumes, tels que 1 à 1, 1 à 2, 2 à 3, et que la contraction de volume qu'ils éprouvent quelquefois par la combinaison est aussi dans un rapport simple avec le volume d'un des gaz combinés. De ces lois, qui sont le fondement de la théorie atomique, il déduisit la densité des vapeurs de plusieurs corps solides, tels que le mercure, l'iode et même le carbone, comme parties constituantes de combinaisons gazeuses. Ces résultats furent publiés en 1808 : ils s'accordent en partie avec les travaux de Dalton, qui remontent à l'année 1802.

Lorsque H. Davy (*voy.* ce nom) eut annoncé au monde savant sa brillante découverte, la décomposition de la potasse et de la soude, l'empereur Napoléon I[er] mit à la disposition de l'École Polytechnique les fonds nécessaires à la construction d'une pile colossale. MM. Gay-Lussac et Thenard furent chargés d'en étudier les effets. Ce fut pendant ces expériences que Gay-Lussac faillit perdre la vue par la projection d'un fragment de potassium qu'il essaya pour la première fois (le 3 juin 1808) de préparer en grand. Il reçut les soins les plus empressés de Dupuytren, et se crut aveugle pendant un mois. Au moyen de l'électricité combinée avec l'action du potassium ou du sodium, les deux savants parvinrent à démontrer que l'*acide boracique* (acide borique) est composé d'oxygène et d'un élément nouveau, qui reçut le nom de *bore*, et ils entrevirent la composition de l'*acide fluorique* (acide fluorhydrique), composé d'hydrogène et de fluor, corps qui, à cause de sa propriété d'attaquer tous les vases, n'a pu être encore isolé à l'état de pureté. Enfin, s'ils n'avaient pas sacrifié à la théorie alors dominante, ils auraient eu l'honneur de découvrir avant H. Davy la véritable composition de ce qu'on appelait autrefois le gaz *acide muriatique suroxygéné*. « On pourrait, disent-ils à la fin de leur *Mémoire* (27 février 1809), *supposer que ce gaz est un corps simple*. Les phénomènes qu'il présente s'expliquent assez bien dans cette hypothèse. Nous ne cherchons point cependant à la défendre, parce qu'il nous semble qu'ils s'expliquent encore mieux en *regardant l'acide muriatique comme un corps composé*. »

Cette dernière phrase était une concession trop large aux opinions de la Société d'Arcueil, patronnées par Berthollet et Laplace. H. Davy, plus indépendant dans son appréciation, démontra sans réplique que le gaz acide muriatique est un corps simple, et que ce corps, connu depuis sous le nom de *chlore*, est le radical de l'acide muriatique, appelé aujourd'hui *acide chlorhydrique*.

Vers la même année 1809, Gay-Lussac proposa, d'accord avec son ami et collaborateur M. Thenard, l'emploi, depuis généralement adopté, du bi-oxyde de cuivre pour les combustions et analyses des substances organiques. Le résultat de ses recherches, vraiment classiques, sur l'iode, alors récemment découvert, et sur les acides de ce corps, ne fut communiqué à l'Académie que le 1[er] août 1814. Voici les circonstances qui provoquèrent ce travail. Un habile salpétrier de la rue du Regard à Paris, nommé Courtois (sur lequel nous avons manqué de renseignements biographiques), découvrit, vers le milieu de 1811, dans les cendres des plantes marines une matière noirâtre qui corrodait ses chaudières : c'était l'*iode*, ainsi appelé depuis, à cause de la belle couleur violette de sa vapeur. Courtois remit des échantillons de cette matière à un chimiste, Clément-Desormes, qui en fit l'objet de ses expériences, et n'en publia les résultats que le 6 décembre 1813 (séance de l'Académie). H. Davy, qui, par une faveur spéciale de l'empereur, avait obtenu la permission de traverser la France pour se rendre en Italie, se trouvait alors à Paris. Il reçut de Clément plusieurs échantillons de la nouvelle substance. Gay-Lussac l'avait appris; aussitôt il courut chez Courtois, et se fit remettre une quantité d'iode suffisante pour enlever au chimiste anglais les honneurs de la priorité dans un genre de recherches si important pour la science (1).

(1) D'après les travaux, plus récents, de Rudberg, de Magnus et de M. Regnault, le nombre donné par Gay-Lussac, et qui avait été généralement adopté par les physiciens, serait en erreur d'environ *un trente-sixième* : ils ont substitué 0,3665 au nombre 0,375 (pour tout l'intervalle compris entre 0° et 100°). La cause de cette erreur tenait probablement, suivant Arago, à ce que les parois intérieures du vase dans lequel opéra Gay-Lussac ne furent pas suffisamment desséchées, à ce que l'eau hygrométrique attachée au verre, aux basses températures, s'évapora lorsque l'appareil fut soumis à des températures plus élevées, et qu'elle augmenta ainsi, sans qu'on eût aucun moyen de le reconnaître, le volume du fluide élastique sur lequel on croyait opérer. (Arago, *Notices biographiques*, t. III, p. 22.)

(1) Voici comment Gay-Lussac a lui-même raconté les

En 1809 Gay-Lussac avait été nommé professeur de chimie pratique à l'École Polytechnique, et au mois de juillet de la même année professeur de physique à la Sorbonne. De cette époque date aussi son mariage avec une femme qui partageait ses goûts pour la chimie, et qu'il avait vue travailler, pour faire vivre ses sœurs, dans un magasin de lingerie.

Son travail sur l'iode, où il avait le premier signalé l'analogie de ce corps avec le chlore et le soufre, fut bientôt suivi d'un travail, non moins important, sur le bleu de Prusse. Il en communiqua les résultats à l'Académie des Sciences le 18 septembre 1815. Voici le résumé de son mémoire, modèle de netteté et de précision. L'acide prussique, qui entre dans la composition du bleu de Prusse, et qui jusque alors n'avait pas encore été obtenu à l'état de pureté, a pour éléments le carbone, l'azote et l'hydrogène. Les deux premiers éléments, le carbone et l'azote, se combinent ensemble pour former un corps gazeux, particulier, brûlant avec une flamme pourpre. Ce corps nouveau, le radical de l'acide prussique, reçut de l'auteur le nom de *cyanogène*, générateur du bleu de Prusse. Le cyanogène, quoique composé de deux éléments, peut jouer le rôle d'un véritable corps simple : il s'unit au chlore pour former l'acide chlorocyanique et à l'hydrogène pour former l'acide hydrocyanique (nom substitué depuis à l'acide prussique), comme le chlore se combine avec l'hydrogène pour produire l'acide chlorhydrique (acide muriatique) La découverte du cyanogène, le plus beau titre de gloire de Gay Lussac, mit hors de doute la possibilité, jusque alors contestée, d'une combinaison entre l'azote et le carbone (1).

Gay-Lussac n'était pas seulement un chimiste de premier ordre, il fut aussi un physicien habile. En 1816 il inventa le baromètre portatif à siphon, auquel M. Bunten a fait depuis subir quelques améliorations. Ce baromètre est très-commode en voyage et d'un usage assez répandu. « J'ai fait faire plus de cinq cents lieues à mon baromètre, disait Gay-Lussac; M. Descotils, dans un voyage en Italie, lui en a fait faire plus de douze cents, et je puis affirmer que le mercure était aussi net que le premier jour, malgré les secousses continuelles auxquelles il a été exposé dans une chaise de poste (2). »

Jouissant d'une incontestable autorité scientifique, il fut successivement appelé à éclairer par ses conseils la fabrication des poudres, à servir de guide à l'administration des octrois, à diriger depuis la mort de Vauquelin le bureau de garantie, à l'hôtel de la Monnaie. Ces diverses fonctions furent pour lui l'occasion d'inventer des procédés nouveaux, aujourd'hui généralement adoptés par la pratique. Son *alcoolomètre* fut, dans un rapport de l'Académie, apprécié (le 3 juin 1822) de la manière suivante : « On voit que M. Gay-Lussac a traité la question de l'aréométrie sous toutes ses faces et avec son habileté accoutumée. Les tables qu'il a déduites d'un travail pénible de plus de six mois, seront pour l'industrie et pour la science une précieuse acquisition; l'autorité y trouvera aussi les moyens d'améliorer et de simplifier la perception de l'impôt, et le guide le plus sûr qu'elle puisse suivre ».

Le *chloromètre* et l'*alcalimètre*, instruments destinés à évaluer la quantité de chlore ou de potasse pure contenue dans un liquide, sont deux de ses créations non moins importantes. Enfin, son procédé d'analyse des monnaies d'argent par voie de précipitation (voie humide), couronne pour ainsi dire la série de ses travaux d'application. Ce procédé, adopté à la Monnaie de Paris depuis 1823, est aujourd'hui substitué à la coupellation dans tous les hôtels de monnaie de l'Europe.

En 1832 Gay-Lussac échangea sa chaire de physique à la Sorbonne contre la chaire de chimie générale au Jardin des Plantes. C'est là que nous avons eu l'honneur de suivre assidûment ses cours pendant plusieurs années. La netteté de la parole du professeur reflétait en quelque sorte la précision de ses expériences. Dans ses discours, comme dans ses mémoires

divers incidents de la découverte de l'iode : « Il y avait près de deux ans que M. Courtois avait fait la découverte de l'iode, lorsque M. Clément l'annonça à l'Institut, le 26 novembre 1818. M. Courtois avait observé plusieurs de ses propriétés, et particulièrement celle qu'il a de former une poudre très-fulminante lorsqu'on le traite par l'ammoniaque. Il s'était proposé d'en faire connaître tous les caractères; mais détourné des travaux de laboratoire par les soins qu'exigeait une fabrication très-active de salpêtre et de plusieurs autres produits, il engagea M. Clément à continuer ses recherches. M. Clément ne put y consacrer que quelques moments; néanmoins, il obtint un très-grand nombre de résultats. Il était encore occupé de ses recherches lorsque M. Davy vint à Paris, et il ne crut pouvoir mieux accueillir un savant aussi distingué qu'en lui montrant la nouvelle substance qu'il n'avait encore montrée qu'à MM. Chaptal et Ampère. Je rapporte ces circonstances pour répondre à l'étrange assertion que l'on trouve dans le journal de MM. Nicholson et Tilloch, n° 189, p. 69 : *It appears that this gaz* (l'iode) *was discovered above two years ago; but such is the deplorable state of scientific men in France, that no account of it was published till the arrival of our english philosopher there.* « Il paraît que l'iode fut découvert plus de deux ans auparavant; mais tel est l'état déplorable des savants en France, qu'on n'en avait rien publié jusqu'à l'arrivée de notre philosophe anglais (Davy). » — « Peu de temps, ajoute Gay-Lussac, après avoir montré l'iode à M. Davy et lui avoir communiqué le résultat de ses recherches, M. Clément lut sa note à l'Institut, et la termina en annonçant que j'allais les continuer. Le 6 décembre, je lus en effet à l'Institut une note qui fut imprimée dans le *Moniteur*, le 12 décembre, et qui l'a été ensuite dans les *Annales de Chimie*, t. LXXXVIII, p. 311. Je ne rappellerai pas ici que les résultats qu'elle renferme ont déterminé la nature de l'iode, et que j'y ai établi que cette substance est un corps simple, analogue au chlore. Personne n'a contesté jusqu'à présent que j'aie fait connaître le premier la nature de l'iode, et il est certain que M. Davy n'a publié ses résultats que plus de huit jours après avoir connu les miens. » (*Annales de Chimie*, t. XCI, p. 5.)

(1) *Annales de Chimie*, t. XCV, p. 136 et suiv.

(2) *Annales de Chimie et de Physique*, t. I, p. 32 et suiv.

imprimés, chaque phrase avait un sens clair et déterminé. Au nombre de ses élèves les plus distingués, nous nous contenterons de nommer M. Pelouze et M. Frémy, qui lui a succédé dans sa chaire. D'un abord naturellement froid et réservé, Gay-Lussac était dévoué pour ses anciens amis, parmi lesquels Humboldt et Arago occupaient le premier rang. En 1831 Gay-Lussac fut envoyé à la chambre des députés par les électeurs de sa ville natale. Les patriotes s'étaient rappelé sa conduite impartiale, sous la seconde restauration, lors de la réorganisation de l'École Polytechnique, jugée trop bonapartiste : « Je voudrais savoir, demanda un des membres du conseil d'instruction, si M. Arago a signé l'acte additionnel ? » — « Eh bien, s'écria Gay-Lussac, sans attendre la réponse; moi, je l'ai signé! » Ces paroles produisirent un grand tumulte, et il fallut lever la séance. Gay-Lussac fut dénoncé au ministre, puis au roi, qui eut le bon esprit de le maintenir. Le 7 mars 1839 il fut élevé à la pairie, poste auquel l'avait en quelque sorte désigné Berthollet lorsqu'en mourant (en 1822) il lui légua une partie de son costume de pair. Ses fonctions de législateur ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses travaux de prédilection, et il mourut, pour ainsi dire, dans son laboratoire, comme un soldat sur le champ de bataille. La blessure grave qu'il avait reçue à la main, à la suite de l'explosion inattendue d'un ballon (pour achever un travail qu'il avait entrepris avec M. Larivière), ne paraît pas avoir été étrangère à la maladie longue et douloureuse à laquelle il succomba, quelques années après. Ses dernières paroles furent des regrets de quitter la science au moment où elle étonnait le monde par ses magnifiques applications, particulièrement par celle de l'électricité à la télégraphie. « C'est dommage, disait-il, de s'en aller; ça commence à devenir drôle ».

Voici la liste complète des travaux de Gay-Lussac, par ordre chronologique : *Mémoire sur la dilatation des gaz et des vapeurs*, lu à l'Institut national, le 11 pluviôse an x (31 janvier 1802); dans les *Annales de Chimie*, t. XLIII, p. 137; — *Notes sur la précipitation mutuelle des oxydes métalliques;* même recueil, t. XLIX, p. 21; — *Relation d'un voyage aérostatique fait par MM. Gay-Lussac et Biot*, lu à l'Institut national, le 9 fructidor an XII (27 août 1804); — *Relation d'un voyage aérostatique fait par Gay-Lussac le 20 fructidor an* XII (septembre 1804), lu à l'Institut, le 9 vendémiaire an XIII (1er octobre 1804); — *Expériences sur les moyens eudiométriques et sur la proportion des principes constituants l'atmosphère* (avec Alex. de Humboldt), lues à l'Institut, le 1er pluviôse an XIII (21 janvier 1805); dans le *Journal de Physique*, t. LX; — *Observations sur l'intensité et l'inclinaison des forces magnétiques, faites en France, en Suisse, en Italie et en Allemagne* (avec le même), lues à l'Institut, le 8 septembre 1806; dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, t. Ier, p. 1re; — *Essai sur les variations de température qu'éprouvent les gaz en changeant de densité, suivi de considérations sur leur capacité pour le calorique*, lu à l'Institut, le 15 septembre 1806; imprimé dans le même recueil, même tome, p. 180; — *Sur la vaporisation des corps;* mêmes *Mémoires*, ibid., p. 204; — *Mesures des phénomènes capillaires;* dans le *Journal de Physique*, t. LXV, p. 88; — *Sur la décomposition des sulfures par la chaleur;* dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil* (11 avril 1807), t. Ier, p. 215; — *Sur la capacité des corps pour la saturation;* ibid. (12 juin 1807), même vol., p. 379; — *Nouveau procédé pour obtenir le sodium et le potassium purs* (avec M. Thenard), lu à l'Institut, le 7 mars 1808; — *Sur les précautions à prendre pour réussir dans la préparation des métaux alcalins* (avec M. Thenard), lu à l'Institut, le 2 mai 1808; — *Phénomènes que présente le gaz ammoniac avec le métal de la potasse* (avec le même), lu à l'Institut, le 16 mai 1808; — *Décomposition de l'acide boracique par le potassium; séparation du bore;* lu à l'Institut, le 20 juin 1808; — *Recomposition de l'acide boracique; histoire du bore;* lu à l'Institut, le 14 novembre 1808; — *Sur le rapport qui existe entre l'oxydation des métaux et leur capacité de saturation pour les acides*, lu à l'Institut, le 5 décembre 1808; dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, t. II, p. 159; — *Recherches sur l'acide fluorique : tentatives pour en extraire le radical* (avec M. Thenard); lu à l'Institut, le 9 janvier 1809; — *Action du potassium sur les sels terreux et alcalins et sur les sels et oxydes métalliques* (avec le même); lu à l'Institut, le 23 janvier 1809; — *Propriétés comparatives du gaz acide muriatique oxygéné et de l'acide muriatique* (avec le même), lu à l'Institut, le 27 février 1809; — *Sur la vapeur nitreuse et sur le gaz nitreux considéré comme moyen eudiométrique;* lu à l'Institut, le 13 mars 1809; dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, t. II, p. 235; — *Recherches sur la production d'un amalgame par l'ammoniaque et les sels ammoniacaux au moyen de la pile voltaïque* (avec M. Thénard), lues à l'Institut en septembre 1809; dans les *Recherches physico-chimiques*, t. Ier, p. 52, et dans les *Annales de Chimie*, t. LXXIII; — *Réponse aux recherches analytiques de M. Davy sur la nature du soufre et du phosphore* (avec M. Thenard), lue à l'Institut, le 18 septembre 1809; dans les *Recherches physico-chimiques*, t. Ier, p. 187, et dans les *Annales de Chimie*, t. LXXIII; — *Méthode pour déterminer les proportions des principes qui constituent les substances végétales et animales, et application de cette méthode à l'analyse d'un grand nombre de ces substan-*

ces (avec le même); lu à l'Institut, le 15 janvier 1810; — *Observations sur trois Mémoires de M. Davy* (avec M. Thenard); dans les *Annales de Chimie*, t. LXXV, p. 290; — *Sur l'acétate d'alumine*; mêmes *Annales*, t. LXXIV, p. 195; — *Sur la fermentation*; lu à l'Institut, le 3 décembre 1810; mêmes *Annales*, t. LXXVI, p. 215; — *Sur l'action mutuelle des oxydes métalliques et des hydro-sulfures alcalins*; mêmes *Annales*, t. LXXVIII, p. 86; — *Sur la précipitation de l'argent par le cuivre*; mêmes *Annales*, même vol., p. 91; — *Sur les oxydes de fer* (3 novembre 1811); mêmes *Annales*, t. LXXX, p. 163; — *Sur la précipitation des métaux par l'hydrogène sulfuré* (3 novembre 1811); mêmes *Annales*, t. LXXX, p. 205; — *Sur la densité des vapeurs de l'eau, de l'alcool, de l'éther sulfurique et sur un appareil fort simple employé pour déterminer cette densité*; lu à l'Institut, le 25 novembre 1811; mêmes *Annales*, même vol., p. 218; — *Sur la capacité des gaz pour le calorique*; lu à l'Institut, le 20 janvier 1812; même *Annales*, t. LXXXI, p. 98; — *Sur la déliquescence des corps*; mêmes *Annales*, t. LXXXII, p. 171; — *Sur la capacité des fluides élastiques pour le calorique*; mêmes *Annales*, t. LXXXIII, p. 106; — *Sur les changements de couleur que produit la chaleur dans les corps colorés*; mêmes *Annales*, t. LXXXIII, p. 171; — *Sur les sulfures sulfurés, les muriates de mercure, et les phosphures alcalins*; mêmes *Annales*, t. LXXXV, p. 199; — *Sur l'existence de l'alcool dans le vin*; lu à l'Institut, le 1er mars 1813; dans les *Annales de Chimie*, t. LXXXVI, et dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, t. III, p. 94; — *De l'influence de la pression de l'air sur la cristallisation des sels* (octobre 1813); *Annales de Chimie*, t. LXXVII, p. 225, et *Mémoires d'Arcueil*, t. III, p. 180; — *Sur un nouvel acide formé avec la substance découverte par M. Courtois*; lu à l'Institut, le 6 décembre 1813; dans les *Annales de Chimie*, t. LXXXVIII, p. 311; — *Sur la combinaison de l'iode avec l'oxygène*; lu à l'Institut, le 20 décembre 1813; *Annales de Chimie*, même vol., p. 319; — *Sur l'iode*; lu à l'Institut, le 1er août 1814; mêmes *Annales*, t. XCI, p. 5; — *Sur l'acide prussique*; lu à l'Institut, le 18 septembre 1815; mêmes *Annales*, t. XCV, p. 156; — *Lettre à M. Clément sur l'analyse de l'alcool et de l'éther sulfurique et sur les produits de la fermentation*; mêmes *Annales*, même vol., p. 311; — *Sur l'acide urique*; mêmes *Annales*, t. XCVI, p. 53; — *Réclamation de M. Gay-Lussac sur la découverte de l'acide chlorique*; mêmes *Annales*, même vol., p. 99; — *Sur l'oxydation de quelques métaux*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, t. Ier, p. 157; — *Description d'un nouveau baromètre portatif*; mêmes *Annales*, p. 113; — *Sur les combinaisons formées par l'iode et le chlore*; mêmes *Annales*, même vol.; — *Sur les combinaisons de l'azote avec l'oxygène*; mêmes *Annales*, même vol., p. 394; — *Sur la dilatation des liquides*; mêmes *Annales*, t. II, p. 130; — *Description d'un thermomètre propre à indiquer des maxima et des minima de température*; mêmes *Annales*, t. III, p. 90; — *Description d'un eudiomètre de Volta*; mêmes *Annales*, t. IV, p. 188; — *Notice sur Hippolyte-Victor Collet-Descotils*; mêmes *Annales*, même vol., p. 213; — *Perfectionnement de la lampe à gaz inflammable et appareil pour se procurer instantanément du gaz hydrogène dans un laboratoire*; mêmes *Annales*, t. V, p. 301; — *Sur les combinaisons du soufre avec les alcalis*; lu à l'Académie des Sciences, le 15 décembre 1817; mêmes *Annales*, t. VI, p. 321; — *Sur la salure de l'océan Atlantique*; mêmes *Annales*, t. VI, p. 426, et t. VII, p. 79; — *Sur la fixité du degré d'ébullition des liquides*; mêmes *Annales*, t. VII, p. 307; — *Lettre à M. A. de Humboldt sur la formation des nuages orageux*; mêmes *Annales*, t. VIII, p. 158; — *Sur un acide nouveau formé par le soufre et l'oxygène* (avec Welter); mêmes *Annales*, t. X, p. 312; — *Analyse de l'eau de la mer Morte*; mêmes *Annales*, t. XI, p. 195; — *Essai de l'eau du Jourdain*; mêmes *Annales*, même vol., p. 197; — *Sur l'essai des soudes et des sels de soude du commerce*; mêmes *Annales*, t. XIII, p. 212; — *Sur le calorique du vide*; mêmes *Annales*, même vol., p. 304; — *Analyse du sulfate de magnésie*; mêmes *Annales*, même vol., p. 308; — *Sur la propriété qu'ont les matières salines de rendre les tissus incombustibles*; mêmes *Annales*, t. XVIII, p. 211; — *Sur le froid produit par l'évaporation des liquides*; mêmes *Annales*, t. XXI, p. 82; — *Sur les volcans*; mêmes *Annales*, t. XX, p. 415; — *Analyse du fulminate d'argent*; lu à l'Académie des Sciences, le 22 mars 1824; mêmes *Annales*, t. XXV, p. 285; — *Sur l'essai du chlorure de chaux*; mêmes *Annales*, t. XXVI, p. 62; — *Sur les paratonnerres*; mêmes *Annales*, même vol., p. 258; — *Sur quelques sulfures*; mêmes *Annales*, t. XXX, p. 24; — *Lettre à M. Longchamp sur la théorie de la nitrification*; mêmes *Annales*, t. XXXIV, p. 86; — *Sur le carbonate noir de cuivre*; mêmes *Annales*, t. XXXVII, p. 335; — *Sur le pyrophore*; mêmes *Annales*, même vol., p. 415; — *Essai des potasses du commerce*; mêmes *Annales*, t. XXXVIII, p. 337; — *Sur la liqueur fumante de Boyle*; mêmes *Annales*, t. XL; — *Sur l'analyse du borax*; mêmes *Annales*, même vol., p. 398; — *Sur la prise du plâtre*; mêmes *Annales*, même vol., p. 436; — *Sur l'acide phosphorique*; mêmes *Annales*, t. XLI, p. 331; — *Sur le kermès*; mêmes *Annales*, t. XLII, p. 87; — *Sur l'absorption de l'oxygène par l'argent à une température élevée*;

mêmes *Annales*, t. XLV, p. 221; — *Faits pour servir à l'histoire du bleu de Prusse;* mêmes *Annales*, t. XLVI, p. 73; — *Sur l'acide oxalique;* lu à l'Académie des Sciences, le 5 avril 1831; *Annales de Chimie*, t. XLVI, p. 218; — *Précipitation des composés dans un dissolvant dans lequel ils sont également solubles;* t. XLIX, p. 323; — *Sur le précipité pourpre de Cassius;* même vol., p. 396; — *Description d'un thermomètre à air;* mêmes *Annales*, t. LIV, p. 435; — *Description d'un appareil pour le mélange des gaz avec les vapeurs;* mêmes *Annales*, même vol., p. 438; — *Description d'une lampe à souffler le verre;* mêmes *Annales*, même vol., p. 440; — *Sur l'essai des matières d'argent par la voie humide;* mêmes *Annales*, t. LVIII, p. 218, et LXIII, p. 334; — *Nouvelle instruction sur le chloromètre;* mêmes *Annales*, t. LX, p. 225. — *Sur la décomposition du carbonate de chaux au moyen de la chaleur;* mêmes *Annales*, t. LXIII, p. 219; — *Séparation du gaz acide carbonique d'avec l'acide sulfureux et l'hydrogène sulfuré;* mêmes *Annales*, même vol., p. 333; — *Sur de la glace qu'on trouve au fond des rivières;* mêmes *Annales*, même vol., p. 359; — *Sur la décomposition des sulfates métalliques par le carbone;* mêmes *Annales*, même vol., p. 431; — *Nouvelle simplification de l'eudiomètre de Volta;* mêmes *Annales*, t. LXVI, p. 443; — *Moyen simple de faire servir un fourneau ordinaire de fourneau à moufle;* mêmes *Annales*, même vol., p. 444; — *Sur un nouveau procédé de chauffage importé d'Angleterre;* mêmes *Annales*, t. LXVII, p. 220; — *Considérations sur les forces chimiques;* mêmes *Annales*, t. LXX, p. 407; — *Discussion de quelques observations de M. Pelouze sur les mêmes corps considérés à l'état amorphe et à l'état cristallin;* mêmes *Annales*, t. VII, p. 113; — *Observations relatives aux recherches de M. Millon sur l'action réciproque de l'acide nitrique et des métaux;* ibid., p. 385; — *Observations critiques sur la théorie des phénomènes chimiques de la respiration; Annales de Chimie*, t. XI, p. 5; — *Sur la solubilité des fluides élastiques;* mêmes *Annales*, t. XIII, p. 507; — *Remarques sur la théorie de M. Leplay, touchant la réduction des oxydes métalliques par le charbon;* mêmes *Annales*, t. XVII, p. 221; — *Essai de l'argent contenant du mercure;* ibid., n° 238; — *Sur l'eau régale; Annales de Chimie*, t. XXIII, p. 203.

Les travaux de Gay-Lussac faits en commun avec le baron Thenard ont été recueillis sous ce titre : *Recherches physico-chimiques;* Paris, 1811, 2 vol. in-8°. F. H.

Arago, *Éloge de Gay-Lussac*, lu à l'Académie des Sciences (séance publique), le 20 déc. 1852, et dans les *Notices biographiques*, t. III. — Biot, *Notice sur la vie et les travaux de Gay-Lussac*, lue à la séance anniversaire de la Soc. royale de Londres, 30 nov. 1850. — Dr Massoulard, *Notice sur Gay-Lussac;* dans le *Journal de Limoges.* — *Discours prononcés sur la tombe de Gay-Lussac*, par MM. Arago, Thenard, Duperrey, Becquerel, Chevreul, Pouillet, Despretz. — *Documents manuscrits*, communiqués par M. Martial Audoin, avocat à Limoges.

GAYOT DE GENOUILLAC. *Voy.* GAILLOT.

GAYOT DE PITAVAL (*François*), jurisconsulte et compilateur français, né à Lyon, en 1673, et mort à Paris, en 1743. Son père, conseiller au présidial, voulut lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais, ayant porté quelque temps le petit collet, il préféra la profession des armes, à l'exemple de ses deux frères, qui étaient entrés au service. Son peu de vocation pour la carrière militaire n'ayant pas tardé à se manifester, il prit un autre parti : « Érigeons-nous en avocat (c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même); la noblesse de cette profession sympathisera avec celle de notre naissance. Mais il faut avoir une bibliothèque dans la tête, et j'ai de l'ignorance à fond. » S'il faut s'en rapporter à sa déclaration, il n'en obtint pas moins quelques succès dans cette nouvelle carrière; mais il est permis d'en douter, quand nous le voyons bientôt demander à sa plume les ressources qu'il n'avait pu obtenir dans ses divers changements d'état. Il se mit donc aux gages des libraires, et publia successivement un grand nombre de compilations mal digérées et mal écrites, qui, grâce à leurs titres sonores, trouvèrent des acheteurs, peu difficiles dans le choix de leurs lectures. Malgré les censures qui en furent faites par le plus grand nombre des critiques, et surtout par l'abbé Desfontaines, auquel il ne craignit pas de s'attaquer, ces compilations jouirent d'une certaine vogue. On en trouve la liste, à peu près complète, dans *La France littéraire* de M. Quérard. Les principaux sont : *Bibliothèque des Gens de Cour, ou mélanges curieux des bons mots de Henry IV, de Louis XIV;* Paris, 1722, 2 vol. in-12, et 1746, 8 vol. in-12; — *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant, ou nouveau choix de traits vifs, saillants et légers, soit en vers, soit en prose;* Paris, 1728 et 1738, 2 vol. in-12; — *Esprit des Conversations agréables, ou nouveau mélange de pensées choisies, en vers et en prose;* Paris, 1731, 3 vol. in-12; — *Saillies d'esprit, ou choix curieux de traits utiles et agréables, pour la conversation;* Paris, 1732, 2 vol. in-12. L'auteur raconte naïvement que, cherchant un titre pour cette nouvelle compilation, il eut le bonheur, en se promenant aux Tuileries, d'imaginer celui de *Saillies*, « ce qui le fit sauter de joie, au bout de la grande allée »; — *Campagne de Villars, en 1712;* 1713, in-12; — *Causes célèbres et intéressantes, avec les jugements des cours souveraines qui les ont décidées;* Paris, 1734 à 1743, 20 vol. in-12. De toutes les compilations de Pitaval, c'est la seule qui ait encore conservé quelque crédit, parce que l'intérêt du fond couvre, en quelque sorte, les vices de l'exécution, qui pèche à la

fois par l'absence de méthode et de plan, l'assemblage incohérent des matériaux, le défaut d'harmonie dans leur disposition, le style lâche et incorrect du rédacteur. Le plus grand mérite de Gayot est d'avoir conçu le premier l'idée de former un recueil de ce genre, qui a été continué par de La Ville; Paris, 1769, 4 volumes in-12. Une nouvelle édition, en plus petits caractères, avec la continuation, a été publiée à Amsterdam, 1775, 26 vol. in-12. Richer s'empara avec succès du travail de ses devanciers, le refondit complétement, l'augmenta, et fit paraître, de 1772 à 1788, vingt volumes de son nouveau recueil. Les faits de chaque cause et les moyens de droit, exposés avec plus d'ordre et de lucidité, y sont réduits à de justes proportions. On trouve dans le recueil de Gayot de Pitaval un compte-rendu très-détaillé des procès trop célèbres d'Urbain Grandier, des frères de Ganges, de madame Tiquet, de Saurin et de Jean-Bapt. Rousseau, etc. Aussi les romanciers et les dramaturges n'ont pas manqué d'aller puiser dans cette collection des sujets de composition, dans la pensée que les scènes émouvantes de la Tournelle étaient de nature à produire de vives impressions sur les lecteurs et les spectateurs.

Un mariage d'inclination que Gayot avait contracté, étant avocat, ne contribua pas à le relever de la mauvaise fortune. Il trouva seulement dans la compagne qu'il s'était choisie une espèce de collaborateur, qui grossit de ses vers les compilations qu'il mettait au jour. Il a beaucoup parlé d'elle, sous le nom de *Clélie*, dans sa *Bibliothèque des Gens de Cour*, et de lui-même, sous celui de *Damon*. J. LAMOUREUX.

Desfontaines (abbé), *Nouvelliste du Parnasse*, tome I[er]. — Camus, *Bibliothèque des Livres de Droit*. — Sabatier, *Les trois Siècles de la Littérature française*. — Quérard, *La France littéraire*.

GAYTON (*Edmond*), littérateur anglais, né à Londres, en 1609, mort à Oxford, le 12 décembre 1666. Il fut professeur au collége Saint-Jean à Oxford. Ses opinions royalistes l'en firent éloigner en 1647. Il vint alors s'établir à Londres, s'y maria, et vécut du produit de ses ouvrages. La restauration lui rendit sa place à Oxford; et comme il ne laissa aucune fortune, il fut enterré aux frais du docteur Fell, vice-chancelier de l'université. Les principaux ouvrages de Gayton sont: *Chartæ scriptæ, or a New Game at Cards, called Play by the book;* 1645, in-4°; — *Pleasant Notes upon Don Quixote;* 1654, in-fol.: cet ouvrage, souvent réimprimé, est d'une lecture agréable, quoique la plaisanterie n'en soit pas toujours de bon goût; — *Hymna de Febribus;* Londres, 1655, in-4°; — *Will Bagnal's Ghost, or the merry devil of Gadmunton;* Londres, 1655, in-4°; — *The Art of Longevity, or a dietetical institution;* Londres, 1659.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GAZA (*Jean* DE), grammairien et poëte grec, d'une époque incertaine. On sait seulement qu'il est postérieur à Nonnus, poëte qui lui-même vivait au commencement du sixième siècle. Jean de Gaza imite et même copie le style de cet écrivain. On a de lui: Ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος τοῦ ἐν Γάζῃ ἢ ἐν Ἀντιοχείᾳ (Description d'un tableau cosmographique qui est à Gaza ou à Antioche). Ce poëme se compose d'une préface en vingt-cinq vers iambiques et de la description du tableau en sept cent un vers héroïques; il a été publié par Rutgers dans ses *Variæ Lectiones;* Leyde, 1618, in-4°. — Du Cange, dans ses notes sur Zonaras, cite encore de J. de Gaza un ouvrage resté manuscrit, et intitulé: Περὶ Ἀρχαιολογίας (*Sur les Antiquités*).

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, VIII, 610; XI, 633.

GAZA (*Théodore*), célèbre philologue byzantin, né vers 1400, à Thessalonique (et non pas à Athènes, comme on l'a supposé), mort en 1478. Après la prise de sa ville natale par les Turcs, en 1430, il s'enfuit en Italie. Il se rendit d'abord à Mantoue, où il étudia le latin sous Victorino de Feltre. Il assista en 1439 au concile de Florence, et à celui de Sienne en 1440. Il s'établit à Ferrare, où il fut nommé professeur de grec dans le gymnase que le duc Lionel y avait fondé (de 1441 à 1450). Ses talents et sa réputation y attirèrent des étudiants de toutes les parties de l'Italie. Il composa à Ferrare ses éléments de grammaire. Avant d'avoir obtenu cette place, il était, dit-on, réduit à la misère. Quoi qu'il en soit, on sait qu'à une certaine époque il fut pour vivre obligé de copier des livres. Une copie des *Politica* d'Aristote, une autre de l'*Iliade*, écrites de sa main, existent peut-être encore à Venise. En 1450, le pape Nicolas V l'appela à Rome avec plusieurs de ses compatriotes, et l'employa à traduire en latin des ouvrages grecs. Après la mort de Nicolas, Gaza se rendit à Naples, en 1456. Le roi Alphonse le Magnanime, sur la recommandation de son secrétaire, Panormita, lui assura une position honorable. Après la mort d'Alphonse, en 1458, Gaza retourna à Rome, et y résida sous le patronage du cardinal Bessarion, qui lui fit donner un bénéfice dans la partie méridionale du royaume de Naples, dans l'Abruzze selon les uns, dans la Calabre, suivant les autres. Ce bénéfice, petit en lui-même, se trouvait presque réduit à rien par la fraude et le manque de soins de ceux qui devaient lui en faire parvenir le revenu à Rome. On dit que, ne recevant pas du pape Sixte IV la brillante récompense qu'il en attendait pour ses travaux littéraires, entre autres pour sa traduction du traité d'Aristote: *De Historia Animalium*, il se retira dans son bénéfice, et y finit ses jours. Il y fut certainement enterré. On a nié que Gaza ait eu à se plaindre du pape, et plusieurs autorités le font mourir à Rome.

Le talent et le savoir de Théodore Gaza ont été très-célèbres au quinzième et au seizième siècle. Sa parfaite connaissance du latin, l'habi-

leté avec laquelle il maniait cette langue lui permirent de traduire avec un égal bonheur les auteurs grecs en latin, et les auteurs latins en grec. Politien, Érasme, Xylander, Jules-César et Joseph Scaliger, Mélanchton et Huet lui ont prodigué des éloges. De son temps il ne fut guère critiqué que par Georges de Trébizonde et par André, fils de ce dernier. Il avait encouru la haine de Georges en traduisant après lui plusieurs auteurs grecs. Politien d'ailleurs, grand partisan de Théodore Gaza, lui reproche d'avoir refait les traductions de Georges sans reconnaître les obligations qu'il avait à son prédécesseur. Les ouvrages de Théodore Gaza sont : Γραμματικῆς εἰσαγωγῆς τὰ εἰς τέσσαρα (*Introductivæ Grammatices libri VI*). Cette grammaire grecque, publiée pour la première fois par Alde Manuce (Venise, 1495), a longtemps joui d'une haute réputation, et a été souvent réimprimée, soit en entier, soit par portions. Érasme en a traduit en latin les deux premiers livres; Heresbach, Tusanus, Crocus, Élie André ont complété cette traduction. Le diacre Néophyte et Daniel Keramefs ont publié de longs commentaires sur cet ouvrage; — Περὶ Μηνῶν, ou *De Mensibus*, imprimé pour la première fois avec la grammaire par Alde. Ce traité a été souvent réimprimé, soit dans le texte seul, soit avec la traduction de Perellus. Cette traduction a été publiée séparément dans le *Thesaurus* de Gronovius (vol. IX, col. 977-1016); — Περὶ ἀρχαιογονίας Τούρκων, *Epistola ad Franc. Philelphum de origine Turcarum*, publiée avec une traduction latine par Allatius, dans ses Σύμμικτα; Cologne, 1653, in-8°, vol. II, p. 381; une traduction de cette même lettre avait été déjà publiée avec la traduction de l'*Histoire* de Laonicus Chalcondyle par Clauser, Bâle, 1556, in-fol.; — *Epistola latina ad Christophor. Personam*, imprimée dans le *Giornale de' Lett. d'Italia*, vol. XIX, p. 337; Venise, 1714, in-12; et dans les *Dissertazioni Vossiane* d'Apostolo Zeno, Venise, 1753, in-4°, vol. II, p. 139. Quelques autres lettres de Gaza sont mentionnées par Allatius (*Contra Creygth.*, p. 18); Nicolas Comnène (*Prænotion. mystagog.*, p. 187) cite du même auteur un *Commentarius ad Statuas Philostrati*. Gaza prit part à la controverse soulevée à propos des mérites respectifs de Platon et d'Aristote; mais son *Contradictorius liber ad Bessarionem, pro Aristotele in Platonem*, n'a jamais paru. Fabricius cite de Gaza plusieurs autres écrits, restés inédits. Ses principales traduction du grec en latin sont : *Aristotelis De historia Animalium libri IX; De Partibus Animalium libri IV; De Generatione Animalium libri V;* Venise, 1476, in-fol. Ces versions ont été souvent imprimées, avec ou sans l'original, dans les éditions des œuvres d'Aristote; — *Aristotelis Problemata* : cette version, faite à Rome, sous le pontificat de Nicolas V, revue sous celui de Sixte IV, fut imprimée à Rome, 1475, in-fol.; — *Theophrasti Historia Plantarum libri X* et *De Causis Plantarum libri VI* : cette traduction, faite sous le pontificat de Nicolas V, fut imprimée pour la première fois à Trévise, 1483; elle a été réimprimée avec des corrections par Heinsius et Bodæus. Le petit livre publié par H. Sybold, sous le titre de : *Theophrasti De Suffructibus, Theodoro Gaza interprete*, est une simple reproduction des quatre derniers livres de l'*Historia Plantarum*; — *Alexandri Aphrodisiei Problematum Libri II*; Venise, 1501, in-fol.; souvent réimprimés. Théodore Gaza, dans sa préface, rejette l'opinion commune qui attribuait cet ouvrage à Alexandre d'Aphrodisias, et le rapporte à un écrivain postérieur; mais il ne désigne pas Alexandre de Tralles; — *Ælianus, De instruendis aciebus*; imprimé à Rome, 1487, in-4°, par Eucherius Silberus; — *Chrysostomi Homiliæ quinque de incomprehensibili Dei natura*: cette version se trouve dans plusieurs éditions des ouvrages de saint Chrysostome. Fabricius indique de Théodore Gaza d'autres traductions, restées inédites, telles que les *Aphorismi* d'Hippocrate, et les *Libri de Re Militari* de l'empereur Maurice.

On a encore de Théodore Gaza les traductions suivantes du latin en grec : Μάρκου Τυλλίου Κικέρωνος Ῥωμάιου Κάτων ἢ περὶ Γήρως (*M. T. Ciceronis Cato, sive De Senectute*); — Ὄνειρος τοῦ Σκιπίωνος (*Somnium Scipionis*) du même auteur; imprimées par Alde Manuce, Venise, 1519; — Une lettre du pape Nicolas V à Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople. L'original et la traduction ont été insérés dans les *Opuscula aurea theologica* d'Arcadius; Rome, 1630, 1670, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. X, p. 388-395. — Panzer, *Annales typographici*, vol. III, p. 40. — Hody, *De Græcis illustribus linguæ græcæ instauratoribus*; Londres, 1742, in-8°. — C. F. Boerner, *De doctis Hominibus Græcis*; Leipzig, 1750, in-8°.

GAZÆUS. *Voy.* ÆNÉAS DE GAZA et GAZET.

GAZAIGNES (*Jean-Antoine*), historien ecclésiastique français, né à Toulouse, le 23 mai 1717, mort le 29 mars 1802. Docteur en théologie, et chanoine dans l'église Saint-Étienne de Toulouse, il fut nommé chanoine de Saint-Benoît à Paris. Il était grand partisan des opinions jansénistes; mais, quoique *appelant*, il n'approuva pas la constitution civile du clergé en 1790. On a de lui : *Annales des soi-disant Jésuites*; Paris, 1764, 5 vol. in-4°, publiées sous le nom de *Emmanuel-Robert de Philibert*. Gazaignes avait composé trois autres volumes, qui sont restés manuscrits. Cet ouvrage contient un grand nombre de documents curieux; mais l'auteur manque de la principale qualité de l'historien : l'impartialité.

Biographie toulousaine. — Feller, *Biograp. univers.* (édit. de Weiss).

*__GAZAN DE LA PEYRIÈRE__ (*Honoré-Théophile-Maxime*, comte), général français, né à Grasse (Provence), le 29 octobre 1765, mort

le 12 juin 1844. Entré sous-lieutenant (1780) dans le régiment des canonniers garde-côtes d'Antibes, il passa (1786) dans la compagnie écossaise des gardes du corps du roi. Étant retourné dans sa ville natale au commencement de la révolution, il fut élu major de la garde nationale de son département. Devenu capitaine au 27e régiment d'infanterie (12 janvier 1792), il se rendit à l'armée du Rhin, qu'il quitta pour celle des Alpes, qui était alors sous les ordres de Kellermann. Chargé de défendre les cols de Tende et de Fréjus avec le 10e bataillon de grenadiers, il se trouva bientôt enveloppé par 1,500 Croates. Sentant qu'il ne pouvait résister à des forces aussi disproportionnées, Gazan, qui venait d'être frappé d'un coup de feu à l'épaule, tente un dernier moyen : il jette son sabre dans les rangs ennemis en s'écriant : « Soldats, sauvez mon sabre de la main des esclaves! » Électrisés par ces paroles, les Français font un effort suprême, et les Croates, culbutés, ne trouvent leur salut que dans la fuite. Successivement chef d'escadron et chef de brigade commandant la 10e d'infanterie légère, Gazan servit (an IV) sous Moreau, et les talents qu'il déploya aux combats de Kuppenheim, d'Etlingen lui méritèrent (1796) le grade de général de brigade, et bientôt après (1799) celui de général de division. Ayant reçu l'ordre de se rendre à l'armée du Danube, commandée par Masséna, il fut chargé d'attaquer le village de Haug ainsi que la partie occidentale de Zurichberg. De la réussite de cette expédition dépendait la disjonction des deux corps d'armée de Korsakow. Gazan, malgré une défense désespérée, enleva le village de Haug, et les Français, poursuivant les Russes, s'emparèrent des faubourgs de Zurich, où l'ennemi espérait trouver son salut. Cette action contribua puissamment à chasser les Russes de la Suisse. A Constance (6 octobre 1799), la garnison entière, composée d'un corps russe et d'émigrés français sous les ordres du prince de Condé, déposa les armes devant Gazan. Plus tard, au combat de la vallée de Fontana Buona (Italie), il dispersa les bandes des paysans insurgés; à Agna-Santa et à Marcello, il battit le général Melas; à Verreria, après un combat de douze heures, les Autrichiens laissèrent au pouvoir de sa division sept drapeaux et 2,000 prisonniers. Exténués de fatigue, et manquant de munitions et de pain, les Français, chassés de Sassello, étaient vivement inquiétés par l'ennemi, lorsque, par une manœuvre aussi habile que hardie, Gazan fait subitement face à l'ennemi, se jette sur lui, lui fait 600 prisonniers, lui enlève 3 pièces de canon, et reprend la ville, où ses soldats trouvent à se ravitailler. Les succès obtenus par lui au passage du Mincio, à l'attaque du passage de Pozzolo, à l'affaire de Bassano, au combat de Diernstein et aux batailles d'Iéna, de Novogorod, d'Ostrolenka, mirent le sceau à sa gloire, et lui valurent (1808) le titre de comte de l'empire. Étant passé (1808) en Espagne, il combattit aux deux siéges de Saragosse, au passage du Tage, et reçut une dotation de 25,000 francs sur les domaines de Hoyo, de Nienburg et de Siedenburg en Hanovre. Les succès qu'il obtint, malgré la faiblesse de ses moyens de défense, sur Ballesteros et le courage qu'il déploya à Albuhera (15 mai 1811) lui valurent la grand croix de l'ordre de la Réunion, le 3 avril 1813. Chargé, à l'époque de la restauration, du commandement de la 9e division militaire, Gazan, qui avait été décoré de l'ordre de Saint-Louis (2 juin 1814) et nommé grand croix de la Légion d'Honneur (14 février 1815), revint à Paris à l'époque du débarquement de Napoléon au golfe Juan; il fut porté sur la liste des pairs créés (2 juin 1815) par l'empereur, et, conjointement avec le duc de Dantzig, reçut la mission de porter à l'armée l'adresse des représentants. A la seconde restauration, le général Gazan disparut de la scène politique, et resta dans ses foyers jusqu'en 1831, époque à laquelle il fut appelé à la chambre des pairs. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. A. Sauzay.

Archives de la guerre. — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Moniteur univ.* (réimpression), t. 28, 29.

GAZAVON, prince arménien, mort en 395. Il descendait par son père de la maison royale des Arsacides de Perse, et par sa mère de celle des Arsacides d'Arménie. Vers 360, il s'enfuit à Constantinople, avec son frère et son père, Sbantarad, qu'Arschag II voulait faire mourir. Rentré dans sa patrie avec l'armée romaine, qui rétablit sur le trône d'Arménie Bab, fils d'Arschag II, il succéda bientôt après à Sbantarad dans la souveraineté des pays d'Arscharouni et de Schirag. En 392, lors du partage de l'Arménie entre les Perses et les Romains, Gazavon suivit Arschag III dans l'Arménie romaine, et prit part à la bataille d'Érevel, où ce prince fut vaincu par Khosrow III, roi de l'Arménie persane. Il repoussa l'armée victorieuse, et sauva la vie à son souverain, dont il protégea la retraite jusqu'à Eriza. L'empereur Théodose lui donna le titre de comte, après la mort d'Arschag III, et le nomma généralissime (*stradelatès*) des troupes de l'Arménie romaine et chef des princes. Mais ceux-ci, mécontents de ce que l'empereur ne leur donnait pas de roi, s'accordèrent avec Gazavon pour offrir la couronne à Khosrew III, qui l'accepta, en 394. Le généralissime obtint en récompense l'autorisation de porter le titre d'Arsacide; il servit avec fidélité le maître qu'il avait choisi et tenta de résister aux Persans, qui s'étaient rendus maîtres de Khosrew III; mais fait prisonnier par trahison avec son fils Hrahad, il fut conduit en Perse malgré les efforts que son frère et ses amis firent pour le délivrer, et enfermé dans un fort de la Susiane, où il termina ses jours. Le roi de Perse confisqua ses biens au profit du trésor royal. E. Beauvois.

Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, t. III. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. V, p. 21, 25, 47, 98.

GAZET (*Guillaume*), en latin **GAZÆUS**, historien ecclésiastique et théologien français, né en 1554, à Arras (Picardie), mort dans la même ville, le 25 août 1611. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se livra avec ardeur à l'étude de la théologie, et principalement de l'hagiographie. Il professa ensuite les humanités au collége de Louvain, qu'il quitta en 1580 environ, puisqu'il dit, dans l'avant-propos de la *Bibliothèque sacrée des Pays-Bas*, imprimée en 1610, qu'il y a trente ans qu'il a quitté les académies, pour se donner au service du peuple. Il était chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre d'Aire, lorsqu'il fut nommé curé de la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine d'Arras. Guil. Gazet aimait à s'occuper d'histoire et à compulser les vieilles chroniques que renfermaient les bibliothèques de l'Artois et des autres provinces des Pays-Bas : on lui a reproché d'avoir admis avec trop de crédulité des faits et des noms qui avaient peu mérité d'être signalés au souvenir et à la vénération de la postérité; puis de n'avoir pas toujours été d'une parfaite exactitude dans ses emprunts à Meyer, à Iperius et à d'autres de ses devanciers; toutefois, les historiens et littérateurs artésiens et flamands qui écrivirent à cette époque en font le plus grand éloge. Il mourut dans sa patrie, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de lui : *Histoire de la vie, mort, passion et miracles des Saints desquels l'Église catholique fait fête et mémoire, par toute la chrestienneté. Premièrement extraicte des écrits de Simon Métaphraste, Aloysius et d'autres autheurs approuvez, et maintenant réduite en sommaire pour la plus grande commodité du lecteur catholique, augmentée de cent vies nouvellement traduictes et recueillies de Surius et Malanus, comme aussi des chartes de diverses églises et recueillies de diverses églises et abbayes, plus enrichie de catholiques exhortations et morales instructions sur les festes solennelles de l'an et sur les dimanches de caresme et advents, avec les expositions des principales cérémonies de l'Église. Le tout réduit par douze mois en deux tomes*; t. Ier, Arras, 1584, in-12; t. II, Rouen, 1605, d'une impression moins soignée que le précédent : une seconde édition en a été donnée, Rouen, 1619, in-4°; — *Magdalis, tragœdia sacra;* Douay, 1589, in-8°; — *La Somme des Péchés et le remède d'iceux, comprenant tous les cas de conscience et la résolution des doutes, touchant les péchez, simonies, usures, changes, commerces, censures, restitutions, et tout ce qui concerne la réparation de l'âme pécheresse par le sacrement de pénitence, premièrement recueillie par R. P. F.-J. Benedicti, professeur en théologie, et maintenant réduite en épitome*; Arras, 1592, in-8°. — Gazet a publié les poésies de Robert Obrize, son prédécesseur dans la cure de La Madeleine, à la tête desquelles il a mis une longue épître dédicatoire et des vers à la louange de cet auteur; ce recueil a pour titre : *Hymnorum Libri septem in Christi Jesu, virg. deiparæ divorumque gloriam; quibus accesserunt epistolarum libri duo; itemque Cœmeterium, quo Artesiæ comitum ac quorumdam virorum litteris illustrium nec non auctoris parentum ac propinquorum epitaphia continentur; autore Roberto Obrizo, apud Atrebates pastore;* Arras, 1592, petit in-4°; — *L'Ordre et Suite des Évesques et Archevesques de Cambray, avec une briefve histoire de leurs faits plus illustres et des choses mémorables advenues de leur temps; plus le catalogue et dénombrement des saints qui sont spécialement honorés au diocèse de Cambray;* Arras, 1597, in-12; cet ouvrage ainsi que le suivant et plusieurs autres ont été insérés dans l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas* du même auteur; — *L'Ordre des Évêques d'Arras depuis la séparation de l'évêché de Cambray, avec un brief recueil de leurs faits plus illustres et des choses mémorables advenues de leur temps; plus le catalogue des saints qui sont honorés au diocèse d'Arras, avec l'Histoire de la sacrée Manne et de la sainte Chandelle;* Arras, 1598, in-16, reproduit dans l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*; — *Thesaurus Precum et Litaniarum Scripturæ Sacræ sanctorumque patrum gazophylaciis depromptus;* Arras, 1602, in-18; — *Le Cabinet des Dames : contenant l'ornement spirituel de la femme, fille et vefve chrétienne; plus le cabinet de la vierge consacrée à Dieu par le vœu de chasteté; avec un calendrier historial des sainctes et vertueuses dames;* Arras, 1602, in-12; — *L'Ordre et Suite des Évêques d'Arras, jusques à messire Jean Richardot, qui fit sa joyeuse entrée le 8 février 1604, avec un brief recueil de leurs faits plus illustres; plus la Succession des Comtes d'Artois, avec les choses mémorables advenues de leur tems;* Arras, 1604, in-8° ; dans cette nouvelle édition, augmentée, se trouve refondue la *Succession des Archevêques de Cambray*; — *Idiota de Vita et moribus Religiosorum, opera et studio Guliel. Gazei; Opusculum ab authore anonymo viro, doctissimi piissimique olim editum, diu multumque desideratum, nunc denuo nitori pristino restitutum;* Arras, 1606, in-18; — *Tableaux sacrez de la Gaule Belgique, povrtraits av modèle du pontifical romain, selon l'ordre et suite des papes, et de tous les évesques des Pays-Bas; avec les saincts qui sont honnorés en tous leurs diocèses, et la bibliotheque des docteurs theologiens, canonistes, scholastiques et autres escrivains celebres, anciens et modernes de ces pays;* Arras, 1610, in-8°. La *Bibliothèque sacrée*, qui forme la seconde partie de cet ouvrage, renferme beaucoup d'articles omis par Valère André et ses continuateurs. Dans l'avant-propos du livre, Gazet annonce son

Histoire ecclésiastique de ces pays, qu'il espérait « faire voire de brief, si par vos prières, disait-il, Dieu me doint autant de santé que de bonne volonté »; mais la mort devait l'empêcher d'exécuter lui-même ce projet; — *Brieve histoire de la sacrée Manne, et de la sainte Chandelle, miraculeusement données de Dieu, et religieusement conservées en la ville et cité d'Arras; avec le Miracle des Ardens tant de la dite ville, que de Paris et de Tournay, et la vie de saint Vast, évesque et patron d'Arras, le tout recueilli de plusieurs bons auteurs et des chartres et trésors de diverses églises;* Arras, 1612, in-16. Cette impression, séparée d'un travail inséré à la suite de l'*Ordre des évesques d'Arras*, fut reproduite encore dans l'*Hist. ecclés. des Pays-Bas,* et nous en trouvons de nouvelles éditions en 1625, 1682, 1710, 1738, faites à Arras, in-12. Nicolas Fatou (*voy.* ce nom), dominicain, a écrit un *Discours sur le saint Cierge d'Arras;* 1744; beaucoup d'autres auteurs ont raconté aussi la légende attachée à cette sainte relique; — *Les Vies des Saints, avec des exhortations morales;* Reims, 1613, 2 vol. in-8° : cet ouvrage et les suivants ont été imprimés après la mort de l'auteur; — *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, contenant l'ordre et suite de tous les évesques et archevesques de chacun diocèse, avec un riche recueil de leurs faits plus illustres; ensemble un catalogue des saints qui y sont spécialement honorez; les fondations des églises, abbayes, prieurez, monastères, colléges et autres lieux pieux, avec une description des épitaphes et armoiries qui s'y trouvent; un ample récit des histoires miraculeuses y advenues et plusieurs autres choses dignes de remarque; plus la Succession des Comtes d'Arthois, et les choses mémorables arrivées en leur temps, par feu, d'heureuse mémoire.....;* Arras et Valenciennes, 1614, in-4°. Ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, différents écrits de Gazet qui renferment des renseignements utiles pour l'histoire des Pays-Bas, sans en excepter même l'*Histoire de la sacrée Manne et de la Chandelle d'Arras*, furent refondues en ce recueil, par Guill. Montcarré, son neveu et successeur dans la cure de Sainte-Marie-Madeleine; — *Le Consolateur des Ames scrupuleuses, avec un recueil de consolations pour les pusillanimes du R. P. Louis de Blois et autres docteurs de l'Église; plus la manière d'acquérir la divine grâce et les degrez pour y parvenir;* Arras, 1617, in-18 : Louis de Blois était abbé de Liessies; — *Vie de saint Waast, évesque d'Arras;* Arras, 1622, in-8°; réimprimé en 1682 et 1701, in-12 : elle est extraite d'un livre imprimé en 1612, et du recueil ci-dessus indiqué; — *Les Règles et Constitutions des ordres réformés, des Clarisses, Brigittines, Annonciades, Carmelines, avec les vies des sainctes dames fondatrices desdits ordres;* Arras, 1623, in-18 : publiées par les soins de G. Montcarré. Guil. Gazet a encore composé *Le Mirouër de la Conscience;* Douay; — *Le sacré Banquet*, que nous ne faisons qu'indiquer, ainsi que des *Exercices spirituels* avec des *Litanies pour toute la semaine*. Enfin, Gazet est auteur de quelques traités ascétiques *pour la consolation et instruction du peuple chrestien.* Jules Perin.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XLIII. — *Documents inédits.*

GAZET (*Allart*), philologue français, né en 1566, à Arras, mort dans la même ville, en septembre 1626. Il était neveu de Guillaume Gazet et frère aîné d'Angelin et de Nicolas. Entré dès l'âge le plus tendre à l'abbaye royale de Saint-Waast d'Arras, il y fit profession, et remplit avec distinction les différents emplois de son ordre qui lui furent confiés : il fut nommé prévôt de la maison de Saint-Michel; mais sa mauvaise santé l'obligea d'abandonner cette place. Rentré dans l'abbaye, il consacrait à l'étude les loisirs que lui laissait la maladie. Allart Gazet est principalement connu par l'excellente édition qu'il avait donnée des *Œuvres de Cassien*, avec des corrections et des notes; Douay, 1617, 2 vol. in-8°. On en cite aussi les éditions suivantes : *Joannis Cassiani Opera omnia, cum commentariis D. Alardi Gazæi, cœnobitæ;* Arras, 1628, in-fol.; Paris, 1647; Leipzig, 1722, in-fol. On a du même auteur : *De Officio seu horis B. Mariæ Virginis collectanea Disquisitio, omnibus religiosis cæterisque ecclesiasticis aliisque divæ virginis cultoribus perutilis; accessit altera Disquisitio de Officiis Defunctorum, psalmis gradualibus et pœnitentialibus litaniis;* Arras, 1622, in-12. C'est un recueil de prières; on y trouve aussi de savantes réflexions sur l'office de la sainte Vierge, et sur le culte que l'Église catholique a rendu aux morts.

Jules Perin.

Nicéron, *Mémoires*, etc..

GAZET (*Angelin*), théologien français, frère cadet du précédent, né à Arras, en 1568, mort en 1663. Il entra en 1581 dans la Société des Jésuites, où il fut recteur des colléges d'Arras, de Valenciennes et de Cambray. Il a écrit des vers ïambes et scazons assez élégants et piquants, sous ce titre : *Pia Hilaria.* La première partie de ces poésies mystiques a paru à à Reims, 1618; à Douay, 1619; Pont-à-Mousson, 1625; à Anvers, chez Plantin, 1629, in-12 ; la seconde, à Lille, 1638, in-8°; il y a une édition impr. à Londres, 1657, 2 part. in-8°. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français, sous le titre suivant : *Les pieuses Récréations du R. P. Angelin Gazée* (1), *œuvre remply de sainctes joyeusetez et divertissemens pour les âmes dévotes, mis en françois par le sieur Remy;* Paris, 1628, Rouen, 1637,

(1) Il importe de remarquer la manière dont se trouve ici orthographié ce nom.

et 1647, in-12. Ce livre curieux, qui donna lieu à la polémique relative à la comédie des *Deux Gendres* de Ch.-Gu. Étienne de (l'Institut), est au nombre des contes du P. Gazet.

Jules PERIN.

Arthur Dinaux, *Archives du nord*, nouv. série, I, 2, p. 488.

GAZET (*Nicolas*), écrivain ecclésiastique français, frère des précédents, né à Arras, fut religieux de l'observance de Saint-François et professeur de théologie. On a de lui : *Chroniqve ou Institvtion première de la religion des Annonciades, fondées à l'honneur de la vierge Marie, par la princesse Ieanne de France, fille de Lovys XI, espouze de Lovys XII et sœur de Charles VIII, roys de France, avec leur reigle, priviléges et cérémonies ; le tout tiré des mémoriaux du cloistre des Annonciades en Béthune ;* Arras, 1607, in-12 ; — *L'Histoire sacrée de bon-heurs et mal-heurs d'Adam et Ève, enrichie de notables recherches et moralités, et preschée en divers lieux par R. P. F. Nic. Gazet...;* Arras, 1661, 2 vol. in-8° : il y a deux titres, dont l'un porte la date de 1615. Ce livre contient trente-et-un sermons. M. Arthur Dinaux, dans ses *Archives hist. et litt. du nord de la France*, 3ᵉ série, t. IV, p. 347-351 (*Variétés bibliographiques*), a donné des extraits curieux de ces étranges sermons. Nic. Gazet est encore auteur de quelques ouvrages ascétiques, dont on trouve la liste dans Luc Wadding.

Jules PERIN.

Wadding, *Annales Minorum ;* Lyon, 1748, in-fol. — Fr. Swert, *Athenæ Belgicæ*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — — MM. d'Héricourt et Caron, *Recherches sur les livres imprimés à Arras*.

GAZI (*Antonio*), médecin italien, né à Crémone, en 1449, mort en 1528, à Padoue, où il résidait depuis assez longtemps, ce qui lui fait donner quelquefois le nom de *Gazius Padavinus ;* en 1490, il acheva un traité qu'il intitula *Florida Corona Medicinæ* ou *Ærarium Sanitatis*, et qui, imprimé à Venise, en 1491, reparut à Lyon en 1500, 1514, 1516 et 1534, à Paris en 1549, à Augsbourg en 1586. On doit encore à cet auteur des traités *De Somno et Vigilia*, *De Ratione evacuandi*, *De Vino et Cerevisia*, publiés au seizième siècle, dans divers recueils. Tous ces écrits sont fort oubliés de nos jours ; mais ils procurèrent à Gazi une réputation immense, et sa renommée lui fit obtenir de grandes richesses.

G. B.

Arisi, *Cremona litter.*, t. I, p. 169. — Papadopoli, *Hist. Gymn. Patav.*, t. II, p. 191. — Haller, *Bibl. med.*, t. II, p. 254.

GAZI-HASSAN. *Voy.* GHAZI-HASAN.

GAZOLA (*Giuseppe*), médecin italien, né à Vérone, en 1661, mort le 14 février 1715. Il prit le grade de docteur à Padoue, et revint, en 1683, pratiquer la médecine à Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, destinée à favoriser les progrès de la physique et des mathématiques. Il accompagna ensuite l'ambassadeur de Venise en Espagne, et passa trois ans à Madrid. En quittant l'Espagne, il visita Paris. De retour à Vérone en 1697, il reprit l'exercice de la médecine, qu'il pratiqua jusqu'à l'époque de sa mort. On a de lui : *Entusiasmos medicos, politicos y astronomicos ;* Madrid, 1689, in-4° ; — *Origine, preservativo, e rimedio del corrente contagio pestilenziale del bue ;* Vérone, 1713, in-4° ; — *Il mondo ingannato da falsi medici ;* Pérouse, 1716, in-8° ; trad. en français ; Leyde, 1735, in-8°, et en espagnol par Grégoire Majansio ; Valence, 1729, in-8°. Cet ouvrage, publié par J.-B. Gazola, frère de l'auteur, est destiné à démontrer qu'un bon médecin est une chose fort rare, et qu'on meurt aussi souvent des remèdes que des maladies.

Biographie médicale.

GAZOLDO (*Giovanno*), poëte latin moderne italien, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : *Anthropoviographia ;* Bologne, sans date, in-8°. Ce poëme, devenu aujourd'hui très-rare, est une imitation du VIIᵉ livre de *l'Hist. Nat.* de Pline ; — *Epigrammata et Æclogæ ;* sans indication du lieu d'impression ; 1506, in-8°. Ce poëte est probablement le même que Jean Gazoldo, improvisateur italien, qui vivait à la cour de Léon X.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Giraldi, *De Poetis suorum temporum.*

GAZON D'OURXIGNÉ (*Sébastien-Marie-Mathurin*), littérateur et critique français, né à Quimper-Corentin, dans les premières années du dix-huitième siècle, mort à Paris, le 19 juillet 1784. Après avoir fait de bonnes études, il se livra à son goût pour la poésie, et publia plusieurs pièces de vers, dans lesquelles on remarquait moins de verve que de facilité. Une *Ode tardive sur les rapides conquêtes du roi*, 1745, in-12, et le poëme d'*Anténor, ou la République de Venise*, 1748, in-12, furent les premiers fruits de sa muse ; le public les goûta médiocrement. Mais un maître ordinairement plus écouté, la nécessité, le contraignit de solliciter près des munitionnaires généraux des vivres un emploi dans leur administration. Pendant tout le temps qu'il l'exerça, il ralentit les élans de son enthousiasme poétique ; mais ayant été réformé après la paix, il demanda à sa plume les ressources qui venaient de lui échapper. S'il faut en croire Grimm, qui pour placer un bon mot ne reste pas toujours dans les limites du vrai, « ce pauvre diable, pour avoir été dans les vivres, n'en meurt pas moins de faim ». Il publia successivement un assez grand nombre d'écrits sur différents sujets de littérature ou de critique. Il s'essaya même dans le genre dramatique, et fit paraître une comédie en vers, qui ne fut pas représentée, et qui ne pouvait l'être, sous le titre d'*Alzate, ou le préjugé détruit ;* Berlin, 1752, et La Haye (Paris), 1754, in-8°. L'auteur avait mis en scène les aventures récentes de La Bédoyère et de la belle Agathe Sticotti. A l'imitation d'Ovide Gazon d'Ourxigné composa un

certain nombre d'héroïdes, dont quelques-unes furent imprimées séparément, et que l'on trouve réunies à la suite de son *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des nations*; Amsterdam et Paris, 1766, in-12. Le sujet de cet ouvrage pouvait donner lieu à des observations piquantes, mais il est traité d'une manière très-superficielle : « J'aurais pu, » dit l'auteur, surcharger les marges de ce livre » de notes ou de citations inutiles; mais, toute » réflexion faite, j'ai cru devoir épargner cet « ennui et cet embarras au lecteur. » Parmi ses autres écrits, dont la liste détaillée a été donnée par M. Quérard, on peut citer encore : *L'Ami de la Vérité, ou lettres impartiales, semées d'anecdotes sur les pièces de théâtre de Voltaire*; Amsterdam (Paris), 1767, in-12. Il y passe en revue toutes les pièces du grand maître de la scène française au dix-huitième siècle : « Il » en fait l'éloge qu'elles méritent, dit Grimm; « il en fait quelquefois la critique; cela est d'une » extrême platitude, mais M. Gazon d'Ourxigné « meurt de faim. » L'arrêt est dur et la conclusion peu généreuse; — *Le Jardin, poëme en quatre chants du père Rapin, traduction libre, précédée d'un discours*; Paris, 1772, in-12. Cette version est tellement *libre* que le prétendu traducteur s'est permis d'y intercaler plusieurs épisodes de son crû, dont on chercherait vainement la trace dans le texte latin. J. L.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Grimm. *Correspondance littéraire et philosophique*, tome V. — Quérard, *La France littéraire*.

* **GAZRATUS** (*Martin*), jurisconsulte italien, né à Lodi, à la fin du quatorzième siècle. Il professait à Pavie et à Sienne vers 1438; plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés : *De Primogenitura* et *Repetitio super rubricas de rei vendicatione*; sans lieu ni date, in-fol.; — *De Crimine læsæ majestatis*; dans la *Praxis criminalis* de F. Modius; — *De Monetis*; dans la *Collectio* de R. Budalius; — *De Monetis et Re Nummaria*. Tout cela est tombé dans un oubli complet. G. B.

Pancirolli, *De claris Legum Interpretibus*, l. II, c. 96.

* **GAZALL** (*Jayme*), poëte espagnol, vivait à la fin du quinzième siècle. Il fit usage du dialecte limousin, répandu à cette époque sur la côte orientale de l'Espagne, pour écrire un petit poëme moral, devenu d'une extrême rareté : *Le Somni de Joan Joan*; Valence, 1497, in-4°. L'idée primitive de cette composition appartenait à Bernard Fenollar; Gazall l'amplifia, et son œuvre fut reproduite à Valence, en 1561, avec l'addition d'une autre pièce : *La Brama dels pageros, o vocables badejats escrita per nussen Gaçall.* G. B.

Antonio, *Biblioth. Hisp.*, t. II, p. 336. — Rodriguez, *Bibliotheca Valentina*, p. 81. — Ximenez, *Escritores del Regno di Valencia*, p. 59.

GAZZANIGA (*Giuseppe*), compositeur italien, né à Vérone, en octobre 1743, mort dans la même ville, vers 1815. Il commença l'étude de la musique sous Porpora à Venise, et suivit son maître à Naples. Il passa ensuite sous la direction de Piccini. En 1770 il se rendit à Vienne, où il donna son premier opéra *Il finto Cieco*. De retour en Italie, il fit jouer sur divers théâtres une dizaine d'opéras. En 1779 il fut appelé à Naples, où il écrivit pour les théâtres de cette ville. De là il se rendit à Palerme, puis il revint dans l'Italie du nord, où il fit jouer des opéras à Milan, à Venise, à Bergame, à Plaisance, à Padoue, à Turin. En 1791, il accepta la place de maître de chapelle à la cathédrale de Crême, et depuis lors il écrivit peu pour le théâtre. Le style de Gazzaniga est assez pur, mais il manque d'originalité, et ses opéras sont aujourd'hui oubliés.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **GAZZATO** (*Sagario* DA), historien italien, né à Reggio, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il écrivit une chronique de sa ville natale, et la conduisit, depuis l'an 1272, jusqu'à l'an 1307; elle fut continuée jusqu'à l'année 1353 par Sagaccio de Levalosi, et de là jusqu'à l'an 1388 par Pietro Gazzato, bénédictin et petit-fils du rédacteur primitif de ce *Chronicon Regiense* que Muratori a placé dans sa collection des *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XVIII, p. 1 et suiv. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letterat. Italiana*, t. XI, p. 149.

GAZZO. *Voy.* GADIO.

GEANGIR. *Voy.* DJAHAN-GUYR.

GEBAUER (*Georges-Christian*), jurisconsulte allemand, né à Breslau, le 26 octobre 1690, mort le 27 janvier 1773. Il dut à son père, Georges Gebauer, sa première instruction. En 1710 il se rendit à l'université de Leipzig; deux ans plus tard, après avoir étudié la théologie, il s'appliqua à la jurisprudence, et en 1713 il alla à Altdorf, où il suivit les cours d'Hildebrand, de Fichtner et d'Hoffmann. En 1714 il vint compléter ses connaissances à Halle. De retour à Leipzig en 1715, il y fit l'éducation du fils du bourgmestre Græve. Tout en remplissant ses fonctions de précepteur, il trouvait le temps de continuer ses études de jurisprudence. Après avoir subi ses examens à la faculté de droit de Wittemberg, il fut nommé, en 1720, avocat à la cour électorale de Saxe. Dans la même année, il devint assesseur de la faculté de philosophie de Leipzig. En 1727 il fut appelé à professer le droit des fiefs en Saxe. En 1730 Gebauer fut nommé assesseur du tribunal supérieur de Leipzig; en 1734 il alla remplir les fonctions de premier professeur à la faculté de droit de Gœttingue; puis il obtint le titre de conseiller royal d'Angleterre. Gebauer laissa de nombreux et utiles ouvrages, dont les principaux sont : *De caldæ et caldi apud veteres potu, liber singularis*; Leipzig, 1721; — *De Successione inter ingenuos jure sanguinis ab intestato civili*; Erfurth, 1723; — *Problema Juris feudalis de jure reluendi generalem consensum simultane investitum*

investiti in alienationem feudi exstincti; Leipzig, 1725, in-4°; — *De eo quod in jure dici potest vacuum*; ibid., 1725, in-4°; — *Notæ et Paratitla ex jure judiciario novissimo electorali Saxonico, ad Ulrici Huberi Prælectiones Juris civilis*; ibid., 1725, in-4°; — *De Actione Tutelæ adversus magistratus*; ibid., 1726, in-4°; — *De Imputatione Facti alieni circa delicta*; ibid., 1726, in-4°; — *De Originibus Feodi qua vocem, qua rem non externis sed Germanicis*; ibid., 1732, in-4°; — *De Origine Testamentorum, minime ex jure naturali repetenda*; ibid., 1736, in-4°; — *De Matrimonio cum avunculi Vidua*; ibid., 1737, in-4°; — *De Heroto cito ob inæqualitatem in melius reformando*; ibid., 1738, in-4°; — *Theses juridicæ*; ibid., 1748, in-4°; — *Exercitationes academicæ varii argumenti*; 1766-1767; — une édition du *Corpus Juris*, 1776-1797, en partie posthume et continuée par Spangenberg. Gebauer n'avait rien négligé pour la perfection de cette œuvre; — *De Germanorum Matrimonia*; Gœttingue, 1741, in-4°; — *De Pœna violati matrimonii*; ibid., 1743, in-4°; — *De Supplicio Adulterarum*; — *De regio apud Germanos nomine*; ibid., 1753, in-4°; — *De Comitiis veterum Germanorum*; Leipzig, 1754, in-4°; — *Vestigia Juris Germaniæ antiquissima in C. Corn. Taciti Germania obvia*, etc.; ibid., 1766; — *Portugiesische Geschichte*, etc. (Histoire portugaise, etc.); Leipzig, 1759, in-4°; — Des éditions de divers ouvrages, tels que H. Grotius, Zeltner, Lebenstein, Barth, etc.

Heyne, *Prog. de Vita et Meritis beati Geo. Chr. Gebauer*; Gœttingue, 1774, in-4°. — Weidlich, *Gesch. der getzleb. Rechtsgel.* — Meusel, *Lexik. der von Jahre 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftstellern.*

GEBBON (Saint). *Voy.* GEBOUIN.

GEBELIN. *Voy.* COURT.

GEBER ou YEBER (*Abou Moussah-Djafar Al Sofi*), chimiste arabe, vivait vers la fin du huitième ou au commencement du neuvième siècle. On ne connaît pas avec certitude le lieu de sa naissance. Léon l'Africain le donne pour un Grec converti à l'islamisme. Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Leyde indique qu'il était *Tousensis soufieus*, c'est-à-dire philosophe de Thus ou Thousso, ville du Khorassan, en Perse. Suivant Abulfeda, il était de Harran, en Mésopotamie. Quant au titre de *roi de l'Inde*, qui accompagne son nom sur plusieurs manuscrits, c'est une invention des adeptes ou une preuve de leur ignorance, et non pas une assertion historique de quelque valeur. Geber peut être considéré comme le plus ancien chimiste arabe. Rhasès, Avicenne, Calid, et tous les médecins arabes postérieurs au neuvième et au dixième siècle le citent comme leur maître. Roger Bacon l'appelle le maître des maîtres. Cardan l'admet au nombre des douze plus subtils génies du monde. Boerhaave parle aussi de lui avec estime dans ses *Institutiones Chemicæ*. D'après M. Ferd. Hoefer, « il mérite d'être placé au premier rang parmi les chimistes ou alchimistes antérieurs à Van-Helmont. Il est l'oracle des chimistes du moyen âge, qui n'ont souvent fait que copier textuellement leur maître. Geber est pour l'histoire de la chimie ce qu'Hippocrate est pour l'histoire de la médecine. » Suivant l'opinion de quelques savants, Geber avait composé au moins cinq cents volumes sur la science hermétique; mais il faut remarquer qu'il y a eu plusieurs auteurs du nom de Yeber, Djafar ou Giaber. On cite, entre autres, un astronome arabe appelé Giaber, né en Andalousie et postérieur de plusieurs siècles au philosophe. Presque tous les ouvrages qui nous restent de Geber nous sont parvenus traduits en latin. La bibliothèque de Leyde renferme, dit-on, plusieurs manuscrits arabes qui n'ont pas été encore imprimés. Voici la liste des manuscrits de Geber qui se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris : *Summa collectionis complementi Secretorum Naturæ*; n° 6514; — *Summa Perfectionis*; n° 6679 et n° 7156; — *Compendium*; n° 7150 A; — *Testamentum*; n° 7173; — *Fragmentum de triangulis sphæricis*; n° 7399; — *Libri de rebus ad Astronomiam pertinentibus*; n° 7406. Tous ces manuscrits ont été imprimés, sauf le fragment qui traite des triangles sphériques. Le *Compendium*, abrégé fort incomplet de quelques-unes des doctrines de Geber, est probablement supposé. L'ouvrage le plus important de Geber est celui du manuscrit 6514, et qui se trouve répété deux fois dans ce même manuscrit, fol. 61 et fol. 174. Il est à peu près identique avec le manuscrit du Vatican, imprimé sous le titre de *Geberi, philosophi perspicacissimi, Summa Perfectionis magisterii in sua natura, ex bibliothecæ Vaticanæ exemplari emendatissimo nuper edita*. On lit à la dernière page : *Impressum Romæ, per Marcellum Silber*; in-12, sans date (entre 1490 et 1520). Cette édition, fort rare, fut réimprimée sous le titre de *Summa Perfectionis magisterii in sua natura, lib. IV, cum additione ejusdem Geberi reliquorum tractuum*, Dantzig, 1682, in-8°, et reproduite dans la *Bibliothèque* de Manget, t. Ier, et dans le *Gynæceum Chimicum*, Leyde, 1679, in-8°, vol. I. Salmon l'a traduite en français, dans sa *Bibliothèque des Philosophes chimiques*; Paris, 1672, 1678, 2 vol. in-12. Geber commence par poser en principe que l'art ne peut pas imiter la nature en toutes choses; mais il peut et doit l'imiter autant que ses limites le lui permettent. Il indique ensuite les gaz (esprits) comme agents importants des phénomènes chimiques. Il s'étend particulièrement sur les métaux. « L'opinion que les métaux sont des corps composés, dit M. F. Hoefer, remonte à une époque assez reculée. D'après cette opinion, qu'adopte aussi Geber, les métaux se composent de soufre et de mercure. A ces deux éléments Geber en ajoute un troisième, l'arsenic. On s'abuserait étrangement si l'on

croyait que les éléments des métaux sont du soufre, du mercure et de l'arsenic véritables, et tels qu'ils se présentent dans la nature. Ces éléments n'ont rien de commun avec les corps dont ils portent les noms; les alchimistes ont eux-mêmes soin de nous le dire. D'ailleurs, ils tenaient fort peu aux noms donnés aux choses. L'un de ces éléments est quelquefois appelé *esprit fétide* (spiritus fœteus) et l'autre *eau vivante* ou *eau sèche*. Ainsi les métaux se composent de deux ou de trois éléments d'une nature particulière. Leur proportion varie pour chacun des métaux. Celui qui parviendra à les isoler aura le pouvoir d'engendrer ou de transformer les métaux à volonté. Voilà comment Geber et la plupart des alchimistes entendaient la composition et la transmutation des métaux. Cette théorie, envisagée sous sa forme la plus simple, n'a donc rien qui puisse être taxé de ridicule ou d'absurde. » Geber décrit ensuite le soufre, l'arsenic, le mercure, l'or, l'argent, le plomb, l'étain, le cuivre et le fer. Après la description des métaux, il passe à une série d'opérations, telles que la sublimation, la calcination, la distillation, la dissolution, la fixation, la coagulation, la coupellation. Cette dernière opération, aussi importante que belle, avait déjà été vaguement indiquée par Pline, Strabon, Diodore de Sicile; elle est parfaitement décrite par Geber. Parmi les autres ouvrages de ce savant, il en est un fort important, dont on a, sans raisons plausibles, contesté l'authenticité; c'est l'*Alchimiæ Geberi Lib. excud. Jo. Petreius Nurembergensis;* Berne, 1545, in-4°. Ce précieux traité fait connaître quelques-uns des agents les plus énergiques que la chimie moderne a empruntés à la science du moyen âge, tels que l'eau-forte et l'eau régale, la pierre infernale, le sublimé corrosif. « Geber parle le premier, dit M. F. Hoefer, de la préparation de l'acide nitrique, de l'eau régale; avant lui aucun écrivain ne fait mention de ces dissolvants précieux, sans lesquels la chimie est impossible. Est-ce à Geber que revient l'honneur de cette découverte, au moins tout aussi importante que celle de l'oxygène? Il n'en dit rien lui-même; sa modestie nous le laisse seulement deviner. » On a encore de Geber : *Liber Investigationis magisterii Gebri, philosophi perspicacissimi*, dans la *Bibliothèque* de Manget, t. I, p. 558, et dans le *Gynæceum Chimicum*, vol. I, p. 164. L'auteur y donne des recettes pour la préparation de divers sels: sel alcali, sel ammoniac, sel d'urine, etc.; — *Testamentum Geberi, regis Indiæ*, dans la *Bibliothèque* de Manget, t. I, p. 562. Ce testament contient la célèbre formule qui a tant exercé la patience des adeptes du grand art et qui leur a causé tant de déceptions. « On peut, dit Geber, retirer un sel fixe des animaux, des oiseaux, des poissons... Le sel retiré des cendres d'une taupe est propre à congeler le mercure, et à transmuter le cuivre en or, et le fer en argent. « Sal totius talpæ combustæ congelat Mercurium, et Venerem convertit in Solem et Martem in Lunam. » Lenglet-Dufresnoy cite quatre manuscrits arabes de Geber; n° 972 de la Bibliot. imp. : *Opus cui titulus Liber Divitiarum, tractatus chymicus, et pars octava quingentorum illorum quos de hoc argumento litteris consignavit Abou Moussa Giaber ben Haijam Sofi, qui vulgo Geber nuncupatur;* — n° 800 de la Bibliothèque de Leyde : *De Lapide philosophico;* — n° 801 de la même bibliothèque : *Tractatus de invenienda arte auri et argenti, sive Alchymia;* — n° 802 de la même bibliothèque : *Duo alii Tractatus de eadem materia*. Ces trois derniers manuscrits furent recueillis en Orient par Warnerus. G. Horn avait promis de les traduire en latin dans la préface du livre intitulé : *Gebri, Arabis, Chimia, sive Traditio Summæ Perfectionis et Investigatio magisterii innumeris locis emendata; accessit ejusdem Medulla Alchimiæ Gebricæ;* Leyde, 1668, in-12.

Abulfeda, II. — Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de la Philosophie hermétique*, t. Ier. — Borel, *Bibliotheca Chimica*. — G. Naudé, *Apologie pour les grands hommes accusés de magie*. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. Ier, p. 309, où se trouve une analyse très-détaillée des écrits de Geber.

*GEBER, astronome arabe, né à Séville, vivait probablement dans le douzième siècle de notre ère. On ne sait rien de lui, sinon qu'il vécut après Arzachel, puisqu'il le cite dans son livre. On a de lui un traité d'astronomie sous le titre de *Gebri filii Affla Hispalensis De Astronomia libri IX, in quibus Ptolemæum, alioqui doctissimum emendavit, alicubi industria superavit; omnibus astronomiæ studiosis haud dubie utilissimi futuri; per magistrum Girardum Cremonensem in latinum versi;* Nuremberg, 1533. Geber dit dans la préface que la lecture de Ptolémée est difficile, à cause de la prolixité des détails, et qu'en certains endroits le style de cet auteur est obscur par trop de concision. Geber se propose de rendre l'intelligence de Ptolémée plus facile en employant une méthode plus simple, et de démontrer ce qu'il a donné sans preuves. En général la géométrie de Geber, qui a été longtemps considérée comme un abrégé et un commentaire de l'*Almageste*, en est plutôt une critique sévère et quelquefois injuste. Geber montre d'ailleurs peu de savoir, et d'après Delambre, « il paraît étranger à tout ce qui s'est fait en astronomie depuis l'école d'Alexandrie, si ce n'est pourtant à la substitution des sinus aux cordes opérée par Albategni ».

Weidler, *Histor. Astron.*, VIII, 18. — Delambre, *Hist. de l'Astronomie du moyen âge*, p. 179.

GEBHARD. *Voy.* GEBHARDT.

GEBHARDI (*Jean-Louis-Levin*), historien allemand, né à Brunswick, le 19 mai 1699, mort le 10 novembre 1764. Il reçut sa première instruction dans sa ville natale. Il commença en-

suite ses études académiques à Helmstædt, et les continua à Iéna. Il s'appliqua de préférence aux travaux historiques. Avant de quitter Iéna, il soutint, sous la présidence de Struve, une thèse intitulée : *Facta serenissimorum Ducum Brunsvicensium heroica;* Iéna, 1724, in-4°. En 1723 Gebhardi fut nommé professeur de théologie, de logique et de philologie à l'académie équestre de Lunebourg, et en 1746 il quitta cet enseignement pour celui des mathématiques. En même temps il devint membre du conseil royal d'Angleterre. Les ouvrages historiques de Gebhardi sont estimés. Les principaux sont : *Der Europæischen Kaiser-und-Kœniglichen Häuser historische und genealogische Erlæuterung* (Explication historique et généalogique des maisons impériales et royales d'Europe); Lunebourg, 1730-1731, in-fol.; — *Reges Francorum Merovingici, documentorum authoritate asserti;* Lunebourg, 1736, in-4°; — *Aquilonales Marchionum, Electores Brandenburgici;* Leipzig, 1742, in-4°; — *De ficto quodam Cæsarum elevandorum Scuto;* Lunebourg, 1750, in-fol.; — *Origines serenissimorum Ducum Meclenburgicorum;* Brunswick, 1762, in-4°; — *Historich-genealogische Abhandlungen* (Dissertations historico-généalogiques); Lunebourg et Brunswick, 1742-1762.

Sax, *Onomast.*, VI, 181. — Meusel, *Der vom Jahre 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller.*

GEBHARDT ou **GEBHARDUS** (*Jean* ou *Janus*), érudit néerlandais, d'origine allemande, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, mort le 3 octobre 1632. Il fit ses premières études dans la maison paternelle; en 1605 il alla les continuer au collége d'Amberg, et en 1612 au collége de la *Sapience* à Heidelberg; il y eut pour maîtres Quirin Reuter et N. Cellarius. Au mois de septembre 1621 il se rendit à Marbourg, puis à Cassel, enfin à Bockeborg; en 1622 il vint à Rostock, puis à Gustrow, où il fut chargé de l'éducation des enfants d'Otton Preen, gentilhomme de la cour. Venu à Upsal en 1625, avec l'espoir d'y obtenir une chaire, sa qualité d'étranger et le culte qu'il professait le firent échouer. Il se rendit alors à Rostock, et s'y voua pendant trois ans à l'enseignement privé. Au mois de juillet 1627, il fut appelé à la chaire d'éloquence par l'université de cette ville; mais sa qualité de calviniste lui portant encore obstacle, il résolut d'aller se fixer à Groningue, où il se rendit le 12 mai 1628. Il y fut nommé professeur d'histoire et de langue grecque, en remplacement d'Ubbo Emmius. Gebhardt était versé dans la connaissance des langues classiques; il se fit aussi remarquer comme poëte. On a de lui : *Jani Gebhardi In Catullum, Tibullum, Propertium, Animadversiones;* Francfort, 1615, in-4°; — *Crepundiorum, seu juvenilium curarum libri tres, in quibus infinitis locis antiqui scriptores, præcipue Cicero, Ovidius, Quinctilianus, Ruffinus, aliique plurimi scriptores, tam Græci quam Latini*, etc.; Hanovre, 1615, in-4°; — *Antiquarum Lectionum Libri duo;* Francfort, 1618, in-12; — *Exilium, sive libri duo carminum in exilio scriptorum;* Groningue, 1618, in-16; — *Corn. Nepotis Vitæ excellentium Imperatorum et in eas Jani Gebhardi spicilegium;* Amsterdam, 1644; — les lettres à Jean Kirchman, dans le recueil intitulé : *Marquardi Gudii et aliorum, nec non Claudii Sarravii, Epistolæ auctiores*, publié par Pierre Burmann; Utrecht, 1697, in-4°; — des *Notes sur Tite-Live;* elles périrent lors de la prise d'Heidelberg.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XVII, 141.

GEBLER (*Tobie-Philippe*), homme d'État et poëte allemand, né à Zeulenrode, le 2 novembre 1726, mort à Vienne, le 9 octobre 1786. Il continua aux universités d'Iéna, Gœttingue et Halle, les études qu'il avait commencées dans la maison paternelle. Il visita ensuite le reste de l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark et la Norvège. Après avoir été secrétaire de légation à la cour de Prusse, il remplit diverses missions diplomatiques. En 1753 il fut secrétaire aulique du Collége supérieur de Commerce de Vienne. Il devint ensuite successivement conseiller d'État sous Marie-Thérèse et sous Joseph II; en 1782, membre du conseil privé et vice-chancelier de la cour austro-bohémienne. Gebler consacra ses loisirs à la poésie et à la composition de quelques œuvres dramatiques qui se font remarquer par l'exacte observation des mœurs, mais laissent à désirer quant au plan et à la peinture des caractères. Elles ont été réunies sous le titre de *Theatralische Werke* (Œuvres théâtrales); Prague et Dresde, 1772-1773, 3 vol. Quelques-unes de ces pièces ont été traduites en français par Juvigny.

Eichhorn, *Gesch. der Literat.*

GEBUIN. *Voy.* JUBIN (Saint).

***GECHTER** (*Jean-François-Théodore*), sculpteur français, né en 1796, à Paris, où il est mort, en décembre 1844. Il eut pour maîtres Bosio et Gros, et commença à se faire connaître au salon de 1833, par un groupe représentant le *Combat de Charles Martel et d'Abdérame.* En 1834, il exposa un autre groupe ayant pour sujet un *Combat à Aboukir*, et qui lui valut une médaille. Au salon de l'année suivante, on vit de lui une statue de *La Madeleine méditant sur les Saintes Écritures*, qu'il exécuta ensuite en marbre, pour l'église de La Madeleine, et qui reparut au salon de l'année 1844. A celui de 1836, il avait exposé une statue, en plâtre, de *Saint Sébastien.* Il prit part aux travaux de l'arc de triomphe de l'Étoile en y exécutant un bas-relief représentant la *Bataille d'Aboukir.* A la suite de ce travail, en 1837, il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Gechter est l'auteur des deux statues colossales du *Rhin* et du *Rhône* qui font partie de la décoration de la place de la Concorde. En 1839 il exécuta un

groupe de *Jeanne d'Arc;* en 1840, une statue de *Saint Jean Chrysostome :* celle-ci est placée sous la colonnade de l'église de La Madeleine. Son dernier ouvrage est une statue en marbre du roi *Louis-Philippe*, pour la salle du conseil d'État. Ce statuaire s'est distingué aussi dans de petits ouvrages en bronze : un *Gladiateur vaincu;* — *Pirithoüs terrassant un centaure;* — un *Guerrier s'arrachant une flèche du talon;* — *Tancrède mourant;* — une *Amazone renversée sous son cheval*, etc. GUYOT DE FÈRE.

Biographie des Artistes français. — *Journal des Beaux-Arts*, ann. 1841 et 1844.

GED (*William*), artiste typographe écossais, né à Édimbourg, en 1690, mort le 19 octobre 1749. Il quitta, en 1725, l'état d'orfèvre, qu'il avait repris de son père, pour venir à Londres mettre à exécution un procédé de moulage appliqué aux caractères d'imprimerie. En étendant sur les caractères d'une page entière une composition dont le plâtre était la base, il obtenait un moule, dans lequel il coulait un mélange de plomb et d'antimoine en fusion, qui reproduisait le relief de cette page; puis on fouillait à l'échoppe les creux que l'on voulait obtenir; procédé économique, puisque les caractères qui avaient servi à former la page *type* pouvaient être distribués pour fournir d'autres pages, tandis que le relief de la page, après avoir servi à imprimer une édition, pouvait être conservé pour en réimprimer d'autres, ce qui évitait de nouveaux frais de composition.

Ged obtint le 23 avril 1731, de l'université de Cambridge, un privilége pour imprimer ainsi la *Bible;* mais son procédé, imparfait encore et vu avec jalousie par les autres imprimeurs, dont les intérêts se trouvaient menacés par cette invention, ne put réussir, et la *Bible* fut reconnue incorrecte et d'une exécution défectueuse. Il dut retourner en Écosse, où par son procédé il exécuta une édition de Salluste *tabellis seu laminis fusis*, in-12, 1744 de 150 pages; l'exécution en est peu satisfaisante. Ged, après un procès avec son associé Fermer, libraire et fabricant de papier, qui mourut insolvable, se trouva ruiné.

Il est assez remarquable que ce soit à l'industrie des orfèvres que se rattachent les premiers essais typographiques : c'est à l'orfèvre Fust que l'on attribua l'idée de la fonte des caractères *isolés*, et c'est à Ged qu'appartient celle de la fonte des pages entières dites stéréotypées (1), procédé qui au dix-neuvième siècle ramenait l'imprimerie en quelque sorte à l'impression tabellaire de 1450.

Les essais de Ged, dont la date correspond, à quelques années de différence près, aux épreuves de calendrier obtenues sur planches de cuivre par le Français Valleyre, ont précédé, comme on voit, d'environ un siècle les heureuses applications du clichage à l'imprimerie faites par Joseph Carrez, Didot, Herhan et autres typographes français.

Alexandre Tilloch, éditeur du *Philosophical Magazine*, fit des essais pour continuer ceux de Ged, mais sans plus de succès; dans le 16e volume (août 1801) de ce recueil, il en fait mention et donne des *specimens* des impressions de Ged, de Foulis et de Firmin Didot. C'est à lord Stanhope, qui reprit ces essais, au commencement de ce siècle, que le stéréotypage en plâtre doit son succès définitif. Le *coulage*, toujours imparfait, fut remplacé par un système qui consiste à faire plonger les boîtes en fer où sont enfermées les moules en plâtre, au fond d'une chaudière remplie de métal en fusion : la pression exercée par le poids de cette masse de métal le fait pénétrer avec force par l'ouverture du moule, en sorte qu'il s'insinue jusque dans le parties les plus fines et les plus délicates des lettres et des gravures et qu'on obtient ainsi une reproduction identique de la page primitive. Ce procédé, inférieur, sous le rapport de la *vivacité* de reproduction de l'*œil* de la lettre, à celui de Firmin Didot et à celui de Herhan, est plus simple et moins dispendieux, et par conséquent a obtenu la préférence. Les travaux et les patientes études de William Ged et de James, son fils, ont été racontés dans divers *Mémoires* publiés par ce dernier après la mort de son père. Le libraire Wilson a également édité en 1781, en faveur d'une des filles de Ged, des *Mémoires biographiques*, qui ne sont guère que la suite et le complément des précédents. A. F.-D.

Nichols, *Litterary Anecdotes of Bowyer.* — Nichols a aussi publié à Londres, en 1781, *Mémoires biograph. de Guill. Ged et Exposé des progrès dont l'art d'imprimer en planches lui est redevable.* — G. Camus, *Histoire et procédés du Polytypage et de la Stéréotypie;* Paris, an X, in-8°.

* **GÉDALIA** (*Ben Joseph-Jachijâ*), rabbin italien, né en 1500, à Imola, mort vers 1558. Son père était Portugais, et il s'était réfugié en Italie pour échapper aux persécuteurs; le fils composa un ouvrage intitulé : *Hakkabbalah*, ou *Catena Traditionum;* il est divisé en trois parties; la première contient l'histoire du peuple juif depuis Adam; la seconde est un traité de cosmographie et de physiologie très-peu digne d'attention; la troisième roule sur les anges, les démons, le paradis, l'enfer. Ce n'est guère qu'une compilation, dont le *Liber Juchasin* d'Abraham Ben Samuel Zacut a fait les frais en grande partie. Publié à Venise, en 1587, in-4°, l'*Hakkabbalah* a reparu à Cracovie, en 1596, in-4°, et à Amsterdam, en 1697. G. B.

Wolf, *Bibliotheca Hebraica*, t. I, p. 271; III, 161.

GEDDES (*Michel*), théologien anglican, né en Écosse, vers 1640, mort vers 1710. Il fut un des premiers Écossais qui entrèrent à l'université d'Oxford. En 1698 il se rendit à Lisbonne comme chapelain de la factorerie anglaise. Mais

(1) C'est à M. Firmin Didot, inventeur du procédé de stéréotypage qui porte son nom, que l'on doit le mot de *stéréotypes*, sous lequel furent connues ses éditions; et ce mot est passé du langage technique dans la langue littéraire.

l'inquisition portugaise lui interdit l'exercice de ces fonctions. Après avoir inutilement réclamé contre cette décision, il revint en Angleterre en 1688. Burnet, évêque de Salisbury, le choisit pour chancelier de son église. Geddes, pendant son séjour à Lisbonne, avait recueilli de nombreux matériaux dans des ouvrages espagnols et portugais; il les mit en œuvre à son retour dans diverses publications, parmi lesquelles on cite : *The Church History of Malabar*; Londres, 1694, in-8°; — *The Church History of Æthiopia*; Londres, 1696, in-8°; — *The Council of Trent, plainly discovered not to have been a free assembly*; Londres, 1697 et 1714, in-8°; — *Miscellanous Tracts*; Londres, 1702, in-8°; — *Several Tracts against Popery*; Londres, 1715, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GEDDES (*James*), philologue écossais, né dans le comté de Tweedale, en 1710, mort en 1749. Il montra dès sa jeunesse un goût décidé pour les littératures anciennes. Après avoir achevé ses études à l'université d'Édimbourg, il se fit recevoir avocat, et pratiqua avec succès. Suivant Chalmers, il serait arrivé à une grande réputation s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée. On a de lui : *An Essay on the composition and manner of writing of the ancients, particularly Platon*; Glasgow, 1748, in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GEDDES (*Alexander*), controversiste et traducteur anglais, né en 1737, à Ruthven (comté de Banff), en Écosse, mort à Londres, le 26 février 1802. Ses parents, qui étaient catholiques romains, l'envoyèrent faire ses études dans le séminaire catholique de Scalan. A l'âge de vingt-et-un ans, il se rendit en France, et entra au Collége écossais. Il y perfectionna son éducation, jusque là très-incomplète. Aux langues classiques, qu'il connaissait déjà un peu, il ajouta le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'hébreu : il songeait à traduire la *Bible*, et il s'y préparait. De retour en Écosse en 1764, il fut ordonné prêtre, et attaché comme chapelain à la maison du comte de Traquaire. Il y trouva le loisir de poursuivre ses études sur l'Écriture Sainte, mais un incident inattendu troubla sa tranquillité. Il conçut pour une parente du comte de Traquaire un attachement payé de retour. Placé entre son amour et son vœu de célibat, il ne vit rien de mieux à faire que de s'enfuir. Il alla passer huit ou neuf mois à Paris, et revint en Écosse au printemps de 1769. Il fut alors préposé à la congrégation d'Auchinhalrig, dans le comté de Banff, et il gagna l'affection de ses administrés par son esprit de conciliation et de charité et en faisant rebâtir leur église. Il contribua largement à cette reconstruction, et se mit ainsi dans des embarras financiers, dont le tira le duc de Norfolk. Pour sortir tout à fait de gêne, il imagina d'acheter une petite ferme, ce qui le replongea dans les dettes. Il eut recours alors à la poésie, et se libéra avec le produit d'une traduction des Satires d'Horace. Cette occupation assez profane et des idées peu orthodoxes le brouillèrent avec son évêque, le docteur Hay, qui, après avoir vainement tenté de le remettre dans la bonne voie, l'interdit de ses fonctions. Geddes se pourvut du grade de docteur en lois à l'université d'Aberdeen, grade qui depuis la réforme n'avait jamais été conféré à un catholique, et se rendit à Londres, où il arriva au commencement de 1780. Il y obtint une place d'aumônier de la chapelle de l'ambassadeur impérial, et la garda pendant deux ans. Puis il laissa tout à fait ses fonctions ecclésiastiques pour s'occuper plus librement de sa traduction de la Bible. Lord Petre l'y encouragea par une pension annuelle de 200 liv. Le premier volume de cette traduction, que Geddes avait annoncée par un prospectus dès 1780, et sur laquelle il avait à plusieurs reprises appelé l'attention du public, parut en 1792, et excita l'indignation des catholiques et même des protestants rigides. L'auteur y donnait à entendre ce qu'il soutint plus tard. Il contestait la divinité de la mission de Moïse, regardait l'histoire de la création comme une cosmogonie fabuleuse, et celle de la chute comme un mythe inventé pour persuader à la foule que la science est la racine de tout mal. Moïse était pour lui un législateur comme Numa et Lycurgue, tirant habilement profit de l'ignorance des Hébreux pour leur faire voir des miracles dans des choses naturelles. De pareilles opinions eurent pour premier résultat de faire interdire Geddes des fonctions ecclésiastiques. Puis vinrent les critiques, auxquelles il répondit avec une extrême vivacité. En 1797 il publia son second volume, qui n'excita pas moins de scandale que le premier. Geddes n'en fut ni étonné ni effrayé, et il continua sa traduction, que la mort seule l'empêcha de terminer. Geddes était savant; mais sa nature impétueuse le portait vers des idées excentriques. Il mit peu d'ordre dans sa vie, et aucune mesure dans ses écrits, qui sont fort nombreux; nous ne citerons que les plus importants; savoir : *Select Satires of Horace*; Londres, 1779, in-4°; — *Prospectus of a new translation of the Bible*; Londres, 1786, in-4°; — *Letter to the Bishop of London, containing doubts, queries, relative to a vernacular translation of the Holy Scriptures*; Londres, 1787, in-4°; — *Letter to the rev. Dr Priestley, in which the author attempts to prove by one prescriptive argument the divinity of Jesus Christ was a primitive tenet of christianity*; Londres, 1787, in-8°; — *General Answer to queries, counsels*; Londres, 1790, in-4°; — *Carmen seculare pro Gallica gente tyrannidi aristocraticæ erepta*; 1790, in-4°; — *The first book of the Iliad of Homer, verbally rendered into english verse; being a specimen of a new trans-*

lation of that poet; with critical annotations; Londres, 1792, in-8°; — *The Holy Bible, or the books accounted sacred by Jews and Christians; otherwise called the books of the old and new covenants, faithfully translated from corrected texts of the originals, with various readings, explanatory notes, and critical remarks;* Londres, 1792, 1797; — *Carmina secularia tria, pro tribus celeberrimis libertatis Gallicæ epochis;* 1793, in-4°; — *Critical Remarks on the hebrew scriptures; corresponding with a new translation of the Bible;* Londres, 1800, 1er vol.; — *A modest Apology for the Roman Catholics of Great Britain, addressed to all moderate protestants;* Londres, 1800, in-8°. On publia après la mort de Geddes sa *Translation of the Book of Psalms,* jusqu'au psaume CXVIII; Londres, 1807.

Good, *Life of Geddes;* 1804, in-8°. – Chalmers, *General biographical Dictionary.* — J. Gorton, *General biographical Dictionary.*

GEDDICUS. *Voy.* GEDIK.

GÉDÉON, juge d'Israel, vivait dans le treizième siècle avant J.-C. Il est connu par sa prudence et son intrépidité; son histoire est racontée dans le livre des *Juges.* Les Israélites gémissaient sous le joug des Madianites, qui les opprimaient depuis sept ans, et, malgré la haine qu'ils leur portaient, ils avaient fini par s'abandonner à l'idolâtrie qui régnait chez ce même peuple. Gédéon fut leur libérateur. Un ange de l'Éternel, est-il dit au passage cité du livre *des Juges*, étant venu s'asseoir sous un chêne près de la maison paternelle de Gédéon, lui dit : « Vaillant guerrier, l'Éternel est avec toi. » Mais lui, que la calamité publique accablait, lui qui en ce moment battait dans un pressoir souterrain le froment qu'il voulait soustraire aux Madianites, n'osant le battre sur son aire et en plein champ, répondit : « Hélas! seigneur, si l'Éternel est avec nous, pourquoi tous ces malheurs sont-ils arrivés? Jéhovah ne nous protège plus comme autrefois il protégeait nos pères; nous sommes abandonnés de l'Éternel, car n'est-ce pas lui qui nous a livrés aux Madianites? » Mais l'ange du Seigneur, fixant sur lui ses regards, où se peignait toute la confiance qu'il avait en lui : « Va, lui dit-il, va avec cette force dont tu es doué, et délivre ton peuple! » Gédéon recula devant la tâche difficile que l'Éternel lui imposait; mais l'ange réveilla son courage en lui faisant comprendre par un prodige que c'était bien la volonté du Seigneur qu'il accomplirait en délivrant sa patrie du joug qui l'opprimait. Alors Gédéon, pénétré de la sainteté de sa mission, tâcha avant tout de ramener au culte de ses pères les Israélites ingrats. Se sentant indignes de la protection de Dieu, ceux-ci manquaient entièrement de courage pour combattre leurs ennemis. La nuit même qui suivit l'entretien dont nous venons de parler, Gédéon, aidé de ses serviteurs, détruisit l'autel de Baal et coupa le bocage sacré qui l'environnait. Ses compatriotes s'en irritèrent, et, ayant appris qu'il était l'auteur de cette action, ils s'adressèrent à Joas, père de Gédéon, pour lui demander qu'il leur livrât son fils, afin de le mettre à mort. Le père ne se montra ni moins éclairé ni moins hardi que le fils; il ne craignit point de braver la fureur des défenseurs de Baal. « Est-ce à vous, s'écria-t-il, à prendre en main la cause de Baal? Si Baal est un dieu, qu'il se venge lui-même de Gédéon, qui a détruit son autel! ». Cet acte de courage paraît avoir valu à Gédéon la confiance de ses compatriotes confondus; car nous le voyons plus tard, lorsque les Madianites et les Amalécites viennent attaquer Israel avec une armée formidable, se mettre à la tête du peuple accouru vers lui et attendant de lui la victoire. Tout le monde connaît les moyens employés par ce chef pour ne s'entourer que de braves, le stratagème qui lui procura une victoire éclatante sur les Madianites, sa conduite prudente envers les Éphraïmites, la vengeance qu'il tira de Zéba et de Tsalmuna, rois des Madianites, qui avaient tué ses frères, et enfin la manière dont il punit les habitants de Succoth et ceux de Pnuel, auxquels il avait demandé du pain pour son armée et qui le lui avaient refusé. Ces faits prouvent que si, d'une part, il était plein de prudence, de valeur et d'intrépidité, d'un autre côté la cruauté prenait quelquefois chez lui la place de ces qualités. Cependant, il se montra désintéressé et sans ambition. Lorsque les Israélites, séduits par ses hauts faits, lui offrirent la royauté héréditaire, Gédéon la refusa, en ajoutant qu'ils ne devaient avoir d'autre roi que l'Éternel. Il se contenta d'une part du butin qui avait été fait, et employa l'or qu'il en retira à faire faire, soit, comme l'ont pensé quelques savants, un manteau pour le prêtre (*éphod*), objet de luxe dont s'ornèrent plus tard les pontifes païens, soit un vêtement destiné à orner une idole, symbole de Jéhovah. Si l'auteur du livre des *Juges* ajoute que ce manteau devint pour tout Israel l'objet d'un culte criminel, nous n'en conclurons pas avec quelques savants que cet *éphod* était lui-même une idole.

Gédéon, ayant quitté le soin des affaires publiques, mourut dans sa ville natale, entouré d'une nombreuse postérité. [Th. FRITZ, dans l'*Enc. des Gens du Monde.*]

Vetus Testamentum, Judices, 6-8. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. V, 6. (*Biblioth. grecque* de Didot). — Munk, *Palestine;* dans l'*Univers Pittor.*

GEDIK ou **GODICCUS** (*Simon*), théologien allemand, né à Wurtzen, le 31 octobre 1551, mort le 5 octobre 1631. Il étudia à Leipzig, y devint, en 1573, pasteur à l'église Saint-Jean, puis successivement diacre à Saint-Thomas, professeur de langue hébraïque, prédicateur à la cour de l'électeur de Brandenbourg, enfin prévôt de Cologne sur la Sprée. Chassé de cette position par les réformés, il devint pasteur et ensuite surintendant (évêque) à Meissen, puis à Merse-

bourg. De ses nombreux ouvrages de controverse un seul a échappé à l'oubli; il est intitulé : *Defensio Sexus Muliebris contra anonymi Disputationem mulieres non esse homines*. Comme l'indique le titre, Gedik soutient contre un anonyme (Acidalius, dit-on, mais à tort) que les femmes appartiennent bien à l'espèce humaine. Mais Bayle fait remarquer que l'écrit auquel Gedik prétendait répondre ne soutenait pas le moins du monde cette thèse misogyne : on y établissait seulement que si l'on suivait la pratique des sociniens, on arriverait à induire de l'Écriture la thèse bizarre que les femmes ne font point partie de l'espèce humaine. Les deux ouvrages ont été publiés ensemble; La Haye, 1641, 1644, in-12.

Bayle, *Dict.* — Witte, *Diar. biog.*

GEDIKE (*Frédéric*), pédagogue allemand, né à Boberow, le 15 janvier 1754, mort le 2 mai 1803. Son père, qui était un prédicateur peu aisé, le laissa presque sans culture dans les premières années de son enfance. Admis ensuite dans la maison des Orphelins, il y trouva un protecteur dans Steinbart, le directeur de cet établissement. En 1771 il se rendit à Francfort pour étudier la théologie à l'université de cette ville. Ses professeurs furent alors Töllner, Zobel, Hesse et Deutsch. En 1775 il entra comme précepteur dans la famille Spalding, à Berlin. Il obtint ensuite, grâce à la recommandation de Spalding, le sous-rectorat du gymnase Frédéric, et plus tard il en eut le rectorat. A cette occasion il prononça un discours d'ouverture ayant pour titre : *Gedanken ueber Purismus und Sprachbereicherung* (Pensées sur le Purisme et l'enrichissement des langues); Berlin, 1779, in-4°. Enfin, en 1779 il fut appelé à la direction de l'établissement d'éducation déjà mentionné. En 1791 Gedike fut nommé assistant et co-directeur du conseil consistorial supérieur. Vers la même époque il devint directeur du gymnase de la colonie française à Berlin et membre de la commission chargée, par le ministre Herzberg, de rechercher les moyens de perfectionnement de la langue allemande. L'Académie des Sciences et Arts mécaniques l'admit au nombre de ses membres. Il mourut au moment où un message royal l'invitait à se rendre en Suisse pour y étudier les établissements d'instruction publique. On a de Gedike : *Pindar's Olympische Siegeshymne* (Les Hymnes olympiques de Pindare), traduites et annotées; Berlin, 1779; — *Pindari Carmina selecta*, etc., *cum scholiis græcis suisque notis*, etc.; Berlin, 1786; — *Platonis Dialogi IV, Meno, Crito, Alcibiades uterque, cum animadversionibus virorum clarorum*; Berlin, 1780 et 1790; — *Sophoclis Philoctetes, græce, cum notis*; Berlin, 1781. Cette édition est enrichie de scolies par Jacques Struve; — *M. Tullii Ciceronis Historia Philosophiæ antiquæ, ex omnibus illius scriptis*, etc.; Berlin, 1781; *Editio altera, emendatior*; ibid., 1800; — *Fragmente über Erziehung und Schulwesen bei den Alten und Neuern* (Fragments sur l'Éducation et la science de l'enseignement chez les anciens et les modernes); Berlin, 1779, gr. in-8° : c'est une sorte de cours de littérature tiré des œuvres des plus célèbres écrivains; — *Griechisches Lesebuch für die ersten Anfänger* (Livre de Lecture grecque pour les commençants); Berlin, 1781, et 1809, revu par Buttmann; — *Lateinisches Lesebuch* (Livre de Lecture latine); ibid., 1782; — *Französisches Lesebuch* (Livre de Lecture française); Berlin, 1785; — *Französische Chrestomathie* (Chrestomathie française); ibid., 1803; — *Englisches Lesebuch* (Livre de Lecture anglaise); ibid., 1804; — *Annalen des preussischen Schul-und Kirchenwesens* (Annales du régime scolaire et ecclésiastique en Prusse); Berlin, 1800-1801.

Fr. Horn, *Fr. Gedike, eine Biographie.* — Dœring, *Gallerie deutscher Dichter und Prosaisten.*

GEDOYN (*Nicolas*), traducteur et critique français, né à Orléans, le 15 juillet 1667, d'une très-noble et très-ancienne famille, mais dont la fortune n'égalait pas la noblesse, mort le 10 août 1744. Dans son bas âge, Gedoyn fut si gravement malade qu'un moment même on le crut mort et qu'on avait commencé de l'ensevelir. M[me] Cornuel, si fameuse par ses bons mots, voulut le voir, s'aperçut qu'il respirait encore, et par ses soins le rendit à la vie. A dix-sept ans, en 1684, Gedoyn entra au noviciat des jésuites, et il professait la rhétorique à Blois, lorsque la faiblesse de sa santé le força de renoncer à la carrière de l'enseignement. Gedoyn toutefois ne pouvait se passer de quelque fonction qui le fît vivre. Son père, chargé de onze enfants, ne lui avait laissé qu'une pension de quatre cents livres. Il avait déjà des protecteurs dans la société des Jésuites, à laquelle il resta toujours attaché par des liens d'estime et de reconnaissance, bien qu'il ait professé depuis des opinions assez peu orthodoxes et fort étrangères à l'esprit de cet ordre, où il avait été plus de dix ans engagé. Mais ces opinions ne nuisirent point à Gedoyn, non plus que les relations, encore plus profanes, qu'il contracta en sortant des Jésuites : il devint à Paris l'un des amis de Ninon de Lenclos, l'un des habitués de sa maison. On a même dit qu'il en tomba amoureux, que Ninon n'aurait voulu lui accorder un rendez-vous que le lendemain du jour où elle aurait eu quatre-vingts ans accomplis. On l'a dit, mais on ne l'a pas suffisamment prouvé pour qu'il faille absolument mettre sur le compte de Ninon et de l'abbé ce qu'il y aurait de ridicule, de peu gracieux, sans parler de tout ce qu'il y aurait de peu moral, dans cette coquetterie et cette galanterie d'un jeune abbé avec une Léontium octogénaire. Il est vrai que de toutes façons le commerce de Ninon ne convenait guère à un prêtre. Mais Gedoyn avait au moins un prétexte de la fréquenter; il était son parent, elle n'était plus

très-dangereuse, et il y avait autour d'elle bien d'autres abbés que l'abbé Gedoyn. Puis, la Ninon de quatre-vingts ans n'avait point du tout la réputation et les manières de la Ninon de vingt ans. On ne la nommait plus que mademoiselle de Lenclos, et elle respectait scrupuleusement toutes les apparences. Aussi l'abbé Gedoyn ne se trouva point mal d'être son parent et son ami, sinon son amant, et en 1701 il obtint à la Sainte-Chapelle de Paris un canonicat, qui, lui donnant *otium cum dignitate*, lui permit de cultiver tout à l'aise la religion, le monde et les belles-lettres. Même l'abbé ne s'en tint pas à son canonicat, il obtint encore deux abbayes, et le tout lui constitua un de ces jolis revenus auxquels il est si doux de se résigner.

L'abbé toutefois ne vécut pas absolument en chanoine. Après s'être fait connaître avantageusement comme professeur et comme homme du monde, il ne tarda pas à se distinguer par des travaux d'érudition et de critique littéraire, qui n'ont point encore perdu toute leur valeur. Ils furent alors très-prisés, et en 1711 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'admit dans son sein. Il y lut divers mémoires, dont le plus étendu a pour objet les courses de chevaux et de chiens aux jeux olympiques. On les peut lire dans le recueil des mémoires de cette compagnie. L'honneur d'en faire partie ne suffisait point à l'abbé Gedoyn, qui se piquait de beau style encore plus que d'érudition. Il aspirait à l'Académie Française, et en 1718 sa *Traduction de Quintilien* lui en ouvrait les portes. C'était une traduction dans le goût du temps, de celles qu'on appelait de *belles infidèles*. Gedoyn en use très-librement avec son auteur : il ajoute, il retranche, il arrange et il dérange à son goût et à sa fantaisie; il fait aussi çà et là plus d'un contresens; enfin, du Quintilien latin il fait un Quintilien de sa façon, qui sans doute en maint endroit ressemble à l'autre assez fidèlement et agréablement, mais qui pourrait lui ressembler beaucoup plus sans y rien perdre. Il faut toutefois savoir gré à l'abbé Gedoyn et du bon goût et de l'élégance de son style, et d'avoir à cette époque proclamé avec son auteur les grands et vrais principes de l'art antique, de l'art d'Homère et de Virgile. Quand Gedoyn publia son Quintilien, Fontenelle et La Motte régnaient sur le Parnasse français, comme on disait alors, et ils y faisaient régner avec eux les principes du bel esprit, qui ne comprend pas la simplicité éloquente, l'heureuse et ingénieuse naïveté des grands maîtres. Les Romains en étaient là à l'époque où Quintilien écrivait pour les rappeler à des voies meilleures, que lui-même, entraîné par le courant de son siècle, oublie un peu quelquefois. Sénèque, avec les pointes brillantes, avec les ingénieuses antithèses de la prose savante et maniérée, avec ce que Quintilien appelle ses défauts séduisants (*dulcibus vitiis*), avait fait perdre de vue les vraies sources de la grande éloquence. C'est donc surtout à Sénèque que s'en prend Quintilien, et Gedoyn, en le traduisant, se demande dans une note si ces critiques de Quintilien ne pourraient pas convenir à quelques modernes. C'était désigner La Motte et Fontenelle, et il y avait alors quelque mérite et quelque courage à protester contre ces nouveaux et brillants corrupteurs, dont les paroles étaient des arrêts pour les gens de lettres et les gens du monde.

A notre avis, c'est là surtout ce qui fait le mérite du *Quintilien* de Gedoyn, ce qui lui donne droit à une honorable mention dans l'histoire de notre littérature. L'abbé cependant était loin d'être toujours orthodoxe, même en matière de belles-lettres. Il s'y est permis plus d'une proposition hérétique, mal sonnante, et qu'on a peine à concilier avec son culte pour Homère et Virgile. Ainsi, il fait peu de cas du théâtre grec, et déclare que nous ne pouvons en rien juger du mérite des poésies de Pindare, parce que nous en avons perdu la musique. Pourtant l'air ne fait pas les paroles. D'Alembert, dans son *Éloge de Gedoyn*, s'est plu à rappeler d'autres opinions de l'abbé sur le christianisme, lesquelles ne sont guère plus orthodoxes que ses opinions sur Pindare et sur Euripide. Inutile de dire que puisque les opinions de Gedoyn plaisent à d'Alembert, ce ne sont point là des opinions jésuitiques, ni même ecclésiastiques, ni même chrétiennes. D'après cela on pourrait croire que Gedoyn, qui fut longtemps voisin du père du jeune Arouet, et qui le vit grandir sur ses genoux, n'a pas peu servi à l'éducation philosophique de ce *rimeur sorti des Jésuites*, comme le disait le petit Arouet devenu grand.

Après Quintilien, Gedoyn traduisit Pausanias; mais son Pausanias, de l'avis unanime de tous les savants qui l'ont examiné soigneusement, laisse fort à désirer. Larcher, Clavier, Bellanger ont relevé de nombreuses erreurs de toutes sortes dans le travail de l'abbé, qui paraît avoir traduit sur de mauvais textes, et avec une précipitation qu'on ne peut trop redouter en ces épineuses matières. Ce *Quintilien* et ce *Pausanias* sont les deux monuments de l'abbé Gedoyn. On y peut ajouter toutefois divers opuscules, dissertations, mémoires, qui furent, après sa mort, réunis par les soins de l'abbé d'Olivet dans un volume in-12 intitulé : *Œuvres diverses de M. l'abbé Gedoyn*. Voici le titre de ces *Mélanges : De l'Éducation des Enfants; — Vie d'Épaminondas; — Des Anciens et des Modernes; — Entretien sur Horace*, où on a remarqué cette phrase : « Quel poëte qu'Horace! Quel dommage qu'il soit si peu lu? » — *De l'Urbanité romaine; — Des Plaisirs de la table chez les Grecs; — Apologie des Traductions; — Jugements de Photius sur les plus célèbres Orateurs de la Grèce; — Relation des Indes*. On trouve encore dans un *Recueil d'Opuscules littéraires publié par un ano-*

nyme (d'Olivet), Amsterdam, 1667, des *Réflexions sur le Goût* de l'abbé Gedoyn, *Réflexions* qui ne sont pas toujours de très-bon goût, puisque l'auteur de ces *Réflexions* y fait marcher de pair La Fontaine et Voiture, La Bruyère et Saint-Évremond.

Un homme aimable, tel que le fut l'abbé Gedoyn, par les grâces de sa conversation, par l'aménité de ses mœurs et la sûreté de son commerce, se fit aimer et estimer de tous, et tous le regrettèrent unanimement lorsqu'il mourut, au château de Fort-Pertuis, à une lieue de l'église d'une abbaye qu'il avait à Beaugency. Il y fut atteint d'une pleurésie qui l'emporta en trois jours, sans qu'il eût encore souffert aucun des accidents de la vieillesse. Al. Dufai.

D'Alembert, *Éloge de Gedoyn*.

* **Gedrut**, un des *minnesinger* de l'Allemagne méridionale, au treizième siècle. On ne possède aucun détail sur la vie de ce troubadour d'outre-Rhin; quelques fragments en vers, trouvés sous son nom dans de vieux manuscrits, ont été publiés dans le recueil de Hagen, et dans les *Annales d'Heidelberg*, 1813. G. B.

Hagen, *Minnesinger*, t. III, p. 332; IV, 758.

Gédymin (prononcez *Guédymine*), grand-duc de Lithuanie, succéda en 1316 à son père, Vitinès, et mourut en 1339. Il se distingua par sa politique prudente et par son courage dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les peuples voisins. Aussi, le vit-on reprendre la Samogitie aux chevaliers croisés et conquérir la Volhynie avec une partie du grand-duché de Russie, y compris la ville de Kiew. C'est à lui que l'on doit la fondation de Wilna, dont il fit sa capitale et de plusieurs autres villes de la Lithuanie. Bien qu'adonné au culte des idoles, ce prince favorisa la propagation du christianisme dans son pays, et ne fit aucune difficulté de s'allier avec les princes chrétiens. Il était même disposé à embrasser la foi nouvelle; mais il en fut détourné par la conduite déloyale des chevaliers croisés et par la crainte de leur domination. C'est ce qui explique l'insuccès de la légation à lui envoyée, en 1324, par le pape Jean XXII (*voy.* ce nom), et les croisades qui furent ensuite provoquées contre les Lithuaniens. Gédymin mourut plus qu'octogénaire, au moment où il portait secours à la forteresse de Friedberg en Samogitie, assiégée par les croisés allemands. Il laissa sept fils, dont l'aîné, Olgerd, lui succéda. Ses filles, également au nombre de sept, épousèrent, pour la plupart, des princes voisins, en Pologne et en Russie.

N. A. Kubalsky.

Encyklopedia mala Polska; Leszno i Gniezno, 1841. — Narbutt, *Dziene Narodu Litewskiego*; Wilna, 1836, t. IV.

* **Geefs** (*Guillaume*), sculpteur belge, né à Anvers, le 10 septembre 1806. Son premier métier fut celui de son père, qui était boulanger; et son premier ouvrage de sculpture un moule pour faire un bonhomme de pain d'épices. Un jour il suivit un de ses petits camarades à l'école de dessin, et une place se trouvant vacante, il se mit, comme les autres, à copier tant bien que mal le modèle. Le professeur voulut voir son essai; il l'interrogea, et remarquant son aptitude et son intelligence, il lui donna aussitôt une place pour qu'il vînt tous les jours à l'académie. Consacrant alors à l'étude du dessin les deux seules heures qu'il avait de repos dans la journée, le jeune Geefs intéressa de plus en plus le professeur qui avait compris sa vocation. Ses succès lui avaient déjà mérité plusieurs médailles, lorsque la milice vint lui faire endosser l'uniforme. Mais son régiment tenait garnison à Anvers; il put prendre part au concours, et remporta la grande médaille. On s'intéressa au jeune dessinateur : le général obtint son congé; le gouvernement lui fit une pension de 400 fr. Alors il partit pour Paris, où il entra dans l'atelier de Ramey père. Après des études que sa pauvreté rendait pénibles, il quitta Paris pour retourner à Bruxelles, lors de la révolution de 1830; et à l'exposition de cette année on voyait de lui une figure de *Jeune Pâtre jetant des fleurs sur un tombeau*. Il prit part au concours pour le monument destiné au général Belliard : son esquisse fut choisie; et il exécuta ce monument. En 1833 il exposait à Bruxelles un buste du roi Léopold et le modèle du *Tombeau du comte Frédéric de Mérode*, qu'il fit plus tard en marbre, et qui est dans la cathédrale de Bruxelles. Il fut chargé d'exécuter le monument consacré sur la place des Martyrs, dans cette ville, à la mémoire des victimes de la révolution de 1830, monument qui se compose de la *statue de La Belgique*, de celle du *Lion national*, des génies décorant les angles des piédestaux et des bas-reliefs qui ornent les faces. Les autres ouvrages produits successivement par ce statuaire sont : le *monument de Rubens*, à Anvers; celui *de Grétry*, à Liége; celui de *Mme Bériot* (La célèbre Malibran), au cimetière *de Laeken;* celui *de Mme de Snoy*, surmonté d'une statue de vierge; ceux de la *famille du comte Cornet de Ways-Ruard; de mesdames van Issker* et *Cornelissen*, à Anvers; une *Geneviève de Brabant*, groupe en marbre; *La Religion;* une *Orpheline; L'Amour;* un *Jeune Enfant endormi; Françoise de Rimini*, statues en marbre; la statue en marbre du roi *Léopold*, commandée pour le palais de la Nation; *Le Lion amoureux*, groupe en marbre; etc.; les bustes *du roi* et *de la reine des Belges*, *du duc de Saxe-Cobourg-Gotha*, *du prince Albert d'Angleterre*, *du prince et de la princesse de Ligne*, *de M. Fétis*, etc. M. Geefs excelle aussi dans la sculpture en bois; en ce genre, il a sculpté plusieurs chaires d'église, entre autres celle de la cathédrale de Liége, qui est ornée de plusieurs figures. Cet artiste est officier de l'ordre de Léopold et chevalier de la Légion d'Honneur. Il a reçu une médaille de deuxième classe à l'exposition universelle de

Paris, en 1855, où il avait exposé la statue du roi Léopold et son groupe du *Lion amoureux*.

Son frère, *Jean* Geefs, statuaire aussi, et son élève, a exécuté plusieurs statues, entre autres celle de *Métabus, roi des Volsques*, et de *Thierry Maertens*, statue en bronze destinée à une place publique de la ville d'Alost. Guyot de Fère.

Documents particuliers.

* Geel (*Jacques*), écrivain critique hollandais, né à Amsterdam, en 1789. Il fit ses études classiques à l'Athenæum de cette ville. En 1811 il devint professeur particulier à La Haye, en 1823 second bibliothécaire, en 1833 premier bibliothécaire, enfin professeur honoraire à Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *Théocrite*, avec des scolies; Amsterdam, 1820; — *Anecdota Hemsterhusiana*; Leyde, 1826; — *Scholia in Suetonium* de Ruhnken; Leyde, 1828; — *Excerpta Vaticana* de Polybe; Leyde, 1829; — *Olympicus* de Dion Chrysostome; Leyde, 1840; — *Commentarius de reliquis Dionis orationibus*, dans l'*Historia critica Sophistarum Græcorum*; Utrecht, 1823; — *Commentationes de Telepho Euripidis*; — *De Xenophontis Apologia Socratis*; dans les *Mémoires* de l'Institut royal de la Néerlande; — La *Phœnissa* d'Euripide, avec un *Commentaire*; Leyde, 1846; — *Catalogus Codicum manuscriptorum qui inde ab anno* 1741 *Bibliothecæ Lugduni Batavorum accesserunt*; Leyde, 1852.

Conversat.-Lexik.

Geel (*Louis* van), sculpteur belge, né à Malines, en 1789, mort à la fin de mai 1852. Fils et élève de son père, Jean-Franz Geel, statuaire, il travailla à l'académie de Malines jusqu'en 1807, époque à laquelle, ayant remporté le 1er prix, il y obtint la place de professeur adjoint. Tenant à compléter ses études artistiques, Geel vint en 1809 à Paris, et entra dans les ateliers de David et de Roland. Ayant remporté en 1811 le deuxième prix de sculpture (le sujet du concours était *la mort d'Épaminondas*), il retourna à Malines, où il reçut plusieurs commandes de la cour. Nommé statuaire du prince d'Orange (1816), le roi Guillaume 1er l'envoya à Rome. De retour dans sa patrie, il se fixa à Bruxelles, où il exécuta successivement *le grand Lion* érigé sur le champ de bataille de Waterloo, les *sculptures de la Porte-Guillaume*, ainsi que les bustes de la *princesse d'Orange*, du *prince Frédéric*, du *grand-duc Nicolas de Russie*, etc., etc. Les travaux les plus importants de cet artiste sont : *Un Berger jouant de la flûte*, commandé en 1832 par le roi Léopold, et le *prince Charles de Lorraine enfant*. Attaqué depuis plusieurs années d'une maladie de langueur, il mourut à l'âge de soixante-trois ans. A. Sauzay.

Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*. — *Procès-verbaux de l'Académie des Beaux-Arts.*

Geer (*Louis* de), industriel suédois, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il appartenait à une riche famille hollandaise, et s'établit, vers 1600, en Suède, où, par ordre du célèbre roi Gustave-Adolphe, il fut chargé de la direction des fabriques d'armes. C'est à lui qu'on doit l'introduction des meilleures méthodes pour travailler le fer. Il obtint la concession des mines de fer de Danmora. Sous le règne de Christine, fille du même monarque, Geer se distingua encore en Suède, par la construction d'une flotte capable de défendre les côtes de cet État et son commerce extérieur. Ces importants travaux lui valurent des récompenses honorables et, entre autres, des lettres de noblesse. Ayant acquis une fortune considérable, il en consacra une grande partie à la propagation de l'instruction publique dans sa patrie adoptive et à des actes de bienfaisance.

N. A. Kubalsky.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie der Wissenschaften und Künste*, 1re section, Leipzig, 1852

Geer (*Charles*, baron de), célèbre naturaliste suédois, de la famille du précédent, né en 1720, mort à Stockholm, le 8 mars 1778. Il abandonna la carrière politique, à laquelle on le destinait, pour se livrer tout entier à l'étude des sciences naturelles. On raconte que dès son enfance il prit le goût de l'entomologie en observant le travail de quelques vers à soie que ses parents lui avaient donnés pour l'amuser. Il entra en relation avec Muschenbroek, Celsius, de Klingenstiern, Linné, etc. Possesseur d'une très-grande fortune, il en fit le plus noble usage, en la consacrant en partie, dans un but d'intérêt public, à la réparation des mines de Danmora, qui avaient été inondées et laissaient sans travail un nombre considérable d'ouvriers. Il publia plusieurs ouvrages de zoologie qui attirèrent sur lui l'attention. Ses talents lui valurent bientôt les bonnes grâces du roi de Suède, qui l'éleva à la dignité de maréchal de cour et le nomma commandeur de l'ordre de Wasa. Il fut élu aussi membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, à laquelle il légua en mourant ses précieuses collections d'histoire naturelle.

De Geer s'est appliqué surtout à l'étude des insectes. Il a jeté le plus grand jour sur cette partie si vaste et si importante de la science : ses travaux lui ont mérité le surnom du *Réaumur suédois*. On doit à de Geer l'un des plus beaux ouvrages qui aient été publiés sur l'entomologie : *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*; Stockholm, 1752-1778, 7 parties en 8 vol. in-4°. Ces mémoires renferment la description de plus de 1,500 espèces, et sont accompagnés d'excellentes figures. Le dernier volume n'a paru qu'après la mort de l'auteur; il renferme la méthode de classification adoptée par de Geer, fondée sur la nature des ailes pour les insectes ailés et pour les aptères sur la nature des métamorphoses. L'ouvrage de A.-J. Retzius, *Genera et Species Insectorum*, Leipzig, 1783, peut être regardé comme un supplément à celui de Geer. Le cabinet d'histoire naturelle de Geer

se trouve aujourd'hui exposé dans les salles de l'Académie des Sciences de Stockholm.

Louis PASCAL.

Gezelius, *Biogr. Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

GEERAERTS ou **GHEERAERDS** (*Marc*), artiste flamand, né à Bruges, en 1526, mort à Londres, vers 1585. Il est cité dans le *Dictionnaire géographique* de Dewez, parmi les peintres qui ont illustré la ville de Bruges, et dans divers *Catalogues* des musées allemands; les renseignements biographiques sont très-incomplets à son sujet. Il étudia la peinture dans l'atelier de Martin de Vos, à Anvers, où il se livra en même temps à la sculpture, à l'architecture et à la gravure; au moment des troubles qui divisèrent sa ville natale, en 1559, lorsque les vaisseaux marchands de Flandre furent inquiétés et insultés par les Anglais, il profita des offres avantageuses qui lui étaient faites par ces derniers, et se retira à Londres, où il semble avoir travaillé jusqu'à sa mort. Les deux œuvres les plus estimées de Geeraerts dénotent un double talent dans le portrait et dans la gravure architecturale : ce sont un *Portrait d'homme*, placé au musée de Vienne, et le *Plan de la ville de Bruges*, au milieu du seizième siècle, appartenant à cette ville. Ses travaux de sculpture sont restés inconnus; dans ses toiles de genre ou dans ses paysages, il suivit souvent l'exemple de Teniers et de Joachim Patenier, en plaçant dans un coin du tableau un petit personnage grotesquement accroupi. Son nom manque dans le *Dictionnaire des Graveurs* de Mich. Bryan. ED. RENAUDIN.

Siret, *Dict. des Peintres*; Bruxelles, 1848, in-4°.

GEERAERTS (*Joseph-Martin*), peintre flamand, vraisemblablement de la famille du précédent, né à Anvers, en 1706, mort dans cette ville, en 1791. Il reçut jeune encore les leçons de Pierre Eyckens, dit *le jeune*, dont il prit la correction dans le dessin et le bon goût dans l'agencement des draperies; ainsi que lui, il s'adonna à la peinture d'histoire, et réussit complétement lorsqu'il l'appliqua aux grandes allégories, fort en vogue au dix-huitième siècle, et au genre des bas-reliefs ou grisailles. Admis, vers le milieu de sa carrière, à l'Académie d'Anvers, il en fut nommé directeur en 1774, fonction qu'il garda jusqu'à sa mort. Ses œuvres les plus remarquables sont une *Allégorie* (bas-relief), placée dans un palais de Vienne, et un autre bas-relief, figurant les *Beaux-Arts*, possédé par le musée d'Anvers. ED. RENAUDIN.

Siret, *Dict. des Peintres*; Bruxelles, 1848, in-4°.

GEFFRIS et **GEFFRYS**. *Voy.* JEFFERYS.

* **GEGANIUS** (Maison des), GEGANIA GENS, ancienne maison patricienne romaine, qui faisait remonter son origine jusqu'au mythique Gyas, un des compagnons d'Énée. Suivant Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, les *Geganii* étaient une des plus distinguées maisons albaines transportées à Rome après la destruction d'Albe par Tullus Hostilius, et placées parmi les maisons sénatoriales romaines. Cependant, d'après Plutarque, leur nom paraît déjà sous le règne de Numa, qui choisit, dit-on, Gegania pour une des vestales. Une autre Gegania est citée comme la femme de Servius Tullius ou de Tarquin l'Ancien. Une troisième Gegania figure sous le règne de Tarquin le Superbe.

On ne connaît dans cette maison qu'une seule famille, celle des Macerinus, dont plusieurs membres occupèrent de hautes positions sous la république. Le dernier membre de cette famille mentionné dans l'histoire est M. Geganius Macerinus, tribun consulaire en 367. Depuis cette époque le nom de Geganius ne paraît plus dans l'histoire jusqu'en l'an 100, où un L. Geganius fut tué avec Cneius Dolabella, frère de Saturninus, dans les troubles excités par les projets séditieux de ce dernier.

Servius, *ad Virg. Æn.*, V, 117. — Tite-Live, I, 30. — Denys d'Hal., III, 29; IV, 7. — Plutarque, *Numa*, 10; *Comp. Lyc. c. Num.*, 3; *de Fort. Rom.* — Orose, V, 17.

GEHAN-GUIR. *Voy.* DJAHAN-GUYR.

GEHEMA (*Jean-Abraham* DE), médecin polonais, né vers 1662, mort en 1700. Fils d'un chambellan du roi de Pologne, il fut orphelin de bonne heure, et prit d'abord la carrière des armes; mais, ayant eu occasion d'aller en Hollande et de s'y trouver en rapport avec plusieurs savants, il prit un tel goût pour les sciences, qu'il abandonna son emploi de capitaine de cavalerie et se mit à étudier la philosophie sous Henry Du Roy, et la médecine près de Corneille Bontekoë. Reçu docteur, il exerça d'abord la médecine dans le Holstein, servit comme officier de santé dans les troupes danoises, puis il devint médecin du duc de Mecklembourg, de l'électeur de Brandebourg, ensuite du roi de Prusse et du roi de Pologne. On ignore la date de sa mort. Il a écrit, en allemand, des *Mémoires* sur la goutte, sur le moxa, sur les devoirs des médecins d'armée, sur les devoirs des médecins de cour, sur les apothicaires, sur les nourrices, sur les vertus du thé, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Observationum chirurgicarum Decas*; Hambourg, 1682, 2 vol. in-18; — *Diatriba de Febribus*; La Haye, 1683, in-8° : ce n'est réellement qu'une traduction de l'ouvrage composé en hollandais par Bontekoë; — *Decas Observationum medicarum*; Brême, 1686, in-8°; — *De Morbo vulgo dicta Plica Polonica, litterulæ*; Hambourg et La Haye, 1683, 1692, in-12; Francfort, 1690, in-12; — *De Arcanis antipodagricis*; 1686; — *Diætetica vera sanæ rationi et experientiæ certæ innixa*; Stettin, 1690, in-12. GUYOT DE FÈRE.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GEHLEN (*Adolphe-Ferdinand*), chimiste allemand, né à Bütow, le 5 septembre 1775, mort à Munich, le 15 juillet 1815. Son père, qui exerçait la profession de pharmacien, lui fit donner sa première instruction à Bütow; plus

tard, il se rendit à l'université de Kœnigsberg. Tout en s'appliquant à la pratique pharmaceutique sous l'habile direction de l'apothicaire Hagen, il suivait les cours académiques. Il étudia simultanément la médecine, l'histoire naturelle, et même la linguistique. Reçu docteur en médecine à Kœnigsberg, il se rendit à Berlin, pour y étudier la chimie sous Klaproth. Plus tard, il professa lui-même cette science à l'institut Reill de Halle. En 1807 il fut appelé à Munich en qualité de professeur. Membre de l'Académie des Sciences de cette ville, il concourut activement aux travaux de ce corps savant. Il fit partie aussi de la Société d'Économie rurale bavaroise, qui utilisa ses connaissances scientifiques. Il mourut victime de ses expériences sur le gaz hydrogène arséniqué, qu'il préparait en faisant chauffer de l'arsenic dans une lessive alcaline. Comme chimiste et comme physicien, Gehlen mérite une place dans l'histoire des sciences. On a de lui : *Anfangsgründe der Färbekunst* (Éléments de l'Art de la Teinture), traduit du français de Berthollet, avec des notes de S.-F. Hermbstædt; Berlin, 1806, 2 vol. in-8°; — *Anleitung zur Erzeugung und Gewinnung des Salpeters* (Guide pour servir à la Production et extraction du Salpêtre); Nuremberg, 1812; — *Neues allgemeines Journal der Chemie* (Nouveau Journal général de Chimie); Berlin, 1803-1805, 5 vol. in-8°. En 1806 il donna à cette publication un autre titre : *Journal fuer die Chemie und Physik* (Journal de Physique et de Chimie), avec la collaboration de Bucholz, Crell, Hermbstædt, Klaproth, J.-B. Richter, J.-G. Ritter et Trommsdorf; — *Repertorium der Pharmacie* (Répertoire de la Pharmacie); Nuremberg, 1815 : recueil continué par Buchner; — Des *Mémoires* dans divers journaux; parmi ces mémoires on cite : *Einige Bemerkungen ueber neuere Vorschlæge zur Verbesserung des Apothekerwesens* (Quelques Remarques sur de nouveaux projets d'amélioration de la Science Pharmaceutique), dans le *Berliner Jahrbuch für die Pharmacie auf das Jahr* 1800 (Annuaire berlinois de la Pharmacie pour 1800); — *Bemerkungen ueber die Eigenthümlichkeit der Ameisensäure* (Remarques sur la Propriété de l'Acide formique), dans les Mémoires (*Denkschriften*) de l'Académie de Berlin, 1814-1815.

Meusel, *Gel Teutschl.* — *Biog. méd.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

* **GEHLER** (*Jean-Guillaume*), jurisconsulte et numismate allemand, né à Sohrneundorf, en août 1696, mort le 29 août 1765. Reçu docteur en droit à l'université de Helmstædt, en 1719, il devint ensuite sénateur, inspecteur des bâtiments et bourgmestre de Gœrlitz. Outre plusieurs *Mémoires anonymes*, insérés dans la *Bibliothèque des Comètes*, publiée par Roth, en 1746, et un *Mémoire* sur les *Monnaies bractéales*, inséré dans les *Annonces littéraires*, on a de Gelhrer : *Dissertatio inauguralis de æquitate successionis conjugum, præprimis juxta statuta Gorlicensia*; Helmstædt, 1719, in-4°.

Biographie belge.

GEHLER (*Jean-Charles*), médecin allemand, né le 17 mai 1732, à Gœrlitz; mort le 6 mars 1796. A peine sorti du gymnase de sa ville natale, il se rendit, en 1751, à Leipzig, où son père le recommandait à C.-G. Ludwig, doyen de la Faculté de Médecine, homme savant, qui présida à son éducation médicale. Le jeune Gehler suivit tous les cours; en 1756 il était reçu maître ès arts et deux ans plus tard docteur en médecine. Il s'était adonné aussi aux sciences naturelles, et peu de temps après il fit un voyage minéralogique à Freyberg, parcourut la Suisse, une partie de l'Allemagne, et se mit à suivre un cours d'accouchement à Strasbourg. A son retour à Leipzig, il ouvrit un cours particulier de minéralogie, le premier qu'on eût encore fait dans cette université. Ce cours le fit connaître avantageusement. En 1759 il fut nommé accoucheur de la ville, en 1762 professeur de botanique, puis professeur d'anatomie et de chimie en 1780, enfin professeur de thérapeutique en 1789, doyen de la Faculté de Médecine et médecin pensionné de la ville. Gehler a laissé un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels on doit surtout signaler ceux qui ont rapport à l'art de l'accouchement; il y avait acquis une grande expérience, et l'on doit regretter que ses écrits, très-estimés, n'aient pas été traduits. Ses principaux ouvrages, tous imprimés à Leipzig, sont : *De Characteribus Fossilium externis*; 1757, in-4°; — *De Horrore, ut signo*; 1760, in-4°; — *De Sanguine in partu profluente*; 1760, in-4°; — *De Partu difficili ex hydrope fœtus*; 1762, in-4°; — *De Usu macerationis seminum in plantarum vegetatione*; 1763, in-4°; — *De partus naturalis adminiculis*; 1772, in-4°; — *De prima fœtus respiratione*; 1773, in-4°; — *De plumbo ejusque in corpus humanum vi medicamentosa*; 1776, in-4°; — *De Eclampsia parturientium, morbo gravi quidem, neque adeo funesto*; 1776-1777, in-4°; — *De insigni magnesiæ officinalis differentia*; 1779, in-4°; — *De magnesiæ genuinæ usu medico*; 1780, in-4°; — *De ruptura perinæi in partu cavenda*; 1781, in-8°; — *Programma quatenus aer in pulmones haustus vitam alat*; 1781, in-4°; — *Programma de variis aerem corruptum emendandi mediis*; 1781, in-4°; — *De dubia vini adulterati per liquorem probatorium docimasia*; 1782, in-4°; — *De vini ferro adulterati docimasia*; 1783, in-4°; — *De utero in partu rupto*; 1783, in-4°; — *De uteri in partu rupturam minitantis, therapia*; 1783, in-4°; — *De deligatione funiculi umbilicalis*; 1784, in-4°; — *De modo funiculum umbilicalem deligandi*; 1784, in-4°; — *De justo deligandi funiculum umbilicalem tempore*; 1784, in-8°; — *De puerperis caute fasciis involven-*

dis; 1784, in-4°; — *De fasciarium in puerperio noxa*; 1785, in-4°; — *De fossilium physiognomiis*; 1786, in-4°; — *De dentitione tertia*; 1786, in-4°; — *De causis suffocationis fœtus in partu artificiali*; 1787, in-4°; — *De tincturæ cinnamomi ad compescendas uteri hæmorrhagias virtute dubia et suspecta*; 1787, in-8°; — *De vitæ fœtus in partu artificiali periclitantis præsidiis*; 1788, in-4°; — *De parturientis situ ad partum apto*; 1789, in-4°; — *De vectis obstetricalis usu dubio*; 1789, in-4°; — *De meconii in partu effluxu indubio fœtus mortui signo*; 1790, in-4°; — *De Forcipis Johsonianæ præ Levretiana et Smelliana præstantia*; 1790, in-4°; — *De nimio sanitatis studio, sæpe vel optimam sanitatem frangente*; 3 part., 1790-1791, in-4°; — *De effluente meconio neogeniti vitam non probante*; 1790, in-4°; — *De connubio lactis cum acidodulcibus sanitati neutiquam infenso*; 1791, in-4°; — *De situ fœtus in utero*; 1791, in-4°; — *De capitis fœtus in partu oblique sili apta solutione*; 4 part., 1792-1793, in-4°; — *De noxa ex nimis præcipitato medicinæ studio oriunda*; 1793, in-4°; — *De quibusdam rarioribus agri Lipsiensis petrificatis*; 1793, in-4°; — *Momenta quædam quæ ad vitam hominum submersorum restituendam multum facere videntur*; 1793, in-4°; — *De recta potus in sanis hominibus administratione*; 1793, in-4°; — *De salubritate habitantium e placitis recentiorum physicorum dijudicata*; 1794, in-4°; — *De medicamentorum compositorum scrutinio chemico dubio persæpe ac fallaci*; 2 part., 1794-1796, in-4°; — *De criteriis vitæ et mortis physicomedicis*; 1795, in-4°. Les dissertations de Gehler relatives à l'accouchement ont été réunies, traduites en allemand et publiées avec quelques additions par C.-G. Kühn, sous le titre suivant: *Kleine Schriften die Entbindungskunst betreffend*; Leipsig, 1798, 2 vol. in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — *Biographie médicale.*

GEHLER (*Jean-Samuel-Traugott*), physicien allemand, né à Gœrlitz, le 1er novembre 1751, mort à Leipzig, le 16 octobre 1795. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, d'où il alla à Leipzig pour s'y appliquer aux sciences naturelles, aux mathématiques, enfin au droit. En 1774 il fit des cours de mathématiques; en 1777 il devint docteur en droit, et en 1786 assesseur de la cour suprême. On a de lui: *Physikalisches Woerterbuch* (Dictionnaire de Physique); Leipzig, 1787-1801.

Conversat.-Lexikon.

GEHREN (*Charles-Chrétien*), théologien allemand, né à Marbourg, le 8 octobre 1763, mort le 6 février 1832. Par sa mère, fille de Jean-Christian Kirchmeier, il était allié à la famille de Mélanchthon. Il fit à Marbourg, et sous les meilleurs maîtres, toutes ses études, particulièrement celle de la théologie, pour laquelle il manifesta de bonne heure un vif penchant. Pendant qu'il était précepteur particulier à Rothenbourg (1787) il fut nommé deuxième prédicateur. Cette double position offrait cette singularité que Gehren était pasteur d'une communauté protestante et précepteur dans une famille catholique. Il sut s'arranger, il le raconte lui-même, de manière à éviter toute espèce de désagrément. Comme prédicateur, il eut un succès qui lui valut à la fois l'amitié du publiciste Jung-Stilling et, sur la recommandation du conseiller Mieg d'Heidelberg, un emploi de prédicateur à Copenhague, où il séjourna seize ans. Il y acquit l'entière connaissance de la langue du pays, et en même temps il s'y occupa avec plus de liberté qu'il ne l'eût pu faire en Allemagne d'études philosophiques, en particulier du système de Kant, qui avait alors un grand retentissement. De 1795 à 1798, Gehren visita la Hesse, une partie de la Saxe et les provinces rhénanes. Ce voyage avait surtout pour but la recherche de nouvelles connaissances littéraires. Heureux à Copenhague, Gehren accepta cependant plus tard à Felsberg, dans la Hesse électorale, un emploi de pasteur qui le ramenait ainsi dans sa patrie, où il avait toujours désiré retourner. Il vécut à Felsberg dans un calme qui ne fut interrompu que par l'invasion française, et qu'il recouvra plus tard. Ses principaux ouvrages sont: *Predigten über Menschenkenntniss* (Sermons sur la connaissance de l'homme); Lübeck, 1797-1802; — *Predigten über die religiöse Bestimmung der Jugend* (Sermons sur la destination de la jeunesse); Copenhague, 1800; — *Die Pflicht einer verstaendigen Behandlung der Religion* (Le Devoir d'une pratique intelligente de la Religion); ibid., 1806; — *Franz-W. der Mœrder aus Aberglauben und Schwermuth* (François W., ou le meurtrier par préjugé et mélancolie); Halle, 1794.

Gehren, *Selbstbiographie.* — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte.*

* **GEIBEL** (*Emmanuel*), poëte allemand, né à Lübeck, le 18 octobre 1815. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et les continua à Bonn en 1835. Il s'occupa alors particulièrement d'études philologiques et esthétiques. Venu à Berlin en 1836, il s'y lia avec Chamisso, Gaudy et Kugler. En 1838 il entra comme précepteur chez l'ambassadeur de Russie à Athènes, prince Katakasi. Il profita de ce voyage pour étendre ses connaissances; c'est ainsi qu'il visita, avec son ami Curtius, presque tout l'archipel. A son retour à Lübeck, en 1840, il ne s'occupa plus que de ses travaux littéraires. En 1843 il obtint une pension annuelle du roi de Prusse, et alla résider en divers endroits, à Saint-Goar, où il se rencontra avec Freilegrath, puis à Stuttgard, Hanovre, Berlin, Lübeck. En 1852 il devint professeur d'esthétique à l'université de

Munich. Les écrits de Geibel se composent de poésies proprement dites, de drames, d'opéras, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Classische Studien* (Études classiques), en société avec Curtius; Bonn, 1840; — *Gedichte* (Poésies); Berlin, 1840; — *Zeitstimme* (Voix du temps); Lübeck, 1841; — *Spanische Volkslieder und Romanzen* (Chants populaires et romanceros espagnols); Berlin, 1843; — *Spanisches Liederbuch* (Livre des Chants espagnols); Berlin, 1852 : cet ouvrage complète le précédent; — *Kœnig Roderich* (Le Roi Roderic), drame; Stuttgard, 1844; — *Kœnig Sigurd's Brautfahrt* (Les Fiançailles du roi Sigurd); Berlin, 1846; — *Zwoelf Sonette* (Douze Sonnets); Lübeck, 1846; — *Juniuslieder* (Chants de Junius); Stuttgard, 1848; — *Siegfried's Tod* (La Mort de Siegfried), dans le *Deutschen Museum* (Musée allemand), 1851.

Conversat.-Lexik.

GEIGER (*Jean-Conrad*), peintre suisse, né en 1597, mort en 1674. Il vécut à Zurich, où il se fit surtout connaître par de remarquables peintures sur verre. Parmi ses productions les plus estimées, on cite un *Plan du Canton de Zurich*, gravé ensuite par J. Meyer.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

GEIGER (*Malachie*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Kelegraphia, seu descriptio herniarum*; Munich, 1631, in-8°; en allemand, Stuttgard, 1661, in-12; — *Margaritologia, sive dissertatio de margaritis*; Munich, 1637, in-8°; — *Microcosmus hypochondriacus*; ibid., 1651, in-4°.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

* **GEIGER** (*Abraham*), rabbin et orientaliste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 24 mai 1810. Il fit d'abord les études rabbiniques dans sa famille, puis il alla se perfectionner aux universités d'Heidelberg et de Bonn. C'est dans cette dernière ville qu'il remporta le prix mis au concours sur les *Sources hébraïques du Coran*. Au mois de novembre 1832, il devint rabbin à Wiesbaden. Dès lors il s'attacha à introduire une sage réforme dans le judaïsme; ce qui lui attira l'animadversion du parti attaché aux anciennes coutumes. En 1835 il commença, avec d'autres israélites éclairés, la publication du *Zeitschrift für jüdische Theologie* (Annales de théologie juive); Francfort et Stuttgard, 1835-1839, t. I à IV; Grünberg et Leipzig, 1842-1847, t. V et VI. On a en outre de Geiger : *Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen* (Ce que Mahomet a emprunté au Judaïsme); Bonn, 1833; — *Studien*, etc. (Études sur Moïse ben Maïmoz); Breslau, 1850; — une traduction du *Divan* du Castillan Abo'l Hassan Juda Halevi; Breslau, 1851; — *Lehr und Lesebuch zur Sprache der Mischna* (Livre d'Instruction et de Lecture pour la langue de la Mischna); Breslau, 1845.

Convers.-Lex.

GEINOZ (L'abbé *François*), helléniste suisse, né en juillet 1696, à Bulle (canton de Fribourg), mort à Paris, le 23 mai 1752. Aumônier du régiment des gardes suisses au service de France, il vint se fixer à Paris, où sa profonde connaissance des langues grecque et hébraïque le fit connaître du monde savant. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'admit dans son sein, et il travailla longtemps au *Journal des Savants*, qui eut de lui un assez grand nombre d'articles. Il fut aussi nommé censeur royal des livres. Le *Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* contient de lui : *Recherches sur l'origine des Pélasges, avec une histoire de leurs migrations*, deux mémoires, tome XIV et XVI, ann. 1743, 1751; — *Observations et corrections sur le texte et la version du premier livre d'Hérodote*, t. XVI et XVII, partie historique; — *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, trois mémoires, t. XIX, XXI, XXIII, ann. 1753-1776. Il s'occupait d'une nouvelle édition d'Hérodote, corrigée sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage.

GUYOT DE FÈRE.

Ladvocat, *Dict. histor.* — Zurlauben, Notice à la tête du 6e vol. de l'*Histoire militaire des Suisses au service de France.*

GEISA. *Voy.* GÉYSA.

* **GEISLER** (*Henri*), littérateur allemand et docteur en droit, né à Fribourg, au quinzième siècle. On ne sait rien de lui si ce n'est qu'il écrivit en allemand un résumé de rhétorique et de l'art épistolaire. Quatre éditions, mises au jour à Strasbourg, de 1493 à 1519, et une d'Augsbourg, 1507, attestent la vogue qu'avait cet ouvrage.

G. B.

Hüm, *Repertorium bibliographicum*, t. I, part. II, p. 441. — Panzer, *Annales de l'ancienne Littérature allemande*, t. I.

GEISLER (*Jean-Godefroi*), érudit allemand, né à Langenau, le 14 juin 1726, mort le 2 septembre 1800. Il fit ses premières études à Gœrlitz, sous la direction de son père, architecte dans cette localité. En 1744 il se rendit à l'université de Leipzig, où il eut pour la théologie des professeurs tels que Jöcher, Kapp, et Crusius, et pour la philologie Ernesti, alors recteur à l'école Thomas. C'est en 1746 qu'il débuta dans les lettres, par un écrit intitulé : *Comment. de Photii, patriarchæ Constantinopolitani, Scientia Medica*; Leipzig, 1750. De l'enseignement privé, qu'il exerça pendant quelque temps, il passa ensuite à l'enseignement public. En 1751 il devint deuxième professeur au gymnase de Gœrlitz, où il exerça plus tard les fonctions de co-recteur. En 1768 il passa au gymnase de Gotha en qualité de recteur. En 1779 il alla remplir les mêmes fonctions à Pforta. Enfin l'estime du duc Ernest de Gotha lui valut, en 1787, la place de directeur de la bibliothèque de Gotha. Cette position s'accordait à la fois avec ses goûts et son érudition. Ses principaux ouvrages sont :

De illo quod in novis quas vocent methodis consectandis, arripiendis, complectendis inesse dicunt; Leipzig, 1759, in-fol.; — *De tuenda græcarum et latinarum dignitate admonitio*; Gotha, 1770, in-4°; — *De Minutiarum in doctrina liberali Studio*; ibid., 1771, in-4°.; — *De Inutili doctrinarum in docendis Divortio*; ibid., 1773, in-4°; — *Betrachtungen einer gemeinnützigen Erziehung* (Observations au sujet d'une éducation d'une utilité générale); ibid., 1773, in-4°.

Weidlich, *Biog. Nachrichten von jetzleb. Rechtsgelehrten*. — Strieder, *Hess. Gel. Gesch.*

GEISSLER (*Frédéric*), jurisconsulte allemand, né à Reussendorf, le 25 octobre 1636, mort le 11 avril 1679. Il professa le droit à Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *De Nominum Mutatione ad legem unicam Codicis hoc titulo una cum decadibus quinque scriptorum anonymorum et pseudonymorum a se detectorum*; 1669 : inséré aussi dans le *Theatrum* de Placcius, 1670; — *De Temperamentis Pœnarum*; — *De Mercatoribus*; — *De Legitimatione*; — *De Privilegiis Viduarum*; — *Sylloge litterarum variarum*; — *De Publicis Judiciis*; — *De Vi publica et privata*; — *De Civitatibus municipalibus in Imperio Romano-Germanico*; — *De Civitatibus imperialibus earumque Juribus*; — *Recensus Axiomatum philosophico-judicorum*.

Vogel, *Leipzig. Annales*.

GELADAS. *Voyez* AGELADAS ou AGELAS.

GELAIS (Saint). *Voyez* SAINT-GELAIS.

GELALEDDIN. *Voyez* DJELAL-EDDYN.

GÉLASE Ier, pape, mort à Rome, le 11 des calendes de décembre (21 nov. 496). Il était fils de Valerius, qu'on dit Africain, et il a revendiqué lui-même le titre de Romain (1). Gélase avait la réputation d'un savant (2), et fut probablement sous Félix III, son prédécesseur, le rédacteur du décret de condamnation d'Acace, évêque et premier patriarche de Constantinople. Élu le 2 mars 492, à une époque critique, où Odoacre et Théodoric se disputaient la possession de l'Italie et la succession d'Augustule, il parvint à une sorte d'indépendance, que les papes ultérieurs ne conservèrent pas, puisqu'ils devaient leur élection soit aux rois Goths, soit aux lieutenants des empereurs de Byzance. En Italie, il établit le premier, dans sa correspondance avec l'empereur Anastase, la distinction de deux puissances, l'une spirituelle, qu'il revendiquait pour les papes, et qui les élevait sinon au-dessus, au moins sur un pied égal avec les rois, l'autre temporelle, que les pontifes pouvaient reconnaître et respecter. Gélase débuta par retrancher de sa communion Euphémius, deuxième patriarche de Constantinople, qui, quoique orthodoxe, n'avait pas voulu rayer des sacrés diptyques le nom de son prédécesseur Acace, excommunié par décret romain de la papauté, pour sa résistance au concile général de Chalcédoine. Euphémius adhérait à ce concile; mais il soutenait qu'Acace n'avait pu être dépossédé de son siége que par la sentence canonique d'un synode, légalement composé. On a la correspondance de Gélase, qui sur ce point soutint que la papauté était compétente, à cause de la primauté dévolue à saint Pierre par un texte de l'Évangile de saint Matthieu, et qu'elle n'avait fait qu'exécuter ou appliquer l'excommunication virtuellement prononcée par le concile lui-même. Mais dans l'un de ces documents Gélase exprima positivement qu'après Rome la primauté appartenait au siége d'Alexandrie, fondé par saint Marc, disciple de saint Pierre, et le troisième rang à l'église d'Antioche, créé par l'apôtre lui-même. Il ajoutait que c'était de Jésus-Christ, par les Saintes Écritures, que dérivait cette hiérarchie, et qu'on ne pouvait y rien changer.

La papauté comprenait peut-être déjà que la création d'un patriarcat dans la ville résidence des empereurs préparait dans l'avenir le schisme qui a éclaté plus tard, puisque Rome elle-même avait dû la reconnaissance de sa primauté, longtemps contestée, à l'avantage qu'elle avait eu d'être la cité impériale. On conçoit néanmoins comment une telle prétention, qui anéantissait le titre de l'évêque de Constantinople, souleva le clergé, son patriarche Euphémius, qu'elle dégradait, et l'empereur Anastase lui-même. La polémique à ce sujet se prolongea pendant le pontificat, d'ailleurs assez court (quatre ans huit mois dix-neuf jours), de Gelase, et la papauté fut obligée de céder; car du temps de Justinien elle reconnut expressément Constantinople comme la *seconde Rome*, titulaire de la primauté ecclésiastique après Rome elle-même. On ne sait si cette controverse n'influa pas sur les sentiments religieux de l'empereur, qu'on croyait d'abord orthodoxe, et qui parut ensuite favorable aux ariens. Théodoric, vainqueur d'Odoacre en 493, deuxième année du pontificat de Gélase, était arien, mais obligé à de grands ménagements envers un pouvoir moral aussi considérable que la papauté, afin de devenir possesseur de l'Italie, et ce n'est qu'après avoir été bien affermi qu'il faisait voyager les papes pour ses affaires, et qu'il les exilait quand il en était mécontent.

L'Église chrétienne était alors divisée au sujet des canons du concile, encore récent, de Chalcédoine; les évêques de la Macédoine les repoussaient quand ceux d'Illyrie s'y soumettaient, et les églises d'Orient partageaient les variations de l'empereur Anastase et du patriarche Euphémius. Gélase travailla de toutes ses forces, et par de nombreux écrits, à conquérir cette unité de foi qui échappait si souvent à la papauté, et à empêcher l'Orient de se séparer. Il entama aussi une polémique contre l'évêque Honorius et les pélagiens, qu'il accusait de relâchement dans leurs mœurs et de s'exposer à

(1) Lettre 10, à l'emp. Anastase : *Romanus natus*.
(2) Lettre 9, d'Euphémius.

des chutes fréquentes, en ne s'interdisant pas toute communication avec les vierges. En 494 ce pontife entra directement en correspondance avec l'empereur Anastase, auquel il donnait le nom de fils en Jésus-Christ. C'est en cette année qu'il réunit à Rome soixante-dix évêques, dont on ne connaît ni les noms ni les siéges, et par lesquels il fit adopter un décret souverain sur la distinction des Écritures authentiques et des Écritures apocryphes. Ce decret, qui figura au rang de ceux des conciles, quoiqu'il n'en eût pas le caractère, sert de règle encore aujourd'hui. Des trois livres connus des Machabées, ce décret n'en admet qu'un, au lieu de deux aujourd'hui reconnus par l'Église romaine; il n'admet non plus qu'un livre d'Esdras, au lieu de deux reconnus aujourd'hui, et de deux autres douteux; il reconnaît comme douteux le livre de Job. Il admet certains écrits d'Origène, quoique ce grand homme ait été condamné plus tard par le cinquième concile général, et rejette quatre écrits sous le titre d'Actes; dix Évangiles encore faux, ainsi que certaines relations concernant la puissance du Sauveur et de Marie, et spécialement les lettres d'Abgare et de Jésus-Christ, fabriquées par Eusèbe. Il condamna les manichéens ainsi que la personne du sénateur Andromaque, la célébration des Lupercales, comme un reste des superstitions païennes favorisant des obscénités. En 495 il présida un synode de cinquante-cinq évêques, qui acquitta Misénus et son livre du reproche d'hérésie. Il mourut à Rome, l'année suivante, après avoir publié des écrits contre Eutychius et Nestorius, sans avoir en rien contribué à l'heureuse révolution religieuse qui eut lieu dans les Gaules par le mariage de Clotilde, fille du roi des Bourguignons, avec Clovis, et par la conversion de ce prince. Malgré la courte durée de son pontificat, Gélase se montra grand pontife, et il a été placé par Denys au rang des saints, non par une canonisation spéciale, mais en vertu de l'usage qui a donné ce titre aux quarante-neuf premiers papes.

Les écrits authentiques de Gélase sont un recueil des conciles, quinze lettres, trois traités et trois décrets. On lui attribue des hymnes, des préfaces et des oraisons, et le plus ancien sacramentaire ou rituel trouvé à Saint-Benoît-sur-Loire, et imprimé à Rome par Thomasey, 1680.

I. DE SICH.

Les écrits authentiques de Gélase. — Les deux Conciles de 494 et 495. — Anastase, *Liber Pontif.* — Baronius, *Ann. ecclesiast.*, t. VIII. — Ph. Buonamici, *De Claris Pontific. litter. Scriptoribus.*

GÉLASE II (*Giovanni de Gaète*), pape, né à Gaète, vers 1050, mort à Cluny, le 29 janvier 1119. Il fut moine du Mont-Cassin, cardinal, diacre et chancelier de l'Église romaine. Après avoir exercé cet emploi pendant quarante ans, il fut élu pape, le 25 janvier 1118. Cette élection se fit avec mystère, pour éviter l'opposition des partisans de l'empereur. Un de ces derniers, Cencio Frangipani, l'ayant apprise, entra de force dans l'église où elle s'était faite, se saisit du pape comme d'un intrus, et, après l'avoir maltraité, l'emmena prisonnier. Un soulèvement des Romains força Frangipani à relâcher son prisonnier. Gélase s'enfuit le 2 mars suivant, sur la nouvelle de l'arrivée de l'empereur d'Allemagne Henri V. Ce prince fit élire l'évêque de Prague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Après le départ de l'empereur, Gélase rentra secrètement à Rome; mais le 21 juillet de la même année il en fut encore chassé par Frangipani. Il s'embarqua le 2 septembre pour se rendre en France, où il arriva le 7 novembre. Le roi Louis le Gros lui députa Suger à Maguelonne. Gélase, se sentant malade, se fit transporter à Cluny, où il mourut, après avoir occupé le saint-siége un an et quatre jours.

Baronius, *Annales.* — Platina, *Vitæ Pontificum.* — *Art de vérifier les dates* (*Chron. des Papes*).

GÉLASE (Γελάσιος), nom de trois écrivains ecclésiastiques, savoir :

GÉLASE, évêque de Césarée en Palestine, mort vers 394 de l'ère chrétienne. Neveu de saint Cyrille de Jérusalem, il dut à l'influence de celui-ci d'être placé sur le siége de Césarée, probablement vers 367 (*voy.* CYRILLE). Pour se conformer au désir de son oncle, Gélase entreprit une continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe Pamphile. Cet ouvrage, mentionné par Photius, a été quelquefois confondu avec une Histoire du Concile de Nicée par Gélase de Cyzique. On a encore sous le nom de Gélase plusieurs écrits; mais on ne sait auquel des trois Gélase ils appartiennent. En voici l'énumération : une *Exposition de la foi*, citée par Leontius, *Adver. Nestorium*, lib. I; — Τῆς δεσποτικῆς ἐπιφανείας πανήγυρις, ou Εἰς τὰ ἐπιφάνια λόγος, cité deux fois par Théodoret, qui classe l'auteur parmi les anciens auteurs de Palestine; — *Practica* στοιχειώσεις *secundum Ecclesiam*, cité par Labbe, dans son *Operum Damasceni Conspectus.*

Photius, *Bibliot.*, codd. 88, 89. — Théodoret, *Opera*, vol. IV, p. 46, 251, ed. Schulze. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. IX, p. 290.

GÉLASE, évêque de Césarée, auteur d'un livre Κατὰ Ἀνομοίων (*Contre les Anoméens*). Photius le distingue du précédent, tandis que Fabricius et Cave l'identifient avec celui-ci.

Photius, *Bibl.*, codd. 89, 102.

GÉLASE DE CYZIQUE vivait dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Il était fils d'un prêtre de Cyzique. Il trouva dans la maison de son père un vieux manuscrit contenant un récit de ce qui s'était dit et fait au concile de Nicée. Il en tira profit pour réfuter les eutychiens pendant leur court triomphe sous l'usurpateur Basiliscus (475-477 après J.-C.). Cette découverte l'engagea à recueillir de plus amples renseignements sur le concile, dans Eusèbe de Césarée, Rufin et autres. Il composa sur ce sujet un ouvrage qui d'après Photius était intitulé : Πρακτικὸν τῆς πρώτης συνόδου ἐν τρισὶ τόμοις. On le trouve dans différentes éditions des

Conciles. Le premier livre comprend l'histoire de Constantin jusqu'à sa victoire sur Licinius; le second est consacré à l'histoire du concile, et à quelques discussions entre les saints évêques et certains philosophes, défenseurs d'Arius. Cave regarde ces discussions comme de simples inventions de Gélase ou de l'auteur du manuscrit qui servit de base à cette histoire. Le troisième livre contient seulement un petit nombre de lettres de l'empereur Constantin. Baronius attribue à Gélase de Cyzique un traité contre les eutychiens et les nestoriens, et suppose que le livre *De duabus Naturis*, attribué au pape Gélase, est simplement une version de l'original perdu de l'écrivain grec. Cette opinion a trouvé peu d'approbateurs. La première édition du texte grec du Πρακτικόν fut publiée à Paris, par l'Écossais Robert Balfour, avec une traduction latine (chez J. Morel, in-8°). Ce texte reparut in-folio en 1604, chez Commelin à Heidelberg; en 1608, dans le tome Ier des Conciles recueillis par Sirmond; en 1618, dans le tome Ier, partie II, de la collection du même genre donnée par Binius. Les recueils de conciles imprimés au Louvre, 1644, tome VII, publiés par Labbe en 1671 (tome II), par Hardouin en 1715 (tome I), et par Mansi en 1760 (tome II), ont tous inséré en grec et en latin l'ouvrage de Gélase. Il est en latin seulement dans les *Concilia* publiés à Cologne en 1606 par Alphonse Pisani.

Photius, *Biblioth.*, codd. 15, 88, 89. — Labbe, *Concilia*, vol. II, col., 103-286. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. IX, p. 291; XII, p. 581. — Cave, *Hist. litter.* — Baronius, *Annal. ad ann.*, 496. — Pagi, *Critic. in Baron.* — Dupin, *Hist. des Auteurs ecclésiastiques*, t. IV, p. 280. — Ceillier, *Hist. des Auteurs ecclés.*, t. XV, p. 359.

GELDENHAUR ou **GELDENHAUER** (*Gérard*), littérateur belge, né à Nimègue, vers 1480, mort à Wittemberg, le 10 janvier 1542. Il étudia à Deventer, sous Alexandre Hegius, qui fut aussi le maître d'Érasme. Pendant son séjour à Louvain, il contracta avec ce dernier une étroite amitié. Son talent pour la poésie latine lui valut la couronne de poëte lauréat, qu'il reçut en 1517, des mains de l'empereur Maximilien Ier. Il s'était fait moine; mais cet état ne lui convenant pas, il quitta le cloître, et s'attacha à Charles d'Autriche, plus tard empereur. Il devint le lecteur et l'historien de ce prince. N'ayant pas voulu le suivre en Espagne, il entra dans la maison de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, fils naturel de Philippe le Bon, et servit de secrétaire à ce prélat. Il écrivit en cette qualité à Érasme (*voy.* ce nom), avec lequel il correspondait d'ailleurs en son propre nom. Mais la réforme vint bientôt mettre la désunion entre les deux amis. Geldenhaur se déclara pour Luther, et fut en butte aux railleries d'Érasme, qui le désigna sous le nom de *Vulturius Neocomus*. On a de lui: *Satiræ VIII*; Louvain, 1515; — *Vita Philippi a Burgundia*; Strasbourg, 1529, in-8°; — *Germaniæ inferioris Historia*; Strasbourg, 1532; — *Historia Batavica*; Strasbourg, 1533, in-8°; — *Scholia in dialecticam Georgii Trepezuntii*; Cologne, 1538, in-8°.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

* **GELDER** (*Arnold* DE), peintre hollandais, né à Dordrecht, en 1645, mort dans cette ville, en 1727. A dix-sept ans il entra dans l'atelier de Rembrandt, où il resta plusieurs années : il emprunta aux qualités de ce maître un dessin correct, une couleur chaude et harmonieuse, et s'est également distingué dans les divers genres. Comme à Véronèse et à d'autres peintres plus modernes, il lui arriva presque toujours de négliger le costume et d'habiller ses personnages historiques ou religieux à la mode de son pays et de son époque. Les détails sur sa vie manquent à peu près complétement jusqu'ici. Ses quatre tableaux les plus estimés, placés dans les musées allemands, offrent chacun un brillant échantillon de son savoir-faire dans les différents styles de la peinture; ce sont le *Portrait de Pierre Ier*, au musée d'Amsterdam, un *Portrait* d'inconnu, *Jésus-Christ devant Pilate*, dans la galerie de Dresde, et *La Toilette de la fiancée juive*, au musée de Munich. Gelder a peint en outre à La Haye une *Synagogue juive*, *Betzabée engageant David à déposer le sceptre*, et vers la fin de sa carrière la *Vie* et la *Passion du Christ*.

Ed. RENAUDIN.

Michel Bryan, *Dict. des Peintres*, 1816. — Siret, *Dict. des Peintres*.

* **GELDRES** (*Roger*), capitaine portugais, d'origine flamande, natif d'Anvers, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. C'était un habile artilleur, qui fit les guerres de l'Inde au temps d'Almeida et d'Albuquerque, de 1505 à 1515. On lui dut le salut de la forteresse de Cananor, et il assista à la prise de Goa, aussi bien qu'à celle de Malacca. Il se retira ensuite dans son pays, et devint consul de Portugal à Anvers. Lorsque Damião de Goës le connut dans cette ville, il obtint de lui divers renseignements utiles, dont il fit usage.

F. D.

Documents inédits.

* **GELÉ** (*Jean*), ecclésiastique français, né au bourg du Chesne-le-Popilleux, dans les Ardennes, le 3 décembre 1643, mourut le 6 juillet 1735. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra dans l'abbaye de Saint-Remy de Reims, d'où il fut envoyé à Saint-Denis pour coopérer à une édition des *Œuvres de saint Augustin*. Mais peu de temps après ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie au mont Saint-Michel. Au bout de quelques années, il fut nommé professeur à Saint-Germain-des-Prés. On le cite avec éloge comme controversiste, en ajoutant qu'il convertit trois ministres calvinistes de la ville de Saint-Quentin. Il était prieur de Tréport en 1684, quand on le chargea de remplir les mêmes fonctions à Saint-Quentin-en-l'Ile. Rappelé à Saint-Germain-des-Prés en 1690, pour y occuper le poste de sous-prieur, il y passa le reste de sa vie. Baudrand avait traduit du latin en fran-

çais le *Dictionnaire géographique et historique* dont il était auteur et qu'il avait publié en 1682; en léguant sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il avait chargé la congrégation de Saint-Maur de livrer sa traduction à la publicité; dom Gelé remplit cette tâche, et fit paraître, dans l'année 1705, en 2 vol. in-folio, le *Dictionnaire*, auquel il fit de nombreuses corrections, y ajoutant, en outre, une préface, un grand nombre d'articles et une table latine pour les noms de lieux relatés en français dans le corps de l'ouvrage. L'abrégé qu'en a donné Maty (Amsterdam, 1712, in-4°) est plus estimé. D. Gelé avait promis une nouvelle édition des *Œuvres d'Yves de Chartres*, mais elle n'a jamais paru, sans doute parce qu'on a jugé suffisant celle de 1647, donnée par le P. Fronton.

GUYOT DE FÈRE.

Le Cerf, *Biograph. des Bénédictins*. — Éloge de D. Gelé, dans le *Mercure de France* de 1728. — Bouillot, *Biogr. ardennaise*.

GELÉE (*Théophile*), médecin français, né à Dieppe, vers 1566, mort en 1650. Il fit ses études médicales à Toulouse, sous la direction de Du Laurens, dont il fut toujours le zélé partisan. On a de lui : *Quelques Opuscules recueillis des leçons de Du Laurens, en les années* 1587 *et* 1588; Paris, 1613, in-fol.; — *L'Anatomie française, en forme d'abrégé, recueillie des meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette science;* Rouen, 1635, in-8°. Il laissa en manuscrit une traduction des *Œuvres* de Du Laurens, qui parut à Rouen, 1661, in-fol.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

GELÉE (*Claude*), surnommé *le Lorrain*, à cause de la province où il reçut le jour, célèbre peintre français, né à Chamagne, près Charmes-sur-Moselle, en 1600, mort à Rome, en 1678. Il était d'une nature lourde, stupide en apparence. Après avoir tenté vainement de lui donner quelque éducation, ses parents le placèrent chez un pâtissier, où il ne réussit même pas à apprendre cet état. Ne sachant que faire, il partit pour Rome avec quelques aventuriers de son pays, et entra au service d'un peintre, Agostino Tassi, dont il apprêtait la nourriture, pansait le cheval et broyait les couleurs. Durant les fréquentes absences de son maître, il s'amusait à dessiner, puis à barbouiller quelques arbres, quelques maisons. Frappé du talent imitatif de son domestique, Tassi lui apprit la perspective et l'employa même dans les parties négligées de ses ouvrages. Peu à peu le goût de Gelée se forma, et l'intérêt s'en mêlant, il se mit à étudier avec opiniâtreté. La nature fut surtout son modèle, il chercha à en rendre les divers effets. Joachim Sandrart rapporte qu'étant à la campagne ensemble, Gelée l'étonnait par ses remarques sur les diversités d'une même vue, les changements de couleur, la dispersion de la lumière. C'est ainsi que Claude Gelée devint l'un des premiers paysagistes; mais il ne put jamais apprendre la figure : aussi confia-t-il souvent le soin d'animer ses tableaux à une main étrangère, et les personnages qu'il a introduits dans ses tableaux sont au-dessous de la médiocrité. Il alla à Naples, et y resta deux années, durant lesquelles il suivit les leçons de perspective de Goffridi. De retour à Rome, il se lia avec le Poussin, et se perfectionna dans le coloris. La fortune lui sourit alors; fort intéressé, il s'acquit rapidement une belle aisance, et revit en grand seigneur sa patrie, qu'il avait quittée si chétivement. Cependant, il ne s'y fixa pas. Tourmenté par la goutte, il revint à Rome, où il termina ses jours, après avoir joui successivement de la protection des papes Urbain VIII, Clément IX, Alexandre VII. Claude Gelée est une des gloires de la peinture française, et ses paysages sont restés des modèles de perfection, car il a su joindre la beauté des sites à la vérité du coloris. Inférieur au Poussin pour la richesse et la composition, il le surpasse dans la dégradation aérienne et la variété des effets de la lumière. Il a le même avantage sur tous les paysagistes de l'école italienne, si l'on en excepte le Titien. Quelques maîtres de l'école flamande sont supérieurs aussi à Gelée pour la finesse du détail et la grâce du pinceau; mais il a rendu avec autant de goût que d'exactitude le feuillé des arbres et le caractère de leurs différentes espèces. Sa touche du reste n'a point de manière, elle est le fruit de l'observation; aussi peut-on dire que ses tableaux rivalisent avec la nature, et plus on les contemple plus on trouve l'imitation parfaite. Ses ouvrages sont très-nombreux et se sont toujours maintenus à un très-haut prix. Ses plus belles toiles sont à Rome, au palais Borghèse et au palais Doria. C'est dans ce dernier palais que se trouve son fameux tableau du *Moulin*. Plusieurs graveurs, entre autres François Vivarès et Woulet ont reproduit les principales toiles de Claude Gelée. Lui-même a gravé à l'eau-forte une suite de paysages, et laissa un grand nombre de dessins très-estimés.

A. DE LACAZE.

De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 322. — S. Sandrart, *Teutsche Academie*. — Christ. Rhodius, *Academia nobilissimæ artis Picturæ*, Nuremberg, 1683, in-fol. — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, p. 590. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Landon, *Galerie historique*.

* **GELÉE** (*Antoine-François*), graveur français, né en 1796. Il étudia le dessin sous Girodet et la gravure chez Pauquet. En 1820 il remporta le deuxième grand prix de gravure et en 1824 le prix de Rome. En 1824 il reçut une médaille pour sa gravure de *Daphnis et Chloé*, d'après Hersent, qu'il avait exposée au salon. Les principales gravures qu'il exécuta ensuite sont *La Marée d'équinoxe*, d'après Roqueplan; — *La Justice poursuivant le Crime*, d'après Prudhon, gravure pour laquelle il reçut une médaille de première classe à l'issue du salon de 1842; — *Le Stratagème de Vénus*, d'après P. Carpentier; — *La Chute des Anges*, d'après Flaters; — une *Descente de Croix*, d'après Ribera; — *L'Élégie* et

l'Idylle, deux planches, d'après Ch. Landelle; il a gravé aussi le diplôme pour les récompenses accordées à la suite de l'Exposition.

GUYOT DE FÈRE.

Ann. statistique des Artistes, 1836. — *Docum. particuliers.*

GELENIUS (*Gilles*), théologien allemand, mort à Osnabrück, en août 1656. Il fut conseiller et historiographe de l'archevêque de Cologne. On a de lui : *Vindex Libertatis ecclesiasticæ;* Cologne, 1633, in-4°; — *Pretiosa Hierotheca;* Cologne, 1634, in-4°; — *De admiranda Coloniæ Magnitudine;* Cologne, 1634, in-4°; — *Historia et vindiciæ B. Richezæ, comitissæ Palatinæ;* Cologne, 1649.

Hartzheim, *Bibl. Colon.*

Son frère *Jean*, chanoine de Cologne, mort en 1631, travailla à la plupart de ses ouvrages, dont la collection manuscrite intitulée *Metropolis Coloniensis* formait plus de trente volumes, dont Eckhart a donné la liste.

Eckhart, *Annales Franciæ orientalis.*

GELENIUS (*Jean*), astronome allemand, né à Kempen, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Succinctus Tractatus de Natura et significationibus Cometarum, Eclipsium et Terræ Motuum, ubi de signis et causis eversionum rerum publicarum agitur;* Cologne, 1665, in-12.

Hartzheim, *Bibl. Colon.*

GELENIUS (*Jonas*), érudit hongrois, natif de Saint-Georges (Hongrie), mort le 19 septembre 1727. Il fit ses études au gymnase de la Croix à Dresde, où il eut pour maître Egenolphe, qu'il remplaça ensuite dans les fonctions de recteur. Il laissa plusieurs dissertations, parmi lesquelles on remarque : *De Romanorum gentilium in celebrandis calend. januariis Ineptiis;* — *De incluti Germaniæ fluvii Albis adpellatione, origine atque incrementis;* — *De vera Libertate;* — *De concentu orbium cœlestium;* — *De Familiis Principum emortuis, et de infelicitate postremorum suæ stirpis;* — *De Carcere corporis et animi medico;* — *De Utilitate Declamationum;* — *De varia Sæculorum Adpellatione;* — *De Jesuitarum Doctrina et Eloquentia;* — *Theatrum Passionis Christi;* — *De Præceptis Eloquentiæ;* — *De Homeri Scriptis in scholis semper cum fructu prælectis;* 1706, in-4°; — *De Bibliotheca scholæ S. Crucis;* Dresde, 1710, in-fol.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ liter.*

GELENIUS. *Voy.* GHELENN.

* **GELENT** (*Nicolas*), évêque d'Angers, né vers 1220, mort le 1er février 1290. Il succéda en 1260 à Michel de Villoyseau, et durant chacune des trente années de son épiscopat il tint des synodes d'où émanèrent des statuts que D'Achery a recueillis dans son *Spicilegium*, et qui ont de l'intérêt pour la connaissance des mœurs de l'époque et des abus de tous genres que l'autorité épiscopale s'efforçait inutilement de réprimer.

Histoire littéraire de la France, t. XX, p. 39.

GELESUINTE. *Voy.* GALSUINTE, reine de France.

GELHOVEN ou **GHEYLOVEN** (*Arnould*), théologien hollandais, né à Rotterdam, vivait à la fin du quinzième siècle. Il était chanoine de l'ordre de Saint-Augustin, au monastère de Valvert, où il mourut, en 1442. On a de lui un traité de morale intitulé : Γνῶθι σεαυτόν, *sive speculum conscientiæ;* Bruxelles, 1476, in-fol. Ce livre, devenu très-rare, est le premier ouvrage sorti des presses des Frères de la Vie commune, qui introduisirent l'art typographique à Bruxelles.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Lambinet, *Origine de l'Imprimerie.*

GÉLIEU (*Jonas* DE), apiculteur suisse, naquit aux Bayards, dans la principauté de Neufchâtel, le 9 août 1740, et mourut à Colombier (Suisse), le 17 octobre 1817. Il fut pasteur de l'église de Lignières et de celle de Colombier et Auvernier, près de Neufchâtel. Il consacra ses loisirs à des travaux agronomiques propres à éclairer les habitants des campagnes sur l'éducation des abeilles. Il fut membre des sociétés savantes de la Suisse, et publia les ouvrages suivants : *Essai pour former les essaims artificiels;* inséré dans les *Mémoires de la Société Économique de Berne*, année 1770; — *Instructions pour les Habitants des Campagnes, contenant en abrégé la manière la plus sûre et la plus simple de gouverner les abeilles;* ibid., même année; — *Nouvelle Méthode pour former des essaims artificiels par le partage des ruches;* même recueil, année 1772; — *Réflexions d'un homme de bon sens sur les comètes et sur leur retour, ou précis contre la peur;* 1773, in-8°; — *Exposé des principaux inconvénients qui résultent des plantations de l'arbre de la Liberté dans les principautés de Neufchâtel et de Vallengin;* 1793, in-8°; — *Tableau de la constitution de la principauté de Neufchâtel et de Vallengin par un bourgeois de Vallengin;* 1793, in-8°; — *Description des ruches cylindriques et des ruches de bois à double fond;* 1795, in-8°; — *Le Conservateur des Abeilles, ou moyens éprouvés pour conserver les ruches et pour les renouveler;* Mulhouse, 1816, in-8°, avec 2 planches; trad. en allemand : *Der Wohlerfahrene Biennenvater*, etc., Mulhouse, 1817, in-8°. Le célèbre apiculteur Hubert, de Genève, a dit de cet ouvrage : « Sous le rapport non de l'histoire naturelle, mais de l'économie des abeilles et de l'art de les conduire, qu'on brûle tout ce qui a été écrit jusqu'à présent et qu'on ne garde que le livre de M. Gelieu »; — *Lettre sur la durée de la vie de la mère abeille* (Biblioth. de Genève, 1819).

GUYOT DE FÈRE.

Bibl. de Genève, ann. 1819.

GÉLIMER (Γελίμερ), dernier roi des Vandales, régna de 530 à 534. Il était fils de Gélaride, petit-fils de Génizon, arrière-petit-fils de Genséric. Occupant la première place à la cour de son parent Hildéric, roi des Vandales, il conspira

contre ce prince, se saisit de lui et le fit jeter en prison. Justinien, ami de Hildéric et cherchant l'occasion d'intervenir dans les affaires des Vandales, protesta contre cette violence, et menaça l'usurpateur de la guerre s'il ne rendait le trône au roi légitime. L'effet ne suivit pas immédiatement la menace, et ce fut trois ans après seulement que Bélisaire fit voile vers l'Afrique avec un armement considérable. A la nouvelle de l'arrivée des Romains, Gélimer ordonna d'égorger Hildéric, et dirigea toutes ses forces contre Bélisaire. Une bataille s'engagea à quelques lieues de Carthage, et se termina par la défaite complète des Vandales. Gélimer, qui n'avait pas montré dans l'action le talent d'un général, s'enfuit vers la Numidie. Il s'arrêta dans la plaine de Bulla, y réunit les débris de son armée, quelques bandes de Maures, et rappela en toute hâte son frère Tzazon de la Sardaigne. Avec ces forces réunies, il vint mettre le siége devant Carthage; mais, désespérant de réduire la ville par un blocus, il recula jusqu'à Tricamare. Une nouvelle bataille eut lieu. Tzazon fut tué dans une première rencontre avec la cavalerie romaine. Gélimer, perdant courage, sauta sur son cheval, et sans dire une parole, sans laisser aucun ordre, quitta son camp et s'enfuit à toute bride. Cette journée mit fin à la domination des Vandales en Afrique. Ainsi s'accomplit l'antique prophétie dont la première moitié s'était réalisée le jour où Boniface avait été vaincu par Genséric. Gélimer se retira sur le mont Papua. Il y fut assiégé et forcé de se rendre, après avoir enduré de cruelles privations. Conduit à Constantinople, il figura dans le triomphe de Bélisaire. Il reçut ensuite de l'empereur de grands biens en Galatie. Il aurait été mis au rang des patrices, s'il n'eût refusé de renoncer à l'arianisme. On ignore la date de sa mort; mais on sait qu'il termina ses jours dans ses terres de Galatie. Plusieurs actes de la vie de Gélimer sont empreints de toute la cruauté de sa race. Dans sa lutte contre les Romains, il fit preuve de peu de courage et se montra très-mauvais général. Cependant, ses malheurs excitèrent la pitié, et quelques traits de son caractère annoncent de la sensibilité. Telles sont les larmes qu'il versa dans son entrevue avec son frère après sa première défaite. Ainsi, pendant le siége de Papua, réduit aux dernières extrémités, il se contenta de demander au général romain du pain, parce qu'il n'en avait ni vu ni goûté depuis qu'il était chez les Maures; une éponge pour nettoyer ses yeux, enflammés par les larmes et la poussière; une harpe pour accompagner une chanson qu'il avait composée sur ses malheurs. Il se décida à se rendre en voyant un des enfants de sa sœur et un jeune Maure des plus misérables se battre ensemble à outrance et se prendre à la gorge pour s'arracher un méchant gâteau d'orge écrasé, à demi cuit, tout brûlant et plein de cendres. Ramené captif dans sa capitale, et conduit devant Bélisaire, il éclata de rire, montrant par là, dirent ses amis, qu'il jugeait les grandeurs et les fortunes humaines dignes seulement de risée. Enfin, pendant l'humiliante cérémonie du triomphe, il parut plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, ne laissa échapper ni une larme ni un soupir, et répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Ces détails, recueillis par Procope, ont répandu un intérêt romanesque sur le dernier roi des Vandales.

Procope, *Bell. Vand.*, I, 9, 10, 21; II, 4, 6, 7, 9, 25. — Gibbon, *Decline and Fall of Roman Empire*, c. 41. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. XLII.

*GELINEK (*Hermann-Antoine*), surnommé *Cervetti*, musicien bohémien, né le 8 août 1709, à Horzeniowecs, mort en Italie, le 5 décembre 1779. Il entra à l'abbaye de Prémontré de Séelau, le 1er novembre 1728. Après avoir reçu l'ordination, il étudia le droit à Vienne, et revint dans son cloître, professer l'histoire générale et le droit canonique. Mais son penchant naturel l'entraînait vers la musique, et bientôt il devint l'un des premiers artistes de Bohême sur l'orgue et le violon. Il sollicita l'autorisation de faire un voyage à l'étranger. Sur le refus de ses supérieurs, il quitta furtivement son couvent, vint à Paris en 1760, et fut parfaitement accueilli du roi Louis XV. De France il se rendit à Naples, où il séjourna plusieurs années. Ce fut alors qu'il prit le nom de *Cervetti*. Il consentit à rentrer dans son monastère, mais à la condition de pouvoir faire de temps à autre des voyages à Prague afin de satisfaire son goût passionné pour la musique. Malgré cette concession, il ne put s'habituer à la gêne monastique, et s'évada de nouveau. Il mourut en Italie, le violon et l'archet à la main. On a de lui des *Concertos* et des *Sonates*, imprimés en Allemagne, des *pièces d'orgue* et de la *musique d'église*, restés en manuscrit. Ces compositions sont estimées des connaisseurs.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

*GELINEK (*Joseph*), compositeur bohémien, parent du précédent, né à Selez, en 1757, mort à Vienne, le 13 avril 1825. Il commença ses études chez les Jésuites, au Mont-Sacré, et les acheva à l'université de Prague. La musique était le principal de ses goûts, et il prit des leçons d'orgue et de composition de l'organiste Segert. En 1783 Gelinek entra au séminaire de Prague, et fut ordonné en 1786. Vers cette époque il se lia avec Mozart, qui le plaça comme chapelain chez Philippe Kinsky de Wohynicz. Gelinek resta dans la famille Kinsky durant treize années. Il trouva son éducation musicale incomplète, et vint chez Albrechtsberger étudier le contrepoint. Bientôt sa réputation comme pianiste et comme compositeur de musique légère s'étendit en Europe. Cette vogue dura jusqu'en 1810 : elle s'effaça alors devant la réputation de compositeurs plus sérieux. Joseph Gelinek dut ses succès à une manière élégante et facile.

La liste des compositions de cet artiste est considérable; on y remarque : *Trios pour piano, violon et violoncelle;* Vienne; — *Sonates pour piano, violon et violoncelle;* Vienne, Offenbach, Paris, Berlin, Mayence, Hambourg, etc.; — *Fantaisies, Caprices, Rondeaux, Pots-pourris, Thèmes variés*, etc., pour piano; Paris, et les principales villes d'Allemagne. André d'Offenbach a fait paraître un Catalogue complet des œuvres de Gelinek qui contient cent numéros.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **GELINEK** (*Guillaume*), musicien français, d'origine bohême, né à Paris, en 1767, mort vers 1835. Il commença son éducation musicale à Saint-Eustache de Paris, dont il était enfant de chœur. Il apprit la harpe sous Cousineau père, et entra à l'orchestre de l'Opéra comme contrebasse en 1793. Il remplit cet emploi durant quarante années. Il fut successivement maître de chapelle de l'empereur Napoléon Ier, puis de celle des rois Louis XVIII et Charles X. Vers 1810, il construisit une harpe avec un nouveau mécanisme pour les demi-tons; mais cet instrument n'eut pas de succès. On a de lui : *Exercice de modulation sur une progression ascendante*, etc.; Paris, 1829. L'auteur y propose de nouveaux signes pour préciser l'emploi des pédales de la harpe; — *Notices sur la contre-basse et son archet*, dans la *Revue musicale*, t. V, p. 169 et suivantes.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GELIOT (*Louvan*), avocat et poëte français, né à Lyon, mort à Dijon, le 3 mai 1641. Il se distingua à la fois comme avocat au barreau de Lyon et comme poëte. Pour dissiper la douleur que lui causa la perte d'un de ses fils, il fit des recherches pour composer un dictionnaire de blason et d'armoiries, qu'il publia sous ce titre : *Indice armorial, ou sommaire explication des mots utiles au blason*; Paris, 1635, in-folio. Une seconde édition en fut donnée par Paillot, en 1661, sous le titre de *La vraye et parfaite Science des armoiries, ou l'Indice armorial de L. Géliot;* Dijon et Paris, in-folio, avec des planches gravées, offrant plus de 6,000 écussons. On a aussi de Géliot : *La Brigue défaite; à la mémoire de Jean de Frasans, écuyer, sieur d'Ormin, maire de Dijon*, pièce de vers; Dijon, 1609; une autre pièce de vers, qui précède le plaidoyer imprimé de Bernier, en faveur des apothicaires de Dijon, 1603, in-4°; un sonnet et une ode insérée dans la *Défense et le Délit commun*, par Millotot, 1641. Suivant la *Biblioth. du Théâtre français*, il serait l'auteur d'une pièce intitulée : *Psyché, fable morale en cinq actes et en vers;* Agen, 1599, in-12.

G. DE F.

Ferret; *De claris Fori Burgundici Oratoribus.* — Paillot, *Préface* de l'édit. de l'*Indice armorial* donnée par lui en 1661.

GELL (Sir *William*), archéologue anglais, né à Hopton (Derbyshire), en 1777, mort à Naples, le 4 février 1836. Il fut reçu docteur et maître ès arts en 1800. Après avoir professé un cours d'archéologie, il fut chargé d'une mission dans les îles Ioniennes, où il étudia les vestiges de l'antiquité, puis il alla continuer ses savantes explorations dans la Grèce. La reine d'Angleterre Caroline l'ayant nommé chambellan, il se rendit avec elle en Italie, où il voulait se fixer. Mais lors du procès de cette princesse il fut obligé de revenir à Londres pour déposer comme témoin. Dès qu'il fut libre, il se hâta de retourner en Italie et d'y reprendre ses travaux. Parmi ses principaux ouvrages on remarque : *The Itinerary of Greece, with a commentary on Pausanias and Strabo, and an account of the monuments of antiquities at present existing in that country;* 1801-1806, Londres, in-8°, avec figures; 2e édition, 1808, in-8°, fig.; — *Topography of Troy;* Londres, 1804, in-folio, avec pl.; 2e édit., 1807, ibid.; — *Gography and Antiquities of Ithaca;* Londres, 1807, in-8°, fig.; — *The Itinerary of Morea*, contenant la description de cette péninsule, avec la carte des routes, Londres, 1816, fig.; nouvelle, édit. intitulée : *Journey on Morea*, Londres, 1823, in-8°; — *Pompeiana, or Observat. upon the topography of Pompii;* Londres, 1817, 1818, in-8°, avec 19 grav.; 2e édit., 1821, avec fig. Les planches, celles tirées pour la 1re édit. surtout, sont en taille-douce et d'une très-belle exécution. Cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Vue des Ruines de Pompéi;* Paris, 1828, in-8°, avec pl.; W. Gell a donné un second vol. au *Pompeiana*, 1830-1831, gr. in-8°, avec 100 grav. en taille-douce; — *Topographie de Rome et de ses environs;* Londres, 1834, 2 v. in-8°, avec une grande carte, qui a été publiée aussi séparément. M. le général de Tromelin en a donné une traduction; Paris, 1838, in-8°, avec 104 pl.

Rose, *New Biogr. Dictionary.* — *Documents particuliers.*

* **GELL** (*Jacques*), humaniste hollandais, né en 1789, à Amsterdam. Il fit ses études à l'Athenæum de cette ville. Nommé d'abord sous-bibliothécaire à Leyde, il devint bibliothécaire en chef en 1833. Il a publié des éditions de *Théocrite;* Amsterdam, 1820; — des *Anecdota Hemsterhussi;* Leyde, 1826; — des *Scholia in Suetonium* de Ruhnken; Leyde, 1828; — des *Excerpta Vaticana* de Polybe; Leyde, 1829. Ses principaux ouvrages originaux sont : *Historia critica Sophistarum Græcorum*, dans les *Nova Acta litter. Societ. Rheno-Trajectinæ;* Utrecht, 1820, 2 v. in-8°; — des mélanges d'esthétique, sous ces titres : *Onderzoek en phantasie;* Leipzig, 1838; — *Gesprek op den Drachenfels;* Leipzig, 1835. Gell est l'un des fondateurs et des rédacteurs de la *Bibliotheca critica nova*, commencée en 1835. Il a aussi donné, en hollandais, diverses traductions d'ouvrages étrangers, tel que le *Voyage sentimental* de Sterne, les *Nouvelles*

de Tieck, la *Vie des Seigneurs* de Heine. Gell a puissamment contribué à faire renaître le goût des études classiques en Hollande.

GUYOT DE FÈRE.

Diction. de la Conversation, supplément.

GELLERT (*Christlieb-Ehregott*), métallurgiste allemand, né à Haynichen, le 11 août 1713, mort le 13 mai 1795. Il fit ses premières études à Meissen, et les continua à Leipzig en 1734. Venu ensuite à Pétersbourg, il y professa pendant un an au gymnase, et devint ensuite adjoint à l'Académie des Sciences. Les relations qu'il eut alors avec Euler lui inspirèrent le goût de la physique et de la chimie. Revenu en Allemagne en 1746 ou 1747, il se fixa à Freyberg, et s'appliqua particulièrement à l'étude des mines et de la métallurgie. Pensionné par l'électeur de Saxe, il commença des cours de chimie métallurgique, qui étaient très-suivis. En 1755 il fut nommé inspecteur des machines, fontes et minéraux de la Saxe, et en 1762 administrateur en chef des fonderies et forges de Freyberg. En 1765, lors de l'établissement de l'Académie des Mines, il fut appelé à y professer la chimie métallurgique. Gellert contribua au progrès de la science. Le premier il introduisit l'art d'extraire les métaux précieux de leurs gangues, par l'amalgamation à froid avec le mercure. C'est d'après les principes de ce savant que fut construit, en 1790, l'atelier d'amalgamation à froid d'Halsbruck, le plus grand qui fût connu en Europe. Les principaux ouvrages de Christlieb Gellert sont : *Anfangsgründe der metallurgischen Chymie*, etc. (Principes de Chimie métallurgique, etc.); Leipzig, 1750, in-8°; — *Anfangsgründe der Probierkunst als der zweyte Theil der praktischen metallurgischen Chymie*, etc. (Principes élémentaires de l'art d'essayer : Seconde partie de la Chimie métallurgique pratique, etc.); Leipzig, 1755, in-8°; traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-8°; — Une traduction allemande des *Éléments de Docimasie* de Cramer; Leipzig, 1766, in-8°.

Biog. méd. — Meusel, *Lexik. der vom J. 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller.*

GELLERT (*Chrétien-Fürchtegott*), célèbre poëte allemand, né à Haynichen, le 4 juillet 1715, mort le 13 décembre 1769. Il était le cinquième fils du pasteur Christian Gellert, qui eut encore huit autres enfants. Dans une si nombreuse famille, et avec le modeste revenu que possédait le père, il fallait que chacun des enfants se créât des ressources. A onze ans le jeune Gellert en trouva dans la copie d'actes de commerce, judiciaires et autres; aussi se plaisait-il souvent à rappeler « que les registres des commerçants de sa ville natale contenaient plus d'œuvres de sa main qu'il n'en avait fourni au monde littéraire ». Il annonça de bonne heure son goût pour la poésie. C'est à treize ans, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son père, qu'il composa son premier essai, et depuis il ne cessa plus de rimer. A peine connaissait-il alors les règles de la prosodie; cependant il se rencontre dans ses compositions de cette époque des traits qui annonçaient un véritable poëte. Tel est ce début d'un petit poëme adressé à une jeune amie de son âge : *Als ich von dir Abschied nahm, immer ging und wieder kam* (Je te fis mes adieux, mais ayant l'air de te quitter, je revenais toujours) : il était difficile de s'exprimer avec plus de grâce. En 1729, Gellert alla se préparer, dans l'école de Meissen, aux études universitaires. La méthode défectueuse d'enseignement adoptée dans cette maison l'empêcha d'abord de goûter les chefs-d'œuvre de l'antiquité; quelques modernes, tels que Neukirch, Günther, furent ses seuls modèles. Heureusement que deux hommes, également destinés à se faire un nom, et avec lesquels il se lia étroitement, Rabener et Gærtner, stimulèrent son émulation et entretinrent en lui le goût de la bonne littérature. En 1734 il se rendit à l'université de Leipzig, où il eut Hoffmann, Christ, Depp et Jœcher pour professeurs. La théologie, pour laquelle il se sentait quelque penchant, ne lui réussit pas; il était timide et manquait de mémoire, c'est-à-dire qu'il était précisément dépourvu des qualités indispensables à l'éloquence de la chaire. Il entra dans la vie active, du jour où il fut chargé de faire l'éducation des enfants de Lüttichau, ce qui lui procura une certaine aisance. Il continua aussi l'instruction de son neveu, qu'il accompagna à Leipzig en 1741. Il consacra son nouveau séjour dans cette ville à compléter ses connaissances. C'est alors qu'il reprit la lecture si utile des anciens, Cicéron, Sénèque, Quintilien. Il apprit aussi le français, et lut dans l'original l'historien Rollin, dont le caractère avait quelque ressemblance avec le sien. C'est aussi à cette époque qu'il écrivit dans les *Bremische Beitræge* (Nouvelles de Brême), que publiaient ses amis Gærtner, Zachariæ, Rabener; sa collaboration à ce journal devint surtout active lorsqu'il se fut affranchi de la tutelle littéraire de Gottsched, sans pourtant rompre sa liaison avec cet écrivain en grande vogue. Gellert contribua surtout par des fables, des historiettes, des poëmes didactiques et une idylle aux *Belustigungen des Verstandes* etc. (Récréations de l'Intelligence, etc.) de Jean-Joachim Schwabe, ami, lui aussi, de Gottsched. Bientôt, cependant, Gellert se sépara littérairement de l'un et de l'autre; il avait trop de goût pour servir longtemps sous le drapeau du premier ou pour se mêler à la cohue de médiocrités qui rédigeaient le journal de l'autre. Les publications de Gellert dans les *Bremischen Beitraege* furent particulièrement recherchées. Ses fables, ses contes eurent un succès que les œuvres de ce genre n'avaient pas encore obtenu en Allemagne. L'étranger ne les appréciait pas moins; il en parut des traductions dans presque toutes les langues connues, même en hébreu.

A cette époque de sa vie se place sa liaison avec les Schlegel : il avait connu Jean-Élie Schlegel à Meissen ; c'est à Leipzig qu'il se lia avec l'autre, Jean-Adolphe Schlegel, pendant que le premier était appelé en Danemark. Empêché, par sa faible santé, de remplir aucun emploi fatigant, Gellert résolut de se vouer à l'enseignement. En 1744, il obtint le titre de maître ès arts, après avoir soutenu une thèse intitulée : *Dissertatio de Poesi Apologorum eorumque scriptoribus*; Leipzig, 1745, in-4°. Il fit ensuite des cours qui eurent beaucoup de succès, et le nombre des personnes qui venaient le consulter sur l'art d'enseigner fut si considérable qu'il dut fixer des heures de réception. Cependant, il ne négligeait point la poésie. Sous le simple titre de *Lieder* (Chants) il publia douze poëmes, dont l'inspiration ne vaut pas celle des fables, dans lesquelles Gellert devait surtout exceller. Il était loin de présumer de son génie poétique, et il se gardait de rien publier avant d'avoir soumis son œuvre à ses amis, surtout à Gærtner. Gellert écrivit aussi pour la scène. Une pièce tirée d'une nouvelle publiée d'abord dans les *Bremische Beitræge*, et intitulée *Die Betschwester* (La Bigote), fut son début dans ce genre. Elle lui attira quelques désagréments ; on l'accusa d'irreligion, parce qu'il y démasquait la fausse dévotion. D'un caractère doux et timide, il regretta, ainsi qu'il le dit lui-même, d'avoir écrit cette pièce. La publication du recueil de ses *Fables*, 1746-1748, suivit cette composition. Apprendre, même au plus humble, et sous le moindre volume, quelques bonnes vérités, tel était son but. On peut dire qu'il l'atteignit et devint extrêmement populaire : témoin ce brave villageois qui un jour, aux approches de la mauvaise saison, vint trouver le poëte, et après s'être informé s'il était bien l'auteur des Fables, le pria d'accepter en reconnaissance du plaisir qu'elles lui avaient procuré, à lui et à sa famille, une voiture de bois qu'il venait d'amener. La critique ne manqua pas de voir dans Gellert un imitateur de La Fontaine. Il prouva qu'il n'avait écouté que sa seule inspiration. Comment aurait-il imité La Fontaine ? « Lorsque je travaillais, dit-il, à la première partie de mes fables, je connaissais le fabuliste français ; mais je ne savais pas assez sa langue pour goûter toutes les finesses de sa poésie. En le copiant, je lui restai inférieur ; en créant, à mon tour, je ne me flattais point de l'atteindre jamais. » En 1746, Gellert s'essaya dans un genre nouveau, celui du roman, et publia *Das Leben der Schwedischen Græfin von G...* (Vie de la Comtesse suédoise de G..). Cet ouvrage, traduit en français et dans d'autres langues, sans avoir le mérite des *Fables*, se faisait remarquer par une élégance de style et surtout une absence de prétention assez rare dans le roman allemand d'alors. « Un bon auteur allemand, écrivait-il à son ami Kersten, à l'occasion de cette publication, ne doit laisser passer ni une fête de Pâques ni une Saint-Michel sans faire paraître un livre, cela ne fût-il qu'un petit roman ou la traduction d'un catéchisme. Il faut bien que les imprimeurs et les libraires vivent. »

Gellert ne se bornait pas à écrire. Des répétitions particulières, qu'il donnait à quelques jeunes gens, complétaient ses ressources. « Un auteur, disait-il judicieusement, ne saurait vivre uniquement de son libraire. » En 1751 il fut nommé professeur agrégé de philosophie ; ce qui augmenta de 100 thalers son revenu. Son discours d'ouverture était intitulé : *De Comœdia commovente*. Désormais sa position était assurée, indépendante ; aussi refusa-t-il une pension que lui offrait le seigneur de Creussen, l'un de ses admirateurs. « J'ai de 5 à 600 thalers de revenu, écrivait-il (5 octobre 1751) ; j'ai de plus, depuis Pâques, une pension de 100 thalers que me fait la cour. A trente-cinq ans et célibataire, je n'ai à m'inquiéter de personne, si ce n'est de ma vieille et pieuse mère. Elle est plus que septuagénaire ; je l'aime infiniment, et j'accomplis le devoir le plus agréable en assurant son repos et son bien-être. »

Dans ses dernières années, Gellert fut en proie à une hypocondrie qui paralysa l'activité naturelle de son esprit. Un des grands événements de sa vie, ce fut son entrevue avec Frédéric le Grand. Ce monarque ayant manifesté le désir d'entendre quelques-unes de ses poésies, Gellert lui récita sa fable si connue intitulée : *Der Maler* (Le Peintre). Il donna à Frédéric une meilleure opinion de la littérature allemande, et dissipa quelques-unes des préventions que ce roi avait conçues contre les écrivains de son pays. Frédéric jugea surtout favorablement le caractère de Gellert. « C'est, disait-il en parlant de ce poëte, le plus raisonnable de tous les savants allemands. »

Vers le déclin de sa vie, Gellert ne produisit plus rien ; ses souffrances physiques le préoccupaient presque exclusivement. Son activité intellectuelle se portait tout entière dans sa correspondance avec d'assez nombreux amis, parmi lesquels on remarque le feld-maréchal Laudon, le conseiller Borchward et une demoiselle Lucius, qu'il ne connut personnellement qu'après un long commerce épistolaire. L'électeur de Saxe Frédéric-Auguste prit une vive part à la santé de Gellert, et lui envoya lors de sa dernière maladie son propre médecin, Demiani. Le fabuliste allemand fut universellement regretté. Parmi ceux qui firent son éloge funèbre figurent les plus grands noms de l'époque : Klopstok, Lavater. Plus tard, lorsque le ciseau d'Œser éleva un monument à Gellert, Gœthe lui-même composa en l'honneur du poëte quelques-uns de ces beaux vers qu'il savait puiser dans sa riche imagination. Gellert était de moyenne taille ; il avait le front haut, les yeux bleus et un nez presque aquilin. L'ensemble de sa physionomie portait l'empreinte de cette mélancolie qui, dégénérant en hypocondrie, le conduisit

au tombeau. Ses *Fables* sont un de ses meilleurs titres au souvenir de la postérité. Ses autres œuvres portent à un moindre degré le cachet de l'originalité. Il y a plus de sentiment religieux que de poésie dans ses odes et chants spirituels (*Oden und geistliche Lieder*). Si l'on en excepte la pièce intitulée : *Betschwester* (La Bigote), les compositions dramatiques de Gellert eurent peu de succès : elles manquaient de la condition essentielle aux œuvres de ce genre, l'action. Comme romancier, Gellert n'avait pas non plus ce que l'on pourrait appeler du génie : *Die schwedische Gräfin* (La Comtesse suédoise) est une œuvre estimable, une honnête esquisse de la vie de famille ; mais le mouvement s'y laisse également désirer. Les *Moralische Vorlesungen* (Leçons morales) de Gellert ont été imprimées après sa mort. Par le naturel et surtout l'amour du bien, du juste, qui en fait le fond, elles ont contribué comme les autres œuvres de Gellert au progrès des lettres allemandes. On a plusieurs éditions des ouvrages de Gellert ; les principales sont celles de Leipzig, 1784, 10 vol. in-8°, avec son portrait, gravé par Geyser, d'après Graff ; celles de 1839 et 1840, la première en 10 vol. in-12, la seconde en 6 vol. même format. V. R.

Ernesti, *Elogium viri clarissimi et amplissimi C.-F. Gellerti* ; Leipzig, 1770, in-4°. — Huber, *Éloge de Gellert*, en tête de ses *Lettres choisies* ; Leipzig, 1770. — L. Meister, *Charakteristik teutscher Dichter*. — Bouterweck, *Geschichte der Beredsamkeit*. — *Geschichte der poetischen Nationall-literatur der Teutschen*. — Dœring, dans Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Joerdens, *Lexikon der Deutschen Dichter und Prosaisten*.

GELLI (*Jean-Baptiste*), poëte et moraliste italien, né à Florence, en 1498, mort dans la même ville, en 1563. Fils d'un tailleur, et non pas d'un cordonnier, comme on l'a dit, il exerça la profession de son père. Ses études, qu'il commença à l'âge de vingt-cinq ans, furent naturellement très-incomplètes. Il n'apprit pas le grec ; mais il acquit une connaissance suffisante du latin, et suppléa à ce qui lui manquait en instruction par l'excellence de son esprit et son sentiment exquis de la langue italienne. Réduit à vivre de son métier de tailleur, il ne pouvait donner aux œuvres intellectuelles que les dimanches et les jours de fête. Il n'en fit pas moins des progrès assez rapides pour devenir un des écrivains les plus distingués de son temps. Il fut un des littérateurs qui en se rassemblant chez Jean Mazzuolli y formèrent l'Académie *degli Umidi*, qui prit peu après le titre d'Académie Florentine. Gelli en fut élu président ou consul en 1548. En 1553, Cosme Ier le chargea d'expliquer publiquement la *Divina Commedia*. Ces distinctions n'enrichirent pas Gelli, qui, ayant à nourrir une femme et des enfants, continua d'exercer le métier de tailleur. On a de lui : *Dialoghi* ; Florence, 1546, in-4°. Dans cette première édition, il n'y a que sept dialogues ; Gelli y en ajouta depuis trois autres, et fit imprimer le tout ensemble, sous le titre suivant : *I Capricci del Bottaju* ; Florence, 1549, in-8°. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Florence, 1551, in-8°. *I Capricci del Bottaja* (Les Caprices du Tonnelier) sont des dissertations morales présentées sous une forme ingénieuse. L'auteur suppose que Giusto, artisan florentin, sans instruction, mais doué d'un bon sens naturel, dormant peu la nuit, s'entretient seul avec son âme, et parle même si haut que Bindo, son neveu, qui couche dans une chambre voisine, entend tout, et en prend note. Ce sont ces notes que Gelli livre au public. La morale n'en est ni bien neuve ni bien profonde, mais le style en est ingénieux et piquant. Ces dialogues ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin tonnelier, traduit de l'italien de J.-B. Gelli par C. D. K. P.* (c'est-à-dire Claude de Kerquisinen, Parisien) ; Lyon, 1566, in-8°, et 1575, in-16 ; — *La Circe* ; Florence, 1549, in-8°. La *Circé* est encore une fiction morale. Gelli en a emprunté le sujet à Homère ; mais il l'a beaucoup modifié. Il suppose que Circé ne promet de rendre la forme humaine aux Grecs que sous la condition qu'ils y consentiront eux-mêmes. « Ulysse, dit Ginguené, ne doute pas de leur consentement ; mais quelle est sa surprise lorsque ayant proposé à ses concitoyens transformés en différentes espèces d'animaux, de redevenir hommes, il reçoit un refus presque général ! Non-seulement le chien, le lion, le cheval, mais aussi le lièvre, le serpent, la taupe, l'huître, trouvent des raisons assez fortes pour préférer à l'état d'homme celui de bête ; il n'y a que l'éléphant qui consente à reprendre l'exercice entier de la raison humaine et à suivre Ulysse et ses compagnons. On sent bien que ces animaux ont emprunté de Plutarque leur manière de raisonner ; mais Gelli l'a encore plus développée, en l'appliquant à dix espèces diverses ; ce qui fournit autant de dialogues qui forment la division du roman. » Il existe deux traductions françaises de cet ouvrage ; l'une par Duparc, Paris, 1567, 1572, in-12 ; l'autre est d'un anonyme, et parut à Paris, 1681, in-12. La Fontaine a imité la *Circé* dans la fable intitulée : *Les Compagnons d'Ulysse* ; — *Tutte le Lezioni di Gio. Battista Gelli fatte da lui nell' Academia Fiorentina* ; Florence, 1551, in-8° : c'est un recueil des leçons que Gelli fit sur Dante. — Il publia aussi sept *Letture sopra lo Inferno di Dante, lette nell' Academia Fiorentina*, de 1554 à 1561 ; — *L'Ecuba, tragedia di Euripide, tradotta in lingua volgare* ; in-8° (sans date ni nom de lieu) ; — *La Sporta, commedia* ; Florence, 1550, in-8° : cette comédie est imitée de l'*Aulularia* de Plaute, mais l'auteur l'a adaptée aux mœurs et aux localités florentines ; — *Lo Errore, commedia* ; Florence, 1556, in-8°. Le sujet de *Lo Errore* est emprunté à la *Clitie* de Machiavel, qui avait lui-même imité la *Casina* de Plaute. Ces deux pièces, écrites en prose, placent Gelli au nombre des meilleurs poëtes

comiques italiens; — *Trattato de' Colori degli Occhi, dell eccel. filosofo Simone Porzio, Napolitano*; Florence, 1551, in-8°; — *Se l'Uomo diventa buono o cattivo volontariamente; disputa di Simone Porzio, Napoletano, tradotta in volgare*; Florence, 1551, in-8°; — *Disputa di Simon Porzio, Napoletano, sopra quella fanciulla della Magna, la qual visse due anni, o più, senza mangiare e senza bere, tradotta in lingua fiorentina*; Florence, in-8° (sans date). Gelli a encore traduit de Simon Porzio le *Modo di orare christianamente*. On a encore de lui : *La Vita di Alfonso da Este, duca di Ferrara, scritta dal vescovo Giovio; tradotta in lingua toscana*; Florence, 1553, in-8°; — *Ragionamento sopra le difficultà del mettere in regole la nostra lingua*; Florence, in-8°. On trouve des stances de Gelli dans l'*Apparato e feste nelle nozze dell' illustrissimo signor duca di Firenze e della duchessa sua consorte, con le sue stanze, madrigali*, etc.; Florence, 1539, in-8°.

Notizie litterarie ed istoriche intorno a gli uomini illustri dell' Accademia Fiorentina, part. 1; Florence, 1700. — Negri, *Scrittori Fiorentini*. — Teissier, *Éloges tirés de l'histoire de M. de Thou*, t. II, p. 149. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVIII. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. VI et VIII. — Floegel, *Geschichte der komischen Litteratur*, t. II, p. 149. — Du Roure, *Analecta Biblion*, t. I, p. 270 et 381.

* **GELLIAS** (Γελλίας), habitant d'Agrigente, célèbre par sa grande fortune, la magnificence de son train de vie et son hospitalité sans bornes, vivait à l'époque de la destruction d'Agrigente par les Carthaginois sous Annibal, fils de Giscon, en 406 avant J.-C. Il se réfugia à cette occasion dans le temple d'Athénée; mais voyant que le sanctuaire ne suffisait pas pour le protéger contre la fureur des Carthaginois, il mit le feu au temple, et périt dans les flammes. Ce nom est écrit Τελλίας dans beaucoup de manuscrits d'Athénée; cette erreur, si c'en est une, doit être ancienne, puisqu'on la trouve dans Suidas et Eustathe.

Diodore, XIII, 83, 90. — Athénée, I. — Valère Maxime, IV, 8. — Suidas, aux mots Ἀθήναιος et Τελλίας. — Eustathe, *ad. Odys.*, p. 1471.

GELLIBRAND (*Henry*), astronome anglais, né à Londres, en 1597, mort en 1636. Élevé au collége de La Trinité, à Oxford, il entra dans les ordres, et devint curé de Chiddingstone, dans le comté de Kent. Il fut pris d'un goût très-vif pour les mathématiques en entendant une leçon de sir Henry Savile, et, laissant ses fonctions ecclésiastiques, il alla reprendre à Oxford ses études scientifiques. Là il attira l'attention de Briggs, qui lui fit obtenir, en 1627, la chaire d'astronomie au collége Gresham. Briggs, mourant en 1630, sans avoir achevé sa *Trigonometria Britannica*, confia à Gellibrand le soin de terminer cet ouvrage et de le publier. Gellibrand s'acquitta de cette tâche, et fit paraître le livre de Briggs sous le titre de *Trigonometria Britannica*, *sive De Doctrina triangulorum libri duo*; Gouda, 1633, in-fol. Il écrivit encore plusieurs ouvrages ayant pour but le perfectionnement de la navigation. Il aurait fait faire des progrès à la science nautique, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à ses études. On a de lui : *Appendix concerning Longitude*, joint au *Voyage of captain Thomas James into the South sea*, et réimprimé dans les *Voyages* de Harris; — *A discourse mathematical on the variation of the magnetic needle, together with the admirable diminution lately discovered*; en 1635; — *An Institution trigonometrical, explaining the dimensions of plain and sphericals triangles, by sines, tangents, secants, and logarithms*; en 1634.

Biographia Britannica. — Martin, *Biographia Philosophica*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

* **GELLIUS** (Maison des), GELLIA GENS, maison plébéienne, d'origine samnite. On trouve dans l'histoire des guerres samnites deux généraux de ce nom, savoir Gellius Statius, qui fut vaincu et fait prisonnier dans la deuxième guerre samnite, et Gellius Egnatius, tué dans la troisième. On croit que les Gellius s'établirent à Rome peu après la fin de la seconde guerre punique. Un Cn. Gellius est mentionné du temps de Caton le Censeur. Le premier membre de cette maison qui obtint le consulat fut L. Gellius Publicola. Les seuls surnoms de la *gens Gellia*, sous la république, sont : Canus et Poplicola ou Publicola. Les membres connus de cette maison sont :

* **GELLIUS** (*Cneius*), historien romain, vivait vers 140 avant J.-C. Il écrivit une *Histoire de Rome* depuis les temps les plus reculés jusqu'à 145 avant J.-C. au moins. L'enlèvement des Sabines était rapporté dans le second livre; le règne de Titus Tatius dans le troisième; la mort de Postumius, pendant la seconde guerre Punique, et l'usage que les Boïens firent de ses dépouilles, étaient racontés dans le trente-troisième. Charisius cite le quatre-vingt-dix-septième livre du même ouvrage. On voit que l'histoire de Gellius était très-étendue, et que l'auteur avait donné une large place aux traditions sur les premiers temps de Rome. Les historiens postérieurs à Gellius ne semblent pas avoir fait grand usage de ses récits; Denys d'Halicarnasse seul le cite de temps en temps. — On a quelquefois mentionné deux autres historiens du nom de Gellius (Sextus et Aulus). Tout porte à croire que ce sont des personnages imaginaires, dont l'existence n'est fondée que sur des fautes de copiste ou sur des passages mal interprétés.

Cicéron, *De Divin.*, I, 26; *De Leg.*, I, 2. — Denys d'Halicarnasse, I, 7; II, 31, 72, 76; IV, 6; VI, 11; VII, 1. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 56. — Solin, *Polyh.*, 2. — Censorinus, *De Die nat.*, 17. — Macrobe, *Sat.*, I, 8, 16; II, 13. — Charisius, p. 39, 40, 50, 55. — Servius, *Ad Virg. Æn.*, IV, 390; VIII, 638. — Krause, *Vitæ et Fragmenta historicorum Romanorum*.

* **GELLIUS** (*Egnatius*). *Voy.* EGNATIUS.

GELLIUS (*Fuscus*). *Voy.* FUSCUS.

GELLIUS (*Publicola*). *Voy.* PUBLICOLA.

GELLIUS (*Aulus*). *Voy.* AULU-GELLE.

GÉLON (Γέλων), tyran de Géla et de Syracuse, fils de Dinomène, mort en 478 avant J.-C. Il appartenait à une des plus nobles familles de Géla. Ses ancêtres étaient comptés au nombre des fondateurs de cette ville, et avaient transmis à leurs descendants une dignité sacerdotale héréditaire. Gélon est mentionné pour la première fois comme un des gardes du corps d'Hippocrate, tyran de Géla. Il se distingua dans les guerres qui eurent lieu sous ce prince, et fut élevé au commandement en chef de la cavalerie. La mort d'Hippocrate fut suivie d'une révolte des habitants de Géla contre ses enfants. Gélon embrassa la cause des jeunes princes; mais en les maintenant sur le trône il s'y plaça lui-même, et garda la principale part du pouvoir, en 491. Il régna tranquillement sur Géla pendant plusieurs années jusqu'à ce que les dissensions intestines de Syracuse lui fournirent une occasion d'intervenir dans les affaires de cette ville. Le parti oligarchique, appelé *Géomoriens* ou *Gamoréens*, avait été chassé de Syracuse par le peuple et forcé de se réfugier à Casmènes. Gélon épousa leur querelle, et se mit en mesure de les rétablir par la force. Il marcha sur Syracuse. Le parti populaire lui ouvrit les portes, et se soumit sans résistance en 485. Depuis cette époque, il négligea Géla, et dirigea tous ses efforts vers l'agrandissement de sa nouvelle souveraineté. Dans le seul but d'augmenter la population de Syracuse, en y ajoutant celle de Camarine, il détruisit cette ville, qui avait quelques années auparavant été rebâtie par Hippocrate. Il transféra aussi à Syracuse la moitié des habitants de Géla. S'étant emparé d'Eubée et de Mégare (en Sicile), il transporta à Syracuse les plus riches familles, et vendit comme esclaves les gens des basses classes. Par de pareils moyens, il éleva Syracuse à un plus haut degré de richesse et de prospérité. Il se trouvait à la tête d'une puissance comme les Grecs n'en avaient jamais connu, lorsque les Spartiates et les Athéniens réclamèrent son secours contre l'invasion de Xerxès. Il leur offrit 200 trirèmes et 28,000 hommes, à la condition qu'il aurait le commandement des forces alliées, ou du moins celui des flottes combinées. Ces deux conditions ayant été rejetées, il refusa tout secours, déclarant que les Grecs avaient perdu le printemps de leur année, c'est-à-dire qu'ils s'étaient volontairement privés de la meilleure partie de leurs forces.

La conduite de Gélon pendant cette crise est restée incertaine. Suivant Hérodote, il envoya à Delphes Cadmus de Cos, avec une somme d'argent, pour y attendre l'issue de la lutte, et faire acte de soumission aux Perses si ceux-ci étaient vainqueurs. Mais le même historien prétend avoir appris des Grecs de Sicile que Gélon se préparait à se joindre aux alliés, lorsqu'il en fut empêché par une invasion des Carthaginois en Sicile. Éphore et Diodore attribuent cette invasion à une alliance des Carthaginois avec Xerxès. Hérodote prétend qu'ils furent appelés par Terillus, tyran d'Himère, que Théron d'Agrigente avait chassé de cette ville. Le général carthaginois Hamilcar arriva à Panorme avec une armée qui, d'après des récits probablement très-exagérés, s'élevait à 300,000 hommes. S'avançant sans opposition jusqu'à Himère, il mit le siége devant cette place, qui fut vigoureusement défendue par Théron. Gélon, qui avait épousé la fille de Théron, se hâta de courir au secours de ce prince avec 50,000 hommes de pied et 5,000 chevaux. Une bataille s'engagea, dans laquelle les Carthaginois furent complétement défaits. Ils perdirent, dit-on, 150,000 hommes; presque tout le reste de leur armée fut fait prisonnier. Hamilcar lui-même resta au nombre des morts. Quelques vaisseaux qui s'étaient échappés avec un certain nombre de fugitifs périrent dans une tempête, et il survécut à peine un messager pour porter à Carthage la nouvelle de ce désastre. D'après Hérodote, cette bataille fut gagnée le jour même de la victoire de Salamine; Diodore la place au contraire le jour des Thermopyles. Dans l'un et l'autre cas, la coïncidence des deux batailles doit être une invention; mais cette tradition, presque contemporaine de l'événement, prouve que l'invasion de Xerxès et celle des Carthaginois eurent lieu à la même époque. On place généralement la bataille d'Himère dans l'automne de 480. Cette victoire éleva Gélon au plus haut point de puissance et de gloire. Son amitié fut recherchée par tous les États siciliens. Les Carthaginois, si nous en croyons les récits de Diodore et de Timée, subirent une paix humiliante, et payèrent les frais de la guerre. On prétend même que, par une stipulation du traité, ils s'engagèrent à abolir les sacrifices humains; mais cette clause, dont Hérodote ne dit rien, paraît une fiction de rhéteur inventée à une époque bien postérieure. Gélon se servit des dépouilles des Carthaginois pour élever plusieurs temples magnifiques et pour orner sa ville favorite. En même temps il envoya de magnifiques offrandes à Delphes et à d'autres temples de la Grèce. Il se crut alors assez sûr de son autorité pour avoir l'air d'y renoncer. Il se présenta donc seul et sans armes devant les soldats et le peuple de Syracuse. Il passa en revue toute sa conduite passée, et finit par déclarer qu'il était prêt à remettre la souveraineté entre les mains des Syracusains. Cette proposition ne rencontra pas d'adhérents, et les acclamations unanimes du peuple le confirmèrent dans sa toute-puissance. Il survécut peu à cet honneur, et mourut d'hydropisie deux ans après la victoire d'Himère et sept ans après le commencement de son règne sur Syracuse. Aristote dit qu'il laissa un fils. Cependant, d'après Diodore, il désigna en mourant son frère Hiéron pour lui succéder.

Nous avons peu de détails sur l'administration intérieure et sur le caractère personnel de

Gélon. Hérodote est peu explicite sur ces deux points. Les écrivains postérieurs se plurent à représenter Gélon comme un prince plein de douceur et de modération, cherchant en tout le bien-être de ses sujets. Son nom semble être devenu synonyme de bon monarque. Même en supposant que ses bonnes qualités aient été exagérées, sa popularité à l'époque de sa mort est incontestable. Les Syracusains lui élevèrent à leurs frais un tombeau magnifique, et décernèrent à sa mémoire les honneurs qu'on rendait aux demi-dieux. Près d'un siècle et demi après, lorsque Timoléon essaya d'abolir autant que possible tout ce qui rappelait les tyrans de la Sicile, il n'épargna que la statue de Gélon.

La chronologie du règne de Gélon offre une assez grave difficulté. La chronique de Paros fait commencer en 478 la domination de Gélon sur Syracuse. Cette date a été adoptée par Niebuhr; mais peut-on admettre qu'Hérodote se soit si grossièrement trompé sur des faits contemporains, et qu'il ait commis une erreur de plusieurs années en plaçant à la même époque la bataille de Salamine et celle d'Himère?

Hérodote, VII, 153, 65. — Thucydide, VI, 4, 5. — Timée, *Frag.*, 87, dans les *Frag. Histor. Græc.*, de C. Muller. — Diodore de Sicile, XI, 1, 20, 24, 26, 38, 67; XIII, 22, 159; XIV, 66. — Plutarque, *Apophth.*; *De sera Numinis Vindicta*; *De Phyth. Orac.*; *Dion*, 5; *Timoléon*, 23. — Scol. de Pindare, *Ad Pyth.*, I, 89, 146; II, 3; *ad Olymp.*, II, 1; 29; *Ad Nem.*, IX, 95. — Polyen, I, 27. — Aristote, *Poet.*, 23; *Pol.*, V, 9. — Pausanias, VI, 19; VIII, 42. — Athénée, VI, p. 231. — Élien, *Var. Hist.*, VI, 11. — Denys d'Halicarnasse, VII, 1. — Niebuhr, *Histoire Romaine*. — Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. II, p. 266.

* **GÉLON**, fils de Hiéron II, roi de Syracuse, mourut un peu avant son père, à l'âge de plus de cinquante ans, vers 216 avant J.-C. On a peu de détails sur sa vie. Il semble avoir possédé, comme son père, un caractère paisible et prudent. Polybe fait remarquer à sa louange que, par respect et par obéissance pour ses parents, il renonça à toute ambition personnelle. On croit qu'il fut associé par Hiéron au gouvernement de Syracuse et qu'il reçut le titre de roi. D'après Tite-Live, Gélon, après la bataille de Cannes, se préparait à abandonner l'alliance de Rome pour celle de Carthage, s'il n'eût été prévenu par une mort subite. Cette assertion est en contradiction avec ce que dit Polybe de la soumission du fils aux ordres du père, et ne paraît pas plus fondée que cette autre assertion qui la suit immédiatement : savoir que la mort de Gélon arriva si à propos pour Hiéron qu'on le soupçonna d'en être l'auteur. Gélon épousa Néréis, fille de Pyrrhus, roi d'Epire; il en eut un fils, Hiéronyme, et une fille, Harmonia, qui épousa un Syracusain nommé Thémiste. Archimède lui dédia son traité, intitulé *Arenarius*, et dans sa dédicace il lui donne le titre de roi.

Polybe, VII, 4, 8. — Diodore de Sicile, *Excer. Vales.*, XXVI, p. 568. — Tite-Live, XXIII, 30. — Justin, XXVIII, 3. — Pausanias, VI, 12.

* **GELTAR**, minnesinger, vivait pendant la première moitié du treizième siècle. Ses relations avec les seigneurs de l'Autriche méridionale, son nom, qui du reste a peut-être été défiguré par les copistes et devrait, selon toute apparence, s'écrire *Geltær* ou mieux encore *Gelter*, enfin une de ses chansons où il donne à son héros, c'est-à-dire vraisemblablement à lui-même, le titre de Valaisien, *ein Waleis*, permettent de placer son lieu natal sur les confins de l'Allemagne du sud dans le Wælsch-Tyrol ou Walliser-Land. Si ce minnesinger mérite de n'être point confondu dans la foule des poëtes ses contemporains, et d'occuper une place dans l'histoire de la littérature allemande du moyen-âge, c'est moins assurément par l'importance et le nombre de ses œuvres (nous n'avons de lui que quatre *lieder* conservés par le manuscrit Maness de la Bibliothèque impériale) que par l'originalité de son caractère et de son talent, et surtout par la vivacité avec laquelle il s'éleva contre la mode dominante de son siècle. A une époque où la poésie sentimentale et quintessenciée des troubadours du Nord était dans tout son éclat et jouissait de la plus grande faveur, il osa se moquer de ces amoureux transis qui, sans cesser de se bien porter, mouraient chaque jour *par métaphore : Ir sit ze veist bi klägelicher not*, leur dit-il crûment. Ailleurs il signale ce qu'il y a d'immoral et d'effronté dans ces déclarations que les poëtes adressent aux épouses de leurs protecteurs. Pour lui, il aime mieux quatre manteaux de voyage (*kappen*) qu'une petite couronne (de fleurs), et il croit se montrer plus soucieux de l'honneur de ses maîtres en leur demandant des armes ou un vêtement, qu'en sollicitant les bonnes grâces de leurs femmes. Il attaque en particulier trois minnesingers, Friedrich der Knecht, Alram von Gresten et Ruprecht, et leur reproche de faire tort aux seigneurs de Mergersdorf (Autriche propre, pays au-dessous de l'Ens). Si on l'en croyait, on frapperait sans pitié sur tous ces beaux chanteurs d'amour, *Slahen uf die minnesinger die man runen siht.* Il y a dans les *lieder* de Geltar une certaine verve railleuse, un bon sens plébéien qui est d'autant plus remarquable, qu'il n'était pas moins noble que les poëtes qu'il prend si rudement à partie. Le manuscrit lui donne le titre de *herr*, et le représente dans la miniature se livrant au plaisir aristocratique de la chasse. Ses armoiries ne sont pas non plus oubliées. Son écu, divisé en deux parties, porte en haut deux fleurs rouges en champ d'argent et au-dessous deux bandes rouge et or sur champ d'azur.

M. Hagen a publié, d'après le manuscrit Maness, les quatre *lieder* que nous a laissées ce poëte; Bodmer, dans son édition des *Minnesingers*, n'avait donné que la première.

Alexandre Pey.

Hagen, *Minnesinger*, IV, 485. — Karl Gœdike, *Das Mittelalter*, 6e livraison.

GELU (*Jacques*), prélat français, né dans le diocèse de Trèves, vers l'année 1370, mort à

Embrun, le 7 septembre 1432. Il a écrit lui-même une histoire de sa vie, que Martène a recueillie dans le tome III de son *Thesaurus Anecdotorum*. Après avoir obtenu divers diplômes et rempli diverses fonctions importantes, il fut nommé, au mois de juin 1407, président du parlement du Dauphiné. En 1414 il fut appelé sur le siége métropolitain de Tours, et il fit son entrée solennelle dans cette ville, le 8 avril 1415. Peu de temps après, il siégeait au concile de Constance, d'où il fut envoyé vers Pierre de Luna, pour l'engager à mettre fin au schisme qui désolait l'Église. Gelu crut un instant avoir réussi dans cette ambassade, et s'en félicita devant le concile; mais l'événement ne tarda pas à démentir ses prévisions. Il fut un des deux prélats qui représentèrent la France dans le conclave de 1417, et quelques suffrages l'appelèrent sur le siége pontifical. Le nouveau pape le nomma son légat en France. Il n'échappa pas sans peine aux massacres qui ensanglantèrent, en 1418, les rues de Paris; car il n'était pas aimé des Bourguignons. Nous le voyons ensuite aller en Espagne, au mois de janvier 1420, avec une mission du dauphin, qui cherchait partout des appuis contre les Bourguignons et les Anglais. En 1421 il partit pour Rome, d'où le pape l'envoya à Naples. Transféré en 1427 du siége de Tours sur le siége d'Embrun, il fut dès lors un peu moins occupé des grandes affaires de l'Église et de l'État, et on loue beaucoup le zèle qu'il déploya dans l'administration de sa nouvelle province. B. H.

Martène, *Thes. Anecdot.*, t. III, col. 1947. — *Gallia christiana*, t. III, col. 1089.

*GÉMEAU (*Auguste - Pierre - Walbourg*), général et sénateur français, né à Paris, le 4 janvier 1790. Élève à l'École militaire de Fontainebleau le 5 mai 1808, il en sortit l'année suivante pour entrer, avec le grade de sous-lieutenant, dans le 25e régiment d'infanterie légère, passa peu de temps après dans la jeune garde, et devint lieutenant adjudant major en 1811. Il fit les campagnes d'Allemagne et d'Espagne de 1809 à 1813, devint chef de bataillon le 2 avril de cette dernière année, fut un instant attaché à l'état-major du maréchal Marmont, et obtint ensuite le commandement d'un bataillon du 6e léger, à la tête duquel il se signala à Leipzig et à Waterloo. Passé dans la légion de la Meuse en 1816, et admis dans le 1er régiment de la garde royale, il fit avec ce dernier corps la campagne d'Espagne de 1823, qui lui mérita le grade de lieutenant-colonel du 7e de ligne. Nommé colonel du 20e léger en 1825, M. Gemeau se fit remarquer six ans après au siége d'Anvers. Général de brigade, le 9 janvier 1833, il commanda successivement les départements de l'Hérault, de la Vendée et de la Loire-Inférieure. Nommé général de division le 20 octobre 1845, il resta en disponibilité jusque après la révolution de Février, époque à laquelle le gouvernement provisoire lui donna le commandement de la 6e division militaire (Lyon). Dans cette position difficile, il sut maintenir l'ordre le plus parfait parmi les habitants. Ses heureuses dispositions pendant la journée du 15 juin 1849 lui méritèrent les éloges des autorités et du gouvernement. Une épée d'honneur lui fut offerte par les notables habitants de Lyon. En 1850 le chef de l'État l'appela au commandement de la division d'occupation à Rome. L'empereur lui conféra, par décret du 31 décembre 1852, la dignité de sénateur. Le général Gémeau a publié une brochure ayant pour titre : *De l'Organisation actuelle de l'armée*; Paris, 1854, in-8°. SICARD.

Documents particuliers.

GEMBICKI (*Laurent*), archevêque et grand-chancelier de Pologne, né vers 1559, mort en 1624. Il commença ses études à Posen et les termina à Ingolstadt. Il fut envoyé en ambassade à Rome auprès du pape Clément VIII. De retour en Pologne, il fut créé évêque de Kulm ou Chelmno, et en 1609 il devint grand-chancelier de la couronne. En 1613 il obtint l'évêché de Kuiavie, et en 1616 il fut nommé archevêque de Gnezne et primat du royaume, la plus haute dignité ecclésiastique en Pologne. On a de lui : *Exhortatio ad principem Wladislaum, cum a S. R. M. omnium inclyti regni Poloniæ ordinum consensu, post per Moskoviæ invasorem interruptam fidem, et ultro oblata sceptra Varsaviæ dimitteretur* 1617.

Léonard CHODZKO.

Starczynski, *Siècle de Sigismond III.*

GEMELLI (*Lodovico*), littérateur italien, né à Olivadi (Calabre), le 18 janvier 1757, mort à Nicastro, le 5 janvier 1835. Il entra dans l'ordre des Capucins en 1772, et reçut une éducation complète dans les couvents de son ordre à Misuraca et à Catanzaro. Il s'occupa particulièrement de sciences, et fut initié aux doctrines de Condillac. Il les adopta dans ce qu'elles n'avaient pas de directement contraire à la religion, et les fit adopter aux autres Capucins de la Calabre. En 1784 il fut appelé à professer la philosophie à Castellamare. En 1802 il revint en Calabre. Il était provincial lorsque le général Reynier occupa la Calabre, soulevée contre la domination française. Ce général établit son quartier général dans le couvent de Monte-Leone, où résidait Gemelli. La riche bibliothèque du couvent fut visitée par Reynier et son aide de camp Paul-Louis Courier. Le général remarqua un *Suétone* imprimé à Rome par Ulrich Han, 1470, et voulut l'acquérir; mais Gemelli refusa de le céder. A quelque temps de là, un capucin, le frère Daniel, grand ennemi de Gemelli, fut arrêté comme coupable d'avoir entretenu une correspondance avec les insurgés, et d'avoir voulu faire enlever le général français. Gemelli courut se jeter aux pieds de Reynier, et lui offrant le *Suétone* et un *Josèphe* de Venise, 1499, il demanda la grâce du F. Daniel. Reynier offrit de payer les

volumes; mais Gemelli ne voulut d'autre prix que la vie et la liberté du capucin. Ce ne fut pas le seul service qu'il rendit à ses compatriotes pendant l'occupation française. En 1823 il fut transféré à Rome, où il resta quatre ans. De retour en Calabre, il se fixa dans le couvent de Nicastro, et y passa ses dernières années. On a de lui : *Elementi di Geografia pe' giovanetti*; Naples, 1785, in-8°; — *Elementi di Storia filosofica*; Naples, 1793, in-8°; — *Panegirico di S. Giuda Taddeo*; Naples, 1793, in-8°; — *Saggi di Filosofia morale diretti alla gioventú*; Naples, 1801, in-8°.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. I, p. 335.

GEMELLI-CARERI (*Jean-François*), célèbre voyageur italien, né à Naples, vers 1651, mort dans la même ville, vers 1725. Sa passion pour les voyages ne se déclara qu'assez tard; il avait plus de quarante ans lorsque, quittant le barreau, il réunit ses amis pour leur demander si l'un d'eux consentirait à l'accompagner dans le voyage qu'il avait résolu de faire autour du monde. On chercha inutilement à le détourner de ce projet, qu'il avait conçu en partie pour fuir les membres de sa famille, avec lesquels il vivait en mauvaise intelligence. Il avança même le terme de son départ. La Sicile, Malte, la Turquie d'Europe, la Terre Sainte et la Perse furent ses premières stations : il réunit un grand nombre de renseignements sur l'histoire, les mœurs, la législation de ces contrées, qu'il savait devoir intéresser particulièrement ses compatriotes. Ensuite, gagnant les Indes, il visita tous les établissements portugais : Goa, Bazaïm, Diu et cent autres cités importantes; rien de curieux ne passait sous ses yeux sans que son habile crayon n'en prit aussitôt l'esquisse. Jusque alors il avait pu marcher sans crainte; mais à la veille d'entrer en Chine, il fallait s'armer de courage : après une excursion à la cour du Grand-Mogol, un court pèlerinage dans les îles de Ceylan, de Sumatra, de Bornéo, un séjour de quelques semaines au Bengale, en Cochinchine, à Macao, il parcourut, non sans être inquiété, les plus belles contrées du Céleste Empire, et fut témoin à Péking de plusieurs cérémonies bizarres, qu'on lit avec un grand intérêt dans le récit qu'il en a laissé. Il revint en Europe par les îles Philippines, la Californie et le Mexique; ce fut la dernière mais non la moins intéressante de ses longues excursions. Elles avaient commencé le 13 juin 1693, elles finirent le 3 décembre 1699, et furent racontées au public la même année, dans l'ouvrage intitulé : *Giro del Mondo*; Naples, 1699-1700, 6 vol. in-12, avec cette épigraphe, bien digne d'un voyageur : *Satius est mundum peragrare quam ipsummet possidere*. Tous les voyageurs modernes s'accordent à reconnaître la vérité des observations de Gemelli-Careri, et mettent ainsi à néant les sottes critiques du dernier siècle qui prétendaient que ces six volumes n'étaient qu'une compilation et que l'auteur n'avait jamais quitté sa ville natale. Les nombreuses gravures dont cette première édition est enrichie furent très-imparfaitement reproduites dans la médiocre traduction française donnée par Lenoble quelques années après : *Voyage autour du Monde*, traduit de l'italien par M. L. N. P.; Paris, 1719, 6 vol. in-12. Une nouvelle édition fut donnée en 1776 à Paris, chez Froullé, avec de nouvelles figures. Le succès de cet ouvrage fut grand, ce qui engagea l'auteur à donner encore le récit d'expéditions qu'il avait faites en Europe pendant sa jeunesse. Il fut d'abord publié à part, sous le titre de *Viaggi di Europa*; Naples, 1701, 2 vol. in-8°, et réuni à ses œuvres complètes, qui ne sont autres que l'édition du *Giro del Mondo* de 1721, 9 vol. in-12. Louis LACOUR.

Abbé Prévost, *Hist. des Voyages*.

***GEMINA**, femme philosophe romaine, vivait dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Elle fut une des dames qui suivirent les leçons de Plotin. Lorsque ce philosophe vint à Rome, au commencement du règne de l'empereur Philippe, en 244, il s'établit dans la maison de Gemina, et y professa publiquement. La fille de Gemina fut, aussi bien que sa mère, une sectatrice zélée de la philosophie de Plotin.

Porphyre, *Vita Plotini*, c. III-IX.

GEMINIANI (*François*), violoniste et compositeur italien, né à Lucques, vers 1680, mort à Dublin, le 17 septembre 1762. Il étudia successivement la musique sous A.-Scarlatti, sous Carlo-Ambrosio Lunati et sous Corelli. En 1714 il alla en Angleterre, où sa brillante exécution et ses sonates pour violon et basse ou clavecin lui valurent un grand succès. Malheureusement sa manie des tableaux l'entraîna dans des dépenses excessives, qui compromirent même sa sûreté. Pour échapper aux créanciers et profiter du bénéfice de la loi anglaise qui garantissait la liberté des gens attachés à la haute noblesse anglaise, il se fit inscrire sur la liste des domestiques du comte d'Essex. Il sollicita en 1727 la place de maître des états d'Irlande; le ministre Robert Walpole la lui refusa, sous prétexte qu'il était catholique, et il la donna à Matthieu Dubourg, un de ses élèves. Les ouvrages que Geminiani publiait chaque année augmentaient sa réputation, sans améliorer sa fortune. Il fit plusieurs voyages en France, et publia à Paris des éditions de ses ouvrages. De retour en Angleterre, en 1755, il entreprit une sorte de journal de musique, sous le titre de *The harmonical Miscellany*. Cette publication n'eut pas plus de deux numéros. En 1761 il se rendit en Irlande, et fut bien accueilli par Dubourg; mais une femme qui était à son service lui ayant volé le manuscrit d'un grand travail sur la musique, cette perte hâta sa mort. Geminiani eut comme exécutant un talent de premier ordre; comme compositeur, il se montra harmoniste habile, mais sa musique laisse à désirer pour le rhythme et la mélodie. Il écri-

vit sur l'art qu'il pratiquait des traités peu remarquables, dont les moins insignifiants sont : *The Art of playing on the violin, containing all the rules necessary to attain perfection on that instrument;* Londres, 1740. Il en parut peu après une traduction française. La seconde édition de cette traduction a été publiée par Sieber; Paris, 1801, in-4°; — *Guida armonica, o Dizionario armonico, being a sure guide to harmony and modulation;* Londres, 1742. Cet ouvrage a été traduit en français; Paris, 1756, in-8°.

Burney, *History of Music.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GEMINIANI. *Voy.* GIMIGNANI (*Alessio*).

GEMINIUS, zélé partisan de Marc-Antoine, vivait vers 40 avant J.-C. Les amis que le triumvir avait à Rome chargèrent Geminius d'aller lui montrer la folie de sa liaison avec Cléopâtre. Geminius arriva à Athènes dans l'hiver de 32-31; mais il ne put pas obtenir d'Antoine une audience particulière. A la fin, menacé de la torture par Cléopâtre, il quitta Athènes sans avoir rempli sa mission.

Plutarque, *Anton.*, 59.

On cite encore quatre personnages du nom de GEMINIUS, savoir :

* **GEMINIUS**, préteur de la Macédoine en 92, vaincu par la tribu thrace des Médiens.

Tite-Live, *Epit.*, 70. — Jul. Obsequens, *De Prodigiis*, 113.

* **GEMINIUS**, décurion de Terracine et ennemi personnel de C. Marius l'ancien. Il dépêcha les cavaliers qui saisirent Marius dans les marais de Minturnes, en 88 avant J.-C.

Plutarque, *Marius*, 36, 38.

* **GEMINIUS**, chevalier romain, mis à mort à la fin de l'année 33, sous prétexte de conspiration contre Tibère, mais en réalité à cause de son intimité avec Séjan.

Tacite, *Ann.*, VI, 24.

* **GEMINUS** (*Publius Servilius*), consul en 252 avant J.-C. avec C. Aurelius Cotta. Les deux consuls firent la guerre en Sicile contre les Carthaginois, et s'emparèrent de plusieurs villes, parmi lesquelles se trouvait Himère. En 248 Geminus, consul pour la seconde fois avec le même Cotta, assiégea Lilybée et Drépane, tandis que le Carthaginois Carthalo tentait une diversion en descendant sur la côte d'Italie.

Zonaras, VIII, 14, 16.

* **GEMINUS** (*Cn. Servilius*), fils du précédent, fut consul en 217 avant J.-C. avec C. Flaminius. Il entra en charge aux ides de Mars, et eut la Gaule pour province. Il remit peu après son armée au dictateur Q. Fabius, et tandis que son collègue livrait la malheureuse bataille du lac Trasimène, lui-même croisa avec cent vingt vaisseaux sur les côtes de la Sardaigne et de la Corse pour donner la chasse aux Carthaginois. Il se dirigea ensuite vers l'Afrique. Sur sa route, il ravagea l'île de Meninx, et n'épargna Cercina que parce qu'il reçut dix talents des habitants. Ses troupes, arrivées en Afrique, continuèrent leur système de pillage. Faute de se bien garder et de connaître les localités, elles se laissèrent surprendre et mettre en déroute. Un millier d'hommes environ périt dans la bataille, le reste passa en Sicile. Geminus reçut du dictateur Fabius l'ordre de confier sa flotte à P. Sura et de revenir en Italie. Il y prit le commandement du corps d'armée de Minucius, et guerroya contre Annibal, en ayant bien soin de ne pas engager d'action décisive. Son commandement fut prorogé pour l'année 216. Avant la bataille de Cannes, seul des chefs romains, il se rallia à l'opinion de Paul Émile, et fut d'avis de ne pas hasarder le combat. Cet avis ne prévalut pas, et Cn. Ser. Geminus périt dans la sanglante défaite de Cannes.

Tite-Live, XXI, 57; XXII, 1, 31, 32, 43, 49. — Polybe, III, 75, 77, 88, 96, 106, 114, 116. — Appien, *Annib.*, 8, 12, 16, 18, 19, 22, 24. — Cicéron, *Tusc.*, I, 37.

* **GEMINUS** (*Marcus Servilius*), fils du précédent, fut élu augure en 211 avant J.-C., à la place de Spurius Carvilius. Édile curule en 203, il dédia un quadrige d'or au Capitole. Nommé la même année maître de la cavalerie du dictateur P. Sulpicius Galba, il parcourut avec lui l'Italie pour examiner les causes qui avaient poussé plusieurs villes à la révolte. Il obtint en 202 le consulat avec Tib. Claudius Néron, et eut pour province l'Étrurie, qu'il occupa avec deux légions. En 200, il fut un des dix commissaires chargés de distribuer dans le Samnium et l'Apulie des terres aux vétérans de Scipion. En 197 on l'appela à faire partie d'un triumvirat qui pendant trois ans eut pour mission d'établir une série de colonies sur les côtes occidentales de l'Italie. En 167, lorsqu'on discuta s'il fallait accorder le triomphe à Paul Émile, conquérant de la Macédoine, M. Servilius harangua le peuple en faveur de Paul Émile.

Tite-Live, XXVI, 23; XXIX, 38; XXX, 24, 26, 27, 41; XXXI, 4; XXXII, 29; XXXIV, 45; XLV, 36.

* **GEMINUS** (*Fufius*), général romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il fut chargé d'achever la soumission de la Pannonie, qui venait d'être conquise par Octave, en 35. Les Pannoniens se soulevèrent peu après le départ d'Octave, et chassèrent Geminus de la ville de Siscia; mais ce général reprit bientôt l'avantage, battit les insurgés dans plusieurs batailles, et les força de se tenir dans le repos. Tacite mentionne un Fufius Geminus, consul en 35 après J.-C.

Dion Cassius, XLIX, 36. — Florus, IV, 12. — Tacite, *Ann.*, V, 1.

* **GEMINUS** (*Tanusius*), historien romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il écrivit un ouvrage dont on ne connaît pas exactement le sujet, mais où il était question de la conjuration de Catilina. On peut identifier Geminus Tanusius avec le Γανύσιος mentionné par Plutarque et avec le Tamusius dont Sénèque parle comme d'un auteur d'annales. Frotscher a réuni dans son édition de Salluste, Leipzig,

1825, t. I, p. 492, les rares fragments qui nous restent de Tanusius Geminus.

Suétone, *Cæs.*, 9. — Plutarque, *Cæs.*, 22. — Sénèque, *Epist.*, 93. — Vossius, *De Historicis Latinis*, I, 12.

GEMINUS (Γεμῖνος), astronome grec, vivait dans le premier siècle avant J.-C. On ne sait de sa vie que ce que l'on peut conjecturer d'après ses ouvrages. Il cite Hipparque, et par conséquent il est postérieur à cet astronome, qui écrivait vers le milieu du deuxième siècle avant J.-C. Il dit dans son *Introduction aux Phénomènes* que cent vingt ans auparavant la fête d'Isis chez les Égyptiens tombait au solstice d'hiver. Petau a fait sur ce passage un calcul qui place Geminus en l'an 77 avant J.-C. Il était originaire de Rhodes. D'après son nom, qui est latin, on croit qu'il fut conduit à Rome comme esclave, qu'il y fut affranchi, et qu'il y composa ses ouvrages. Suivant Proclus, il distinguait les sciences mathématiques en théoriques (νοητά), et pratiques (αἰσθητα). Dans la première classe il plaçait la géométrie et l'arithmétique, dans la seconde la mécanique, l'astronomie, l'optique, la géodésie, les règles de la musique, le calcul. Proclus cite de lui un ouvrage géométrique sur la conchoïde spirale et les lignes cissoïdes. Il ne nous reste de Geminus qu'un ouvrage intitulé Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Φαινόμενα, qu'on a regardé à tort comme un commentaire sur les *Phénomènes d'Aratus*. Le *Traité de la Sphère* attribué à Proclus est un simple abrégé de quelques chapitres de Geminus. Le livre de celui-ci contient des éléments d'astronomie, rédigés avec simplicité et clarté. Delambre en a donné une analyse complète. Il loue Geminus d'avoir rejeté les rêveries de l'astrologie, de n'avoir pas admis l'influence des étoiles sur les saisons. L'*Introduction aux Phénomènes* fut publiée pour la première fois (grec-latin) par Edo-Hildericus; Altorf, 1590, in-8°, et réimprimée à Leyde, 1603, in-8°. Petau l'inséra dans son *Uranologion;* Paris, 1630, in-fol. L'édition la plus récente est celle de Halma dans son Ptolémée; Paris, 1819, in-4°.

Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. IV, p. 31. — Petau, *Uranologion*. — Weidler, *Hist. Astron.* — Delambre, *Hist. de l'Astronomie ancienne*, t. I.

* **GEMINUS** (*Ducennius*), administrateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut un des trois consuls chargés par Néron, en 63, d'exercer la surintendance des impôts publics et de poursuivre les administrateurs coupables de concussion. Sous le règne de Galba, il fut préfet de la ville.

Tacite, *Ann.*, XV, 18; *Hist.*, I, 14.

* **GEMINUS** (*Tullius*), poëte grec, d'une époque incertaine. On trouve dans l'*Anthologie grecque* dix épigrammes sous le nom de Geminus. La deuxième, la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième et la dixième portent simplement, en tête, dans le manuscrit du Vatican, Γεμίνου, et la huitième Γαιμίνου. La première dans l'*Anthologie* de Planude et la septième dans le manusc. du Vatican ont pour inscription Τυλλίου Γεμίνου. La neuvième dans l'*Anthol.* de Planude est inscrite au nom de Τυλλίου Γεμίνου, et dans le manuscrit du Vatican Τυλλίου Σαβήνου. On ignore si le Tullius dont les épigrammes avaient été insérées dans la collection de Philippe était Tullius Geminus ou Tullius Laurea. La plupart des épigrammes de Geminus sont des descriptions d'objets d'art. Elles sont écrites dans un style très-affecté.

Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. IV, p. 408. — Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 279. — Jacobs, *Anthologia Græca*, vol. II, p. 254; vol. XIII, p. 498.

GEMINUS VETURIUS. *Voy.* CICURINUS.

GÉMISTE (*Georges*) (Γεώργιος ὁ Γέμιστός) ou *Georges* PLÉTHON (ὁ Πλήθων), plus connu sous le nom de GÉMISTE PLÉTHON, un des derniers et des plus célèbres écrivains byzantins. Sa longue vie remplit, dit-on, un siècle tout entier, mais il serait impossible d'en indiquer avec précision les deux extrémités; cependant, on peut, sans crainte d'erreur considérable, le faire vivre de 1350 à 1450. On croit qu'il était né à Constantinople. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le Péloponnèse. En 1426 il occupait une haute position sous l'empereur Manuel Paléologue. On l'appelait *Gémista* ou *Pléthon*, à cause des connaissances extraordinaires qu'il possédait dans presque toutes les sciences; et le grand nombre d'écrits qu'il a laissés prouve que ce surnom n'était pas une flatterie. Gémiste fut un des députés de l'Église grecque envoyés au concile de Florence tenu, en 1438, sous le pape Eugène IV, afin d'opérer la réunion des deux Églises. Il se montra d'abord opposé à cette réunion. Il avait en effet sur la nature du Saint-Esprit une opinion bien différente de celle de l'Église romaine. Mais plus tard, sans renoncer à ses idées sur ce point, il devint un des plus ardents promoteurs du grand projet que le concile ne put réaliser. Gémiste eut encore plus de réputation comme philosophe que comme théologien. A cette époque la philosophie d'Aristote régnait encore en souveraine, mais ce n'était plus qu'une science de mots. Dégoûté de cette scolastique stérile, Gémiste fit de Platon l'objet de longues et profondes études, et il se consacra à la propagation de la philosophie platonicienne. Le célèbre Bessarion fut un de ses nombreux disciples. Pendant son séjour à Florence, il vit Cosme de Médicis, lui persuada que le système de Platon était supérieur à celui d'Aristote, et donna ainsi en Occident naissance à une nouvelle école philosophique (*voy.* FICIN). Les doctrines platoniques devinrent bientôt de mode à Florence; de là elles gagnèrent l'Italie entière, et détrônèrent la philosophie d'Aristote. Mais Gémiste et ses disciples allèrent trop loin. On les accusa de vouloir substituer le platonisme au christianisme. Ce reproche exagéré, quand il s'agit de Marsile Ficin, paraît bien fondé à l'égard de Gémiste. Ce philosophe en effet se renferma dans l'école d'Alexandrie. « Il en adopte, non-

seulement l'esprit, dit M. Franck, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, la lettre même, c'est-à-dire la forme païenne, la personnification symbolique de tous les attributs de Dieu dans les divinités de l'Olympe. Il ne rejette aucune de ses falsifications si nombreuses, ni de ses prétentions à une antiquité chimérique, ou à l'honneur de réunir dans son sein toute la sagesse de l'Orient avec les vraies traditions du platonisme. C'est ainsi qu'il a recueilli, avec un respect religieux, les oracles chaldaïques, et qu'il a pris pour base de son abrégé des doctrines de Zoroastre un de ces livres apocryphes si communs alors. Par sa morale, Gémiste Pléthon appartient autant à l'école stoïcienne qu'à celle de Platon et des mystiques d'Alexandrie. Tel est du moins le caractère qu'il nous offre dans son traité des *Quatre Vertus cardinales*, où d'ailleurs les considérations les plus sérieuses sont sacrifiées à une régularité puérile. Mais de tous les ouvrages de Gémiste Pléthon celui qui aurait pu nous éclairer le mieux sur ses opinions philosophiques et religieuses, c'est son livre *des Lois* (περὶ νομοθεσίας, ἢ περὶ νόμων), composé à l'imitation des *Lois* de Platon, publié quelque temps après sa mort, et détruit par les ordres de Gennade, alors patriarche de Constantinople, comme hostile à la religion chrétienne. On dit en effet que dans cet écrit singulier le paganisme, tel qu'on l'expliquait dans l'école de Plotin et de Proclus, était ouvertement préféré à la religion du Christ; que les dieux de l'Olympe y conservaient leurs noms, leurs rangs, qu'on n'y reconnaissait point d'autre morale que celle du Portique et de l'Académie, et que la politique de Sparte, à part quelques adoucissements apportés à l'éducation de la jeunesse, y était représentée comme la seule digne d'un peuple intelligent. On répandit aussi le bruit que l'auteur avait annoncé avant sa mort, à quelques-uns de ses amis, que le Christ et Mahomet ne tarderaient pas à être détrônés l'un et l'autre, et qu'une religion plus digne de l'humanité ferait la conquête de la terre. Georges de Trébizonde assura l'avoir entendu prophétiser en termes semblables au concile même de Florence. » Ces doctrines renouvelées de l'école d'Alexandrie ne pouvaient prévaloir sur le christianisme, et elles tombèrent bientôt dans un discrédit qui rejaillit sur Platon lui-même. Gémiste n'en est pas moins justement considéré comme le restaurateur de la philosophie en Europe. Il se trouva en cette qualité engagé en Occident ainsi qu'en Orient dans des polémiques avec les partisans d'Aristote, parmi lesquels Georges de Trébizonde tenait une place élevée : on déploya de part et d'autre beaucoup de violence. En 1441 on trouve encore Gémiste dans le Péloponnèse comme fonctionnaire public. Il était alors très-avancé en âge, et c'est la dernière fois qu'il paraît dans l'histoire.

Gémiste a écrit un grand nombre d'ouvrages scientifiques, de dissertations, de traités, de compilations touchant la théologie, l'histoire, la géographie, la philosophie, etc.; plusieurs de ces ouvrages ont été publiés. Les principaux sont : Ἐκ τῶν Διοδώρου καὶ Πλουτάρχου περὶ τῶν μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην ἐν κεφαλαίοις διαλήψις. Ces extraits de Diodore de Sicile et de Plutarque sont plus connus sous le titre latin de *De Gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam duobus libris digesta*. Le texte grec parut pour la première fois à Venise, 1503, in-fol.; on le trouve à la suite d'Hérodote dans l'édition de cet historien, Bâle, 1541. Il a été réédité par Zacharias Orthus, professeur à l'université de Greifswald; Rostock, 1575, in-8°, et par Reichard, sous le titre Γεωργίου Γεμίστου τοῦ καὶ Πλήθωνος Ἑλληνικῶν βιβλία Β; Leipzig, 1770, in-8°. Il existe une traduction latine par Marcus Antonius Antimachus, Bâle, 1540, in-4°. Cet ouvrage a aussi été traduit en français, en italien, en espagnol; — Περὶ Εἱμαρμένης (*De Fato*), publié avec une traduction latine et l'épître de Bessarion sur le même sujet, par H.-S. Reimarus; Leyde, 1722, in-8°; — Περὶ Ἀρετῶν (*De Virtutibus*), publié en grec avec quelques opuscules du même auteur, Anvers, 1552, in-fol.; par Adolphe Orcanus, Bâle, 1552, in-8°; et par H. Wolphius, Iéna, 1590, in-8°; — *Orationes duæ de rebus Peloponnesiacis constituendis*, adressées l'une à l'empereur Manuel Paléologue, l'autre au despote Théodore, publiées avec une traduction latine dans l'édition *princeps* des *Eclogæ* de Stobée par G. Canterus; Anvers, 1575, in-fol.; — Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται (*De Platonicæ atque Aristotelicæ Philosophiæ Differentia*). Cet ouvrage, un des plus remarquables, parut en grec, avec une paraphrase latine par Bernardinus Donatus, Venise, 1532, in-8°, et une dissertation de Donatus, sur le même sujet, Venise, 1540, in-8°. Cette édition a été réimprimée à Paris, 1541, in-8°. On en a une autre traduction, par G. Chariandrus; Bâle, 1574, in-4°; — Μαγικὰ λογία τῶν ἀπὸ Ζωροάστρου ἐξηγηθέντα. Le texte grec diffère dans les manuscrits. Cet ouvrage, plus connu sous le titre latin d'*Oracula magica Zoroastris*, est un essai sur la religion des anciens Perses. Le texte grec avec une traduction latine fut publié par T. Oposopœus, Paris, 1599, in-8°, et par Thryllitsch, Leipzig, 1719, in-4°.

Outre ces ouvrages, Gémiste fit des extraits des *Syriaca* d'Appien, dans le but d'élucider l'histoire des rois macédoniens de Syrie; des extraits de Théophraste (Histoire des Plantes), d'Aristote (Histoire des Animaux), de Diodore de Sicile (Parties relatives aux royaumes de Syrie et de Médie), de Xénophon, de Denys d'Halicarnasse, et de divers autres écrivains dont les ouvrages sont entièrement ou partiellement perdus. Il écrivit aussi des *Prolegomena Artis Rhetoricæ*, des oraisons funèbres (*G. Gemistii sive Plethonis et Michaelis Apostolii Orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animæ exponitur nunc primum*

e mss. editæ par Fülleborn, Leipzig, 1793, in-8°); des essais sur la musique, des lettres au cardinal Bessarion et à d'autres contemporains. Ces ouvrages existent dans différentes bibliothèques de l'Europe; ceux qui se rapportent à la géographie méritent une mention particulière. On trouve dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Munich un traité de Gémiste intitulé : Διαγραφὴ ἁπάσης Πελοποννήσου παραλίου καὶ μεσογείου; c'est une description du Péloponnèse, dans laquelle les positions sont fixées suivant le système de Ptolémée, mais avec des corrections et additions. Gémiste écrivit aussi une *Topographie* de la Thessalie et deux petits traités, l'un sur le globe, l'autre sur quelques erreurs géographiques de Strabon. Ces opuscules sont contenus dans les *Anecdota* de Siebenkees. Laporte-Dutheil, pour sa traduction de Strabon, a beaucoup profité des extraits des 7[e], 8[e] et 11[e] livres, par Gémiste. Enfin la célèbre édition de Ptolémée, publiée en 1478, et dédiée au pape Sixte IV, par Calderino, fut faite d'après un ancien manuscrit de Ptolémée, corrigé de la main de Gémiste.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VIII, p. 79; XII, p. 85. — Leo Allatius, *De Georgiis*, n° 55. — Warthon, *Appendix* à Cave, *Hist. lit.*, p. 141. — Boivin, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. II, p. 716. — Hamberger, *Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern*, vol. IV, p. 712. — Franck, dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*.

GÉMISTE (*Jean*), poëte latin moderne, vivait au commencement du seizième siècle. On ne sait rien de lui, sinon qu'il était Grec de nation et réfugié en Italie. Il composa un petit poëme latin intitulé : *Protrepticon et pronosticon ad Leonem X, pontificem maximum*; Ancône, 1516, in-4°.

Brunet, *Manuel du Libraire*.

GEMMA (*Regnier*), médecin et mathématicien néerlandais, surnommé *Frisius* (le Frison), né à Dockum, en Frise, en 1508, mort à Louvain, le 25 mai 1555. Il commença ses études à Groningue et les acheva à Louvain, où il se fit recevoir docteur en médecine. Il fut nommé en 1541 professeur de médecine à l'Académie de Louvain. L'éclat de son enseignement fixa l'attention de Charles-Quint, qui essaya plus d'une fois de l'attirer à sa cour. Gemma s'y refusa toujours, par modestie et par amour de la retraite. Il s'occupa beaucoup de mathématiques, et ses principaux ouvrages sont consacrés à cette science. On a de lui : *Methodus Arithmeticæ practicæ*; Anvers, 1540, in-8°; — *Charta, sive Mappa Mundi, id est totius orbis descriptio*; Louvain, 1540, in-8°; — *De Radio astronomico et geometrico Liber*; Anvers, 1545, in-4°; — *De Principiis Astronomiæ, cosmonomiæ et Cosmographiæ, deque usu globi cosmographici*; Paris, 1547, in-8°; — *De Usu Annuli astronomici*; Anvers, 1548, in-8°; — *De Astrolabio catholico et Usu ejusdem*; Anvers, 1556, in-8°. Gemma a donné plusieurs éditions de la *Cosmographie* de Pierre Apianus. Il a composé aussi quelques consultations *sur la goutte*, insérées dans le recueil d'Henri Garet; Francfort, 1592, in-8°.

De Thou, *Historia mei temporis*, l. XVI. — Castellan, *Vitæ illustrium Medicorum*. — Vossius, *De Scientiis Mathem.* — Melchior Adam, *Vitæ German. Medic.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

GEMMA (*Corneille*), médecin et astrologue néerlandais, fils du précédent, né à Louvain, le 28 février 1535, mort le 12 octobre 1577. Il fut professeur de médecine à l'Académie de Louvain. On a de lui : *De Arte cyclognomica tomi tres, philosophiam Hippocratis, Galeni, Platonis, et Aristotelis in unam methodi speciem referentes*; Anvers, 1569, in-4°; — *De Stella peregrina quæ superiori anno apparere cœpit*; Anvers, 1573, in-4°; — *Cosmocritice, seu de naturæ divinis Characterismis, id est raris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis Universi*; Anvers, 1575, in-4°; — *De prodigiosa specie naturaque Cometæ anni* 1577, *cum adjuncta explicatione duorum chasmatum anni* 1575; Anvers, 1578, in-12.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — *Biogr. médicale*.

GEMMA (*Jean-Baptiste*), médecin italien, né à Venise, au commencement du seizième siècle, mort en 1581. Il fut disciple de Trincavella, et devint médecin de Sigismond II, roi de Pologne. On a de lui : *Methodus rationalis nova atque dilucidissima curandi bubones carbunculi pestilentis, in qua morbi essentia, causæ, signa, prognosticum, præcautio atque curatio, ostenduntur*; Graetz, 1584, in-4°. C'est l'histoire de la peste qui causa de si grands ravages à Venise en 1575 et 1576.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

GEMMINGEN (*Otto-Henri*), littérateur allemand, né à Heilbronn, en 1755, mort le 15 mars 1836. Après avoir reçu, dans la maison paternelle, une éducation soignée, il étudia le droit. Il devint ensuite chambellan de la cour palatine, et résida à Manheim, d'où il se rendit à Vienne, sous Joseph II. En 1797 il s'occupa d'éducation particulière à Würtzbourg; puis il vint s'établir sur ses domaines, où il se livra à l'économie rurale. Il assista au congrès de Rastadt, et en 1799 il fut chargé par le margrave, depuis grand-duc, de Bade de sauvegarder à la cour de Vienne les intérêts du duché. En 1803 il revint dans son pays, et s'y adonna presque exclusivement à la science. On a de lui : *Ueber die Königliche preussische Association zur Erhaltung des Reichsystems* (De l'Association royale prussienne pour l'entretien du système de l'Empire); Manheim, 1785; — *Der deutsche Hausvater oder die Familie* (Le Père de Famille allemand, ou la famille, drame en cinq actes, dans le genre du *Père de Famille* de Diderot); Munich, 1780; — *Pygmalion*; Manheim, 1778, in-8°; — *Die Erbschaft* (L'Héritage); Manheim, 1779; — *Richard III*, d'a-

près Shakspeare; ibid., 1782; — de nombreux articles sur la philosophie et l'esthétique dans le recueil hebdomadaire le *Weltmann* (Homme du monde); Vienne, 1782-1783, 3 vol., et dans le *Magazin für Wissenschaften und Litteratur* (Magasin des Sciences et de la Littérature), dont Gemmingen était l'auteur; Vienne, 1784-1785; enfin, dans les *Wiener Ephemeriden* (Éphémérides viennoises); Vienne, 1786; — *Mannheimische Dramaturgie* (Dramaturgie viennoise); Manheim, 1779.

Dœring, *Galerie teutscher, Dichter und Prosaisten*. — Bouterwek, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*.

* **GEMPAK** (*Sougita*) (1), célèbre médecin japonais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était fils d'un savant distingué par ses vastes connaissances, et qui avait rempli les fonctions d'interprète pendant plusieurs années. Gempak étudia à Myako, où il avait déjà acquis une certaine réputation parmi ses confrères en pratiquant la médecine suivant la méthode japonaise, lorsqu'il apprit que les Hollandais, qui commerçaient alors avec le Japon, étaient très-habiles dans l'art de traiter les maladies, par cela même qu'ils étaient très-versés dans l'anatomie du corps humain, et qu'ils rejetaient toutes les doctrines superstitieuses et les vieux préjugés des Chinois. Il résolut donc de se rendre familière la langue hollandaise, ce qui lui coûta beaucoup de peine : il parvint cependant à la lire couramment, grâce aux conseils et à quelques leçons que lui donnèrent plusieurs Hollandais que des circonstances particulières avaient amenés à Myako (la capitale). Dès qu'il fut à même de comprendre des ouvrages scientifiques, il s'efforça d'en acquérir une petite collection, à la factorerie hollandaise. Ayant obtenu par ce moyen un exemplaire de la traduction en hollandais des *Anatomische Tabellen* du médecin silésien Adam Kulm, (mit anmerk. und Kpf.; Leipz, 1759), il en fit la traduction. La préface qu'il joignit à son travail est datée du 3e mois, en automne, dans la 2e année de l'ère impériale *An-yeï* (1773). Nous possédons un exemplaire de cette version orientale, qui parut sous le titre de *Kaï-teï-Sin-syo* (Nouveau Traité d'Anatomie), en 5 volumes grand in-8°, dont un de planches, qui, malgré l'indulgence que réclame le dessinateur japonais pour leur médiocre reproduction, n'en sont pas moins dessinées et gravées avec une exactitude et une beauté des plus remarquables. On voit également mentionné sur le catalogue du libraire japonais, chez lequel se trouve le Kaï-teï Sin-syo, annoncé comme publié par Sougita Gempak, le *Kaï-teï Yak-dzou*, tableaux abrégés d'anatomie, comprenant cinq pièces. — A une solide connaissance du hollandais et à une grande habileté pour lire et rédiger le chinois, Gempak joignait quelques notions importantes sur les sciences européennes, dont on appréciera surtout la valeur si l'on fait attention au pays et au temps où il vivait. A ces mérites on doit ajouter encore celui d'avoir su, l'un des premiers, faire comprendre l'importance des découvertes et des progrès scientifiques des Occidentaux à ses compatriotes, qui aujourd'hui savent en tirer de loin leur bonne part d'avantages. Faute de documents bibliographiques originaux plus complets, nous ne saurions dire quelles ont pu être les autres publications de Gempak. Vte L. Léon DE ROSNY-FOUCQUEVILLE.

Documents particuliers. — On peut également consulter la préface du *Kaï-teï Sin-syo*, dans laquelle on trouvera quelques renseignements relatifs à l'étude de hollandais au Japon, par Gempak.

(1) Dans ces deux noms, comme dans tous les noms japonais en général, prononcez le *g* dur ou comme s'il était suivi d'un *u* (Sougulta Guempak).

GEMUSÆUS ou **GESCHMAUSS** (*Jérôme*), médecin et philologue allemand, né en 1505, à Mulhausen (Alsace), mort à Bâle, le 29 janvier 1543. Il fit ses études à Bâle, où il eut pour maître Glareanus. Il acquit un savoir très-étendu en grec et en latin, et y joignit la connaissance de la physique et de la médecine. Sa réputation s'étendit jusqu'en Italie, et lui valut, en 1533, le titre de docteur en médecine à l'Académie de Turin. Il fut nommé professeur de physique à Bâle, et enseigna avec un grand succès la philosophie d'Aristote. Il s'occupait avec ardeur de l'étude de la langue hébraïque, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à l'érudition. Geschmauss épousa la fille de Cratander, et il dirigea plusieurs éditions publiées par ce célèbre imprimeur; la plus connue est celle de Paul d'Égine; Bâle, 1538, in-fol. Il a mis une préface et une *Vie de Galien* en tête de l'édition des *Œuvres* de ce médecin; Bâle, 1538, 5 vol. in-fol.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. III, p. 244, édit. Harles. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GENARD (*François*), auteur satirique français, né à Paris, vers 1722, mort après 1756. Fils d'un marchand de vin de Paris, il ruina son père par ses folles dépenses, et s'engagea dans le régiment des gardes. Il y était encore lorsqu'il fit imprimer un ouvrage intitulé : *École de l'Homme, ou parallèle des portraits du siècle et des tableaux de l'Écriture Sainte;* Noyon (sous la rubrique d'Amsterdam), 1752, 3 vol. in-12. « On remarque dans cette production, dit Barbier, des impiétés couvertes de passages de l'Écriture. On y distingue surtout les portraits de Louis XV, de la marquise de Pompadour, du prince Édouard, etc. La police saisit l'ouvrage, et chercha l'auteur; il fut arrêté et conduit à la Bastille, le 10 mars 1752. Plusieurs personnes de condition s'intéressant à cet écrivain, qui avait de l'esprit et faisait des vers, procurèrent probablement son élargissement, au bout de quelques mois. Génard profita de sa liberté pour voyager. » Il alla en Flandre et en Hollande, où il fit imprimer un ouvrage contre Louis XV, intitulé : *La Comédie du temps et l'École de la Femme;* Amsterdam, 1754, in-12. Il publia aussi, en 1755, un recueil d'épigrammes

impies et licencieuses. Il eut l'imprudence de revenir à Paris en 1756, et fut mis de nouveau à la Bastille. On croit qu'il y finit ses jours.

Barbier, *Supplément aux Dictionn. historiques*.

GENARI et **GENARO**. *Voy*. GENNARI et GENNARO.

GENCE (*Jean-Baptiste-Modeste*), écrivain français, né à Amiens, le 14 juin 1755, mort à Paris, le 17 avril 1840. Il acheva ses études classiques sous Selis et Delille. Ayant rencontré un manuscrit de l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre que ses parents lui avaient fait lire dès sa plus tendre enfance, il se crut appelé à en donner une édition nouvelle, et depuis lors, voyageant en Flandre, en Italie, en France, il ramassait des manuscrits, recueillait des variantes, consultait toutes les éditions. A force de recherches et de soins, après trente ans de travail assidu, son édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ* était prête. Une traduction française faite sur ce texte parut la première. Jeune encore, Gence avait imité des odes d'Horace et composé une *Ode sur l'Être infini*, qu'il fit plusieurs fois réimprimer. Toute sa vie il courtisa maladroitement les muses, et à la fin il eut en quelque sorte la manie de discuter en vers : il prétendait que la phrase se formait ainsi plus vive et plus forte dans sa pensée. Le public ne fut pas de son avis, ses amis non plus; cependant, il y a çà et là quelques bonnes idées dans les longues notes qu'il ajoutait à ses opuscules versifiés.

Excellent grammairien, Gence, après avoir été répétiteur adjoint ou maître de quartier au collège de Navarre, avait obtenu une place d'archiviste au dépôt des chartes. De 1780 à 1790, il fit des extraits et des analyses des anciens registres dits *Olim* et *Judicata;* en 1793 il passa à la révision du *Bulletin des Lois* et des *Codes*. Il resta attaché en cette qualité à l'Imprimerie impériale; mais les changements qui suivirent les événements de 1815 lui firent perdre cette place. Il se chargea alors de revoir divers ouvrages. Il donna une édition d'Horace et de Cornelius Nepos dans la collection dite de Deux-Ponts; colligea les textes des éditions de la *Nouvelle Bibliothèque classique* de Treuttel et Wurtz, pour laquelle il fit des notices nouvelles; enfin, il corrigea la traduction faite par M. Monnard des *Stunden der Andacht*, publiée sous le titre de *Méditations religieuses*.

Mais son sujet de prédilection, le sujet auquel il revenait toujours, par un sentiment aussi national que religieux, c'était la restitution du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* à Gerson, chancelier de l'université de Paris. Profitant de sa liaison avec Barbier père, il fit paraître des *Considérations sur l'auteur de l'Imitation* à la suite d'une Dissertation du savant bibliographe. Plus tard Gence publia des *Nouvelles Considérations sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, travail qui résume parfaitement une discussion fameuse dans les annales littéraires. Au déclin de sa vie, il a fait paraître des *Dernières Considérations* sur le même sujet et des parallèles entre des phrases caractéristiques de l'*Imitation* et des phrases analogues extraites des œuvres morales de Gerson. Enfin, à chaque découverte, à chaque contestation, il prenait la plume et lançait quelque opuscule dont l'ensemble ferait plus d'un gros volume. Pour restituer l'*Imitation de Jésus-Christ* à Gerson, Gence s'appuie sur la possession ancienne du célèbre chancelier de Paris, sur la mention de son nom en tête des manuscrits les plus purs et notamment d'un manuscrit ayant appartenu au neveu de Gerson; sur la faiblesse des réclamations en faveur de Thomas a Kempis; sur ce que rien ne prouve l'existence d'un moine du nom de Gersen (*voyez* l'article), nom qui semble n'être qu'une altération de celui de Gerson, et qui se trouve parfois suivi du titre de chancelier de l'université de Paris; il prouve que l'*Imitation* n'est ni d'un moine ni du treizième siècle, et qu'inconnue au quatorzième, elle appartient au commencement du quinzième; enfin, des nombreux gallicismes qui s'y trouvent, de la comparaison avec les œuvres, le style, les opinions et les souffrances de Gerson, il tire cette conséquence que ce livre appartient bien réellement à l'ancien titulaire français, « l'homme le plus éprouvé, le plus éclairé, le plus pieux, et si justement qualifié de docteur très-chrétien et des plus consolants ». D'une piété sans exaltation, Gence s'occupa pourtant de sciences mystiques. Il écrivit sur le mesmérisme, sur le magnétisme, sur la théosophie de Saint-Martin, mais sans rester attaché d'une manière pratique à aucune de ces doctrines.

On a de Gence : *Dieu, l'Être infini, ou le Principe vers lequel tend l'intelligence humaine*, ode philosophique; Paris, 1801, in-8°; 2e édition, accompagnée de notes où sont développées les relations à ce principe; Paris, 1806, in-8°; 3e édition, 1825; — *Notice sur le caractère des éditions françaises les plus remarquables de l'*Imitation de Jésus-Christ, *entre autres sur l'Internelle Consolation;* dans le *Journal des Curés ou Mémorial de l'Église gallicane;* sept. 1810; — *Considérations sur la question relative à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ *et sur les discussions qui la reproduisent*, imprimées à la suite de la *Dissertation sur soixante traductions françaises de l'*Imitation de Jésus-Christ, par A.-A. Barbier; Paris, 1812, in-12 et in-8°; — *Notices biographiques et succinctes des Pères et autres auteurs cités par Bourdaloue*, faisant partie des œuvres complètes de ce prédicateur, édition de Versailles, 1812, in-8°; — *Tableau méthodique des Connaissances humaines, avec une explication;* Paris, 1816, in-plano; — *Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, faite d'après le texte de l'édition latine revue sur les manuscrits an-*

ciens les plus authentiques; Paris, 1820, in-12 et in-18; plusieurs tirages; — *Livre de Prières et de méditations religieuses à l'usage des chrétiens éclairés de l'Église catholique*, ouvrage traduit et revu du docteur Brunner, sur la 12e édition; Paris, 1822, in-12; — *Notice biographique sur Louis-Claude Saint-Martin, ou le philosophe inconnu*; Paris, 1824, in-8° : c'est l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, rétabli comme l'auteur l'avait donné à ce recueil, où, suivant son expression, il a été défiguré; — *De Imitatione Christi libri quatuor ad pervetustum exemplar Internarum Consolationum dictum, nec non ad codices complures ex diversa regione ac editiones ævo et nota insigniores, variis nunc primum lectionibus subjunctis, recensiti et indicibus locupletati*; Paris, 1826, in-8°; — *Horatii Flacci nova editio recensita*; Paris, 1828, in-8°; dans la collection dite de Deux-Ponts; — *Cornelii Nepotis Vitæ, ad optimas lectiones collatæ*; Paris, 1828, in-8°, dans la même collection; — *Odes imitées d'Horace*; Paris, 1828, in-8°; — *Analyse des Principes de la Connaissance humaine, rétablis d'après Descartes sur la base des notions de la spiritualité de l'âme et de l'existence de Dieu*; Paris, 1828, in-8°; extrait de *L'Athlète du Christianisme*; — *Le Phanorama* (spectacle lumineux) *de la Nature et de la création*; Paris, 1828, in-8°; — *Précis en vers, avec des remarques sur l'Imitation de Jésus-Christ et son auteur*; Paris, 1829, in-8°; — *Nouvelles Poésies morales et philosophiques*; Paris, 1829 et 1830, in-18; — *La Vérité du Magnétisme prouvée par les faits; extrait des notes et des papiers de Mme Alina d'Eldir, née dans l'Indoustan, par un ami de la vérité, suivie d'une notice inédite sur Mesmer* (avec C.-M. Pillet); Paris, 1829, in-8°; — *Entretien sur les Principes de la Philosophie, dialogue entre Descartes, Gassendi, le spiritualiste Saint-Martin, un grammairien de Port-Royal*, etc.; Paris, 1830, in-8°; — *Méditations religieuses, en forme de discours pour toutes les époques, circonstances et situations de la vie domestique et civile*, traduites d'après l'ouvrage allemand intitulé : *Stunden der Andacht*, par MM. Monnard et Gence; Paris, 1830 et suiv., 16 vol. in-8°; — *Étrennes patriotiques et morales en vers aux amis de l'humanité, de la philosophie et des arts*; Paris, 1831, in-18; — *Nouvelles Considérations historiques et critiques sur l'auteur et le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ, *ou précis et résumé des faits et des motifs qui ont déterminé la restitution de ce livre à Jean Gerson*; Paris, 1832, in-8°; — *Vert-Vert à Pringy*; Paris, 1832, in-8°; — *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, avec un préambule, des notes et les citations des principales autorités, extrait revu de la *Biographie universelle* de Michaud; Paris, 1833, in-8°; — *Le vrai Portrait du vénérable docteur Gerson et manuscrit précieux qui s'y rattache, avec l'indication d'un grand nombre d'autres manuscrits de l'*Imitation de Jésus-Christ *sous son nom*; Paris, 1833, in-8°; — *Coup d'œil sur l'édition d'un codex* De Imitatione Christi, *supposé du treizième siècle*; Paris, 1833, in-8°; — *Épître à un ami sur la lithographie du portrait de Jean Gerson et sur le manuscrit in-folio sous le nom du chancelier ayant en tête sa miniature; avec une gravure faite d'après le portrait du vénérable et ancien auteur titulaire de l'*Imitation de Jésus-Christ; Paris, 1834, in-8°; — *Nouvelle Épître à un ami sur la réparation du mal par la puissance du bien, et de même sur l'édition mutilée de l'*Imitation de Jésus-Christ, etc.; Paris, 1834, in-8°; — *De l'Esprit et de l'Ame, du Sentiment et de la Passion*, lu au Cercle de la noble porte de l'Élysée d'Eldir; Paris, 1834; — *Biographie littéraire de J.-B.-M. Gence, ancien archiviste au dépôt des chartes, éditeur et traducteur du livre des Consolations intérieures, dit vulgairement* De Imitatione Christi; Paris, 1835, in-8°; — *Jugements motivés sur l'âge du codex* De Advocatis; Paris, 1835, in-8°; — *L'Ombre d'un grand Nom, ou le personnage fictif dévoilé*; Paris, 1835, in-8° : extrait du *Journal général de la Littér. franç.*; — *Ode sur les vanités du monde et les biens de la vie à venir*; Paris, 1836, in-8°; — *Jean Gerson restitué et expliqué par lui-même dans des parallèles de passages extraits de ses œuvres morales et du livre* De Imitatione Christi; Paris, 1836, in-8°; — *La Vierge d'Antin*, ode suivie du *Stabat Mater* de la Nativité, de Jacopone; Paris, 1836, in-8°; — *La vraie Phrénologie, ou l'unité d'un principe intellectuel et moral dans l'homme, fondée sur l'accord de l'expression rationnelle du verbe et de la conscience du moi avec la notion de l'Être universel*; Paris, 1836, in-8°; — *Jean Gerson de nouveau restitué et expliqué par lui-même, ou parallèle plus ample des passages propres et semblables des Œuvres morales et principales de Gerson avec l'*Imitation de Jésus-Christ; Paris, 1837, in-8°; — *Notice biographique et littéraire du philosophe français Antoine Lasalle, ancien officier de marine, auteur de la Balance naturelle et de la Mécanique morale; traducteur et commentateur des Œuvres philosophiques et historiques de Bacon*; Paris, 1837, in-8°; — *Nouvelles Stances sur le prétendu livre du treizième siècle*; Paris, 1837, in-8°; — *La vraie Philosophie de l'Histoire, ou la lutte, la renaissance et le triomphe du bien, poëme philosophique et moral*; Paris, 1837, in-8°; — *La grande Œuvre et la longue question rappelées et résumées dans des stances sur l'ancien texte* De Imitatione Christi; Paris, 1838, in-8°; — *Dernières con-*

sidérations sur le véritable auteur de la grande œuvre latine, le pèlerin Jean Gerson; Paris, 1838, in-8°; — *La modulation dans la grande œuvre latine du pèlerin Jean Gerson*; Paris, 1838, in-8°; — *Chant religieux*; composé pour les séances de la société de morale universelle, la noble porte de l'Élysée; Paris, 1838, in-8°; — *Stances aphoristiques sur l'accord de la pensée et de la religion dans les progrès de la philosophie rationnelle ramenée à son principe ternaire et à la foi biblique*; Paris, 1839, in-8°; — *La Vierge Marie, mère des chrétiens, dont Gerson invoque le culte*; Paris, 1839; in-8°; — *Stances lyriques et morales*; Paris, 1839, in-8°; — *Sur l'institution de l'ordre moral asiatique universel, fondé en 1832 sous le nom de la Noble porte de l'Élysée par la brillante indienne Alina d'Eldir*, stances; Paris, 1839; in-8°; — *Motifs d'unité et d'ordre dans l'édition de l'Imitation polyglotte de Lyon, sous le nom principal de Gerson*, stances; Paris, 1839, in-8°; — *Pensées, sentences et maximes les plus généralement et moralement utiles; des Pères et docteurs de l'Église les plus éloquents, traduites du latin en français*; Paris, 1839, in-8°.

A sa mort Gence laissait différents ouvrages inédits, entre autres des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Mme Thiroux d'Arconville*, dédiés par elle au géographe Gossellin et rédigés d'après elle-même. On lui doit encore une *Réponse aux principales assertions de M. de Grégory sur un prétendu abbé Jean Gersen, auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, insérées par le marquis de Fortia dans son édition du *Génie du Christianisme*, à l'appui de l'opinion de Châteaubriand en faveur d'un moine du treizième siècle. Il a fourni un certain nombre de notices à la *Biographie universelle* et à la *Biographie des Contemporains* des frères Michaud. Il publia avec de Wailly père, en 1795, une édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, corps savant qui n'existait plus alors. Il avait été chargé de la révision littéraire et grammaticale des *Voyages de La Pérouse et de D'Entrecasteaux*, de la traduction des œuvres de Xénophon, des *Recherches sur la Géographie des anciens*; de la *géographie* de Strabon, etc. Il a revu sur la deuxième édition la traduction de l'ouvrage de Micali, *L'Italie avant la domination des Romains*; Paris, 1824, in-8°. Enfin, il a publié des articles de critique et de grammaire dans le *Journal encyclopédique*, dans le *Journal de la Langue française*, de Domergue; dans les *Annales encyclopédiques* de Millin; dans *L'Observateur*, *Le Mémorial religieux*, *Les Annales de Morale et de Littérature*, *Le Biographe*, etc.

L. LOUVET.

Biographie littéraire de J.-B.-M. Gence, par lui-même. — Villenave, *Éloge de M. Gence*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biogr. univ. et portative des Contemp.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemporaine*.

*GENDATS (*Matsou-woka*), Japonais, professeur d'histoire naturelle à Myako, au commencement du dix-huitième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la botanique, parmi lesquels les suivants sont parvenus jusqu'à nous : *Baï-bin*, espèces du genre *Prunus*; Myako, 1760, 2 vol. in-12; — *I kan saï ô-bin*, monographie des variétés de *Cerasus* à fleurs petites; Myako, 1758, 1 vol. in-12; — *I kansaï ran-bin*, monographie des *Orchideæ* et des *Irideæ*; Myako, 1772, 2 vol. grand in-8°.

L. L. DE R

Documents particuliers.

*GENDEBIEN (*Jean-François*), homme politique belge, né en 1753, mort le 4 mars 1838. Il était fils d'un avocat distingué à la cour supérieure de Liége. Il fit ses études aux universités de Louvain, de Vienne et de Paris; il fut reçu avocat au conseil souverain de Hainaut. En 1784 il fut nommé conseiller assesseur à Mons. Lors des troubles de 1789, il se prononça pour le parti patriote, et fut arrêté par les Autrichiens. Délivré peu après, il fut député du Hainaut au congrès, dont il devint président, résista fermement aux excès des catholiques et, donnant l'exemple à Boissy d'Anglas, refusa sur son fauteuil, de saluer la tête d'un malheureux massacré comme ayant manqué de respect envers une procession. Il fut réélu de nouveau député aux états généraux de Belgique. Il fut ensuite chargé de négocier un traité avec l'Autriche, lequel fut conclu à La Haye, le 10 décembre 1790. Gendebien émigra lorsque sa patrie fut occupée par les Autrichiens. Il rentra en Belgique avec les armées françaises triomphantes, et ce pays ayant été adjoint à la France, il fut nommé en l'an VI membre du Conseil des Cinq Cents, mais il donna sa démission presque aussitôt. En janvier 1802 il entra au corps législatif, et, réélu plusieurs fois, il ne sortit de cette assemblée qu'au 31 décembre 1813. Depuis 1807 il faisait partie de la commission de l'intérieur. En 1810, il reçut la décoration de la Légion d'Honneur. Après les défaites de Napoléon en 1813 et 1814, la Belgique et la Hollande ayant été séparées de la France, Gendebien fut nommé membre de la commission chargée de créer une constitution pour les Pays-Bas. Il fit ensuite partie de la seconde chambre des états généraux, et reçut l'ordre du Lion Belgique (1815). En septembre 1830, lorsque les Belges, toujours jaloux d'imiter les Français, accomplirent aussi une révolution et se déclarèrent indépendants de la Hollande, Gendebien fut porté au congrès par un double vote, et présida comme doyen d'âge. Il vota contre la création d'un sénat : « La nation est une, disait-il, pourquoi la représentation serait-elle double? » Après la dissolution du congrès, il fut nommé président du tribunal civil de Mons, en octobre 1830; il occupa ces fonctions jusqu'à sa mort.

Biographie belge.

GENDRE. *Voy.* LE GENDRE.

* **GENDRIN** (*Auguste-Nicolas*), médecin français, né le 6 décembre 1796, à Châteaudun (Eure-et-Loir). Il fit ses études médicales à Paris, où il fut reçu docteur en 1821. Un mémoire en latin (trad. en français, sous le titre de *Recherches sur la nature et sur les causes prochaines des fièvres*; Paris, 1823, 2 vol. in-8°) lui valut un prix de la Société de Médecine de Paris. L'année suivante, dans un concours ouvert sur l'inflammation, par la Société médicale d'Émulation, il reçut un autre prix; et en 1826 l'Académie des Sciences lui décerna le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des Inflammations* (Paris, 1826, 2 vol. in-8°), trad. en allemand par Radius. Lors de la mort violente du duc de Bourbon (prince de Condé), en 1830, M. Gendrin, dans un *Mémoire médico-légal* (1831, in-8°), émit l'opinion que cette mort devait être attribuée à un assassinat, et non à un suicide. Cet acte souleva contre lui des haines violentes, et nuisit peut-être à un avancement que ses succès et ses travaux lui permettaient d'espérer. Toutefois, l'Académie des Sciences lui décerna, en 1832, un nouveau prix pour sa *Monographie du Choléra-Morbus épidémique de Paris* (Paris, 1832, in-8°); et un autre en 1837 pour un *Mémoire sur les Fièvres continues*, mémoire encore inédit. En 1831 il avait été nommé, au concours, médecin des hôpitaux, et exerça successivement à l'hôtel-Dieu, à l'hôpital Cochin et à la Pitié. Il s'est surtout rendu utile aux élèves par des cours publics de médecine pratique. Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Gendrin : *Documents sur le Choléra-Morbus épidémique*, etc.; 1832, in-8°; — *Recherches pathologiques et pratiques sur les Maladies de l'Encéphale et de la Moelle épinière*, trad. de l'anglais de J. Abercrombie et augmentées de notes nombreuses, 1832, in-8°; 2ᵉ édit., augmentée de notes nouvelles, 1835, in-8°; — *Traité philosophique de Médecine pratique*; 1838-1841, 3 vol. in-8° : ce traité, qui devait avoir quatre volumes, a été interrompu par suite d'un procès avec l'éditeur. Toutes les maladies qui font la matière de l'ouvrage y sont partagées en deux grandes divisions : 1° les maladies qui consistent dans l'altération de la vie organique; 2° celles qui consistent essentiellement dans l'altération des fonctions de la vie de relation. Ces deux divisions comprennent ensemble neuf classes de maladies : les hémorrhagies, les altérations de sécrétion, les phlegmasies, les fièvres, les modifications dans la nutrition des organes, les formations de tissus accidentels, les cachexies, les névroses, les vésanies. Les deux premiers volumes ont été traduits en allemand par le docteur Neubert, de Leipzig, et en italien par le docteur Gioviani Nistri, de Pise; — *Leçons sur les Maladies du Cœur et des grosses artères*; 1841-1842; in-8°; — *Considérations sur le Traitement de la Blennorrhagie*; in-4°; — *Recherches physiologiques sur la Motilité*; 1822, in-8°; — *Recherches sur les Tubercules du Cerveau et de la moelle épinière*; 1823, in-8°; — *Éloges de Ph. Pinel* et *de R.-J.-H. Bertin*, lus à la séance publique du Cercle médical de Paris, le 14 déc. 1827; 1827, in-8°; — *Consultation médico-légale sur un accouchement terminé par la mutilation de l'enfant*; 1829, in-8°; — *Consultation médico-légale sur les circonstances et les causes de la mort violente du prince de Condé*; 1831, in-4°; — *Considérations générales sur l'Enseignement et l'Étude de la Médecine*, dissertation écrite pour le concours ouvert à la Faculté de Médecine de Paris pour une chaire de médecine clinique; 1831, in-4°; — *Exposé d'un nouveau Traitement préservatif et curatif de la Colique de Plomb*; 1832, in-8° : l'auteur y établit l'efficacité du traitement par lui découvert de la colique de plomb par l'acide sulfurique; — *L'Influence des Ages sur les Maladies*; 1840, in-8°; — *Des Maladies saturnines*; 1841, in-8°; — Divers mémoires, dans les *Annales du Cercle médical de Paris*, entre autres des *Observations sur l'emploi du Quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes*; dans le *Journal général de Médecine*, dont il a été le rédacteur de janvier 1827 à juin 1830; dans les *Transactions médicales*, qu'il a rédigées depuis juillet 1830 jusqu'à septembre 1832. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

GENDRON (*Claude* DESHAYES), médecin français, né à Voves (Eure-et-Loir), vers 1663, mort à Auteuil, le 3 septembre 1750. Il fut reçu docteur en médecine à la faculté de Montpellier, et devint médecin du duc d'Orléans, régent de France. Il se livra surtout à l'étude des maladies des yeux. Il se retira à Auteuil, près Paris, dans une maison qui avait appartenu à Boileau. Il y entretint un commerce suivi avec les hommes les plus distingués par leurs connaissances; on raconte qu'un jour le philosophe de Ferney, allant le visiter, lui adressa ces vers :

> C'est bien ici le Parnasse
> Des vrais enfants d'Apollon;
> Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace;
> Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Gendron a publié : *Recherches sur la Nature et la Guérison des Cancers*; Paris, 1700, in-12. D. DE B.

Biograp. chartraine.

GENDRON (*Louis-Florentin* DESHAYES), neveu du précédent, professeur et démonstrateur à l'École de Chirurgie en 1762. On a de lui : *Lettres sur plusieurs Maladies des Yeux causées par l'usage du rouge et du blanc*; in-12, 1760; — *Traité des Maladies des Yeux et des moyens et opérations propres à leur guérison*; Paris, 1770, 2 vol. in-12. D. DE B.

GENDRON (*Pierre*) a écrit en portugais un traité d'hygiène publique, sous ce titre : *Tratado da Conservaçao da Sanda dos Povos*; Paris, 1756, in-8°. DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Statistique d'Eure-et Loir, p. 192. — *Biographie chartraine* (mss.), par Hérisson.

GENEBRARD (*Gilbert*), érudit et prélat français, né à Riom, en 1537, mort à Semur, le 24 mars 1597. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit profession dans l'abbaye de Maussac, près de sa ville natale. Passionné pour l'étude, et ne trouvant pas dans son pays de quoi y satisfaire, il se rendit à Paris, où il eut pour maître Adrien Turnèbe, Jacques Carpentier et Claude de Saintes. Après avoir été reçu docteur en théologie, le 10 juin 1563, il fut nommé professeur d'hébreu au Collége royal, et il occupa pendant plusieurs années cette place, avec beaucoup de succès. Pierre Danès, évêque de Lavaur, se démit de son évêché en sa faveur. Génébrard, malgré la protection du clergé, et même celle du roi Henri III, ne put obtenir l'expédition de ses bulles, parce que le président Pibrac demanda cet évêché pour son frère, à qui il était promis depuis longtemps. Cet échec fut un des motifs qui jetèrent Génébrard dans le parti de la Ligue. Il s'y fit remarquer par la violence de son opposition contre Henri IV. Mayenne l'en récompensa en lui procurant l'archevêché d'Aix, qui lui fut donné par le pape Grégoire XIV, en 1592. En 1593 il figura aux états généraux. Lorsqu'il vit la Ligue vaincue à Paris et en Provence, il se retira à Avignon, où il composa son livre *De sacrarum Electionum Jure*. Il y soutenait que les évêques devaient être élus par le clergé et par le peuple, au lieu d'être nommés par le roi. Le parlement d'Aix condamna aussitôt par ordre du roi ce livre à être brûlé, et bannit Génébrard hors du royaume, avec défense d'y mettre le pied sous peine de vie. L'arrêt est du 26 janvier 1596. Génébrard obtint pourtant la permission d'aller finir ses jours dans son prieuré de Semur, en Bourgogne. On a de lui de nombreux ouvrages, qui consistent presque tous en traductions. Les principaux sont : *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda Hebræorum et Orientalium sine punctis scripta....*; Paris, 1563, in-4°; — *Alphabetum hebraicum, et indicata psalmorum primi et secundi lyrica, ad formam Pindari, strophe, antistrophe, et epoda*; Paris, 1564, in-4°; — *Origenis Adamantii Opera, quæ quidem proferri potuerunt omnia, doctissimorum virorum studio jam olim translata, et recognita, nunc postremo a Gilberto Genebrardo partim cum græca veritate collata, partim libris recens versis, et e regia Bibliotheca depromptis aucta*; Paris, 1574, 1604, 1619; Bâle, 1620, in-fol. Génébrard n'a traduit en français que le *Philocalia*; la traduction des autres traités d'Origène est de divers auteurs. L'édition de Génébrard, très-supérieure à celle d'Érasme, a été surpassée par les éditions de Huet et de Delarue; — *Opuscula e Græcis conversa, nempe liturgia mysteriorum ante consecratorum, e codice Cretensi; liturgia pro dormientibus...*; Paris, 1575, in-fol.; — *Histoire de Flave Josèphe, sacrificateur hébreu, mise en français, revue sur le grec, et illustrée de chronologie, figures, annotations et tables*; Paris, 1578, in-fol. Au jugement de Huet, « Génébrard est encore moins châtié et moins pur dans ses traductions françaises que dans ses latines, et il ne se soucie pas fort d'exprimer les termes de l'auteur qu'il traduit, pourvu qu'il en prenne à peu près le sens »; — *Chronographiæ Libri IV*; Paris, 1580, in-fol.; — *De sacrarum Electionum Jure et Necessitate ad Ecclesiæ Gallicanæ redintegrationem*; Paris, 1593, in-12.

Sainte-Marthe, *Éloges*, l. IV. — Teissier, *Éloges tirés de l'histoire de M. De Thou*. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 547. — Colomies, *Gallia orientalis*. — L'Estoile, *Journal*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXII, p. 1.

GÉNÉBRIER, numismate français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue; nous savons seulement, par ses ouvrages, qu'il était médecin et qu'il s'occupa particulièrement de numismatique. On a de lui : *Dissertation sur une médaille de Magnia Urbica, où l'on fait voir que cette princesse n'est point femme de l'empereur Maxence, comme on l'a cru jusque ici*; Paris, 1704, in-12; — *Dissertation sur le Nigrianus*; Paris, 1704, in-12; — *Histoire de Carausius, empereur de la Grande-Bretagne, collègue de Dioclétien et de Maximien, prouvée par les médailles*; Paris, 1740, in-4°. On a encore de Génébrier une *Lettre sur une médaille singulière de Carausius, adressée à mylord comte de Pembroke*, et imprimée dans le *Mercure*, septembre 1731.

Woltereck, *Electa Numaria*. — Quérard, *La France littéraire*.

* **GÉNÉIS**, dit *le jongleur de Lucas*, troubadour du treizième siècle; il n'est connu que par une pièce de vers assez médiocre adressée à la Vierge.

Raynouard, *Choix de Poésies*, t. V. — *Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 603.

* **GENELLI** (*Bonaventure*), dessinateur allemand, d'origine italienne, né à Berlin, en 1803. Préparé aux études artistiques par son père, il suivit pendant deux ans les cours académiques de sa ville natale. Il se rendit ensuite en Italie, où il resta de 1820 à 1832. Il y subit l'influence salutaire du cercle des artistes allemands de Rome, particulièrement de Cornélius. A Leipzig, où il se rendit au retour du voyage d'Italie, il peignit pour la *Maison romaine*, comme on l'appelle, quelques épisodes empruntés à la légende mythologique de Bacchus, parmi lesquels ce dieu et les Muses dansant aux accords de la musique de Comus. Genelli alla ensuite se fixer à Munich. Là il exécuta de nombreux dessins, dont la plupart furent appréciés dans l'Europe entière. Les plus remarquables sont : *Hercule jouant de la lyre*; — *Marche triomphale de Bacchus et d'Ariane*; — *Éliézer mettant les bracelets à*

Rebecca, — *Samson et Dalila*; — — *La Vision d'Ézéchiel*; — *La Ruine de Sodome*; — *Jason et Médée*; — *Ésope assis sur un rocher et récitant au peuple ses fables*; — Des illustrations pour la *Divine Comédie* de Dante; — *La Vie d'une Sorcière*. Genelli a le sentiment de l'antique et du beau; il a aussi beaucoup d'originalité.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lex.*

GENERALI. *Voy.* MERCANDEITI.

GENÈS OU GENEST DE ROME (Saint). Il exerçait, sous le règne de Dioclétien, la profession de comedien ou directeur d'une troupe dramatique, et se convertit à la foi chrétienne un jour qu'il représentait, par dérision, les mystères et les cérémonies du nouveau culte. Il venait de recevoir un baptême simulé : il était revêtu de l'habit des catéchumènes, et des soldats le présentaient à l'empereur, qui, prenant part lui-même à cette bouffonnerie, se disposait à l'interroger et à le juger, comme il était fait chaque jour aux chrétiens. Mais à ce moment, Genès, dévoilant le merveilleux changement qui s'était fait en lui, abjura ses anciennes croyances, détesta sa conduite passée, et se déclara sincèrement chrétien. Dioclétien, furieux, le fit fouetter de verges; Plautin, préfet du prétoire, le soumit ensuite au supplice du chevalet; sa foi ne se démentant pas, il fut enfin décapité. C'est là tout ce que nous savons de lui. On ne peut même préciser la date de son martyre. Tillemont et Ruinart le rapportent à l'année 286, qui est celle où Dioclétien associa à l'empire Maximien Hercule, et fit de Nicomédie à Rome un voyage triomphal, que suivit une violente persécution. Baronius et Fleury le placent en 303, au moment où Maximien Hercule dut célébrer le vingtième anniversaire de son avénement au trône, et où Dioclétien triompha des Perses. La fête en est assignée, dans les anciens martyrologes de Rome et de Carthage, au 24 ou au 25 août; on la célèbre aujourd'hui le 25. Saint Genès est particulièrement honoré ce jour-là à Bargecchia (Romagne), où l'église élevée sous son nom est un lieu de pèlerinage pour les épileptiques des pays voisins. De là vient que l'épilepsie a reçu parfois le nom de *mal de saint Genès*. Le martyre de saint Genest a fourni à Rotrou le sujet d'une de ses plus belles tragédies. (*Voy.* la *Notice sur saint Genest* par M. A.-F. Didot, dans les *Chefs-d'œuvre tragiques* de Rotrou.)

E. J. MANAUD.

Saint Jérôme, Usuard, etc., *Martyrologes*. — Baronius, *Annales eccl.* — Ruinart, *Acta sincera*. — Orsi, *Hist. ecclésiast.* — Tillemont, *Mémoires ecclésiast.* — Fleury, *Hist ecclésiastique*. — Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Ribadaneira, *Vita Sanctorum*. — Alban Butler et Godescard, Baillet, etc., *Vies des Saints*.

GENÈS D'ARLES (Saint), martyrisé au commencement du quatrième siècle. Il avait rempli dans sa jeunesse quelque emploi parmi les Curiales, et exerçait la profession de greffier public lorsque Maximien Hercule vint à Arles. Chargé de transcrire un édit de persécution contre les chrétiens, il s'y refusa, et prit la fuite. Il n'était encore que simple catéchumène; sa retraite ayant été découverte, il fut saisi au moment où il allait traverser le Rhône à la nage pour échapper à ses bourreaux. On le décapita sur les bords mêmes du fleuve. Les anciens martyrologes l'appellent *la gloire de la ville d'Arles*. Saint Hilaire, successeur d'Honorat, évêque d'Arles au quatrième siècle, rapportait, dans les premières années du cinquième, plusieurs miracles de saint Genès. Il en est fait mention dans Grégoire de Tours. Il est honoré le 25 août; l'église de Lodève l'a pris pour patron titulaire de fort bonne heure; de là son culte s'est propagé en Espagne et dans tout le midi. Il a été du reste souvent confondu avec saint Genès de Rome et les autres saints du même nom. Tillemont, Sainte-Marthe, Ruinart, Rosweyde ont longuement discuté pour savoir quel était le véritable auteur de ces actes; la discussion résumée par les Bollandistes est encore pendante.

E. J. MANAUD.

Saint Prudence, *Hymnes*. — Fortunat, D. Martène, *Vie de saint Apollinaire*. — Grégoire de Tours, *De Gloria Martyrum*. — Saint Eucher. — Rosweyde, *Vetus Romanum Martyrologium*. — Ruinart, *Acta sincera*. — Tillemont, *Mém. ecclésiast.* — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Sainte-Marthe, *Gallia Christiana*.

GENÈS DE FONTENELLE (Saint), mort en 679. Il était prieur de la célèbre abbaye de Fontenelle, fondée au septième siècle, dans le pays de Caux, et qui produisit un grand nombre de saints, quand la reine Bathilde, témoin de son amour pour les pauvres, le choisit pour trésorier de ses aumônes. Saint Genès l'engagea à réparer plusieurs monastères; entre autres ceux de Corbie et de Fontenelle. Dans la suite il fut promu à l'archevêché de Lyon. Après avoir déployé sur ce siége de grandes vertus, il se retira dans l'abbaye de Chelles, où il mourut. Il est honoré le 3 novembre.

E. J. MANAUD.

Mabillon, *Acta sincera*. — Bollandistes, *Acta Sanctorum*, *Vies de saint Vanarille*. — *Gallia Christiana nova*. — Le P. Toussaint Duplessis, *Description de la haute Normandie*.

GENÈS DE CLERMONT (Saint), vingt-cinquième évêque de Clermont en Auvergne, mort vers l'an 662. Sa famille tenait un rang distingué dans la noblesse d'Auvergne. Il renonça aux avantages de sa naissance pour entrer dans l'état ecclésiastique. Son savoir et sa piété le firent élever bientôt au siége épiscopal de sa province, laissé vacant par la mort de l'évêque Procule; mais il ne se laissa sacrer qu'à contre-cœur, et dès la cinquième année de son épiscopat il résolut d'embrasser la vie monastique, et, dans ce dessein partit pour Rome, sous le déguisement d'un simple pèlerin. Ses miracles trahirent sa retraite. Il revint dans son église, et l'administra de nouveau, avec une sagesse et un dévouement extraordinaires. Il s'appliqua de toutes ses forces à combattre les hérésies de Novatien et de Jovinien, fonda l'abbaye de Manlieu ainsi que l'hôpital du Saint-Esprit à Clermont et

l'église de Saint-Symphorien, où il fut lui-même enterré, et qui dès lors porta son nom. Il est honoré le 3 juin. Les Bollandistes ont publié sur lui des actes inédits jusqu'à eux, et justement combattu l'authenticité d'autres actes recueillis par divers auteurs. E. J. MANAUD.

Savaroy, *Origin. Claromont.* et *de SS. monast. Claromont.* — Branche, *Vies des saints d'Auvergne.* — *Gallia christiana nova.* — Lecointe, *Annales ecclés.* — Bollandistes, *Acta Sanct.*

GENES. *Voy.* GENNES et GENEST.

GENESIUS (*Joseph*) ou JOSEPH DE BYZANCE, historien byzantin, vivait vers le milieu du dixième siècle. Nous n'avons pas de détails sur sa vie, et Jean Scylitza est le seul écrivain ancien qui le mentionne. On a quelquefois fait deux personnages de Joseph Genesius et de Joseph de Byzance; mais Fabricius a prouvé leur identité. Genesius composa, par l'ordre de l'empereur Constantin VII, l'histoire des empereurs Léon V *l'Arménien*, Michel II *le Bègue*, Théophile, Michel III et Basile Ier *le Macédonien*, mort en 886. Cet ouvrage est divisé en quatre livres; il porte le titre de Βασιλειῶν βιβλία Δ. C'est une courte et maigre compilation, qui ne laisse pas que d'avoir quelque importance, à cause de la rareté des renseignements sur cette période de l'histoire byzantine. Un manuscrit de cet ouvrage fut découvert au seizième siècle, et attira l'attention des érudits. Godefroy Olearius le traduisit en latin; mais la mort l'empêcha de publier soit la traduction, soit le texte. L'édition *princeps* n'est pas, comme on l'a dit quelquefois, par erreur, de Venise, 1570, mais de Venise, 1733, in-fol. (dans la *Collection byzantine de Venise*), sous le titre de *Josephi Genesii De Rebus Constantinopolitanis libri IV*, avec une traduction latine par Bergier. Les éditeurs firent usage du manuscrit de Leipzig, mentionné plus haut; mais ils mutilèrent le texte et l'interprétèrent inexactement. La meilleure édition est celle de Lachmann, dans le *Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ* de Bonn.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 529. — Cave, *Hist. lit.*, vol. II, p. 97. — Hamberger, *Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern*, vol. II, p. 686.

***GENEST** (Le P. *Marc*), connu sous le nom du P. MARC DE LA NATIVITÉ DE LA VIERGE, théologien français, né à Cunault (Maine), le 10 janvier 1617, mort à Tours, le 23 février 1696. Il entra dans l'ordre des Carmes à Rennes, où il fit profession en 1633. Il occupa successivement les premières places de son ordre. Ses ouvrages sont quatre traités, sous le titre de *Direction des Novices;* Paris, 1650, in-12; — *Justification des privilèges des réguliers de La Flèche*; 1758, in-4°; — *Le Directeur des petits Offices de la Religion, à l'usage des couvents réformés de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, en IV parties; Angers et La Flèche, 1677 et 1679, in-12; — *Abrégé* de l'ouvrage précédent; Angers, 1679, in-18; — *Manuel du tiers ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel;* Angers, 1681, in-12; — *La Manière de bien vivre et de bien mourir;* Angers, 1689, in-12 : c'est la 3e partie de l'ouvrage précédent; — *Traité de la Componction* (ouvrage posthume); Tours, 1696, avec la vie de l'auteur; — *L'Office de la sainte Vierge selon l'ancien usage des Carmes;* Paris, 1696, in-12. B. H.

Bibliothèque carmélite, t. II, col. 412. Mss. notes, Grille.

GENEST (L'abbé *Charles-Claude*), écrivain français, né à Paris, le 17 octobre 1639, mort en novembre 1719. Fils d'une sage-femme, il reçut une instruction assez négligée, qu'il compléta plus tard, ou du moins à laquelle il suppléa par son esprit naturel. D'abord simple commis dans les bureaux de Colbert, il avait résolu ensuite de s'attacher à la fortune d'un de ses camarades, qui partait pour les Indes avec quelques marchandises; mais le vaisseau fut capturé par les Anglais, et Genest fut conduit à Londres; agréé comme maître d'anglais dans une riche famille, et envoyé avec ses élèves dans une maison de campagne, il y devint très-habile connaisseur en fait de chevaux. Remarqué comme tel par un écuyer du duc de Nevers, il se laissa ramener en France et présenter au duc, qu'il accompagna dans les campagnes de 1672 et 1673. Ce seigneur aimait les poëtes, et se piquait d'être un des leurs. Genest lui plut : malgré son ignorance, il était arrivé à versifier assez correctement pour un homme d'épée. Il avait concouru en 1671 pour le sujet de poésie proposé par l'Académie Française : c'était le premier de ces concours; Genest avait vu le prix décerné à La Monnoye, mais sa pièce avait été remarquée. En 1672 il fut admis à lire devant le roi une *Ode sur la Conquête de la Hollande;* en 1673 il obtint le même honneur pour une *Ode sur la Prise de Maestricht;* la même année, dans un nouveau concours de poésie, Genest fut couronné par l'Académie. D'humeur joviale et bon convive, il fêtait un jour avec quelques officiers ses succès poétiques, lorsque le P. Ferrier, confesseur du roi, vint à passer, et lui dit à l'oreille : « Je voudrais bien vous voir plus de sagesse et un autre habit. » Genest comprit à demi-mot; arrivé à Paris, il quitta l'épée, raccourcit sa perruque, et prit le petit manteau noir. Le P. Ferrier ne vécut pas assez pour faire quelque chose de son protégé. Mais Genest avait passé le Rubicon; il ne voulut pas revenir sur ses pas. Il resta deux ou trois ans à Rome comme gérant des biens qu'y possédait le duc de Nevers, puis vint à Versailles, où l'appelait Pellisson : il se trouvait défrayé de tout et se voyait à la source des grâces.

Il ne tarda pas à se faire remarquer de Malezieu, précepteur du duc du Maine, bel-esprit et philosophe, et de Bossuet, qui était alors auprès du dauphin. Il plut, au premier parce qu'il tournait assez facilement des vers, au second parce qu'il était zélé cartésien, du moins parce qu'il s'était mêlé de cartésianisme aux confé-

rences du célèbre Rohault. Genest avait bonne envie d'apprendre; Malézieu et Bossuet se prêtèrent à l'instruire : tous les mardis, l'abbé se trouvait au lever du prélat, qui l'entretenait jusqu'au moment où le dauphin se mettait au travail. C'est de ces conversations cartésiennes que sortit un poëme dont Genest s'occupa près de trente ans, et qu'il publia sur la fin de ses jours : *Principes de Philosophie; des preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* (1716, in-8°, Paris). Malheureusement, à l'époque où parut ce poëme le cartésianisme n'était plus en faveur, et la poésie de Genest n'était pas propre à relever ce système du discrédit où il était tombé. L'abbé n'avait rien négligé pour réussir dans le monde. Il avait été présenté aux spirituelles filles du duc de Mortemar, Mme de Montespan, Mme de Thiange, et l'abbesse de Fontevrault; il avait même, pour plaire à cette dernière, qui était fort savante, essayé d'apprendre le latin. Il dut à ses relations d'entrer, en qualité de précepteur, auprès de Mlle de Blois, depuis femme du régent. Son heureux caractère le fit ensuite accueillir par la duchesse du Maine, auprès de laquelle il passa tous les ans, à Sceaux, la belle saison. On le voit figurer dans les *Divertissements de Sceaux* (Trévoux, 1712, 2 vol. in-12); plus d'une fois son *large nez* fit les frais de ces divertissements, comme il égaya le duc de Bourgogne, et dérida même le grand roi. C'est en grande partie pour la cour de Sceaux qu'il composa quelques tragédies froides et faiblement écrites, lesquelles réussirent devant des princes et des ducs, mais échouèrent devant le public de Paris : *Zélonide*, *Polymnestor*, *Joseph* et *Pénélope*. Cette dernière pièce cependant était assez goûtée de Bossuet, au point de vue moral : elle n'eut dans sa nouveauté que six représentations; reprise depuis au dix-huitième siècle, elle fut mieux accueillie, et Voltaire la mettait « au nombre de ces pièces écrites d'un style lâche et prosaïque que les situations font tolérer à la représentation ». L'abbé Genest fut reçu à l'Académie Française en 1698; Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Vilmer, et le régent une pension de 2,000 livres sur l'archevêché de Sens. A. Chassang.

Voltaire, *Catalogue des Écriv. du siècle de Louis XIV*. — L'abbé d'Olivet, dans le 3e vol. des *Histoires des Membres de l'Académie Française* par D'Alembert.

Genest (1) (*Edme-Jacques*), publiciste français, mort en 1781. Il fut secrétaire interprète de Monsieur (comte de Provence, depuis Louis XVIII), frère du roi Louis XVI, et n'est connu que par ses publications (2). Il avait longtemps résidé en Angleterre, et possédait parfaitement la littérature de ce pays. On a supposé, mais sans preuve, qu'il était alors chargé d'une mission politique occulte. On a de lui : *Histoire des différents Siéges de Berg-op-Zoom*; 1747, in-12; — *Lettres choisies de Pope*; Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *La Vérité révélée*, trad. de l'anglais; 1755, in-12; — *Le Peuple instruit, ou les alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation*, trad. de l'anglais de Shabbear; 1756, in-12; — *Le Peuple juge*, trad. de l'anglais; 1756, in-12; — *Petit Catéchisme politique des Anglais*, trad. de l'anglais; 1757, in-12; — *Mémoire pour le ministère anglais contre l'amiral Byng*, trad. de l'anglais; 1757, in-12; — *État politique actuel de l'Angleterre, ou lettres sur les écrits publics de la nation anglaise*, ouvrage périodique, publié à Paris; 1757 à 1759, 10 vol. in-12; — *Essais historiques sur l'Angleterre*; Paris, 1761, 2 vol. in-12; — *Lettre au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais; 1761, in-8°; — Seconde *Lettre au comte de Bute, concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*; 1762, in-8°; — *Table ou Abrégé des cent trente-cinq volumes de la* Gazette de France, *depuis son commencement, en* 1631, *jusqu'à la fin de* 1765; Paris, 1768, 3 vol. in-4°. H. L.

Quérard, *La France littéraire*.

Genest (*Edmond-C.*), diplomate français, fils du précédent, né à Versailles, vers 1765, mort en juillet 1834, à Schodack (comté de Rensselaer). Quoiqu'il fût frère de mesdames Auguié et Campan, femmes de chambre de la reine Marie-Antoinette, il se fit remarquer par ses opinions républicaines. Il fut d'abord secrétaire d'ambassade, puis, le 13 octobre 1789, envoyé en Russie comme chargé d'affaires. Le 2 septembre 1791, le comte d'Osterman, ministre de l'impératrice Catherine II, fit entendre à Genest qu'il ferait bien de ne plus reparaître à la cour moscovite, attendu la position insurrectionnelle de la France. Néanmoins, Genest demeura à Saint-Pétersbourg jusqu'au 19 juillet 1792, époque à laquelle il reçut ses passeports. Il fut désigné, le 14 novembre 1792, pour remplir les fonctions d'ambassadeur auprès des états généraux de Hollande, en remplacement de Maulde. En décembre suivant il fut envoyé au même poste aux États-Unis, et débarqua à Charles-Town : son arrivée fut l'objet d'une ovation. Le 20 mai 1793 les citoyens de Philadelphie lui remirent une adresse dans laquelle ils félicitaient la nation française d'être arrivée à l'état d'émancipation qu'elle-même avait contribué à donner à l'Amérique. Genest se servit de son influence pour exciter à la guerre contre l'Angleterre. Washington trouva que les menées de l'agent français étaient compromettantes pour le nouvel État américain, et se crut forcé de solliciter le rappel du diplomate trop patriote. Genest s'en plaignit à son gouvernement; mais

(1) Plusieurs biographes ont écrit ce nom *Genêt*, mais nous avons cru devoir suivre l'orthographe du *Moniteur universel*.

(2) C'est à tort que les auteurs de la *Biographie moderne* ont confondu Genest (*Edme-Jacques*) avec son fils *Edmond*.

le comité de salut public donna raison au président américain. Genest resta néanmoins en Amérique, s'y fit naturaliser, épousa miss Clinton, fille du gouverneur de ce nom, et termina ses jours dans son pays d'adoption. On a de lui : *Histoire d'Éric XIV, roi de Suède*, écrite sur les actes du temps, pour servir de suite aux *Révolutions de Suède* (par Vertot), trad. du suédois de Olaus Celsius; Paris, 1777, in-12; — *Recherches sur l'ancien peuple finois, d'après les rapports de la langue finoise avec la langue grecque*, trad. du suédois de Nic. Idman; Strasbourg, 1778, in-8° (1). H. L.

Moniteur général, an 1791, n° 278; an 1792, n°s 218, 358; an Ier, n°s 194, 201; an II, n°s 52, 112.

GENEST. *Voy.* CAMPAN.

GENET (*François*), prélat et théologien français, né à Avignon, le 16 octobre 1640, mort le 17 octobre 1707. Après avoir fait de bonnes études, il fut pourvu d'une chaire de philosophie et de théologie, reçut le grade de docteur en droit, et ayant passé quelque temps dans les séminaires du Puy et de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre. Le Camus, évêque de Grenoble, en lui confiant une grande mission dans laquelle il fallait faire des conférences et décider des cas de conscience, l'engagea à composer un corps de morale spéciale. Genet s'empressa d'exécuter ce travail, qui eut l'approbation des prélats les plus savants de la France et de l'Italie, et qui servit de base à l'enseignement dont il fut chargé pendant cinq ans au séminaire d'Aix en Provence. Le pape Innocent XI lui conféra un emploi plus élevé dans le diocèse d'Avignon; une maladie opiniâtre l'empêcha d'aller le remplir, mais l'évêché de Vaison étant devenu vacant, il y fut envoyé par le pape, en 1685. Genet s'y signala par un zèle ardent : il rendit des ordonnances contre les jeux de hasard, les danses, les habits courts des ecclésiastiques, etc. Quoique le pape les eût sanctionnées, elles n'en trouvèrent pas moins une vive opposition. Il chercha aussi à combattre le calvinisme par des missions et en distribuant une grande quantité de livres, entre autres ceux que Louis XIV avait fait imprimer et avait envoyés aux évêques du royaume. Ce prince s'était emparé du comtat d'Avignon, par suite de ses démêlés avec le pape. Néanmoins, Genet ne cessait de décrier le gouvernement français; lorsque le roi eut supprimé la communauté des Dames de l'Enfance, et eut chassé ces religieuses de la Provence, comme étant jansénistes et entretenant des relations avec les ennemis de l'État, l'évêque de Vaison s'empressa de les accueillir et de leur donner un asile. Cette conduite lui attira de vives persécutions : le 20 septembre 1688 quatre compagnies de dragons arrivèrent à Vaison, investirent son palais, et le firent prisonnier d'État. Toutes les Dames de l'Enfance, au nombre de vingt, furent enlevées et dispersées dans différents monastères, tandis que le prélat et les prêtres qui les avaient dirigées furent emmenés à la citadelle du Pont-Saint-Esprit et peu de temps après transférés dans l'île de Ré. Genet y resta, gardé de près, environ quinze mois, ne pouvant écrire et n'ayant d'autres livres que son bréviaire et la Bible, qu'il apprit par cœur. Enfin, en 1689, Alexandre VIII, successeur d'Innocent XI, ayant mis fin aux différends qui avaient éclaté entre Louis XIV et la cour de Rome, obtint que Genet fût rendu à ses diocésains. Il mourut d'une manière malheureuse : il revenait de la Chartreuse de Bonpas, où il était allé en retraite, lorsqu'en voulant traverser le torrent de Bregoux, il fut enlevé par la crue rapide des eaux, et noyé. Son corps resta dans la sacristie paroissiale jusqu'en 1716. A cette époque, son frère, en mourant, ayant laissé une partie de sa bibliothèque aux Dominicains d'Avignon à condition de donner une sépulture honorable dans leur cloître à François Genet, le corps de ce prélat y fut transféré; on lui dressa un mausolée avec son buste et une épitaphe. L'ouvrage de Genet a pour titre : *Théologie morale, ou solution des cas de conscience selon l'Écriture Sainte, les canons et les saints pères, composée par l'ordre de monseigneur l'évêque et prince de Grenoble*; la 3e édit., revue et corrigée, a paru à Paris, 1682-1683, 7 vol. in-12. Ce livre a été traduit en latin par l'abbé Joseph-François Genet; Paris, 1702-1703, 7 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1715, 8 vol. in-8°; celle-ci a été réimprimée à Rouen en 1749. Des *Remarques* publiées par Jacques de Remonde contre l'ouvrage de Genet, furent censurées par le cardinal Le Camus et mises à l'index à Rome. Elles donnèrent lieu à un écrit de François Genet intitulé : *Éclaircissements apologétiques de la morale chrétienne touchant le choix des opinions qu'on peut suivre en conscience, conformément à l'Écriture Sainte*, etc., *avec huit réflexions sur les nouvelles remarques du sieur J. Remonde, la défence* (sic) *de la Théologie morale*; Paris, 1680, in-12, en deux parties. GUYOT DE FÈRE.

Le P. Boyer, *Hist. de l'Église de Vaison*.

GENET (*Jean-François*), frère du précédent, et qui mourut en 1716, ne doit pas être confondu avec lui, comme l'ont fait quelques biographes. Il fut archidiacre de l'église de Vaison après avoir été chanoine théologal de Notre-Dame de Doms. Il est auteur d'un livre intitulé : *Cas de pratique touchant les sacrements et autres matières importantes de morale et quelques autres cas de conscience semblables*; 1710, in-12. G. de F.

Barjavel, *Biogr. vauclusienne*.

GENÊT. *Voy.* GENEST.

* **GENETHLIUS**, rhéteur grec, originaire de Pétra en Palestine, vivait dans la seconde moi-

(1) C'est par erreur que les auteurs de la *Biographie moderne* ont attribué ces deux traductions à Genest père.

tié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Il s'établit à Athènes, où il mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il composa des discours, des plaidoiries, des panégyriques, qui sont aujourd'hui perdus. G. B.

Suidas, *Lexicon*.

GENÈVE (*Robert* DE), pape sous le nom de *Clément VII*, né en 1342, mort le 26 septembre 1394. Il était le cinquième fils d'Amé (Amédée) III, comte de Genève et de Mahaud (Mathilde), d'Auvergne et de Boulogne. Il fut chanoine de l'église de Paris, protonotaire du saint-siége, puis évêque de Térouane et de Cambray, enfin, en 1371, cardinal du titre des Douze Apôtres. Grégoire XI le chargea en 1376 de la légation de la Romagne et de la Marche d'Ancône; il lui donna en même temps le commandement d'une armée destinée à rétablir le pouvoir papal dans les États de l'Église et le nord de l'Italie, alors en pleine insurrection. Robert comptait peu sur les condottieri italiens, habitués à se faire payer fort cher et à se ménager entre eux; il s'entendit avec Jehan de Malestroit, chef de la fameuse *compagnie des Bretons*, forte de six mille cavaliers et quatre mille fantassins associés pour la guerre et le pillage. Le cardinal demanda à Malestroit s'il se sentait le courage de soumettre les Bolonais, les Florentins et les autres révoltés. « Si le soleil entre dans leurs villes, répondit Malestroit, nous y entrerons bien aussi. » Robert de Genève fit conclure le marché en France, et ramena cette redoutable bande. Il traversa le Milanais sans coup férir, et força Galeas Visconti à abandonner le parti guelfe. Il vint ensuite camper devant Bologne, défendue alors par Rodolfo de Varano, seigneur de Camerino. Il somma la ville de se rendre, promettant amnistie générale et maintien des libertés, sous la condition que les habitants reconnussent la souveraineté du pape. « Nous sommes prêts à tout souffrir, répondirent les Bolonais, plutôt que de nous soumettre de nouveau à des gens dont nous avons payé si cruellement le faste, l'insolence et l'avarice. » — « Et moi, répliqua Robert, maintenant, je ne m'éloignerai de Bologne qu'après m'être lavé les mains et les pieds dans le sang de ses habitants. » Il envoya défier Varano à une bataille rangée hors des murs, et lui reprocha son inaction; mais ce capitaine, sans s'émouvoir, lui répondit : « Je ne sors point de Bologne pour que vous n'y entriez pas. » Le cardinal lança ses féroces mercenaires sur les pays environnants; il prit successivement Crespelano, Oliveto, Monte-Veglio et Pizzano. Tous les habitants en furent massacrés jusqu'aux enfants à la mamelle. Robert vint ensuite hiverner à Cesena. Les excès que commirent les Bretons excitèrent la révolte des Césénates, qui en tuèrent trois cents le 1er février 1377 et cernèrent les autres dans la Murata. Le cardinal appela à son aide l'Anglais Hawkwood et sa terrible *compagnie blanche*, alors à Faenza. Débloqué, il promit aux Césénates un pardon complet s'ils lui ouvraient leurs portes; ceux-ci y consentirent, mais le cardinal tint peu compte de sa promesse : « Je veux du sang, du sang; tuez-les tous », dit-il à Hawkwood et à Malestroit, et en effet nul ne fut épargné; cinq mille personnes périrent dans une effroyable boucherie.

Après la mort de Grégoire XI, les cardinaux, sous la pression du peuple romain, qui demandait un pape italien, proclamèrent (8 avril 1378) Bartolommeo Prignani, évêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. A peine celui-ci fut-il consacré, qu'il froissa tous les cardinaux par ses manières hautaines, son despotisme et ses menaces dans leurs biens et dans leur existence. Les cardinaux prirent, le 9 août 1378, la résolution de déclarer l'élection d'Urbain VI illégale. Ils se retirèrent à Anagni, de là à Fondi. Le 21 septembre suivant ils élurent Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*. La haute capacité et l'énergie du nouveau pape furent les principaux titres invoqués en sa faveur. Robert résida successivement à Naples et à Gaëte. Il fut reconnu par don Pèdre IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, Henri II, dit *le Magnifique*, roi de Castille et de Léon, Charles V, dit *le Sage*, roi de France (16 novembre 1378), et Jeanne, reine de Naples. La plus grande partie de l'Italie, l'Allemagne entière, Richard II, roi d'Angleterre, la Bretagne, la Hongrie et le Portugal se déclarèrent pour Urbain VI. L'Église catholique faillit périr dans ce partage de l'autorité pontificale entre deux hommes si peu dignes de se concilier l'estime des chrétiens; et la foi générale, il faut le dire, reçut dès lors une rude atteinte. Quoique Clément VII eût été parfaitement reçu par la cour de Naples, la haine qu'inspiraient en Italie les cardinaux français causa une violente fermentation, qui éclata en mai 1379. Robert de Genève dut chercher un refuge sur la flotte, et vint débarquer à Marseille, le 10 juin 1379, d'où, rejoint par la plus grande partie de ses cardinaux, accueilli avec faveur par Charles V, qui n'était point insensible à l'avantage de posséder le chef de la chrétienté sous son influence immédiate, il se montra reconnaissant envers le monarque français en faisant adopter Louis, duc d'Anjou et frère du roi, par Jeanne de Naples. En octobre 1379, le pape, qui s'était établi à Avignon, s'interposa entre les Languedociens révoltés contre ce même duc d'Anjou, et fut assez heureux pour empêcher une partie des massacres que méditait ce prince. En décembre 1381, il intervint encore entre le comte de Foix, Gaston III, dit *Phébus*, et le duc de Berry, qui se disputaient le Languedoc. Robert de Genève donna, le 30 mai, l'investiture du royaume de Naples au duc d'Anjou, et l'exhorta à mettre fin au schisme en expulsant Urbain VI d'Italie. Urbain VI répondit à cette menace en faisant prêcher une croisade contre les partisans de son compétiteur. L'Angleterre et la Flandre s'ébranlèrent à cet appel, et bientôt, par la promesse de la rémission de leurs péchés, une foule

de bandits, sous les ordres d'Henri Spencer, évêque de Norwich, vinrent ensanglanter les provinces flamandes. Ces prises d'armes n'aboutirent qu'à d'inutiles massacres, et chacun des deux papes continua ses extorsions et ses scandales. En 1389, un dominicain, Jehan de Monçon, ayant soutenu publiquement que le péché originel n'avait été effacé que par la rédemption de Jésus-Christ, et que par conséquent la Vierge Marie avait été conçue dans le péché, la Sorbonne porta la question devant Robert de Genève. Celui-ci partageait l'opinion du Dominicain; il hésita quelque temps à se prononcer dans la querelle. Cependant, le roi Charles VI ayant pris parti pour l'immaculée Conception, Robert se vit contraint de condamner Jehan de Monçon et ses adhérents. Les chaires de théologie leur furent interdites et la plupart exilés de France; cette décision ne fit pas cesser le schisme.

Urbain VI étant mort le 18 octobre 1389, Clément VII écrivit à tous les cardinaux de mettre un terme à la division de l'Église et de se réunir à lui. Cette demande paraissait équitable; cependant, elle fut sans succès. Les cardinaux italiens, au nombre de quatorze seulement, et tous de la création d'Urbain VI, élurent pape Pietro Tommacelli, cardinal de Naples, qui prit le nom de Boniface IX; les désordres et les guerres continuèrent avec plus d'acharnement. L'université de Paris fit entendre quelques plaintes sur la vénalité de la cour d'Avignon et la nécessité d'en finir enfin avec les prétentions des deux pontifes Mais le duc de Berry, régent de France durant la folie de Charles VI, se déclara le protecteur de Robert, et fit mettre en prison les docteurs récalcitrants. Cependant, le 30 juin 1394 Nicolas de Clémengis présenta au roi un traité dans lequel il exposait les moyens que l'autorité royale devait employer pour faire cesser le schisme: il demandait que « les deux papes fussent invités à abdiquer en même temps leur dignité, afin de laisser au sacré collége la liberté d'élire un nouveau pontife. Si les deux rivaux refusaient cette *cession mutuelle*, il leur proposait de nommer des arbitres, qui examineraient leurs droits réciproques et jugeraient en dernier ressort lequel était le pape légitime. Si les compétiteurs s'obstinaient à refuser tout compromis, le roi devait convoquer un concile général, auquel on appellerait, avec les évêques, et, vu l'ignorance et la partialité de ceux-ci, avec un certain nombre de docteurs choisis dans les universités les plus célèbres de l'une et l'autre obédience. Ce concile devait prononcer d'une manière souveraine et sans appel. » Le mémoire de Clémengis trouva de nombreux adhérents; l'université appuya la Sorbonne, et devant les menaces du régent ferma ses écoles et suspendit ses leçons. Les cardinaux d'Avignon eux-mêmes pressèrent Robert d'opter entre la cession mutuelle et le concile général. Le pontife, voyant l'opposition qui s'élevait contre lui, en fut tellement affecté, qu'il mourut subitement. Il fut enterré aux Célestins d'Avignon.

Sa mort n'éteignit pas le schisme; ses partisans élurent aussitôt le cardinal aragonais Pèdre de Luna, qui prit le nom de Benoît XIII.

Robert de Genève avait créé trente-quatre cardinaux en treize promotions. La race masculine des comtes de Genève s'éteignit en sa personne. Imbert de Villars, son neveu du côté féminin, lui succéda dans le comté de Genevois. A. DE L.

Raynaud, *Annales eccles.*, an. 1376, § 7, p. 544; an. 1378, § 45, p. 22; an. 1379, § 50. — Sozomène, *Pistoriensis Hist.*, p. 1096. — Andrea Gataro, *Storia Padovana*, p. 220. — Bosquet, *Vita papæ Gregorii XI*, p. 651. — *Chronicon Placentinum*, t. XVI, p. 526. — Bernardino Corio, *Storie Milan.*, part. III, p. 249. — Poggio Bracciolini, lib. II, p. 235. — *Cronica di Bologna*, t. XVIII, p. 504-510. — *Cronica Riminese*, t. XV, p. 915. — *Chronicon Estense*, p. 500. — Neri di Donato, *Cronica Sanese*, p. 252. — Tomaso de Acerno, *De Creatione Urbani VI*, p. 723. — Théodoric de Nîmes, *De Schismate* (Bâle, 1666, in-fol.), liv. I, cap. IV-VI. — Froissart, *Chronique*, t. VII, ch. XLVIII, t. IX, ch. XII. — Meyer, *Ann. Fland.*, l. XIII, fol. 195. — Religieux de Saint-Denis, t. VII, cap. V, p. 138. — Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, l. XXXII et XXXIII.

GENEVIÈVE (Sainte), née à Nanterre, en 419 ou en 422, morte à Paris, en 512. Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce. Un auteur inconnu a écrit sa vie dix-huit ans après sa mort; cependant, la tradition et la légende diffèrent sur quelques points, dont les plus importants sont l'origine et la date de la naissance de Geneviève. On croit presque universellement que cette vierge chrétienne était une humble fille des champs; on l'a même représentée une houlette à la main, gardant son troupeau. Toutefois, quelques-uns veulent que Sévère, dont le nom indique une extraction romaine, fut riche et noble. Cette opinion est peu répandue, bien qu'elle acquière une certaine autorité par la circonstance suivante. Un jour de l'année 429, les deux évêques Germain d'Auxerre et Loup de Troyes ayant passé à Nanterre en allant dans la Grande-Bretagne, où l'Église de la Gaule les envoyait combattre par la parole les disciples de l'hérésiarque Pélage, ce fut chez Sévère qu'ils reçurent l'hospitalité, et l'on présume qu'un pauvre laboureur n'aurait pas osé la leur offrir. Ce jour-là décida de la vocation de Geneviève. Quand Germain d'Auxerre arriva à l'entrée du village de Nanterre (*Nemetorum*), il se trouva tellement pressé par la foule des habitants, accourus au-devant de lui, qu'il fut obligé d'arrêter sa marche. Bien qu'il y eût déjà près de trois cent cinquante ans que le christianisme avait été introduit dans la Gaule, le polythéisme n'y était pas encore entièrement détruit. Cela explique comment l'évêque d'Auxerre se mit aussitôt à prêcher en plein air. Dans son auditoire, il remarqua une enfant qui l'écoutait avec une attention religieuse; cette enfant, c'était Geneviève. Elle n'aurait eu que sept ans à cette époque, si la date de sa naissance devait réellement être fixée à l'an 422; mais ce qu'on rapporte d'elle s'accorde mieux avec l'âge de dix ou douze ans. Le lende-

main, Germain l'ayant exhortée, avant de prendre congé de Sévère, chez qui il avait passé la nuit, à se consacrer exclusivement à Dieu, elle lui répondit que c'était sa pensée, son espérance la plus chère. L'évêque lui donna, avec sa bénédiction, une petite médaille de cuivre sur laquelle était gravée une croix; puis il partit. Dès lors l'esprit de Geneviève fut absorbé par le désir d'entrer dans l'institution des vierges chrétiennes. En ce temps les couvents de femmes n'étaient pas cloîtrés; les religieuses pouvaient vivre soit en communanté, soit dans la solitude ou dans leurs familles respectives. Au retour de sa mission apostolique, Germain repassa par Nanterre, et trouvant Geneviève dans les mêmes dispositions, il lui permit de prendre le voile. Depuis ce moment, jusqu'en 449, l'existence de la fille de Sévère s'écoula en partie auprès de ses parents, en partie chez sa marraine, qui habitait Paris, ou au milieu d'autres vierges vouées comme elle à la glorification du Seigneur et de ses saints; partout Geneviève vécut de la manière la plus édifiante. Cependant, vers cette année 449, Geneviève, qui était sujette à des visions, ayant prédit l'envahissement de la Gaule par les barbares de l'Asie, les habitants de Paris, auxquels elle donnait pourtant l'assurance que ces barbares ne pénétreraient pas dans leur ville, éclatèrent en injures et en menaces contre la sainte fille; ils la traitèrent de fausse prophétesse, l'accusèrent de magie, et peu s'en fallut qu'ils n'attentassent à ses jours. C'était le temps où la Gaule voyait la plupart de ses provinces arrachées à la domination romaine par les Visigoths, les Burgondes et les Francs, sans pressentir encore qui, de Théodoric, de Gondicaire ou de Mérovée, deviendrait son maître. Dans l'incertitude où était la nation sur sa destinée, elle se soumettait volontiers à l'autorité des évêques. Or, il arriva que Germain d'Auxerre, ayant été une seconde fois envoyé chez les Bretons, traversa de nouveau Paris, au moment où le peuple se montrait le plus irrité contre Geneviève; l'évêque eut quelque peine à calmer cette exaspération; deux ans après, en 451, se réalisa la prophétie de Geneviève : la nouvelle se répandit qu'Attila venait de franchir le Rhin, et que les Huns se dirigeaient sous sa conduite vers Paris. Les habitants de cette cité, qui dans son enceinte n'avait point de guerriers, furent saisis d'une terreur panique. Il leur semble que la fuite est le seul moyen de salut qui leur reste; déjà ils ont abandonné leurs maisons. Une foule épouvantée serpente dans les rues étroites et tortueuses, et va sortir de ces murs qu'il lui serait impossible de défendre. Mais Geneviève vient ranimer le courage des fugitifs; elle parcourt la cité, conjure les hommes de s'armer, excite les femmes à implorer l'assistance du ciel; elle les assure tous de la protection divine, leur démontre qu'il vaut mieux périr en combattant vaillamment les barbares que mourir de misère et de douleur dans une fuite honteuse; enfin, elle leur donne l'espérance que les Huns n'attaqueront pas Paris. Tout le monde demeura donc dans la ville, et chacun s'occupa des préparatifs d'une résistance qui eût sans doute été désespérée si Attila, après s'être approché de Paris, ne s'en fût éloigné inopinément. Ce fut un grand triomphe pour Geneviève; ses anciens persécuteurs même attribuèrent à ses vertus et à sa dévotion la délivrance de Paris, dont cette vierge fut dès lors regardée comme la patronne. Malgré les austérités de sa vie, tout entière occupée par la prière, la méditation et des voyages pieux, Geneviève mourut dans un âge très-avancé. On croit que son corps fut d'abord porté à Nanterre, lieu de sa naissance, où on l'enterra. Puis on lui éleva un tombeau dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint Paul, que le roi des Francs, Clovis, avait fait bâtir à la demande de la reine Clotilde, sur le Mont-lès-Paris. De là vint que pendant plusieurs siècles on désigna indifféremment cette église, qui plus tard fut convertie en abbaye, par les noms des deux apôtres auxquels elle avait été dédiée ou par celui de la sainte dont elle possédait les restes mortels. Cette abbaye fut enrichie des dons successifs des rois et des reines de France jusqu'en 857, époque où les Normands la pillèrent et la brûlèrent. Sous le règne de Robert, on commença à la rebâtir; la construction n'en fut achevée qu'au douzième siècle. En 1764, Louis XV posa la première pierre d'une autre église qui devait être dédiée à la patronne de Paris; mais en 1791, comme ce nouveau temple n'avait pas encore servi au culte catholique, l'Assemblée constituante décréta qu'elle *se nommerait Panthéon et recevrait les cendres des hommes distingués par toutes sortes de mérites*. Depuis 1852 cet édifice est rendu à sa première destination; le culte de Sainte-Geneviève y a été transféré de Saint-Étienne-du-Mont, où étaient précédemment ses reliques.

Suivant les légendaires, de nombreux miracles ont été faits par sainte Geneviève, depuis sa mort. En 834, sous Louis le Débonnaire, et du temps de l'épiscopat d'Inchardus, Paris faillit être submergé par des pluies diluviennes, qui occasionnèrent le débordement de la Seine. L'évêque ordonna des prières publiques; néanmoins, les eaux continuèrent de monter : elles envahirent toutes les maisons, toutes les églises, à l'exception de celle du couvent de filles que sainte Geneviève avait fondé près de Saint-Jean-en Grève. Les eaux atteignirent seulement les vitraux du sanctuaire, dans l'intérieur duquel elles ne pénétrèrent point. Un clerc, chargé par Inchardus de parcourir en bateau les rues de Paris, lui raconta cette particularité; l'évêque, la considérant comme un effet de la protection spéciale de sainte Geneviève, se rendit aussitôt à ce couvent avec tous les prêtres et tous les habitants de Paris, qui formaient une immense

procession; ce même jour, l'inondation cessa. Il y a probablement ici une erreur : puisqu'on ne pouvait aller dans les rues qu'en bateau, la procession dut avoir lieu après et non avant que l'inondation eût cessé. Une autre fois, la protection de la sainte se manifesta au peuple de Paris à propos d'une épidémie, appelée le *mal des ardents*. Ceux qui en étaient attaqués mouraient en proie à d'horribles souffrances; la médecine était impuissante à les guérir. Les prières et les jeûnes publics ordonnés par l'évêque de Paris n'eurent pas plus d'efficacité. Enfin, on porta processionnellement la châsse de sainte Geneviève dans l'église de Notre-Dame, dont la nef était entièrement remplie de malades; à mesure que la châsse s'approchait d'eux, leurs souffrances diminuaient, et ils furent tous guéris, à l'exception de quelques incrédules. La date de ce miracle est problématique. Les uns placent l'épidémie du *mal des ardents*, et la guérison miraculeuse de ceux qui en furent atteints, sous le règne de Louis le Gros, en l'année 1129; les autres au milieu du dixième siècle, époque à laquelle Hugues le Grand gouvernait le royaume de France. De ces deux versions, celle qui se rapporte au douzième siècle a plus de croyants que l'autre, peut-être parce que l'église de *Sainte-Geneviève-des-Ardents* fut inaugurée en 1131 par Innocent II, venu cette année-là en France pour demander au roi Louis VI des secours contre l'anti-pape Anaclet. Cette église remplaça le prieuré de Notre-Dame-la-Petite, qui avait été l'oratoire de Geneviève. Un autre lieu, dont l'origine se rattache à la légende de la sainte, est la ville de La Chapelle-Saint-Denis; au cinquième siècle, il n'y avait là qu'une petite chapelle isolée, où Geneviève et ses compagnes faisaient une station lorsqu'elles se rendaient à Saint-Denis pour y célébrer les vigiles des martyrs Denis, Éleuthère et Rustique. La chapelle de Nanterre, dans laquelle on croit que Geneviève fut d'abord inhumée avant qu'on lui élevât un monument funéraire dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, a continué d'être pendant une longue suite de siècles un lieu de pèlerinage renommé. Louis XIII s'y rendit en 1630, pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il l'avait guéri, par l'intercession de sainte Geneviève, d'une maladie dont ce roi faillit mourir à Lyon. Six ans après, Anne d'Autriche alla aussi à Nanterre, afin d'obtenir du ciel, par la même intercession, un héritier de la couronne de France. La reine eut un fils en 1638, et cette circonstance accrut encore la vénération dans laquelle était tenue la sainte; aussi voit-on, dans l'histoire et dans les mémoires du dix-septième siècle, la population parisienne demander la procession de la châsse de sainte Geneviève tantôt pour apaiser les séditions dont la capitale est troublée, tantôt pour éviter le renouvellement d'une disette de grains, ou simplement pour obtenir du beau temps. Les grands affectaient à ce sujet une dévotion que tout le monde ne jugeait pas très-sincère. A la procession qui se fit en juin 1652, pour arrêter les désordres suscités par Condé, alors hostile au parlement, qu'il accusait de *mazzarinisme*, le prince y montra un recueillement dont l'exagération le fit soupçonner « d'avoir moins de foi que d'envie de gagner la populace par des démonstrations de piété qui lui sont familières ». A l'égard des autres processions de la châsse de sainte Geneviève, qui eurent lieu sous ce même règne de Louis XIV, M[me] de Sévigné en a donné dans ses lettres une description d'après laquelle on comprend le goût que le peuple devait avoir pour cette sorte de spectacle. Elle nous montre les files de tous les différents religieux, de tous les prêtres des paroisses, de tous les chanoines de Notre-Dame, l'archevêque revêtu de ses habits pontificaux, l'abbé de Sainte-Geneviève, nu-pieds, ayant sa mitre et sa crosse, précédé de cent cinquante de ses religieux marchant à côté de l'archevêque, et donnant comme lui la bénédiction à droite et à gauche; puis la châsse toute brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nu-pieds, et suivie du parlement en robes rouges. Notons que le prévôt des marchands et quatre conseillers demeuraient en ôtage à l'abbaye de Sainte-Geneviève, jusqu'au retour des reliques dont elle était en possession. Outre cet appareil pompeux du cortége de sainte Geneviève que précédait celui de saint Marcel, il y avait pour les spectateurs l'intérêt de la scène de séparation entre le saint et la sainte, scène qui ne devait pas être la partie la moins curieuse de la représentation. Encore aujourd'hui le culte de la mémoire de sainte Geneviève est très-honoré par une fraction de la population parisienne et par les habitants des environs de la capitale. Lors de la neuvaine qui a lieu chaque année et qui commence le 3 janvier, on voit dans l'église de Sainte-Geneviève, comme naguère dans celle de Saint-Étienne-du-Mont, une grande affluence de gens de la campagne, venus souvent de plus de vingt lieues à l'entour de Paris. Camille Lebrun.

Baillet, *Vies des Saints*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Sauval, *Recherches sur Paris*. — Dulaure, *Histoire de Paris et de ses environs*. — Sévigné, *Lettres*.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille du duc de Brabant, épouse de Siffroi ou Siffrid, palatin d'Offtendick, dans le pays de Trèves, vivait au commencement du huitième siècle. Ses malheurs ont fait connaître son nom de l'Europe entière. Dans toutes les foires, dans tous les marchés, à la porte des églises, on chante son histoire, on débite des livrets très-mal imprimés et de grossières images qui s'y rapportent. Tout est-il exact dans ces traditions qui ont traversé le moyen âge? Il est permis d'en douter; mais il est certain qu'il y a un fond de vérité dans cette légende si répandue. Il serait superflu de la reproduire ici en détail : personne n'ignore que Siffroi, partant pour suivre les drapeaux de

Charles Martel, confia Geneviève, enceinte sans qu'elle le sût encore, aux soins de son intendant Golo. Ce traître voulut la séduire, et se voyant repoussé avec horreur, il se vengea en écrivant à Siffroi que sa femme l'avait trompé et qu'elle venait d'avoir un enfant, fruit de l'adultère. Siffroi, furieux, enjoignit à Golo de faire noyer la mère et le fils. Les émissaires du coupable intendant n'eurent pas le courage de mettre à mort les victimes qui leur étaient livrées; ils les abandonnèrent dans une forêt. Geneviève y vécut près de cinq ans et demi, n'ayant pour asile qu'une grotte, vivant de fruits sauvages et donnant à son fils le lait d'une biche qu'elle avait apprivoisée. Siffroi, entraîné un jour dans ces lieux solitaires par la passion de la chasse, poursuivit la biche, qui se réfugia auprès de Geneviève; une reconnaissance eut lieu : l'anneau conjugal, que la princesse avait conservé leva les doutes. Elle fut ramenée en triomphe au château avec son fils; elle intercéda en vain pour Golo : Siffroi le fit écarteler par quatre taureaux sauvages. Geneviève fit élever à l'endroit où elle avait été reconnue une chapelle en l'honneur de la Vierge; ce fut longtemps un lieu très-fréquenté par les pèlerins. Aujourd'hui la chapelle est en ruines, et, au lieu de forêts, des champs cultivés s'étendent alentour. Le bonheur de Geneviève, après tant de souffrances, ne fut pas de longue durée : une fièvre ardente l'enleva; elle mourut dans les sentiments de la piété la plus fervente, laissant sa famille livrée au désespoir. Sa légende, comme celle du *Juif errant*, nous a été conservée sous deux formes, le récit en prose, et la chanson populaire, telle que des complaintes naïves la reproduisent sans lasser leurs naïfs auditeurs. Plusieurs hagiographes ont parlé de Geneviève comme d'une sainte; d'autres l'ont simplement signalée comme béatifiée; Molanus, dans son travail sur les saints de la Belgique (*Natales Sanctorum Belgii*; Louvain, 1595, in-8°, p. 65), fixe sa fête au 2 avril; c'est aussi la date sous laquelle les compilateurs des *Acta Sanctorum*, recueillis par le jésuite Bolland et par ses successeurs, ont réuni les anciens documents qui subsistent sur Geneviève. Du reste, elle n'a jamais été l'objet d'un culte ordonné par l'Église, et son histoire a reçu des embellissements dénués de vraisemblance. Des romanciers, des auteurs dramatiques ont exploité cette légende (1). Berquin en a fait l'objet d'une romance fort connue. G. BRUNET.

Matthias Emmich, *Historia de exordio capellæ Frauenkirchen* (M. Émile de La Bédollière a donné en 1841 une traduction de cet opuscule, composé en 1841). — Freher, *Origines Palatinæ*, p. II, p. 151. — Aubert Le Mire, *Fastes de la Belgique*. — Radet, *Bavaria sacra*. — Brower, *Annales Trevirences*. — Heger, *Historiæ tragicæ sacræ et profanæ*; Bruxelles, 1658, p. 87. — *Vie admirable de Geneviève de Brabant*, in-12, souvent réimprimée, reproduite dans la *Nouvelle Bibliothèque bleue*; Paris, 1842, p. 193-247. — *Eine schoene Historie von der Genovevâ*; Cologne, sans date. — Gœrres, *Deutsche Volksbücher*, p. 246. — Marbach, *Volksbuch*, Leipzig, 1838, in-8° (Des récits populaires analogues existent en flamand, en suédois, en bohémien). — L. Dubois, *Geneviève et Siffroi, correspondance inédite du huitième siècle*, 1810, 2 vol. in-12. — Cerisier, *L'innocence reconnue*; Paris, 1647, in-8°.

GENEYS (*Mathieu* DES), général sarde, né à Chaumont, près de Suse, le 15 octobre 1763, mort le 1er juillet 1831. Il fit ses premières armes dans le régiment de Savoie, et il était parvenu au grade de capitaine lorsque les Français occupèrent le Piémont. Il quitta le service pour entrer dans l'administration, et devint conseiller de préfecture à Turin. A l'époque du rétablissement de la maison de Savoie, Des Geneys rentra au service avec le grade de lieutenant-colonel, et fut nommé, en 1817, intendant général de la guerre. En 1821, pendant la courte révolution piémontaise, il se montra dévoué à la maison royale, et en fut récompensé par le portefeuille de ministre de la guerre, qu'il garda jusqu'à sa mort.

*Encicl*op. *di Torino*.

GENGA (*Girolamo*), architecte, peintre et sculpteur de l'école romaine, né à Urbin, en 1476, mort en 1551. Il était fils d'un tisserand, et prit ses premières leçons de dessin d'un peintre obscur d'Urbin. A quinze ans il entra dans l'atelier de Luca Signorelli, et après quelques années d'un travail assidu il fut en état d'aider son maître dans ses travaux de la cathédrale d'Orvieto. Plus tard, il devint élève du Pérugin, avec lequel il resta environ trois années, s'appliquant à la perspective avec tant d'ardeur, qu'il réussit à y exceller, comme l'attestent ses peintures et ses ouvrages d'architecture. Il se retira ensuite à Florence, où il continua seul ses études. C'est de là qu'il vint à Sienne, appelé par Pandolfo Petrucci, qui lui conféra la continuation des peintures commencées dans son palais par Luca Signorelli. De retour dans sa patrie, le Genga fut chargé par le duc d'Urbin, Guidobaldo Ier, de peindre avec son ami et son compatriote Timoteo della Vite, des caparaçons de chevaux destinés au roi de France; il y représenta des animaux d'une telle beauté, dit Vasari, qu'on les eût crus doués de vie et de mouvement. A Rome, où il se rendit ensuite, le Genga peignit, pour l'église Sainte-Catherine-de-Sienne, une *Résurrection de Jésus-Christ*, qui se distingue par la science des raccourcis, la correction du dessin et la vigueur du coloris. Pendant son séjour à Rome, il étudia avec soin les monuments antiques dont il tira plus tard

(1) *Les Soupirs de Siffroi, ou l'innocence reconnue*, tragédie par de Corneille-Blessebois, 1675 (voir sur cette pièce singulière le *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. II, p. 24). — D'Aure, *Geneviève, ou l'innocence reconnue, tragédie chrétienne*; 1679. — Levrier de Champriontz, *Geneviève de Brabant*, comédie, 1793. — (Une tragédie de Cicile, an VI, une pantomime de Lafitte, 1808, un mélodrame de Ribié, 1804, un autre mélodrame d'Anicet Bourgeois et de Valery (Ch. Mourier), 1838, portent le même titre. — Une pantomime par Franconi jeune (1812) est intitulée : *Geneviève, ou la confiance trahie* — Un écrivain célèbre, l'Allemand Tieck, a composé une tragédie de Geneviève, souvent réimprimée; il y en a une analyse dans le *Monde dramatique*, t. Ier.

un grand profit pour ses travaux d'architecture. En 1508, le duc Francesco-Maria Ier ayant succédé à Guidobaldo Ier, le Genga revint à Urbin, où il fut chargé d'élever des arcs de triomphe et d'exécuter des décorations de théâtre à l'occasion du mariage de ce prince avec Éléonore de Gonzague, fille du marquis de Mantoue. Francesco-Maria Ier ayant été chassé de ses États, par la révolution qui mit pour cinq années le duché d'Urbin au pouvoir de la maison de Médicis, le Genga partagea l'exil de son protecteur, et se réfugia avec sa famille à Cesena, où il peignit pour le maître autel de Santo-Agostino un tableau dont le haut est occupé par une *Annonciation*, le centre par *le Père éternel*, et le bas par *la Madone entourée de quatre docteurs de l'Église*. Ce tableau est aujourd'hui à Milan, au musée de Brera. Il avait peint à fresque, en collaboration avec Timoteo della Vite, une *Assomption de la Vierge*, qui n'existe plus, dans une chapelle de l'église San-Francesco de Forli. En 1521, le Genga revint à Urbin avec son souverain, et de cette époque paraît dater l'abandon presque complet qu'il fit de la peinture pour se livrer spécialement aux travaux d'architecture. Par ordre de Francesco-Maria Ier, il commença par restaurer sur le Monte-Imperiale, près Pesaro, un vieux château, auquel il ajouta une nouvelle tour, et qu'il décora de peintures exécutées d'après ses dessins, et sous sa direction, par Francesco de Forli, Camillo de Mantoue, et le Bronzino de Florence. Bientôt, près de ce château, il éleva un palais magnifique dont les colonnades, les cours, les galeries et les fontaines firent le plus grand honneur à son génie. A Pesaro, il restaura la cour du palais, et commença, par ordre du duc Guidobaldo II, la belle *église de Saint-Jean-Baptiste*, qui fut achevée par son fils Bartolommeo; il donna les dessins du monastère de Zoccolanti, de Monte Barroccio et de l'évêché de Sinigaglia; il prit part aux travaux de fortification de Pesaro et du château de Gradara; enfin, à Mantoue, il reconstruisit presque entièrement l'évêché, et éleva la façade de la cathédrale, qui est regardée comme l'un de ses meilleurs ouvrages.

Le Genga s'occupa aussi de sculpture avec quelque succès; il modela, entre autres, plusieurs figures pour le palais de Monte-Imperiale, et donna les dessins du *Tombeau du duc Francesco-Maria Ier*, qui fut exécuté pour l'église Sainte-Claire par le jeune Ammanati de Florence.

Excellent musicien, homme d'esprit, de bonne société et de mœurs irréprochables, le Genga fut lié avec tous les hommes distingués de son temps, et compta parmi ses amis son immortel compatriote, Raphael d'Urbin, dont, en certaines parties de l'art, il s'efforça parfois d'imiter la manière. Il écrivit plusieurs traités sur les arts, fut le maître de son fils, de Bartolommeo, et de Pompilio Lancia, architectes d'un grand talent, et devint la souche d'une famille illustre qui a fourni à l'Église un pape, Léon XII, qui a occupé le saint-siége de 1823 à 1829. E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Descrizione del duomo di Orvieto*; 1851. — *Catalogue du musée de Brera*, à Milan.

GENGA (*Bartolommeo*), architecte italien, né à Cesena, en 1518, mort à Malte, en 1558. Il fut d'abord élève de son père, Girolamo, puis de Vasari et de l'Ammanato. Il fit une étude spéciale des antiquités romaines pendant quatre années qu'il passa à Rome. Le duc d'Urbin le chargea d'achever à Pesaro l'*église de San-Giovanni-Battista*, commencée par Girolamo, et d'agrandir les *palais de Pesaro* et *d'Urbin*. Il construisit la charmante petite *église de San-Pietro* à Mondavio. Il avait composé pour le port de Pesaro un projet ingénieux dont diverses circonstances empêchèrent l'exécution. Le Genga avait également étudié l'architecture militaire, et à ce titre la république de Gènes et le roi de Bohême réclamèrent ses services; mais le duc d'Urbin ne voulut point qu'il s'éloignât de la cour; ce prince eut plus de condescendance pour le grand-maître de Malte, qui voulait confier au Genga les fortifications de son île, et la réunion en deux villes de plusieurs villages voisins les uns des autres. Le Genga arriva à Malte en avril 1558; il y fut reçu avec les plus grands honneurs, et se mit immédiatement à l'œuvre. Il avait déjà fait le plan de l'une des deux villes, dessiné les projets du palais du grand-maître et de plusieurs églises, quand il mourut d'une pleurésie. Doué d'une imagination vive et féconde, le Genga excellait dans l'invention des mascarades et des pompes théâtrales; il écrivait également bien en vers et en prose, et on admirait surtout ses stances en *ottava rima*.

E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

GENGA (*Leonore dei Conti* della), poëte italienne, née à Fabriano, vivait au seizième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue; on ne connaît d'elle que quelques sonnets, publiés par Jean-André Gillio, dans son *Topica poetica*; Venise, 1580, in-4°. D'après plusieurs critiques, ces sonnets sont dignes des meilleurs temps de la poésie italienne.

Apostolo Zeno, *Note alla bibl. del Fontanini*.

GENGA (*Bernardino*), médecin italien, né vers 1655, dans le duché d'Urbin, mort le 7 avril 1734. Ses études terminées, il alla enseigner la chirurgie et l'anatomie à Rome, et fut chirurgien de l'hôpital du Saint-Esprit de cette ville. Homme d'un esprit ferme, il défendait la doctrine de la circulation du sang dans un temps où elle n'était pas encore reçue en Italie; mais il attribuait cette découverte à Scarpi, qui l'a en effet indiquée. Il s'éleva plusieurs fois contre Hippocrate, en l'accusant d'ignorance sur plusieurs points

de chirurgie. Mais lui-même n'était pas exempt de préventions : ainsi il rejetait le débridement de l'anneau dans la hernie inguinale étranglée, et l'application du trépan sur les sutures du crâne. Toutefois, on trouve quelques bonnes observations dans les ouvrages qu'il a écrits, et qui ont paru sous ces titres : *Anatomia chirurgica*, ou *Istoria anatomica dell' ossi e moscoli dell' corpo umano, con la descrizzione de' vasi*; Rome, 1672 et 1675, in-8°; Bologne, 1685, in-8°; — *Anatomia per uso et intelligenza del disegno ricercata non solo sù gli ossi et moscoli, ma demonstrata ancora sulle statue antiche più insigni di Roma, delineata per il studio della regia Academia e di Francia preparata sui cadaveri dell dottoro B. Genga*; Rome, 1691, in-fol., avec de bonnes figures de statues antiques. Genga préparait les cadavres en disposant les os et les muscles suivant les attitudes des statues célèbres. Le texte joint aux planches est de Giov. Maria Lancisi; — *Commentaria in Hippocratis Aphorismos ad chirurgiam pertinentia*; Rome, 1694, in-8°; Bologne, 1717 et 1725, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Biographie médicale. — Montabert, *Traité de la Peinture.*

GENGA (*Annibal* DELLA). *Voy.* LÉON XII.

GENGISKHAN, forme vulgaire du nom de *Tchinkguiz* ou *Tchinggis-Khacan* (chef des très-puissants) (1), fameux conquérant mongol, mort en ramadhan 624 de l'hégire (août 1227 de J.-C.). Il était de la race tatare qui occupait la partie de l'Asie centrale comprise entre la chaîne des In-Chan à l'est, et les monts Altaï à l'ouest. La tribu des Yeka-Mongols (grands Mongols, appelés Tatars noirs par les Chinois), à laquelle il appartenait, était cantonnée entre l'Onan, affluent du fleuve Amour, la Toula, qui se jette dans la Selinga et le mont Bourcan-Caldoun. Selon les traditions mongoles, sa famille descendait d'un être surnaturel, qui était apparu, sous forme d'un rayon de lumière, à Alancoua, veuve d'un chef mongol. Les trois enfants qu'elle mit au monde, après la mort de son mari, furent la souche de la famille des *Niroun* ou des Purs, ainsi nommés à cause de leur origine céleste. Un descendant d'Alancoua, à la neuvième génération, Yissougaï Bahadour, acquit la réputation de vaillant guerrier; il venait de remporter un avantage éclatant sur *Temoutchin*, chef des Tatars, lorsqu'il lui naquit un fils de Ouloun Iga. Afin de perpétuer le souvenir de cette victoire, il donna le nom du chef vaincu à l'enfant qui devait s'illustrer sous le nom de *Gengiskhan*. Comme les Mongols ne connaissaient pas encore l'usage de l'écriture, on n'est pas bien fixé sur la date de la naissance de Temoutchin. Les historiens chinois placent cet événement dans l'année du porc, qui est la douzième du cycle duodénaire des Mongols, et qui correspond à l'année 1162 de J.-C. Mais s'il est vrai qu'il vécut soixante-douze années solaires (plus de soixante-quatorze années lunaires), on doit en conclure qu'il reçut le jour en 1155 de J.-C. (549 de l'hégire). On ne possède que des notions vagues et incomplètes sur la première moitié de sa vie. A peine âgé de treize ans, lors de la mort de son père, Temoutchin se vit abandonné des Cayates, qui allèrent se mettre sous le commandement de Yargoutaï, chef des Taïdjoutes, branche des Niroun. Il tomba lui-même quelques années plus tard entre les mains de son rival. Soumis aux plus rudes traitements et condamné à des travaux serviles, il ne put qu'avec peine se soustraire à la captivité. Sa faiblesse l'exposa à bien d'autres dangers; il fut un jour dangereusement blessé, et tomba sans connaissance sur le champ de bataille; dans une autre occasion, il fut fait prisonnier par les Merkites; heureusement pour lui, ces peuples ne tuaient pas leurs captifs : il recouvra la liberté moyennant une faible rançon. La fortune ne lui fit pas constamment éprouver ses rigueurs. Une victoire qu'il remporta, à la tête de 13,000 hommes, sur une armée de 50,000 Taïdjoutes, fut le commencement de ses succès. Un grand nombre de prisonniers étaient tombés en son pouvoir : il les fit jeter dans quatre-vingts chaudières remplies d'eau bouillante. Cet acte de cruauté ne lui aliéna pas l'esprit des populations barbares au milieu desquelles il vivait. Plusieurs petites hordes vinrent au contraire se placer sous ses drapeaux; et son suzerain, l'empereur des Kin, lui conféra le titre de *Tchaout-Couri* (général), en récompense de ce qu'il avait aidé les troupes chinoises à réduire quelques Tatars révoltés. Mais rien n'augmenta autant sa considération que son alliance avec Togroul Oang-Khan, chef des Kéraïtes. Cette puissante tribu occupait le territoire compris entre les monts Tangaï et Caracorum, et l'Orcon et la Toula, rivières tributaires de la Selinga. Elle avait été convertie au christianisme par des missionnaires nestoriens en 1007 de J.-C. (398 de l'hégire). Les premiers Européens qui visitèrent la Tatarie, induits en erreur par la similitude de son qui existe entre Jean et Oang, rapportèrent qu'un certain prêtre Jean régnait en Asie sur une communauté chrétienne. Tels sont les faits qui ont donné lieu à cette fable célèbre, que l'on a aussi appliquée à un prince d'Afrique.

Togroul fut d'abord protecteur de Temoutchin, et lui donna asile durant sa jeunesse; mais dépouillé lui-même de son trône par son frère Ergué Cara, soutenu des Naïmans, il vécut en fugitif jusqu'à ce que Temoutchin eut recouvré la puissance de Yissougaï Bahadour. Rentré en possession de ses États avec l'aide de son ami, il lui rendit l'appui qu'il en avait reçu, et lui

(1) Il est encore appelé *Gentchiscan*, *Genghizcan*, *Cingiscan* par les Européens; *Tchinguiz-Khan* ou *Tchinkiz-Khan* par les Persans; *Djenkis-Khan* par les Arabes; *Tchangez-Khan* par les Arméniens; *Tchingis-Caen* par les Géorgiens, et *Tching-Kissé-ko-han* par les Chinois.

servit d'auxiliaire dans toutes ses entreprises. L'union des deux princes fit leur force; ils vinrent à bout de tous leurs ennemis, et défirent, en 1201 de J.-C. (597 de l'hégire), une ligue commandée par Tchamouca, chef des Djujérates et destinée à contrebalancer la prépondérance de Temoutchin. Par suite de ce revers, la ligue se choisit un nouveau chef dans Bouyourouc, chef d'une partie des Naïmans. Tchamouca se vengea par la trahison de la perte de son titre. Il passa du côté de Oang-Khan après avoir pillé les bagages de ses anciens alliés. Mais l'amitié de ce perfide fut plus nuisible qu'avantageuse aux deux princes; il sema la discorde entre eux, et forma avec Singoun, fils d'Oang-Khan, le projet d'assassiner Temoutchin. Désespérant de trouver l'occasion d'exécuter ce complot, il résolut de fondre à l'improviste sur le camp de son adversaire. Mais, prévenu à temps, celui-ci put faire les préparatifs nécessaires. Il repoussa l'attaque de Tchamouca, et offrit en vain la paix au chef des Kéraïtes. Mal appuyé des siens, Oang-Khan fut vaincu en 1203 (599) dans une bataille qu'il livra aux Mongols. Il chercha asile chez les Naïmans; mais il fut tué par les gardes des frontières. Ses possessions devinrent la proie du vainqueur, qui eut bientôt à combattre une nouvelle ligue formée à l'instigation de Tchamouca, et commandée par le frère de Bouyourouc, Taï-Oang-Khan ou Tayank, chef d'une partie des Naïmans. Abandonné par Tchamouca au moment du combat, Tayank vut vaincu, et périt avec la plus grande partie de son armée; 1204 (600). Son fils Goutchlouk et son allié Tocota, chef des Merkites, cherchèrent asile auprès de Bouyourouc. La protection que ce prince leur accorda hâta le moment de sa ruine; il fut attaqué et mis à mort par les troupes de Gengiskhan, en 1207 (603). Sa famille, ses biens, ses États augmentèrent les domaines du chef mongol. Quelque temps après, Tchamouca fut fait prisonnier. Comme il était *anda* avec Temoutchin, c'est-à-dire lié avec lui par un serment d'amitié prononcé dans un festin, celui-ci ne voulut pas le faire mourir, mais il le remit à un de ses neveux, qui lui ôta la vie après l'avoir successivement privé de tous ses membres. De tous les peuples tatars, les Su-Mongols ou Tatars aquatiques étaient à cette époque les seuls qui ne reconnussent pas le pouvoir de Gengiskhan. Il avait déjà ravagé leur pays en 1202 (598); il y rentra en 1205 (601), et ordonna la destruction totale de cette tribu, qui se composait de 70,000 huttes : ni les femmes ni les enfants ne furent épargnés; quelques personnes seulement échappèrent à ce massacre.

Les titres de Khan ou de Gourkhan (grand-khan), avilis par la soumission, la défaite ou la mort de tant de chefs qui en étaient décorés, ne pouvaient plus satisfaire la vanité du vainqueur de ces princes. Dans un *couriltaï*, ou assemblée générale, convoqué en 1206 (602), sur les bords de l'Onan, Temoutchin se fit décerner par Gueukdjou, surnommé *Bout-Tangri* (fils du Ciel), magicien vénéré des Mongols, le titre des *Tchinkguiz-Khacan* (Khacan des très-puissants). Immédiatement après la dissolution du couriltaï, il fit, contre Bouyourouc, l'expédition dont il a été parlé; et il alla réclamer en 1207 (603) le tribut arriéré qu'il avait imposé en 1205 (601) au roi de Tangcout. Cet État, qui portait aussi le nom de Hia, était borné au sud par le Thibet, à l'ouest par la grande muraille, au nord par les monts Urgan-Dag, et s'étendait du côté de l'est jusqu'au lac Lob. Dans une nouvelle invasion qu'il y fit en 1209 (606), il alla mettre le siége devant Nin-hia, capitale du royaume. Le Hoang ou fleuve Jaune, dont il avait détourné les eaux, afin d'en inonder la ville ennemie, rompit ses rives artificielles et submergea le camp des Mongols. Le roi des Hia obtint la paix à la faveur de cette circonstance; il se reconnut tributaire de Gengiskhan, et lui donna une de ses filles en mariage. Les Kirguises qui occupaient la vaste contrée située entre le petit Altaï, la Selinga, l'Angara et le haut Obi, s'étaient soumis sans résistance en 1207 (603). Les Ouïgours, après s'être soulevés contre le grand khan du Kara-Khitaï, se placèrent volontairement sous la suzeraineté de Gengiskhan, en 1206 (609). Cette nation agricole et civilisée habitait près des lacs Saïtzen et Kizilbasch. Elle professait le bouddhisme, et les missionnaires de ce culte lui avaient fait connaître l'écriture *dévanagari* ou *sanscrite*. Comme des missionnaires syro-nestoriens avaient également pénétré chez ce peuple, on a prétendu que l'écriture ouïgoure était une imitation de l'écriture syriaque, avec laquelle elle a en effet quelque ressemblance. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette écriture, les Mongols l'adoptèrent, tout en conservant leur propre langue, et Gengiskhan la fit enseigner à ses fils par un certain Tatatungo, Ouïgour de naissance, qui avait été fait prisonnier lors de la défaite du roi des Naïmans (1204; 600) dont il était chancelier.

Au sud de la grande muraille s'étendaient les possessions immédiates de l'empereur des Kin ou Tchourtché, qui comptait parmi ses vassaux les Soung (Chinois méridionaux), les Khitans, les Hia, et tous les peuples tatars. Mais, après tant de victoires, Gengiskhan n'était pas disposé à reconnaître l'autorité d'un suzerain. Il refusa de payer le tribut que l'empereur Tchong-héi lui réclama à l'occasion de son avénement, et se prépara immédiatement à l'attaquer. Il trouva un fidèle auxiliaire dans le prince Yélou-Liouco, issu de la dynastie des Léao, qui avait été dépouillée de l'empire par les Kin, au commencement du douzième siècle. Depuis cette époque, la nation des Léao ou Khitans gémissait sous le joug des vainqueurs et attendait impatiemment l'occasion de recouvrer son indépendance. Après avoir placé le général à la tête d'un corps de deux mille hommes des-

tinés à contenir les tribus nouvellement soumises, Gengiskhan s'avança contre les Tchourtchis en 1211 (607). Son armée était exclusivement composée de cavaliers, suivant la coutume des nomades. La trahison du chef de la tribu ongoute, à qui était confiée la garde d'une partie de la grande muraille, lui permit de pénétrer sans obstacle sur le territoire ennemi. Il rejeta les propositions qui lui furent faites depuis, et remporta, à sept lieues de Suen-Hoa-fou, une victoire qui fut suivie de la prise de Taï-Tong-fou, l'une des résidences impériales. Après avoir ravagé la lisière septentrionale du Petchéli et du Schensi, les Mongols repassèrent la grande muraille en 1212, et posèrent leur camp à Hoan-Tchéou. Pendant qu'ils réparaient leurs forces, leurs ennemis s'épuisaient en guerres civiles; l'empereur avait été détrôné par le général Hou-chan-hou, mis à mort et remplacé par son frère Ou-tou-bou (1213). Deux mois après cette révolution, les Mongols se présentèrent devant Pékin, capitale de l'empire. Quoiqu'ils eussent été repoussés avec perte, ils n'en continuèrent pas moins leurs dévastations; plusieurs petites tribus se joignirent à eux pour avoir part au pillage : durant le cours des années 1213 et 1214, ils parcoururent en vainqueurs toute la partie de l'empire située au nord du fleuve Hoang, ou fleuve Jaune. Plus de quatre-vingt-dix villes éprouvèrent la fureur de ces barbares. Au nord du golfe de Petchéli, dans la province de Léa-Tong, qui était peuplée de Khitans, Yélou-Liouco s'était déclaré indépendant (1212); il avait battu l'armée impériale, et s'était rendu maître de toute la contrée. Son ancien suzerain n'avait trouvé d'autre ressource que de mettre sa tête à prix; mais aucun assassin ne put mériter la récompense promise. Les provinces de l'est étaient envahies par les Hias; c'est ainsi que ces peuples se vengeaient de ce que leur suzerain avait refusé de les assister contre Gengiskhan. Incapable de résister à tant d'ennemis, l'empereur Ou-tou-bou se vit dans la nécessité de demander la paix au conquérant mongol : il lui donna en mariage une des filles de Tchong-héi, lui livra cinq cents jeunes filles, cinq cents garcons et trois mille chevaux (1214). Gengiskhan ne tarda pas à violer le traité; il fit égorger ses prisonniers, dont le nombre était considérable, et rentra en Chine. Ses troupes s'emparèrent de Tchoun-Tou ou Pékin, que l'empereur avait abandonnée pour transférer sa résidence à Caï-song-fou, sur la rive droite du Hoang. Avec l'aide des Mongols, Yélou-Liouco reconquit le Léao-Tong, qui lui avait été enlevé pendant l'intervalle de repos dont avaient joui les Tchourtchis. Malgré ces revers, Ou-tou-bou ne voulut conclure une paix dont les conditions avaient été de renoncer au titre d'empereur et de se reconnaître vassal des Mongols. Gengiskhan, rappelé en Tatarie par d'autres soins, confia au général Moucoli le gouvernement des provinces chinoises; il lui laissa 23,000 hommes, et lui donna ordre d'achever la ruine de l'empire tchourtché. Gengiskhan, de son côté, ne resta pas en repos; il fit une quatrième invasion dans le royaume Hia; il envoya des troupes contre les Kirguizes, qui s'étaient révoltés pendant l'expédition de Chine, et fit attaquer les derniers princes tatars qui se fussent soustraits à sa domination. Il avait déjà fait dissiper en 1208 (604) les troupes rassemblées près de l'Irtisch par Goutchlouc, fils du roi des Naïmans, et par Tocota, roi des Merkites. Ce dernier périt dans le combat; ses frères et ses fils, après avoir en vain cherché refuge dans le pays des Ouïgours, avaient formé de nouveaux rassemblements dans le petit Altaï. Attaqués en 1216, près des rives du Djem ou Jenisséi, ces princes succombèrent tous dans la bataille, à l'exception d'un seul, qui fut fait prisonnier et mis à mort.

Goutchlouc s'était réfugié dans le vaste empire de Karakhitaï, qui était borné à l'ouest par les monts Solor et le fleuve Sihoun, au nord par les monts Urgan-dag et le grand Altaï, au sud par le Thibet, et qui enfin du côté de l'est s'étendait jusqu'au lac Lob. Honorablement accueilli par le Gour-Khan Tchilioucou, qui lui avait donné une de ses filles en mariage, cet aventurier avait détrôné son beau-frère en 1211 (608). Afin de se concilier l'affection de ses nouveaux sujets, il avait abjuré le christianisme, religion de ses ancêtres, pour faire profession de bouddhisme. Il entreprit de convertir à la même foi les musulmans, qui étaient en grand nombre dans les provinces occidentales du Kara-Khitaï; mais la persécution n'aboutit qu'à lui attirer la haine des disciples de Mahomet. Ils servirent d'auxiliaires aux Mongols, qui proclamaient la liberté des cultes. Attaqué par un corps de 20,000 hommes, et abandonné d'une partie de ses sujets, Goutchlouc fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort. Son royaume ne forma qu'une province de l'empire mongol.

De conquête en conquête, Gengiskhan était arrivé jusqu'aux frontières de l'empire kharizmien; il n'en était plus séparé que par la largeur du Sihoun. D'après la marche qu'il avait jusqu'alors invariablement suivie, on pouvait conclure qu'il ne tarderait pas à franchir cette limite. On avait d'autant plus de motifs de s'y attendre que cet homme, implacable dans ses ressentiments, avait été gravement outragé par le sultan Ala-ed-Din Mohammed. Ce souverain avait en effet donné l'ordre de mettre à mort des marchands mongols chargés de nouer des relations commerciales avec l'industrieuse population de son empire, et fait mourir l'ambassadeur qui était venu de la part de Gengiskhan demander réparation de cet attentat. Gengiskhan convoqua en 1218 (615) un couriltaï, pour y faire discuter l'opportunité d'une invasion dans l'empire kharizmien. Le sultan Mohammed était alors l'un des plus puissants princes de l'Asie; il était maître

de toutes les contrées situées entre le Sihoun, les monts Bolor, l'Indus, la mer d'Oman, le golfe Persique, les limites occidentales de la Perse actuelle, et la mer Caspienne; son autorité s'étendait de plus sur les tribus cantonnées au nord du lac Aral. Mais plusieurs provinces de ce vaste empire n'avaient entre elles d'autres liens que leur réunion accidentelle sous la main d'un même despote; quoique les habitants fissent pour la plupart profession de l'islamisme, ils étaient divisés en sectes acharnées les unes contre les autres; le sultan avait augmenté la confusion par ses disputes avec le khalife Nasir-li-Din-Allah. Cette querelle s'était envenimée à ce point que le successeur de Mahomet, gravement menacé dans sa puissance temporelle et spirituelle, passait pour avoir été l'instigateur de l'invasion des Mongols. La concorde ne régnait pas même dans la famille impériale. L'impératrice mère, Turcan-Khatoun, originaire de la tribu des Turcs-Cancalis, jouissait d'une grande influence sur les guerriers de cette tribu, qui formait la plus grande partie de l'armée. Appuyée de ce puissant parti, elle osa plus d'une fois s'opposer aux ordres de son fils. L'armée de Mohammed était plus nombreuse, mais moins bien disciplinée que celle de Gengiskhan. Elle comptait, dit-on, 400,000 hommes; mais ces mercenaires se souciaient peu de s'exposer à la mort pour un pays qui n'était pas leur patrie; et ils n'étaient pas excités comme les Mongols par la perspective de ravager, après la victoire, des contrées riches et florissantes.

L'expédition fut résolue; Gengiskhan partit des bords de l'Irtisch dans l'automne de 1219 (616). Lorsqu'il fut arrivé à Otrar, sur les bords du Sihoun, il y laissa un corps d'armée qui devait servir de base aux opérations. La Transoxane ou Mawara-an-Nahr fut cernée par deux corps d'armée; la première, sous la conduite de Tchoutchi, suivit en aval le cours du Sihoun, et s'empara de Signac, Ozkend, Djend, et Yengui-Kend; la seconde, composée de 5,000 hommes, remonta le Sihoun, et prit Benaket et Khodjend. Une troisième division, dont Gengiskhan s'était réservé le commandement, agit dans l'intérieur de la province; elle s'empara de Bokhara et de Samarkhand, capitale de l'empire (1220; 617). Cette ville fameuse se rendit au bout de cinq jours de siége. Les autres places n'avaient pas résisté plus longtemps; et toute la Transoxane était tombée au pouvoir des Mongols, dans l'espace de moins de six mois. La rapidité de cette conquête s'explique par l'absence complète d'un système de défense de la part des troupes et des habitants. Mohammed, persuadé que les Mongols se retireraient après avoir saccagé son empire, prit son parti de ce mal, qu'il se croyait incapable de détourner; il négligea de mettre des garnisons suffisantes dans les cités populeuses, et il ordonna à toutes les petites villes de se soumettre sans résistance, afin que les habitants acquissent par ce moyen des droits à la clémence du vainqueur. Pour lui, il donna l'exemple de la plus grande faiblesse; au lieu de s'enfermer dans sa capitale, il franchit le Djihoun en même temps que les Mongols franchissaient le Sihoun, et se retira à Nischabour. Durant le siége de Samarkhand, Gengiskhan envoya à la poursuite du sultan un corps de 20,000 hommes commandé par Tchepé et Souboutai Bahadour. Arrivés devant Nischabour, ces généraux apprirent que le sultan ne s'y trouvait plus; ils se séparèrent alors, afin d'embrasser dans leurs recherches une plus large étendue de pays. L'un se dirigea vers le Mazanderan, et ravagea sur son passage les villes de Thous, Iséraïn, Simnan; l'autre parcourut l'Irac-Adjemi (persan): son plus grand exploit fut le pillage de Réi. Les deux généraux furent également malheureux dans l'objet direct de leur mission; ils finirent par se rejoindre et exécutèrent de concert une des expéditions les plus hardies dont l'histoire fasse mention. Ils ravagèrent toute la partie occidentale de la Perse, détruisirent Coum, Cazwin, et reçurent la soumission de Usbek, prince de l'Arran et de l'Adherbaïdjan et petit-fils de l'illustre Ildeghiz. George IV, roi de Géorgie, eut le courage de résister; mais son armée fut taillée en pièces (1220-617). Retournant sur leurs pas, les Mongols ruinèrent Meragha, Hamadan, Baïlecan, et firent des incursions dans l'Irac-Arabi, la seule province qui fût restée en la possession du successeur des khalifes. Ils se dirigèrent ensuite contre le Schirwan, et firent éprouver une nouvelle défaite à l'armée géorgienne, composée de 30,000 hommes (1223); ils se contentèrent de ravager les basses terres, car la conquête de la partie montagneuse présentait trop de difficultés. Le Schirwan fut ensuite le théâtre de leurs exploits; ils en ruinèrent la capitale, Schamakhi, et s'engagèrent dans le défilé de Derbend. Lorsqu'ils furent arrivés au delà du Caucase, ils rencontrèrent une armée d'Alains, de Lezghis, de Circassiens et de Kiptchaks, que le danger avait réunis. Ces derniers eurent l'imprudence de se fier aux promesses des Mongols, et d'abandonner la ligue; ils furent tous massacrés, lorsqu'ils se furent séparés pour rentrer dans leurs foyers. Le reste de la nation kiptchake, incapable de résister dans un pays ouvert comme celui qu'elle occupait, se retira au delà du Dniéper. Quelques fugitifs passèrent même le Danube, et entrèrent dans les domaines de l'empereur d'Orient; d'autres se réfugièrent dans la principauté de Kief. Persuadés que la Moscovie serait prochainement attaquée par les Mongols, les princes de Kief, de Smolensk et de Tchernigow formèrent une ligue, et se proposèrent de porter le théâtre de la guerre hors de leurs propres domaines. Ayant passé le Dniéper, ils rencontrèrent des envoyés mongols, qu'ils mirent à mort. La bataille qu'ils livrèrent aux Mongols, le 31 mai 1223, tourna à leur désavantage; le prince de Kief fut fait prisonnier et périt d'une mort ignominieuse. Les barbares ravagèrent les rives du

Dniéper, les côtes de la mer d'Azow, et pénétrèrent jusqu'en Crimée. Le pays des Bulgares, situé sur le haut Wolga, fut le dernier qui éprouva leur fureur; lorsqu'ils le quittèrent, à la fin de l'année 1223, ils se hâtèrent d'aller rejoindre l'armée mongole qui partait pour la Tatarie.

Cependant le sultan Ala-ed-Din Mohammed, ne se croyant pas suffisamment en sûreté sur la terre ferme, s'était retiré dans une petite île de la mer Caspienne, où il ne tarda pas à mourir, en 1220 (617). Quelques jours avant cet événement, il avait désigné pour son successeur le vaillant Djelal-ed-Din. Ce prince n'imita pas la conduite pusillanime de son père; il rassembla une armée dans le Kharizm, province située entre la mer Caspienne et le lac d'Aral, et remporta, dans une escarmouche, le premier avantage que les Persans eussent obtenu sur les Mongols. Il se rendit à Nischabour après avoir confié à ses frères le soin de défendre le Kharizm. Les troupes que Gengiskhan envoya contre cette province ne purent s'emparer de la capitale, Keurkandj ou Kharizm, qu'au bout d'un siége de six mois. La chute de cette ville acheva la soumission de toutes les parties septentrionales de l'empire kharizmien: il n'y restait plus d'ennemi capable de résister aux Mongols; les deux frères de Djelal-ed-Din avaient été tués dans un combat et Turcan-Khatoun avait été prise avec plusieurs personnes de la famille impériale dans le château d'Ilal en Mazenderan. Gengiskhan passa à de nouvelles conquêtes; il traversa le Djihoun, et envahit le Khorassan; les grandes cités de Balkh, Merw, Nischabour, Hérat, Thous furent détruites; mais les troupes mongoles n'étaient pas partout aussi heureuses. Le sultan Djelal-ed-Din, ayant remporté une victoire sur une division mongole, vit accourir sous ses drapeaux une foule de soldats. Son armée s'éleva à 70,000 hommes; il vainquit et détruisit dans la plaine de Pérouan un corps mongol de 30,000 hommes; mais la mésintelligence qui régnait entre plusieurs de ses généraux neutralisa les effets de sa victoire. Abandonné du général Agrac et de Atzem-Melik, il se dirigea du coté de l'Inde, afin d'y chercher une retraite. Gengiskhan vola à sa poursuite, l'atteignit près de l'Indus, et l'enferma au milieu de son armée. Le sultan parvint à en percer les rangs, et se jeta tout armé dans le fleuve; son cheval le déposa sain et sauf sur la rive opposée (1221-619). Un détachement mongol envoyé à sa poursuite se contenta de ravager le Pendjab. Les généraux dont la défection avait causé la ruine du sultan tombèrent successivement sous les coups des Mongols. L'empire kharizmien resta privé de tout défenseur; mais l'armée de Gengiskhan, affaiblie par les maladies, n'y fit pas un long séjour; elle repassa le Djihoun en 1222, et repartit pour la Tatarie dans le printemps de l'année suivante.

Gengiskhan arriva en 1224 à Caracorum, siége de son empire. Il retrouva tout dans l'état le plus prospère. Le général Moncoli, à qui il avait laissé le gouvernement de la Chine, avec le titre de prince, avait remporté plusieurs avantages; en 1218 il s'était rendu maître de Taï-Yen-Fou, chef-lieu du Schen-Si, et il avait fait de grands progrès de 1220 à 1223, époque de sa mort. Quoique Gengiskhan fût arrivé à un âge très-avancé, il alla en personne achever la conquête du royaume Hia ou Tangout. Après en avoir conquis la partie orientale, il en assiégea la capitale, appelée Nin-Hia. Le roi, découragé par la perte presque totale de son armée, demanda la paix, et s'engagea et promit de livrer sa capitale au bout d'un mois. Gengiskhan y consentit, et promit de le traiter comme un fils, c'est-à-dire comme un prince tributaire. Mais son intention était de faire mourir le prince et les habitants de la capitale. Sa seule crainte était de ne pas survivre à la reddition de la place: de peur que le roi et ses sujets n'échappassent au sort qu'il leur réservait, il ordonna à ses généraux de les faire massacrer aussitôt qu'ils les auraient en leur pouvoir. Cet acte de cruauté n'eut lieu qu'après la mort de Gengiskhan; il avait rendu le dernier soupir, au milieu de son camp, sur le mont Liou-pan, qui servait de limite aux trois empires Hia, Kin et Soung. Sa dépouille mortelle fut transportée en Tatarie, et inhumée au pied d'un arbre, sur l'une des montagnes qui forment la chaîne du Bourcan-Caldoun.

Gengiskhan laissa un grand nombre d'enfants de ses cinq cents femmes ou concubines. Cinq d'entre elles étaient considérées comme supérieures aux autres, et portaient le titre de grandes-dames. La première de celles-ci, nommé Bourta, fille du chef de la tribu des Councarates, donna le jour à quatre fils, à qui Gengiskhan distribua des apanages. Tchoutchi, l'aîné, possédait toutes les provinces situées au nord du lac Aral et de la mer Caspienne; Tchagataï reçut l'empire du Cara-Khitaï; le territoire d'Ogotaï était situé entre le mont Caracorum à l'est, le petit Altaï et les monts Koutschouk à l'ouest. Gengiskhan s'était réservé la possession du reste de la Tatarie, qui après sa mort devait passer en héritage à Touloui, le plus jeune des fils de Bourta. Chacun des quatre princes reçut une partie de l'armée; Touloui obtint pour sa part 101,000 hommes, tandis que ses frères n'eurent que 4,000 hommes chacun. L'empire kin et l'empire kharizmien n'avaient pas été compris dans ce partage, parce que ces pays n'étaient pas considérés comme définitivement soumis; Djelal-ed-Din n'avait en effet attendu que la retraite des Mongols pour se remettre en possession de ses États. Les princes apanagés ne jouissaient pas d'un pouvoir indépendant; ils devaient reconnaître la suzeraineté de celui d'entre eux qui serait élu pour succéder à Gengiskhan. Ogotaï avait été désigné par son père; les princes du sang confirmèrent ce choix, dans un couriltaï qui fut tenu deux ans plus tard.

Aucun conquérant n'a joui plus constamment des faveurs de la fortune que Gengiskhan; aucun guerrier n'a porté ses armes victorieuses sur une plus vaste étendue de territoire. Quoique son empire fût l'un des plus vastes qui aient existé, les limites lui en semblaient trop étroites; sur le point de mourir, il recommanda à ses fils d'achever la conquête du monde. Par quel mobile avait-il été poussé à tenter lui-même cette entreprise? Ce n'était ni le désir de défendre sa patrie, qui n'était pas menacée, ni celui d'étendre l'empire de la civilisation : en fait de bonnes institutions, son peuple barbare avait tout à emprunter et rien à donner; ni celui de propager sur toute la surface de la terre des principes nouveaux, une religion céleste: son esprit grossier n'aurait pu s'élever à la conception d'une semblable idée; ni enfin le désir d'accomplir des exploits de vaillance, à l'exemple des chevaliers chrétiens et musulmans de cette époque, car ni les Mongols ni leur chef ne se piquaient de bravoure : ils trouvaient autant de gloire à terrasser un ennemi faible et lâche qu'à combattre des braves. L'unique but de Gengiskhan, c'était d'enrichir son peuple des dépouilles de tous les autres, d'élever sa famille, et de satisfaire des passions encore moins nobles : sa cruauté et son insatiable cupidité. « La plus grande jouissance de l'homme, dit-il un jour, c'est de vaincre ses ennemis, de les chasser devant soi, de ravir ce qu'ils possèdent, de voir les personnes qui leur sont chères le visage baigné de larmes, de monter leurs chevaux et de presser dans ses bras leurs filles et leurs épouses. » Un homme qui se laissait guider par de tels mobiles ne devait pas se montrer fort délicat sur le choix des moyens; partout il mettait en œuvre la ruse, la perfidie, le parjure, la corruption. Les massacres faisaient une partie essentielle de son système militaire; il y trouvait une certaine satisfaction personnelle, en même temps qu'une garantie de sécurité. Par là il se délivrait de toute inquiétude, par là il se vengeait de ses ennemis, par là enfin il inspirait l'effroi et le découragement à tout peuple disposé à la révolte où à la résistance. Les petites villes qui se soumettaient volontairement échappaient à la destruction et la vie des habitants était épargnée. Mais il fallait que ceux-ci eussent la patience de supporter les vexations du gouverneur mongol qui leur était imposé; ils devaient en outre payer la dîme de tous les produits de la contrée, impôt dans lequel étaient comprises aussi bien les personnes que les choses. Les habitants des grandes cités n'avaient rien à espérer de la clémence du vainqueur; quelle que fût leur conduite, ils pouvaient s'attendre à un massacre général; quelques centaines d'artisans échappaient seuls au sort commun : ils étaient condamnés à l'esclavage, et forcés de travailler au profit de leurs maîtres moyennant un très-faible salaire. Les Mongols n'épargnaient ni les femmes ni les enfants; dans leur fureur, ils s'en prenaient même quelquefois aux animaux domestiques. Ces traits de férocité n'étonneront pas de la part d'un peuple chez qui les sacrifices humains étaient assez communs. L'empereur Ogotaï, lors de son intronisation, fit immoler aux mânes de son père quarante jeunes filles choisies dans les plus nobles familles mongoles.

L'emploi des moyens que l'on vient d'exposer contribua, tout autant que l'habileté de Gengiskhan, à lui assurer le succès dans toutes ses entreprises. Il sut profiter de la faiblesse des peuples voisins, de la lâcheté ou de l'incapacité de leurs souverains, et tira le parti le plus favorable à son ambition des bonnes et des mauvaises qualités de son peuple. Les Tatars étaient sobres, endurcis à la fatigue et fort amateurs du bien d'autrui; il les intéressa à ses succès en leur donnant une part dans le butin. Chaque année il leur accordait quelques mois de repos, afin qu'ils pussent jouir des profits de la victoire; mais il ne les laissait pas s'amollir dans l'inaction. Durant la paix, il leur faisait exécuter de grandes chasses qui embrassaient tout le territoire d'une province. L'armée de Gengiskhan ne comptait que 129,000 Tatars et des corps auxiliaires d'Ouïgours et de Khitans. Il avait introduit parmi ces troupes la plus sévère discipline, et afin d'exercer plus facilement la surveillance, il les avait divisées en corps de 10, de 100, de 1,000 et de 10,000 hommes. Il ménageait avec le plus grand soin la vie de ses soldats : lorsqu'une ville tombait en son pouvoir, il épargnait un certain nombre d'hommes en état de porter les armes, les forçait à exécuter les travaux les plus pénibles des siéges, les plaçait dans les positions les plus dangereuses ou les mettait au front de la ligne de bataille; lorsque les services de ces auxiliaires forcés lui étaient devenus inutiles, il les faisait massacrer. L'équipement de chaque soldat était assez simple. Ils n'avaient pour armes offensives qu'un arc et une hache, pour armes défensives qu'un casque et une cuirasse de cuir garnie de lames de fer. Ils avaient appris des Persans et des Chinois l'usage et la construction des machines de guerre dont ils se servaient dans les siéges. Gengiskhan laissa des instructions sur toutes ces matières; mais elles sont perdues aujourd'hui ainsi que le recueil de ses lois intitulées *Oloug Yasa* (grandes ordonnances), qui étaient rédigées en langue mongole et écrites en caractères ouïgours. Tels sont les détails que les historiens et les voyageurs nous ont transmis sur ses institutions militaires.

Voici ce que l'on sait des institutions civiles de Gengiskhan. Ce chef était monothéiste; mais il tolérait toutes les religions, et il exempta d'impôts et du service militaire les médecins et les ministres de tous les cultes. L'hospitalité n'était avant son règne qu'une coutume très-répandue chez les Mongols; il en fit une loi. Toutes les

autres dispositions de son code ne sont pas également sages : ainsi il punit d'une peine égale, de la peine de mort, l'adultère, la fornication, les crimes contre nature, l'homicide, le vol considérable, le recel d'effets trouvés ou d'esclaves fugitifs, la sorcellerie et quelques autres crimes imaginaires. Le flagrant délit et l'aveu volontaire ou obtenu par la torture étaient les seuls moyens de preuve. Il avait établi des courriers et des postes dont les chevaux étaient entretenus par les habitants des environs de chaque station ; il maintenait la police la mieux réglée dans toute l'étendue de son empire, de sorte que les voyageurs pouvaient sans crainte et sans danger le parcourir d'un bout à l'autre.

Gengiskhan était bon envers ses sujets, reconnaissant et fidèle à l'amitié, mais implacable dans sa haine. Le faste et la pompe n'eurent aucun attrait pour lui. Il avait une certaine considération pour quelques hommes vertueux ; un philosophe khitan, qui vivait à sa cour, eut quelquefois le crédit de lui faire révoquer des ordres sanguinaires. Le seul avantage que le monde civilisé ait retiré de ses conquêtes, c'est d'avoir été mis en rapport avec la Chine et d'avoir ainsi profité de quelques inventions des habitants de cet empire. Mais ce résultat était trop éloigné des vues de Gengiskhan pour qu'on doive lui en faire un mérite ; et la somme de ses vices et de ses crimes l'emporte trop sur celle de ses vertus et de ses bonnes actions pour qu'on puisse l'absoudre. Son nom doit rester à jamais odieux à l'humanité. E. Beauvois.

Ouvrages originaux sur l'histoire de Gengiskhan : Mohammed-ben-Ahmed-an-Nesawi, *Siret as-Soulthan Djelal ed-Din Mankberni*. — Ala ed-Din Atta Melik Djouweini, *Tarikh-i-Djiankouschai*, part. I. — Fadhl Allah Raschid ed-Din, *Djami at-tewarikh*. — Ibn al-Atsir, *Kamil at-tewarikh*, part. XII. — Taki ed-Din ben-Ahmed al-Macrizi, *Kitab al-Mowaiz we al-Itibar* (Description de l'Égypte), t. III. — Ssanang Ssetzen, *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses*, texte mongol et traduction allem. par Isaac-Jacques Schmidt ; Saint-Pétersb., 1829, in-4°.

Compilateurs orientaux : Abou Omar Minadj al-Djordjani, *Thabacat-i-Nasiri*. — Nikbi ben-Masoud, *Tarikh-i-Nikbi*. — Beidhawi, *Nitzam at-tewarikh*. — Fakhr ed-Din Benaketi (le faux Beidhawi), *Historia Sinensis*. — *Mokaddemet Tzafer-Nameh* (introd. au *Tzafer-Nameh* de Scheref ed-Din Ali Yezdi. — Mirkhond, *Raudhet as-Sefa*, part. V (dont quelques fragments ont été édités et traduits par Langlès, dans le t. V des *Notices des Manuscrits*, p. 192). — Khondemir, *Tarikh al-Wozera ; Kholasset al-Akhbar*, partie traduite en russe dans *Historia Mongolova*, par Vasilij Grigoriew ; Saint-Pétersb., 1834, in-8°. — Abou'l-Ghazi, *Histoire généalogique des Tartares* ; Leyde, 1726, t. I. — Abou'l-Faradj, *Historia compendiosa Dynastiarum*, dynastie IX. — Abou'l-Feda, *Annales Moslemici*. — Schems ed-Din Dzehebi, *Douwwel al-Islam*. — *Histoire de Géorgie*, texte et traduction par M. Brosset ; Saint-Pétersb., 1849, in-4°. — Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. III.

Auteurs européens : D'Herbelot, *Biblioth. orientale*. — Petis de La Croix père, *Hist. du grand Genghizcan*. — Const. d'Ohsson, *Hist. des Mongols* ; Leyde, 1834, in-8°, t. 1er. — Hammer-Purgstall, *Geschichte der goldenen Horde in Kiptschak* ; Pesth, 1840, in-8° ; — *Gesch. der Ilchane* ; Darmstadt, 1842, t. I. — Karamsin, *Hist. de Russie*, trad. par de Divoff, t. III. — Gaubil, *Hist. de Gentchiscan, tirée de l'Hist. Chinoise* ; Paris, 1739, in-4°. — Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX. — Visdelou, *Supplem. à la Bibl. orient*. — De Guignes, *Hist. générale des Huns, des Turcs, des Mongols*, t. III. — Benkowski, *Supplém. à l'Hist. gén. des Huns, etc.* ; Saint-Pétersb., 1824. — Hyacinthe Bitchourin, *Hist. des quatre premiers Princes de la Maison de Gengiskhan* (en russe) ; Saint-Pétersb., 1829, in-8° ; *Descript. de la Mongolie* (trad. en allem., sous le titre de *Denkwürdigkeiten über die Mongoley*, par Ch. Fred. von der Borg ; Berlin, 1832, in-8°. — Assemani, *Bibl. orientalis*, t. II. — Pallas, *Samlungen historischer Nachrichten mongolischen Vælkerschaften* ; Saint-Pétersb, 1801, 2 vol. in-4°. — Jehan du Plan Carpin, *Relation des Mongols*, publiée par M. d'Avezac ; Paris, 1838, in-4°. — Bergeron, *Voy. en Tartarie* (Ascelin, Rubruquis, Marco Polo, Haiton, Mandeville, Roger Bacon). — Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*. — Abel Remusat, *Nouv. Mélanges asiatiques* ; Paris, 1829, 2 vol. in-8° ; *Recherches sur les Langues Tatares*, 1820. — Klaproth, *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren* ; *Tableaux historiques de l'Asie*.

GÉNIN (*Jean-Louis*), littérateur français, né en 1799, au château de Petit-Mont, près Bourgoin (Isère), mort en 1839. Il fit ses études au collége de Crémieu, alors dirigé par d'anciens oratoriens. En quittant Crémieu il se rendit à Paris, et entra comme professeur dans le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. De là il passa dans l'université, d'abord en qualité de professeur de rhétorique à Tulle, puis comme principal à Bourg, à Villeneuve d'Agen, à Agen et à Châteauroux, où une mort prématurée l'enleva à l'enseignement et aux lettres. On a de lui : *De la Société chrétienne au quatrième siècle, d'après les lettres des Pères de l'Église grecque* ; Agen et Paris, 1835, in-8°. Ce livre, où l'on remarque une érudition sûre, un goût délicat et une piété vive, a eu cinq éditions ; la quatrième porte le titre de *Tableaux de la Société chrétienne au quatrième siècle* ; Limoges, 1842, in-8° ; la cinquième édition est de Paris, 1850, in-8° ; — *Leçons de Littérature comparée* ; Paris, 1841, in-8°.

Notice sur J.-L. Génin, en tête de la *Société chrétienne* (5e édit.).

GÉNIN (*François*), littérateur français, né à Amiens, en 1803, mort à Paris, le 20 mai 1856. Élève de l'ancienne École Normale, il fut d'abord nommé professeur de quatrième au collége de Laon, puis, en 1830, professeur de seconde au collége de Strasbourg. Il échangea bientôt ce dernier poste contre la chaire du collége des belles-lettres à la faculté de la même ville. C'est là qu'il fit ses débuts littéraires. En l'année 1837, l'amitié de M. Littré, membre de l'Institut, ouvrit à Génin les portes du *National*, et le professeur de Strasbourg publia dans ce journal un premier article sur les *Origines de l'Église romaine* de dom Guéranger. La presse ne manquait pas alors d'écrivains distingués : cependant, Génin ne tarda pas à se faire remarquer entre les plus hardis, les plus habiles jouteurs dans ce tournoi quotidien ; ses articles contre les jésuites et leurs partisans, au plus fort de la lutte sur les droits de l'État en matière d'éducation publique, eurent un grand retentissement, et, réunis plus tard en un volume, ils furent assez recherchés par le public pour obtenir plusieurs éditions. *Le National* comptait encore Génin parmi ses rédacteurs au mois de

février 1848. Sa collaboration à ce journal était toutefois, depuis quelques années, beaucoup moins assidue. Les luttes de l'Église et de l'État ayant perdu de leur vivacité première, Génin s'était trouvé libre d'employer la meilleure part de ses loisirs à de patientes études sur les origines de la langue et de la littérature françaises. L'érudition moderne avait trop négligé ce domaine : dès que Génin se mit à le défricher, il y fit chaque jour de nouvelles et ingénieuses découvertes. On ne les a pas accueillies toutes sans les discuter : Génin a trop souvent provoqué la contradiction par la nouveauté de ses hypothèses pour n'être pas quelquefois contredit ; mais personne n'a jamais pu lui refuser ces deux mérites, dont la rencontre est si rare chez les érudits, l'art d'inventer et l'art d'exposer. En 1845, l'Académie Française lui accorda un prix pour son *Lexique de la Langue de Molière*. Nommé dans les premiers jours de mars 1848, chef de la division des belles-lettres au ministère de l'instruction publique, il occupa cet emploi jusqu'au mois de mai 1852, et le remplit, dans de difficiles circonstances, avec autant de dignité que de zèle. On a de lui : *Recueil de Lettres choisies dans les meilleurs écrivains français ;* Strasbourg, 1835, in-12 ; — *Lettres de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre ;* Paris, 1841, in-8° ; — *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre au roi François Ier ;* Paris, 1842, in-8° ; — *Les Actes des Apôtres ;* Paris, 1844, 3 vol. in-32 ; — *Les Jésuites et l'Université ;* Paris, 1844, in-8° et in-12 ; — *Des Variations du Langage français depuis le douzième siècle ;* Paris, 1845, in-8° ; — *Lettres sur quelques points de Philologie française*, à M. A. Firmin-Didot ; Paris, 1846, in-8° ; — *Lexique comparé de la Langue de Molière et des Écrivains du dix-septième siècle ;* Paris, 1846, in-8° ; — *Œuvres choisies de Diderot, précédées de sa Vie par F. Génin ;* Paris, 1847, 2 vol. in-12 ; — *Ou l'Église, ou l'État ;* Paris, 1847, in-8° ; — *La Chanson de Roland*, poëme de Théroulde, avec une introduction et des notes, par F. Génin ; Paris, 1850, in-8° ; — *Lettre à M. Paulin Paris ;* Paris, 1851, in-8° ; — *Lettre à un ami sur l'article de M. Paulin Paris ;* Paris, 1851, in-8° ; — *L'Éclaircissement de la Langue française de J. Palsgrave*, suivie de la *Grammaire de Gilles du Guez*, avec une Introduction par F. Génin ; Paris, 1852, in-4° ; — *Maître P. Patelin*, avec une introduction et des notes par F. Génin ; Paris, 1854, in-8° ; — *De la Prononciation du vieux français*, lettre à M. Littré, de l'Institut ; 1856, in-8° ; — *Récréations philologiques ;* 1856, 2 vol. in-8° ; — *Essai sur les Atellanes*, publié dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture du Bas-Rhin* (1832-1833) ; — une remarquable traduction des Satires d'Horace, insérée dans la Collection des Classiques latins dirigée par M. Nisard ; — plusieurs articles dans la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, *L'Illustration*, la *Revue des Deux Mondes*, *Le Temps*, et *Le Pamphlet d'un Curé troubadour*, 1845, in-8°. — F. Génin était en outre un musicien distingué : il a écrit la musique d'un ancien opéra de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout*, qui fut représenté en 1843, avec un poëme entièrement refait par M. Planard. Il a de plus composé une messe en musique, qui a été exécutée deux fois, le jour de Noël, dans l'église de Saint-Leu, à Paris. B. Hauréau.

Documents particuliers. — Edouard Gœpp, *Notice sur M. F. Génin*, insérée dans la *Revue Française*, du 10 juin 1856.

GÉNISSET (*François-Joseph*), humaniste français, né en 1769, à Mont-sous-Vaudrey, près de Dôle, mort à Besançon, le 21 juillet 1837. Il fit au collége de l'Arc, à Dôle, de bonnes études, qu'il alla terminer à Paris. Protégé par le prince de Poix, qui le prit pour lecteur, il obtint un emploi dans les bureaux de la Marine ; mais il le perdit lorsque éclata la révolution. Il retourna alors à Dôle, et fut successivement membre du club monarchique, vice-président du club républicain, secrétaire de la commission administrative du Jura et chargé de diverses missions. Envoyé à Lons-le-Saulnier, il s'éleva avec courage contre les excès auxquels se livraient des hommes sanguinaires ; il combattit aussi des forcenés qui désolaient la ville de Dôle, et les dénonça à la Convention. Entouré d'ennemis, il se rendit à Paris, où il fut placé dans les bureaux de la sûreté générale. Mais bientôt il se vit l'objet de vives attaques de la part de ceux qu'il avait poursuivis. Dumas soutint à la tribune des Jacobins les accusations portées contre lui : Génisset avait persécuté des patriotes, il avait osé consoler des prisonniers, il avait été à la messe et à vêpres ; de tels griefs allaient le faire traduire devant le tribunal que présidait ce féroce Dumas ; le 9 thermidor le sauva. Il rentra dans la carrière de l'enseignement, donna d'abord des leçons particulières, et devint professeur de rhétorique au Lycée de Besançon. En 1818 il fut appelé à remplir la chaire de littérature ancienne à la faculté des lettres de cette ville, faculté dont il fut nommé doyen en 1834. L'année suivante, il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Il était membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Besançon. Devenu président et secrétaire perpétuel de cette académie, il rédigea plusieurs rapports, qui sont imprimés dans ses mémoires. En 1802 Génisset avait publié, à Paris, un *Examen oratoire des Églogues de Virgile ;* in-8°. On lui a reproché d'y être tombé dans le défaut ordinaire des commentateurs, qui ne voient partout dans leur auteur que des beautés, ce qui, en exagérant la louange, lui ôte toute autorité. Cet essai, toutefois, remarqué par Palissot, et cité par Tissot dans un de ses ouvrages, prouvait une connaissance approfondie du poëte latin. Guyot de Fère.

Éloge par Pérennès. *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1837.

GÉNISSIEUX (*J.-J.-V.*), magistrat et homme politique français, né en Dauphiné, vers 1740, mort à Paris, en octobre 1804. Il était avocat à Grenoble au commencement de la révolution, dont il adopta avec exaltation les principes. En 1792 il fut député à la Convention nationale par le département de l'Isère. Dès le commencement du procès de Louis XVI, Génissieux demanda le bannissement de toute la famille royale (1). Il vota depuis pour la mort du roi, sans appel ni sursis. Siégeant parmi les *montagnards*, il se prononça toujours pour les mesures les plus promptes et les plus sévères. Travailleur infatigable, il fut constamment employé dans les comités, et fit souvent des rapports, particulièrement sur la législation, la police, les mesures de sûreté générale, et poursuivit avec véhémence les émigrés, les prêtres, les nobles; le 26 mars 1793 il fit la motion de leur désarmement et de celui de tous les suspects. Le 6 mai 1795 il s'éleva contre le rappel des émigrés *par terreur*. En septembre suivant il se prononça en faveur des prêtres déportés et de leurs familles, mais s'opposa au décret proposé par Chenier et appuyé par Tallien pour la rentrée de Talleyrand de Périgord et du général Montesquiou. A la suite du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il fit décréter la suspension provisoire des mises en liberté. Après la clôture de la session de la Convention, dont il fut le dernier président, il entra au Conseil des Cinq Cents; il y demanda l'exclusion de Job Aimé, accusé d'avoir été chef des compagnies royalistes *de Jésus* et *du Soleil*. Le Directoire nomma Génissieux ministre de la justice le 15 nivôse an IV (5 janvier 1796); mais il ne resta en fonctions que jusqu'au 14 germinal (3 avril). Il refusa le consulat de Barcelonne, et fut nommé substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. En 1798, réélu au Conseil des Cinq-Cents, il devint le 21 août secrétaire de cette assemblée. Il appuya la mise des journaux sous la surveillance du gouvernement. Le 5 novembre il attaqua violemment son collègue Rouchon, qui s'opposait à la confiscation des biens des déportés (loi du 19 fructidor an V [4 septembre 1797]). Dans un rapport sur le budget de l'an VII (1798-1799), il critiqua avec force l'administration du Directoire et la gestion du ministre des finances Ramel, qui protesta contre les assertions du rapporteur. Le 30 prairial (19 juin 1799) Génissieux fut porté à la présidence du Conseil des Cinq-Cents. S'étant énergiquement prononcé contre le coup d'État du 18 brumaire, il fut arrêté et détenu quelques heures à la Conciergerie. Exclu du nouveau Corps législatif, il devint cependant peu après juge au tribunal d'appel de la Seine, et en exerça les fonctions jusqu'à sa mort. H. L.

(1) « En abolissant la royauté, disait-il à ses collègues, vous auriez dû, Louis XVI eût-il été aussi vertueux que Titus ou Trajan, l'exclure par l'ostracisme. Toute sa famille porte ombrage à la liberté; il faut l'exclure aussi. Par cet exil vous ne leur supposez pas de crimes; vous leur conservez leurs biens, leurs honneurs, mais vous prenez contre eux une indispensable mesure de sûreté générale. Si les Bourbons, en faveur desquels on réclame, avaient autant de civisme qu'on le suppose, ils n'auraient pas attendu un pareil décret, ils seraient venus le proposer eux-mêmes! »

An 1792, 339, 346, 353; an 1er, 86, 125, 135, 159, 188, 233 an II, 269, 135; an III, 153. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Petite Biographie Conventionnelle*.

GENLIS (*Félicité*, née DUCREST, comtesse DE), célèbre femme de lettres, naquit le 25 janvier 1746, dans une petite terre près d'Autun, et mourut à Paris, dans les derniers mois de 1830. Son père, ayant acheté le marquisat de Saint-Aubin, à peu de distance de Bourbon-Lancy, sur le bord de la Loire, se fit appeler *marquis de Saint-Aubin* pendant les quelques années qu'il posséda cette propriété; puis il reprit le nom du Ducrest. A l'âge de six ans, Félicité Ducrest fut reçue chanoinesse au chapitre noble d'Alix, près de Lyon. Les chanoinesses d'Alix portaient le titre de comtesse, et la petite Ducrest eut celui de *comtesse de Lancy*. Elle fut élevée avec une négligence et une frivolité extraordinaires: se parer et jouer la comédie de société paraissent avoir été les seules occupations de son enfance. Depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de onze, elle ne porta point les vêtements de son sexe; on l'habilla d'abord en amour; elle se promenait ainsi dans la campagne. Quand elle allait à l'église, on masquait sa tunique pailletée et semée de fleurs artificielles, ses grandes ailes bleues et son carquois par une mante en taffetas. Plus tard on la vêtit en garçon. A treize ans son instruction était absolument nulle; elle n'avait pas la moindre notion de l'histoire, et personne ne songeait à lui donner des principes de morale. La musique était la seule étude à laquelle elle se livrât; « le goût qu'elle eut toute jeune pour la harpe devint, dit-elle, une rage ». Pendant plus d'un an elle s'exerça sur cet instrument huit, dix et même douze heures par jour. En outre, elle jouait du clavecin, et de six autres instruments de musique, dont plusieurs, tels que le *par-dessus de viole*, le *tympanon*, sont inconnus aujourd'hui. A ce talent acquis et à la facilité naturelle de bien versifier elle joignait les agréments d'une jolie figure et d'un esprit vif. Ces agréments captivèrent le comte de Genlis, colonel des grenadiers de France. Il avait servi dans la marine avant d'entrer dans l'armée de terre; ayant été fait prisonnier dans l'Inde, il s'était rencontré à Lanceston avec Ducrest, qui en revenant de Saint-Domingue avait été, lui aussi, pris par les Anglais. Ducrest montra le portrait de sa fille à de Genlis, qui en devint amoureux. L'influence de la famille du jeune officier lui ayant fait rendre bientôt sa liberté, il s'empressa, à son retour à Paris, d'aller remettre en personne à madame Ducrest des lettres de son mari; puis il fit en faveur de celui-ci tant de démarches et de sollicitations que son échange fut effectué au bout de trois semaines. Peu de temps après, Ducrest mourut, laissant dans la pau-

vreté sa veuve et sa fille. De Genlis demanda et obtint la main de cette dernière. Il avait douze mille livres de rente et son brevet de colonel; pour un gentilhomme que son grade dans l'armée oblige à quelques dépenses, c'était quant au présent une médiocre fortune; mais comme dans l'avenir elle devait être augmentée par la part à laquelle le comte avait droit dans la succession d'une aïeule fort riche, et que d'ailleurs il était protégé par un de ses parents, M. de Puysieux, ancien ministre des affaires étrangères, il faisait acte de désintéressement, non de folie, en se mariant suivant son inclination. Toutefois, craignant d'indisposer contre lui M. et Mme de Puysieux, qui lui avaient ménagé un mariage avec une opulente héritière, il tint d'abord secrète son union avec Mlle Ducrest. Lorsque ensuite sa famille l'apprit, elle se brouilla avec lui, comme il l'avait prévu. Cependant, Mme de Genlis, en écrivant l'histoire de sa vie sous le titre de *Mémoires*, ne dit pas un mot qui prouve que son cœur ait été sensible à ces preuves d'amour. Quand son mari vint la chercher à l'abbaye d'Origny, où il l'avait laissée en partant pour sa garnison, elle lui demanda très-sérieusement de lui accorder encore un mois de séjour dans ce couvent, où elle se divertissait à faire des niches et des mystifications. Toute jeune qu'elle était alors, elle avait à peine seize ans, Mme de Genlis appréciait surtout la richesse: avant d'avoir été recherchée par le comte de Genlis, elle s'était passionnée pour le vieux La Popelinière, un des plus opulents financiers de Paris, et chez qui Mme Ducrest et sa fille avaient trouvé un asile dans les jours de détresse.

Malgré sa frivolité et son amour des plaisirs, la jeune comtesse eut honte de son ignorance; elle se livra à l'étude avec ardeur, et acquit bientôt une instruction très-variée. Par ses procédés adroits et ses manières insinuantes, elle réussit à réconcilier son mari et à se réconcilier elle-même avec M. et Mme de Puysieux. Quand elle visait à un but, elle l'atteignait presque infailliblement; ainsi parvint-elle, en feignant d'abord de n'y pas songer, puis de ne pas s'en soucier, bien qu'elle le souhaitât vivement, à se faire nommer *dame* de la duchesse de Chartres. C'est à propos de son entrée au Palais-Royal, qui eut lieu en 1770, que Mme de Genlis s'écrie: « J'étais fausse. » Sa faveur alla toujours croissant à cette cour, et la duchesse, ayant eu deux filles jumelles, elle fut chargée de les élever; l'une de ces petites princesses vécut peu; l'autre fut madame Adélaïde d'Orléans. Mme de Genlis s'acquitta avec beaucoup de zèle de ses devoirs de gouvernante; elle en fut bientôt récompensée.

Au commencement de l'année 1782, le duc de Chartres l'institua *gouverneur* des princes ses enfants; leurs précepteurs, humiliés de se trouver sous la domination d'une femme, donnèrent leur démission. Le roi, informé par le duc de Chartres de ce choix, répondit: «Gouverneur ou gouvernante! vous êtes le maître de faire ce qu'il vous plaira : d'ailleurs, le comte d'Artois a des enfants. » L'aîné des trois jeunes princes, Louis-Philippe d'Orléans, qui fut depuis roi des Français, et qu'on appelait à cette époque le duc de Valois, parce que son père n'était encore que duc de Chartres, avait alors huit ans. Ses deux frères étaient le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais. La nomination de la comtesse, quelque supérieure qu'elle fût à beaucoup d'hommes, par sa capacité intellectuelle et son instruction, ne pouvait manquer d'être saisie avec empressement, comme un sujet nouveau de satire, par les libellistes du temps. On lança contre Mme de Genlis des calembours et des chansons épigrammatiques d'une obscénité révoltante.

A la fin de février de la même année, Mme de Genlis publia son plus important ouvrage, ou du moins celui qui fit sa célébrité comme auteur. Cet ouvrage, en trois volumes, ayant pour titre *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation*, renferme des principes pour les trois genres d'éducation qui conviennent aux princes, aux jeunes hommes et aux jeunes filles. Ces lettres firent beaucoup de bruit dans le monde; on reprocha à l'auteur d'y avoir tracé des portraits fort méchants de personnes qui s'étaient montrées bonnes pour elle et dont elle avait même reçu des bienfaits, entre autres de Mme de La Reynière, femme du fermier général de ce nom. Mme de Genlis se défendit de cette intention en alléguant son ignorance de la similitude de faits qui prêtait à ces allusions. Vers cette époque, elle commença à se poser en adversaire des philosophes et en ennemie de la liberté de conscience. On citait son nom après ceux de Fréron, de Sabatier et autres déclamateurs contre les *philosophistes* ou *prétendus sages*. On l'appelait alors la *marquise de Sillery*, du nom de la terre dont le comte de Genlis avait hérité de la maréchale d'Estrées, sa parente. En dehors des libelles outrageants qu'on continuait de faire courir sur elle, se trouve une petite épigramme assez plaisante :

> Noaille et Sillery, ces mères de l'Église,
> Voudraient gagner le parlement;
> Soit qu'on les voie ou qu'on les lise,
> Par malheur on devient aussitôt protestant.

Ce quatrain faisait allusion au mouvement que se donnait la maréchale de Noailles, qui n'était ni jeune ni jolie, pour empêcher l'édit des *non-catholiques*, c'est-à-dire la reconnaissance légale des protestants en France, et à la guerre de plume que Mme la marquise de Sillery avait entreprise contre les philosophes.

En 1787 Mme de Genlis (nous continuerons à l'appeler de ce nom, qu'elle reprit dans la suite et sous lequel elle est plus connue) publia un ouvrage intitulé : *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. A cette occasion le comte de Buf-

fon lui écrivit une lettre de congratulation ridicule, qui fut clandestinement imprimée, au grand déplaisir du noble savant. Il est à remarquer que Mme de Genlis, qui s'est toujours montrée très-âcre dans ses critiques, et qui se plaignait amèrement de l'injustice avec laquelle on la jugeait, a eu au contraire un grand nombre de prôneurs. La Harpe, dont elle avait tracé un portrait affreux dans les *Veillées du Château*, loua beaucoup ses ouvrages, et lui adressa à leur sujet des vers très-flatteurs. Grimm fit l'éloge de son *Théâtre d'Éducation*. Gaillard, dans le *Journal des Savants*, parla de son talent avec admiration. Pieyre lui écrivait dans le même sens. Dans la suite, Briffaut les surpassa par son *Dialogue de la Renommée et de la Critique*, composé en l'honneur de Mme de Genlis. Mme de Staël, en la nommant dans ses ouvrages, l'avait mise au rang des meilleurs romanciers de l'époque. Plus tard, Mme de Genlis *n'ayant pas cessé de la harceler de critiques amères, tandis qu'elle était en butte à la persécution*, dit l'auteur d'une Notice sur Mme de Staël, celle-ci se contenta de faire la remarque suivante : « Elle « m'a attaquée; je l'ai louée : c'est ainsi que nos « correspondances se sont croisées. »

En s'établissant au couvent de Belle-Chasse pour se livrer tout entière à l'éducation des enfants du duc de Chartres, Mme de Genlis s'était séparée de son mari, et il ne paraît pas que cette séparation ait causé du vide dans son existence. L'éducation des princes de la maison d'Orléans lui a attiré non moins d'éloges peut-être que de critiques. Pour être équitable, il faut reconnaître que les élèves avaient beaucoup de moyens naturels, et que le système d'éducation adopté et suivi par l'institutrice était défectueux sur plusieurs points. L'esprit un peu étroit et minutieux de la comtesse de Genlis perce dans une extrême importance accordée aux petites choses, dans une certaine mesquinerie en désaccord avec une haute position et par des habitudes excessivement méthodiques. En général le manque de grandeur du caractère de Mme de Genlis se manifeste dans tous ses actes aussi bien que dans ses écrits.

Vers le commencement de 1789 un changement s'opéra dans les relations de Mme de Genlis avec la duchesse de Chartres, devenue duchesse d'Orléans. Jusqu'à cette époque la princesse avait toujours été bonne et affectueuse pour son ancienne dame de compagnie; la cause du refroidissement qu'elle lui témoigna alors n'a peut-être jamais été entièrement dévoilée. Mme de Genlis n'en avoue pas d'autre que la fausse croyance où était la duchesse qu'elle avait poussé le duc son mari à s'engager dans la révolution... C'était supposer qu'elle exerçait un bien grand pouvoir sur l'esprit du prince. Quoi qu'il en fût, la duchesse d'Orléans refusa, avec une opiniâtreté qui devait avoir sa raison d'être, toute explication à ce sujet avec la gouvernante de ses enfants. Au mois d'octobre 1790, Mme de Genlis remit à la princesse une très-longue apologie de sa conduite, en y mêlant quelques récriminations. Persuadée ou lassée, la duchesse ne chercha plus à retirer sa fille à son institutrice, et ces deux dernières se rendirent l'année suivante en Angleterre pour prendre les eaux de Bath. Après avoir fait des excursions dans tout le royaume, elles revinrent en France. En 1793, la tourmente révolutionnaire ayant dispersé la famille d'Orléans, Mme de Genlis se trouva chargée dans l'émigration, un peu contre son gré, à ce qu'il paraît, de mademoiselle d'Orléans. Le duc de Chartres les rejoignit en Suisse, où elles demeurèrent assez longtemps à l'abbaye de Bremgarten; le jeune prince s'était fait recevoir comme professeur, sous un nom supposé, au collége des Grisons, à une cinquantaine de lieues de leur couvent. Ce fut en Suisse que Mme de Genlis apprit que son mari avait été guillotiné. Elle exprime à propos de cette mort d'amers regrets d'avoir refusé de se réunir à lui, comme il l'en avait instamment priée, à une époque où il venait de recueillir un riche héritage. Ce refus lui ayant ôté toute influence sur l'esprit du comte, elle n'avait pu le décider à quitter la France en même temps qu'elle. Ce fut vers cette époque qu'elle fit paraître sa brochure, le *Précis de la Conduite de madame de Genlis pendant la révolution;* elle y fait une sorte d'apologie, destinée à obtenir sa radiation de la liste des émigrés. On trouve annexée à ce Précis une lettre adressée au duc d'Orléans (Louis-Philippe), qui avait le même but. Le Directoire était menacé d'une ruine certaine, et parmi les différents partis il y en avait un qui voulait porter au trône Louis-Philippe d'Orléans, auquel madame de Genlis écrit en ces termes : « Vous prétendre à la royauté, devenir un usurpateur pour abolir une république que vous avez reconnue, que vous avez chérie, et pour laquelle vous avez combattu vaillamment! Et dans quel moment! Quand la France s'organise, quand le gouvernement s'établit, quand il paraît se fonder sur les bases solides de la morale et de la justice! Quel serait le degré de confiance que la France pourrait accorder à un roi constitutionnel de vingt-trois ans, qu'elle aurait vu deux ans auparavant ardent républicain et le partisan le plus enthousiaste de l'égalité? Un tel roi ne pourrait-il pas tout aussi bien qu'un autre abolir insensiblement la constitution et devenir despote?.... D'ailleurs, quand vous pourriez raisonnablement et légitimement prétendre au trône, je vous y verrais monter avec peine, parce que vous n'avez (à l'exception du courage et de la probité) ni les talents ni les qualités nécessaires dans ce rang. Vous avez de l'instruction, des lumières et mille vertus; chaque état demande des qualités particulières, et vous n'avez point celles qui font les grands rois. »

La légèreté du caractère de Mme de Genlis ne lui permettait pas de laisser un sentiment triste s'emparer longtemps de son âme. En 1794 on la voit déjà prendre part à toutes sortes de divertissements à Berlin, où elle s'était fixée, après que Mademoiselle se fut retirée à Fribourg chez la princesse de Conti, sa tante.

Cependant le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, à qui on représenta Mme de Genlis comme suspecte, la fit expulser assez brutalement de ses États; elle y revint sous son successeur, après avoir erré dans les pays circonvoisins. Ses mésaventures ni ses inquiétudes ne l'empêchèrent jamais de profiter de toutes les occasions de plaisir qui s'offraient à elle ni de cultiver ses talents. Elle avait toujours une harpe sur laquelle elle exerçait ses doigts chaque jour. Pendant cette vie errante, elle composa le roman des *Mères rivales*, *Les Petits Émigrés*, *Le Petit La Bruyère*, etc. Elle faisait imprimer ses livres et vendait ses manuscrits dans les villes où cela était possible.

En 1800, Mme de Genlis rentra en France. Elle se vit tout de suite traitée favorablement par le premier consul, bien que personne, s'il faut l'en croire, n'eût agi pour elle auprès de lui. Il lui donna, sur sa simple demande, un beau logement à l'Arsenal. Ce fut là qu'elle acheva et publia son roman de *Mme de La Vallière*; elle l'envoya à Bonaparte, « qui le lut tout d'un trait, dit-elle, en versant des larmes ». Il faut rapporter à la même époque la publication de la *Vie pénitente de La Vallière*, de la *Vie d'Henri le Grand*, des *Souvenirs de Félicie*, de *Mlle de Clermont*, des *Vœux téméraires*, d'*Alphonse, ou le fils naturel* et de beaucoup d'autres ouvrages. Devenu empereur, Napoléon lui fit connaître, par M. de Lavalette, son désir qu'elle lui écrivît tous les quinze jours sur la politique, sur les finances, sur la littérature, sur la morale, enfin sur *tout ce qui lui passerait par la tête*; mais elle se contenta, assure-t-elle, de lui écrire sur la religion, sur la morale et contre la philosophie. L'empereur lui donna une pension de 6,000 francs sur sa cassette. La princesse Joseph, devenue reine de Naples, lui fit aussi une pension de 3,000 francs, sans que l'on sache pourquoi. Le succès de ses livres, aussi bien que l'aisance dont elle jouissait, aurait dû, ce semble, influer agréablement sur son humeur; il n'en fut rien: elle devint bizarre, morose, irascible. Elle eut avec Ameilhon, le bibliothécaire de l'Arsenal, des démêlés dans lesquels elle n'avait pas toujours le bon droit; elle les termina même quelquefois par des scènes d'emportement. Elle eut en outre le tort de frustrer l'Arsenal du manuscrit des *Mémoires de Dangeau* en le donnant à Napoléon, qui le garda pour sa bibliothèque. Mme de Genlis avait pris ce manuscrit pour en faire un extrait que le gouvernement impérial, après l'avoir d'abord approuvé, refusa de laisser publier.

En 1814 Mme de Genlis, qui avec raison avait appelé Napoléon son bienfaiteur, s'empressa d'aller présenter ses hommages à Louis XVIII. Elle eut peu de relations avec ses anciens élèves, le duc d'Orléans et la princesse Adélaïde, envers lesquels elle avait eu des torts pendant l'émigration, et qui l'accueillirent assez froidement. L'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, ne lui rendit pas sa pension. Sous la seconde restauration, elle publia son *Extrait des Mémoires de Dangeau*; elle fit aussi des éditions *épurées* avec des notes critiques de plusieurs ouvrages de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, quoique personne, dit-elle, ne l'encourageât dans ce travail. Elle aurait bien désiré traiter de la même manière l'*Encyclopédie*, mais elle reconnut qu'elle ne pourrait pas mener *seule* à fin une aussi immense entreprise.

Mme de Genlis ne discontinua pas d'écrire jusqu'à la fin de sa vie. Elle avait soixante-neuf ans quand elle composa le roman historique de *Jeanne de France*, et plus de quatre-vingts quand elle acheva ses *Mémoires*. Ses productions littéraires sont tellement nombreuses qu'elles formeraient à elles seules un catalogue. Elle se fit même folliculaire pour satisfaire son goût pour la critique; c'est dans son petit journal *L'Intrépide* qu'elle répondit à M. de Lamartine, qui lui avait envoyé un exemplaire des *Méditations* avec quelques lignes écrites de sa main, sur la première page, comme témoignage de son admiration respectueuse, par la censure sévère non-seulement de son ouvrage, mais de son talent: au reste, elle ne ménageait pas le génie; ses appréciations ou, pour mieux dire, ses *dépréciations* de Rousseau, de Mme de Staël, de Voltaire, de Byron, de Walter Scott, de Gibbon, de D'Alembert, de Ginguené, seraient risibles, s'il n'y avait un côté triste à cet aveuglement né de l'envie du talent des autres et de l'infatuation du sien propre.

De tous ses ouvrages, un tout petit volume, *Mademoiselle de Clermont*, restera comme un modèle comparable aux romans les plus charmants de Mme de Lafayette.

Ses *Mémoires*, à l'exception de la fin, où l'écrivain prend quelquefois le ton dogmatique d'un prédicateur, forment un long panégyrique de sa beauté, de ses talents, de son esprit. A l'entendre, Napoléon agissait toujours conformément aux notes qu'elle lui adressait, suivant ses ordres, par l'intermédiaire de M. de Lavalette. Son talent sur la harpe était sans égal et ses élèves mêmes n'eurent jamais de rivaux. En tout pays, les hommes de tout âge et de tout rang tombaient à ses pieds. Elle ne cite pas un seul de ses ouvrages de littérature sans s'étendre longuement sur leur mérite. La *Bibliothèque des Romans* prospéra tant qu'elle y travailla; lorsqu'elle en fut empêchée par d'autres occupations, cette publication perdit ses souscripteurs. Il y a un fonds de vérité dans tout cela. Le fait est que Mme de Genlis *fit beaucoup de passions*. Nous ignorons si ses notes ou rapports furent

très-utiles au gouvernement impérial; mais nous savons qu'elle parlait l'italien, l'anglais et l'allemand, qu'elle dessinait et peignait fort bien; qu'elle avait appris toutes sortes de métiers, depuis celui de fleuriste jusqu'à celui de vannier, et qu'elle savait même se servir de la lancette. Ses œuvres littéraires eurent un succès *inouï*, répéterons-nous avec l'auteur; toutefois, bien que Mme de Genlis ait abordé presque tous les genres, elle n'a déployé dans aucun le génie dont quelques femmes ses contemporaines, écrivains moins universels et moins féconds sans doute qu'elle, ont donné des marques dans leurs ouvrages. Son style n'est pas toujours correct, et ses livres d'éducation ont le défaut d'être trop romanesques pour les lecteurs auxquels ils sont destinés. A l'égard du caractère de Mme de Genlis, il était, d'après ses aveux, enclin à la dissimulation et à la fausseté, ce qui semble une anomalie chez une femme qui avait l'esprit vif et l'imagination ardente; mais c'est Mme de Genlis qui se dépeint elle-même, en plusieurs circonstances, sous ces couleurs défavorables. Elle avait eu deux filles, dont l'aînée, mariée à M. de Lawœstine, mourut fort jeune; l'autre épousa M. de Valence, à qui Mme de Montesson avait légué sa fortune de préférence à sa nièce, Mme de Genlis. Camille Lebrun.

Mme de Genlis, *Mémoires*. — Bachaumont, *Memoires secrets*. — Grimm, *Correspondance littéraire*. — Mme Necker-Saussure, *Notice sur Mme de Staël*. — L. de Sevelinges, *Madame de Genlis en miniature, ou abrégé critique de ses Mémoires*; Paris, 1826, in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 15. — *Renseignements particuliers*.

* **GEN-MEÏ-TEN-WÔ** ou **GEN-MYÔ-TEN-WÔ**, impératrice du Japon, qui vivait au huitième siècle de notre ère, était fille du mikado Tentsi-ten-wô et mère de l'empereur Mon-mou-ten-wô, qui la précéda sur le trône. Cette princesse a laissé dans l'histoire une grande réputation pour les bonnes qualités de son esprit et pour le tact et la générosité avec lesquels elle savait récompenser le mérite et la vertu. Son règne fut également propice à la littérature, et plusieurs ouvrages célèbres virent le jour à cette époque. Les Coréens lui envoyèrent leur tribut, et les sauvages du nord du Japon, qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Gen-meï-ten-wô, furent soumis. Après avoir occupé le trône un peu moins de huit années consécutives (de 708 à 715 de J.-C.), elle abdiqua en faveur de Gen-seï-ten-wô (*voy.* ce nom) qui, comme elle, doit être mise au nombre des femmes qui furent investies du pouvoir sacré et impérial de daïri ou mikado. Le nom de Gen-meï-ten-wô était, avant qu'elle fût impératrice, Yamato neko Amatsou mi siro Toyo Kouni nari fime.

L.-Léon de Rosny.

Nippon-wô-daï-itsi-ran, livre II. — *Daï Nippon si*, livre XIV. — *Geschichtstabellen von Japan*, par J. Hoffmann.

* **GEN-KÔ**, moine bouddhiste, né à Sak-syou, vers l'an 1792 de Sin-mou, 1132 de J.-C. et la 1re année de l'ère impériale tsyô-syô ou *de la longue assistance*), mort l'an 1872 de Sin-mou (1212 apr. J.-C.). Il introduisit une nouvelle doctrine bouddhique au Japon, laquelle attira bientôt un grand nombre de disciples. Une femme de la cour du mikado, convertie à sa foi, entra en religion : cette circonstance provoqua une grande colère et un sentiment de haine joint à un impétueux désir de vengeance dans le cœur du mikado; aussi condamna-t-il Gen-Kô à l'exil, dans le cours de la première année de la période syô-gen (1207 de J.-C.). Il fit en outre mettre à mort un de ses disciples les plus fervents, et persécuta la généralité des sectateurs de sa doctrine. L. L. de R.

Nippon-wô-daï-itsi-ran. — *Wa-nen-Kei*, édit. de Kotching-tchang, avec traduct. de J. Hoffmann. — Titsingh, *Annales des empereurs du Japon*.

GENNADIUS, patriarche de Constantinople, mort en 471. Il monta sur le siége épiscopal de Constantinople après la mort d'Anatolius, en 459. Il fut un de ceux qui pressèrent l'empereur Léon Ier le Thrace de punir Timothée Ælurus (*le Chat*), devenu évêque d'Alexandrie par le meurtre de Proterius. Il obtint le bannissement de Timothée, en 460. Il s'opposa aussi à Pierre Gnaphéus, qui sous le patronage de Zénon, gendre de l'empereur et commandant des provinces orientales, avait chassé Martyrius du siége d'Antioche et s'en était emparé. Gennadius reçut honorablement Martyrius à Constantinople, et parvint à le faire bannir en 464. Théodore Anagnostes attribue la mort de Gennadius à une vision qu'il eut en priant pendant la nuit devant un autel de son église. Un esprit lui apparut, et lui annonça que sa mort serait suivie de la dévastation de son église. Génisset eut Acacius pour successeur.

Évagre, *Hist. eccl.*, II, 11. — Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 172-176, édit. de Bonn.

GENNADIUS, écrivain ecclésiastique latin, vivait à Marseille vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. On connaît de lui un ouvrage intitulé *De Viris illustribus*. Ce livre contient cent courtes notices sur des écrivains ecclésiastiques de 392 à 495 environ; c'est une continuation du traité de saint Jérôme qui porte le même titre. La dernière notice, consacrée au compilateur lui-même, renferme à peu près tout ce que nous savons de lui et de ses compositions : « Moi Gennadius, dit-il, prêtre de Marseille, j'ai écrit contre toutes les hérésies huit livres, contre Nestorius six livres, contre Pélage trois livres, des traités sur la Période millénaire et sur l'Apocalypse de saint Jean et cet ouvrage.» « J'ai envoyé une lettre touchant ma foi (*Epistola de fide mea*) au bienheureux Gélase, évêque de Rome. » Ce pape Gélase mourut en 496. De tous les écrits énumérés dans cette notice, il ne nous reste que le *De Viris illustribus*, et l'*Epistola de fide mea*, qui porte quelquefois le titre de *Libellus de ecclesiasticis dogmatibus*, et qui a été attribuée à saint Augustin. Bien que Gennadius se donne lui-même pour un champion de

l'orthodoxie, on rencontre dans ces deux ouvrages des expressions qui annoncent un semi-pélagien décidé. Mais ces passages suspects d'hérésie sont sans doute des interpolations, puisqu'on ne les trouve pas dans les plus anciens manuscrits du *De Viris illustribus*. Cet ouvrage fut publié pour la première fois dans un volume contenant le Catalogue de saint Jérôme, avec ceux d'Isidore, d'Honorius, etc., par Suffridus; Cologne, 1580, in-8°. Il a paru avec les notes de Le Mire, Anvers, 1639, in-fol.; Helmstædt, 1700, in-4°. Fabricius l'a inséré dans sa *Bibliotheca ecclesiastica;* Hambourg, 1718, in-fol. On le trouve dans beaucoup d'éditions des Œuvres complètes de saint Jérôme. Le *Libellus de ecclesiasticis Dogmatibus* se trouve dans l'édition de saint Augustin par les Bénédictins, vol. VIII; il a été publié séparément par Elmenhorst; Hambourg, 1614, in-4°.

Cave, *Historia literaria*, t. Ier, p. 299. — *Histoire littéraire de France*, t. II, p. 632.

* **GENNADIUS** (Γεννάδιος), connu dans la première partie de sa vie sous le nom de Georges le Scolaire (Γεώργιος ὁ Σχολάριος) (1), patriarche de Constantinople, vivait vers le milieu du quinzième siècle. On croit qu'il naquit à Constantinople, vers 1400. Il se fit de bonne heure une grande réputation par ses connaissances en philosophie et en droit et par son éloquence. Il obtint l'amitié des plus importants personnages de la cour de Constantinople, de l'empereur Jean II Paléologue, de Constantin, qui fut plus tard empereur, de Théodore Paléologue, du grand-duc Luc Notaras. Il correspondait avec quelques savants illustres d'Italie, tels que François Philadelphe et Ambroise le Camaldule. Une partie de cette correspondance existe encore en manuscrit. En 1438-1439, Georges, qui occupait la place de premier juge du palais, suivit l'empereur aux conciles de Ferrare et de Florence. Il était d'abord contraire au projet d'union de l'Église grecque et de l'Église latine, projet qui fut la grande affaire de ces deux conciles. Soit que ses opinions se fussent modifiées, soit pour obéir à l'empereur, partisan déclaré de l'union, il se montra favorable à cette idée, et la défendit au concile. On trouve dans les *Actes du concile* trois discours de lui à ce sujet, ainsi qu'une lettre adressée également au concile. Marc d'Éphèse lui écrivit pour lui reprocher amèrement ce changement, et ce fut sans doute l'influence de ce prélat qui ramena Gennadius à ses premières idées.

Lorsque Constantin XIII Paléologue monta sur le trône, à la mort de son frère Jean, en 1448, Gennadius lutta énergiquement contre l'évêque de Cortone, que le pape Nicolas V avait envoyé pour confirmer la réunion conclue à Florence; puis, craignant d'avoir irrité l'empereur par son opposition, il se retira dans un monastère. Quand le pape renouvela ses efforts en 1452, le clergé, en se prononçant généralement contre l'union, suivit surtout les conseils de Gennadius. La réunion n'en fut pas moins confirmée par l'empereur. Pendant le siége de Constantinople, Gennadius prédit la chute de cette ville et de l'empire comme un châtiment de cette apostasie.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, Gennadius essaya de s'enfuir, mais on le ramena. Il fut élevé à l'unanimité et malgré lui à la dignité patriarcale à la place du patriarche favorable à la réunion de Florence, et qui s'était réfugié en Italie. Bientôt, découragé de la condition précaire qui était faite aux chrétiens, il abdiqua sa dignité, et se retira dans un monastère de Serres, où il finit ses jours. On place en 1457 ou dans une des deux années suivantes la date de son abdication; celle de sa mort est inconnue.

Il existe en manuscrit de nombreux ouvrages de Gennadius. Fabricius et Harles en citent près de cent. Nous avons déjà mentionné ses *Discours* au concile de Florence. La *Bibliotheca Patrum* (vol. XXVI, éd. de Lyon, 1677) contient une traduction latine d'une *Apologia pro quinque capitibus concilii Florentini* qui est attribuée à Gennadius, mais qui a dû être très-interpolée. Son exposition de la foi chrétienne, adressée à Mahomet II et intitulée : Περὶ τῆς μόνης ὁδοῦ πρὸς τὴν σωτηριάν τῶν ἀνθρώπων, se trouve dans la *Turco-Græcia* de Crusius, avec une traduction latine et turque. Une édition de ce traité avec une traduction latine par J.-A. Brassicanus, Vienne, 1530, in-8°, contient un autre opuscule attribué à Gennadius, et intitulé : *Homologia, sive confessio fidei*.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XI, p. 349-393. — Leo Allatius, *Diatriba de Georgiis*, dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, vol. XII. — Crusius, *Turco-Græcia*, I, 2.

GENNARI (*Benedetto*) dit *l'ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Cento, en 1550, mort en 1610. Il était regardé au commencement du dix-septième siècle comme le meilleur peintre de son pays, et il y tint longtemps une école dans

(1) En présence des contradictions qu'offrent certaines parties de la vie de Gennadius, et en l'absence de renseignements précis, on s'est demandé s'il n'avait pas existé à la même époque deux personnes appelées d'abord Georges *le Scolaire*, puis Gennadius. L. Allatius et Matthieu Caryophyle, évêque d'Iconium, s'accordent à dire qu'il y a eu deux Gennadius : l'un, jurisconsulte, accompagna Jean II au concile de Florence, et fut le zélé et constant avocat de l'union des Grecs et des Latins; l'autre, moine, fut le disciple, l'ami intime de Marc d'Éphèse, et comme lui s'opposa de toutes ses forces à l'union projetée. D'accord sur ce point, Allatius et Caryophyle ne le sont pas sur le reste, car, d'après le premier, le jurisconsulte entra dans les ordres et devint patriarche, tandis que le moine n'obtint aucune dignité ecclésiastique, et mourut peut-être avant la prise de Constantinople. Suivant Caryophyle, au contraire, le jurisconsulte mourut avant cet événement, tandis que le moine survécut à la ruine de l'empire et fut élu patriarche. L. Allatius fait même un troisième Gennadius, qu'il qualifie de *metropolita Phasorum*, et auquel, suivant lui, est adressée une élégie grecque du second livre de la *Psychagogia Carminum Græcorum* de François Philelphe. Fabricius a soutenu par de bonnes raisons l'identité des deux et même des trois Grégoire Gennadius. (Consultez Allatius, *Diatriba de Georgiis*, réimprimée dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.)

laquelle étudia son illustre compatriote le Guerchin. On dit que le maître, loin d'être jaloux de son élève, en vint parfois à lui demander des conseils. Sa composition est simple et noble; ses têtes ont un beau caractère, sa touche est facile, son coloris est vrai et son clair obscur bien entendu. Ses principaux tableaux sont *Saint Pierre et saint Paul*, dans l'église Saint-Pierre de Pérouse, et à San-Giovanni-in-Monte de Bologne le *Baptême d'un roi par saint Amien*, tableau digne du Guerchin. Son *portrait* peint par lui-même fait partie de la collection iconographique de Florence. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — *Pitture di Cento*, 1768. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — *Catalogue de la galerie de Florence*.

GENNARI (*Bartolommeo*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, en 1591, mort en 1658. Il fut élève de son père, Benedetto l'ancien, et du Guerchin; il s'éloigna un peu de la manière du Guerchin. On voyait de lui dans l'église du Rosaire à Cento une *Incrédulité de saint Thomas*, tableau riche de composition et ne manquant pas de coloris et d'expression. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Oretti, *Memorie*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

GENNARI (*Ercole*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, en 1597, mort en 1658. Quoique se destinant d'abord à la chirurgie, il avait sans doute reçu quelques leçons de dessin de son père, Benedetto l'ancien. Ses premiers essais étant tombés sous les yeux de son illustre compatriote le Guerchin, ce grand peintre, dont plus tard il devait épouser la sœur, l'engagea à persévérer. Gennari se mit sous sa direction, mais il ne s'appliqua plus guère qu'à copier les chefs-d'œuvre de son maître; et comme cette occupation lui donnait moins de peine et plus de profit, il s'y adonna entièrement. C'est ainsi que, grâce à lui et à ses deux fils Benedetto et Cesare, l'Italie est inondée de tableaux *guerchinesques*, qui se vendent souvent sous le nom du grand maître bolonais, dont ils reproduisent une partie des qualités, mais sans arriver à la force et à la résolution des originaux. On attribue cependant à Ercole Gennari quelques tableaux que l'on croit être de son invention, tels qu'une *Nativité* à Saint-André de Ferrare, et au musée de Bologne une *Sainte Trinité avec saint François, saint Antoine de Padoue et sainte Ursule*. E. B—N.

Crespi, *Giunte al Baraffaldi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Cittadella, *Guida di Ferrara*.

GENNARI (*Benedetto*), dit *le jeune*, peintre de l'école bolonaise, né à Cento, en 1633, mort en 1715. Fils d'Ercole, petit-fils de Benedetto l'ancien, il fut élève et héritier du Guerchin, son oncle, dont il fut fidèle imitateur et dont il reproduisit les ouvrages avec une rare perfection. Ses copies ne sont guère reconnaissables qu'à un coloris moins solide, qui ferait croire volontiers qu'elles ont été exécutées bien avant les originaux. Benedetto ne s'est pas borné à ce genre de talent; il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de son invention, justement estimés. Il passa vingt années à Paris et à Londres, travaillant pour Louis XIV et le duc d'Orléans, Charles II et Jacques II. Ce long séjour hors de l'Italie eut une influence marquée sur la manière de Gennari; il revint dans son pays presque transformé en peintre hollandais ou flamand, tant il imitait avec vérité les velours, le linge, les dentelles, les pierreries, les dorures et tout ce qui peut concourir à la richesse d'un portrait. Comme il réussissait parfaitement dans la ressemblance tout en corrigeant les imperfections des modèles, il se fit en ce genre une brillante réputation et obtint de nombreuses commandes. Parmi les ouvrages de ce maître, les plus remarquables sont *Vénus et Adonis*, au musée de Londres; — *Saint Jérôme*, au musée de Vienne; — *Tobie*, au musée de Madrid; — *Une jeune Femme peignant un amour*, au musée de Dresde; — *Une Sibylle*, au palais Manfrin de Venise; — *Saint Léonard* dans la cathédrale d'Osimo; — et *Saint Zacharie* aux Philippins de Forlì. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Quadri, *Otto Giorni in Venezia*. — *Catalogue du musée de Dresde*. — *The National-Gallery of London*.

* **GENNARI** (*Lorenzo*), peintre de l'école bolonaise, né à Rimini, dans les premières années du dix-septième siècle. Peut-être n'était-il pas de la famille des Gennari de Cento; mais il vécut dans cette ville, et suivit comme eux les leçons du Guerchin. Le tableau qu'il peignit en 1650 pour l'église des Capucins de Rimini ne laisse aucun doute sur l'école de laquelle il est sorti. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GENNARI (*Cesare*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, en 1641, mort en 1688. Il fut héritier, élève, imitateur et habile copiste de son oncle le Guerchin. Il peignit avec un égal talent le paysage et l'histoire, et tint une école très-fréquentée, même des étrangers. On voit de lui à Bologne, au musée, *La Vierge apparaissant à saint Nicolas de Bari*; — à Santo-Domenico, *Sainte Rose*; — à Santa-Maria de' Servi, *Sainte Apollonie*; — à Santo-Martino-Maggiore, *Sainte Marie-Madeleine des Pazzi avec saint Albert et saint André Corsini*; — au Louvre, *Une Madone* provenant du séminaire de Cento. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Villot, *Musée du Louvre*.

* **GENNARI** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, vivait au com-

mencement du dix-septième siècle. On croit qu'il était frère de Benedetto Gennari l'ancien et que, comme lui, il fut un des maîtres du Guerchin. Il peignit, en 1607, pour l'église Saint-Blaise de Bologne une *Madone* entourée de plusieurs saints et d'enfants jouant avec un chapeau de cardinal, tableau remarquable sous beaucoup de rapports, et qui rappelle la manière de Camillo Procaccini. Il est placé aujourd'hui dans l'église Santa-Trinità de la même ville. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

GENNARI (*Joseph*), littérateur italien, né à Padoue, en 1721, mort dans la même ville, le 31 décembre 1800. Bien que destiné à la carrière ecclésiastique, il s'adonna plutôt aux lettres profanes qu'aux études religieuses. Il fit cependant son cours de théologie afin d'obtenir un bénéfice. Aussitôt qu'il en fut pourvu, il se consacra entièrement aux lettres et aux sciences. Au sortir du séminaire, il fut admis dans l'académie padouane des *Ricovrati*, et il en devint le membre le plus actif. Il refusa les offres des évêques de Feltre et de Bergame, qui lui proposaient des chaires dans leurs séminaires. Il ne quitta Padoue qu'une fois, et passagèrement, pour aller faire à Venise l'éducation d'un jeune homme de la famille Lio. Il se lia d'amitié dans cette ville avec plusieurs écrivains distingués, tels que Gennari, Farsetti, Zanneti, Gozzi, Vitturi, de Luca, Foscarini, Arnaldi, et travailla au journal littéraire publié par Zanetti sous le titre de *Nuove Memorie per servire alla storia letteraria*. De retour à Padoue, après une absence de deux ans, il ne laissa guère passer d'année sans publier un ou plusieurs opuscules anonymes, que les contemporains accueillirent avec faveur, et que la postérité a oubliés. Beaucoup de mémoires de lui ont paru dans les *Atti* de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Padoue, dont il fut longtemps secrétaire perpétuel. Parmi ses ouvrages publiés séparément, nous citerons seulement : *Antico Corso de' Fiumi in Padova*; Padoue, 1776, in-4°; — *Annali della Città di Padova*; Bassano, 1804, 3 parties, in-4°. Des *Lettres* de lui ont été publiées par Gamba; Venise, 1829, in-16.

Flor. Caldani, *Elogio del Gennari*, en tête des *Annali*. — Gius. Vedova, *Biografia degli Scrittori Padovani*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II, p. 123.

GENNARO (*Joseph-Aurèle*), jurisconsulte italien, né à Naples, en 1701, mort dans la même ville, le 25 août 1761. Après avoir étudié chez les jésuites, avec beaucoup de goût et de succès, les lettres grecques et latines, il s'adonna ensuite aux mathématiques, à la philosophie, à l'histoire, et enfin à la jurisprudence, qui lui ouvrit la carrière du barreau. Ses talents d'avocat et d'écrivain, son savoir comme jurisconsulte, le firent appeler à de hautes positions dans la magistrature. Il fut nommé en 1738 juge au tribunal de la grande cour de la Vicaria, et membre de la commission chargée de rédiger le *Code Carolin*. Il devint en 1745 secrétaire de la chambre royale, en 1748 conseiller du roi, en 1753 professeur de droit féodal, et enfin secrétaire d'État pour les affaires ecclésiastiques. Les ouvrages de Gennaro sur le droit attestent des connaissances étendues, un esprit éclairé et judicieux; ils sont écrits avec élégance et agrément; mais la forme n'est peut-être pas assez sévère pour des sujets aussi graves. On a de lui : *Respublica Jurisconsultorum*; Naples, 1731, in-4°. C'est une histoire du droit disposée dans un cadre romanesque assez ingénieux. L'auteur imagine, dans un coin de la Méditerranée, une île où tous les jurisconsultes se sont rassemblés après leur mort, et où ils forment un État constitué sur le modèle de la république romaine, avec les trois ordres distincts des sénateurs, des chevaliers et du peuple. L'ordre sénatorial se compose des jurisconsultes qui vécurent depuis Sestus Papirius jusqu'à Modestinus. Les chevaliers sont les légistes qui professèrent le droit à Rome, à Constantinople, à Béryte, et ceux qui depuis Alciat ont interprété le droit romain au moyen de l'histoire et des monuments littéraires de l'antiquité. Quant aux légistes qui, à la suite d'Accurse et de Bartole, ont altéré la science du droit par des subtilités sophistiques et des discussions oiseuses, ils forment le peuple. Gennaro se suppose transporté dans cette île avec quelques amis. Ulpien et Papinien sont consuls, Cujas est préteur, Caton et Irénée sont censeurs, Servius Sulpicius préside le sénat. En décrivant cette république imaginaire, Gennaro passe en revue les jurisconsultes, et leur distribue avec impartialité l'éloge et le blâme. Ce cadre romanesque, qui n'avait pas même le mérite de la nouveauté, semble aujourd'hui au moins inutile; il parut ingénieux au dix-huitième siècle. L'auteur obtint les éloges de Muratori, de Struve, de Heineccius, de Facciolati, de Gori, de Maffei, de Volpi, du cardinal Quirini, et même du pape Benoît XIV. Fred. Ol. Mencken, professeur à Leipzig, le fit réimprimer en 1733, in-8°. L'abbé Dinouart en donna en français une traduction pleine de contre-sens et de lacunes; Paris, 1768, in-12. Les autres ouvrages de Gennaro sont : *Delle viziose maniere del difender le cause nel foro*; Naples, 1744, in-4°, ouvrage traduit en français par Royer-Duval, sous le titre de *L'Ami du Barreau*; Orléans, 1787, in-12; — *Feriæ autumnales post reditum a Republica Jurisconsultorum*; Naples, 1752, in-8°. C'est, comme le titre l'indique, une suite de la *République des Jurisconsultes*; l'auteur suppose que les voyageurs, revenus de cette île imaginaire, discutent sur le titre du digeste *De Regulis Juris*. L'un des interlocuteurs traduit même ce titre en vers latins aussi élégants que le comporte la matière. A ce dialogue sur un sujet de jurisprudence Gennaro a joint quelques opuscules poé-

tiques et deux discours sur le style d'Horace; — *Oratio de Jure feudali*; Naples, 1754, in-4°; réimprimée par Püttmann, à la suite de sa dissertation *De Feudo fiduciario*; Leipzig, 1777, in 8°; — *Epistola J.-A. de Januario ad Dan. Fellenbergium*, publiée en tête du 1er vol. de la *Jurisprudentia antiqua* de Fellenberg; Berne, 1760, 2 vol. in-4°. Les *Œuvres* de Gennaro furent recueillies après sa mort par les soins de Dominique Torres; Naples, 1767, 4 vol. in-8°.

Spiriti, *Elogio di G.-A. Gennaro*, en tête des *OEuvres*, et réimprimé avec des notes dans les *Excellentium aliquot Jurisconsultorum et Litteratorum Vitæ*; Leipzig, 1796, in-8°. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I.

GENNARO DI COLÀ. *Voy.* COLA (*Gennaro* DI).

GENNES (DE), famille française, qui tire son nom de la paroisse de Gennes, à trois lieues de Vitré (Ille-et-Vilaine). Après avoir embrassé la religion réformée, elle revint au catholicisme avec une ardeur égale à celle qu'elle avait mise à le combattre.

GENNES (*Julien-René-Benjamin* DE), théologien français, né à Vitré, le 16 juin 1687, mort à Semerville, le 18 juin 1748. Il fit ses études à Rennes, et entra dans l'Oratoire à Paris. Ordonné prêtre en 1716, il quitta la maison de Saint-Magloire, pour aller occuper une chaire de théologie à Saumur. Il y était depuis deux ans, lorsqu'une thèse sur la *Grâce*, qu'il soutint les 21 et 29 août 1718, lui suscita des attaques qui l'obligèrent à composer pour sa défense un ouvrage en deux volumes in-8°, qui fut publié en 1722. Cet ouvrage, que les jansénistes considèrent comme l'un des plus solides et des mieux écrits que l'on ait composés sur cette matière, renferme, indépendamment de la thèse en question, rédigée en latin et en français, la censure de la faculté de théologie d'Angers, adoptée par l'évêque de cette ville dans son mandement du 30 septembre 1718; l'approbation de la thèse par la faculté de Paris, et l'opinion favorable des docteurs de Rennes et de Nantes. Vient ensuite la défense du P. de Gennes, consistant en trois lettres. Le retentissement qu'eut cette affaire l'obligea à quitter Saumur et à se retirer, par ordre de ses supérieurs, à Montmorency, où il obtint des succès comme prédicateur. Envoyé ensuite à Troyes, il y publia, en 1724, une brochure de 70 pag. in-8°, destinée à réfuter l'écrit dans lequel dom Petit-Didier établissait la nécessité d'accepter la bulle *Unigenitus*, et l'instruction pastorale qui venait de paraître sous le nom du cardinal de Bissy. A peu près dans le même temps, il composa, avec Duguet et quelques autres théologiens : *Mémoire pour la cause de Mgr l'évêque de Senez* (Jean Soanen) *et recueil contenant un grand nombre de faits et de témoignages en faveur de la paix de Clément IX*. Un sermon qu'il prêcha dans la cathédrale de Troyes sur ce texte : *Rends à César*, etc., souleva de nouveau la tempête contre lui. Moréri (édit. de 1759) dit bien que Bossuet, l'évêque de Troyes, prit la défense du P. de Gennes, et qu'il justifia pleinement et le sermon et son auteur. Mais il y a quelque lieu de douter de la vérité de cette assertion, car c'est précisément à la suite de ce sermon que de Gennes fut envoyé de Troyes à Nevers, avec défense de prêcher. Cette interdiction irrita de Gennes, naturellement impétueux. Il le prouva, en 1729, à l'assemblée de sa congrégation. Ses emportements l'ayant fait exclure de cette assemblée, il rédigea et présenta une protestation signée de lui et de plusieurs de ses confrères, également frappés d'exclusion, et il la fit suivre d'un nouveau mémoire, où il s'attachait à prouver la nullité des délibérations. Exilé après cette démarche, il parcourut le Languedoc. Revenu ensuite vers Paris, il se cacha, déguisé en paysan, dans le village de Milon, près de Port-Royal. C'est à cette époque qu'il composa son *Mémoire sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire tenue en* 1733, après la mort du P. de La Tour, mémoire qui fut adopté par les avocats du parlement de Paris, et publié sous leur nom. L'auteur du *Dictionnaire critique* dit que ce mémoire est un chef-d'œuvre. Ayant reparu à Paris en 1734, il fut enfermé à la Bastille, et sa santé s'y trouvant altérée, il fut envoyé quatre mois après dans un couvent de bénédictins du Hainaut. La liberté lui ayant été rendue onze mois plus tard, il fit un voyage à la Chaise-Dieu, où était l'évêque de Senez, à la prière et sous le nom duquel il publia un écrit ayant pour titre : *Lettre et instruction pastorale de Mgr l'évêque de Senez* (Jean Soanen), *contre les opinions de quelques nouveaux théologiens*; 1735, in-4°. Il se retira ensuite à Semerville, village du diocèse de Blois. De sa retraite de Semerville il se fit l'infatigable champion des prétendus miracles du diacre Pâris et des prodiges des convulsionnaires. Les nouveaux embarras que lui attirèrent ses écrits en faveur de ces aberrations ne firent qu'aigrir son caractère, en même temps qu'ils accrurent son zèle. Il avait fait passer dans toute sa famille son enthousiasme pour les convulsionnaires; sous sa sœur, Mme la comtesse de La Roche-en-Nort, le château de Lucinière était devenu une espèce de succursale de Port-Royal, et servait d'asile aux jansénistes persécutés. Presque tous appartenaient au couvent des bénédictins des Blancs-Manteaux de Paris, et c'étaient pour la plupart des hommes d'un rare mérite. Les filles de Mme de La Roche furent instruites par eux; ils leur enseignèrent même le latin, qu'elles savaient dans la perfection. Le P. de Gennes mourut épuisé par le travail et par les austérités. Indépendamment des ouvrages déjà cités, il publia, pour démontrer la réalité des miracles opérés par les convulsionnaires, un grand nombre d'écrits mentionnés dans Moréri, et dont les principaux

sont : *Réflexions importantes sur le miracle arrivé au mois d'octobre* 1737, *au bourg de Moisy, en Beauce, diocèse de Blois, en la personne de Louise Trémasse, veuve Mercier, et sur les événements qui ont suivi ce prodige*, etc.; 1738, in-4°; — *Réclamations des défenseurs légitimes des convulsions et des secours contre les feuilles des* Nouvelles ecclésiastiques *des* 21 *janvier*, 1er *juillet*, 30 *septembre*, 21 *octobre* 1742, etc., en 3 parties in-4°; 1742 et 1743. P. LEVOT.

Abrégé de la Vie du P. de Gennes, accompagné de quantité de réflexions d'un partisan des convulsions, dans l'ouvrage intitulé : *Suffrages en faveur des deux derniers tomes de M. de Montgeron*; 1749, in-12. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

GENNES (*Henri-Anne-Daniel* DE), théologien, frère aîné du précédent, né à Rennes, le 28 novembre 1684, mort vers 1750. Il entra dans l'institut des Jésuites, où il fit profession des quatre vœux, le 2 février 1719. Il devint père spirituel au noviciat de Paris, et directeur de la congrégation des missions. On ne sait si c'est lui ou son frère, également jésuite, sur lequel nous n'avons rien pu recueillir, qui professa longtemps la théologie à Caen, et qui se montra fort opposé au jansénisme. L'un d'eux passe pour l'auteur de la brochure publiée sous ce titre : *Le Jansénisme dévoilé*. L'indication assez vague de ce titre dans la *Biographie universelle* nous porte à croire que ce livre pourrait être le même que celui attribué par Barbier à M. Deniel, et intitulé : *Le Jansénisme dévoilé, ou Jansenius convaincu d'athéisme*; 1736, in-4°. Notre doute vient principalement de ce que nous n'avons trouvé ce livre mentionné sous le nom du P. de Gennes dans aucun recueil bibliographique, pas même dans le *Catalogue de la bibliothèque de la maison professe des jésuites de Paris*, laquelle aurait dû posséder un écrit de cette nature, alors surtout que son auteur avait été l'un des principaux fonctionnaires de la maison. P. LEVOT.

Documents inédits.

* **GENNES** (*** DE), navigateur français, oncle ou du moins proche parent des précédents, mort à Plymouth, en 1704. Il entra dans la marine sous les auspices du maréchal de Vivonne, et fut chargé de diverses missions, dont il s'acquitta avec tant de succès qu'il fut nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Il fut en outre gratifié de pensions considérables et d'une grande étendue de terre à Cayenne, que le roi avait érigée en comté sous le nom de *comté d'Oyac*. Quelques flibustiers, qui avaient rançonné les Espagnols dans la mer du Sud et séjourné longtemps au détroit de Magellan étant revenus en France, proposèrent à de Gennes, dont le caractère aventureux leur était connu, de fonder un établissement dans les parages qu'ils avaient habités. Séduit par les rapports de Macerti, l'un d'eux, de Gennes vint à Paris, où il forma une compagnie, qui obtint la permission de s'établir au détroit de Magellan ou dans la mer du Sud. Le roi, pour prouver tout l'intérêt qu'il prenait à ce projet, mit à la disposition de la compagnie six navires montés par 784 hommes et armés de 136 canons. L'expédition, commandée par de Gennes, qui montait le vaisseau *Le Faucon*, de 46 canons et deux cent soixante hommes d'équipage, partit de La Rochelle le 3 juin 1695, et, chemin faisant, elle prit et rasa, au mois de juillet suivant, l'établissement du fort James, appartenant aux Anglais, et situé presque au milieu de la Gambie. La division continua sa route, et, après avoir doublé le cap Forward, elle découvrit une baie qui n'était pas nommée sur les cartes françaises. On lui donna le nom de *Baie française*, et celui de *Gennes* à la rivière qui s'y décharge. Cette découverte et la prise du fort James furent les seuls résultats de l'expédition, qui, manquant de vivres et assaillie par de gros temps continuels, rentra à La Rochelle le 21 avril 1697, sans avoir pu accomplir l'objet principal de sa mission. L'ingénieur Froger, embarqué sur *Le Faucon*, a écrit la relation de cette campagne, assez intéressante sous le rapport de l'hydrographie et de l'histoire naturelle, et l'a publiée sous ce titre : *Relation d'un Voyage fait en* 1695, 1696, 1697, *aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre commandée par de Gennes, faite par Froger* (fig.); Amsterdam et Paris, 1699, in-12; Lyon, Virel, 1702, in-12.

La partie française de l'île de Saint-Christophe ayant été restituée par le traité de Ryswick, de Gennes en fut nommé gouverneur. Il n'avait pour la défendre qu'environ quatre-vingt dix habitants en état de porter les armes, et quatre compagnies de soldats de marine, qui ne comptaient pas 160 hommes, quand les Anglais, commençant les hostilités sans déclaration de guerre préalable, expédièrent, au mois de juillet 1702, pour s'en emparer, quatre vaisseaux portant 1,200 hommes de débarquement, auxquels se joignirent autant de miliciens de la partie anglaise de l'île. Après quelques pourparlers, de Gennes souscrivit à une capitulation, conseillée par douze des dix-sept membres du conseil de guerre qu'il avait rassemblé. Son avis n'avait pas été partagé par le lieutenant de roi Valmeinier, qui avait proposé d'effectuer une retraite au moyen de laquelle, disait-il, on aurait facilement défait les ennemis qu'on aurait rencontrés en chemin. La capitulation fut signée par cet officier, qui eut soin de se faire délivrer préalablement une pièce attestant son opposition personnelle, et qui devint plus tard la base de l'accusation dirigée contre de Gennes. Ce dernier, apprenant qu'un poste avait été livré sans sa participation, et qu'on avait fait quelques changements à la capitulation convenue, s'emporta et protesta qu'il aimait mieux demeurer prisonnier de guerre avec sa garnison que de subir les conditions qu'on lui imposait. « Il avait raison, dit le P. Labat, de

se plaindre sur le premier de ces points; mais pour le reste, il avait fait tout ce qu'il pouvait raisonnablement espérer; et l'on jugea qu'il désirait quelque pièce qui le justifiât s'il était inquiété dans la suite. » Comme il persistait à ne vouloir pas ratifier la capitulation, les officiers et les principaux habitants le pressèrent tellement qu'il finit par céder, et ils lui délivrèrent une attestation portant qu'il s'était rendu à leurs instances afin d'éviter la ruine totale de la colonie, dont les Anglais prirent possession le 16 juillet 1702. Après avoir été retenu quelque temps comme ôtage, de Gennes fréta un bâtiment qui devait le transporter dans son comté d'Oyac, avec les nègres qu'on lui avait laissés. Il pensait qu'il aurait pu aussi se dispenser d'aller à La Martinique jusqu'à ce que la cour eût été informée de la nécessité où il avait été de capituler; mais n'ayant pu remonter au vent pour gagner Cayenne, et le terme de son passeport étant expiré, il fut pris par un corsaire hollandais, mené à Saint-Thomas, où il fut déclaré de bonne prise, puis conduit, au mois d'avril 1703, à la Martinique. M. de Machault, capitaine de vaisseau et gouverneur général des îles, lui fit faire son procès, bien que la cour eût fait connaître son désir qu'il ne fût condamné qu'autant qu'il serait convaincu de lâcheté outrée. La procédure fut longue et rigoureuse. De Gennes se défendit avec énergie, et son acquittement ne devait pas faire l'objet d'un doute; mais, comme il avait irrité ses adversaires en récusant trois de ses juges, et en convainquant de faux témoignage trois des individus qui avaient déposé contre lui, il fut transféré, d'une façon dure et ignominieuse, du fort Saint-Pierre au Fort-Royal. Sa femme ne put obtenir de le voir qu'à la condition de partager sa captivité. Condamné au mois d'août 1704, comme coupable de lâcheté, à être dégradé de la noblesse, à être privé de la croix de Saint-Louis et de tous les honneurs dont il jouissait, il appela de ce jugement au conseil du roi, et prit à partie ses juges ainsi que le greffier du tribunal. Il revenait en France sur le vaisseau *La Thétis*, pour suivre son appel, lorsque les Anglais s'emparèrent de ce navire et le conduisirent à Plymouth, où de Gennes mourut sans avoir pu faire reconnaître son innocence. On peut regarder comme certain qu'il aurait été réhabilité; car le roi n'eut pas plus tôt appris sa mort, qu'il accorda des pensions considérables à sa veuve et à ses enfants, et pour témoigner le cas qu'il faisait de de Gennes, ainsi que sa désapprobation de l'arrêt qui l'avait frappé, il lui conserva, dans les brevets de ces pensions, les titres de comte, de capitaine de vaisseau et de chevalier de Saint-Louis, avec cette honorable mention « que ces pensions avaient été accordées à sa famille, en raison de sa fidélité et de ses bons et agréables services ».

« De Gennes, dit le P. Labat, était un homme d'un esprit merveilleux pour les mathématiques et surtout pour cette partie qui regarde la mécanique. Il avait inventé plusieurs machines très belles, très-curieuses et très-utiles, comme des canons et des mortiers brisés, des flèches pour briser les voiles des vaisseaux, des horloges sans ressorts et sans contre-poids, toutes d'ivoire; un paon, que j'ai vu, qui marchait et digérait; une boule aplatie sur ses deux pôles, qui montait d'elle-même sur un plan presque perpendiculaire et qui descendait doucement et sans tomber lorsque les ressorts qu'elle renfermait étaient arrivés à leur terme, et une infinité d'autres ouvrages que le roi avait vus avec plaisir. » Le mécanisme de deux des inventions de de Gennes est expliqué dans le *Journal des Savants* de 1678, édit. in-4°; p. 168 et 173. On y voit qu'il présenta à l'Académie des Sciences, dans le cours de cette année, le plan d'une horloge ascendante sur un plan incliné, et celui d'une machine pour faire de la toile qui se pliait d'elle-même à mesure qu'elle se faisait. P. LEVOT.

Relation d'un Voyage, etc., par Froger. — *Nouveau Voyage aux Iles françaises de l'Amérique*, par le P. Labat. — *Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prévost. — *Relation manuscrite de l'Expédition commandée par Beauchesne-Gouin*, 1698, Bibl. du dépôt de la marine.

GENNES (*Pierre* DE), jurisconsulte français, né à Chartres, en 1701, mort à Paris, en 1759. Il s'est fait connaître par un grand nombre de mémoires à consulter, remarquables par la clarté de l'exposition et la solidité de l'argumentation. Si l'on n'y trouve pas de ces traits brûlants et pathétiques qui impressionnent vivement, et qui du reste sont plutôt du domaine de la plaidoirie, on y reconnaît une grande habileté à saisir tous les points d'une affaire et à les présenter sous le jour le plus avantageux. Ces mémoires seraient des modèles parfaits du genre judiciaire, si des négligences de style, des familiarités de langage ne déparaient souvent la diction de l'auteur, généralement facile, naturelle et appropriée à son sujet. Les plus intéressants de ces mémoires sont: *Mémoire pour messire Jean-Louis de L'Estendart, marquis de Bussy, contre Edme-Élisabeth de L'Écluse, ci-devant actrice de l'Opéra* (Paris); 1737, in-4°, et dans le t. Ier des *Causes amusantes et connues*; — *Mémoire pour le sieur de La Bourdonnais, avec les pièces justificatives*; Paris, 1750 et 1751, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12. Ce mémoire, fort intéressant, renferme un grand nombre de faits concernant les comptoirs de la Compagnie des Indes à Bourbon, l'Ile de France, Pondichéry, etc., depuis 1735 jusqu'à 1750, et beaucoup de détails sur l'expédition de Madras, en 1746; — *Mémoire pour François-Christophe-Honoré de Klinglin, préteur royal de Strasbourg*; Grenoble, et Paris, 1753, in-fol. et in-12; — *Mémoire pour le prince héréditaire landgrave de Hesse-Darmstadt, contre les représentants de la comtesse de Nassau*; Paris, 1755, in-4°; — *Mémoire pour le premier chirurgien du roi, contre les frères de La*

Charité; Paris, 1757, in-4°; — *Mémoire pour le sieur Duplex, contre la Compagnie des Indes, avec les pièces justificatives*; Paris, Le Prieur, 1759, in-4°. Il a été fait un grand usage de ce mémoire dans le *Supplément de l'Histoire des Voyages*. P. LEVOT.

Généalogie de la maison de Cormelier en Bretagne (t. XI des *Archives généalogiques*, etc., par M. Lainé). — *Revue critique de Législation et de Jurisprudence*, t. V, p. 194 et suiv.

GENNETÉ (1) (*Claude-Léopold*), physicien et mécanicien français, né à Eulmont, près de Nancy, le 3 janvier 1706, et mort dans cette ville, le 21 avril 1782. Fils d'un simple paysan, qui se prétendait néanmoins issu d'une famille distinguée, tombée dans l'infortune, il manifesta de bonne heure un penchant particulier pour l'étude des phénomènes de la nature. Il fut sous ce rapport son premier maître; mais le génie d'observation dont il était doué n'aurait peut-être pas pris tous ses développements s'il n'eût trouvé une bienveillante direction dans quelques hommes de mérite que le duc de Lorraine, Léopold, avait attirés à Lunéville. Ainsi, le célèbre Jameray Duval, qui s'était aussi formé lui-même, sut deviner les heureuses dispositions du jeune Genneté; en sa qualité de bibliothécaire, il n'hésita pas à lui prêter les ouvrages de Rohault, du P. Regnault, de Desaguliers, etc. A l'aide de ces guides, Genneté marcha d'un pas plus assuré dans la carrière qu'il s'était ouverte. Il apprit seul la géométrie, et fut jugé digne par les supérieurs de l'Académie établie à Lunéville pour l'instruction des cadets gentilshommes de seconder le professeur de physique; il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il se rendit bientôt habile dans les parties expérimentales de la science qui se rattachent à la fabrication des machines, à l'application pratique dès lors de l'hydrostatique, aux procédés de la métallurgie, etc. Lorsque le duc François, fils et successeur de Léopold, monta sur le trône impérial, il appela près de lui Genneté, dont il avait apprécié le mérite à Lunéville, et lui confia la direction de son cabinet de physique. Par son ordre, Genneté alla visiter les principales mines de l'Empire, afin de chercher les moyens de perfectionner le mode de leur exploitation. Il recueillit, dans ses excursions scientifiques, un grand nombre d'observations intéressantes, qu'il sut mettre à profit pour la composition des ouvrages qu'il se proposait de mettre au jour, et qui se rattachaient tous à des objets d'utilité publique. Sa santé, altérée par une vie constamment laborieuse, le força de renoncer à sa position, pour revenir dans sa patrie. A défaut de renseignements plus dignes d'intérêt, l'auteur de la *Description de la Lorraine*, nous apprend qu'à l'âge de soixante-huit ans, Genneté avait épousé sa servante; mais il ne nous dit pas si cette espèce de mésalliance assura le bonheur de ses derniers jours. L'indication des ouvrages publiés par Genneté suffit en quelque sorte pour faire connaître la nature des travaux qui ont été plus particulièrement l'objet de son attention et de ses expériences; on a de lui : *Construction (nouvelle) de Cheminées qui garantit du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*; Paris, 1760, et 3e édition, 1764, in-12. L'Académie des Sciences, à laquelle ce mémoire fut soumis, l'avait jugé digne de son approbation. Il fut imprimé, pour la première fois, en 1759, sous le titre de *Cahier présenté à Messieurs de l'Académie des Sciences de Paris sur la Construction et les effets d'une nouvelle Cheminée*; in-8°; — *Expériences sur le Cours des Fleuves*; 1760, in-8°; — *Manuel des Laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel dans la culture des champs*; Nancy, 1764, in-12, et réimprimé en 1767, à la suite de l'ouvrage suivant : — *Purification de l'Air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer, par le moyen d'un renouvellement continuel d'air pur et frais*; Nancy, 1767, in-8°, avec figures. « Je ne ferai pas descendre le lecteur « dans ces profonds et spacieux souterrains des « mines que j'ai parcourus pour arriver à mon « but. Il vaut mieux donner simplement le ré- « sultat de mes expériences. » L'auteur propose donc d'appliquer aux salles des grands édifices les moyens employés pour introduire l'air dans les excavations souterraines. Il donne la description et la figure de plusieurs appareils de son invention propres à remplir cet office; — *Pont de Bois de charpente horizontale, sans piles ni chevalets ou autres appuis que ses deux culées*; Nancy, 1770, in-8°; — *Connaissance des veines de Houille ou charbon de terre et leur exploitation dans la mine qui les contient, de l'origine des fontaines et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*; Nancy, 1774, in-8°, avec figures. Malgré les immenses progrès que la science géognostique a faits depuis lors, cet ouvrage peut encore être consulté avec fruit. Il contient, dit le naturaliste Guettard, des choses curieuses et utiles. Après son retour en France, Genneté prit le titre de *premier physicien de feue sa majesté impériale*. J. LAMOUREUX.

Documents inédits. — Durival, *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. IV, in-4°. — Quérard, *La France littéraire*.

(1) Ce nom s'écrivait d'abord GENTÉ; le rédacteur de cet article possède le manuscrit autographe d'une *Dissertation sur les Météores*, petit in-4°, qui paraît être le premier ouvrage du physicien, et dont la dédicace est signée *Genté*, nom qui aura été transformé en celui de *Genneté*, soit par euphonie, soit pour mieux en déterminer la prononciation.

GÉNOD (*Michel-Philibert*), peintre français, né à Lyon, en 1795. Il étudia la peinture à l'école de Lyon, sous Révoil. Ses principaux ouvrages sont : une *Scène de l'armée d'Observation sur les Pyrénées*; — *Le Moine des Pyrénées*; — *Adieu d'un militaire à sa fa-*

mille, tableau qui est au musée de Lyon; — *Saint Polycarpe refusant de sacrifier aux faux dieux*, tableau placé dans le palais de l'archevêché de Lyon; — *La Cuisinière alésienne*, acheté pour la galerie du Palais-Royal; — un *Tirailleur de la garde pansé par sa femme;* — un *Prisonnier d'État sous Louis XIII; — La Fête du Bisaïeul; — Laurent et les richesses de l'Église; — La Cinquantaine, fête de famille*, etc. Ces tableaux ont paru à diverses expositions du Louvre, depuis 1819, époque à laquelle M. Génod a reçu une médaille de deuxième classe (genre historique). A la suite de l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Génod a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur. GUYOT DE FÈRE.

Ann. des Artistes, 1836. — *Livrets du Salon*.

GENOESE (*Camille*, baron DE BABAURRA), historien et archéologue italien, né à Cattanisetta, en Sicile, en 1755, et mort en 1797. Il a laissé plusieurs opuscules, insérés dans *Collezione degli Opuscoli degli servittori Siciliani*, à Palerme. La Sicile, par le traité d'Utrecht, avait été séparée de la monarchie espagnole et donnée à Victor-Amédée, duc de Savoie et prince de Piémont. Le roi d'Espagne Philippe V, sur les conseils du cardinal Alberoni, son ministre, envoya en 1718 une flotte pour reprendre cette île. Catane et Palerme s'insurgèrent, et eurent à souffrir des horreurs de la guerre civile, en luttant contre une armée de 5,000 Savoisiens, conduits par Maffei, vice-roi de Sicile, pour Victor-Amédée. Genoese se fit l'historien de cette guerre; son récit, publié sous le nom de Vincenzo Ruggieri, témoin oculaire qui lui en avait fourni les détails, est remarquable par la vivacité du style.

Genoese, à l'aide de quelques inscriptions grecques et latines récemment découvertes, établit que Catanisetta occupe l'emplacement de l'antique ville de Nissa, dont on ignorait la situation exacte. Il rectifia aussi la chronologie de l'histoire de Sicile, surtout pour l'époque de Roger et de Guillaume son fils. G. VITALI.

C. Cantu, *Enciclopedia storica*. — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains*.

GENOUDE (*Antoine-Eugène* DE), publiciste français, né à Montélimart, en février 1792, mort aux îles d'Hyères, le 19 avril 1849. Les uns le font originaire de Savoie, et d'après ceux-ci il appartiendrait à une famille bourgeoise. Selon d'autres, il serait issu des seigneurs de Génoud du pays de Bresse. Ce qui fait supposer l'inexactitude de cette dernière origine, ce sont les lettres de noblesse qui lui furent données par Louis XVIII, le 28 juin 1822. Après avoir fait ses études au lycée de Grenoble, il commença dans la même ville un cours de droit, qu'il ne continua point. Il vint alors à Paris avec une recommandation pour M. de Fontanes, qui pour le soustraire à la conscription militaire le fit nommer professeur de sixième dans un collége de Paris. Vers cette époque, son esprit était encore envahi par le scepticisme qu'il avait puisé dans les écrivains du dix-huitième siècle. Le doute avait même fait chez lui assez de ravages pour lui inspirer la mauvaise tentation du suicide. A Voltaire, Helvétius, etc., il fit succéder Rousseau, et l'auteur de l'*Émile* commença sa conversion. Lui-même nous a fait connaître cette influence dans les termes suivants : « Rousseau m'a guéri du déisme de Voltaire, au lieu que Voltaire n'aurait pu me guérir du mal que m'aurait fait le théisme de Rousseau. » Cette conversion le conduisit au séminaire de Saint-Sulpice, où il fit la connaissance de La Mennais. Il était à peu près en même temps (1812) reçu chez Châteaubriand, dans sa maison d'Auteuil. Sa traduction d'Isaie lui valut une petite persécution du gouvernement impérial. Une note prise dans l'histoire orientale de Court de Gébelin, et qui se rapportait à Nabuchodonosor changé en bête, renfermait aux yeux des limiers de la censure une allusion perfide aux vues de Napoléon. De Genoude ne voulut point supprimer sa note, et sa publication fut retardée. A la prière de La Mennais, il traduisit aussi l'*Imitation de Jésus-Christ*. On le voit, lors du second retour des Bourbons (1815), partir pour le midi de la France en qualité d'aide-de-camp du prince de Polignac. Mais dès que Louis XVIII fut rétabli sur le trône, il quitta l'épée pour reprendre la plume. En 1817 il applaudit chaleureusement à l'*Essai sur l'Indifférence*, et défendit cet ouvrage célèbre contre les attaques des cartésiens et des vieux sorbonistes. Cet article figure parmi les pièces justificatives que La Mennais a jointes à sa *Défense*. Il collabora au *Conservateur*, revue dirigée contre le ministère Decazes (1818); et lorsque cette publication cessa de paraître, il créa, en 1820, *Le Défenseur*, où il eut pour associé l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*. Sa vocation religieuse se déclarant de plus en plus, il rentra au séminaire de Saint-Sulpice, d'où il alla en Vendée pour y rétablir sa santé. C'est dans ce pays qu'il vit M[lle] Léontine de Fleury, parente de Racine et de La Fontaine, qu'il ne tarda pas à épouser. Après ce mariage, M. de Peyronnet le nomma maître des requêtes. Genoude venait de faire paraître sa traduction de la *Bible*, qui lui valut une pension de Louis XVIII, quand il fonda ou plutôt fit revivre la *Gazette de France*, bien différente sans doute de celle de Renaudot. C'est là son œuvre capitale. Il y montra des qualités comme polémiste. Ses attaques contre le libéralisme tiède et circonspect des *Débats* ne manquèrent ni de vigueur ni de logique. Plus tard, quand *Le National* montra à découvert les doctrines politiques du *Constitutionnel*, l'abbé de Genoude guerroya contre cet organe du parti républicain. Le parti légitimiste craignait les tendances libérales de la *Gazette*. *La Quotidienne*, représentant l'opinion de ceux qui voulaient une légitimité pure de tout alliage démocratique, combat-

tit le programme de l'abbé de Genoude. Ce programme politique, qui avait pour base l'hérédité royale et le vote universel, attira sur son auteur d'innombrables critiques, venues de toutes parts. L'abbé de Genoude tint bon jusqu'au bout. Il prétendait n'avoir point inventé de système, et s'être borné à mettre au jour des principes consacrés par toute l'histoire. La coexistence des principes de l'hérédité et du suffrage universel parut à tout le monde une antinomie qu'on ne pouvait soutenir sérieusement. La *Gazette* eut de nombreux procès, et son directeur fut plusieurs fois condamné à la prison. L'abbé de Genoude eut d'autres tribulations. La position particulière qu'il avait prise dans le camp royaliste fit prendre contre lui une mesure très-préjudiciable à ses intérêts; la *Gazette* fut interdite en Autriche, en Prusse, en Russie, dans les États sardes et en Italie. La clientèle de ce journal diminua sensiblement, et l'autorité dont il jouissait encore en fut amoindrie. Pendant toute sa carrière politique, l'abbé de Genoude fit des courses électorales; elles ne furent pas heureuses: ce n'est qu'en 1846 que le collége de Toulouse le choisit pour son représentant à la chambre des députés. Son début comme orateur fut peu encourageant; les légitimistes ne l'approuvèrent point. La république se montra ingrate envers l'abbé de Genoude. Ce grand prôneur du suffrage universel fut mis de côté lors des élections pour l'Assemblée constituante. Un an après il achevait cette vie très-occupée, comme on peut le voir par la liste des ouvrages qu'il laissa. L'abbé de Genoude était entré dans les ordres en 1835, l'année qui suivit celle où il perdit sa femme. Il était essentiellement journaliste, et à certains égards on peut le rapprocher de M. de Girardin. Il avait une activité un peu fébrile, une trop grande abondance d'idées et un besoin insatiable de se mettre en scène et de poser sa personnalité. On a de lui: *Considérations sur les Grecs et les Turcs*, suivies de *Mélanges religieux, politiques et littéraires;* Paris, 1821, in-8°; — *Des Grecs et des Turcs;* 1824, in-8°; — *De la Maison du Roi;* 1820, in-8°; — *Monument à élever à la mémoire de monseigneur le duc de Berry;* 1821, in-8°; — *Réflexions sur quelques questions politiques;* 1814, in-8°; — *Voyage dans la Vendée et dans le midi de la France*, *suivi d'un Voyage pittoresque en Suisse;* 1820, in-8°; — *La sainte Bible;* 1820 et années suivantes, 16 vol., in-8°; — *La Raison du Christianisme, ou preuves de la religion, tirées des écrits des plus grands hommes*, etc.; 1834-1835, 12 vol. in-8°; — *L'Imitation de Jesus-Christ;* 1835, in-8°, 6e édit.; — *Les Pères de l'Église des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, publiés en français;* 1837-1843, 9 vol. in-8°; — *Leçons et modèles de Littérature sacrée;* 1837, in-8° (avec M. de Lourdoueix); — *La Raison monarchique;* 1838, in-8°; — *Mémoire pour le rétablissement de l'ordre de l'Oratoire en France;* Didot, 1839, in-8°; — *Exposition du Dogme catholique;* 1840, in-8°; — *Sermons et Conférences;* 1846, 4e édit., in-12; — *La Vie de Jésus-Christ et des Apôtres*, *tirée des saints Évangiles*, etc.; 1836, 2 vol. in-8°; — *Défense du Christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Église, contre les philosophes*, etc.; 1842, in-12, 1re série; — *La Divinité de Jésus-Christ annoncée par les prophètes*, etc.; 1842, 2 vol. in-12; — *Lettres sur l'Angleterre;* 1842, in-8°; — *Histoire d'une Ame;* 1844, in-8°; — *Histoire de France;* 1844-1847, 16 vol. in-8°; — *Le Précepteur chrétien, ou Œuvres choisies de Clément d'Alexandrie;* 1846, in-12. Plusieurs de ses discours ont aussi été publiés. L'abbé de Genoude a en outre dirigé la publication de la *Bibliothèque chrétienne du dix-neuvième siècle* et de l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Il a aussi donné des éditions des Œuvres complètes de Malebranche, des Œuvres spirituelles de Fénelon et de divers ouvrages de Bossuet. A. RISPAL.

Biographie du Clergé contemporain, 1er vol. — *Biographie de M. de Genoude*, par un professeur de rhétorique. — *Biographie des Hommes du Jour.*

GENOUILLAC. *Voy.* GALIOT et GOURDON.

* **GENOUILLE** (*Jules-Charles*), humaniste français, né à Paris, en 1805. Il fut nommé agrégé des classes supérieures en 1831, ensuite professeur d'histoire et depuis professeur de rhétorique et de philosophie au lycée Napoléon. Il a donné des abrégés d'histoire ancienne, moderne, du moyen âge, etc., d'après le programme de l'université; des traductions pour la Bibliothèque Latine-Française de Panckoucke, etc. Voici la liste de ces divers ouvrages: *Histoire ancienne*, 3e édit., revue et augmentée; 1844, in-12; la 1re édit. est de 1832; — *Hist. romaine*, 2e édit., revue et augmentée, 1843, in-12; la 1re édit. est de 1836; — *Hist. du Moyen Age*, 4e édit., revue et augmentée, 1847, in-12; la 1re édit. est de 1832; — *Hist. moderne*, 3e édit., revue et augmentée, 1846, in-12; la 1re édit. est de 1832; — *Hist. de France*, 2e édit., revue et augmentée, 4 vol. in-12; la 1re édit. est de 1835; — *Dictionnaire abrégé d'Histoire;* 1852, in-8°; — *Choix de Discours des Pères grecs*, *précédé d'un précis littéraire et historique sur l'éloquence sacrée*, etc.; 8e édit., 1855, in-12; — Pour la Bibliothèque Latine-Française, les traductions de *Properce*, 1834, in-8°; et de *Gallus*, 1837, in-8°. Il a aussi donné une traduction des *Nouvelles Fables attribuées à Phèdre*, 1830, in-12, et des éditions avec sommaires et notes de divers auteurs classiques: *Aristote*, *saint Bazile*, *César*, *Cicéron*, *Démosthène*, *Socrate*, *Eschyle*, *Euripide*, *Xénophon*, *Grégoire de Nazianze*, *saint Jean Chrysostome*, *Isocrate*, *Plutarque*, *Pindare*, *Platon*, etc.; les *Discours académiques de Buffon*, précédés d'une notice littéraire; 1849, 3e édit., in-18; —

de l'*Histoire de Charles XII*, et du *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, avec notes, pour la *Nouvelle Bibliothèque des Aspirants au Baccalauréat*, 1851; — les *Mœurs des Israélites, et les Mœurs des Chrétiens*, par Fleury, avec annotations, 1851, in-12. GUYOT DE FÈRE.

Statistique des Gens de Lettres. — Journal de la Librairie.

* **GENOUX** (*Claude*), littérateur et voyageur savoyard, né à Saint-Sigismond (haute Savoie), le 19 mars 1811. Parti de son village à l'âge de huit ans, en ramonant les cheminées, il apprit à lire dans un hospice, et plus tard se fit colporteur, afin de voyager pour s'instruire. De retour d'une tournée dans le Levant, course qu'il venait de faire en qualité de mousse, à bord d'un navire sarde, M. Claude Genoux vint à Paris essayer de vingt petits métiers. Successivement décrotteur, marchand de contremarques, manœuvre et cuisinier, valet de grandes et de petites maisons, dans ces diverses conditions, l'ex-ramoneur ne perdit jamais son temps : il employait ses moindres loisirs à l'étude. A Marseille, où nous le retrouvons à l'âge de vingt ans, servant les maçons et composant des complaintes, l'idée lui vint de se faire négociant. Riche de quelques économies, il s'associa avec deux Piémontais, et partit pour Rio-de-Janeiro, emportant une pacotille de quincaillerie et de sangsues. Il se débarrassa fructueusement de ses marchandises, et revint en Europe. Bientôt il se rembarqua pour les mers du Sud, fit naufrage, et ayant tout perdu, il atteignit le Pérou : là il se fit soldat, puis s'engagea successivement à bord de deux baleiniers américain et français, qui, l'un après l'autre, lui firent de nouveau faire le tour du monde. Revenu à Paris aussi pauvre que lorsqu'il y arrivait pour la première fois, M. Claude Genoux entra comme margeur à l'imprimerie de Paul Dupont. En 1850, il alla à Chambéry rédiger *Le Patriote savoisien* : il dut à cette collaboration l'arrêt d'expulsion qui le frappa lors du coup d'État du 2 décembre 1851. Après trois ans d'exil, il revint à Paris, et obtint de M. Émile de Girardin une place de contre-maître dans les ateliers de *La Presse*.

On a de M. Genoux : *Mémoires d'un Enfant de la Savoie*, précédés d'une *Lettre-Préface*, par Béranger; Paris, 1844, in-12; 1847, in-18; 1851, in-4°; — *Les Chants de l'Atelier*; Paris, 1850, in-32 : « c'est, dit l'auteur, mon livre de prédilection »; on y remarque surtout *Nina l'ouvrière*, *Rêve de bonheur*, *Plus heureux qu'un roi*, *Conseils à Célina*, et quelques chansons satiriques; — *Histoire de Savoie*; Annecy, 1852, in-12, et Paris, 1854, in-4°. Cette *Histoire* est puisée aux sources les plus authentiques, et donne une multitude de faits nouveaux; son plan en est clair et bien conçu; — *Le Baillon d'Ébène*, roman, publié dans *La Presse*, décembre 1856 et janvier 1857; — *Les Enfants de J.-J. Rousseau* (roman sous presse); — des articles, des poésies, des fables dans de nombreux écrits périodiques. A. DE L.

Documents particuliers.

GENOVESI (*Antoine*), philosophe italien, né à Castiglione, près de Salerne, le 1er novembre 1712, mort à Naples, le 20 septembre 1769. Cédant au désespoir que lui causa le mariage d'une femme qu'il aimait, il étudia la théologie au séminaire de Salerne, et fut ordonné prêtre en 1736. Genovesi devint successivement professeur d'éloquence au séminaire de Salerne, avocat, professeur extraordinaire de métaphysique à l'université de Naples, professeur d'éthique, et enfin titulaire de la chaire d'économie politique fondée à Naples en 1754. Il attira sur lui l'attention générale par un grand nombre de travaux et d'ouvrages, dans lesquels il substitua le doute philosophique à la croyance traditionnelle. Ses cours furent très-suivis; mais ses opinions lui attirèrent des persécutions auxquelles il n'échappa que par la protection de l'archevêque de Tarente, Galliani. Il fut atteint en 1763 d'une maladie organique du cœur, contre laquelle luttèrent inutilement les médecins; sa santé demeura délabrée jusqu'en 1769, où une attaque d'hydropisie le surprit pendant qu'il commentait le *Phédon* de Platon.

Ses principales publications sont : en 1743, le 1er volume des *Éléments de Métaphysique*; — en 1745, son grand traité de logique, intitulé *Elementorum Artis Logico-Criticæ Libri quinque*; in-8°. Grâce à la protection de Benoît XIV, il continua ses *Éléments de Métaphysique*, qui forment 5 volumes. Ses autres ouvrages sont : *Lezioni di Commercio e d'Economia civile*, en 2 vol.; — *Storia del Commercio della Gran-Bretagna*; 1757; — *Corso d'Agricoltura di Cosimo Trinci*; 1764; — *Meditazioni filosofiche*; — *Lettere academiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre les opinions de J.-J. Rousseau; — *Logica pei giovanetti*; 1761; — *Trattato di Scienze metafisiche*. En 1767 il fit paraître le commencement de sa *Diceosina*, ou *Science des Droits et des Devoirs de l'homme*, que la mort ne lui permit pas d'achever. Son style est assez poétique, mais il manque de correction et il est souvent obscur. Rien de plus barbare que le latin qu'il emploie et dont l'imitation a fait naître l'école dialectique. G. VITALI.

Enciclopedia popolare di Torino. — Vie de Genovesi, placée en tête de ses œuvres. — Tipaldo, Biografia degli Italiani illustri, t. I. — Dictionnaire des Sciences philosophiques. — Diction. de l'Économie politique. — Conversations-Lexicon.

GENOVESINI (*Bartolommeo*). *Voy.* ROVERIO (*Bartolommeo*).

GENOVESINO. *Voy.* CALCIA (*Giuseppe*).

* **GENSBEIN** (*Jean*), historien allemand, né à Limbourg, en 1317, mort en 1402. Il remplit les fonctions de notaire et de secrétaire de sa ville natale, et il fut l'un des principaux rédacteurs de la *Chronique de Limbourg*, ouvrage écrit en

allemand et fort utile pour la connaissance de la vie civile et domestique de l'Allemagne au quatorzième siècle; il avait été entrepris par Tilmann Emmel. Gensbein continua cette œuvre depuis l'an 1347 jusqu'en 1402; elle fut poursuivie après sa mort par Georges et Adolphe Emmel et Jean Mechtel. Elle a été imprimée à Heidelberg en 1617 et 1619, à Witzlar en 1720 et à Marbourg en 1826. Cette dernière édition, augmentée d'une introduction et d'une préface par C. de Vogel, a malheureusement été faite avec peu de soin. G. B.

Koch, *Compendium der deutsch. literat. Gesch.*, I, 53; II, 349. — Bouterweck, *Gesch. der Poesie und Beredsamkeit*, t. IX, p. 292.

*GEN-SEÏ-TEN-WÔ ou GEN-SYÔ-TEN-WÔ, impératrice du Japon, née en 679, morte le 4e mois de la 20e année de l'ère impériale *ten-feï* ou de la paix céleste (an 748 de J.-C.). Elle était petite-fille du daïri Ten-mou-ten-wô et fille du prince Kousa-kabé. Elle monta sur le trône à l'âge de trente-six ans, la 1375e année de Sin-mou (le premier empereur du Japon) ou de notre ère 715, par suite de l'abdication de l'impératrice Gen-meï-ten-wô; elle conserva le titre de mikado ou daïri, c'est-à-dire de souveraine investie tout à la fois du pouvoir religieux et temporel jusqu'en 724, époque à laquelle elle se démit de sa charge en faveur de Seï-mou, son neveu; et dès lors elle ne songea plus qu'à se sanctifier en étudiant les livres sacrés du bouddhisme; dans ce but elle copia plusieurs recueils sacrés, parmi lesquels on cite surtout le *Fa-hoa-King*, ouvrage divisé en mille sections.

Quoique le règne de Gen-seï-ten-wô ait été de très-courte durée, il n'en est cependant pas moins mémorable dans l'histoire du Japon. Cette princesse protégea les lettres; elle accordait fréquemment des encouragements aux lettrés qui paraissaient doués d'un talent supérieur ou qui étaient parvenus à un haut degré d'érudition. Aussi, la littérature chinoise ancienne qui au Japon joue un rôle analogue à celui de la littérature latine ou grecque en Europe, fut-elle cultivée avec succès à cette époque. C'est également sous ce règne que parut le célèbre ouvrage historique connu sous le titre de *Nippon-Ki*, qui comprend, en trente *ken* ou livres, l'histoire du Japon depuis la naissance du monde, et qui fut rédigé par le prince Toneri-no-sin-wô, fils de l'empereur Ten-mou-ten-wô. Gen-seï-ten-wô doit être également comptée parmi les législateurs des Japonais. On lui doit, entre autres, un recueil de lois et de règlements administratifs composé sous sa direction par le ministre Fousivarano-fou-fira. Le nom de cette impératrice était Yamato-neko-taka-mits-syô-tarasi-fime : en montant sur le trône, elle prit le titre impérial de *Gen-seï-ten-wô*, c'est-à-dire l'*Auguste céleste de la droiture principale;* à partir du moment où elle abandonna le trône, elle se donna le nom honorifique d'abdication *Daï-zyô-ten-wô*, ce qui signifie *suprême Auguste du ciel*.

Léon de Rosny.

Nippon-wô daï itsi-ran, livre II, pag. 12 et suiv. — Daï Nippon-si, livre XV.

GENSÉRIC ou GIZÉRIC (Γιζέριχος), roi des Vandales, mort le 25 janvier 477, régna depuis 427 jusqu'à 477. Il était fils bâtard de Godigisde ou Modigisde, roi des Vandales établis en Espagne. Il partagea d'abord le trône avec son frère Gontharis ou Gondéric, et à la mort de celui-ci il resta seul souverain des Vandales. Sa vie se divise en deux parties bien distinctes : 1° sa conquête de l'Afrique, 2° ses expéditions maritimes contre l'empire. Peu après son avénement, il fut invité à passer en Afrique par le comte Boniface (*voy.* ce nom). Le général romain fournit des vaisseaux, et toute la nation vandale se prépara au départ. Une attaque des Suèves arrêta quelque temps Genséric; il défit rapidement ces ennemis, et au mois de mai 429 il passa le détroit. Arrivé en Afrique, il fit le dénombrement de son peuple, qui comprenait quatre-vingt mille hommes en comptant les vieillards, les enfants et les esclaves. Boniface céda les trois Mauritanies aux Vandales, qui n'y restèrent pas longtemps tranquilles. Rejoints par les Donatistes et les Maures, ils commencèrent contre les Romains une guerre d'extermination. Jamais d'aussi effroyables dévastations n'avaient signalé le passage des barbares. Genséric s'empara de toutes les villes de la Numidie et de la province proconsulaire, à l'exception de Cirtha, d'Hippone, et de Carthage. Boniface, avec des forces trop inférieures, hasarda une bataille, fut vaincu, et se renferma dans Hippone, où il soutint un siége assez long; mais en 431, désespérant de sauver l'Afrique, il repassa en Italie. Hippone tomba aux mains des Vandales. Carthage elle-même succomba le 29 octobre 439, et la province romaine fut entièrement conquise. Genséric en partagea le territoire entre les Vandales, et fit démanteler toutes les places, excepté Carthage. Il s'intitula roi de la terre et de la mer, et pour justifier ce dernier titre il créa une marine formidable, qui devint bientôt la terreur de tous les riverains de la Méditerranée. L'Italie et la Sicile furent exposées à de perpétuelles invasions, et les barbares, mal repoussés, s'avancèrent dans l'intérieur des terres. En 455, Genséric, profitant de l'anarchie où était tombé l'empire d'Occident à la suite du meurtre de Valentinien III, et sur l'invitation d'Eudoxie, veuve de ce prince, mit à la voile avec une puissante armée, et débarqua dans le port d'Ostie au mois de juin. A la nouvelle de cette invasion, les Romains éperdus massacrèrent Maxime, dont l'usurpation avait attiré sur eux ce désastre, mais ne songèrent pas à se défendre. Le pape Léon, qui avait sauvé Rome des fureurs d'Attila, fut moins heureux auprès du roi des Vandales. Il obtint seulement de Genséric qu'il n'emploierait ni le fer ni le feu, et qu'il laisserait subsister les édifices et épargnerait la vie des

habitants. Le pillage de Rome dura quatorze jours, et le butin fut immense. Tous les trésors des palais, les meubles précieux, la vaisselle d'or et d'argent, les pierreries, les ornements impériaux devinrent la proie des vainqueurs. Un vaisseau chargé des statues enlevées périt dans une tempête avant d'arriver à Carthage. Les Vandales emportèrent une partie de la toiture, en cuivre doré, du Capitole, les vases sacrés de Jérusalem, placés par Titus dans le temple de la Paix; ils emmenèrent des milliers de captifs, parmi lesquels se trouvaient Eudoxie et ses deux filles. Dans la même invasion, Capoue, Nole et Naples furent détruites.

Plusieurs fois l'empire essaya de se venger des déprédations de Genséric. En 411 le faible Théodose avait équipé, pour porter la guerre en Afrique, une flotte composée de onze cents bâtiments. Cette fastueuse expédition ne dépassa pas la Sicile, où la plupart des équipages périrent de disette et de maladie. Treize ans plus tard, Majorien, empereur d'Occident, prépara une expédition, mieux combinée; mais la faiblesse ou la trahison de ses lieutenants la firent échouer, et sa flotte fut détruite dans la baie de Carthagène. En 468, l'empereur d'Orient Léon, se voyant menacé jusque dans Constantinople par les flottes de Genséric, fit contre ce chef de pirates des armements qui épuisèrent une grande partie des ressources de l'empire. Il équipa une flotte de onze cent treize galères, montée par cent mille soldats, et commandée par Marcellinus, Heraclius et Bautiscus. Ces forces considérables suffisaient pour reconquérir l'Afrique; mais la flotte grecque, mal conduite, s'entassa dans le port de Bone, et y fut détruite par un incendie. Depuis cette époque Genséric n'eut à craindre aucune nouvelle attaque. Il fut même confirmé dans la possession de ses conquêtes par un traité conclu avec l'empereur d'Orient Zénon. Ce traité est le dernier événement remarquable de la vie de Genséric, qui mourut après un règne de cinquante ans. Il ordonna par son testament que la couronne passerait toujours au plus âgé de ses descendants en ligne masculine. Voici le portrait que Jornandès trace de Genséric. « Gizéric, dit-il, était d'une taille médiocre et boitait, par suite d'une chute de cheval. Il était profond dans ses desseins, peu parleur, ennemi des plaisirs, emporté jusqu'à la fureur, avide de conquêtes, extrêmement habile à solliciter les nations, à semer entre elles des germes de discorde, à les exciter les unes contre les autres. » Sa cruauté s'exerça surtout contre les catholiques, qu'il persécuta pour plaire aux ariens. Lui-même faisait profession d'arianisme. Il était d'autant plus implacable dans ses exterminations qu'il se regardait comme l'instrument de la vengeance céleste. Un jour qu'il quittait le port de Carthage pour une expédition, le pilote lui demanda où ils allaient. « Contre ceux que poursuit la colère de Dieu », répondit Genséric.

Procope, *Bellum Vandalicum*, I, 2-7, 22; II, 2, *Hist. Miscell.*, 14, 15. — Les *Chroniques* d'Idace, de Prosper, de Marcellin. — Jornandès, *Res Get.*, c. 33, 45. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. 33, 36. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. VI. — Marcus, *Hist. des Vandales en Afrique.*

GENS-FLEISCH. *Voy.* GUTTENBERG.

GENSICKE, née **HERZ** (*Wilhelmine*), femme de lettres allemande, née à Weimar, le 7 mars 1779, morte à Dresde, le 15 juin 1822. Privée de bonne heure des soins de sa mère, elle reçut de son père et de sa sœur aînée une éducation qu'elle compléta ensuite par ses propres efforts. Elle épousa en 1800 le conseiller aulique Gensicke, qu'elle avait rencontré à Dresde. Ce fut lui qui l'encouragea dans la carrière littéraire. Les ouvrages de Mme Gensicke, écrits avec esprit et cœur, parurent sous le pseudonyme de *Wilhelmine Willmar*. On a d'elle: *Rosamunde, oder die Pfänder der Treue* (Rosamond, ou les gages de la fidélité); Berlin, 1811; — *Viola, oder das Todtengewölbe* (Viola, ou la halle des morts); Kiel, 1812; — *Zauberlieder* (Tableaux de Magie); Kiel, 1818; — *Friederich et Julie;* Erfurt, 1816; — *Florine, oder die Marken* (Florine, ou les marques); Meissen, 1820. Mme Gensicke a publié, de concert avec Émilie Clarus, un journal, *Abendunterhaltung für Damen;* Leipzig, 1813; — *Kleeblätter* (Feuilles de Trèfle); Chemnitz, 1816 et 1818, 3 vol. On a encore d'elle: *Kindergarten;* Meissen, 1818; — *Mädchenspiegel* (Miroir des Demoiselles); Meissen, 1822; — *Erholungsstunden* (Heures de Repos); Leipzig, 1823. S. WEISS.

H. Döring, *Gallerie deutscher Dichter*, Ier vol., p. 335. — *Zeitung für die elegante Welt*, 1822, n° 132. — *Philipp's litterarischer Mercur*, 1822, n° 89. — *Allgemeine litterarische Zeitung*, 1822, n° 190. — Schnidel, *Deutsche Schiftsteller des 19e Jahrhunderts*, Ier vol., p. 148, et IIIe vol., p. 104.

GENSONNÉ (*Armand*), homme politique français, né à Bordeaux, le 10 août 1758, guillotiné à Paris, le 31 octobre 1793. Il exerçait dans cette ville la profession d'avocat à l'époque où éclata la revolution. Lors de l'organisation primitive du tribunal de cassation, en 1791, il fut appelé à en faire partie. Élu bientôt après à l'Assemblée législative, il y forma avec ses collègues Vergniaud et Guadet ce fameux triumvirat parlementaire, noyau d'un parti qui, sous le nom de la Gironde ou des Girondins, acquit une célébrité et une influence si funestes au trône d'abord et bientôt après aux chefs de ce même parti. Gensonné s'était fait connaître, dès l'époque de l'Assemblée constituante, par la publication d'un mémoire où il demandait l'émancipation des hommes de couleur dans les colonies. Cette même assemblée, vers la fin de sa longue session, choisit Gensonné pour aller, en qualité de commissaire, dans les départements de l'ouest, afin de travailler à vaincre la résistance que les prêtres de ces contrées apportaient à la mise en activité de la constitution civile du clergé. Dans cette mission, où il eut pour collègue Gallois, et pour auxiliaire le général Dumouriez, Gen-

sonné se convainquit que l'esprit du clergé et des habitants de l'ouest était en opposition ouverte avec l'esprit de la révolution et les vues de l'Assemblée. Dans la séance du 9 octobre 1791, paraissant pour là première fois à la tribune nationale, il fit sur cette mission un rapport où l'on rencontre des vues sages, présentées avec convenance et modération. Il indiquait les voies de la douceur et de la persuasion comme beaucoup plus propres que celles de la rigueur à ramener les esprits. Membre du comité diplomatique, Gensonné fut chargé du rapport à la suite duquel, le 1er janvier 1792, un décret d'accusation fut rendu, à l'unanimité, contre les deux princes frères du roi, le prince de Condé, l'ex-ministre Calonne, le vicomte de Mirabeau et le marquis de Laqeuille. Il fut appelé, le 16 mars suivant, à la présidence de l'assemblée. Le 21 avril, il proposa et fit adopter, à l'unanimité moins sept voix, le décret portant déclaration de guerre à l'empereur d'Allemagne. A cette époque le parti de la Gironde n'attaquait pas ouvertement encore la sincérité des intentions de Louis XVI, mais il harcelait sans relâche les ministres, qui se succédaient rapidement aux affaires, et signalait à la vindicte révolutionnaire les personnages les plus influents sur l'esprit du roi, à la tête desquels l'opinion plaçait la reine Marie-Antoinette. Le nom de *comité autrichien* fut alors inventé pour désigner les chefs de cette faction, que l'on accusait de connivence avec l'étranger, et à laquelle on ne manqua pas d'attribuer les désastres qui signalèrent le début de la campagne de 1792. Dans la séance du 25 mai, Gensonné et Brissot dénoncèrent formellement l'existence de ce comité, et demandèrent qu'au décret d'accusation rendu le 10 mars précédent contre le ministre de l'intérieur Delessart on en ajoutât un contre les ministres Montmorin et Bertrand de Molleville. Une enquête fut seulement ordonnée à l'égard de ces derniers; mais les attaques de Brissot et de la Gironde contre les ministres et autres agents du gouvernement royal se renouvelèrent sans relâche jusqu'à la journée du 20 juin, prélude de celle du 10 août.

Après le 20 juin, ce même parti parut disposé à empêcher la chute du trône, qu'il avait tant contribué à ébranler. Des négociations furent ouvertes entre le roi et les Girondins par l'intermédiaire du peintre Boze, qui remit à Louis XVI un mémoire rédigé, dit-on, par Gensonné. Mais, toujours mal conseillé, l'infortuné prince, irrité contre l'opposition qu'il avait rencontrée dans ceux qui venaient tardivement lui offrir leur appui, crut qu'il en trouverait un plus solide dans les chefs du parti le plus avancé dans la voie révolutionnaire, et les négociations, rompues avec Vergniaud et Gensonné, furent activement poursuivies avec quelques membres de la Montagne. Les Girondins secondèrent alors de toute leur influence le mouvement qui aboutit au 10 août. Dans cette journée, où périt la monarchie, en attendant le monarque, Vergniaud, Guadet et Gensonné présidèrent successivement l'assemblée. Ce fut sur la proposition de ce dernier que furent décrétées les attributions du conseil exécutif destiné à remplacer provisoirement le gouvernement royal. Dans le but de garantir la sûreté des personnes et des propriétés, Gensonné les fit placer sous la responsabilité de la commune révolutionnaire du 10 août; mais les premières journées de septembre vinrent bientôt montrer l'insuffisance de ces mesures et de ces efforts. Élu le troisième député de la Gironde à la Convention nationale, Gensonné y demanda sur-le-champ vengeance des attentats qui avaient ensanglanté ces fatales journées. Les ordonnateurs des massacres lui répondirent en l'accusant d'avoir été l'un des agents de la cour stipendiés par le ministre Narbonne. A cette imputation Gensonné opposa la profession de foi républicaine la plus explicite, et il la soutint bientôt de son vote pour la mort et contre le sursis dans le procès du roi; cependant, il avait été l'un des plus ardents provocateurs de la mesure dilatoire de l'appel au peuple. On le vit aussi, après la mort de Louis XVI, demander que la commune de Paris répondît à la France de la sûreté des débris de la famille royale. Le 2 septembre avait dû lui apprendre ce que valait une telle garantie.

Président de la Convention le 7 mars 1793, Gensonné arriva au fauteuil à l'époque où éclatèrent dans toute leur force les attaques du parti de la Montagne contre celui de la Gironde. Dans cette lutte incessante, qui eut pour issue la fatale journée du 31 mai, Gensonné se montra l'un des plus infatigables athlètes d'une cause sur le succès de laquelle reposait désormais le maintien de l'ordre en France. Toujours signalé par les anarchistes comme l'un des principaux ennemis de la cause populaire, il repoussait leurs agressions par des paroles moins éloquentes que les discours de Vergniaud et de Fonfrède, moins passionnées que les réponses de Guadet, mais dont le sang-froid et la force logique terrassaient ses adversaires.

Quelquefois des traits d'une vive et ingénieuse causticité venaient animer les improvisations de Gensonné. Ainsi, dans une séance où il insistait sur la punition des assassins du 2 septembre, un des fauteurs de leurs crimes ayant crié de la Montagne : « Ils ont sauvé la patrie! — Oui, répliqua le Girondin, comme les oies sauvèrent le Capitole. » On ne saurait se figurer le tumulte auquel donna lieu cette réponse dans l'assemblée et dans les tribunes : aussi l'irritation des Jacobins contre Gensonné se manifestait-elle par de fréquentes dénonciations d'une correspondance intime entre lui et Dumouriez. Marat et Drouet le signalaient sans cesse comme le confident et le complice du général transfuge. Il est certain que d'étroites relations avaient existé entre Dumouriez et Gensonné, mais elles avaient précédé la défection du vainqueur de Jemmapes. Son ancien

aide de camp, l'adjudant général Miaczinski, ayant été condamné à mort, le 17 avril, par le tribunal révolutionnaire, les débats du procès établirent encore la réalité des liaisons du général et du député, et la conduite de Gensonné fut déférée à l'examen d'une commission; mais les événements du 31 mai et le décret du 2 juin imprimèrent bientôt à sa situation un caractère plus dangereux encore. D'abord, ainsi que ses collègues, retenu en simple surveillance chez lui, le ministre de l'intérieur Garat lui offrit, dit-on, les moyens de se mettre en sûreté. Gensonné s'y refusa, en disant qu'il devait faire le sacrifice de sa vie à la justice de sa cause. Décrété d'accusation le 3 octobre 1793, sur le rapport d'Amar, il parut le 24 devant le tribunal révolutionnaire avec Vergniaud, Brissot et dix-huit autres conventionnels. Dans les débats, qui durèrent sept jours, aucun fait particulier, si ce n'est sa correspondance avec Dumouriez, ne fut reproché à Gensonné; ses opinions et ses votes furent comptés comme des crimes. Condamné à mort, il périt le 31 octobre, à l'âge de trente-cinq ans. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Villaumé, *Hist. de la Révolution*. — Arnault, Jay, Jouy, *Biographie nouvelle des Contemp.* — Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Lamartine, *Histoire des Girondins*.

GENSSANE (DE), naturaliste français, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort en 1780. Il fut directeur des mines du Languedoc, concessionnaire de celles de Franche-Comté, membre de la Société des Sciences de Montpellier et correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On a de lui : *Traité de la Fonte des Mines par le feu du charbon de terre;* Paris, 1770-1776, 2 vol. in-4°; — *Géométrie souterraine pour l'Exploitation des Mines, ou traité de géométrie pratique appliquée à l'usage des travaux des mines;* Montpellier, 1776, in-8°; — *Histoire naturelle de la province de Languedoc, partie géologique et géoponique;* Montpellier, 1776-1779, 5 vol. in-8°; — *Sur l'Exploitation des mines d'Alsace et comté de Bourgogne;* dans le *Recuil des Savants étrangers de l'Acad. des Sciences*, t. IV; — *Mémoires sur les mines d'une partie de la Corse;* dans le *Journal des Mines*, 1795, t. II; — *Recherches pour constater l'origine du plomb métallique trouvé dans le département de l'Ardèche;* dans le *Journal des Mines*, t. IV.

Gobet, *Anciens Minéralogistes de France*. — Quérard, *La France littéraire*.

GENT (*Thomas*), archéologue anglais, né à York, en 1691, mort dans la même ville, le 17 mai 1778. Il exerça pendant quelque temps la profession d'imprimeur à Londres, d'abord comme apprenti, puis comme maître. Il alla ensuite s'établir en la même qualité à York, où il passa la reste de sa vie. Il publia divers ouvrages relatifs aux antiquités de York; on y trouve beaucoup de particularités qu'on chercherait inutilement dans les histoires les plus étendues. On a de lui : *The ancient and modern History of the famous City of York;* York (sans date), in-12; — *The ancient and modern History of the loyal town of Rippon;* York, 1733, in-8°; — *Annales Regioduni Hullini, or the History of Kingston upon-Hull;* York, 1735, in-8°; — *Piety displayed in the holy life and death of the ancient and celebrated saint Robert, hermit at Knaresborough;* York (sans date), in-12; — *Compendious History of England and Rome;* York, 1741, 2 vol. in-12; — *The most delectable, scriptural, and pious History of the famous and magnificent great eastern Window in Saint-Peter's cathedral, York;* York, 1762, in-8°.

Gough, *Topography*, vol. II. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GENT. *Voy.* GENTIUS.

GENTÉ. *Voy.* GENNETÉ.

GENTIEN (*Pierre*), poëte français, né à Paris, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il appartenait à l'ancienne maison des Gentiens. Il a composé un poëme dans lequel il célèbre cinquante des plus belles dames de son temps : il les représente comme s'exerçant dans un tournoi, pour s'habituer aux fatigues et aux dangers d'une croisade, où elles voulaient accompagner leurs chevaliers. On croit que ce poëte est un des deux Gentiens qui périrent à la bataille de Mons en Puelle, en 1304, en défendant Philippe le Bel.

Cl. Fauchet, *Origine de la Langue et Poésie françaises*.

GENTIEN (*Benoît*), religieux de l'abbaye de Saint-Denis, dans le quinzième siècle. Docteur en théologie, il fut député de l'université de Paris au concile de Constance, et s'y distingua par son éloquence. Mais il n'est connu aujourd'hui que parce que Le Laboureur lui a attribué l'*Histoire de Charles VI par le moine de Saint-Denis*. Cet important ouvrage a été publié pour la première fois, Paris, 1663, 2 vol. in-fol., par Le Laboureur (*voy.* ce nom). On doute avec raison qu'il soit de Gentien.

Le Laboureur, *Préface de l'Histoire*. — M. Félibien, *Histoire de l'Abbaye de S.-Denys*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, vol. II, 17072, 17129.

GENTIL (*André-Antoine-Pierre*), agronome français, né à Pesmes (Franche-Comté), en 1725, suivant Fuschamberg, en 1731, d'après Dunaud, mort à Paris, en 1800. Il entra à l'âge de dix-huit ans dans l'ordre de Saint-Bernard, et fit profession à Clairvaux. Sans négliger ses devoirs religieux, il s'occupait beaucoup de science, et particulièrement de chimie. Ses supérieurs, remarquant ce goût, lui confièrent l'administration des terres qui dépendaient de Clairvaux. Sa gestion augmenta les revenus de l'abbaye, et le fit nommer prieur de Fontenai dans l'Auxerrois. Gentil s'occupait d'agriculture en savant et en cultivateur pratique. Il publia les résultats de ses études et de ses expériences dans des mémoires

couronnés par diverses académies, et dans des ouvrages qui le placèrent au premier rang des agronomes français. La révolution l'ayant forcé de quitter son cloître, il se retira à Paris, où il mourut, dans l'oubli et la pauvreté. Buffon faisait le plus grand cas de Gentil : « Ce respectable religieux, dit-il, ensevelit dans l'ombre du cloître des talents dignes du plus grand jour. Souvent créateur, toujours heureux dans ses opérations chimiques, parce qu'il est infatigable dans ses recherches, il ne voit rien dans la nature qui ne puisse tourner par ses soins au profit de l'espèce humaine : il ferait sortir le Chypre et le Malaga d'une tonne remplie de vin corrompu. Lisez son ouvrage sur la fermentation, et ses dissertations sur divers objets d'utilité première. Mais je dois respecter le voile modeste dont il veut couvrir sa vie, son nom et ses œuvres. Ah! si le génie et la vertu étaient les seuls droits aux belles abbayes de son ordre, qu'il serait puissant aujourd'hui! et que d'infortunés le béniraient demain! Passionné pour les sciences, il n'en cultive pas avec moins de grâce et de goût la littérature, qui les embellit. Sa conversation est ingénieuse et piquante; son idiome est pittoresque et n'appartient qu'à lui seul. Organisation vive, santé frêle, âme ardente, voilà le portrait du prieur. Une lame de cette trempe use violemment son fourreau. » Les principaux ouvrages de Gentil sont : *Premier Essai d'Agronomie, ou diététique générale des végétaux, et application de la chimie à l'agriculture;* Dijon, 1777, in-8°; — *Dissertation sur le Café et sur les moyens propres à prévenir les effets qui résultent de sa préparation, communément vicieuse, et en rendre la boisson plus agréable et plus salutaire;* Paris, 1787, in-8°; — *Manière de faire de très-bon vinaigre avec du petit lait;* Dijon, 1787, in-8°; — *Mémoire sur la question proposée en* 1779 *par la Société des Sciences de Montpellier : « Déterminer par un moyen fixe, simple, et à la portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin, en fermentation dans la cuve, aura acquis toute la force et toute la qualité dont il est susceptible »*; Paris, 1802, in-8°.

Fuschamberg', *Éloge de Gentil*, dans le *Recueil* de la Société d'Agriculture de Besançon. — Dunaud, *Manuscrits*, dans la bibliothèque de Besançon. — Quérard, *La France littéraire*.

GENTIL (Le chevalier *Jean-Baptiste-Joseph*), officier supérieur, voyageur et indoustaniste français, né à Bagnols, le 25 juin 1726, mort dans la même ville, le 15 février 1799. Il suivit fort jeune la carrière de la marine, et passa dans l'Inde en 1752. Il était enseigne en 1753, et fit d'abord la désastreuse campagne du Carnatic; puis, passant sous les ordres de l'habile Bussy-Castelnau, il combattit avec succès Ghazi-ed-Din, subah du Bengale, et les Mahrattes. Ces succès valurent à la Compagnie française des Indes les provinces de Mustaphanagor, Ellore, Rajamundrum et Chiccacole, c'est-à-dire environ deux cents lieues de côtes sur une profondeur moyenne de vingt-cinq à trente lieues. Après le départ de Dupleix, en 1757, Gentil vit tomber le Bengale aux mains des Anglais commandés par Clive. En 1758, suivant de nouveau Bussy dans le nord de la Péninsule indoue, il prit encore part à de brillants faits d'armes; enfin, il assista aux désastres de Lally-Tolendal et au dernier coup porté à la puissance française dans l'Inde, la perte de Pondichéry (14 janvier 1761). (On trouvera les détails de cette lutte acharnée dans les articles Dupleix, Bussy, Clive, Godeheu, Lally-Tolendal.)

Gentil était lieutenant depuis 1760. Quoique tout espoir de conquête fût complétement perdu, Gentil ne voulut pas laisser aux Anglais un triomphe paisible, ni abandonner sans combattre encore les vastes contrées qu'il avait parcourues durant plusieurs années en vainqueur. Sous l'inspiration du major allemand Sumrau, il entra au service du nabab du Bengale Mir-Caussim, et tous deux formèrent un petit corps moitié européen, moitié indigène, qui, armé et discipliné à la française, ne tarda pas à donner la victoire à Mir-Caussim dans ses guerres contre les autres princes indous. Plus tard, ces soldats disciplinés lui furent d'un grand secours dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Anglais, et les tinrent longtemps en échec. Ce fut surtout à la bataille de Gheria que Gentil et sa troupe se couvrirent de gloire. Cependant il fallut céder au nombre : Mir-Caussim dut chercher un refuge chez Sudjad-al-Doulah, nabab d'Oude, qui prit le bataillon européen à sa solde et l'employa utilement, si utilement même, que les Anglais ne craignirent pas de faire une condition de paix de la mise à mort de Mir-Caussim et de ses généraux européens (1). Ce traité n'eut pas de suite, parce que le nabab Sujad-al-Doulah demandait, pour livrer ses alliés, la province entière de Bahar. Sujad-al-Doulah, vaincu à la bataille de Baléhchar (23 octobre 1764), fut obligé de s'en remettre à la générosité de ses ennemis. Gentil et les siens émigrèrent auprès du Grand-Mogol; plus tard Gentil rentra dans l'Oude en qualité de résident français (1765); il y forma un bataillon de six cents Français, attira ses compatriotes par de nombreuses générosités, leur fit donner des charges importantes, et contribua certainement à prolonger l'indépendance du royaume d'Oude. Gentil était un homme instruit; il profita de sa position supérieure pour recueillir une précieuse collection d'objets d'histoire naturelle, d'armes, de monnaies, de dessins et de manuscrits arabes, hindous, persans ou sanscrits. Il suivit et aida puissamment Sujad-el-Doulad dans plusieurs expéditions contre les Rohillas (1773-

(1) Les Anglais prétendaient rendre les officiers européens au service de Mir-Caussim responsables de la décapitation faite par ce prince de cent quarante-neuf prisonniers anglais. Il est prouvé, au contraire, qu'ils employèrent toute leur influence pour empêcher ces terribles représailles. Gentil fut même assez heureux pour soustraire quelques Anglais au sort de leurs compatriotes.

1774); mais ce prince étant mort (26 janvier 1775), les Anglais, redoutant les améliorations que Gentil ne cessait d'apporter dans le royaume d'Oude, imposèrent comme une condition de paix son expulsion au nouveau nabab Asoff al-Doulad. En conséquence Gentil dut rentrer en Europe. Il s'embarqua à Chandernagor, et était à Paris en 1778. Il donna aux établissements publics ses riches collections et de curieux animaux qu'il avait ramenés à ses frais. Il reçut le grade de colonel; depuis 1771, il était chevalier de Saint-Louis. Ayant perdu ses pensions à la chute de la royauté, il tomba dans un état voisin de la misère, et mourut des suites d'une attaque d'apoplexie. Il a laissé: *Histoire métallique de l'Inde*, 1 vol. in-fol., avec de nombreux dessins (non publiée); — *Histoire de l'Empire Mogol;* in-fol., avec vignettes et portraits (non publiée); — *Abrégé géographique de l'Inde*, avec une carte géographique très-détaillée; Georges Forster déclare loyalement s'en être servi pour son *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg* (Paris, 1802, 3 vol. in-8°); — *Histoire des Radjahs de l'Hindoustân depuis Barth jusqu'à Petaurah*, restée en manuscrit et déposée au cabinet des estampes de la Bibliothèque imp. de Paris; — *Mémoires sur l'Indostan, ou l'Empire Mogol;* Paris, F. Didot, 1822, in-8°, avec 3 gravures et carte. Cet ouvrage posthume fut composé sur les documents laissés par Gentil.

Alfred DE LACAZE.

Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'artillerie, etc. (publié par son fils); Paris, 1814, in-8°. — Collin de Bar, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne;* Paris, 1814, 2 vol. in-8°. — Barchou de Penhoën, *Histoire de la Conquête et de la Fondation de l'Empire Anglais dans l'Inde;* Paris, 1842, 6 vol. in-8°. — Mill, *The History of British India;* Londres, 1826, in-8°.

GENTIL DE CHAVAGNAC (*Marie-Joseph*), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1772, mort à Passy, près Paris, le 27 mai 1846. Il fit ses études aux colléges d'Harcourt et de Montaigu, suivit les cours de droit, et fut reçu avocat le jour même de la dernière séance du parlement de Paris. Lors de la réquisition de 1793, il fut obligé de partir pour l'armée. De retour à Paris, il devint, en 1806, secrétaire particulier du directeur général des forêts, ce qui ne l'empêcha pas de travailler pour les théâtres. La plupart de ses pièces furent écrites en collaboration avec Desaugiers. Lors du mariage de Napoléon, il fit jouer *Les Fêtes françaises, ou Paris en miniature*, et en 1811 il célébra la naissance du roi de Rome par une autre pièce qui avait pour titre *La bonne Nouvelle;* mais en 1814 l'entrée de Louis XVIII à Paris et en 1815 la fête de ce roi lui inspirèrent *Le Retour des Lis* et *Le Bouquet du Roi, ou le Marché aux Fleurs*. Louis XVIII l'en récompensa par des lettres de noblesse, une boîte ornée de son chiffre et une pension. Le 28 mars 1821 il obtint la direction du Second Théâtre-Français; le peu de succès qu'il y obtint lui fit donner sa démission dès l'année suivante. Pour le dédommager, le roi lui accorda la décoration de la Légion d'Honneur, et le nomma son lecteur honoraire. Ses principaux ouvrages sont, au Théâtre-Français : *L'Hôtel garni*, comédie en un acte et en vers, donnée en 1814; — *Les deux Voisins, ou la route de Bordeaux*, en un acte et en vers, 1815; — au Th. Feydeau : *Bayard à La Ferté;* opéra comique en trois actes, 1811; — à l'Odéon: *Le Siége de Gênes*, un acte; 1823; — au Vaudeville : *Les Sabotiers béarnais;* 1808; — *Pierrot, ou le diamant perdu;* 1813; — *Monsieur Sans-Gêne;* 1816; — *Va-de-bon-Cœur;* 1821; — *Les Maris sans Femmes;* 1823; — aux Variétés: *La Chatte merveilleuse;* 1810; — *Monsieur Desormeaux;* 1812; — *Les Auvergnats;* 1812; — *La Matrimoniomanie;* 1812; — *Le petit Enfant prodigue;* 1813; — *Le Bûcheron de Salerme;* 1813; — *Monsieur Pinson, ou je fais mes farces;* 1813; — à la Porte-Saint-Martin : *Les Petites Danaïdes;* 1819. Membre de la société du Caveau moderne, il a publié un *Recueil de Chansons et Poésies fugitives;* 1823, in-18. GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biographie des Contemporains*.

GENTIL. *Voy.* LE GENTIL.

GENTILE GENTILI, en latin *Gentili de Gentilibus*, médecin italien, surnommé *Fulginas* ou *de Fulgineo*, de Foligno, lieu de sa naissance, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Suivant Fabricius, il mourut à Pérouse, en 1348, tandis que Alidosi et Jacobilli le font mourir l'un à Pérouse, l'autre à Foligno. Fils d'un médecin et disciple de Thaddée de Florence, il devint lui-même un médecin célèbre. Il reçut de ses contemporains le surnom de *Speculator*. Les habitants de Pérouse, en récompense de son savoir, lui accordèrent le droit de cité, et le pape Jean XXII, si l'on en croit Baluze et Fabricius, le choisit pour médecin. Rien ne lui fit plus d'honneur que ses explications sur Avicenne, bien que dans ce commentaire, ainsi que dans ses autres ouvrages, il n'ait montré aucune notion ni de la vraie physiologie ni de la véritable médecine. On a de lui : *Tractatus de Balneis*, imprimé par Jean de Reno; 1473, in-4°; — *De Febribus;* Venise, 1484, in-fol.; — *Expositiones cum textu Avicennæ;* Venise, 1492, in-fol.; — *Expositio cum commento Ægidii, monachi benedictini, libri De judiciis urinarum et libri De pulsibus;* Venise, 1494, in-8°; — *Consilia peregregia ad quævis morborum totius corporis genera. De hernia. Receptæ super primam fen quarti Avicennæ ordinatæ;* Venise, 1503, in-fol.; — *Quæstiones et Tractatus extravagantes;* Venise, 1520, in-fol.; — *De Lepra;* Venise, 1536, in-fol.; — *De Propositionibus medicinarum;* Padoue, 1556, in-8°. Les œuvres de Gentile ont été recueillies, à Venise, 1484, 1486, 1492, 4 vol. in-fol. On a souvent attribué tous ces ouvrages à un autre Gentile, père de celui-ci, et

mort au commencement du quatorzième siècle.

Manget, *Biblioth. médic.*, t. Ier, p. 455. — Baluze, *De Papis Avenionensibus*, t. Ier, p. 581. — Trithème, *De Script. eccles.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.* — L. Jacobilli, *Bibliotheca Umbriæ.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

* **GENTILE** (*Bartolommeo*), peintre de l'école romaine, né à Urbin, florissait à la fin du quinzième siècle. Il avait peint pour le couvent de Saint-Augustin de Pesaro une *Madone assise sur un trône*, au bas duquel on lit, dans un cartel : *Bartolomeus M. Gentilis de Urbin. pinxit ann.* MCCCCLXXXXVII. Ce tableau, après diverses vicissitudes, a été acquis, en 1840, par le gouvernement français, et fait partie de la collection du Louvre. Lanzi cite de ce maître un autre tableau, qu'il vit à Monte-Cicardo, et qui portait avec la même inscription la date de 1508.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Villot, *Musée du Louvre.*

GENTILE DA FABRIANO. *Voy.* FABRIANO (*Gentile* DA).

GENTILESCHI (*Artemisia*, *Aurelio* et *Orazio*). *Voy.* LOMI.

* **GENTILI** (***), général corse, né en 1751, mort sur la Méditerranée, en 1799. Il descendait d'une des plus anciennes familles de l'île de Corse. Son père, qui marchait au premier rang des partisans de l'indépendance, le conduisit de bonne heure sur les champs de bataille, et fut tué devant lui. Le jeune Gentili continua à combattre sous les ordres de l'illustre Paoli; mais le nombre l'ayant emporté, tous deux cherchèrent un refuge sur une terre étrangère. Vingt ans plus tard, Gentili revit sa patrie; elle avait alors accepté la domination française, et lorsque les Anglais y tentèrent plusieurs débarquements, ils furent vigoureusement repoussés sur plusieurs points par les Corses, que commandait Gentili. Il fut en 1790 délégué par ses compatriotes pour rendre compte de la situation politique de la contrée. En 1794 il défendit vainement Bastia contre les Anglais, et vint en France, où, par la protection de Bonaparte, il obtint, en 1796, le grade de général de division et le commandement d'une expédition destinée à reprendre les positions occupées par les ennemis. Son avant-garde, commandée par le général Casatta, avait déjà enlevé Bastia, Saint-Florent, Bonifacio, lorsqu'il s'embarqua (15 octobre) et vint lui-même achever la reprise de l'île. Par le traité de Campo-Formio, Corfou et les îles de la mer Adriatique ayant été cédées aux Français, Gentili fut chargé du commandement des troupes de débarquement de l'escadre équipée à Venise, sous les ordres du capitaine Bourdé. Elle entra dans la rade de Corfou le 10 messidor an v (28 juin 1797). Le port et l'île arborèrent le pavillon français; bientôt Zante, Céphalonie, Sainte-Maure et Corcyre imitèrent cet exemple. Maître de Corfou, Gentili rendit de grands services à sa patrie adoptive; il en fit aimer la domination, par la manière prudente et juste dont il gouverna. Atteint d'une maladie grave, il retournait en Corse, lorsqu'il mourut dans la traversée.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an 1789, n° 128; an 1790, n° 310; an V, nos 35, 49, 321; an VI, n° 245; an VII, n° 27. — *Biographie moderne*, édit. de 1806.

GENTILIS (*Albéric*), jurisconsulte italien, né en 1551, à Castello-di-San-Genesio (Marche d'Ancône), mort à Oxford, au commencement d'avril 1611 (bien que plusieurs biographes le fassent mourir à Londres, en 1608). Il étudia le droit, se fit recevoir docteur à la faculté de Pérouse, et devint peu après juge dans la ville d'Ascoli. Mais son père, Matthieu Gentilis, médecin, issu d'une noble et ancienne famille de la marche d'Ancône, ayant embrassé le protestantisme, Albéric suivit cet exemple, et tous deux, forcés de quitter l'Italie, se retirèrent en Carniole. De là il se rendit en Angleterre, vers 1580, et obtint la protection de plusieurs personnages importants, entre autres de Robert Dudley, comte de Leicester, alors chancelier de l'université d'Oxford. Muni de lettres de recommandation du comte pour les principaux membres de l'université, Gentilis se rendit à Oxford, obtint un logement dans le collége de New-Inn-Hall et une pension sur les fonds de l'université. En 1587 Élisabeth lui confia la chaire de droit civil, place qu'il occupa pendant vingt-quatre ans avec un grand succès. Gentilis se distingua comme jurisconsulte, comme controversiste et comme philologue; mais il fut plutôt un compilateur infatigable qu'un savant original. Ses ouvrages sont très-nombreux; Nicéron en a donné une liste étendue; nous ne citerons que les plus importants, tels que : *De Juris Interpretibus Dialogi sex;* Londres, 1582, in-4°; — *De Jure Belli Libri tres;* Leyde, 1589, in-4°. Ce livre a été très-utile à Grotius pour son traité sur le même sujet; — *De Armis Romanis Libri duo;* Hanovre, 1599, in-8° : dans cet ouvrage, dédié au comte d'Essex, Gentilis a recueilli tout ce qu'on peut dire pour ou contre la légitimité des expéditions militaires des Romains; — *Disputationum de Nuptiis Libri VII;* Hanovre, 1601, in-8°; — *Lectiones Virgilianæ variæ;* Hanovre, 1603, in-8°; — *Disputationes Tres, de potestate regis absoluta, de unione regnorum Britanniæ, et de vi civium in regem semper injusta;* Londres, 1605, in-4°; — *Hispanicæ Advocationis Libri duo, in quibus illustres quæstiones maritimæ secundum jus gentium et hodiernam praxim nitide perlustrantur;* Hanovre, 1613, in-4°.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.* — Bayle, *Diction. historique et critique.* — Taisand, *Vies des Jurisconsultes.* — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XV, XX. — Wood, *Athenæ Oxonienses.*

GENTILIS (*Robert*), traducteur anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1590, mort vers 1654. Il fit ses études à l'université d'Oxford, dans les colléges du Corps-du-Christ, de Jésus et de Saint-Jean, et fut, par l'influence de son

père, attaché dès l'âge de dix-sept ans au collége de Toutes-les-Ames (*All-Souls*). Mais il s'abandonna bientôt à la débauche, dissipa toute la fortune que lui laissa son père, et quitta l'Angleterre pour voyager sur le continent. Les misères de son existence errante le changèrent à son avantage. De retour en Angleterre, il mena une vie rangée, et s'adonna au travail. Il obtint une pension du roi, et traduisit en anglais des ouvrages italiens, espagnols et français, tels que : *History of the Inquisition;* Londres, 1639, in-4°, traduit de l'italien du fra Paolo; — *On the success and chief events of the monarchy of Spain;* Londres, 1639, in-12, traduit de l'espagnol de Malvezzi; — *The Antipathy between the French and the Spaniard;* Londres, 1641, in-8°, traduit de l'espagnol; — *Considerations on the Lives of Alcibiades and Coriolanus;* Londres, 1650, in-12, traduit de l'italien de Malvezzi; — *A compendious Method for attaining the Sciences in a short time, with the statutes of the academy founded by cardinal Richelieu;* Londres, 1654, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Nicéron, *Mémoires*, t. XV et XX.

GENTILIS (*Scipio*), jurisconsulte italien, frère d'Albéric, né en 1563, à Castello-di-San-Genesio, mort le 7 août 1616. Il suivit son père en Allemagne, et fit ses études à Tubingue, à Wittemberg, à Leyde, où il eut Juste Lipse pour maître. Plus tard, professeur à Altdorf, il se distingua par la profondeur de son savoir, la clarté de son enseignement et l'élégance de son style. Le pape Clément VIII lui fit, dit-on, offrir une chaire à l'université de Bologne, en lui promettant la liberté de conscience. Gentilis refusa. Quatre ans avant sa mort, et dans un âge déjà avancé, il épousa une demoiselle originaire de Lucques, Madeleine Calendrin, dont il eut deux enfants. Nicéron cite de lui vingt-et-un ouvrages; nous ne rappellerons que les principaux, qui sont : *Annotazioni sopra* La Gerusalemme liberata *di Torquato Tasso;* Leyde, 1586, in-8°; — *Disputationum illustrium, sive de jure publico populi romani, Liber;* Nuremberg, 1598, in-8°. Ces dissertations sont au nombre de sept, savoir : *De principatu romano; De lege Claudia de vi, atque an Cicerò per eam juste civitate pulsus sit; De lege Cornelia, et facta Ciceronis restitutione contra legem Claudiam; De lege Porcia de suppliciis, seu de libertate romana; De jure belli; Ad constitutionem imperatoris Frederici I, Ænobarbi, de regalibus; De jure singulari studiosorum; Orationes rectorales tres pro C. Cæsare de re militari romana et turcica, et de lege regia;* Nuremberg, 1600, in-8°; — *Tractatus Quatuor : De erroribus testamentorum a testatoribus ipsis commissis; De scientia hæredum; De jure accrescendi; De dividuis et individuis obligationibus;* Strasbourg, 1669, in-8°.

Bayle, *Diction. histor. et crit.* — Moréri, *Grand Diction. hist.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XV.

GENTILIS (*Jean-Valentin*), hérésiarque italien, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1520, exécuté à Berne, au mois de septembre 1566. Il adopta les doctrines de Socin, et, forcé de quitter son pays pour éviter la peine du feu, il se retira à Genève, où plusieurs Italiens, sectateurs de la réforme, avaient déjà établi une petite église. Gentilis, dont les opinions allaient bien au delà du protestantisme, fit bientôt un schisme dans cette église, et donna lieu au formulaire de foi qui fut dressé dans le consistoire du 18 mai 1558. Il y souscrivit et promit sous serment de ne rien dire ni faire qui y fût contraire. Cependant, il ne cessa point de répandre secrètement les doctrines que Socin avait renouvelées d'Arius (*voy.* ces deux noms). Les magistrats de Genève le firent arrêter. Convaincu d'avoir violé sa promesse, il fut condamné à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. On lui fit promettre de plus de ne pas sortir de Genève sans une permission expresse. Il ne laissa pas de s'enfuir bientôt après. Il se retira d'abord dans le canton de Berne, se rendit ensuite à Lyon, puis erra dans le Dauphiné et la Savoie, ne trouvant de sûreté nulle part, et finit par retourner dans le canton de Berne, où il fut emprisonné. Rendu à la liberté, il publia une profession de foi arienne, dédiée au bailli qui l'avait fait arrêter. Après cet éclat et un nouvel emprisonnement à Lyon, il alla rejoindre en Pologne deux autres sociniens célèbres, Georges Blandrata et Jean-Paul Alciat. Mais les sectaires ne surent pas s'entendre, et leurs discordes donnèrent occasion au roi de Pologne de publier un édit de bannissement contre les novateurs étrangers. Gentilis se retira en Moravie, puis en Autriche. Informé de la mort de Calvin, il crut pouvoir sans danger reparaître en Suisse. Il revint dans le pays de Gex, et se présentant devant le bailli qui l'avait déjà fait emprisonner une fois, il proposa de soutenir une joûte solennelle contre les ministres et les consistoires du voisinage. Le bailli lui répondit en le renvoyant en prison, le 11 juin 1566. Le procès porté devant les magistrats de Berne dura depuis le 5 août jusqu'au 7 septembre. Gentilis, convaincu d'avoir attaqué la Trinité, fut condamné à avoir la tête tranchée. Il mourut en se glorifiant d'être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père. « Au lieu, disait-il, que les Apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils. »

Aretius, *Valentini Gentilis Historia*. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

GENTILIS. *Voy.* GENTILE.

GENTILLET (*Innocent*), jurisconsulte français, né à Vienne (Dauphiné), dans la première moitié du seizième siècle, mort à Genève, vers 1595. Il fut d'abord conseiller à la chambre mipartie de Grenoble, établie pour le Dauphiné, en vertu de l'article XX de la paix de Monsieur. Lesdiguières, qui l'employa dans plusieurs affaires,

le mit ensuite à la tête du conseil qu'il réunit à Die. Plus tard Gentillet fut président de la chambre mi-partie de Grenoble. En 1572 il se retira à Genève; mais il rentra quelque temps après en France. Après l'édit de réunion, il retourna à Genève, où il se fixa définitivement. Quelques biographes prétendent qu'il fut syndic de cette république; Sénebier dément cette assertion. Ce qui est certain, c'est qu'il fut à Genève l'oracle de la jurisprudence. On a de lui : *Apologia pro Gallis christianis religionis reformatæ;* Genève, in-8°, 1558, d'après Sénebier, et 1578, d'après la *Biographie universelle*. Deux autres édit. de 1588 et 1598, trad. franç., (Genève) 1584 et 1588, in-8°; — *Remontrance au roi Henri III sur le fait de deux édits donnés à Lyon, touchant la nécessité de la paix et les moyens de la faire;* (Genève) 1574, in-8°; — *Discours d'Estat sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume et une principauté, contre Nicol. Machiavel;* 1576, in-8° : cet *Anti-Machiavel* a été traduit en latin, sous ce titre : *Commentariorum de regno aut quovis principatu recte et tranquille administrando Libri III;* Lausanne, 1577, in-8°, plus. édit. : selon M. Weiss, cet ouvrage aurait été publié d'abord en latin, en 1571; — *La République des Suisses descrite en latin par J. Simler de Zurich et nouvellement mise en français;* Paris, 1579, in-8°; — *Examen concilii Tridentini, in quo demonstratur in multis articulis hoc concilium antiquis conciliis et canonibus regiæque auctoritate contrarium esse, in V libros divisum;* Genève, 1586, in-8°. Réimprimé sous ce titre : *Concilii Tridentini historica Relatio et nullitas solide et ex fundamentis demonstrata;* Amberg, 1615, in-8°. Autre édit., Gœritz, 1678, in-8°, trad. allemande; Bâle, 1587, in-8°; trad. française, sous ce titre : *Le Bureau du Concile de Trente, auquel est montré qu'en plusieurs points iceluy concile est contraire aux anciens conciles et canons et à l'autorité du roy;* (Genève) 1586, in-8°; — Placcius, Prosp. Marchand, Sénebier et quelques autres biographes attribuent à Gentillet quatre ouvrages contre l'Église catholique publiés de 1609 à 1612, à Amberg et à Francfort, sous les pseudonymes de *Joachim Ursinus* et d'*Anti-Jésuite*. M. Weiss pense que leur véritable auteur est Joachim Beringer; MM. Haag se rangent de cet avis. Il est peu probable en effet que Gentillet, qui n'était pas théologien, se soit aventuré sur un terrain qu'il semble éviter avec soin dans tous ses écrits, pour rester dans les considérations historiques, juridiques et politiques. Cette même raison peut aussi faire croire que Wast se trompe en lui attribuant *L'Anti-Socin;* Francfort, 1612, in-8°. Par une erreur contraire, d'autres biographes ont donné à Joach. Beringer quelques-uns des ouvrages de Gentillet. Michel Nicolas.

Guy-Allard, *Biblioth. du Dauphiné.* — Chorier, *Histoire du Dauphiné.* — Bayle, *Dict. hist.* — Prosp. Marchand, *Diction. historiq.*, t. I, p. 39 et 40. — Sénebier, *Hist. littér de Genève.* — *Musée des Protestants célèbres.* — MM. Haag, *La France protest.*

GENTILOTTI (*Jean-Benoît*), jurisconsulte italien, de l'antique et illustre famille des Gentilotti d'Engelsbrun, né à Trente, le 11 juillet 1672, mort à Rome, le 20 septembre 1725. Après avoir fait ses études à Salzbourg et à Inspruck, il se rendit à Rome auprès du comte Lamberg, ambassadeur impérial. Là, pendant huit ans, il s'occupa particulièrement des causes qui relevaient du tribunal de la Rote, et acquit ainsi une profonde connaissance du droit ecclésiastique. Déjà familier avec le latin, l'allemand et le français, il apprit le grec, l'hébreu et l'arabe. En 1705 le prince archevêque de Salzbourg, Jean-Ernest, l'appela près de lui, le créa conseiller d'État et directeur de sa chancellerie. Moins d'un an après il reçut de l'empereur Joseph le titre de bibliothécaire impérial. En 1707 il fut attaché comme conseiller d'État et de guerre au vice-roi de Naples, le comte Georges-Adam Martinitz. Il ne resta à Naples que peu de mois, et revint à Vienne remplir avec la plus grande distinction la place de conservateur en chef de la Bibliothèque impériale; il occupa cette place jusqu'en 1723. A cette époque il fut nommé auditeur de Rote à Rome, où il se rendit en 1724. Au mois de juillet 1725 il fut élu prince-évêque de Trente; mais il mourut avant d'avoir pu prendre possession du siége épiscopal. Gentilotti, aussi savant que modeste, publia très-peu de chose sous son nom, et fournit des notes et des indications à Échard pour l'*Histoire des Écrivains dominicains*, à Nicolò Coletti pour la réimpression de l'*Italia sacra* d'Ughelli, à Montfaucon, à Muratori, enfin à tous les écrivains de son temps qui eurent recours à son érudition. Il rédigea un catalogue raisonné de 4041 manuscrits italiens, allemands, espagnols, etc., de la Bibliothèque impériale de Vienne; ce travail forme 10 vol. in-fol., restés inédits. On a en outre de lui : *Additamenta et crisis in annales Francorum lambecianos*, dans les *Rerum Ital. Scriptores* de Muratori, t. II; — *Epistola ad Joannem Burchardum Menkenium, de conspectu insignis codicis diplomatico-historico-epistolaris, dato ad Actorum Lipsensium collectores;* Vérone, 1717, in-4° (sous le pseudonyme de Fonteius Angelus Veronensis).

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. V, p. 270.

* **GENTIUS** (Γέντιος ou Γένθιος), roi des Illyriens, fils de Pleuratus, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Les pirateries de ses sujets attirèrent sur lui dès 180 le mécontentement des Romains, sans amener de leur part une guerre ouverte. Huit ans plus tard, au moment de la rupture avec Persée, ils essayèrent de l'attirer dans leur alliance, et, ne pouvant y réussir, ils se saisirent de sa flotte, en 171. Malgré cet acte agressif, Gentius ne se déclara pas immédiatement contre eux. Il réclamait pour cela un

subside, que Persée lui refusa longtemps. Mais enfin, la quatrième année de la guerre, en 168, le roi de Macédoine, alarmé des succès des Romains, offrit une somme de trois cents talents. Un traité fut conclu à cette condition et ratifié par un échange d'ôtages. Gentius commit des actes d'hostilité contre les Romains avant d'avoir reçu la somme convenue. Persée, le voyant trop engagé pour reculer, rappela les messagers qui lui portaient l'argent, et refusa de tenir sa promesse. Malgré cette tromperie, Gentius n'essaya pas d'éviter la guerre, et il se prépara à tenir tête aux Romains. La lutte ne fut pas longue. Le préteur L. Anicius pénétra dans l'Illyrie, et s'empara des principales villes. Gentius se réfugia dans la place forte de Scodra. Battu dans un combat sous les remparts de cette ville et désespérant du succès, il se rendit à discrétion. La guerre n'avait pas duré plus de trente jours. Gentius, conduit à Rome, orna avec sa femme et ses enfants le triomphe d'Anicius, en 167. De là il fut envoyé à Spolète, où sans doute il finit ses jours dans la captivité. Suivant Polybe, Gentius était très-adonné à la boisson, et ce vice, développant sa cruauté et sa violence naturelles, le porta aux plus grands excès. Peu après son avénement, il fit tuer son frère, qui venait d'épouser Éluta, fille d'un prince dardanien, et prit pour lui-même la nouvelle mariée. Plus tard il épousa une princesse nommée Etleva, qui partagea sa captivité. Suivant Pline et Dioscoride, l'*herba gentiana*, bien connue pour ses propriété médicinales, avait pris son nom de Gentius, qui le premier en fit connaître la valeur.

Polybe, XXVIII, 8, 9; XXIX, 2, 3, 5; XXX, 13. — Tite-Live, XLIV, 23-27, 30-32; XLV, 32, 43. — Appien, *Illyrica*, 9. — Eutrope, IV, 6. — Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 34. — Dioscoride, III, 3.

GENTIUS (*Georges*), orientaliste allemand, né à Dahme, en 1618, mort à Freyberg, vers 1687. En 1633 il commença ses études à Halle, et deux ans plus tard il alla faire à Schlesvig l'éducation des enfants d'un pasteur de cette localité. En 1636 il vint à Hambourg, puis à Brême, où il s'appliqua à l'étude des langues orientales; enfin, il se rendit à Leyde, et s'y occupa particulièrement des langues turque, persane et arabe. En 1641 il accompagna à Constantinople l'ambassadeur de Turquie en Hollande, et profita de ce voyage pour visiter les bibliothèques de la capitale de l'islamisme et surtout pour étudier la médecine des Orientaux. Il visita aussi la Perse et la Grèce. Sept ans plus tard il revint en Europe, et en 1648 il passa à Venise, d'où il se rendit par Nuremberg et Hambourg à Amsterdam. En 1655 il devint conseiller de l'électeur de Saxe Jean-Georges II, qui déjà lui avait accordé une pension de 600 rixthalers; sur l'invitation de ce prince, il se rendit en Hollande, d'où il devait retourner encore en Orient. Mais ce projet n'eut point de suite; il revint en Saxe, puis il accompagna, en qualité de secrétaire, l'électeur, qui en 1657 se rendait à Francfort pour l'élection d'un empereur. Gentius fut chargé de répondre à l'ambassadeur turc envoyé pour complimenter le prince Léopold, nouvel élu. Comme il parlait avec une égale facilité les langues latine, française et italienne, il servit d'interprète dans les négociations avec les ministres étrangers. En 1659 il fut envoyé à Vienne, et en 1664 à Ratisbonne, pour représenter à la diète germanique les dangers d'une collision avec les Turcs. A son retour, il alla vivre à Glinick, près de Halle. Rappelé à Dresde en 1665, il dut se rendre de là à Constantinople. Il fit même à cet effet un voyage à Vienne. Enfin, en 1677, sur l'invitation de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, occupé alors au siége de Stettin, il entama des négociations avec un prince tatar. Selon Jœcher, la fortune lui devint contraire dès cette époque; il serait tombé dans une extrême pauvreté et aurait donné des signes d'aliénation mentale. Venu ensuite de Berlin à Freyberg en 1687, il aurait fini ses jours dans cette dernière ville. Selon d'autres biographes, Gentius ne tomba pas dans cette extrémité : il mourut en se rendant à Vienne avec l'ambassade envoyée dans cette ville par l'électeur de Saxe Jean-Georges III. Ses principaux ouvrages sont : *Musladini Sadi politicum Rosarium, sive amœnum sortis humanæ theatrum;* Amsterdam, 1651, in-fol. : c'est la traduction latine du *Gulistan* de Sadi, avec le texte persan en regard; cet ouvrage a été réimprimé plus tard, sous ce titre : *Rosarium politicum, sive*, etc.; Amsterdam, 1655, in-12, avec gravures; — *Historia Judaica, res Judæorum ab eversa æde hierosolymitana ad hæc fere tempora usque complexa;* ibid., 1651, in-4°, traduit de l'hébreu de Salomon ben Verga, rabbin espagnol; — *Canones ethici R. Moseh Maimonides ex hebræo in latinum versi, uberioribusque notis illustrati;* ibid., 1640, in-4°.

August. Beyer, *Historia Vitæ, fatorum atque meritorum Georgii Gentii;* 1733. — Jöcher, *Allg. Gel. Lex.*

GENTLEMAN (*Francis*), littérateur et comédien irlandais, né à Dublin, le 23 octobre 1728, mort dans la même ville, le 21 décembre 1784. A l'âge de quinze ans il obtint une commission de lieutenant dans un régiment où son père était major; mais par suite du licenciement d'une partie de l'armée anglaise, à la paix de 1748, il fut renvoyé du service. Il céda alors à son goût pour le théâtre, et débuta à Dublin dans le rôle d'Aboan de la pièce d'*Orsonoko*. Il réussit malgré sa timidité et une figure qui convenait peu aux rôles tragiques. Se voyant possesseur d'une petite fortune qu'un héritage avait augmentée, il se rendit à Londres, où il eut bientôt tout dépensé. Il reprit alors le métier de comédien, et joua à Bath, à Édimbourg, à Manchester, à Londres. Il ne parvint point à se faire remarquer, et les ouvrages qu'il publia furent mal accueillis du public. Découragé, il retourna en Irlande, où il vécut encore sept ans accablé

d'infirmités et dans la misère. La *Biographia dramatica* cite quinze pièces qu'il composa ou arrangea pour le théâtre; aucune n'obtint de succès, et toutes sont oubliées aujourd'hui. Il écrivit aussi *Characters, an epistle*, 1766, in-4°, et *Royal Fables*, 1766, in-8°, deux productions poétiques d'un grand mérite d'après Chalmers. Son meilleur ouvrage est intitulé : *Dramatic Censor*, 1770, 2 vol. in-8°. Les principales pièces et les plus célèbres acteurs de son temps y sont jugés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Cette dernière qualité semble l'avoir complétement abandonné lorsqu'il donna l'édition de Shakspeare publiée par Bell, 1774; c'est, d'après la *Biographia dramatica*, la plus mauvaise édition qui ait jamais paru d'aucun auteur anglais.

Biographia dramatica. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

*GENTY DE BUSSY (*Pierre*), administrateur français, né à Choisy, vers 1795. Au commencement de la Restauration, le corps des inspecteurs aux revues et des commissaires des guerres ayant été réorganisé, il y entra comme élève, en 1820. Bientôt il fut appelé aux fonctions de secrétaire du gouvernement des Invalides, et en 1828 à celui de sous-intendant militaire adjoint attaché à l'Hôtel des Invalides. Il passa dans le même grade à l'armée d'Espagne, avec laquelle il fit les campagnes de 1823 à 1827. En 1828 il fut envoyé en mission à l'armée de Morée. L'année suivante, il était nommé maître des requêtes au conseil d'État. Après la révolution de 1830, il fut appelé à faire partie de diverses commissions, et chargé, comme commissaire du roi, de soutenir devant les deux chambres divers projets de loi. Après avoir été nommé sous-intendant militaire à la fin de 1830, chevalier de la Légion d'Honneur en 1831, il fut l'année suivante nommé intendant civil de la régence d'Alger. Les observations qu'il recueillit dans cette possession française, alors encore peu connue, devinrent l'objet d'un ouvrage qu'il publia en 1833, sous ce titre : *De l'Établissement des Français dans la régence d'Alger et des moyens d'en assurer la prospérité*, 2 vol. in-8°. Couronné par l'Académie des Sciences, cet ouvrage eut, en 1835, une seconde édition, dans laquelle les événements et les faits sont conduits jusqu'à cette dernière année. Le 27 décembre 1835, M. Genty reçut sa nomination de conseiller d'État en service extraordinaire. Il fit ensuite partie de diverses commissions, et fut chargé de soutenir devant les chambres quelques projets de lois. En 1839 il fut nommé intendant militaire. On l'appela aussi au comité de la guerre, et en 1842 il fut élu membre de la chambre des Députés. Après la révolution de Février, il resta en disponibilité comme intendant militaire. GUYOT DE FÈRE.

Annales de la Légion d'Honneur. — *Documents particuliers.*

GENTZ (*Frédéric* DE), publiciste allemand, né à Breslau, en 1764, mort le 9 juin 1832. Son père était directeur de la Monnaie de Breslau, et par sa mère il appartenait à la famille du célèbre ministre Ancillon. On a peu de détails sur ses premières années. Il commença ses études à l'école municipale de sa ville natale, les continua à Berlin, où son père était alors en la même qualité qu'à Breslau, et les termina à l'université de Kœnigsberg. Il débuta dans la carrière politique par les fonctions de secrétaire du directoire général de finances (1786). En même temps il suivit le courant de l'opinion, dirigé alors vers les études philosophiques. Après avoir fait un voyage à Londres et obtenu du ministre Pitt une pension, il renonça au service prussien pour entrer au service de l'Autriche. En 1803 il fut attaché, avec le titre de conseiller aulique, à la chancellerie secrète d'État à Vienne. Il était déjà connu et estimé comme publiciste. Dans l'origine, il se montra partisan de la liberté en général et surtout de la liberté de la presse; mais les circonstances et un besoin exagéré de dépenses imprimèrent à son esprit une autre direction, celle qu'il suivit désormais constamment.

Obéissant à cette tendance nouvelle, il publia un ouvrage qui fit sensation. Il était intitulé : *Ueber den Ursprung und Charakter des Krieges gegen die franzœsische Revolution* (Sur l'origine et le caractère de la guerre contre la révolution française); Berlin, 1801, in-8°. Bientôt Gentz déclara une guerre ouverte, incessante, une guerre de pamphlétaire toujours sur la brèche, à la politique et à l'ambition de Napoléon. Tel fut notamment l'objet de sa brochure publiée en 1805. Tout en s'occupant de la situation extérieure, il prenait une part assez vive aux controverses littéraires de l'intérieur. Assez porté vers les doctrines appelées depuis *romantiques*, et dont l'Allemagne fut en quelque sorte le berceau, il composa vers cette époque, à ce point de vue, une *Histoire de Marie Stuart*. Puis il revint aux questions politiques. Lors d'un voyage à Dresde, il se lia avec Stein, qu'il appelait « le premier homme d'État de l'Allemagne », et se montra tout dévoué à la Prusse. Toutefois, il était l'homme de confiance, et en quelque sorte le chargé d'affaires du cabinet de Vienne, sans cesser pour cela d'être en rapport suivi avec l'Angleterre, même depuis la mort de Pitt et à l'avénement de Fox au ministère. C'est à cette époque qu'il donna au public ses *Fragmente aus der neuesten Geschichte des politischen Gleichgewichts in Europa* (Fragments d'une histoire de l'équilibre politique de l'Europe); Leipzig, 1805, et 2e édition, 1806. Cet ouvrage eut un grand retentissement en Allemagne. Frédéric de Gentz y fit entendre les accents d'un véritable patriotisme. Nous en citerons ce passage où il fait appel à l'union de l'Allemagne dans un même sentiment, la haine de la domination étrangère. « Désunis nous avons été terrassés, dit-il, unis nous nous relèverons. Mais pour que les formes

politiques de l'Allemagne soient unes, il faut qu'il y ait une seule volonté nationale. Vous tous, habitants de l'Allemagne, qui portez le cœur haut; vous tous, dispersés à travers le monde, mais alliés par l'unité des tendances; vous, représentants légitimes de notre nation, ouvrez les yeux!... Devant vous s'étend une glorieuse carrière. Donnez vos forces à la patrie; ne demandez pas quel sera le succès immédiat: songez qu'une seule parole, prononcée en temps opportun, peut ressusciter les peuples et rallumer dans des races entières le feu sacré qui couve sous la cendre. Il est impossible qu'un peuple tel que le nôtre ne se relève pas d'une ruine honteuse; impossible que tant de forces intellectuelles, tant de supériorités, tant de talents solides, malgré leur isolement, ne convergent à la fin vers un foyer commun pour répandre de là des torrents de vie et de lumière; il est impossible que de cette vieille souche de grandeur et de perfection, du sein de cette terre d'où sont sortis les conquérants de l'Europe, que du sein de tant de nobles familles chargées d'un antique et saint héritage de gloire, que du sein de tant de races royales qui brillent encore au milieu du crépuscule de toute grandeur, il ne s'élance à la fin quelque héros, quelque sauveur, qui viendra restaurer notre droit imprescriptible, éternel, et replacer l'Allemagne, l'Europe entière, sur ses anciens fondements. »

Au mois d'octobre 1806, il visita le roi de Prusse au quartier général d'Erfurt, où il vit en même temps la reine de Prusse et d'autres personnages considérables. Il put juger la situation, et la dépeignit avec une dramatique fidélité dans l'ouvrage intitulé: *Journal de ce qui m'est arrivé de plus marquant dans le voyage que j'ai fait au quartier général de S. M. le roi de Prusse,* le 2 octobre 1806 *et jours suivants* (en français). C'est une curieuse page d'histoire, où l'on voit parfaitement exposées les fautes qui amenèrent la terrible journée d'Iéna. Tout en refusant alors de se faire l'intermédiaire des gouvernements de Prusse et d'Autriche, il mit sa plume et son talent à la disposition du premier. Il écrivit d'abord dans la *Gazette d'Erfurt* un article au sujet de la position des cours de Saxe et de Hesse vis-à-vis de la Prusse; il rédigea la proclamation à l'armée. Dans le *manifeste* composé par Lombard, il introduisit des changements qui voilaient les contradictions de la politique prussienne et les points par où elles pouvaient être nuisibles aux autres puissances. Tous ces efforts contre la politique française lui valurent le ressentiment du gouvernement français. Le *Moniteur* le qualifia de « misérable scribe, d'un de ces hommes sans honneur qui se vendent pour de l'argent ». En apprenant à Dresde le désastre d'Iéna, il lui sembla, c'est son expression, que pour l'Allemagne, et même pour l'Europe entière, la porte de l'espérance était fermée à jamais. Il retourna alors à Vienne; c'était au moment où Stadion succédait comme ministre des relations extérieures à Cobentzel. En 1809 de Gentz écrivit une brochure intitulée: *Uber die Mittel, welche Œsterreich zu Gebote stehen, Teustschland vom französischen Joche zu befreien* (Des moyens que possède l'Autriche de se délivrer du joug de la France); 1809. Cet opuscule, qui ne vit pas le jour, se trouve encore manuscrit, à Vienne. Ce fut de Gentz qui rédigea le manifeste de guerre de l'Autriche en date du 15 avril de la même année. Il exposa éloquemment dans cette pièce les griefs du gouvernement autrichien. Après la bataille de Wagram, la situation de l'Autriche devint telle que l'on aspira de tous côtés au rétablissement de la paix. L'âme de cette tendance nouvelle de l'opinion était le successeur de Stadion, le comte Metternich. Gentz ne pouvait pas manquer de sympathiser avec cet homme d'État, chez lequel se rencontraient quelques-unes des qualités qui le distinguaient lui-même. Il s'attacha au nouveau ministre, dont il devint le confident et dont il soutint la politique à dater de 1812, et dès lors il devint en quelque sorte exclusivement Autrichien.

Gentz assista au congrès de Vienne, dont il devint premier secrétaire; il y prouva qu'il était diplomate autant que publiciste. Venu à Paris (juillet-décembre 1815), il concourut avec La Besnardière à la rédaction du traité de paix conclu alors. La carrière politique de Frédéric de Gentz devenait nécessairement moins active. Cependant, il assista aux congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Laybach (1821) et de Vérone 1822, et il rédigea les protocoles de ces conférences diplomatiques. Défenseur des traditions monarchiques, Gentz vit avec douleur la révolution de juillet. « Depuis quelques mois, écrivait-il à son amie Rahel (Mme Varnhagen d'Ense), je me sens malade de cœur et d'esprit, et ce mal fait de grands progrès; il a été produit par les événements du jour, qui rétrécissent de plus en plus notre sphère d'activité. J'ai la conviction que je n'y puis rien; que je deviens de jour en jour plus étranger à la nouvelle forme des choses, que mon rôle est fini et le fruit de quarante ans de travaux entièrement perdu. » Dans ses dernières années, la politique fit place, dans le cœur de Gentz, à une passion assez extraordinaire à son âge. Il aima passionnément la jeune et célèbre danseuse Fanny Elsler. « Nous l'avons vu mourir, disait l'auteur du Congrès de Vérone, au son d'une voix qui lui faisait oublier celle du temps. » Cette voix était celle de la gracieuse artiste. Comme écrivain, Gentz est assez difficile à caractériser, parce que c'est moins sa propre opinion qu'il émet que celle de la puissance ou de la cause dont il défend les intérêts. Libéral au début de sa carrière, il défendit ensuite jusqu'à la fin les doctrines du pouvoir absolu.

Outre les ouvrages mentionnés, on a de lui: *Betrachtungen über die französische Re-*

volution nach dem englischen des Herrn Burke, etc. (Observations sur la révolution française, d'après l'anglais de M. Burke, etc.); Berlin, 1793, et Brunswick, 1838, 3e édition; — *Mounier's Entwickelung der Ursachen, welche Frankreich gehindert haben zur Freiheit zu gelangen, mit Anmerkungen und Zusaetzen*, etc. (Les Développements de Mounier au sujet des causes qui ont empêché la France d'arriver à la liberté, avec des notes et additions); Berlin, 1795, 4 parties; la première seule a paru; — *Über die Grundprincipien der jetzigen französischen Verfassung nach Robespierres und Saint-Just's Darstellung derselben* (Des Principes de la Constitution française actuelle, d'après l'exposé de Robespierre et de Saint-Just); 1794, publié dans la Minerve d'Archenholz; — *Sendschreiben an seine Königl. Majestät Friedrich-Wilhelm III, bei seiner Thronbesteigung*, etc. (Lettre à sa majesté Frédéric-Guillaume III, à son avénement, etc.); Berlin, 1797; — *Historisches Journal* (Journal historique); Berlin, 1799-1800; — *Ueber die neueste französische Constitution* (De la dernière Constitution française); 1800; dans le même journal; — *Essai sur l'état actuel de l'administration des finances et de la richesse nationale de la Grande-Bretagne*; traduit de l'allemand par l'auteur; Paris, 1800; — de nombreux articles dans les journaux et recueils périodiques, articles dont la plupart se trouvent reproduits dans la collection de Schlesier.

Schlesier, *Schriften von Fried. von Gentz*; Mannheim, 1838. — Dorow, *Denkschriften und Briefe*, etc. — Varnhagen, *Biog. Skizze ueber Gentz; Galerie von Bildnissen aus Rahel's Umgang und Briefwechsel*. — L. Spach, dans l'*Enc. des G. du M.*

GENUA PASSARINI ou DE PASSERIBUS. *Voy.* PASSERA.

* **GENUCIUS** (Maison DES), GENUCIA GENS, maison romaine patricienne dans l'origine, comme le prouvent le consulat de T. Genucius Augurinus en 451 avant J.-C., et celui de M. Genucius Augurinus en 445, c'est-à-dire à une époque où les plébéiens ne pouvaient pas encore arriver à cette dignité. Plus tard les Genucius devinrent plébéiens, soit en contractant des mariages mixtes, soit en rentrant volontairement dans la classe populaire. Les surnoms de cette *Gens* sont Aventinensis, Augurinus, Cipus et Clepsina.

Les personnages historiques de cette maison sont :

* **GENUCIUS** (*Titus*), tribun du peuple en 476 avant J.-C. D'accord avec son collègue Q. Considius, il présenta une loi agraire, et accusa T. Menenius Lanatus d'avoir causé la destruction des Fabius sur le Cremère.

Tite-Live, II, 52. — Denys d'Halic., IX, 26.

* **GENUCIUS** (*Cneius*), tribun du peuple en 473 avant J.-C.; il montra beaucoup d'énergie pour faire exécuter la loi agraire, mais il en fut empêché par le mauvais vouloir de L. Furius et de C. Manlius. Il les mit en accusation à leur sortie de charge. Exaspérés et effrayés de cette poursuite, les patriciens le firent assassiner dans son lit, pendant la nuit qui précéda le jour fixé pour le jugement.

Tite-Live, II, 54, etc. — Denys d'Hal., IX, 37, etc.; X, 38. — Zonaras, VII, 17.

* **GENUCIUS** (*Aventinensis Lucius* (1)), descendant du précédent, fut consul en 365 avant J.-C. et en 362. Il périt dans cette dernière année, en combattant contre les Herniques, et son armée fut mise en déroute. Les patriciens se réjouirent de la défaite et de la mort de Genucius, parce qu'il avait le premier marché contre l'ennemi avec des auspices plébéiens.

Tite-Live, VII, 1, 4, 6. — Diodore de Sicile, XV, 90; XVI, 4. — Eutrope, II, 4. — Orose, III, 4. — Lydus, *De Mag.*, I, 46.

* **GENUCIUS** (*Lucius*), tribun du peuple en 342 avant J.-C. Il présenta une loi pour l'abolition de l'usure. On le regarde comme l'auteur de la plupart des réformes mentionnées à cette date par Tite-Live.

Tite-Live, VII, 42.

* **GENUCIUS** (*Caius Clepsina*), consul avec Q. Fabius Maximus Gurges, en 276, année où Rome fut ravagée par la peste. Genucius obtint le consulat pour la seconde fois en 270, avec C. Cornelius Blasio.

Orose, IV, 2. — *Fasti*.

* **GENUCIUS** (*L. Clepsina* (2)), probablement frère du précédent, fut consul en 271, avec C. Quinctius Claudius. Il fut chargé de réduire la légion campanienne qui s'était révoltée contre Rome et qui depuis dix ans était maîtresse de Rhegium. Genucius investit Rhegium, et traita séparément avec les Mamertins, auxquels les révoltés s'étaient alliés. Après un long siége, la ville fut prise d'assaut malgré la résistance désespérée des Campaniens. Genucius fit tuer tous les vagabonds et bandits qui s'étaient mêlés aux soldats rebelles; quant aux survivants de la légion (trois cents hommes environ), il les renvoya à Rome, où ils furent battus de verges et décapités. Orose et Denys d'Halicarnasse sont les seuls qui mentionnent le nom du consul, qu'Appien appelle par erreur Fabricius; encore ne sont-ils pas bien d'accord. Orose l'appelle simplement Genucius, et place la prise de Rhegium dans l'année qui suivit celle de Tarente. Denys au contraire le nomme Cn. Genucius, et attribue ainsi la prise de Rhegium au Genucius qui fut consul en 271.

Orose, IV, 3. — Denys d'Halicarnasse, XX, 7; dans les *Excerpta* de Mai. — Appien, *Samn.*, 9. — Polybe, I, 7. — Tite-Live, *Epist.*, 15. — Zonaras, VIII, 6. — Valère Maxime, II, 7. — Frontin, *Stratag.*, IV, 1.

* **GENUCIUS**, prêtre de la grande déesse (*Magna Mater* ou Cybèle) et par conséquent eunuque, vivait vers 80 avant J.-C. Il donna lieu à

(1) Les *Aventinenses* étaient une famille plébéienne de la *gens Genucia*.

(2) Les *Clepsina* étaient une famille patricienne de la *gens Genucia*.

une assez curieuse question de droit. Un legs lui avait été fait, et le préteur Cn. Aufidius Orestes l'avait autorisé à en prendre possession; mais le consul Mam. Æmilius Lepidus le déclara en 77 incapable d'hériter, parce qu'il n'était ni homme ni femme.

Valère Maxime, VII, 7.

GENUCIUS (*Augurinus*). *Voy.* AUGURINUS.

GEOFFRIN dit *Jérôme* de SAINTE-MARIE. *Voy.* JOFRAIN (*Claude*).

***GEOFFRIN DE L'ÉPY** (*Julien*), surnommé *Jodelet*, fameux comique français, né vers 1590, mort à la fin de mars 1660. Il commença fort jeune à jouer dans des farces foraines débitées en plein air, et s'y fit beaucoup applaudir des amateurs, alors très-nombreux, de ce genre de spectacle. En 1610 il entra dans la troupe dite *du Marais*, où il prit le nom de *Jodelet*. En décembre 1634, il fut appelé, par ordre de Louis XIII, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où sa réputation s'accrut par la création de plusieurs rôles remarquables, entre autres ceux de Cliton dans *Le Menteur* (1643) et dans *La Suite du Menteur* (1644), pièces de Pierre Corneille; de *Don Japhet d'Arménie*; de *Don Bertrand Cigarral* (1650), etc. Bientôt plusieurs auteurs de mérite composèrent des pièces dans lesquelles Jodelet était lui-même le personnage principal; telles furent : *Jodelet maître et valet*, de Scarron (1645); *Jodelet duelliste ou souffleté*, du même (1646); *Jodelet prince*, de Thomas Corneille (1655), pièce qui a été reprise plus tard, sous le titre du *Geôlier de lui-même*, etc... Suivant ses contemporains, Jodelet avait une physionomie fort plaisante; il parlait du nez, et ce défaut rendait sa diction encore plus burlesque. Dans ses portraits on le réprésente avec une barbe mal soignée, des moustaches noires et le reste de la figure enfariné. Pierre Corneille a dépeint Jodelet dans le dialogue entre Lise et Cliton (acte Ier, scène II, *Suite du Menteur*) (1). Jodelet avait des talents naturels et supérieurs, mais son humeur inquiète et quinteuse le faisait haïr de ses camarades. Voici en quels termes Loret rendit compte de la mort de cet artiste et formula grotesquement son épitaphe :

> Notre Démocrite gaulois,
> De la mort subissant les loix,
> A payé tribut à nature,
> Et voici pour sa sépulture :
> Ici gît qui de Jodelet
> Joua cinquante ans le rolet,
> Et qui fut de même farine
> Que Gros-Guillaume et Jean Farine;
> Hormis qu'il parlait mieux du nez
> Que les dits deux enfarinez.
> Il fut un compère agréable,
> Et (pour parler selon la Fable)
> Par avant que Clothon, pour nous pleine de fiel,
> Eût ravi d'entre nous cet homme archifolâtre,
> La terre avait son *même* (2) aussi bien que le ciel.

A. JADIN.

Loret, *Gazette* (en vers), 3 avril 1660. — Piganiol de La Force, *Description de la Ville de Paris*, 345. — Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*.

***GEOFFRIN** (*Jean*), poëte français, vivait en 1623. Il fut contrôleur au grenier à sel de Noyon et secrétaire du duc d'Aumale. Il publia en 1623, à Paris, *La Franciade, ou histoire générale des rois de France depuis Pharamond*. C'est une nomenclature très-peu poétique de noms de monarques et d'événements historiques; le sixième et dernier livre contient la vie de Henri IV et un chaleureux éloge de son fils. Geoffrin ne paraît pas avoir retiré de ce panégyrique le profit qu'il en attendait. G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 399.

(1) Voyez aussi : *L'Amour à la mode*, acte IV, scène VII. — *Don Bertrand de Cigarral*, acte Ier, scène II, et *Jodelet maître et valet*, acte Ier, scène Ire.

(2) Jodelet avait été marié, et avait eu un fils nommé Claude, qui, entré fort jeune dans l'ordre des Feuillants, devint un prédicateur célèbre sous le nom de *Dom Jérôme*, et mourut avant son père.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

